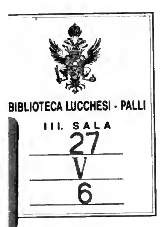




ŒUVRES COMPLÈTES

DE STERNE.

ŒUVRES CHOISIES

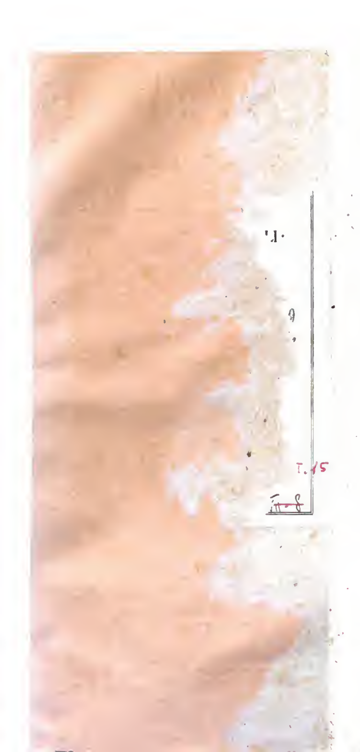
DE GOLDSMITH.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE HUIT VIGNETTES,
REVUE ET AUGMENTÉE DE NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES,
PAR WALTER SCOTT,
TRADUITES
PAR M. FRANCISQUE MICHEL.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC XLIV.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE STERNE.

PARIS.—TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

RUE JACOB, 56.


BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI





ŒUVRES COMPLÈTES
DE STERNE.

OEUVRES CHOISIES
DE GOLDSMITH.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE HUIT VIGNETTES,
REVUE ET AUGMENTÉE DE NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES,
PAR WALTER SCOTT,
TRADUITES
PAR M. FRANCISQUE MICHEL.





PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXVI.







NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE LAURENT STERNE,

PAR

SIR WALTER SCOTT.

Laurent Sterne est du petit nombre de ces auteurs qui ont prévenu les travaux du biographe, et laissé au monde ce qu'ils désiraient faire connaître de leur famille et de leur vie. Cependant ce n'est qu'une esquisse légère, adressée à sa fille, et elle s'arrête tout court, juste au moment où le lecteur devient plus intéressé à en lire la suite; en effet elle est très succincte pour tout ce qui regarde l'histoire personnelle de l'auteur.

« Roger Sterne* (dit ce récit), petit-fils de l'archevêque Sterne, et lieutenant dans le régiment d'Handaside, épousa Agnès Herbert, veuve d'un capitaine de bonne maison. Son nom de famille était, je crois, Nuttle; ou plutôt, si j'ai bonne mémoire, c'était celui de son beau-père, qui était un notable garde-magasin en Flandre, pendant les guerres de la reine Anne. Ce fut là que mon père (*Nota bene*. Il devait de l'argent audit garde.) épousa la fille de sa femme, le 25 septembre 1711, vieux style. Ce Nuttle avait un fils de ma grand'mère, bel homme, mais effronté garnement; je ne sais pas ce qu'il est devenu. La famille (si elle subsiste encore) vit maintenant à Clonmel, dans le midi de l'Irlande. C'est là où je naquis, le 24 novembre 1713, peu de jours après que ma mère fut arrivée de Dunkerque. Le jour de ma naissance fut de mauvais augure pour mon pauvre père, qui, le jour de notre arrivée, fut licencié avec beaucoup d'autres braves officiers, et jeté, au gré du sort, au milieu du monde, avec une femme et deux enfans. Marie, qui était la plus âgée, était née à Lille, dans la Flandre française, le 10 juillet 1712, nouveau style. Cette enfant ne fut pas heureuse : elle épousa, à Dublin, un certain Weemans qui la traita de la manière la plus impitoyable, dissipa sa propre fortune, fit banqueroute, et laissa ma pauvre sœur réduite à ses propres ressources. Elle n'eut à se tirer d'affaire que pendant quelques mois, car elle alla chez un ami à la campagne, et mourut de chagrin. C'était une fort belle femme, d'une jolie figure, et elle méritait un meilleur sort.

« Le régiment dans lequel servait mon père étant licencié, celui-ci quitta l'Irlande avec le reste de sa famille, aussitôt que je pus être transporté, et se rendit à la maison patrimoniale, à Elvington, près d'York, où vivait sa mère, laquelle était fille de Sir Roger Jaques, et une héritière. Nous y séjournâmes environ dix mois, à la fin desquels le régiment fut reconstitué, et notre ménage décampa avec armes et bagages pour Dublin.

« Un mois après notre arrivée, mon père nous laissa, ayant reçu l'ordre de se rendre à Exeter, où, pendant un hiver rigoureux, ma mère et ses deux enfans le suivirent, voyageant, par terre, de Liverpool à Plymouth : voyage dont la triste description n'est ici d'aucune nécessité. En une année, nous revînmes tous à Dublin. Ma mère, avec trois de nous (car elle accoucha à Plymouth d'un garçon, nommé Joram) s'embarqua à Bristol, pour l'Irlande, et faillit périr par suite d'une voie d'eau qui se déclara dans le navire.

---

* Sterne descendait d'une famille de ce nom, dans le comté de Suffolk, dont un membre s'établit dans le Nottinghamshire. L'on trouve sa généalogie dans le *Ducatus Leodiensis*, de Thoresby, p. 215.

« Enfin, après beaucoup de périls et de tribulations, nous arrivâmes à Dublin. Là, mon père loua une grande maison, la meubla, et dans l'espace d'une année et demie dépensa beaucoup d'argent. L'an 1719, tout cela fut dérangé : le régiment, ainsi qne d'antres, reçut l'ordre de se rendre dans l'île de Wight, afin de s'embarquer pour l'Espagne, pour l'expédition du Vigo. Nous accompagnâmes le régiment, et nous fûmes poussés à Milford-Haven; mais nous débarquâmes à Bristol; de là nous revînmes, par terre, à Plymouth; et de cette ville nous nous rendîmes dans l'île de Wight, où, si j'ai bonne mémoire, nous demeurâmes campés quelque temps avant l'embarquement des troupes. Dans cette expédition de Bristol an Hampshire, nous perdîmes le pauvre Joram, joli enfant de quatre ans, qui mourut de la petite vérole.

« Ma mère, ma sœur et moi, nous restâmes dans l'île de Wight pendant l'expédition du Vigo et tant que le régiment fût revenu a Wicklow, en Irlande, d'où mon père nous envoya chercher. Pendant notre séjour dans l'île de Wight, la perte de Joram fut réparée par l'arrivée dans ce monde, d'Anne qui naquit le 23 septembre 1719. Cette jolie fleur tomba à l'âge de trois ans, dans la caserne de Dublin. Elle était, je m'en souviens bien, d'une constitution belle, délicate et peu faite pour durer longtemps ainsi qu'était celle de la plupart des enfans de mon père. Nous nous embarquâmes pour Dublin et nous faillîmes périr par suite d'une violente tempête; mais cédant aux instances de ma mère, le capitaine se décida à retourner dans le pays de Gales, où nous restâmes un mois; de là nous vînmes à Dublin et nous voyageâmes par terre jusqu'à Wicklow, où se trouvait mon père qui depuis quelques semaines nous croyait perdus. Nous vécûmes dans la caserne de Wicklow une année (1720) pendant laquelle naquit Devijeher, ainsi appelé du colonel de ce nom. Nous quittâmes cette ville pour aller demeurer six mois à sept milles de Wicklow, chez un ecclésiastique nommé Featherston, qui était un parent de ma mère et qui nous invita à venir à son presbytère à Anamoe*. C'est pendant notre séjour dans cette paroisse que je l'échappai belle en tombant dans la chute d'eau d'un moulin, pendant qu'il était en mouvement; j'en fus retiré sans mal. Cette histoire est incroyable : elle est cependant reconnue pour vraie dans toute cette partie de l'Irlande, où des milliers de petit peuple affluèrent pour me voir. De là nous suivîmes le régiment à Dublin où nous restâmes casernés une année, pendant laquelle j'appris à écrire, etc. C'était en 1721. L'an 1722 le régiment reçut l'ordre de se rendre à Carrickfergus, dans le nord de l'Irlande. Nous ployâmes tous armes et bagages, mais nous n'allâmes pas plus loin que Drogheda, d'où nous fûmes commandés pour Mullengar, à quarante milles de distance à l'ouest. Là, par un décret de la Providence, nous tombâmes chez un bon parent, descendant collatéral de l'archevêque Sterne; il nous mena tous dans son château, nous hébergea avec bonté, et nous renvoya au régiment à Carrickfergus, comblés d'attentions, etc. Après un voyage des plus tristes comme des plus ennuyeux (c'était en mars), nous arrivâmes en six ou sept jours à Carrickfergus. C'est là que mourut le petit Devijeher, âgé de trois ans. Il avait été laissé derrière nous en nourrice dans une ferme près de Wicklow; mais mon père alla le chercher, et nous le ramena l'été suivant. Un autre enfant, Suzanne, lui arriva pour remplir sa place; et, comme Devijeher, il fut laissé en arrière pendant cet ennuyeux voyage. Durant l'automne de cette année ou le printemps suivant (je ne me souviens pas duquel), mon père obtint de son colonel une permission pour me mettre à l'école : il me plaça à Halifax, chez un habile maître. Je restai chez lui pendant quelque temps, jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, mon cousin Sterne, d'Elvington, devint un père pour moi, et m'envoya à l'université, etc., etc. Pour ne pas interrompre le fil de notre histoire, le régiment de mon père reçut l'année suivante l'ordre de se rendre à Londonderry : c'est là qu'il me donna une sœur, Catherine, qui est encore vivante, mais qui malheureusement m'est devenue étrangère par la méchanceté de mon oncle et par sa propre folie. De cette garnison, le régiment fut envoyé pour défendre Gibraltar, qui était alors assiégé; mon père y eut un duel, et fut percé d'un coup d'épée par le capitaine Phillips (la querelle commença à propos d'une oie!). Il survécut avec beaucoup de difficulté, mais sa constitution s'affaiblit de manière à le rendre incapable de résister aux fatigues auxquelles elle fut exposée : car il fut envoyé à la Jamaïque, où il succomba promptement à la fièvre du pays, qui d'abord le fit tomber en enfance. Dans cet état il se promena continuellement pendant un mois ou deux, sans se plaindre, jusqu'au moment où il s'assit dans un fauteuil, et rendit le dernier soupir : ce qui arriva à Port-Antonio, au nord de l'île. Mon père était un petit homme vif, actif jusqu'au dernier point dans tous les exercices, et supportant avec beaucoup de patience la fatigue et les désappointemens dont il a plu à Dieu de l'abreuver jusqu'à satiété. Il était si innocent dans ses intentions qu'il ne soupçonnait personne, et que vous eussiez pu l'attrapper dix fois par jour, si neuf n'avaient pas suffi à l'accomplissement de vos projets. Mon pauvre père mourut en mars 1731. Je restai à Halifax jusqu'à la fin de cette année, et il m'arriva une petite aventure que je ne dois pas omettre de raconter.

« Mon maître avait fait badigeonner nouvellement le plafond de l'école, et l'échelle était restée. Un jour néfaste j'y montai, et j'écrivis avec un pinceau, en grandes lettres capitales : LAU. STERNE : équipée pour laquelle le *usher** me fouetta cruellement. Mon maître fut très frappé

* Ce village, ou plutôt ce hameau, est à peu de milles du lac romantique appelé Glandelow, sur lequel on peut voir des antiquités ecclésiastiques singulièrement intéressantes, que l'on appelle les Sept-Églises. Le moulin où Sterne courut le risque remarquable dont il va parler, n'a été détruit que dernièrement; et l'aventure de l'enfant vit encore dans la tradition du village.

* Sous-maître, ou domestique d'école.

de cela, et dit devant moi que ce nom ne serait jamais effacé, car j'étais un enfant de génie, et qu'il était sûr, ajouta-t-il, que je ferais bien mon chemin. Cette expression me fit oublier les étrivières que j'avais reçues.

« En l'année 1732 *, mon cousin m'envoya à l'université où je restai quelque temps. C'est là que je commençai à me lier d'amitié avec M. H..., amitié qui dure encore. Je vins ensuite à York, et mon oncle me fit avoir le bénéfice de Sutton. C'est à York que je fis la connaissance de votre mère, et je la courtisai pendant deux ans. Elle avouait qu'elle m'aimait, mais elle ne se croyait pas assez riche, ou me regardait comme trop pauvre pour pouvoir nous marier. Elle se rendit chez sa sœur, à S..., et je lui écrivis souvent. Je crois qu'elle était à moitié résolue de m'avoir, mais qu'elle ne voulait pas le dire. A son retour, elle tomba malade de la consomption, et un soir que j'étais assis à côté d'elle, le cœur brisé de la voir si malade, elle me dit : « Mon cher Laurey, je ne puis jamais « être à vous, car je crois fermement que je n'ai pas long-« temps à vivre; mais je vous ai laissé ma fortune jusqu'au « dernier shilling. » En disant cela, elle me montra son testament. Cette générosité me confondit. Il a plu à Dieu qu'elle revînt en santé, et je l'épousai en l'an 1741. Mon oncle ** et moi nous étions en de fort bons termes, car il me fit nommer bientôt prébendaire d'York ; mais il me chercha dispute ensuite parce que je ne voulus pas écrire des articles dans les journaux. C'était un homme de parti; mais je ne l'étais pas, et je détestais cette sale besogne, la regardant comme au dessous de moi. Depuis cette époque, il est devenu mon ennemi le plus acharné ***. Je fus nommé recteur de Stillington par le moyen de ma femme, un de ses amis dans le sud lui ayant promis, si elle épousait un ecclésiastique, de lui faire une galanterie de ce bénéfice, dans le cas où il viendrait à vaquer. Je restai près de vingt ans à Sutton, remplissant mes fonctions dans les deux endroits. Je jouissais alors d'une très bonne santé, et je m'amusais à lire, à peindre ****, à jouer du violon et à chasser. Quant à l'écuyer de la paroisse, je ne puis pas dire que je fusse avec lui sur un pied d'amitié; mais à Stillington, la famille des C...s nous traita avec beaucoup de bienveillance. C'était en vérité bien agréable de demeurer à un mille et demi d'une aimable famille, dont les membres ont toujours été pour nous des amis de cœur. En l'an 1760, je pris une maison à York pour votre mère et pour vous, et je vins à Londres pour publier * les deux premiers volumes de *Shandy* **. Cette année, lord Falconbridge me fit don de la cure de Coxwould, une douce retraite en comparaison de Sutton. En 1762, je vins en France, avant que la paix fût conclue, et votre mère et vous, vous vîntes avec moi. Je vous laissai toutes deux dans ce pays, et dans les deux années suivantes, je me rendis en Italie pour tâcher de recouvrer ma santé. Quand je vous revis toutes deux, j'essayai d'engager votre mère à revenir en Angleterre avec moi ***. Vous vîntes enfin, et j'eus la joie inexprimable de voir ma fille, qui est ce que je désirais de voir le plus au monde. »

« *J'ai écrit ces particularités relatives à ma famille et à moi-même pour ma Lydia, dans le cas où ensuite elle aurait la curiosité ou un plus tendre motif pour les savoir* ****. »

A ces notes un autre écrivain a ajouté ce court récit de la mort de Sterne :

« M. Sterne ayant, dans ce qui précède, écrit sa biographie jusqu'à une époque assez rapprochée de celle de sa mort, il reste seulement à mentionner qu'il quitta York vers la fin de l'année 1767, et vint à Londres pour

* Il fut admis au *Jesus College*, dans l'université de Cambridge, le 6 juillet 1733, et eut M. Cannon pour tuteur.

Il fut immatriculé le 29 mars 1735, admis au degré de bachelier ès-arts en janvier 1736, et reçu maître ès-arts au commencement de 1740.

** Jaques Sterne, docteur ès-lois civiles, prébendaire de Durham, chanoine résidencier, grand-chantre et prébendaire d'York, recteur de Rise, et recteur de Hornsey cum Riston, tous deux dans la division orientale du comté d'York. Il mourut le 9 juin 1759.

*** Cependant il a été insinué que pendant quelque temps il rédigea une feuille périodique à York, pour les élections, dans le sens whig. — *Monthly Review*, vol. LIII, p. 344.

**** L'on peut voir un specimen de l'habileté de M. Sterne dans l'art du dessin, dans les poëmes de Wodhul, in-8°, 1772.

* La première édition fut imprimée l'année précédente à York.

** Voici l'ordre dans lequel parurent les publications de M. Sterne :

1747. The Case of Elijah and the Widow of Zarephath considered. A Charity Sermon, preached on Good Friday, April 17, 1747, for the support of two charity schools in York.

1750. The Abuses of Conscience. Set forth in a Sermon preached in the Cathedral Church of St. Peter, York, at the Summer Assises, before the Hon. Mr Baron Clive, and the Hon. Mr Baron Smythe, on Sunday, July 29, 1750.

1759. Les vol. 1 et 2 de Tristram Shandy.
1760. Vol. 1 et 2 des Sermons.
1761. Vol. 3 et 4 de Tristram Shandy.
1762. Vol. 5 et 6 de Tristram Shandy.
1765. Vol. 7 et 8 de Tristram Shandy.
1766. Vol. 3, 4, 5 et 6 des Sermons.
1767. Vol. 9 de Tristram Shandy.
1768. Le Voyage Sentimental.

Le reste de ses ouvrages fut publié après sa mort.

*** D'après ce passage, il paraît que ce présent mémoire sur la vie de Sterne et sur sa famille fut écrit environ six mois avant sa mort.

**** L'original de ce mémoire, écrit de la propre main de Sterne, et chargé d'un grand nombre de ratures, appartient maintenant à mon ami, M. David Laing, bibliothécaire des *Writers to her Majesty's Signet*, à Edinburgh. F. M.

publier le *Voyage Sentimental* qu'il avait écrit l'été précédent à sa résidence favorite de Coxwould. Sa santé déclinait depuis quelque temps; mais il continua de rendre visite à ses amis, et conserva sa verve. En février 1768, il commença à sentir les approches de la mort, et avec le soin d'un homme de bien et la sollicitude d'un tendre père, il porta toute son attention sur le bien-être de sa fille. Ses lettres, à cette époque, font tant d'honneur à son caractère, qu'il est à déplorer qu'on ait souffert la publication de certaines autres dans le recueil de sa correspondance. Après une courte maladie, sa constitution affaiblie et usée succomba le 18 mars 1768, dans Bond-Street, où il demeurait. Il fut enterré, sans éclat, le 22 du même mois, dans le nouveau cimetière appartenant à la paroisse de Saint-George, Hanover-Square; et c'est à des étrangers qu'il est redevable d'un monument très peu digne de sa mémoire. On y lit dessus les lignes suivantes :

« Near to this place
Lies the body of
The reverend Laurence Sterne, A. M.
Died september 13, 1768,
Aged 53 years. »

[Près de cet endroit
Git le corps du
Révérend Laurent Sterne, maître ès-arts,
Mort le 13 septembre, 1768*,
Agé de 53 ans.]

A ces notices nous ne pouvons ajouter qu'un petit nombre de circonstances. L'archevêque d'York, dont il est question comme grand-père de l'auteur, était le docteur Richard Sterne, qui mourut en juin 1683. La famille vint du comté de Suffolk dans celui de Nottingham; elle est décrite par Guillim**, comme portant d'or au chevron, accompagné de trois croix fleuries de sable. Le cimier est ce *starling* au naturel, qui encourrait la censure d'un zélé hérant. C'est un calembourg sur *estourneau*, traduction de *starling*, comme se rapprochant le plus du nom de Sterne. Ceci peut être appelé *argot*, dans le langage héraldique, mais la plume d'Yorick l'a rendu immortel.

Sterne fut élevé au Jesus College, à Cambridge, et y prit le degré de maître ès-arts en 1740.

Son protecteur et patron, à l'aurore de sa vie, fut son oncle, le docteur Jaques Sterne, qui était prébendaire de Durham, chanoine résidentiaire, grand-chantre et prébendaire d'York, sans compter d'autres bons bénéfices. Le docteur Sterne était un whig ardent, et zélé partisan de la maison d'Hanovre. La politique de ce temps-là étant excessivement violente, il se trouva engagé dans nombre de controverses, particulièrement avec le docteur Richard Burton, chirurgien et accoucheur, qu'il arrêta sous l'accusation de haute trahison, pendant l'affaire de 1745. Laurent Sterne, dans le mémoire qui précède cette notice, se représente comme brouillé avec son oncle, parce qu'il ne voulait pas l'aider de sa plume dans les controverses de cette nature; cependant il y a quelques motifs de croire qu'il adopta jusqu'à un certain point l'inimitié de son parent, depuis qu'il a dévolu sur le docteur Burton une pénible immoralité, en le ridiculisant sous le nom du docteur Slop.

Sterne s'est représenté, pendant qu'il demeurait dans le comté d'York, comme passant son temps à lire, à faire de la musique et à peindre. Les livres appartenaient la plupart à la bibliothèque du château de Skelton, demeure de son intime ami et parent, John Hall Stevenson, auteur d'un recueil aussi spirituel qu'indécent, intitulé *Crazy Tales*, où se trouve une description très plaisante de son ancienne résidence, connue sous le nom de *Crazy Castle*. Cette bibliothèque participait à l'antiquité qui distinguait le château lui-même, et sans doute elle contenait tout ce fumier d'ancienne littérature, dans lequel le travail et le génie de Sterne trouvèrent des perles. Jusqu'à l'an 1759, Sterne n'avait publié que deux sermons; mais cette année il surprit le monde par la publication des deux premiers volumes de *Tristram Shandy*. Sterne se représente, dans une lettre à l'un de ses amis, comme étant « las de se creuser la cervelle au benéfice des autres. C'est (ajoutait-il) un sacrifice que j'ai fait pendant quelques années à une personne qui en a été peu reconnaissante ». Ce passage est probablement une allusion à sa querelle avec son oncle; et comme Sterne mentionne qu'il a pris une petite maison à York pour l'éducation de sa fille, il est probable qu'il comptait sur sa plume pour l'aider, bien que, dans une lettre à un docteur anonyme, qui l'avait accusé d'écrire pour avoir *nummum in loculo*, il déclara écrire non pour vivre, mais pour devenir fameux. Quoi qu'il en soit, *Tristram* procura à son auteur à la fois réputation et profit. Le brillant génie qui se mêlait avec tant d'originalité réelle ou affectée, l'étonnement profond des lecteurs, qui ne pouvaient concevoir le but ou l'objet de cette publication, ainsi que l'ingénuité de ceux qui essayaient de découvrir le sens de passages qui, en réalité, n'en avaient aucun, donnèrent à ce livre l'éclat le plus extraordinaire. Mais les applaudissemens du public ne furent pas sans être mêlés de censures*.

* Nous n'avons pas besoin de faire observer que cette date est erronée.

** John Guillim, *a Display of Heraldry*, Londres, 1610, in-folio; ibidem, 1632, in-folio; ibidem, 1679, in-folio; ibidem, 1724, in-folio. F. M.

* Il existe à York un curieux tableau, qu'on peut appeler un pamphlet sur toile, dirigé contre Sterne. Il est annoncé comme devant être gravé dans *a bibliographical, antiquarian, and picturesque Tour in the counties of Lincoln, York, Durham, and Northumberland, and more particularly in Scotland;* embellished with numerous engravings. By the Rev. Thomas Frognall Dibdin, D. D.

En voici le sujet : — Laurence Sterne and Dr. Brydges; each painted by the other : the former in the character

Sterne n'était pas en très bonne odeur auprès des ecclésiastiques, ses confrères : il avait trop d'esprit, et il s'en servait avec trop peu de clémence ; il avait trop de vivacité et trop peu de respect pour son habit et son caractère, pour garder les formes, sinon la décence, commandées par sa profession de prêtre ; et, bien plus, il avait, dans le plus beau de son *humour*, donné à quelques uns de ses confrères des épithètes et des rôles qui les fâchaient d'autant plus vivement qu'ils étaient spirituels et probablement bien assignés. En vérité, inviter une personne à pardonner une insulte en considération de l'esprit qui accompagne la botte portée, c'est (quoique les plaisans semblent souvent s'attendre à cela) aussi raisonnable que de vouloir qu'un homme blessé admire les plumes peintes qui ornent le dard dont il est percé. Le tumulte fut bruyant de tous les côtés ; mais parmi les acclamations d'applaudissemens et les cris de censure, la notoriété de *Tristram* s'étendit de plus en plus, et la réputation de Sterne s'accrut en proportion. En conséquence, l'auteur triompha et porta un défi aux critiques : « L'on m'attaquera, et l'on me tirera dessus (dit-il dans une de ses lettres), soit de la cave, soit du grenier : écrive qui voudra ; en outre, je dois m'attendre à avoir contre moi un parti composé de plusieurs centaines d'hommes qui ou ne rient pas, ou ne veulent pas rire : c'est assez que je divise le monde ; au moins je me tiendrai en repos, content de cela. » Dans une autre occasion il dit : « Si mes ennemis savaient que, par cette rage d'insulte et de malveillance, ils servent efficacement tout à la fois mes propres intérêts et ceux de mes ouvrages, ils se tiendraient plus tranquilles ; mais tel a été le sort de gens meilleurs que moi, qui ont trouvé que la route de la réputation est, comme le chemin du ciel, semée de beaucoup de tribulations ; et, jusqu'à ce que j'aie l'honneur d'être aussi maltraité que le furent Rabelais et Swift, je dois continuer à être humble, car je n'ai pas rempli la mesure de la moitié de leurs persécutions. »

L'auteur de *Tristram* vint à Londres pour jouir de sa réputation ; il y fut accueilli avec toute l'attention que le public accorde aux gens qui ont quelque célébrité. Il se vantait d'avoir été invité à quatorze dîners successivement et de recevoir cette hospitalité comme un tribut ; cependant ses contemporains voyaient tout cela d'un œil bien différent : « Tout homme qui a un nom ou le talent de plaire, dit Johnson, aura généralement des invitations à Londres. L'homme *Sterne**, me dit-on, a des invitations pour trois mois. » Les sentimens de moralité de Johnson et son respect pour la prêtrise l'amenaient à parler de Sterne avec mépris ; mais quand Goldsmith ajouta : « C'est un triste personnage », il répliqua avec son emphase habituelle : « Pourquoi ?... Non, monsieur. »

Les deux premiers volumes de *Tristram* servirent d'introducteurs (singuliers introducteurs, en vérité !) à deux volumes de sermons que le simple nom du Révérend Laurent Sterne (avant qu'il fût connu comme l'auteur de ce fruit bizarre et capricieux d'imagination) n'aurait pas recommandés à l'attention publique, mais qui furent recherchés et avidement lus sous le nom d'Yorick. Ils conservèrent à leur auteur sa réputation d'esprit, de génie et d'excentricité.

Les troisième et quatrième volumes de *Tristram* parurent en 1761, et le cinquième et le sixième en 1762. Ces deux publications furent toutes les deux aussi populaires que les deux premiers volumes. Le septième et le huitième qui parurent en 1765, n'attirèrent pas autant l'attention publique. La nouveauté était en grande partie passée ; et bien qu'ils renferment quelques uns des plus beaux passages qui tombèrent jamais de la plume de l'auteur, cependant ni l'oncle Tobie, ni son fidèle serviteur ne suffirent pour attirer la faveur publique autant qu'auparavant. Ainsi la popularité de ce singulier ouvrage fut, pour un certain temps altérée par ce style particulier et affecté qui avait d'abord attiré par sa nouveauté, mais qui cessa de plaire quand il cessa d'être nouveau. Quatre nouveaux volumes de sermons parurent en 1766 ; et en 1767, le neuvième et dernier volume de *Tristram Shandy*. « Je n'en publierai, dit-il, qu'un seul cette année, et l'an prochain, je commencerai un nouvel ouvrage de quatre volumes. Quand il sera achevé, je reprendrai *Tristram* avec une nouvelle vigueur. »

Le nouvel ouvrage était sans aucun doute son *Voyage Sentimental*, pour lequel, suivant le témoignage de Lafleur, Sterne avait fait de plus larges collections qu'il ne devait en paraître au jour. La santé de l'auteur était alors devenue extrêmement faible ; et son voyage d'Italie avait pour but de guérir sa consomption, si cela se pouvait. Le remède ne fut pas efficace ; cependant Sterne vécut assez pour revenir en Angleterre, et pour préparer pour l'impression la première partie du *Voyage Sentimental*, qui fut publiée en 1768. Peut-être est-ce ici le lieu d'insérer convenablement les notes suivantes sur Sterne et son valet Lafleur qu'on trouve dans le choix intéressant d'anecdotes de M. Davis, qu'il a intitulé : *An Olio*.

« Lafleur était né en Bourgogne. Il n'était encore qu'un enfant qu'il sentit un désir irrésistible de voir le monde, et à l'âge de huit ans il abandonna la maison paternelle. Sa prévenance lui servait toujours de passeport, et ses besoins étaient aisément satisfaits. Du pain, du lait, et un lit de paille parmi les paysans, voilà tout ce dont il avait besoin pour la nuit, et le lendemain il ne demandait qu'à se remettre en route. Il mena cette vie errante jusqu'à l'âge de dix ans. Alors, un jour qu'il était sur le Pont-Neuf, à Paris, examinant d'un air émerveillé les objets qui l'entouraient, il fut accosté par un tambour, qui l'enrôla facilement. Pendant six

of a Merry Andrew, the latter in that of a Quack Doctor, mounted on a scaffold, at fairtime. This very curious and original picture is in the possession of James Atkinson, Esq. F. M.

* Calembourg anglais intraduisible. *Stern man* signifie un *homme sévère, rigide*. F. M.

ans Lafleur battit de la caisse dans l'armée française; deux ans de plus lui auraient donné droit d'obtenir son congé, mais il préféra le prendre par anticipation, et, changeant d'habit avec un paysan, il s'échappa facilement. A l'aide de ses anciens expédiens, il gagna Montreuil-sur-mer, où il fut présenté à Varennes, qui heureusement se prit de fantaisie pour lui. Toutes les petites choses dont il avait besoin lui furent données de tout cœur; et comme nous désirons voir fleurir ce que nous semons, ce digne aubergiste promit de lui procurer un maître : pensant que le meilleur ne valait pas mieux que Lafleur ne le méritait, il promit de le recommander à un *milord anglais*. Il fut assez heureux pour pouvoir exécuter ce qu'il avait promis, et il le présenta à Sterne, pelé comme un âne, mais plein de santé, et de joyeuse humeur. Le petit tableau que Sterne a fait des amours de Lafleur est vrai jusqu'à ce point : il était épris d'une très jolie petite fille de Montreuil, l'aînée de deux sœurs qui, dit-il, si elles eussent vécu, auraient ressemblé à Marie de Moulins. Il l'épousa ensuite, et quelle que soit la preuve qu'il ait donnée par là de son amour, ce n'en fut pas une de sa prudence, car ce mariage ne le rendit ni plus riche, ni plus heureux qu'il n'était auparavant. Elle était couturière, et sa journée ne lui valait que six sous. Trouvant que son travail contribuait bien peu à les soutenir tous les deux, ils se séparèrent, après avoir eu une fille, et il prit du service. Enfin, avec l'argent qu'il avait gagné à ce métier, il revint à sa femme, et ils prirent un cabaret dans la rue Royale, à Calais. Là il eut une mauvaise chance : la guerre éclata, et la perte des matelots anglais appartenant aux paquebots, qui étaient ses principaux habitués, fit un tel tort à ses petites affaires qu'il fut de nouveau obligé de quitter sa femme et de confier à sa direction le petit commerce qui était insuffisant pour les soutenir tous les deux. Il revint en mars 1783; mais sa femme s'était enfuie. Une troupe de comédiens errans, qui passait par la ville, l'avait engagée à quitter la maison, et depuis il n'en reçut jamais de nouvelles. A partir de l'époque à laquelle il perdit sa femme, dit l'auteur à qui nous empruntons ces détails, il a fait de fréquentes visites à l'Angleterre (dont il aime excessivement les natifs), quelques fois en qualité de *sergeant*, d'autres comme un exprès. Lorsqu'on demandait du zèle et de la diligence, Lafleur n'était jamais en défaut.

« J'ajouterai (continue M. Davis) au récit que Lafleur fait de ses aventures, que l'écrivain des lignes précédentes obtint de lui la connaissance de plusieurs petites circonstances relatives à son maître, aussi bien que des personnages dépeints par lui. Comme son récit perdrait en étant abrégé je le donnerai mot pour mot :

« Il y avait des momens, dit Lafleur, pendant lesquels mon maître paraissait plongé dans l'abattement le plus profond. Alors il réclamait si rarement mes services que dans mon appréhension je forçais sa solitude pour lui suggérer ce que je croyais propre à faire diversion à sa mélancolie. Il avait coutume de sourire à mon zèle bien entendu, et je voyais qu'il était heureux d'être soulagé. D'autres fois il semblait avoir reçu une nouvelle ame : il entrait dans la légèreté naturelle *à mon pays*, disait Lafleur, et il s'écriait assez gaîment : « *Vive la bagatelle !* » C'est dans un de ces momens qu'il entra en liaison avec la *grisette* du magasin de gants; elle le visita ensuite dans son logement, sur quoi Lafleur ne faisait pas une seule remarque; mais au nom de la *fille de chambre*, son autre visiteuse, il s'écriait : « C'était certainement dommage qu'elle fût si jolie et si *petite !* »

« La dame désignée par l'initiale L...., était la marquise Lamberti; c'est à l'intérêt que lui portait cette dame, qu'il dut son passe-port : chose qui commençait déjà à devenir peu aisée. Le comte de B... (Breteuil), malgré le Shakespeare, à ce que croit Lafleur, se serait peu embarrassé de lui. Le duc de Choiseul était ministre à cette époque.

« LA PAUVRE MARIE.

« Elle n'était pas, hélas ! une fiction. Lorsque nous « arrivâmes à elle, elle rampait sur la route comme un « enfant, et jetait de la poussière sur sa tête; et ce- « pendant il y en avait peu de plus belles. Lorsque « Sterne l'accosta avec tendresse et la releva entre ses « bras, elle se ressouvint d'elle-même, et reprit quel- « que maintien; elle lui fit son récit de misère, et « pleura sur son sein; mon maître sanglotait bien fort. « Je la vis se dégager doucement de ses bras, puis elle « se mit à chanter le service de la Vierge; mon pauvre « maître se couvrit la face de ses mains, et l'accompa- « gna jusqu'à la chaumière où elle habitait. Là il parla « avec chaleur à la vieille femme.

« Chaque jour, dit Lafleur, tant que nous fûmes « là, je leur portais de l'hôtel à boire et à manger; « et lorsque nous partîmes de Moulins, mon maître « laissa à la mère ses bénédictions et de l'argent : je « ne sais pas combien, ajoutait-il; il donnait toujours « plus que ses moyens ne le lui permettaient. »

« Sterne était souvent en perte dans son voyage sous le rapport d'argent comptant. Les remises étaient interrompues par la guerre, et il avait mal calculé ses dépenses; il avait supputé ce qui lui était nécessaire sur les routes de poste, sans songer à la misère qui devait l'implorer sur son chemin.

« A plusieurs relais, mon maître s'est tourné vers moi, les larmes aux yeux : « Ces pauvres gens me « font mal, Lafleur, me disait-il : comment les secour- « rai-je ? » Il écrivait beaucoup et jusqu'à une heure avancée. » Quand j'appris à Lafleur le petit nombre de publications de Sterne, il manifesta une extrême surprise : « Je sais, dit-il, qu'à notre retour de ce « voyage, il y avait une grande malle remplie de pa- « piers. » — « Savez-vous quelque peu, Lafleur, à quoi « ils étaient relatifs ? » — « Oui, c'était des remarques « diverses sur les mœurs des différentes nations qu'il « visitait; et, en Italie, il était profondément occupé à « faire les recherches les plus actives sur les différens

« gouvernemens des villes et les particularités caracté-« ristiques des Italiens de divers états. »

« Pour effectuer ce travail, il lisait beaucoup ; car les collections des patrons de la littérature lui étaient ouvertes ; il observait davantage. Quelque singulier que cela puisse paraître, Sterne essaya vainement de parler l'italien. Son valet y réussit pendant ce voyage ; mais son maître, quoiqu'il s'y appliquât de temps en temps, abandonna à la fin l'étude de cette langue, comme n'étant pas atteignable. « Je m'étonnai d'autant plus de « cela, dit Lafleur, qu'il devait savoir le latin. »

« L'assertion, sanctionnée par Johnson, que Sterne était licencieux et dissolu en conversation, est ainsi contredite par le témoignage de Lafleur : « Sa conver-« sation avec les femmes, dit-il, était de l'espèce la plus « intéressante : il les laissait ordinairement sérieuses, « quand il ne les trouvait pas ainsi. »

« *L'âne mort*

n'était pas une invention. Celui qui en portait le deuil était aussi simple et aussi touchant que Sterne l'a rapporté. Lafleur se rappelait parfaitement cette circonstance

« *Les moines.*

« Sterne ne leur témoigna jamais particulièrement de la sympathie. Lafleur dit l'avoir vu obsédé par plusieurs, et répondre de même à tous : « *Mon père, je suis oc-« cupé. Je suis pauvre comme vous.* »

En février 1768, Laurent Sterne expira dans son logement, en Bond Street, à Londres, après une longue maladie adynamique qui avait épuisé sa constitution. Il y eut dans la manière dont il mourut, quelque chose de singulièrement ressemblant aux circonstances qui, suivant que les rapporte mistress Quickly, accompagnèrent la mort de Falstaff, le pendant d'Yorick pour l'infinité des plaisanteries, quoique peu semblable à lui sous d'autres rapports. Gisant sur son lit, totalement épuisé, il se plaignit d'avoir froid aux pieds, et pria sa garde-malade de les lui chauffer. Elle le fit, et cela sembla le soulager. Il se plaignit que le froid montait plus haut; et pendant que sa garde était occupée à lui chauffer les chevilles et les jambes, il expira sans un soupir. Il est aussi à remarquer que sa mort eut lieu en grande partie comme il l'avait désiré, et que les derniers devoirs lui furent rendus, non dans sa propre maison et par la main affectueuse de parens, mais dans une maison garnie, et par des soins étrangers.

Nous sommes bien familiarisés avec la tournure et les traits de Sterne, auxquels il fait de fréquentes allusions. Il était grand et mince, avec l'air d'être en proie à l'étisie et à la consomption. Ses traits, quoique capables d'exprimer, avec un effet particulier, les émotions de sentiment, dont il était souvent affecté, avaient une expression de finesse, d'*humour* et de sarcasme qui indiquait l'homme d'esprit et le satiriste. Sa conversation était animée et spirituelle ; mais Johnson se plaignait qu'elle était entachée de licence, et plus en rapport avec le maître du château de Crazy, qu'avec le grand moraliste. L'on a dit, et c'est probablement avec vérité, que son caractère était variable et inégal, suite naturelle de son tempérament irritable et de sa mauvaise santé continuelle. Mais nous sommes loin de croire que le père de l'oncle Tobie pût être un homme dur ou habituellement de mauvaise humeur. Les lettres de Sterne à ses amis, et spécialement celles qu'il adressa à sa fille, respirent la plus vive affection ; et ses ressources, telles qu'elles se trouvaient, semblent avoir toujours été au service de ceux qu'il aimait.

Si nous considérons la réputation de Sterne comme principalement fondée sur *Tristram Shandy*, cet auteur a à répondre à deux sérieuses accusations : nommément à celles d'indécence et d'affectation. Sterne lui-même était particulièrement sensible à la première, et avait coutume de justifier la licence de son esprit en la représentant comme une simple violation du décorum, qui n'entraînait aucune conséquence périlleuse à la morale. Nous tenons d'une source sûre l'anecdote suivante : Peu de temps après l'apparition de *Tristram*, Sterne demanda à une dame de fortune et de qualité de l'Yorkshire, si elle avait lu son livre. « Non, monsieur Sterne, répondit-elle, et pour être sincère avec vous, l'on m'a dit que ce n'est pas une lecture qui convienne à une femme. » — « Ma chère et bonne dame, répliqua l'auteur, ne vous laissez pas attraper par de telles histoires. Mon livre est comme votre jeune héritier ici (et il montrait un enfant âgé de trois ans, qui, revêtu d'une robe blanche, se roulait sur le tapis) : il montre parfois une bonne partie de ce qui d'habitude est caché ; mais tout cela a lieu dans une innocence parfaite. » Cette spirituelle excuse peut être admise jusqu'à ce point ; car on ne peut pas dire que l'humeur licencieuse de *Tristram Shandy* soit de la sorte de celle qui s'attache aux passions, ou qu'elle soit calculée pour corrompre la société. Mais si on la regarde comme sans danger pour la morale, elle n'en est pas moins un péché contre le goût. Une poignée de boue n'est pas un brandon de feu ni une pierre ; mais la lancer en jouant dénote une grossièreté de goût et un manque des manières les plus communes.

Sterne, quoi qu'il en soit, commença et finit en bravant la censure du monde sous ce rapport. Un passage remarquable de l'une de ses lettres montre combien peu d'attention il était disposé à accorder à cette accusation ; et, ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que son plan pour la tourner en ridicule, paraît avoir été sérieux : « Crébillon (*le fils*) a fait avec moi une convention, qui, s'il n'est pas trop paresseux, ne sera pas un mauvais *persifflage*. Il est convenu qu'aussitôt que j'arriverai à Toulouse, il m'écrira une lettre de récriminations au sujet des indécences de *Tristram Shandy*, et que j'y répondrai par des plaintes sur les libertés qu'il s'est permises dans ses propres ouvrages. Ces lettres sont destinées à être imprimées ensemble, et l'argent sera également partagé. Cela est une bonne politique suisse »

De même les plus grands admirateurs de Sterne sont

forcés d'avouer que son style est éminemment affecté, et à un tel degré que même son esprit et sa chaleur ne suffisent pas pour le faire supporter. Le style de Rabelais, qu'il a pris pour son modèle, est jusqu'au dernier excès vagabond, digressif et entremêlé des plus grandes absurdités. Mais Rabelais était jusqu'à un certain point forcé d'endosser son habit d'Arlequin, afin de pouvoir, comme les bouffons en titre d'office, sous le couvert de sa folie, avoir la permission de lancer sa satire contre l'église et l'état. Sterne prit la manière de son maître, uniquement comme un moyen pour attirer l'attention et pour surprendre le public : en conséquence, ses extravagances, comme celles d'un fou par feinte, sont froides et forcées, même au milieu de ses échappées les plus irrégulières. Un homme à la liberté d'être de nos jours, avec une parfaite impunité, aussi sage et aussi spirituel qu'il le peut, sans prendre comme une excuse le bonnet et les clochettes de l'ancien bouffon; et le choix volontaire que fit Sterne d'un pareil déguisement, doit être consigné comme une affectation toute pure, et rangé parmi les tours des pages noires ou marbrées, comme étant seulement employé *ad captandum vulgus*. Toute popularité élevée sur de pareilles bases porte en elle-même les germes de sa destruction; car l'excentricité dans la composition, comme les modes fantastiques dans les manières de se vêtir, quelques attraits qu'elle présente dans le premier moment, est sûre d'être caricaturée par de stupides imitateurs, de devenir bientôt hors de mode, et d'être en conséquence négligée.

Si nous nous avançons pour regarder de plus près dans le genre de composition que Sterne jugea à propos d'adopter, nous trouvons un guide sûr dans l'ingénieux docteur Ferriar *, de Manchester, qui, avec la plus merveilleuse patience, a suivi notre auteur à travers les sources cachées où il a puisé la plus grande partie de son savoir et plusieurs de ses expressions remarquables et particulières. Rabelais, dont on parle beaucoup plus qu'on ne le lit, le gai mais licencieux recueil intitulé le *Moyen de parvenir*, le *Baron de Fœneste* de d'Aubigné, et plusieurs autres auteurs oubliés du seizième siècle, furent successivement mis à contribution. Le célèbre ouvrage de Burton sur la Mélancolie, que l'Essai du docteur Ferriar fit vendre à l'instant le double chez les libraires, fournit à Sterne une masse de citations, dont celui-ci garnit ses pages sans scrupule, comme s'il les eût recueillies dans le cours étendu de ses propres lectures. Le style du même écrivain, avec celui de l'évêque Hall, prêtèrent à l'auteur de *Tristram* plusieurs de ces expressions bizarres, de ces comparaisons et *illustrations*, qui furent longtemps regardées comme les fruits originaux de son propre esprit excentrique. Pour les preuves de cette accusation de vol, nous devons renvoyer le lecteur aux *Essai et illustrations* (car c'est ainsi que l'auteur les appelle avec délicatesse) des écrits de Sterne par le docteur Ferriar : il y est clairement démontré que celui dont la manière et le style furent si longtemps réputés originaux, était de fait le plus intrépide plagiaire qui voiât ses prédécesseurs pour garnir ses propres pages. Il faut avouer en même temps que Sterne choisit avec tant d'art les matériaux de son ouvrage de mosaïque, les place si bien, et les polit si parfaitement, que dans le plus grand nombre de cas nous sommes disposés à lui pardonner son manque d'originalité, en considération du talent exquis avec lequel les matériaux d'emprunt sont mis en œuvre sous la nouvelle forme.

L'un des plus singuliers larcins de Sterne, si l'on considère la teneur du passage volé, est sa déclamation contre les pirates littéraires de sa propre espèce : « Ferons-nous toujours, dit Sterne, de nouveaux livres, comme les apothicaires font de nouvelles médecines, en les transvasant seulement d'un vase dans un autre? Sommes-nous destinés à toujours tordre et détordre la même corde, à toujours être dans la même ornière, toujours au même pas? » Les paroles de Burton sont ainsi : « Semblables à des apothicaires, nous faisons de nouvelles mixtures; chaque jour nous versons d'un vase dans un autre ; et de même que les Romains volaient toutes les autres cités du monde pour embellir leur Rome mal située : ainsi nous enlevons la crême de l'esprit des autres, nous cueillons les fleurs de choix de leurs jardins cultivés, pour en orner nos plans stériles. Nous tissons la même toile, et nous tordons et détordons toujours la même corde *. » Nous ne pou-

* *Illustrations of Sterne : with other essays and verses*. By John Ferriar, M. D. second edition. London : printed for Cadell and Davies; by J. and J. Haddock, Horse-Market, Warrington. 1812, deux volumes in-8°.

F. M.

* Quoique ceci soit généralement reconnu, nous ne pouvons nous empêcher de reproduire ici une note d'une édition des Œuvres de Rabelais, que nous avons encore en portefeuille. Elle porte sur un conte de Pantagruel, liv. III, chap. xxxvi (édition de Le Duchat, in-4, tom. I, pag. 484). Cette anecdote que Rabelais a tirée de Plutarque *, a été reproduite dans les ouvrages suivans :

Clementis Alexandrini stromatum lib. IV. (Κλήμεντος Ἀλεξανδρίνου τὰ εὑρισκόμενα. Lugduni Batavorum excudit Ioannes Patius, 1616, in-folio, p. 379, l. 19. Judicium Bocchoridis.)

Bahar-Danush, or Garden of Knowledge, an oriental Romance translated from the persic of Einaiut Oollah, by Jonathan Scott. In three volumes. Shrewsbury. Printed by J. and W. Eddowes : for T. Cadell, jun. and W. Davies, in the Strand, London. 1799, in-8°, t. III, p. 211.

Tales of the East :... by Henry Weber, Esq. In three volumes. Edinburgh : printed by James Ballantyne and company. 1812, grand in-8°, tome I, p. liii, liv.

* *Vit. Demetrii*, cap. xxi.

vons nous empêcher de nous étonner du sang-froid avec lequel Sterne pouvait transporter dans son propre ouvrage une tirade aussi éloquente contre les mêmes pratiques qu'il employait.

Il a été dit beaucoup de choses au sujet du droit d'un auteur à profiter des travaux de ses prédécesseurs; et certainement celui qui ravive l'esprit et le savoir d'un âge écoulé, et le remet sous une forme propre à captiver son époque, rend un service à ses contemporains. Mais s'approprier le langage et les phrases mêmes des écrivains passés, et faire passer leur esprit et leur savoir pour le sien, étaient d'autant plus indignes de Sterne, qu'il avait assez de talent original, s'il eût voulu le mettre en œuvre, pour se dispenser de pareils larcins littéraires.

Tristram Shandy n'est pas un récit, mais un recueil de scènes, de dialogues et de portraits joyeux ou touchans, entremêlés de beaucoup d'esprit et d'une grande somme de savoir, soit original, soit d'emprunt. Cet ouvrage ressemble aux irrégularités d'une salle gothique, élevée par quelque amateur bizarre, pour contenir les restes divers d'antiquité que ses peines ont accumulés, et dont les parties sont aussi peu en rapport que les morceaux d'armure rouillés dont elle est ornée. Sous ce point de vue, la principale figure est celle de M. Shandy l'aîné, dont le personnage est calqué, à beaucoup d'égards, sur celui de Martinus Scri-

---

The Persian Moonshee. By Francis Gladwin, Esq. Calcutta, printed : re-printed in London, at the Oriental Press, by Wilson and co. 1801, in-4°, p. 19, story XLVII.

Le Voleur et le Cazy, manuscrit persan. Cet ouvrage est totalement différent d'un morceau intitulé : *Le Cadi et le Voleur, conte arabe*, qu'a publié le *Journal asiatique*, cahier d'avril 1826, p. 193 et suiv.

Convivalium Sermonum Liber, vtilibus ac iucundis historijs et sententiis, omni ferè de re, quæ in sermonem apud amicos dulci in conuiuiolo, incidere potest, refertus, ex optimis et probatissimis autoribus magno labore et collectus, et jam tertio recognitus et auctus (a Ioanne Gastio Brisacensi). Basileæ (1543), in-8°, verbo *De Hospite* Signature 13. — Édition de Bâle, M.D.LXVI, in-8°, p. 128.

Gastius de Virginitatis Custodia, p. 241.

Democritus ridens. Sive campus recreationum honestarum. Cum exorcismo Melancholiæ. Amstelodami, apud Jodocum Janssonium, Anno a DC LV, petit in-12, pag. 143, 144. — Gedani, apud Ægidium Janssonium à Waesberge. 1701, petit in-12, p. 143, 144.

L. Domitii Contursini Lucani, uiri clariss. Facetiarum Exemplorumq; Libri VII. Ed. Conrado Lycosthenis Rvbeaqvensis. Basileae, ex officina Nicolai Brylingeri (1559), in-4°, pag. 186, 187. — Lugduni, apud Ioannem Frellonium. 1562, in-8°, p. 190.

Sylva Sermonvm ivcvndissimorvm. Basileæ, apvd Samvelem Apiarium. 1568, in-8°, p. 292.

Le otto Giornate del Fvggilozio di Tomaso Costo. In Venetia MDCXX, in-8°, pag. 254.

Le ciento Novelle antike (di Carlo Gualteruzzi). Impresso in Bologna nella case di Girolamo Benedetti nell' anno MDXXV. del mese dAgosto, in-4°, novalla IX, folio 6 verso.

La Grillata cvriosita ervdite. Di Scipio Glareano... In Napoli. Per Nouello de Bonis. M.DC.LXVIII, in-12, pages 444, 445.

Balth. Bonifacii Rhodigini Historia ludicra..... Bruxellæ, Typis et Ære Joannis Mommartl. IƆC. CIƆ. LVI, in-4°, p. 18, col. 1.

La Dispvte de Frere Anselme Turmeda auec le Roy des Animaux, touschant la noblesse et nature diceux, etc. Imprimé suyuant la copie de Lyon, par Iaume Iaqui, sans date, petit in-12, feuille signée O iij: *L'asne parle du peché d'avarice, et recite la confession d'vn marinier à vn moyne*. — A Pampelvne, par Gvillavme Bvisson. 1606, petit in-12, pages, 125-127.

Jori ac Sales mire festivi, ab Ottomaro Lusenio Argentino partim selecti ex bonorum utriusque linguæ authorum mundo, partim longis peregrinationibus visi et auditi, ac in centurias duas digesti. Augustæ Vindelicorum, typis Symperti Ruff, M. D. XXIII, in-8°, num. LXVI.

Les Dames galantes par le seigneur de Brantôme. Tome I. A Londres, chez T. Wood et S. Palmer. M. DCC. XXXIX, in-12, p. 281. — Abel Ledoux, Paris, M DCCC. XXXIV, deux volumes in-8°, liv. II, art. I, pag. 285, 286.

Les Contes du sieur d'Ouville. Nouvelle édition augmentée. A Amsterdam, chez Henry Desbordes, M. DCC. XXXII, in-8°, t. I, p. 151-159 : *Jugement subtil du duc d'Ossonne contre deux marchands*. — *Nouveaux Contes à rire, ou Récréations françoises*. A Amsterdam, chez Henri Desbordes, M.DCC. XXVII, deux volumes in-8°, t. I, p. 151-157.

L'Histoire veritable, ov le Voyage des Princes fortvnez, divisee en IIII entreprises. Par Beroalde de Verville. A Paris, chez Pierre Chevalier, CIƆ. IƆ. C. X, in-8°, p. 418-420.

The holy State. By Thomas Fuller, B. D. and Prebendarie of Sarum. Cambridge : Printed by Roger Daniel for John Williams, 1642, in-folio, p. 182.

The Wonders of the Little World : or, a General History of Man... by Nath. Wanley. London, printed for T. Basset. 1678, in-folio, livre III, p. 186, col. 2.

Universal Jester, 1769, p. 106.

England's witty and ingenious Jester, sans date, p. 87.

Triumph of Wit, 1767, 24°, p. 74.

Ici je m'arrête, mais je puis dire, comme Victor Hugo :

J'en passe, et des meilleurs

F. M.

blerus. L'histoire de Martin avait été destinée, par le célèbre club de beaux-esprits qui la commença, à satiriser les études ordinaires du savoir et de la science. Sterne, au contraire, n'avait aucun objet de ridicule en particulier; il s'agissait seulement pour lui de créer un personnage auquel il pût attacher la grande quantité de lecture extraordinaire et de connaissances en vieilleries qu'il avait ramassées. En conséquence il supposa dans M. Shandy un homme d'une tournure d'esprit active et métaphysique, en même temps que singulière, que des connaissances multipliées et disparates avaient conduit à deux doigts de la folie, et qui agit, dans les affaires ordinaires de la vie, d'après les théories absurdes des savans d'autrefois. Il produit un admirable contraste avec sa femme, parfaitement décrite comme une dame de la véritable école *poco-curante*, laquelle ne s'opposait jamais à la marche du califourchon de son mari, pour nous servir d'une phrase que Sterne a rendue classique, ni ne pouvait se laisser décider à lui accorder la moindre admiration pour la grâce et la dextérité avec lesquelles il le gouvernait.

Yorick, l'ecclésiastique vif, spirituel, sensible et insouciant est la personnification bien connue de Sterne lui-même; et, sans aucun doute, peint de main de maître, comme chacun de ses portraits, celui-ci ressemble d'une manière frappante à l'original. Cependant il y a des ombres de simplicité jetées sur le caractère d'Yorick, qui n'existaient pas dans celui de Sterne. Nous ne pouvons croire que les plaisanteries de celui-ci fussent aussi exemptes de malice préméditée, ou que le satire découlât entièrement de l'honnêteté de son esprit, ou purement de sa gaîté d'humeur. Bien plus, il faut avouer que Sterne aurait plus vraisemblablement volé un passage à Stevinus, s'il en avait trouvé un à sa convenance, qu'il n'eût laissé un de ses manuscrits dans le volume avec l'indifférence insouciante d'Yorick. Cependant c'est avec joie que nous reconnaissons la ressemblance générale qui existe entre l'auteur et l'enfant de son imagination; et nous pardonnons volontiers au peintre qui, dans la tâche délicate de sa propre reproduction par le pinceau, a adouci quelques traits et en a perfectionné d'autres.

L'oncle Tobie, avec son fidèle écuyer, les deux personnages les plus délicieux de ce livre, ou peut-être de tout autre, sont tracés de manière à inspirer tant d'intérêt, et avec tant de talent, qu'ils sont plus que suffisens pour mériter à l'auteur un entier pardon pour ses pirateries littéraires, son indécence et son affectation, et même pour le faire renvoyer du tribunal de la critique, non seulement absous, mais encore applaudi et récompensé, comme un homme qui a élevé et honoré l'humanité, et présenté à ses lecteurs un tableau si frappant de bonté et de bienveillance, de courage, de bravoure et de simplicité, que leurs cœurs doivent être échauffés toutes les fois qu'ils le rappelleront à leur mémoire. En vérité, Sterne pourrait hautement alléguer en sa faveur que les passages qu'il empruntait des autres étaient de peu de valeur, en comparaison de ceux qui lui appartiennent exclusivement, et que ceux-là pouvaient avoir été écrits par plusieurs personnes, tandis que dans sa propre ligne, il est seul et inimitable. Peut-être a-t-on le droit de traiter d'extravagances les amusemens favorits de l'oncle Tobie; cependant en Angleterre, où les hommes pensent et agissent sans s'inquiéter beaucoup du ridicule ou de la censure de leurs voisins, il n'y a rien d'impossible, peut-être rien de très improbable, à supposer qu'un *humoriste* pouvait employer un aide mécanique, comme le boulingrin de mon oncle Tobie, pour encourager et seconder son imagination, dans l'occupation agréable, mais illusoire, d'élever des châteaux. Les hommes ont été appelés de grands enfans, et parmi les antiques hochets et inventions qui les amusent, l'invention de mon Oncle, avec les plaisirs duquel nous sommes très disposés à sympathiser, ne semble pas, si l'on y réfléchit, aussi peu naturelle qu'un premier coup d'œil la ferait juger.

On sait très bien (par le travail du docteur Ferriar) que le docteur Slop, avec tous ses outils d'accoucheur, doit être identifié avec le docteur Burton d'York, qui publia un traité d'accouchement en 1751. Cette personne, comme nous l'avons déjà dit, n'était pas en bons termes avec l'oncle de Sterne; et quoiqu'il fût survenu des dissentions et de l'inimitié entre l'oncle et le neveu, cependant celui-ci paraît avoir gardé de l'aversion contre l'ennemi du premier. Mais Sterne ne s'occupant pas de politique, avait pardonné au Jacobite: il poursuit le docteur de ses railleries, seulement comme un charlatan et un catholique.

Il est inutile de nous étendre plus longtemps sur un ouvrage aussi généralement connu. Le style employé par Sterne est bizarrement orné, mais en même temps vigoureux et mâle, et plein de cette animation et de cette force qui ne peut découler que d'une connaissance intime des anciens prosateurs anglais. Sous le rapport de la puissance à approcher et à toucher les fibres les plus délicates du cœur, Sterne n'a jamais été surpassé, si même il a été égalé; et il peut à la fois être cité comme l'un des plus grands plagiaires, et comme l'un des génies les plus originaux que l'Angleterre ait produits. Le docteur Ferrier, qui semblait né pour suivre et découvrir les différens labyrinthes au milieu desquels Sterne commettait ses pirateries sur de vieux et de poudreux auteurs, s'excuse sur la rigueur de son enquête, en rendant justice aux qualités qui étaient le propre de notre auteur. Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par le sonnet dans lequel l'ingénieux inquisiteur fait *amende honorable* à l'ombre d'Yorick.

Sterne, for whose sake I plod through miry ways
Of antique wit and quibbling mazes drear,
Let not thy shade malignant censure fear,
Though aught of borrowed mirth my search betrays.
Long slept that mirth in dust of ancient days;
(Erewhile to Guise or wanton Valois dear)
Till waked by thee, in Skelton's joyous pile,

She flung on Tristram her capricious rays;
But the quick tear that checks our wondering smile,
In sudden pause, or unexpected story,
Owns thy true mastery — and Lefevre's woes,
Maria's wanderings, and the prisoner's throes,
Fix thee conspicuous on the throne of glory.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Sterne, pour l'amour duquel je me traîne à travers des voies fangeuses d'esprit antique et des labyrinthes d'une ennuyeuse chicane, que ton ombre ne craigne pas une censure malveillante, quoique mon travail trahisse chez toi une gaîté d'emprunt. Cette gaîté dormit long-temps dans la poudre des temps passés, chère autrefois à Guise ou au libertin Valois, jusqu'à ce que, réveillée par toi, elle répandît ses capricieux rayons sur Tristram dans le joyeux édifice de Skelton. Mais la larme spontanée qui arrête notre sourire d'étonnement par un silence soudain ou une histoire inattendue fait foi de ta main de maître ; et les douleurs de Lefèvre, les rêveries de Maria et les palpitations du prisonnier te placent bien haut sur le trône de la gloire.

VIE ET OPINIONS

DE

TRISTRAM SHANDY.

CHAPITRE PREMIER.

C'était bien à cela qu'il fallait penser.

Je l'ai toujours dit : il aurait été à souhaiter que mon père ou ma mère (et pourquoi pas même tous deux ?) eussent apporté quelque attention à ce qu'ils faisaient, quand il leur plut de me donner l'existence. Ils y étaient également obligés. Eh ! pouvaient-ils réfléchir trop mûrement sur les conséquences qui devaient résulter de l'important ouvrage dont ils s'occupaient en ce moment ? Il ne s'agissait rien moins que de la production d'un être raisonnable. Les heureuses proportions de son corps, son tempérament, son génie, la tournure de son esprit, et peut-être même la fortune de toute leur maison, étaient autant de points capitaux qui dépendaient de la disposition des humeurs dont ils étaient dominés dans cet instant décisif. Oui, s'ils eussent agi en conséquence, je suis persuadé que j'aurais figuré dans le monde tout autrement que je ne fais, et que je ne ferai vraisemblablement le reste de mes jours. Croyez-moi, bonnes gens, ceci est un point beaucoup plus essentiel que vous ne le pensez. Vous avez, sans doute, entendu parler de certains esprits qu'on appelle *esprits animaux*. Vous savez, sans doute aussi, comment s'en opère la transfusion du père au fils, etc., etc. Eh bien !... je vous donne ma parole que de dix parties du bon sens ou de la bêtise d'un homme, il y en a neuf qui dépendent du mouvement, de l'activité et des directions différentes que vous leur faites prendre au moment dont je parle. L'essor une fois donné, bien ou mal, il n'importe, les esprits s'échappent avec précipitation ; et si l'impulsion se répète, la route qu'ils se fraient, vous le savez, mesdames, devient aussi unie, aussi douce que l'allée d'un beau jardin. Le diable, avec toute sa puissance, ne pourrait pas les en détourner, quand une fois ils s'y sont habitués.

« Mon ami, dit ma mère, n'auriez-vous « point par hasard oublié de monter la pen-

« dule? » — « Bon Dieu! s'écria mon père, « qui eut soin en même temps de modérer « sa voix, est-il jamais arrivé, depuis la « création du monde, qu'une femme ait in- « terrompu un homme par une question aussi « sotte? »

Que dit encore votre père? — Rien.

CHAPITRE II.

L'Embryon.

Je n'aperçois, réflexion faite, ni bon ni mauvais dans la question de ma mère. Ni bon ni mauvais? Convenez, au moins, qu'elle était hors de saison. Vous seriez trop heureux si elle n'eût été que déplacée. Mais ne voyez-vous pas qu'elle détournait, qu'elle dispersait les esprits qui se développaient en ce moment, et dont la principale affaire était d'escorter, de mener, de conduire l'embryon jusqu'à l'endroit qui était destiné à le recevoir?

Un embryon, monsieur, quelque petit, quelque peu important qu'il paraisse, en ce siècle léger, aux yeux de la folie et des préjugés, est pourtant quelque chose. Ceux de la raison, éclairés par des recherches et des observations scientifiques, le regardent comme un être qui a des droits, et qu'on est obligé de conserver avec soin. Les philosophes minutieux, dont l'ame est de la même trempe que leurs recherches, et qui s'imaginent, malgré cela, que c'est la sublimité de leur esprit qui les distingue, nous prouvent d'une manière incontestable qu'il est créé par la même main, formé par les mêmes lois de la nature, doué des mêmes puissances mouvantes et agissantes et qu'il a enfin les mêmes facultés que nous. Il est composé, comme nous, de chair et d'os, de peau, de cheveux, de veines, d'artères, de ligamens, de nerfs, de muscles, de moelle, de glandes, de cervelle, d'humeurs qui circulent, d'articulations... Et qu'avons-nous en grand qu'il n'ait pas en petit? Rien du tout, monsieur, rien. C'est un être aussi actif que nous; et, dans toutes les acceptions du mot, il est aussi véritablement notre prochain que le chancelier d'Angleterre. Il peut éprouver du bien-être, il est exposé à des injures, il est susceptible de plus de perfection : en un mot, il jouit de tous les droits et de toutes les prétentions de l'humanité, dans le degré que Cicéron, Puffendorf et tant d'autres écrivains moralistes qui en parlent, attribuent à son état relatif.

Et que voudriez-vous, d'après cela, mon cher monsieur, qu'il devînt, si, seul sur la route, il lui arrivait quelque accident, ou que, frappé de quelque erreur subite (ce qui est fort naturel à un aussi jeune voyageur), il n'arrivait à sa destination qu'avec des esprits épuisés et dissipés? Qu'avec sa vigueur musculaire et virile, réduite à un fil? Qu'avec sa forme défigurée et mutilée? Et que, réduit à ce triste état, il fût sujet à des frayeurs soudaines, ou à une suite de rêves et de fantaisies mélancoliques pendant neuf mois entiers? Je tremble toutes les fois que je songe à cette source féconde de faiblesse de corps et d'esprit. Encore si l'habileté du médecin et du philosophe pouvait y remédier!

CHAPITRE III.

En voilà l'effet.

C'est à M. Tobie Shandy, mon oncle, que je dois l'anecdote que j'ai rapportée dans le premier chapitre. Mon père, qui était à la fois philosophe et naturaliste, autant qu'on peut l'être, et qui raisonnait avec beaucoup de justesse et de netteté, singulièrement sur les petites choses, s'était souvent plaint à lui de l'échec que j'avais reçu; et, dans une occasion, dont mon oncle Tobie, qui avait bonne mémoire, se souvenait très-bien, il s'en plaignit plus amèrement qu'il n'avait jamais fait. C'était un jour que je fouettais ma toupie. La manière oblique dont je m'y prenais pour l'ajuster, et la façon dont je justifiais les principes qui me faisaient agir ainsi, le firent soupirer. Le bon vieillard remua la tête, et d'un ton qui exprimait plus de douleur et de regret que de reproches, il s'écria : « Ah! mon cher frère, je l'ai tou- « jours prédit. L'augure se vérifie de plus

« en plus; et mille autres observations que j'ai « faites sur ce qui le regarde, m'ont annoncé « qu'il ne penserait et n'agirait jamais comme « les autres enfans. Mais, hélas! » continua-t-il, en agitant la tête une seconde fois, et en essuyant une larme qui coulait le long de sa joue, « les malheurs de mon Tristram ont « commencé neuf mois avant qu'il vint au « monde. »

Ma mère, qui était là, leva les yeux, et ne comprit pas plus que sa chaise ce que mon père voulait dire. Mais mon oncle, M. Tobie Shandy, qui depuis long-temps savait toute l'affaire, le comprit très-bien.

CHAPITRE IV.

Que de maris sont moins sûrs.

Il y a une foule de lecteurs dans le monde, et de gens qui ne lisent point du tout, qui veulent savoir d'abord tout ce qui vous regarde; et si on ne les satisfait pas, leur inquiétude perce de toutes parts. N'en ayez point, chers amis. Je suis d'un naturel complaisant, et je ne voudrais pas pour toutes choses au monde frustrer qui que ce fût dans son attente. C'est même à cette disposition que vous devez déjà les particularités que je vous ai révélées. Je ne vous priverai point du reste. Mais, avec la volonté la plus décidée de vous plaire, j'ai des précautions à prendre. Ma vie et mes opinions feront vraisemblablement du bruit dans le monde. Elles me donneront occasion de parler de toutes sortes de personnes. Le sexe, les âges, les conditions, tout cela se trouvera sous ma plume.

Mon livre sera au moins aussi couru que les *Progrès du Pélerin*. Quel chagrin pour moi! s'il avait le sort que Montaigne craignait pour ses *Essais*, et qu'ils n'eurent pas? Je ne serais pas, en vérité, fort content de le voir enseveli dans la poussière des bibliothèques, ou de le trouver sur la table de quelque antichambre. Je veux éviter ce désagrément. L'exactitude est un des moyens que j'ai imaginés pour y échapper: j'en aurai. On a déjà pu remarquer combien je suis scrupuleux sur ce point; je continuerai, et je suis fort aise d'avoir entamé mon histoire par la relation de mes faits et gestes, comme dit Horace, *ab ovo*, depuis l'œuf, où j'ai commencé à végéter.

Je sais bien que ce n'est pas là tout-à-fait la manière dont il recommande de s'y prendre. Il parlait de poèmes épiques, de tragédies, ou de l'un et de l'autre, je ne sais pas lequel; et ce n'est pas, à beaucoup près, la même chose que ce qui m'occupe. Et d'ailleurs, s'il le faut absolument, je demande excuse à Horace. Je me passerai même fort bien de lui. Ce que j'ai à écrire ne dépend point de ses règles : je ne m'y assujettirai pas plus qu'à celles de tout autre écrivain que ce soit.

C'est ce qui me fait donner ici un avis. Ceux qui ne se soucient pas d'approfondir les choses peuvent passer, sans lire, ce qui reste de ce chapitre. Je ne l'écris que pour les curieux qui aiment et qui cherchent des choses abstraites.

Fermez la porte. Fort bien! La précaution était nécessaire pour écarter les yeux profanes d'un pareil mystère. Bon jour, bonne œuvre. Ce fut le dimanche... un peu tard... vers minuit, peut-être... oui, on touchait presque au lundi... et ce dimanche était le premier du mois de mars 1718. Mon père... je ne sais pas précisément la minute (et c'est peut-être ce qui causa l'inquiétude de ma mère), mon père m'ajouta au nombre des êtres humains qui devaient voir le jour neuf mois après. Mais comment savez-vous cela? Comment? oh! je le sais très-bien. Ce n'est cependant pas, je l'avouerai, parce que je me trouvai là inopinément. Je ne dois cette certitude qu'à une autre anecdote, qui n'est connue que dans notre famille. La voici : Il faut savoir que mon père avait fait pendant plusieurs années le commerce de Turquie. Il l'avait quitté depuis quelque temps, et s'était retiré sur ses terres, dans le comté de... pour y vivre et mourir plus paisiblement. C'était peut-être l'homme du monde le plus exact. Il ne faisait rien qu'avec poids et mesure. Ses affaires, et même ses amusemens, étaient assujettis à des règles qu'il s'était prescrites, et dont il ne s'écartait jamais. Je peux citer

un exemple du scrupule attentif qu'il observait dans toutes ses actions. Il y avait à la maison une grosse pendule, qui était placée sur le haut d'un escalier dérobé, et il ne manquait jamais de la monter lui-même le premier dimanche de chaque mois. Il avait, au temps dont je parle, un peu plus de cinquante ans, et cette raison l'avait forcé peu à peu à ne s'occuper aussi de quelques autres petites affaires domestiques que dans le même temps. C'était, à ce qu'il disait souvent à mon oncle, M. Tobie Shandy, pour ne pas s'embarrasser l'esprit d'une multitude d'époques. Enfin c'était pour n'y plus penser le reste du mois.

Cette exactitude était sans doute admirable; mais elle était accompagnée d'une espèce de fatalisme qui retomba particulièrement sur moi, et dont je ressentirai peut-être les effets jusqu'au tombeau. C'est que, par une malheureuse association d'idées qui n'ont aucune liaison dans la nature, ma mère n'entendait point monter la pendule, qu'il ne lui vint à l'esprit de penser à quelque autre chose; et ce qu'elle pensait lui rappelait en même temps, et la pendule, et ce qu'il y avait à y faire. Le subtil Lock, qui comprenait la nature de toutes ces choses occultes infiniment mieux que le reste du genre humain, assure que cette étrange combinaison d'idées a produit beaucoup plus de mauvais effets que toutes les sources réunies des autres préjugés. Je veux bien le croire.

Que tout cela soit dit en passant.

Mon père écrivait tout. J'ai sous les yeux un petit mémorial qu'on avait trouvé dans son portefeuille, et je ne fais, pour ainsi dire, que transcrire ici ce que j'y lis. Le jour de Notre-Dame, qui était le vingt-cinq du mois dont je date les premiers instans de mon existence, mon père se mit en route pour conduire mon frère aîné, Robert, à l'école de Westminster. Il ne revint, selon la même autorité, rejoindre sa femme que dans la seconde semaine du mois de mai suivant; et ceux qui savent le moment de ma naissance, voient bien en calculant. Le chapitre suivant éclaircira tous les doutes.....

Mais, monsieur, que fit monsieur votre père pendant les mois de décembre, de janvier et de février? Madame, il était malheureusement affligé d'une attaque de goutte sciatique.

CHAPITRE V.

Les Planètes.

Le temps approchait. Il y a dans le ciel je ne sais quelles divinités qui prennent le soin de présider à la naissance des hommes. On ne dit pas qu'elles aient la même attention pour les femmes. Il faut cependant croire qu'elles ne sont pas oubliées. A tout prendre, elles valent la peine qu'on s'intéresse à elles. Au reste, je n'ai jamais trop bien su si ces bonnes déesses songèrent à moi quand il en fut temps, si elles ne vinrent pas: on ne m'a jamais dit qu'on les eût vues, ni qu'on ne les eût pas vues. Cela ne m'empêcha pas, moi, Tristram Shandy, d'arriver dans ce malheureux monde, le cinquième jour de novembre de l'an de grâce mil sept cent dix-huit. L'heure? Tout cela se saura. La seule chose que j'aie à faire remarquer ici, c'est qu'en se rappelant l'ère que j'ai fixée dans le chapitre précédent, la sciatique de mon père, son habitude constante de ne faire certaines choses que le premier du mois, etc., etc., il est clair que le moment de ma naissance marquait, si je ne me trompe, la révolution de neuf mois plus que complets du calendrier. Le mari le plus pointilleux ne pourrait, je crois, exiger plus de justesse.

Mais sous quelle étoile suis-je né? Sur quelle planète ai-je été jeté? Je l'avoue. Excepté Jupiter et Saturne, où il fait trop froid (je crains le froid), je préfèrerais d'avoir vu le jour dans la lune, ou dans quelque autre astre. Je n'y aurais sûrement pas été plus maltraité que je ne le suis sur cette planète de boue que nous habitons. Je me défie pourtant de Vénus. C'est un astre malin. On dit qu'elle traite si mal ses habitans, qu'ils sont obligés de déserter et de se réfugier dans Mercure. Mais, hélas! notre petit globe n'est-il pas encore pire? Je croirais volontiers qu'il

n'est composé que de ce qu'on rejette des autres. Il faut cependant l'avouer, il serait supportable si l'on y était né avec de grandes richesses, si l'on pouvait y parvenir, sans bassesse, à de grands emplois qui vous donnassent de la considération et du pouvoir. Mais ce n'est pas là mon sort, et chacun, comme on sait, parle de la foire selon le profit qu'il y fait. J'atteste donc que de la multitude des mondes qui se promènent dans les espaces du ciel, la terre, quelque attachés qu'y soient certaines gens, est, à mes yeux, le plus vil de tous. Eh! qu'y ai-je jamais gagné? Depuis que je respire, jusqu'à ce moment, où à peine puis-je respirer du tout, à cause d'un asthme que j'ai attrapé en Flandre, en glissant contre le vent sur des patins, j'ai été le jouet perpétuel de ce qu'on appelle fortune. Je ne l'accuse cependant pas d'avoir fait tomber sur moi un poids énorme de malheurs.

Non; mais dans toutes les situations où je me suis trouvé, partout où elle a pu m'atteindre, cette capricieuse déesse n'a point cessé de m'accabler par des aventures tristes. J'ai essuyé plus de traverses qu'un petit héros.

CHAPITRE VI.

Les volontés sont libres.

Le moment de ma naissance est, ce me semble, connu du lecteur d'une manière assez exacte; mais je ne lui ai point dit comment je suis né. C'est que cela vaut un chapitre particulier. D'ailleurs, il y a encore, monsieur, si peu de familiarité entre nous, qu'il aurait peut-être été hors de propos que je vous eusse fait part, eu si peu de temps, d'un trop grand nombre de mes aventures. Ayez un peu de patience, et vous les saurez toutes. Je ne me borne pas à écrire simplement ma vie : mes opinions ne sont pas moins singulières, et elles font plus de la moitié de ma tâche. Ce n'est qu'en vous les faisant connaître, que vous connaîtrez mon caractère, et que vous saurez quelle espèce de mortel je suis parmi le genre humain. Ma façon de penser alors vous en plaira peut-être davantage..... au moins je le souhaite. La conformité des goûts fait naître la familiarité, et la familiarité produit souvent l'amitié; et j'espère que nous en goûterons les douceurs. *O diem præclarum!* Que ce jour sera heureux! Rien alors de ce qui me regarde ne vous paraîtra frivole, ni ennuyeux : tout vous intéressera. Mais, dans les premiers temps de notre connaissance, ne soyez pas surpris, mon cher camarade, si je suis un peu réservé. Ce n'est que petit à petit que l'oiseau fait son nid. Ecoutez-moi seulement avec complaisance, et laissez-moi vous conter mon histoire à ma mode. Si vous voyez que je m'amuse à folâtrer de temps en temps sur la route, laissez-moi faire, et ne vous enfuyez pas. Imaginez-vous, au contraire, que je suis intérieurement beaucoup plus sage que ces apparences ne semblent l'annoncer. Mettez-vous à votre aise. Riez avec moi, si bon vous semble; et même, si cela vous est plus agréable, riez de moi. Faites, en un mot, ce qu'il vous plaira; mais ne vous fâchez pas.

CHAPITRE VII.

Et oui! chacun a son ton, son allure.

Il ne faut pas être un habile grammairien pour savoir qu'une femme sage et une sage-femme peuvent bien ne pas se rencontrer dans la même personne. Mais le village où demeurait mon père recélait un individu féminin, qui réunissait à lui seul ces deux qualités différentes, C'était une femme de la plus haute taille. Je ne sais si elle avait eu autrefois de l'embonpoint... En tout cas, elle était devenue si maigre, qu'elle aurait pu, au besoin, faciliter l'étude de l'anatomie. Elle avait surtout des doigts si longs, si pointus, si effilés : avec cela elle était industrieuse. Jamais femme ne fut pourvue d'un meilleur naturel; et on sait que c'est beaucoup à défaut d'autre chose. Pour du bon sens!... on lui en accordait, mais peu. Cela suffisait pour-

tant, avec quelque expérience, pour la guider dans les fonctions importantes de son art. Il est vrai qu'elle y a moins de confiance que dans les efforts de la nature; et j'ai ouï dire à bien des médecins qu'ils feraient très-bien de penser comme elle. Ses succès n'en avaient pas été moins fréquens, et elle s'était acquis une certaine réputation dans le monde. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, ce n'était pas le monde entier. Elle n'était pas connue, par exemple, des Hottentotes, ni des Hollandaises du cap de Bonne-Espérance, qui accouchent comme madame Gigogne. Le monde n'était pour elle qu'un petit cercle décrit sur le grand cercle de l'univers, et qui n'avait au plus que quatre milles de diamètre. Son hameau en était le centre. Elle avait quarante-sept ans, quand son mari, en mourant, la laissa veuve avec trois ou quatre enfans, et pauvre. Ses charmes, à ce qu'on prétend, n'étaient pas encore entièrement effacés: elle n'y prit pas garde, et se comporta avec décence. On ne l'entendait point se plaindre; mais le silence qu'elle gardait sur sa misère réclamait, plus haut que ses cris ne l'eussent pu faire, le secours d'une main favorable. La femme du ministre de la paroisse en fut touchée. Elle avait souvent eu occasion de se plaindre personnellement d'une chose essentielle, qui manquait, depuis bien des années, au troupeau de son mari. Il fallait aller chercher, à sept ou huit milles à la ronde, un secours qui était presque toujours tardif dans des cas ordinairement fort pressans; et dans les nuits obscures de l'hiver, et par de mauvais chemins, ces sept ou huit milles s'allongeaient du double. Il aurait autant valu pour le village qu'il n'y eût pas eu une sage-femme dans le monde entier. La femme du ministre imagina donc de faire initier la discrète veuve dans tous les mystères de cet art. Ce projet, soutenu par une pareille protectrice, ne pouvait manquer de réussir. Elle en parla à toutes les femmes du canton, qui l'applaudirent; et elle y mit tout le zèle que l'importance de la chose et son humeur bienfaisante lui suggérèrent. L'élève y répondit: elle fit des progrès rapides, et le ministre, qui jusque-là n'avait point paru se mêler de l'affaire, la prit à cœur. Il sollicita un brevet en forme, pour qu'elle pût, sans trouble, exercer son art, et paya généreusement dix-huit schillings, et quelque chose de plus, pour avoir cet important parchemin. Elle fut aussitôt installée dans sa charge avec tous les droits, profits, revenus, émolumens, priviléges, honneurs et prérogatives qui y sont attachés. On s'écarta même, par rapport à elle, de l'ancienne formule; et le rédacteur de son brevet était si jaloux, si vain de la nouvelle tournure qu'il y avait donnée, et qu'il avait imaginée;... il la croyait si heureuse, qu'il voulait obliger toutes les matrones du voisinage à faire ajouter à leur brevet son idée capricieuse. Que de gens dans le monde s'engouent ainsi de leur opinion!

Mais que m'importe? Chacun a son goût. Un des plus grands hommes de ce monde, le fameux M. Paparel, n'avait-il pas le sien? Il n'avait qu'à se baisser et prendre : les parasites ne l'incommodaient pas. Le passe-temps le plus agréable du dernier des Césars était de tuer des mouches. Eh! monsieur, on a vu cela dans tous les siècles. Les hommes les plus sages (je n'en excepte pas même Salomon, le sage des sages) ont eu leurs bizarreries, leurs chevaux de courses, leurs médailles, leurs coquilles, leurs tambours, leurs violons, leurs trompettes, leurs talons rouges, leurs palettes, leurs quintes, leurs papillons... On les a vus, chacun à sa façon, aller à *dada* sur leurs califourchons. Qu'ils aillent, monsieur, qu'ils aillent! Pourvu qu'ils ne nous forcent pas, vous et moi, dans leur gravité, de monter en croupe derrière eux; quel intérêt avons-nous, je vous prie, de nous inquiéter de ce qu'ils font? Ils ont leur marotte... eh bien! qu'ils l'aient.

CHAPITRE VIII.

Je n'y tiens pas toujours.

De gustibus non est disputandum. Cela veut dire, monsieur, dans toutes les langues du

monde, que l'on perd son temps à raisonner contre un tic décidé. Aussi est-ce rarement que cela m'arrive. La bonne grâce que j'aurais à railler les autres de leurs bizarreries! En suis-je donc moi-même exempt? Je ne suis pas né dans la lune; mais elle n'est pas plus quinteuse dans sa marche et dans ses phases, que je ne le suis dans mes idées. Il semble que mon esprit ne se gouverne que par ses influences. Peintre aujourd'hui, ménétrier demain; je suis quelquefois l'un et l'autre tout ensemble: c'est selon la mouche qui me pique. Je suis propriétaire, et depuis très-long-temps, de deux haquenées, qui vaudraient beaucoup mieux si elles étaient plus jeunes. Je monte dessus de temps en temps, pour prendre l'air. Je ne sais si on y trouve à redire; mais je ne m'en inquiète pas.

J'avoue cependant, et c'est sans doute à ma honte, que j'entreprends quelquefois des voyages plus longs qu'un homme sage n'en devrait faire; mais il est vrai, en même temps, que je ne suis pas un homme sage. Hélas! que suis-je? Un être si peu important dans ce monde, que mes actions ne méritent guère d'être observées. Ne vous imaginez pas cependant que ma situation me coûte à supporter: elle ne me cause que peu ou point de chagrin. Ma tranquillité ne se trouble point à l'aspect d'un tas de grands seigneurs, tels que mylords A. B. C. D. E. F. G. H. I. K. L. M. N. O. P. Q., et tant d'autres qui passent en revue devant moi, montés sur leurs califourchons. Les uns marchent d'un pas grave... les autres courent le grand galop à toute bride, à travers les champs, comme s'ils voulaient se casser le cou. Tant mieux! me dis-je à moi-même. Eh! qu'importe que ce malheur leur arrive? Le monde ne se passerait-il pas bien d'eux? Mais les autres? patience! Que Dieu les bénisse! Ils peuvent aller à cheval aussi long-temps qu'ils voudront, sans que je m'y oppose... J'y gagnerai même; car s'ils étaient désarçonnés cette nuit, je parierais dix contre un qu'il y en aurait beaucoup parmi eux qui se trouveraient plus mal montés avant le jour.

Et ces bagatelles influeraient sur mon repos? Non, non. Mais ce qui me démonte, c'est quand je vois une personne née pour de grandes actions, et (ce qui est encore plus glorieux pour elle), qui est naturellement disposée à en faire de bonnes, qui, dans tout ce qu'elle fait, tâche, mylord, de vous imiter, et montre par-là que ses principes sont aussi généreux que son cœur, sa conduite aussi noble que sa naissance, et que ce monde corrompu ne peut cependant la souffrir...... Oh! je l'avouerai...... Quand je la vois entrer en lice, et que ce n'est, par malheur pour ma patrie et pour sa gloire, que pour quelques momens,..... c'est alors, mylord, que ma philosophie m'abandonne, et que, dans les premiers transports d'une impatience vertueuse, je voudrais voir tous les caprices et tous les califourchons du monde au diable.

« Mylord,

« Je soutiens que ceci est une épître dédi-
« catoire. Le sujet, la forme, le lieu semblent
« peut-être s'opposer à l'idée que j'en ai
« conçue. Mais, malgré sa singularité sur ces
« trois points essentiels, malgré votre opi-
« nion, je soutiens que ceci est une épître
« dédicatoire. Je vous l'offre, et vous supplie
« de l'accepter comme telle; et si vous êtes
« debout, je la mets à vos pieds. C'est une
« attitude que vous pouvez prendre quand il
« vous plaît et selon que l'occasion l'exige.
« J'ajoute que ce n'est jamais qu'à l'avan-
« tage du public. »

« J'ai l'honneur d'être,

« Mylord,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Tristram Shandy. »

CHAPITRE IX.

Annonce.

Mais je déclare solennellement que cette épître n'a été faite pour aucun prince, pape, prélat, potentat, duc, marquis, comte, vi-

comte ou baron. Elle n'a point non plus été colportée. Je ne l'ai offerte à qui que ce fût, grand ou petit, directement ni indirectement, publiquement ou secrètement. C'est une épître absolument vierge, et pas une ame vivante ne l'a lue.

J'appuie sur ce point, et j'ai mes raisons: c'est pour prévenir toutes les tracasseries qu'on pourrait me faire sur la manière dont j'en veux tirer parti. Paraissez, amateurs, elle est à vendre; je la mets à l'encan.

Il est bien permis, je crois, à un auteur de faire tourner ses veilles et ses travaux à son plus grand avantage. Mais je déteste de marchander sur ce point. Et qu'est-ce que font quelques guinées de plus ou de moins? C'est ce qui m'a d'abord engagé à en agir ouvertement avec les grands dans cette affaire. J'y trouverai peut-être mieux mon compte.

S'il y a donc dans le monde quelque prince, duc, marquis, comte, vicomte ou baron, qui ait besoin de mon épître, elle est à son service; il peut parler. Je la lui donne pour cinquante guinées : sans cela je la garde. C'est vingt guinées de moins que je ne pourrais la vendre à un homme de génie.

Examinez-la encore une fois, mylord. Ce n'est pas un de ces morceaux de flatterie grossière qui insulte ceux à qui on l'adresse. Vous voyez que le dessin en est bon, le coloris transparent, le coup de pinceau passable.

On peut encore, vis-à-vis d'un homme scientifique, l'apprécier d'une manière plus précise. Mesurez-la, si vous voulez, sur l'échelle du peintre, divisée en vingt parties. Je crois, mylord, que des lignes antérieures peuvent répondre à douze; la composition à neuf; le coloris à six; l'expression à treize et demie; le dessin..... Oh! pour cela, si l'on m'accorde que j'y aie mis du dessin....

Je m'imagine, en ce cas, qu'on peut bien le comparer à vingt. Mais ne mettons, si vous voulez, que dix-neuf. N'y a-t-il pas encore autre chose qui vaut son prix? Les ombres de votre poupée favorite, quelque ridicule qu'elle soit, n'en sont qu'une figure accessoire, et donnent de la force et du relief aux jours qui frappent votre propre figure. Ils la font paraître avec plus d'avantage : elle devient la figure principale. D'ailleurs, il règne dans l'assemblée un air original qui mérite d'être observé.

Envoyez donc, mylord, ces cinquante guinées à mon libraire. C'est un galant homme, et il me les remettra. Moi, de mon côté, j'aurai soin, à la première édition, de supprimer ce chapitre. Alors vos titres, vos distinctions, vos armes, et même vos bonnes actions serviront de frontispice au chapitre précédent. Je les placerai au-dessous de la légende : *De gustibus non est disputandum;* et tout ce que vous trouverez dans mon livre, qui aura quelque rapport aux califourchons, à la marotte en vogue, vous appartiendra. Je vous le cède; mais je ne vous cède rien de plus, mylord. Je dédie le reste à la lune. C'est peut-être, de tous les patrons et de toutes les patrones qui se présentent à mon esprit, celle qui donnera le plus de vogue à mon ouvrage.

BRILLANTE DÉESSE,

Si vous n'êtes pas trop occupée des affaires de Candide et de mademoiselle Cunégonde, prenez aussi sous votre protection celles de *Tristram Shandy.*

CHAPITRE X.

Ce qui se voit tous les jours.

Il y a des philosophes naturalistes qui prétendent que la peine, dans de certains cas, est un plaisir. Il en pourrait, par hasard, être ainsi de l'ennui; et ce n'est peut-être pas un hasard que d'en promettre dans ce chapitre.

Je ne sais s'il est fort essentiel de faire remarquer le mérite qu'il y eut à favoriser l'établissement de la sage-femme.

Mais n'était-ce pas un trait de bienfaisance?

Oui.

Eh bien! que risquez-vous d'en parler? Ces traits sont assez rares aujourd'hui pour qu'on en fasse note.

En ce cas, puisque cela devient un point important, il ne reste plus qu'à savoir à qui des deux il en faut donner la gloire; si c'est au mari ou si c'est à la femme.

Tous deux y eurent part.

Cela est vrai. La femme en conçut le dessein.

Et le mari concourut au succès.

Il donna libéralement l'argent qu'il fallait.

Oui. Et beaucoup de gens, pour qui le physique est tout et le reste rien, penseraient volontiers qu'il dût lui faire remporter tout le prix de cette belle action.

Cela peut être. Mais les gens sensés penseraient au contraire qu'ils dûrent le partager.

Eh bien! c'est ce qui n'arriva point.

Comment? Le mari!.....

Non. Le mari n'eut rien. La voix publique l'accorda tout entier à la femme.

Oh! je vous avoue qu'il me faudrait six jours entiers pour trouver une raison qui justifiât ce procédé. Je n'y vois que l'effet d'une injuste et sotte prévention.

Hélas! monsieur, telles sont souvent les réputations les plus éclatantes; il est rare qu'elles soient méritées. On trouve presque toujours quelqu'un qui se plaint que c'est à ses dépens qu'elles font tant de bruit.

CHAPITRE XI.

On a beau faire, quelqu'un se plaint toujours.

Ce pauvre ministre n'était cependant pas venu jusque-là sans faire parler de lui. Il ne faut souvent que fort peu de chose pour attirer l'attention du public; mais ce qui la lui avait méritée, cinq ans auparavant, n'était pas peu de chose. On ne lui reprochait rien moins que d'avoir violé toute bienséance. « Il avilit, disait-on, sa personne, son état, « ses fonctions. C'est une espèce de petit « prélat; ses revenus sont considérables : « mais quel usage il en fait! Il n'a pour tout « équipage qu'un mauvais cheval qui ne « vaut pas deux guinées. Il faut le rayer de « la liste.»

Vous avez raison, mes amis; ce bucéphale était le vrai pendant du fameux coursier du héros de la Manche. Ils se ressemblaient de manière à s'y tromper. Je ne me souviens cependant pas d'avoir lu que Rossinante fût poussif. Il jouissait d'ailleurs d'une prérogative qu'ont presque tous les chevaux espagnols, gros ou petits, gras ou maigres. Napolitains glapissans! que ne donneriez-vous pas pour racheter ce privilége? Vos voix grêles enchantent, flattent l'oreille; mais laissez paraître au milieu de vous ce nouveau Stentor. Mesdames?.... Il est inutile que vous parliez.... On devine dans vos yeux l'objet de votre choix.

Je sais cependant qu'on a douté que le cheval de Don Quichotte. Il ne faut souvent qu'une sotte retenue pour faire prendre la plus mauvaise opinion de soi; et la sienne était extrême. Mais l'aventure des voituriers Ganguésiens prouve, et de reste, qu'elle ne venait pas d'une cause sinistre. Sa continence était une vertu de tempérament. Et permettez-moi de vous le dire, ma belle dame, vous savez aussi bien que moi que, s'il y a des personnes dans le monde qui se vantent d'avoir de la pudicité, elles n'ont guère de meilleure raison à en donner que celle-là.

Mais.

Point de réplique, s'il vous plaît. L'impartialité est ma devise. Aussi rendrai-je une justice exacte à tous les personnages qui paraîtront sur le théâtre de cet ouvrage.... dramatique. Je n'aurais pu, sans blesser ma conscience, passer sous silence des distinctions qui sont si favorables à Rossinante.... et si enviées! O charmantes Circassiennes, qui ne voyez dans l'enceinte de vos murs que des.....

Le cheval du ministre, à ces petites choses près, ressemblait en tous points à celui du preux amant de la princesse du Toboso. Il était aussi maigre, aussi décharné, aussi efflanqué. L'humilité même, si elle n'allait pas à pied, ne pourrait pas choisir une monture plus chétive.

L'opinion de certaines gens est si fausse!... Il y avait des personnes qui prétendaient que le ministre aurait pu aisément relever la figure de son Bayard. « Il a, disaient-elles,

« une jolie selle garnie de pluche verte, et « d'un double rang de clous argentés, de « beaux étriers de cuivre, une housse de « drap gris ornée d'une frange de soie noire « mêlée de fil d'or, une bride avec de belles « bossettes argentées, et les autres ornemens « convenables. » Oui, sans doute, il avait tout cela : c'était une emplette de sa jeunesse; mais toutes ces belles choses étaient attachées à un clou derrière la porte de son cabinet. Il en avait donné d'autres à son cheval, qui seyaient mieux à sa figure. Il était homme d'ordre. On l'eût pris pour un fou s'il eût agi pour son cheval comme ces vieilles coquettes, qui, à force de carmin, essayent de faire revivre, sur leurs visages décrépis, les roses de la jeunesse.....

Il ne laissait pas que de sortir souvent de chez lui; et l'on pense bien que lorsqu'il allait, ainsi monté, voir ses confrères, il trouvait sur son chemin de quoi exercer sa philosophie. Les gestes de l'un, les propos de l'autre! Il n'entrait dans un village qu'il n'attirât l'attention de tout le monde. Les hommes, les femmes, les enfans, les vieillards, tout se mettait sur son passage. Les travaux cessaient, le seau restait suspendu au milieu du puits, le rouet à filer était sans mouvement, on oubliait la fossette et le trou-madame. Son allure n'était pas rapide, et il avait tout le temps de faire ses observations, d'écouter les soupirs des gens graves, les quolibets des mauvais plaisans, les railleries des frondeurs. Il souffrait tout cela avec une tranquillité stoïque. Son caractère le portait naturellement à la plaisanterie. Il se voyait lui-même dans le vrai point du ridicule, et il ne trouvait pas mauvais que les autres eussent sur son compte les mêmes yeux que lui. Je le citais l'autre jour à un poète de ma connaissance, pour tâcher, par l'exemple, de le mettre à l'unisson du public sur l'opinion qu'on a et de ses satires et de ses tragédies et de ses panégyriques et de ses traductions. Ciel!..... il m'aurait volontiers coupé la langue. Mon cher ministre, où te trouver des imitateurs? Ses amis savaient que ce n'était point par une sordide épargne qu'il allait de cette manière, et ils le raillaient avec liberté sur son extravagance. Il aurait pu faire cesser tous ces sarcasmes en leur disant les raisons qui le faisaient agir ainsi; mais il aimait mieux se joindre à eux contre lui-même. « Ne voyez-« vous pas, leur disait-il, que je suis miné par « une consomption qui me mène rapidement « au tombeau? Le cavalier ne mérite pas un « autre cheval; l'un avec l'autre, nous avons « l'air de n'être que d'une pièce : nous res-« semblons à un centaure. » La vue d'un cheval qui aurait eu de l'embonpoint lui aurait causé, dans l'état où il était, une altération sensible dans le pouls. Il en serait peut-être tombé en syncope. La diaphanéité de son cheval, par une sorte d'analogie, tenait du moins ses esprits dans le calme.

Et combien d'autres raisons ne donnait-il pas pour justifier le choix qu'il avait d'un animal aussi doux et aussi modéré? Assis mécaniquement sur une telle bête, il pouvait méditer, avec autant de plaisir, sur la vanité du monde et le cours rapide de la vie, *de vanitate mundi et fugâ sæculi*. Aussi tranquille sous le pas de sa monture que dans son cabinet, ses occupations pouvaient être les mêmes. Il pouvait, aussi aisément que dans son fauteuil, coudre une phrase à son sermon, reprendre une maille échappée à son bas. Un trot rapide et un raisonnement lent étaient, selon lui, deux mouvemens aussi incompatibles que l'esprit et le jugement; mais sur son cheval, il pouvait concilier les choses qui paraissaient les plus contraires : son prône et une chanson, sa toux et son sommeil. Je ne finirais pas, si je voulais rapporter toutes les raisons qu'il alléguait. Il n'y avait que la véritable qu'il ne disait point, et il se la réservait *in petto*, par raffinement d'honneur.

On l'a su, il avait dans sa jeunesse, à peu près dans le temps qu'il avait acheté sa superbe selle et sa magnifique bride, un goût tout-à-fait opposé. Il se livrait à l'autre extrême : on citait son cheval comme le plus beau du canton. Mais on sait déjà qu'il n'y avait point de sage-femme, ni dans le village, ni à sept ou huit milles à la ronde. Ses paroissiennes n'en avaient pas moins d'aptitude à propager l'espèce humaine; et que faire au moment du besoin? On venait prier mon-

sieur le curé de prêter son cheval pour aller chercher du secours. Son cœur était excellent; un nouveau cas était souvent plus pressant que le premier, il fallait voler. De semaine en semaine, de jour en jour, quelquefois le cheval faisait une course, et les choses allaient de manière que tous les neuf ou dix mois il se trouvait dans la nécessité de se défaire d'un mauvais cheval et de le remplacer par un bon.

Je laisse à qui le voudra à calculer la perte que cette complaisance lui coûtait année commune. Le bon pasteur la supporta long-temps sans murmurer. Elle se répéta enfin tant de fois qu'il songea à prendre la chose en considération. Il vit que cette dépense était si disproportionnée à ses revenus qu'il ne pouvait plus la soutenir. Mais ce qui le touchait le plus, c'est qu'un article aussi lourd lui ôtait absolument les moyens de faire d'autres actes de bienfaisance dans sa paroisse. Quel bien faisait-il par là? Cher curé, vous ne trouviez pas mauvais que vos paroissiennes fissent des enfans et accouchassent; mais votre cœur compatissant se plaignait de n'être utile qu'à elles. Vous n'aviez plus rien pour secourir les infirmes; rien pour les gens âgés; rien pour porter la consolation dans ces demeures pitoyables, où la pauvreté, la maladie, les afflictions faisaient périr de misère les malheureux que vous alliez visiter.

Ces raisons le déterminèrent à supprimer cette dépense. Il n'y avait que deux moyens de l'éviter. C'était, on de prendre la ferme résolution de ne plus prêter son cheval, quelque prière qu'on lui en fît, ou de se résoudre à monter le dernier qu'on lui aurait ruiné, tant qu'il pourrait aller.

Il se défiait de sa fermeté sur le refus; et il embrassa gaîment le dernier moyen. Les raisons qui le faisaient agir ainsi, lui auraient fait honneur; mais c'était pour cela même qu'il ne voulait pas les dire. Il aimait mieux souffrir le mépris de ses ennemis et les railleries de ses amis, que de publier une histoire qui ne pouvait que lui attirer des louanges.

Ah! j'ai la plus haute idée des sentimens délicats de ce bon pasteur. Ce seul coup de pinceau dans son caractère vaut, selon moi, tous les raffinemens, toute la franchise du cœur de l'incomparable chevalier de la Manche; et je vous l'avoue, monsieur le maréchal, j'aime mieux le caractère de Don Quichotte, avec toutes ses folies; j'aimerais mieux le voir lui-même, que tous les héros anciens et modernes. Mais ne vous fâchez pas, je ne vous dis cela qu'en passant.

Ce n'est cependant pas là la morale de mon histoire. Je voulais seulement faire voir la bizarrerie de l'humeur, ou plutôt l'injustice du monde dans toutes les affaires qui se présentent en général, et singulièrement dans celle-ci. Pendant tout le temps que cette explication pouvait faire honneur au ministre, personne ne découvrit les motifs de sa conduite. Je suppose que ses ennemis ne le voulurent pas, et que ses amis ne purent les pénétrer. Mais aussitôt que l'on vit ses démarches pour établir la sage-femme, et que l'on sut qu'il avait payé les frais de son brevet, une étincelle qui tombe sur de la poudre ne fait pas un effet plus prompt: tout son secret prit vent. On se souvint de tous les chevaux qu'il avait perdus; on se rappela même qu'on lui en avait fait périr deux qu'il n'avait presque point vus; on racontait même les circonstances de leur perte. Son histoire courut de toutes parts avec la rapidité du feu volage. Mais la malignité!... O mes amis! Un nouvel accès d'orgueil avait, disait-on, saisi le ministre. Il allait se bien monter. Il était évident que, dès la première année, il épargnerait plus de dix fois ce que la permission de la sage-femme lui avait coûté.

Les soins qu'il prenait pour régler sa conduite, les attentions qu'il avait pour diriger toutes les actions de sa vie, mais bien plus encore, les opinions qui flottaient dans la tête des autres sur la manière de se comporter, troublaient fréquemment son repos. Il était souvent éveillé quand il avait besoin de dormir.

Il y a environ dix ans qu'il eut le bonheur de se soustraire à ces inquiétudes. Il quitta en même temps et sa paroisse et tout le monde, et ne fut plus responsable de sa conduite qu'à un juge, dont il n'a certainement pas lieu de se plaindre.

Il est donc dans les décrets du ciel qu'il y a une espèce de fatalité attachée aux actions de certaines personnes! Elles ont beau prendre des précautions pour les régler d'une manière digne d'éloges, on les fait passer à travers de certains conduits, où on les tord, on les détourne de leur véritable but : et les plus honnêtes gens, avec toutes sortes de droits aux louanges de leurs frères, et que la droiture du cœur peut donner, vivent et meurent sans y participer : heureux s'ils ne sont pas déchirés, calomniés, persécutés !

Le bon ministre fut une preuve de cette vérité. Mais il faut savoir comment cela arriva; et cette connaissance, monsieur, ne vous sera pas inutile. Lisez donc les deux chapitres suivans. Vous y trouverez une esquisse de sa vie et de sa conversation ordinaire, qui porte sa morale avec elle. Si rien ne vous arrête ensuite sur la route, nous reviendrons à la sage-femme, ou à quelque autre.

CHAPITRE XII.

Il se nommait Yorick. Et ce qui est fort remarquable, c'est qu'il paraît, par une très-ancienne charte de sa famille, écrite sur du parchemin, et très-bien conservée, que ce nom a été écrit exactement de la même manière, pendant l'espace de... j'allais dire neuf cents ans; mais je ne veux pas ébranler votre confiance par une vérité qui n'est pas probable, quoiqu'on puisse la contester. J'aime mieux simplement vous dire qu'on l'a écrit ainsi de temps immémorial, sans la moindre altération, sans changer une seule lettre. Eh! quel est celui de nos plus grands noms qui se soit ainsi soutenu? Ils ont aussi varié que ceux qui les ont portés. Est-ce orgueil? est-ce honte? A vous parler vrai, je suis, à ce sujet, tantôt d'une opinion, tantôt de l'autre, selon la force ou la faiblesse de ce qui me tente. Cela n'empêche pas que ce ne soit une chose indigne. Elle nous mêle, elle nous confond tellement ensemble, qu'il n'y a presque personne aujourd'hui qui puisse se tenir debout, et jurer que c'est son bisaïeul qui fit telle ou telle action.

La famille Yorick avait eu le soin prudent de prévenir cette confusion. Elle avait religieusement conservé la charte que je cite; et ce titre m'a appris qu'elle était originaire de Danemarck; qu'elle passa en Angleterre, sous le règne d'Horwendillus, roi de cette contrée du Nord, et qu'un des ancêtres de M. Yorick, et dont il descend en ligne directe, avait eu jusqu'à sa mort une des charges les plus importantes de la cour. Un autre parchemin, qui est joint à la charte, ajoute que cette charge n'existe plus, et qu'elle a été supprimée depuis deux siècles, et dans cette cour, et dans toutes celles du monde chrétien, comme inutile.

J'ai souvent réfléchi sur la nature de cette charge, et j'ai cru pouvoir me persuader que c'était celle de principal bouffon du roi. Est-il étonnant qu'elle ait été supprimée dans toutes les cours? Les rois n'ont pas besoin d'avoir, en *titre d'office*, des serviteurs à gages, quand tout ce qui les entoure s'empresse de faire un rôle dont ils payaient l'acteur qui en était spécialement chargé.

Notre Shakespeare prenait souvent des faits authentiques pour sujet de ses pièces. L'Yorick d'Hamlet était sûrement un des ancêtres de M. Yorick.

Je n'ai pas le temps d'examiner assez attentivement l'histoire de Danemarck de *Saxo Grammaticus*, pour m'assurer bien positivement de ce fait. Mais vous, monsieur, qui êtes de presque toutes les académies du monde, qui vous êtes fait un nom en fouillant tant de décombres de l'antiquité, qui avez découvert tant de petites choses dont vous avez tant fait de bruit, qui êtes si profondément oisif, en paraissant si occupé, mettez-vous à débrouiller ce point historique. Je ne vous demande qu'une grâce; c'est de nous épargner l'in-folio et la pesanteur non moins assommante du style de vos dissertations ridiculo-comico-savantasses.

Que n'ai-je eu assez de temps dans le voyage que je fis en Danemarck, en 1741, en qualité de gouverneur du fils aîné de M. Naddi! J'aurais peut-être fait cette re-

cherche moi-même, et j'en aurais orné l'agréable relation que je compte faire de ce voyage original dans le cours de cet ouvrage. Mais je n'eus que le temps de vérifier une observation que quelqu'un avait faite dans ce pays, où il avait demeuré longtemps. C'est que la nature n'avait été ni avare, ni prodigue dans la distribution de génie et de capacité qu'elle a faite aux habitans. En mère discrète, elle ne les a tous que modérément favorisés; mais elle leur a en même temps fait un partage si égal, qu'ils sont, sur ce point, presque tous au niveau les uns des autres. On trouve peu de talens supérieurs en ce pays; mais ils sont remplacés par un bon jugement, par beaucoup d'ordre. Les rangs, les conditions diverses se trouvent à cet égard à l'unisson. Il me semble que cela est fort agréable.

Quelle différence chez nous! que de hauts! que de bas! Vous êtes un grand génie, ou peut-être il y a-t-il à parier cinquante contre un, monsieur, que vous n'êtes qu'un sot. Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait des degrés, des échelons intermédiaires. Le thermomètre ne s'élève et ne s'abaisse pas tout à coup, mais les extrémités sont plus communes en Angleterre qu'ailleurs. Il semble que la nature s'y joue également du génie et de la température de l'air. La fortune n'est pas plus fantasque dans la distribution de ses présens.

C'est ce qui m'a fait hésiter sur les idées que j'avais sur l'extraction primitive d'Yorick. Ce que ma mémoire me rappelait de lui, ce que j'en avais ouï dire, me prouvaient que ses veines n'avaient pas conservé une goutte du sang danois. Il avait effectivement eu le temps de s'écouler ou de s'évaporer pendant neuf siècles. Je me défends de philosopher avec vous sur ce point. Cela est arrivé, le fait est exact, et cela me suffit: qu'importe la manière? On ne trouvait donc plus dans Yorick ce froid flegmatique, cette régularité précise d'esprit, de bon sens et d'humeur, qui semblaient devoir se trouver dans un homme de son origine. C'était au contraire un composé d'élémens si subtils, si effervescens, si extraordinaires, si singuliers, si hétéroclites même..... Il était en même temps si capricieux; il avait tant de vivacité, avait le cœur si gai, si ouvert, qu'on eût dit qu'il était né sous le climat le plus favorable. Mais avec tant de voiles déployées, le bon Yorick ne portait pas une once de lest. Il n'avait pas la plus légère connaissance du monde. Parvenu à ses vingt-six ans, il ne savait pas plus *y faire route* qu'un jeune chevreuil abandonné à lui-même. Il s'était cependant embarqué sur cette mer agitée; et vous vous imaginez, sans doute aisément, que le vent frais de ses esprits ne manquait pas de le faire donner contre quelque écueil. Cela lui arrivait dix fois par jour. Les personnes graves, ces gens qui marchent à pas lents et mesurés, étaient ceux précisément qui se trouvaient le plus souvent sur son chemin. C'était avec eux qu'il avait eu le malheur de s'embarrasser. Peut-être y avait-il en cela de sa part quelque petit mélange de malice. Je sais qu'Yorick avait un dégoût, une aversion invincible pour la gravité. Il ne faut cependant pas s'y méprendre. Ce n'est pas contre la gravité en elle-même qu'il avait cette antipathie. Il était, quand il le fallait, aussi grave, aussi sérieux qu'un autre; et il l'était, au besoin, des jours et des semaines entières; mais c'était l'affectation de la gravité qu'il détestait. Il lui avait déclaré une guerre ouverte. Il ne pouvait souffrir qu'elle servît de masque à l'ignorance, à la sottise, à la folie; et, dans quelque endroit qu'il la trouvât, quelque protégée et quelque appuyée qu'elle fût, il la poursuivait avec feu: il était sans quartier, sans merci.



« La gravité, disait-il quelquefois, dans « sa façon sauvage de parler, est comme ces « scélérats de l'espèce la plus dangereuse. « Elle est toujours entourée ou accompagnée « de la ruse, de la fraude et de l'artifice. » Il croyait fermement qu'elle exerçait plus de rapines en un an sur les honnêtes gens, par son langage faux, que la filouterie ne le peut faire en dix ans par sa subtile adresse. « Quel risque court-on, s'écriait-il, avec un « homme ouvert, et que la gaîté de son cœur « fait d'abord connaître? Tout le danger est « pour lui. Mais la ruse, l'astuce, la fourbe« rie, la duplicité sont l'essence même de la

« gravité. C'est un moyen étudié pour se faire « une réputation d'esprit, de bon sens et de « connaissances qu'on n'a pas. » Elle était pire, selon lui, que ce qu'un auteur français de beaucoup de mérite ne l'avait définie. Il disait que c'était « un maintien mystérieux « du corps, pour couvrir les défauts de l'es- « prit. » Ne cache-t-elle pas aussi la perversité du cœur? Yorick trouvait cependant cette définition si belle, qu'il disait assez imprudemment, sans doute, qu'elle méritait d'être gravée en grandes lettres d'or, sur des portiques élevés.

Il faut l'avouer, il s'était placé sur un théâtre qu'il ne connaissait pas. Il était aussi indiscret, aussi imprudent sur toute autre chose. C'est en vain que la politique exigeait de lui de la contrainte et de la retenue : rien ne faisait impression sur son esprit, que la nature même de la chose dont on parlait; et sa coutume était de traduire sur-le-champ et sans périphrase, en bon anglais, ce qu'elle exprimait. Les personnes, le temps, le lieu, tout cela lui était indifférent : il ne faisait point de distinction. Un mauvais procédé venait-il lui frapper l'oreille, il ne se donnait pas le temps d'examiner quel était le héros de la pièce; et si, par son état, si par sa place, il ne pouvait pas lui nuire; si l'action était odieuse, il n'en fallait pas davantage;... celui qui l'avait commise était un infâme, etc., etc. Ses commentaires malheureusement se terminaient presque toujours par un bon mot, ou étaient aiguisés par quelque saillie satirique. Quelles ailes pour son indiscrétion! Enfin il évitait très-rarement de dire sans façon ce qui lui venait à l'esprit. Le monde lui fournissait sans cesse l'occasion de répandre ses railleries et ses épigrammes; et l'on avait soin de les recueillir. Hélas! on va voir quelles en furent les conséquences, et la catastrophe dont il fut frappé.

CHAPITRE XIII.

L'Epitaphe.

Vous connaissez au moins un peu la nature humaine, mon cher lecteur : c'en est assez pour m'épargner de longues explications; et vous comprenez aisément que mon héros ne pouvait pas aller ainsi, sans éprouver de temps en temps quelques petites... Il s'était chargé d'une multitude de ces petites dettes. « Elles font un poids, lui disait « Eugène; on les enregistre. » Il n'y faisait aucune attention. Ce n'était point par la malice qu'il les avait contractées. La franchise, la gaîté de son humeur joviale en étaient le principe. Que pouvait-il lui en arriver? Elles sont aussitôt rayées qu'inscrites; et Eugène lui répondait : « Ne vous y fiez pas. Il fau- « dra, lui disait-il, que vous payez un jour « ou l'autre : on ne vous fera pas grâce de « la moindre chose. »

Autant en emportait le vent. Yorick ne lui répliquait que par un geste qui annonçait qu'il ne craignait rien; et si c'était à la promenade ou dans les champs qu'on lui en parlait, un saut qu'il faisait d'un air gai et indifférent, était toute la réponse qu'on avait de lui. Mais on le prenait quelquefois auprès de son feu, entouré de chaises et de fauteuils. Là, il ne pouvait pas fuir aussi aisément; et c'est alors qu'Eugène lui faisait, sans qu'il pût l'éviter, des leçons sur son indiscrétion.

« Croyez-moi, lui disait-il, mon cher Yo- « rick, vos plaisanteries indiscrètes vous cau- « seront tôt ou tard des chagrins et des em- « barras dont tout votre esprit ne pourra « vous dégager. Je vois qu'il n'arrive que « trop souvent, dans ces saillies, que la per- « sonne que l'on badine se croit lésée, et « qu'elle s'arroge, pour se venger, tous les « droits que peut lui donner une injure. Fi- « gurez-vous, dans cette situation, ce qui « roule dans son esprit. Comptez ses amis, ses « parens et tous ceux qui, sans autre inté- « rêt que le danger commun, vont se réu- « nir à son escorte. Le calcul sera modeste, « si, pour dix de vos épigrammes, vous ne « vous êtes fait cent ennemis. Mais jusqu'à « ce que vous vous soyez attiré un essaim « de guêpes qui vous piquent de toutes parts, « je le vois, vous ne croirez pas ce que je « vous dis.

« Vous savez, mon cher Yorick, combien « je vous aime. Je connais votre droiture;

« je sais que vos railleries ne partent pas « d'une malignité bilieuse. Elles viennent « de la candeur et de la gaîté de votre ame. « Mais songez que les sots ne savent pas « faire cette distinction, et que les fourbes « et les méchans ne veulent pas la faire. Et « vous ne voulez pas voir le danger d'irri- « ter les uns et de plaisanter les autres ! « Vous vous perdez, mon ami. Ils vont se « liguer et se prêter un secours mutuel : « vous pouvez compter qu'ils vont vous faire « une guerre qui vous rendra la vie même « à charge.

« La vengeance, croyez-moi, vous por- « tera de quelque coin des coups funestes, « qui attaqueront votre honneur, et que l'in- « nocence et l'intégrité de votre conduite « ne pourront jamais parer. Votre fortune, « votre maison en seront ébranlées. Votre « caractère, qui a malheureusement montré « à vos ennemis la route qu'il faut suivre « pour vous attaquer, en sera affecté. On jet- « tera des doutes sur tout ce que vous direz. « La vérité, qui passera par votre bouche, « ne sera plus qu'une imposture. Vous serez « accablé de calomnies. On tournera votre « esprit en ridicule; et, avec toutes vos con- « naissances, toute votre littérature, on vous « foulera aux pieds. Vous peindrai-je la « dernière scène de votre tragédie ? La « cruauté et la lâcheté, assassins jumeaux, « vendues, livrées à l'obscure malice, atta- « queront toutes vos fragilités, toutes vos « faiblesses. C'est là le point d'attaque qui « a emporté d'assaut les mortels les plus di- « gnes et les meilleurs. Et, croyez-moi, « croyez-moi, mon cher Yorick, dès qu'une « fois la vengeance, pour se satisfaire, a conçu « le dessein de sacrifier un innocent destitué « de tout secours, il est aisé de ramasser, « dans le moindre hallier, autant de bois « qu'il en faut pour former le bûcher où on « veut l'immoler. »

Yorick ne pouvait écouter cette funeste prédiction sans verser des larmes. Il se promettait même d'être à l'avenir plus avare de ses plaisanteries. Mais, hélas ! il était trop tard. La grande confédération, qui avait à sa tête monsieur... et monsieur... et monsieur..., était déjà formée; et le plan de l'attaque fut exécuté tout à coup, et de la manière qu'Eugène l'avait prédit, avec si peu de compassion du côté des alliés ! avec si peu de soupçon du côté d'Yorick ! Il était si éloigné de songer à ce qui se tramait contre lui, qu'il n'avait jamais cru sa promotion à l'épiscopat plus sûre. Mais on avait déjà coupé la racine : il tomba comme tant d'autres hommes de mérite étaient tombés avant lui.

Il se défendit cependant avec courage pendant quelque temps. Accablé enfin par le nombre, épuisé par tant d'efforts, et encore plus par la manière indigne dont on lui faisait la guerre, il fut forcé de mettre bas les armes. Il conserva, dit-on, du moins en apparence, la gaîté et la vivacité de son esprit jusqu'à la fin. Mais on croit qu'il est mort le cœur navré de douleur et de chagrin.

Eugène, quelques heures avant qu'il rendît le dernier soupir, s'approcha de son lit, dans l'intention de lui dire le dernier adieu. Il lui demanda comment il se trouvait. Yorick le regarde fixement, prend sa main, le remercie de toutes les marques d'amitié qu'il lui a données ; « et si je vous rencontre « dans l'autre monde, ajouta-t-il, je vous « réitérerai mes remerciemens. J'échappe à « mes ennemis pour toujours. » — « J'espère, « dit Eugène en larmes et du ton le plus « tendre, j'espère que cela ne sera pas. » Yorick ne répondit qu'avec un regard et en serrant doucement la main de son ami, pénétré de douleur. — « Courage, mon cher « Yorick, s'écria Eugène en rappelant ses « esprits et essuyant ses larmes, courage! Un « peu de cœur, cher ami. Ne laissez point « abattre vos esprits; que votre fermeté, dans « le moment où vous en avez le plus de be- « soin, ne vous abandonne pas. Et qu'est- « ce qui connaît les ressources de la Provi- « dence et ce que la puissance de Dieu peut « faire pour vous ? » Yorick posa doucement la main sur son cœur et remua la tête. — « Je ne sais, dit Eugène fondant en larmes, « je ne sais comment me séparer de vous. « Je voudrais me flatter que vous êtes en- « core appelé à la place où votre mérite vous « élevait, et que je vivrai pour voir cet heu- « reux événement. » — « Je vous prie, mon « cher Eugène, dit Yorick en ôtant avec

« peinc son bonnct de nnit, je vous prie de « regarder ma tête. » — « Je n'y vois aueun « mal, répliqua Eugène. » — « Hélas donc! « mon cher ami, souffrez que je vous dise « qu'elle est si meurtrie par les coups qu'on « m'a portés dans l'obscurité, et si peu faite à « présent pour ce que vous dites, que, quand « il plcuvrait des mitres, pas une ne pour« rait tenir. » Lc dernier soupir d'Yorick, en disant ces mots, était suspendu sur ses lèvres... Engène le regarde... Un feu léger, faible lueur de ses saillies, brille dans ses yeux. Eugène voyait que le chagrin tuait son ami. Il lui serre la main, et sort ensuite doucement de la chambre, baigné de larmes... Yorick le suit des yeux jusqu'à la porte. Alors il les ferme et ne les ouvre plus.

Il repose dans un eoin du cimetière dc son église, sous unc pierre de marbre qn'Eugène fit poser sur son sépulcre, avec cette inseription :

Hélas! pauvre Yorick!

Ses mânes ont la consolation d'entendre lire dix fois par jour cette épitaphe élégiaque avee une telle variété de tons plaintifs, qu'on est obligé d'avouer que, s'il n'a pas été universellement aimé pendant sa vie, il est plaint après sa mort. Il y a un petit sentier qui traverse le eimetière auprès de sa tombe, et personne ne passe sans y jeter un regard et un soupir, en lisant :

HÉLAS!

PAUVRE

YORICK!

CHAPITRE XIV.

Ces digressions sont-elles enfin terminées? Et cette rapsodic prendra-t-elle une formc? Oui, mon eher lecteur, je sens qu'il est temps de vous ramener à mon sujet. Retournons done à la sage-femme : elle joue un grand rôle dans mon histoire, et j'aurais tort de l'oublier. D'ailleurs, quoi de plus utile dans le besoin? La chère femme est encore existante, et je vais tout de bon l'introduire. Tel est, du moins à présent, mon dessein. Mais j'ignore si quelque matière nouvelle, si quelque affaire imprévue ne surviendra pas inopinément entre nous; et, en ce cas, j'irais au plus pressé.

Je vous ai dit, je crois, que cette bonne femme était fort considérée dans notre village et dans tous les hameaux des environs, et que sa réputation s'étendait jusqu'aux extrémités du cercle dont elle était environnée. Mais il n'y avait rien en cela d'extraordinaire. Chaque ame vivante, pauvre ou riehe, a un pareil cercle autour d'elle; et la seule chose que je vous demande, lorsqu'on vous dit que telle ou telle personne est d'un grand poids, d'une grande importanee dans le monde, c'est, monsieur, d'étendre ou de rétrécir ce cercle, selon les proportions qu'exigent l'état, les connaissances, l'habileté, la hauteur et la profondeur, en tous sens, du personnage qu'on vous présente. Un poète maussadement tragique, mais qui n'en est pas moins vain, s'est, par cette règle, trouvé resserré dans la ligne circulaire d'un fort petit compas. S'il murmure d'être ainsi apprécié, s'il se déchaîne contre ceux qui le mesurent de cette manière, qu'importe? Le public n'est du moins pas la dupe de la vaine fumée de son orgueil.

Suivez donc cette règle, monsieur. Ici les limites de la réputation de la sage-femme s'étendaient, comme vous le savez déjà, à une circonférence de six ou sept milles : cela comprenait toute la paroisse, et même quelques hameaux sur les confins de la paroisse voisine. Elle était encore fort bien reçue dans une grande ferme et dans quelques autres plus petites qui se trouvaient dans un éloignement de plus de trois milles : vous voyez que tout cela faisait un ensemble considérable. Mais, sans vous détailler ici tout ce local, j'en ai fait faire une carte qui est aetuellement entre les mains du graveur, qui, avee d'autres morceaux précieux, sera placée à la fin de mon vingtième volume, pour ne pas grossir celui-ci. Tout cela ser-

vira de commentaire, de scolie, de clef, d'éclaircissemens aux passages de mon livre qui pourront paraître obscurs après ma mort. Je vous prie, en attendant, de ne pas oublier ce que j'entends par le mot de monde. Ne débitez cependant point le secret de ma carte. Une chose annoncée perd ordinairement de son prix. Combien de merveilles promises par nos grands auteurs!... Et qu'en est-il souvent résulté ?... L'accouchement de la montagne.

CHAPITRE XV.

Avis aux historiens.

Je n'épargnerai rien pour tenir ma parole. Je soupçonnais que le contrat de mariage de ma mère renfermait un point capital qui était essentiellement nécessaire à cette histoire; et j'ai voulu le relire avant de la continuer. Je n'y ai pas perdu mon temps : ma curiosité s'est satisfaite, et celle du lecteur n'y perdra peut-être rien non plus. Ce que je craignais, c'était d'en avoir pour un jour ou deux à lire, avant de trouver ce qu'il me fallait. Je suis heureusement tombé d'abord sur ce que je voulais savoir, et j'ai dû m'en féliciter. A quelles peines ne s'expose point en effet un homme qui se met à écrire l'histoire? Ne fût-ce que celle du Petit-Poucet; il ne sait jamais les obstacles et les embarras qu'il pourra rencontrer, ni les détours qu'il sera obligé de prendre, ni les digressions qu'il sera forcé de faire. Un historien ne va pas *droit en avant*, comme un courrier qui marche sans détourner la tête ni à droite ni à gauche, et qui vous dirait, à une heure près, en partant de Rome, combien il emploierait de temps pour aller à Lorette. La chose ici n'est pas praticable. Un historien a cinquante écarts à faire sur sa route, tantôt avec une faction, tantôt avec une autre : il n'en est pas sitôt débarrassé, que des vues, des perspectives politiques se présentent à ses yeux et l'arrêtent : il faut nécessairement qu'il les examine. D'ailleurs combien n'a-t-il pas

De relations à concilier,
D'anecdotes à recueillir,
D'inscriptions à déchiffrer,
De particularités à remarquer,
De traditions à éplucher,
De personnages à caractériser,
D'éloges à débiter,
De pasquinades à publier?

Le courrier est exempt de tout cela; mais un malheureux historien est encore obligé, à chaque pas qu'il fait, d'examiner des archives, des registres, des actes publics, des chartes, des généalogies sans fin; et l'équité exige de lui qu'il lise tout. Les peines qu'il est obligé de prendre sont prodigieuses. J'en peux juger par celles que j'ai déjà essuyées. J'ai déjà passé six semaines à ma tâche. Je me suis hâté le plus que j'ai pu; et tout ce que vous savez de mon histoire, est le temps où je suis né. Vous ignorez encore comment cela est arrivé; c'est, si je ne me trompe, vous annoncer que mon ouvrage n'est pas près de sa fin.

Ces obstacles inattendus, que je ne prévoyais pas quand j'ai commencé, et qui, au lieu de diminuer, vont peut-être se multiplier à chaque pas que je ferai, m'ont fait venir une idée. C'est de n'aller que tout doucement dans la carrière que je me suis prescrite, et de ne donner que deux volumes de ma vie tous les ans. Encore y mets-je pour condition, qu'il faudra que je fasse un bon marché avec mon libraire : et quel est l'écrivain qui ne sache pas que c'est presque là la chose impossible?

CHAPITRE XVI.

Le contrat de mariage.

Je disais donc qu'un écrivain ne doit pas écrire un mot, qu'il n'ait à la main la preuve de ce qu'il dit. C'est ce qui m'a excité à chercher le contrat de mariage de ma mère; et j'y ai trouvé ce qui pouvait me concerner, expliqué d'une manière si ample, si énergique, que j'aime beaucoup mieux co-

pier l'article en entier, que d'en faire un extrait. Il y a des choses qui perdent à être abrégées. Mon livre est fait pour tout le monde; et si le monde poli se contentait peut-être d'un extrait élégant, je me trouverais tout d'un coup aux prises avec les gens de loi, qui ne me pardonneraient pas d'avoir altéré un morceau qui donne une si juste idée de leur manière de faire. Ils sont trop redoutables pour que je m'expose avec eux au combat.

ARTICLE XXXV.

« *Item*, et dans la même forme et manière « que ci-dessus, ledit Gauthier Shandy, en « considération dudit futur mariage, qui « sera, comme dit est, par la bénédiction de « Dieu, bien et dument solennisé et con- « sommé entre icelui Gauthier Shandy, et « la susdite Elisabeth Mollineux, ci-dessus « nommée, qualifiée et domiciliée, et pour « diverses autres causes valables et légiti- « mes, et considérations à ce relatives; « desquelles icelles parties n'ont pas désiré « que l'énumération fût faite en ces présen- « tes, a, par ces dites présentes, consenti, « stipulé, conclu, accordé, et est pleinement « et entièrement convenu, comme il con- « sent, stipule, accorde, et convient pleine- « ment et entièrement avec lesdits sieurs « Jean Dixon et Jacques Turner, écuyers, « tuteur et subrogé-tuteur de ladite demoi- « selle Elisabeth Mollineux, de ce qui suit :

SAVOIR :

« Que, dans le cas où, ci-après, il arrive, « advienne, survienne, ou autrement se fasse « que ledit Gauthier Shandy abandonne, « quitte, délaisse toutes affaires, et cesse de « faire le commerce avant le temps que la- « dite Elisabeth Mollineux soit hors d'âge, « selon le cours de la nature, d'avoir des « enfans, ou qu'autrement, par quelque « cause que ce soit, ou puisse être, elle en « puisse effectivement avoir, et qu'en con- « séquence de ce que ledit Gauthier Shandy « aurait quitté son commerce, il se retirât « de la ville de Londres, malgré ladite Eli- « sabeth Mollineux, ou contre sa volonté, « consentement et bon plaisir, pour demeu- « rer sur ses terres, à la ferme de Shandy, « dans le comté de..... ou dans aucune autre « maison de campagne, château, ferme, mé- « tairie, borderie, bordage, hameau, village, « bourg, ville, ou sur aucune autre partie « ou portion de bien-fonds quelconque, ac- « tuellement acheté, et dont il est en posses- « sion, ou qui sera par la suite acheté..... « alors et toutes les fois et aussi souvent « que ladite Elisabeth Mollineux deviendra « grosse et enceinte d'un ou de plusieurs en- « fans légitimement procréés ou à procréer « dans le sein de ladite Elisabeth Mollineux « par ledit Gauthier Shandy, pendant le « cours du susdit mariage, icelui dit Gau- « thier Shandy paiera en monnaie d'or et « d'argent, et autres espèces ayant cours par « tout le royaume, et non en billets et effets « royaux, de quelque nature et qualité qu'ils « puissent être, encore que le cours d'iceux « fût autorisé et introduit par actes ou bills « du parlement, ou autrement, auquel il est « expressément dérogé et renoncé, comme « clause essentielle du susdit mariage ès sus- « dites présentes, et sans laquelle le susdit « mariage n'aurait été fait, célébré et con- « sommé, la somme de cent vingt livres ster- « ling auxdits sieurs Jacques Turner et Jean « Dixon, ou, à leur défaut, à leurs ayant- « cause, et cela, de son propre argent, et « sur son propre compte, dès et aussitôt « qu'il en aura été bien et dument averti; « lequel avertissement est convenu, stipulé « et accordé devoir être fait six semaines « auparavant le temps, où, par la susdite « Elisabeth Mollineux, devra se faire son « accouchement, et ladite somme de cent « vingt livres sterling comptée, nombrée et « délivrée, ainsi que dit est, et dans les sus- « dites espèces, sera aussitôt payée, remise, « confiée et déposée pour le service, usage, « emploi, intentions, dispositions, fins et but « qui vont être ci-après expliqués, et qui « sont : que ladite somme de cent vingt li- « vres sterling sera remise entre les mains « de ladite Elisabeth Mollineux, ou entre « celles desdits tuteur ou subrogé-tuteur, « ou leurs ayant-cause, à l'effet d'être, par « elle ou par eux, employée à louer une voi- « ture commode et avenante, avec un nom- « bre suffisant de chevaux pour mener, con- « duire, voiturer et transporter ladite Elisa-

« beth Mollineux et l'enfant, ou les enfans « dont alors elle se trouvera grosse et en« ceinte, dans la ville de Londres; et encore « pour payer et défrayer toutes les autres « charges, dépenses accidentelles et autres « frais quelconques, relatifs et ayant rap« port direct ou indirect à sondit accouche« ment dans la susdite ville, faubourgs d'i« celle, appartenances et dépendances.

« Et il est bien entendu que dans tous les« dits cas de grossesse, arrivant de quelque « manière que cela puisse être, ladite Elisa« beth Mollineux, dans tous les temps ici « convenus et stipulés, pourra tranquille« ment et paisiblement louer ladite voiture « ou carrosse, avec les chevaux susdits, et « avoir en icelle une libre entrée, sortie et « rentrée pour ledit voyage, toutes et autant « de fois qu'elle le jugera à propos et que « le besoin le requerra, sans pouvoir, à ce « sujet, essuyer aucun retard, représenta« tions, troubles, molestations, obstacles, « vexations, interruptions, embarras et au« tres empêchemens quelconques!

« Et il sera en outre permis à ladite Elisa« beth Mollineux, de temps en temps, et aussi « souvent qu'elle sera bien et vraiment et dû« ment avancée dans sadite grossesse, de de« meurer et résider dans tel ou tels endroits, « dans telle ou telles familles ou avec tel ou « tels parens, parentes, amis ou amies, de « ladite ville de Londres, faubourgs d'icelle, « appartenances et dépendances, qu'elle ju« gera à propos, selon sa volonté, désir et « bon plaisir, nonobstant qu'elle soit mariée, « et sous l'autorité de son mari, à laquelle « à cet effet, et pour lesdits cas, il a renoncé « et renonce par ces présentes, lesquelles « sont encore faites sous la condition, que, « pour mettre plus efficacement et avec « plus de sûreté toutes les conditions sus« dites à exécution, ledit Gauthier Shandy « vend, cède, quitte, transporte, délaisse, « lâche et abandonne dès à présent, comme « il l'a fait par acte du jour d'hier, et séparé « des présentes, auxdits Jean Dixon et Jac« ques Turner, le fief, terre et seigneurie de « Shandy, avec tous les droits, mouvances, « cens, rentes, appartenances et dépendan« ces audit fief, et toutes et chacune les fer« mes et métairies, maisons, édifices, gran« ges, écuries, jardins, cours de devant et de « derrière, clos, viviers, étangs, réservoirs, « saignées, rigoles, tranchées, pêcheries, « eaux et cours d'eau, prés, pâtis, marais, « communes, pâturages, bois de futaie, tail« lis, litières, arbres fruitiers, et potagers gé« néralement quelconques, sans en rien ré« server ni retenir, et tel que le tout se pour« suit et comporte, pour, par eux, se mettre « en possession de tous lesdits objets sans « exception, et en jouir pleinement, et en « disposer à leur volonté, toutes les fois que « ledit Gauthier Shandy ne remplira pas les « clauses susdites. »

En trois mots, ma mère pouvait accoucher à Londres, si elle le voulait.

Mais il se pouvait que ma mère supposât une grossesse. L'article ne prévoyait point ce cas; et mon oncle, Tobie Shandy, qui, à force de relire la clause, s'aperçut de cette omission, y fit ajouter ce qui suit:

« Dans le cas où ma mère se transporterait « à Londres sur de faux indices, et jetterait « par-là mon père dans une dépense inutile, « il est convenu que chaque fois que cela ar« riverait, elle perdrait ses droits et ses pri« viléges, pour la première fois qu'elle de« viendrait grosse après une telle méprise; « mais pas davantage, et ainsi de suite, à « toutes les fois que la chose arriverait ». Il n'y avait certainement rien de déraisonnable dans cette clause; mais raisonnable comme elle était, il n'en est pas moins malheureux qu'elle ait tourné contre moi d'une manière aussi défavorable : on sera touché de l'influence qu'elle a eue sur mon sort.

Mais je devais être formé, je devais naître apparemment pour essuyer des malheurs.

Ma pauvre mère, soit que ce ne fût que de l'air ou de l'eau, ou un composé de tous deux, on peut-être ni l'un ni l'autre, et uniquement une simple imagination, une fantaisie, ou que quelque désir ardent en eût imposé à son jugement; soit enfin qu'elle se fût trompée, ou qu'elle eût voulu tromper mon père, et il importe assez peu de savoir quel fut son motif; le fait est qu'à la fin de septembre 1717, l'année qui précéda ma naissance, elle obligea mon père d'aller à Londres avec elle,

bien contre son gré. Il insista l'année suivante sur la clause qui le favorisait, et moi, je me trouvai destiné à n'avoir pour tout ornement saillant au visage, qn'un nez serré, comprimé, aplati à l'unisson du reste, et comme si je n'en avais point du tout.

Et quelle suite de disgrâces, de chagrins, de mortifications, la perte, ou plutôt la mutilation de cette partie précieuse de moi-même, ne m'a-t-elle pas fait essuyer dans tout le cours de ma vie!

CHAPITRE XVII.

Chagrins domestiques.

On s'imagine aisément que mon père ne revint de Londres à la campagne que de très-mauvaise humeur. Les frais de ce voyage inutile excitèrent vivement ses regrets pendant les vingt ou vingt-cinq premiers milles; et il les reprochait à ma mère. C'était d'ailleurs la saison de l'année où il recueillait les fruits de ses espaliers, dont il était fort curieux. Si une bagatelle, une affaire de rien l'eût, dans un autre temps, appelé à faux à Londres, il n'eu aurait pas dit trois mots, à ce qu'il disait.

Il ne parlait ensuite que de ses espérances trompées sur l'attente d'un fils. Il y avait compté: son fils Robert pouvait lui manquer; il aurait eu un second appui de sa vieillesse. Sa déception, à cet égard, était plus mortifiante pour un homme prudent, que la perte de tout l'argent que le voyage lui avait coûté. Qu'est-ce que cent vingt guinées lui faisaient? Il les aurait moins regrettées que s'il eût perdu sa canne.

Rien ne l'affligeait tant depuis Stilton jusqu'à Grantham, que les complimens de condoléance qu'il recevait de ses amis, et que la triste figure qu'il ferait à l'église le premier dimanche. La véhémence de son esprit, un peu aiguisé par le chagrin, lui faisait faire les descriptions les plus satiriques de tout ce qui s'y passerait, lorsque, placé dans le banc avec sa chère côte, il attirerait les yeux de toute l'assemblée. De quels ridicules ne serait-il pas couvert? De combien de quolibets, de mauvaises plaisanteries ne serait-il pas le sujet? Ma mère a avoué que tout ce qu'il dit pendant ces deux postes était si plaisamment tragi-comique, qu'elle ne fit que rire et pleurer à la fois pendant cette route.

Mais les choses, quand ils eurent passé la rivière de Drente, prirent une autre face. Mon père se fâcha tout de bon de la vile et indigne ruse de ma mère. C'était une fourberie! La femme ne pouvait pas se tromper si lourdement; et si cela est...., quelle faiblesse! mot cruel et tourmentant! Il ne l'eut pas sitôt prononcé, que son imagination se remplit de mille idées. Son esprit en fut si frappé, qu'il voulut se mettre à compter combien il y avait de faiblesses. Il y avait des faiblesses de corps et d'esprit..... et les premières plus inquiétantes. Enfin, il ne faisait que raisonner. Il se scrutait, pour tâcher de découvrir si ce n'était pas lui qui eût donné lui-même occasion au revers chagrinant dont il se plaignait.

Enfin, il s'éleva dans son esprit tant de sujets d'inquiétudes, son humeur devint si fâcheuse, que ma mère ne retourna à la campagne qu'avec beaucoup plus de chagrin qu'elle n'avait eu de plaisir à revoir Londres. Elle en fut si affectée, qu'elle se plaignit à mon oncle Tobie de ce qu'il aurait fait perdre patience au philosophe le plus accoutumé à réprimer ses passions.

CHAPITRE XVIII.

Résolution de ma mère.

Mon père ne rentra donc chez lui que de très-mauvaise humeur, et après avoir murmuré tout le long de la route. Il ne dit cependant rien de la résolution qu'il avait prise de faire usage de la clause du contrat de mariage que mon oncle avait fait insérer en sa faveur. Ce ne fut que treize mois après, et la même nuit précisément où il songea à réparer, par mon existence, la perte dont il se plaignait, qu'il annonça à ma mère, en causant gravement avec elle, le parti qu'il avait

pris. Il lui dit qu'elle n'avait qu'à s'arranger comme elle voudrait;..... mais qu'il entendait absolument qu'elle accouchât cette fois à la campagne, pour balancer la dépense du voyage inutile qu'elle lui avait fait faire.

Mon père était doué de bien des vertus; mais il avait en partage, et dans un degré un peu fort, ce qu'on peut appeler persévérance lorsque la cause est bonne, et obstination quand elle est mauvaise. Ma mère le connaissait très-bien, et elle n'ignorait pas que ses remontrances seraient inutiles. Elle ne lui en fit donc aucune, et se détermina à attendre l'événement.

CHAPITRE XIX.

La convention.

Il ne faut cependant pas croire que ma mère resta tranquille sur les précautions qu'elle avait à prendre. Elle ne pouvait pas aller chercher à Londres les secours du célèbre docteur Menigham; mais elle pouvait aisément faire venir un autre opérateur, dont la réputation faisait beaucoup de bruit. Il ne demeurait qu'à huit milles de la maison.

Il avait écrit un savant traité sur l'art d'accoucher, où, en faisant voir les sottises et les bévues des sages-femmes, il donnait plusieurs moyens curieux d'extraire promptement le fœtus, dans les cas difficiles et périlleux. Sa théorie annonçait les plus grandes connaissances pratiques; mais il n'y avait pas moyen d'y songer; et ma mère, trois jours après qu'elle se sentit grosse, commença à jeter les yeux sur la sage-femme dont je vous ai parlé. La semaine n'était pas passée, qu'elle la choisit tout-à-fait; et sa vie et la mienne se trouvèrent d'avance confiées aux mains de cette vieille femme. J'aime bien que l'on se contente du moins, quand on ne peut avoir le plus. Il n'y a pas encore aujourd'hui, 9 mars 1759, que j'écris ce livre pour l'édification de mon prochain; il n'y a pas, dis-je, encore une semaine que Jenny, ma chère Jenny, qui me voyait prendre un air sérieux pendant qu'elle marchandait une étoffe de soie à une guinée l'aune, dit au marchand qu'elle était bien fâchée de l'avoir fait déployer, et alla du même pas acheter une étoffe une fois plus large, qui ne lui coûtait qu'un petit écu. C'était avoir la même grandeur d'ame que ma mère. Il y avait pourtant cette différence; c'est que le cas où se trouvait ma mère ne lui fournissait pas l'occasion de faire autant l'héroïne. Elle pouvait au moins compter sur les secours de la sage-femme, et à tout prendre elle pouvait espérer qu'ils lui seraient utiles. Elle avait, pendant vingt ans, accouché toutes les femmes de la paroisse, sans qu'on pût lui reprocher, ni négligence, ni faute, ni accident sinistre. Ces succès étaient de bon augure.

Ces circonstances ne laissaient pas que d'avoir du poids. Cependant elle ne pouvait entièrement dissiper certains scrupules inquiétans qui agitaient mon père sur le choix qu'avait fait ma mère. Je ne parle point de ces sentimens d'humanité, de bienveillance, ni de ces glapissemens de l'amour paternel et conjugal, qui l'excitaient à ne laisser au hasard dans tout ceci que le moins qu'il lui serait possible. Il se sentait particulièrement intéressé à ce que les choses se passassent bien. A quelle affliction ne serait-il pas exposé, s'il arrivait quelque accident à sa femme et à l'enfant, parce qu'elle serait accouchée à Shandy? Il savait que le monde, qui ne juge jamais que par les effets, l'accablerait de reproches, s'il arrivait quelque malheur. « Voyez-vous, dirait-on, si cette pauvre « madame Shandy eût pu aller accoucher à « Londres, ainsi qu'elle en avait prié son « mari à genoux, hélas! cela ne lui serait pas « arrivé. Ce n'était pas une si grande af- « faire, pour avoir la dureté de lui refuser « une chose aussi naturelle. Ne lui a-t-elle « donc pas apporté assez de bien? Voilà ce « que c'est! Et la bonne dame et son enfant, « qui seraient encore vivans, sont morts. »

Mon père savait qu'il ne pourrait rien répondre à ces exclamations lamentatives du public. Ce n'était cependant pas pour se mettre uniquement à l'abri de ces discours, ni même aussi par tout-à-fait tendresse pour sa femme et sa chère progéniture, qu'il se sentait si inquiet sur tout ce qui pouvait résulter de cette

affaire. Mon père avait des vues étendues. Il s'y croyait intéressé pour le bien public, dans la crainte qu'on ne fit un mauvais usage d'un accident malheureux. Il appréhendait que les femmes ne se prévalussent d'un tel exemple pour étendre leur empire. Elles avaient déjà assez usurpé de droits, pour qu'on se tînt en garde contre elles. N'y avait-il pas à craindre que la réunion de tant d'avantages rassemblés ne devînt fatale au système du gouvernement monarchique, que Dieu même avait établi dans les familles, lors de la première création des choses?

Son opinion, sur ce point, était précisément celle du chevalier Filmer. Il disait, comme lui, que le plan et l'institution des plus grandes monarchies des parties orientales du monde avaient originairement été formés sur ce modèle, sur ce prototype admirable du pouvoir domestique et paternel. Cela avait dégénéré peu à peu dans un gouvernement mixte et mélangé, qui, dans les grandes combinaisons des grands états, était salutaire; mais qui était dangereux pour les familles, et n'y produisait ordinairement que du trouble, du désordre et de la confusion.

Frappé de la force de ces raisons particulières et publiques, mon père voulait un accoucheur. Ma mère n'en voulait pas. Mon père priait, suppliait, faisait mille instances pour qu'elle lui permît, seulement cette fois-ci, de choisir pour elle. Ma mère, au contraire, insistait sur le privilége qu'elle avait à cet égard de choisir pour elle-même. Elle ne voulait point d'autre secours que celui de la sage-femme. Que pouvait faire mon père? Il ne pouvait prendre de repos. Il raisonnait avec elle en tous sens; ses argumens prenaient toutes sortes de couleurs. Il lui parlait en chrétien... en païen... en turc... en mari... en politique... en père... en patriote... en homme. Ma mère ne répondait qu'en femme. Les raisons de mon père, présentées sous tant de formes, étaient trop fortes pour qu'elle en pût donner d'autres qui les détruisissent. Leur variété la déconcertait. Que pouvait donc faire ma mère? Oh!... Elle avait l'avantage d'un petit surcroît de chagrin qui la soutenait. C'est un secours auxiliaire qui n'est pas rare dans le ménage : elle aurait sûrement succombé; mais il lui fut si utile, qu'on ne lutta dans cette dispute qu'à égalité de force; et l'on chanta le *Te Deum* des deux côtés. Ma mère fut confirmée dans le choix qu'elle avait fait, et mon père pouvait faire venir un accoucheur, qui, pendant l'opération, aurait la liberté de vider avec lui et mon oncle, M. Tobie Shandy, une bouteille de vin dans une salle de derrière. On lui donnerait ensuite cinq guinées pour ses peines.

CHAPITRE XX.

Conseil.

J'y songe... Il m'est échappé deux ou trois mots dans le chapitre précédent. S'ils allaient causer quelque méprise! Si mes charmantes lectrices allaient s'imaginer que je suis marié! Jenny, ma chère Jenny!... Il ne faudrait que cette expression pour le leur faire croire! Elle est si tendre! Et puis, ces indices de connaissances conjugales, répandues çà et là, pourraient encore fortifier cette idée. De grâce, madame, soyez aussi équitable envers vous qu'envers moi, et suspendez votre jugement jusqu'à ce que vous ayez des preuves plus claires que celles-ci contre moi. N'allez pas soupçonner cependant que je sois assez vain, assez peu raisonnable, pour vouloir vous faire penser que ma Jenny, ma chère Jenny soit ma maîtresse. Non, ce serait tomber dans un autre extrême. Ce serait donner à mon caractère un air de licence, qui... et en vérité, il n'y a aucun droit, aucune prétention... C'est l'affiche de tant d'autres! La seule chose que je veuille vous dire à ce sujet, c'est que cette expression cache un secret impénétrable à l'esprit le plus subtil. L'Œdipe le plus versé dans l'art de deviner des énigmes et de combiner des logogriphes, y blanchirait. Mais il viendra un moment où ce mystère se développera. Lisez seulement, madame, quelques volumes de ma vie, et vous serez initiée. Il est possible que ma chère Jenny soit ma fille. Considérez!... Je suis né en 1718. On peut aussi supposer que

ma Jenny est mon amie... Mon amie? Assurément, madame : qu'y a-t-il donc eu cela de si extraordinaire? L'amitié la plus tendre ne peut-elle pas régner entre les personnes des deux sexes, sans? — Ah! fi! M. Shandy. — Mais attendez donc, madame. Vous pensez ce que je ne veux point dire. Lisez, lisez ce que disent sur ce point les meilleurs romans français. Vous serez surprise d'y voir avec quelle variété d'expressions décentes ce sentiment divin est exprimé. *Prenez-y garde! le cas est intéressant.*

CHAPITRE XXI.

Prenez-y garde! le cas est intéressant.

Le problème de géométrie le plus difficile à résoudre me serait plus aisé à expliquer, que de donner les raisons d'une opinion singulière qu'avait mon père. On ne peut pas nier que ce ne fût un homme de bon sens. On a même pu voir qu'il avait de la littérature. Les ouvrages des philosophes, les écrits des politiques et des historiens ne lui étaient pas inconnus. On verra encore par la suite qu'il était passablement versé dans les querelles des controversistes. Dans ces querelles? dit un lecteur colérique, en jetant le livre de côté; point d'humeur, cela vaut mieux; mais ayez-en, si vous voulez, monsieur. Un lecteur gai ne fera que rire de ces notions non communes de mon père. S'il est d'une humeur triste, sombre, grave, il dira que c'est une opinion extravagante, fantasque. A la bonne heure; mais il ne se fâchera pas. Il laissera dire à mon père, tout à son aise, que le choix des noms de baptême est d'une bien plus grande conséquence que les esprits superficiels ne se l'imaginent.

Il s'était formé l'idée que les noms, par une espèce de biais magique, avaient sur notre conduite, sur notre caractère, une influence qu'on ne pouvait détourner.

Le héros de Michel de Cervantes ne raisonnait pas avec plus de gravité. Il n'avait pas une foi plus ferme. Il ne pouvait rien dire de plus sur le pouvoir qu'avait la nécromancie d'avilir ses actions, ou sur le rare privilége que le nom seul de Dulcinée avait de répandre du lustre et de l'éclat sur ses faits héroïques, que ce que mon père ne pouvait dire sur les noms de Trismégiste ou d'Archimède, comparés avec d'autres qui le choquaient. Combien de Césars, combien de Pompées, par la seule inspiration de ces noms fameux, s'étaient-ils rendus dignes de le porter? Et combien, ajoutait-il, a-t-on vu de gens dans le monde qui s'y seraient distingués, si leur caractère, leur génie n'avaient pas été abattus, avilis, sous un nom aussi sot, par exemple, que celui de Nicodème?

« Je vois à vos regards, monsieur, disait « mon père, que vous n'êtes pas de mon opi« nion. J'avoue qu'aux yeux de ceux qui « ne l'ont pas bien approfondie, elle a plus « l'air d'un caprice ou d'une bizarrerie, que « d'une chose raisonnable. Je ne connais « pas encore bien votre caractère; mais je « crois pourtant le connaître assez, pour être « moralement sûr de ne courir aucun risque « à vous proposer un cas. Je ne veux point « vous faire prendre part à la chose. Je vous « en fais seulement le juge, et je m'en rap« porte à votre bon sens et à la bonne foi de « votre examen sur ce point. Libre de tous « ces petits préjugés d'éducation qu'ont les « hommes ordinaires, vous planez avec les « ailes de la raison. Vous avez en même « temps trop de générosité dans l'esprit pour « rejeter une opinion, précisément parce « qu'elle n'a pas d'amis qui la soutiennent. « Eh bien! votre fils, votre fils chéri! cet « enfant, dont l'humeur si douce, si gaie, « vous fait tant concevoir d'heureuses espé« rances, votre George, enfin, je vous le de« mande, monsieur, auriez-vous voulu lui « donner le nom de Judas? Si un juif de « parrain se fût présenté avec sa bourse pour « vous exciter à souffrir qu'on lui imposât ce « nom exécrable, ne l'auriez-vous pas foulé « aux pieds?

« Votre grandeur d'ame dans une telle ac« tion, votre mépris généreux de sa bourse, « vous auraient attiré les plus grands applau« dissemens. Mais ce qui relève bien plus la « noblesse d'une telle action, c'est le prin« cipe qui la fait faire; c'est ce sentiment de

« l'amour paternel, c'est cette conviction de « la vérité de l'hypothèse; que si votre fils « eût été nommé Judas, l'idée de sordidité et « de fourberie qui est inséparable de ce nom, « l'aurait accompagné, comme son ombre, « dans toutes les situations de sa vie, et l'au- « rait à la fin rendu un avare, un coquin, un « scélérat, malgré vos instructions et votre « exemple. »

Je n'ai connu personne qui ait pu répondre à cet argument. Il faut l'avouer. Mon père avait une telle manière de proposer ses raisonnemens, qu'il était difficile de lui résister: il était né orateur. La persuasion était sur ses lèvres. Les élémens de la logique et de la rhétorique lui étaient si familiers! Il devinait si bien les faiblesses et les passions de ceux qui l'écoutaient, que la nature étonnée aurait pu se lever et dire : Cet homme est éloquent. Enfin, soit qu'il fût du bon ou du mauvais côté de la question, il était dangereux de l'attaquer. Il n'avait cependant jamais lu ni Cicéron, ni Quintilien *de oratore*, ni Isocrate, ni Aristote, ni Longin, parmi les anciens... ni Vossius, ni Scioppius, ni Ramus, ni Farnadé, parmi les modernes. Ce qui est peut-être encore plus surprenant, il n'avait pas pris la moindre étincelle de subtilité dans les écrits de Crackenthorp ou de Burgersdicius, ni dans aucun autre logicien, glossateur ou commentateur hollandais. Il ne savait pas le moins du monde en quoi consistait la différence entre un argument *ad ignorantiam*, et un argument *ad hominem*; et je me souviens très-bien, malgré cela, que quand il me mena à l'université, la troupe entière des savantasses fut étonnée de ce qu'un homme qui ne savait pas même le nom de ses outils, en fit usage avec autant d'art.

Il s'en servait certainement le mieux qu'il pouvait, et il y était souvent forcé. Il avait tant de notions comi-sceptiques à défendre, qu'il se trouvait fréquemment aux prises. Je ne sais d'où elles lui étaient venues; mais je crois qu'elles n'étaient entrées dans son esprit que sur le pied de caprices, de fantaisies, et de vive bagatelle. Il s'en amusait un peu de temps; il y aiguisait son esprit, et puis les renvoyait à un autre jour.

Je n'avance cependant pas ceci uniquement par forme d'hypothèse, ou de conjecture sur les progrès et la consistance de beaucoup d'opinions fort extraordinaires qu'avait mon père. Non. Ce n'est qu'un simple avis que je donne au lecteur sur l'accès indiscret qu'on accorde à de tels hôtes. Laissez-les paisiblement entrer; ils s'impatronisent peu à peu dans nos esprits et font si bien, qu'ils s'en font un asile, dont on ne peut plus les éloigner. Ils y fermentent quelquefois jusqu'à l'aigreur: mais le plus souvent, comme la douce passion, elle badine d'abord, et finit par le plus grand sérieux.

Etait-ce là le cas de la singularité des idées de mon père? Son jugement était-il à la fin devenu la dupe de son esprit? Jusqu'à quel degré avait-il raison dans quelques-unes de ses notions, malgré leur bizarrerie? Je ne veux rien décider sur cela: c'est un point que je laisse à juger au lecteur, à mesure que l'occasion s'en présentera. Je dirai seulement que, sans savoir comment cette idée s'était inculquée si fortement dans son esprit, il ne parlait que du ton le plus sérieux de l'influence des noms de baptême. La plus exacte uniformité le caractérisait à cet égard; et, dans son opinion systématique sur ce point, en imitateur des raisonneurs à système, il appelait à son secours le ciel et la terre. Il entrelaçait, tordait, courbait, et faisait plier toute la nature pour soutenir son sentiment. Enfin, je le répète; il était là-dessus d'un sérieux dont il n'était pas possible de le faire sortir. Il murmurait, se fâchait, perdait patience lorsqu'il voyait des personnes, de qualité surtout, qui avaient moins d'attention sur les noms de leurs enfans, que d'inquiétude pour savoir si c'était le nom de Cupidon ou de Diane, ou de Mylord, qu'elles donneraient à leur chien favori.

« Rien, disait-il, n'est si choquant; cela « est accompagné d'un surcroît d'énormité « qui révolte. Un homme, dont le caractère « a été noirci par quelque calomniateur, peut « parvenir à se justifier.... si ce n'est pas « pendant la vie du méchant qui l'a accablé, » ce sera après sa mort; mais, quand une « fois on a donné, sans réflexion, un nom « vil à quelqu'un, le tort est irréparable..... « Je l'ai vu. C'était un petit homme; mais

« il avait du mérite, du génie. On pouvait le « citer pour la douceur et la pureté de ses « mœurs. Eh bien ! on lui avait donné saint « Maur pour patron....Il s'appelait Pion. De- « vinez, madame, ce que faisait dire de lui « l'assemblage équivoque de ces deux noms ? « La législation a quelquefois étendu son em- « pire sur les surnoms ; elle en a ôté ce qu'ils « avaient de choquant, de ridicule ; mais « elle ne touche point aux noms de baptême ; « ils restent inaltérables. »

Mon père aimait et détestait donc certains noms. Il y en avait d'autres cependant qui lui étaient indifférens... Tels étaient, par exemple, ceux de Jean, de Thomas, de Philippe : il les appelait des noms neutres, et disait, sans vouloir les satiriser, que si, depuis le commencement du monde, il y avait eu beaucoup de sots, de fourbes et de scélérats qui les avaient portés, il y avait aussi eu beaucoup d'honnêtes gens qui les avaient eus. Il en était de ces noms, dans son esprit, comme de deux forces égales qui agissent l'une contre l'autre en sens contraires. Il jugeait qu'ils détruiraient mutuellement les mauvais effets l'un de l'autre ; et il n'aurait pas donné, disait-il, un noyau de cerise pour avoir le choix : ils lui étaient égaux. Il n'attachait ni bien ni mal au nom de Robert, qui était celui de mon frère. Mais André lui paraissait une quantité négative d'algèbre. Il était, disait-il, pire que rien. Guillaume était un de ses favoris : c'est peut-être à cause des héros de ce nom. Pour Nicolas, qui marie les filles et fait noyer les matelots, il était de l'avis du chevalier de Forbin, qui criait à son équipage, prêt à être submergé : Sainte pompe ! mes amis, sainte pompe !

Mais, de tous les noms possibles, il en était un qu'il détestait plus que tous les autres... Il en avait conçu l'opinion la plus basse et la plus méprisable... Il s'imaginait qu'il ne pouvait rien produire que de vil ; et un jour, au milieu d'une dispute, il interrompit subitement son antagoniste, pour lui demander catégoriquement s'il avait jamais entendu dire, s'il avait jamais lu, s'il pouvait assurer de se souvenir qu'un homme qui avait porté le nom de Tristram, eût jamais fait une action digne d'être citée ? « Non, s'écriait-il « avec transport, la chose est impossible. »

Mais à quoi servent au philosophe le plus subtil les opinions qui lui sont particulières, s'il ne les publie ? Mon père ne put se défendre de répandre les siennes. Il céda à la démangeaison d'écrire. Une savante dissertation sortit de sa plume deux ans avant ma naissance, en 1716 ; et cet écrit attestera à toute la postérité et ce qu'il pensait à ce sujet, et l'horreur que lui inspirait singulièrement le nom de Tristram.

Et quelle ame insensible, en comparant ce point historique de la vie de mon père avec le titre de cet ouvrage, ne s'attendrira pas sur ses chagrins ? Un homme aussi réglé dans ses mœurs, aussi estimable par ses bonnes qualités, et qui, quoique singulier dans ses opinions, était aussi bienfaisant, devait-il être ainsi ballotté par des revers, joué et tracassé dans ses systèmes par une suite d'événemens contraires à ses souhaits, et qui semblaient ne se réunir uniquement contre lui, que pour insulter à ses spéculations ? Qui pourrait n'être pas touché de voir ce digne et honnête homme accablé de vieillesse, et peu propre à soutenir les coups de la fortune adverse, souffrir dix fois par jour des douleurs aiguës, en appelant Tristram, l'enfant de ses prières ?..... Triste dissyllabe, dont le nom seul, à ses oreilles, était en unisson avec celui de tous les autres noms les plus vils. Mais je jure ici par ses cendres, que si jamais quelque esprit malin prit plaisir à traverser les desseins des faibles mortels, il devait exercer son humeur malfaisante dans cette occasion-ci. Le désastre qui arriva à mon père, et qui fut cause que je porte le nom de Tristram, mérite d'être connu ; et s'il n'était pas nécessaire que je fusse né avant d'être baptisé, je ferais au lecteur la relation de cette catastrophe : mais on voit bien qu'il faut de l'ordre dans les choses.

CHAPITRE XXII.

La consultation.

Mais en vérité, madame, je ne vous conçois pas. Quoi ! vous n'avez pas vu dans le

précédent chapitre, que je vous ai dit que ma mère n'était pas catholique? Vous lisez donc avec bien peu d'attention ! — Moi ? c'est vous-même qui vous trompez : vous ne m'avez rien dit de pareil. — Pardonnez-moi, madame; et je vous l'ai dit aussi clairement que des mots peuvent l'exprimer par une conséquence directe. — Eh bien ! je ne m'en suis pas aperçue; il faut apparemment que j'aie passé une page. — Non, madame, vous avez tout lu. — J'étais donc endormie ! — Oh ! voilà une défaite que mon amour-propre ne peut pas souffrir. — Que voulez-vous donc ? Est-ce l'aveu que je n'y connais rien? — Précisément; et c'est là ce que je vous reproche. Mais je ne vous en tiens pas quitte pour si peu. J'exige, pour vous punir de cette inadvertance, que vous relisiez le chapitre en entier.

La peine n'était pas légère : mais si je l'ai imposée à la dame, ce n'était ni pour badiner, ni par dureté. Un bon motif m'y a forcé. Aussi ne doit-elle pas s'attendre à recevoir des excuses de ma part, quand elle aura fini sa tâche. Quel goût vicieux règne dans presque toutes les lectures ! On court à la recherche des aventures, et on néglige la profonde érudition et les connaissances utiles que l'on pourrait acquérir par la lecture attentive d'un livre tel que celui-ci. C'est pour fronder ce goût frivole et dépravé, que j'en ai ainsi agi. L'esprit ne devrait-il pas s'habituer à faire des réflexions sages, à tirer des conséquences curieuses et instructives de ce qu'on lit? C'est cette précieuse habitude qui faisait dire à Pline le jeune, qu'il avait toujours tiré quelque avantage du livre le plus insipide. L'histoire des Grecs, des Romains, parcourue avec légèreté, et sans cette tournure d'esprit et d'application, n'est pas plus utile que celle des sept Champions d'Angleterre, ou des douze Pairs de France.

Mais vous voici déjà, madame. Je crains bien que vous n'ayez encore lu mon chapitre avec trop de précipitation. Qu'en pensez-vous? Avez-vous remarqué le passage? La conséquence dont je vous ai parlé, vous a-t-elle frappée? — Pas plus que la première fois. — Je m'en doutais. Hé bien ! pesez donc l'endroit où j'ai dit qu'*il était nécessaire que je fusse né avant d'être baptisé.* — Mais qu'est-ce que cela signifie ? — O ignorance ! Ne voyez-vous donc pas que cette conséquence n'aurait pas été juste, si ma mère eût été catholique ?

Le rituel romain, madame, permet, en cas de danger, de baptiser l'enfant avant qu'il soit né, pourvu que l'on puisse voir quelque partie de son corps. Quelques docteurs de Sorbonne, par une délibération du 12 avril 1733, ont même étendu sur ce point le pouvoir des sages-femmes et des accoucheurs. Ils ont décidé qu'on pouvait, par le moyen d'une petite canule, administrer le baptême par injection, sans voir le moins du monde l'enfant. Mais, étrange contradiction sur les choses les plus essentielles !... Croyez-vous que saint Thomas d'Aquin, qui avait une tête si bien organisée pour démêler les fils embrouillés des questions de l'école, eût jugé que la chose était impossible? *Infantes in maternis uteris existentes, baptisari possunt nullo modo.* Les enfans ne peuvent pas être baptisés, tant qu'ils sont dans le sein de leur mère. O Thomas ! Thomas !

Mais, lisez, madame, la pièce intéressante qui a décidé ce point de controverse, contre l'opinion de ce grand saint.

Mémoire présenté à messieurs les docteurs en théologie.

Un chirurgien-accoucheur représente à messieurs les docteurs en théologie, qu'il y a des cas, quoique très-rares, où une mère ne saurait accoucher, et même où l'enfant est tellement renfermé dans le sein de sa mère, qu'il ne fait paraître aucune partie de son corps. Le chirurgien qui consulte prétend, par le moyen d'une petite canule, pouvoir baptiser immédiatement l'enfant, sans faire aucun tort à la mère. Il demande si ce moyen qu'il propose est permis et légitime, et s'il peut s'en servir dans le cas qu'il vient d'exposer.

Réponse.

Le conseil estime que la question proposée souffre de grandes difficultés. Les théologiens posent d'un côté pour principe, que le baptême, qui est une naissance spirituelle

suppose une première naissance. Il faut être né dans le monde pour renaître en Jésus-Christ, comme ils l'enseignent. Saint Thomas, troisième partie, quest. 88, art. 11, suit cette doctrine, comme une vérité constante. On ne peut, dit ce saint docteur, baptiser les enfans qui sont renfermés dans le sein de leur mère; et saint Thomas est fondé sur ce que les enfans ne sont point nés, et ne peuvent être comptés parmi les autres hommes; d'où il conclut qu'ils ne peuvent être l'objet d'une action extérieure, pour recevoir, par leur ministère, les sacremens nécessaires au salut: *Pueri in maternis uteris existentes nondum prodierunt in lucem ut cum aliis hominibus vitam ducant, undè non possunt subjici actioni humanæ, ut per eorum ministerium sacramenta recipiant ad salutem*. Les rituels ordonnent, dans la pratique, ce que les théologiens ont établi sur les mêmes matières, et ils défendent tous, d'une manière uniforme, de baptiser les enfans qui sont renfermés dans le sein de leur mère, s'ils ne font paraître quelque partie de leur corps. Le concours des théologiens et des rituels, qui sont les règles des diocèses, paraît former une autorité qui termine la question présente. Cependant le conseil de conscience, considérant d'un côté que le raisonnement des théologiens est uniquement fondé sur une raison de convenance, et que la défense des rituels suppose que l'on ne peut baptiser immédiatement les enfans ainsi renfermés dans le sein de leurs mères, ce qui est contre la supposition présente; et d'un autre côté, considérant que l'on peut risquer les sacremens que Jésus-Christ a établis, comme des moyens faciles, mais nécessaires pour sanctifier les hommes; et d'ailleurs, estimant que les enfans renfermés dans le sein de leurs mères, pourraient être capables de salut, parce qu'ils sont capables de damnation: pour ces considérations, et eu égard à l'exposé, suivant lequel on assure avoir trouvé un moyen certain de baptiser ces enfans, ainsi renfermés, sans faire aucun tort à la mère, le conseil estime que l'on pourrait se servir du moyen proposé, dans la confiance qu'il a, que Dieu n'a point laissé ces sortes d'enfans sans aucun secours; et supposant, comme il est exposé, que le moyen dont il s'agit est propre à leur procurer le baptême: cependant, comme il s'agirait, en autorisant la pratique proposée, de changer une règle universellement établie, le conseil croit que celui qui consulte, doit s'adresser à son évêque, à qui il appartient de juger de l'utilité et du danger du moyen proposé; et comme, sous le bon plaisir de l'évêque, le conseil estime qu'il faudrait recourir au pape, qui a le droit d'expliquer les règles de l'Eglise, et d'y déroger: dans les cas où la loi ne saurait obliger, quelque sage et quelque utile que paraisse la manière de baptiser dont il s'agit, le conseil ne pourrait l'approuver, sans le concours de ces deux autorités. On conseille au moins à celui qui consulte, de s'adresser à son évêque, et de lui faire part de la présente décision, afin que, si le prélat entre dans les raisons sur lesquelles les docteurs soussignés s'appuient, il puisse être autorisé, dans le cas de nécessité, où il risquerait trop d'attendre que la permission fût demandée et accordée, d'employer le moyen qu'il propose, et qui est si avantageux au salut de l'enfant. Au reste, le conseil, en estimant que l'on pourrait s'en servir, croit cependant que si les enfans dont il s'agit venaient au monde, contre l'espérance de ceux qui se seraient servis du même moyen, il serait nécessaire de les baptiser *sous condition;* et en cela, le conseil se conforme à tous les rituels, qui, en autorisant le baptême d'un enfant qui ferait paraître quelque partie de son corps, enjoignent, néanmoins, et ordonnent de le baptiser *sous condition*, s'il vient heureusement au monde.

Délibéré en assemblée générale, le 10 avril 1733.

Signé, A. Le M... L. De R... De M...

Les complimens, s'il vous plaît, de M. Tristram Shandy, à M. le M... de R... et de M... Il espère qu'ils ont bien dormi, la nuit qui a suivi une consultation si ennuyeuse et aussi fatigante. Mais ne peut-il pas leur demander si, après la cérémonie du mariage, et avant celle de la consommation, ce ne serait pas un moyen bien plus court et beaucoup plus sûr de baptiser à la fois, par injection,

tous les embryons *sous condition* ? Cela ne ferait sûrement aucun tort à la mère; et si la chose était faisable, ainsi que le pense M. Shandy, il n'en coûterait de plus, pour se mettre en ménage, que l'achat d'une petite seringue.

Quel malheur pour mon livre ! quel malheur encore plus grand pour la république des lettres, de ce que la démangeaison de ceux qui lisent les excite, par préférence, à chercher dans un livre de misérables petites historiettes, qui n'en sont que le frivole ornement ! Nous sommes si portés à satisfaire sur ce point notre impatience, que l'on dirait qu'il n'y a réellement que les parties grossières et matérielles d'une composition qui puissent plaire à la plupart des lecteurs. Les idées subtiles, la communication délicate des sciences s'évaporent en l'air; la pesante morale s'échappe par en bas, et les unes et les autres sont aussi utiles que si elles étaient restées au fond de l'encrier.

Puisse le lecteur n'avoir pas déjà glissé sur un nombre d'idées aussi fines et aussi curieuses que celle qui m'a fourni l'occasion de châtier la négligence de la dame dont j'ai parlé ! Je souhaite que cet exemple puisse produire un bon effet, et que les deux sexes puissent apprendre à danser aussi bien qu'à lire.

CHAPITRE XXIII.

Des découvertes.

Quel tapage ! quel carillon ! dit mon père à mon oncle Tobie, après une heure et demie de silence. Que diantre font-ils là-haut ? Ils ne font qu'aller et venir : c'est un bruit !

Il faut savoir que mon oncle Tobie était assis vis-à-vis de mon père, à l'autre coin du feu, sa chère pipe, sa pipe sociale à la bouche, et dans la contemplation silencieuse d'une culotte de peluche noire qu'il avait mise le matin.

Que font-ils, répéta mon père? A peine nous pouvons nous entendre.

Je crois, dit mon oncle Tobie, en ôtant sa pipe de sa bouche, et en la frappant deux ou trois fois sur l'ongle de son pouce gauche, pour en faire tomber les cendres; je crois que... Mais j'y songe. On ne connaît encore mon oncle, M. Tobie Shandy, que par son nom; il n'est pas moins essentiel, pour bien comprendre ce qu'il peut avoir à répondre à mon père, de le connaître par son caractère. Je vais donc, monsieur, vous en donner au moins une idée superficielle. Ses dialogues avec mon père y gagneront beaucoup.

J'écris si vite ! j'ai si peu le temps de me souvenir, ou de chercher des noms, que je ne me rappelle point du tout comment se nommait celui qui, le premier, observa que l'air et le climat de l'Angleterre étaient extrêmement variés. L'observation était vraie. On en a conclu que cette variété était la cause de cette multitude de caractères bizarres et fantasques que l'on trouve parmi nous; mais ce corollaire n'est pas de la même personne. Il a fallu un siècle et demi à la nature pour produire un autre génie qui en fit la découverte... Qu'on va lentement dans la carrière des sciences ! On remarqua ensuite que ce magasin inépuisable de matériaux singuliers était la cause toute naturelle de ce que nous avions de meilleures comédies que les Français, et que toutes celles qu'on a faites et que l'on fera dans le continent. C'est du temps du roi Guillaume que l'on fit cette observation, et c'est à Dryden qu'on la doit. Il la fit et la publia dans une de ses longues préfaces. Addisson en devint le champion vers la fin du règne de la reine Anne. Il la commenta, l'amplifia, la corrobora dans deux ou trois pamphlets de son Spectateur; peu s'en fallut même qu'elle ne passât pour être de lui; mais elle ne lui appartient pas. J'ai enfin observé, moi, ce 26 mars 1759, jour de pluie, malgré l'almanach de Liége, entre neuf et dix heures du matin, que si cette prodigieuse irrégularité du climat varie presque à l'infini nos caractères, elle nous dédommage d'un autre côté, en nous donnant le plaisir de rire à couvert, quand le temps ne nous permet pas de sortir.

Je ne crois pas qu'on me dispute cette observation; elle est entièrement de moi.

C'est ainsi, mes chers associés, dans la vaste moisson de notre littérature, que par

le pas lent d'un accroissement dû au hasard, nos connaissances physiques, polémiques, chimiques, mathématiques, géométriques, énigmatiques, techniques, biographiques, obstétriques, et cinquante autres branches qui finissent toutes en *iques*, tendent, depuis plus de deux siècles, vers le plus haut degré de leur perfection. Les progrès surtout qu'elles ont faits depuis quelque temps, nous annoncent que nous ne sommes pas loin d'atteindre au but.

Et qu'arrivera-t-il quand on y sera parvenu ? Il faut espérer que ce terme mettra fin à toutes sortes d'écrits. Le manque de toutes espèces d'écrits mettra fin à tous genres de lecture. La guerre amène la pauvreté, et la pauvreté ramène la paix. Il en sera de même du défaut de lecture: il abolira toute espèce de connaissances : on reverra les temps d'ignorance, et il faudra recommencer. Nous nous retrouverons dans le même temps où nous étions avant qu'il y eût des livres. Heureuse ! trois fois heureuse époque ! Eh ! que ne suis-je assez heureux moi-même pour que mon père ou ma mère n'aient pas trouvé plus commode de différer l'ère de mon existence, et de changer peut-être un peu la manière dont ils l'ont opérée ! Vingt-cinq ou trente ans de retard m'eussent au moins donné l'espérance de figurer dans le monde littéraire.

Ce qui me console, c'est que presque tous mes contemporains ont le même droit de se plaindre de l'impatiente précipitation de leurs pères.

Mais j'oublie mon oncle Tobie : il a eu le temps de secouer les cendres de sa pipe.

Il était certainement d'une humeur qui faisait honneur à notre atmosphère. Je ne me ferais pas même de scrupule de le ranger parmi ses plus illustres productions, sans une petite circonstance qui m'en empêche. C'est qu'il y avait en lui une grande ressemblance de famille; et cela annonçait que la singularité de son caractère venait plutôt du sang qui coulait dans ses veines, que de l'air ou de l'eau, ou d'aucune modification ou combinaison de ces élémens. Je me suis souvent étonné de ce que mon père, pour rendre raison de certains indices d'excentricité, dans ma jeunesse, n'avait pas saisi cette idée. Ah ! oui, toute la famille de Shandy était d'un caractère original. Les mâles seulement; car les femelles !..... elles n'en avaient point du tout. Je n'en connais qu'une qu'il faut excepter, et c'était ma grand'tante *Dinach*, qui, mariée il y a soixante ans, prit du goût pour son cocher, et son cocher pour elle, et mit dans la famille un étranger que le mari n'attendait pas. Cette aventure faisait dire à mon père, dans l'opinion qu'il avait sur les noms de baptême, que ma grand'tante avait de quoi remercier son parrain et sa marraine.

Il paraîtra sans doute fort extraordinaire... Je sais bien du moins que j'aimerais mieux proposer un logogriphe au lecteur, que de l'exciter à deviner comment et pour quelle cause il arriva que cet événement, passé depuis long-temps, fut ce qui altéra par la suite la paix et l'union qui régnaient si cordialement entre mon père et mon oncle Tobie. On pourrait croire que toute la force de ce malheur se serait épuisée sur toute la famille, lorsque l'accident arriva. C'est du moins ce qui est ordinaire. Mais rien ne s'opérait dans notre famille comme dans les autres. Il se peut qu'elle avait, dans le temps de cet événement, d'autres sujets d'affliction. Les afflictions, comme on sait, nous sont envoyées pour notre bien, et celle-ci peut-être n'avait encore produit aucun bien à la famille, et le ciel la réservait pour d'autres temps et pour d'autres circonstances. Mais je ne décide rien sur ce point. Je n'aime pas à juger. Je me contente seulement d'indiquer aux curieux quelques-unes des routes diverses où ils peuvent entrer pour parvenir aux premières sources des événemens; et j'évite en cela même le ton pédantesque des gens à férule, et la manière décidée de Tacite, qui attrape ses lecteurs après s'être attrapé lui-même. Je n'agis qu'avec cette modestie officieuse d'un cœur qui s'est entièrement dévoué au secours des profonds scrutateurs. C'est pour eux que j'écris. Aussi me liront-ils jusqu'à la fin du monde, si pourtant mes écrits vont jusque-là; et je suis bien sûr qu'il y a des lecteurs qui disent que non.

Je ne décide donc point pourquoi cette cause d'affliction fut exprès réservée pour mon père et pour mon oncle, M. Tobie Shandy. Mais

il m'est possible de faire autre chose. Je puis expliquer, avec la plus exacte précision, pourquoi elle fut la cause de leur brouillerie,

Mon oncle, M. Tobie Shandy, madame, était un homme qui, avec toutes les vertus qui constituent ordinairement un homme d'honneur et de probité, avait par-dessus tout cela, et dans le degré le plus éminent, une autre vertu que l'on insère rarement dans le catalogue des vertus. C'était une modestie naturelle, qui allait jusqu'à l'extrême. J'aurais peut-être dû mettre ici de côté l'adjectif: on ne sait effectivement pas trop bien si cette modestie était naturelle ou acquise... Mais peu importe, au reste, comment elle lui était venue: il suffit que ce fût réellement de la modestie dans le vrai sens du mot. Elle avait même cela de particulier. Ce n'était point par les expressions qu'elle se signalait; mon oncle Tobie ne se piquait pas d'en savoir faire le choix, elle ne se montrait que dans les choses. Elle s'était emparée de lui, et elle égalait presque cette aimable délicatesse, cette pureté intérieure d'esprit et d'imagination, qui, dans votre sexe, madame, inspire tant de respect au nôtre.

Et vous vous imaginez peut-être que mon oncle Tobie avait puisé sa modestie dans cette source; qu'il avait passé la plus grande partie de sa vie avec le beau sexe, et que la connaissance intime de cette belle moitié de la création, et la force de l'imitation de si beaux exemples lui avaient acquis cette aimable tournure d'esprit?

Je suis bien fâché de ne pouvoir le dire; mais mon oncle Tobie n'échangeait pas trois mots en trois ans avec le beau sexe, à moins que ce ne fût quelquefois avec sa belle-sœur, la femme de mon père et ma mère. Non, madame, mon oncle acquit sa modestie par un moyen plus extraordinaire. Un boulet de canon, au siége de Namur, fit sauter d'un ouvrage à cornes un éclat de pierre qui vint le frapper en plein dans l'aine... Un accident d'un autre genre inspira aussi, sur un certain point, de la modestie au plus vain des hommes, à Boileau; mais son aventure n'est pas celle de mon oncle, et la manière dont cette pierre fatale causa sa modestie, est une histoire intéressante.

Je voudrais pouvoir vous la raconter à présent; mais cela n'est pas possible. J'en ferai un épisode, et l'on en saura par la suite toutes les circonstances. Tout ce que je puis dire maintenant, c'est que la modestie incomparable de mon oncle, subtilisée et raréfiée par la chaleur continuelle d'un peu d'orgueil de famille, le rendait, dans certains cas, d'une humeur très-difficile. Ces deux causes l'affectaient si sensiblement, qu'il ne pouvait entendre parler de l'aventure de ma tante *Dinach* sans la plus vive émotion. Un seul mot à ce sujet lui faisait monter subitement le sang au visage. Mais quand mon père, pour éclaircir son hypothèse, appuyait sur cette histoire devant quelques personnes, et cela arrivait souvent, cette rouille infortunée d'une des plus belles branches de la famille, choquait si fort la pudeur et la modestie de mon oncle Tobie, et le mortifiait à un point qu'il n'y pouvait résister. Il tirait mon père à l'écart pour lui reprocher l'indécence de son babil: il lui offrait tout ce qu'il pourrait lui demander, pourvu qu'il n'en ouvrît pas la bouche.

Jamais frère n'avait peut-être eu plus de tendresse pour son frère, que mon père pour mon oncle Tobie. Il se serait prêté à tout ce qu'il aurait pu désirer pour le contenter; mais l'affaire dont il s'agissait était toute autre chose. Il n'y avait pas moyen d'en faire le sacrifice.

Mon père était un philosophe spéculatif et systématique; et cette petite brèche de ma tante *Dinach* était aussi essentielle pour lui, que la rétrogradation des planètes l'avait été à Copernic. Les rétrogradations de Vénus dans son orbite fortifièrent le système de cet astronome, et les rétrogradations de ma tante *Dinach* appuyaient le système de mon père. Quelle apparence qu'il pût ainsi les abandonner!... Un système ne fait-il pas plus de la moitié de la chère existence d'un philosophe? Mon père comptait bien que le sien prendrait pour le moins, par la suite, le nom de système Shandyen.

Mais il était peut-être aussi sensible que mon oncle à tout autre cas qui pouvait jeter de la honte sur la famille; et ni lui, et j'ose le dire, ni Copernic lui-même, n'auraient ja-

mais parlé de cette histoire, si la vérité ne l'avait exigé. *Amicus Plato*, disait mon père, *sed magis amica veritas*. Il expliquait ce passage à sa façon, à mon oncle Tobie : *Dinach* était ma tante, et j'en conviens, disait-il; mais la vérité est ma sœur.

Cette contradiction, dans l'humeur des deux frères, était une source inépuisable de querelles et de petits chagrins. L'un ne pouvait pas souffrir qu'on parlât toujours d'une tache aussi désagréable, et l'autre ne laissait pas passer un jour sans la rappeler.

« Pour l'amour de Dieu, s'écriait mon oncle Tobie, par la considération, frère, que « vous avez pour moi, et par égard pour « nous tous, laissez de côté cette histoire de « notre tante, et ne troublez point le repos « de ses cendres! Comment pouvez-vous? « Comment est-il possible que vous ayez si « peu de sensibilité, si peu de compassion « pour le caractère, l'honneur et la réputa« tion de notre famille? » — « Et de quel poids, « disait mon père, est tout cela, quand il s'a« git de prouver une hypothèse? L'existence « même d'une famille n'est rien. » — « L'exis« tence d'une famille!... s'écriait mon oncle « Tobie, en se jetant en arrière dans son fau« teuil, et en levant les mains, les yeux et « une jambe. » — « Oui, l'existence d'une fa« mille, disait mon père, et je ne m'en dé« dis pas. Combien de milliers d'enfans, cha« que année, font naufrage en arrivant dans « ce monde, et dont on se soucie aussi peu, « dans toutes les nations civilisées, que de « l'air commun? Une idée, un système?... « Quelle différence, frère, dans les objets de « comparaison! » — « Oui, de la différence, « disait mon oncle ; chaque exemple que vous « citez est un meurtre, quelle que soit la « personne qui le fasse. » — « Et voilà votre « méprise, répliquait mon père; car *in foro* « *scientiæ*, il n'y a pas de meurtre, frère, ce « n'est que la mort. »

Que répondait à cela mon oncle Tobie? Rien : mais il sifflait quelques notes d'un air qui lui était familier. C'était là le canal par où ses passions s'évaporaient, lorsque quelque chose le choquait ou le surprenait, et surtout quand on lui tenait des discours qui lui paraissaient absurdes.

Cette espèce particulière d'argumens a échappé, si je ne me trompe, à tous nos logiciens et à tous leurs commentateurs. Ils ne l'ont nommée nulle part. J'ai deux raisons, moi, pour lui donner un nom. Il faut éviter, autant qu'on peut, toute confusion dans les disputes, et pour cela d'abord, j'estime que l'argument de mon oncle mérite d'être aussi distingué de tout autre argument que celui *ad verecundiam, ab absurdo, à fortiori* : et puis, je veux que les enfans de mes enfans, quand je reposerai tranquillement dans le tombeau, puissent dire que la tête de leur aïeul s'était occupée autrefois de choses aussi utiles que celles de beaucoup d'autres gens; qu'elle avait imaginé un nom, et qu'elle l'avait déposé dans le trésor de l'art logique, comme un argument si fort, qu'on ne pouvait y répondre. Je veux même qu'ils puissent ajouter que c'est le meilleur des argumens, lorsque le but de la dispute est plutôt d'imposer silence que de convaincre.

J'ordonne donc, par ces présentes, à toute la société pédantesque qui professe la logique, de distinguer l'argument de mon oncle par le titre d'*Argumentum fistulatorium*, et non par aucun autre. Je veux de même qu'il soit placé au rang d'*Argumentum baculinum*, et *Argumentum ad crumenam*, et qu'il en soit traité au même chapitre.

CHAPITRE XXIV.

L'éloge et l'utilité des digressions.

Le savant évêque Hall; je veux dire le célèbre docteur, Joseph Hall, qui était évêque d'Exeter, sous le règne de Jacques I[er] nous dit, dans une de ses décades, à la fin de son *Art divin de la méditation*, imprimé à Londres en 1610, par Jean Beal, en Aldersgate Street, (on ne peut trop bien indiquer les bons livres) que la chose du monde la plus abominable dans un homme, est de se louer soi-même. Je suis de l'avis de M. le docteur.

Mais pourtant, lorsque, après bien des soins, des peines, des réflexions, on est parvenu à faire en maître une chose qui n'avait

point encore été faite, et dont la découverte était difficile, n'est-il pas au moins aussi abominable que l'homme qui l'a inventée, perde l'honneur qu'il en peut recueillir, et qu'il sorte de ce monde en ensevelissant sa gloire avec lui-même? C'est précisément ma situation.

Je viens de faire une assez longue digression que le hasard a amenée; et c'est à lui aussi que je dois toutes celles où je suis déjà tombé, à l'exception d'une seule. Ne serait-il pas horrible que l'on ne lît pas attention à ce chef-d'œuvre d'habileté digressive? Le lecteur cependant ne s'en sera peut-être pas aperçu. J'en serais assurément fâché. Je ne l'accuserais pourtant point, à cet égard, d'un défaut de pénétration. C'est plutôt que cette perfection est si rare dans une digression, que l'on ne s'y attend pas. Mais qu'est-ce donc? Le voici. Mes digressions sont sûrement aussi frappantes qu'elles puissent l'être. Je m'enfuis de mon sujet aussi souvent et aussi loin que celui de tous les écrivains qui fait le plus d'écarts. Mais j'ai soin, en même temps, que ma principale affaire ne soit pas arrêtée pendant mon absence; et c'est ce que ces messieurs ne font sans doute pas ordinairement.

J'allais, par exemple, vous esquisser légèrement les traits extérieurs du caractère bizarre de mon oncle, M. Tobie Shandy. J'avais déjà même commencé, et voilà tout à coup que ma tante *Dinach* et son cocher viennent faire errer nos fantaisies dans des millions de milles jusqu'au milieu du système planétaire. Mais, malgré cette escapade, vous avez cependant dû, monsieur, vous apercevoir que l'ébauche de mon oncle Tobie avançait en même temps peu à peu. Ce n'était point encore les grands contours de son portrait; la chose n'était pas possible, mais c'était un simple croquis, un premier crayon; et mon oncle Tobie, par cette touche, quelque légère qu'elle soit, vous est mieux connu à présent qu'il ne l'était auparavant.

C'est par cet art que la disposition de mon ouvrage est d'une espèce particulière. J'y concilie à la fois deux mouvemens contraires, et qui paraissent inconciliables. Il est en même temps digressif et progressif.

Et ne vous y trompez pas, je vous prie. Cela est bien différent des deux mouvemens de la terre, dont l'un se fait sur son propre axe dans sa révolution journalière, et l'autre dans son orbite elliptique, et qui, par ses progrès, forme l'année, et constitue la variété des saisons dont nous jouissons. Ils m'ont seulement suggéré cette idée. C'est souvent à des choses qui paraissent fort éloignées de notre sujet, que l'on doit ses pensées les plus brillantes. L'ouverture la plus frivole produit quelquefois les plus grandes découvertes.

Les digressions sont incontestablement la lumière, la vie, l'ame de la lecture. Otez-les par exemple de ce livre, il serait aussi bon de mettre le livre tout-à-fait de côté. Une langueur accablante, une monotonie insipide régneraient à chaque page : il tomberait des mains. Rendez-les à l'auteur; il brille, il amuse, il se varie, il chasse l'ennui.

Le seul point est de savoir les manier adroitement, pour qu'elles soient utiles au lecteur et à l'auteur. On ne conçoit pas l'embarras qu'elles causent ordinairement à un écrivain. Son sort est digne de pitié. J'en vois qui commencent une digression, et j'observe que l'ouvrage dès ce moment est arrêté. Continuent-ils le sujet principal? il n'y a plus de digression.

Voilà donc un ouvrage manqué, et il a fait suer sang et eau à l'insipide auteur. Oh! ce n'est point ainsi que j'ai agi. J'ai tellement arrangé celui-ci dès le commencement, j'ai tellement combiné le sujet principal et les parties accessoires, j'ai si bien ménagé mes intersections, compliqué et entrelacé les mouvemens digressifs et progressifs, j'ai formé du tout un tel engrenage, que la machine en général n'a pas cessé de mouvoir et d'avancer. Pas beaucoup, à la vérité; mais qui va toujours et long-temps, va loin; et s'il plaît à la source de tout bien de m'accorder de la santé et du courage, je pourrai continuer ces mêmes mouvemens pendant plus de quarante ans.

CHAPITRE XXV.

Comment peindre mon oncle Tobie?

En vérité, vous n'y pensez pas ; cette idée est folle. Quoi ! vous commenceriez ce chapitre par une absurdité? Eh! pourquoi pas? Tant de livres ne sont pas autre chose dans tout leur tissu! Oui, monsieur, je dis que si l'on fixait le miroir de Momus dans le cœur humain, selon la direction que pourrait lui donner cet archicritique, il s'ensuivrait d'abord que les plus sages, les plus graves, les plus fous et les plus légers d'entre nous, seraient forcés, chaque jour de leur vie, de payer, comme en Angleterre, la taxe qu'on a mise sur les fenêtres.

Ce miroir ainsi placé, il serait aussi facile de saisir et de peindre le caractère d'un homme, que de voir dans une ruche, par le moyen d'un verre dioptrique, les opérations des mouches à miel. Son ame y paraîtrait à découvert. On observerait tous ses mouvemens ; ses artifices, ses caprices, ses vertus, ses vices, ses sensations, ses trémoussemens seraient au grand jour: rien n'échapperait, et l'on n'aurait plus qu'à prendre la plume, et à écrire ce que l'on aurait vu. Mais un biographe sur la planète où nous sommes, n'a pas cet avantage. Que n'est-elle comme Mercure ! Nos calculateurs ont trouvé que la chaleur qui règne dans ce pays-là est égale à celle du fer rougi ; et elle doit avoir, depuis long-temps, vitrifié le corps des habitans. Ce qui enveloppe leurs ames doit être aussi diaphane, aussi transparent que la glace du miroir le plus clair et le plus poli. Il n'y a du moins que le nœud ombilical, plus épais, qui en doive être excepté. Le nœud ombilical? Oui, madame, et cela est physique. Je défie à la philosophie la plus subtile de me démontrer le contraire. Mais hors ce point, plus sombre, ces ames doivent être tout-à-fait au bivouac. Je ne parle cependant que des jeunes ames. Celles dont les corps parvenus à la vieillesse, sont plissés par les rides, ne sont pas de même. Les rayons du soleil, en les traversant, souffrent alors une réfraction monstrueuse, et ne reviennent à l'œil qu'après avoir parcouru une foule de lignes obliques et tortueuses qui empêchent qu'un homme ne puisse être vu.

Hélas ! les hommes de Mercure sont presque alors comme les nôtres. Nos esprits ne brillent certainement pas à travers le corps. Il est enveloppé d'une étoffe épaisse et opaque, qui s'oppose à la perspicacité de l'œil le plus perçant ; et que faire? Il faut absolument chercher d'autres moyens pour définir le caractère spécifique de chacun.

Combien n'en a-t-on pas imaginé ? Les uns ont décrit leurs caractères avec des instrumens à vent. Virgile en parle dans ses aventures de Didon et d'Enée ; mais ce moyen est aussi trompeur que le souffle de la renommée : il n'annonce qu'un génie resserré. Je n'ignore pas que les Italiens, par le *forte* et le *piano* d'un instrument à vent dont ils se servent, et qu'ils disent infaillible, se vantent d'atteindre à une exactitude mathématique dans la description d'une espèce particulière de caractère qui se trouve parmi eux. Je n'ose dire ici le nom de l'instrument : nous l'avons parmi nous, et cela suffit ; mais ne vous en servez jamais pour dessiner.

Ceci est énigmatique.

Et je lui ai donné cette tournure à dessein pour le peuple.

C'est la raison, madame, qui m'engage à vous prier de lire cet endroit avec rapidité. Je ne voudrais pas que vous vous arrêtassiez à faire des recherches dans votre imagination.

Les médecins?... Mais à quoi leur sert la curieuse avidité qu'ils montrent à considérer certaines choses? Il faudrait au moins qu'ils prissent aussi une esquisse des réplétions des hommes qui passent par leurs mains... Ce n'est pas assez d'examiner ce qui s'échappe : avis à la faculté. Ses doctes soutiens pourraient peut-être parvenir, avec ces précautions, à tracer des caractères passables.

Mais je trouve un inconvénient à cette méthode. Les exhalaisons qui, dans un des procédés, s'élèveraient de la palette, pourraient bien rendre la tâche plus pénible, et forcer le savant artiste à détourner ses yeux.

Voilà bien des expédiens : mais il y a beaucoup de personnes qui n'en veulent pas. Ce

n'est point parce qu'elles trouvent, pour réussir, des ressources dans la fécondité de leur génie. Leurs maîtres, dans l'art de la pentographie, leur ont découvert des *manières de faire* particulières, et il leur est bien plus commode de les suivre, que de se donner la peine d'en chercher d'autres. Observez cependant que ces copistes serviles sont vos plus grands historiens.

Voyez d'abord celui-ci. Il est occupé à tirer un caractère dans toute son étendue naturelle, mais dans une attitude opposée à la lumière. Il gêne, il défigure la personne qu'il veut peindre.

Cet autre vous tient dans la chambre obscure, et vous êtes sûr qu'il ne vous représente qu'avec quelques-unes de vos attitudes les plus ridicules. Il vous contrefait, vous mutile...

Oh ! que ce n'est point ainsi que j'agirai pour vous décrire le caractère de mon oncle M. Tobie Shandy ! Je donnerais, moi, dans ces erreurs? Non, non. Aussi suis-je bien résolu de n'emprunter le secours d'aucune machine pour le peindre. Je ne souffrirai point que mon pinceau se laisse diriger par aucun des instrumens à vent qui aient jamais soufflé en deçà ou au delà des Alpes. Je ne déroberai rien à son médecin. Mais son cheval de course, son *dada*, son cher *califourchon*, ou, pour parler sans figure, ses caprices, c'est là ce qui me servira à le caractériser.

CHAPITRE XXVI.

Nous y viendrons.

Que ne suis-je moins sûr que le lecteur s'impatiente de connaître le caractère de mon oncle Tobie ! Je commencerais par le convaincre qu'il n'y a point de meilleur moyen, pour réussir à le faire connaître, que celui que j'ai choisi.

Je ne peux pas dire que les actions réciproques d'un homme et de son califourchon se fassent de la même manière que l'ame et le corps agissent l'un sur l'autre. Cependant il y a entre eux une espèce de communication qui y ressemble beaucoup; et cela s'opère peut-être à la manière de l'électricité des corps. Les parties les plus subtiles et les plus déliées du cavalier s'échauffent, s'exaltent et touchent immédiatement au bâton ; et le cavalier, dans un long voyage, et par une longue friction, est lui-même pénétré à son tour de ce qui s'exhale de son *dada* chéri : vous voyez, mon ami, ce qui en résulte. Si l'on peut faire une description exacte de la nature de l'un, les notions que l'on peut prendre sur l'autre sont sûres.

Or, est-il que le califourchon que montait mon oncle, était, selon moi, plus qu'un autre, digne d'être décrit à cause de sa singularité. On aurait effectivement pu aller d'York à Douvres, de Douvres à Penzance, et de Penzance encore une fois à York, sans rencontrer son pareil sur la route ; et si par hasard on en eût aperçu quelqu'un qui eût seulement de son air, il aurait fallu s'arrêter pour le contempler, quelque pressé qu'on eût été. Sa démarche, sa figure étaient si singulières, si extraordinaires; il ressemblait si peu dans son espèce à quelque autre espèce que ce soit, qu'on aurait aisément douté de ce que c'était. Mais, à la mode de ce philosophe qui, pour renverser le système de ce fou de Zénon d'Elée, qui niait qu'il y eût du mouvement, ne fit que marcher devant lui, mon oncle Tobie, pour prouver que son califourchon était réellement un califourchon, ne se servait d'autre argument que de monter dessus et le faire courir. Il laissait aux passans à décider le point en question.

Mon oncle Tobie le montait avec tant de plaisir... Il portait si bien mon oncle Tobie, qu'il s'inquiétait fort peu de ce que le monde disait et pensait à ce sujet.

Mais il est temps cependant ou jamais que je vous en fasse la description. Une chose encore pourtant avant tout ! Souffrez que je vous apprenne comment mon oncle Tobie en fit l'acquisition. J'aime à procéder régulièrement dans ce que je fais.

CHAPITRE XXVII.

Un peu de patience.

La blessure que mon oncle Tobie reçut dans l'aine, au siége de Namur, le rendit absolument incapable de servir : on le renvoya en Angleterre pour se faire guérir.

Il se trouva réduit à passer quatre années entières, tantôt dans son lit, tantôt dans sa chambre. Il souffrait horriblement. Les exfoliations successives de l'os pubis, et du bord extérieur du coxendis, étaient la cause, madame, des douleurs aiguës qu'il ressentait. Ces deux os avaient été terriblement brisés, et l'irrégularité de la pierre détachée du parapet, y avait autant contribué que sa grosseur, quoiqu'elle fût très-grosse; ce qui faisait dire au chirurgien que la pesanteur de la pierre avait fait plus de tort à l'aine de mon oncle Tobie, que la force avec laquelle elle l'avait frappé. Et c'est un grand bonheur, ajoutait-il.

C'est dans ce temps-là que mon père commençait à monter sa maison de commerce à Londres. Les deux frères étaient unis par l'amitié la plus cordiale. Mon père craignit que mon oncle Tobie ne fût pas si bien soigné ailleurs que chez lui, et il lui céda le plus beau et le plus commode de ses appartemens... Mais ce qui marquait encore son affection, c'est qu'il ne venait pas un ami, pas une connaissance à la maison, qu'il ne les menât voir son frère Tobie, pour le dissiper et l'amuser par leurs propos.

L'histoire de la blessure d'un militaire en soulage la douleur. C'était du moins l'idée de tous ceux qui venaient voir mon oncle; et la conversation se tournait presque toujours sur ce sujet; ensuite sur le siége.

On s'imagine bien que ces discours plaisaient beaucoup à mon oncle. Il est même sûr que sans quelques embarras imprévus qu'ils lui causèrent, il en aurait reçu beaucoup de soulagement; mais ces contre-temps furent terribles. Ils augmentèrent sa douleur; sa guérison fut prolongée de plus de trois ans, et s'il n'avait heureusement trouvé lui-même un expédient pour se tirer d'affaire, ils l'auraient fait descendre dans le tombeau.

Il vous est sûrement impossible de deviner de quelle nature étaient ces embarras cruels de mon oncle Tobie. Si vous le pouviez, j'en rougirais, et ce n'est ni en parent, ni en homme, ni en femme. J'en rougirais comme auteur. Je suis si flatté de ce que le lecteur, jusqu'à présent, n'a pu prévoir la moindre chose de ce que j'allais dire! Et quelle honte ne serait-ce pas pour moi si je lui préparais le moyen d'être plus pénétrant? Je suis sur ce point, d'une humeur si singulière, si délicate, si susceptible, que je déchirerais la page que je vais écrire, si vous pouviez seulement, monsieur, faire une conjecture probable sur ce que j'y dirai. Mais qu'ai-je à craindre? Sais-je moi-même ce qui sortira de ma plume?

CHAPITRE XXVIII.

Enfin nous y voilà.

Oui et non, c'est selon ce que vous lui voulez, disait Sganarelle. La réponse était équivoque, et le drôle avait apparemment voyagé en Gascogne ou en Irlande. Pour moi, monsieur, je vous demande dans les mêmes termes, une réponse qui ait un peu plus de franchise. Avez-vous lu l'histoire des guerres du roi Guillaume, ou ne l'avez-vous pas lue? Mais si je vous disais oui? En ce cas, je.... Mais si c'était non? Point de biais, je vous prie. Au reste si vous l'avez lue, je ne fais simplement que vous rappeler, et si vous ne l'avez pas lue, je vous apprends qu'une des plus mémorables attaques du siége de Namur se fit par les Anglais et les Hollandais, sur la pointe de la contrescarpe avancée au-devant de la porte Saint-Nicolas. Rien n'est peut-être plus intéressant. La pointe de la contrescarpe couvrait la grande écluse, et les Anglais se trouvèrent exposés à tous les dangers du feu qui partait de la contre-garde et du demi-bastion de Saint-Roch. Je vous assure qu'il n'y faisait pas bon. Le succès de cette chaude dispute fut que les Hollandais se logèrent dans la contre-garde : les Anglais de leur côté s'emparèrent du chemin couvert de la porte

Saint-Nicolas. Les officiers français, l'épée à la main, sur le glacis, et avec toute la bravoure qu'ont des officiers français, s'opposèrent inutilement à cette impétuosité de courage. La contre-garde et le chemin couvert furent emportés; les gazettes en parlèrent dans le temps.

Mais des gazettes ne sont que des gazettes. Mon oncle Tobie avait été témoin oculaire de cette action, et cela valait bien mieux. Il n'était jamais plus éloquent, plus exact, plus minutieux dans ses détails, que quand il en faisait la relation. On dit que l'on exprime bien ce que l'on conçoit bien. C'était cependant là l'embarras de mon oncle Tobie. Un autre n'en eût peut-être pas eu; mais lui voulait faire suivre à ses auditeurs les progrès de l'attaque, depuis le commencement jusqu'à la fin. Il était par conséquent obligé de leur parler de scarpe, de contrescarpe, de glacis, de chemin couvert, de demi-lune, de ravelin, et c'était là où il s'embrouillait. Comment leur faire saisir la différence qu'il y avait entre tous ces ouvrages? La difficulté d'être intelligible et de leur donner des idées claires, lui causait des peines inexprimables; et si mon cher oncle Tobie ne murmurait pas contre la pauvreté de la langue, il se faisait au moins des reproches de ne pas la savoir assez bien.

Les amateurs qui en parlent, confondent souvent les termes eux-mêmes, et mon oncle Tobie ne devait pas se fâcher si fort; mais il aurait voulu ne point ennuyer ceux qui l'écoutaient.

Il est sûr qu'à moins qu'ils n'eussent beaucoup de pénétration, ou qu'il ne fût lui-même dans une heureuse veine, il lui était presque impossible de n'être pas obscur.

L'endroit surtout qui le désolait le plus, était l'attaque de la contrescarpe de la porte Saint-Nicolas. Cet ouvrage s'étendait depuis le bord de la Meuse jusqu'à la grande écluse, et le terrain dans cet espace, était de tous côtés si entrecoupé de digues, de tranchées, de fossés, d'éclusettes... Oh! c'est là qu'il se trouvait perdu, arrêté, sans savoir de quel côté il pourrait aller et venir, s'il avancerait, s'il reculerait... Dans cette situation critique, il était souvent forcé d'abandonner son récit.

Le chagrin que ces contre-temps lui causaient ne peut se concevoir. Mon père, par amitié pour lui, faisait circuler sans cesse de nouvelles connaissances et de nouveaux curieux dans son appartement. On lui parlait de sa blessure. De sa blessure, on passait au siége, et du siége à ses particularités; et si tout cela amusait mon oncle Tobie, mon oncle Tobie ne s'en trouvait pas moins désespéré de ne pouvoir faire comprendre ce qu'il voulait dire.

Ce n'est pas cependant qu'il manquât de présence d'esprit. Il savait tout aussi bien qu'un autre conserver toutes les apparences: mais, quand il ne pouvait sortir du ravelin sans entrer dans la demi-lune, ni quitter le chemin couvert sans passer dans la contrescarpe, ni franchir la digue sans courir le risque de tomber dans le fossé, on conçoit qu'il avait bien des raisons de se chagriner et de murmurer intérieurement. Ces petits accidens, par malheur, lui arrivaient fort souvent.

Si vous n'avez pas lu Hippocrate, ô mon cher lecteur! je ne doute point que des déplaisirs aussi minces ne vous paraissent des bagatelles; mais ne prononcez point, s'il vous plaît, sans connaissance de cause. On juge presque toujours mal quand on n'est pas instruit. Lorsqu'on sait un peu son Hippocrate, ou que l'on connaît seulement le docteur T.... on sait de reste que les passions et les affections de l'esprit ont les plus grandes influences sur la digestion. Pourquoi, je vous prie, n'en auraient-elles pas aussi bien sur une blessure, que sur un dîner?... C'était ce qu'éprouvait mon oncle Tobie. Les paroxismes, les redoublemens aigus de la douleur augmentaient à toutes les heures du jour, par le désagrément de ne pouvoir s'expliquer aussi bien qu'il l'aurait désiré.

Il avait beau faire, sa philosophie lui refusait sur ce point ses secours; peut-être même ne les souhaitait-il pas.

Enfin, après trois mois de peines, il résolut de s'en débarrasser d'une manière ou d'autre.

Un matin, qu'il était couché sur le dos, seule attitude que sa blessure dans l'aine lui permettait de prendre, il lui vint tout à coup une idée. C'est que s'il pouvait trouver une exacte

et ample description des fortifications de la ville et de la citadelle de Namur et des environs, cette découverte le soulagerait infiniment. Les environs surtout étaient de conséquence. C'est à trente toises de l'angle saillant du demi-bastion de Saint-Roch qu'il reçut sa blessure. Quel plaisir pour lui quand il en serait là, de pouvoir ficher une épingle dans l'endroit même où la pierre l'avait frappé!

Ce qu'il désirait lui réussit. Il eut une belle carte; et délivré dès ce moment d'une multitude d'explications aussi pénibles que difficiles, il n'eut presque autre chose à faire que des démonstrations. Mais le gain le plus agréable, le plus précieux qu'il y fit, fut un goût décidé pour l'architecture militaire.... Il ne pensait, ne lisait, ne parlait que de fortifications. Les fortifications devinrent sa marotte chérie. C'était son ame, sa vie.

CHAPITRE XXIX.

Ce qu'on a déjà vu.

J'aime assez le dieu Comus; je loue les bienfaisantes ames qui lui font des sacrifices, et qui invitent leurs amis à y participer. Vive la bonne chère! vive le bon vin! et vive le bon feu, quand il fait froid! Avec tout cela, cependant, il faut de la précaution. Je connais des gens, qui, faute de savoir arranger les choses, ne font la dépense d'un repas que pour se faire moquer d'eux, et donner prise aux sarcasmes. C'est ordinairement de ceux qui n'y sont pas invités que viennent les épigrammes: ils cherchent à se venger par le ridicule, du petit chagrin d'avoir été oubliés. Mais bien souvent aussi elles partent d'un convive. Ayez plus d'attention pour les autres que pour lui; s'il est enclin à la critique, soyez sûr qu'il se dédommage de cette préférence pendant le temps même qu'il dîne à vos dépens. Rien n'est si sot que de s'exposer à ces disgrâces.

Il est si facile de les éviter!... Faites comme moi, mes amis. On n'a pas toujours des cartes toutes prêtes, pour inviter M. un tel, et M. un tel, et M. un tel... Mais en revanche, j'ai toujours en une demi-douzaine de couverts de plus pour les survenans; et vienne qui pourra, il est bien reçu. Je fais ma cour ensuite à tous... Soyez les bien arrivés, messieurs. Je vous baise les mains; je suis enchanté de vous voir; il n'y a point de compagnie qui me fasse plus de plaisir. Agissez, je vous prie, sans façon; vous êtes ici chez vous: point de gêne. Allons, mettons-nous à table, buvons frais, et vive la joie!

Six couverts surnuméraires! Un de plus, me disais-je, ne serait pas inutile, et j'étais tenté de pousser ma complaisance jusque-là. Mais un jour que la demi-douzaine était remplie, un de mes amis me dit que la chose était assez bien... Ce n'était point un de ces railleurs de profession; mais il l'était par caractère.... Eh bien! eh bien! dis-je, votre éloge ne m'excite que davantage. J'aurai le couvert de plus à la prochaine occasion, et l'année prochaine, Dieu aidant, j'en aurai un plus grand nombre...

Mais, monsieur, comment se peut-il que M. Tobie Shandy, votre oncle, un vieux militaire, et qui, selon vous-même, n'était pas un idiot, eût la tête si lourde, si embarrassée, si...?... Que vous importe?... Ma foi, allez y voir.

C'est ainsi, monsieur le critique, que je pourrais vous répondre; mais je sens que cette réponse ne serait pas honnête. Elle ne peut d'ailleurs convenir qu'à un homme qui n'a pas la force de donner une raison claire et satisfaisante des choses, ou qui ne peut pas approfondir les causes premières de l'ignorance et de la confusion qui règnent dans l'esprit humain. Que mon oncle Tobie l'eût faite, à la bonne heure. Elle pouvait lui convenir. Il était militaire; il avait du courage, de la bravoure; et telle qu'elle fût, il pouvait la faire trouver bonne. Mais mon oncle Tobie, dans ces sortes d'occasions, ne répondait ordinairement qu'en sifflant son air favori, son cher *Lila-Burello*, et je gage que c'eût été là sa réponse... Mais je l'avoue, j'en conviens, je le répète, cette réponse ne me convenait pas. Il est bien clair effectivement que j'écris en homme qui a de l'érudition. Mes comparaisons, mes allusions, mes commentaires, mes métaphores... tout cela sent l'érudition. Ne

faut-il pas que je soutienne mon caractère, et que je le contraste d'une manière convenable? Que deviendrais-je, mon Dieu? Je serais, monsieur, un homme perdu, si je me démentais. Au moment où je tâcherais de prévenir le babil indiscret d'un critique, deux autres se prépareraient à me tomber sur le dos. Et voilà pourquoi je réponds ainsi.

Dites-moi, je vous prie, monsieur, si dans le nombre des livres, dont la lecture vous a occupé, vous avez lu l'Essai de Locke sur l'entendement de l'esprit humain. Ne me répondez pas, de grâce, avec trop de précipitation. Je connais une foule de gens qui citent ce livre, sans jamais l'avoir lu. J'en connais une foule d'autres qui l'ont lu sans l'entendre. Il se pourrait, sans miracle, que vous fussiez même dans le dernier cas....... Je n'écris, comme vous savez, que pour instruire. Eh bien! je vous dirai, en trois mots, ce que c'est que ce livre... C'est une histoire... Une histoire? Oui, monsieur. Mais de qui? de quoi? de quand?.. Doucement! quel pétulance! C'est l'histoire de ce qui se passe dans l'esprit humain. Écoutez à présent un avis. Si vous avez vous-même l'esprit, lorsque vous parlerez de ce livre, d'en dire autant que je viens de vous en dire..... Autant?..... Vous entendez?..... Je ne dis pas plus; cela vous suffira, croyez-moi, pour figurer paisiblement dans une assemblée de métaphysiciens.

Que ceci, pourtant, ne soit dit qu'en passant!

Mais si vous voulez vous hasarder à me tenir compagnie, si vous voulez vous enfoncer dans les profondeurs de cette matière, je vous y ferai faire de grandes découvertes. Vous apprendrez d'abord que l'obscurité et la confusion qui règnent dans l'esprit de l'homme, ont trois causes.

C'est d'abord, mon cher monsieur, d'avoir les organes durs: rien n'y pénètre. S'ils sont au contraire trop flexibles, trop souples, les objets ne font sur l'esprit que des impressions légères qui ne s'y gravent point: c'est la seconde cause; et la troisième vient quelquefois de ce que la mémoire est comme un crible qui ne peut rien retenir. J'aurais bien pu trouver une autre comparaison, mais il faut que celle-ci passe. Suivez-moi maintenant, ou plutôt appelons Finette. Mais que voulez-vous faire de la fille de chambre de ma femme?... Eh bien! ne l'appelons pas. Figurez-vous pourtant qu'elle est ici. Je gage que je vais jeter tant de clarté sur cette matière, que Finette la comprendra tout aussi bien que Mallebranche. Finette vient d'achever la lettre qu'elle écrivait à Lafleur, et vous la voyez fouiller dans sa poche droite. Prenez, je vous prie, cette occasion de réfléchir que les facultés des organes de la perception ne peuvent être ni mieux figurées, ni mieux expliquées, que par cette seule chose que cherche Finette. Vous voyez ce que c'est: vos organes ne sont sans doute pas assez épais, pour que je sois obligé de vous dire qu'elle cherche, monsieur, un petit morceau de cire d'Espagne... La cire fond; elle tombe sur la lettre. Mais voyez ce qui doit arriver, si Finette tâtonne trop longtemps pour avoir son dé, et que la cire se durcisse pendant ce temps. Il est clair que la cire ne recevra qu'imparfaitement l'empreinte de son dé, si elle n'y emploie que la même force. Finette, au lieu de cire qui se sèche, n'en a-t-elle que de molle, de flexible? Autre inconvénient. La cire recevra l'empreinte; mais pour combien de temps? Le plus léger frottement l'effacera.

Supposons que la cire soit bonne, que le dé soit bien appliqué; mais que Finette l'applique sur la cire avec trop de précipitation, parce que sa maîtresse la sonne... Avouez, monsieur, que le cachet de Finette ne ressemblera dans aucun de ces cas, à son prototype.

Eh bien! il faut savoir maintenant qu'il n'y avait pas un de ces cas qui fût la vraie cause de la confusion que l'on remarquait dans les discours de mon oncle Tobie. C'est pour cela que j'en ai parlé si long-temps. J'ai voulu imiter les plus grands physiologistes pour faire voir d'où elle ne provenait pas.

Mais n'a-t-on pas vu que j'ai indiqué d'où elle provenait? Quelle source intarissable d'obscurités pour le passé, le présent et le futur! L'inconstance et la mobilité des mots ont toujours jeté dans l'embarras l'entende-

ment le plus subtil, le plus pénétrant, le plus élevé. On croit concevoir une chose... Un mot survient, et vous voilà arrêté tout court.

L'histoire des siècles passés en fournit mille exemples. Quelles terribles disputes les mots n'ont-ils pas occasionnées et perpétuées! Quels torrens d'encre et de fiel n'ont-ils pas fait couler! Pour moi, qui suis de bon naturel, je n'en puis pas lire les terribles relations sans répandre des larmes.

Critique modéré, pesez tout ceci! Considérez par vous-même combien de fois vos discours, vos écrits, vos connaissances ont souffert par cette seule cause! Rappelez-vous de quels débats, de quel bruit les écoles ont retenti au sujet du pouvoir et de l'esprit, des essences et des quintessences, des substances et de l'espace! Ne voulez-vous point vous ressouvenir de ces misères humaines? Hélas! on vous a peut-être quelquefois traîné au barreau. Quelle abondance de paroles sur des mots qui n'ont point de signification déterminée, et que personne n'entend! Vous en avez frémi. Ne soyez donc point surpris des embarras de mon oncle Tobie, et laissez couler une larme de compassion sur son escarpe et sur sa contrescarpe, sur son glacis et sur son chemin couvert, sur son ravelin et sur sa demi-lune. Ce ne fut point par idée qu'il courut risque de la vie en envenimant sa blessure; ce fut par des mots.

CHAPITRE XXX.

Trop est trop.

Mon oncle Tobie n'eut pas sitôt son plan des fortifications de Namur, qu'il se mit à l'étudier avec le plus grand empressement. Il n'y avait rien de plus intéressant pour lui que sa guérison: elle dépendait du calme des passions de son esprit, et il était absolument nécessaire qu'il se rendît tellement maître de son sujet, que lorsque l'occasion s'en présenterait, il en pût parler sans émotion.

Il y donna quinze jours dans l'application la plus constante. Au bout de ce temps, à l'aide de quelques explications qui étaient sur la marge, et de l'architecture militaire de Gobésius, traduite du flamand, il parvint à donner à ses discours une clarté dont on pouvait être satisfait: ce n'était cependant là que le premier degré. Deux mois de plus n'étaient pas écoulés, que mon oncle Tobie planait, pour ainsi dire, sur son sujet. Il aurait pu faire au besoin, et dans le plus grand ordre, l'attaque de la contrescarpe avancée. Plus initié dans l'art que le premier motif qu'il avait eu ne l'exigeait, il pouvait à son gré passer la Meuse et la Sambre, insulter les lignes de Vauban, se porter sur l'abbaye de Salsines, revenir sur ses pas, et donner aux curieux qui l'écoutaient une relation aussi distincte de chaque opération du siége, que de l'action où il eut l'honneur de recevoir sa blessure à la porte Saint-Nicolas.

Mais le désir d'apprendre est comme la soif des richesses, qui devient plus âpre à mesure qu'elle se satisfait. C'est ce qu'éprouvait mon oncle Tobie. Plus il étudiait sa carte, et plus il prenait de goût à l'étude de l'art. C'était une source délicieuse où il buvait à longs traits, sans cependant pouvoir étancher l'ardeur qui le dévorait. Les fortifications de Namur ne furent bientôt plus suffisantes. La première année qu'il fut obligé de passer dans sa chambre, n'était pas encore entièrement révolue, qu'il n'y avait peut-être pas une seule ville fortifiée en Flandre et en Italie dont il ne se fût procuré le plan. Il en lisait les descriptions; il les comparait et les combinait avec l'histoire des siéges qu'elles avaient soutenus, avec les ouvrages anciens et modernes qui en faisaient la force. Il y avait tant d'aptitude, il s'y portait avec tant de plaisir, qu'il oubliait sa blessure, son dîner, et jusqu'à lui-même.

Mon oncle Tobie, la seconde année, se procura les ouvrages de Ramilli et de Canateo, traduits de l'italien. Il se donna Stévinus, Marolis, le chevalier de Ville, Lorini, Cohorn, Shecter, le comte de Pagan; il acheta le maréchal de Vauban, Blondel: il fit enfin une collection si ample d'ouvrages sur l'architecture militaire, que don Quichotte n'avait peut-être pas une suite plus nombreuse de livres de chevalerie, lorsque le curé et le bar-

bier firent l'inventaire de sa bibliothèque.

Mais tout cela ne suffisait pas. Mon oncle Tobie, dans la troisième année, vers le mois d'août 1699, jugea qu'il ne pouvait se dispenser de prendre quelque teinture de l'artillerie. Il voulut, comme de raison, puiser ses connaissances dans la source primitive. Il lut pour cela les œuvres de Tartaglia. Il passe pour être le premier qui ait découvert qu'un boulet de canon, dans sa course progressive, ne décrit pas une ligne droite. Mon oncle Tobie voulut donc le lire, et il prouva à mon oncle Tobie qu'il était absolument impossible que le boulet conservât cette direction dans toute sa route.

La recherche de la vérité est sans fin.

Mon oncle Tobie ne fut pas sitôt convaincu de la route que le boulet ne tenait pas, qu'il se mit dans l'esprit de savoir la route qu'il tenait. Alors, nouveaux auteurs, nouvelle lecture, nouvelle application. L'ancien Maltus tomba d'abord dans les mains de mon oncle Tobie; vint ensuite Galilée, puis Toricelli. Là, par certaines règles géométriques et démonstratives, mon oncle Tobie trouva que le boulet décrivait une ligne parabolique. Il trouva que le paramètre, ou le côté droit de la section conique de cette ligne, était à la quantité, en raison directe, comme toute la ligne au double de l'angle d'incidence, formé par la culasse sur un plan horizontal, et que le semi-paramètre... Arrêtez! mon cher oncle Tobie, arrêtez! n'avancez pas un pas de plus dans ce sentier épineux! il est hérissé de difficultés; c'est un labyrinthe d'où l'on ne peut sortir qu'avec mille peines. Dans quels embarras inextricables ne vous jetterait pas la vaine poursuite de ce fantôme qui vous paraît si charmant, et que vous appelez la science? O mon oncle! fuyez, fuyez-le comme un serpent dangereux. Est-il donc si nécessaire qu'avec votre blessure dans l'aine, vous passiez des nuits entières? que vous vous échauffiez le sang? que vous vous rendiez étique? Hélas! vous ne ferez qu'empirer; vos symptômes deviendront plus effrayans pour ceux qui vous aiment... Vous verrez cesser la transpiration insensible qui vous serait si salutaire; vos esprits s'évaporeront, votre force virile s'épuisera; l'humide radical qui donne de la souplesse à vos muscles se desséchera; vous altérerez votre santé, et vous attirerez vingt ans plutôt sur vous toutes les infirmités de la vieillesse. O mon oncle! mon cher oncle... mon cher oncle Tobie!

CHAPITRE XXXI.

Le feu prend.

Un homme qui entend seulement un peu l'art d'écrire, doit voir qu'après l'apostrophe animée que je viens de faire à mon oncle Tobie, il ne m'était plus possible de continuer ma narration. Ce que j'aurais dit eût paru froid, insipide. Aussi ai-je mis fin, sur-le-champ, à mon chapitre. Je n'étais pourtant qu'au milieu de mon histoire! Mais on n'y perdra rien.

Les écrivains de ma trempe ont un privilége qui leur est commun avec les peintres. Lorsqu'une copie trop exacte d'un portrait pourrait rendre le tableau moins frappant, ils choisissent le moindre mal: ils trouvent qu'ils sont plus excusables de manquer à la vérité qu'à sa beauté. Cela souffre peut-être quelque restriction; mais qu'importe? Je n'ai fait cette comparaison que pour laisser un peu refroidir mon apostrophe, et je m'embarrasse fort peu du jugement que le public portera de la comparaison.

Mon oncle Tobie, à la fin de la troisième année, voyant que le paramètre et le semi-paramètre de la section conique irritaient trop sa blessure, quitta, avec un peu d'humeur, l'étude de l'artillerie. Mais ne croyez pas que ce fût pour s'abandonner au repos et à l'oisiveté. Il se livra tout entier à la partie pratique des fortifications, dont l'agrément le captiva avec une force redoublée, comme celle d'un ressort long-temps comprimé.

Mon oncle Tobie, qui, jusqu'alors avait eu pour habitude de changer de chemise tous les jours, commença dans ce temps à en changer moins régulièrement. Son barbier venait très-souvent en vain. A peine donnait-il le temps à son chirurgien de panser sa blessure. Son

esprit était si occupé ailleurs, il était si étendu sur d'autres objets, qu'il lui demandait très-rarement comment elle allait : mais l'éclair n'est pas plus prompt; une étincelle qui tombe sur un baril de poudre ne fait pas une plus subite explosion. Tout à coup voilà mon oncle Tobie qui commence à soupirer après sa guérison, qui se plaint à mon père, qui querelle le chirurgien. Il l'entend monter un matin;... aussitôt il ferme ses livres, cache ses instrumens, et lui reproche avec aigreur la lenteur de son rétablissement. Combien y a-t-il que j'en devrais être quitte ! combien de douleurs ! quelle contrainte d'être obligé de garder ma chambre pendant quatre années entières ! Ah ! sans l'amitié du meilleur des frères, ajouta-t-il, sans le courage qu'il m'inspire, il y a long-temps que j'aurais succombé à mes malheurs.

Mon père était présent; et mon oncle mettait tant d'énergie à ses plaintes, que mon père en versa des larmes. C'est ce qu'on n'attendait pas. Mon oncle Tobie n'était pas naturellement éloquent : cela n'en fit que plus d'effet. Le chirurgien en demeura confus. Ce n'est pas que le malade n'eût bien raison de s'impatienter; mais cette impatience était également inattendue. Il y avait quatre ans que le chirurgien le soignait, et jamais il ne lui était échappé, pendant ce temps, le moindre mécontentement : il avait toujours été la soumission et la patience même.

Nous perdons quelquefois le droit de nous plaindre, en différant de le faire. Mais alors nous triplons de force... Le chirurgien en fut étourdi, et son étonnement augmenta lorsqu'il vit que mon oncle ne finissait pas ses reproches et ses lamentations; qu'il voulait être guéri sur-le-champ, et que, s'il ne l'était pas, il enverrait chercher le chirurgien du roi pour achever sa besogne.

Le désir de la vie et de la santé est si naturel à l'homme ! l'envie de respirer librement le grand air est une passion qui le quitte si peu ! Mon oncle Tobie en était aussi dominé que tous ceux de son espèce. Il n'était donc pas surprenant qu'il désirât sa guérison, ni qu'il souhaitât prendre l'air après une si longue captivité. Mais, je vous l'ai déjà dit, rien ne se faisait, rien ne s'opérait dans ma famille comme dans les autres. Le temps où les désirs de mon oncle se manifestèrent, la manière dont il les fit éclater, avaient sûrement quelque raison particulière. Eh ! oui, sans doute; mais cela se développera dans le chapitre suivant. J'avoue qu'il sera temps alors de revenir écouter, au coin du feu, la fin de la phrase de mon oncle Tobie.

CHAPITRE XXXII.

Trim.

Lorsqu'une passion tyrannise un homme, ou, ce qui est la même chose, lorsqu'il se laisse emporter par son *dada* chéri, la raison, la prudence n'ont plus d'empire sur lui : elles l'abandonnent.

La blessure de mon oncle Tobie se guérissait. Dès que le chirurgien fut revenu de sa surprise, et qu'il lui eut laissé la liberté de parler, il lui dit qu'elle commençait à prendre du vif, et que si par hasard il ne survenait point d'autres exfoliations, il espérait qu'elle serait cicatrisée dans cinq ou six semaines... Le son d'autant d'olympiades, six heures auparavant, eût porté dans l'esprit de mon oncle Tobie l'idée d'un temps plus court. Mais la succession de ses pensées était devenue si rapide, il était si impatient d'exécuter le dessein qu'il avait formé... Ma foi ! il n'y eut plus moyen; et sans consulter davantage qui que ce fût au monde, ce qui, par parenthèse, est fort bien fait, quand on est déterminé à ne prendre l'avis de personne; mon oncle Tobie, sans hésiter, ordonna à son domestique Trim de faire des paquets de linge et de charpie, de louer un carrosse à quatre chevaux, et de le faire trouver à la porte à midi précis. C'était l'heure où il savait que mon père serait à la bourse. Ainsi, point d'obstacles à essuyer. Trim ne se fit pas répéter l'ordre. De son côté, mon oncle Tobie laissa un billet de banque sur la table pour payer le chirurgien. Il écrivit à mon père une lettre de tendres remerciemens, et cela fait, mon oncle Tobie, soutenu, d'un côté, par sa béquille, et soulevé de l'autre par Trim, monta en car-

rosse avec ses cartes, ses livres de fortifications, ses règles, ses compas, et partit pour son domaine de Shandy.

Un départ aussi précipité avait une raison : la voici :

La table qui était dans la chambre de mon oncle Tobie, était un peu petite pour le grand nombre de cartes, de livres et d'instrumens dont elle était chargée. En étendant la main pour prendre sa tabatière, il fait glisser son grand compas. Il veut se baisser pour ramasser le compas, et son étui de mathématique tombe avec les mouchettes. Autre malheur ! Il veut attraper les mouchettes pendant qu'elles tombent, et il ne réussit qu'à pousser par terre Blondel, et le comte de Pagan sur Blondel.

Un homme impotent, tel qu'était mon oncle, ne pouvait pas remédier à tant d'accidens de lui-même. Il sonna son domestique Trim. — Vois ce désordre, Trim, lui dit mon oncle; il faut nécessairement, Trim, que j'aie une table plus grande. Ne pourrais-tu pas prendre ma règle, et mesurer la longueur et la largeur de celle-ci, et m'en faire faire une autre deux fois plus longue et deux fois plus large? — Oui, monsieur, répliqua Trim, et cela sera même bientôt fait. Mais j'espère, ajouta-t-il, que monsieur se portera bientôt assez bien pour aller à sa maison de campagne... Monsieur se plaît tant aux fortifications, qu'il pourrait s'y amuser à merveille ! Trim avait été caporal dans la compagnie de mon oncle. Ce n'était pas son vrai nom : il s'appelait James Buttler; mais on lui avait donné ce sobriquet au régiment, et mon oncle Tobie ne l'appelait jamais autrement, à moins qu'il ne fût fâché contre lui.

Un coup de feu qu'il reçut au genou gauche, à la bataille de Lauden, deux ans avant l'affaire de Namur, l'avait mis hors d'état de servir. Il était adroit, et on l'aimait dans le régiment. Mon oncle Tobie le prit pour domestique, et l'on peut dire qu'il lui fut très-utile. Il lui avait servi à la fois de valet, de palfrenier, de barbier, de cuisinier, de tailleur et de garde-malade en campagne, et en quartier d'hiver, et depuis, il l'avait toujours servi avec beaucoup d'affection et de fidélité.

Mon oncle Tobie l'aimait : leurs connaissances réciproques avaient même fortifié l'attachement qu'ils avaient l'un pour l'autre. Trim, attentif aux discours de son maître sur les fortifications, avait fait des progrès dans la science : il lisait, avec cela, les mêmes livres que mon oncle; il observait ses plans, ses marches, ses combinaisons. Le garçon de cuisine de mon père, et la femme de chambre de ma mère le croyaient pour le moins aussi instruit que mon oncle Tobie lui-même.

Je n'ai plus qu'un coup de pinceau pour achever le caractère du caporal Trim : c'est la seule ombre qu'il y ait à son tableau. Mais enfin, Trim avait ce défaut, il aimait à donner des conseils, ou plutôt il aimait à s'écouter parler. Avouons pourtant qu'il était si respectueux, si soumis, qu'on pouvait aisément le tenir dans le silence, quand il n'avait pas commencé à discourir. Mais si malheureusement on lui permettait une fois d'ouvrir la bouche, il n'y avait point de fin; rien ne pouvait arrêter la volubilité de sa langue. Son habitude était d'entremêler toujours ses discours du titre ou de la qualité de ceux à qui il parlait, et il ne parlait qu'à la troisième personne. A dire vrai, Trim était assommant. Cependant son respect plaidait si fortement en faveur de son élocution, qu'il n'était pas possible de se fâcher. D'ailleurs mon oncle ne se trouvait que rarement incommodé de sa manière de parler; plus rarement encore se fâchait-il contre lui.... Il aimait l'homme; et mon oncle, mon oncle Tobie ne regardait un domestique fidèle, que comme un humble ami. Il ne pouvait pas prendre sur lui de le faire taire. Tel était donc le caporal Trim, et tel était aussi mon oncle Tobie vis-à-vis de lui.

Si je l'osais, continua Trim, je dirais sur cela mon avis à monsieur; je lui expliquerais avec franchise ma façon de penser. — Dis, Trim, dis, reprit mon oncle Tobie; parle, parle sur ce sujet sans rien craindre.

— En ce cas, continua Trim, en relevant ses cheveux, et en se tenant aussi droit que s'il eût marché à la tête de sa division.

— Eh bien ! en ce cas, Trim, dit mon oncle Tobie....

— Ma foi! monsieur, continua-t-il en avançant un peu sa jambe blessée, et en montrant

de sa main droite un plan de Dunkerque qui était attaché à la tapisserie avec des épingles, ma foi ! c'est qu'à mon avis tous ces ravelins, ces bastions, ces courtines, ces ouvrages à cornes que je vois là sur du papier, ne font qu'une bien triste figure. Quelle différence do ce que monsieur et moi pourrions faire, si nous étions seuls à la campagne! Il n'y aurait pas de comparaison. Pourvu que nous eussions seulement un demi-arpent de terre, je suis sûr que nous ferions des choses surprenantes. Voilà l'été : c'est un charme. Monsieur serait assis au grand air, pourrait, sans se fatiguer, me donner la... nographie... — L'iconographie, dit mon oncle.

— De la ville ou de la citadelle qu'il jugerait à propos d'assiéger... Et je me laisserais plutôt tuer sur les glacis, que de ne la pas fortifier selon ses intentions. En effet, si monsieur daignait me donner le dessin de la polygone avec ses lignes, ses angles, et cela d'une manière exacte...

— Et c'est ce que je puis faire, dit mou oncle Tobie....

— Je commencerais par le fossé, et si monsieur m'en désignait la largeur, la profondeur...

— Je le ferais à un cheveu près, Trim, s'écria mon oncle Tobie.

— Je jetterais la terre vers la ville pour former l'escarpe, et du côté de la campagne pour faire une contrescarpe.

— Fort bien, Trim, dit mon oncle Tobie; tout cela est à merveille.

— Et quand j'en aurais achevé les talus, à la satisfaction de monsieur, je disposerais lo glacis de manière, en le couvrant de gazon, qu'il égalerait les plus belles fortifications de Flandre. Monsieur sait ce que c'est que des gazons, comment on doit les poser... Les murs, les parapets en doivent être garnis; il n'y a rien de meilleur que le gazon...

—Tu as raison, Trim, les plus célèbres ingénieurs en font usage, dit mon oncle.

—Monsieur sait bien qu'ils valent cent fois mieux qu'une façade de pierre ou de brique...

—Je sais, dit mon oncle en remuant la tête, qu'ils valent mieux à certains égards. Les boulets pénètrent et s'amortissent dans le gazon...

—Et ne font point tomber de décombres, dit Trim.

—Dans le fossé, dit mon oncle.

—Qui le comblent, ajouta Trim.

—Et facilitent le passage, reprit mon oncle.

—A tout un bataillon... dit Trim...

—Comme cela arriva à la porte Saint-Nicolas! s'écria mou oncle Tobie.

— Monsieur entend mieux ces choses, dit Trim, que tous les officiers qui sont au service de sa majesté; et s'il voulait abandonner le projet de la table pour aller à la campagne, je lui jure que je ferais sous ses ordres des fortifications où rien ne manquerait. Les batteries, les fossés, les sapes, les palissades, que sais-je? Je suis sûr qu'on viendrait de vingt milles à la ronde voir ce que nous ferions...

Le rouge montait au visage de mon oncle Tobie à chaque mot que disait Trim. Mais qu'on ne croie pas que ce fût une rougeur de honte, de modestie ou de colère... Elle était de plaisir, de joie... Le projet de Trim l'animait et le mettait en feu... — Trim, dit mon oncle Tobie, tu en as assez dit.

— Nous pourrions commencer la campagne, dit Trim, le même jour que le roi sortirait du quartier avec ses alliés... Nous écraserions, nous abîmerions les villes avec autant d'aisance qu'eux...— En voilà assez de dit, Trim, s'écria mon oncle Tobie...— Il suffirait, comme je l'ai déjà dit, que monsieur, assis dans son fauteuil, me donnât ses ordres... je...— C'en est assez, Trim, n'en dis pas davantage ! — Le plaisir et l'amusement de monsieur... Mais ce n'est encore rien que cela ; il respirerait un bon air; ce serait un exercice agréable qui contribuerait à sa santé ; sa blessure ne tiendrait pas un mois...

— Je goûte ton projet, Trim ; c'en est assez, dit mon oncle, en fouillant dans sa poche.

— En ce cas, si monsieur le veut, j'irais dès ce moment, acheter une bêche de pionnier, que nous emporterions avec nous... Je prendrais aussi une pelle, une pioche, uno paire de...— En voilà assez, Trim, dit mon oncle tout extasié, et en levant une jambe. Il lui mit aussitôt une guinée dans la main...

Trim, lui dit-il, va, mon enfant, n'en dis pas davantage; va, mon garçon, va, descends sur-le-champ, et apporte-moi mon souper tout de suite.

Trim descend rapidement et remonte presque aussitôt avec le souper de son maître. Mais ce fut en vain. Le plan, les opérations, le zèle de Trim avaient frappé si fortement l'esprit de mon oncle, qu'il ne put ni boire ni manger. — Trim, dit mon oncle Tobie, mets-moi au lit. Hélas! ce fut la même chose. L'imagination de mon oncle Tobie était si échauffée, qu'il ne put dormir. Plus il pensait au projet de Trim, plus il était enchanté. Il s'en fallait encore plus de deux heures qu'on ne vît le jour, qu'il avait déjà pris sa résolution. Il avait concerté avec Trim tous les moyens de décamper, dès le lendemain, avec sûreté.

Mon oncle Tobie avait une jolie maison de campagne dans le village de Shandy, qui appartenait à mon père. Elle lui venait d'un legs qu'un vieil oncle lui avait fait, et pouvait lui rapporter cent livres sterling de revenu. Il y avait derrière cette maison un potager d'environ un demi-arpent, et au bout de ce potager, était un beau tapis vert qui servait de jeu de boule. Il était à peu près de l'étendue que le souhaitait Trim. Une haie épaisse d'ifs le séparait du potager. Trim n'eut pas sitôt désiré d'avoir un demi-arpent de terre pour y faire ce qu'on voudrait, que ce jeu de boule, sur un tapis vert, se présenta tout à coup à l'imagination de mon oncle Tobie; et c'est là ce qui fut la cause physique de son changement de couleur, de ce vermillon foncé qui se répandit sur son visage.

Jamais amant n'eut un désir plus vif de revoir sa maîtresse chérie, que celui dont mon oncle Tobie se sentit animé pour mettre ce plan à exécution, et pour en jouir en particulier. Oui, cette circonstance flattait mon oncle, et le local semblait disposé de manière à seconder ses souhaits. La haie d'ifs était si haute qu'elle dérobait le tapis vert à la vue de ceux qui pouvaient être dans la maison; et il était entouré, des autres côtés, par des halliers de houx, d'aubépine, et d'autres arbrisseaux fleuris, si épais, qu'ils étaient impénétrables aux yeux des curieux. L'idée de n'être pas vu augmentait le plaisir que goûtait d'avance mon oncle Tobie. Mais vaine imagination! Vos ifs, cher oncle, sont bien élevés, vos houx sont bien piquans, vos épines sont bien touffues; le lieu que vous choisissez est bien retiré; et vous croyez avec tout cela, que vous jouirez tout seul d'un terrain qui contient un demi-arpent? Vous croyez qu'il restera ignoré? Ah! ne vous y trompez pas.

Mon oncle Tobie et le caporal Trim ménagèrent et conduisirent toute cette affaire de la manière qu'ils l'avaient concertée. Ce que j'en dirai, ce que je dirai aussi de l'histoire de leurs campagnes, qui ne furent pas stériles en événemens, deviendra quelque jour un endroit intéressant de ce drame... Mais il est temps de changer de scène et de retourner au coin du feu.

CHAPITRE XXXIII.

Les conjectures de mon oncle.

—Mais, mon Dieu! que font-ils là-haut, frère? dit mon père. —Je pense, répondit mon oncle Tobie, en ôtant sa pipe de sa bouche, comme je l'ai déjà observé, et en faisant tomber les cendres, je pense, dit-il, qu'il serait à propos de tirer le cordon.

—Quel tapage! Obadiah! s'écria mon père; sais-tu d'où vient ce bruit? A peine mon frère et moi pouvons-nous ici nous entendre parler.

—Pardi! monsieur, dit Obadiah, en faisant une révérence qui lui fit baisser l'épaule gauche d'assez mauvaise grâce, c'est que ma maîtresse souffre beaucoup...

—Et pourquoi, dit mon père, Suzon court-elle si vite à travers le jardin?... On dirait qu'on veut la violer.

—Monsieur, c'est qu'elle prend le plus court pour aller chercher la sage-femme: ça est pressé.

— La sage-femme? Malepeste! diable!... Et je ne sais pas cela!... Eh bien! toi, Obadiah, cours vite seller le gros cheval, et ne fais qu'une course pour aller chercher le

docteur Slop. Fais-lui nos complimens. Dis-lui que ta maîtresse est dans les douleurs, et que je le prie de venir avec toi. Vole; il n'y a point de temps à perdre.

— C'est une chose bien extraordinaire, il le faut avouer, dit mon père à mon oncle Tobie, dès qu'Obadiah eut fermé la porte, que ma femme se soit obstinée à confier la vie de mon enfant à une sage-femme ignorante, tandis que nous avons ici près un opérateur aussi célèbre que le docteur Slop. La vie de mon enfant! C'est bien plus que cela. La sienne même y est exposée, ainsi que celle de tous les enfans que nous aurions encore pu avoir par la suite. Pour moi, cela me démonte; je n'y conçois rien.

— Mais peut-être, dit mon oncle Tobie, que ma sœur a agi ainsi par économie. — Bon! bon! dit mon père. Ne faut-il pas que l'oisiveté du docteur Slop soit payée comme s'il faisait l'ouvrage? Il n'en aura pas l'honneur, et peut-être faudra-t-il le payer davantage pour le dédommager de cette perte.

— C'est donc par modestie, reprit mon oncle Tobie, dans toute la simplicité de son ame: ma sœur ne veut apparemment pas qu'un homme l'approche de si près...

Un mouvement fit en ce moment casser la pipe de mon père. Fut-ce dépit, fut-ce accident? Nous saurons cela dans quelques instans.

CHAPITRE XXXIV.

Contre-temps.

Mon père, comme on le sait, était un assez bon philosophe naturaliste. Cela ne l'empêchait pas d'être un peu initié dans la philosophie morale, et l'on voit qu'après avoir cassé sa pipe, il devait, en sa qualité de philosophe, en prendre tout doucement les deux morceaux, et les jeter au feu avec la même tranquillité. Mais c'est ce qu'il ne fit pas. Il se leva au contraire avec précipitation, et les jeta au feu avec violence.

Cela seul annonçait un peu d'humeur et de colère; mais la manière dont il répondit à mon oncle Tobie ne laissa plus aucun doute.

— Elle ne veut pas, dit mon père, en reprenant les expressions de mon oncle Tobie, elle ne veut pas apparemment qu'un homme l'approche de si près! Par le ciel! frère Tobie, vous épuiseriez la patience de Job, et il semble qu'on prenne plaisir à me faire participer aux peines de cet ancien patriarche... — Mais en quoi donc? répond tout surpris mon oncle Tobie... — En quoi? Et vous me le demandez? répliqua mon père, vous? Est-il possible, frère, qu'un homme à votre âge sache si peu ce qui concerne les femmes? — Ma foi! dit mon oncle Tobie, j'ignore tout ce qui peut les regarder. Et il me semble que le choc que je reçus l'année qui suivit la démolition de Dunkerque, dans mon affaire avec la veuve Wadman, et qui ne venait que de mon ignorance, justifie assez l'aveu que je fais, que je ne connais point les femmes, que je ne prétends point les connaître, et que je ne veux pas connaître davantage ce qui peut les regarder... Il me semble! — Il me semble! dit mon père impatienté. Eh bien! il me semble à moi, frère Tobie, que vous devriez au moins savoir distinguer le bon côté d'une femme d'avec le mauvais.

J'ai lu dans le chef-d'œuvre d'Aristote que lorsqu'un homme pense à une chose passée, il baisse les yeux vers la terre; et qu'il les lève au contraire vers le ciel quand il songe à l'avenir.

Apparemment que mon oncle Tobie ne songeait ni au passé, ni au futur: il regardait, mais c'était horizontalement.

Le bon côté d'une femme! disait-il entre ses dents. Son bon côté!... — Je ne sais, frère Shandy, dit-il tout haut, ce que cela veut dire; je n'y conçois rien. L'homme de la lune en sait plus que moi sur ce chapitre.

— Eh bien, frère Tobie, dit mon père, je vais vous l'expliquer

— Volontiers; j'écoute.

— Si un homme, dit mon père, en remplissant une nouvelle pipe, s'assied tranquillement, et qu'il considère la forme, la figure, l'ensemble et l'accord de toutes les parties de cet être singulier qu'on appelle femme, et qu'il les compare analogiquement.....

— Je n'ai jamais bien compris la signification de ce mot, dit mon oncle Tobie...

— Qu'à cela ne tienne, dit mon père, je vais vous la faire comprendre. On entend par analogie une certaine relation, un certain rapport qui dif...... Ici un grand coup à la porte coupa la parole à mon père, et rompit sa définition au milieu d'un mot tout aussi net que sa pipe; et c'est ainsi que se termina la plus remarquable et la plus curieuse dissertation que la spéculation eût peut-être jamais produite. Quelques mois du moins se passèrent sans que mon père pût y revenir; et le sujet de la dissertation n'est pas plus problématique que la possibilité où je suis de trouver l'occasion de la placer un jour quelque part. Il est survenu successivement tant de désordres, tant de revers dans nos affaires domestiques, il est si essentiel que j'en fasse le détail, que je ne sais quand je pourrai songer à autre chose.

CHAPITRE XXXV.

Cela est clair comme le jour.

Une heure et demie? Quoi! vous prétendez qu'il y a une heure et demie de lecture depuis que mon oncle Tobie a tiré le cordon de la sonnette, et qu'on a donné des ordres à Obadiah de seller le gros cheval, et d'aller quérir le docteur Slop? Oui, je le prétends; et l'on ne peut pas dire avec raison que je n'ai pas, poétiquement parlant, donné assez de temps à Obadiah pour aller et revenir. J'avoue pourtant, moralement et même physiquement parlant, que l'homme avait à peine eu le temps peut-être de mettre ses bottes.

Mais cela ne change rien à ma thèse, et si quelqu'un y trouve à redire, si quelqu'un, sa montre à la main, a mesuré l'espace qui se trouve entre le bruit de la sonnette et le coup à la porte, s'il a trouvé par là, comme cela peut être, que l'intervalle n'est que de deux minutes, treize secondes, quatre tierces, qu'en résulte-t-il? Prétendra-t-il qu'il est en droit de m'insulter, parce qu'il s'imaginera que j'ai violé l'unité ou plutôt la probabilité du temps? Qu'il sache que c'est de la succession de nos idées que nous nous en formons une de la durée du temps et de ses simples modes. Voilà quelle est la véritable horloge scolastique, et j'entends, comme homme de lettres, que ce soit par elle que l'on me juge. Je récuse la juridiction de toutes les autres horloges du monde.

Il n'y a que huit milles de Shandy chez le docteur Slop; c'est une circonstance à saisir. Voilà Obadiah qui va et revient, et les parcourt deux fois; il ne fait que ce chemin, et moi, pendant ce temps, j'ai ramené mon oncle Tobie des environs de Namur en Angleterre, en traversant toute la Flandre. Je l'ai tenu malade pendant près de quatre ans; je lui ai fait apprendre trois ou quatre sciences que personne ne peut apprendre parfaitement durant toute sa vie; je l'ai fait voyager ensuite avec le caporal Trim, dans un assez mauvais carrosse à quatre chevaux, depuis Londres jusqu'à sa petite maison dans le fond du comté d'York, à près de deux cents milles de la capitale. Il y est, et depuis long-temps. Tout cela veut dire que l'imagination du lecteur doit être préparée à l'apparition du docteur Slop sur le théâtre. J'ai pensé que cela valait pour le moins les gambades, les airs et les mines dont on nous régale entre les actes.

Critique intraitable! quoi! vous n'êtes pas encore satisfait? Vous voulez toujours que deux minutes, treize secondes, quatre tierces, ne fassent pas davantage que deux minutes, treize secondes, quatre tierces. J'ai dit tout ce que je peux dire sur ce point. Mes raisons pourraient dramatiquement me tirer d'embarras, mais je sais que la circonstance est telle, qu'elle pourrait me condamner biographiquement, et faire passer mon livre pour un roman... Non, non, il n'en sera pas ainsi. On me serre de près, mais je termine d'un seul trait toute dispute. Apprenez, mon cher critique, qu'Obadiah n'était pas à cinquante toises de l'écurie, lorsqu'il rencontra le docteur Slop. Le docteur Slop eut même une preuve très-désagréable de sa rencontre; il ne s'en fallut presque rien qu'elle ne fût tragique.

Imaginez-vous que... Mais ce chapitre est déjà si long, qu'il vaut mieux en commencer un autre pour faire cette histoire.

CHAPITRE XXXVI.

Ragotin n'est pas pire.

Il n'est pas aisé de se faire une idée du docteur Slop. Le père Labute qu'on a tant chanté, qui boit pendant que personne ne le voit, et qui a bu sans que personne ne l'ait vu; le père Labute est bien connu, même de qui ne l'a pas vu, et je me représente aisément sa figure... Mon imagination supplée à sa présence. Mais le docteur Slop! le docteur Slop est bien un autre homme, et qui ne l'a pas vu y perd beaucoup. Figurez-vous cependant une figure haute de quatre pieds et demi perpendiculaires, grosse, trapue, rabougrie, avec un dos de deux pieds et demi de large, et qui porte un ventre au moins sesquilatéral, qui ferait honneur à Silène. Telles sont à peu près les lignes qui forment le contour de l'individu du docteur Slop. Mille coups de pinceau de plus seraient en pure perte; je ne le ferais pas mieux connaître. Ceux-ci, à l'aide de l'Analyse de la beauté, de M. Hogarth, suffisent pour donner une assez juste idée de celle du personnage.

Cet homme ainsi fait, allait doucement, pas à pas, et en trotillant à travers la boue sur les vertèbres d'un assez joli petit bidet, mais qui à peine avait la force de mettre les jambes l'une devant l'autre sous un tel fardeau. Encore si le chemin avait été praticable pour aller à l'amble! Mais il ne l'était pas. Cependant Obadiah, juché sur le gros cheval de carrosse, et piquant de l'éperon, bravait les fondrières, et courait à toute bride au grand galop...

Un moment, je vous prie, ceci mérite une description réfléchie.

Le docteur Slop, en apercevant de très-loin Obadiah qui courait de toute force dans le même sentier, en faisant jaillir de tous côtés la boue en forme de tourbillon, n'aurait peut-être pas eu plus de peur de la plus maligne comète de M. Whiston, que de le rencontrer. Pour ne rien dire du choc du cheval et du cavalier, les seules flaques de boue liquide auraient pu emporter, sinon le docteur lui-même, au moins le bidet du docteur. C'est ainsi qu'il aurait jugé du phénomène qui lui aurait frappé la vue. Mais quelle ne dut point être la terreur et l'hydrophobie du docteur Slop, quand tout à coup, lorsque n'étant pas à cinquante toises de Shandy, et presqu'à l'encoignure d'un angle qui était formé par le mur du jardin, Obadiah et son gros cheval de carrosse tournèrent le coin subitement, et courant avec toute la vitesse imaginable, survinrent inopinément sur le pauvre docteur et sur son bidet? Il n'était pas possible de trouver une rencontre plus funeste. Le bidet du docteur et le docteur lui-même n'y étaient pas plus préparés l'un que l'autre; il était difficile de soutenir un choc aussi rude.

Hélas! que pouvait faire le docteur Slop? Il était prêtre et se signa. Le nigaud! il aurait mieux fait de saisir le pommeau de la selle. Cela est vrai. Il aurait encore mieux fait de s'arrêter tout court, et de ne rien faire du tout. En se signant, il laisse échapper son fouet... Il veut le rattraper entre son genou et le bord de la selle, et il perd l'étrier. Il perd aussi son équilibre, et dans la multitude de ces pertes, le docteur infortuné perd la présence d'esprit; et sans attendre le choc d'Obadiah, il abandonne son bidet à son destin, roule diagonalement du faîte de son cheval, et tombe comme un sac de laine, sans se blesser, et s'enfonce d'un pied dans la boue.

Obadiah ôta deux fois son bonnet pour saluer le docteur Slop; une fois comme il tombait, l'autre quand il le vit enseveli dans la boue.

L'impertinent! c'était bien là le moment de faire des politesses! Un drôle comme cela mériterait qu'on le châtiât, pour n'avoir pas arrêté son cheval, n'en être pas aussitôt descendu, et n'avoir pas aidé au docteur. Monsieur, point d'humeur! Obadiah fit tout ce qu'il put dans cette occasion. Mais le mouvement du gros cheval de carrosse était si violent, qu'il ne pouvait pas

tout faire à la fois. Il tourna d'abord trois fois à l'entour du docteur Slop; et ce ne fut qu'au point où son cheval toujours piétinant, allait recommencer un quatrième cercle, qu'il parvint à l'arrêter, et ce fut avec une telle explosion de boue, qu'il aurait infiniment mieux valu qu'Obadiah n'eût point songé à soulager le pauvre docteur. Il en fut si horriblement couvert, que jamais docteur n'a été si crotté de la tête aux pieds, depuis qu'il y a de la boue et des docteurs au monde.

CHAPITRE XXXVII.

Combien de choses à développer.

L'accident du docteur était arrivé si près de la maison, qu'Obadiah ne jugea pas à propos d'aider le docteur Slop à remonter sur son petit bidet. Il le conduisit, tel qu'il était, à la salle où mon père, en ce moment, faisait sa dissertation à mon oncle Tobie, sur la nature des femmes. Sans fouet, sans être essuyé, et tout couvert de boue, le docteur Slop, comme le fantôme d'Hamlet, restait à la porte de la salle, immobile et sans ouvrir la bouche. Il y fut plus d'une minute et demie. A la fin, mené par Obadiah, qui le tenait par la main, il fit quelques pas, et il est difficile de décider ce qui causa le plus de surprise à mon père et à mon oncle Tobie, de la présence ou de la figure du docteur Slop.

Le pauvre docteur était si couvert de fange, qu'il n'y avait pas un seul grain de l'explosion qui n'eût fait son effet; et c'était ici une belle occasion pour mon oncle Tobie de triompher à son tour de mon père. Quel homme, en voyant le docteur Slop dans cet état, n'eût pas été de son opinion? n'eût pas décidé que ma mère ne devait pas infiniment se soucier de permettre qu'il l'approchât de trop près? C'eût été un argument *ad hominem.* Mais mon oncle Tobie ne jugea pas à propos d'en faire usage. Il n'était pas dans son caractère d'insulter personne.

La présence du docteur Slop, comme je viens de le dire, n'était pas moins problématique en ce moment que l'état dans lequel il paraissait. Cependant, pour le peu que mon père y eût réfléchi, il lui aurait été facile de résoudre ce problème. Il avait effectivement averti le docteur Slop, huit jours auparavant, que ma mère était prête d'accoucher. Il n'avait rien fait dire au docteur depuis ce temps-là; le docteur n'avait rien appris; il était tout naturel qu'il vînt faire un tour à Shandy, pour voir ce qui se passait: il y avait même de la politique à faire ce voyage.

Mais malheureusement l'esprit de mon père prit à gauche dans cette recherche. Il ne s'attacha qu'à l'action de tirer le cordon de la sonnette, et qu'au grand coup frappé à la porte. C'était agir à la manière des critiques, qui prennent tout à la lettre. En agissant donc comme eux, mon père mesura aussitôt l'intervalle qui se trouvait entre ces deux événemens, et s'obstina si fort à en calculer le résultat, qu'il ne vit rien autre chose. Malheureuse infirmité! tu es commune aux plus grands mathématiciens! Ils épuisent leurs forces sur la démonstration, et il ne leur en reste plus pour tirer le corollaire, qui pourrait cependant être utile.

L'action de tirer le cordon, et le grand coup frappé à la porte, firent aussi de fortes impressions sur l'esprit de mon oncle; mais ce fut pour y exciter des idées bien différentes. Quelque inconciliables qu'elles fussent, elles lui rappelèrent le souvenir d'un fameux ingénieur, du célèbre Stévinus. Quel rapport Stévinus pouvait-il avoir avec le bruit de la sonnette et du coup de marteau à la porte?... C'est là un autre problème. J'en aurai bien d'autres par la suite à résoudre, et je devrais me hâter de donner la solution de celui-ci. Mais voyons auparavant ce que je dirai dans le chapitre suivant. Je sais bien que je n'en sais pas encore un mot.

CHAPITRE XXXVIII.

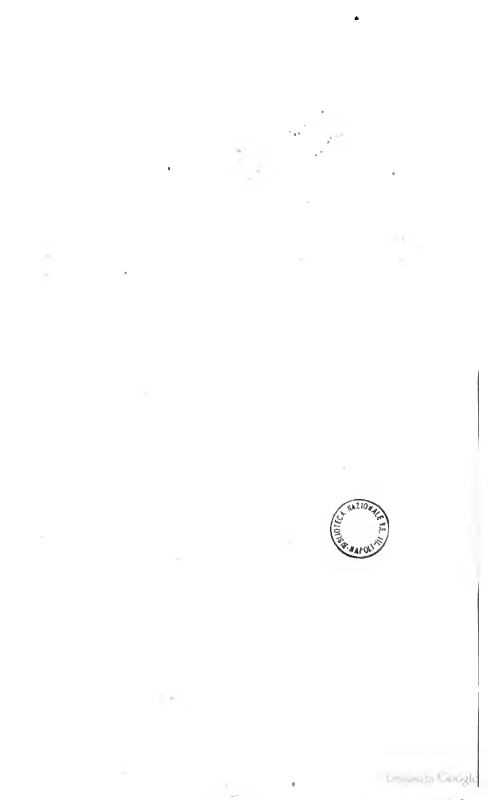
Il ne peut rien faire.

Ecrire ne diffère de la conversation que par le nom, surtout quand on ménage cet art comme je le fais. Un homme de bon sens ne

Chap. XXXVI

[illegible]




BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. III · NAPOLI

dit jamais ce qu'il pense en causant, et un auteur qui connaît les limites de la décence et de la politesse, sait aussi où il doit s'arrêter. Il doit respecter la pénétration et le jugement du lecteur, et lui laisser toujours le plaisir d'imaginer et de deviner quelque chose. Je déteste un livre qui me dit tout, et l'on voit bien que j'écris le mien d'après ma manière de penser. J'ai toujours soin de laisser à l'imagination de ceux qui me lisent, un aliment propre à la soutenir dans une activité qui égale la mienne.

C'est à présent leur tour. La chute du docteur Slop, les circonstances qui la précèdent et la suivent, sa triste apparition dans la salle, en voilà assez pour aiguillonner l'imagination du lecteur.

Il peut, par exemple, s'imaginer que le docteur Slop a conté son histoire, qu'il l'a contée avec toute l'emphase, toute l'exagération que son esprit lui a suggérées. Il peut aussi supposer qu'Obadiah n'a pas oublié la sienne, et qu'il en a fait le récit avec un chagrin affecté, quoiqu'il eût la plus grande envie de rire. Il peut mettre ces deux figures en pendant l'une vis-à-vis de l'autre. D'un côté, il peut s'imaginer que mon père est allé voir ma mère. Enfin, pour conclure ce travail de l'imagination, il peut se figurer qu'il voit le docteur Slop lavé, frotté, vergeté, plaint, et chaussé d'une paire d'escarpins d'Obadiah, et marchant déjà vers la porte, tout prêt à opérer.

Mais trêve ! trêve ! arrêtez, docteur Slop ! N'allez pas plus loin ! Suspendez l'impatience de votre main avide ! Remettez-la sans façon sous votre veste pour la tenir chaudement. Vous ignorez les obstacles, vous ne savez point les causes secrètes qui retardent l'opération que vous êtes empressé de lui faire faire. Vous a-t-on, docteur Slop, vous a-t-on dit une clause sacrée du traité solennel qui vous amène ici ? Savez-vous qu'on vous préfère en ce moment, une des filles de Lucine ? Cela n'est que trop vrai ; et d'ailleurs, que pouvez-vous faire ? Voyez, regardez, tâtez, fouillez-vous. Vous avez oublié tous vos outils. Votre tire-tête, votre forceps de nouvelle invention, votre petite seringue, que sais-je ? Vous n'avez rien apporté. Tout cela est dans le sac vert qui est suspendu au chevet de votre lit entre vos deux pistolets....

— Ciel ! terre ! mer ! s'écria mon père, et que venez-vous donc faire ? Frère ! vite le cordon, sonnez Obadiah, et qu'il aille les chercher au grand galop, sur le cheval de carrosse.

L'emportement de mon père se calma un peu. Dépêche-toi, Obadiah, dit mon père, dès qu'il le vit. Je te donnerai une couronne à ton retour. — Je t'en donnerai une autre, dit mon oncle Tobie, va vite. — Oui, dit le docteur Slop, la chose presse.

CHAPITRE XXXIX.

Comme il court !

Mon père, mon oncle Tobie, et le docteur Slop s'assirent tous trois auprès du feu. Il y avait déjà quelques instans qu'ils y étaient sans rien dire, lorsque mon oncle Tobie adressa la parole au docteur Slop.—Docteur, lui dit-il, votre arrivée subite et imprévue m'a, sur-le-champ, rappelé à la mémoire un de mes meilleurs amis ; c'est le grand Stévinus, un de mes auteurs favoris.—En ce cas, dit mon père, en se servant de l'argument *ad crumenam*, je parie vingt guinées contre la couronne que l'on donnera à Obadiah lorsqu'il sera de retour, que ce Stévinus était ingénieur, ou, pour le moins, qu'il a écrit quelque chose directement ou indirectement sur la science des fortifications.

— Cela est vrai, répondit mon oncle. — Je l'aurais juré, dit mon père. Je ne vois pas pourtant, continua-t-il, quelle liaison, quel rapport il peut y avoir entre l'arrivée subite du docteur Slop, et un discours sur l'architecture militaire. Mais il n'importe de ce qu'on parle, que le sujet de la conversation y ait trait ou non, vous êtes sûr, vous, mon frère, de parler de vos fortifications. En vérité, frère Tobie, je ne voudrais pas, pour je ne sais combien, avoir la tête aussi farcie que vous l'avez, de courtines, d'ouvrages à cornes...

— Je le crois, dit le docteur Slop, en interrompant mon père, et en riant immodéré-

ment de l'équivoque que ces mots présentent à l'esprit.

Denis le critique lui-même, n'avait pas plus d'horreur que mon père pour les équivoques et les jeux de mots. Une pointe, en quelque temps que ce fût, le mettait de mauvaise humeur. Il a dit vingt fois qu'il aimerait autant qu'on lui donnât une chiquenaude sur le nez, que de l'interrompre par un quolibet.

—Monsieur, dit mon oncle Tobie, en portant la parole au docteur Slop, les courtines dont parle ici mon frère Shandy, n'ont aucun rapport à celles qu'il vous plaît de sous-entendre. Je sais cependant que du Cange dit quelque part, que ce sont les courtines des fortifications qui ont donné le nom à celles-ci. Les autres ouvrages que cite aussi mon frère, n'ont rien de commun non plus avec ce qui vous est venu à l'esprit. Mon cher oncle Tobie faisait cette explication avec toute la bonne foi possible. — Il faut, monsieur, que vous sachiez, ajouta-t-il, que le mot de courtine, dont nous faisons usage, exprime cette partie du rempart qui est entre deux bastions, et qui les unit. Les assiégeans attaquent rarement les courtines, parce qu'on sait, en général, qu'elles sont bien flanquées. Cependant, continua mon oncle Tobie, on les assure encore, en plaçant au-devant des ravelins, qu'on a soin d'étendre au-delà du fossé. Il y a un grand malheur pour ceux qui ne sont pas bien au fait de cette matière; ils confondent souvent le ravelin avec la demi-lune, qui est bien différente. Ce n'est pas, pourtant, qu'elle le soit, ni dans sa forme, ni dans sa figure: elle est construite comme le ravelin. Ces deux ouvrages consistent en deux faces qui font un angle saillant avec les gorges, en forme de croissant.—Et en quoi donc se trouve la différence, dit mon père un peu animé?—Dans la situation, reprit aussitôt mon oncle Tobie. Tenez, frère, quand un ravelin est devant la courtine, c'est un ravelin; mais quand un ravelin est devant un bastion, le ravelin, alors, n'est plus ravelin, c'est une demi-lune. De même une demi-lune est une demi-lune, et rien de plus, quand elle est devant un bastion; mais si elle change de place, si elle est formée devant la courtine, alors ce n'est plus une demi-lune. La demi-lune, en ce cas, ce n'est pas une demi-lune, c'est un ravelin.

— Voilà une très-belle explication, dit mon père; mais il me semble que votre brillante architecture militaire a ses côtés faibles comme toutes les autres sciences.

— Pour ce qui est des ouvrages à cornes, reprit mon oncle Tobie, et mon père soupira... ces sortes d'ouvrages font une partie considérable d'un ouvrage extérieur. Les ingénieurs français les appellent ouvrages à cornes. On ne les construit communément que pour couvrir des endroits faibles. Ils sont formés de deux épaulemens ou demi-bastions: je les aime beaucoup, ils me plaisent, et si vous voulez faire un tour de promenade, je pourrai vous en faire voir un très-beau. Le docteur Slop avait encore besoin de la chaleur du feu pour se sécher, et mon oncle Tobie, qui ne perdait pas un moment, avoua que quand on les couronnait, ils en étaient beaucoup plus forts: mais alors, dit-il, ils coûtent prodigieusement, et prennent beaucoup de terrain. A mon avis, ils sont plus utiles pour couvrir ou pour défendre la tête d'un camp, que pour toute autre chose, autrement la double tenaille...

—Par la mère qui nous a portés! s'écria mon père, qui ne pouvait plus se contenir, vous feriez périr un saint d'ennui. Nous replongerez-vous donc toujours dans cet eau si souvent battue? Vous avez la tête si remplie de vos diables d'ouvrages, que quoique ma femme soit en mal d'enfant, et que vous l'entendiez d'ici jeter les hauts cris, vous voulez emmener le chirurgien...—L'accoucheur, s'il vous plaît, dit le docteur Slop.—A la bonne heure, dit mon père. Il m'est indifférent de vous donner le titre que vous voudrez; mais je voudrais que l'art des fortifications fût au diable, lui et ses inventeurs. Il a causé la mort à des milliers d'hommes, et il sera cause de la mienne à la fin. On me donnerait Namur avec ses remparts, ses mines, ses contremines, ses chemins couverts, ses contrescarpes, ses palissades, ses ravelins, ses demi-lunes, ses bastions, que je n'en voudrais point, s'il fallait me charger la mémoire de tant de choses.

Mon oncle Tobie souffrait les injures avec patience. Ce n'était cependant pas faute de

courage. J'ai déjà dit qu'il en avait, et j'ajoute ici que dans les occasions raisonnables, s'il y en a de telles quand il est question de se battre, il n'y avait point d'homme en qui j'eusse eu plus de confiance. Sa patience ne venait ni d'insensibilité, ni de pesanteur dans son intelligence. Il sentait vivement ici l'insulte que lui faisait mon père. Mais il était d'un caractère doux, paisible, tranquille; les élémens dont il était formé étaient ensemble d'un accord parfait. C'était un mélange amical que la nature avait exactement bien proportionné. Jamais la vengeance n'entra dans son esprit.

Un jour, pendant qu'il était à dîner, un gros cousin semblait prendre plaisir à l'importuner par ses bourdonnemens. Il cherchait à l'attraper; mais il le manqua plusieurs fois. A la fin il l'attrape. Il se lève aussitôt de table et va ouvrir la fenêtre. — Va, va-t'en, pauvre diable, dit-il, je ne te ferai point de mal; va, le monde est assez grand pour te contenir, toi et moi.

Je n'avais que dix ans quand cette aventure arriva. Soit que l'action de mon oncle Tobie fût à l'unisson de la sensibilité de mes nerfs, dans cet âge de compassion, et qu'elle fit vibrer sur moi la plus agréable sensation, soit que la manière dont cela se fit me plût, soit.... enfin, j'ignore par quel charme, par quelle secrète magie, si ce fut le ton de voix, si ce fut l'harmonie de mouvement, d'accord avec la pitié, qui trouva ainsi le chemin de mon cœur. Je sais seulement que cette leçon de bienfaisance universelle que me donna mon oncle Tobie, ne s'est jamais effacée de mon esprit. A Dieu ne plaise, pourtant, que je veuille affaiblir l'effet qu'a eu sur moi l'étude des belles-lettres, soit à l'université, soit dans les autres endroits où j'ai puisé les principes de mon éducation! J'en sens tout le prix; mais, avec tout cela, il me semble que c'est à cette impression accidentelle que je dois presque toute ma sensibilité.

Vous, parens! vous, gouverneurs, instituteurs, précepteurs de la jeunesse, servez-vous de l'exemple que je viens de citer! Il vaut tous les traités de philanthropie qu'on ait jamais écrits.

On connaissait les caprices, la marotte, le tic favori de mon oncle Tobie. C'était à cela, jusqu'à présent, que j'avais borné l'esquisse de son portrait. Je n'ai pas voulu laisser échapper ce trait marqué de son caractère moral. Il s'en fallait beaucoup que mon père, ainsi qu'on a déjà pu l'observer, fût doué de cette humeur patiente et tranquille. Sa sensibilité était plus prompte, plus vive, et elle n'allait jamais sans un peu d'aigreur; mais cette légère âcreté n'allait jamais en malice. Elle s'évaporait plutôt en saillies, en plaisanteries. Avec cela, mon père était d'un naturel franc, généreux et toujours prêt à se rendre à la conviction; et dans ces petites ébullitions d'humeur aiguë contre les autres, et surtout contre mon oncle Tobie, qu'il aimait beaucoup, il sentait mille fois plus de peine qu'il n'en faisait ressentir. Il n'y avait que l'affaire de ma tante Dinach, et le succès de ses hypothèses, qui le faisaient sortir de son caractère. Oh! pour cela, rien ne pouvait le faire fléchir; il restait ferme comme un roc.

Son caractère et celui de mon oncle Tobie ne se développèrent jamais mieux que dans cette contestation qui survint entre eux, au sujet de Stévinus.

Il n'est pas, mon cher lecteur, que vous n'ayez *à parte* quelque manie particulière, que vous ne montiez de temps en temps sur quelque califourchon qui vous fasse courir bien loin. Vous savez, par conséquent, tout aussi bien que moi, le plaisir que l'on ressent quand on touche désagréablement cette corde. Jugez de l'impression que dûrent faire les imprécations de mon père sur l'esprit de mon oncle Tobie! Il les sentit jusqu'au vif.

Mais qu'est-ce qu'il fit? Comment se comporta-t-il? Ah! monsieur, de la manière la plus généreuse et la plus noble. Mon père n'eut pas sitôt mis fin à sa fougueuse insulte, que mon oncle Tobie se détourna du docteur Slop, à qui il adressait en ce moment la parole, et, sans la moindre émotion, fixa mon père avec des yeux si doux, si paisibles, si tendres, avec un front si serein, si tranquille, avec un air qui annonçait tant de bonté, tant d'affection! Mon père en fut pénétré jusqu'au fond du cœur. Il se lève de sa chaise, se saisit des deux mains de mon oncle Tobie qu'il serre entre les siennes. — Frère Tobie! s'é-

cria-t-il, cher frère ! je te demande mille pardons. Pardonne-moi, je te prie, ces accès d'humeur ! Ils ne viennent pas de moi, je les tiens de ma mère.

— Ce n'est rien, mon cher frère, dit mon oncle Tobie, n'en parlons pas, ce n'est rien : tu peux m'en dire dix fois plus, je ne m'en fâcherai point.

— J'aurais cette indignité, moi, mon cher Tobie ? Il y a de la bassesse à offenser la moindre personne, et j'offenserais un frère qui est si bon, si doux !... qui a si peu de ressentiment ? Fi ! cela est lâche. — Ne te contrains point, mon cher frère, dit mon oncle Tobie ; dis-moi tout ce que tu voudras.

— Et qu'ai-je à trouver à redire, s'écria mon père, à tes amusemens et à tes plaisirs ? Le seul reproche, et c'est à moi que je devrais le faire, serait de ne pas les varier, et les augmenter.

— Frère Shandy, répondit mon oncle Tobie en le fixant agréablement, tu te trompes beaucoup à cet égard. C'est augmenter mes plaisirs, que de donner à ton âge de nouveaux soutiens à la famille Shandy.

— Parbleu ! dit le docteur Slop, monsieur Shandy se fait par-là du plaisir à lui-même.

— Point du tout, dit mon père d'un air renfrogné.

CHAPITRE XL.

La dissertation.

— C'est par principe, dit mon oncle Tobie, que mon frère en agit ainsi.— Oui, oui, dit le docteur Slop, il agit en cela comme les gens mariés.— Mais à quoi bon tout ceci, dit mon père ? cela vaut-il la peine d'en parler ?

CHAPITRE XLI.

Autre anicroche.

Mon oncle Tobie et mon père, à la clôture de la scène, étaient tous deux debout, se raccommodant ensemble comme Brutus et Cassius.

Mon père, en prononçant les trois derniers mots, s'assit. Mon oncle Tobie suivit exactement son exemple, si ce n'est pourtant qu'avant de se remettre sur sa chaise, il tira le cordon pour faire venir Trim qui était dans l'antichambre. La maison de mon oncle Tobie était vis-à-vis celle de mon père : il dit à Trim d'aller lui chercher Stévinus.

D'autres n'auraient peut-être jamais parlé de Stévinus ; mais le cœur de mon oncle Tobie n'avait point de fiel. Il continua de discourir sur le même sujet, pour faire voir à mon père qu'il n'avait aucun ressentiment.

— Votre apparition subite, docteur Slop, dit mon oncle Tobie en reprenant le discours, m'a sur-le-champ fait souvenir de Stévinus ; et l'on pense bien que mon père ne s'avisa plus de vouloir gager que Stévinus était un ingénieur.

Et je m'en suis souvenu, continua mon oncle Tobie, parce que c'est lui, Stévinus, ce fameux ingénieur, qui a inventé ce chariot à voiles qu'avait le prince Maurice de Nassau, et qui allait si vite, que cinq ou six personnes, en quelques minutes, pouvaient se trouver à trente milles d'Allemagne du lieu où elles étaient parties.

— Parbleu ! dit le docteur Slop, votre domestique est boiteux. Vous auriez bien pu lui épargner la peine d'aller chercher la description de cette voiture dans Stévinus. Je la connais. A mon retour de Leyde, en passant par La Haye, je fis deux grands milles à pied, exprès pour l'aller voir à Scheuling.

— Deux milles ! voilà grand'chose, répliqua mon oncle Tobie, en comparaison de ce que fit le savant Peiresc pour satisfaire sa curiosité ! Il alla, lui, exprès et à pied, de Paris à Scheuling pour voir cette merveille, et y compris son retour, il fit près de cinq cents milles.

Il y a des gens qui ne peuvent souffrir qu'on renchérisse sur eux.

— Votre Peiresc était bien fou, dit le docteur Slop. Mais remarquez, je vous prie, que le docteur Slop ne disait point cela par mépris pour Peiresc ; il ne le disait que parce que ce long voyage qu'il avait entrepris à

pied, par amour des sciences, réduisait à rien l'exploit du docteur Slop.

Oui, c'était un grand fou, reprit-il encore une fois.—Mais pourquoi cela? dit mon père, en prenant le parti de mon oncle Tobie; d'abord parce qu'il était encore fâché de l'insulte qu'il lui avait faite, et ensuite parce que la chose commençait à l'intéresser?—Pourquoi cela? dit-il, pourquoi Peiresc ou tout autre serait-il blâmable de chercher à acquérir de la science? Je ne connais point le chariot à voiles de Stévinus. J'ignore sur quels principes il a construit cette machine; mais il a fallu que ce fût sur des principes bien solides, pour qu'elle pût produire l'effet prodigieux dont parle mon frère. La tête de Stévinus elle-même devait être une machine bien organisée.

—Il est certain, répliqua mon oncle Tobie, avec un air de satisfaction, que Stévinus était un grand homme, et que sa machine faisait l'effet que je viens d'en dire. Peiresc, qui n'est pas suspect, en dit même bien plus, lorsqu'il parle de son mouvement: *Tam citus erat, quàm erat ventus*; ce sont ses termes; et si je n'ai pas oublié mon latin, cela veut dire qu'il était aussi léger que le vent..... Pour moi.

—Pardon, mon cher frère, dit mon père à mon oncle Tobie, si je vous interromps. Mais dites-nous, docteur Slop, vous qui l'avez vue, sur quels principes on a fait mouvoir si rapidement cette singulière voiture?—Oh! sur des principes... des principes... en vérité ce sont de.... jolis principes.... et je me suis souvent étonné, continua-t-il en éludant la question, que quelques-uns de nos seigneurs qui habitent des pays plats, tels que le nôtre, et qui ont de jeunes femmes, n'aient pas fait faire quelque voiture semblable. Elle est expéditive, et dans les cas pressés où se trouvent les jeunes femmes de temps en temps, on serait sur-le-champ à leur secours, pourvu qu'il y eût du vent. D'ailleurs, il y aurait de l'économie à se servir du vent qui ne coûte rien, qui ne mange rien, au lieu que les chevaux coûtent et mangent beaucoup.

—Eh bien! dit mon père, c'est précisément parce que le vent ne coûte rien, qu'il serait dangereux de s'en servir, et que le projet est mauvais. C'est dans la consommation des productions de notre sol et de nos manufactures que l'on trouve le moyen de faire subsister ceux qui ont faim. C'est cela qui donne de l'aliment au commerce, qui fait circuler l'argent, qui nous apporte de nouvelles richesses, qui soutient le prix de nos terres. J'avoue pourtant que si j'étais prince, je récompenserais magnifiquement les inventeurs de machines aussi industrieuses. Il faut encourager le génie; mais j'en supprimerais absolument l'usage.

Mon père était là dans son élément. Il allait continuer sa dissertation sur le commerce, ainsi qu'avait fait mon oncle Tobie sur les fortifications. Mais à la perte sans doute de beaucoup de connaissances très-importantes qu'il aurait développées, il était écrit dans les livres du destin que mon père ne pourrait continuer aucune dissertation ce jour-là; car, comme il ouvrait la bouche pour dire une autre phrase.....

CHAPITRE XLII.

Prélude.

Voilà le caporal Trim qui entre chargé de Stévinus. Il était trop tard. La matière s'était épuisée sans lui; il y avait un autre sujet sur le tapis.—Trim, dit mon oncle Tobie en remuant la tête, tu peux remporter le livre.

—Pourquoi? dit mon père. Trim, continua-t-il en badinant, regarde auparavant si tu n'apercevrais pas quelque chose qui eût l'air d'un chariot à voiles.

Trim avait appris à obéir au service, et sans faire la moindre observation, il pose le livre sur une table et se met à le feuilleter. —Je n'y trouve rien, dit le caporal; cependant je veux m'en assurer. Le voilà aussitôt qui prend les deux ais de la couverture du livre, les joint l'un contre l'autre, et laisse les feuilles suspendues. Il donne une secousse. —Oh! oh! s'écria-t-il, voilà quelque chose qui en est sorti; mais cela ne ressemble pas à un chariot.

— C'est un papier, dit mon père en souriant; vois un peu ce que c'est. Trim se baisse, ramasse le papier, il jette un coup d'œil, et dit qu'il croit que c'est un sermon. Un sermon! ma foi! oui. Du moins, c'en a-t-il bien l'air. Ça commence tout juste comme un sermon.

— Je ne conçois pas, dit mon oncle, comment il est possible qu'un sermon ait pu se fourrer dans mon Stévinus.

—Je ne sais pas non plus, dit Trim; mais ce n'en est pas moins un sermon; et pour preuve, si monsieur le veut, j'en lirai quelque chose. Il faut noter que Trim aimait autant à s'entendre lire, qu'à s'entendre parler.

— Moi, je le veux bien, Trim, dit mon oncle.

— Et moi, dit mon père, j'ai toujours une forte inclination pour vouloir approfondir les choses qui me traversent par des fatalités aussi extraordinaires que celles-ci. Obadiah n'est point encore de retour, et nous n'avons rien à faire.—Parbleu! frère! pourvu que le docteur y consente, dites à Trim de nous en lire quelques pages. Il paraît avoir bonne volonté, et s'il est aussi capable.

— Aussi capable!..... dit Trim, j'ai servi de clerc pendant deux campagnes à l'aumônier de notre régiment.

—Je peux vous certifier, ajouta mon oncle Tobie, qu'il le lira aussi bien que moi. Trim était le soldat le plus savant qu'il y eût dans ma compagnie, et il aurait eu la première hallebarde, s'il n'avait malheureusement pas été blessé.

Trim, flatté de ce que disait son maître, mit la main sur sa poitrine, et lui fit une profonde inclination. Puis mettant son chapeau sur le parquet, et prenant le sermon de la main gauche, pour avoir la droite, il avance avec assurance au milieu de la chambre, afin de mieux voir ses auditeurs, et d'en être mieux vu.

CHAPITRE XLIII.

Il est toujours tout prêt.

On ne pouvait guère être mieux préparé que ne l'était le caporal. Il allait commencer; mais mon père voulut savoir du docteur Slop s'il n'avait point de difficulté à proposer contre cette lecture. — Moi? dit le docteur Slop, aucune; car on ne voit point de quel côté peut pencher celui qui a fait cet ouvrage. Il se peut qu'il soit d'un théologien de notre église aussi bien que de la vôtre, et dans ce doute nous courons le même hasard. — Oh! pour ça, dit Trim, ce n'est ni d'un côté, ni de l'autre. Il ne s'agit ici que de la conscience.

La raison de Trim égaya ses auditeurs, excepté pourtant le docteur Slop, qui tourna la tête vers lui, et lui jeta un coup d'œil peu favorable.

—Ainsi, Trim, tu peux commencer, dit mon père; mais lis distinctement. — J'aurai ce soin là, monsieur, répondit le caporal, qui fit en même temps un petit mouvement de la main droite pour demander de l'attention et du silence.

CHAPITRE XLIV.

Avis.

Ce que Trim va lire mérite assurément qu'on ait égard à ce qu'il réclame. Mais je ne puis, malgré cela, m'empêcher de parler un peu, et c'est pour donner une idée de son attitude. Peut-être vous imaginerez-vous qu'elle était gênée, roide, pesante, perpendiculaire; qu'il divisait exactement le poids de son corps sur ses deux jambes; que ses yeux étaient fixés comme s'il eût été sous les armes; que son regard était fier, déterminé; qu'il tenait son sermon serré dans sa main gauche, comme il aurait tenu son fusil. Enfin, vous pourriez peut-être vous figurer que Trim était là comme s'il eût été dans son peloton prêt à livrer

combat. Point du tout. L'attitude de Trim était toute différente.

Il était en face de son moule, le corps incliné en avant, de manière qu'il faisait juste un angle de quatre-vingt-cinq degrés et demi sur le plan de l'horizon. C'est le véritable angle persuasif d'incidence; et les bons prédicateurs le savent bien. Aussi n'est-ce pas pour eux que je fais cette remarque, c'est pour les mauvais. On peut parler et prêcher dans tout autre angle; cela est certain, et cela se fait même tous les jours; mais avec quel effet?... Je laisse aux connaisseurs à en juger.

Mais voici une chose dont je juge moi-même. C'est que la nécessité de cet angle précis de quatre-vingt-cinq degrés et demi d'une exactitude mathématique, est une démonstration évidente que les arts et les sciences se prêtent des secours mutuels.

Comment, et c'est ce qui reste à savoir, comment le caporal Trim put-il saisir cette attitude avec tant de précision, lui, qui ne savait pas distinguer un angle aigu d'avec un angle obtus? Est-ce le hasard, le bon sens, l'imitation ou la nature qui lui donna cette attitude? C'est ce que je n'entreprends point de décider en ce moment. Mais ce livre-ci est une espèce d'encyclopédie des arts et des sciences; et j'examinerai cette question lorsque je traiterai de l'éloquence du sénat, de la chaire, du barreau, des cafés, des ruelles et de la salle de compagnie.

Il se tint donc, et je le répète, afin que l'on se représente bien sa posture, il se tint le corps incliné en avant, sa jambe droite était ferme sous lui, et portait les sept huitièmes de tout son poids. Son pied gauche, dont le défaut n'était pas désavantageux, avançait un peu. Ce n'était ni de côté, ni en avant, mais dans un *medium* agréable. Son genou était plié, mais peu, et seulement pour tomber dans les limites de cette ligne presque imperceptible de la beauté; et j'ajoute aussi de la ligne de science, de dignité, etc. Considérez en effet, monsieur, que son genou avait à soutenir la huitième partie de son corps. C'est un cas où la position de la jambe est déterminée. Le pied ne doit pas être, dans ce cas, plus avancé, le genou plus plié qu'il ne faut pour recevoir mécaniquement le poids qu'on lui destine et le porter.

Je recommande ceci aux peintres. Dois-je ajouter aux orateurs? Je ne le crois pas. S'ils parlent debout et qu'ils ne suivent pas cette règle, ils doivent tomber sur le nez; c'est un assez bon avis.

Mais en voilà bien assez aussi sur les pieds, le corps et les jambes du caporal Trim. Il tenait son sermon avec légèreté, sans négligence. C'est un soin qu'il avait confié à sa main gauche, tandis que son bras droit tombait négligemment le long de son côté, selon les lois de la nature et de la gravité, et il faut remarquer que cette main était ouverte, tournée vers ses auditeurs, et prête, au besoin, à aider le sentiment.

Les yeux et les muscles de tout le visage du caporal étaient dans une parfaite harmonie avec tout le reste de son individu, l'air libre, sans gêne, sans contrainte, le regard assuré, mais sans effronterie.

Que les critiques ne me demandent point comment le caporal Trim vint à bout de se tenir ainsi; j'ai déjà prévenu que je l'expliquerais. C'est assez de savoir maintenant qu'il se tint de cette façon devant mon père, devant mon oncle Tobie, et le docteur Slop. Il avait l'air d'un orateur rompu dans son métier. C'eût été un excellent modèle pour un statuaire. Je doute que le plus ancien professeur d'un collége, que le professeur d'hébreu lui-même se fût mieux posté.

Enfin, Trim fit une révérence, toussa, et lut ce qui suit.

CHAPITRE XLV.

Le sermon.

Épître de saint Paul aux Hébreux, chap. 13, vers. 18.

Car nous sommes persuadés d'avoir une bonne conscience.

— « Nous sommes persuadés d'avoir une « bonne conscience?... »

— Un moment, Trim, dit mon père en l'interrompant. Tu ne donnes pas le ton qu'il

faut à cette sentence. Il semble que tu affectes de parler du nez et de prendre un accent railleur, comme si le prédicateur allait se plaindre de l'apôtre.

— C'est aussi ce qu'il va faire, dit Trim. — Point du tout, répliqua mon pére en souriant.

— Et moi, monsieur, dit le docteur Slop, je crois au contraire que Trim a raison. La manière rude dont il relève les paroles de l'apôtre annonce qu'il va blâmer sa doctrine. — C'est sûrement là un écrivain protestant. — Et à quoi, s'il vous plaît, en jugez-vous? Il n'a encore rien dit ni pour ni contre aucun des deux dogmes. — Cela est vrai : mais c'est que chez nous les prédicateurs répètent avec plus de respect ce que les apôtres ont dit; et si cet homme-là était dans certains pays, je vous jure qu'à son seul début on le logerait pour sa vie à l'inquisition. — L'inquisition? dit mon oncle Tobie : est-ce un édifice ancien ou moderne? — Il n'est pas question ici d'architecture, répondit le docteur Slop. — L'inquisition!... Ah! monsieur, reprit le caporal, c'est la plus horrible chose...— L'ami, s'écria mon père, gardes-en la description pour toi, j'en déteste jusqu'au nom. — Une inquisition modérée telle qu'à Rome et dans toute l'Italie, répliqua le docteur Slop, doit être considérée sous un autre point de vue. Elle peut être très-utile dans bien des cas. Mais il s'en faut beaucoup que j'approuve la rigueur excessive qu'elle exerce dans d'autres pays. — Que le ciel ait pitié de ceux qui tombent entre ses mains! dit mon oncle Tobie. — *Amen*, s'écria Trim : Dieu sait que mon pauvre frère est dans leurs griffes depuis quatorze ans. — Ton frère? Mais tu ne m'as jamais parlé de cela, reprit avec précipitation mon oncle Tobie. Trim, comment cela est-il arrivé? — Ah! monsieur, cette histoire vous ferait saigner le cœur. C'est l'affliction de ma vie. Mais elle est trop longue pour vous la raconter à présent; je vous la dirai quelque jour que nous travaillerons au boulingrin. Je puis pourtant vous la dire en abrégé. C'est à Lisbonne, monsieur. Mon frère Thomas y était passé. Il servait un négociant. Il devint amoureux de la veuve d'un juif et l'épousa. Chacun fait ce qu'il peut dans ce monde : ils se mirent à vendre du boudin et des saucisses. Hélas! une nuit qu'ils dormaient tranquillement à côté l'un de l'autre, on vint les enlever, et on les traîna dans les prisons de l'inquisition avec deux petits enfans. Que le bon Dieu ait pitié de lui! s'écria Trim en soupirant. Ils y sont encore. C'était le meilleur garçon, continua Trim en tirant son mouchoir de sa poche, qui ait jamais existé.

Les larmes gagnèrent si fort Trim, qu'il mouilla dans un instant son mouchoir en les essuyant. Un silence morne régna quelques minutes dans la salle : le sentiment de la compassion y avait pénétré.

— Allons Trim, dit mon père, dès qu'il vit que sa douleur était moins vive, un peu de courage. Oublie cette triste histoire, et continue de lire. Je suis fâché de t'avoir interrompu.

Le caporal Trim s'essuya le visage, remit son mouchoir dans sa poche, fit une inclination, et recommença sa lecture.

CHAPITRE XLVI.

Enfin le sermon commence.

Épître de saint Paul aux Hébreux, chap. 13, vers. 18.

Car je suis persuadé d'avoir une bonne conscience...

« Je suis persuadé!.... je suis persuadè « d'avoir une bonne conscience!... S'il y a, « en effet, quelque chose dans cette vie sur « laquelle un homme doive compter; s'il y a « quelque chose à la connaissance de laquelle « il doive parvenir sur une évidence incon- « testable, c'est de savoir si sa conscience « est bonne ou non. Il ne lui faut qu'un peu de « réflexion pour connaître le véritable état de « ce registre. Ses pensées, ses désirs doivent « se retracer facilement à sa mémoire; il « doit se souvenir aisément de tout ce qu'il « a fait : les vrais motifs de toutes les actions « de sa vie ne peuvent échapper à la moindre « de ses recherches.

« On peut se laisser tromper par les apparences sur d'autres sujets. A peine, selon la plainte du sage, pouvons-nous deviner les choses qui sont sur la terre, et celles qui frappent le plus nos yeux. Mais ici, quelle différence! L'esprit a tous les faits, toute l'évidence en lui-même. La toile qu'il a ourdie est sous sa perception; il en connaît la texture, la finesse; il sait pour combien chaque passion est entrée dans ce tissu, en opérant sur les plans divers que le vice ou la vertu lui a présentés. »

Le style en est bon, dit mon père, et Trim lit à merveille.

« Mais si la conscience n'est autre chose que cette faculté qu'a l'esprit de pouvoir applaudir ou blâmer, et de porter ensuite son approbation ou sa censure sur les actions successives de notre vie... Je conçois ce que vous allez m'opposer; vous allez dire qu'il est évident, par les termes mêmes de la proposition, que si ce témoignage intérieur est contraire à l'homme, qui ne doit pas naturellement s'accuser lui-même, il s'ensuit nécessairement que l'homme est coupable, ou, au contraire, que si ce rapport intérieur lui est favorable, et que son cœur ne le condamne point, ce n'est plus alors une matière de confiance, comme l'apôtre semble l'insinuer; mais que c'est une matière de certitude et de fait, que la conscience est bonne, et que l'homme, par conséquent, doit être également bon. »

— Eh bien! je le disais. Nous y voilà, dit le docteur Slop; le prédicateur a raison, c'est l'apôtre qui a tort.

— Un moment de patience, reprit mon père, et vous verrez bientôt que saint Paul et le prédicateur sont d'accord.

— A peu près comme le loup et l'agneau, répliqua le docteur Slop. Mais je m'y attendais : voilà ce que produit la licence de la presse!

— Au pis-aller, dit à son tour mon oncle Tobie, c'est la licence de la chaire. Le sermon est manuscrit, et ne paraît pas avoir jamais été imprimé.

CHAPITRE XLVII.

Trim reprend sa lecture.

— Imprimé? dit mon père, non. Mais Trim, ajouta-t-il, continue; et Trim continua.

« Le cas, reprit-il gravement, peut paraître tel. La connaissance du bien et du mal est vivement imprimée sur l'esprit de l'homme. Si sa conscience, comme le dit l'Écriture, ne s'endurcissait pas peu à peu par une longue habitude du péché, comme certaines parties du corps s'endurcissent par l'exercice d'un travail assidu; si elle ne perdait pas, par là, ce sentiment vif, cette perception fine et délicate qu'elle tient et de Dieu et de la nature... si cela n'arrivait jamais... ou s'il était certain que l'amour-propre et l'orgueil ne fissent jamais chanceler notre jugement; si le vil intérêt qui répand si souvent des nuages obscurs et ténébreux sur notre esprit, n'en enveloppait point les facultés; si la faveur, l'amour, l'amitié, la prévention, ne dictaient pas nos décisions; si les présens ne nous corrompaient pas; si l'esprit ne devenait jamais l'apologiste d'une jouissance injuste; si l'intérêt gardait toujours un profond silence lorsqu'on plaide une cause; si la passion fuyait des tribunaux, et ne prononçait pas la sentence, au lieu de la laisser porter à la raison qui seule devrait servir de guide... si tout cela était, je l'avoue, l'état religieux et moral de l'homme serait ce qu'il l'estimerait lui-même : il apprécierait ses crimes ou son innocence; son approbation ou sa censure personnelle seraient ses juges.

« Je conviens que l'homme est coupable quand sa conscience l'accuse... Il est bien rare qu'elle se trompe à cet égard. On peut prononcer alors avec sûreté qu'il y a des motifs suffisans pour justifier l'accusation dans tous les cas, excepté, cependant, les cas mélancoliques-hypocondriaques.

« Mais prétendre que la conscience accuse, lorsqu'il y a crime, c'est une fausse proposition.

« Prétendre que l'homme est innocent, si

« la conscience ne l'accuse pas, c'est une « fausse conséquence.

« Qu'un Chrétien rende grâce à Dieu de ce « que son esprit ne l'accuse pas; qu'il s'imagine que sa conscience est bonne, parce « qu'elle est tranquille: rien n'est si fréquent. « Mille personnes se font tous les jours à elles-« mêmes cette consolation; mais combien de « fois elle est trompeuse! La règle paraît d'abord infaillible, je l'avoue; mais elle cesse « de l'être, dès qu'on l'examine de près, et « qu'on en éprouve la vérité par des faits. « Combien on en découvre alors de fausses « applications! combien d'erreurs! Hélas! « elle perd toute sa force; une foule d'exem-« ples, qui ne sont que trop communs dans « la vie humaine, en détruisent presque le « principe.

« Un homme est vicieux, ses mœurs sont « entièrement corrompues; sa conduite est « détestable aux yeux de tous ceux qui le « connaissent; toutes les actions de sa vie « sont scandaleuses; il vit ouvertement dans « le crime... il abuse, il ruine, il abîme l'in-« fortunée que sa perversité a associée à sa « débauche; il lui a dérobé sa dot la plus pré-« cieuse, en la couvrant de honte et d'infa-« mie; et contre tout sentiment d'humanité, « il plonge dans la douleur sa famille ver-« tueuse et désolée... Vous croyez peut-être « que la conscience de cet homme l'inquiète « bien vivement; qu'il est dans une conti-« nuelle agitation; qu'il ne peut dormir ni « jour, ni nuit; que son ame est bouleversée, « déchirée par des remords?...

« Hélas! la conscience n'agissait sur lui, « que comme Baal agissait sur ses adorateurs. « Il a d'autres affaires apparemment que de « vous écouter, disait le saint prophète Eli-« sée. Peut-être cause-t-il avec quelqu'un; « peut-être est-il occupé de quelque négo-« ciation. Il est peut-être en voyage; peut-« être dort-il, et qu'on ne peut l'éveiller.

« Peut-être aussi que cet homme-ci est sor-« ti, accompagné de l'honneur, pour aller se « battre en duel... Qui sait s'il n'est point allé « payer une dette du jeu, ou quelque autre « dette que ses débauches lui ont fait contrac-« ter? Voilà des actions honnêtes; et vous « voyez bien que pendant tout ce temps, la « conscience ne le trouble guère. Elle ne « peut, tout au plus, que déclamer, à l'écart, « contre ses filouteries, que blâmer les cri-« mes légers dont sa fortune et son rang au-« raient dû le garantir. C'est un bruit si sourd, « qu'il ne l'entend pas; et cet homme vicieux « vit avec autant de gaîté, il dort aussi pai-« siblement dans son lit, il meurt avec aussi « peu, et, peut-être, avec moins d'inquiétude « que l'homme le plus vertueux.

« Voyez cet autre; il est d'une bassesse, « d'une avarice sordide... Sans pitié, sans « compassion, son cœur serré est fermé à « tout sentiment de bienfaisance : c'est un « misérable qui n'a jamais senti d'amitié par-« ticulière, qui n'a jamais conçu qu'on pût « s'intéresser au bonheur public. Il passe « dans une apathie insensible auprès de la « veuve et de l'orphelin qui cherchent des « secours, et voit, sans pousser un soupir, « toutes les misères qui sont attachées à la vie « humaine. »

— Je détestais l'autre, dit Trim; mais celui-ci est mon exécration.

« La conscience va sans doute s'élever; elle « va foudroyer ce cœur de fer... Grâces à « Dieu, s'écrie-t-il, ma conscience ne me fait « aucun reproche; je paie exactement ce que « je dois; personne ne peut me demander un « sou; je ne viole point la foi de mes promes-« ses; je n'en fais aucune que je ne remplisse; « je ne me livre point au libertinage; la femme « de mon voisin est en sûreté; elle est à l'a-« bri de mes séductions. Le ciel me préserve « de ces crimes si fréquens parmi les hom-« mes, de l'adultère, de l'inceste. Je ne suis « pas comme ce libertin qui est devant moi, « et à qui rien ne coûte.

« Considérez cet autre; il est fin, subtil, « rusé, insinuant... Observez toute sa vie. Ce « n'est qu'un tissu délié d'artifices obscurs « d'astuces presque imperceptibles, de faux-« fuyans captieux et injustes, pour se jouer « indignement de ce que les lois ont de plus « sacré. Il trahit la bonne foi; nos proprié-« tés sont troublées, et souvent envahies par « sa coupable adresse. Vous le voyez occupé « à former des projets, qu'il ne fonde que sur « l'ignorance des autres, sur les embarras où « ils se trouvent, sur leur pauvreté, sur leur

« indigence : sa fortune s'élève sur l'inexpé-« rience de la jeunesse, on sur l'humeur « franche et ouverte d'un ami qui a confiance « en lui, et qui lui aurait donné jusqu'à sa « vie.

« La vieillesse arrive. Un repentir tardif « vient l'exciter à jeter les yeux sur ce compte « abominable. La conscience lui parle : c'est « elle qu'il charge de feuilleter les lois et les « statuts qu'il a transgressés. Il observe, et « il ne voit aucune loi expresse ou formelle « qu'il ait ouvertement violée. Il aperçoit « qu'il n'a encouru expressément aucune « peine afflictive, ni confiscation de biens. « Aucun fléau n'est prêt à tomber sur sa « tête; il ne voit point de cachots ouverts « pour le recevoir. Qu'a-t-il donc fait qui « puisse effrayer sa conscience?... Rien. La « conscience se trouve retranchée derrière « la lettre de la loi. Elle est là assise invul-« nérable, et si bien fortifiée de tous côtés « par des cas, des rapports, des analogies, « qu'elle est inattaquable. L'honneur, la pro-« bité, la prédication tonnent... Cela est inu-« tile; elle est inébranlable dans son fort...»

CHAPITRE XLVIII.

Un petit coup d'éperon au dada de mon oncle Tobie.

— Son fort! dit mon oncle Tobie. Trim et lui se regardèrent à ce mot. Ce sont là de bien misérables fortifications, Trim, dit mon oncle Tobie, en remuant la tête. — Je vous en réponds, Monsieur, répliqua Trim, et sans les comparer aux nôtres...

— Mais Trim, dit mon père, si tu jases, Obadiah sera de retour avant que tu aies fini.

— Le sermon est fort court, répondit Trim.

— Tant pis, dit mon oncle, je voudrais qu'il fût plus long; il me plaît beaucoup : mais, puisque mon frère le veut, Trim, continue. Trim reprit sa lecture.

« Un quatrième, continua-t-il, ne cherche « pas même cet indigne refuge. Il abandonne « cet enchaînement insidieux de bassesses, de « perfidies. Tous ces complots secrets, tou-« tes ces précautions pénibles que tant d'au-« tres prennent pour parvenir à leur but, « sont indignes de lui; elles ne sont faites « que pour de petits esprits, pour des génies « légers et superficiels. Mais lui?... l'effronté! « l'impudent! voyez comme il trompe, ment, « se parjure, vole, assassine! Il ne va que « d'atrocités en atrocités.

« Je ne citerai point d'autres exemples. « Ceux-là suffisent. Ils sont pris dans la vie « humaine, et trop notoires pour qu'on exige « que j'en donne des preuves. Si quelqu'un « cependant doutait de leur réalité; si quel-« qu'un soupçonnait qu'il est impossible « qu'un homme cherche ainsi à se tromper « soi-même, j'en serais au désespoir : mais « je le renverrais, pour me justifier, à ses « propres réflexions; j'en appellerais à son « propre cœur.

« Oui, c'est à lui que j'en appellerais. Je « ne lui demanderais qu'une chose : c'est « qu'il considérât tous les côtés par lesquels « son cœur déteste les mauvaises actions qu'il « peut avoir commises, quoiqu'elles soient, « de leur nature, aussi infâmes, aussi laides « les unes que les autres, et qu'il n'y ait « point de choix. Mais il trouvera que celles « dont il s'est rendu coupable par habitude, « par inclination, sont ordinairement parées « de toutes les fausses beautés dont un pin-« ceau flatteur peut les orner. Il croira voir « les fleurs les plus agréables; mais les au-« tres lui paraîtront dans toute leur nudité. « Il les verra difformes, horribles; elles ne « se peindront à ses yeux qu'avec toutes les « couleurs de la honte, de l'extravagance, « du déshonneur, de l'humiliation et de « l'infamie.

« Rappelez-vous ce trait de l'histoire de « David, lorsqu'il surprit Saül endormi dans « une caverne, et qu'il lui coupa un pan de « sa robe : combien de reproches sensibles « son cœur ne se fit-il pas d'avoir commis « cette action? Mais voyez-le ensuite dans « l'aventure d'Urie. Voyez comme il sacrifie « sans pitié un brave et fidèle serviteur à « sa passion déréglée. Sa conscience au « moins va le poignarder. Non; son cœur « calme ne se fait aucun reproche. Une an-« née entière se passe sans que son crime « trouble sa sécurité. Il faut que le pro-

« phète Nathan vienne lui en peindre toutes « les horreurs. Jusqu'à ce moment il n'en « avait pas fait voir le moindre repentir.

« Telle est donc la conscience. Ce moni« teur, autrefois si fidèle, si surveillant, et « que l'Etre suprême a placé en nous comme « un juge aussi terrible qu'équitable; hélas! il « ne prend si souvent qu'une connaissance « imparfaite de ce qui s'y passe, il essuie « tant de contradictions et d'obstacles, il « s'acquitte des devoirs qui lui sont prescrits « avec tant de négligence, et quelquefois « avec tant d'infidélité, qu'il n'est pas pos« sible de se fier à lui seul. Il faut de né« cessité, et de nécessité absolue, lui asso« cier un autre principe qui puisse le secou« rir dans ses décisions.

« Et voici ce qui est de la dernière im« portance pour vous. Le malheur le plus « terrible qui puisse vous arriver, est de vous « égarer, de vous jeter dans l'erreur à cet « égard... Philosophes impies! frémissez... « songez qu'il n'est qu'un seul moyen de se « former un jugement sûr du mérite réel « qu'on peut avoir en qualité d'honnête « homme, de citoyen utile, de sujet fidèle à « son roi, et de serviteur zélé de la Divi« nité. C'est d'appeler la religion et la mo« rale au secours de la conscience; c'est de « voir ce qui est écrit dans la loi de Dieu; « c'est de consulter la raison et les obliga« tions invariables de la vérité et de la justice.

« La conscience se guide-t-elle sur ces « rapports?... Si votre cœur alors ne vous « condamne point, vous serez dans le cas « que l'apôtre suppose. Vous aurez raison « de croire que la règle est infaillible...... » (Le sommeil qui avait déjà jeté du sable dans les yeux du docteur Slop, le gagna ici tout-à-fait, et il s'endormit profondément.) « Oui, « vous aurez alors confiance en Dieu; vous « croirez que le jugement que vous venez « de porter sur vous-même est celui de Dieu, « et que ce n'est qu'une anticipation de cette « juste sentence que l'Être suprême, à qui « vous devez compte de toutes vos actions, « portera lui-même un jour sur votre con« duite.

« C'est alors qu'on peut s'écrier avec l'au« teur du livre de l'Ecclésiaste : Heureux « l'homme à qui sa conscience ne reproche « point une multitude de péchés!... Heureux « l'homme dont le cœur ne le condamne « point! Pauvre ou riche, il sera toujours « gai; son visage riant annoncera la joie de « son ame, et son esprit lui dira plus de « choses que sept sentinelles qui seraient au « haut d'une tour... »

— (Une tour, dit mon oncle Tobie, est bien peu de chose, si elle n'est pas flanquée.)

« Il résoudra ses doutes, le conduira dans « les sentiers obscurs infiniment mieux que « les plus habiles casuistes. Les cas, les restric« tions des jurisconsultes lui paraîtront des « choses simples et unies. Les lois humaines, « en effet, ne sont pas des lois originaires « et primitives; elles n'ont été introduites « que par la nécessité, et pour nous défen« dre des entreprises nuisibles de ces con« sciences perverses, qui ne se font pas de « loi par elles-mêmes. Elles ne prescrivent « de règles, que dans les cas où les principes « et les remords de la conscience ne sont pas « assez forts pour nous rendre équitables... « Elles apprennent aux scélérats qu'ils doi« vent être justes par la terreur des sup« plices. »

CHAPITRE XLIX.

Il va courir le galop.

— Oh! je vois, dit mon père, à quelle intention ce sermon a été composé. On l'a sûrement destiné pour quelque prison. J'en aime la tournure, et je suis fâché que le docteur Slop se soit endormi avant d'être convaincu que le prédicateur n'a point insulté saint Paul, et que l'apôtre et lui sont parfaitement d'accord. Frère Tobie, il n'y a véritablement point de différence entre eux. — Mais quand il y en aurait, répondit mon oncle Tobie, qu'importe? Les meilleurs amis du monde ont quelquefois une façon de penser toute différente.—Tu as raison, frère Tobie, reprit mon père, en lui donnant la main. Mais, frère, remplis ta pipe et moi la mienne, et Trim continuera ensuite sa lecture.

Eh bien! Trim, dit mon père, en rem-

plissant sa pipe, que penses-tu du sermon?

— Moi? ma foi, je pense, dit le caporal, que ces sept hommes qui sont au haut de la tour, et qu'on a mis là en sentinelle, sont en bien plus grand nombre qu'il ne faut. Si on continuait d'en mettre autant au même endroit, ce serait harasser, à propos de rien, un régiment tout entier; et un officier qui aime sa troupe ne la fatigue pas. Deux sentinelles font tout aussi bien que vingt. J'ai cent fois commandé moi-même dans le corps-de-garde, ajouta Trim en prenant un pouce de plus de hauteur, et je n'ai jamais laissé plus de deux sentinelles à tous les postes que j'ai relevés. — C'était fort bien, Trim, dit mon oncle Tobie; mais tu ne sais pas que les tours, du temps de Salomon, n'étaient pas comme nos bastions, qui sont flanqués et défendus par d'autres ouvrages. Les bastions, Trim, n'ont été inventés que depuis la mort de Salomon. Il n'y avait pas non plus d'ouvrage à cornes, ou de ravins devant la courtine. On ne faisait point de grands fossés, tels que nous les faisons aujourd'hui, avec une cuvette ou un petit fossé au milieu, ni de chemins couverts, ni de palissades au long pour se garantir d'un coup de main. Ainsi, les sept hommes au haut de la tour étaient sûrement un petit détachement du corps-de-garde qu'on avait probablement posté en bas, et ils étaient là, tout à la fois, pour voir et pour défendre au besoin ce poste important... Mon père souriait en lui-même, et n'osait pas le faire d'une manière ostensible. Après ce qui était arrivé, cela n'aurait pas convenu. Il alluma sa pipe et dit au caporal de continuer. Trim reporta le sermon à la hauteur de ses yeux, et lut.

CHAPITRE L.

Le sermon continue.

« Avec la crainte de Dieu devant nous, « avec de la droiture et de la probité dans « tout ce que nous faisons ensemble, on accomplit à la fois les devoirs de la religion « et de la morale. C'est qu'ils sont inséparables, et qu'on ne peut les diviser sans « les détruire réciproquement. J'avoue cependant qu'on essaie souvent de les séparer dans la pratique.

« Hélas! cela n'est que trop vrai. Rien « n'est si ordinaire que de voir des hommes « qui n'ont aucun sentiment de religion, et « l'avouer sans rougir, s'offenser vivement « qu'on doute de leur caractère moral, ou « qu'on ne soit pas persuadé qu'ils sont scrupuleusement justes dans tout ce qu'ils font.

« Quoiqu'il y ait quelque apparence que « la chose est ainsi, quoique je ne soupçonne « qu'à regret une vertu aussi aimable que « celle de la droiture morale, cependant, « dès que j'approfondis et que j'examine les « raisons de cette vertu apparente, j'en « trouve bien peu pour envier à un tel homme « l'honneur de son motif.

« Qu'il déclame sur ce sujet avec autant « d'emphase qu'il voudra; qu'il s'enflamme « de tout le feu de nos philosophes; ce phosphore brillant ne me séduit pas. Il n'a « toujours qu'une vertu apparente, sans « solidité, ou qui n'a du moins pour fondement que son intérêt, son orgueil, sa vanité, son aisance, ou quelque autre passion passagère, dont la mobilité ne doit « certainement pas nous inspirer de la confiance en lui, dans les choses importantes.

« Je connais le banquier qui fait mes « affaires. Je tombe malade, et j'envoie « chercher le médecin...... » — Le médecin? le médecin? s'écria le docteur Slop, en se réveillant en sursaut. Point de médecin, s'il vous plaît; on n'en a pas besoin. Au diable les médecins pour accoucher une femme!...

« Je sais qu'ils n'ont guère de religion, ni « l'un ni l'autre. Il n'y a point de jour que « je ne les entende en faire l'objet de leurs « railleries, que je ne les en voie traiter tous « les dogmes avec la dernière indignité. On « ne peut douter que ce ne soit des monstres « d'impiété. Eh bien! cependant je confie « ma fortune à l'un, et je livre ma vie à « l'autre.

« Quelle est donc la raison de cette confiance? Elle est bien faible, sans doute: « elle ne consiste que dans l'idée que l'un « ou l'autre ne voudra pas s'en prévaloir

« pour me faire du tort. Je considère que « la probité leur est nécessaire pour assurer « leur état et leurs succès dans ce monde : « en un mot, je me persuade qu'ils ne peu- « vent pas me nuire sans se nuire encore plus « à eux-mêmes.

« Mais je suppose que leur intérêt fût de « me faire tort; que l'un, sans altérer sa « réputation, pût s'emparer de mon bien; « que l'autre, sans avilir son état, me pré- « cipitât dans le tombeau, pour jouir plus « promptement de quelque avantage que je « lui aurais fait... Quels motifs ai-je alors « de me fier à eux? La religion?.... c'est le « plus fort : mais ils n'en ont point! L'inté- « rêt, qui est le motif le plus fort après la « religion?...... mais il est contre moi!..... « Qu'ai-je donc à mettre dans le bassin op- « posé, pour contre-balancer cette tenta- « tion?... Hélas! rien, rien qui ne soit plus « léger que ces globules d'air qui se forment « sur l'eau quand celle du ciel tombe. Il « faut nécessairement que je reste à la merci « de l'honneur ou de quelque autre principe « qu'enfante le caprice. Quelle sûreté pour « des choses aussi précieuses que ma vie et « ma propriété!

« On ne peut donc pas compter sur les « vertus morales sans religion. Ce sont des « êtres fantastiques qui se dissipent d'un « moment à l'autre, ou qui changent si « souvent de forme qu'on ne les reconnaît « plus.

« Mais on ne peut pas compter non plus « sur la religion sans vertus morales. J'ai « dit qu'elles étaient inséparables, qu'elles « s'appuyaient mutuellement. Est-il rare, « cependant, de voir un homme, qui n'a « presque point de vertus morales, inspirer « la plus haute opinion de son caractère re- « ligieux?

« Le scélérat! il est avare, colère, vin- « dicatif, inexorable, implacable... Il man- « que de droiture dans toutes ses actions; « mais il parle tout haut contre l'incrédulité « du siècle; il affecte le zèle le plus ardent « pour certains points de religion : on le « voit deux fois par jour prier avec ferveur « au pied des autels; il fréquente les sacre- « mens; il s'amuse avec certaines parties « instrumentales de la religion, et se croit « un homme religieux, qui s'est acquitté « avec exactitude de tous ses devoirs envers « Dieu. Il ne lui manque plus qu'un vice : « il l'a. Séduit par la force de cette illusion, « il méprise avec un orgueil spirituel tous « ceux qui n'affectent point la même piété, « et qui ont pourtant plus d'honneur et plus « de droiture que lui.

« C'est encore là un des maux funestes « qu'éclaire le soleil.

« Que de crimes ce zèle mal entendu de « la religion sans morale a causés dans le « monde! Que de scènes de cruauté, de « meurtre, de rapine, d'effusion de sang il « a produites!

« Dans combien de pays!..... » Trim balançait ici sa main droite avec de grands mouvemens en avant et en arrière, et continua jusqu'à la fin du passage....

« Dans combien de pays ce zèle furieux « n'a-t-il pas porté le feu, le sang et la dé- « solation, sans respecter ni l'âge, ni le mé- « rite, ni le sexe, ni les rangs! Il semble « que ce faux zèle donnât à ceux qui s'en « prétendaient inspirés, l'horrible privilége « de se livrer à toutes sortes d'injustices, « d'infamies et d'atrocités. La compassion « était bannie de leurs cœurs. Plus durs que « les rochers, ils étaient sourds aux cris « des malheureux qui tombaient sous leurs « coups; ils ne faisaient pas une action que « ce ne fût pour avilir ou déshonorer l'hu- « manité. »

— Ouf!... dit Trim, qui avait lu de suite sans respirer : je me suis trouvé dans bien des combats; mais je n'en ai point vu comme celui-ci. Je n'aurais pas lâché la détente de mon fusil dans une pareille rencontre, pour le grade même d'officier-général.

—Parbleu! dit le docteur Slop, voilà, voilà une belle réflexion! Savez-vous seulement ce que vous venez de lire?

—Je sais, répondit vivement Trim, que je n'ai jamais refusé quartier à ceux qui me l'ont demandé, et que j'aurais plutôt perdu la vie, que de mettre mon fusil en joue sur des femmes ou sur des enfans.

—Tiens, Trim, dit mon oncle Tobie, voilà une couronne pour toi, afin que tu boives ce

soir avec Obadiah, à qui j'en donnerai une autre.— Monsieur, je vous rends grâce, dit Trim; mais j'aimerais mieux que ces pauvres femmes les eussent.—Tu es un brave et bon garçon, Trim, reprit mon oncle. Et mon père remua la tête en signe d'approbation, comme s'il eût voulu dire : cela est vrai.

Mais, Trim, dit-il, continue ta lecture; il me semble que tu as bientôt achevé.

CHAPITRE LI.

Trim lit toujours.

« Si le témoignage, hélas! des siècles passés « ne suffit pas, voyez combien, même de nos « jours, ces faux zélés prétendent honorer « Dieu par des actions qui les déshonorent « eux-mêmes, et qui font le scandale de l'u- « nivers entier.

« Descendez un instant avec moi dans ces « prisons affreuses de l'inquisition; voyez-y « la religion assise sur un tribunal d'ébène, « soutenue par des gênes et des tortures, et « foulant à ses pieds la justice et la compas- « sion, enchaînées et immobiles..... Ecoutez « les longs gémissemens de ce malheureux « qu'on arrache de son cachot de ténèbres, « pour lui faire son procès, et le livrer ensuite « à tous les tourmens les plus cruels, qu'un « système délibéré de cruauté ait pu inven- « ter. » Trim enflammé de colère, eut bien de la peine ici à la renfermer en lui-même. « Voyez, continua-t-il, le corps de ce miséra- « ble, épuisé par la faim et la douleur. C'est « une victime qu'on va livrer aux bourreaux. »

— Ah! s'écria Trim, du ton le plus plaintif, c'est mon frère; c'est mon malheureux frère Thomas! Et laissant tomber involontairement le sermon pour joindre ses mains : Ah! messieurs, je crains que ce ne soit mon pauvre frère!... Mon père, mon oncle Tobie, et même le docteur Slop qui ne s'attendrissait pas facilement, furent vivement émus de la douleur de Trim.—Trim, dit mon père, ce n'est pas ici une relation historique que tu lis, c'est un sermon : reprends, mon enfant, reprends-en la dernière phrase.

« Voyez le corps de ce misérable, épuisé « par la faim et la douleur. C'est une victime « qu'on va livrer aux bourreaux.

« Observez le mouvement de ce terrible in- « strument; voyez comment on l'étend. Quels « tourmens! Ses nerfs et ses muscles se tor- « dent; les convulsions de la mort la plus dou- « loureuse sillonnent son visage de mille ma- « nières : c'est tout ce que la nature peut « souffrir... Son ame arrachée de ses plus pro- « fondes retraites, est déjà sur ses lèvres prête « à partir. » — Par le ciel! s'écria Trim, je n'en lirais pas davantage pour l'empire du monde! Ces horreurs s'épuisent peut-être, en ce moment, sur mon pauvre frère à Lisbonne.— Eh! non, mon cher Trim, dit mon père, ce n'est pas là une histoire, ce n'est qu'une simple description...—Oui, mon garçon, ce n'est pas autre chose, reprit le docteur Slop; ainsi tranquillise-toi.

—Cependant, dit mon père, puisque cela lui cause tant de peine, ce serait une cruauté de le forcer à continuer. Trim, donne-moi le sermon, j'acheverai de le lire, et tu peux t'en aller si tu veux. —Je n'en voudrais pas lire davantage, répond Trim, pour la couronne des trois royaumes; mais si monsieur veut me le permettre, je resterai pour l'entendre jusqu'à la fin.

—Le pauvre Trim! s'écria mon oncle.

CHAPITRE LII.

Mon père lit.

« Enfin, voilà qu'on le ramène dans son « cachot. Juste ciel! on ne tardera pas à l'en « tirer, pour le livrer aux insultes de la po- « pulace, et le précipiter ensuite dans ce bû- « cher qu'un zèle fanatique lui a préparé. Et « c'est là comme en agissent des fidèles!... « Malheureux enthousiastes! ignorez-vous « que cette conduite atroce est absolument « opposée à l'esprit du christianisme? Ah! « rappelez-vous cette règle décisive et sûre « que Jésus-Christ nous a laissée : *à fructibus « eorum cognoscetis eos:* vous reconnaîtrez « ces faux zélés à leurs œuvres. »

— Grâce à Dieu, il est donc mort ! s'écria Trim ; ses peines sont finies, et on ne peut pas lui faire plus de mal... Ah ! messieurs.

— Ah ! tais-toi, dit mon père, un peu impatienté ; nous ne finirions jamais, si ces interruptions se renouvelaient si souvent.

« Je n'ajouterai à tout ce que je viens de « dire, que deux ou trois règles fort courtes, « qui en sont les conséquences.

« Toutes les fois qu'un homme déclame « contre la religion, soyez sûr que la violence « de ses passions l'a emporté sur sa croyance. « Une vie déréglée et une bonne croyance « sont incompatibles ; et lorsqu'elles se séparent « l'une de l'autre, c'est que l'on veut « tâcher d'obtenir quelque tranquillité dans « l'esprit.

« Lorsqu'un homme de cette espèce vous « dira que telle ou telle chose choque sa con« science, c'est comme s'il vous disait qu'elle « lui cause du dégoût. Il faut le comparer à « ces hommes blasés, qui ne peuvent suppor« ter certains alimens.

« En un mot, ne vous confiez point à un « homme, de tel rang qu'il soit, s'il n'est con« sciencieux dans toutes ses actions.

« Et pour ce qui vous regarde, souvenez« vous de cette distinction simple et sans « équivoque. C'est que votre conscience n'est « pas une loi. Non ; c'est Dieu qui a fait la loi, « et qui a placé la conscience en nous pour « décider selon cette loi. Mais n'allez pas « croire que ce doit être comme un cadi asia« tique, qui juge selon le flux ou le reflux de « ses passions. La conscience ne doit juger « que comme un juge britannique, qui, dans « cet heureux pays de liberté, de raison et « de bon sens, ne se fait point de nouvelles « lois, mais juge suivant les lois qu'il trouve « écrites. »

CHAPITRE LIII.

Dialogue.

MON PÈRE.

En vérité, Trim, je suis fort content de toi.

LE DOCTEUR SLOP.

Et moi aussi.

MON PÈRE.

Il a très-bien lu le sermon.

LE DOCTEUR SLOP.

Fort bien !

MON ONCLE TOBIE.

A merveille.

LE DOCTEUR SLOP.

Il n'y a que ses commentaires qu'il aurait pu épargner.

TRIM.

Ma foi ! je n'ai pu y tenir....

MON ONCLE TOBIE.

Le pauvre garçon !...

TRIM.

Je sais bien que j'aurais mieux lu, si j'avais été moins affecté.

LE DOCTEUR SLOP.

Cela est vrai.

MON PÈRE.

Point du tout. C'est précisément ce qui te l'a bien fait lire. Morbleu ! il serait à souhaiter que nos prédicateurs débitassent les leurs avec la même force ; ils feraient plus de sensation sur leurs auditeurs.

MON ONCLE TOBIE.

Ah çà ! mais que va-t-il devenir ? je serais fâché qu'il fût perdu...

MON PÈRE.

Perdu ? et moi aussi. Il m'a trop fait de plaisir... Il est dramatique. Cette manière d'écrire, maniée adroitement, saisit l'attention.

LE DOCTEUR SLOP.

Ah ! oui. Je m'en suis bien aperçu.

MON ONCLE TOBIE.

Mais comment diable s'est-il trouvé dans mon Stévinus ?

MON PÈRE.

Ma foi ! c'est ce que j'ignore : il faudrait être aussi habile que Stévinus, pour résoudre cette question.

CHAPITRE LIV.

Le sermon court la prétantaine.

Mon oncle Tobie fit un sourire agréable de plaisir à l'éloge de Stévinus. Cela ne rompit point la conversation sur le sermon, et

mon père fit part de ses conjectures sur l'auteur. — Je crois le connaître, dit-il; je gagerais quasi qu'il est du ministre de notre paroisse.

Ce qui faisait croire à mon père qu'il était d'Yorick, c'en était le style. Il était aussi dans sa méthode. Ses conjectures se réalisèrent deux jours après. Yorick envoya un domestique le demander à mon oncle Tobie.

Mais comment s'était-il trouvé dans son Stévinus? Mon oncle Tobie s'éclaircit de cette circonstance par la même occasion. Yorick, à qui toutes espèces de connaissances étaient précieuses, lui avait emprunté son Stévinus. Il fit son sermon pendant qu'il avait Stévinus; il le mit par mégarde dans le livre, et en renvoyant le livre à mon oncle, il ne songea point au sermon.

Le destin de ce sermon est assez singulier. Le bon Yorick n'avait pas toujours des habits qui ne faisaient que de sortir des mains du tailleur. Son sermon se perdit une seconde fois en glissant à travers la poche et la doublure déchirée de sa veste. C'était un jour qu'il montait sur son bidet de quatre-vingts sous, le sermon tomba dans la boue, et le bidet l'y enfonça en piétinant. Il y resta quelque temps. Un mendiant qui passa l'aperçut, et l'en tira. Il le vendit au bedeau d'une paroisse voisine pour un pot de bière, et le bedeau en fit présent à son curé, et depuis oncques il ne revint dans les mains de son propriétaire. Il mourut sans le revoir.

Le curé sans doute en avait fait usage. Cependant je ne l'assure pas. Un curé peut être assez instruit pour se passer des ouvrages des autres. Celui-ci tomba, je ne sais comment, dans les mains d'un chanoine de la cathédrale d'Yorck, et quelle trouvaille pour un chanoine! M. le prébendaire d'Yorck l'apprit bientôt par cœur, et le débita dans son église. Il fut applaudi, et le fit imprimer quelque temps après, avec son nom en gros caractères au frontispice. Yorick avait essuyé plusieurs de ces revers pendant sa vie; mais il était cruel de le dépouiller après sa mort, et d'enlever à sa mémoire l'honneur de ses propres ouvrages. Le ciel ne l'a pas voulu. Ce larcin fut découvert quelque temps après. Je le publie pour trois raisons.

La première, c'est que cela n'empêchera point l'homme au canonicat d'arriver aux dignités ecclésiastiques. Il n'y aurait peut-être pas quatre personnages en Angleterre qui atteignissent à l'épiscopat, s'ils n'y allaient que par leurs sermons; et si cela est en Angleterre, cela peut bien être ailleurs, comme on sait.

L'autre raison, c'est que j'aime à rendre justice à qui elle appartient.

Enfin, c'est que je procurerai peut-être par-là du repos à l'âme d'Yorick. Les bonnes gens de la campagne, sans compter les personnes qui passent pour avoir l'esprit fort, viennent me dire qu'elle se laisse voir souvent. Yorick est devenu un esprit ... Je calmerai par-là ses agitations; et c'est un pas que je ne serai sûrement pas obligé de prodiguer pour beaucoup d'autres. Je ne crois pas que ceux qui prêchent ses sermons, ou qui en prêchent d'autres que les leurs, et même fort souvent les leurs, subissent jamais une pareille métamorphose.

CHAPITRE LV.

Le docteur Slop va aussi son petit train.

Eh! arrive! arrive! Le voilà! Oui, c'est lui, c'est Obadiah, et il est chargé de tous les instruments chirurgicaux du docteur Slop, et il montre de loin le sac vert où ils sont renfermés...

— Les voici, dit Obadiah, en mettant le sac vert sur la table; — et voilà la couronne que je t'ai promise, dit mon père, — et voilà aussi la mienne, dit mon oncle Tobie.

— A présent que j'ai mes outils, dit le docteur Slop, et que je puis être utile à madame Shandy, je crois qu'il est à propos d'envoyer savoir comment elle se trouve.

— Point d'inquiétude, dit mon père; j'ai donné des ordres précis à la vieille sage-femme de nous avertir aussitôt qu'il surviendrait quelque difficulté...

— Des ordres à la vieille sage-femme? reprit le docteur Slop. Quoi! que voulez-vous dire? qu'est-ce que cela signifie?

— Ne vous fâchez point, docteur, dit mon

père en souriant, avec un air d'embarras. Il faut que vous sachiez que vous n'êtes ici qu'en qualité d'auxiliaire. Ce sont les termes d'un traité solennel qui s'est fait, bien contre mon gré, entre ma femme et moi. Il est même convenu que vous ne serez d'aucun secours, si la vieille sage-femme est assez adroite pour se passer de vous.

— Mais, comment diable?...

— J'ai fait ce que j'ai pu, continua mon père, mais les femmes ne se mènent pas toujours comme on veut; elles ont leurs idées: et puis, à parler vrai, ce n'est pas nous qui sommes-là. Elles portent tout le fardeau; il faut bien leur passer quelque chose, et le moins qu'on puisse leur permettre en cette occasion, c'est d'agir en souveraines, et de se mettre entre les mains de qui bon leur semble?...

— Elles ont raison, dit mon oncle Tobie... — Mais, monsieur, reprit le docteur Slop en s'adressant à mon père, et sans égard pour l'opinion de mon oncle Tobie, j'aimerais beaucoup mieux leur céder quelque chose de moins essentiel. Un père de famille attentif, et qui veut perpétuer sa race, ne doit pas souffrir qu'elles s'arrogent une pareille prérogative... Il y a tant d'autres choses qu'on peut leur laisser à gouverner.

— Je ne sais, dit mon père avec un peu de vivacité, ce qu'on pourrait leur abandonner... Mais il me semble qu'il n'y a rien de si simple, que de leur laisser le choix de la personne qui doit les aider à mettre nos enfants au monde.

— Pour moi, dit le docteur Slop, j'aimerais presque autant leur laisser le privilége de les faire faire par qui elles voudraient.

— Puisque la chose est si sérieuse, dit mon oncle Tobie au docteur, je vous demande excuse...

— Monsieur, répliqua le docteur, elle est de la plus grande importance. Aussi ne peut-on concevoir jusqu'à quel point l'émulation des grands maîtres s'est excitée depuis quelques années... Lucine en personne serait aujourd'hui une ignorante. L'art est parvenu à son plus haut degré de perfection. C'est singulièrement sur l'extraction prompte et sûre du fœtus que l'on s'est attaché à faire des découvertes. Les soins qu'on a pris n'ont pas été inutiles... On a acquis sur ce point des lumières qui... en vérité, sont... tout-à-fait surprenantes, et qui...

— Je voudrais, docteur Slop, dit mon oncle Tobie, que vous eussiez vu les armées prodigieuses que nous avions en Flandre... peut-être...

CHAPITRE LVI.

Il faut y veiller.

Laissons tomber le rideau sur cette scène. Ce ne sera pas pour long-temps; mais cela est indispensable. Il faut absolument que je fasse souvenir le lecteur d'une chose, et que je lui en apprenne une autre.

Celle que je veux lui apprendre vient pourtant un peu hors d'œuvre. Il aurait peut-être fallu que je la lui eusse apprise cinquante pages plus haut. J'y pensais bien dès ce moment; mais je prévoyais aussi qu'elle irait mieux ici que là. Me suis-je trompé? J'en serais fâché; ce serait un défaut dans mon livre qu'on ne manquerait pas de me reprocher. Mais comme il n'y aura que celui-là, je m'en console.

Dès que j'aurai fini avec ces deux choses, les poulies tourneront et relèveront le rideau. Mon père, le docteur Slop et mon oncle Tobie reprendront leur conversation. Si elle est interrompue, ce ne sera pas ma faute.

Mon père, et c'est là ce que je veux rappeler au souvenir du lecteur, avait, comme on l'a vu, des notions tout à fait particulières sur l'influence des noms de baptême. On a également vu sans doute qu'il n'en avait pas de moins singulières sur cet autre point qui précède. Oui, on a dû voir cela : j'en ai assez dit pour le faire comprendre. Mais enfin, si l'on avait pu deviner, dans les cinquante milliards d'opinions originales de mon père, celle dont je veux parler ici, je veux bien expliquer cette énigme, si c'en est une. C'est que mon père n'avait pas des idées moins extraordinaires sur tous les étages de la vie de l'homme, depuis l'instant de sa

conception jusqu'à sa seconde enfance, que sur les autres époques de sa vie.

M. Shandy, mon père, voyait, monsieur, les choses tout autrement que ne les voyait le vulgaire. C'est un privilége particulier qu'il tenait de la nature. Les opinions des autres n'étaient, selon lui, que l'effet d'une routine de penser et de réfléchir qui ne lui convenait point. Non, point. C'était un rechercheur raffiné qui ne se laissait point séduire par les notions les plus communnément reçues. Il les traitait même assez mal : il prétendait que c'était presque autant d'impostures. On l'entendait souvent dire que le point scientifique qui conduisait à la connaissance exacte des choses, devait être presque invisible, et que sans cela les minuties de la philosophie, qui devaient toujours emporter la balance, n'auraient presque aucun poids. La connaissance, disait-il, est comme la matière qui est divisible à l'infini. Un grain, une dragme fait tout aussi bien partie de la matière que le poids de tout le globe terrestre. En un mot, une erreur est toujours une erreur : il n'importe où elle se trouve; que ce soit dans une fraction ou dans un quintal, elle est également fatale à la vérité. La vérité est aussi lésée par l'erreur où l'on est sur l'aile d'un papillon, que par celle que l'on fait en raisonnant sur le disque du soleil, de la lune et de toutes les étoiles.

Il se plaignait que les affaires de ce monde allaient de mal en pis, précisément parce qu'on négligeait de faire cette considération, et qu'on négligeait encore plus d'en faire l'application aux affaires civiles et aux vérités spéculatives. En voilà le funeste effet, s'écriait-il; c'est que l'arche politique cède au poids des affaires; et l'on ne peut se dissimuler que notre constitution, qui est si excellente à l'égard de l'Église et de l'État, ne soit sapée par les fondements, et ne menace ruine.

Vous vous écriez, disait-il, que le peuple anglais est un peuple ruiné, perdu! Pourquoi cela? s'écriait-il à son tour, en faisant usage du syllogisme de Zénon et de Chrysippe, sans savoir qu'il était d'eux. Par quelle raison sommes-nous un peuple ruiné? parce que nous sommes corrompus. Pourquoi, monsieur, êtes-vous corrompus? parce que nous sommes indigens. C'est notre indigence et non notre volonté qui nous perd. Mais pourquoi, ajoutait-il, êtes-vous indigens? C'est parce que vous négligez, répondait-il, la culture de votre sol. Nos billets de banque, monsieur, nos guinées, nos schellings même savent bien se conserver eux-mêmes.

Il en est ainsi, disait-il, de toutes les sciences : on n'en altère point les points essentiels établis; les lois de la nature se défendent et se garantissent d'elles-mêmes... Mais l'erreur!...ajoutait-il en fixant ma mère; l'erreur!... ai monsieur... elle se glisse dans les plus petits trous, dans les plus petites crevasses que la nature néglige de garder.

Et c'est là, madame, ce que je voulais vous rappeler de la façon de penser de mon père. J'ai réservé pour cet endroit-ci ce que je voulais vous apprendre, et le voici; lisez.

CHAPITRE LVII.

Le chagrin rend injuste.

Il n'y avait point de bonnes raisons, comme on sait, que mon père n'eût employées pour résoudre ma mère à se servir du ministère du docteur Slop. Il voulait absolument qu'elle le préférât à celui de la sage-femme; mais il n'avait pu rien gagner sur elle. Il lui avait parlé en philosophe, en chrétien, etc.... Elle avait toujours résisté; tout avait été inutile. Enfin, pour dernière ressource, il s'était servi d'une raison singulière, qu'il croyait infaillible, pour la déterminer à écouter favorablement sa proposition. Cependant, tout infaillible qu'elle était, elle ne lui réussit pas. Il ne put jamais parvenir à en faire concevoir la force à ma mère....

Que je suis malheureux! s'écriait-il, une après-midi qu'il venait de raisonner avec elle une heure et demie entière, et le tout en vain; que je suis malheureux! Oui, disait-il en mordant ses lèvres, c'est un fléau terrible pour tout homme qui se pique de faire des raisonnements persuasifs, que d'a-

voir une femme dont la tête soit si lourde, l'esprit si hébété, qu'elle ne puisse comprendre la moindre des conséquences qui en sont la suite. Non, elle ne les comprend point.... ne les comprendra pas..... Il serait question de sauver son âme de la perdition, que cela lui serait égal... Mariez-vous donc! Hélas! la femme a, dit-on, été faite pour le bonheur de l'homme. Je le veux bien croire; mais ce n'était pas pour le mien.

CHAPITRE LVIII.

Il sait enfin où elle est.

C'est ainsi que mon père déplorait la fatalité de son destin. Ce qu'il y avait de plus fâcheux pour lui dans l'aventure, c'est que son amour-propre en souffrait. L'argument dont il s'était servi avait plus de force dans son opinion que tous les arguments du monde mis en bloc. Et ne point réussir dans une pareille circonstance, c'était recevoir une humiliation intolérable.

Son raisonnement était appuyé sur la force de deux axiomes qui lui paraissaient des arcs-boutants à toute épreuve, et que voici:

Selon lui, un homme était infiniment plus riche avec une once de son esprit personnel, qu'avec vingt milliers pesant de l'esprit d'autrui. C'était là le premier axiome.

Le second était que l'esprit de chaque homme provenait de son âme propre, et non de celle d'autrui. Cet axiome avait sa source dans le premier.

Toutes les âmes, disait mon père, sont égales: c'est l'état de la nature. Je sais cependant qu'il y a très-fréquemment une grande différence entre les esprits. Les uns sont légers, frivoles, agréables; les autres sont lourds, réfléchis, maussades. Ceux-ci sont d'une pénétration vive; ceux-là ne conçoivent rien. Mais cela ne vient point de ce que la substance pesante des uns soit supérieure à celle des autres... Non, non, ajoutait-il; il faut chercher la cause de cette différence dans l'organisation plus ou moins heureuse de la partie du corps où réside l'âme.

Mon père, entiché de ce système, s'était donc appliqué avec beaucoup d'ardeur à chercher l'endroit où l'âme avait fixé son séjour.

Où était-ce? Ce qu'il apprit sur ce point, lui fit d'abord reconnaître que ce n'était pas dans le lieu où Descartes l'avait mise. Ce grand philosophe s'imaginait qu'elle régnait sur la sommité de la glande supérieure du cerveau; il disait même que la nature y avait placé, exprès pour l'âme, un coussin de la grosseur d'un pois. C'est là qu'aboutissent presque tous nos nerfs; et la conjecture de Descartes n'était pas mauvaise. Elle avait frappé mon père, et il serait peut-être tombé dans cette erreur, sans mon oncle Tobie qui le retint au bord du précipice... Votre oncle Tobie?... oui, lui-même. Ce fut, à la vérité, sans le vouloir et même sans y songer. Mais il n'y a que les sots qui ne profitent pas des choses qu'ils peuvent entendre. Un homme d'esprit ne perd rien, n'oublie rien, et s'en sert dans l'occasion. C'est ce que fit mon père. Mon oncle Tobie, en lui racontant ses exploits militaires, mêlait souvent l'histoire des autres avec la sienne... En lui parlant de la bataille de Lauden, il lui parla de l'aventure d'un officier wallon, qui eut le cerveau à moitié emporté par une balle de mousquet... Cette circonstance n'aurait pas détruit le système de Descartes... Mais il y en avait un autre qui le ruina entièrement. C'est que le chirurgien français qui fut chargé de la guérison du malade, lui emporta le reste de cette partie précieuse d'un coup de bistouri. Il en revint aussitôt en bonne santé, et reprit son service comme s'il avait encore eu son cerveau complet.

Qu'est-ce que la mort? disait mon père. C'est la séparation de l'âme du corps, et pas autre chose. Oh! s'il est vrai qu'on peut agir et faire ses affaires sans cervelle, ce n'est donc pas là l'endroit où réside l'âme.

La conséquence était sans réplique, et mon père ne songea plus à penser comme Descartes.

Borry, fameux médecin milanais, et qui, par parenthèse, était peut-être encore plus poltron qu'il n'était habile, avait assuré à

Bartholin, dans une de ses lettres, qu'il avait découvert un fluide léger, subtil, odoriférant, dans les cellules qui sont au derrière de la sommité du cerveau; et il prétendait que c'était là le siége de l'âme raisonnable... Remarquez, je vous prie, cette épithète. Ce n'est pas sans raison que je l'ajoute. On est si éclairé depuis quelques siècles, qu'on a trouvé que tout homme vivant a deux âmes. Le célèbre Métheglingius appelle l'une *animus* et l'autre *anima*. Mon père savait, à une virgule près, tout ce que Borry avait écrit là-dessus; mais il n'avait jamais pu goûter son opinion, la seule idée le choquait, le rebutait. « Comment est-il possible, disait-il, d'imaginer qu'un être aussi noble, aussi sublime, aussi intellectuel que l'*anima* ou même l'*animus*, ait pu choisir pour son domicile d'été et d'hiver une eau trouble? Supposons même qu'elle soit claire, limpide. Croira-t-on davantage que l'Être tout-puissant l'ait ainsi condamné à y nager sans cesse?... » Mon père rejetait loin de lui cette doctrine. Elle lui paraissait folle, absurde, bête, imaginaire, etc... Personne ne savait mieux entasser que lui les synonymes de mépris, quand l'occasion s'en présentait.

L'opinion qui lui paraissait la plus probable, la moins susceptible de critique et d'objections, c'est que l'âme résidait auprès de la moëlle allongée, *medulla oblongata*. Les anatomistes hollandais sont généralement d'opinion que tous les petits nerfs de nos organes y prennent naissance. Cela fortifiait mon père dans cette idée.

Mais jusque-là, il n'y avait rien de singulier dans son opinion. Il n'était sur ce point que d'accord avec tous les meilleurs philosophes de tous les siècles et de tous les pays; et ce n'est pas faire un grand effort que d'être du sentiment des autres. Combien de gens croient avoir le leur, et qui n'ont que celui d'autrui!

CHAPITRE LIX.

Je n'en sais rien.

Mais mon père n'était pas de même. Imbu de toutes les notions qu'on pouvait avoir sur le siége de l'âme, il se fraya une route particulière à travers les opinions de tous les philosophes ses devanciers. Il s'y enfonça tellement, qu'il en résulta, sur ce point, un nouveau système shandyen.

N'allez pas, je vous prie, vous imaginer que ce fût quelque chose de hasardé. Non, non. Mon père appuyait ce système sur la plus forte base.

Soit que la subtilité, la finesse, la délicatesse de l'âme dépendît du degré de température, de fluidité, de transparence de la liqueur de Borry, ou de la contexture fine et déliée du cerveau, cela était égal; le système n'en était pas moins solide.

Qu'était-ce donc? Mon père, comme on le sait déjà, croyait qu'il ne fallait rien négliger dans l'action même de la propagation de chaque individu de l'espèce humaine. Elle exigeait, selon lui, autant de réflexions qu'on y en met peu. On ne pouvait y apporter trop de soins, trop d'attention. C'était là le fondement de cette incompréhensible texture qui recèle la mémoire, l'esprit, l'imagination, l'éloquence et tout ce que l'on conçoit sous le nom de talents. Venait ensuite l'influence des noms de baptême. Après ces deux causes primitives, qui dirigeaient tout ce qui arrive à l'homme pendant sa vie, il en venait une troisième. C'était celle que les logiciens appellent *sine quâ non;* ce qui voulait dire en anglais, en français, en basque, et dans toutes les langues du monde, que l'action de la propagation ne signifiait absolument rien sans cela. Enfin, pour qu'on le sache, cette troisième cause exclusive était la conservation intacte de cette toile si fine, si déliée, si délicate... Et comment faire pour qu'elle ne fût point endommagée par la compression violente que souffrait la tête, par la sotte méthode que l'on avait de nous introduire dans ce monde la tête la première?

Ceci exige de l'explication.

CHAPITRE LX.

Cela est vrai.

Mon père lisait toutes sortes de livres : c'est la manie de presque tous ceux qui aiment à

lire. En lisant un jour celui *De partu difficili*, publié par Adrien Smelvogt, et que je ne connais guère, il tomba sur un calcul qui lui frappa l'esprit. C'est que la tête, tendre, molle, flexible d'un enfant, au moment de l'accouchement, était accablée par la violence des efforts de la femme, d'un poids de quatre cent soixante-dix livres, qui agissait perpendiculairement et sans obstacle. Les os du crâne n'ayant point encore de consistance assez solide, cédaient à ce fardeau énorme ; et c'est pourquoi de cinquante enfants qui naissaient, il y en avait quarante-neuf dont la tête comprimée, en venant au monde, était moulée dans la forme d'un morceau de pâte conique et oblong. Justes Dieux ! s'écriait mon père, quel changement, ou même quelle destruction cela ne doit-il pas opérer dans la forme délicate de la *medulla oblongata* du cerveau ; ou si c'est le fluide de Borry, n'y a-t-il pas de quoi troubler la liqueur du monde la plus claire?

Mais ce n'était là que peu de chose. Les craintes de mon père furent bien autrement vives, lorsqu'il apprit que ce n'était pas le seul effet terrible des efforts de la femme, et, qu'en comprimant le crâne, elle le poussait et le serrait vers la *medulla oblongata*, qui était le siége de l'âme. « Que les anges et les ministres des faveurs du ciel nous protégent ! disait-il avec toute l'expression du désir. Quelle âme peut résister à un choc si rude? Ah ! je ne m'étonne pas de voir tant de défauts dans la toile intellectuelle du genre humain, et que nos meilleures têtes ne soient que des pelotons de soie mêlés. Tout n'est chez nous que désordre, confusion, embarras. »

CHAPITRE LXI.

Mon père pourrait bien avoir raison.

Heureusement que mon père continua sa lecture. Il apprit que c'était la chose du monde la plus aisée pour un opérateur, que de tourner un enfant sens dessus dessous, et de lui faire faire une *vire-vouste*, une *pirouette* qui le ferait venir par les pieds... Par-là, il n'y avait plus de danger. La *medulla oblongata* était simplement poussée vers le cerveau.

« Par le ciel ! s'écriait-il, le monde conspire à nous faire perdre le peu d'esprit et d'entendement que la bonté divine nous a départi ! Les virtuoses même de l'art obstétrique participent à cette conjuration. Et que m'importe par quel bout on introduise mon fils dans le monde, pourvu que tout aille bien dans la suite, et qu'au moment qu'il entre, on ne bouleverse pas son âme en culbutant, on en écrasant sa *medulla oblongata*, qui est le siége de son ame. »

Une fois qu'on a conçu une opinion, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on lit, semble concourir à la fortifier.

L'esprit de mon père se laissa préoccuper si fortement de celle-ci, qu'en moins d'un mois elle lui servait à résoudre tous les phénomènes de stupidité et de génie qu'il rencontrait. Il voyait sur-le-champ par quelle raison le fils aîné était ordinairement le plus sot de la famille. « Le pauvre diable ! disait-il habituellement, cela ne doit pas surprendre ; c'est lui qui a frâyé la route à ses cadets. Ils lui ont, sans le savoir, l'obligation d'avoir plus d'esprit que lui. »

CHAPITRE LXII.

Ce serait le goût de bien des dames.

C'est sûrement cette opinion de mon père qui a excité un des grands hommes de ce siècle à chercher dans la température des différens climats, l'esprit, la cause et l'origine des lois. Mon père rendait raison par là de la subtilité et de la pénétration d'esprit des Asiatiques et de tous les peuples qui habitent les climats chauds. « Ce n'est pas précisément, disait-il, que cet avantage leur vienne de ce qu'ils jouissent d'un ciel plus serein, qu'ils respirent un air plus pur, et qu'ils voient constamment luire le soleil... L'influence de ses rayons pourrait peut-être trop raréfier ou trop exalter les facultés de l'âme, de même qu'un climat froid pourrait peut-être trop les condenser, ou trop les épaissir... » Il remon-

tait jusqu'à la source ; et c'est là que, débarrassé de tous les *si*, de tous les *mais* qui auraient pu lui faire obstacle, il trouvait la véritable raison de la supériorité qu'il remarquait dans ces peuples. « La chose est simple, disait-il, c'est que les femmes y accouchent plus facilement. Leurs plaisirs sont infiniment plus vifs, leurs peines infiniment moindres... Que n'y suis-je donc ! disait un jour madame..... » Son nom est inutile, et d'ailleurs, quelle liste n'aurais-je pas à faire?.. Mon père concluait de là que la compression de la tête de l'enfant était si légère, qu'elle ne pouvait altérer l'organisation du cerveau et de la *medulla oblongata*. Il croyait même qu'il en était ainsi dans tous les accouchements naturels et faciles, et qu'il n'y avait pas un fil rompu ou déplacé... Avec quelle liberté l'âme alors pouvait agir !...

CHAPITRE LXIII.

Les plus grands exemples ne persuadent pas toujours.

Mon père, parvenu à ce haut point de science, s'y fortifia bientôt de plus en plus. Quelle lumière n'y répandirent pas les merveilleux effets de l'opération césarienne ! Combien de grands génies avaient brillé dans le monde, où ils n'étaient venus que par là ! « Vous le voyez, disait-il, rien n'est si clair ; le cerveau n'a point souffert par cette opération. La tête n'a pas été comprimée contre le *peluis ;* le crâne n'a pas été poussé vers la *medulla oblongata ;* il n'a pas été pressé par l'os *pubis*, ni par le *coccix*. Les heureuses suites en sont à découvert. Votre Jules César, qui a donné son nom à cette admirable opération ; votre Hermès-Trismégiste, qui entra au monde de la même manière, avant que l'opération eût un nom ; votre Scipion l'Africain, votre Manlius Torquatus, notre Édouard VI, dont le règne eût fait le bonheur de l'Angleterre, s'il eût vécu... ces héros, ces hommes rares, et tant d'autres qui figurent dans les annales de la renommée,.. hé bien ! tous ces gens-là sont venus au monde par une incision que l'art a faite. »

Cette ouverture de l'*abdomen* roulait depuis plus de six semaines dans la tête de mon père... Il avait lu, et à force de lire et de réfléchir, il s'était convaincu qu'un coup de bistouri dans l'*epigastrium* n'était pas plus dangereux que les coups de lancette que l'art de la phlébotomie distribue avec tant de prodigalité... Plein de cette idée, il se persuada que ma mère, frappée de toutes ces raisons, ne demanderait pas mieux qu'on m'ouvrît un pareil passage... Juste ciel ! à peine eut-il prononcé le mot... La mort même n'est pas plus pâle... Ma mère en tressaillit jusque dans la pointe des cheveux... Mon père n'insista pas. Il sortit, et se contenta de déplorer son malheur.

Il faut l'avouer ; les héros que je viens de citer faisaient encore moins d'honneur au système de mon père que mon frère Robert. Il était né, et il avait été baptisé pendant un voyage que mon père avait fait à Epsom. C'était le premier enfant qu'eût ma mère... Avec cela, il était venu la tête la première... Jugez de son esprit ! Il en avait si peu, que mon père, après avoir essuyé le refus de ma mère, voulut au moins essayer si son fils puîné ne ferait pas une meilleure figure dans le monde, en l'y faisant arriver par les pieds.

Mais il ne pouvait pas raisonnablement attendre une pareille complaisance de la part de la vieille sage-femme, ni de toute autre... Livrées à la routine qu'elles ont apprise, elles ne veulent pas en sortir. C'est ce qui excitait mon père à prendre un accoucheur. Ces messieurs sont plus lestes, et franchissent plus aisément les idées communes.

Le docteur Slop, dans le grand nombre, lui parut mériter la préférence. Ses ciseaux, de nouvelle invention, étaient, à la vérité, son instrument favori ; mais cela ne l'avait pourtant pas empêché, dans son traité, de dire quelque chose qui avait rapport à l'opinion de mon père ; et mon père jugea qu'il serait plus disposé qu'un autre à la suivre. Il s'embarrassait peu que ce fût par des raisons purement obstétriques que le docteur Slop inclinât à faire venir l'enfant les pieds devant... Peut-être n'avait-il pas songé au grand bien que cette méthode devait faire à l'âme. Qu'importe?... il suffisait que les vues

de mon père se trouvassent remplies; tan mieux si celles du docteur Slop étaient un avantage de plus.

CHAPITRE LXIV.

Eh bien! on attendra.

Enfin mon père et le docteur Slop se joignirent ensemble contre mon oncle Tobie, dans la conversation qui s'ensuivit. Il est difficile de concevoir comment un homme qui avait si peu de littérature, pouvait se défendre contre deux championa de cette force... Vous pouvez faire là-dessus, madame, telles conjectures qu'il vous plaira; et, tandis que votre imagination est en mouvement, vous pouvez aussi chercher à pénétrer par quelles causes la blessure que mon oncle Tobie reçut dans l'aine, lui donna un si grand fonds de modestie. Rien ne vous empêche aussi de vous former un système sur la perte fatale que j'ai faite de mon nez, en vertu du contrat de mariage de ma mère, ni de faire des réflexions sur le malheur que j'ai essuyé d'être nommé *Tristram*, malgré les idées de mon père, et contre le désir de toute la famille, et même de mon parrain et de ma marraine. Oui, madame, vous pouvez résoudre ces différens cas, et cinquante autres avec, si vous en avez le temps. Mais je vous préviens d'avance que vous ferez des efforts inutiles. Le sage Alquife lui-même, et la fameuse Urgande, y perdraient leur magie. Ce sont là des énigmes trop difficiles à développer. Il y faut mon secours... mais attendez, s'il vous platt, que j'en aie le temps; il viendra, et vous verrez alors une suite de choses que vous n'attendez sûrement pas.

CHAPITRE LXV.

Le docteur Slop n'y est plus.

« Je voudrais, docteur Slop, dit mon oncle Tobie, avec un peu plus de chaleur et de vivacité qu'il n'en mettait ordinairement dans ses souhaits, je voudrais que vous eussiez vu quelles armées prodigieuses nous avions en Flandre... »

Mon oncle Tobie était bien éloigné de faire de la peine au docteur Slop; mais ce souhait fit sur lui la plus terrible impression... Oui, monsieur, le docteur en fut déconcerté. Cela seul jeta ses idées dans le désordre; elles se dispersèrent de tous côtés. Il ne put jamais les rallier.

En toutes disputes, soit qu'elles soient sur l'honneur, sur l'intérêt, sur l'amour, sur l'amitié, ou sur la haine; soit aussi qu'elles s'élèvent entre hommes ou femmes, il n'importe, je n'en fais aucune différence; rien n'est si dangereux, madame, que de faire partir ainsi de côté un souhait inattendu sur quelqu'un des athlètes. Il n'en faut pas davantage pour *l'abasourdir*. Remarquez pourtant que je ne parle pas ici de toutes les espèces d'hommes, et de toutes les espèces de femmes. Il y en a dont l'humeur tenace, en pareil cas, ne cède qu'à des arguments immersifs, ce sont des dogues qui se chamaillent; il leur faut, tout au moins, *l'épreuve de l'eau*. Mais on n'avait pas besoin, dans ces sortes de circonstances, de faire intervenir les élémens vis-à-vis de mon père, du docteur Slop, de mon oncle Tobie. Mon oncle Tobie, le docteur Slop et mon père étaient d'un autre acabit. Leurs perceptions plus fines, leurs sens plus délicats... enfin, vous voyez clairement qu'il faut des choses moins fortes pour étourdir certaines gens. Un simple souhait suffit en pareille occasion; et je ne connais qu'un moyen d'en détourner l'influence. C'est de se lever aussitôt, et de souhaiter au *souhaiteur* quelque chose en retour, qui soit à peu près de la même valeur, et qui fasse équilibre. On reste alors à l'unisson. C'est même le moins qui en puisse arriver; on peut quelquefois gagner l'avantage de l'attaque.

J'éclaircirai tout cela dans mon chapitre des souhaits.

Mais le docteur Slop n'entendait rien à la nature de sa défense. Éperdu, confondu, stupéfait, Harpocrate en personne lui eût mis le doigt sur la bouche, qu'il n'aurait pas gardé un plus profond silence. Il y avait déjà quatre minutes et demie qu'il n'avait parlé. La cinquième eût été fatale... mon père vit le dan-

ger. Jamais conversation n'avait été plus intéressante. Il ne s'agissait rien moins que de savoir si l'enfant de ses prières et de ses efforts naîtrait avec une tête ou sans tête. Il attendait que le docteur Slop, en faveur de qui était le souhait de mon oncle Tobie, profitât du dernier moment qui lui restait pour user de son droit de représailles, et de le payer par un autre. Mais quand il vit sa confusion, et qu'il s'aperçut qu'il continuait de regarder avec cette perplexité vague qui annonce l'embarras, l'étonnement et la surprise de l'âme, et que ses yeux se fixaient tantôt sur mon oncle Tobie, tantôt sur lui-même ; qu'ils s'élevaient, s'abaissaient ; qu'ils erraient le long de la corniche de la boiserie, et parcouraient de l'est à l'ouest, et du nord au midi, tous les points opposés du compas... Enfin, quand mon père vit qu'il commençait à compter les vieux clous dorés ou dédorés qui étaient sur les bras de son fauteuil, mon père jugea qu'il n'y avait pas un moment à perdre, et il reprit lui-même le discours.

CHAPITRE LXVI.

Cela serait à souhaiter.

« Quelles armées prodigieuses vous aviez en Flandre?...

Frère Tobie!... » dit mon père en ôtant sa perruque avec la main droite, tandis qu'il tirait de sa poche droite, avec la main gauche, un mouchoir rayé des Indes pour s'essuyer la tête...

Mais, bon Dieu! mon père, que faisiez-vous là? à quoi songiez-vous? ne voyez-vous donc pas que vous aviez tort?... tort... oui, sans doute, et en voici ma raison.

Ah! j'aurais bien peu de raison moi-même de vouloir prouver à mon père, *en style direct*, qu'il avait tort. Les enfants doivent respecter jusqu'aux erreurs de ceux qui leur ont donné l'existence.

Changeons donc vite le mode de mon langage. Je ne mettrai le tort de mon père qu'en récit; encore ai-je là-dessus quelque scrupule.

CHAPITRE LXVII.

Réflexions fort sensées.

Une bagatelle produit souvent de grands effets. Combien de sujets, qui n'étaient pas en eux-mêmes d'une plus grande importance que de savoir de quelle main mon père devait ôter sa perruque, ont divisé les plus grands empires! Combien de couronnes, pour des causes aussi légères, ont chancelé sur la tête des monarques! Mais qui ne sait pas cela aussi bien que moi? il est donc inutile de dire que chaque chose en ce monde est liée à des circonstances qui donnent à chaque chose ses côtés, sa forme, sa figure... Resserrez-les, étendez-les, elles font chaque chose ce qu'elle est, grande, petite, bonne, mauvaise, indifférente ou intéressante : c'est selon le cas.

Il est clair que le mouchoir de mon père étant dans sa poche droite, il n'aurait pas dû souffrir, dès qu'il en avait besoin, que sa main droite s'engageât dans une autre occupation. C'est à sa main gauche qu'il devait entièrement confier le soin d'ôter sa perruque. Les choses alors se seraient faites tout naturellement. L'envie d'essuyer sa tête lui serait venue cent et cent fois, qu'il n'aurait eu qu'à fouiller tout simplement dans sa poche droite, avec la main droite : c'eût été la chose du monde la plus aisée. Il l'aurait fait sans effort et sans la moindre contorsion dans les tendons, les nerfs et les muscles de son corps.

En ce cas, à moins que mon père n'eût voulu tenir sa perruque de mauvaise grâce avec la main gauche, en faisant faire quelques angles ridicules à son coude et à son poignet, toute son attitude eût été facile, naturelle, sans gêne ; et Reynolds lui-même, tout grand peintre, tout peintre aimable qu'il soit, aurait pu le peindre de cette manière.

Mais la façon dont mon père s'y prit était bien différente. C'était une attitude si originale!...

Vers la fin du règne de la reine Anne, et

au commencement du règne de Georges Ier, les poches des habits étaient coupées si bas! Je n'ai pas besoin d'en dire davantage. Le père du mal lui-même se fût occupé, pendant un mois entier, à inventer quelque manière de les placer encore plus désavantageusement, qu'il n'aurait rien fait de pire.

CHAPITRE LXVIII.

Un rien nous déconcerte.

C'est une chose qui n'a jamais été facile sous aucun règne, à moins que vous ne soyez aussi mince et aussi fluet que moi, que de forcer votre main à traverser diagonalement tout votre corps pour fouiller dans le fond de votre poche opposée : mais, en 1718, lorsque cette aventure arriva, cela était très-difficile. Mon père, qui s'obstina au succès dans cette occasion, fut nécessairement obligé de faire faire à ses bras une espèce de zigzag qui aurait frappé les yeux les moins clairvoyans. Jugez s'il échappa à mon oncle Tobie qui en avait tant vu! Tous les zigzags de la porte Saint-Nicolas lui revinrent sur-le-champ à l'esprit. Un clou, dit-on, chasse l'autre, et les zigzags chassèrent aussitôt de son idée le sujet actuel de la conversation. Il ne songea plus qu'au siége de Namur, et déjà il sonnait Trim pour lui dire d'aller chercher son plan, son compas et son secteur, afin de mesurer les angles de retour des traverses de l'attaque, et singulièrement celui où il avait eu l'honneur de recevoir sa blessure dans l'aine... Mais mon père fronça le sourcil, rida son front... Il rougit, et mon oncle, mon pauvre oncle Tobie se trouva subitement désarçonné..... il était déjà juché sur son cher califourchon, et comme il allait courir!...

CHAPITRE LXIX.

Monsieur un tel et tant d'autres n'agissent pas de même.

Il en sera tout ce qu'on voudra; mais c'est une idée que j'ai conçue, et elle en vaut peut-être bien d'autres. Le corps de l'homme et son esprit sont précisément, selon moi, comme un justaucorps garni de sa doublure. Déchirez l'un, vous déchirez l'autre. Je ne trouve en cela qu'une exception : c'est lorsque vous êtes assez heureux pour que le justaucorps soit de ces espèces d'étoffes qui ont beaucoup d'apprêt et qui se coupent, tandis que la doublure est d'un tissu flexible qui se prête et résiste.

Zénon, Cléanthe, Diogène le Babylonien, Antipater, Panætius et Possidonius, parmi les Grecs..... Caton, Varron et Sénèque, parmi les Romains..... Panténus, Clément d'Alexandrie et Montaigne, parmi les chrétiens, avec une trentaine et peut-être plus d'honnêtes gens aussi peu soucieux que moi, et dont je ne me rappelle malheureusement pas les noms, étaient de la même opinion. Tous prétendaient que leurs jaquettes étaient faites de la même manière : vous les auriez pliées, dépliées, tournées, virées, chiffonnées, coupées, déchirées... Vous les auriez mises en lambeaux, vous les auriez effiloquées, vous en auriez fait de la charpie..... Tout cela était égal. Le dessous ne s'en ressentait pas. Il n'en valait pas moins d'une épingle.

D'honneur, je me crois habillé de la même étoffe. Jamais justaucorps ne fut chatouillé plus vivement que le mien ne l'a été depuis quelque temps, et cependant je déclare tout haut que sa doublure, autant que je puis m'y connaître, n'en vaut pas une obole de moins.

Bon Dieu!
Comme on l'a tiraillé!
Houspillé!
Coupaillé!
Croquevillé!
Tailladé!
Dépecé!
Déchiqueté!

Heureux! et mille fois heureux que la doublure en était souple! Un gant, bien passé, ne l'est pas davantage..... Encore une fois, quel bonheur!... Par le ciel! A la manière dont on a traité le dessus, il ne serait pas resté un fil du dessous.

Vous, messieurs, qui de mois en mois

jouez le rôle d'inquisiteurs littéraires, et feuilletez ou ne feuilletez point du tout les écrits dont vous parlez; vous qui avez si cruellement mutilé mon pauvre justaucorps, d'où vient, je vous prie, que vous paraissiez aussi en vouloir à sa doublure? Que diable vous a-t-elle jamais fait?...

Vous m'en croirez, si vous voulez; mais je vous assure que je vous recommande de toute mon âme, ainsi que vos affaires, à l'Être tout-puissant, qui n'insulte personne... Que Dieu donc vous bénisse! Et si le mois prochain quelqu'un de vous grince encore les dents et se déchaîne contre moi, comme vous avez fait au mois de mai, qui, par parenthèse, était fort chaud, ne soyez point surpris si, au lieu d'entrer en effervescence, je file doux sur la chose..... J'ai pris mon parti à votre égard. C'est que tant que je vivrai ou que j'écrirai, ce qui est à peu près la même chose, je ne vous ferai pas pire que mon oncle Tobie ne fit au moucheron importun qui bourdonnait autour de son nez pendant le dîner... Il ouvrit doucement la fenêtre : « Va, va-t'en, pauvre diable! dit-il, va, pourquoi te ferais-je du mal? ce monde est assez grand pour toi et pour moi. »

Je remarque cependant une chose : le moucheron avait des ailes; bien lui en prit.

CHAPITRE LXX.

Le pauvre homme!

Hélas! madame, tout homme qui aurait vu le prodigieux épanchement de couleur qui se fit sur le visage de mon père, lorsque mon oncle Tobie sonna Trim; et je vous assure (pittoresquement et scientifiquement parlant) qu'il le fit rougir de six teintes et demie, si ce n'est même de l'octave entière au-dessus de son ton naturel; qui l'aurait vu, dis-je, dans ce moment, et qui, en même temps, aurait observé le froncement de ses sourcils et la contorsion ridicule et extravagante de tout son corps, se serait, je crois, imaginé qu'il était atteint de quelque accès de rage. Il n'y avait que mon oncle Tobie seul qui ne pouvait s'y méprendre. Un autre, pour peu qu'il eût aimé ces espèces d'accords qui sortent de deux instruments à l'unisson, se serait aussitôt vissé sur le même ton... et alors quel tapage! quel bruit! quel fracas! La scène ne se serait passée que dans le mode d'une sixième d'Aviso Scarlati... *Con furia*... Mais que Dieu m'accorde sa bénédiction! Quel rapport, quelle relation l'harmonie peut-elle avoir, *con furia... con strepito?...*

Tout cela veut dire, madame, qu'un autre que mon oncle Tobie eût conclu que mon père était en colère, et qu'il s'y serait mis aussi, ou que du moins il l'aurait blâmé de s'y être mis. Mais mon oncle Tobie, dont le cœur interprétait toujours le plus favorablement les choses qui se passaient sous ses yeux, ne blâma que le tailleur qui avait placé la poche de mon père trop bas... Il se tint assis tranquillement jusqu'à ce que mon père en eût tiré son mouchoir... Il le regarda pendant tout ce temps avec un air qui exprimait l'intérêt le plus tendre. Enfin mon père prit la parole.

CHAPITRE LXXI.

Mon oncle Tobie augmente à sa mode.

— Quelles armées prodigieuses vous aviez en Flandre?...

— « Frère Tobie! s'écria mon père, je te crois un des plus honnêtes hommes, un des cœurs les plus droits, une des âmes les plus sensibles qui jamais ait existé... Je sais que ce n'est pas ta faute si tous les enfans qu'on a faits sont venus dans ce monde la tête la première... Tu n'es pas cause qu'on en verra peut-être arriver aujourd'hui un millier en Angleterre de cette façon, et qu'il n'en vienne ainsi une multitude d'autres par la suite. Mais crois-moi, mon cher Tobie, c'en est bien assez pour ces malheureuses créatures que d'être la victime des écarts, des inattentions, des inadvertances de leurs pères au moment qu'ils songent à les faire... C'est bien assez des peines, des chagrins des

embarras, des difficultés qu'elles essuient dans ce monde après qu'elles y sont entrées, sans qu'il soit besoin de les exposer dans leur passage à des accidens et à des malheurs d'une autre espèce.

— Mais, dit mon oncle Tobie, en mettant sa main sur le genou de mon père, et en le regardant fixement avec le désir d'avoir une réponse, ces dangers sont-ils plus grands aujourd'hui qu'ils n'étaient autrefois? — « Frère Tobie, dit mon père, si un enfant naissait vivant, s'il était bien constitué, s'il se portait bien, si la mère n'essuyait point d'accidens fâcheux, nos grands-pères, qui étaient des gens simples, n'en demandaient pas davantage. Mais... » Mon oncle Tobie retira aussitôt sa main de dessus le genou de mon père, se pencha doucement sur le dos de sa chaise, leva les yeux justement à la hauteur de la corniche de la chambre... Alors il dirigea ses muscles buccinatoires le long de ses joues, ses muscles orbiculaires autour de ses lèvres... Ces instrumens firent leur devoir, et mon oncle Tobie siffla son *lilaburello.*

CHAPITRE LXXII.

La précaution.

Mais quel autre bruit prend le dessus?... Ah! c'est le docteur Slop... Ciel! comme il frappe des pieds! comme il jure... Qu's-t-il donc? A qui en veut-il?... La chose est éclaircie. C'est contre Obadiah qu'il s'exerce. Ah! monsieur, j'aurais souhaité que vous l'eussiez entendu. Il vous aurait peut-être guéri pour jamais du vil défaut de jurer et de salir votre langage de toutes ces expressions ignobles et choquantes qui vous sont si familières.

Si le récit pouvait produire sur vous le même effet!... Voyons.

La gouvernante du docteur Slop remit à Obadiah, sans hésiter, les instrumens de son maître, et le sac vert qui en renfermait le précieux dépôt. Mais comment les porterait-il? Cela lui donna quelque inquiétude. Obadiah en prit aussi. Après y avoir bien réfléchi, ils décidèrent qu'il les porterait en bandoulière. Sur-le-champ il allongea les cordons du sac, en défaisant le nœud qui était trop près... Il le fit plus loin, et elle lui aida à passer sa tête et son bras. Cette invention était fort bonne; mais elle avait un inconvénient. Elle laissait l'entrée du sac ouverte, et il y avait à craindre, on pouvait même parier, que les instrumens sortiraient du sac, lorsque Obadiah, qui se proposait de ne faire qu'une course, se mettrait à galoper. Il fallut donc encore se consulter. Le préservatif ne tarda pas à leur venir à l'esprit. Ce fut de rapprocher les bords du sac en forme de bourse, et de les retenir dans cet état avec les cordons. Un seul nœud n'eût peut-être pas résisté long-temps. Obadiah en fit une demi-douzaine qui ne lui coûtèrent de plus que la peine de les faire. Il n'était pas chiche de cette monnaie, et il employa toute sa force.

Voilà donc les choses en règle. Elles répondaient surtout aux intentions de la ménagère du docteur Slop; mais ces précautions, quelque bien imaginées qu'elles fussent, n'étaient pas encore suffisantes pour remédier à des accidens qu'ils n'avaient prévus ni l'un ni l'autre. Obadiah partit. C'est alors qu'il s'aperçut que leur sagacité ne les avait pas fait songer à tout. Les instrumens ne pouvaient pas sortir; cela était sûr. Mais, libres dans le fond du sac, qui était devenu conique, ils ballottaient les uns contre les autres au plus léger trot du cheval, et c'était un tintement!... un cliquetis!... Le *forceps*, le *tire-tête*, le *levier*, la *seringue*, faisaient un bruit si effrayant, que le dieu de l'hymen lui-même se serait enfui de peur, si, par hasard, il eût rodé sur cette route. Obadiah accéléra bientôt sa marche, et du trot il passa au grand galop... Il avait une femme et trois enfants. Le bruit était incroyable; mais la turpitude de la fornication, et les autres mauvaises conséquences politiques qu'il en pouvait tirer, ne lui vinrent pas seulement une fois à l'idée. Cela fit cependant un effet prodigieux sur son esprit. Le poids lui parut énorme, et il ne lui fut bientôt plus possible de le supporter. Le tintamare était si violent, que le pauvre diable ne pouvait pas s'entendre siffler lui-même.

CHAPITRE LXXIII.

Hélas! il n'est plus temps.

C'était là sa peine. Obadiah avait une passion extrême pour la musique des instrumens à vent. L'harmonie des instrumens musicaux dont il était chargé, lui déplaisait en proportion. Il s'arrêta donc tout court, et chercha dans son imagination s'il ne trouverait pas quelque moyen qui pût le faire jouir des agrémens de son instrument favori.

Il y a de certaines calamités dont on peut se tirer par le secours de petites cordes; alors rien n'est si prêt à entrer dans la tête d'un homme que le cordon de son chapeau. Cette philosophie est si près de la surface!... Je dédaignerais peut-être moi de l'y faire glisser. Mais Obadiah était dans un cas mixte. Oui, monsieur, c'était là sa situation. Elle était tout à la fois *obstétricale*, *papisticale*, *équistricale* et *musicale*. Il est permis dans ces sortes de cas de se servir du premier expédient qui se présente. C'est ce qu'Obadiah fit sans hésiter. Il défit le cordon de son chapeau, empoigna d'une main le sac et ses quilles, si l'on peut parler avec irrévérence des outils du docteur Slop, mit le bout du cordon entre ses dents, et lia le sac et les instrumens d'un bout à l'autre. Il lui fit faire tant de tours, il croisa tant de fois, il fit tant de nœuds, il les serra si fort, que quand le docteur Slop eût eu quelques fractions de la patience de Job, il les aurait perdues en voulant seulement en défaire un seul. Je vous assure que ma mère aurait pu accoucher quatre fois avant que le sac vert eût été débarrassé de la moitié de ses entraves. Pauvre Tristram! comme le sort t'a balloté! De combien de petits accidens il t'a rendu le jouet! Ah! s'il ne s'était pas fait un plaisir de te regarder comme l'objet de ses amusemens, je parierais cinq contre un que tes affaires seraient bien différentes! Du moins tu n'aurais pas été exposé aux humiliations qui t'ont accablé : ton nez aurait échappé aux revers sinistres qui l'ont mutilé. Ta fortune et les occasions qui se sont si souvent présentées de la faire, pendant le cours de ta vie, ne t'auraient pas manqué comme elles ont fait. Elles n'auraient pas fui de toi avec mépris. Tu n'aurais pas été forcé toi-même de les abandonner. Tristram, ô malheureux Tristram! voilà ce que c'est que de n'avoir pas de nez. Mais où me laissai-je emporter? que fais-je? que dis-je? n'ai-je donc pas déjà décidé que je n'en parlerais point aux curieux, que je ne fusse dans ce monde? je ne veux point manquer de parole. Cet événement ne tardera peut-être pas à se réaliser.

CHAPITRE LXXIV.

Ce qui fixe nos idées.

Les grands esprits se rencontrent. Lisez surtout nos auteurs contemporains, vous les trouverez presque toujours d'accord avec ceux qui les ont précédés. Mais ce n'est point de cela que je m'occupe. Obadiah était arrivé. Il avait déposé son sac vert et ses instrumens bien garrottés dedans. Il avait reçu la couronne que mon père lui avait promise; mon oncle Tobie lui avait aussi donné la sienne. Mais le docteur Slop n'avait pas encore daigné jeter les yeux sur ce qu'il avait apporté. L'idée ne lui en vint qu'au sujet de la dispute qu'il eut avec mon père, sur la préférence qu'il méritait, disait-il, qu'on lui donnât sur la vieille sage-femme. Alors la même pensée lui vint à l'esprit. Parbleu! dit-il en lui-même, il faut rendre grâces à Dieu de ce que madame Shandy nous donne du loisir. Il se pourrait faire qu'on la portât sept fois sur le lit de misère avant qu'on eût seulement défait la moitié de ces nœuds. »

Cependant il faut distinguer. La pensée qu'eut ici le docteur Slop n'était point une de ces pensées fixes et déterminées qui viennent quelquefois tout à coup; la sienne flottait dans son esprit sans voiles, sans lest et sans gouvernail, comme une simple proposition. Il y en a ainsi des millions qui chaque jour nagent tranquillement au milieu du

fluide léger de l'entendement humain. Elles y restent dans l'inaction sans avancer, sans reculer, jusqu'à ce que le vent ou le tourbillon de quelque passion les fasse enfin dériver, et les pousse de quelque côté.

Un bruit soudain qui se fit entendre au-dessus de la salle, autour du lit de ma mère, rendit ce service à la pensée ou à la proposition du docteur Slop. « Par tous les diables! s'écria-t-il, à moins que je ne me dépêche, ce que j'ai dit va sûrement arriver. »

CHAPITRE LXXV.

Grand événement.

Mais ces nœuds !... Ne croyez pas, je vous prie, que j'aie entendu vous parler, dans tout ce que je vous ai dit, de cette espèce de nœuds que l'on connaît sous le nom de nœuds coulans. Ce que j'ai à dire des nœuds coulans dans le cours de ma vie et de mes opinions, viendra beaucoup plus à propos lorsque je parlerai de la catastrophe qui arriva à mon grand-oncle, M. Hammon Shandy, petit homme, fier, haut, turbulent, têtu, d'une imagination vive, ardente, et qui se jeta à corps perdu dans les affaires du duc de Monmouth. Mon opinion sur ces sortes de nœuds se développera dans mon chapitre sur les nœuds en général. Les nœuds dont j'ai voulu parler ici n'étaient ni de cette espèce, ni d'aucune autre qui fût facile à défaire. C'étaient des nœuds d'une espèce diabolique, et tels enfin qu'Obadiah les savait faire et qu'il les avait faits, c'est-à-dire, *bona fide*. Il en avait fait un et même quelquefois deux à chaque rencontre des bouts du cordon, et les avait entrelacés les uns dans les autres. Tous se tenaient. C'était plutôt un engrenage de nœuds que des nœuds séparés.

Avec de pareils nœuds, et tant d'autres obstacles qui se rencontrent sur le chemin de la vie, un homme pressé prend tout d'un coup son parti. Il tire promptement son couteau de sa poche, et coupe tout net ce qui l'offusque. La conscience dicta un autre moyen au docteur Slop : le cordon n'était pas à lui; c'eût été faire du tort à quelqu'un ; d'ailleurs il était bon, c'eût été dommage de le couper. Il appliqua donc ses dents à ce travail. C'étaient là ses instrumens de prédilection; il en faisait le plus grand cas. Mais, malheureusement, il s'en servit si mal dans cette occasion, il trouva une telle résistance dans les nœuds, qu'il n'en avait pas encore défait trois, qu'elles étaient toutes ébranlées. Diable! dit-il. Alors il essaya de faire faire cet ouvrage à ses doigts et à ses pouces, mais ses ongles en souffrirent encore bien plus vivement... Que la peste le crève ! dit-il... Je n'en viendrai pas à bout.

Cependant, le bruit redouble autour du lit de ma mère... « Je voudrais qu'il fût à tous les diables ! dit le docteur Slop. Je ne déferai jamais ces nœuds. » Ma mère jeta un cri perçant qui se fit entendre dans toute la maison. Jarni! dit le docteur Slop. Prêtez-moi votre couteau ; il faut bien enfin couper ces nœuds.

. . . .

Morbleu! sambleu!... Mais qu'avez-vous donc?.., Ce que j'ai?... ne le voyez-vous pas? Et c'est à moi qu'il faut que cela arrive, à moi qui suis le seul accoucheur de tout le canton! Je me suis coupé le pouce jusqu'à l'os. Me voilà bien à présent! Cet accident va me ruiner. Je suis perdu. Je voudrais que le diable l'eût emporté avec ses nœuds. L'animal!

Mon père avait beaucoup d'amitié pour Obadiah, et ne pouvait pas supporter aisément que le docteur Slop le traitât si mal. Cependant, si cet accident du docteur Slop eût été tout autre chose qu'une simple coupure au pouce, mon père lui aurait passé son emportement : sa prudence eût triomphé. Mais faire tant de bruit pour si peu! Mon père en fut choqué, et se détermina à s'en venger.

CHAPITRE LXXVI.

Consolation.

Il commença par plaindre le docteur Slop... « De petites imprécations, dit-il, pour de grandes choses, ne servent à rien. Elles ne font

que diminuer la force et le courage dont nous avons besoin. » — Je l'avone, répliqua le docteur Slop. — C'est jeter sa poudre aux moineaux contre le feu d'un bastion, dit mon oncle Tobie, en interrompant son air. — Elles ne servent qu'à mettre les humeurs en mouvement, dit mon père, sans en dissiper l'acrimonie. Pour moi, je me suis rarement permis de jurer et de maudire; cela n'est bon à rien. Cependant, cela m'est arrivé quelquefois, mais alors j'ai toujours eu la présence d'esprit... — Vous aviez raison, dit mon oncle Tobie... de ménager les choses de manière qu'elles répondissent à mon but. — C'est-à-dire, que je ne jurais précisément qu'autant qn'il fallait pour dissiper la cause qui m'obligeait à me servir de ce remède. Un homme sage devrait toujours avoir l'attention d'en peser la dose sur le besoin qu'il en a, et dans une proportion exacte avec la révolution qu'il éprouve dans ses humeurs, et selon qu'il a été plus ou moins affecté de l'injure qu'il a reçue, et de l'intention qu'on a eue en lui faisant injure.

Les injures, dit mon oncle Tobie, ne partent que du cœur.

C'est pour cela, continua mon père, avec la gravité de Michel de Cervantes, que j'ai toujours eu la plus grande vénération pour un grand homme, docteur Slop, que vons ne connaissez pas, et qui, dans la défiance qu'il avait de sa propre discrétion sur ce point, écrivit à son loisir une espèce de dispensaire à ce sujet. Il y indiqua toutes les espèces de jurements, d'imprécations, de malédictions, dont on pouvait faire usage dans les circonstances, depuis la plus légère provocation jusqu'à la plus vive qu'on pût exciter. Dès qu'il l'eut fait, revu, corrigé et augmenté, il en déposa le cahier sur une des tablettes de sa cheminée, à une hauteur où il pouvait facilement atteindre, afin de le pouvoir toujours consulter au besoin.

— Bon, bon, dit le docteur Slop, une pareille chose n'est jamais venue à l'idée de personne, et elle a encore été moins exécutée.

— Pardonnez-moi, reprit mon père, j'en lisais encore ce matin des passages, quoique sans besoin, pendant que frère Tobie versait le thé. J'en ai là une copie sur ma tablette... Mais, si je m'en ressouviens bien, cela est trop fort, trop violent pour une coupure au pouce.

— Trop violent? dit le docteur Slop, point du tout. Je voudrais que le diable tordît le cou à ce drôle-là.

— En ce cas, dit mon père, elle est à votre service. Mais j'y mets une condition; c'est que vous lirez haut.

Mon père se leva et chercha aussitôt le papier dont il parlait. C'était une formule d'excommunication qu'il s'était procurée pour enrichir la collection curieuse dont il s'occupait depuis long-temps. Elle avait été écrite par Ernulphe, évêque de Rochester. Il s'en était fait faire une copie exacte sur l'original.

Sa recherche ne fut pas longue; il mit aussitôt la main sur le papier, et, avec un sérieux affecté dans le regard et dans la voix, avec un ton qui aurait pu cajoler Ernulphe lui-même, il le remit au docteur Slop. Le docteur Slop enveloppa son pouce dans le coin de son mouchoir, et, avec un œil de côté, quoique sans soupçon, il se mit à lire tout haut. Et que faisiez-vous pendant ce temps-là, vous, mon cher oncle Tobie? On le devine. Vous siffliez votre *lilaburello* tout aussi haut que vous le pouviez. Courage! mes enfants, et les choses iront bien.

Textus de Ecclesiâ Roffensi, per Ernulfum Episcopum.

CAP. XXV.

EXCOMMUNICATIO.

Ex auctoritate Dei omnipotentis, Patris, et Filii, et Spiritûs-Sancti, et sanctorum ca-

CHAPITRE LXXVII.

L'excommunication.

« De l'autorité de Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et des saints

*nonum, sanctæque et intemeratæ Virginis Dei genitricis Mariæ**.

Atque omnium cœlestium virtutum, angelorum, archangelorum, thronorum, dominationum, potestatum, cherubin ac seraphin, et sanctorum patriarcharum, prophetarum, et evangelistarum, et sanctorum innocentium, qui in conspectu Agni soli digni inventi sunt canticum cantare novum, et sanctorum martyrum, et sanctorum confessorum, et sanctarum virginum, atque omnium simul sanctorum et electorum Dei.

* On soupçonne quelquefois les historiens de donner leurs idées pour celles des autres. On va même jusqu'à les accuser de citer des pièces qui n'existent pas. Je veux éviter qu'on puisse me faire un pareil reproche; et c'est pourquoi je fais imprimer ici le texte original de l'excommunication que je rapporte. J'en ai bien de l'obligation à messieurs du chapitre de Rochester. Je suis reconnaissant, et je leur prêterai, s'ils le veulent, en retour, quelques-uns des sermons de Yorick. Ils n'y perdront pas.

canons, et de la sainte et immaculée Vierge Marie, mère de notre Sauveur. »

— Mais je pense, dit le docteur Slop, en parlant à mon père, et en laissant tomber le papier sur ses genoux, qu'il n'est pas fort nécessaire que je la lise tout haut. Il y a si peu de temps que vous l'avez lue, qu'elle vous ennuierait... D'ailleurs, je ne vois pas que le capitaine Shandy se soucie infiniment de l'entendre... Je la lirai en moi-même. — Point du tout, s'il vous plait, dit mon père, cela est contraire au traité, et j'entends qu'il s'exécute... Et puis il y a quelque chose de si particulier, de si bizarre, surtout vers la fin, que je serais fâché de perdre le plaisir d'une seconde lecture. Le docteur Slop n'avait pas encore tout-à-fait consenti à la faire, que mon oncle Tobie cessa de siffler son *lilaburello*, et lui offrit de lire en sa place... Mais le docteur Slop, au risque de le voir reprendre le dessus avec son air favori, aima mieux lire lui-même que d'accepter sa proposition. Le voilà donc qui élève le papier au niveau de ses yeux... Voilà aussi mon oncle Tobie qui siffle à mi-ton son ariette... et voilà enfin le docteur Slop qui, au bruit de cet accompagnement, reprend sa lecture.

« De l'autorité de Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et des saints canons, et de la sainte et immaculée Vierge Marie, mère de notre Sauveur et de toutes les vertus célestes, anges, archanges, trônes, dominations, puissances, chérubins et séraphins, et de tous les saints, patriarches, prophètes, et de tous les apôtres et évangélistes, et des saints innocents, qui, dans la vue de l'Agneau saint, sont dignes de chanter les nouveaux cantiques des saints martyrs et des saints confesseurs, et des vierges saintes et de tous les saints ensemble, avec les saints élus de Dieu. . . . .
. . . .
. . . .

Excommunicamus et anathematizamus hunc [vel hos] *furem*, [s] *vel hunc* [vel hos] *malefactorem*, [s] *N. N. et à liminibus sanctæ Dei Ecclesiæ sequestramus.*

Maledicat illum [os] *Deus Pater qui hominem creavit! Maledicat illum* [os] *Dei Filius qui pro homine passus est! Maledicat illum* [os] *Spiritus-Sanctus qui in baptismo effusus est! Maledicat illum* [os] *sancta crux, quam Christus pro nostrâ salute hostem triumphans ascendit!*

Maledicat illum [os] *sancta Dei genitrix et perpetua Virgo Maria! Maledicat illum* [os] *sanctus Michaël, animarum susceptor sacrarum! Maledicant illum* [os] *omnes angeli et archangeli, principatus et potestates, omnisque militia cœlestis!*

Maledicat illum [os] *patriarcharum et prophetarum laudabilis numerus! Maledicant illum* [os] *sanctus Joannes præcursor et Baptista Christi, et sanctus Petrus et sanctus Paulus, atque sanctus Andreas, omnesque Christi apostoli, simul et cæteri discipuli, quatuor quoque evangelistæ, qui suâ prædicatione mundum universum convertêre! Maledicat illum* [os] *cuneus martyrum et confessorum mirificus, qui Deo bonis operibus placitus inventus est!*

Maledicant illum [os] *sacrarum virginum chori, quæ mundi vana causâ honoris Christi respuenda contempserunt!*

Maledicant illum [os] *omnes sancti, qui, ab initio mundi usquè in finem sæculi, Deo dilecti inveniuntur!*

Maledicant illum [os] *cœli et terra, et omnia sancta in eis manentia!*

Puisse (Obadiah, pour avoir fait ces nœuds) être damné! Nous l'excommunions, l'anathématisons, et chassons de la sainte Eglise de Dieu.

Puisse le Père, qui créa l'homme, le maudire! puisse le Fils, qui souffrit pour nous, le maudire! puisse le Saint-Esprit, qui nous régénéra par le baptême, le maudire! (C'est Obadiah, disait le docteur Slop.) Puisse la sainte croix, sur laquelle notre Seigneur Jésus-Christ monta pour notre salut, et triompha du démon, le maudire!

Puisse la sainte et éternelle Vierge Marie, mère de Dieu, le maudire!... Puisse saint Michel, l'avocat des saintes ames, le maudire! Puissent tous les anges et tous les archanges, les dominations et les puissances, et toutes les armées célestes, le maudire!...»

Nos troupes juraient diablement fort en Flandre, dit mon oncle... mais ce n'est pas de cette façon. Pour moi, je n'aurais pas seulement voulu maudire mon chien.

Puisse saint Jean le précurseur, et saint Jean-Baptiste, et saint Pierre et saint Paul, et tous les apôtres de notre Seigneur Jésus-Christ, le maudire (Obadiah)! Et puissent le reste de ses disciples, et les quatre évangélistes, qui, par leurs prédications, ont converti l'univers... Et puisse la sainte et merveilleuse compagnie des martyrs et des confesseurs, qui, par leurs saintes œuvres, ont trouvé grâce auprès de notre Seigneur Dieu tout-puissant, le maudire (Obadiah)!

Puisse le chœur sacré des vierges saintes, qui, pour la gloire de Jésus-Christ, ont méprisé les vanités de ce monde, le damner!

Puissent tous les saints, qui, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles, seront aimés de Dieu, le damner!

Puissent le ciel et la terre, et toutes les choses saintes qu'ils renferment, le damner!» Obadiah, dit le docteur Slop, car c'est toujours lui que j'entends.

Maledictus sit ubicumque fuerit, sive in domo, sive in agro, sive in viâ, sive in semitâ, sive in sylvâ, sive in aquâ, sive in ecclesiâ!

Maledictus sit vivendo, moriendo, manducando, bibendo, esuriendo, sitiendo, jejunando, dormitando, dormiendo, vigilando, ambulando, stando, sedendo, jacendo, operando, quiescendo, mingendo, vacando, flebotomando!

Maledictus sit in totis viribus corporis!

Maledictus sit intùs et exteriùs!

Maledictus sit in capillis! Maledictus sit in cerebro!

Maledictus sit in vertice, in temporibus, in fronte, in auriculis, in superciliis, in oculis, in genis, in maxillis, in naribus, in dentibus mordacibus, in labris sive molibus, in labiis, in gutture, in humeris, in carnis, in brachiis, in manubus, in digitis, in pectore, in corde, et in omnibus interioribus stomacho tenùs, in renibus, in inguinibus, in femore, in genitalibus, in coxis, in genubus, in cruribus, in pedibus et in unguibus!

Maledictus sit in totis compagibus membrorum! A vertice capitis usque ad plantam pedis, non sit in eo sanitas!

— Mais si ce n'était pas lui qui eût fait ces nœuds lui dit mon père?

— Cela est égal, dit le docteur Slop. Au pis aller, je dirige mon intention sur la maudite main qui les a faits.—A la bonne heure, reprit mon père. Et mon oncle Tobie fredonnait toujours son air.

« Puisse-t-il être maudit partout où il sera, reprit le docteur Slop, dans la maison, dans l'écurie, dans le jardin, dans les champs, sur le grand chemin, dans les sentiers, dans les bois, dans l'eau, dans l'église!

Puisse-t-il être maudit en vivant, en mourant!

Puisse-t-il être damné en mangeant, en buvant, qu'il ait faim ou soif, qu'il jeûne, qu'il dorme, qu'il sommeille légèrement, qu'il se promène, qu'il s'arrête, qu'il s'asseye, qu'il se couche, qu'il travaille, qu'il se repose, etc., etc., etc.!

Puisse-t-il (Obadiah) être maudit dans toutes les facultés de son corps!

Puisse-t-il l'être dans l'intérieur et à l'extérieur!

Puisse-t-il être damné dans ses cheveux, dans sa tête!...»

— Diantre! dit mon père, ceci est terrible.

« Dans ses tempes, reprit le docteur Slop, dans ses oreilles, dans ses sourcils, dans ses yeux, dans ses joues, dans ses mâchoires, dans ses narines, dans ses grosses et petites dents, dans ses lèvres, dans sa gorge, dans ses bras, dans ses épaules, dans ses poignets, dans ses doigts, dans sa bouche, dans son sein, dans son cœur, dans son estomac, dans ses entrailles!

Puisse-t-il être damné dans ses reins, dans ses aines!...»

— Dans ses aines! A Dieu ne plaise! s'écria mon oncle Tobie...

« Dans ses cuisses, reprit le docteur Slop, dans ses... (mon père ne put s'empêcher de sourire), dans ses hanches, ses genoux, ses jambes, ses pieds, ses orteils, ses ongles.

Puisse-t-il être maudit dans toutes les jointures et articulations de ses membres, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds! Puisse-t-il n'avoir rien de sain dans tout son corps!

Maledicat illum Christus Filius Dei vivi toto suæ majestatis imperio!

Puisse le Fils du Dieu vivant!...»

Mon oncle Tobie ne laissa pas achever le docteur Slop... En se jetant sur le dos de son fauteuil, il poussa un sifflement d'une si longue tenue, et d'une modulation si plaintive, que le docteur Slop en fut interrompu.

CHAPITRE LXXVIII.

Il en manque encore.

Par la barbe d'or de Jupiter et de Junon... De Junon? oui, de Junon, de Vénus, de Minerve, et par la barbe de tous les dieux et de toutes les déesses de l'empirée... Ce sont bien des barbes... Et il y a encore les divinités aériennes, les divinités de la terre, les divinités des fleuves, des bois, des fontaines, des enfers, sans compter les divinités subalternes, les ganymèdes et les catins des uns, les greluchons et les farfadets des autres. Par la barbe humide de Neptune et de Thétis, par la barbe enfumée de Pluton et de Proserpine, et par toutes les barbes sacrées de toutes ces divinités mâles et femelles! Notre ami Varron, dans un de ses cinq cents volumes, en a compté trente mille, et il n'y en a pas une qui, en particulier, ne réclame le privilége que l'on ne jure par elle... Par toutes ces barbes donc prises ensemble, jaunes, rouges, grises, noires, blanches, longues, courtes, dures, rudes, douces, droites, hérissées, mêlées, frisées, recroquevillées, il n'importe, je jure par toutes ces barbes, y en eût-il quelques-unes qui ne fussent que de poil follet, que des deux mauvaises soutanes dont je suis possesseur, j'aurais donné la meilleure avec autant de franchise que Cid Hamet Angely offrit la sienne... Et cela seulement pour être là et entendre en ce moment l'accompagnement lamentatif de mon oncle Tobie.

Et insurgat adversùs illum cœlum, cum omnibus virtutibus quæ in eo moventur ad damnandum *eum, nisi pænituerit et ad satisfactionem venerit! Amen, fiat; fiat, amen.*

CHAPITRE LXXIX.

Fin de l'excommunication.

« Et puisse le ciel, continua enfin le docteur Slop, et toutes les puissances qui y agissent, le damner (Obadiah), à moins qu'il ne se repente et ne fasse satisfaction! — *Amen*, ainsi soit-il; ainsi soit-il, *amen.* »

— Pour moi, dit mon oncle Tobie, je ne voudrais pas même maudire le diable avec tant d'aigreur. — Cela n'est pas nécessaire, répondit le docteur Slop; le diable est lui-même le père des malédictions. — Et moi non, reprit mon oncle Tobie. — Il y a déjà long-temps qu'il est maudit et damné à toute éternité, ajouta le docteur.

— Ma foi! j'en suis fâché, dit mon oncle.

Le docteur Slop commençait à rouvrir la bouche pour répondre à mon oncle, et surtout pour lui faire compliment sur son accompagnement, mais la porte s'ouvrit avec violence.

CHAPITRE LXXX.

Ma manière de voir.

Oh! dites-moi, mes chers compatriotes, grands ou petits, jeunes ou vieux, dites-moi, s'il nous sied bien maintenant de nous donner des airs de triomphe?... Je sais que le plus beau privilége d'un peuple libre est de faire tout ce qu'il veut. C'est pourquoi, sans doute, il n'y a point de peuple sur la terre qui jure plus cordialement et plus lestement que nous. Les filles, les femmes, les veuves, et ces espèces d'êtres qui ne sont ni filles, ni femmes, ni veuves, et font une classe à part, moins nombreuse en apparence qu'elle ne l'est réellement, tout s'en mêle. Mais, en conscience, pouvons-nous bien nous en glorifier? Est-ce là un fonds qui nous soit propre? Vous voyez le contraire. Nous ne sommes que des imitateurs. Il ne faut pas toujours s'imaginer qu'on a eu l'esprit d'inventer une chose, parce qu'on a l'esprit de la faire.

C'est ce que je veux entreprendre de prouver en ce moment à tout l'univers, excepté les connaisseurs. Ces messieurs sont si entourés des colifichets et des brimborions de la critique, ils ont la tête si remplie de principes, de règles, de compas, ils l'ont si bien meublée de termes techniques, ils sont surtout si jaloux de faire à tous propos des applications bonnes ou mauvaises de ce qu'ils savent, qu'en vérité il vaudrait mieux tout d'un coup se résoudre à sacrifier un ouvrage de génie, que de souffrir qu'il soit déchiré et mutilé de cette manière. Je sais cela. Milord C. le sait aussi à merveille. Comment Garrick, disait-il l'autre jour à un de ces messieurs, a-t-il débité son monologue hier?... Ah! milord, contre toutes les règles. Il a bravé tous les principes de la grammaire. Croiriez-vous bien?... enfin, voici ce qu'il a fait... Il n'y a personne qui ne sache que le substantif et l'adjectif doivent s'accorder en nombre, en genre, en cas... J'ai appris cela, moi, le premier jour qu'on m'a fait lire mon rudiment. C'est un principe sûr, et malheur à ceux qui s'en écartent! Malheur surtout à ceux dont les oreilles se trouvent là, et qui sont frappés des bévues que font les gens qui parlent... Mais Garrick, qui ne se doutait pas apparemment que les miennes y fussent, Garrick, ce fameux parangon, ce célèbre prototype de toute la gent théâtrale... eh bien! Garrick a violé sans pudeur la loi fondamentale que lui prescrivait la grammaire. D'honneur, j'ai cru qu'il y avait un point qui séparait ce qu'il disait... Mais ce n'est pas tout...

Une chute toujours entraîne une autre chute.

Je ne sais où j'ai vu cela. J'ai tant lu! Mais peu importe où cet axiome se trouve. Il y a une chose plus intéressante à savoir; c'est que ma montre s'arrête à commandement... Voilà où j'ai encore surpris mon virtuose. Le nominatif gouverne le verbe. Ainsi le verbe doit aller sans interruption à la suite du nominatif... Cela est clair: mais, ô monstruosité! ô barbarisme intolérable! Il a tout renversé. Douze fois... oh! oui, douze fois, et c'est pour le moins, il a mis à mes yeux un intervalle de trois secondes et demie entre le nominatif et le verbe... Je l'ai pris sur le fait... J'ai toujours arrêté ma montre à l'instant précis qu'il a repris la parole...

Quel grammairien!... Mais en suspendant ainsi sa voix, a-t-il aussi suspendu le sens? l'expression de son attitude, de sa contenance, ne remplissait-elle pas le vide? ses yeux étaient-ils aussi dans le silence?..... l'observiez-vous avec attention? le regardiez-vous de près? Moi? non. Point du tout. Parbleu! il jouait son rôle et moi le mien. J'écoutais et je regardais à ma montre.

Excellent observateur!

A propos, vous me direz sans doute ce que c'est que ce livre nouveau qui fait courir tout le monde. Ce livre?... en vérité, je ne sais pourquoi il fait tant de bruit. C'est la chose du monde la plus folle, la plus bizarre, la plus inconséquente, la plus absurde... L'auteur à chaque instant est hors de lui et de la raison. Elle n'y reste pas, je vous jure, un moment dans son aplomb. Il est permis d'écrire; mais, ma foi, quand on se mêle de bâtir un livre, il faut, selon moi,

connaître un peu mieux l'architecture littéraire. Celui-ci n'est qu'un amas d'irrégularités. Je suis sûr qu'on ne trouverait pas dans les angles des quatre coins un seul angle droit...

L'allusion est fine. L'admirable critique!

Je porte toujours mon étui de mathématique sur moi. Je vous avais parlé d'un certain poème épique....... Oui vraiment. Eh bien!... oh! c'est ici le comble. Longueur, largeur, hauteur, profondeur, tout y blesse les dimensions. Je le sais bien. Je les ai mesurées d'après les règles tracées par le Bossu. Que la peste m'étouffe s'il y en a une d'observée!

En vérité, nous sommes dans un siècle où tout va de mal en pire. On ne se tire de Carybde que pour s'engloutir dans Scylla. Ce tableau, par exemple, qui attire tant de monde, c'est bien la croûte la plus triste!... On dit que le peintre est original, qu'il a une manière à lui. Ah! oui; cela est vrai! Il n'a pas la moindre idée de l'art pyramidal de grouper ses figures. On ne voit rien en lui, absolument rien du coloris du Titien, de l'expression de Rubens, du gracieux de Raphaël, de la pureté du Dominicain, de la précision du Corrége, du génie du Poussin, des airs du Guide, du goût de Carrache, des grands contours de Michel-Ange... du moelleux de...

Bonté du ciel! accordez-moi de la patience! Mes oreilles ont été choquées pendant ma vie de bien des jargons différens. Le jargon des mystiques, le jargon des faux dévots, le jargon des enthousiastes, le jargon des encyclopédistes, le jargon des théologiens, le jargon des métaphysiciens, et le jargon plus barbare encore des avocats, les a souvent tourmentées; mais, de tous les jargons que l'on jargonne dans ce monde jargonnant, et qu'on y a jargonné depuis qu'on y jargonne, le jargon le plus insipide, le plus assommant, est à mon avis le jargon d'un jargonneur de critique, d'un de ces connaisseurs à toute épreuve, d'un de ces amateurs à tous venans, qui ne sait très-souvent ce qu'il dit.

Grand Apollon! si tu es dans ton humeur donnante, ah! donne-moi, je te prie, une dose de ton esprit divin; pénètre-moi d'un de tes rayons, et charge Mercure, s'il n'a rien à faire, de porter à Monsieur....... (il n'importe qui) les règles et les compas, et fais-lui faire mes complimens.

Ce n'est point à lui, ce n'est point à ses nombreux confrères que je veux faire la preuve que j'ai annoncée. Il s'agit, comme vous savez, de prouver que toutes les imprécations, que tous les juremens que nous avons faits dans le monde depuis deux siècles et demi, ne sont rien moins qu'originaux. Que Dieu le damne! par exemple; eh bien! ce jurement-là passe. Mais ouvrez Ernulphe et comparez... Ne l'y retrouvez-vous pas? Il n'y a qu'une différence; c'est qu'on est fort au-dessous du modèle. Nous ne pouvons atteindre à sa manière. Elle a quelque chose d'oriental qui lui donne plus d'emphase, plus d'énergie..... Avec cela, quelle invention! quelle variété! quelle abondance! Rien ne lui échappe; et il faudrait être bien souple pour se soustraire en la moindre chose à ses anathèmes. Il est vrai qu'on pourrait peut-être lui reprocher plus de roideur, plus de dureté, et, comme dans Michel-Ange, un manque de *grâce*: mais, en revanche, quelle *excellence de goût!* nous avons beau faire, nous ne sommes que de faibles copistes.

CHAPITRE LXXXI.

Elle est renversée.

Tout cela était fort beau. Mais mon père, qui voyait généralement toutes les choses de ce monde avec d'autres yeux que le reste du genre humain, ne voulait pas convenir que ce précieux morceau fût un ouvrage original. Il savait que Justinien, dans le déclin de l'empire, avait chargé Tribonien de rassembler toutes les lois romaines dans un code, de peur qu'à travers la rouille des temps, et la fatalité de toutes choses, elles ne passassent à la postérité que par une tradition incertaine. A la fin, tout se déguise, se falsifie, s'altère, se perd. Cette crainte, selon lui, avait agité quelque souverain pontife scrupuleux, qui, à l'imitation de Justinien, chargea Er-

nulphe de faire, sur les anathèmes, les mêmes recherches que l'infatigable Tribonien avait faites sur les lois des Romains, et d'en faire, comme lui, des espèces de *pandectes* et d'*institutes*. Epars çà et là, et peut-être déjà défigurés et estropiés par la corruption du langage, cette collection était tout aussi nécessaire que celle qui cause aujourd'hui l'enrouement de tant d'avocats, et l'assoupissement involontaire de tant de juges.

Fondé sur cette raison, mon père aurait juré lui-même cent fois que, depuis le jurement épouvantable que Guillaume-le-Conquérant faisait, *par la splendeur de Dieu*, il n'y en avait pas un, à descendre jusqu'au jurement le plus vil d'un boueur, qui ne se trouvât dans Ernulphe. Ils y sont tous, disait-il, *littéralement*; et, s'ils n'y sont pas littéralement, ils y sont au moins par analogie, par relation, par conséquence... ce qui revient au même.

Cette idée de mon père culbute la mienne, et je n'ai rien à dire.

CHAPITRE LXXXII.

Oh! ma mère!

—Alerte! alerte! au secours! Ah! ma pauvre maîtresse, si le ciel n'a pitié d'elle...

— Et bien? dit mon père.

— Quoi donc? dit mon oncle Tobie.

— Qu'est-ce? dit le docteur Slop.

— Elle n'en peut plus...

Et elle est presque évanouie...

Et elle a des tranchées qui la coupent...

Et les gouttes sont répandues...

Et la bouteille de julep est cassée...

Et la nourrice s'est coupé le bras...

— Et moi le pouce, s'écria le docteur Slop.

— Et l'enfant est toujours où il était.

Et la sage-femme est tombée en arrière sur le gros chenet.

Et elle a la cuisse toute meurtrie.

— J'y regarderai, dit le docteur Slop.

—Pardi! c'est bien à ça qu'il faut regarder! Vous feriez bien mieux de venir voir ce qu'il faut faire à ma maîtresse; ça presse davantage. La sage-femme vous dira tout, vous expliquera tout. Vous n'avez qu'à monter.

La nature humaine est la même dans tous les états de la vie.

La sage-femme avait rompu en visière au docteur Slop : il n'avait pas encore digéré cette insulte.

—Monter? dit-il; il serait au contraire beaucoup plus convenable que la sage-femme descendît ici pour m'expliquer les choses.

— J'aime la subordination, dit mon oncle Tobie, et je ne sais, sans cela, continua-t-il, après la réduction de Gand, ce qu'en serait devenu la garnison, au milieu de l'émeute qui s'éleva au sujet du pain. C'était en mil sept cent.....

— Et moi, je ne sais pas non plus, dit le docteur Slop, en parodiant mon oncle Tobie, ce que va devenir la garnison qui est là-haut, au milieu du désordre et de la confusion où se trouvent en ce moment les choses.... Le pouce comme je l'ai!... Ma foi! la famille Shandy pourrait se ressentir de cet accident aussi long-temps qu'elle aura un nom si..... Heureusement que l'application que je me propose de faire, et dont le succès dépend de la subordination des pouces et des doigts à...

CHAPITRE LXXXIII.

Dissertation sur l'éloquence.

Mais à quoi?...

Que les longues mantes des anciens étaient favorables, et que nos orateurs doivent bien en regretter le costume ! Tout a dégénéré. Sans cela l'éloquence serait tout aussi florissante parmi nous, qu'elle l'était à Athènes et à Rome... C'en était un trait singulier que de ne point nommer la chose dont on parlait, lorsqu'elle était près de vous *in petto*, et que vous pouviez physiquement la produire à point nommé dans l'endroit où vous en aviez besoin. Une hache ébréchée... une épée cassée, un vieux pourpoint déchiré... un casque rouillé... une livre et demie de cendres dans une urne... Et surtout quelque jeune enfant magnifiquement équipé... Oh! représentez-vous maintenant un orateur sublime qui a si

adroitement caché son *bambino* dans sa robe, que personne ne s'en est aperçu, et qui le montre si à propos, que qui que ce soit ne peut dire qu'il sort de sa tête ou de ses oreilles.... Ah monsieur, quel effet! Les digues se rompent, le torrent s'écoule; il renverse les cervelles; il ébranle tous les principes; et la jurisprudence, la politique d'une nation entière sont hors des gonds.

Mais vous le voyez, ces tours d'adresse ne pouvaient se faire que chez les peuples où la mode avait donné la plus vaste ampleur aux robes des orateurs. Vingt ou vingt-cinq aunes de pourpre superfine, royale et marchande, avec de grands plis redoublés et flottans, et dans un grand style de dessin, en faisaient l'affaire... Que nous sommes minces à présent! Mais aussi qu'est devenue l'éloquence? ce n'est plus qu'un filet d'eau, qui à peine fait éclore quelques fleurs sur le terrain aride où il passe.

CHAPITRE LXXXIV.

Le docteur Slop manque son coup.

Le docteur Slop était cependant une exception. Son sac vert, lorsqu'il commença à parodier mon oncle Tobie, était sur ses genoux. Cela était tout aussi bon pour lui que la robe la plus ample des anciens orateurs. « Heureusement, dit-il, que l'application que je me propose de faire, et dont le succès dépend de la subordination des pouces et des doigts à...» Il en était là au coup qu'il voulait frapper... Il fourra précipitamment sa main dans le sac pour en tirer son forceps et le montrer... Mais le pauvre docteur tâtonna si longtemps pour le trouver, qu'il perdit tout l'effet qu'il s'en était promis. Les choses tournèrent même encore plus mal. Il n'arrive jamais un seul malheur dans la vie. Il semble qu'elle soit un tissu de chagrins et de contretemps. En tirant le forceps, le forceps entraîna avec lui la seringue...

Et quand une proposition peut être prise en deux sens, c'est une loi dans les disputes, que celui qui répond, a la liberté de choisir le côté qui lui plaît le plus. L'argument, par cela seul, tourna entièrement du côté de mon oncle Tobie: « Bon Dieu! s'écria mon oncle Tobie, est-ce avec une seringue qu'on fait venir les enfans dans ce monde? »

CHAPITRE LXXXV.

Rien.

Je laisse en lacune tout ce que je pourrais dire ici. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Le chapitre suivant l'éclaircira.

CHAPITRE LXXXVI.

L'effet en est ostensible.

— Sur mon honneur, docteur Slop, s'écria mon oncle Tobie, vous m'avez éraillé toute la peau des deux mains avec votre forceps; je les ai presque en marmelade.

— C'est votre faute, dit le docteur Slop; si vous aviez joint vos deux poings ensemble dans la forme d'une tête d'enfant, et que vous eussiez tenu ferme...

— Parbleu! c'est ce que j'ai fait.

— En ce cas, dit le docteur Slop, c'est que les pointes de mon forceps ne sont donc pas suffisamment armées, ou que la goupille ne le serre pas assez; ou que peut-être la coupure de mon pouce m'a ôté un peu de mon adresse... Peut-être encore est-il possible...

— Cela est fort bien, dit mon père en interrompant le détail des possibilités. Il n'en est toujours pas moins heureux pour mon fils que cette expérience n'ait pas été faite sur quelque partie de sa tête.

— Il ne lui en serait point arrivé de mal, reprit le docteur Slop.

— Oh! point, répliqua mon oncle; il n'en aurait eu que la cervelle écrasée, à moins que le crâne n'eût été aussi dur qu'une grenade.

— Bon! dit le docteur Slop, la tête d'un enfant est naturellement tout aussi douce que la pulpe d'une pomme. C'est pour cela que les sutures... ensuite je l'aurais extrait par les pieds...

CHAPITRE LXXXVII.

L'énigme.

— Non pas, s'il vous plaît.

— C'est par là précisément, dit mon père, que je voudrais que vous commençassiez...

— Oui, oui, dit mon oncle, je vous en prie en mon particulier.

— Ah! ah! ma bonne femme, dit le docteur Slop, vous voilà? eh bien? quoi?.. auriez-vous assez d'assurance pour prendre sur vous de me dire en quelle posture est l'enfant, et si ce n'est pas plutôt la cuisse qu'il présente que la tête.

— Oh! pour cela, réplique la sage-femme, je suis très-sûre que c'est la tête.

— Eh bien! je le disais, nous y voilà, s'écria le docteur Slop en se retournant vers mon père; avec ces dames, tout est positif, elles ne doutent de rien. Cependant, c'est un point fort difficile à savoir, et qu'il est pourtant de la plus grande importance de bien connaître; car vous concevez, monsieur, que la méprise ici pourrait avoir des conséquences terribles. Si c'est la cuisse, et qu'elle se présente d'un certain sens, il se peut, en la prenant pour la tête, que le forceps, au cas que ce soit un garçon. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Le docteur Slop chuchota fort bas à mon père ce qui pouvait résulter de cette possibilité...

Il le dit aussi à l'oreille de mon oncle Tobie. — Oui, vraiment, dit mon oncle Tobie; diable! cela est de conséquence.

— On n'a point cela à craindre quand c'est une fille, dit le docteur Slop, ni même lorsque c'est un garçon, pourvu que ce soit la tête qui paraisse...

— Oui, mais votre possibilité à la cuisse, dit mon père, peut bien aussi avoir d'autres effets non moins désagréables à la tête..... Vous pouvez tout uniment la trancher elle-même tout entière . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Il est moralement impossible que le lecteur puisse entendre cela; mais il suffisait que le docteur Slop l'entendît. Il prit aussitôt son sac vert dans sa main, et avec le secours des escarpins d'Obadiah, il commença, pour un homme de son âge, à vibrer assez lestement dans la chambre. Il gagna la porte, puis le bas de l'escalier, et monta dans l'appartement de ma mère, précédé de la sage-femme.

CHAPITRE LXXXVIII.

Ni moi non plus.

— En vérité, frère Tobie, s'écria mon père, je n'y conçois rien. Il n'y a encore que deux heures dix minutes, et rien de plus, que le docteur Slop est ici, ma montre en fait foi, regardez-y plutôt vous-même; et, cependant, je ne sais comment il arrive que ces deux heures dix minutes paraissent un siècle à mon imagination...

CHAPITRE LXXXIX.

Mes offres.

Le chevalier d'Aceilly disait un jour à sa belle:

Philis, rien pour rien.
Prenez de mon bien;
Donnez-moi du vôtre.
Qui donne un bijou,
Au moins, s'il n'est fou,
En demande un autre.

Je ne sais quels étaient ces bijoux. Moi, monsieur, je vous offre de bon cœur mon bonnet et mes pantoufles,

A CONDITION

que vous serez attentif à tout ce chapitre.

CHAPITRE XC.

Le chapitre quatre-vingt-huit continue.

Mon père feignait, en disant qu'il ne savait pas comment cela était arrivé ; il le savait, au contraire, très-bien. Il avait même conçu le projet d'en faire une explication claire à mon oncle Tobie. Il ne lui fallait pour cela qu'une dissertation métaphysique sur *la durée et ses simples modes* ; et qu'est-ce que ces choses lui coûtaient ? rien, ou presque rien. Au besoin, il en eût fait dix pour une aussi facilement qu'il fumait sa pipe. Celle-ci devait donc avoir pour objet de montrer à mon oncle Tobie par quel mécanisme du cerveau la succession rapide de leurs idées, et le passage éternel d'un discours à l'autre, avaient fait prendre une étendue si inconcevable à un temps si court.— Je ne sais pas comment cela est arrivé, disait mon père, il me semble qu'il y a un siècle.

—Ma foi ! dit mon oncle Tobie, je crois tout uniment que cela vient de la succession de nos idées.

—Fort bien ! dit mon père. Je suis enchanté de cette solution...

Ce n'était pas sans raison qu'il en était si satisfait. Il avait une chose qui lui était commune avec tous les philosophes de la terre ; c'était la démangeaison de raisonner sur tout ce qui se présentait : la seule différence, c'est qu'il raisonnait presque toujours assez bien. Mon oncle Tobie, par sa solution, lui offrait la plus vaste carrière à parcourir ; et ce qu'il y trouvait de plus agréable, c'était la certitude qu'un si beau sujet ne lui serait pas enlevé par son frère..... Le bon et honnête homme ! Il prenait généralement les choses comme elles venaient. De tous les hommes du monde il était peut-être celui qui se troublait le moins l'esprit par des pensées abstraites. Les idées du temps et de l'espace, la manière dont elles nous venaient, de quelle étoffe elles étaient, si elles étaient innées en nous, si nous ne les recevions qu'à la longue, en fourreau ou en culotte, et mille autres de cette espèce, ne l'embarrassaient guère. Il ne s'inquiétait pas davantage de toutes ces recherches, de toutes ces disputes vaines sur l'*infini*, la *prescience*, la *liberté*, la *nécessité*, et tant d'autres questions subtiles dont l'*inconcevable* théorie avait bouleversé tant de cervelles. Jamais la sienne n'en avait été agitée. Mon père le savait ; et, si la solution fortuite qu'il lui donna lui fit plaisir, elle ne le surprit et ne le déconcerta pas moins.

—Mais, dit mon père, vous entendez donc cette théorie ?

— Moi ? point du tout, reprit mon oncle Tobie.

—Point du tout ?.. il n'est pas possible, frère, reprit mon père, que vous n'ayez quelque idée de ce que vous venez de dire.

—Pas plus que ma béquille, je vous assure, répondit mon oncle Tobie.

—Bonté du ciel ! s'écria mon père, en levant les yeux et en joignant les mains. Il y a dans ton ignorance, frère Tobie, une dignité, une honnêteté si admirables, que ce serait presque faire un crime que de te l'enlever pour y substituer la science ! Cependant, écoute...

Là, mon père emprunta un long passage de Locke, puis l'amplifia, le commenta, le compara, et fit des applications... « Si nous jetons les yeux en nous-mêmes, disait-il, que nous y fassions des observations attentives, nous apercevrons, frère Tobie, que, pendant que nous causons ensemble, et que tu fumes ta pipe et moi la mienne, ou que, tandis que notre esprit reçoit successivement des idées, nous nous apercevrons, dis-je, que nous existons ; et si nous apprécions notre existence ou la continuité de notre existence, ou toute autre chose qui puisse se comparer et s'adapter à la succession de nos idées, alors la durée et de nous-mêmes et de toute autre chose coexistante avec notre pensée...

—Vous m'embarrassez à la mort, s'écria mon oncle Tobie.

—Et voilà précisément, reprit mon père,

le mauvais effet de la maudite manière que nous avons de calculer le temps. Nous sommes si accoutumés aux minutes, aux heures, aux jours, aux semaines, aux mois; nous nous fions tellement aux montres, aux pendules, aux horloges, pour nous en mesurer les parcelles, qu'il arrivera quelque jour que la *succession de nos idées* ne nous sera d'aucune utilité. Je voudrais qu'il n'y eût pas une de ces machines dans tout le royaume.

Mais, au reste, reprit mon père, soit que nous l'observions, ou que nous ne l'observions pas, il y a dans chaque son qui frappe l'oreille d'un homme, une succession régulière d'idées d'une espèce ou de l'autre, qui se suivent comme un train...— D'artillerie? dit mon oncle.— Encore! s'écria mon père... non, mais elles se succèdent à de certaines distances dans notre esprit, comme les images qui tournent dans l'intérieur d'une lanterne par la chaleur d'une bougie.....— Pour moi, je vous déclare, dit mon oncle Tobie, que les miennes sont comme ce tournebroche que la fumée fait aller.—Si cela est ainsi, frère Tobie, dit mon père, je n'ai plus rien à vous dire sur ce sujet.

CHAPITRE XCI.

Quel dommage!

C'est donc ainsi que les plus heureuses conjectures deviennent superflues!

Par le mausolée de marbre de Lucien, s'il en a un, et par ses cendres, s'il n'en a pas! par les cendres de mon cher Rabelais! par les cendres de mon cher Cervantes! par ces restes des trois plus grands hommes qui aient si agréablement à mon esprit! Oui, je les en atteste : le discours de mon père et de mon oncle Tobie, sur le *temps* et l'*éternité*, était un discours dont on devait ardemment désirer la fin. Mais la pétulance de l'humeur de mon père mit un obstacle à sa conclusion. C'est avoir fait le vol d'un des plus précieux joyaux du trésor ontologique; et jamais, jamais, peut-être, deux aussi grands hommes ne se rassembleront dans une aussi grande occasion, pour en réparer la perte.

CHAPITRE XCII.

Ils vont donc m'abandonner.

Mon père resta ferme. Il ne voulut jamais reprendre le discours. Malgré cela, le tournebroche de mon oncle Tobie, ni les tourbillons de fumée qui le faisaient tourner, ne purent sortir de sa tête. Au fond, la comparaison avait je ne sais quoi en elle-même qui lui frappait l'imagination. Il posa son coude sur la table, appuya le côté droit de sa tête sur la paume de sa main, regarda fixement le feu, et commença bientôt à causer et à philosopher en lui-même sur ce qu'elle lui offrait de singulier... Mais bientôt aussi ses esprits émoussés, et par la tension continuelle où tant de sujets variés les avaient tenus, et par l'exercice constant qu'il avait fait de toutes ses facultés, perdirent tout leur ressort... La comparaison de mon oncle Tobie bouleversa toutes ses idées, et il était déjà presque endormi, avant qu'il eût seulement considéré la moitié de ses rapports et de ses analogies.

La machine de mon oncle Tobie n'avait peut-être pas fait une douzaine de ses révolutions, que le sommeil le plus profond le fit tomber insensible sur le dos de sa chaise.

Que la paix soit avec eux!

Le docteur Slop et la sage-femme sont occupés de leurs affaires.

Trim, de son côté, ne perd point de temps. Le siége de Messine doit se faire l'été prochain, et d'avance il façonne, avec des bottes fortes, une paire de mortiers qui lanceront des bombes pour écraser la ville. Il fore même en ce moment, avec un fer chaud, la lumière qui doit faire partir ce tonnerre.... Enfin, tous mes héros sont sortis de mes mains; et c'est la première fois que je me trouve libre. Un moment si précieux ne doit pas se perdre dans l'oisiveté. Profitons-en. Je me suis aperçu que je n'avais point fait de préface à mon livre. Il est bien temps d'y songer. La voici.

CHAPITRE XCIII.

Préface de l'auteur.

Qui, moi? je parlerais de mon livre? j'en ferais l'apologie? non, monsieur, je vous jure. Jamais il ne m'arrivera d'en faire l'éloge. Il deviendra ce qu'il pourra; je l'abandonne à son sort. Je ne le recommanderai point non plus à qui que ce soit: assez d'autres mendient des prôneurs.

Tout ce que je peux dire à ce sujet, c'est que quand j'ai commencé à écrire, j'ai eu l'intention de faire un livre aussi bon qu'il me serait possible de le faire. Dès ce moment, ma plume a couru sur le papier, et j'ai écrit tout ce qui s'est présenté. La seule chose dont je me sois chargé dans cette tâche, a été de faire aller l'esprit et le jugement de concert, autant que mes forces ont pu le permettre. Ainsi mon livre est un composé de tout l'esprit et de tout le bon sens qu'il a plu au grand distributeur de toutes choses de me départir. Il est assez clair par là que, lorsque j'écris, j'écris comme il plaît à Dieu.

Argalastes, qui est toujours prêt à tout blâmer, disait, en feuilletant mon livre, qu'il y trouvait quelques traces d'esprit; mais pour du jugement, point du tout : Triptolème et Phutatorius, qui se traînent sur ses pas dans la même carrière, applaudissaient à son opinion, et se demandaient comment il était possible qu'il y eût du jugement. Va-t-il jamais avec l'esprit dans ce monde? ce sont deux opérations aussi éloignées l'une de l'autre, que les deux pôles. Ainsi le disait Locke. Ainsi sont le mensonge et la vérité, l'indifférence et l'amour; et remarquez, je vous prie, que c'est moi qui dis cela. Est-il nécessaire de toucher aux deux extrémités du monde pour faire des comparaisons? celles-ci éclaircissent tout aussi bien la matière. Mais il y a des gens qui ne peuvent dire simplement les choses. Ils se perdent en discours, qui se perdent eux-mêmes dans le vaste élément de l'air. A quoi cela leur sert-il? Demandez-le à Didius. Il vous ouvrira son code *de fastandi et illustrandi fallaciis*, et vous prouvera qu'un exemple n'est pas un argument..... Pour moi, je n'assurerais pas que l'action d'essuyer un miroir bien poli, fût un syllogisme... Prenons le meilleur parti et lisons. Instruisons-nous. Le plus grand bien que l'on puisse se procurer, est d'éclairer son entendement, avant que d'argumenter et de faire des applications. C'est le moyen de se préserver de ces maladies qui font dégénérer les principes des choses qui obscurcissent la matière d'où les choses dérivent, qui dérangent tout mouvement réglé, qui plongent l'harmonie dans le chaos. L'entendement ne se dégage que par-là de toutes ces petites disputes subtiles, de tous ces nuages opaques et importuns qui ne viennent que trop souvent l'offusquer. Combien de fois la conception la plus facile n'a-t-elle pas été arrêtée et troublée par ces obstacles? Combien de fois n'ont-ils pas fermé les canaux de l'esprit? les idées ne sont plus qu'une vaine fumée, dont les tourbillons ne se dissipent qu'après avoir tout obscurci.

Hé bien! mes chers anti-Shandyens, mes habiles et trois fois habiles critiques, mes chers confrères, mes chers collaborateurs dans l'art presque impossible de parler agréablement à vos yeux et à ceux des autres, je vous déclare net que c'est pour vous que j'écris cette préface. Mais je me rétracte, ce n'est pas pour vous seuls, elle peut aussi servir à d'autres. Elle est donc aussi pour vous, subtils politiques, profonds et discrets docteurs si vantés par votre sagesse, par votre gravité, etc... Mon cher Gazetin, le politique des politiques, vous êtes le premier. Didius, mon conseil; Kysarchius, mon ami; Phutatorius, mon guide; Gastriphères, le conservateur de ma vie; Somnolentius, qui en fait le repos et la tranquillité, vous venez tous à la suite; et ne croyez pas que j'oublie tous les autres grands personnages de ce monde, dont les noms, à la file les uns des autres, sont cloués *à demeure* dans les listes académiques... Non, non, prêtres, abbés, laïques, grands seigneurs, qu'importe le titre? je ne les nomme pas, je serais peut-être le premier. Mais pour couper tout court, je les mets tous en bloc et pêle-mêle.

Dans ce *salmigondis*, qui pourrait bien n'être

pas trop bon, mes désirs les plus vifs, mes plus ferventes prières en votre faveur, et pour moi aussi, car il ne faut pas tout-à-fait s'oublier pour les autres, sont telles que vous et moi serions fort contens qu'elles fussent exaucées.

Si la chose n'est pas déjà faite, puisse le dispensateur suprême de l'esprit et du jugement, et de tout ce qui les accompagne, la mémoire, le génie, l'imagination, l'éloquence, la vivacité, le feu, l'enthousiasme, la précision, la clarté, déployer ses largesses sur chacun de nous. Puisse-t-il les verser sans mesure dans les réceptables de notre cerveau, jusqu'à ce que la plus petite cavité, le vaisseau le plus délié en soient remplis, comblés, saturés ! Puisse-t-il tout donner, et l'écume, et la lie, et les sédimens, et les précipités, et tout! Je ne voudrais pas qu'il y en eût la moindre parcelle perdue. C'est ce que je vous souhaite, et à moi aussi, *amen, amen, amen.*

Bon Dieu! que ne ferais-je point alors? quelle entreprise littéraire serait au-dessus de mes forces ! que d'ouvrages admirables sortiraient de mes mains ! et combien n'en sortirait-il pas des vôtres? que de sensations agréables ! mes esprits en seraient ranimés. Quels charmes ! quelles délices ! le doux chatouillement ! et vous, mes bons amis, avec quel ravissement ne vous assiériez-vous pas ou pour lire, ou pour écouter ! que de *brouhahas* au théâtre et dans les salles d'académie ! on y hausse à présent les épaules ; on serait dans l'extase. Mais juste ciel! que sens-je ? ah ! c'en est trop. Je me pâme, je tombe en syncope à la vue de ces grandes idées. Elles vont au-delà du pouvoir et des bornes de la nature même des choses. De grâce ne m'abandonnez pas dans ce délire; tenez-moi. Je sens que les fibres trop tendues de mon cerveau se rompent, il se remplit de vertiges; mes esprits se dissipent, mes yeux se couvrent. Tout s'éteint. Je meurs... je finis... Au secours, au secours, à moi ! grâce au ciel, je reprends mes sens, et peu à peu je redeviens quelque chose. Cela va toujours mieux, et j'en conçois, pour premier augure, que nous continuerons d'être tous des esprits rares et sublimes. O bonheur !...

Mais en est-il de parfait? j'entrevois mille choses qui viendront l'altérer. Avec tant d'esprit, nous ne pourrons jamais être d'accord un jour entier. On ne verra que satires, que sarcasmes. La critique sera déchirante. Les railleries, les propos, les épigrammes, les ripostes, les pointes s'aiguiseront et voleront de tous côtés. La jalousie, l'envie, décocheront leurs traits les plus aigus..... Chastes étoiles ! les égratignures les plus légères deviendront des blessures envenimées et profondes.

Heureusement que j'ai demandé en même temps, que nous fussions des gens sages, d'un jugement sain, d'un sens rassis. J'ai beaucoup de confiance dans ce correctif. Nous nous détesterons : nous serons polis, honnêtes; le lait et le miel couleront de nos lèvres. Une écorce d'amitié couvrira les haines, la calomnie s'enveloppera des voiles de la candeur. On aura l'air de passer ses jours dans une seconde terre promise. On se fera un paradis de ce bonheur factice; et à tout prendre, on croira que les choses seront assez bien ainsi.

Mais ce qui me pique, ce qui me chagrine en ce moment, c'est l'embarras où je me trouve pour réduire à son point précis, ce que je viens d'examiner. Vous le savez, monsieur. Ces émations célestes, ces influences précieuses d'esprit et de jugement que je vous ai si généreusement souhaitées, et que je ne voudrais pas non plus qui me fussent épargnées, ne sont pas prodiguées dans ce monde. Elles ne circulent qu'en atomes déliés qui semblent se perdre dans l'immensité des espaces; et il n'y en a qu'un certain *quantum* qui se condense, de temps en temps, dans quelque coin de l'univers, et qui est destiné à l'usage et à l'utilité de tout le genre humain. La terre en a sa petite portion qui s'y arrête. Là, après avoir éclairé certains peuples, elles se subtilisent, s'évaporent, se filtrent, flottent dans le vague des airs, se condensent de nouveau, et retombent sur quelque autre coin du globe qui était resté inculte et désert.

Voyez un peu la nouvelle Zemble, la Laponie septentrionale, et toutes ces froides et horribles contrées qui sont situées sous les

cercles arctique et antarctique. Examinez-en les habitans. L'emploi habituel d'un homme pendant neuf mois entiers de l'année, est de se tapir dans le compas étroit de la caverne que la nature lui a creusée. Ses esprits comprimés et resserrés sont presque réduits à rien; ses passions sont aussi froides que la zone elle-même: il ne respire qu'à peine. Partout là, la plus petite fraction possible de jugement est suffisante. Il y en a assez pour toutes les affaires... Et d'esprit? l'épargne en est totale et absolue. Ils n'en ont pas besoin d'une seule étincelle, et il n'y en a pas une seule étincelle donnée. Anges et ministres de la grâce, puissances célestes, protégez-nous! quelle horreur ne serait-ce pas, si ces nations avaient un royaume à gouverner, une bataille à livrer à des ennemis redoutables, un traité à faire, et seulement quelque chapitre de moines à tenir? Et si du peuple on descend à chaque individu, quel est celui qui pourrait se flatter du moindre succès avec aussi peu d'esprit et de jugement? de placer un protégé? de *maquignonner* un mariage? d'écrire un livre? à moins qu'il ne l'écrivît comme on fait à présent; mais éloignons-nous de ces tristes régions, et revenons vers le midi. Fort bien! nous voilà en Norwége. Quel pays encore! comment franchir ces montagnes de glace et de neige qui la séparent de la Suède? mais ne songeons point aux obstacles. Marchons, grimpons, hissons-nous. Courage! nous voilà au sommet, et j'aperçois la patrie des Vasa. Parcourons-la. Bon! nous avons déjà traversé cette petite province triangulaire de l'Angermanie. Oh! oh! le lac de Bothnie! Comme nous avançons! Cotoyons-en les bords verts: la Carélie! à merveille. Poursuivons. Il ne nous en coûtera guère plus de parcourir les pays qui bordent le golfe de Finlande, de voir Pétersbourg. Mais est-ce là que nous bornerions notre course? non pas, s'il vous plaît. Continuons, enfonçons-nous dans toutes les parties septentrionales de ce vaste empire, et marchons jusqu'à ce que nous ayons atteint le cœur de la Russie et de la Tartarie asiatique. Prenons garde seulement d'aller nous perdre dans les déserts de la Sibérie. Ce n'est pas pour avoir une terre aride et inculte que des hommes, qui se piquent d'avoir une ame, doivent voyager.

Nous sommes au bout de notre course. Eh bien! monsieur, qu'avons-nous vu? dès que nous avons quitté les cavernes affreuses des pôles, nous avons commencé à nous apercevoir que les peuples se civilisaient par des nuances presque insensibles. A mesure que nous avons avancé, nous avons trouvé une certaine lueur d'esprit qui se fortifiait de plus en plus, une espèce de jugement local et économique. Ils n'en ont pas plus qu'il ne faut; mais ils en ont assez. La dose est proportionnée à leurs besoins, à leur situation, à leur climat. S'ils en avaient davantage, peut-être détruiraient-ils l'équilibre qui règne entre eux.

Mais, monsieur, je vous ramène dans cette île qui nous est si chère, dans ce pays qui est plus chaud, plus riant, plus fertile, où la source, ou plutôt les torrens de notre sang et de nos humeurs coulent avec rapidité, bouillonnent et s'élèvent avec plus de force; où l'ambition nous tyrannise; où l'orgueil nous inspire une si haute opinion de nous-mêmes, et tant de mépris pour les autres; où l'envie nous dévore, où les richesses ont multiplié nos besoins, où nous nous abandonnons sans rougir au libertinage, à la débauche, où mille passions basses et honteuses se disputent l'empire de notre raison. Vous le voyez, monsieur, l'élévation de notre esprit et la profondeur de notre jugement sont proportionnées aux besoins que nous en avons. Il y en a parmi nous une circulation si active, un flux et reflux si rapides, que je ne crois pas que nous puissions nous plaindre de notre partage.

Avouons pourtant une chose; car il faut convenir de tout. Notre air qui souffle dix fois par jour le froid et le chaud, le sec et l'humide, influe beaucoup sur ces précieuses facultés. Nous ne les avons pas toujours d'une manière bien uniforme et bien constante. Il se passe quelquefois un demi-siècle sans qu'on les voie dominer parmi nous. Les petits canaux semblent s'en arrêter, jusqu'à ce qu'enfin la grande écluse, qui les captive, s'ouvre et les laisse couler à grands flots comme des torrens. On croirait qu'ils ne doi-

vent jamais tarir. Alors, soit que nous écrivions, ou que nous combattions, nous chassons tout l'univers devant nous. Je ne suis malheureusement pas prophète, et je ne puis prédire le retour de cette gloire.

Voilà mes observations; et c'est par là, c'est par cette manière prudente de raisonner, par cette analogie, par cet enchaînement, cet engrenage de choses et d'argumens que Suidas appelle *induction dialectique*, que je soutiens ici que mon opinion est la plus vraie.

Oui, celui dont la sagesse infinie distribue chaque chose avec des poids et des mesures si justes, sait à merveille ce qu'il doit nous départir de ces deux grands *luminaires*, pour nous éclairer dans cette nuit d'obscurité qui nous environne. Il sait combien il en faut faire tomber de rayons sur nous. C'est pour cela, mes bons amis (mais quand je voudrais vous le cacher, ne le voyez-vous pas), oui, c'est pour cela que ce désir vif, que ce souhait véhément que j'ai fait en votre faveur, n'était pas autre chose que les premières caresses insinuantes d'un écrivain, qui, à force de bienveillance, veut se captiver ses lecteurs revêches, à peu près comme un amant, qui, par ses *cajoleries*, veut, dans le silence, *enjôler sa mijaurée* de maîtresse.

Mais, hélas! cette effusion de lumière se répandra-t-elle sur nous aussi promptement que je l'ai désiré! Je frissonne de crainte, quand je pense combien de milliers de voyageurs s'embarquent sans guide sur la route des sciences.

Les uns, surpris par la nuit, tâtonnent sans avancer.

Les autres, enveloppés de la même obscurité, tombent d'ornière en ornière. En voilà quelques-uns à la vérité qui se relèvent; mais c'est pour s'engloutir à quatre pas plus loin, dans quelque bourbier, ou se briser la tête contre le tronc de quelque arbre.

Ceux-ci se heurtent les uns contre les autres, se pressent comme des moutons, se renversent et se culbutent pêle-mêle.

Ceux-là vont à la file les uns des autres, comme une troupe d'oies sauvages.

Ici, c'est un poëte qui remporte prix sur prix, et qui n'en est pas moins hué.

Là, le peintre ne juge que par ses yeux; le ménétrier ne consulte que ses oreilles. Stupides automates, ils ne sont animés que lorsque leurs passions sont excitées par la vue de quelque tableau ou le son de quelque instrument. Toute leur existence dépend de ces passions factices : ils n'ont pas une pensée qu'elle ne soit l'effet de leur impulsion. Jamais ils ne se sont laissé conduire par des règles générales et permanentes : on dirait qu'ils sont nés peintres ou joueurs de violon.

Ici, c'est un fils du divin Esculape qui écrit un livre contre la prédestination, et qui fait peut-être un très-mauvais ouvrage.

Et dans cette alcôve, c'est encore un frère de la faculté. Il est en pleurs et à genoux. Il demande pardon à une victime qu'il a eu la maladresse d'immoler à l'art de la phlébotomie; il lui offre une pension au lieu d'exiger de l'argent.

Ciel! quel désordre! quel bouleversement! quelle confusion! quelle méprise!

Mais quel autre tableau! qu'il est affreux! On ne jette les yeux qu'avec une douleur mêlée d'effroi sur ce malheureux, qu'une troupe de gens de robe entourent, et qui, sur la délation d'un scélérat, travaillent, comme des forçats, à lui imputer un crime qu'il n'a pas commis. O justice! tu frémis de voir tes oracles plus occupés à chercher un coupable, qu'à démasquer le fourbe et le calomniateur qui persécutent l'innocence! On dirait que les lois, qui devraient faire la paix et la sûreté du genre humain, n'ont été imaginées que pour son tourment et sa destruction.

Quelle frelonnière d'insectes voraces bourdonne dans cette autre salle odieuse? de qui conjurent-ils la ruine? dans quelle ruche abondante cet essaim destructeur va-t-il porter la désolation?... il a pris son vol; rien ne l'arrête. Une guêpe affamée est intrépide; un procureur n'est pas moins hardi. Il fond sur sa proie et ne la quitte que quand il l'a dévorée. Puisse le ciel bienfaisant susciter quelque génie assez ferme, assez éclairé, pour mettre un frein à cette rapacité! ce serait une des plus grandes faveurs de l'autorité législative.

Mais voici bien une autre réforme à faire! chut! et qu'allais-je dire! le clergé! oh! ce

n'est pas moi qui m'y jouerai. Non, non. Je n'en ai pas la moindre envie; et puis, quand ce serait mon intention, oserais-je parler sur un sujet aussi grave, avec des nerfs aussi débiles, une vue aussi courte, et des esprits qui ont si peu de vigueur? Je le répète, je n'en ferai rien. D'ailleurs la gaîté de mon caractère, mon état, ma manière de vivre, ma façon de penser, mon goût, mon tempérament ne me permettent pas de m'appesantir sur un sujet qui est si capable d'attrister, et qui, de quelque côté qu'on l'examine, ne présente dans tous les âges que des choses mélancoliques. Quoi donc? il faudrait que je gémisse à chaque mot? je m'exposerais à cette affection douloureuse? baissons plutôt la toile, et vive la joie!

Tâchons surtout d'avoir assez d'esprit et de jugement pour bien conduire notre barque dans ce monde, et vive la joie!

Ayons-en assez pour voir bien des sottises sans murmure, pour nous guérir de la curiosité de lire tous les livres qu'on imprime, si ce n'est celui-ci, et vive la joie!

Souhaitons-en singulièrement pour nous préserver des tours de *passe-passe* des procureurs, et qu'ils meurent, s'il se peut, d'inanition! *ainsi soit-il.*

J'ai lu, car que n'ai-je pas lu? j'ai lu les écrits de je ne sais quel philosophe moderne, ce qui suppose du courage, et j'y ai trouvé que l'homme qui avait le moins d'esprit était celui qui passait pour avoir le plus de jugement. Le croira qui voudra. Ce n'est pas moi. Il a pris un simple rapport pour une vérité absolue, et il y en a cent autres qui passent pour être tout aussi vrais, et qui sont tout aussi faux.

Un autre (et celui-là est un encyclopédiste, dans tout le volumineux de l'*in-folio*) a dit qu'un homme était assez bien quand il avait du jugement sans esprit, et de l'esprit sans jugement. Je ne voudrais certainement point ressembler à ce nouveau sage. Il me semblerait, pour avoir seulement dit cela, que je n'aurais ni jugement, ni esprit : je croirais avoir dit la plus lourde de toutes les sottises.

Est-il possible qu'on nous berce de pareilles absurdités? ma pantoufle a plus de génie, et ma chaise raisonnerait avec plus de justesse. Celle qui me porte en ce moment est ornée de deux jolies pommettes, faites au tour. Elles sont fichées dans les montans par une cheville qui les y joint avec précision, et qu'on ôte et qu'on remet à volonté. Lorsqu'elles y sont toutes deux, ma chaise a un air d'élégance qui plaît. Ce sont les deux parties les plus élevées de la machine. C'est ce qu'il y a de plus frappant. Mais j'ôte une de mes deux boules, il n'importe laquelle, et je regarde. A-t-on jamais rien vu d'aussi ridicule que l'est ma chaise en ce moment? Un philosophe écourté, à qui l'on aurait coupé une oreille pour récompense de ses bonnes instructions, ne le serait pas plus. Mes deux boules étaient bien mieux ensemble. Nécessaires l'une et l'autre à l'ornement de ma chaise, il y avait une certaine harmonie entre elles, une certaine correspondance qui faisait tout leur agrément. C'est ainsi que l'esprit et le jugement sont les plus beaux ornemens de l'homme. Ce sont ceux dont il a le plus grand besoin. Otez l'un, et voyez quel est l'autre. J'aimerais presque autant que ma chaise fût privée de ses deux pommettes, que de n'en avoir qu'une seule. Un homme d'esprit sans jugement n'est qu'un sot; et avec du jugement sans esprit, c'est une espèce d'animal stupide. Le jugement n'est autre chose qu'une heureuse modification de l'esprit. Mais si l'on veut absolument qu'ils soient différens l'un de l'autre, au moins faut-il convenir qu'ils doivent aller de pair pour qu'un homme puisse se flatter d'avoir quelque mérite.

J'en connais cependant beaucoup qui usurpent cette idée d'eux-mêmes, et qui veulent faire croire aux autres qu'elle est juste. C'est la plupart des hommes à larges perruques... Ce sont ceux qui ont la cruelle démangeaison de placer en ligne droite de grands mots obscurs l'un après l'autre. Que de vide sous ces cheveux artificiels! que de fatras dans ces vains et volumineux écrits! mais ne disons mot de tous ces gens-là : le royaume des cieux leur est dévolu à double titre.

CHAPITRE XCIV.

Je rentrerai bientôt dans la carrière.

Il y avait plus de dix ans que mon père prenait chaque jour la résolution de les faire raccommoder. Cependant ils ne l'étaient pas encore. Ce n'est peut-être que dans notre famille que l'on trouvait de ces singularités, un autre n'aurait peut-être pas supporté ce désagrément pendant une heure : ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que mon père n'était jamais plus énergique dans ses plaintes, que quand il entendait les gonds de la porte crier. Mais sa rhétorique et sa conduite étaient perpétuellement en contradiction sur ce point. Jamais on n'ouvrait la porte de la salle que sa philosophie et ses principes n'en fussent la victime. Trois gouttes d'huile étendues avec une plume et quelques coups de marteau, eussent sauvé son honneur pour jamais...

Que l'homme est inconséquent ! il languit sans cesse sous des peines qu'il est dans son pouvoir d'écarter. Toute sa vie est en contradiction avec ses connaissances. Sa raison, ce précieux don de la Divinité, au lieu de verser de l'huile sur ses blessures, ne sert qu'à irriter sa sensibilité, qu'à multiplier ses peines, qu'à le rendre plus mélancolique, et qu'à lui faire supporter ses chagrins avec plus de difficulté. Malheureux mortel ! infortunée créature ! pourquoi agis-tu ainsi ? n'y a-t-il donc pas assez dans cette vie de causes nécessaires à ton extrême misère, sans y ajouter volontairement de nouvelles peines ? tu t'irrites, tu te roidis contre des maux que tu ne peux éviter, et tu te soumets à d'autres qu'il serait facile d'éloigner !...

Mais on trouvera apparemment quelque jour trois ou quatre gouttes d'huile et un marteau dans le château de Shandy, et je ne désespère pas que les gonds de la porte ne soient accommodés sous ce règne.

CHAPITRE XCV.

M'y voilà.

Le caporal Trim ne perdait pas un moment, ses deux mortiers avançaient avec rapidité. Il les acheva. Enchanté de son ouvrage, et persuadé qu'il ferait le plus grand plaisir à mon oncle Tobie de les lui montrer, il ne put résister au désir de les porter tout de suite dans la salle.

CHAPITRE XCVI.

Emportement de mon père.

Trim entra doucement, il n'y aurait point eu d'inconvénient si la porte de la salle se fût ouverte et eût légèrement tourné sur ses gonds comme une porte doit faire. Dès qu'il s'aperçut que mon père et mon oncle Tobie étaient endormis, son respect était tel qu'il voulut se retirer dans le silence, et les laisser dans leur chaise à bras, rêvant aussi agréablement qu'il les avait trouvés. Mais la chose était, moralement parlant, absolument impraticable. Depuis le temps que les gonds de la porte étaient dans le désordre, un des plus grands désagrémens qu'essuyait mon père, était qu'il ne s'était jamais étendu dans sa chaise pour prendre sa méridienne, que la pensée d'être inévitablement éveillé par la première personne qui ouvrirait la porte, était toujours la pensée qui dominait dans son imagination. Elle se glissait entre lui et le premier présage balsamique de son repos, et lui en dérobait presque toutes les douceurs.

Quand une porte tourne sur de mauvais gonds, cela peut-il être autrement ?

— Qui est là ? s'écria mon père, en s'éveillant au premier moment que la porte commença à crier. Qui est là ? parbleu ! c'en est trop. Je veux absolument que le serrurier voie ces maudits gonds. Mais qui est donc là ?

— Monsieur, c'est moi, dit Trim.

— Hé bien! quoi? qu'est-ce? que veux-tu?

— Oh! rien, répliqua Trim. J'apportais seulement ces deux mortiers.

— Je ne veux pas qu'on s'en serve ici, reprit précipitamment mon père. Si le docteur Slop a des drogues à piler, il peut les piler dans la cuisine.

— Mais, monsieur, dit le caporal, ce sont deux mortiers que j'ai faits pour le siége que nous ferons l'été prochain. J'ai pris pour cela ces deux vieilles bottes fortes qui étaient dans le grenier... Obadiah m'a dit que monsieur ne les portait jamais.

— Par le ciel! s'écria mon père en se levant avec précipitation, de tout ce qui m'appartenait c'était là la chose la plus précieuse. Vous le savez, frère Tobie. Elles viennent du grand-père de mon père. C'étaient des bottes héréditaires.

— En ce cas, je crains bien, dit mon oncle Tobie, que Trim n'ait annulé la substitution.

— Je n'en ai coupé que le haut, dit Trim.

— Je hais les perpétuités autant qu'un autre, s'écria mon père. Mais, morbleu! ces bottes, continua-t-il en souriant, quoique réellement fâché, étaient dans la famille depuis la guerre civile. Sir Roger Shandy les avait portées à la bataille de *Maiston-Moor*. Je ne les aurais pas données pour dix guinées.

— Hé bien, frère, dit mon oncle Tobie, qui regardait les deux mortiers avec un plaisir infini, je vous les paierai... Mon oncle Tobie les examina de plus près... Oui, dit-il, en fouillant dans son gousset, je vous les paierai, frère, et sur-le-champ, et de bon cœur.

— Frère Tobie, dit mon père, en baissant la voix, vous ne faites pas assez d'attention à vos dépenses. Vous jetez, vous dissipez votre argent sans y prendre garde, et pourvu qu'il soit question d'un siége...

— Mais, dit mon oncle Tobie, n'ai-je donc pas cent vingt guinées de revenu, sans compter ma demi-paye?

— Et qu'est-ce que cent vingt guinées, dit mon père, quand il vous en coûte déjà dix pour une paire de vieilles bottes fortes? comptez-en douze ensuite pour vos pontons, autant pour votre pont-levis à la hollandaise... Ajoutez-y ce qu'il vous en coûtera pour le petit train d'artillerie dont vous parliez l'autre jour, et pour toutes les autres préparations de votre siége de Messine... Crois-moi, mon cher Tobie, dit mon père en le prenant par la main, ces opérations militaires sont au-dessus de tes moyens. Tu m'entends?... elles te jettent sans cesse dans de plus grandes dépenses que tu ne l'avais prévu. Crois-moi. Elles te ruineront à la fin, tu t'appauvriras...

— Eh! qu'importe, reprit mon oncle, si c'est pour le bien de la nation?

Mon père ne put s'empêcher de sourire en lui-même. Sa colère, quelque vive qu'elle fût, n'était jamais qu'une étincelle, et le zèle et la simplicité de Trim, et la généreuse marotte de mon oncle Tobie, le réconcilièrent sur-le-champ avec eux et avec sa bonne humeur.

CHAPITRE XCVII.

L'invocation inutile.

— Apparemment que les choses vont bien là-haut, dit mon père, car on y est bien tranquille.

— Ça est vrai, dit mon oncle Tobie.

— Mais qui diable est dans la cuisine, Trim, dit mon père. J'y entends du bruit!

— Ça est vrai, dit mon oncle Tobie.

— Monsieur, dit Trim, en faisant un humble salut, il n'y a personne que le docteur Slop.

— Confusion! s'écria mon père en se levant une seconde fois. Il est donc dit que pas une chose ne se fera comme je le souhaite aujourd'hui! Parbleu! frère, cela est chagrinant. Si j'avais foi à l'astrologie (et mon père, soit dit en passant, y en avait un peu), oui, si j'avais foi à cette chimère, je parierais que quelque planète rétrograde, que quelque astre malin est suspendu au-dessus de ma malheureuse maison, pour y mettre tout sens dessus dessous. Le docteur Slop dans la cuisine?

— C'est auprès de ma sœur qu'il devrait être, dit mon oncle Tobie.

— Et oui! sans doute, frère. Mais que fait-il là, Trim?

— Oui, dit mon oncle Tobie, un peu vivement, que fait-il?

— Dame! monsieur, je ne puis pas trop bien vous le dire. Il est entré d'un air empressé, et ce qu'il fait a la figure d'un pont.

— D'un pont? s'écria mon père en rêvant.

— D'un pont? s'écria joyeusement mon oncle Tobie. Cela est bien obligeant de sa part, Trim. Va-t'en lui dire que je suis bien sensible à son intention, et que je le remercie de tout mon cœur.

O force de l'habitude! Le pauvre oncle Tobie croyait déjà traverser quelque fleuve à pied sec.

Hélas! il était tombé dans la plus étrange méprise. Ses remercîmens au docteur Slop étaient en pure perte.

Mais, pour bien concevoir comment il était la dupe d'une illusion, il faut nécessairement que je fasse parcourir au lecteur la même route que celle où mon oncle Tobie s'était précipité dans l'erreur, ou plutôt, pour quitter la métaphore et laisser là une façon de parler qui me déplaît souverainement dans une histoire, il faut que je lui fasse part, tout bonnement, d'une aventure qui était arrivée à Trim.

J'avoue pourtant que je ne m'y détermine qu'avec peine. Je sens que cette aventure ne sera pas ici dans sa place, et qu'elle figurerait infiniment mieux parmi les anecdotes des amours de mon oncle Tobie avec la veuve Wadman, ou au milieu de ses campagnes sur le boulingrin. Mais voyez mon embarras. Si je la réserve pour la placer là, elle ne sera pas ici. En la plaçant ici, elle ne sera pas là, et les amours ou campagnes de mon oncle Tobie perdront un ornement précieux. Mais, si je ne les en prive pas, comment saura-t-on ce que c'est que ce pont du docteur Slop? Comment dissiperai-je le prestige qui fascine les yeux de mon oncle Tobie? quelle possibilité même aurai-je de me faire paraître sur la scène de ce monde?

O vous, puissances! vous qui inspirez le courage de raconter une histoire; vous qui montrez avec complaisance à celui qui se charge de l'écrire où il doit commencer, où il doit finir; qui lui indiquez les traits dont il doit faire usage, et ceux qu'il doit rejeter; ce qu'il faut cacher dans l'ombre, ou ce qu'il faut mettre dans le plus beau jour; vous qui présidez à ce vaste empire des flibustiers littéraires et biographiques, et qui voyez les difficultés qui m'arrêtent à chaque instant, venez à mon secours. Dites-moi ce que je dois faire ou ne pas faire..... Vous ne répondez point! c'est donc à moi que vous me livrez! eh bien! je me moque de vous; et l'histoire de Trim va paraître.

CHAPITRE XCVIII.

Le prélude.

Le désagrément qu'éprouva mon oncle Tobie, l'année d'après la démolition de Dunkerque, lui fit prendre la résolution de ne songer de sa vie à la veuve Wadman; et tout le beau sexe fut enveloppé dans cette abdication absolue. Mais Trim ne fit pas le même marché. Tandis que mon oncle avait mis le siége devant cette belle et forte citadelle, et que toutes les opérations s'en faisaient dans le salon, lui les répétait dans la cuisine devant sa chère Brigitte... Il l'aimait, et la retraite de mon oncle n'entraîna point la sienne. Je ne doute point cependant que si mon oncle eût exigé qu'il l'imitât, il s'en serait fait un devoir: tant il avait d'amour, de respect et de vénération pour lui. Mais mon oncle n'exigeait de Trim rien qui pût lui faire de la peine.

CHAPITRE XCIX.

Le type.

A vous, mon digne ami, mon cher Garrick, à vous que j'estime et que j'honore par tant de raisons qu'il est peu important que l'on sache!

Dites-moi, je vous prie, si vous ne devinez pas pourquoi la troupe entière de nos fabricans de drames a pris pour mode l'exemple de Trim et de mon oncle Tobie.

Aristote et Pacuvius, le Bossu et Ricco-

boni, Diderot et tant d'autres graves précepteurs du théâtre, sont des messieurs, grâce à Dieu, que je n'ai jamais lus, et je m'inquiète peu de ce qu'ils disent ou ne disent pas. Ai-je donc besoin de leur avis pour avoir une opinion? point du tout, et je soutiens qu'il n'y a pas une plus grande différence entre cette charrette de blanchisseuse, tirée par la plus chétive des haridelles, et l'élégant vis-à-vis de cette fille d'opéra, qu'il y en a entre un seul amour isolé, et un amour doublé que nos auteurs font tirer par quatre coursiers fringans, qui caracolent, se cabrent, ou courent le galop tout à travers un drame. Un amour tel que le premier, se perd dans l'immensité de cinq actes. Il est froid, traînant, languissant. A peine jette-t-il un soupir qui annonce sa frigide existence. Mais l'autre... quelle différence! Ce n'est point là, ce n'est point ici qu'on le trouve plutôt qu'ailleurs; il est partout: partout on le rencontre. Il fait partout du bruit, du fracas, et éclabousse les spectateurs.

Il y eut de bien vives attaques du côté de mon oncle Tobie et de Trim, et une défense bien vigoureuse du côté de la veuve et du côté de Brigitte, et j'expliquerai tout cela quand il sera temps. Le pauvre oncle Tobie! Dieu veuille avoir son ame! Ce n'est pas là l'endroit le plus glorieux de sa vie; il retira ses forces, et leva le siége un peu honteusement.

CHAPITRE C.

La promenade nocturne.

Je l'ai déjà dit, Trim n'imita point mon oncle Tobie; il n'était pas homme à quitter une si belle partie.

Cependant il était trop attaché à son maître pour ne pas craindre de lui déplaire en retournant dans une maison où il n'allait plus, et il changea de batterie. Au lieu d'un siége en forme qu'il avait commencé, il se contenta d'un simple blocus. Cette métamorphose lui coûta; il n'aimait pas à faire moins quand il pouvait faire plus: mais enfin, il s'y accoutuma.

Sa chère Brigitte sortait de temps en temps pour aller faire ses provisions dans le village: elle s'échappait même quelquefois le soir quand la belle veuve était couchée.

Quel plaisir lorsqu'il la rencontrait! Comme il lui souriait! avec quel air de tendresse il la considérait!

—Eh bien? ma chère, comment te portes-tu, lui disait-il, en lui serrant la main?

—Fort bien.

—J'en suis charmé: que je t'embrasse!

—Eh! eh! tout doux!

—Ah! oui, c'est du miel.

—Mais, si l'on nous voyait!

—Tu as raison, les méchantes langues en jaseraient.

Et Trim, qui n'aurait pas voulu pour le plus gros de ses canons que l'on pût dire la moindre chose de sa chère Brigitte, la quittait.

Les choses restèrent à peu près ainsi pendant cinq ans. Elles remplirent tout le temps qui s'écoula entre la démolition de Dunkerque en 1713, et la fin des campagnes de mon oncle Tobie sur le boulingrin, en 1718.

Trim était dans l'habitude, après avoir couché mon oncle Tobie, d'aller voir s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire aux fortifications; et souvent, quand il faisait clair de lune, il s'embusquait dans la haie du boulingrin, pour guetter sa chère Brigitte et observer ses mouvemens.

Il pensait, comme de raison, qu'il n'y avait rien dans le monde qui méritât mieux d'être vu, que les glorieux ouvrages qu'il avait faits sous les ordres de mon oncle Tobie. Un soir que la lune brillait dans tout son plein, que l'air était calme, que tout dormait, excepté lui et sa chère Brigitte (du moins ils le croyaient), il l'excita à venir voir les fortifications. Elle s'en défendit d'abord: mais l'idée de n'être point vue, qui influe toujours si vivement sur l'esprit des femmes, seconda les instances de Trim, et la voilà qui entre avec lui dans le boulingrin.

Cela ne se fit pas assez secrètement pour que la renommée, avec ses cent trompettes, n'en portât la nouvelle de tous côtés. Elle vint frapper les oreilles de mon père dès le lendemain matin à son réveil; et, sans compter les conjectures malignes, on y joignit la cir-

constance lamentable de la destruction complète du pont-levis curieux que mon oncle avait fait faire sur le fossé, d'après la méthode hollandaise. Il était tellement fracassé, qu'il n'en était pas resté deux morceaux dans leur assemblage.

Mon père, ainsi qu'on aura pu le remarquer, n'avait pas une prodigieuse estime pour la marotte de mon oncle Tobie, et il ne lui arrivait jamais d'échec dans ses entreprises, que ces accidens ne chatouillassent son imagination outre mesure. Cependant, à moins que mon oncle Tobie ne le vexât par quelque explosion guerrière, ils n'excitaient jamais que son sourire. La triste aventure du pont-levis semblait plus analogue que toute autre à son humeur. Il s'en faisait un fonds inépuisable de plaisanterie et d'amusement.

— Eh bien! disait-il, mon cher Tobie, dis-moi donc sérieusement comment ce désastre est arrivé. Peux-tu m'en taire ainsi toutes les circonstances?

— Mais je vous ai déjà dit vingt fois, répliquait mon oncle Tobie, oui, vingt fois pour le moins, et mot pour mot, tout ce que Trim m'en avait raconté.

— A toi donc, caporal, disait mon père en se tournant vers lui : tu étais le héros de la pièce, et tu sais mieux ce qui s'est passé qu'un autre.

— Ah! monsieur, ce ne fut que par accident... Je montrais nos fortifications à mamselle Brigitte.

— Et vous étiez trop près du fossé?

— Oui, monsieur, et je glissai dedans.

— Fort bien, Trim.

— Et comme mamselle Brigitte et moi étions bras dessus, bras dessous, je l'entraînai, malgré elle, avec moi. Elle tomba à la renverse.

— Et sur toi?

— Oui, monsieur, parce que j'étais tombé le premier.

— Et le pied de Trim, s'écria mon oncle en saisissant l'intervalle du dialogue, se dirigeant vers la cuvette, il ne put se retenir, et il y roula. Le choc fut si rude contre les fondemens du pont, que l'édifice ne put résister. Il y avait à parier mille contre un, que le pauvre diable devait se casser la jambe.

— Oui vraiment, disait mon père, une jambe, frère Tobie, est bientôt cassée dans une pareille rencontre.

— Et c'est ainsi, répondit Trim, que ce pont, monsieur, que vous aviez vu, que vous aviez trouvé si beau, a été détruit et réduit, pour ainsi dire, en miettes.

— Ce qui m'en console, disait mon oncle, c'est qu'il ne t'en est point arrivé de mal.

— Je n'en avais pas moins de chagrin, moi, monsieur. Il n'a diminué que quand j'ai su que la contusion que mamselle Brigitte avait reçue au haut de la cuisse ne lui faisait plus de douleur.

— Ah! bon Dieu! frère, vous voyez, s'écriait mon père, que serait devenue cette pauvre fille, si elle fût tombée la première?

CHAPITRE CI.

Je m'égare.

Telle est l'aventure de Trim : quoique mon père la sût par cœur, il se divertissait à se la faire raconter de temps en temps. Mais il n'en était pas de même de toutes les autres relations que mon oncle Tobie entreprenait assez souvent de lui faire. Si, par malheur, il prononçait seulement une syllabe qui annonçât qu'il allait parler de canons, de bombes, de pétards, mon père se levait aussitôt et l'accablait par un éloge pompeux des machines des anciens. Il ne voyait rien de si beau que le bélier. Les *vinea* (dont Alexandre se servit pour mettre ses travailleurs à couvert au siége de Tyr) lui paraissaient au-dessus de tout ce que les ingénieurs peuvent faire. N'est-ce pas quelque chose de bien rare qu'un canon? disait-il. Parlez-moi, morbleu! parlez-moi de la catapulte des Syriens, qui jetait à cent pieds des pierres si monstrueuses que les plus forts boulevarts en étaient ébranlés jusque dans les fondemens. Parlez-moi du merveilleux mécanisme de la baliste, des effets terribles de la pyrobole, qui jetait le feu de tous côtés; de la térèbre et du scorpion, qui lançaient tout à la fois des milliers de javelots. Qu'est-ce que les machines destructives de Trim, auprès du miroir ardent d'Archimède, qui embrasait,

dans un clin d'œil, des flottes entières; auprès de ces tours armées de faux, que des éléphans fougueux portaient dans une armée ennemie? Croyez-moi, frère, vos ponts, vos portes, vos bastions, vos demi-lunes, vos bataillons, vos escadrons ne tiendraient pas aujourd'hui une minute contre des inventions aussi formidables.

Mon pauvre oncle Tobie n'essayait jamais de répondre à ces vives sorties de mon père. L'impatience qu'elles lui causaient ne s'échappait jamais que par des bouffées de fumée qui sortaient de sa pipe, et dont la véhémence, en ces sortes d'occasions, redoublait toujours.

Un soir, après souper, il s'en condensa une vapeur si épaisse, qu'elle jeta mon père, qui était un peu affecté de phthisie, dans un accès de toux si violent, qu'il en fut presque suffoqué. Mon oncle effrayé, et sans songer à sa douleur dans l'aine, se leva avec précipitation, et ne fit qu'un saut derrière sa chaise. Il lui soutint la tête d'une main, tandis que de l'autre il lui frappait doucement sur le dos. L'air affectueux et la sensibilité de mon oncle Tobie furent si agréables à mon père, que sa toux n'était pas encore cessée, qu'il se fit les reproches les plus vifs. Puisse une catapulte, s'écria-t-il en lui-même, me jeter la cervelle hors de la tête, si jamais j'ose encore insulter à une ame aussi bienfaisante que la tienne, mon cher Tobie!

CHAPITRE CII.

Ce qu'on devrait faire quand on n'est pas instruit.

J'étais tenté de déchirer le chapitre qui précède. Il est si loin de l'aventure de Trim! heureusement que j'avais prévenu mes lecteurs que je m'égarais; ils ont été les maîtres de ne me pas suivre, et d'en venir tout de suite à la continuation de cette anecdote.

Le pont-levis se trouva tellement abîmé, que mon oncle Tobie, après avoir jeté un coup d'œil de douleur sur ses tristes débris, jugea qu'il n'était pas réparable.

Trim eut ordre sur-le-champ d'en faire un autre; mais non sur le même modèle.

Les intrigues du cardinal Albéroni venaient d'être découvertes. Mon oncle Tobie prévit que la guerre s'allumerait inévitablement entre l'Espagne et l'Empire, et il conjectura que le royaume de Naples ou de Sicile en deviendrait le théâtre; il s'imagina même que l'on ferait le siége de Messine dès la première campagne. Une probabilité, quand il s'agissait de guerre, valait une certitude pour mon oncle Tobie. Tout cela bien mûrement pesé lui fit croire qu'un pont à l'italienne serait infiniment plus convenable. Mais mon père, qui était beaucoup meilleur politique que mon oncle Tobie, le mena aussi loin dans le cabinet que mon oncle Tobie l'avait mené dans les plaines. Il lui persuada que le roi d'Espagne et l'empereur ne se feraient point la guerre sans que la France, l'Angleterre et la Hollande n'y prissent part en vertu de quelques traités précédens, ou de ceux que l'on pourrait faire. Et si cela est ainsi, frère Tobie, lui disait-il, soyez sûr de ceci : c'est que les combattans tomberont encore pêle-mêle sur ce vieux théâtre ensanglanté de la Flandre. Qu'y ferez-vous alors avec votre pont italien?

L'objection était pressante..... Mon oncle Tobie en sentit toute la force. Il abdiqua le pont italien pour suivre l'ancien modèle.

Mais quand le caporal Trim l'eut à moitié fini dans ce style, mon oncle Tobie fit réflexion qu'il y avait un défaut capital. Il tournait à chaque bout sur ses gonds, s'ouvrait transversalement par le milieu, et, tandis qu'une des deux parties allait se ranger sur l'un des côtés du fossé, l'autre partie allait de l'autre côté. Cette distribution avait son avantage. En divisant ainsi le poids en deux parties égales, mon oncle Tobie, du bout de sa béquille, pouvait à son gré et sans effort, lever ou baisser le pont. D'ailleurs, sa garnison était faible; il ne fallait pas la harasser par des ouvrages trop pénibles. Mais ces avantages disparaissaient quand on considérait les désavantages contraires. Il est évident, disait mon oncle Tobie, que je laisse la moitié de mon pont à la disposition de l'ennemi. A quoi peut me servir celle dont je m'empare?

Le remède était simple. Rien n'était plus facile que de faire un pont, qui, roulant sur

des charnières posées à un seul bout, se lèverait d'une pièce, et se tiendrait tout debout en le retenant en haut par un verrou... Mais cette méthode fut rejetée par les raisons que je viens d'expliquer. Le service d'un pareil pont aurait horriblement fatigué ceux qui s'en seraient trouvé chargés.

Ces inconvéniens déconcertèrent prodigieusement mon oncle Tobie. Il songea pendant huit jours entiers à ce qu'il pourrait faire. Un rayon de lumière traversa enfin tout à coup son heureux génie, et il se créa un pont horizontal que l'on poussait au dehors ou qu'on attirait en dedans, selon que l'on voulait sortir ou empêcher d'entrer. Mais voici bien le diable ! mon père prétendit que l'invention n'était pas neuve. Il cita le pont de Spire, celui de Brissac. Il accompagna ces exemples de railleries sur la stérilité de l'imagination de mon oncle Tobie.

Tous ces contre-temps, qui perpétuaient la mémoire de l'infortune de Trim, chagrinaient beaucoup mon oncle. Il prit enfin la résolution de se servir de l'invention du marquis de l'Hôpital, que le plus jeune des Bernouilli avait si bien et si savamment décrite dans les *Act. Erud. Lips. an.* 1695. Ces espèces de ponts, par le moyen d'un poids de plomb, se tenaient perpétuellement dans un parfait équilibre. Leur construction était fondée sur une ligne courbe qui approchait d'une cycloïde, si ce n'était pas même une cycloïde tout-à-fait, et rien n'était plus ingénieux.

Mais mon oncle Tobie, qui était extrêmement versé dans la nature de la parabole, ne connaissait pas, à beaucoup près, si bien la théorie de la cycloïde. Il l'étudiait, il en parlait tous les jours; cela ne faisait point avancer le pont. Je ne m'y obstinerai pas davantage, disait-il un soir à Trim, en se couchant; je demanderai ce que c'est à quelqu'un.

CHAPITRE CIII.

Je vais bientôt naître.

Voilà quel était l'état inquiétant des choses, lorsque Trim vint dire que le docteur Slop était dans la cuisine, et que ce qu'il y faisait avait l'air d'un pont. Que l'on juge de ce que dut penser mon oncle à ce seul mot. Il s'imagina tout d'un coup que le docteur Slop lui faisait le modèle du pont du marquis de l'Hôpital, et c'est ce qui l'excita sur-le-champ à charger Trim d'aller lui faire ses remercîmens.

Mon père crut avoir également deviné de quoi il s'agissait; et si dans ce moment la tête de mon oncle Tobie eût été une lanterne magique, et que mon père eût pu y regarder à travers une optique, il n'aurait pas eu plus de certitude de ce qui se passait dans l'imagination de son frère qu'il croyait en avoir; et, malgré la catapulte et les mordantes imprécations qu'il avait faites contre cet instrument d'horreur et de destruction, il commençait déjà à triompher... Mais, ô malheur! ô disgrâce! un mot, un seul mot de Trim tordit et fit tomber tous les lauriers de son front.

CHAPITRE CIV.

Je suis né.

— C'est votre maudit pont-levis, dit mon père, qui détourne ainsi le docteur Slop de ses affaires.

— Non, monsieur, dit Trim. — Quoi donc?... — Ah ! que Dieu vous fasse miséricorde ! l'enfant est né... — Il est né ? — Eh bien ! le docteur Slop avec ses outils... — Que dis-tu?... — Il l'a tout estropié; et ce qu'il fait à présent avec un morceau de toile et une baleine du corset de Suzanne, est une espèce de pont pour soutenir les débris du nez qu'il lui a coupé...

— Le nez coupé ! ô fatalité ! s'écria mon père navré de douleur. Soutenez-moi, frère, et menez-moi tout de suite dans ma chambre.

CHAPITRE CV.

Mon propre désespoir.

Depuis le premier moment que je me suis assis pour écrire ma vie pour l'amusement

du public, et mes opinions pour son instruction, un nuage s'est insensiblement épaissi sur la tête de mon père. Un torrent de petits maux et de petits chagrins s'est déchaîné contre lui : ce n'est pas une seule chose, comme il l'a observé lui-même, qui a contrarié ses idées. Tout s'y est opposé, tout les a traversées, et l'orage est enfin fondu sur lui.

Je n'entre à présent dans cette partie de mon histoire qu'avec les idées les plus mélancoliques dont un cœur sympathique puisse être affecté. Mes fibres se relâchent. Je sens à chaque ligne que j'écris, un abattement, une faiblesse qui à peine me permet de continuer. La vitesse de mon pouls se ralentit, et cette gaîté si vive, qui chaque jour de ma vie m'excitait à dire, ou à écrire mille et mille choses plus ou moins saillantes, est presque entièrement disparue. Je viens de m'apercevoir que je n'avais trempé ma plume dans mon encre qu'avec un air de circonspection, de tranquillité, de solennité qui m'était tout-à-fait étranger. O Dieu! quel changement! que je suis différent de ce quo j'étais! malheureux Tristram! ta plume tombe sans que tu puisses la retenir, ton encre jaillit sur ta table, sur tes livres, sur ton papier, et tu laisses tout perdre, comme si ta plume, ta table, ton papier et tes livres ne te coûtaient rien!...

CHAPITRE CVI.

On parle bien souvent sans en dire autant.

La dispute, madame, est absolument inutile sur ce point. Qu'y gagnerez-vous? rien. Je suis aussi persuadé de cette vérité qu'on peut l'être, et je ne démordrai point de cette opinion. Oui, je soutiens que les hommes et les femmes supportent mieux la peine et goûtent mieux le plaisir dans une posture horizontale que dans toute autre.

Mon père ne fut pas plus tôt entré dans sa chambre, qu'il se jeta tout à travers de son lit, avec l'air farouche d'un homme abîmé de chagrin, qui attire les larmes de la pitié. Il tomba la tête dans sa main droite qui lui couvrait la moitié des yeux, tandis que son bras gauche, sans mouvement, restait insensible, appuyé sur l'anse d'une cuvette qui était placée sur une table de nuit à côté du lit. Il ne se sentait pas. Un chagrin fixe, opiniâtre, inflexible, s'empara de tous les traits de son visage. Il soupirait avec effort. Tous les mouvemens de sa poitrine étaient convulsifs; il ne prononçait pas un mot.

Une vieille chaise de tapisserie à petits points, ornée d'une vieille frange de soie à demi décolorée, était auprès du lit, et du côté où mon père avait la tête : mon oncle Tobie s'y assit en silence.

Lorsque l'affliction est à son plus haut degré, la consolation vient toujours trop tôt, et, lorsqu'elle est passée, elle vient trop tard. Il est entre ces deux extrêmes un fil à saisir par celui qui veut s'ériger en consolateur. Mon oncle Tobie était là. Mais il aurait plutôt fixé les longitudes, que de trouver cet heureux moment de parler. Il soupira, ses larmes coulèrent, et il ne parla pas.

CHAPITRE CVII.

Ad libitum.

Tout ce qui entre dans la bourse n'est pas gain, dit le proverbe.

Quoique mon père eût eu le bonheur (c'en était du moins un selon lui) de lire les livres les plus bizarres qui fussent jamais sortis de l'esprit humain; quoiqu'il fût doué lui-même de penser avec plus de bizarrerie, peut-être, qu'aucun autre homme, et qu'il eût avancé rapidement dans cette carrière, cependant ces précieux avantages n'avaient souvent été pour lui qu'une source de chagrins et de disgrâces, non moins bizarres... Et la situation fâcheuse dans laquelle nous le voyons à présent, en est peut-être l'exemple le plus fort que je puisse donner.

Il est sûr que le coup de forceps qui avait maladroitement emporté le cartilage qui devait maintenir mon nez dans la forme d'un pont à double arcade, était bien capable

de vexer un galant homme, qui, comme mon père, n'était plus doué, ainsi qu'il l'avouait, des précieuses facultés de pouvoir se faire revivre à son gré, dans d'autres lui-même : mais il faut pourtant convenir, malgré cela, que cet accident, tel funeste qu'il fût, n'aurait, chrétiennement parlant, jamais pu le justifier sur ses idées, si elles n'étaient venues de plus loin.

C'est ce qu'il faut expliquer. Cela ne nous tiendra qu'une demi-heure ; et, si c'est trop long-temps pour ne pas s'ennuyer, j'avertis qu'on peut passer tout d'un coup au chapitre cent dix-neuf. Tout ce que je dirai jusque-là n'est vraiment destiné qu'aux personnes scientifiques, ou à celles qui, à force de lire et de réfléchir, veulent se ranger dans cette caste privilégiée. Les autres n'ont besoin que de s'amuser, et elles ne trouveraient pas ici leur compte.

CHAPITRE CVIII.

Les prétentions de ma bisaïeule.

Je n'y tiens pas, disait mon bisaïeul. Vous n'y tenez pas?... Non, madame, et l'on ne s'est, peut-être, jamais avisé d'une prétention aussi folle, s'écriait-il, en ouvrant un cahier de papier qu'il jetait aussitôt sur la table d'un air furieux. Voyez, voyez-le vous-même, madame, ce compte est clair. Il est démontré que tout ce que j'ai eu de vous ne consiste qu'en deux mille livres sterling. Il n'y a pas un schelling, pas un iota de plus. Je défie à l'Arabe qui a inventé les chiffres, de calculer plus juste ; et cependant vous parlez d'avoir par an un douaire qui surpasse l'intérêt de votre dot !...

— J'en parle. Je fais bien plus que d'en parler ; j'y insiste.

— Et la raison, s'il vous plaît?

— La raison?

— Oui, la raison.

— Vous voulez que je la dise?

— Apparemment.

— J'aurais voulu vous épargner ce petit chagrin ; mais puisque vous m'y forcez..... Enfin, monsieur, disait ma bisaïeule, puisqu'il faut vous le dire, je répète un douaire plus fort, parce que vous n'aviez... mais vous savez très-bien ce que vous n'aviez pas.....

— Je n'en sais rien.

— C'est-à-dire, qu'il n'y a que moi qui me sois aperçue de ce qui vous manquait. Eh bien ! monsieur, puisqu'il faut vous parler net, ce douaire plus fort que je répète, n'est qu'une indemnité. Une jeune personne qui se marie par le choix de ses parens, y va de bonne foi. Elle ne s'imagine pas qu'on la trompe.

— Je ne conçois encore rien à tout cela.

— Comment, monsieur, répliqua ma bisaïeule, vous ne saviez pas que vous n'aviez point ou presque point de nez?

— Et que n'y regardiez-vous? avais-je un masque qui vous empêchât de me voir?....

— Non : mais je m'entends.

CHAPITRE CIX.

La définition.

Un nez est un nez, cela est certain. Mais on se méprend souvent sur les choses les plus évidentes ; et ce que je rapporte ici de ma bisaïeule, le prouve assez. Je n'aime pas les équivoques. Aussi ne ferai-je pas une ligne de plus que je n'aie expliqué et défini, avec la plus exacte précision, ce que j'entends par l'objet dont je parle. Je suis d'opinion que c'est à la négligence des écrivains, sur un point aussi essentiel, que l'on doit tous ces écrits de haine qui ont signalé dans tous les temps les querelles des scoliastes, des philosophes et autres gens de cette trempe. Le même mot les a mis aux prises, et ils se sont fait une guerre de fiel et d'injures sur la manière de l'entendre. Mais, quand on a donné une bonne définition, que la vraie signification du mot est bien déterminée, et que son vrai sens ne peut souffrir d'ambiguïté, il en résulte des avantages infinis. On n'essuie point de contradictions, tout est d'accord. Je défierais alors au père de la confusion de vous jeter dans le moindre em-

barras, ou de vous mettre dans la tête, ou dans celle de vos lecteurs, une autre idée que celle que vous avez voulu donner.

C'est, surtout, dans les livres d'une morale aussi stricte, d'un raisonnement aussi serré que celui-ci, que la plus légère négligence serait absolument inexcusable. Le ciel m'est témoin combien je regrette d'avoir quelquefois, dans le cours de cette histoire, laissé, malgré moi, l'occasion de faire de fausses interprétations. Eugène m'en a souvent réprimandé avec chaleur. Je me promenais un jour avec lui. Il tenait à la main la première partie de ce livre des livres. — Voici un double sens, s'écria-t-il, en mettant le doigt sur une expression équivoque. Cela s'entend de deux manières. — Et voici deux chemins, lui répliquai-je, en me retournant avec vivacité vers lui, l'un est beau, l'autre est mauvais, lequel prendrons-nous? le plus beau, sans contredit. Eh bien! Eugène, lui dis-je en me retournant encore, la définition n'est donc qu'une défiance injurieuse aux lumières et à l'honnêteté des lecteurs. Par là je triomphai d'Eugène. Mais, je l'avoue, je n'en triomphai que comme je fais toujours, c'est-à-dire, comme un sot, et cette victoire ne m'a pas rendu orgueilleux : la nécessité d'une définition précise ne m'en paraît pas moins absolue.

Et je supplie d'avance mes lecteurs, mes lectrices, de se mettre en garde contre les suggestions de l'esprit malin, et de ne pas souffrir qu'il insinue, par artifice ou autrement, d'autres idées dans leur esprit que celle que j'entends qu'on prenne par ma définition.

Or, mon intention est que dans tout ce chapitre, et dans tous ceux où je parlerai de mon nez ou de celui des autres, on ne conçoive pas autre chose qu'un nez ni plus ni moins. Cela est-il clair? et sera-ce ma faute, si quelque voyageur qui voit un chemin bien ouvert, bien battu, en préfère un autre où il court le risque de se fourvoyer?

CHAPITRE CX.

Suite du chapitre cviii.

Vous vous entendez, reprit mon bisaïeul. Eh bien! qu'entendez-vous?... je n'ai point de nez, s'écria-t-il en portant la main sur le sien. Oh! parbleu, madame, c'est une injure qui n'est pas concevable. Voyez, voyez aussi le portrait de mon père, et jugez si son nez n'était pas infiniment plus court que le mien. Mon bisaïeul avait raison. Le parallèle lui était favorable : mais, avec ce brillant avantage, le nez qu'il portait n'en était pas moins pour tout le monde, et pour ma bisaïeule, comme le nez de tous les hommes, femmes et enfans que Pantagruel, dans le cours de ses voyages, trouva sur l'île d'Ennasin. Et, si vous voulez savoir en passant comme ils étaient faits, vous pouvez lire le chapitre IX du quatrième livre de l'histoire de cet homme célèbre. Vous y verrez, mot pour mot, que les habitans de l'île ressemblaient à beaucoup d'autres, *excepté que les hommes, les femmes et les enfans avaient le nez de la figure d'un as de trèfle*. Et que c'est pour cela que l'île s'appelait Ennasin... Cependant ma bisaïeule insista si vivement sur l'amplification de son douaire, que mon bisaïeul, pour ne plus essuyer de querelles de cette nature, consentit à tout ce qu'elle voulut : l'article fut arrêté et signé.

CHAPITRE CXI.

Hélas!

— C'est un douaire bien exorbitant, bien injuste, mon cher ami, disait ma grand'mère à mon grand-père, que nous sommes ainsi obligés de payer sur un aussi petit bien que le nôtre.

— Cela est vrai, ma chère, répliquait mon grand-père; mais mon père n'avait pas plus de nez qu'il n'y en avait sur le dos de ma main. Elle lui fit la loi.

Il faut savoir que ma bisaïenle avait survécu à son mari, et que mon grand-père eut à payer ce donaire pendant douze ans. Il était de cent cinquante guinées. La Saint-Michel était la fête de l'année qui paraissait toujours arriver le plus tôt; mais cela ne faisait point de peine à mon grand-père. C'était l'homme du monde qui se débarrassait avec le plus de plaisir de ses obligations pécuniaires. Tant qu'il n'était question que des cent premières guinées, il les faisait voler sur la table avec cette agréable gaîté dont une ame généreuse est seule capable quand elle se défait de son argent... Mais il n'en était pas de même quand il entrait dans la cinquantaine extraordinaire qui excédait et qui lui paraissait exorbitante. Ses sourcils se fronçaient; il se passait le doigt sur le côté du nez : il semblait que c'était là où il se sentait blessé. Il ne jetait chaque nouvelle guinée qu'après l'avoir examinée des deux côtés; et c'était un travail si laborieux, qu'il allait rarement jusqu'au bout sans être obligé de tirer son mouchoir de sa poche pour s'essuyer les tempes.

Préservez-moi, juste ciel, de ces esprits persécuteurs qui n'ont aucune indulgence pour les passions qui agissent en nous! Jamais, oh ! non jamais, je ne me rangerai sous l'étendard de ceux qui ne peuvent détendre l'inflexibilité de leur caractère, et qui ne sentent aucune pitié pour la force de l'éducation, et pour les opinions qui prévalent sur les autres par l'habitude, ou parce qu'elles nous sont venues successivement de nos ancêtres...

Depuis trois générations au moins, un ressouvenir heureux de nez infiniment plus longs, avait graduellement pris racine dans toute la famille. La tradition l'avait continuellement fortifié, et l'intérêt, pendant douze ans, l'avait rendu beaucoup plus vif. On regrettait encore plus sensiblement que le temps passé ne fût plus ; et mon père était fort loin de pouvoir s'approprier tout l'honneur des fantaisies qui agitaient son cerveau sur ce point. Il ne pouvait raisonnablement se vanter que d'une chose : c'est que toutes ses autres opinions bizarres étaient à lui seul; mais, pour celles-ci, on pouvait dire qu'il les avait presque sucées avec le lait de sa mère. Il en fit cependant son lot. Et si l'éducation (qu'on me passe cette façon de parler) planta la méprise dans l'esprit de mon père, il prit un tel soin de la cultiver et de l'arroser, qu'il la porta bientôt à son plus parfait degré de maturité.

Il disait souvent, en développant ses pensées sur ce sujet, qu'il ne concevait pas comment certaines familles connues en Angleterre, avaient pu se soutenir contre une suite non interrompue de huit ou dix nez camus, *vice versâ ;* il ajoutait que c'était pour lui un vrai problème à résoudre dans la société civile, que de savoir pourquoi le même nombre de longs et jolis nez, qui s'étaient suivis les uns et les autres en ligne directe, n'avaient pas guindé celui qui en était l'heureux possesseur dans les plus belles places du gouvernement. Un joli nez ! quel apanage ! mon père se vantait souvent que les Shandy, qui étaient dans un haut degré d'élévation sous le règne de Henri VIII, n'étaient parvenus que par-là à ces dignités, et qu'ils n'avaient jamais employé de brigues pour les obtenir. La fortune fit faire à sa roue un tour funeste qui accabla leur postérité par l'existence de mon bisaïeul. On ne peut jamais se rédimer de l'accident dont il fut la victime... Son nez aplati !..

Belle, douce et charmante lectrice, où ton imagination va-t-elle te porter? Je l'ai déjà dit: si tu me dois de la confiance, je n'entends pas autre chose par le nez de mon grand-papa, que cet organe extérieur de l'odorat, que cette partie de l'homme qui fait saillie sur son visage, et dont les peintres disent, en combinant ses belles proportions avec celles d'une jolie figure, qu'il doit être de la troisième partie du visage, à le prendre du bas jusqu'au point le plus élevé du front... Ressouvenez-vous, je vous prie, une seconde fois pour toutes, de ce que je viens de répéter. Ce serait à la fin abuser de ma complaisance, si, à chaque fois que je parlerai d'une chose, il fallait que je l'expliquasse.

CHAPITRE CXII.

Ce que c'est que la propriété.

C'est un singulier bienfait de la nature, qu'elle n'ait formé l'esprit de l'homme qu'avec une heureuse défiance, une espèce de résistance contre les nouveautés qu'on lui présente. Il est vrai qu'il a cela de commun avec les dogues, les barbets, les roquets, qui ne se soucient jamais d'apprendre de nouveaux tours; mais qu'importe? si l'humanité ne jouissait pas de cette faveur, il n'y aurait point de sot, point d'étourdi, qui, en lisant tel livre, en observant tel fait, en réfléchissant sur telle idée, ne crût devenir un des plus grands philosophes, et être exprès formé pour renverser tout ce qui existe.

Mon père n'était ni sot, ni étourdi; mais il n'en tombait pas moins sur une opinion, comme un homme dans l'état de nature tomberait sur une pomme. Elle lui devenait propre; et, quoiqu'il fût homme d'esprit, il aurait plutôt perdu la vie que de la céder.

Je prévois que Didius, le grand jurisconsulte, contestera ce point à mon père, et qu'il s'écriera: D'où vient à cet homme son *prétendu* droit sur cette pomme? mais n'avez-vous pas remarqué, madame Didius, que les choses, de son propre aveu, étaient ici dans l'état de nature, et que cette pomme était aussi bien la pomme de Colin que celle de Jean. Qu'importe? où sont les patentes, les lois de concession, que l'on peut me faire voir sur cela? il faut des titres. Où sont les siens? comment a-t-il pu la considérer comme son bien? est-ce parce qu'il l'a regardée? est-ce parce qu'elle lui a fait envie? est-ce en la cueillant, en la pelant, en la faisant cuire, en la mangeant, en la digérant, qu'il a cru en devenir propriétaire?.... mais sont-ce là des titres?....

Ami Didius, point d'aigreur. Voici notre autre ami Tribonius qui va vous répondre. Il est comme vous un célèbre jurisconsulte; il est également versé dans le droit civil et dans le droit canon. Il a, de plus que vous, une barbe qui en impose: il va éclaircir tout ce fatras. Sûrement! s'écria Tribonius. Vous trouverez dans le *Syntagma juris universi* de Pierre Grégoire, dans le *Compendium* du célèbre Hermogenius, dans sa *collection* des lois d'Honorius et de Théodose, et dans tous les codes qu'on a faits depuis Justinien jusqu'à nos jours, qu'il est nettement décidé que les sueurs qui sortent du front d'un homme, sont aussi bien sa propriété que la culotte qu'il porte... Je conviens du principe. Vous en convenez? il n'y a donc plus de question. Ces sueurs étant versées goutte à goutte: 1° pour trouver la pomme, 2° pour la cueillir, elles sont comme indissolublement et identiquement annexées et incorporées, par l'homme qui trouva et qui cueillit la pomme, à la pomme trouvée et cueillie; et, il est évident qu'en agissant ainsi, il a mêlé quelque chose qui était à lui avec la pomme qui n'était pas à lui. Il a, par ce moyen, acquis une propriété. Sortez de là, si vous pouvez, madame Didius.

C'est par une même chaîne de savans raisonnemens que mon père soutenait ses opinions; il n'épargnait ni soins, ni peines pour en grossir la collection, et plus elles sortaient du cercle des connaissances humaines, plus il croyait y avoir de titre. Personne ne les réclamait, et comme elles lui avaient encore coûté de plus tout le travail qu'il y avait mis pour les orner, pour les embellir, il pouvait prétendre avec justice qu'elles étaient devenues son propre bien. C'était pour lui un domaine si précieux; il craignait si vivement qu'on ne le lui enlevât, qu'il faisait des efforts continuels pour s'y défendre, pour s'y fortifier; et il était toujours prêt à fondre sur ceux qui auraient osé entreprendre de l'attaquer.

Mais il éprouvait un terrible obstacle dans cette circonstance-ci, pour rassembler les matériaux propres à sa défense, dans le cas de quelque vive attaque; il y avait un si petit nombre de génies qui eussent parlé du nez en bien ou en mal! La chose est incroyable, et mon entendement se perd, se confond, quand je songe combien on a sacrifié de temps à des choses qui étaient infiniment moins importantes; combien de millions de livres reliés, brochés, et de toutes sortes de

types ont été fabriqués dans toutes les langues, sur des sujets moins utiles à la paix et au bonheur du genre humain.

Cependant ce qu'on pouvait avoir de livres en ce genre, mon père l'avait; et, quoiqu'il badinât souvent de la bibliothèque de mon oncle Tobie, qui, pour le dire en passant, était assez ridicule, la sienne ne l'était guère moins, ou l'était peut-être encore plus. Il avait soigneusement recueilli tous les livres, tous les traités, tous les fragmens, tous les systèmes que l'on avait écrits sur ce qui, depuis trois ou quatre générations, faisait le désespoir de la famille, après avoir fait sa gloire. Enfin, il était aussi riche en livres de cette espèce, que mon oncle l'était en architecture militaire.

CHAPITRE CXIII.

On n'est pas toujours en faveur.

La collection de mon père n'était pas nombreuse; mais en revanche elle était très-curieuse. C'est annoncer qu'il avait mis beaucoup de temps à la faire, et qu'il y avait employé beaucoup d'argent. Le hasard lui avait pourtant fait trouver de temps en temps quelques bons marchés. Celui dont il s'applaudissait le plus, était de s'être procuré, presque pour rien, le fameux soliloque de Bruscambille sur les longs nez. Il ne lui avait coûté que trois guinées, et il n'y avait pas alors trois soliloques de Bruscambille dans toute la chrétienté. Mon père jeta les trois guinées sur le comptoir du libraire, avec la promptitude d'un homme qui croit avoir fait la meilleure emplette possible. Il serra le livre dans son sein, et ne fit qu'une course de chez le libraire chez lui, pour y déposer un trésor aussi précieux : arrivé là, oh! quel plaisir! quel plaisir! Bruscambille était ses délices. Il l'ouvrait, le fermait, le regardait. Vous vous souvenez, cher lecteur, des doux momens que vous passiez avec votre première maîtresse. Vous étiez dans un enchantement continuel. Ainsi était mon père. Mais ses yeux étaient plus grands que ses désirs, son zèle plus grand que ses connaissances, et son délire se calma, et ses affections se refroidirent en se divisant. La plus heureuse des sultanes ne tarde point à être confondue parmi les autres beautés du sérail. C'est ce qu'éprouva Bruscambille. Mon père meubla ses tablettes de *Prignitz*, d'*André Scroderus*, d'*Ambroise Paré*, des conférences de *Bouchet*. Enfin il se procura le grand, le savant *Hafen-Slawkembergius*, dont j'ai tant à parler. Que pouvait espérer Bruscambille au milieu d'une si brillante compagnie? un coup d'œil tout au plus.

CHAPITRE CXIV.

Prenez-y garde.

C'est dans cette source précieuse que mon père puisait tous les argumens qui pouvaient favoriser ses idées; mais, de tous les traités qu'il avait lus et relus, il n'y en avait point qui lui eût causé d'abord plus de peine que le célèbre colloque entre Pamphagus et Coclès, écrit par la chaste plume du grand et vénérable Erasme. Il roulait tout entier sur la variété des longs nez, sur leur utilité, sur la manière de les mettre à profit, sur le temps d'en faire usage : le style tant soit peu bigarré de ce célèbre écrivain déconcertait de temps en temps mon père, et lui faisait prendre une chose pour l'autre.

Et vous, à qui Satan voudrait faire niche, prenez garde, en lisant ce chapitre, que l'auteur de tout mal ne vous jette à califourchon, jambe deçà, jambe delà, sur quelque coursier rapide qui emporte trop loin votre imagination. Il ne faut qu'une gambade de côté, pour vous précipiter dans quelque abîme. Un rayon de soleil trop vif flétrit ainsi la plus belle fleur.

CHAPITRE CXV.

Mon père se brouille avec Erasme.

Ecoutez, frère Tobie, disait mon père en lisant son Erasme : voici ce que dit Pamphagus : *Nihil me pœnitet hujus nasi*, et voici

ce que lui répond Coclès : *Nec est cur pœniteat*. Que dites-vous de cela ? Moi? rien. Et moi je suis piqué de ce qu'une aussi excellente plume se soit bornée à n'exposer qu'un fait tout nu, sans y ajouter la moindre chose. Ce qui fâchait mon père, c'est qu'Erasme ne l'eût pas orné de quelques-unes de ces subtilités spéculatives et ambiguës dont on entoure les argumens, et que le ciel a si abondamment prodiguées à l'esprit humain, soit pour l'animer à la recherche de la vérité, soit pour l'exciter à combattre pour elle. Il aurait volontiers dit que l'auteur n'était qu'un sot, si ce n'eût pas été Erasme; Erasme, qui, s'étant présenté au chancelier Morus sans se nommer, lui causa une telle surprise par les charmes de sa conversation, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier: *Vous êtes Erasme ou le diable*. Soyons plus sages, dit mon père. Sa sagesse fut de lire et de relire, avec une application infatigable, l'ouvrage dont il se plaignait, et qu'il croyait ne pas entendre. Il se roidit contre les difficultés. Chaque mot, chaque syllabe était un objet d'étude pour tâcher d'en pénétrer le vrai sens, ou d'en faire une exacte interprétation. Hélas ! cette obstination ne lui servit à rien. Les expressions se refusaient aux idées, et les idées ne s'accordaient point avec les expressions. Cependant, disait-il, l'auteur a certainement eu de l'intention. Les termes dont il s'est servi couvrent quelque chose qu'il a voulu cacher. Mais pourquoi, dit mon oncle, lui prêter des desseins différens de ce qu'il exprime? Les hommes célèbres, frère Tobie, répliquait mon père, ne s'amusent pas à faire des dialogues sur la longueur du nez et sur tout autre sujet, sans quelque motif particulier. Celui-ci n'est sûrement qu'une allégorie, et j'en découvrirai le sens mystique, ou je ne pourrai. Voyons, lisons. Mon père lut. Fort bien ! voilà de très-bons détails; mais à quoi bon ceci? qu'est-ce qui ne connaît pas les propriétés nautoniques du nez? Erasme pouvait bien nous en épargner le détail. Oh ! oh ! il prétend qu'on peut, en guise de soufflet, l'appliquer *ad excitandum focum*. Je ne lui soupçonnais pas cette utilité domestique. Il a raison, j'en juge par la sensation que j'éprouve sur ma main. Mais quel plaisir, frère ! m'y voici, à cela près d'un mot, je conçois tout ce qu'Erasme a voulu rendre mystérieux. Eh bien! dit mon oncle, réjouissez-vous de la découverte: elle n'est pas faite, dit mon père, puisqu'il y manque quelque chose; mais on peut aider à la lettre. Je n'aime pas ces torquets, reprit mon oncle. Ni moi, dit mon père, en mordant ses lèvres et en mettant ses lunettes. Au diable soit le dialogue ! et il le déchira du livre avec une sorte de colère.

CHAPITRE CXVI.

Il se console avec Slawkembergius.

Slawkembergius fut sa ressource, et quel homme! il avait analysé toutes mes disgrâces. Il avait mélancoliquement prédit tous les revers qui, à chaque époque de ma vie, devaient assaillir mon existence ; il en avait développé les causes. Il les avait attribuées à la maladresse du docteur Slop, à la forme aplatie, que le tranchant fatal de son forceps avait donnée au malheureux nez que je porte, et que je porterai jusqu'à la fin de mes jours. Mon père n'avait fait qu'une attention médiocre à toutes ces circonstances; mais l'événement les lui avait si vivement retracées, que Slawkembergius devint pour lui l'écrivain le plus imposant qu'il eût jamais lu. Par quelle secrète impulsion avait-il prévu toutes ces choses? d'où lui venaient-elles? comment ses oreilles en avaient-elles été frappées? qu'est-ce qui avait pu l'assurer qu'elles arriveraient? Il y avait alors quatre-vingt-dix ans qu'une tombe couvrait les cendres de Slawkembergius, et mon père ne pouvait faire que des conjectures sur la manière dont ces événemens futurs avaient pu se glisser dans le sensorium de cet homme divin.

Son caractère se décélait par ses ouvrages. Gai, jovial, on voit qu'il jouait sur les mots. Il donne lui-même une idée des motifs qui l'avaient déterminé à écrire, et à passer plusieurs années de sa vie sur le sujet dont il parle. C'est ce qu'on voit à la fin de ses prolégomènes, que le relieur, par parenthèse, a maladroitement placés entre la table de son

livre et le livre lui-même, au lieu de les mettre au commencement; mais il se fait tant de choses à rebours dans ce monde, que cette ineptie ne doit pas être tirée à conséquence. Slawkembergius informe donc ses curieux lecteurs, que, depuis qu'il était arrivé à l'âge de discernement, et qu'il pouvait s'asseoir tranquillement pour considérer en lui-même ce qu'était le véritable état de l'homme, et distinguer la principale fin de son être... ou pour accourcir ma traduction; car le livre de Slawkembergius est, comme de raison, écrit en latin, avec la prolixité des auteurs modernes qui écrivent en cette langue; Slawkembergius assure que, depuis le temps qu'il fit usage de toute sa sagacité pour approfondir cette matière, il n'y conçut rien, ou plutôt qu'il ne savait ce que c'était. Il ajoute que le seul fruit de tant d'application, fut de remarquer que ceux qui avaient entrepris jusque-là d'écrire sur le point capital dont Erasme avait fait depuis le sujet principal d'un de ses dialogues, s'en étaient acquittés si mollement, qu'à peine ils méritaient d'être lus. Je me sentis alors, dit-il, si vivement aiguillonné, que je ne pus résister à cette impulsion. J'entrepris de m'égayer sur cette matière.

Et, il faut l'avouer, Slawkembergius n'entra dans la lice qu'avec une plus forte lance, et que pour parcourir une plus vaste carrière que tous ceux qui l'avaient précédé. Si jamais on élève quelque monument pour placer les statues des grands hommes, la sienne en fera le principal ornement. On la mettra dans la niche la plus apparente au moins, comme le prototype de tous les écrivains volumineux qui doivent servir de modèle. Il a épuisé son sujet. Chaque chose y est pesée, discutée, examinée, éclaircie avec la plus grande précision. Il y a jeté tout ce que les sciences les plus profondes avaient d'intéressant, tout ce que les connaissances agréables avaient de plus piquant. Il n'a cessé de comparer, de compiler, de piller, de glaner. Son ouvrage est une riche collection de tout ce qui a été dit, écrit ou discuté dans les écoles, ou sous les portiques des savans de tous les âges et de tous les peuples. C'est un recueil entièrement achevé, un code, un digeste de tout ce qu'un homme, qui se pique de curiosité, peut désirer de savoir sur les nez, de quelque forme et de quelque couleur qu'ils soient.

On conçoit aisément qu'il est fort peu nécessaire que je parle des autres livres qui composaient la bibliothèque de mon père. Je ne dirai donc rien de *Prignitz*, d'*André Scroderus*, d'*Ambroise Paré*, de leurs querelles, de leurs disputes, de l'intérêt que mon père prit à leurs discussions, du jugement qu'il en porta. J'ai bien d'autres choses à faire. N'ai-je pas promis d'éclaircir une foule de difficultés qui se sont présentées? n'est-il pas survenu depuis mille chagrins domestiques qu'il faut que je dissipe? Une vache inconsidérée a porté le désordre dans les fortifications de mon oncle Tobie. Elle a mangé deux rations et demie d'herbe, et arraché le gazon qui tapissait ses glacis, ses ouvrages à cornes et son chemin couvert. Trim veut qu'elle passe au conseil de guerre, et qu'elle soit fusillée. Il faut pour le moins crucifier le docteur Slop. Je serai moi-même *Tristramisé;* je deviendrai le martyr de mon baptême. Pauvres diables que nous sommes! ne va-t-on pas aussi m'emmaillotter? mais je n'ai point de temps à perdre ici en exclamations. J'ai laissé mon père étendu tout en travers de son lit. J'ai laissé mon oncle Tobie assis à côté de lui dans une vieille chaise de tapisserie frangée. J'ai promis de revenir à eux dans une demi-heure, et voilà plus de cinquante minutes qu'ils sont là dans la même attitude. Heureusement qu'ils ont besoin de repos! je puis encore les y laisser l'un et l'autre. Je puis même, madame, vous procurer pendant ce temps la lecture d'un des ouvrages les plus agréables de Slawkembergius. Mon père l'avait traduit. C'est un conte : je ne suis pas un des dévots de Slawkembergius, comme était mon père. Mais, malgré cela, je suis d'opinion que ses contes méritent qu'on les lise. Quoiqu'il fût allemand, il n'est pas sans imagination; il les a divisés par décades, et chaque décade contient dix contes. La morale n'est pas bâtie sur des contes, et l'on peut certainement reprocher un tort à Slawkembergius, celui de les avoir annoncés sur ce ton dans le monde. On voit dans le plus grand nombre qu'il a plus fait d'efforts pour amuser que pour instruire,

et il y a communément mal réussi; mais il faut avoner qu'il n'a pas toujours été le maître de ses sujets. Son but, en faisant ces bagatelles, a été de saisir des faits qui rentrassent dans son ouvrage principal. C'en est une espèce de snpplément. Mais lisez, madame, et vous en jugerez.

CHAPITRE CXVII.

La prise de Strasbourg, conte.

On respirait la fraîcheur délicieuse d'une des plus belles soirées du mois d'août, lorsqu'un étranger, monté sur une mule, entra dans la ville de Strasbourg. Il portait en croupe une petite valise qui renfermait quelques chemises, une paire de souliers de maroquin, et une culotte de satin cramoisi : c'était là tout son bagage. — Halte-là, lui dit le soldat qui montait la garde à la porte : d'où venez-vous? où allez-vous? — D'où je viens, mon ami? connais-tu le *Cap des Nez?* eh bien! c'est de là que je viens, et je vais à Francfort. Je repasserai ici dans un mois, pour aller sur les frontières de la Tartarie-Crimée. La sentinelle leva les yeux sur l'étranger, et le regarda fixement : — *Je n'avais jamais vu un pareil nez!...* — Tu t'étonnes! va, il m'a procuré d'heureux hasards. — Je le crois, dit la sentinelle... — Je t'en souhaite autant.

Tout en disant cela, le cavalier, en dégageant son poignet d'un ruban noir où pendait un court cimeterre, coula légèrement un florin dans la main de la sentinelle. — Je suis fâché, dit le soldat à un petit tambour bancroche qui était présent, que ce galant homme ait perdu le fourreau de son sabre. Il lui en faut un absolument, et l'on est si maladroit! — Je n'en ai pas besoin, reprit l'étranger, dont la mule allait si doucement qu'il avait tout entendu.

Je porte mon cimeterre nu, dit-il en le levant en l'air, pour qu'il soit plus tôt prêt à défendre mon nez.

— Ma foi, il en vaut bien la peine, dit la sentinelle.

— Fi donc! reprit le petit tambour bancroche, ne vois-tu pas que c'est un nez de carton?

— A d'autres, répliqua la sentinelle; c'est parbleu un nez comme le mien, excepté qu'il est six fois plus gros.

— Mais je l'entends qui craque, dit le petit tambour bancroche.

— Et moi, je le vois qui rougit, dit la sentinelle.

— Bon! nous sommes tous les deux de grands sots de n'y avoir pas touché, nous saurions à présent ce que c'est.

Tandis que la sentinelle et le tambour bancroche se disputaient, une querelle pareille s'était élevée entre un trompette et sa femme, qui s'étaient arrêtés par hasard pour considérer le nez de l'étranger.

— Bénédiction, quel nez! s'écria la femme; il est aussi long qu'une trompette.

— Aussi est-il de cuivre, dit le trompette.

— De cuivre? comme je danse...

— Oui, parbleu de cuivre, reprit le mari; on peut en juger par le bruit de ses éternumens.

— Eh bien! j'en aurai le cœur net, reprit la femme, je ne me coucherai pas que je n'y aie mis la main.

— Oui-dà! dit l'étranger, qui allait toujours tout doucement, oui!... dit-il, en laissant tomber la bride sur le cou de sa mule, et croisant ses mains sur sa poitrine. Non, non, poursuivit-il en levant les yeux au ciel, non, non : le monde m'a trop maltraité, pour que je laisse prendre cette conviction à qui que ce soit. J'en fais vœu; personne ne me tâtera le nez tant qu'il me restera assez de force pour...

— Pourquoi? s'écria la femme d'un bourgmestre qui passait, suivie d'un petit laquais.

— Et vous aussi, madame, vous voudriez me tâter le...

Au reste, il ne fit pas la moindre attention à ce que lui dit la femme du bourgmestre. Il était occupé, pendant qu'elle parlait, à faire un vœu à saint Nicolas. Son vœu fait, il décroisa ses mains, reprit la bride de sa mule, et son cimeterre suspendu, il s'achemina au petit pas dans les rues de Strasbourg, jusqu'à ce qu'enfin le hasard le conduisit à la porte d'une grande auberge, sur la place du marché, vis-à-vis d'une église.

A peine l'étranger fut-il descendu, qu'il fit mettre sa mule à l'écurie. Il fit ensuite porter sa valise dans sa chambre; il en tira une chemise et la mit; il en tira sa culotte de satin et la mit; il en tira la frange d'argent qui s'y ajustait, il l'y ajusta; il se chaussa. Ainsi habillé, son cimeterre au poing et nu, il sortit et alla se promener sur la place d'armes.

Il en avait déjà fait trois fois le tour, lorsqu'il aperçut la femme du trompette qui venait à sa rencontre. — Oh! oh! dit-il, elle a des desseins... évitons-la. Il retourna sur ses pas et revint précipitamment à son auberge, remit ses habits dans sa valise et demanda sa mule pour partir.

— Je vais à Francfort, dit-il à son hôte, et vous me reverrez d'aujourd'hui en un mois; puis, caressant sa mule et mettant le pied à l'étrier, je m'imagine, poursuivit-il, que vous en avez eu bien soin; la pauvre bête! elle est bien fatiguée : voilà plus de six cents lieues que je lui fais faire.

— Ma foi! dit l'aubergiste, c'est un long voyage, et à moins que l'on ait des affaires bien intéressantes... Moi! point du tout, répondit l'étranger, c'est la curiosité seule qui me conduit. Je voulais voir le *Cap des Nez*, dont j'ai entendu parler, je l'ai vu; et vous voyez vous-même que je n'ai pas perdu mon temps, j'en ai rapporté un qui est assez beau.

Il n'avait pas besoin de le faire observer: l'hôte et l'hôtesse n'avaient pas détourné les yeux de dessus.

— Par sainte Radegonde! s'écriait celle-ci en elle-même, les douze plus beaux nez de Strasbourg ne valent pas le sien! Mon ami, dit-elle à l'oreille de son mari, conviens que c'est là un fier nez.

— Allons donc, dit-il, es-tu assez sotte pour ne pas voir que c'est un nez postiche?

— Oh pardi! reprit-elle, avec la permission de monsieur...

— Pardon, madame, dit l'étranger; je vois ce que vous désirez; mais j'ai fait vœu à saint Nicolas que qui que ce soit ne touchera à mon nez jusqu'à ce que...

Puis il piqua des deux, et partit sans dire un mot de plus.

Il n'avait pas fait une demi-lieue, que tout était en rumeur dans la ville de Strasbourg. On sonnait complies; les cloches appelaient de toutes parts les Strasbourgeois; aucun ne les entendait. Les hommes, les femmes, les enfans couraient çà et là, pêle-mêle, allant, venant, se heurtant, se croisant à cette porte, à celle-ci, à celle-là, à cette autre, dans cette rue, dans cette place. L'avez-vous vu? Qui est-ce qui l'a vu? ce n'est pas moi; ni moi : qui donc?

Je n'en sais rien.

J'étais à vêpres.

Je savonnais.

Je repassais.

J'épluchais la salade.

Je portais le souper au four.

Je couchais les enfans.

C'est ainsi que toutes les commères de Strasbourg déploraient leur disgrâce, chacune sur son ton. Hélas! je ne l'ai pas vu, je ne le verrai jamais. Je ne sais pas ce que je donnerais, dit une assez jolie marchande, pour avoir été dans ce moment la femme du trompette.

Et moi le trompette.

Et moi la sentinelle.

Et moi le petit tambour bancroche.

Et moi l'aubergiste.

Et moi sa femme.

Et moi la bourgmestre.

Et ces cris de désespoir retentissaient dans tous les coins de Strasbourg.

Mais tandis que cette confusion régnait dans les têtes strasbourgeoises, notre héros, sans songer qu'il fût seulement question de lui dans cette grande ville, continuait sa route vers Francfort: ce n'était pourtant pas sans être agité de quelque inquiétude. Il lui échappait de temps en temps des propos interrompus qu'il tenait tantôt à sa mule, tantôt à lui-même, tantôt à sa Julie.

O! ma Julie, s'écriait-il, ma chère et tendre Julie!

Mais va donc, et laisse là ce chardon...

Comment un rival a-t-il pu m'enlever ce bonheur que tu me promettais et dont j'étais sur le point de jouir?

Encore! allons, marche; tu en mangeras mieux ce soir.

Malheureux que je suis! banni de ma patrie, éloigné de mes amis, séparé de toi, fatigué, harassé...

Un peu plus vite donc, kt, kt, kt...

A quel état suis-je réduit? je n'ai maintenant pour toutes choses que deux chemises, une paire de souliers qui ne sont pas trop bons, et ma culotte de satin cramoisi... O ma Julie! et je vais à Francfort! pourquoi plutôt là qu'ailleurs?.. Ah! sans doute qu'une main invisible me conduit dans tous ces détours.

Holà donc, holà! tu buttes? Par saint Nicolas, si tu ne vas que de ce train, nous ferons bien quatorze lieues en quinze jours. Allons, m'amie, allons.

Y aura-t-il donc enfin quelque bonheur pour moi? cesserai-je d'être le jouet de la fortune et de la calomnie? Chassé par l'un, accusé par l'autre... Mais pourquoi ne suis-je pas resté à Strasbourg? la justice, ô Julie!...

Mais que diable as-tu donc à dresser ainsi les oreilles! eh, va, ce n'est qu'un homme qui passe.

Voilà comme l'étranger s'entretenait, chemin faisant, avec sa mule, sa Julie et lui-même. Il aperçut une auberge et mit pied à terre. *Ayez soin de ma mule,* dit-il au garçon, *et que l'on me donne une chambre et à souper.* Le voyageur soupa et se mit au lit à dix heures précises; à dix heures quatre minutes il ronflait d'importance.

Quelle différence à Strasbourg! ce n'était qu'à minuit que le calme avait succédé au tumulte excité par l'apparition de l'étranger. Mais quel calme! on était couché et l'on ne dormait pas. L'abbesse de Quedlcimbergh qui était venue à Strasbourg avec les quatre grandes dignitaires de son chapitre, la doyenne, la prieure, la chevecière et la première chanoinesse, pour consulter l'université sur un cas de conscience relatif à la fente de leurs jupes, passa la nuit fort mal à son aise.

Le nez merveilleux de l'étranger s'étant juché sur la glande pinéale de son cerveau, il remua si vivement son imagination; celle des quatre grandes dignitaires en fut tellement agitée, que ni les unes ni les autres ne purent fermer l'œil; pas une des parties de leur corps ne resta tranquille.

Les pénitentes du tiers ordre de Saint-François, les filles du Calvaire, les prémontrées, les clunistes, les chartreuses, et toute la gent cloîtrée qui respirait cette nuit sous les cilices, furent encore plus inquiétées que l'abbesse de Quedleimbergh et ses quatre grandes dignitaires; elles ne firent que virer, tourner et se mouvoir dans leurs lits. On eût dit qu'elles étaient ardées du feu saint Antoine. Les ursulines furent plus prudentes; elles ne se couchèrent point.

Jamais un tel sujet d'inquiétude et d'insomnie, jamais impatience d'en connaître la cause n'avait aussi puissamment remué les Strasbourgeois, depuis que Martin Luther avec sa doctrine avait bouleversé la ville sens dessus dessous. Ajoutez encore que la sentinelle, le petit tambour bancroche, le trompette et la femme du trompette, et la femme du bourgmestre, s'étaient prodigieusement écartés les uns des autres dans la description de ce qu'ils avaient vu. Ils ne s'étaient accordés que dans ces deux points: c'est que l'étranger était allé à Francfort, et qu'il reviendrait dans un mois; et que, soit que son nez fût réel ou feint, il n'avait pas besoin de cet ornement pour être l'homme le plus beau, le mieux fait, le plus honnête, le plus généreux et le plus aimable qui eût jamais passé les portes de Strasbourg. On l'avait vu de bien des façons, trottant sur sa mule, marchant dans la rue, son cimeterre suspendu à son poignet; on l'avait vu se promener sur la place de la parade avec sa culotte de satin cramoisi, et partout on lui avait remarqué un air si doux, si modeste, et surtout si noble... Je ne suis plus fille depuis long-temps, dit la bourgmestre; mais je sais bien que si je l'eusse été, il n'aurait tenu qu'à lui de me faire courir de grands hasards.

L'abbesse de Quedleimbergh et ses quatre grandes dignitaires ne purent tenir à l'impatience de satisfaire leur curiosité. L'après-midi, elles envoyèrent chercher la femme du trompette. Elle courait les rues, la trompette de son mari à la main; il ne fut pas difficile de la trouver; elle vint; elle avait déjà dressé tout l'appareil de sa théorie.

O Athènes! qu'as-tu à comparer à ces deux orateurs? la sentinelle et le tambour bancroche, établis sous les portes de Strasbourg, mettaient infiniment plus de pompe dans la

relation de ce qu'ils avaient vu, que Crantor et Chrysippe n'en mirent jamais dans les leçons si vantées qu'ils donnaient sous les portiques.

L'aubergiste les imitait sur le seuil de sa porte, tandis que sa femme, retirée dans sa chambre, ne faisait part de ce qu'elle savait qu'à des personnes mieux choisies. Enfin, les Strasbourgeois couraient de toutes parts à l'instruction, et les Strasbourgeois furent instruits.

Dès que la femme du trompette eut satisfait la curiosité de l'abbesse de Quedleimbergh, elle alla s'établir sur des tréteaux qu'elle fit un fait dresser sur la grande place, et elle fit un tort infini aux autres harangueurs.

Mais tandis qu'à Strasbourg tous ceux qui voulaient s'instruire cherchaient à descendre dans le puits où la vérité tient sa cour, les savans faisaient leurs efforts pour en faire sortir la déesse. Ce n'est point aux faits qu'ils avaient recours pour la faire remonter; ils raisonnaient. L'histoire du nez faisait jaser tout le monde; on voulait au moins deviner, si l'on ne pouvait prouver. Ceux qui se flattaient d'y mieux réussir, étaient les héros de la faculté. Ils se vantaient d'avance d'un succès assuré. Mais malheureusement ils dissertèrent d'abord sur les tumeurs et toutes les excroissances loupiologiques, etc.; et ils s'égarèrent si bien, qu'il ne leur fut plus possible de se rallier.

L'un d'eux cependant démontra, d'une manière très-satisfaisante, qu'une masse aussi dodue et aussi énorme de matière hétérogène n'aurait pu se former et se conglutiner sur le nez d'un enfant encore dans l'utérus, sans détruire la balance statique du fœtus. Il aurait, disait-il, nécessairement perdu son équilibre.

— J'accorde le principe, dit un autre; mais je nie la conséquence.

— C'est bientôt dit, reprit le premier; mais vous ne pouvez nier que s'il n'y avait pas dès les premiers momens de la conception une quantité suffisante de veines, d'artères, de canaux qui vivifiassent un pareil nez, il n'aurait jamais été possible qu'il pût prendre de l'accroissement.

Une longue dissertation sur la digestion, la nutrition, sur ses effets, sur l'extension qu'elle procure aux vaisseaux, sur l'accroissement des corps musculaires, etc., etc., servit de réponse à cet argument. On poussa même le raisonnement jusqu'à affirmer que rien n'empêchait que le nez d'un homme ne devînt aussi gros que le reste de son corps.

— Quelle sottise! répondit un autre docteur; cela ne pourra jamais se réaliser tant que l'homme n'aura qu'un estomac et deux poumons : car enfin, si l'estomac est le seul organe que la nature ait destiné pour recevoir les alimens, pour les convertir en chyle, si les deux poumons sont également les seuls viscères qui opèrent la sanguification, il n'est pas possible qu'ils fassent plus que la nature ne l'a déterminé... Ils sont d'une forme et d'une force que la nature a irrévocablement fixées; ils ne peuvent former qu'une certaine quantité de sang dans un temps donné, etc... de là il est évident que si le nez d'un homme était aussi gros que son corps, il s'ensuivrait que l'homme ou son nez tomberait en putréfaction. Le nez se séparerait de l'homme, ou l'homme de son nez : répondez à cela.

— Si j'y réponds! La nature s'accommode à tout. Eh! sans cela, que diriez-vous d'un bon estomac et de deux excellens poumons qui appartiendraient à un homme à qui l'on aurait coupé les jambes et les bras? Diriez-vous que l'estomac et les poumons seraient diminués de force et de volume? Vous ne le diriez pas : eh bien! ce n'est pourtant plus là un homme, ce n'est que la moitié d'un homme tout au plus.

— Soit! mais un pareil homme doit nécessairement mourir d'une pléthore, d'une hémorrhagie ou de consomption...

— L'expérience prouve le contraire.

— Eh! que me fait l'expérience contre la théorie? l'expérience a tort.

Ainsi se séparèrent les docteurs de la faculté.

Les naturalistes, ces hommes modestes qui, à l'exception d'eux-mêmes, ne parlent de personne, se mirent aussi de la partie et voulurent à leur tour *surprendre la nature sur le fait*, en rendant compte de la longueur et de la grosseur de ce nez si fameux. Ils allèrent d'abord assez long-temps de concert dans

leurs recherches. Ils posèrent pour principe que toutes les parties constitutives de l'homme étaient exactement proportionnées aux fonctions particulières qu'elles doivent avoir relativement à toute la machine. Cet axiome passa tout d'une voix et par acclamation. Mais tout d'une voix aussi ils convinrent qu'il y avait de la variation dans ces proportions. Le correctif fut qu'au moins dans ces variations la nature ne s'écartait de ses lois primitives que jusqu'à un certain point.

Sans doute, disait-on, la nature est comme renfermée dans un cercle... Il ne s'agit que d'en déterminer le diamètre.

Tout cela était très-bien, très-savamment, très-profondément, très-philosophiquement raisonné; mais, quand il fallut mesurer le diamètre, ces messieurs se trouvèrent sans compas.

Les logiciens, et cela devait être, s'écartèrent beaucoup moins du sujet que les physiciens et les médecins. Ils commençaient et finissaient toujours leurs argumens et leurs réponses par le mot même qui exprimait l'objet dont il était question. On ne pouvait pas l'oublier; et, sans une pétition de principe qui tomba, je ne sais comment, dans l'esprit de l'un d'eux, c'en était fait; la chose eût été déterminée dans une séance.

— Mais, dit-il inopinément, vous parlez d'un saignement de nez : un nez ne peut saigner s'il n'y a du sang; encore faut-il qu'il y circule. *Atqui*, la mort n'étant autre chose qu'une cessation absolue du mouvement du sang... *Nego minorem*, reprit brusquement un antagoniste. Je soutiens que la mort est la séparation de l'ame et du corps.

— Oui?... et moi je ne suis point d'accord sur ce principe.

— Eh bien! ne disputons point que nous ne nous y soyons mis.

La chose en resta là, et le nez ne fut pas encore expliqué par ces messieurs.

Les gens de loi voulurent aussi résoudre la difficulté. Ils n'y virent que des motifs de déployer la rigueur des lois. Commençons toujours par décréter le *quidam* de prise de corps, et puis nous verrons.

De deux choses l'une, disaient-ils : ou son nez est réel, ou il est faux. S'il est réel, on ne peut légalement le souffrir dans la société civile, parce qu'il en trouble l'ordre et l'harmonie; si, au contraire, il est faux, c'est en imposer à la société, cela mérite encore moins d'indulgence : ainsi décrétons.

Il s'éleva une question : ce fut de savoir s'il ne serait pas plus judicieux de porter le décret contre le nez, quel qu'il fût, que contre celui qui en était le malheureux ou le fortuné porteur.

Il y eut de longs débats sur ce point, et des *pour* et *contre* très-érudits. La proposition fut rejetée par la loi 44, § 1. *ad. leg.* qui rend les maîtres responsables des délits de leurs domestiques.

Halte-là! s'écrièrent quelques autres jurisconsultes; on met ici trop de rigueur, et ce n'est pas le cas d'un décret.

Non,... certainement, et la raison en est simple. L'étranger ne s'est pas caché. N'a-t-il pas dit expressément qu'il était allé au *Cap des Nez*, et qu'il en avait rapporté celui-là? Si l'on décrétait tous les voyageurs qui rapportent des choses curieuses ou utiles des pays où ils vont, personne ne sortirait de chez soi. L'intérêt de la société s'oppose donc ici au décret en question.

Mais c'est une sottise que l'étranger a débitée. Il n'existe dans l'univers aucun coin de terre, aucun promontoire qui soit connu sous le nom de *Cap des Nez*.

— Qui vous l'a dit?

— Les géographes.

— Ils n'en parlent pas?

— Et c'est pourquoi je les cite : je m'en rapporte à leur silence.

Le bâtonnier, homme mûr, réfléchi et le plus habile, comme de raison, d'entre tous les habiles, crut pouvoir décider la chose par une ample dissertation sur les phrases proverbiales. — Elles ont, dit-il, un sens allégorique qu'il faut toujours considérer. Exemple : *Autant en emporte le vent*. Le vent emporte bien des choses; cependant cette phrase ne s'entend ici que d'un discours qui a glissé sur l'esprit des auditeurs sans y faire d'impression : c'est ce que j'ai éprouvé bien des fois dans mes plaidoiries. Eh! pourquoi ne voudrait-on pas que le *Cap des Nez*, dont a parlé l'étranger, ne signifiât autre chose dans

son entendement, si ce n'est que la nature lui a fait présent d'un nez extraordinaire? et sur cela l'orateur cite une foule de lois qui allaient faire passer son opinion comme si elle eût été une loi elle-même. Mais il en était de ces lois comme des propriétés qu'il avait données au vent. Il les mettait à tout. On s'aperçut qu'il venait de s'en servir pour prouver qu'un chanoine de la cathédrale ne pouvait s'empêcher de payer certains bons offices dont une jeune fille réclamait le salaire... Il fut hué, et l'assemblée se sépara jusqu'au lendemain.

Les deux universités de Strasbourg avaient déjà commencé l'affaire de l'abbesse de Quedleimbergh et de ses quatre grandes dignitaires. Elles en attendaient la solution; mais l'histoire du jour l'emporta.

Toutes les presses de la ville gémissaient déjà sous les écrits des savans; on ne chantait pas d'autres chansons dans les rues; on ne voyait pas d'autres estampes que celles du nez. Mais on soupirait avec ardeur après le jugement des universités; et l'on se serait donné au diable pour savoir d'avance ce qu'elles décideraient.

— Cela est au-dessus du sens commun, disaient quelques docteurs.

— Point du tout, répondaient les autres, cela est au-dessous.

— C'est un article de foi, disait l'un. — Tarare, disait l'autre.

— La chose est impossible, s'écriait un cinquième. — Non, répliquait un autre.

— Mais le pouvoir de Dieu est infini, dit un *Nézarien*, il peut tout.

— Il ne peut rien de contradictoire, répondait un *anti-Nézarien* . . . .

. . . .

. . . .

— Parbleu! disaient les premiers, Dieu peut faire un nez aussi long, aussi gros que le clocher de Strasbourg...

Les anti-Nézariens soutinrent qu'il était impossible qu'un homme pût porter un nez de cinq cent soixante-quinze pieds de long.

— Mais s'il était horizontal?..

— Mais s'il ne l'était pas?

— Oh! si, si, si, si, si, si...

Il s'éleva une nouvelle dispute sur l'étendue et sur les bornes de la puissance divine. On alla si loin qu'il ne fut plus question de l'objet; le nez de l'étranger n'était plus qu'une frégate lancée dans le golfe de la théologie scholastique.

L'imagination des Strasbourgeois ne s'alluma que plus vivement par la confusion qui régnait dans toutes ces discussions. Plus elles étaient obscures, plus elles les jetaient dans l'enthousiasme.

Leurs docteurs, embarqués sur le vaste océan des sciences, et entraînés par la force des courans contraires, étaient précisément comme Pantagruel et ses compagnons qui attendaient sur le rivage le succès de quelque heureuse entreprise.

Pauvres Strasbourgeois! qu'aviez-vous de mieux à faire? comment sortir de cet embarras? je ne vous ferai point de reproche sur votre résignation docile à l'attente des événemens. Pauvres Strasbourgeois! moi! je ne veux faire que votre éloge.

Quelle est la ville dont tous les habitans, tourmentés par la curiosité, eussent souffert la soif et la faim, et n'eussent dormi de huit jours, comme vous eûtes alors le courage de le faire?

Le voyageur avait promis de repasser par Strasbourg le trentième jour. Sept mille carrosses (Slawkembergius s'est sans doute trompé dans ses caractères numériques), sept mille carrosses, quinze mille charrettes, vingt mille cabriolets chargés de prêteurs, de conseillers, de syndics, de bourgmestres, d'avocats, de procureurs, de médecins, de chirurgiens, d'apothicaires, de docteurs, d'abbés, de prêtres, de nonnes, de béguines, de veuves, de femmes, de filles, de moines, de chanoines, l'abbesse de Quedleimbergh ouvrant la marche avec ses quatre grandes dignitaires dans une calèche, le fretin suivant pêle-mêle, à pied, à cheval, les uns conduits, les autres entraînés, quelques-uns voguant sur le Rhin, tous levés avant le soleil, sortirent pour aller au-devant de l'étranger.

L'impatience avait calculé le temps qu'il devait mettre pour arriver à l'endroit où il était attendu. Midi sonne, il ne paraît point. Il aura sans doute retardé son départ de quelques heures. On le verra sûrement avant

la fin du jour. Mais la nuit approche, et il ne paraît point encore? que faire? couchera-t-on au bivouac? eh! pourquoi pas? la nuit se prépare à être belle.

— Mais, s'écrie Slawkembergius, je touche ici au dénoûment de cette aventure. Il n'est point de conte bien organisé qui n'ait sa prostase, son épitase, sa catastase, sa catastrophe ou sa péripétie. Ainsi le veut Aristote, et ce qui est pour moi une loi bien plus impérieuse, ainsi le veut le sens commun. .

. . . .

. . . .

. . . .

Et l'on ne niera pas sans doute que depuis l'instant où les savans de tous les ordres se mettent à disputer jusqu'à ce que les docteurs fourrés s'embarquent à corps perdu en laissant les pauvres Strasbourgeois en détresse sur la rive, ne soit une belle et bonne catastase. Les incidens sont, grâces à Dieu, assez embrouillés pour qu'il soit temps que l'orage crève au dernier acte : et voici où il commence.

C'est au départ des bons Strasbourgeois qui vont gaîment attendre l'étranger sur la route de Francfort, et qui déjà s'ennuient de ne le pas voir arriver. Pour lui, il faut bien, ainsi que le prescrit Aristote, que je le tire du labyrinthe où je l'ai plongé, et que je le remette dans un état de repos et de tranquillité où ses discours ont fait juger qu'il n'était pas.

Pendant qu'il chicanait sa mule sur de petites génuflexions qu'elle faisait de temps en temps, et qu'il gagnait son auberge aussi vite qu'elle pouvait aller, un autre voyageur faisait hâte pour arriver à Strasbourg. — Parbleu! dit-il en lui-même, après avoir trotté pendant une lieue, je suis un grand sot! à quoi donc pensai-je? Je n'arriverai jamais ce soir à la capitale de l'Alsace, à cette ville fameuse où, à cela près des tambours, il y a la plus belle garnison du monde. Bête que je suis! eh! quand je serais actuellement à la porte, m'y laisserait-on entrer en donnant même un ducat? J'en donnerais deux que je ne passerais pas. Je serais bien nigaud : retournons plutôt coucher à l'auberge que j'ai vue là-bas. Il tourne bride aussitôt, marche et arrive à l'enseigne où notre héros s'était arrêté.

— Ma foi, monsieur, nous n'avons que de la choucroûte et du pain... Nous avions bien une demi-douzaine d'œufs, mais un voyageur qui est arrivé avant vous en a fait faire une omelette.

—Eh, morbleu! j'ai plus besoin de dormir que de manger.

Sur ce pied-là, dit l'hôte, je suis votre homme; je me flatte d'avoir ici le lit le plus mollet qu'il y ait dans toute l'Alsace. Je voulais d'abord le donner à l'étranger.

— Ma fime, dit Jacinte, il a le nez si gros et si long.... Comment.... est-ce qu'il a une fluxion.... Je ne sais, mais ça fait peur.... O ciel! s'écria l'étranger, serait-ce une fausse lueur d'espérance? Répète, ma fille, ce que tu viens de me dire.... N'est-ce point un badinage? — Non, monsieur, non, dit l'hôte, c'est un nez merveilleux.—Juste ciel! grâces te soient rendues! tu me conduis enfin au bout de ma course: c'est lui, oui, c'est lui, n'en doute pas; c'est Don Diègue, dit le frère de la belle Julie.

Il avait accompagné sa sœur depuis Valladolid jusqu'en France, en traversant les Pyrénées; mais les fatigues qu'elle avait essuyées, jointes à l'inquiétude qui la tourmentait sur le sort de son amant, lui avaient causé une maladie qui l'arrêta à Lyon. A peine lui était-il resté assez de force pour écrire à son cher Diégo. Elle avait remis la lettre à son frère, en le conjurant de ne jamais la revoir qu'il ne l'eût remise à son amant.

Fernandès se coucha : l'édredon qui composait le lit le plus mollet de l'Alsace, s'était rassemblé en une telle multitude de petites boules, qu'il ne put dormir de toute la nuit. Il se leva au point du jour. Diégo se trouva éveillé aussitôt que lui, et par une belle aurore, il lui remit la lettre de sa sœur.

Seigneur Diégo,

Que les soupçons que m'inspire votre déguisement soient fondés ou non, c'est ce qui m'inquiète le moins dans ce moment. Il me semble qu'il doit vous suffire que je n'aie pas la force de les supporter plus long-temps.

Que je vous connaissais mal, quand je vous

fis dire par ma duègne de ne plus reparaître sous ma jalousie! mais que je vous connaissais bien peu, ô Diégo! lorsque je m'imaginais que vous seriez resté à Valladolid pour dissiper mes doutes!... Deviez-vous donc m'abandonner parce que je m'étais trompée? et, soit que mes craintes fussent imaginaires ou réelles, deviez-vous ainsi prendre les choses à la lettre, et me livrer au plus affreux désespoir?

Mon frère vous dira combien j'ai souffert; il vous dira combien je me suis repentie du message indiscret dont j'avais chargé ma duègne. Il vous dira que je volai avec précipitation à ma jalousie : vous saurez, par lui, avec quelle constance j'y restai pendant plusieurs jours appuyée sur mes deux coudes, les yeux immobiles et tournés du côté par où vous aviez coutume de vous y rendre.

Il vous dira que les forces abandonnèrent votre Julie, lorsqu'elle apprit votre départ; que tout son sang se figea; qu'elle fondit en pleurs, et que son abattement fut si grand, qu'elle n'avait pas le courage de retirer sa tête tombée sur son sein

O Diégo! Diégo! si vous connaissiez les chemins que mon frère m'a fait parcourir pour voler sur vos traces, combien la violence de ma passion n'a-t-elle pas exagéré mes forces pour soutenir la fatigue! combien de fois ne suis-je pas tombée entre ses bras, en m'écriant : ô Diégo!....

Si vos yeux enchanteurs, si la douceur de vos traits peignent votre ame, je ne doute point que vous ne voliez vers moi avec autant de vitesse que vous en avez mis à me fuir; mais, quelque prompt que soit votre retour, vous n'arriverez, hélas! que pour me voir mourir. Mourir! ah! Diégo, Diégo! faut-il que je meure sans être....

Une faiblesse avait empêché Julie de pouvoir continuer. Et Slawkembergius, fort embarrassé ici pour deviner comment il aurait terminé cette phrase, se hasarde à dire, après avoir long-temps hésité, qu'elle y aurait ajouté le mot *convaincue*. Elle avait des doutes, dit-il; une jeune fille amoureuse qui cherche à éclaircir ses inquiétudes, exige toujours qu'on aille jusqu'à la conviction; ainsi il est probable que Julie regrettait de mourir sans être parfaitement sûre de la fidélité de son amant.

Avec quels transports il lut cette lettre! Que l'on selle vite ma mule et le cheval de Fernandès, s'écria-t-il. Mais le langage ordinaire dans ces sortes d'occasions n'exprime que très-faiblement le plaisir que l'on goûte... O divine poésie! c'est là ton lot.

Le hasard, ce dieu aveugle qui nous précipite aussi souvent dans des abîmes de maux, qu'il nous élève au faîte du bonheur, offrit en ce moment à l'œil de Diégo une substance précieuse dont il fit usage à l'instant même. Un morceau de charbon qu'il aperçut dans la cheminée, se métamorphosa aussitôt en crayon, et il traça, sur la muraille de sa chambre, une ode qui exprimait son enchantement.

ODE.

I.

Où suis-je? Que vois-je, grands dieux?
Murs sacrés d'Apollon, Calliope, Uranie!
Je vois... je ne vois rien, mes yeux...
Ah! je vois, je vois tout, puisque je vois Julie!
Instrument de l'amour! oh! les sons que tu rends,
Quand tu n'es pas pincé des doigts de ma déesse,
Sont toujours aigres, durs, rauques et discordans.
Sa main douce, sa main légère, enchanteresse,
Sa main sait en tirer les sons délicieux,
Qui charment tous les cœurs et vous ouvrent les cieux.

II.

Julie, idole de mon. . . . .
. . . .
. . . .

Ces vers étaient certainement fort beaux, et ce fut bien dommage, s'écrie Slawkembergius, que le seigneur Diégo, inquiet sur la rime qui devait suivre, ne sût si Julie était l'idole de son cœur ou de son ame. Rien n'est si cruel pour un homme de génie, que d'être asservi à l'usage d'un mot dont la redondance peut, à la vérité, flatter l'oreille, mais dont l'absurdité heurte le plus souvent la raison. On conçoit que son génie était arrêté par la rime qui devait suivre.... C'est le diable que la rime..... Et, quand elle fait

perdre une chose aussi intéressante que devait l'être ce chef-d'œuvre du seigneur Diégo, on est tenté de souhaiter que l'on renouvelle la fameuse loi, qui, sous le règne de Henri IV, défendit *à tous auteurs de rimailler*.

Ce superbe morceau de poésie lyrique, qui eût mérité d'être gravé en lettres d'or, et de faire le pendant à *l'ode sur la navigation*, cette ode si fameuse que les *commissaires de l'amirauté* payèrent si cher l'an passé à notre poète lauréat, resta malheureusement au bout du charbon qui en avait tracé la première strophe.

Quoi qu'il en soit, le seigneur Diégo fut arrêté tout court dans son élan poétique... Il essaya quelques autres tournures; mais, soit qu'il fût lent à faire des vers, ou que le garçon d'écurie fût prompt à seller les chevaux, toujours est-il vrai qu'il n'avait encore rien trouvé lorsqu'on vint l'avertir que sa mule et le cheval de Fernandès étaient à la porte. Il abandonna son chef-d'œuvre, et les voilà partis...

Ils passèrent le Rhin, traversèrent l'Alsace et arrivèrent à Lyon. Les médecins avaient épargné Julie : soutenue par l'amour et par son cher Diégo, elle franchit avec lui les Pyrénées. Ils dormaient déjà depuis deux nuits sur le même oreiller à Valladolid, lorsque les Strasbourgeois, l'abbesse de Quedleimbergh et ses quatre grandes dignitaires attendaient l'inconnu sur le chemin de Francfort.

Je suppose que mes lecteurs savent un peu de tout : il n'est donc pas fort nécessaire que je leur apprenne que, tandis que Diégo était en Espagne, caressant sa belle, il était très-difficile de le rencontrer sur la route de Francfort à Strasbourg trottant sur sa mule. Mais ce que je ne puis me dispenser de dire, c'est que de tous les désirs qu'irrite l'impatience, il n'en est point qui tourmente plus que la curiosité.

Les pauvres Strasbourgeois en firent la cruelle épreuve. Ils avaient à peu près calculé le temps où l'étranger devait paraître.

Ils l'attendirent jusqu'à la nuit, il ne vint point. Ils imaginaient que quelque chose d'extraordinaire l'avait retenu.

L'espoir les berça ainsi pendant un jour, deux jours, trois jours; une nuit, deux nuits, trois nuits, et ce ne fut enfin que le quatrième jour au soir qu'ils prirent le parti de rentrer dans la ville.

Mais, hélas! le destin leur avait réservé un accident bien plus étrange. Cette révolution fit un bruit prodigieux dans toute l'Europe. Les gazettes du temps, les historiens qui les ont copiées depuis, ont entrepris d'en développer les causes; mais ils ne l'ont jamais fait.

Je vais, dit Slawkembergius, les faire connaître en deux mots, et, par-là, je mettrai fin à mon conte : c'en sera la péroraison.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler du fameux système de monarchie universelle, que l'on proposa à Louis XIV, sous le ministère du grand Colbert, l'an de grâce 1664. On sait aussi que le début des opérations qui devaient concourir à réaliser ce célèbre projet, était de s'emparer de Strasbourg, parce qu'on se facilitait par là le moyen d'entrer en tout temps dans la Souabe et de troubler toute l'Allemagne. Ce fut en conséquence de ce plan que Strasbourg fut pris. Mais il est si peu d'historiens qui soient assez heureux pour pénétrer les véritables causes des révolutions qu'ils décrivent! Le vulgaire va les chercher trop loin, les politiques trop près : la vérité se trouve entre ces deux extrémités. . . . .

. . . .

Ce ne fut point cette cause, dit un autre avec ostentation, qui occasionna la chute des Strasbourgeois. Elle doit à jamais servir d'exemple à tous les peuples libres, de bien administrer les fonds du trésor public. Les Strasbourgeois avaient anticipé sur leurs revenus; ils ne purent faire face aux dépenses ordinaires, qu'en multipliant les impôts. Ils épuisèrent toutes leurs ressources, et devinrent enfin si faibles, que leurs portes s'ouvrirent à la France.

Hélas! hélas! s'écrie Slawkembergius, en haussant les épaules de pitié à la lecture de ces boursouflures historiques. Ce ne fut point les Français qui ouvrirent les portes de Strasbourg, ce fut la curiosité. Les Français épiaient le moment favorable de la surprendre; peu s'en fallut qu'ils ne tentassent cette expédition au milieu de la catastase de cette

histoire. Ils apprirent que les Strasbourgeois avaient quitté la ville pour aller sur la route de Francfort, et ils vinrent occuper leur place.

Hélas! hélas! s'écrie encore Slawkembergius du ton le plus lamentable, c'est la première forteresse dont, à ma connaissance, un nez ait causé la perte; mais je crains bien que ce ne soit pas la dernière.

Cherchez donc à présent la vérité dans l'histoire! Pauvres dupes que nous sommes, ou de l'opinion de ceux qui l'écrivent, ou du misérable petit intérêt qui les domine... que gagnons-nous à leur lecture? Hélas! hélas! puisque j'en suis aux exclamations, nous n'apprenons qu'à nous mentir à nous-mêmes. Mais heureusement que je me sers depuis long-temps d'un préservatif bien sûr contre ce péché, c'est que, grâces à Dieu, je ne lis pas d'autre histoire que celle de don Quichotte.

CHAPITRE CXVIII.

Le chef-d'œuvre.

Tel était le quatre-vingt-dix-neuvième des contes de Slawkembergius. Il y en avait un centième qui terminait la dixième décade. Et quel conte! C'était le conte des contes. Je l'ai réservé, dit Slawkembergius, pour couronner mon ouvrage. Il avait raison, c'était son chef-d'œuvre. L'Hibernois Mac-Don-Del avait fait une foule de contes, ornés de belles images qui faisaient vendre les contes, sans que jamais les contes fissent vendre les images; mais Slawkembergius n'avait pas eu besoin de recourir à cet artifice, pour donner de la vogue aux siens. Ils se prônaient d'eux-mêmes, et celui-ci singulièrement l'emportait sur tous les autres. Avec quels charmes il y raconte ce qui se passa lors de la première entrevue de Diégo et de Julie à Lyon! Quel doux épanouissement de deux cœurs qui s'aiment! Fernandès, qui savait combien les amans ont de choses à se dire dans ces heureux instans, les avait laissés seuls. Son absence enhardit l'un, intimida l'autre; et le fidèle historien, qui met à profit cette circonstance, intitule son conte: *Les embarras de Julie et de Diégo.*

Il semble annoncer par là une foule de choses que l'on peut imaginer. Slawkembergius, tu es un homme bien étrange! Avec quel art tu développes ici les replis du cœur féminin! mais malheureusement tout ce que tu dis se trouve presque perdu pour le monde entier. Il faudrait te traduire, et cela n'est pas possible pour ce dernier conte-ci. Notre langue est si pauvre! Par exemple, comment donner une idée de ces soupirs qui palpitent, de ces mots entrecoupés qu'on retient et qui s'échappent? Ah! vous savez, madame, combien il est difficile d'exprimer le ton et les affections de ce langage! Pour moi, j'y renonce.

CHAPITRE CXIX.

Si j'avais le pinceau de Greuze!

Avec tout cela, il est facile de voir que mon père, qui était imbu de la doctrine qu'il avait trouvée répandue dans tous ces contes, et dans tous les autres livres qu'il avait lus, n'avait pu supporter l'échec que je venais de recevoir, qu'en se jetant horizontalement et à corps perdu tout en travers de son lit. C'est l'attitude qui convient aux grandes douleurs, et la sienne était à son comble.

Il resta dans cette terrible situation pendant près d'une heure et demie, et il était encore dans cet état cruel, lorsqu'enfin il commença à remuer le bras gauche, ce qui soulagea mon oncle Tobie.

Quelques secondes après, il tira du fond de sa poitrine un hem, hem, qu'il articula de manière à exciter mon oncle Tobie à lui répondre sur le même ton. Le pauvre cher oncle aurait volontiers saisi ce moment pour dire quelque chose de consolant à son frère; mais il se défia de lui-même, et craignit de faire pis en voulant faire bien. Il se contenta de poser son menton sur sa béquille, et, soit que la pression de la béquille, en agissant sur le menton, rendit l'ovale de la figure de mon oncle Tobie plus parfait, soit que l'accès de

philantropie, qu'il éprouva en voyant son frère sorti d'un si profond accablement, répandit sur ses traits une teinte plus touchante et plus agréable qu'à l'ordinaire, il parut animé d'une joie si douce et si pure, que mon père, en le regardant, donna des signes d'une parfaite tranquillité. Il reprit son air serein, et rompit le silence.

CHAPITRE CXX.

La rechute inopinée.

— Y eut-il jamais, frère Tobie, dit mon père, en s'appuyant sur son coude, et se tournant du côté de mon oncle, qui était toujours assis sur la vieille chaise de tapisserie et le menton sur sa béquille; y eut-il jamais un homme que le malheur accabla si cruellement dans un jour?..

—Je crois que l'homme le plus malheureux que j'aie vu, dit mon oncle Tobie, en sonnant Trim, c'est un pauvre grenadier du régiment de Makai.

Un coup de bourrade n'eût pas précipité mon père avec plus de promptitude dans son ancienne posture que cette réponse.

— Grand Dieu! s'écria mon oncle Tobie, prends pitié de nous! Et Trim entra.

CHAPITRE CXXI.

Générosité de mon oncle.

—Trim, dit mon oncle Tobie, n'est-ce pas du régiment de Makai qu'était ce grenadier qu'on fit si impitoyablement passer par les verges à Bruges?

—Hélas! oui, et il était innocent, le pauvre garçon. On ne l'en battit pas moins presque à mort. Ils auraient mieux fait de le fusiller sur-le-champ, comme il le demandait: son ame n'aurait fait qu'un vol jusqu'au haut du ciel, car il n'était pas coupable.

— Je le crois, dit mon oncle.

—Ah! monsieur, je n'y pense jamais que je n'aie la faiblesse de pleurer.

—Les larmes, Trim, ne sont pas toujours une preuve de faiblesse. Je l'éprouve moi-même.

—Je sais bien, dit Trim, que monsieur pleure souvent; et c'est aussi ce qui m'empêche d'avoir honte de moi-même. Eh! monsieur, quand je pense à ces deux pauvres garçons! c'étaient de si bons enfans! ils étaient si sages, si honnêtes, si braves, si généreux! ils avaient si bonne envie de se pousser loyalement dans le monde! et que n'ont-ils pas souffert pour rien? Le pauvre Tom, être mis à la question pour avoir épousé la veuve d'un Juif qui vendait des saucisses et du boudin! Et ce pauvre Dick John passer par les baguettes, parce qu'un fripon, pour se sauver, avait mis quelques ducats dans son havresac! Oh! ce sont-là des choses, s'écria Trim, qui me font saigner le cœur...

Mon père ne put s'empêcher de rougir.

— Va, dit-il à Trim, il serait bien fâcheux que tu éprouvasses jamais des peines pour toi-même, quand tu es si sensible à celles des autres.

—Hélas! dit Trim, monsieur sait que je n'ai ni femme, ni enfant, et que je ne puis, par conséquent, être tout-à-fait malheureux dans ce monde.

Mon père sourit.

— Vraiment, dit mon oncle, je ne vois pas ce qu'un aussi honnête homme que toi pourrait avoir à craindre, à moins que ce ne soit la misère sur tes vieux jours, lorsque tu ne pourras plus servir, et que tu survivras à tes amis.

— Aussi est-ce là le seul malheur que je redoute.

—Ne crains rien, mon enfant, reprit vivement mon oncle, en laissant tomber sa béquille, et se levant sur ses deux jambes: tant que ton maître possédera un schelling, tu ne manqueras jamais.

Trim voulut le remercier, mais les larmes le gagnèrent; il fit sa profonde révérence, sortit et ferma la porte.

— Frère, dit mon oncle Tobie, je laisse à Trim mon boulingrin. Mon père sourit.

Et de plus je lui laisse une pension. Mon père le regarda en fronçant le sourcil.

CHAPITRE CXXII.

Pourquoi pas?

—C'est morbleu bien là le temps, s'écria mon père en lui-même, de parler de pension, de boulingrin et de grenadiers!

CHAPITRE CXXIII.

Préparatifs de mon père.

Mon père, à la seule idée du grenadier du régiment de Makai, était retombé sur son lit, comme si mon oncle Tobie l'eût assommé. Il y retomba dans la même attitude. Il ne se releva qu'en faisant les mêmes mouvemens. Les attitudes en elles-mêmes, madame, ne sont presque rien; mais le passage d'une attitude à l'autre est quelque chose. C'est en sentimens ce que les dissonnances sont en musique; elles préparent aux grands traits.

C'est pourquoi mon père ne sortit de cette seconde crise qu'en observant tout ce qu'il avait fait à la première; et il était prêt aussi à recommencer son discours lorsqu'il se rappela le peu de succès qu'il avait eu... Cet essai lui fit prendre un autre biais. Il se leva, fit trois tours dans la chambre, puis s'arrêta tout court et debout, en face de mon oncle Tobie; alors il se crut avoir un avantage qui ne lui serait pas aisément enlevé par un homme assis, et, posant trois doigts de sa main droite dans la paume de sa main gauche, il parla ainsi à mon oncle Tobie.

CHAPITRE CXXIV.

Cela ne réussit pas bien.

—Quand je réfléchis sur l'homme, frère, et que j'examine ce côté sombre où la vie humaine se peint dans des nuages de trouble et d'affliction; quand je considère combien de fois nous mangeons du pain de douleur, que nous sommes nés pour la peine, et que les tourmens sont une des principales portions de notre héritage...

—Ma foi! dit mon oncle, je crois que je ne suis né pour rien, si ce n'est pour ma commission.

—Comment, dit mon père, qui craignait quelque soudaine invasion militaire de mon oncle Tobie, est-ce que mon oncle ne vous a pas laissé cent vingt livres sterling de rente?

—Eh! qu'aurais-je fait sans cela? reprit mon oncle Tobie.

—Ce n'est pas là de quoi il s'agit, dit mon père. Je vous disais, frère Tobie, que, lorsque l'on fait le calcul de tous les malheurs, *item*, dont la vie de l'homme est surchargée, il est impossible de concevoir dans quelles sources cachées il puise des forces pour y résister.

—Hélas! s'écria mon oncle Tobie, en levant les mains au ciel, c'est par le secours du seigneur Dieu tout-puissant. Ce n'est pas notre propre force qui nous soutient, c'est sa main divine. Oh! mon frère! c'est le plus grand, c'est le meilleur des êtres. C'est lui qui nous défend, qui nous conserve.

—Voilà, dit mon père, ce qui s'appelle couper le nœud; je veux, au contraire, que vous le dénouiez. Ecoutez: je vais vous conduire dans ces profondeurs mystérieuses.

—Soit, dit mon oncle.

Alors mon père changea d'attitude, et prit celle que Raphaël donne à Socrate au milieu de l'école d'Athènes. Elle est si bien imaginée, si vraie, que les spectateurs croient deviner ce que dit le philosophe. L'index de sa main gauche, placé entre le pouce et l'index de sa main droite, indique effectivement tout ce que disait l'orateur. On croit l'entendre. *Vous convenez de cela?... de ceci?.. de ceci encore?... Je n'ai pas besoin de vous observer... Cela vous paraît clair?...* Donc... etc.

—Oh! Garrick, quelle scène tu ferais de ce passage, si tu avais vu mon père ainsi placé vis-à-vis de mon oncle Tobie.

CHAPITRE CXXV.

Encore moins.

—De toutes les machines qui existent, frère Tobie, dit mon père avec un air sérieux, l'homme est sans contredit la plus curieuse.

Mais elle est composée de substances si fragiles, toutes les parties en sont si misérablement engrenées, qu'elle ne résisterait pas un instant au chaos des cailloux et des ornières de la vie, si quelque ressort secret par la force de son impulsion...

— Et ce ressort secret, frère, je maintiens que c'est la religion.

—Et tout cela, morbleu ! dit mon père, en retirant son doigt *socratique* de la position où il était, raccommodera-t-il le nez de mon fils...?

—La religion raccommode tout, dit mon oncle.

— Eh bien ! frère, je ne doute point que si mon fils fût arrivé dans ce monde sans être aussi cruellement mutilé, il y eût fait son chemin comme un autre; mais le mal est fait; appliquons-y le seul remède que je connaisse. Donnons-lui un nom qui lui inspire de l'élévation dans l'esprit et dans les idées : je veux qu'il soit nommé Trismégiste... Allons...

— Je souhaite, dit mon oncle, que cela puisse réussir.

CHAPITRE CXXVI.

Mon chapitre des hasards.

— Quel long chapitre de hasards, dit mon père en se retournant vers mon oncle Tobie, comme il était sur la première marche de l'escalier pour descendre ! quel long chapitre de hasards, frère Tobie, les événemens de ce monde pourraient nous fournir, si nous prenions la peine de les rassembler! Parbleu! frère, vous n'êtes pas fort occupé, prenez la plume et calculez-les. — Moi! je ne sais pas plus calculer que cette rampe. Mon oncle Tobie était démonstratif. En parlant de la rampe, il l'avait frappée de sa canne, et le contre-coup renvoya la canne assez vivement sur l'os de la jambe de mon père. — Je ne l'ai pas fait exprès, s'écria mon oncle Tobie.—Je le crois bien, frère, repartit mon père en se frottant la jambe. — Je vous assure que c'est un pur hasard. — Eh bien ! frère, c'est un hasard de plus à mettre dans notre chapitre.

Le double succès de la repartie de mon père lui fit oublier la douleur qu'il ressentait à la jambe. Rien n'était plus heureux, et ce fut bien encore là un pur hasard. Sans cela personne n'aurait jamais été instruit de ce qui faisait alors le sujet des calculs de mon père... Je défie à qui que ce soit de le deviner.

Mais que ce chapitre des hasards a pris une heureuse tournure! je l'avais promis; et il s'est trouvé fait comme sans y songer. Tant mieux, ma foi ! j'ai bien assez de besogne sans celle-là. N'ai-je pas promis un chapitre sur les nœuds? un autre sur les souhaits? un autre sur les moustaches? N'en ai-je pas deux à faire sur le bon et sur le mauvais côté des femmes?... Le premier, à la vérité, ne m'inquiète guère; il sera court, très-court; mais l'autre ! j'en sue d'avance. Et mon chapitre sur les chapitres, quand viendra-t-il? C'en est trop pour si peu de temps qui me reste cette année. Cependant je m'y obstine, et je ne me coucherai peut-être pas que je n'aie fait un de ces articles importans.

CHAPITRE CXXVII.

Mon chapitre des chapitres.

Oui, sans doute, je ferai un de ces articles, pourvu qu'on me laisse écrire à ma fantaisie. Est-ce donc à moi que l'on peut proposer de s'assujettir à des règles? jamais. Ce n'est pas l'écrivain qui doit les suivre, c'est aux règles à se soumettre à son génie. Malheur à qui s'en rend esclave! on reste froid, lourd, embarrassé, et avec l'ouvrage le plus scrupuleusement régulier, on endort ses lecteurs : au loin ces entraves somnifères!

C'est en les écartant que je commence mon chapitre des chapitres.

Le voilà entrepris : point de repos qu'il ne soit complètement fini. Un autre se contenterait peut-être de l'ébaucher pour y revenir demain. Il le retournerait de cent façons et s'y appesantirait.

Sottise! les bonnes choses partent comme un éclair. Je ne suis pas de ceux qui disent

qu'il faut écrire difficilement. Il me semble voir des gens qui se calent pour soutenir un fardeau tout prêt à les écraser, et je suis bien sûr que, si j'en faisais autant, je ne me meublerais la tête que de lieux communs; je n'aurais que des choses assommantes à dire.

Il est vrai que je pourrais les habiller avec pompe, et que je serais en droit le lendemain de m'écrier, comme la plupart de nos écrivains: écoutez, voici de belles choses. Il est affreux que l'on néglige notre méthode. Aussi tous les livres, à l'exception des nôtres, sont-ils détestables...

Un moment, messieurs, je n'approuve point vos livres d'une phrase, et qu'il faut lire sans interruption, ou laisser de côté pour ne jamais les reprendre.

Les chapitres ont leur mérite, et si j'étais emphatique, que ne dirais-je pas en leur faveur? je m'écrierais: il n'est rien de plus *supérieurement* utile que d'en faire usage. Ils reposent *prodigieusement* l'esprit; ils soulagent *merveilleusement* l'imagination; ils aident *étonnamment* la mémoire; et dans un ouvrage dramatique de l'acabit de celui-ci, par exemple, ils sont aussi *indispensablement* nécessaires que la coupe des scènes dans un drame théâtral.

Grâce à Dieu! je déteste ces longs adverbes, ces épithètes boursoufflées.

Si vous voulez savoir pourquoi, et prendre quelque idée de cette matière, lisez Longin.

Si, après avoir lu, vous n'en savez pas davantage, lisez-le encore une fois.

Lisez-le une troisième, une quatrième.

Avicenne et Licetus avaient lu chacun quarante fois la métaphysique d'Aristote sans y rien comprendre.

Et voici ce qui en arriva.

C'est qu'Avicenne devint le plus terrible des écrivains de son siècle.

Et que Licetus...

Mais que tu es bizarre dans tes quintes, ô nature!

Que le sort de ce Fortunius Licetus est étrange!

Il n'était encore qu'un embryon quand tu l'envoyas dans ce monde. Il n'y avait guère d'apparence qu'un être de cette espèce, qui n'avait que cinq pouces de long, pût vivre. Cependant il vécut; il devint même un homme extraordinaire. Ses progrès dans les sciences spéculatives furent si rapides, qu'il parvint à composer assez promptement un ouvrage dont le titre seul était presque aussi long que tout son corps. C'est sa *Gonopsychanthropologie*, ou, ce qui est la même chose, son Traité de l'ame humaine...

Voilà ce que j'avais à dire, et c'est ce que j'appelle mon chapitre des chapitres. Je puis ajouter, sans faire tort aux autres, que je le regarde comme le plus érudit et le plus scientifique de tous ceux que j'ai faits.

Une chose encore que je garantis, c'est qu'il est mieux traité ici que dans l'Encyclopédie, et cela ne m'étonne point. De tous les livres qui portent aujourd'hui ce titre, je ne connais de bon que l'*Encyclopédie perruquière*.

Avis aux têtes chauves, la mienne s'en est bien trouvée.

CHAPITRE CXXVIII.

L'art de marcher.

— Il aura donc nom Trismégiste, frère! c'est un si beau nom! Celui qui, de tous les mortels, l'eut le premier, fut à mon gré le plus grand homme qui ait jamais vu le jour. Il fut roi, législateur et philosophe. C'est lui qui inventa l'écriture, qui donna les premières lois à l'Égypte, qui introduisit l'usage des sacrifices. Le croiriez-vous bien? sans lui, la méthode de se battre à coups de poing et à coups de tête en Angleterre, serait peut-être encore inconnue... Il en apprit l'exercice aux Égyptiens...

— Diable!... dit mon oncle, s'il entendait aussi bien l'attaque et la défense, il fallait, sans doute aussi, qu'il fût ingénieur...

— N'en doutez pas, dit mon père en levant le pied pour descendre la seconde marche.

— Prenez-garde, dit mon oncle Tobie, vous allez tomber.

Mon père, en effet, chancela si fort que

mon oncle Tobie n'eut pas cette crainte sans raison.

— Heureusement, frère Tobie, dit mon père, que je me suis retenu. J'avais perdu l'équilibre. C'est faute de m'être rappelé de quel pied je suis parti pour venir jusqu'ici. Vous ne sauriez croire combien il est utile de s'en souvenir. Aristote, qui a fort amplement traité de cette matière, n'a pu la résoudre, et l'a rejetée dans ses problèmes.

L'utilité m'en a paru si frappante que je l'ai approfondie. Que l'on voit bien là toute la prévoyance de la nature dans tout ce qu'elle a fait! si nous jetons les yeux sur l'homme, sur les animaux, sur les oiseaux, sur les insectes, nous trouvons en chaque classe une uniformité parfaite dans les agens qu'elle leur a donnés pour marcher. Ils ont plus de pieds les uns que les autres; mais si l'homme n'en a pas plus que les dindons, on n'en voit pas moins, dans ce petit nombre, quel a été le dessein de la nature. Elle leur en a donné à chacun une paire. C'est par paire aussi qu'elle les a distribués à tous les autres animaux. Le plus ou le moins n'y fait rien. Le *mille-pattes*, avec la multitude qu'il en a, ne les a pas autrement que par paires. Il en est ainsi des êtres microscopiques.

La nature est invariable sur ce point. Si l'on considère en même temps qu'elle n'a opéré de cette manière qu'en mettant tout autant de pieds ou de pattes d'un côté que de l'autre, et que le pied ou la patte qui est de ce côté-ci, correspond exactement à la patte ou pied qui est de ce côté-là, on conçoit tout d'un coup l'objet qu'elle a eu. Qu'est-ce que le mouvement de l'homme et des animaux? Un bon physicien devrait être là tout prêt à me répondre; mais j'attendrais peut-être longtemps une sottise. Le mouvement n'est autre qu'un composé de travail et de repos. La nature l'ayant imprimé aux hommes, aux animaux et aux insectes, elle leur donna surle-champ ce qui pouvait le plus commodément et le plus sûrement leur faire mettre à profit cet avantage. C'est pour cela qu'elle les gratifia tout aussitôt des pieds et des pattes qu'on leur voit, et que, pour en faire mouvoir une partie, elle régla qu'ils laisseraient l'autre en repos. Cette règle est universelle. Je n'y connais qu'une exception, c'est quand je saute, ce qui m'arrive rarement...

— Et ce qui aurait pourtant pu vous arriver tout à l'heure, dit mon oncle Tobie...

— Je l'avoue, répliqua mon père. Il y a cependant encore, continua-t-il, une exception, c'est lorsque je vais à cloche-pied. Mais cette manière d'aller et l'action de sauter, sont des mouvemens convulsifs dont on ne peut conclure autre chose, sinon que l'homme, dans son libre arbitre, fait souvent des écarts qui ne sont pas sans danger... La machine humaine est quelquefois toute détraquée par un saut imprudent: on se fatigue jusqu'à l'excès, en ne faisant qu'une très-petite course à cloche-pied. Aussi est-ce de là que j'ai principalement appris que nous ne marchions bien que par le mouvement et le repos alternatif de nos jambes et de nos pieds. Apparemment que celui qui a fléchi sous moi n'était pas celui qui devait agir...

— Sûrement! dit mon oncle Tobie. Une fois que l'on connaît le principe des choses, reprit mon père, on rend aisément raison de tout ce qui peut y être relatif. Mais Aristote qui ne l'a point connu, parce qu'il n'a fait que des spéculations sans consulter l'expérience, demande pourquoi nous n'avons pas aussi bien trois pieds que nous en avons deux.

—Aristote est un sot, dit mon oncle Tobie.

— Je n'aurais osé le dire, répliqua mon père.

— Eh bien! je le dis, moi, reprit mon oncle Tobie.

CHAPITRE CXXIX.

La double entente.

—Eh! eh! Suzanne, s'écria mon père en la voyant passer au bas de l'escalier avec un gros oreiller sous le bras, comment va ma femme? — Comme ça, dit Suzanne, sans s'arrêter.

—Et l'enfant? — Point de réponse.

— Que dit le docteur Slop? que fait-il?

Suzanne était déjà loin. Mon père se mit le dos contre la rampe. — Frère Tobie, dit-il, de la multitude des énigmes que la vie con-

jugale offre sans cesse à deviner au pauvre mari, je n'en connais point de plus impénétrable que celle-ci. Ma perspicacité y a toujours échoué. C'est de savoir pourquoi et comment il se fait, dès que madame est en couche, que toutes les femmes de la maison en soient plus fières et plus impérieuses de moitié.

—C'est que je crois, dit mon oncle Tobie, que nous nous paraissons à nous-mêmes plus petits. Je ne vois point d'enfant nouveau-né, que je ne sente, pour ainsi dire, que je m'apetisse. C'est un moment bien dur à passer pour une femme, continua-t-il en remuant la tête.

— Oui, c'est un furieux moment, dit mon père en remuant aussi la tête.

Mais, depuis que la mode est venue de remuer la tête en parlant, on ne la remua peut-être jamais par des motifs plus contraires.

Que Dieu les bénisse! c'est ce que voulait dire mon oncle.

Que le diable les emporte! c'est ce que n'osait dire mon père.

CHAPITRE CXXX.

L'utilité des journaux.

— Mais, messieurs, descendrez-vous donc à la fin aujourd'hui? holà! eh!... quelqu'un.

—Me voilà, monsieur: que vous plaît-il?...

—Tiens, prends ce schelling, et cours vite chez le libraire du coin.

—Oui, monsieur.

—Tu lui demanderas le premier journal qui tombera sous sa main.

—Oui, monsieur.

— Et tu me l'apporteras.

—Oui, monsieur.

—Mais va donc!..

—Oui, monsieur.

—Tu es encore là?... Le voilà pourtant parti. Dieu soit loué!... En vérité, me disais-je, ils sont admirables, nos Aristarques!... Mais *admirabilissimes!*

Ils sont fertiles en expédiens!

Leur critique est si juste! si honnête! si douce!

Ils découvrent si facilement les fautes qu'on n'a point faites!

Ils recommandent si habilement de faire celles qu'il faut éviter!

Ils indiquent des moyens si sûrs de mieux faire!

Ah! ils sont admirables, admirabilissimes, messieurs nos Aristarques.

On voit mon embarras. Je ne sais comment m'y prendre pour faire descendre tout-à-fait mon père et mon oncle Tobie...

Et peut-être que ce journal va m'apprendre comment il faut les faire remonter.

Que cela serait heureux! Si j'y pouvais trouver le moyen de les faire coucher!

D'honneur! ils en ont bien besoin...

—Monsieur, voilà un journal.

—Bon! c'est justement celui qui a le plus de vogue. Voyons, lisons. La fadeur!.. quelle platitude!.... c'est là une épigramme?.... Je ne m'en serais pas douté. Passons..... Une épître à un seigneur russe?.... Et le seigneur russe est un cèdre du Liban?.... et le poète est une faible tige d'hysope?.... Vil rimeur! tu es plutôt un ver rampant. Et le seigneur?... Il est ce qu'il est. Mais quoi encore? Ma foi! ce qu'est un seigneur; rien, si vous voulez.

Ce journal me coûte un schelling. Je ne le regrette pas. Quand mon père et mon oncle Tobie seront couchés, il faudra qu'ils dorment. Je lirai à l'un l'épître au seigneur russe, et à l'autre les épigrammes.

Avec tout cela, si chaque jour de ma vie me taillait autant de besogne que m'en a fourni celui-ci, je ne sais quand j'aurais fini. Voyez un peu la crise singulière où je suis. Jamais peut-être aucun biographe ne s'est trouvé dans cette situation avant moi; peut-être qu'aucun ne s'y trouvera jamais, et qu'elle était réservée pour moi seul, depuis la création jusqu'au néant de tous les êtres.

A pareil jour que celui-ci de l'année dernière, j'avais un an de moins.

Aujourd'hui, par conséquent, j'ai un an de plus.

Pardon, si j'écris ceci avec gravité! Ce sont des réflexions calculées qui doivent avoir un air de pesanteur.

Je dis donc que je suis aujourd'hui plus vieux d'un an que je ne l'étais à pareil jour

de l'an passé. Me voici déjà presque à la fin de mon second volume, quoique je n'aie à peine qu'un jour d'existence. Il est évident par là que j'ai trois cent soixante-cinq jours de plus à écrire de ma vie, que je n'en avais lorsque j'ai mis la main à la plume pour la première fois. Ainsi, au lieu d'avancer dans ma tâche, comme fait le commun des écrivains, je recule. A deux volumes par jour de mon existence, chaque année va me mettre en arrière de sept cent trente volumes, et de sept cent trente-deux lorsqu'elle sera bissextile.

Il est bien certain aussi que je vivrai trois cent soixante-quatre fois plus vite que je n'écrirai. Ainsi, d'intérêts en intérêts, je me verrai si accablé qu'il faudra que j'y succombe.

Cependant, mes amis, ne nous désespérons pas. Pourvu que le ciel soutienne les papeteries, je ne contribuerai pas peu à leur consommation. Quant aux plumes, la nature est bonne dans ce climat; et, grâce à la Providence! notre pays ne manque pas d'oies.

CHAPITRE CXXXI.

Les quatre événemens.

Mon père et mon oncle Tobie cessèrent leur babil. Ils achevèrent de descendre l'escalier, allèrent se coucher et s'endormirent. Le journal ne contribua en rien à tout cela.

CHAPITRE CXXXII.

La leçon.

—En ce cas, dit mon père à Suzanne, donne-moi donc vite ma culotte.

—Pardi! oui. Vous croyez que vous aurez le temps de vous habiller! Nenni pas, car votre enfant est aussi noir...

— Que?... dit mon père, qui, comme tous les orateurs, avait un faible singulier pour les comparaisons.

— Je vous dis, reprit Suzanne, qu'il est à la mort.

—Et Yorick, où est-il?

— Jamais où il devrait être, dit Suzanne. Mais son vicaire est là. Il baptise déjà l'enfant, et n'attend plus que son nom. Madame m'a dit de venir bien vite avertir monsieur Tobie pour le nommer, et vous demander s'il lui donnera aussi le nom de Tobie...

—Ma foi! dit mon père, si j'étais sûr qu'il mourût, autant vaudrait en faire la politesse à mon frère. Ce serait dommage de lui donner un aussi beau nom que celui de Trismégiste, pour le lui voir perdre aussitôt... Mais il en peut revenir...Va, va-t'en toujours, Suzanne, et dis que je vais me lever.

—Vous n'en aurez pas le temps, vous dis-je: il est aussi noir que mon collier.....

—Diable! il est de jais, ton collier! Eh bien! va donc dire qu'on le nomme Trismégiste... Mais, non, attends, tu l'oublieras; tu es si bête!....

—Pardi! ne faut-il pas avoir bien de l'esprit pour se souvenir de Trismégiste?.... et Suzanne se met à courir de toutes ses forces.

Mon père saute au bas du lit et cherche sa culotte.

CHAPITRE CXXXIII.

J'obtiens enfin un nom dans le monde.

—C'est Trist... Trist... oui, oui, Trist... Quelque chose comme cela, dit Suzanne en entrant tout essoufflée... — Trist?.. répéta le vicaire en levant des yeux qui annonçaient que la mémoire faisait un effort.—Oui, Trist... dit Suzanne. — Mais il y a encore quelque chose avec, sans doute? dit le vicaire. C'est Tristram? — Nous y voilà, reprit Suzanne, c'est Tristramgiste... — Eh non! dit le vicaire, il n'y a point de giste.

— Si fait! si fait! dit Suzanne.— Eh non encore! vous allez voir qu'elle va m'apprendre mon propre nom. Je vous dis que c'est mon nom. Or donc, dit-il à haute voix, Tristram *ergo*, etc., etc., etc., etc. Et c'est ainsi que j'eus le nom fatal de Tristram, et qu'il me restera tant que je vivrai.

CHAPITRE CXXXIV.

Je vous mets à mieux faire

Mon père suivit bientôt Suzanne. Il avait son bonnet de nuit à la main, les jambes nues, sa culotte à demi-boutonnée avec un seul bouton; encore n'était-il passé qu'à moitié dans la boutonnière.

— Je parie, dit-il en ouvrant la porte, que cette bégueule-là aura oublié le nom. — Point du tout, monsieur, dit le vicaire.

— Je le craignais. Et ta maîtresse et l'enfant, comment vont-ils?

— Bien mieux, monsieur, dit Suzanne.....

— Oui?.... cela est sûr?

— Quand je vous le dis!....

— Diable!.... A peine mon père eut-il articulé cette interjection, que le bouton de sa culotte s'échappa de la boutonnière, et que la culotte lui tomba sur les talons.

On ne put jamais deviner dans ce moment si l'exclamation de mon père partit sur la réponse de Suzanne, ou si elle fut causée par la chute de la culotte.

Je n'éclaircirai cette anecdote que quand j'aurai fait mon chapitre des chambrières, mon chapitre des interjections, et mon chapitre des boutonnières.

Tout ce que je puis dire en ce moment, c'est que mon père prit aussitôt sa culotte à deux mains, l'une devant, et l'autre derrière; et qu'en tortillant d'assez mauvaise grâce, et avec une allure assez lente, il retourna se coucher.

CHAPITRE CXXXV.

Question facile à résoudre.

Que ne puis-je faire un chapitre sur le sommeil!

Il ne s'en présenta peut-être jamais une aussi belle occasion. Tous les volets de la maison sont fermés, toutes les lumières sont éteintes, et, à l'exception d'un œil, tous les yeux sont clos. Cet œil, encore ouvert, est celui de ma nourrice. La pauvre femme! il ne faut pas lui reprocher de n'en tenir qu'un ouvert: elle était borgne depuis dix ans.

Mais pourtant, quel beau sujet que le sommeil pour faire un chapitre!

Il est beau, très-beau. Avec tout cela, j'entreprendrais plutôt de faire douze chapitres sur les boutonnières. Je serais plus sûr du succès.

Les boutonnières! la jolie chose! cela est si plaisant, madame! cela fait naître des idées si riantes! si agréables!... Farouches critiques! austères dévotes!... vos fronts se dérideraient à la lecture de ce que je pourrais écrire sur ce joyeux sujet.

Mais le sommeil! le sommeil! hélas! qu'en dirais-je?... Je n'en sais rien.

Vous chanterais-je d'un ton lamentable qu'il est le refuge des malheureux, la liberté de celui qui gémit dans les cachots, l'espoir des gens désespérés, le soulagement des ames affaissées? etc., etc.

Une aussi longue jérémiade accablerait d'ennui.

« Dieu soit avec celui qui, le premier, inventa le sommeil, disait Sancho Pança! il couvre un homme comme un manteau. »

Ma foi! je m'en tiendrai là. Le gouverneur de l'île de Barataria m'en dit tout autant, et peut-être plus dans cette courte exclamation, que je n'en trouverais dans les écrits de nos plus fameux philosophes. J'en connais un, par exemple, dont la plume infatigable s'est exercée sur ce sujet dans un savant traité *ad hoc*. Il est professeur, académicien, directeur même d'académie. Je l'ai lu. Bon Dieu! comme j'ai dormi sans en avoir envie et sans le vouloir! J'aime le sommeil, mais je donnerais pour deux sous tous les livres qui le provoquent. Allons, allons, sortez de ma bibliothèque, vous, monsieur un tel, avec vos romans languissans; vous, monsieur, avec vos froides héroïdes; vous, avec vos fables, etc., etc. Je finis, car en vérité il faudrait nommer presque tous nos écrivains. Et quelle liste somnifère!

Montaigne, mon cher Montaigne, tu as aussi écrit sur le sommeil! pourquoi me tiens-tu éveillé lors même que tu en parles, et que les autres m'endorment en voulant faire le contraire?

CHAPITRE CXXXVI.

Où va-t-il aller ?

— Parbleu ! frère Tobie, dit mon père, si ma femme veut qu'on hasarde l'aventure, on nous apportera ici Trismégiste pendant que nous déjeûnerons.

— Obadiah, va dire à Suzanne de venir.

— Elle est là haut, dit Obadiah. Elle vient d'y remonter, en hurlant comme s'il lui était arrivé quelque malheur.

— Ce mois-ci sera cruel à passer, dit mon père, en remuant la tête. Je vous assure, frère Tobie, qu'il sera cruel. L'eau, le feu, le vent, la femme... Tout cela par une combinaison singulière.... — Que serait-ce donc? dit mon oncle Tobie. Est-ce qu'il y aurait encore quelque chose de sinistre ?

— S'il y en aura ! s'écria mon père, vous allez voir !

Suzanne entra dans ce moment...

— Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il là haut? s'écria mon oncle Tobie.

— Ah ! ce qu'il y a ! madame est dans des convulsions affreuses. Ce n'est pas ma faute s'il est nommé ainsi. J'ai dit comment il fallait le nommer. On s'est trompé. Monsieur m'avait dit que c'était Tristramgiste....

— Trismégiste donc, babillarde.

— Oui, oui, Trismégiste, et on l'a nommé Tristram.

— Déjeûnez tout seul, dit mon père en prenant son chapeau d'un sang-froid effrayant, et il sortit.

— Toi, Obadiah, pendant que tu ne fais rien là, dit mon oncle Tobie, va dire à Trim de venir me parler. Il est au boulingrin.

CHAPITRE CXXXVII.

Avis aux médecins.

L'effet cruel du forceps fit monter mon père dans sa chambre. Consterné, abattu, il se jeta sur son lit, et y resta dans une espèce d'engourdissement. Vous allez peut-être vous imaginer, mon cher lecteur, qu'il en fit autant dans cette occasion. Point du tout; eh ! que vous connaissez peu la nature ! la funeste nouvelle de mon nom fit bien une autre impression sur lui.

L'assemblage de deux accidens change infiniment la manière de les sentir, et les moyens de s'en tirer.

Par exemple, il n'y a pas encore une heure qu'avec toute l'impatience et toute la précipitation d'un pauvre diable d'auteur qui écrit pour avoir de quoi payer son dîner, j'ai jeté au feu, par mégarde, au lieu de mon brouillon, une feuille de papier; et quelle feuille !... Je l'avais revue, corrigée, méditée, augmentée. C'était un petit chef-d'œuvre; au moins j'en étais content. Dépité, piqué au vif, j'ai fait voler ma perruque au plancher... Je l'ai attrapée comme elle retombait, et ma bévue oubliée est aussitôt sortie de mon esprit.....

Je ne connais rien qui soulage avec plus d'efficacité, ni plus promptement, un auteur désespéré.

Que la nature est bonne ! La faculté, dans tous les accidens de la vie, hésite, tâtonne, et laisse presque toujours empirer le mal. Mais la nature ! la nature nous a fait tout aussitôt connaître le remède.

Ou je frappe du poing sur la table, ou du pied sur le carreau.

Ou bien, je lance avec fureur et horizontalement mon bonnet sur mon lit.

Une autre fois, je me lève et je fais trois ou quatre tours dans ma chambre, à pas convulsifs.

Je jure, je tempête, je renverse ma chaise, je déchire mon papier.... Eh ! que fais-je ?... je sais que cela me guérit. Comment ? voilà ce que j'ignore. J'en sens l'effet, mais un voile épais en couvre la cause. Ce n'est pas le résultat d'un calcul. Qu'est-ce donc? un pur instinct, une impulsion machinale à laquelle nous ne pouvons pas résister. Mais cela n'est pas là une solution dont l'esprit puisse se contenter..... Vous êtes difficile. Apprenez qu'il y a une foule d'autres choses dont il nous est impossible de rendre raison : nous vivons au milieu des mystères et des énigmes. Les choses les plus ordinaires qui se présen-

tent à nos sens, ont toujours un aspect sombre où se perd l'œil le plus pénétrant. Heureux, si nous saisissons le côté agréable ! c'en est assez.

Après une aussi sublime réflexion, il est aisé de voir que mon père n'était pas le maître de se précipiter à terre ou de se jeter sur son lit, quand son oreille fut si douloureusement frappée du nom sinistre qu'on m'avait donné. Son instinct, ou la nature, ou son ange, ou tout ce qu'il vous plaira, le conduisit malgré lui dans le jardin et sur le bord du canal.

Il est profond; la masse d'eau qu'il contient est prodigieuse.

Mon père se trouva là dans un clin d'œil. Les réflexions d'une heure entière ne lui auraient pas fait prendre un parti plus sûr.... La raison, avec tout son cortége de rapports et de combinaisons, l'aurait peut-être moins bien guidé....

Il s'élève, monsieur, du fond des viviers une certaine vapeur consolatrice, dont la force salutaire....

Ma foi ! je laisse aux physiciens, aux naturalistes, à en faire l'analyse... Je ne sais pas pourtant, si, à tout prendre, les cureurs des viviers n'y réussiraient pas mieux; à coup sûr, ils raisonneraient moins.

Mais qu'importe à moi, chétif, que ces messieurs raisonnent, et que ces pauvres gens ne raisonnent pas ? Sans savoir bien quel est l'effet d'un vivier sur l'ame du malheureux, je sais qu'il a un effet, et cela me suffit. Je suis étonné que Pythagore, Platon, Solon, Lycurgue et Mahomet n'en aient pas parlé dans leurs écrits.

CHAPITRE CXXXVIII.

Assaut de valeur.

Trim ne se fit pas attendre. — Monsieur, dit-il, en ouvrant la porte, sait sans doute le funeste accident qui est arrivé ?

— Oui, Trim, dit mon oncle, et j'en suis bien chagrin.

— Et moi aussi, reprit Trim. Mais je me flatte que monsieur ne pense pas qu'il y ait de ma faute.

— A toi? Trim, répondit mon oncle Tobie. Non, sûrement. Ce n'est que la faute du vicaire et de Suzanne.

— Oh! oh! dit Trim. Mais que diable pouvaient-ils avoir à faire ensemble dans le boulingrin.

—Tu confonds, Trim, et tu prends le boulingrin pour l'appartement de ma sœur. Trim s'aperçut aisément qu'il avait pris le change. Une profonde révérence fut sa seule réponse, et l'instant de silence qu'il y eut, lui donna le temps de faire une réflexion fort sensée.

— Deux malheurs sont trop à la fois, dit-il en lui-même, pour qu'on en parle en même temps.

—La vache a porté le ravage dans nos fortifications : laissons là cet accident, n'en parlons pas, et voyons de quoi il s'agit ici.

Mon oncle Tobie, bien sûr que Trim se trompait, et confirmé dans cette opinion par la révérence qu'il lui avait faite, reprit bientôt son discours.

—Mon frère, dit-il, ne pense jamais comme les autres. Pour moi, je ne vois pas qu'il y ait une si grande différence entre le nom de Tristram et celui de Trismégiste, et que mon neveu eût plus gagné au nom de Trismégiste qu'au nom de Tristram...En mon particulier, cela m'est égal; mais mon frère en est si affligé, que je donnerais volontiers cent guinées pour réparer cette erreur.

— Moi, dit Trim, je ne donnerais pas une épingle.

—Ni moi un cheveu, reprit mon oncle Tobie, si c'était pour mon propre compte; mais, comme je te l'ai dit, mon frère n'entend point raison là-dessus. Il prétend que les hasards de la vie dépendent presque toujours des noms de baptême. Hier encore, il me disait que, depuis le commencement du monde, il n'y avait pas eu une belle action que l'on pût attribuer à un homme qui se nomma Tristram. Il ajoutait qu'il était impossible, avec un pareil nom, d'être sage, bon, savant, brave.

— Vision que tout çà ! monsieur. Est-ce que je ne me battrais pas aussi bien en portant le nom de Trim, que si j'eusse eu celui de César ?

— Pour moi, reprit mon oncle Tobie, je me serais appelé Alexandre, que je n'aurais pas mieux fait mon devoir à Namur.

— Bon Dieu! s'écria Trim, est-ce qu'on songe à son nom de baptême, lorsqu'on marche à l'ennemi?

— Ou qu'on est dans la tranchée? dit fièrement mon oncle Tobie.

— Ou qu'on pénètre dans la brèche? dit Trim en se glissant entre deux chaises.

— Ou qu'on force une ligne? dit mon oncle, en poussant sa béquille en avant comme un esponton.

— Ou que l'on couche en joue un soldat ennemi? dit Trim, en tendant son bâton comme un fusil.

— Ou qu'on monte sur le glacis? s'écria mon oncle, en mettant le pied sur un tabouret.

CHAPITRE CXXXIX.

Préliminaires effrayans.

Mon père, de retour, ouvrit précisément la porte au moment même que mon oncle Tobie montait intrépidement sur le talus..... Trim tenait encore en joue son ennemi, et mon oncle Tobie n'avait point encore été surpris par mon père dans un galop aussi rapide que celui qui l'emportait en cet instant..... Mon oncle Tobie ne s'attendait pas à le voir sitôt reparaître, et il fut un peu déconcerté de sa présence subite. Heureusement pour lui que mon père roulait quelque chose de bien différent dans son esprit, que l'idée de l'asticoter sur ce qu'il venait de voir.

Il remit son chapeau sur la table avec le même flegme qu'il l'avait pris.

Il jeta un coup d'œil farouche dans tout l'appartement.

Il se saisit de l'une des deux chaises dont Trim s'était fait une brèche.

Il fit desservir le déjeûner que Trim emporta en tremblant. Il commença enfin la plus lamentable de toutes les élégies.

CHAPITRE CXL.

Déploration de mon père.

— C'est donc en vain, dit-il, en jetant les yeux sur l'anathème d'Ernulphe, et sur mon oncle Tobie, c'est donc en vain que j'ai prétendu corriger le sort : je ne le vois que trop, frère Tobie. Mes fautes, les vôtres, celles de toute la famille ont irrité le ciel. Il se sert contre moi-même de tout ce qu'il y a de plus terrible dans l'arsenal de sa vengeance, puisque c'est sur mon fils qu'il fait tomber ses foudres avec tant d'éclat.

— Mais point du tout, dit mon oncle Tobie, si cela était, tout l'univers se ressentirait de ce fracas.

Mon père ne fit pas la moindre attention à la réflexion de mon oncle Tobie, et continua.

— O mon fils! O malheureux Tristram! O misérable enfant!

O nuit! nuit terrible et désastreuse!.......
Nuit, que tes infortunes me rendront à jamais mémorable! O mon fils! toi qui as été conçu dans la colère, dans la décrépitude, dans l'erreur, dans la méprise, dans le mécontentement, et au milieu de la plus bête de toutes les interruptions! Toi sur qui, dans cet instant fatal, le destin épuisa tous les malheurs qu'il avait écrits dans le livre funeste des maux embryotiques... O mon fils! mon cher et trop malheureux fils!

O nuit! nuit terrible et désastreuse!

Misérable jouet de tant de contre-temps sinistres! n'était-ce donc pas assez que tu en éprouvasses les terribles effets?

Fallait-il encore, ô mon fils, que tu fusses l'objet de toutes les peines accablantes qui t'attendaient à ton passage en ce monde?

Fallait-il qu'une autre multitude de maux accompagnassent ton existence depuis le premier instant où tu as vu le jour? O mon fils! ô mon cher fils!

O nuit! nuit terrible et désastreuse!

Tes jours commencent au déclin de ceux de ton père.

Avec quel soin il se proposait de t'incul-

quer des principes ! mais il ne lui reste plus que des doutes, des incertitudes, que des obscurités profondes et impénétrables.

Son imagination encore vive, mais tempérée par l'expérience et par la raison, eût modéré l'effervescence de la tienne. Elle est glacée aujourd'hui ; elle est tombée dans l'engourdissement insensible de la mort.

O mon fils ! mon malheureux fils ! tu as tout perdu.

Sous quel astre, bon Dieu ! en quelle saison, à quel âge, en quelle circonstance, t'ai-je donc donné la vie ?

O nuit ! nuit à jamais désastreuse !

Hélas ! frère Tobie, hélas ! vous le savez.

Ah ! cet événement est trop mélancolique, trop désespérant, il m'affecte encore trop vivement...

O moment cruel qui vit disperser inutilement les esprits, qui, avec la vie, auraient dû communiquer à mon fils la mémoire, le jugement et toutes les facultés de l'imagination la plus vive !

Cruel instant où tout se perdit, se confondit, se dispersa !

Nuit, ô nuit à jamais désastreuse !

Hélas ! que dis-je ?...

Ce maudit voyage de Londres n'est-il donc rien ?

Et cette opiniâtreté inconcevable de sa mère à vouloir se servir d'une sage-femme !

Et cette chute, et ce renversement de mon système !...

Et cette maladresse intolérable de faire venir mon fils par la tête !...

Et ce poids énorme de quatre cent soixante-dix livres qui pèse verticalement sur son crâne ?...

Ciel ! ô ciel !... mais prenons que je sois un sot, un imbécile, et que toutes ces fatales circonstances ne soient que des chimères... fallait-il pour cela qu'on le défigurât ? fallait-il qu'un maudit forceps mal dirigé...?

Oh !-dans ma colère, je torderais, morbleu, tous les membres du docteur Slop.

Au moins, grand Dieu ! il nous restait une ressource... l'espoir d'un beau nom.

Mais Tristram ! Tristram ! Tristram ! Tristram !...

A ce nom, à ce nom vil, à ce nom humiliant, ignominieux, toute raison se perd, se confond, s'abîme... il ne reste que le désespoir.

hélas !
hélas !
hélas !
hélas !
hélas !
hélas !
hélas !

Mon père éleva musicalement ses douloureuses plaintes jusqu'à la hauteur de cette octave...

Mais il est dans la nature humaine de ne pouvoir long-temps soutenir une douleur excessive.

Un grand poète a dit : *que monté sur le faîte on aspire à descendre...*

C'est ce qu'éprouva mon père : sa douleur s'abaissa comme elle s'était élevée.

hélas !
hélas !
hélas !
hélas !
hélas !
hélas !
hélas !

— Mais, dit mon oncle Tobie, lorsqu'il le vit presque à son unisson, le curé a peut-être le privilége de réparer la sottise du vicaire...

— Comme vous, dit mon père, encore un peu brusquement.

— Il n'en coûtera rien de l'envoyer chercher, reprit mon oncle.

— Envoyez chercher qui vous voudrez, le diable même...

— Ma foi, dit mon oncle, je lui parlerais ferme. Mais mon oncle vit qu'il y avait encore un peu d'aigreur, et il n'envoya chercher personne.

CHAPITRE CXLI.

Ma manière d'agir.

Mon oncle Tobie laissa donc encore mon père à ses sombres réflexions ; il continua de son côté à faire les siennes. Et pourquoi n'en ferai-je pas aussi, moi ? Il me semble qu'en

voici une qui est très-importante. C'est que voilà déjà, si je ne me trompe, deux gros volumes à peu près que j'ai parcourus au grand galop sur mon pégase, sans regarder autour de moi pour voir si je n'éclaboussais personne... Si quelqu'un avait à se plaindre, en vérité, j'en serais au désespoir : ce serait contre mon intention. Je me souviens que, quand je mis le pied à l'étrier, je promis de ne blesser qui que ce fût, que je galoperais de mon mieux, mais que si je rencontrais quelqu'un sur ma route, je me détournerais pour le laisser passer. Ce fut dans cette idée que je donnai le premier coup de fouet; et, depuis ce temps, mon coursier, grâce au ciel, n'a cessé de galoper à son gré.

Et voici une seconde réflexion ! Faites la même course : ne la faites que dans la même intention; il y a, malgré cela, cent contre un à parier que vous ferez jaillir quelques flaquées de boue sur quelqu'un, ou que vous vous en couvrirez vous-même, s'il ne vous arrive pis.

Il est si difficile de se tenir dans l'équilibre entre ce double danger!

Voyez un peu tous ces gens qui s'en vont devant moi battant la campagne, et tenant une plume à la main... De combien d'accidens divers ne sont-ils pas la victime? mais sans se faire la triste peinture de toute leur misère, qui varie à l'infini, voyez seulement celui-ci. Voyez comme il est ballotté au milieu de cette foule de critiques! Son pégase rue de toutes parts, et ce n'est que pour le culbuter. Il tombe et va se fendre la tête contre la botte d'un Aristarque. Voyez encore cet autre qui court à bride abattue, et qui attire sur lui les yeux de cette multitude de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de poètes, d'orateurs, de musiciens, de biographes, de médecins, de comédiens, de philosophes, de théologiens, de casuistes, de prélats, de militaires, de princes... Il triomphe. Voilà des admirateurs sans nombre et des plus huppés! Zague! zague! cinq ou six coups d'aiguillon lâchés à propos par un critique bien tranquille au coin de son feu, atteignent le coursier rapide de ce matamore. Il se cabre, et voilà mon héros hué, sifflé, bafoué, honni, qui tombe sans pouvoir se relever.

Je n'ai point couru ces risques. J'ai marché vite et de tous sens, mais sans faire d'éclat. N'excitez point l'envie, et l'on ne s'apercevra pas que vous ne méritez souvent que de la pitié. Ça toujours été là mon système. Il serait bien extraordinaire que je n'en eusse pas un dans une famille aussi systématique que la nôtre. Une lubie et un système, c'est, selon bien des gens, à peu près la même chose. Mon père était toujours entiché de celle qu'il avait conçue sur les noms de baptême; et le mien, comme on l'a vu, contrariait horriblement ses idées.

CHAPITRE CXLII.

On se résout à partir.

Yorick, que mon oncle Tobie avait enfin envoyé chercher, arriva.

—Mais croyez-vous, Yorick, dit mon père, qu'il y ait du remède? Pour moi, je n'en vois pas.

—A vous parler vrai, dit Yorick, je ne suis pas assez instruit pour décider un cas aussi difficile; mais le plus grand des maux, selon moi, est de rester dans l'incertitude. Vous êtes invité à dîner chez Didius.

— Oui, mais je hais si fort ces dîners de savans.

— Eh! eh! j'avoue qu'ils ne sont pas toujours des meilleurs.

— Oh! ce n'est pas pour cela.

— J'entends : c'est pour les convives. Cependant je crois que vous ne pourriez mieux faire que de profiter de l'occasion. L'assemblée ne sera composée que de gens du premier ordre, de gens d'élite. Il ne faut que prévenir Didius du problème que vous avez à faire résoudre, et dans un clin d'œil vous en aurez une solution nette.

— Quoi! vous croyez qu'ils décideront comme cela, sur-le-champ, si l'on peut changer le nom de mon fils?

— Si je le crois! ce n'est qu'une bagatelle pour des génies de cette trempe.

— Allons donc! Mais je veux que le frère Tobie soit de la partie. Je veux aussi que vous en soyez.

— J'en serai, j'y suis invité.

— Bon!

— Allons, Trim, s'écria mon oncle Tobie, arrange vite ma perruque à la brigadière... Poudre-la, et vergette bien mon uniforme.

CHAPITRE CXLIII.

La lacune.

Oh! pour celui-ci, *néant*, je l'ai supprimé. J'ai eu les plus fortes raisons pour faire ce sacrifice. Il y a des auteurs qui gardent tout, parce qu'ils croient tout bon; moi, au contraire, j'ai déchiré ce chapitre, parce que je lui ai trouvé trop de supériorité. Cela cause un vide de dix pages dans mon livre; mais j'aime mieux qu'on y voie cette lacune que ce que j'y avais mis.

Relation du voyage d'Yorick, de mon père, de mon oncle Tobie, d'Obadiah et de Trim.

C'est ainsi que j'avais commencé, et c'est assez de le dire.

CHAPITRE CXLIV.

La lacune justifiée.

Ce voyage ne s'était point fait sans beaucoup de préliminaires sur la manière de le faire.

—Nous irons dans mon carrosse, dit mon père; mais as-tu songé, Obadiah, à en faire raccommoder les armes?

On ne songe pas à tout, et Obadiah n'avait songé à rien.

Mon père était possesseur de ce carrosse avant son mariage : son premier soin fut d'y faire ajouter l'écusson de ma mère.

Mais il arriva que le peintre, qui apparemment faisait tout à gauche comme Turpilius le Romain, ou Hans Holbein de Basle, ou qui peut-être avait un autre motif, fit la sottise de tirer de gauche à droite une bande qui était sur l'écusson de ma mère, au lieu de la tirer de droite à gauche. Il n'est pas aisé de concevoir comment une misère de cette nature peut affecter un homme qui se pique d'avoir de la philosophie; mais mon père s'en affecta vivement. Il n'allait pas une fois sous sa remise que cette bévue ne lui fît une espèce de sensation désagréable. Il le disait tout haut. A chaque fois aussi il donnait les ordres les plus précis pour qu'on changeât la bande de côté : — Mais voilà comme les choses vont ici, s'écriait-il; rien ne s'y fait. Je ne monterai sûrement pas dans cette voiture; nous irons à cheval.

— Et pourquoi? dit Yorick. Vous ne trouverez-là que des gens d'église. Ces messieurs, pourvu que le dîner soit bon, ne s'amuseront sûrement pas à critiquer vos armoiries.

— Je sais, répliqua mon père, qu'ils sont indulgens quand ils sont là. Mais il n'importe, nous irons à cheval.

Mon oncle Tobie fit une réflexion, mon père en fit une autre et s'entêta : il fallut renoncer à la voiture.

Le chapitre que j'ai déchiré était la description de cette pompeuse cavalcade.

La marche était d'abord ouverte par Obadiah et par Trim, montés chacun sur un gros cheval de carrosse, allant d'un pas grave et pesant comme une patrouille.

C'était ensuite mon oncle Tobie en uniforme, serrant la botte à mon père, qui ne cessait de discourir sur l'avantage des sciences abstraites, tandis que mon oncle Tobie, en lui froissant la jambe, lui prouvait que la cavalerie doit marcher serrée.

Yorick, les doigts en l'air et tout prêt... On croit peut-être qu'il était tout prêt à leur donner la bénédiction en cas d'attaque..... Non, il était tout prêt à leur imposer silence pour qu'ils écoutassent les passages les plus brillans d'un sermon nouveau qu'il avait fait, et qu'il voulait débiter à la docte assemblée où il allait se trouver.

Cette description, au second coup d'œil que j'y jetai, me parut si fort au-dessus de tout le reste de mon livre, que je me déterminai à la supprimer.

Quel est le mérite d'un bon ouvrage? N'est-ce pas l'accord, l'équilibre, les proportions qu'on lui donne qui en font le prix et la perfection? Une foule innombrable de nouveaux

Scudéri nous inondent tous les jours de productions informes et bizarres... Que ne se disent-ils ce que j'en dis? faire un livre et chanter une chanson est la même chose. Il importe peu quel ton l'on prend, mais il faut être d'accord avec soi-même.

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Cela est très-beau; mais ce fameux chantre d'Alaric chanta comme s'il n'eût pas été digne de chanter le dernier de ses goujats! et moi je chante et je chanterai toujours à tous ceux qui voudront chanter : Prenez-y garde! soyez d'accord! ne détonnez pas!

—C'est pour cela, disait un jour Yorick à mon oncle Tobie, qu'une foule de viles compositions déshonorent l'esprit humain. Les uns passent à la faveur d'un in-folio; ce sont les systèmes. Les autres couvertes par un siége... Ce mot fixa l'attention de mon oncle Tobie, mais il ne put comprendre l'idée qu'Yorick y attachait; il ne connaissait pas une douzaine de nos drames, ni la plupart de nos historiens.

Je chante dimanche au concert, me disait l'autre jour le virtuose à la mode: parcourez un peu ma partie. J'en fredonnai quelques notes. Fort bien, dis-je, la mélodie en est agréable, et si l'harmonie en est soutenue, cela prendra. Je continuai. Bravo! m'écriai-je.

J'en vins ensuite à la partie harmonique... et je la trouvai indigne, détestable.

Montaigne disait, en pareil cas, qu'il ne se serait pas époumoné. Cela est clair, et j'en conclus, avec ma sagacité ordinaire, que lorsqu'un nain porte avec soi une toise pour se mesurer, il est nain par plus d'un endroit.

Entendra cela qui pourra, le prendra qui voudra pour lui: je n'y mets point de finesse. La seule chose que j'ai voulu prouver, est que j'avais bien fait de déchirer un chapitre.

CHAPITRE CXLV.

L'humeur s'en mêle.

On avait beaucoup mangé, peu parlé, et l'on était arrivé au dessert avec la plus grande envie de se dédommager du silence que l'on avait gardé.

Ce fut mon père qui commença...

Mais je dois dire à sa gloire que ce ne fut pas dans l'intention de parler pour lui-même.

— Nous sommes au moment des choses frivoles, dit-il. Mais, messieurs, laissons-en plutôt dire de sérieuses. Tenez, voilà Yorick qui va nous lire quelques passages d'un nouveau sermon...

D'un sermon!.. d'un sermon!... d'un sermon!.. Ce mot vola de bouche en bouche...

Écoutons! écoutons! écoutons! Celui-ci se répéta en chœur, et Yorick, après une inclination de tête à la ronde, se mit à lire.

Fort bien! très-bien! belle pensée! excellente réflexion! quel feu! quel enthousiasme! comme cela est chaud!

Yorick laissa les applaudissemens s'accumuler...

Mais, mécontent, au fond, de son propre ouvrage, ainsi que je le suis si souvent du mien, il déchira son cahier et en présenta un lambeau à chacun de ces messieurs pour allumer sa pipe.

— Quoi donc! s'écria Didius d'un air étonné... Voilà qui est singulier!

— Très-singulier! reprit Kysarchius d'un ton imposant. Il était de la famille Kysarchienne des Pays-Bas, et ce qu'il disait en avait d'autant plus de poids. En vérité, dit-il, c'est un procédé trop offensant, pour qu'on le passe.

—Il n'est sûrement pas honnête, dit Didius, en se levant à moitié pour éloigner une bouteille qui était en ligne directe entre lui et Yorick. Vous auriez pu, dit-il, en lui parlant à lui-même, nous éviter cette injure. C'est un de ces petits sarcasmes que vous faites si souvent sans parler, et qui n'en sont pas moins piquans...

Mon oncle Tobie cherchait à deviner ce que tout cela voulait dire...

Si votre sermon, continua Didius, n'était bon qu'à faire des camouflets, pourquoi nous l'avez-vous lu? Une société aussi savante méritait des égards.

Et s'il était digne de nous être lu, c'est nous manquer également, c'est nous turlupiner que d'en faire cet usage.

— Bon ! se disait tout bas le discoureur en s'applaudissant, le voilà pris dans mon dilemme comme dans une nasse : voyons comme il en sortira.

Yorick baissa modestement les yeux, puis les leva, et puis dit :

— Messieurs.....

Il appuya si fortement sur ce mot, que l'on crut qu'il s'était préparé à leur faire un discours apologétique : l'attention en fut par conséquent plus tendue.

J'ai fait des efforts incroyables, dit-il, pour composer ce morceau. Je souffrirais plutôt tous les genres de martyres que de me résoudre à en recommencer un pareil : mes tourmens étaient excessifs. J'en ai cherché la cause et je l'ai trouvée. C'est qu'il partait de ma tête sans la participation du cœur, et je le déchire sans pitié pour me venger des tortures d'esprit qu'il m'a causées... Prêcher ?... quel mot, messieurs ! ce mot, tel que les prédicateurs d'aujourd'hui l'entendent, signifie l'action de montrer l'étendne de ses connaissances, d'étaler son érudition, de faire valoir les finesses et les subtilités de son esprit. De bonne foi, n'est-il pas indigne d'en faire parade, de s'en donner un air d'importance, d'abuser, avec aussi peu de pudeur, de la demi-heure d'audience que l'on veut bien nous accorder ? Est-ce là prêcher l'Évangile ? c'est se prêcher soi-même, c'est se donner pour exemple. Fi donc ! ah ! combien ne doit-on pas désirer de porter plutôt cinq ou six mots au cœur de ses auditeurs ?.... pour moi....

Yorick allait continuer cette diatribe, lorsqu'un mot, un seul mot qui se fit sourdement entendre de l'autre côté de la table, détourna toute l'attention des convives...

Cela n'était point extraordinaire. C'était le mot le plus énergique, le plus expressif..... mais le répéterai-je ? et si je le répète ....

CHAPITRE CXLVI.

Les fausses conjectures.

Zounds ! . . . .
. . . .

Il m'a échappé. Il est tombé au bout de ma plume comme de lui-même...

C'est Phutatorius qui le prononça... Il le prononça inopinément, presque à mi-voix, et pourtant assez haut pour que chacun l'entendît ; et ce fut avec un coup d'œil, un accent tellement articulé, que l'on crut que c'était tout à la fois l'expression d'un homme qui est dans l'étonnement, et qui ressent quelque peine de corps.

Fourche !... c'est ainsi que Gastriphères, qui entendait un peu le français, le traduisit tout de suite dans cette langue en le parodiant... Mais cela n'apprenait rien.

Deux autres des convives ne furent pas plus heureux. Ils avaient l'oreille très-fine. Ils distinguèrent dans l'expression le mélange des deux tons aussi facilement qu'un virtuose discerne une tierce, une quinte, ou tout autre accord ; mais, avec toute cette finesse, ils ne purent faire que de fausses conjectures sur les causes de cette étrange prosodie. L'accord en lui-même était excellent ; mais il était hors du ton. Il n'avait pas la moindre analogie, pas le moindre rapport au sujet qui était sur le tapis. Ainsi, avec tout leur esprit, ces messieurs restèrent là comme des sots.

La combinaison des sons n'est pas donnée à tout le monde ; moi-même tout le premier, je n'y connais rien du tout. Il y avait là deux autres convives qui étaient précisément de mon acabit. Ils ne s'attachèrent qu'au sens exactement grammatical de l'expression, et crurent concevoir que Phutatorius, qui était naturellement colère, se préparait à arracher les armes de la main de Didius, pour faire tête lui-même à Yorick, et que le terrible mot était l'exorde d'un discours qui ne présageait rien de bon.

Mon oncle Tobie fut de la même opinion, et son ame sensible sentit d'avance le coup que l'on allait porter à Yorick.

Mais Phutatorius s'en tenait simplement à son exclamation... Cela fit penser à deux autres convives, que ce mot n'était que l'effet d'une respiration involontaire, dont le souffle, contraint en passant par les organes de certaines personnes, prend la consistance sonore d'un jurement assez peu décent..... Ils ne pensèrent pas même que Phutatorius eût

conçu le moindre dessein de scandaliser ou d'attaquer quelqu'un.

Oh! oh! ceci est sérieux, disaient en eux-mêmes deux autres personnages. Voilà un jurement dans toutes les formes! Il est prémédité. C'est une première insulte, une flèche aiguë lancée contre l'ennemi.

Mon père eut aussi son opinion. Il lui sembla tout naturel que la colère qui fermentait en ce moment dans les régions supérieures des organes de Phutatorius, se fût fait jour à travers la confusion soudaine qu'une théorie aussi étrange de la prédication avait jetée dans toutes ses idées.

La jolie chose! et dites qu'il est agréable de disserter aussi long-temps sur des méprises! C'est presque ainsi que l'on babille sur tout le monde. Chaque chose y est interprétée de cent façons différentes.

C'est ceci.

Non. C'est cela.

Point du tout. C'est...

Quoi?...

Le plus sage dit : Je n'en sais rien....

Mais comme le plus sage, ainsi que cela est juste, passe pour être le plus sot parmi les sots, on ne voit point de plus sage parmi nous; et chaque chose est jugée, estimée, appréciée, commentée, paraphrasée, annotée, admise ou rejetée au gré de chacun, et sans que personne se doute seulement de ce qu'elle est.

Il en fut de même à la table de Didius : pas un n'y devina la cause impulsive de l'exclamation bizarre de Phutatorius.

Mais il s'y passa au moins une chose rare : c'est que les opinions particulières se réunirent toutes à celles des deux convives, qui s'étaient imaginé que Phutatorius avait voulu insulter Yorick. Cette idée s'accrédita encore par le regard effaré du docteur qui, resté presque stupéfait, fixait tour à tour chaque personne, comme s'il avait voulu lire dans ses yeux ce qu'elle pensait.

Le fait est pourtant que Phutatorius ne savait pas un mot de ce qui se passait dans l'esprit des convives, et qu'ils ne savaient pas eux-mêmes ce qui se passait dans le sien.

Dans le sien!... mais s'y passait-il quelque chose? songeait-il seulement à Yorick?

Non, mes amis; et, quoique ses yeux eussent l'air farouche; quoiqu'il eût, pour ainsi dire, monté à vis tous les muscles et tous les nerfs de son visage; quoique toutes les apparences annonçassent qu'il allait accabler Yorick sous le poids de quelque réplique sanglante : Yorick, hélas! était bien loin de son imagination.

L'accident le plus funeste... la crainte du moins d'éprouver quelque chose de sinistre, captivait son attention, et toutes ses facultés sensitives et intellectuelles s'étaient concentrées dans l'endroit fatal où le danger s'était manifesté.

CHAPITRE CXLVII.

La précaution utile.

Gastriphères avait vu des châtaignes dans la cuisine...... elles étaient superbes. Il avait dit au cuisinier d'en faire entre cent cinquante ou deux cents sous les cendres. — Phutatorius en sera charmé; il les aime, ajouta-t-il.

Le cuisinier n'oublia point la recommandation de Gastriphères, et les châtaignes furent servies avec le reste du dessert.

Elles étaient toutes chaudes, et enveloppées dans une serviette damassée.

CHAPITRE CXLVIII.

Mes lamentations.

Oh! c'est ici, c'est ici que je regrette bien sensiblement de n'être que comme les autres écrivains, et de ne pas savoir un mot d'anglais plus qu'eux. Il me faudrait que ce mot, et pas davantage, pour exprimer ce que j'ai maintenant à dire.

Je connais bien celui dont on fait actuellement usage.... Mais j'ai vu de jeunes filles rougir, lorsqu'elles l'entendaient prononcer.... Et je m'en servirais?...

CHAPITRE CXLIX.

A quoi l'attribuer ?

Apparemment qu'il était physiquement impossible qu'une demi-douzaine de mains fouillassent toutes à la fois dans la serviette.

Mais peut être aussi n'en fut-ce pas là la cause.

N'est-ce pas plutôt que celle des châtaignes, qui était destinée a faire une révolution si prompte dans l'existence physique et morale de Phutatorius, était plus ronde que les autres ?

C'est encore là une de ces choses dont on voit l'effet, sans savoir d'où il vient.

Enfin, je ne sais point ce qui imprima ce mouvement à la fatale châtaigne.

Mais la châtaigne, sortie de la serviette, roula sur la table, sans qu'on l'aperçût, et tomba...

Où ?..

Ah ! c'est là ce que je n'ose dire. Tout ce que je puis faire, madame, c'est d'aider votre imagination.

Figurez-vous que Phutatorius, les jambes écartées, était précisément à table au-dessous de la ligne que la châtaigne y avait parcourue, et qu'en tombant, elle tomba perpendiculairement.

Elle tomba, dis-je, sans obstacle, et en suivant les lois de la gravitation.

D'autres ont dit que c'était en suivant celles de l'attraction.

Mais c'est ce qui m'inquiète peu. Mon embarras est de vous dire qu'elle tomba dans cette espèce de baie, que les lois du décorum exigent qui soit strictement fermée comme le temple de Janus, au moins en temps de paix...

Eh mon Dieu ! fallait-il tant d'alentours pour dire une chose aussi simple ?...

Je sais qu'il était inutile que je les prisse pour vous, madame ; mais je n'écris pas pour vous seule.

L'attitude de Phutatorins, sa négligence à observer un usage si familier, ouvrit la porte à cet accident.

Avis à tout le genre humain !

Autre avis ! mais celui-ci n'est que pour mes critiques.

Ils viennent de voir que j'ai rangé cette aventure dans la classe des accidens : je les préviens que je ne l'ai fait que par condescendance pour l'usage reçu, d'y mettre presque tous les événemens de la vie. Je n'entends point heurter par là l'opinion de Mythogeras et d'Acrites. Ils prétendent que ce ne fut point par accident que la châtaigne prit cette route; j'y consens. Ils soutiennent que le hasard ne dirigea, ni sa course, ni sa chute; je le veux bien. Ils assurent que si, avec toute sa chaleur, elle tomba directement plutôt dans cet endroit qne dans tont autre, ce fut exprès pour punir Phutatorius d'avoir fait imprimer, il y a douze ans, son traité obscène *de Concubinis retinendis*; j'en suis d'accord. Ils tiennent d'autant plus à cette opinion, que ceci arriva précisément et identiquement la même semaine que celle où Phutatorius allait donner une nouvelle édition de cet ouvrage licencieux. Qu'ils y tiennent tant qu'ils voudront ! je ne lutte point contre leur opiniâtreté.

Est-ce à moi à tremper ma plume dans l'encre de la controverse ? Je sais qu'on pourrait beaucoup écrire sur chaque côté de la question, mais je n'ai pas antre chose à faire ici que de présenter le fait comme historien. Je n'ai point d'autre tâche à remplir qne celle de rendre croyable à mes lectrices, qne l'hiatus qui se trouva à la culotte de Phutatorius, était assez grand pour recevoir la châtaigne, et que la châtaigne y passa perpendiculairement et toute chaude, sans que Phutatorius, ni qui que ce fût, s'en fût aperçu.

Ai-je réussi à le faire croire ?...

CHAPITRE CL.

Extrême inquiétude.

La châtaigne ne répandit d'abord qu'une chaleur légère.

Cette douce température fit même une sensation agréable à Phutatorius.

Mais les plaisirs passent rapidement: celui-

ci ne dura que vingt-quatre ou trente secondes.

La chaleur augmentant peu à peu, elle ne tarda pas à passer les bornes d'un plaisir sobre, ni même à s'avancer avec assez de promptitude vers les régions de la douleur.

Le tourment de l'inquiétude, qui n'est pas moins prompt dans ses effets, se joignit aux accès de la peine, et la crise de Phutatorius devint terrible.

Son ame, escortée de ses idées, de ses pensées, de son imagination, de son jugement, de sa raison, de sa mémoire, de ses fantaisies, et de dix mille bataillons peut-être d'esprits animaux qui arrivèrent en foule et tumultueusement, par des passages et des défilés inconnus qu'ils se frayèrent, s'élança subitement sur le lieu du danger, et laissa les régions supérieures aussi vides que la tête de nos poètes.

Cette multitude de secours semblait devoir lui donner quelque notion, quelque intelligence de ce qui se passait en bas; mais il ne fut pas capable d'en pénétrer le secret. Il ne put faire que des conjectures, et la plus raisonnable de toutes celles qu'il fit, c'est que peut-être le diable y était. Cette idée, quelque inquiétante qu'elle fût, ne l'empêcha pourtant point de se résoudre dans le moment à supporter stoïquement la situation où il se trouvait. Un certain nombre de grimaces et de contorsions, et quelques grincemens de dents auraient fait l'affaire; mais il aurait fallu que l'imagination fût restée neutre. Eh! qui pourrait, en pareil cas, se flatter de gouverner ses saillies? la sienne s'alluma. Il en sortit incontinent une conjecture qui se darda dans son esprit avec la rapidité d'un éclair, et qui, quoique la douleur excitât la sensation vive d'une chaleur insupportable, lui inspira l'idée effrayante que ce pouvait être une morsure aussi-bien qu'une brûlure.

O déesse de l'illusion et des prestiges! où nous conduis-tu?

Mais, si c'était quelque lézard, quelque aspic, ou quelque autre reptile qui se fût glissé là, disait Phutatorius en lui-même, et qu'il y essayât ses dents?

Cette idée affreuse eût suffi pour détraquer la machine la mieux organisée.

Mais un accès plus vif et piquant s'étant aiguisé dans ce moment même, Phutatorius fut saisi d'une terreur panique si subite, que, dans la première épouvante, dans le premier désordre, il se trouva jeté soudain hors de lui-même. Sa stoïcité l'abandonna. Un tressaillement universel agita toute son existence, et ce fut dans le choc de cette commotion, qu'il articula cette interjection mêlée de peine et d'étonnement, qui fit faire tant de faux raisonnemens...

Zounds!...

Elle n'était sûrement pas canonique; mais au moins avouera-t-on qu'elle était aussi modérée que tout autre, dont il aurait pu se servir en pareille occasion.

Mais canonique ou non, le malheur fut que Phutatorius n'en tira aucun soulagement; elle n'était pas mesurée à la hauteur du mal.

CHAPITRE CLI.

On sait enfin ce que c'est.

Il y a des événemens qui sont infiniment plus rapides que la narration qu'on en fait.

Tel fut celui-ci. Il fallut beaucoup moins de temps à Phutatorius, que je n'en mets à le dire, pour tirer la châtaigne de l'endroit où elle était, et la jeter avec violence sur le parquet.

CHAPITRE CLII.

Qu'en va-t-il faire?

La châtaigne qui avait frappé le coin d'une commode, revenait sur elle-même en roulant. Yorick se lève avec précipitation, l'attrape et la garde.

CHAPITRE CLIII.

Nouvelles conjectures.

N'est-ce pas une chose curieuse que d'observer le triomphe que les plus petits incidens remportent sur l'esprit? quel poids n'ont-ils pas dans une infinité de circonstances! combien de fois ne maîtrisent-ils pas l'opinion des hommes! Ils règlent presque tout. Une bagatelle suffit souvent pour porter la certitude dans l'âme, et pour l'y invétérer si fortement, que les démonstrations d'Euclide ne seraient pas assez puissantes pour l'en faire sortir.

Yorick venait de ramasser la châtaigne. L'action était légère : il ne la ramassa que parce qu'il s'imagina tout simplement qu'elle n'en valait pas moins, et qu'il tenait qu'une bonne châtaigne méritait bien d'être ramassée. Voilà quels furent les motifs d'Yorick; mais cet événement, tout frivole qu'il est, se présenta sous un autre point de vue dans l'esprit de Phutatorius.

— Oh! oh! dit-il, quelle précipitation, quel empressement pour ramasser ce maudit brûlot! Ah! je vois d'où cela vient : c'est une indication que la châtaigne était à lui.

La table était longue et étroite. Yorick était placé vis-à-vis de Phutatorius, et la position était avantageuse pour lui jouer quelque tour.

— Je n'en doute point, dit Phutatorius, il m'avait sûrement jeté là sa châtaigne par malice.

Le coup d'œil qu'il donna sur-le-champ à Yorick mit aussitôt tout le monde au fait de ce qui se passait dans son esprit.

Lorsqu'il arrive des inconvéniens imprévus sur ce globe sublunaire, l'esprit de l'homme, qui est composé d'une substance très avide de connaissance, se porte rapidement derrière la scène pour examiner ce qui la met en jeu.

La recherche ici ne fut pas longue. On savait qu'Yorick méprisait assez ouvertement le traité *de Concubinis retinendis* de Phutatorius.

Son action de ramasser la châtaigne passa tout d'un coup pour une satire de cet ouvrage, dont la doctrine avait, dit-on, blessé plus d'un galant homme au même endroit.

Cette idée réveilla Somnolentius; elle fit sourire Argalastes.

Et si vous avez examiné l'air avantageux d'un homme qui vient de deviner le mot d'une énigme, c'est précisément celui que prit Gastriphères.

On se regarda, et en trois minutes l'action d'Yorick passa pour un chef-d'œuvre de satire.

Mais tout cela, comme on le voit, était aussi raisonnable que les rêves d'Aristote et de Descartes.

Phutatorius ne put s'empêcher de lui montrer du ressentiment.

A peine eut-il mangé la châtaigne, qu'il le menaça, en souriant pourtant, et en lui disant qu'il n'oublierait pas le service qu'il venait de lui rendre.

Mais on distinguera sans doute aisément que la menace fut pour Yorick, et le sourire pour la compagnie.

CHAPITRE CLIV.

Remède pour la brûlure.

Avec tout cela je souffre, dit Phutatorius.

GASTRIPHÈRES.

Réellement?

PHUTATORIUS.

Réellement.

GASTRIPHÈRES.

Diable!

PHUTATORIUS.

Je ne voudrais pourtant pas envoyer chercher un chirurgien pour si peu de chose. Est-ce que vous ne sauriez pas, vous, quelque remède pour la brûlure?

GASTRIPHÈRES.

Moi? non. Mais tenez, demandez à Eugène : il a beaucoup de recettes.

EUGÈNE.

Cela est vrai.

PHUTATORIUS.

En ce cas, dites-moi donc ce qu'il faut que je fasse.

EUGÈNE.

Volontiers. Mais il faut que je sache quel endroit est affecté; si la partie est tendre et délicate; si elle peut être enveloppée sans danger.

— C'est tout cela à la fois, reprit Phutatorius, en y portant la main, et en levant la jambe droite pour y communiquer une douce ventilation.

EUGÈNE.

Eh bien! je vous conseille tout uniment d'envoyer demander tout de suite à quelque imprimerie une feuille de papier sortant de la presse et de l'appliquer dessus.

PHUTATORIUS.

Du papier?

— Oui, dit Yorick. D'abord le papier humide est rafraîchissant. Ce sera déjà un palliatif à l'ardeur cuisante que vous pouvez ressentir.

PHUTATORIUS.

Je conçois.

YORICK.

Mais c'est l'huile et le noir répandus sur ce papier qui opèreront la vraie guérison.

EUGÈNE.

Précisément, et je ne connais point de topique plus anodin, plus doux, plus efficace.

GASTRIPHÈRES.

Si c'était moi, et si effectivement l'huile et le noir font tout, je n'irais pas si loin pour chercher un remède. Je prendrais de la charpie, et je l'imbiberais sur-le-champ de noir et d'huile.

YORICK.

Gardez-vous bien, Phutatorius, de suivre cette idée.

EUGÈNE.

Assurément. La charpie ne vaut rien.

GASTRIPHÈRES.

Pourquoi cela?

EUGÈNE.

J'ai peut-être été trop loin en disant qu'elle ne valait rien. J'ai voulu dire qu'elle n'était pas si bonne que le papier imprimé.

GASTRIPHÈRES.

Mais encore, pourquoi?

EUGÈNE.

Cela est évident. Le papier imprimé a un avantage qui ne se rencontre dans aucun autre topique : c'est son extrême propreté. Et si le caractère surtout est très fin, la matière se trouve répandue si légèrement, avec une telle égalité et dans des proportions si justes, les majuscules exceptées, qu'il n'y a point de spatule qui en puisse faire autant.

GASTRIPHÈRES.

Je me rends.

PHUTATORIUS.

Parbleu! cela vient à merveille. On tire actuellement la centième feuille de mon traité; je vais envoyer en chercher une.

GASTRIPHÈRES.

Il n'importe laquelle?

YORICK.

Oui, pourvu qu'il n'y ait pas de grosses ordures.

PHUTATORIUS.

Ma foi! c'est le cent cinquantième chapitre.

YORICK, s'inclinant avec un air respectueux.

Mais quel en est le titre?

PHUTATORIUS.

De re concubinariâ.

YORICK.

Parbleu, prenez ce chapitre.

EUGÈNE.

Oui, prenez-le.

Le pauvre Phutatorius mit à profit cette fameuse consultation : elle eut, dit l'histoire, le plus heureux succès; et moi je n'ai pas voulu priver le public d'un aussi bon spécifique.

CHAPITRE CLV.

Dialogue.

Toutes ces scènes, où mon père avait eu beaucoup de part sans rien dire, avaient retenu son impatience sur ce qui l'intéressait lui-même essentiellement.... Il attendait que Didius, qui en était prévenu, tournât l'attention de l'assemblée de ce côté-là. La transition n'était pas aisée; mais il vaut quelquefois mieux passer brusquement d'une chose à l'autre, que d'y amener insensiblement les gens. C'est ce que fit Didius, et ce qu'il dit en fut plus frappant.

— Je n'en doute point, s'écria-t-il; si pareille méprise fût arrivée avant la réforme, le baptême aurait été déclaré nul. On en aurait fait un autre, et l'enfant se serait à la fin trouvé nommé comme on aurait voulu.

Oui, je soutiens, continua-t-il, que si, par exemple, un prêtre eût nommé un enfant Crysogosmone *in nomino patrim et filia et spiritum sanctos*, le baptême aurait été déclaré nul.

— Erreur! dit Kysarchius. Dès que la méprise n'est que dans la terminaison, le baptême est bon et valable. Pour qu'il soit nul, il faut qu'elle tombe sur la première syllabe des mots, et non sur la dernière.

Mon père, qui aimait toutes ces subtilités, prêtait l'oreille la plus attentive à tout ce qu'on disait.

Le dialogue devint très-intéressant.

KYSARCHIUS.

Supposons que Gastriphères baptise un enfant, *in homine gatris*, au lieu d'*in nomine patris*.

DIDIUS.

Eh bien?

KYSARCHIUS.

Sera-ce là un baptême?

DIDIUS.

Pourquoi pas?

KYSARCHIUS.

Je dis moi que ce n'en est pas un. Tous les casuistes sont d'accord sur ce point.

DIDIUS.

D'accord?...

KYSARCHIUS.

Oui, d'accord. Ils donnent pour raison de leur opinion que la racine des mots est changée. *Homine* ne signifie poit nom; *gatris* ne signifie point père.

— Que signifient-ils donc? dit mon oncle Tobie.

— Rien, dit Yorick.

— *Ergò*, le baptême est nul, reprit Kysarchius.

— Nul de toute nullité, ajouta Yorick.

KYSARCHIUS.

Mais la chose ici est bien différente. *Patrim*, au lieu de *patris*; *filia*, au lieu de *filii*, etc. Tout cela ne présente qu'une faute dans les déclinaisons. Chaque mot reste intact. Les branches sont mal taillées à la vérité, mais la racine n'est point altérée, elle reste entière.

DIDIUS.

Je l'avoue. Mais, au moins, faut-il que l'intention du prêtre soit claire.

KYSARCHIUS.

D'accord.

DIDIUS.

En ce cas, voyons si le vicaire...

KYSARCHIUS, avec un peu d'impatience.

Voyons! voyons!.... Nous n'avons rien à voir, si ce n'est les décrétales de Léon III.

— Eh! mon Dieu, messieurs, s'écria mon oncle Tobie, qu'est-ce que mon neveu à besoin de Léon III et de ses décrétales? On l'a nommé Tristram. Il a été nommé ainsi, malgré son père, malgré sa mère, malgré moi, et.....

— Oui!...dit Kysarchius en interrompant mon oncle Tobie, la chose est ainsi? Il y a de la parenté mêlée. Cela change bien la question. *Primò*, Madame Shandy n'y pouvait donner sa voix...

A cette étrange proposition, mon oncle Tobie quitta sa pipe, et mon père s'approcha de l'orateur pour mieux entendre comment il la soutiendrait.

Kysarchius ne craignait pas les oreilles les plus attentives: il était ferré à glace. — Les plus fameux jurisconsultes, dit-il, ont mis pendant long-temps en question, *si la mère était parente de ses enfans*.

— Et qui sont ces animaux-là? dit mon oncle Tobie.

— Swinburgn, *de testamentis*, pag. 7. §. 8. dit Kysarchius; mais, après un examen aussi réfléchi qu'impartial, continua Kysarchius, on a enfin décidé que non. Cette décision, précédée de tous les pour et contre, se trouve dans Brook, tit. Administ. n° 47.

Mon oncle Tobie quitta de nouveau sa pipe avec précipitation. Mais mon père lui fit signe de ne rien dire, et la conversation s'engagea de plus belle.

CHAPITRE CLVI.

Solution.

— La décision que je viens de rapporter, reprit Kysarchins, paraît fort opposée à toutes les idées reçues.

— Certainement! dit mon père.

— Cependant elle est fondée sur la plus saine raison.

— Je ne l'aurais pas cru, dit mon oncle Tobie.

— Oh! reprit Kysarchins, il y a comme cela une foule de choses qui ne se croient pas d'abord. Mais celle-ci n'est plns équivogue depuis le fameux testament du duc de Suffolk.

— Cité par Brook, dit Triptolème.

— Oui.

— Et dont Lord Coke fait mention, dit Didins.

— Précisément. Swinburgn le rapporte aussi, dit Gastriphères.

Voici le fait.

C'était sous le règne d'Edonard VI. Le duc de Suffolk eut deux enfans, un garçon et une fille. Le fils était d'une mère, et la fille d'une autre.

Le père mourut aussi, et laissa tous ses biens à son fils par testament.

Le fils mourut aussi, et il mourut sans femme, sans enfans, sans testament, ou si vous l'aimez mieux, *ab intestat*.

— Cela est égal, dit Phutatorius.

— Égal! soit! reprit Kysarchius; mais il y a des personnes qui, en matière de discussion, préfèrent le langage consacré à la chose.

Le fils mourut donc sans testament. Sa sœur, et l'on vient de remarquer qu'elle n'était que sa sœur de père.

— Consanguine, dit Phutatorius.

— Oh! ma foi, je vous laisserai dire la chose à vous-même, si vous voulez ainsi m'interrompre.

Cette sœur était vivante, et elle était de la première femme.

La duchesse de Suffolk s'empara des effets de son fils.

Elle paraissait fondée snr cette loi de Henry VIII, qui porte que si quelqu'nn menrt sans enfans, et *ab intestat*, la propriété de ses biens passe à sou plus proche parent.

Sur cela procès. La fille se pourvut devant le juge ecclésiastique.

Là, elle allégua, 1° qu'elle était la plus proche parente du défunt;

2° Que la mère du défnnt n'était ni parente, ni alliée à son fils mort.

La nouveauté de ces propositions parut d'abord fort étrange.

Mais plus elles semblèrent extraordinaires, et plus elles excitèrent la curiosité.

Alors on consulta de tous côtés des avocats. On fouilla dans toutes les archives, on lut des chartes, on feuilleta les commentateurs, les glossateurs, les annotateurs, les casuistes, etc.

Et le tout bien considéré, le consistoire de Cauterbury et celni d'York décidèrent que la mère n'avait rien à prétendre.

— Mais, dit mon oncle Tobie, que répondait la duchesse de Suffolk?

Elle répondait que... que... Cette question était toute simple; mais toute simple qu'elle était, elle déconcerta Kysarchius; et sans Triptolème qui prit la parole, il ne serait pas sorti d'embarras.

— Les choses descendent et ne remontent point, dit celui-ci: c'est un axiome de droit.

Les enfans, reprit Triptolème, sont du sang de leur père et de leur mère: c'est une vérité qu'on ne peut nier; mais le père et la mère ne sont pas du sang de leurs enfans: c'est une autre vérité. Les enfans sont procréés, mais ils ne procréent pas. En deux mots, *liberi sunt de sanguine patris et matris; sed pater et mater non sunt de sanguine liberorum*. Or...

— Fort bien, dit Didius. Mais votre argument prouve trop: il s'ensuivrait que le père ne serait pas plus parent de son fils que la mère.

— Mais, reprit Triptolème, ignorez-vous donc que c'est la meilleure opinion? Le père, la mère, le fils sont trois individus, mais ils

ne font qu'une chair, *una caro. Ergò*, il ne peut y avoir de parenté.

— Vous poussez encore l'argument trop loin, repartit Didius.

— Oh! oh! dit Triptolème.

— Oui, trop loin, beaucoup trop loin. Vous avouerez qu'il n'y a rien dans la nature qui empêche un homme d'avoir un enfant de sa grand'mère. Supposons maintenant que cet enfant soit une fille...

— Mais qui diable s'avisa jamais de coucher avec sa grand'mère? s'écria Kysarchius.

— Qui?... Parbleu! il ne faut pas aller si loin, reprit Didius. Ne connaissez-vous donc pas ce jeune homme dont parle Selden?

— Ma foi, cela est vrai, s'écria Gastriphères. Il y songea.

Il y songea?..... Il fit bien plus que d'y songer.

— Plus?... C'est ce que Selden ne dit pas.

— Non, il ne le dit pas; mais il dit qu'il cita à son père la loi du talion pour justifier son dessein. Vous couchez, disait-il, avec ma mère : pourquoi ne coucherais-je pas avec la vôtre? Cet argument n'était, à la vérité, qu'un *argumentum commune*.

— Ma foi! dit Eugène, il était bon pour eux, et Eugène prit son chapeau et défila.

Gastriphères prit aussi le sien et défila.

Phutatorius, sa main où l'on sait, prit aussi son chapeau et défila.

Somnolentius, Triptolème, Argalastes, Kysarchius prirent aussi leurs chapeaux et défilèrent.

—Défilons donc aussi, dit mon oncle Tobie.

Et tout aussitôt mon père et Yorick défilèrent, mon oncle Tobie à la tête.

Les chevaux se trouvèrent près dans un instant.

Mon oncle Tobie, à l'aide d'Yorick, allait se jucher sur le sien.

— Mais, dites-moi, je vous prie, Yorick, ce que ces messieurs ont décidé sur le nom de baptême de mon filleul. Il me semble que je ne l'ai pas bien conçu.

— Je le crois, dit Yorick. Les choses ne se décident pas ainsi à la guerre. Vous autres militaires, vous avez des lois claires, précises.

— Très-claires.

— Et nous aussi, pourvu qu'on les interprète. C'est ce que ces messieurs ont fait avec une habileté digne des plus grands éloges.

— Mais enfin qu'ont-ils dit?

— Des choses très-satisfaisantes. Le nom restera, parce que personne ne peut s'en plaindre.

— Comment cela? Mais ma sœur, mon frère?...

— Ils ont décidé que madame Shandy n'était pas même parente de votre filleul.

— Après?...

— Vous savez que le côté maternel est le côté le plus sûr.

— Oui.

— Eh bien! je vous laisse à penser ce que monsieur Shandy peut être à votre filleul. Entre nous il n'est pas plus son parent que moi.

— Cela pourrait bien être, dit mon père en remuant la tête, et qui avait entendu ce discours.

— Et moi, dit mon oncle Tobie, je suis d'avis, quoi qu'en disent ces messieurs, qu'il y avait une espèce de consanguinité entre la duchesse de Suffolk et son fils.

— Le public le croit comme vous; mais le public est un sot, et les savans sont des savans.

— D'accord! mais les savans font une partie du public, reprit mon oncle Tobie.

Mon père crut voir une pointe dans cette réflexion de mon oncle Tobie. Il détestait les pointes; mais c'était la première qui fût jamais sortie de la bouche de son frère : il sourit.

CHAPITRE CLVII.

L'embarras du choix.

Ces dissertations subtiles et savantes avaient charmé mon père; et cependant, à proprement parler, elles n'avaient fait que verser du baume sur sa blessure. Son attente se trouvait trompée. La tache du nom de Tristram restait indélébile; et, quand mon père fut de retour chez lui, le poids de ses maux lui parut plus insupportable qu'auparavant. C'est ce qui arrive toujours quand

la ressource sur laquelle nous avions compté nous échappe.

Il devint pensif. Il sortit, et se promena d'un air agité le long de son canal; il rabattit son chapeau sur ses yeux, il soupira beaucoup, mais sans laisser éclater son ressentiment; et comme, suivant Hippocrate, les étincelles rapides de la colère favorisent singulièrement la digestion et la transpiration, et qu'il est, par conséquent, infiniment dangereux d'en arrêter l'explosion, mon père, pour avoir contenu la sienne, serait infailliblement tombé malade, si, dans ce moment critique, il ne lui était survenu une diversion qui détourna ses idées et rétablit sa santé. Cette diversion était un nouvel embarras, et ce nouvel embarras était occasionné par un legs de mille livres sterling que lui laissait ma tante Dinach.

Mon père n'eut pas sitôt achevé la lettre qui lui en apportait la nouvelle, qu'il se mit à se creuser et à se tourmenter l'esprit pour trouver à son legs l'emploi le plus avantageux et le plus honorable pour sa famille. Cent cinquante projets, plus bizarres les uns que les autres, lui passèrent par la cervelle. Il voulait faire ceci, et puis cela, et puis cela encore. Il voulait aller à Rome; il voulait plaider. « Non, disait-il, j'achèterai des effets « publics, ou j'achèterai la ferme de John « Hobson; ou plutôt, il faut que je rebâtisse « la façade de mon château, et que j'ajoute « une aile à celle qui y est déjà. Cependant « voici un beau moulin à eau de ce côté! si « je construisais au delà de la rivière un beau « moulin à vent, que je verrais tourner de « mes fenêtres; mais il faut, avant tout, que « j'ajoute le grand *Oxmoor* à mon enclos, « et que je fasse partir mon fils Robert pour « ses voyages. »

Malheureusement la somme était bornée, et ses projets ne l'étaient pas. Ne pouvant tout exécuter, il fallait choisir. De tous les projets qui s'offraient à lui, les deux derniers semblaient lui tenir le plus au cœur; et il s'y serait infailliblement arrêté, s'il eût pu les embrasser tous deux à la fois; mais le petit inconvénient que j'ai déjà fait entendre, l'obligeait à se décider pour l'un ou pour l'autre.

C'est ce qui n'était pas facile.

Mon père, à la vérité, avait depuis long-temps reconnu la nécessité indispensable de faire voyager mon frère Robert. Il avait même destiné à cette dépense les premiers fonds qui lui rentreraient des actions qu'il avait dans l'affaire du Missisipi.

Mais *Oxmoor* était une commune si belle, si vaste, si bien située! une commune qui ne demandait qu'à être défrichée et desséchée, qui touchait au domaine des Shandy, sur laquelle même nous avions quelque espèce de droits; une commune enfin que depuis long-temps mon père avait résolu de tourner à son profit de manière ou d'autre.

Comme jusque-là rien ne l'avait mis dans la nécessité de justifier l'ancienneté ou la justice de ses droits, mon père, en homme sage, en avait toujours renvoyé la discussion au premier moment favorable. Mais ce moment était arrivé, et les deux projets favoris de mon père, *Oxmoor* et les voyages de mon frère, se présentant à la fois, ce n'était pas une petite affaire que de savoir auquel donner la préférence.

Ce que je vais dire paraîtra ridicule; mais la chose était ainsi.

Nous avions dans la famille une coutume si ancienne, qu'elle était presque passée en loi. Le fils aîné de la maison, avant son mariage, avait la liberté de partir, d'aller et de revenir à son gré d'un bout de l'Europe à l'autre. Ce n'était pas seulement pour s'instruire ou pour fortifier sa santé par le changement d'air; c'était pour satisfaire à sa fantaisie, pour rapporter un plumet à son chapeau: que sais-je? *Tantum valet*, disait mon père, *quantum sonat*. C'est l'opinion qui met le prix à tout.

Il n'y avait rien dans cet usage qui pût choquer la raison ou les bonnes mœurs; et priver mon frère de son droit d'aînesse, l'en priver sans motif suffisant, et, par-là, en faire un exemple du premier Shandy qui n'aurait pas été roulé dans sa chaise de poste par toute l'Europe, uniquement parce qu'il était un peu bête, c'eût été le traiter dix fois pis que n'aurait fait un Turc.

D'ailleurs l'affaire d'*Oxmoor* n'était pas sans difficulté.

La seule acquisition était un objet de plus de huit cents guinées; et ce n'était pas tout. Ce bien avait été quinze ans auparavant l'occasion d'un procès qui avait coûté à la famille huit cents autres guinées, sans compter la peine et le tourment.

Ajoutez à ces raisons que cette commune si belle, si attrayante, avait été jusque-là hontensement négligée. Malgré son voisinage de Shandy, malgré le droit que chacun avait de s'en occuper, comme d'un bien qui, n'étant à personne, appartenait nécessairement à tout le monde, cette pauvre commune avait été tellement abandonnée, qu'il y avait, disait Obadiah, de quoi faire saigner le cœur d'un galant homme qui en aurait connu la valeur, et qui se serait seulement promené sur ce malheureux terrain.

A dire vrai, personne n'en était directement responsable; et mon père aurait vu la chose avec indifférence, et ne se serait jamais occupé d'*Oxmoor*, sans ce maudit procès qui s'éleva à cause de ses limites, et qui lui fit prendre (sinon pour son intérêt, du moins pour son honneur) la ferme résolution d'acquérir cette portion de domaine, sitôt que l'occasion s'en présenterait; et l'occasion en était venue, ou jamais.

Cette parité de raisons et d'avantages dans les deux plus importans projets de mon père, était certainement marquée au coin du guignon. Mon père avait beau les peser ensemble, puis séparément, sous toutes leurs faces, et sous tous leurs rapports, consacrant des heures entières à des calculs pénibles, se livrant à la méditation la plus abstraite, lisant un jour des ouvrages d'agriculture, et des voyages le lendemain, se dépouillant de tout système et de toute passion, se consultant chaque jour avec mon oncle Tobie, argumentant avec Yorick, et résumant toute l'affaire d'*Oxmoor* avec Obadiah : rien au bout du compte ne paraissait si décidément en faveur de l'un, qui ne fût également en faveur de l'autre; les meilleurs argumens pouvaient s'appliquer à tous deux; les considérations étaient les mêmes des deux côtés; et les balances restaient dans un fatal équilibre.

On ne pouvait, par exemple, s'empêcher de convenir avec Obadiah que la commune d'*Oxmoor*, avec des soins bien entendus, et entre les mains de certaines gens, ferait certainement dans le monde une tout autre figure que celle qu'elle y avait jamais faite, et qu'elle y ferait jamais, si on la laissait à elle-même. Mais ces mêmes raisons n'étaient-elles pas strictement applicables à mon frère Robert?

A l'égard de l'intérêt, la question, je l'avoue, ne paraissait pas si indécise au premier coup d'œil. En effet, toutes les fois que mon père prenait la plume, et calculait l'unique dépense de brûler, fossoyer et enclore *Oxmoor*, et qu'il comparait cette dépense au profit certain qu'il en retirerait, le profit grossissait tellement sous sa main, que vous auriez juré que toute autre considération allait disparaître. Il était clair qu'il recueillerait, dès la première année, au moins cent mesures de raves à vingt livres, une excellente récolte de froment l'année suivante, et l'année d'après, cent (pour ne rien exagérer), mais, suivant toute vraisemblance, cent cinquante, sinon deux cents quartauts de pois et de fèves, et ensuite des patates sans fin. Mais alors, venant à penser que, pour manger des patates, il fallait se résoudre à laisser mon frère sans éducation, sa tête se troublait derechef; et finalement le vieux gentilhomme était dans un tel état d embarras, d'indécision et d'incertitude, comme il l'a souvent déclaré à mon oncle Tobie, qu'il ne savait, non plus que ses talons, ce qu'il avait à faire.

Il faut l'avoir éprouvé, pour concevoir quel tourment c'est pour un homme, de se sentir ainsi tiraillé par deux projets, tous deux également pressans, et tous deux entièrement opposés; car, sans compter le ravage qui en résulte nécessairement dans tout le système des nerfs, desquels la fonction, comme vous savez, est de conduire les esprits animaux, et les sucs les plus subtils, du cœur à la tête, et de la tête au cœur, on ne saurait croire l'effet prodigieux qu'une lutte si terrible opère sur les parties plus solides et plus grossières, détruisant l'embonpoint et anéantissant les forces du malheureux qui flotte ainsi entre deux projets qui le contrarient.

Mon père aurait infailliblement succombé sous ce malheur, comme il avait pensé faire sous celui de mon nom de baptême, sans un nouvel accident qui vint heureusement à son secours. Ce fut la mort de mon frère Robert.

Qu'est-ce, grands dieux ! que la vie d'un homme ? Une agitation perpétuelle, un passage continuel d'un chagrin à un autre ! Munissez-vous contre un malheur, vous restez en prise à mille autres.

CHAPITRE CLVIII.

Chapitre des choses.

Dès ce moment on doit me considérer comme l'héritier apparent de la famille Shandy, et c'est proprement ici que commence l'histoire de ma vie et de mes opinions. Malgré toute ma diligence et mon empressement, je n'ai fait encore que préparer le terrain sur lequel doit s'élever l'édifice ; et je prévois que l'édifice qui s'élèvera sera tel, que, depuis Adam, on n'en a jamais conçu ni exécuté un pareil.

Je veux reprendre haleine avant de commencer ; et dans cinq minutes je jette ma plume au feu, et avec elle la petite goutte d'encre épaisse qui est restée au fond du cornet. Mais dans ces cinq minutes j'ai dix choses à faire. J'ai une chose à nommer, une chose à regretter, une à espérer, une à promettre, une à faire craindre ; j'ai une chose à supposer, une chose à déclarer, une à cacher, une à choisir et une à demander. Ce chapitre, donc, je le *nomme* le chapitre des choses ; et mon prochain chapitre, si je vis, sera mon chapitre sur les moustaches, afin de garder une sorte de liaison dans mes ouvrages.

Et premièrement la chose que je *regrette*, c'est d'avoir été tellement pressé par la foule des événemens qui se sont trouvés devant moi, qu'il m'a été impossible, malgré tout le désir que j'en avais, de faire entrer dans cette partie de mon ouvrage les campagnes, et surtout les amours de mon oncle Tobie. L'histoire en est si originale, si *cervantique*, que si je puis parvenir à lui faire opérer sur les autres cervelles les mêmes effets qu'elle produit sur la mienne, je réponds que, pour cela seul, mon livre fera son chemin dans le monde, beaucoup mieux que son maître ne l'a jamais fait. O Tristram, Tristram ! quel moment fortuné ! amène-le seulement ; et la réputation qui t'attend comme auteur, effacera tous les malheurs que tu as éprouvés comme homme ; et tu triompheras d'un côté, si tu peux perdre de l'autre le souvenir et le sentiment de tes chagrins passés.

Ne soyez pas surpris de l'impatience que je témoigne pour arriver à ces amours. C'est le morceau le plus exquis de toute mon histoire. Et quand j'y serai parvenu, je serai peu délicat sur le choix des mots, et je m'embarrasserai peu des oreilles chatouilleuses qui pourraient s'en offenser. C'est la chose que j'avais à *déclarer*. Mais jamais je n'aurai fini en cinq minutes ! La chose que j'*espère*, mylords et messieurs, c'est que vous voudrez bien ne pas vous en choquer : autrement, je pourrais bien vous donner de quoi vous choquer tout de bon. L'histoire de ma Jenny, par exemple. Mais qu'est-ce que ma Jenny, et qu'est-ce que le bon et le mauvais côté d'une femme ? C'est la chose que je veux *cacher*. Je vous le dirai dans le chapitre qui suivra celui des boutonnières, et pas une ligne plus tôt.

Maintenant, madame, la chose que j'ai à vous *demander*, c'est comment va votre migraine ? mais ne me répondez point. Je suis sûr qu'elle est passée, et quant à votre santé, je sais qu'elle est beaucoup meilleure. On a beau dire, le vrai Shandéisme dilate le cœur et les poumons ; il facilite la circulation du sang et de tous les autres fluides, et fait mouvoir joyeusement et long-temps tous les ressorts de la vie.

Si l'on me donnait, comme à Sancho-Pança, un royaume à choisir, je ne chercherais ni la gloire ni les richesses ; je demanderais un royaume où l'on rît du matin au soir. Les passions bilieuses et mélancoliques, par le désordre qu'elles apportent dans le sang et dans les humeurs, sont ordinairement aussi contraires au corps politique qu'au corps

humain. Mais comme l'habitude de la vertu peut seule les contenir et les vaincre : « Seigneur! dirais-je à Dieu, faites que mes sujets soient toujours aussi sages qu'ils sont gais; et alors ils seront le peuple le plus heureux, et moi le plus heureux monarque de la terre. »

CHAPITRE CLIX.

Préambule.

Sans ces deux vigoureux petits bidets, montés par ce fou de postillon qui me mena de Stilton à Stamford, l'idée ne m'en serait jamais venue. Nous allions comme le vent. Il y avait une côte de trois milles et demi : nous touchions à peine la terre. C'était le mouvement le plus rapide, le plus impétueux! il se communiquait à ma cervelle. Mon cœur même y participait.

Tant de force et de vitesse dans deux petites haridelles, confondait tous les calculs de ma raison et de ma géométrie.

« Par le grand Dieu du jour! » m'écriai-je, en regardant le soleil et lui tendant les bras, par la portière de ma chaise, « je fais vœu, en rentrant chez moi, de brûler tous mes livres, et de jeter la clef de mon cabinet d'étude à quatre-vingt-dix pieds sous terre, dans le puits qui est derrière ma maison. »

Le coche de Londres me confirma dans cette résolution. Il suivait le même chemin que nous, avançant à peine, et lourdement traîné par huit colosses qui le guindaient à pas lents au haut de la côte. Il se traînait sur notre piste, et nous étions déjà bien loin. « Oui, je les brûlerai, m'écriai-je, je brûlerai jusqu'au dernier volume. Suivra le chemin battu qui voudra; je veux ou me frayer une nouvelle route, ou me tenir tranquille. »

La plupart de nos auteurs ressemblent trop au coche de Londres.

Dites-moi, messieurs, compterons-nous toujours la quantité pour tout, et la qualité pour rien?

Ferons-nous toujours de nouveaux livres, comme les apothicaires font de nouvelles drogues avec d'autres drogues toutes faites?

Ne ferons-nous jamais que nous traîner sur la même piste, toujours au même pas?

Passerons-nous éternellement notre vie à montrer les reliques des savans, comme les moines montrent les reliques des saints, sans pouvoir en obtenir un seul miracle?

Comment se fait-il que l'homme dont la pensée s'élance jusque dans les cieux, l'homme, la plus belle, la plus excellente et la plus noble des créatures, le miracle de la nature, comme l'appelle Zoroastre (dans son livre sur la nature de l'ame), le miroir de la présence divine, selon saint Chrysostôme, l'image de Dieu, suivant Moïse, le rayon de la divinité, comme dit Platon, la merveille des merveilles, suivant Aristote, comment, dis-je, se fait-il que l'homme se dégrade ainsi lui-même, en se vouant à une imitation servile?

O imitatores! dit Horace...mais je ne m'abaisserai point aux mêmes invectives que lui. Tout ce que je demanderai à Dieu, si cela peut se désirer sans péché, c'est que tout imitateur ou plagiaire anglais, français ou irlandais, fût puni par le farcin, et renfermé dans un hôpital assez vaste pour les contenir tous. C'est ce qui me conduit à l'affaire des moustaches; mais par quelle succession d'idées? en bonne foi, croyez-vous que je le sache?

Sur les moustaches.

De quoi diantre me suis-je avisé? Quelle promesse étourdie! Un chapitre sur les moustaches! le public ne le supportera jamais. C'est un public délicat. Mais je n'avais jamais lu le fragment que voici; je ne le croyais pas aussi scabreux : autrement, aussi sûrement que des nez sont des nez, et que des moustaches sont des moustaches, j'aurais louvoyé de manière à ne pas rencontrer ce dangereux chapitre.

Fragment.

. . . .
. . . .
. . . . « Je crois que vous dormez

« un peu, ma belle dame, » dit le vieux gentilhomme, en lui serrant doucement la main, comme il prononçait le mot *moustache*. « Changerons-nous de sujet? — Gardez-vous-en « bien, dit la vieille dame. Je vous écoute « avec le plus grand plaisir. » Alors, se penchant en arrière sur sa chaise, la tête appuyée sur le dossier, portant en même temps ses deux pieds en avant, et jetant un mouchoir de gaze sur son visage, elle le pria de continuer. Le vieux gentilhomme continua ainsi :

— Des *moustaches!* s'écria la reine de Navarre, en laissant tomber sa pelote de nœuds. — Oui, madame, des *moustaches*, dit la *Fosseuse*, en ramassant respectueusement les nœuds de la reine.

La voix de la *Fosseuse* était naturellement douce et moëlleuse, mais cependant distincte et articulée; et chaque lettre du mot *moustaches* avait frappé directement l'oreille de la reine de Navarre. — *Moustaches!* s'écria encore la reine, pouvant d'autant moins se persuader d'avoir bien entendu, qu'il s'agissait d'un de ses pages qu'elle voyait tous les jours. — *Moustaches*, répéta la *Fosseuse* une troisième fois. J'ose assurer votre majesté, continua la fille d'honneur, en prenant vivement l'intérêt du page, que dans toute la Navarre il n'y a pas aujourd'hui un cavalier qui possède une aussi belle paire..... — De quoi? s'écria Marguerite en souriant. — De *moustaches*, dit la *Fosseuse* avec une modestie infinie.

Le mot tint bon, malgré l'usage indiscret que la *Fosseuse* venait d'en faire; et on continua de s'en servir dans la meilleure compagnie du petit royaume de Navarre.

La *Fosseuse* l'avait déjà prononcé, non-seulement devant la reine, mais en plusieurs autres occasions à la cour, et toujours avec un accent qui renfermait quelque chose de mystérieux. Ce genre devait parfaitement réussir à la cour de Marguerite, qui, dans ce temps-là, était, comme on sait, un mélange de galanterie et de dévotion. Le mot *moustaches* fit donc une espèce de fortune, ou du moins il gagna justement autant qu'il perdit. Le clergé fut pour lui, les laïques contre, et les femmes... se partagèrent.

Il y avait dans ce temps-là à la cour de Navarre un jeune marquis *de Croix*, officier des gardes de la reine, qui, par sa mine, sa taille et sa tournure, se faisait remarquer des filles d'honneur, et attirait leur attention vers la terrasse, devant la porte du palais où la garde se montait.

Madame *de Beaussière* fut la première qui en devint éprise. La *Battarelle* suivit. C'était le plus beau temps pour faire l'amour, dont on ait gardé le souvenir en Navarre. Le jeune *de Croix* faisait toutes les conquêtes qu'il voulait. Il fit tourner successivement la tête à la *Guyol*, à la *Maronnette*, à la *Sabatière*, à toutes en un mot, excepté à la *Rebours* et à la *Fosseuse*. Celles-ci savaient à quoi s'en tenir sur son compte. *De Croix* avait donné mince opinion de lui à la *Rebours* dans une occasion essentielle; et la *Rebours* avait tout dit à la *Fosseuse*, dont elle était l'amie inséparable.

La reine de Navarre était assise un soir avec ses dames à une fenêtre qui faisait face à la porte du palais, comme *de Croix* traversait la cour. — Qu'il est beau! dit la *Beaussière*. — Qu'il a bon air! dit la *Battarelle*. — Qu'il est bien fait! dit la *Guyol*. — Montrez-moi, dit la *Maronnette*, un officier de la garde à cheval qui ait deux jambes comme celles-là! — Ou qui s'en serve si bien! dit la *Sabatière*. — Mais il n'a pas de *moustaches!* s'écria la *Fosseuse*. — Oh! pas l'apparence, dit la *Rebours*.

La reine s'en alla droit à son oratoire, pour méditer sur ce texte. Elle y rêva tout le long de la galerie. *Ave Maria*, dit-elle en s'agenouillant sur son prie-dieu, que veut dire la *Fosseuse* avec ses *moustaches?*

Toutes les filles d'honneur se retirèrent à l'instant dans leurs chambres. Des *moustaches!* dirent-elles en elles-mêmes, en fermant leur porte au verrou.

Madame *de Carnavalet* prit son chapelet. On ne l'aurait pas soupçonné sous son grand capuchon. De saint Antoine à sainte Ursule, il ne lui passa pas un saint par les doigts, qui n'eût des *moustaches*. Saint François, saint Dominique, saint Benoît, saint Basile, sainte Brigitte, tous avaient des *moustaches*.

Madame *de Beaussière* brouilla toutes ses

idées à force de commentaires. Elle monta sur son palefroi, et se fit suivre par son page. Un régiment vint à défiler.....

Madame *de Beaussière* passa son chemin.

« Un denier, un seul denier! cria l'ordre « de la Merci; secourez ces pauvres captifs, « qui gémissent loin de vous, et qui tournent « les yeux vers le ciel et vers vous, pour ob- « tenir leur rachat. »

Madame *de Beaussière* passa son chemin.

« Ayez pitié du malheureux, ma bonne « dame, dit un vieillard vénérable à cheveux « blancs, tenant dans ses mains desséchées « une petite tasse de bois cerclée de fer; je « demande pour l'infortuné, pour une pri- « son, pour un hôpital. Ma bonne et chari- « table princesse, c'est pour un vieillard, « pour des noyés, pour des brûlés. J'appelle « Dieu et tous ses anges à témoins. C'est pour « couvrir celui qui est nu, pour soulager « celui qui est malade et affligé. »

Madame *de Beaussière* passa son chemin.

Un parent dans la misère se prosterna jusqu'à terre.

Madame *de Beaussière* passa son chemin.

Il courut tête nue à côté du palefroi, en la priant, en la conjurant par les premiers liens de l'amitié, de l'alliance, de la parenté: « Ma cousine! ma sœur! ma tante! ma mère! « au nom de la vertu! pour l'amour de vous! « pour l'amour de moi! pour l'amour de Jé- « sus-Christ! souvenez-vous de moi, ayez « pitié de moi! »

Madame *de Beaussière* passa son chemin. Elle s'arrêta à la fin. — Prenez mes *moustaches*, dit-elle à son page. Le page prit son palefroi. Elle mit pied à terre sur la terrasse.

Quand la cour fut rassemblée le soir, ce fut à qui parlerait, ou plutôt à qui ne parlerait pas des *moustaches*. La *Fosseuse* tira une aiguille de sa tête, et se mit à dessiner le contour d'une petite moustache sur un côté de sa lèvre supérieure, et remit l'aiguille à la *Rebours*. La *Rebours* secoua la tête. Madame *de Carnavalet* soupira: c'était elle qui avait donné des *moustaches* à sainte Brigitte.

Madame *de Beaussière* toussa trois fois dans son manchon. La *Guyot* sourit. — Fi! dit madame *de Beaussière*. La reine de Navarre comprit enfin l'énigme, et passa son doigt sur ses yeux, avec un geste qui voulait dire: je vous entends bien.

« Et qu'entendait-elle? dit la vieille dame, « en soulevant sa gaze, et regardant le vieux « Gentilhomme. »

« — Ce que vous entendez vous-même, ré- « pondit le vieux gentilhomme; » et il continua de lire.

— Toutes ces conversations, loin d'être favorables au mot *moustaches*, préparaient sa ruine. La *Fosseuse* lui avait porté le premier coup; il s'était pourtant soutenu, et pendant quelques mois il fit une assez belle résistance; mais, au bout de ce terme, le jeune marquis *de Croix* ayant été forcé de quitter la Navarre, faute de *moustaches*, le mot devint bientôt indécent, et ne tarda pas à être entièrement hors d'usage.

Les meilleurs termes du meilleur langage de la meilleure compagnie peuvent être exposés à la même disgrâce. Il ne faut qu'un esprit mal fait pour exciter tous les esprits. Le curé d'Estelle écrivit dans le temps un gros livre sur les équivoques, afin de prémunir les Navarrois contre leur danger.

« Tout le monde ne sait-il pas, dit le curé « d'Estelle à la fin de son ouvrage, que les « *nez* ont éprouvé, il y a quelques siècles, « dans la plus grande partie de l'Europe, le « même sort que les *moustaches* éprouvent « aujourd'hui dans le royaume de Navarre? « Le mal, à la vérité, ne s'étendit pas alors « plus loin. Mais les *oreilles* n'ont-elles pas « couru depuis le même risque? Vingt autres « mots différens, les *hauts-de-chausse*, les *fi-* « *chus*, les *boutonnières*, le nom même qu'on « donne à nos chevaux de poste ne sont-ils « pas encore au moment de leur ruine? La « chasteté, par sa nature, la plus douce des « vertus, la chasteté, si vous lui laissez une « liberté absolue, deviendra la plus tyranni- « que des passions.

« Que vos cœurs cessent d'être corrompus, « s'écriait le curé d'Estelle; et vos oreilles « ne trouveront plus d'expressions indécen- « tes. »

CHAPITRE CLX.

Peine perdue.

Mon père était occupé à calculer les frais de poste du voyage de mon frère Robert, de Calais à Paris, et de Paris à Lyon, au moment même où il reçut la lettre qui lui apportait la nouvelle de sa mort. C'était un voyage à tous égards bien malencontreux, et dont mon père avait bien de la peine à venir à bout. Il l'avait cependant à peu près achevé, quand Obadiah ouvrit brusquement la porte pour lui dire qu'il n'y avait plus de levûre dans la maison. « Monsieur veut-il, demanda Obadiah, que je prenne demain de grand matin le cheval de carrosse, et que j'en aille chercher? — De tout mon cœur, dit mon père sans interrompre son voyage; prends le cheval de carrosse et laisse-moi en repos. — Mais, dit Obadiah, il lui manque un fer.

— « Un fer! pauvre créature, dit mon oncle Tobie! — Eh bien, dit brusquement mon père, prends l'Écossais. — Il ne veut pas souffrir la selle, dit Obadiah. — Je crois qu'il a le diable au corps, dit mon père; prends donc le patriote, et ferme la porte. — Le patriote est vendu, dit Obadiah. — Vendu, s'écria mon père! Voila de vos tours, monsieur le drôle, continua-t-il en s'adressant à Obadiah, quoique avec le visage tourné vers mon oncle Tobie! — Monsieur doit se rappeler, dit Obadiah, qu'il m'a ordonné de le vendre au mois d'avril dernier. — Eh bien! s'écria mon père, pour votre peine, vous irez à pied. — C'est tout ce que je demandais, dit Obadiah en fermant la porte.

« — Ah! quel tourment dit mon père! »

Et il reprenait déjà son calcul, quand Obadiah vint encore l'interrompre. « Comment monsieur veut-il que j'aille à pied? dit Obadiah : toutes les rivières sont débordées. »

Jusque-là, mon père qui avait devant lui une carte de Samson, et un livre de poste, avait gardé trois doigts sur la tête de son compas, dont une pointe était posée sur Nevers. C'était la dernière poste pour laquelle il eût payé; et il se proposait de reprendre de là son calcul et son voyage, aussitôt qu'Obadiah aurait quitté la chambre. Mais il ne put tenir à cette seconde entrée d'Obadiah, qui rouvrit la porte pour mettre tout le pays sous l'eau. Il laissa aller son compas, ou plutôt, avec un mouvement de colère, il le jeta sur la table; et alors tout ce qui lui restait à faire, c'était de revenir à Calais comme bien d'autres, aussi sage qu'il en était parti.

Enfin, quand la lettre fatale arriva, mon père, à l'aide de son compas, d'enjambées en enjambées, était revenu à ce même gîte de Nevers. Il fit signe à mon oncle Tobie de voir ce que contenait la lettre. « Avec votre permission, monsieur Samson, » s'écria mon père, en frappant la table tout au travers de Nevers avec son compas, « il est dur, monsieur Samson, pour un gentilhomme anglais et pour son fils, d'être ramenés deux fois dans un jour à une bicoque comme Nevers. Qu'en penses-tu, Tobie? ajouta mon père d'un air enjoué. — A moins, dit mon oncle Tobie, que ce ne soit une ville de garnison; car en ce cas... Mon père sourit. — Lis, lis cette lettre, mon cher Tobie, dit mon père. » Et tenant toujours son compas sur Nevers d'une main, et son livre de poste de l'autre, lisant d'un œil, écoutant d'une oreille, et les deux coudes appuyés sur la table, il attendit que mon oncle Tobie eût achevé la lettre qu'il lisait entre ses dents. . . . .

— « O ciel! il est parti, s'écria mon oncle Tobie! — Qui? quoi? s'écria mon père. — Mon neveu, dit mon oncle Tobie. — Comment! mon fils! sans permission? sans argent? sans gouverneur? — Hélas, mon cher frère! il est mort, dit mon oncle Tobie. — Mort! s'écria mon père, sans avoir été malade? — Le pauvre garçon! dit mon oncle Tobie, en baissant la voix, et avec un profond soupir! le pauvre garçon! il a bien été assez malade, puisqu'il en est mort. »

Nous lisons dans Tacite, que, lorsqu'Agrippine apprit la mort de Germanicus, ne pou-

vant modérer la violence de sa douleur, elle quitta brusquement son ouvrage. Mon père, au contraire, frappa une seconde fois de son compas sur Nevers, mais beaucoup plus fort que la première. Quels effets différens produits par la même cause! et mêlez-vous après cela de raisonner sur l'histoire.

Ce que fit ensuite mon père, mérite, à mon avis, un chapitre particulier.

CHAPITRE CLXI.

Pensées sur la mort.

C'est un des moralistes anciens, Platon, Plutarque ou Sénèque, Xénophon ou Epictète, Théophraste ou Lucien, ou quelqu'un d'une date plus moderne, Cardan ou Budée, Pétrarque ou Stelle; peut-être même est-ce quelque père de l'église, saint Augustin, saint Cyprien ou saint Bernard;... mais enfin c'est un de ceux-là qui nous apprend, qui nous assure qu'il existe en nous je ne sais quel penchant naturel et irrésistible, lequel nous porte à pleurer la mort de nos amis et de nos enfans. Celui-là, quel qu'il soit, connaissait bien le cœur humain.

Et Sénèque a dit quelque part que de pareils chagrins se dissipaient mieux par la voie des larmes, que par toute autre.

Aussi trouverons-nous que David a pleuré son fils Absalon, Adrien son Antinoüs, Niobé ses enfans, et qu'Apollodore et Criton ont tous deux versé des larmes pour Socrate, avant sa mort.

Mon père ne prit exemple ni sur les anciens, ni sur les modernes, et se gouverna d'une façon toute particulière.

On vient de voir que les Hébreux pleuraient ainsi que les Romains. On prétend que les Lapons s'endorment quand ils sont dans l'affliction; les Allemands, dit-on, s'enivrent; et l'on sait que les Anglais se pendent. Mon père ne pleura, ni ne s'endormit, ni ne s'enivra, ni ne se pendit; il ne jura, ni ne maudit, ni n'excommunia, ni ne chanta, ni ne siffla: que fit-il donc de sa douleur?

Il vint toutefois à bout de s'en débarrasser. Mais souffrez, monsieur, que j'insère ici une petite histoire.

Quand Cicéron perdit sa chère fille Tullia, il n'écouta d'abord que son cœur, et modula sa voix sur la voix de la nature. *O ma Tullia! s'écriait-il, ô ma fille! mon enfant! O Dieux! Dieux! j'ai perdu ma Tullia! Par tout je crois voir encore ma Tullia. Je crois l'entendre, je crois lui parler.* Mais, dès qu'il eut ouvert les trésors de la philosophie, dès qu'elle lui eut appris la quantité de choses excellentes qu'il y avait à dire sur ce sujet, « on ne saurait croire, dit ce grand orateur, combien, en un instant, je me trouvai heureux et consolé. »

Mon père était aussi vain de son éloquence, que Cicéron pouvait l'être de la sienne; et je commence à croire qu'il avait raison. L'éloquence était en vérité son fort; c'était son faible aussi. Son fort, car la nature l'avait fait naître éloquent; son faible, car il en était dupe à toute heure.

Excepté dans ce qui contrariait trop fort ses systèmes, dès que mon père trouvait une occasion de déployer ses talens, ou de dire quelque chose de sage, de spirituel ou de fin, il était souverainement heureux. Un événement agréable qui ne lui laissait rien à dire, ou un événement fâcheux sur lequel il trouvait à parler, revenaient à peu près au même pour lui. Bien plus, si l'accident n'était que comme cinq, et le plaisir de parler comme dix, mon père y gagnait moitié pour moitié, et préférait l'accident.

Ce fil servira à débrouiller ce qui autrement semblerait contradictoire dans le caractère de mon père. Il expliquera comment, dans les petites impatiences qui naissaient des négligences inévitables, ou des étourderies de ceux qui le servaient, sa colère, ou plutôt la durée de sa colère, était toujours à rebours de toutes les conjectures.

Il avait une petite jument favorite, dont il souhaitait beaucoup d'avoir de la race. Il l'avait confiée à un très-beau cheval arabe, et il avait destiné à son usage le poulain qui devait en naître. Mon père était ardent dans ses projets. Tous les jours il parlait de son cheval futur avec une confiance, une sécurité aussi entières que s'il eût été déjà dressé, bridé, sellé, et devant sa porte, tout prêt à être

monté. Il défiait d'avance mon oncle Tobie à la course. Au bout du terme, la jument fit un mulet, et le plus laid mulet qu'il y eût en son espèce.

Il y avait sûrement de la faute d'Obadiah. Ma mère et mon oncle Tobie s'attendaient que mon père allait l'exterminer, et que sa colère et ses lamentations n'auraient point de fin. — « Regardez, coquin que vous êtes, s'écriait mon père, en montrant le mulet; regardez ce que vous avez fait. — Ce n'est pas moi, dit Obadiah. — Eh ! qu'en sais-je? répliqua mon père. »

Le triomphe étincela dans les yeux de mon père à cette repartie; tout son visage s'épanouit, et Obadiah n'en entendit plus reparler.

Revenons à la mort de mon frère.

La philosophie a beaucoup de belles choses à dire sur tous les sujets. Elle en a un magasin sur la mort. Mais comme elles se jetaient toutes à la fois dans la tête de mon père, l'embarras aurait été de bien choisir, et d'en faire un tout également pompeux et bien assorti. Mon père les prit comme elles vinrent.

« Tout doit mourir, mon cher frère. C'est un accident inévitable. C'est le premier statut de la grande charte. C'est une loi éternelle du parlement. Tout doit mourir.

« Si mon fils n'était pas mort, ce serait le cas de s'étonner, et non pas de ce qu'il est mort.

« Les monarques et les princes dansent le même branle que nous.

« Mourir est la grande dette et le tribut qu'il faut payer à la nature. Les tombes et les monumens, destinés à perpétuer notre mémoire, le paient eux-mêmes; et les pyramides, les plus orgueilleuses de toutes celles que l'art et les richesses ont élevées, ont aujourd'hui perdu leur sommet, et n'offrent plus au voyageur qu'un amas de débris mutilés. (Mon père trouvait qu'il s'exprimait avec facilité, et poursuivit.) Les cités et les villes, les provinces et les royaumes, n'ont-ils pas leurs périodes? et ne viennent-ils pas eux-mêmes à décliner, quand les principes et les pouvoirs qui, au commencement les cimentèrent et les réunirent, ont achevé leurs évolutions?

— Frère Shandy, dit mon oncle Tobie, quittant sa pipe au mot *évolutions*... — *révolutions*, j'ai voulu dire, reprit mon père. Par le ciel! frère Tobie, j'ai voulu dire *révolutions*. *Evolutions* n'a pas de sens. — Il a plus de sens que vous ne croyez, dit mon oncle Tobie. — Mais, s'écria mon père, il n'y a du moins pas de sens à couper le fil d'un pareil discours, et dans une pareille occasion. De grâce, frère Tobie, continua-t-il en lui prenant la main, je t'en prie, frère, je t'en prie, ne m'interromps pas dans cette crise. Mon oncle Tobie remit sa pipe dans sa bouche.

« Où sont Troye et Mycènes, et Thèbes et Délos, et Persépolis et Agrigente? continua mon père, en ramassant son livre de poste qu'il avait laissé tomber. Que sont devenues, frère Tobie, Ninive et Babylone, Cizicum et Mitylène? Les plus belles villes qu'ait jamais éclairées le soleil, maintenant ne sont plus; leurs noms seulement sont demeurés; et ceux-ci (car déjà plusieurs d'entr'eux s'écrivent incorrectement) s'en vont eux-mêmes par lambeaux; et dans le laps du temps ils seront oubliés et enveloppés avec toutes choses dans la nuit éternelle. Le monde lui-même, frère Tobie, le monde lui-même finira.

« A mon retour d'Asie, dans ma traversée d'Égine à Mégare (dans quel temps donc? pensa mon oncle Tobie), je jetai les yeux autour de moi. Égine restait derrière, Mégare était devant, Pirée à main droite, et Corinthe à main gauche. Que de villes jadis florissantes, et maintenant couchées dans la poussière! Hélas! hélas! dis-je en moi-même, quel homme pourrait permettre à son ame de se troubler pour la perte d'un enfant, quand il voit de telles merveilles honteusement ensevelies? Ressouviens-toi, me dis-je encore à moi-même, ressouviens-toi que tu es homme. »

Mon oncle Tobie ne s'aperçut pas que ce dernier paragraphe était l'extrait d'une lettre, que Servius Sulpicius écrivait à Cicéron, pour le consoler de la mort de sa fille. Mon bon oncle était aussi peu versé dans les fragmens de l'antiquité, que dans toute autre branche de littérature; et comme mon père, dans le temps de son commerce de Turquie,

avait fait trois ou quatre voyages au Levant, mon oncle Tobie conclut tout naturellement qu'il avait poussé ses courses jusqu'en Asie par l'Archipel; et de là sa traversée d'Égine à Mégare, et le reste.

Cette conjecture n'avait rien d'étrange, et tous les jours un critique entreprenant bâtit bien d'autres histoires sur de pires fondemens. — Et je vous prie, frère, dit mon oncle Tobie, quand mon père eut fini, je vous prie, dit-il, en appuyant le bout de sa pipe sur la main de mon père; en quelle année de notre Seigneur cela s'est-il passé? — Innocent! dit mon père, c'était quarante ans avant Jésus-Christ.

Mon oncle Tobie n'avait que deux suppositions à faire, ou que son frère était le Juif-errant, ou que le malheur avait dérangé sa cervelle. — Puisse le Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, le protéger et le guérir! dit mon oncle Tobie, en priant en silence pour mon père, avec les larmes aux yeux.

Mon père attribua ses larmes au pouvoir de son éloquence, et poursuivit sa harangue avec un nouveau courage.

— « Il n'y a pas, frère Tobie, une aussi grande différence que l'on s'imagine entre le bien et le mal. (Ce bel exorde, soit dit en passant, n'était pas propre à guérir les soupçons de mon oncle Tobie.) Le travail, la tristesse, le chagrin, la maladie, la misère et le malheur, sont le cortége ordinaire de la vie. — Grand bien leur fasse! dit en lui-même mon oncle Tobie.

— « Mon fils est mort! il ne pouvait mieux faire. Il a jeté l'ancre à propos au milieu de la tempête.

« Mais il nous a quittés pour jamais. Eh bien! il a échappé à la main du barbier avant d'être chauve; il a quitté la fête avant d'être repu, le banquet avant d'être ivre.

« Les Thraces pleuraient quand un enfant venait au monde... (Ma foi! dit mon oncle Tobie, nous ne leur ressemblons pas mal; témoin la naissance de Tristram.) Et ils se réjouissaient quand un homme mourait. Ils avaient raison. La mort ouvre la porte à la renommée et la ferme à l'envie. Elle brise les chaînes du captif; il a rempli sa tâche: il est libre.

« Montrez-moi un homme qui connaisse la vie et qui craigne la mort; et je vous montrerai un prisonnier qui craint sa liberté.

« Nos besoins, mon cher frère Tobie, ne sont que des maladies. Ne vaudrait-il pas mieux en effet n'avoir pas faim, que d'être forcé de manger? n'avoir pas soif, que d'être forcé de boire?

« Ne vaudrait-il pas mieux être tout d'un coup délivré des soucis, de la fièvre, de l'amour, de la goutte, et de tous les autres maux de la vie, que d'être comme un voyageur qui arrive fatigué tous les soirs à son auberge, forcé d'en repartir tous les matins?

« Ce sont les gémissemens et les convulsions, frère Tobie, ce sont les larmes qu'on verse dans la chambre d'un malade, ce sont les médecins, les prêtres, et tout l'appareil de la mort, qui rendent la mort effrayante. Otez-en le spectacle, qu'est-ce qui reste? »

— Elle est préférable dans une bataille, dit mon oncle Tobie. Il n'y a là ni cercueil, ni silence, ni deuil, ni pompe funèbre. Elle est réduite à rien.

— Préférable dans une bataille! mon cher frère Tobie, dit mon père en souriant. (Il avait entièrement oublié mon frère Robert.) Va, elle n'est pas mauvaise nulle part. Car enfin, frère Tobie, remarque bien. Tant que nous sommes, la mort n'est pas encore; et, quand elle est, nous ne sommes plus. Mon oncle Tobie quitta sa pipe pour examiner la proposition. Mais l'éloquence de mon père était trop rapide pour s'arrêter par aucune considération. Il entraîna les idées de mon oncle Tobie malgré lui.

« Pour nous affermir dans notre mépris de la mort, continua mon père, il est à propos de remarquer le peu d'altération que ses approches ont produit d ns les grands hommes.

« Vespasien mourut sur sa chaise percée, en disant un bon mot, Galba en prononçant une maxime, Septime Sévère en faisant un compliment. »

— J'espère qu'il était sincère, dit mon oncle Tobie. — C'était à sa femme, dit mon père.

CHAPITRE CLXII.

Nouveau genre de mort.

Et finalement, car de toutes les anecdotes que l'histoire peut fournir sur ce sujet, celle-ci sans contredit est la plus frappante, elle couronne toutes les autres.

« Cornélius Gallus le préteur... » — Mais j'ose assurer, frère Tobie, que vous l'avez lu. — J'ose assurer que non, dit mon oncle Tobie. — Eh bien, dit mon père, il mourut dans les bras d'une femme.

— Au moins, dit mon oncle Tobie, si c'était de la sienne, il n'y avait pas de péché. — Ma foi! dit mon père, c'est plus que je n'en sais.

CHAPITRE CLXIII.

Ma mère est aux écoutes.

Ma mère traversait le corridor vis-à-vis la porte de la salle, au moment où mon père prononçait le mot femme. Il était assez simple qu'elle en fût frappée; et elle ne douta point qu'elle ne fût le sujet de la conversation. Elle mit donc un doigt en travers sur sa bouche, retint sa respiration, et, par une inflexion du cou, alongeant et baissant la tête, non pas vis-à-vis la porte, mais de côté, de sorte que son oreille se trouvait sur la fente, elle se mit à écouter de tout son pouvoir.

L'esclave qui écoute, avec la déesse du silence derrière lui, n'aurait pu fournir une plus belle idée à un artiste.

Je vais la laisser dans cette attitude pendant cinq minutes, jusqu'à ce que j'aie ramené les affaires de la cuisine (ainsi que Rapin Thoiras ramène les affaires de l'église) au même point.

CHAPITRE CLIV.

Parallèle de deux orateurs.

A proprement parler, l'intérieur de notre famille était une machine simple et composée d'un petit nombre de roues. Mais ces roues étaient mises en mouvement par tant de ressorts différens; elles agissaient l'une sur l'autre avec une telle variété de principes et d'impulsions étranges, que la machine, quoique simple, avait tout l'honneur et même les avantages d'une machine compliquée. On pouvait y remarquer presque autant de mouvemens particuliers que dans la mécanique intérieure d'une pendule à secondes.

Parmi ces mouvemens il y en avait un, et c'est celui dont je parle, qui peut-être n'était pas, à tout prendre, aussi singulier que beaucoup d'autres, mais dont l'effet était tel, qu'il ne pouvait se passer dans le salon aucune motion, querelle, harangue, dialogue, projet ou dissertation, que sur-le-champ il n'y en eût la copie, le pendant, la parodie, dans la cuisine.

Pour entendre ceci, il faut savoir que toutes les fois que quelque message extraordinaire ou quelque lettre arrivait au salon, ou que l'entrée d'un domestique semblait interrompre la conversation, et qu'on avait l'air d'attendre qu'il fût sorti pour la continuer, ou que l'on apercevait quelque apparence de nuage sur le front de mon père ou de ma mère; enfin, dès que l'on supposait que l'affaire qui se traitait dans le salon, valait la peine qu'on l'écoutât, la règle était de ne pas fermer entièrement la porte, et de la laisser tant soit peu entr'ouverte, de trois ou quatre lignes seulement, précisément comme ma mère la trouva en passant dans le corridor. Le mauvais état des gonds (état auquel on se donnait bien garde de remédier) servait de prétexte et d'excuse à cette manœuvre, laquelle se répétait aussi souvent qu'il était nécessaire. On laissait donc un passage, non pas aussi large à la vérité que celui des Dardanelles, mais suffisant pour qu'on pût apprendre par ce moyen tout ce qu'il était intéressant de savoir, et éviter par-là à mon père l'embarras de gouverner lui-même sa maison.

Ma mère en profita dans cette occasion. Obadiah en avait fait autant, après avoir laissé sur la table la lettre qui apportait la nouvelle de la mort de mon frère. De sorte qu'avant que mon père fût revenu de sa surprise, et eût commencé sa harangue, Trim,

debout dans la cuisine, s'était mis à pérorer sur le même sujet.

Il y a tel curieux, de ceux qui aiment à observer la nature, qui, s'il eût eu en sa possession toutes les richesses de Job, en aurait donné la moitié avec plaisir, pour entendre le caporal Trim et mon père, deux orateurs si opposés par la nature et leur éducation, haranguer sur la même tombe.

Mon père, homme prodigieusement instruit, à l'aide d'une mémoire sûre et d'une lecture immense, à qui tous les grands philosophes de l'antiquité étaient familiers, citant sans cesse Caton, Sénèque, Epictète;

Le caporal, avec rien, ne se souvenant de rien, n'ayant rien lu que son livre de revue, et n'ayant de grands noms à citer que ceux qui étaient contenus dans le contrôle de sa compagnie.

L'un, procédant de période en période, par métaphore et par allusion, et frappant l'imagination de l'auditeur, comme doit faire tout bon orateur, par l'agrément et les charmes de ses peintures et de ses images;

L'autre, sans esprit ni antithèse, sans métaphore ni allusion, sans aucune ressource de l'art, instruit par la nature, conduit par la nature, allant droit devant lui comme la nature le menait; et la nature le menait au cœur. O Trim! si le ciel eût voulu que tu eusses un meilleur historien..... s'il l'eût voulu... ton historien aurait roulé carrosse.

CHAPITRE CLXV.

Trim monte en chaire.

— Notre jeune maître est mort à Londres, dit Obadiah.

Une robe de chambre de satin vert de ma mère, qui avait déjà été décrassée deux fois, fut la première idée que l'exclamation d'Obadiah excita dans l'esprit de Suzanne. — Eh bien, dit Suzanne, nous allons tous être en deuil.

Divin Locke, où es-tu? et se peut-il que tu manques l'occasion d'écrire un si beau chapitre sur l'imperfection des mots? Le mot *deuil*, quoique prononcé par Suzanne elle-même, manqua son objet, et n'excita pas en elle une seule idée teinte de noir ou de gris. Tout était vert: elle ne voyait que la robe de chambre de satin vert.

— Oh! ma pauvre maîtresse en mourra! s'écria Suzanne; et déjà elle voyait défiler toute la garde-robe de ma mère. Quelle procession! son damas rouge, ses toiles de Perse, ses lustrines jaunes et blanches, son taffetas brun, ses bonnets de dentelle, ses manteaux de lit et ses consolantes jupes de dessous. Elle n'oubliait pas un chiffon.—Non, disait Suzanne, ma maîtresse ne les reverra jamais.

Nous avions un pataud de marmiton qui faisait le facétieux; mon père le gardait, je pense, à cause de sa bêtise. Il avait été toute l'automne aux prises avec une hydropisie.— Notre jeune maître est mort! dit Obadiah; il est mort bien certainement. — Et moi, je ne le suis pas, dit le marmiton.

— Voici de fâcheuses nouvelles, Trim, cria Suzanne, en essuyant ses yeux au moment où Trim entra dans la cuisine; notre jeune maître Robert est mort et enterré. (L'enterrement était un embellissement de la façon de Suzanne.) Nous allons être tous en deuil, ajouta Suzanne.

— J'espère que non, dit Trim. — Vous espérez que non, reprit vivement Suzanne. (L'idée du deuil ne faisait pas sur la tête de Trim la même impression que sur celle de Suzanne.) — J'espère, dit Trim, expliquant sa pensée, j'espère en Dieu que la nouvelle n'est pas vraie. — J'ai entendu lire la lettre de mes deux oreilles, dit Obadiah, et nous allons avoir une rude besogne pour défricher *Oxmoor*. — Oh! il est bien mort, dit Suzanne. — Aussi sûr que je suis en vie, dit le marmiton.

— Eh bien! dit Trim, en poussant un soupir, je le regrette de tout mon cœur et de toute mon ame. Pauvre créature! pauvre garçon! pauvre gentilhomme!

— Il était en vie à la Pentecôte dernière, dit le cocher.—A la Pentecôte! hélas! s'écria Trim, en étendant le bras droit, et prenant sur-le-champ la même attitude dans laquelle il avait lu le sermon. Eh! que fait la Pentecôte, Jonathan? (C'était le nom du cocher.)

Que fait le temps de Pâques, ou toute autre saison de l'année? Nous voilà tous ici, continua le caporal (en frappant perpendiculairement le plancher du bout de sa canne, pour donner une idée de stabilité et de force), nous voilà tous ici, et en un moment (ouvrant la main et laissant tomber son chapeau), nous ne sommes plus.

Cette image était infiniment frappante. Suzanne fondit en larmes. Nous ne sommes pas des plantes ni des pierres. Jonathan, Obadiah, la cuisinière, tout pleura. Le pataud de marmiton lui-même, qui écurait un chaudron sur ses genoux, se sentit ému. Toute la cuisine se pressa autour du caporal.

Or, comme je vois clairement que là constitution de l'Église et de l'état, ou du moins leur durée, peut-être la durée du monde entier, ou, ce qui revient au même, la distribution et la balance de la propriété et du pouvoir, vont dépendre de la manière dont l'on saisira l'éloquence de ce geste du caporal, je vous demande votre attention, messieurs, pour une dixaine de pages, et je vous les donne à reprendre dans tout autre endroit de l'ouvrage, pour dormir tout à votre aise.

J'ai dit que nous n'étions ni des plantes, ni des pierres, et j'ai bien dit; mais j'aurais dû ajouter que nous n'étions pas des anges. Hélas! que nous sommes loin de cet état de perfection! Nous sommes des hommes grossiers, enveloppés dans la matière, et gouvernés par nos idées, qui le sont elles-mêmes par nos sens; et je rougis de dire à quel point va cette influence secrète. Mais de tous nos sens, je ne crains pas d'affirmer que la vue (quoique je sache très-bien que la plupart de nos philosophes soient pour le toucher), que la vue, dis-je, est celui qui a le commerce le plus intime avec l'ame, qui frappe davantage l'imagination, et qui lui laisse des impressions plus profondes. Son influence surpasse et détruit toutes les autres. Horace l'a dit avant moi : *Segnius irritant*, etc.

Appliquons ces réflexions à la chute du chapeau de Trim.

Nous voilà tous ici, et en un moment nous ne sommes plus.

Cette phrase n'avait rien de bien saillant. C'était une de ces vérités triviales à force d'être connues, et telles qu'on nous en débite tous les jours. Et si Trim ne s'en fût pas plus reposé sur son chapeau que sur son éloquence, il n'aurait produit aucun effet.

Nous voilà tous ici, continua le caporal, *et en un moment*... (laissant tomber perpendiculairement son chapeau, et s'arrêtant avant d'achever), *en un moment nous ne sommes plus*. Le chapeau tomba comme si c'eût été une masse de plomb, rien ne pouvant mieux exprimer l'idée de la mort, dont ce chapeau était comme la figure et le type. La main de Trim sembla se paralyser, le chapeau tomba mort, Trim resta les yeux fixés dessus, comme sur un cadavre. Et Suzanne fondit en larmes.

Or, il y a mille, dix mille, et comme la matière et le mouvement sont infinis, dix mille fois, dix mille manières, dont un chapeau peut tomber à terre sans produire aucun effet.

Si Trim l'eût jeté avec force ou colère, avec négligence ou maladresse; s'il l'eût jeté devant lui, ou de côté, ou en arrière, ou dans une autre direction quelconque, ou si, en lui donnant la meilleure direction possible, il l'eût laissé tomber d'un air gauche, hébété, effaré; enfin si, pendant ou après la chute, Trim n'eût pas eu l'expression de tête et l'attitude qui devait l'accompagner, tout était manqué, et l'effet du chapeau sur le cœur était perdu.

O vous qui gouvernez ce grand univers et ses grands intérêts avec les machines de l'éloquence! vous qui tenez dans vos mains la clef des cœurs, qui les échauffez, et les refroidissez, et les adoucissez, et les amollissez à votre gré!

Vous qui tournez et retournez les passions avec cette grande manivelle, et qui, par ce moyen, conduisez les hommes où il vous plaît!

Vous, enfin, qui menez, (et pourquoi pas aussi) vous qui êtes menés comme des dindons au marché, avec un bâton et un chaperon rouge!... méditez, méditez, je vous en prie, sur le vieux chapeau de Trim!

CHAPITRE CLXVI.

Sur les vieux chapeaux.

Un moment. J'ai un petit compte à régler avec le lecteur, avant que Trim continue sa harangue. J'aurai fini en deux minutes.

Parmi plusieurs petites dettes que j'ai contractées avec le public, et dont je m'acquitterai à mesure que leur tour viendra, je confesse que je snis en retard pour deux *item;* un chapitre snr les femmes de chambre et les boutonnières. Je m'y suis engagé dans la première partie de mon ouvrage, et l'on pourrait me reprocher de manquer à ma parole. Mais plusieurs personnes vénérables du clergé m'ayant représenté que deux sujets pareils, surtout aussi rapprochés l'un de l'autre, pouvaient mettre la morale en danger, j'ai cru devoir déférer à leurs remontrances. Je supplie donc qu'on veuille bien me faire grâce du chapitre sur les femmes de chambre et les boutonnières, et recevoir à sa place celui-ci, lequel n'est autre chose qu'un chapitre sur les soubrettes, les robes de chambre et les vieux chapeaux.

Trim ramassa le sien, le mit sur sa tête, et reprit ensuite son discours sur la mort, en la manière et la forme qui suit.

CHAPITRE CLXVII.

Trim continue.

Pour nous, Jonathan, qui ne connaissons ni la peine ni le besoin, nous qui vivons ici au service des deux meilleurs maîtres (j'en excepte seulement pour ma part le roi Guillaume, que j'ai eu l'honneur de servir, tant en Irlande qu'en Flandre), pour nous, dis-je, qu'est-ce qne l'intervalle de la Pentecôte à Noël? C'est bien peu de chose, ce n'est rien. Mais pour ceux, Jonathan, qui savent ce que c'est que la mort, qui savent quel ravage, quel carnage elle peut faire, avant qu'on ait seulement le temps d'y songer, c'est comme un siècle entier. O Jonathan! quel est le bon cœur qui ne saignerait pas, voyant combien de braves gens, qui se tenaient aussi droits et aussi fermes que nous (le caporal se redressa), et que la mort a abattus dans cet intervalle qui nous semble si court? Et crois-moi, Suzanne, ajouta le caporal en se tournant vers elle, dont les yeux nageaient dans l'eau, avant que l'année ait achevé son tour, plus d'un œil brillant sera terni. » — Un œil brillant! dit Suzanne. Suzanne pleura, mais d'un œil de reconnaissance.

« Ne sommes-nous pas, continna Trim, en fixant toujours Suzanne, ne sommes-nous pas comme la fleur des champs?» (Ici une larme d'orgueil se glissa dans l'œil de Suzanne entre deux larmes d'humilité, c'est la seule manière d'expliquer son affliction.) « Toute la chair n'est-elle pas comme du foin? comme de l'argile? (comme de la boue?) » (Tous regardèrent le marmiton; il continuait à écurer son chaudron: il n'était pas beau.)

« Qu'est-ce que la beauté? continua Trim. (Je passerais ma vie à entendre le caporal, disait Suzanne.) Qu'est-ce que le plus beau visage qu'on ait jamais vu? (Suzanne avait mis sa main sur l'épaule du caporal.) Qu'est-ce autre chose que de la corruption?» (Suzanne la retira.)

« Mais c'est pour cela même que je vous aime, ô femme! c'est ce délicieux mélange qui vous rend de si chères et de si charmantes créatures. Eh! qui pourrait vous en faire un crime? qui pourrait vous en vouloir? Celui-là, s'il en existe un seul, reçut une citrouille au lieu d'un cœur; et qu'on le dissèque, on verra si j'ai menti. »

CHAPITRE CLXVIII.

Trim achève.

Ou Suzanne, dont l'amour-propre s'était senti un peu choqué, rompit la chaîne des idées du caporal, en retirant aussi brusquement sa main de dessus son épaule;

Ou le caporal commença à soupçonner

qu'il avait été sur les brisées du docteur, et qu'il avait parlé plutôt comme un chapelain que comme un soldat.

Ou bien.., ou bien... car dans de semblables cas, avec un peu d'esprit et d'invention, on pourrait aisément remplir dix pages de suppositions. Que les physiologistes ou tous autres curieux déterminent, s'ils le peuvent, quelle en fut la véritable cause; il n'en est pas moins certain que le caporal reprit ainsi sa harangue :

« Quant à moi, je déclare qu'en rase campagne je me ris de la mort. Dieu me damne! ajouta le caporal, en faisant craquer ses doigts, mais avec un air que lui seul pouvait donner au sentiment, un jour de bataille, je ne m'en soucie non plus que de cela. Pourvu toutefois qu'elle ne me prenne pas en traître, comme ce pauvre Gibbons, qui fut tué en lavant son fusil. Qu'est-ce en effet que la mort? Une détente lâchée, un pouce ou deux de baïonnette dans le poumon ou dans le cœur; tout cela revient au même.

« Regardez le long de la ligne, à main droite, voyez : le coup part, Richard tombe; non, c'est Jacques : eh bien! s'il est mort, il ne souffre plus. Mais qu'importe lequel? Daigne-t-on s'en informer en marchant à l'ennemi? Que dis-je? dans la chaleur de la poursuite, on ne sent pas même le coup qui donne la mort. La mort! il ne s'agit que de la braver. Celui qui la fuit court dix fois plus de danger que celui qui va au-devant d'elle. Cent fois je l'ai vue en face, ajouta le caporal, et je sais ce que c'est. Dans un champ de bataille, Obadiah, en vérité, ce n'est rien. — Mais au logis, dit Obadiah, elle a une laide mine. — Pour moi, dit le cocher, je n'y pense jamais quand je suis sur mon siége. — A mon avis, dit Suzanne, c'est au lit qu'elle est plus naturelle. — Si elle était là, dit Trim, et que, pour lui échapper, il fallût me fourrer dans le plus chétif havresac qu'un soldat ait jamais porté, je le ferais tout à l'heure; mais cela est dans la nature. »

« La nature est la nature, dit Jonathan. — Et c'est ce qui fait, s'écria Suzanne, que j'ai tant de pitié de ma pauvre maîtresse. Elle n'en reviendra jamais. — Moi, dit le caporal, de toute la maison, c'est le capitaine que je plains davantage. Madame soulagera sa douleur en pleurant, et monsieur à force d'en parler. Mais mon pauvre maître gardera tout pour lui en silence. Je l'entendrai soupirer dans son lit pendant un mois entier, comme il fit pour le lieutenant Lefèvre. Si j'osais représenter à monsieur qu'il s'afflige trop, et qu'il devrait se faire une raison : c'est plus fort que moi, Trim, dira mon maître. C'est un accident si triste! je ne saurais l'ôter de là, dira-t-il en montrant son cœur. Mais monsieur cependant ne craint pas la mort pour lui-même? J'espère, Trim, répondra-t-il vivement, que je ne crains rien au monde que de faire le mal. Eh bien! ajoutera-t-il, quelque chose qui arrive, j'aurai soin du fils de Lefèvre. Et avec cette pensée, comme avec une potion calmante, monsieur s'endormira. »

— J'aime à entendre les histoires de Trim sur le capitaine, dit Suzanne. — C'est bien le gentilhomme du meilleur cœur et du meilleur naturel qu'il y ait au monde, dit Obadiah. — « Oui, sans doute, dit le caporal; et aussi brave qu'on en ait jamais vu à la tête d'un peloton. Jamais le roi n'a eu un meilleur officier, ni Dieu un meilleur serviteur. Il marcherait sur la bouche d'un canon, quand il verrait la mèche allumée, prête à mettre le feu. Eh bien! ôtez-le de là, ce même homme est doux comme un enfant, il ne voudrait pas faire de mal à un poulet. »

— J'aimerais mieux, dit Jonathan, mener ce gentilhomme-là pour sept livres sterling par an, que tout autre pour huit. — « Grand merci pour les vingt schellings, Jonathan. Oui, Jonathan, ajouta le caporal, en lui secouant la main, c'est comme si tu avais mis cet argent dans ma poche. Pour mon compte, je le servirais sans gages jusqu'au jour de ma mort, et je lui dois bien cette marque d'attachement. O le bon maître! il est pour moi comme un ami, comme un frère; et si j'étais sûr que mon pauvre frère Tom mourût, ajouta le caporal en tirant son mouchoir, quand j'aurais dix mille livres sterling, je les laisserais au capitaine jusqu'au dernier schelling. »

Trim ne put retenir ses larmes en don-

nant à son maître cette preuve testamentaire de son affection. Toute la cuisine en fut émue. — Conte-nous l'histoire du pauvre lieutenant, dit Suzanne. — De tout mon cœur, dit le caporal.

Suzanne, la cuisinière, Jonathan, Obadiah et le caporal Trim, formèrent un cercle autour du feu ; et aussitôt que le marmiton eut fermé la porte de la cuisine, le caporal commença en ces termes :

CHAPITRE CLXIX.

Je reviens à ma mère.

Que je sois pendu, si je n'ai pas oublié ma mère autant que si je n'en avais jamais eu, et que la nature m'eût jeté en moule, et m'eût déposé tout nu sur les bords du Nil !

— Ma foi, madame (c'est à la nature que je parle), si c'est vous qui m'avez façonné, il n'y a pas de quoi vous vanter. Je suis fâché de la peine que vous avez prise, mais vous avez commis bien des gaucheries, et par devant et par derrière, et par dedans et par dehors.

— Comment, Tristram ! et cette disposition d'esprit qui te porte à n'être étonné de rien ! A la bonne heure, je vous la passe.

— Et cette défiance modeste et habituelle de ton propre jugement, qui fait que tu ne t'échauffes jamais, au moins pour des choses qui n'en valent pas la peine ! Oh ! pour mon jugement, il m'a si souvent trompé, que je serais un sot de me fier à lui.

— Et cet amour, ce respect pour la vérité, qui te conduirait au bout du monde pour la retrouver, quand tu crois l'avoir perdue. — Oui, j'aime la vérité ; mais je hais encore plus la dispute; et si cette vérité n'intéresse ni la religion ni la société, j'aime mieux l'abandonner lâchement, et souscrire aux opinions les plus extravagantes, que d'entrer en lice pour les attaquer.

D'ailleurs, je crains le mal par dessus tout; et il n'y a pas d'opinion si sacrée, que je voulusse me laisser égratigner pour elle. Aussi me suis-je de tout temps promis de ne jamais m'enrôler dans aucune armée de martyrs, soit qu'on en lève une nouvelle, soit que l'on se contente de recruter l'ancienne.

Mais il est temps que je retire ma mère de l'attitude pénible où je l'ai laissée.

CHAPITRE CLXX.

Itinéraire de commerce.

L'opinion de mon oncle Tobie, madame, était, si vous vous la rappelez, que si le préteur Cornélius Gallus était mort dans les bras de sa femme, il n'y avait pas eu de péché. Ma mère n'en avait entendu qu'un seul mot, et ce mot l'avait prise par la partie la plus faible de son sexe..... j'espère que vous ne prenez pas le change. Je veux dire, la *curiosité*. Elle arrangea à sa guise tout le sujet de la conversation ; et une fois son imagination préoccupée, vous pouvez croire que mon père ne dit pas un mot qui ne fût attribué par ma mère, soit à elle, soit aux affaires de sa famille.

Eh! je vous prie, madame, où demeure la femme qui n'en eût pas fait autant?

Du genre de mort étrange de Cornélius, mon père avait fait une transition à la mort de Socrate; et il donnait à mon oncle Tobie un extrait de la harangue de ce philosophe devant ses juges. Elle était irrésistible, non pas la harangue de Socrate, mais la tentation que mon père avait d'en parler. Il avait lui-même écrit la vie de Socrate, l'année qui précéda sa retraite du commerce. Je crains même que cette raison n'ait contribué à le lui faire quitter plus tôt; si bien que personne n'était en état de pérorer sur ce sujet avec autant de pompe, d'abondance et de facilité que lui.

Il se livra donc à toute son éloquence; et s'adressant à mon oncle Tobie, comme s'il eût été Socrate devant l'aréopage, il emboucha la trompette héroïque. Pas une période qui fût terminée par un mot plus court que *transmigration* ou *annihilation*. Pas une moindre pensée que celle d'*être* ou de ne *pas être*. Dans l'exorde, pas une idée qui ne fût en-

tièrement neuve. Comparant la mort à un sommeil long et tranquille, sans rêve, sans réveil. Disant que *nous et nos enfans étions nés pour mourir, mais qu'aucun de nous n'était né pour être esclave*. Non, je me trompe, ceci est tiré du discours d'Eléazar, tel qu'il est rapporté par Josèphe (*Histoire de la guerre des Juifs*). Eléazar avoue qu'il a pris cette pensée des philosophes indiens. Il est à présumer qu'Alexandre le Grand, dans son expédition des Indes, au retour de la Perse qu'il avait soumise, s'empara de cette maxime, ainsi qu'il fit de bien d'autres choses. Ce fut lui qui la rapporta en Grèce, sinon par lui-même (car on sait qu'il mourut en chemin en Babylone), au moins par ses lieutenans. De la Grèce elle arriva à Rome; de Rome elle passa en France, et de France en Angleterre. Je n'imagine pas quel autre chemin elle pourrait avoir suivi par terre.

Par eau, elle a pu facilement descendre le Gange jusqu'au sinus gangique, ou baie de Bengale, et de là dans la mer des Indes. Suivant ensuite la voie du commerce (comme on ne connaissait pas alors le passage par le cap de Bonne-Espérance), elle aura été portée avec d'autres drogues et épices par la mer Rouge à Jedda, à la Mecque, ou même à Tor ou Suez, villes situées au fond du Golfe; et de là, par les caravanes, à Coptos, qui n'en est distant que de trois jours de marche; de Coptos, le Nil l'aura amenée droit à Alexandrie, où elle sera débarquée précisément au pied du grand escalier de la Bibliothèque d'Alexandrie. Et c'est dans ce magasin qu'on aura été la chercher.

Bonté du ciel! combien les savans de nos jours ont étendu le commerce!

CHAPITRE CLXXI.

Méprise de ma mère.

Mon père avait une manière à peu près semblable à celle de Job. Je fais cette comparaison, d'après la persuasion religieuse où je suis qu'il a existé un très-saint et très-malheureux personnage du nom de Job. Mais n'admirez-vous pas l'audace de ces petits incrédules qui, se trouvant embarrassés à fixer l'ère précise où ce grand homme a vécu, ne sachant, par exemple, s'il faut le placer avant ou après les patriarches, aiment mieux, pour trancher toute difficulté, décider qu'il n'a jamais existé? Est-ce là un raisonnement? C'est une barbarie; c'est faire justement à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. Mais je reviens à la manière de mon père.

Quand les choses tournaient mal pour lui, et surtout dans le premier mouvement de son impatience, pourquoi suis-je né? s'écriait-il. Eh! que fais-je sur la terre? Je voudrais être mort. C'était là ses moindres imprécations. Mais, quand sa peine devenait excessive, et qu'elle passait toute mesure, monsieur, vous auriez cru entendre Socrate lui-même. Tout respirait en lui le mépris de la vie, et l'indifférence sur les moyens d'en sortir.

Ma mère avait peu lu; mais, d'après ce que je viens de dire, l'extrait du discours de Socrate ne devait pas lui paraître étranger. Elle le prit à la lettre. Elle écoutait avec attention et recueillement, et aurait écouté ainsi jusqu'au bout, si mon père ne s'était jeté, sans trop savoir pourquoi, dans cette partie du plaidoyer, où le grand philosophe récapitule ses liaisons, ses alliances, ses enfans, mais sans se flatter que le tableau puisse le sauver ou faire impression sur ses juges. — « J'ai des amis, s'écriait mon père; j'ai des parens; j'ai trois malheureux enfans! »

— « Comment donc! monsieur Shandy, dit ma mère en ouvrant la porte, c'est un de plus que je ne vous connaissais. »

— « Par le ciel! c'est un de moins, dit mon père, en se levant et en quittant la chambre. »

CHAPITRE CLXXII.

Question chronologique.

— « Ce sont les enfans de Socrate, dit mon oncle Tobie. — Bon! dit ma mère, n'y a-t-il pas cent ans qu'il est mort? »

Mon oncle Tobie n'était pas chronologiste; mais, ne voulant pas admettre légèrement

une époque de cette importance, il posa tranquillement sa pipe sur la table, il se leva; et prenant doucement ma mère par la main, sans lui dire une parole, il sortit pour aller trouver mon père et le prier d'éclaircir ses doutes.

CHAPITRE CLXXIII.

Entr'actes.

Si cet ouvrage était une farce, ce qu'à Dieu ne plaise, à moins qu'on ne veuille dire avec Rousseau :

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique;

si cet ouvrage, dis-je, était une farce, ce serait le cas de faire disparaître les acteurs pour un moment, et de faire jouer les violons.

Tous les regards, toutes les oreilles se portent vers l'orchestre. Chacun y déploie ses talens. On s'accorde, on n'est pas d'accord. On part, on va sans mesure. Le maître de musique frappe du pied, marque les temps. Peu à peu les traîneurs arrivent; et les petits défauts, comme les petits agrémens de l'exécution totale, sont converts par le bruit du parterre.

Le parterre! descendons-y pour un moment, je vous prie.

Premier interlocuteur. Que dites-vous de ce dernier acte?

Second interlocuteur. Pitoyable!

Premier. Vous avez bien raison : on n'y comprend rien.

Second. Bon! est-ce que l'auteur s'est compris lui-même?

Premier. Aucun plan, aucune méthode.

Second. Nulle connaissance de l'art dramatique.

Premier. Que dites-vous des caractères?

Troisième interlocuteur. Pour moi, j'aimerais assez celui de l'oncle.

Second. Fi donc! un vieux fou! et puis si bête..... j'aimerais mieux le père. Au moins il est instruit et il parle bien.

Premier. Vous moquez-vous? la plupart du temps il ne sait ce qu'il dit. Quant au caporal...

Second et troisième. Oh! nous vous l'abandonnons.

Premier. Eh bien! je l'abandonne aussi.

Troisième. Que pensez-vous de la mère?

Second. Ma foi! c'est une femme de bon sens, et celle qui dit le moins de sottises.

Premier. Oui, parce que c'est elle qui parle le moins.

Troisième. Pas mal trouvé! eh bien! je m'en tiens à madame Shandy.

Premier. Et moi aussi.

Second. Et moi aussi.

Premier. Sifflons les autres à mesure qu'ils paraîtront.

Second et troisième. De tout mon cœur.

Eh bien, messieurs, il faut vous en donner le plaisir : les voilà qui reviennent.

CHAPITRE CLXXIV.

Avis aux écrivains.

Après que l'ordre eut été un peu rétabli dans la famille, et que Suzanne eut été mise en possession de sa robe de satin vert, la première chose qui vint à l'esprit de mon père, fut de prendre la plume, à l'exemple de Xénophon, et de composer une *Tristrapédie*, ou système d'éducation pour moi. Il s'agissait de rassembler toutes ses idées éparses, ses connaissances, ses principes, et d'en faire un corps d'instruction qui pût embrasser toutes les différentes époques de mon enfance.

J'étais le dernier rejeton de mon père. Il avait, à son compte, perdu mon frère Robert en entier, et moi aux trois quarts; c'est-à-dire qu'il avait été malheureux à mon égard dans les trois choses les plus essentielles. Conception interrompue par une sotte question de ma mère, nez coupé par la maladresse du docteur Slop, nom de baptême tronqué par l'imbécillité de Suzanne. Il ne restait à mon père d'autre ressource que celle de mon éducation; aussi s'y adonna-t-il avec autant de zèle que mon oncle Tobie en eût jamais mis à sa doctrine des projectiles; mais il y avait entr'eux une grande différence. Mon oncle Tobie avait tout appris de Nicolas Tar-

taglia; mon père n'avait pas de maître; il tirait tout de son propre fond; ou, s'il empruntait quelque chose des autres, il se donnait tant de peine pour le tourner et le retourner, jusqu'à ce qu'il devînt propre à son usage, que c'était presque le même embarras pour lui.

Mon père y travailla pendant trois ans et plus, et, au bout de ce temps, il était à peine parvenu à la moitié de l'ouvrage. Comme tous les écrivains, il rencontra des difficultés. Il s'était d'abord flatté qu'il pourrait rassembler et faire relier tout ce qu'il avait à dire dans un seul volume, assez petit pour être pendu au trousseau de ma mère parmi ses clés: la matière s'étendait, grossissait sous sa main... Qu'aucun homme ne dise en s'asseyant à son bureau: Je vais écrire un *in*-12.

Mon père cependant s'y livra tout entier, et avec un zèle infatigable; composant, méditant, travaillant chaque ligne et chaque mot avec autant de précaution et de circonspection (quoique non pas peut-être par un principe si religieux) que Jean de la Casa, cet archevêque de Bénévent qui passa quarante ans de sa vie à composer sa *Galathée*, laquelle Galathée au bout de ce temps, n'avait pas la moitié de volume et d'épaisseur du *Messager boiteux*.

A moins d'être comme moi dans le secret, on ne devinerait jamais comment ce saint homme put y employer tant de tems; hors qu'il n'en passât la plus grande partie à peigner ses moustaches, ou à jouer à la *prime* avec son chapelain. Mais je veux le dire à la face de l'univers, je veux expliquer la méthode de Jean de la Casa, ne fût-ce que pour l'encouragement du petit nombre d'auteurs, qui écrivent pour la gloire plus que pour l'argent.

J'avoue, monsieur, que si Jean de la Casa (dont j'honore et respecte infiniment la mémoire en dépit de sa *Galathée*) n'eût été qu'un clerc obscur, d'un génie étroit, d'un esprit lourd, qu'un homme médiocre enfin, lui et sa *Galathée* auraient pu rouler ensemble pendant neuf cent soixante-cinq ans, ce qui, je crois, est l'âge que vécut Mathusalem; je n'aurais pas pris la peine de relever ce phénomène.

Mais, monsieur, Jean de la Casa n'était rien moins qu'un homme médiocre. Il avait un génie facile, un esprit élégant, une imagination riche. Mais, avec tous ces grands avantages qu'il avait reçus de la nature, et qui devaient l'encourager à poursuivre sa *Galathée*, croiriez-vous, monsieur, que le jour le plus long de l'été lui suffisait à peine pour en écrire une ligne et demie. Oh! dites-vous, c'est abuser de la patience des gens.

Non, monsieur, voici le fait.

Monseigneur l'archevêque de Bénévent s'était mis dans la tête que les premières idées de tout chrétien qui se mêlait d'écrire, non pas pour son amusement particulier, mais avec le projet de donner son ouvrage au public, étaient toujours une suggestion du diable. C'était-là le sort des écrivains ordinaires. Mais, quand cet écrivain se trouvait être un personnage important, un homme revêtu d'un caractère vénérable, soit dans l'Eglise, soit dans l'état, « alors, disait l'archevêque de Bénévent, du moment qu'il prend la plume, tous les diables de l'enfer sortent de leurs cachots pour venir le tenter; ils tiennent leurs assises autour de lui; il n'a plus une pensée dont il puisse être assuré: elles sont toutes l'ouvrage du démon. Elles ont beau lui paraître bonnes, excellentes même, il n'importe. Quelque forme qu'elles prennent, c'est toujours quelque suggestion diabolique, contre laquelle il doit se tenir en garde. Oui, s'écriait l'archevêque, la vie d'un auteur, quoiqu'il se persuade peut-être le contraire, doit se passer à combattre plus qu'à écrire, et son noviciat est le même que celui d'un guerrier. La mesure de leur résistance est, pour l'un comme pour l'autre, la mesure de leur talent. »

Cette théorie lumineuse de Jean de la Casa transportait mon père; et, s'il avait pu l'accorder entièrement avec sa croyance, je ne doute point qu'il n'eût donné de grand cœur les dix meilleurs arpens de son domaine de Shandy pour en avoir été l'inventeur. J'expliquerai quelque jour, en parlant des opinions religieuses de mon père, jusqu'à quel point il croyait au diable. Pour le moment, il suffit de dire que, n'ayant pas cet honneur-

là, dans le sens littéral de la doctrine reçue, il se contentait d'en prendre l'allégorie. Il disait souvent, surtout lorsque sa plume était un peu paresseuse, qu'il y avait autant de sens, de vérité et de connaissance cachées dans la parabole de Jean de la Casa que dans aucune des fictions poétiques, ou des annales mystérieuses de l'antiquité.

« Le diable, disait-il, n'est autre chose que le préjugé : la quantité de préjugés que nous suçons avec le lait de nos mères, voilà, frère Tobie, les diables qui rodent autour de nous, qui président à nos veilles ; et si un écrivain s'abandonne lâchement à leur impulsion, que sortira-t-il de sa plume ? Rien, s'écriait-il, en jetant la sienne avec colère, rien que le résultat trivial du caquet des nourrices, et des absurdités de toutes les bonnes femmes (je dis des deux sexes) dont le royaume est peuplé. »

Je n'entreprendrai pas de donner une meilleure raison de la lenteur avec laquelle mon père avançait sa *Tristrapédie*. J'ai déjà dit qu'après trois ans et plus d'un travail opiniâtre, il en était à peine à la moitié. Ce qu'il y eut de fâcheux, c'est que, pendant tout ce temps, je fus négligé, et entièrement abandonné à ma mère ; et ce qui n'était pas un moindre inconvénient, c'est que la première partie de l'ouvrage, qui était la plus soignée, et à laquelle mon père avait pris le plus de peine, devenait absolument perdue pour moi. Chaque jour, chaque heure en rendait une ou deux pages inutiles.

Ce fut certainement pour rabaisser l'orgueil de l'humaine sagesse, que la Providence permit qu'un des plus sages d'entre les hommes s'abusât ainsi lui-même, et manquât son but en le poursuivant trop vivement.

Quoi qu'il en soit, mon père multiplia tellement ses actes de *résistance* ; ou, pour parler autrement, il avança si lentement dans son ouvrage, et je me mis à vivre et à croître si vite, que je l'aurais laissé tout-à-fait derrière moi, et que son instruction eût été perdue pour la génération à laquelle il l'avait destinée, sans un petit accident, que je ne veux pas cacher un seul moment au lecteur, si je peux trouver le moyen de le raconter avec décence.

CHAPITRE CLXXV.

Patatras.

Ce n'était rien. Je ne perdis pas deux gouttes de sang. Ce que je souffris par accident, mille le souffrent par choix. Cela ne méritait pas d'appeler un chirurgien, eût-il demeuré tout proche. Le docteur Slop en fit dix fois plus de bruit que la chose n'en valait la peine.

Quelques hommes se sont fait un nom par l'art de suspendre de grands poids avec de petits fils de métal ; et moi, Tristram Shandy, je paie encore aujourd'hui (10 août mil sept cent soixante-un) ma part de leur réputation.

Oh ! il y aurait de quoi faire damner un saint, de voir l'enchaînement de tout ce qui arrive en ce monde ! La servante avait oublié de mettre un pot de chambre sous le lit. — Ne pouvez-vous, me dit Suzanne, en soulevant le châssis de la fenêtre d'une main, et m'amenant tout près de la banquette avec l'autre, ne pouvez-vous, mon petit ami, essayer pour une fois de vous en passer ?

J'avais alors cinq ans. Suzanne ne fit pas réflexion que de père en fils nous portions un nez ridiculement raccourci ; témoin mon bisaïeul. Pan, le châssis retomba sur nous comme un éclair. — Tout est perdu ! s'écria Suzanne, tout est perdu ! je n'ai plus qu'à me sauver.

Elle voulait s'enfuir chez ses parens ; la maison de mon oncle Tobie lui parut un asile plus assuré. Suzanne y vola.

CHAPITRE CLXXVI.

Complices découverts.

Le caporal pâlit d'effroi quand Suzanne lui raconta l'accident de la fenêtre, avec toutes les circonstances de ce meurtre (car c'est ainsi qu'elle l'appelait). Comme dans les affaires de cette nature, ce sont souvent les complices qui sont tout, la conscience de Trim l'avertit qu'il était aussi coupable que

Suzanne ; et, suivant ce principe, mon oncle Tobie avait autant de part au meurtre que chacun d'eux. Ainsi la raison ni l'instinct, ensemble ou séparés, ne pouvaient avoir guidé les pas de Suzanne vers un asile plus propice.

Je pourrais laisser cette énigme à deviner au lecteur ; mais pour former seulement une hypothèse un peu vraisemblable, il faudrait qu'il se cassât la tête pendant trois semaines ; à moins qu'il ne fût doué d'une sagacité que le lecteur n'a jamais eue. Je ne veux pas le mettre à cette épreuve, ou plutôt à cette torture ; et, comme l'affaire me regarde seul, c'est à moi seul de l'expliquer.

CHAPITRE CLXXVII.

A qui la faute?

— « N'est-ce pas une honte, Trim, disait un jour mon oncle Tobie, en s'appuyant sur l'épaule du caporal, comme ils étaient à visiter leurs ouvrages, que nous n'ayons pas deux pièces de campagne à monter dans la gorge de cette nouvelle redoute? elles assureraient toute la longueur des lignes, et rendraient de ce côté l'attaque tout-à-fait complète. Ne pourrais-tu, Trim, m'en faire fondre une couple?

— « Monsieur les aura, répliqua Trim, avant qu'il soit demain. »

C'était la joie du cœur de Trim (et jamais sa fertile tête ne manqua d'expédiens pour y parvenir), c'était, dis-je, la joie de son cœur, de satisfaire les moindres fantaisies de mon oncle Tobie, et celles surtout qui étaient relatives à ses siéges et à ses campagnes. Eût-ce été son dernier écu, Trim en aurait fait joyeusement le sacrifice pour prévenir un seul désir de son maître. Déjà en rognant le bout des tuyaux de mon oncle Tobie, hachant et ciselant les bords de ses gouttières de plomb, fondant son plat à barbe d'étain, montant enfin, comme Louis XIV, jusque sur les clochers, pour épargner le trésor public, déjà, dis-je, cette même campagne, le caporal avait établi huit nouvelles batteries de canon, sans compter deux demi-coulevrines. Mais mon oncle Tobie demande encore deux pièces de campagne pour la redoute. Trim a promis de les fournir ; que fera-t-il? toutes ses ressources sont-elles épuisées?

Non, il prendra les deux contre-poids de plomb, qui suspendent et soutiennent le châssis de la fenêtre de la chambre de la nourrice; et, comme, les contre-poids étant ôtés, les poulies ne servent plus à rien, il s'en emparera aussi, et il en fabriquera une paire de roues pour un de ses affûts.

Il y avait long-temps que le caporal avait démantelé toutes les fenêtres de la maison de mon oncle Tobie pour le même objet, mais non pas toujours dans le même ordre ; car quelquefois il avait eu besoin des poulies et non du plomb : alors il commençait par les poulies. Celles-ci ôtées, le plomb devenait inutile ; et c'était autant de pris et de fondu.

On pourrait tirer de là une belle et grande morale, mais je n'en ai pas le temps. C'est assez de dire que, de quelque façon que la démolition commençât, elle était également fatale à la fenêtre.

CHAPITRE CLXXVIII.

Procédé généreux.

En fabriquant son artillerie, le caporal s'était bien gardé de confier son secret à personne : ainsi il lui était facile de se tirer d'affaire sans se compromettre, et de laisser supporter à Suzanne, comme elle pourrait, tout le poids de la chute de ce maudit châssis. Mais le vrai courage est trop au-dessus de cette lâche politique. Le caporal, soit comme général, soit comme contrôleur d'artillerie, était la véritable origine du mal ; il pensait que, sans lui, jamais l'accident ne serait arrivé, du moins de la façon de Suzanne. Comment vous seriez-vous conduit, monsieur l'abbé? Le caporal se décida sur-le-champ, non pas à se mettre à l'abri derrière Suzanne, mais à lui en servir lui-même; et avec cette résolution dans l'âme, il marcha droit au salon, pour exposer toute cette manœuvre devant mon oncle Tobie.

Mon oncle Tobie venait précisément de raconter à Yorick les détails de la bataille de Steinkerque, et de l'étrange conduite du comte de Solme, qui fit faire halte à l'infanterie, et fit marcher la cavalerie dans un terrain où elle ne pouvait agir : ce qui était directement contraire à l'ordre du roi, et fut cause de la perte de cette journée.

Il y a quelques familles où tous les incideus se trouvent liés entr'eux si naturellement, que leur enchaînement va presque au delà de l'invention d'un écrivain dramatique. Je ne parle pas des dramatiques modernes.

Trim posa son premier doigt à plat sur la table, puis, en le frappant à angle droit avec le tranchant de son autre main, il trouva moyen de raconter mon histoire, de manière que les prêtres et les vierges auraient pu l'écouter sans rougir. Après quoi le dialogue continua comme il suit.

CHAPITRE CLXXIX.

Mon oncle Tobie s'emporte.

—« J'aimerais mieux passer dix fois par les baguettes, s'écria le caporal en finissant l'histoire de Suzanne, que de souffrir qu'il lui fût fait aucun mal. Avec la permission de monsieur, c'est ma faute, et nullement la sienne. »

— « Caporal Trim, répondit mon oncle Tobie, en prenant son chapeau sur la table et le posant sur sa tête, si on peut appeler faute ce que la nécessité du service exige, je suis le seul à blâmer. Vous avez dû obéir à vos ordres. »

— « Si le comte de Solme, mon pauvre Trim, eût obéi aux siens à la bataille de Steinkerque, dit Yorick (en raillant un peu le caporal, qui avait été houspillé par un dragon dans la retraite), il t'aurait sauvé.—Sauvé ! s'écria Trim, interrompant Yorick ; il aurait, ne vous en déplaise, sauvé cinq bataillons entiers. Ces pauvres régimens de Cut, continua le caporal, en posant le premier doigt de sa main droite sur le pouce de sa main gauche, et les comptant sur chacun de ses doigts, ces pauvres régimens de Cut, Mackay, Angus, Graham et Leven, furent entièrement taillés en pièces. Et les gardes anglaises l'eussent été de même, sans quelques régimens de la droite qui marchèrent courageusement à leur secours, et reçurent à bout portant le feu de l'ennemi, avant de tirer un seul coup de fusil. J'espère, ajouta Trim, qu'ils iront au ciel, pour cette seule action.—Trim a raison, dit mon oncle Tobie, il a parfaitement raison. »

—« Que signifiait, continua le caporal, de faire marcher la cavalerie dans un terrain si étroit, et où les Français étaient couverts, comme ils le sont toujours, d'une multitude de haies, de broussailles, de fossés et d'arbres renversés çà et là ? Si le comte de Solme nous eût envoyés, nous autres gens de pied, nous aurions tiraillé avec eux, et nous leur aurions tenu tête. Il n'y avait rien à faire pour la cavalerie. Aussi, continua le caporal, le comte de Solme, pour sa peine, eut son infanterie mise en déroute à Landen, la campagne d'après.—C'est-là, dit mon oncle, que le pauvre Trim reçut sa blessure.

— « Sauf le respect de monsieur, c'est au comte de Solme que j'en ai toute l'obligation. Si nous les avions étrillés d'importance à Steinkerque, ils ne nous auraient pas battus à Landen. »

— « Cela est très-possible, dit mon oncle Tobie, quoique les Français eussent à Landen l'avantage d'un bois. Or, si vous laissez à ces gens-là le temps de se retrancher, il est certain qu'ils vous accableront de leur feu. Il n'y a d'autre moyen que de marcher à eux, recevoir leur décharge, et tomber dessus, la baïonnette au bout du fusil. — Pêle-mêle, ajouta Trim. — Hommes et chevaux, dit mon oncle Tobie. — Tête baissée et la pointe en avant, dit le caporal. — D'estoc et de taille, dit mon oncle Tobie. — Sang et mort, bataille enragée, s'écria le caporal. Point de quartier. — Tue, tue, tue ! s'écria mon oncle Tobie. »

Yorick rangea un peu sa chaise de côté, pour s'éloigner de la mêlée ; et, après une pause d'un moment, mon oncle Tobie, baissant la voix de deux ou trois tons, reprit son discours comme vous allez voir.

CHAPITRE CLXXX.

Il s'échauffe de plus en plus.

— « Le roi Guillaume, dit mon oncle Tobie, s'adressant à Yorick, fut si terriblement irrité contre le comte de Solme, de ce qu'il avait désobéi à ses ordres, qu'il lui défendit de paraître devant lui, et qu'il ne consentit à le voir que plusieurs mois après. »

— « J'ai bien peur, répondit Yorick, que monsieur Shandy ne soit aussi irrité contre le caporal, que le roi Guillaume le fut contre le pauvre comte. Mais, continua-t-il, il serait bien dur pour le caporal, dont la conduite a été si diamétralement opposée à celle du comte de Solme, de n'obtenir pour récompense que la même disgrâce. Ces exemples-là ne sont que trop fréquens dans le monde. »

— « J'aimerais mieux, s'écria mon oncle Tobie en se levant, j'aimerais mieux faire jouer la mine, faire sauter mes fortifications, mon château et m'ensevelir avec le caporal sous leurs ruines, que d'être témoin d'une telle indignité. » Le caporal fit à son maître une demi-révérence, mais si affectueuse et si reconnaissante, qu'une révérence entière en aurait moins dit.

CHAPITRE CLXXXI.

Il part, il arrive.

—«Eh bien! Yorick, dit mon oncle Tobie, vous et moi nous ouvrirons la marche de front; vous, caporal, vous suivrez à quelques pas derrière nous, et vous serez la seconde ligne. Et avec la permission de monsieur, dit Trim, Suzanne fera l'arrière-garde.»

C'était une excellente disposition. Et dans cet ordre, sans tambour battant, ni enseignes déployées, ils marchèrent lentement de la maison de mon oncle Tobie au château de Shandy.

— « Encore, monsieur Yorick, dit Trim, comme ils entraient dans la cour, si, au lieu du contre-poids de la fenêtre, j'avais un peu rogné le coq de votre église, comme j'en avais eu l'idée! — Ne serez-vous jamais las de roguer, répondit Yorick? »

CHAPITRE CLXXXII.

Chacun a sa marotte.

En vain j'ai fait de mon père vingt portraits différens. En vain je l'ai représenté sous toutes sortes de formes et d'attitudes. Vous n'êtes pas encore, monsieur, et vous ne serez jamais en état de prévoir ce que mon père pourra penser, dire ou faire, à chaque nouvelle circonstance. Il y avait en lui tant de bizarrerie, sa manière était si imprévue, si peu calculée, qu'il venait toujours à bout de confondre vos plus sages combinaisons.

A dire vrai, le sentier qu'il suivait était si éloigné du chemin battu, qu'il ne voyait rien comme les autres hommes. Tout s'offrait à lui sous une forme et sous une face nouvelle. Les objets n'étaient plus les mêmes. En un mot, il les considérait différemment.

C'est ce qui fait que ma chère Jenny et moi (aussi bien que tant d'autres qui ont été avant nous, et que tant d'autres qui seront après) avons sans cesse des disputes interminables sur rien. Elle regarde une chose par un côté: je la regarde par un autre; et nous ne pouvons jamais nous entendre.

CHAPITRE CLXXXIII.

Digression sans digression.

C'est une affaire réglée, et je n'en fais mention que par égard pour certain membre que je connais à la chambre des pairs, lequel porte aussi loin qu'il se puisse le talent de s'embrouiller, même en dissertant sur le fait le plus simple.

Pourvu que l'on ne sorte pas du sujet que l'on traite, on peut faire telles excursions que l'on veut, à droite ou à gauche, cela ne saurait proprement s'appeler une digression.

Ceci étant bien convenu, je prends moi-même la liberté de revenir un peu sur mes pas.

CHAPITRE CLXXXIV.

On y court.

Cinquante mille diables aspergés d'eau bénite (je ne dis pas les diables de l'archevêque de Bénévent, mais ceux de Rabelais) n'auraient pas fait un cri si diabolique que celui que je fis à la chute de la fenêtre. Ce cri fit accourir ma mère chez la nourrice; et Suzanne n'eut que le temps tout juste de s'échapper par l'escalier de derrière, tandis que ma mère montait l'autre.

Or, quoique je fusse assez vieux pour pouvoir raconter mon histoire, et assez jeune, j'espère, pour la raconter sans malice, cependant Suzanne, en traversant la cuisine, l'avait dite en abrégé à la cuisinière, de crainte d'accident. La cuisinière l'avait rendue à Jonathan, avec un commentaire, et Jonathan l'avait rendue à Obadiah; de sorte qu'après que mon père eut sonné une demi-douzaine de fois pour savoir ce qui était arrivé, Obadiah fut en état de lui en rendre un compte exact, et de lui dire ce qui s'était passé. — Ma foi! j'y pensais, dit mon père, en retroussant sa robe de chambre, et il monta l'escalier.

De ce *j'y pensais* de mon père on voudrait peut-être inférer (quoiqu'à dire vrai, je ne sache pas trop pourquoi) que mon père en ce moment venait d'écrire ce chapitre remarquable de la *Tristrapédie*, lequel est pour moi le plus original et le plus amusant de tous les livres; je veux dire le chapitre sur les fenêtres à coulisses, avec une diatribe mordante sur la négligence des femmes de chambre. Mais j'ai deux raisons pour penser autrement.

La première, c'est que si mon père s'en fût occupé avant l'accident, il n'eût pas manqué de faire clouer et condamner la fenêtre. Cette opération, vu la difficulté avec laquelle on a vu qu'il composait son livre, lui aurait pris dix fois moins de temps que le chapitre qu'il aurait fallu écrire. Je pense que ce petit argument paraîtra convaincant, et qu'il éloignera même l'idée que mon père ait jamais de sa vie songé à écrire un chapitre sur les fenêtres à coulisses et sur les pots de chambre. Mais, pour prévenir toute objection, voici la seconde raison que j'ai promise au lecteur, et que j'ai l'honneur de soumettre à son jugement.

C'est que, pour compléter la *Tristrapédie* à qui ce chapitre manquait, je l'ai écrit moi-même.

CHAPITRE CLXXXV.

Recette merveilleuse pour les contusions.

Mon père mit ses lunettes; il regarda, il ôta ses lunettes, les mit dans leur étui, le tout en moins d'une minute bien comptée; et, sans ouvrir la bouche, il se retourna, et descendit précipitamment l'escalier.

Ma mère s'imagina qu'il allait chercher de la charpie et du basilicum; mais, le voyant revenir avec une couple d'*in-folio* sous le bras, suivi d'Obadiah qui portait un grand pupitre, elle ne douta point que ce ne fût un traité de botanique; et elle tira une chaise à côté du lit, pour qu'il pût consulter le cas à son aise.

Si l'opération est bien faite, dit mon père en reprenant la section : *De sede vel subjecto circumcisionis;* car ces gros livres qu'il avait montés dans le dessein de les examiner et de les confronter ensemble, n'étaient autres que Spencer, *de legibus Hebræorum ritualibus*, et Maimonides.

Si l'opération est bien faite, dit-il..... — Dites-nous seulement, cria ma mère, quel est le meilleur vulnéraire? — Ma foi! dit mon père, c'est l'affaire du docteur Slop; envoyez-le chercher, si vous voulez.

Ma mère descendit, et mon père continna à lire la section : — .... bien.... fort bien.... très-bien, dit mon père..... à merveille..... Mais, puisque cette méthode est si utile, tout est le mieux dn monde. Et ainsi, sans s'arrêter à discuter si les Juifs avaient pris cet usage des Égyptiens, ou les Égyptiens des Juifs, mon père se leva; pnis, se frottant le front deux ou trois fois avec la paume de sa main (comme nous avons coutnme de faire pour effacer les vestiges du chagrin, quand le mal qui nous arrive se trouve moindre que nous ne l'avions prévu), il ferma le livre, et descendit l'escalier.

« Eh quoi! dit-il (en prononçant le nom d'un peuple, à chaque marche sur laquelle il posait le pied), si les Égyptiens, les Syriens, les Phéniciens, les Arabes, les Cappadociens; si les habitans de la Colchide, si les Troglodytes ont eu cette coutume, si Solon et Pythagore s'y sont soumis, qu'est-ce que Tristram, et qni suis-je moi-même, ponr m'en affliger ou m'en plaindre nn seul moment? »

CHAPITRE CLXXXVI.

On s'y perd.

— « Cher Yorick, dit mon père en souriant (Yorick avait rompu la ligne, et le peu de largeur de la porte l'ayant forcé de défiler, il était entré le premier), cher Yorick, dit mon père, il me semble que notre Tristram accomplit bien durement tous ses rites religieux. Jamais il n'y eut fils de Juif, de Chrétien, de Turc on d'Infidèle, initié d'une manière aussi oblique et aussi manssade. »

— « Mais j'espère, dit Yorick, qu'il n'y a point de danger. — Il faut, continua mon père, qu'il se soit passé quelqne chose d'étrange dans quelque recoin de l'écliptique, au moment de sa formation. — Sur ce point, dit Yorick, c'est vous que je prendrais pour juge. — Ce sont les astrologues, dit mon père, qu'il faudrait consulter. Mais certainement les aspects des planètes qui auraient dû être favorables, ne se sont pas rencontrés comme ils devaient; l'opposition de leur ascendance a manqué, ou les génies qui président à la naissance étaient occupés ailleurs. Enfin il est sûr que quelque chose a été de travers, soit au-dessus, soit au-dessous de nous. »

— « Cela se pourrait bien, » répondit Yorick.

— « Mais, s'écria mon oncle Tobie, y a-t-il du danger pour l'enfant? — Les Troglodytes disent que non, répliqua mon père. Et les théologiens..... — Dans quel chapitre, » demanda Yorick.

— « Je ne suis pas sûr duquel, » dit mon père.

» Mais ils nous disent, frère Tobie, que cette méthode est très-bonne. — Pourvu, dit Yorick, que vons fassiez voyager votre fils en Égypte. — Je l'espère bien, » dit mon père.

— » Tout cela, dit mon oncle Tobie, est de l'arabe pour moi. — Il le serait pour bien d'autres, » dit Yorick.

— » Ilus, continua mon père, fit circoncire un matin toute son armée. — Sans conr martiale! sans conseil de guerre! s'écria mon oncle Tobie. — Je sais, continua mon père, en s'adressant à Yorick, et sans faire attention à la remarque de mon oncle Tobie, je sais que les savans ne sont pas d'accord sur Ilus. Les uns le prennent pour Saturne, d'antres pour l'Être snprême; quelques-nns même veulent que ce fût simplement un général de Pharao-néco. — Fût-ce Pharaonéco lui-même, dit mon oncle Tobie, je ne sais par quel article dn code militaire il pourrait se justifier. »

— « Les controversistes, poursuivit mon père, assignent vingt-deux raisons en faveur de la circoncision. A la vérité, d'autres qui ont soutenu l'avis opposé, ont montré combien la plupart de ces raisons étaient faibles. Mais nos meilleurs théologiens polémiques..... »

— « Je voudrais, interrompit Yorick, qu'il n'y en eût pas un dans le royaume : les subtilités de l'école ne servent qu'à embrouiller l'esprit, et une once de théologie-pratique vaut mieux que tout l'ergotage des théologiens polémiques. — Ne puis-je savoir, demanda mon oncle Tobie à Yorick, ce que c'est qu'un théologien polémique? — Ma foi! capitaine Shandy, répondit Yorick, c'est une espèce de charlatan qui ne vaut guère mieux que ceux qui montent sur les tréteaux, et

j'ai dans ma poche le récit d'un combat singulier entre Gymnast et le capitaine Tripet, où l'on en trouve la meilleure définition que j'aie jamais vue. — Je voudrais entendre ce récit, reprit vivement mon oncle Tobie. — Tout à l'heure, si vous voulez, dit Yorick. — Mais le caporal m'attend à la porte, continua mon oncle Tobie; et, comme je suis sûr que la relation d'un combat rendra le pauvre garçon plus joyeux que son souper, de grâce, frère, permettez-lui d'entrer. — De tout mon cœur, » dit mon père.

Trim entra droit et heureux comme un empereur; et, quand il eut fermé la porte, Yorick tira son livre de la poche droite de son habit, commença sa lecture, et l'acheva sans être interrompu. Tout le monde dormit dès la dixième ligne.

CHAPITRE CLXXXVII.

La Tristrapédie.

— « Le premier devoir d'un écrivain, Yorick, » dit mon père quand il fut réveillé, c'est de ne rien avancer sans preuve; autrement, et s'il se livre à tous les écarts de son imagination, son ouvrage ne sera qu'un amas bizarre de faits et d'idées sans liaison, dont l'assemblage sera monstrueux.

« Mais dans ma *Tristrapédie*, je pose en fait que je n'ai pas avancé un seul mot qui ne soit aussi clair et aussi démontré qu'une proposition d'Euclide. Va, Trim, va me chercher ce livre sur mon bureau. J'ai souvent eu le projet, continua mon père, de le lire, tant à vous, Yorick, qu'à mon frère Tobie; et je crains même d'avoir manqué à l'amitié en différant aussi long-temps. Mais, si vous le voulez, nous en lirons un ou deux chapitres aujourd'hui, autant demain, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous l'ayons achevé. » Mon oncle Tobie qui était la complaisance même, et Yorick qui était sans fiel, approuvèrent par une inclination; et le caporal, quoiqu'il ne fût pas compris dans le compliment, mit la main sur sa poitrine, et salua comme les autres. »

La compagnie sourit. — « Ce garçon, dit Yorick, paraissait avoir envie de dormir. — Le pauvre diable, dit mon oncle Tobie, a été si fort occupé tout le jour au boulingrin; et moi-même..... je ne sais comment cela s'est fait, mais je suis bien sûr que cela ne nous arrivera plus. » En même temps mon oncle Tobie alluma sa pipe. Yorick rapprocha sa chaise de la table, Trim moucha la chandelle, mon père ranima le feu, prit le livre, toussa deux fois, et commença.

CHAPITRE CLXXXVIII.

Origine des fortifications.

« Les trente premières pages, dit mon père en retournant les feuillets, sont un peu abstraites; et comme elles ne sont pas intimement liées au sujet, nous les passerons pour le moment. C'est une introduction servant de préface, continua mon père, ou une préface servant d'introduction (car je n'ai pas encore déterminé le nom que je lui donnerai), sur le gouvernement civil et politique; et, comme on en trouve l'origine dans la première association du mâle et de la femelle, je m'y suis trouvé insensiblement amené. — Cela était naturel, dit Yorick.

— « Il me suffit, dit mon père, que l'origine de la société soit (comme nous le dit Politien) proprement *conjugale*, c'est-à-dire, consistant uniquement dans la réunion d'un homme et d'une femme, auxquels Hésiode ajoute un esclave. Mais comme il est à croire que, dans ces premiers commencemens, il n'existait pas encore d'esclaves, le premier principe de toute société se trouve réduit à un homme, une femme et un taureau. »

— « Il me semble que c'est un bœuf, dit Yorick, citant le passage (οἶκον μὲν πρώτιστα, γυναῖκά τε, βοῦν τ' ἀροτῆρα.) Un taureau eût été trop farouche, trop indocile. — Il y a encore une meilleure raison, dit mon père, en trempant sa plume dans l'encrier: c'est que le bœuf étant le plus patient des animaux, et le plus propre à labourer la terre, d'où l'homme devait tirer sa subsistance, il était à la fois l'in-

strument et l'emblème le plus convenable que le Créateur pût associer au couple nouvellement joint. »

— « Mais voici, dit mon oncle Tobie, une raison en faveur du bœuf, plus forte que toutes les autres (mon père ne put prendre sur lui de retirer sa plume du cornet, avant d'avoir entendu la raison de mon oncle Tobie). Quand la terre fut labourée, dit mon oncle Tobie, que les moissons eurent paru, et qu'il fut question de les renfermer, alors les hommes eurent recours aux palissades, aux murs, aux fossés; et ce fut là l'origine des fortifications. — Bien! bien! cher Tobie, s'écria mon père. » Il effaça le mot *taureau*, et mit *bœuf* à sa place.

Mon père fit signe à Trim de moucher la chandelle, et résuma ainsi son discours.

« Ce qui m'a amené à cette dissertation, poursuivit-il négligemment, et fermant à moitié son livre, c'est que je voulais montrer l'origine de cette relation que la nature a mise entre le père et son enfant, aussi-bien que le principe du droit et de la juridiction que le premier acquiert sur l'autre : par le mariage, par l'adoption, par la légitimation, enfin par la procréation. »

— « Je considère chaque moyen à son rang. »

— « Il en existe un, répliqua Yorick, qui ne me semble pas d'un grand poids. C'est du dernier que je parle; et, en effet, si les soins du père se bornent à la procréation, je ne vois pas quels si grands droits il acquiert sur son enfant, ni quels si grands devoirs celui-ci contracte envers lui. — Quels devoirs! s'écria mon père, ceux de la créature à l'égard du créateur; ceux de l'homme à l'égard de Dieu.

« J'avoue, continua-t-il, qu'à ce compte, l'enfant n'est pas autant sous la puissance et la juridiction de la mère. — Il me semble pourtant, dit Yorick, que les droits de la mère sont les mêmes. — Elle est elle-même sous l'autorité, dit mon père; et d'ailleurs, ajouta-t-il en secouant la tête, elle n'est pas, Yorick, le principal agent. — Comment cela? dit mon oncle Tobie, en quittant sa pipe. — Cependant, dit mon père, sans écouter mon oncle Tobie, le fils est tenu au respect envers elle, comme vous pouvez le lire, Yorick, dans le premier livre des Instituts de Justinien, au onzième titre de la dixième section. — Je puis, dit Yorick, le lire aussi bien dans le catéchisme. »

CHAPITRE CLXXXIX.

Catéchisme de Trim.

— « Quant au catéchisme, dit mon oncle Tobie, Trim le sait sur le bout de son doigt. — Eh bien! que diantre cela me fait-il? dit mon père. — Il le sait, sur ma parole, reprit mon oncle Tobie. Monsieur Yorick, vous n'avez qu'à l'interroger. »

— « Eh bien! Trim, dit Yorick, d'un air de bonté et d'un ton de voix radouci, le cinquième commandement? »

Le caporal ne répondit rien. — « Ce n'est pas là le ton, répondit mon oncle Tobie, élevant la voix et parlant bref, comme s'il eût commandé l'exercice. Le cinquième? cria mon oncle Tobie. — Avec la permission de monsieur, dit le caporal, il faudrait commencer par le premier. »

Yorick ne put s'empêcher de sourire.

— « Monsieur le pasteur ne considère pas, dit le caporal, en portant sa canne à l'épaule, en guise de mousqueton, et s'allant camper au milieu de l'appartement pour être mieux vu, il ne considère pas que le catéchisme est précisément comme le maniement des armes. »

— « *Portez la main droite au fusil*, » cria le caporal, prenant le ton de commandement et exécutant le mouvement.

« *Reposez-vous sur le fusil*, » cria le caporal, faisant à la fois l'office d'aide-major et de soldat....

« *Posez le fusil à terre*. Avec la permission de monsieur le pasteur, un mouvement, comme il peut voir, en amène un autre. Si monsieur avait voulu commencer par le premier !.... »

— « Le premier ! » cria mon oncle Tobie, posant sa main gauche sur sa hanche. . . .
. . . .
. . . .

« Le second! » cria mon oncle Tobie, brandissant sa pipe, comme il aurait fait son épée à la tête d'un régiment.... — Le caporal satisfità tout avec précision; et, ayant dit qu'il fallait honorer son père et sa mère, il s'inclina profondément, et fut reprendre sa place au fond de la chambre.

— « On se tire de tout, dit mon père, avec un bon mot. Il y a là de l'esprit, et même de l'instruction, si nous pouvons l'y découvrir. »

« Mais ce que nous venons de voir n'est proprement que l'échafaud de la science, c'est-à-dire son plus haut point de folie, si l'édifice ne s'élève pas en même temps. »

« C'est le miroir où peuvent se voir dans leur vrai jour et au naturel les pédagogues, précepteurs, gouverneurs et grammairiens. »

« Oh! il y a une coquille en écaille, Yorick, qui croît avec l'étude, et que tous ces gens-là ne savent comment détacher. »

« Ils deviennent savans par routine; mais ce n'est pas ainsi que s'apprend la sagesse. »

Yorick écoutait avec admiration.

— « Oui, dit mon père, je m'engage dès à présent à employer en œuvres pies le legs entier de ma tante Dinach (et l'on apprendra que mon père n'avait pas grande opinion des œuvres pies), si le caporal attache une seule idée déterminée à aucun des mots qu'il vient de prononcer. Et je te prie, Trim, continua mon père, en se retournant vers lui, qu'entends-tu par honorer ton père et ta mère? »

— « J'entends, dit le caporal, leur donner trois sous par jour sur ma paie, quand ils sont vieux.—Et cela, Trim, dit Yorick, l'as-tu fait? —Oui, en vérité, répliqua mon oncle Tobie. — Eh bien! Trim, dit Yorick, en s'élançant de sa chaise et prenant le caporal par la main, tu es le meilleur commentateur de cet endroit du décalogue; et je t'honore davantage pour une telle action, que si tu avais composé le *Talmud*. »

CHAPITRE CXC.

Sur la santé.

— « Oh bienheureuse santé! s'écria mon père, en tournant la page pour passer au chapitre suivant, tu es au-dessus de l'or et de toutes les richesses. C'est toi qui dilates l'ame, et qui disposes toutes ses facultés à recevoir l'instruction et à goûter la vertu. Celui qui te possède a peu de désirs à former; et le malheureux à qui tu manques, manque de tout au monde. »

« J'ai resserré, continua mon père, tout ce qu'il y a à dire sur ce sujet important, dans un très-petit espace; ainsi nous lirons le chapitre en entier. »

Mon père lut comme il suit:

« *Tout le secret de la santé dépend des efforts mutuels que font le chaud et l'humide radical, pour l'emporter l'un sur l'autre.* »

— « Je suppose, dit Yorick, que vous avez commencé par prouver ce fait.—Suffisamment, » dit mon père.

En disant cela, mon père ferma le livre; non pas comme s'il avait résolu de ne plus lire, car il garda son premier doigt dans le chapitre; ni d'un air fâché, car il ferma le livre doucement, son pouce restant sur la couverture de dessus, et ses trois derniers doigts soutenant celle de dessous sans aucune pression violente.

— « J'ai démontré la vérité de cette assertion, dit mon père, faisant signe de la tête à Yorick, plus que suffisamment dans le précédent chapitre. »

Or, si on disait maintenant à un habitant de la lune, qu'un habitant du monde sublunaire a écrit un chapitre, démontrant suffisamment que *tout le secret de la santé consiste dans les efforts mutuels que font le chaud et l'humide radical, pour l'emporter l'un sur l'autre*; et qu'il a prouvé la chose avec tant de ménagement, que dans tout le chapitre il n'y a pas un mot de sec ni d'humide sur le chaud ou l'humide radical, ni une seule syllabe, directement ou indirectement, pour ou contre la rivalité de ces deux puissances dans l'économie animale....

« O toi! éternel créateur de tous les êtres, s'écrierait-il, en frappant sa poitrine de sa main droite (en supposant qu'il eût une poitrine et une main droite), toi, dont le pouvoir et la bonté peuvent étendre les facultés de tes créatures jusqu'à ce degré infini d'excellence et de perfection! que t'ont fait tes habitans de la lune? »

CHAPITRE CXCI.

Sur les charlatans.

Mon père finit par deux apostrophes dirigées, l'une contre Hippocrate, l'autre contre Lord Verulam.

Il commença par le prince de la médecine, en lui faisant une légère apostrophe sur sa lamentation chagrine : *Ars longa, vita brevis.* — « La vie courte, s'écria mon père, et l'art de guérir difficile ! Eh ! qui devons-nous en remercier? et à qui faut-il nous en prendre? si ce n'est à l'ignorance de ces maudits charlatans eux-mêmes, et à leurs tréteaux, et à leurs drogues, et à leur étalage philosophique, avec lequel, dans tous les temps, ils ont commencé par flatter le monde, et ont fini par le tromper ! »

« Et toi, Lord Verulam ! s'écria mon père (quittant Hippocrate pour lui adresser sa seconde apostrophe, comme au premier des vendeurs d'orviétan, et le plus propre à servir d'exemple aux autres), que te dirai-je, grand Lord Verulam? que dirai-je de ton esprit intérieur, de ton opium, de ton salpêtre, de tes onctions grasses, de tes médecines, de tes clystères, et de tous leurs accompagnemens? »

Mon père n'était jamais embarrassé de savoir que dire à qui que ce fût, ni sur quoi que ce fût, et il avait plus de facilité pour l'exorde qu'aucun homme vivant. Comment il traita l'opinion de Lord Vérulam? vous le verrez : mais quand? je ne sais pas. Il faut que nous voyions d'abord ce que c'était que l'opinion de Lord Verulam.

CHAPITRE CXCII.

Régime de longue vie.

— « Les deux grandes causes, dit Lord Verulam, qui conspirent ensemble à raccourcir la vie, sont premièrement :

« L'air intérieur, lequel, comme une flamme légère, consume sourdement le corps, et le dévoue à la mort; secondement, l'air extérieur, qui dessèche le corps peu à peu, et le réduit en cendres. Ces deux ennemis, s'attachant à nos corps des deux côtés à la fois, détruisent à la fin nos organes, et les rendent inhabiles à continuer les fonctions de la vie. »

Cette proposition une fois prouvée ou admise, le moyen de prolonger la vie était simple. — « Il ne s'agissait, disait Lord Verulam, que de réparer le ravage causé par l'air intérieur, en rendant d'un côté la substance du corps plus dense et plus robuste, par un usage habituel d'opiat convenable, et en tempérant de l'autre l'excès de la chaleur, au moyen de trois grains et demi de salpêtre pris à jeun tous les matins. »

Ainsi garantie des assauts de l'air intérieur, déjà même la surface de notre corps se trouvait moins exposée à ceux de l'air extérieur. Mais on l'en préservait mieux encore par une suite d'onctions grasses, lesquelles saturaient tellement les pores de la peau, qu'une particule d'air n'y pouvait pénétrer et que rien ne pouvait en sortir. Par-là, à la vérité, toute transpiration sensible et insensible était arrêtée; et il pouvait s'ensuivre plusieurs inconvéniens fâcheux. Mais l'usage des clystères pourvoyait à tout, entraînait les humeurs qui pouvaient refluer, et rendait le système complet.

Je l'ai promis; vous lirez tout ce que mon père avait à dire sur les opiats de Lord Verulam, son salpêtre, ses onctions grasses, et ses clystères. Vous le lirez, mais non pas aujourd'hui, ni même demain, le temps me presse. Le lecteur est impatient, il faut que j'aille. Vous lirez ce chapitre à votre loisir (si cela vous convient) aussitôt que la *Tristrapédie* sera publiée.

Qu'il suffise pour le moment de dire que mon père traita la conséquence comme le principe. Et par-là les savans peuvent conclure qu'il éleva son propre système sur les ruines de l'autre.

CHAPITRE CXCIII.

Panacée universelle.

— *Tout le secret de la santé,* dit mon pere en recommençant sa phrase, *dépend évidemment de la rivalité du chaud et de l'humide radical qui se trouvent en nous. Ainsi la science la plus légère eût suffi pour l'entretenir, si les gens de l'école n'avaient pas tout confondu, surtout (comme Vanhelmont, fameux chimiste, l'a prouvé) en prenant pendant long-temps la graisse et le suif des animaux pour l'humide radical.*

Or, l'humide radical n'est pas la graisse ni le suif des animaux, mais une substance huileuse et balsamique. Car la graisse et le suif, de même que le phlegme et les parties aqueuses, sont froids. Au lieu que les parties huileuses et balsamiques sont pleines de vie, d'esprit et de feu. Ce qui se rapporte à l'observation d'Aristote : « POST COITUM OMNE ANIMAL TRISTE. »

« *Il est donc certain que le chaud radical se trouve dans l'humide radical; mais il n'est pas prouvé que celui-ci se trouve dans l'autre : cependant quand l'un dépérit, l'autre dépérit aussi; et il en résulte, ou une chaleur démesurée qui produit une étisie sèche, ou une humidité surabondante qui amène l'hydropisie. Donc, pour résumer en deux mots tout mon système relativement à la santé, si l'on peut apprendre à un enfant comment il doit éviter les excès de l'eau et du feu, qui tous deux tendent à sa destruction, on aura obtenu ce qui est nécessaire sur ce point essentiel.*

CHAPITRE CXCIV.

Mon père n'y est plus.

La description du siége de Jéricho n'aurait pas attiré l'attention de mon oncle Tobie plus puissamment que ce dernier chapitre. Il tint constamment ses yeux fixés sur mon père tant que dura la lecture. Chaque fois que le mot de chaud ou d'humide radical fut prononcé, mon oncle Tobie ôta sa pipe de sa bouche et secoua la tête; et aussitôt que le chapitre fut fini, il fit signe au caporal de s'approcher et lui demanda à l'oreille . . . .

. . . .

. . . .

— « C'était au siége de Limerick, dit le caporal en faisant une révérence. »

— « Le pauvre diable et moi, dit mon oncle Tobie en s'adressant à mon père, pouvions à peine nous traîner hors de nos tentes quand le siége de Limerick fut levé; et cela par la raison que vous venez de dire. »

— « Quelle idée crochue peut s'être fourrée dans ta précieuse caboche, mon pauvre frère Tobie? s'écria mon père mentalement. Par le ciel! ajouta-t-il en continuant de se parler à lui-même, Œdipe serait embarrassé à le deviner. »

— « Sauf le respect de monsieur, dit le caporal, je crois que, sans la quantité de brandevin que nous faisions brûler tous les soirs, et sans le vin blanc et la canelle que je ne cessais de donner à monsieur.... — Et le genièvre, Trim, ajouta mon oncle Tobie, qui nous fit plus de bien que tout le reste. Je crois en vérité, continua le caporal, que nous aurions tous deux laissé nos os dans la tranchée. »

— « Caporal, dit mon oncle Tobie avec des yeux étincelans, pour un soldat, est-il un plus beau tombeau? »

— « J'en aimerais autant un autre, » répliqua le caporal.

Tout cela était de l'arabe pour mon père, comme les rites des Troglodytes et des habitans de la Colchide l'avaient été pour mon oncle Tobie. Mon père ne sut s'il devait sourire ou froncer le sourcil.

Mon oncle Tobie, se retournant vers Yorick, acheva le détail du siége de Limerick plus intelligiblement qu'il ne l'avait commencé : ce qui soulagea infiniment mon père.

CHAPITRE CXCV.

Siége de Limerick.

— « Ce fut sans doute un grand bonheur pour le caporal et pour moi, dit mon oncle

Tobie de ce que la fièvre ne nous quitta pas un instant pendant les vingt-cinq jours entiers que nous campâmes presque sous l'eau. Nous l'eûmes constamment et de la plus grande violence. Heureusement encore il s'y joignit une soif dévorante, qui, jointe à l'ardeur de la fièvre, empêcha ce que mon frère appelle l'humide radical, de prendre le dessus, comme il serait infailliblement arrivé sans cela. » Ici mon père gorgea ses poumons d'air, et, levant les yeux au plancher, il fit une respiration qui dura deux minutes.

— « Le ciel eut pitié de nous, continua mon oncle Tobie. Ce fut lui qui inspira au caporal l'idée salutaire de maintenir l'équilibre entre le chaud et l'humide radical, en renforçant la fièvre, comme il fit pendant tout ce temps, avec du vin chaud et des épices. Par ce moyen, il vint à bont d'entretenir un feu si ardent et si soutenu, que le chaud radical tint bon du commencement à la fin du siége, et que l'humide radical, malgré sa violence, ne put le surmonter. Sur mon honneur, ajonta mon oncle Tobie, vous auriez, frère Shandy, entendu de vingt toises les assauts qu'ils se livraient dans notre corps.

— « Eh bien, » dit mon père, avec une forte aspiration qui fut suivie d'une pause, « si j'étais juge, et que la loi du pays me le permît, je voudrais condamner quelqu'un des malfaiteurs les plus insignes... » Yorick prévit que la sentence allait être sévère et sans miséricorde. Il posa la main sur la poitrine de mon père, et lui demanda quelques minutes de répit, pour une question qu'il avait à faire au caporal. — « Je te prie, Trim, dit Yorick, sans attendre la permission de mon père, dis-nous naturellement ce que tu entends par ce chaud et cet humide radical dont il est question? »

— « En me référant humblement au meilleur avis de mon maître, dit le caporal, faisant une révérence à mon oncle Tobie. — Dis ton opinion librement, dit mon oncle Tobie. Frère Shandy, continua-t-il, le pauvre garçon est mon serviteur, et non pas mon esclave. »

Le caporal passa son chapeau sous son bras gauche, et laissa pendre sa canne à son poignet, au moyen d'un cordon de cuir noir dont les deux bouts noués ensemble formaient une espèce de gland. Il s'avança sur le terrain où il avait subi l'examen du catéchisme, et se prenant le menton avec le pouce et les autres doigts de sa main droite, il exposa son sentiment en ces termes.

CHAPITRE CXCVI.

Consultation.

Le caporal ouvrait déjà la bouche pour commencer, quand le docteur Slop entra en tortillant. Trim resta la bouche ouverte. Mais vienne qui voudra, il poursuivra dans le prochain chapitre.

Slop avait été mandé par ma mère, et il sortait en ce moment de la chambre de la nourrice où je criais encore.

— « Eh bien! vieux docteur, s'écria mon père (car les transitions de son humeur se succédaient d'une manière aussi brusque qu'inconcevable), qu'est-ce que ta chienne de mine nous dira là-dessus? »

Mon père n'aurait pas demandé d'un air plus dégagé si l'on avait coupé la queue de son chien. Une question ainsi faite ne convenait pas à la gravité du docteur, ni au traitement qu'il comptait employer; le docteur s'assit sans répondre.

— « Je vous prie, monsieur, » dit mon oncle Tobie d'un ton qui demandait réponse, « que pensez-vous de l'état de l'enfant? — Il finira par un phimosis, » répondit le docteur Slop.

— « Je ne suis pas plus avancé, » dit mon oncle Tobie; et il remit sa pipe dans sa bouche. — « Laissons donc, dit mon père, poursuivre le caporal, et écoutons-le raisonner sur la médecine. » Le caporal salua son vieil ami, le docteur Slop, et exposa ensuite son opinion sur le chaud et l'humide radical, dans les terme suivans.

CHAPITRE CXCVII.

Dissertation savante.

« La ville de Limerick, de laquelle on commença le siége sous les ordres du roi

Guillaume, en personne, l'année d'après que je fus entré au service, est située au milieu d'un marais diabolique, et dans un pays couvert d'eau. — Elle est, dit mon oncle Tobie, tout entourée par le Shannon, et sa situation la rend une des places les mieux fortifiées d'Irlande. »

— « Je trouve, dit le docteur Slop, que cette façon de commencer un discours sur la médecine est tout-à-fait nouvelle. — Ce que je dis là n'en est pas moins vrai, répondit Trim. — En ce cas, dit Yorick, la faculté ferait bien d'adopter cette méthode. »

— « Avec la permission de monsieur le pasteur, dit le caporal, tout le pays est coupé de tranchées et de fondrières; et d'ailleurs il tomba pendant le siége une telle quantité de pluie, que tout était boue. Ce fut cela et cela seul qui fut cause de l'inondation, et qui pensa nous faire périr, monsieur et moi. — Au bout de dix jours, continua le caporal, il n'y avait pas un soldat qui pût se coucher à sec dans sa tente, sans avoir creusé un fossé tout autour pour égoutter l'eau. Mais, pour ceux qui, comme monsieur, en avaient le moyen, il fallait tous les soirs faire brûler une écuelle pleine d'eau-de-vie : ce qui absorbait l'humidité de l'air, et rendait le dedans de la tente aussi chaud qu'un poèle. »

— « Et qu'est-ce que tout cela prouve, caporal, s'écria mon père? et quelle conclusion en tires-tu? »

— « J'en conclus, n'en déplaise à votre seigneurie, répliqua Trim, que l'humide radical n'est autre chose que de l'eau de fossé, et que le chaud radical (pour ceux qui peuvent en faire la dépense) est de l'eau-de-vie brûlée. Oui, messieurs, avec votre permission, le chaud et l'humide radical d'un homme ne sont que de l'eau bourbeuse et une dragme de genièvre. Que le genièvre ne nous manque pas, ajouta-t-il, et qu'on nous donne une pipe et du tabac, pour ranimer nos esprits et dissiper les vapeurs. Vienne ensuite la mort quand elle voudra, elle trouvera à qui parler. »

— « Je suis en peine, capitaine Shandy, dit le docteur Slop, de déterminer dans quelle branche de connaissances votre valet brille davantage, de la physiologie ou de la théologie. » (Slop n'avait pas oublié les commentaires de Trim sur le sermon.)

— « Il n'y a pas plus d'une heure, dit Yorick, que le caporal a subi un examen en théologie, et qu'il s'en est tiré avec beaucoup d'honneur. »

— « Il faut que vous sachiez, dit le docteur Slop en s'adressant à mon père, que le chaud et l'humide radical sont la base et l'appui de notre existence, comme les racines d'un arbre sont la source et le principe de sa végétation. Ils sont inhérens au germe de tous les animaux, et l'on peut les maintenir dans l'équilibre qu'ils doivent conserver, par plusieurs moyens, mais principalement, à mon avis, par ceux que l'on dit *consubstantiels*, *incisifs et corroborans*. — Ce pauvre garçon, continua le docteur Slop en montrant le caporal, aura entendu quelque empirique raisonner sur ces matières, et il aura retenu ses absurdités. — Voilà le fait, dit mon père. — Il y a toute apparence, dit mon oncle Tobie. — Je le parierais, » dit Yorick.

CHAPITRE CXCVIII.

Relâche au théâtre.

On appela le docteur Slop, pour voir le cataplasme qu'il avait ordonné; et mon père saisit ce moment pour lire un autre chapitre de la *Tristrapédie*. Allons, mes amis, de la joie! je vous ferai voir du pays. Mais quand nous aurons fini ce chapitre, nous ne rouvrirons pas le livre du reste de l'année. Vive le roi!

CHAPITRE CXCIX.

Verbes auxiliaires.

« Cinq ans avec une bavette sous le menton!

« Quatre ans à lire son alphabet, et à étudier son catéchisme!

« Un an et demi pour apprendre à signer son nom!

« *Sept longues années et plus pour apprendre à décliner en grec et en latin!*

« *Quatre ans pour le jargon de ses thèses philosophiques! et, au bout de ce temps, la statue, ce beau chef-d'œuvre, est encore informe au milieu du bloc de marbre; l'artiste n'a fait qu'aiguiser ses outils. Quelle marche ridicule!*

« *Le grand juge Scaliger ne fut-il pas au moment de rester au fond du bloc toute sa vie? Il était âgé de quarante-quatre ans quand il eut achevé ses études grecques. Et Pierre Damien, évêque d'Ostie, avait atteint l'âge d'homme, qu'il ne savait pas lire. Et Baldus lui-même, qui devint dans la suite un si grand personnage, était si vieux quand il se mit à étudier le droit, que chacun crut qu'il se faisait avocat pour l'autre monde. Il ne faut pas s'étonner qu'Eudamidas, fils d'Archidamus, entendant Xénocrate disputer sur la sagesse, à l'âge de soixante-quinze ans, lui ait demandé gravement quand il comptait la mettre en pratique, puisqu'à son âge, il en était encore à la chercher.* »

Yorick écoutait mon père avec grande attention. Il y avait un assaisonnement de sagesse mêlée d'une manière inconvenable à ses plus étranges boutades; et, au milieu de ses éclipses les plus obscures, on apercevait quelquefois des clartés qui les faisaient presque disparaître. Je conseille à tout le monde de ne l'imiter qu'avec circonspection.

— « Je suis convaincu, Yorick, continua mon père (moitié lisant, moitié discourant), qu'il existe au nord-ouest un passage au monde intellectuel, et que l'esprit humain, en puisant en lui-même toutes ses connaissances, trouverait pour les acquérir une méthode beaucoup plus facile que celle qu'on a coutume d'employer. Mais hélas! tous les champs n'ont pas une source ou un ruisseau pour les arroser; tous les enfans, Yorick, n'ont pas un père capable de les diriger. »

« Tout, ajouta mon père en baissant la voix, tout dépend entièrement des verbes auxiliaires, monsieur Yorick. »

Si Yorick eût marché sur le serpent décrit par Virgile, il n'aurait pas témoigné plus d'effroi. — « Je suis étonné moi-même, dit mon père qui s'en aperçut (et je le cite comme une des plus grandes calamités qui soient jamais arrivées à la république des lettres), je suis étonné que ceux qui, jusqu'ici, ont été chargés de l'éducation de la jeunesse, et dont l'unique devoir était d'ouvrir l'esprit des enfans, de leur faire de bonne heure un magasin d'idées, et de laisser ensuite leur imagination travailler en liberté sur ces idées; je suis étonné, dis-je, Yorick, que ces gens-là se soient aussi peu servi des verbes auxiliaires, qu'ils l'ont fait pour arriver à leur but. Je ne connais que Raimond Lulle et l'abbé Pellegrin, dont le dernier surtout en porta l'usage à un tel point de perfection, qu'avec sa méthode il n'était point de jeune homme à qui il ne pût apprendre en peu de leçons à discourir d'une manière satisfaisante pour ou contre tel sujet que ce fût, à traiter une question sur toutes ses faces, enfin, à dire et à écrire sur une matière quelconque tout ce qu'il était possible de dire ou d'écrire, sans qu'il lui échappât la faute la plus légère, le tout à l'admiration des spectateurs. — Je serais bien aise, dit Yorick, interrompant mon père, que vous pussiez me faire comprendre la chose. — Volontiers, dit mon père. »

« Un mot peut être pris dans le sens littéral ou dans le sens figuré. Le sens figuré est une *allusion* ou *métaphore*. Or, quoique je trouve, moi, que par cette *métaphore* l'idée perd plus qu'elle n'acquiert, il n'en est pas moins vrai que la plus grande extension d'idées dont un mot isolé soit susceptible, est une *métaphore*. Mais qu'en résulte-t-il? Quand l'esprit a conçu le mot dans toute son étendue, tout est fini. L'esprit et l'idée peuvent se reposer, jusqu'à ce qu'une seconde idée succède, et ainsi de suite.

« Or, à l'aide des auxiliaires, l'âme est en état de travailler d'elle-même sur toutes les matières qu'on lui présente; et, par la flexibilité de ce puissant moyen, de se frayer de nouveaux chemins, d'aller à la recherche des choses par de nouvelles routes, et de faire qu'une seule idée en engendre des millions. »

— « Vous excitez grandement ma curiosité, » dit Yorick.

— « Quant à moi, dit mon oncle Tobie, je renonce à en rien deviner. — Avec la per-

mission de monsieur, dit le caporal, les Danois, qui se trouvaient à notre gauche au siége de Limerick, n'étaient-ils pas des auxiliaires? — Et de très-bonnes troupes, dit mon oncle Tobie; mais je crois que les auxiliaires dont parle mon frère sont autre chose.»

— « Croyez-vous? » dit mon père en se levant.

CHAPITRE CC.

Il fait danser l'ours.

Mon père fit un tour par la chambre, revint s'asseoir et finit le chapitre.

— « Les verbes auxiliaires qui nous intéressent, continua mon père, sont : *je suis, j'ai été, j'ai eu, je fais, j'ai fait, je souffre, je dois, je devrais, je veux, je voudrais, je puis, je pourrais, il faut, il faudrait, j'ai coutume* : on les emploie, suivant les temps, au passé, au présent, au futur; on les conjugue avec le verbe *avoir*; on les applique à des questions : *cela est-il? cela était-il? cela sera-t-il? cela serait-il? cela peut-il être? cela pourrait-il être?* Ou avec un doute négatif : *n'est-il pas? n'était-il pas? ne devait-il pas être?* Ou affirmativement : *c'est, c'était, ce devait être.* Ou suivant un ordre chronologique : *cela a-t-il toujours été? y a-t-il long-temps? depuis quand?* Ou comme hypothèse : *si cela était? si cela n'était pas? Qu'en arriverait-il, si les Français battaient les Anglais? si le soleil sortait du zodiaque?* »

— « Or, continua mon père, par l'usage familier et l'application juste de ces verbes auxiliaires, et, au moyen de cette méthode simple, dans laquelle l'esprit et la mémoire d'un enfant doivent être exercés, il ne saurait entrer dans sa tête une seule idée, quelque stérile qu'elle puisse être, que l'enfant ne puisse aisément lui faire engendrer une foule de conclusions et de conceptions nouvelles.

« As-tu jamais vu un ours blanc, s'écria mon père, en se retournant vers Trim qui se tenait debout derrière sa chaise? — Jamais, répondit le caporal. — Mais tu pourrais, Trim, dit mon père, en raisonner en cas de besoin? — Comment cela se pourrait-il, frère, dit mon oncle Tobie, si le caporal n'en a jamais vu? — C'est ce qu'il me fallait, répliqua mon père; et vous allez voir comment je raisonne, et comment les verbes auxiliaires font raisonner.

« Un ours blanc! très-bien. En ai-je jamais vu? Puis-je en avoir jamais vu? En verrai-je jamais? Dois-je en voir jamais? Puis-je jamais en voir?

« Que n'ai-je vu un ours blanc! car autrement quelle idée puis-je m'en faire?

« Et si je vois jamais un ours blanc, que dirai-je? et que dirai-je si je n'en vois pas?

« Si je n'ai jamais vu d'ours blanc, et que je ne puisse ni ne doive jamais en voir, en ai-je au moins vu la peau? En ai-je vu le portrait, la description? En ai-je jamais rêvé?

« Mon père, ma mère, mon oncle, ma tante, mes frères ou mes sœurs, ont-ils jamais vu un ours blanc? Qu'auraient-ils donné pour en voir un? Qu'auraient-ils fait s'ils l'avaient vu? Qu'aurait fait l'ours blanc? Est-il féroce, apprivoisé, méchant, grondeur, caressant?

« Un ours blanc mérite-t-il d'être vu?

« N'y a-t-il point de péché à le voir?

« Un ours blanc vaut-il mieux que le noir? »

CHAPITRE CCI.

Intermède.

A présent, mon cher monsieur, arrêtons-nous encore deux minutes, et rentrons dans la salle pour recueillir les suffrages. Vous savez comme mon amour-propre y trouve son compte.

Ce n'est pas que je m'en plaigne; il faut être juste. Les dissertations savantes de mon père, ses verbes auxiliaires, son ours blanc, peuvent très-bien ne pas plaire à tout le monde. Je vois là un gros abbé qui dort, et je ne lui en veux point de mal. Et cette dame, non pas cette vieille présidente qui prend du tabac, et qui n'a pas mieux compris tout ce que vous venez d'entendre, que son mari n'a compris le procès qu'il a jugé ce matin; mais cette jeune marquise qui est dans la même loge, avec ce duc qui lui parle à l'o-

reille, croyez-vous qu'elle nous ait entendus? Elle ne nous a pas même écoutés. Cependant, voyez comme elle applaudit. Et je m'en plaindrais! et je lui en ferais un reproche! Non, mon cher monsieur. Le public est partagé en deux classes, dont l'une admire tout ce qu'elle ne comprend pas, et l'autre déchire tout ce qu'elle comprend. Il y a encore une troisième classe, mais réduite à un si petit nombre! Ce sont ceux qui, comme vous, monsieur, jugent sans prévention, critiquent sans humeur, et louent sans partialité. C'est pour ceux-là que j'écris; ce sont ceux qui me consolent des autres.

CHAPITRE CCII.

Conclusion.

Quand mon père eut fait danser et redanser son ours blanc pendant une demi-douzaine de pages, il ferma le livre tout de bon; et d'un air triomphant il le remit à Trim, avec signe de le reporter sur le bureau où il l'avait trouvé. — « Voilà, dit-il, la méthode avec laquelle Tristram apprendra à décliner et à conjuguer tous les mots du dictionnaire. Vous sentez, Yorick, que de cette façon chaque mot amènera une thèse ou une hypothèse. Chaque thèse ou hypothèse est une source de propositions. Chaque proposition a sa conséquence et conclusion. Et chaque conséquence et conclusion ramène l'ame sur l'objet, et lui ouvre une nouvelle route de recherches et d'études. La force de cette méthode est incroyable pour ouvrir la tête d'un enfant. — Pour ouvrir sa tête, frère Shandy, s'écria mon oncle Tobie! il y a de quoi la faire sauter en mille pièces. »

— « Je présume, dit Yorick en souriant, que c'est par votre méthode que le fameux Vincent Quirino (parmi les autres prodiges de son enfance, desquels le cardinal Bembo a donné au public une histoire si exacte) se mit en état, dès l'âge de huit ans, d'afficher dans les écoles publiques de Rome quatre mille cinq cent soixante thèses différentes, sur les points les plus abstraits de la plus abstraite théologie, et de les défendre et de les soutenir, de manière à terrasser et à réduire au silence tous ses adversaires. »

— « Qu'est-ce que cela, s'écria mon père, auprès de ce qui nous est rapporté d'Alphonse Tostatus, lequel, presque dans les bras de sa nourrice, avait appris toutes les sciences et tous les arts libéraux, sans qu'on lui en eût rien enseigné? Que dirons-nous du grand Peiresc?..... — C'est le même, s'écria mon oncle Tobie, duquel je vous ai parlé une fois, frère Shandy, et qui fit une promenade de cinq cents lieues, en comptant l'aller et le retour, de Paris à Schewling * uniquement pour voir le chariot à voiles de Stévinus. C'était un grand homme, ajouta mon oncle Tobie (il pensait à Stévinus.) — Oui, un grand homme, dit mon père (songeant à Peiresc), et qui multiplia ses idées si rapidement, et se fit un si prodigieux amas de connaissances, que (si nous pouvons ajouter foi à une anecdote qui le regarde, et que nous ne saurions rejeter sans secouer l'autorité de toutes les anecdotes quelconques), à l'âge de sept ans, son père lui remit entièrement l'éducation de son frère, qui n'en avait que cinq. — Le père était-il aussi sage que son fils, dit mon oncle Tobie? — Je croirais que non, dit Yorick.

— « Mais que sont tous ces exemples, continua mon père, entrant dans une sorte d'enthousiasme, que sont tous ces exemples auprès des prodiges de l'enfance des *Grotius*, *Scioppius*, *Heinsius*, *Politien*, *Pascal*, *Joseph Scaliger*, *Ferdinand de Cordoue*, et autres? Les uns se dégageant des formes scholastiques dès l'âge de neuf ans, et même plus tôt, et parvenant à raisonner sans ce secours. Les autres ayant fini leurs classes à sept ans, et écrit des tragédies à huit. A neuf ans, Ferdinand de Cordoue était si savant, que l'on crut qu'il était possédé du démon; et à Venise il fit voir tant d'érudition et de vertu, que les moines le prirent pour l'Antechrist. D'autres eurent appris quatorze langues à l'âge de dix ans; à onze, eurent fini leurs cours de rhétorique, poétique, logique et morale; à douze,

* Il n'y a pas plus de cent lieues de Paris à Schewling.

donnèrent leurs commentaires sur Servius et sur Martianus Capella, et à treize, reçurent leurs degrés de philosophie, de droit et de théologie.»

— «Mais, dit Yorick, vous oubliez le grand Juste Lipse, qui composa un ouvrage le jour de sa naissance. — Bon Dieu, dit mon oncle Tobie! »

CHAPITRE CCIII.

Bataille.

Quand le cataplasme fut prêt, un scrupule de *decorum* s'éleva hors de propos dans la conscience de Suzanne, sur ce qu'elle aurait à tenir la chandelle pendant le pansement. Slop n'avait pas coutume de ménager les caprices de Suzanne; et la querelle s'établit promptement entr'eux.

— « Ah! ah! dit Slop, en jetant un coup-d'œil familier sur le visage de Suzanne, vous faites la prude! mais je vous connais, mademoiselle. — Vous me connaissez, monsieur? s'écria Suzanne dédaigneusement, et avec un air de tête qui s'adressait évidemment, non pas à la profession, mais à la personne du docteur, vous me connaissez? répéta Suzanne. Le docteur Slop se boucha le nez, comme pour dire que la réputation de Suzanne n'était pas en bonne odeur. A ce geste, la bile de Suzanne s'allume. — Vous en avez menti, s'écria Suzanne. — Allons, allons, sainte modeste, dit Slop, tout fier du succès de la botte qu'il venait de porter, s'il en coûte trop à votre pudeur de tenir la chandelle en regardant, qui vous empêche de la tenir en fermant les yeux? — C'est là une de vos défaites papistes, dit Suzanne. Le bel expédient! — Ma belle enfant, dit Slop en hochant la tête, ne méprisez pas si fort les expédiens; vous pourriez en avoir besoin tout comme une autre. — Insolent! s'écria Suzanne, approche, si tu l'oses. Je t'en défie, continua-t-elle, en retroussant les manches de sa chemise jusqu'au-dessus de son coude.»

Il était impossible à deux personnages de procéder ensemble à une opération de chirurgie, avec une cordialité plus colérique.

Slop s'empara du cataplasme. Suzanne se saisit de la chandelle.—Approche toi-même, dit Slop. Suzanne feignit un mouvement sur la gauche; et, portant brusquement sa chandelle à droite, elle mit le feu à la perruque du docteur, laquelle étant fort grasse et fort touffue, fut consumée en entier avant d'être bien allumée. — Catin! salope! s'écria Slop (car la passion nous rend comme des bêtes féroces), catin fieffée que vous êtes! s'écria Slop avec le cataplasme à la main. — Allez, allez, dit Suzanne, je n'ai jamais rogné le nez de personne, et vous n'en sauriez dire autant. — Que veut-elle dire avec son nez? s'écria Slop. — Un nez est un nez, dit Suzanne. — Eh bien! voilà pour le tien, s'écria Slop, en lui lançant le cataplasme à la face. — Et voilà pour le vôtre, s'écria Suzanne, en lui rendant son compliment avec le reste du cataplasme.»

CHAPITRE CCIV.

Armistice

Le docteur et Suzanne s'accablèrent ainsi d'injures et de cataplasme. Quand celui-ci fut épuisé, il fallut retourner à la cuisine pour en préparer un autre; et, pendant qu'ils y procédaient, mon père prit sa résolution comme vous allez voir.

CHAPITRE CCV.

Qualités d'un gouverneur

— « Vous voyez, dit mon père, s'adressant à la fois à mon oncle Tobie et à Yorick, qu'il est temps de retirer Tristram des mains des femmes, et de le mettre dans celles d'un gouverneur.

« Il s'agit surtout d'en choisir un bon. Antonin en prit quatorze à la fois pour surveiller l'éducation de son fils Commode; et, en moins de six semaines, il en congédia cinq. Je sais très-bien, continua mon père, que la mère de Commode aimait un gladiateur au temps où elle conçut; et c'est ce qui explique





en grande partie les cruautés de Commode, quand il devint empereur. Mais je n'en suis pas moins persuadé qu'il dut la férocité de son caractère à ces cinq gouverneurs, qui, dans le peu de temps qu'ils passèrent auprès de lui, lui donnèrent de plus mauvais principes, que les neuf autres n'en purent réformer dans la suite.

« Lorsque j'envisage la personne que je mettrai auprès de mon fils, comme un miroir dans lequel il doit se regarder du matin au soir, comme le modèle sur lequel il doit régler son maintien, ses mœurs, et peut-être les plus secrets sentimens de son cœur, je voudrais, Yorick, s'il était possible, en trouver une qui fût accomplie de tout point, et telle que mon fils trouvât toujours à profiter avec elle. — Mais, vraiment, dit en lui-même mon oncle Tobie, voilà qui est de fort bon sens.

« Il y a là, continua mon père, un certain air, un certain mouvement du corps et de toutes ses parties, soit en agissant, soit en parlant, qui annonce ce qu'un homme est au dedans. Et je ne suis pas du tout surpris que Grégoire de Nazianze, en observant les gestes brusques et sinistres de Julien, ait prédit qu'il apostasierait un jour; ni que saint Ambroise ait chassé un de ses disciples de sa maison, à cause d'un mouvement indécent de sa tête, qui allait et venait comme un fléau; ni que Démocrite ait jugé Protagoras digne d'être son disciple, à voir la manière dont il liait un fagot.

« Un œil pénétrant trouve, pour descendre au fond de l'ame d'un homme, mille chemins que le vulgaire n'aperçoit pas; et je maintiens, ajouta-t-il, qu'un homme de mérite n'ôte pas son chapeau en entrant dans une chambre, ne le reprend pas quand il en sort, sans qu'il lui échappe quelque chose qui le fasse connaître pour ce qu'il est.

« Ainsi donc, continua mon père, le gouverneur que je choisirai pour mon fils ne doit ni grasseyer, ni loucher, ni clignoter, ni parler haut, ni regarder d'un air farouche ou niais. Il ne doit ni mordre ses lèvres, ni grincer les dents, ni parler du nez.

« Je veux qu'il ne marche ni trop vite, ni trop lentement. Je ne veux pas qu'il marche les bras croisés, ce qui montre l'indolence; ni balans, ce qui a l'air hébété; ni les mains dans ses poches, ce qui annonce un imbécile.

« Il faut qu'il s'abstienne de battre, de pincer, de chatouiller, de mordre ou couper ses oncles en compagnie, comme aussi de se curer les dents, de se gratter la tête, etc. — Que diantre signifie tout ce bavardage, dit en lui-même mon oncle Tobie? »

— « Je veux, continua mon père, qu'il soit joyeux, gai, plaisant; et en même temps prudent, attentif aux affaires, vigilant, pénétrant, subtil, inventif, prompt à résoudre les questions douteuses et spéculatives... Je veux qu'il soit sage, judicieux, instruit... — Et pourquoi pas humble, modéré et doux? dit Yorick? — Et pourquoi pas, s'écria mon oncle Tobie, franc et généreux, brave et bon? — Il le sera, mon cher Tobie, répliqua mon père, en se levant et lui prenant une de ses mains, il le sera. »

— « Eh bien! frère Shandy, répondit mon oncle Tobie, en se levant à son tour, et quittant sa pipe pour prendre l'autre main de mon père, eh bien! frère, souffrez que je vous recommande le fils de Lefèvre. » En disant ces mots, une larme de joie étincela dans l'œil de mon oncle Tobie, et paya le tribut à la mémoire d'un ancien ami. Et une autre larme, compagne de la première, parut dans l'œil du caporal. Vous en verrez la raison quand vous lirez l'histoire de Lefèvre.

Étourdi que je suis, j'avais promis de vous la faire dire par le caporal à sa manière. Mais le moment est passé; je vais vous la raconter à la mienne.

CHAPITRE CCVI.

Histoire de Lefèvre.

C'était pendant l'été de l'année où Dendermonde fut pris par les alliés, c'est-à-dire environ sept ans avant que mon père vint habiter la campagne, et environ sept ans après que mon oncle Tobie et Trim s'y furent secrètement retirés, dans le dessein d'exécuter quelques-uns des plus beaux siéges qu'ils avaient en tête.

Mon oncle Tobie était un soir à souper, et Trim était assis derrière lui près d'un petit buffet. Je dis assis, car, par égard pour son genou blessé, dont le caporal souffrait quelquefois excessivement, toutes les fois que mon oncle Tobie dînait ou soupait seul, il ne souffrait pas que le caporal se tînt debout. Mais la vénération du pauvre garçon pour son maître lui opposait une résistance opiniâtre. Mon oncle Tobie, avec une artillerie convenable, aurait eu moins de peine à s'emparer de Dendermonde. Souvent, au moment qu'il croyait le caporal assis, si mon oncle Tobie venait à retourner la tête, il l'apercevait debout derrière lui, avec toutes les marques du respect le plus soumis.

Cela seul engendra plus de petites querelles entr'eux, pendant vingt-cinq ans entiers, que tout autre sujet. Mais à quoi cela revient-il? qu'est-ce que cela fait à mon histoire? pourquoi en fais-je mention? Demandez-le à ma plume: c'est elle qui me gouverne, je ne la gouverne pas.

Mon oncle Tobie était donc un soir à souper, quand le maître d'une petite auberge du village entra dans la salle avec une fiole vide à la main, pour demander un verre ou deux de vin de Madère. — « C'est, dit-il, pour un pauvre gentilhomme qui est arrivé malade dans ma maison, il y a quatre jours. Depuis ce temps, il n'a pu soulever sa tête, ni manger, ni boire, ni goûter de quoi que ce fût au monde ; mais tout à l'heure il vient de lui prendre fantaisie d'un verre de Madère sec et d'une petite rôtie. Il me semble, a-t-il dit en ôtant sa main de dessus son front, que cela me soulagerait.

« Je suis venu chez le capitaine, ajouta l'aubergiste, persuadé qu'il ne me refusera pas si peu de chose. Mais si je ne trouvais personne qui voulût m'en donner, m'en prêter ou m'en vendre, je crois que j'en volerais, plutôt que de ne pas en rapporter à ce pauvre gentilhomme. Il est en vérité bien malade. J'espère pourtant, continua-t-il, qu'il se rétablira ; mais nous sommes tous affligés de son état. »

— « Tu es bon et galant homme, s'écria mon oncle Tobie, j'en réponds ; et je veux que tu boives toi-même à la santé du pauvre gentilhomme avec du vin sec. Et prends-en une couple de bouteilles, mon ami, et porte-les-lui avec mes complimens, et dis-lui qu'elles sont fort à son service ; et même une douzaine de plus, si elles lui font du bien. »

Quand l'aubergiste eut fermé la porte, « cet homme-là, Trim, dit mon oncle Tobie, porte à coup sûr un cœur compatissant ; mais j'ai conçu aussi la meilleure opinion de son hôte : il faut que cet étranger ait un mérite rare, pour avoir su gagner en si peu de temps l'affection de l'aubergiste. — Et de toute sa famille, ajouta le caporal, car ils sont tous affligés de son état. — Cours après lui, dit mon oncle Tobie ; va, Trim, et demande lui s'il sait le nom du pauvre gentilhomme. »

— « Ma foi ! dit l'aubergiste en rentrant avec le caporal, je l'ai oublié ; mais je puis le demander à son fils. — Il a donc son fils avec lui, dit mon oncle Tobie ? — Un garçon d'environ onze ou douze ans, répliqua l'aubergiste ; mais le pauvre enfant n'a goûté de rien, pas plus que son père. Il ne fait que pleurer et se désoler jour et nuit. Depuis que son père s'est mis au lit, il n'a pas quitté son chevet. »

Tandis que l'aubergiste parlait, mon oncle Tobie posa sa fourchette et son couteau sur la table, et repoussa son assiette. Trim n'attendit point ses ordres, il desservit sans dire mot ; et quelques minutes après il apporta à son maître une pipe et du tabac. — Reste un peu dans la salle, dit mon oncle Tobie.

« Trim ! dit mon oncle Tobie, quand il eut allumé sa pipe et commencé à fumer. » Trim s'avança en faisant une révérence. Mon oncle Tobie continua de fumer sans rien dire. « Caporal, dit mon oncle Tobie. » Le caporal fit sa révérence. Mon oncle Tobie ne dit pas un mot, et finit sa pipe.

« Trim, dit mon oncle Tobie, j'ai un projet dans la tête. J'ai envie, comme la nuit est mauvaise, de m'envelopper chaudement dans ma roquelaure, et d'aller rendre visite à ce pauvre gentilhomme. — La roquelaure de monsieur, répliqua le caporal, n'a pas été mise une seule fois depuis la nuit où nous montions la garde dans la tranchée devant la porte Saint-Nicolas ; et c'était la veille du jour où monsieur reçut sa blessure. D'ailleurs

la nuit est si froide, si pluvieuse, que soit la roquelaure, soit le mauvais temps, il y aurait de quoi faire mal à l'aine de monsieur, et peut-être lui donner la mort.—Cela se pourrait bien, dit mon oncle Tobie. Mais, Trim, je n'ai pas l'esprit en repos depuis ce que m'a dit l'aubergiste. Je voudrais qu'il ne m'en eût pas tant appris, ou qu'il m'en eût appris davantage. Comment ferons-nous pour arranger tout cela? — Que monsieur s'en rapporte à moi, dit le caporal, et il saura bientôt tout le détail de cette affaire. Je vais prendre ma canne et mon chapeau; j'irai reconnaître ce qui se passe; j'agirai d'après ce que j'aurai découvert; et en moins d'une heure je serai de retour ici. — Va donc, Trim, dit mon oncle Tobie, et prends ce schelling que tu boiras avec son domestique.— C'est bien de lui que je compte tout savoir, » dit le caporal en fermant la porte.

Mon oncle remplit sa seconde pipe, et l'on peut dire que tant qu'elle dura, il ne fut occupé que du pauvre Lefèvre et de son fils; excepté toutefois quelques petites excursions militaires: comme, par exemple, pour considérer s'il n'était pas tout aussi bien d'avoir la courtine de la tenaille en ligne droite qu'en ligne courte.

CHAPITRE CCVII.

Suite de l'histoire de Lefèvre.

Mon oncle Tobie n'avait pas encore secoué les cendres de sa troisième pipe, quand le caporal Trim revint de l'auberge, et lui fit le récit suivant.

— « J'ai d'abord désespéré, dit le caporal, de pouvoir rapporter à monsieur aucun détail sur le pauvre lieutenant malade.—C'est donc un officier, dit mon oncle Tobie?—C'est un officier, dit le caporal.—Et de quel régiment? dit mon oncle Tobie. — Si monsieur veut me laisser dire, répliqua le caporal, je lui raconterai chaque chose à son rang, dans le même ordre que je l'ai apprise. — Eh bien! Trim, dit mon oncle Tobie, je ne t'interromprai point que tu n'aies fini. Je vais remplir une autre pipe; et toi, Trim, tu vas t'asseoir à ton aise sur la banquette de la fenêtre, et tu recommenceras ton histoire. » Le caporal fit sa révérence accoutumée, laquelle disait, aussi intelligiblement qu'une révérence peut dire quelque chose: *monsieur a bien de la bonté*. Il s'assit ensuite comme on le lui avait ordonné, et reprit son histoire à peu près dans les mêmes termes.

— « J'ai d'abord désespéré, dit le caporal, de pouvoir rapporter à monsieur aucune lumière sur le lieutenant et sur son fils; car, quand j'ai demandé où était son domestique (duquel je m'étais promis de savoir tout ce qu'il était convenable de demander) — sage distinction! dit mon oncle Tobie, — on m'a répondu, sauf le respect de monsieur, qu'il n'avait point de domestique, qu'il était arrivé à l'auberge avec des chevaux de louage, et que, ne se trouvant pas en état d'aller plus loin, il les avait renvoyés le matin d'après son arrivée. Si je me porte mieux, mon cher, avait-il dit à son fils, en lui donnant sa bourse pour payer l'homme, nous pourrons en louer d'autres ici. Mais, hélas! m'a dit la maîtresse de l'auberge, ce pauvre gentilhomme ne se tirera jamais de là, car j'ai entendu l'oiseau de mort toute la nuit. Et quand il mourra, son malheureux enfant mourra aussi. Il a déjà le cœur brisé.

« J'écoutais ce récit, continua le caporal, quand le jeune homme est entré dans la cuisine pour ordonner la petite rôtie dont l'aubergiste avait parlé. Mais je veux, a-t-il dit, je veux la faire moi-même. Permettez, lui ai-je dit, en lui offrant ma chaise pour le faire asseoir auprès du feu, permettez, mon jeune gentilhomme que je vous en évite la peine. En même temps j'ai pris une fourchette pour faire griller la rôtie. Je crois, monsieur, a dit le jeune homme d'un air tout-à-fait modeste, que mon père l'aimera mieux de ma façon. Je suis sûr, ai-je répondu, que sa seigneurie ne trouvera pas la rôtie plus mauvaise de la façon d'un vieux soldat. Le jeune homme m'a pris la main, et aussitôt a fondu en larmes. »

— « Pauvre enfant! dit mon oncle Tobie, il a été élevé dans l'armée depuis le berceau; et le nom d'un soldat, Trim, sonne à ses oreilles comme le nom d'un ami. Je voudrais l'avoir ici.

— « Dans les plus longues marches de l'armée, continua le caporal, dans le besoin le plus pressant, je n'ai jamais eu autant d'impatience pour mon dîner, que j'en ai ressenti aujourd'hui pour pleurer de compagnie avec ce jeune homme. Mais, je le demande à monsieur, en quoi la chose me touchait-elle? — En rien au monde, Trim, dit mon oncle Tobie en se mouchant; mais la bonté de ton cœur te fait ressentir vivement la peine d'autrui.

— « En lui donnant la rôtie, poursuivit le caporal, j'ai pensé qu'il était à propos de lui dire que j'étais domestique du capitaine Shandy, et que monsieur (sans connaître son père) était fort touché de son état; et que tout ce qui était dans la cave ou dans la maison de monsieur était fort à son service. — Tu pouvais ajouter dans ma bourse, dit mon oncle Tobie. — Le jeune homme, reprit le caporal, a fait une profonde révérence (laquelle sûrement se rapportait à monsieur); mais son cœur était trop plein : il n'a rien répondu. Il a monté l'escalier avec la rôtie; et, comme je lui ouvrais la porte, prenez courage, lui ai-je dit, et soyez sûr, mon brave jeune homme, que monsieur votre père sera bientôt guéri.

« Le vicaire de monsieur Yorick fumait une pipe au coin du feu; mais il n'a pas adressé à ce pauvre jeune homme un seul mot de consolation. J'ai trouvé cela fort mal. — Je le trouve de même, dit mon oncle Tobie. »

« Le lieutenant a pris son verre de vin et sa rôtie, il s'est trouvé un peu ranimé. Il m'a fait dire que si je voulais monter dans dix minutes, je lui ferais plaisir. — Je pense, a ajouté l'aubergiste, qu'il va dire ses prières, car il y avait un livre posé sur la chaise auprès du lit; et, comme je fermais la porte, j'ai vu son fils prendre un coussin. »

— « Bon! a dit le vicaire, est-ce qu'un militaire, monsieur Trim, prie Dieu quelquefois? J'aurais parié que non. — Oh! celui-ci, a répliqué la maîtresse de l'auberge, dit ses prières, et même très-dévotement. Je l'ai encore entendu hier au soir de mes propres oreilles; sans cela, je n'aurais pu le croire. Mais en êtes-vous bien sûre? » a répliqué le vicaire.

— « Monsieur le vicaire, ai-je dit, apprenez qu'un soldat prie, ne vous en déplaise, et de son propre mouvement, tout aussi souvent qu'un prêtre. Et, quand il se bat pour son roi, pour sa vie, pour son honneur, il a plus de raisons de prier Dieu, que qui que ce soit au monde. »

— « Tu as parlé à merveille, Trim, dit mon oncle Tobie. — Mais, ai-je dit, reprit le caporal, quand ce même soldat vient de passer douze heures de suite dans la tranchée, et jusqu'aux genoux dans l'eau froide, quand il se trouve embarqué pendant des mois entiers dans des marches longues et périlleuses, harcelé aujourd'hui par les ennemis, les harcelant demain, détaché ici, contremandé là, passant sous les armes cette nuit, surpris en chemise celle d'après, transi jusque dans ses jointures, sans paille peut-être dans sa tente pour s'agenouiller, il n'est pas toujours le maître pour choisir le lieu et l'heure pour prier. Mais, quand il en trouve le moment, je crois, ai-je ajouté (car j'étais piqué pour la réputation de l'armée), je crois, ne vous en déplaise, qu'un soldat prie d'aussi bon cœur qu'un prêtre, quoique avec moins d'étalage et d'hypocrisie. »

— « Voilà, Trim, ce que tu n'aurais pas dû dire, reprit mon oncle Tobie. Dieu seul, caporal, connaît celui qui est hypocrite, et celui qui ne l'est pas. A la grande et générale revue, au jour du jugement, mais non pas plutôt, on verra ceux qui auront fait leur devoir en ce monde, et ceux qui ne l'auront pas fait; et chacun sera traité selon ses œuvres. — Je l'espère ainsi, répondit Trim. — Cela est dans l'Écriture, dit mon oncle Tobie, et je te le montrerai demain. Mais, Trim, il est une chose sur laquelle nous pouvons compter pour notre consolation : c'est que Dieu est un maître si bon et si juste, que, si nous avons toujours fait notre devoir sur la terre, il ne s'informera pas si nous nous en sommes acquittés en habit rouge ou en habit noir. — Oh! non sans doute, dit le caporal. — Mais poursuis ton histoire, Trim, » dit mon oncle Tobie.

— « J'ai attendu, continua le caporal, que les dix minutes fussent expirées, pour monter dans la chambre du lieutenant. Je l'ai trouvé

dans son lit, la tête appuyée sur sa main, et le coude sur son oreiller; il avait un mouchoir blanc à côté de lui. Le jeune homme était encore baissé pour ramasser le coussin sur lequel je suppose qu'il avait été à genoux; et, comme il se relevait en tenant le coussin d'une main, il essayait avec l'autre de prendre le livre qui était posé sur le lit. — Laisse-le là, mon ami, » a dit le lieutenant.

Je me suis avancé tout près du lit. — « Si vous êtes le domestique du capitaine Shandy, a dit le lieutenant, faites-lui, je vous prie, tous mes remercîmens et ceux de mon fils, pour sa politesse envers moi. S'il était de Leven, a-t-il ajouté... (je lui ai dit que monsieur avait servi dans ce régiment). Eh bien! a-t-il dit, nous avons fait trois campagnes ensemble, et je me rappelle fort bien le capitaine; mais, comme je n'avais pas l'honneur d'être lié avec lui, il y a toute apparence qu'il ne me connaît pas. Vous lui direz pourtant que celui qui vient de contracter tant d'obligations envers lui, et qui est touché de ses bontés comme il le doit, est un Lefèvre, lieutenant dans Angus. Mais il ne me connaît pas, a-t-il répété, après avoir un peu rêvé. Il se pourrait pourtant, a-t-il ajouté, que mon histoire... Je vous prie, dites au capitaine que je suis l'enseigne dont la femme fut si malheureusement tuée à Bréda, d'un coup de mousquet qui l'atteignit dans la tente de son mari, comme elle reposait dans ses bras.

— « Avec la permission de monsieur, ai-je dit, je me rappelle très-bien cette histoire. — Vous vous la rappelez, a-t-il dit en s'essuyant les yeux avec son mouchoir; jugez si je puis jamais l'oublier! »

En disant cela, il a tiré de son sein une petite bague, qui paraissait attachée autour de son cou avec un ruban noir, et il l'a baisée deux fois. — « Voilà Billy, » a-t-il dit. L'enfant est accouru du bout de la chambre, et, tombant à genoux, il a pris la bague et l'a baisée aussi. Ensuite il a embrassé son père; il s'est assis sur le lit, et s'est mis à pleurer.

— « Je voudrais, dit mon oncle Tobie avec un profond soupir, je voudrais, Trim, être déjà à demain. »

— « En vérité, répliqua le caporal, monsieur s'afflige trop. Monsieur veut-il que je lui verse un verre de vin sec, qu'il boira en fumant sa pipe? — A la bonne heure, Trim, » dit mon oncle Tobie.

« Je me rappelle très-bien, dit mon oncle Tobie en soupirant encore, l'histoire de l'enseigne et de sa femme. Il y a même une circonstance qui est en sa faveur, et que sa modestie a passée sous silence. C'est qu'ils furent plaints l'un et l'autre par tout le régiment et par toute l'armée. Mais achève ton histoire, caporal. — Elle est achevée, dit le caporal. Je n'ai pas voulu rester plus longtemps, j'ai souhaité une bonne nuit au pauvre lieutenant; son fils s'est levé de dessus le lit, et m'a éclairé jusqu'au bas de l'escalier; et, comme nous descendions ensemble, il m'a dit qu'ils venaient d'Irlande, et qu'ils étaient en route pour rejoindre le régiment en Flandre. — Mais hélas! dit le caporal, tous les voyages du lieutenant sont finis. — Et que deviendra son pauvre enfant? » s'écria mon oncle Tobie.

CHAPITRE CCVIII.

Suite de l'histoire de Lefèvre.

La plupart des hommes, quand ils se trouvent renfermés entre la loi naturelle et la loi positive, ne savent à quoi se déterminer; bien moins encore s'ils se trouvent entre la loi et leur penchant.

Mais je dois le dire pour eux, je dois le dire à l'honneur éternel de mon oncle Tobie: mon oncle Tobie n'hésita pas un instant. Quoiqu'il fût chaudement occupé à poursuivre le siége de Dendermonde parallèlement avec les alliés, qui, de leur côté, pressaient si vigoureusement leurs ouvrages, qu'ils lui laissaient à peine le temps de dîner; quoiqu'il eût établi un logement sur la contrescarpe, il laissa là Dendermonde, et tendit toutes ses pensées vers *les détresses particulières* de l'auberge. Tout ce qu'il se permit, fut de faire fermer la porte du jardin au verron, au moyen de quoi l'on pouvait dire qu'il avait converti le siége en blocus. Après quoi il abandonna Dendermonde à lui-même, pour

être secouru ou non par le roi de France, suivant que le roi de France le jugerait à propos, et il ne songea plus qu'à voir comment, de son côté, il pourrait secourir le lieutenant Lefèvre et son fils.

Que l'Etre souverainement bon, qui est l'ami de celui qui est sans amis, puisse un jour te récompenser!

— « Tu n'as pas fait tout ce que tu aurais dû faire, dit mon oncle Tobie au caporal, en se mettant au lit; et je vais te dire en quoi tu as manqué. En premier lieu, quand tu as lait offre de mes services à Lefèvre, comme la maladie et le voyage sont deux choses coûteuses, et que le pauvre lieutenant n'a sans doute que sa paie pour vivre et pour faire vivre son fils, tu devais aussi lui offrir ma bourse. Ne savais-tu pas, Trim, que, puisqu'il était dans le besoin, il y avait autant de droit que moi-même? — Monsieur sait que je n'avais point d'ordre, dit le caporal. — Il est vrai, dit mon oncle Tobie; tu as, Trim, très-bien agi comme soldat, mais certainement très-mal comme homme.

« En second lieu... mais tu as encore la même excuse, continua mon oncle Tobie... Quand tu lui as offert tout ce qui était dans ma maison, tu devais lui offrir ma maison aussi. Un frère d'armes, Trim, un officier malade n'a-t-il pas droit au meilleur logement? Et si nous l'avions avec nous, nous pourrions, Trim, le veiller, le soigner; tu es toi-même une excellente garde; et, avec tes soins, ceux de la servante, ceux de son fils et les miens réunis, nous pourrions peut-être le rétablir et le remettre sur pied.

« Dans quinze jours peut-être, ajouta mon oncle Tobie en souriant, il pourrait marcher. — Sauf le respect que je dois à monsieur, dit le caporal, il ne marchera de sa vie. — Il marchera, dit mon oncle Tobie, se relevant de dessus son lit, un soulier ôté. —Avec la permission de monsieur, dit le caporal, il ne marchera jamais que vers sa fosse. — Et moi, je soutiens qu'il marchera, s'écria mon oncle Tobie, en marchant lui-même avec le pied qui avait encore un soulier, mais sans avancer d'un pouce; il marchera avec son régiment. — Il ne peut pas se porter, dit le caporal! — Eh bien! on le portera, dit mon oncle Tobie. — Il tombera à la fin, dit le caporal; et que deviendra son pauvre garçon? — Non, il ne tombera pas, dit mon oncle Tobie d'un ton assuré. — Hélas! reprit Trim, soutenant son opinion, faisons pour lui tout ce que nous pourrons; mais le pauvre homme n'en mourra pas moins. — Il ne mourra pas! s'écria mon oncle Tobie. Non, par le Dieu vivant! il ne mourra pas. »

L'esprit délateur, qui vola à la chancellerie du ciel avec le jurement de mon oncle Tobie, rougit en le déposant; et l'ange qui tient les registres, laissa tomber une larme sur le mot en l'écrivant, et l'effaça pour jamais.

CHAPITRE CCIX.

Suite de l'histoire de Lefèvre.

Mon oncle Tobie ouvrit son bureau, prit sa bourse, ordonna au caporal d'aller de grand matin chercher le médecin, se coucha et s'endormit.

CHAPITRE CCX.

Fin de l'histoire de Lefèvre.

Le lendemain matin, le soleil brillait dans tout son éclat à tous les yeux du village, excepté à ceux de Lefèvre et de son fils affligé. La pesante main de la mort pressait les paupières du pauvre lieutenant; et les ressorts qui chassent le sang aux extrémités et le rappellent sans cesse au cœur, perdaient en lui la force et le mouvement.

En ce moment, mon oncle Tobie, qui s'était levé une heure plus tôt que de coutume, entra dans la chambre du lieutenant. Il s'assit à côté de son lit, et, sans préface ni apologie, sans nul égard pour toutes les modes et coutumes, il ouvrit son rideau, comme aurait fait un ancien ami ou un camarade; et aussitôt il lui demanda comment il se portait, s'il avait reposé la nuit, de quoi il se plaignait, où était son mal, ce qu'il pouvait faire pour le soulager; et, sans lui donner

le temps de répondre à une seule question, il lui dit le petit plan qu'ils avaient concerté pour lui, la veille, avec le caporal.

« Vous viendrez chez moi, Lefèvre, dit mon oncle Tobie, dans ma maison, tout à l'heure; et nous enverrons chercher un médecin, pour voir ce qu'il y a à faire; nous aurons aussi un apothicaire; le caporal sera votre garde, et moi, Lefèvre, votre domestique. »

Il y avait dans mon oncle Tobie une franchise qui n'était pas l'effet, mais la cause de sa familiarité. Elle vous introduisait sur-le-champ dans son ame, et vous faisait voir toute la bonté de son naturel. A cela, il se joignait dans ses regards, dans sa voix et dans ses manières, je ne sais quoi d'humain, qui, dans tous les momens, invitait le malheureux à s'approcher et à chercher un asile auprès de lui. Avant que mon oncle Tobie eût achevé la moitié des offres obligeantes qu'il faisait au père, le fils s'était insensiblement pressé contre lui; puis, étendant ses faibles bras, il avait saisi l'habit de mon oncle Tobie à la hauteur de la poitrine, et l'attirait doucement vers lui... Le sang et les esprits de Lefèvre, déjà froids et engourdis, et qui s'étaient retirés dans leur dernière citadelle, le cœur, firent un effort pour se rallier. Le nuage qui couvrait ses yeux les quitta pour un moment. Il regarda mon oncle Tobie avec l'expression de la reconnaissance, du regret et du désir; il jeta un autre regard sur son fils; et ce lien qu'il établit entr'eux (tout faible qu'il était) n'a jamais été rompu.

La nature, après cet effort, reflua sur elle-même. Le nuage reprit sa place. Le pouls frémit, s'arrêta, se releva, s'affaissa, s'arrêta encore, hésita, s'arrêta... Achèverai-je? Non.

CHAPITRE CCXI.

Convoi et oraison funèbre.

Je rapporterai en peu de mots, dans le prochain chapitre, tout ce qui me reste à dire sur le jeune Lefèvre: ce qui comprend tout l'espace qui s'écoula depuis la mort de son père jusqu'à l'époque où mon oncle Tobie proposa au mien de me le donner pour gouverneur; et je n'ajouterai que très-peu de détails à ce chapitre-ci, dans l'impatience où je suis de retourner à ma propre histoire.

Mon oncle Tobie, comme gouverneur de Dendermonde, rendit au pauvre lieutenant tous les honneurs de la guerre; il accompagna le corps au tombeau, conduisant lui-même le deuil, et menant le jeune Lefevre par la main.

Yorick, de son côté, pour n'être pas en reste, rendit au défunt tous les honneurs de l'église, et l'enterra en grande pompe au milieu du chœur. Il paraît même qu'il prononça son oraison funèbre. Je dis *il paraît*, et j'en juge par une note que j'ai trouvée sur l'un de ses sermons.

C'était la coutume d'Yorick (et je suppose qu'elle lui était commune avec tous ceux de sa profession) de noter sur la première page de chacun de ses sermons le lieu, le temps, et l'occasion où il avait prêché. Il y joignait toujours un petit commentaire sur le sermon lui-même, et en vérité rarement à sa louange. Par exemple: *Sermon sur la dispersion des Juifs. Je n'en fais pas le moindre cas: je conviens que c'est un prodige d'érudition, mais d'une érudition triviale, et mise en œuvre d'une manière plus triviale encore.*

Celui-ci est d'une composition lâche. Je ne sais ce que diantre j'avais dans la tête quand je le fis.

N. B. *L'excellence de ce texte, c'est qu'il convient à tous les sermons, c'est qu'il convient à tous les textes.*

Pour celui-ci, je mérite d'être pendu; j'en ai volé la plus grande partie; et le docteur Pidigunes m'a dénoncé. *Rien n'est tel qu'un voleur pour en découvrir un autre.*

Sur le dos d'une demi-douzaine je trouve écrit *so so*, et rien de plus; et sur les deux autres, *moderato*. Ils sont tous huit dans un seul paquet rattaché avec un bout de ficelle verte, qui semble avoir jadis appartenu au fouet d'Yorick; ce qui me fait conclure que par *so so* et par *moderato*, Yorick entendait à peu près la même chose; et en cela il était d'accord avec le dictionnaire italien d'Altieri.

Il faut pourtant convenir que les deux sermons étiquetés *moderoto* sont cinq fois meilleurs que les *so so*, montrent dix fois plus de connaissance du cœur humain, renferment soixante et dix fois plus d'esprit et de feu, et, pour m'élever par une gradation convenable, découvrent mille fois plus de génie. Aussi, quand je donnerai au public les sermons *dromotiques* d'Yorick, quoique je ne compte en admettre qu'un de tout le nombre des *so so*, je n'hésiterai pas à faire imprimer les deux *moderoto* dans leur entier.

Je n'entreprendrai par de deviner ce qu'Yorick pouvait entendre par ces mots *lentamente*, *tenute*, *grove*, et quelquefois *adagio*, tels que je les trouve sur quelques-uns de ses sermons. Je serais encore plus embarrassé d'expliquer: *ò l'octavo alta*, *con strepito*, *con l'orco*, *senzo l'orco*, et autres termes de musique avec lesquels il en a désigné d'autres. Ce que je sais, c'est que ces mots ont sûrement un sens, et Yorick qui était à la fois musicien et prédicateur, les appliquait de ses sonates à ses sermons. Je ne doute même point que chacun de ces signes qui nous échappent, n'eût pour lui une signification distincte et précise.

Parmi tous ses sermons, il y en a un (et c'est lui qui m'a conduit à cette longue digression); il est sur la mort, et il a sans doute été fait à l'occasion du pauvre Lefèvre.

Il est écrit d'une plus belle main que les autres, ce qui annonce une sorte de prédilection en sa faveur. Du reste, il est négligemment rattaché avec une lisière de laine, et enveloppé dans une feuille de papier bleu qui sent encore le droguiste. Mais je doute que ces marques apparentes d'humilité aient été mises à dessein; d'autant que, tout à la fin du sermon, et non au commencement (ce qui est contre l'usage invariable d'Yorick), je trouve écrit de sa main le mot

Bravo.

Tout, à la vérité, concourt à radoucir ce que cette expression peut avoir de choquant. Le mot est placé à deux pouces et demi au moins de distance de la dernière ligne, tout en bas de la page, et dans ce coin à droite qui est ordinairement recouvert par le pouce. Il est écrit avec une plume de corbeau, en petits caractères, et d'une encre si pâle, qu'en vérité on peut à peine se douter qu'il est là. C'est plutôt l'ombre de la vanité que la vanité elle-même: c'est plutôt une secrète complaisance, un mouvement passager de satisfaction, qui s'élève dans le cœur du compositeur à son insu, qu'une marque grossière d'applaudissement qu'on aurait l'effronterie d'offrir au public.

Je sens bien que, malgré tous ces adoucissemens, j'ai rendu un mauvais service à Yorick en entrant dans toutes ces particularités, et que j'aurais dû les taire pour l'honneur de sa modestie; mais quel homme n'a pas ses faiblesses? Yorick n'en est pas plus exempt qu'un autre. Mais ce qui excuse la sienne en cette occasion, ce qui la réduit presque à rien, c'est que le mot fut barré quelque temps après par lui-même, par une ligne d'une encre plus noire qui le traverse, comme s'il s'était rétracté, ou qu'il eût été honteux de sa première opinion.

CHAPITRE CCXII.

Départ du jeune Lefèvre

Après que mon oncle Tobie eut converti en argent la succession de Lefèvre, et qu'il eut réglé ses comptes avec son régiment, l'aubergiste et le reste du monde, il ne lui resta entre les mains qu'un vieil uniforme et une épée de cuivre; de sorte qu'il ne rencontra aucune opposition à prendre l'entière administration des biens du jeune orphelin.

Il donna l'habit au caporal: — « Porte-le, Trim, dit mon oncle Tobie, jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux... porte-le en mémoire du pauvre lieutenant. » Il prit l'épée, et la tirant du fourreau: « Cette épée, Lefèvre, je la garderai pour toi. Voilà, mon cher Lefèvre, continua-t-il, en suspendant l'épée à un clou, voilà toute la fortune que Dieu t'a laissée; mais s'il t'a donné un cœur et un bras digne de la porter, je n'en demande pas davantage. »

Dès que le jeune Lefèvre eut pris une teinture de fortification, et qu'il eut appris

à insérer un polygone régulier dans un cercle, mon oncle Tobie le mit dans une école publique, d'où il ne sortait qu'au temps de Noël et à la Pentecôte, où mon oncle Tobie ne manquait jamais de l'envoyer chercher par le caporal. Il y demeura jusqu'à son dix-septième printemps. Mais alors les bruits de guerre, et les nouvelles de l'Empereur qui faisait marcher une armée contre les Turcs, enflammant son jeune courage, Lefèvre partit un beau jour sans congé; et laissant là son grec et son latin, il alla se jeter aux genoux de mon oncle Tobie, lui demanda l'épée de son père, et le pria de lui laisser tenter la fortune des armes sous le prince Eugène. Deux fois mon oncle Tobie oublia sa blessure et s'écria : — « Lefèvre, j'irai avec toi, et tu combattras à mes côtés. » Deux fois il porta la main sur son aine, et laissa retomber sa tête avec l'air de l'abattement et du désespoir.

Mon oncle Tobie descendit l'épée du clou où elle avait été constamment suspendue depuis la mort du pauvre lieutenant. Il en porta la pointe près de son œil en soupirant, et la donna au caporal pour l'éclaircir. Il retint Lefèvre quinze jours pour l'équiper et pour régler son passage à Livourne. Puis, en lui remettant son épée : « Si tu es brave, Lefèvre, dit mon oncle Tobie en rêvant un peu, si la fortune trahit ton courage... reviens à moi, Lefèvre, s'écria-t-il en l'embrassant; tu me retrouveras toujours. »

La plus mortelle injure n'aurait pas déchiré le cœur du jeune Lefèvre, autant que la tendresse paternelle de mon oncle Tobie. Ils se séparèrent l'un de l'autre, comme le meilleur des fils du meilleur des pères. Ils pleurèrent tous deux. Enfin mon oncle Tobie, en lui donnant son dernier baiser, lui glissa dans la main une vieille bourse qui contenait la bague de sa mère et soixante guinées, et il pria Dieu de le bénir.

CHAPITRE CCXIII.

Malheur du jeune Lefèvre.

Lefèvre rejoignit l'armée impériale devant Belgrade, à temps pour essayer la trempe de son épée à la défaite des Turcs. Il s'y comporta en digne élève de mon oncle Tobie. Mais le malheur sembla s'attacher à lui sans qu'il l'eût mérité, et le poursuivit partout pendant les quatre années qui suivirent; il soutint l'adversité avec courage, et sans se laisser abattre; mais enfin il tomba malade à Marseille, d'où il écrivit à mon oncle Tobie qu'il avait perdu son temps, ses services, et en un mot tout, excepté son épée; et qu'il attendait le premier vaisseau pour retourner à lui.

Mon oncle Tobie reçut cette lettre environ six semaines avant l'accident de Suzanne; de sorte que Lefèvre était attendu à toute heure. Il s'était présenté à l'esprit de mon oncle Tobie, dès que mon père avait parlé d'un gouverneur pour moi; mais, au détail bizarre de toutes les perfections que mon père exigeait, mon oncle Tobie avait cru devoir garder le silence, jusqu'à ce qu'enfin Yorick, ayant ramené mon père à des idées plus raisonnables, et mon père étant convenu que mon gouverneur devait être bon, juste, humain et généreux, l'image et l'intérêt de Lefèvre agirent si puissamment sur mon oncle Tobie, que, se levant aussitôt, et quittant sa pipe pour prendre l'autre main de mon père, qui tenait déjà une des siennes : — « Frère Shandy, s'écria mon oncle Tobie, souffrez que je vous recommande le fils de Lefèvre — Je me joins au capitaine, dit Yorick. — Je réponds de la bonté de son cœur, dit mon oncle Tobie. — Et moi de sa bravoure, s'écria le caporal. — Les meilleurs cœurs, Trim, sont toujours les plus braves, » dit mon oncle Tobie.

— « Sans doute, dit le caporal. Et monsieur a pu voir également que les plus mauvais sujets du régiment en étaient les plus lâches. Et monsieur peut se souvenir d'un certain sergent, nommé Kumber... »

— « Nous traiterons ce sujet une autre fois, » dit mon père.

CHAPITRE CCIV.

Calomnie.

Que ce monde-ci serait joyeux et plaisant, sans ce labyrinthe inextricable de dettes, de soins, de procès, de soucis, de devoirs, de gros douaires et de charlatans!

Ce dernier mot me ramène au docteur Slop. Il était vrai fils de sa mère. (Sancho avait une autre expression pour rendre la même idée.) Dès l'inspection du mal, il m'avait condamné à mort; il fallait un miracle ou l'excellence de son art pour me tirer de là. L'accident était aussi complet que mes héritiers collatéraux pouvaient le désirer. Il le disait ainsi : tout le monde le crut; et, en moins d'une semaine, il n'y eut personne aux environs qui ne dit avec compassion: *Ce pauvre petit Shandy est entièrement mutilé!* La renommée en porta la nouvelle partout, et jura qu'elle l'avait vu. Enfin, il passa pour constant que la fenêtre de la chambre de la nourrice avait non-seulement...... mais encore.....

On ne peut guère prendre le public à partie, ni lui intenter un procès en corps; autrement mon père n'y aurait pas manqué : tant il était irrité des bruits qui couraient à mon désavantage. Mais de tomber lâchement sur quelques individus, c'était avoir l'air de craindre les autres. D'ailleurs, la plupart de ceux qui avaient parlé de mon accident avaient témoigné toute sorte de pitié : les attaquer, c'était s'en prendre à ses meilleurs amis, et peut-être en même temps les confirmer, ainsi que le public, dans leur opinion. D'un autre côté, se taire, c'était presque acquiescer à tous les bruits fâcheux qui se répandaient sur mon compte.

— « Y eut-il jamais, s'écriait mon père, en frappant du pied, y eut-il jamais, frère Tobie, un pauvre diable aussi embarrassé que moi? »

— « A votre place, frère, disait mon oncle Tobie, je le montrerais à la foire. »

— « Et qu'y verrait-on? » s'écriait mon père.

CHAPITRE CCV

Grande résolution.

« Qu'on en dise tout ce qu'on voudra, dit mon père, je ne le mettrai pas moins en culottes. »

CHAPITRE CCVI.

Ne jugeons pas si vite.

Il y a, monsieur, mille résolutions importantes, soit dans l'église, soit dans l'état, aussi bien, madame, que dans les choses qui nous regardent plus personnellement, que vous jugeriez avoir été prises d'une manière étourdie, légère et inconsidérée, et qui pourtant ont été pesées et repesées, examinées, discutées, disputées, revues, corrigées et considérées sous toutes leurs faces, avec un tel sang-froid, que le dieu du sang-froid lui-même (s'il existe) n'aurait pu ni mieux désirer ni mieux faire.

Si nous eussions été cachés, vous ou moi, dans quelque coin du cabinet, nous serions forcés d'en convenir.

Telle était la résolution que prit mon père de me mettre en culottes.

Comment! monsieur, cette résolution prise en un moment, avec humeur, emportement même, et qui semblait une espèce de défi à tout le genre humain?...

Eh bien! oui, madame, cette résolution elle-même. Apprenez qu'un mois auparavant elle avait été raisonnée, débattue et approfondie entre mon père et ma mère, dans deux différens lits de justice, tenus exprès pour ce sujet.

J'expliquerai la nature de ces lits de justice dans le prochain chapitre; et dans celui d'après, je vous supplierai, madame, de vouloir bien me suivre, et vous tenir cachée dans la ruelle de ma mère. Là, vous entendrez comment mon père et elle débattirent l'affaire de mes culottes, et vous pourrez vous former une idée de la manière dont ils débattaient les autres affaires.

CHAPITRE CCVII.

Lit de justice de mon père.

Les anciens Goths de Germanie, qui les premiers s'établirent dans ce pays qui est entre l'Oder et la Vistule, et qui s'associèrent dans la suite les Bulgares et quelques autres peuplades vandales, avaient tous la sage coutume de débattre deux fois toutes les affaires importantes, une fois ivres et une fois à jeun : à jeun, pour que leurs conseils ne manquassent pas de prudence ; ivres, pour qu'ils ne manquassent pas de vigueur.

Mon père ne buvait que de l'eau. Il n'y avait pas moyen de prendre cette méthode, ni de la tourner à son profit, comme il avait coutume de faire de toutes celles des anciens. Que n'eût-il pas donné pour trouver un biais favorable, et pour se rapprocher au moins un peu de la méthode des anciens Germains, s'il ne pouvait l'adopter tout-à-fait! il y rêva long-temps, et long-temps sans fruit; enfin, la septième année de son mariage, il inventa l'expédient que voici.

Toutes les fois qu'il y avait dans la famille quelque point délicat à régler, quelque affaire importante à débattre, en un mot, quelque résolution importante à prendre, résolution qui demandât a la fois beaucoup de vigueur et de sagesse, mon père réservait et assignait la nuit du premier dimanche du mois, et celle du samedi précédent, pour discuter l'affaire dans son lit avec ma mère. Que de choses il avait à faire le premier dimanche du mois ! sa pendule à monter, sa... Mais c'est se défier de la mémoire du lecteur, que d'en faire l'énumération.

Voilà ce que mon père appelait assez plaisamment ses lits de justice. Entre ces deux conseils, tenus dans ces deux positions différentes, il trouvait nécessairement ce juste milieu qui est le vrai point de sagesse. Il se serait enivré et désenivré cent fois, qu'il n'aurait pas mieux rencontré.

Mais, chut! le lit de justice va commencer. Venez, madame, il est temps d'approcher.

CHAPITRE CCVIII.

Me mettra-t-on en culottes?

— « Nous devrions, dit mon père, en se retournant à moitié dans son lit, et rapprochant son oreiller de ma mère, nous devrions penser, madame Shandy, à mettre cet enfant en culottes. »

— « Vous avez raison, monsieur Shandy, » dit ma mère.

— « Il est même honteux, ma chère, dit mon père, que nous ayons différé si long-temps. »

— « Je le pense comme vous, » dit ma mère.

— « Ce n'est pas, dit mon père, que l'enfant ne soit très-bien comme il est. »

— « Il est très-bien comme il est, » dit ma mère.

— « Et en vérité, dit mon père, c'est presque un péché de l'habiller autrement. »

— « Oui, en vérité, » dit ma mère.

— « Mais il grandit à vue d'œil, ce petit garçon-là ! » répliqua mon père.

— « Il est très-grand pour son âge, » dit ma mère. »

— « Je ne puis, dit mon père, appuyant sur chaque syllabe, je ne puis pas imaginer à qui diantre il ressemble. »

— « Je ne saurais l'imaginer, » dit ma mère.

— « Ouais ! » dit mon père.

Le dialogue cessa pour un moment.

— « Je suis fort petit, » continua mon père gravement.

— Très-petit, monsieur Shandy, » dit ma mère.

— « Ouais ! » dit mon père. En même temps il se retourna brusquement, et retira l'oreiller. Ici il y eut un silence de trois minutes et demie.

— « Si on le met en culottes, dit mon père en élevant la voix, je crois qu'il sera bien embarrassé à les porter. »

— « Très-embarrassé au commencement, » dit ma mère.

— « Et nous serons bien heureux, ajouta mon père, si c'est là le pis. »

— « Oh ! très-heureux, » répondit ma mère.

— « Apparemment, dit mon père, après une pause d'un moment, qu'il est fait comme tous les enfans des hommes? »

— « Exactement, » dit ma mère.

— « Ma foi! j'en suis fâché, » dit mon père; et le débat s'arrêta encore une fois.

— « Du moins, dit mon père, en se retournant de nouveau, si j'en viens-là je les lui ferai faire de peau. »

— « Elles dureront plus long-temps, » dit ma mère.

— « Mais alors, dit mon père, il faudra qu'il se passe de doublure. »

— « J'en conviens, » dit ma mère.

— « Il vaut mieux, dit mon père, qu'elles soient de futaine. »

— « Il n'y a rien de meilleur, » dit ma mère.

— « Excepté le basin, » répliqua mon père.

— « Oui, le basin vaut mieux, » dit ma mère.

— « Cependant, interrompit mon père, il ne faut pas risquer de lui donner la mort. »

— « Il faut bien s'en garder, dit ma mère, » et le dialogue fut encore suspendu.

— « Quoi qu'il en soit, dit mon père en rompant le silence, pour la quatrième fois, il n'y aura certainement point de poches. »

— « Il n'en a aucun besoin, » dit ma mère.

— « J'entends à sa veste et à son habit, » dit mon père.

— « Je le pense bien aussi, » répliqua ma mère.

— « Car, s'il possède jamais un sabot et une toupie... (à cet âge, pauvres enfans! c'est comme un sceptre et une couronne), il faut bien qu'il ait de quoi les serrer. »

— « Ordonnez, monsieur Shandy, ordonnez tout comme vous le voudrez. »

— « Mais, dit mon père en insistant, ne trouvez-vous pas que cela est bien? »

— « Très-bien, dit ma mère, s'il vous plaît ainsi, monsieur Shandy. »

— « S'il me plaît, s'écria mon père perdant toute patience, parbleu! vous voilà bien. S'il me plaît! ne distinguerez-vous jamais, madame Shandy, ne vous apprendrai-je jamais à distinguer ce qui plaît d'avec ce qui convient? » Minuit vint à sonner; c'était le dimanche qui commençait, et le chapitre n'alla pas plus loin.

CHAPITRE CCIX.

Mon père se décide.

Après que mon père eut ainsi débattu avec ma mère l'histoire des culottes, il consulta Albertus Rubénius; mais ce fut cent fois pis. Quoique Albertus Rubénius ait écrit un *in-quarto* sur l'habillement des anciens, et que par conséquent mon père dût s'attendre à trouver chez lui l'éclaircissement de tous ses doutes, on aurait tout aussi facilement extrait d'un capucin les quatre vertus cardinales, que d'Albertus Rubénius un seul mot sur les culottes.

Sur toute autre partie de l'habillement des anciens, mon père obtint de Rubénius tout ce qu'il voulut. On ne lui cacha rien. On lui dit dans le plus grand détail ce que c'était que la toge ou robe flottante, la chlamyde, l'éphode, la tunique ou manteau court, la synthèse, la pœnula, la lacema avec son capuchon, le paludamentum, la prétexte, le sagum ou jacquette de soldat, la trabæa, dont il y avait trois espèces, suivant Suétone.

— « Mais quel rapport tout cela a-t-il avec les culottes, » disait mon père?

Rubénius lui fit l'énumération un peu longue de toutes les sortes de souliers qui avaient été à la mode chez les Romains. Il y avait le soulier ouvert, le soulié fermé, le soulier sans quartier, le soulier à semelles de bois, la socque, le brodequin, et le soulier militaire dont parle Juvénal, avec des clous par dessous.

Il y avait les sabots, les patins, les pantoufles, les échasses, les sandales avec leurs courroies.

Il y avait le soulier de feutre, le soulier de toile, le soulier lacé, le soulier tressé, le calceus incisus, et le calceus rostratus.

Rubénius apprit à mon père comment on les chaussait, et de quelle manière on les rattachait: avec quelles pointes, agrafes, boucles, cordons, rubans, courroies.

— « Laissez-moi tous ces souliers, disait mon père, et parlons des culottes. »

Mon père trouva encore que les Romains

avaient différentes manufactures; qu'ils fabriquaient des étoffes unies, rayées, tissues d'or et d'argent; qu'ils n'avaient commencé à faire un usage commun de la toile, que vers la décadence de l'empire, lorsque les Égyptiens vinrent à s'établir parmi eux, et à la mettre en vogue.

Il vit que les riches et les nobles se distinguaient par la finesse et la blancheur de leurs habits. Le blanc était, après le pourpre, la couleur la plus recherchée; les Romains la réservaient pour le jour de leur naissance, et pour les réjouissances publiques. Le pourpre était affecté aux grandes charges.

— « Et les culottes?» disait mon père.

« Il paraît, poursuivait Rubénius, il paraît, d'après les meilleurs historiens de ces temps-là, qu'ils envoyaient souvent leurs habits au foulon pour être nettoyés et blanchis. Mais le menu peuple, pour éviter cette dépense, portait communément des étoffes brunes, et d'un tissu un peu plus grossier. Ce ne fut que vers le règne d'Auguste, que toute distinction dans les habillemens fut détruite : les esclaves s'habillèrent comme les maîtres. Il n'y eut de conservé que le lati-clave. »

— « Et qu'est-ce que le lati-clave?» dit mon père.

Oh! c'est ici le point le plus débattu parmi les savans, et sur lequel ils sont moins d'accord. Egnatius, Sigonius, Bassius, Tieinenses, Baysius, Budée, Sanmaise, Juste-Lipse, Lazius, Isaac Casaubon, et Joseph Scaliger diffèrent tous les uns des autres, et Albertius Rubénius d'eux tous. Les uns l'ont pris pour le bouton, d'autres pour l'habit même, quelques-uns pour la couleur de l'habit. Le grand Baysius (dans sa garde-robe des anciens, chapitre douze) avoue modestement son ignorance. Il dit qu'il ne sait si c'était un clou à tête, un bouton, une ganse, un crochet, une boucle, ou une agrafe avec son fermoir.

Mon père perdit le cheval, mais non pas la selle.— « Ce sont des bretelles, dit-il. » Et il ordonna que mes culottes eussent des bretelles.

CHAPITRE. CCX.

Bon soir à la compagnie.

Un nouvel ordre de choses et de nouveaux événemens se présentent devant moi.

Laissons mes culottes entre les mains du tailleur, et le tailleur accroupi, prêtant l'oreille aux dissertations de mon père qu'il ne comprend point.

Laissons mon père debout devant lui, appuyé sur sa canne, son traité du lati-clave à la main, en lui désignant l'endroit précis de la ceinture, où il avait résolu de faire attacher mes bretelles.

Laissons ma mère, la plus insouciante des femmes (je dirai presque la plus philosophe), sans souci sur mes culottes, comme sur toutes les choses de la vie, indifférente sur les moyens, et ne s'occupant que des résultats.

Laissons le docteur Slop figurer dans le monde à mes dépens, et bâtir sa fortune et sa réputation sur un accident qui n'existe pas.

Laissons le jeune Lefèvre à Marseille, et donnons-lui le temps de se guérir et de revenir à mon oncle Tobie.

Laissons enfin le pauvre Tristram Shandy... Mais pour celui-là il n'y a pas moyen; souffrez, messieurs, qu'il vous accompagne jusqu'à la fin du voyage.

CHAPITRE CCXI.

Campagnes de mon oncle Tobie.

Si le lecteur n'a pas l'idée la plus parfaite de ce demi-arpent de terre qui se trouvait au fond du jardin potager de mon oncle Tobie, et qui fut pour lui le théâtre de tant d'heures délicieuses, je déclare que c'est entièrement la faute de son imagination, et non pas la mienne. Je suis certain d'en avoir donné une description si exacte, que j'en avais presque honte.

Un jour, dans ses momens de loisir, le destin s'amusait à regarder dans le vaste dépôt où sont inscrits tous les événemens des temps futurs. En jetant les yeux sur un gros livre relié en fer, il vit à quels grands projets était destiné ce petit coin de terre, qui devait être un jour le boulingrin de mon oncle Tobie. Il fit aussitôt signe à la nature : c'en fut assez. La nature y répandit une demi-pelletée de ses engrais les plus doux, auxquels elle joignit justement assez d'argile pour conserver la forme des angles et de tous les points saillans, et en même temps trop peu pour que la terre pût coller à la bêche, et rendre le théâtre de tant de gloire impraticable par le mauvais temps.

Quand mon oncle Tobie se retira à la campagne, il y porta, comme on a pu voir, les plans de presque toutes les places fortifiées d'Italie et de Flandre. Ainsi devant quelque ville que le duc de Marlborough ou les alliés allassent se placer, ils y trouvaient mon oncle Tobie tout préparé. Et voici quelle était sa méthode ; elle paraîtra au lecteur la plus simple du monde.

Tout aussitôt qu'une ville était investie, plutôt même si le projet était connu, mon oncle Tobie prenait son plan ; et, au moyen d'une échelle, il lui était facile de l'adapter à la grandeur exacte de son boulingrin. Il s'agissait ensuite de transporter les lignes du papier sur le terrain : c'est ce qui s'exécutait au moyen d'un gros peloton de ficelle, et d'un certain nombre de petits piquets que l'on enfonçait en terre à tous les angles saillans et rentrans. Ensuite, prenant le profil de la place et de ses ouvrages, pour déterminer la profondeur et l'inclinaison des fossés, le talus du glacis, et la hauteur précise de toutes les banquettes, parapets, etc., mon oncle Tobie mettait le caporal à l'ouvrage, et l'ouvrage se poursuivait tranquillement.

La nature du sol, la nature de l'ouvrage lui-même, et par dessus tout l'excellente nature de mon oncle Tobie, assis près du caporal du matin au soir, et causant familièrement avec lui sur les faits du temps passé, tout cela réduisait le travail à n'en avoir presque que le nom.

Dès que la place était ainsi achevée, et mise en un état de défense convenable, elle était investie ; et mon oncle Tobie, aidé du caporal, commençait à ouvrir la première parallèle. De grâce, qu'on ne vienne pas m'interrompre ici ; qu'un demi-savant ne vienne pas me dire que j'ai fait occuper tout le terrain par le corps de la place et de ses ouvrages, et qu'il ne m'en reste plus pour cette première parallèle, qui ne doit s'ouvrir qu'à trois cents toises au moins du corps principal de la place ! Ne restait-il pas à mon oncle Tobie tout son potager adjacent ? C'est là, et ordinairement entre deux planches de choux, qu'il établissait ses premières et secondes parallèles. Je considérerai tout au long les avantages et les inconvéniens de cette méthode, quand j'écrirai plus en détail l'histoire des campagnes de mon oncle Tobie et du caporal, dont ceci n'est, à proprement parler, qu'un extrait ; et ce seul examen occupera au moins trois pages. On peut juger par-là de l'importance et de l'étendue des campagnes elles-mêmes. Aussi j'appréhende que ce ne soit en quelque sorte les profaner, que d'en donner, comme je fais, des lambeaux, dans un ouvrage aussi frivole que celui-ci ; ne vaudrait-il pas cent fois mieux les faire imprimer à part ? J'y songerai ; et, en attendant, reprenons notre esquisse.

CHAPITRE CCXII.

Il se met dans ses meubles.

Aussitôt, dis-je, que la ville était ainsi achevée avec tous ses ouvrages, mon oncle Tobie et le caporal Trim commençaient à ouvrir leur première parallèle, non pas au hasard, ni suivant leur caprice ; mais des mêmes points et des mêmes distances que les alliés avaient commencé les leurs. Ils réglaient leurs approches et leurs attaques sur les détails que mon oncle Tobie recevait par la voie des journaux, et, pendant toute la durée du siége, ils suivaient les alliés pas à pas.

Le duc de Marlborough établissait-il un

logement? mon oncle Tobie établissait un logement aussi. Le front d'un bastion était-il renversé, ou une défense ruinée? le caporal prenait sa pioche, et en faisait autant. C'est ainsi que, gagnant sans cesse du terrain, ils se rendaient successivement maîtres de tous les ouvrages, jusqu'à ce qu'enfin la place tombât entre leurs mains.

Où sont-ils ces hommes rares, ces bons cœurs que le bonheur des autres rend heureux? Je les invite à me suivre derrière la haie d'épines du boulingrin de mon oncle Tobie. La poste est arrivée; il a reçu la gazette : la brèche est praticable; le duc de Marlborough va tenter l'assaut. Mon oncle Tobie et le caporal paraissent. Avec quel ardeur ils s'avançent, l'un avec la gazette à la main, l'autre avec la bêche sur l'épaule! Quel triomphe modeste se glisse dans les regards de mon oncle Tobie, au moment qu'il monte sur les remparts! quel excès de plaisir brille dans ses yeux, lorsque, debout devant le caporal, l'animant de la voix et du geste, il lui relit dix fois le paragraphe, de crainte que la brèche ne soit d'un pouce trop large ou trop étroite! Mais, Dieux! la chamade est battue; mon oncle Tobie s'élance sur la brèche, soutenu du caporal : le caporal lui-même s'avance, les drapeaux à la main; il les arbore sur les remparts. Quel moment! quel délice! ciel! terre! mer! mais à quoi servent les apostrophes? avec tous les élémens, on ne parviendra jamais à composer une liqueur aussi enivrante.

C'est ainsi, c'est au milieu de ces extases répétées, c'est dans cette route délicieuse, que mon oncle Tobie et le caporal passèrent les plus douces années de leur vie. Si quelquefois leur bonheur était troublé par le vent d'ouest qui, venant à souffler une semaine de suite, retardait la malle de Flandre, et tenait mon oncle Tobie à la torture, c'était encore là la torture du bonheur. C'est ainsi, dis-je, que, pendant longues années, et chaque année de ces années, et chaque mois de chaque année, mon oncle Tobie et Trim s'exercèrent dans l'art des siéges, variant sans cesse leurs plaisirs par de nouvelles inventions, s'excitant à l'envi à de nouveaux moyens de perfection, et trouvant dans chacune de leurs découvertes une nouvelle source de délices.

La première campagne s'exécuta du commencement à la fin, suivant la méthode simple et facile que j'ai rapportée.

Dans la seconde campagne, qui fut celle où mon oncle Tobie prit Liége et Ruremonde, il se décida à faire la dépense de quatre beaux pont-levis, de deux desquels j'ai donné une description si exacte dans la première partie de cet ouvrage.

Tout à la fin de la même année, il ajouta deux portes avec des herses. (Ces dernières furent dans la suite remplacées par des *orgues*, comme préférables aux *herses*.) Et, vers Noël de cette même année, mon oncle Tobie, qui avait coutume de se donner un habit complet à cette époque, préféra de se refuser cette dépense, et de traiter pour une belle guérite.

Il y avait dans le boulingrin une espèce de petite esplanade, que mon oncle Tobie s'était ménagée entre la naissance du glacis et le coin de la haie d'ifs; c'est là qu'il tenait ses conseils de guerre avec le caporal. La guérite fut placée au coin de la haie d'ifs, et devait servir de retraite en cas de pluie.

Les pont-levis, les portes, la guérite, tout fut peint en blanc, et à trois couches, pendant le printemps suivant : ce qui mit mon oncle Tobie en état d'entrer en campagne avec la plus grande splendeur.

Mon père disait souvent à Yorick que, si dans toute l'Europe, tout autre que mon oncle Tobie se fût avisé d'une chose pareille, on l'aurait regardée comme une des satires les plus amères et les plus raffinées de la manière fanfaronne dont Louis XIV, au commencement de la guerre, mais principalement cette même année, était entré en campagne. « Mais, ajoutait mon père, mon frère Tobie! il n'est pas dans sa nature d'insulter qui que ce soit. Rare et excellent homme! »

Revenons à ses campagnes.

CHAPITRE CCXIII.

Son arsenal se monte.

Il faut que je fasse ici un petit aveu au lecteur. Quoique, dans l'histoire de la première campagne de mon oncle Tobie, le mot *ville* soit souvent répété, la vérité est qu'il n'y avait alors dans le polygone rien qui ressemblât à une ville. Cet embellissement n'eut lieu que dans l'été qui suivit la peinture des ponts et de la guérite, c'est-à-dire, dans la troisième campagne de mon oncle Tobie : et ce fut au caporal qu'en vint la première idée.

Par l'effort de son bras et sous les ordres de mon oncle Tobie, il avait pris Amberg, Bonn et Rhimberg, et Huis, et Limbourg; il vint alors avec raison à penser que c'était une dérision de se vanter de la prise d'un si grand nombre de villes, sans avoir une seule ville à montrer pour attester tant de conquêtes. Il proposa donc à mon oncle Tobie de se faire bâtir une petite ville à son usage, en planches de sapin qui seraient assemblées, peintes, montées et placées dans le polygone, de manière à faire l'illusion la plus complète.

Mon oncle Tobie sentit d'abord l'excellence du projet, et l'agréa sur-le-champ; il y joignit même deux idées nouvelles et assez bizarres, mais dont il était presque aussi vain que s'il eût eu l'honneur de la première invention.

Il voulut d'abord que la ville fût bâtie dans le genre de celles qu'elle devait le plus vraisemblablement représenter : avec des fenêtres grillées, et le toit des maisons tourné vers la rue, etc., comme à Gand, à Bruges, et dans tout le reste du Brabant et de la Flandre.

Il voulut de plus, au lieu d'avoir ses maisons réunies, comme le caporal le proposait, que chacune d'elles fût isolée et indépendante, afin de pouvoir être accrochée ou décrochée à volonté, de manière à exécuter tous les plans de villes possibles.

On se mit aussitôt à l'ouvrage; les charpentiers furent appelés; et mon oncle Tobie et le caporal, témoins assidus de leurs travaux, n'en détournaient les yeux que pour s'applaudir réciproquement dans leurs regards du succès de leur invention.

Il en résulta un merveilleux effet pour la campagne suivante.

La ville de mon oncle Tobie se prêtait à tout. C'était un vrai Prothée. Tantôt c'était Landen ou Trarebach, Saut-Vliet, Drusen ou Haguenau; tantôt c'était Ostende, et Menin, et Ath, et Dendermonde.

Jamais, depuis Sodome et Gomorre, aucune ville n'a fait tant de personnages différens.

La quatrième année, mon oncle Tobie songea qu'une ville sans église avait l'air nu et presque ridicule; il en ajouta une très-belle avec son clocher. Trim opinait pour avoir des cloches, mon oncle Tobie pensa qu'il valait mieux en employer le métal en artillerie.

Le métal fut fondu, et produisit pour la campagne d'après une demi-douzaine de canons de bronze. On en plaça trois de chaque côté de la guérite. Le train d'artillerie augmenta peu à peu; et (comme il arrive toujours dans les choses qui regardent notre califourchon chéri) on en vint graduellement depuis les pièces d'un demi-pouce de calibre jusqu'aux bottes fortes de mon père.

L'année d'après, qui fut celle du siége de Lille, et qui se termina par la prise de Gand et de Bruges, jeta mon oncle Tobie dans un cruel embarras. Il ne savait où prendre des munitions convenables. Sa grosse artillerie ne pouvait soutenir la poudre à canon, et ce fut un grand bonheur pour la famille Shandy; car, du commencement à la fin du siége de Lille, les assiégeans entretinrent un feu si continuel, les papiers publics en firent de telles descriptions, et ces descriptions enflammèrent tellement l'imagination de mon oncle Tobie, que tout son bien y aurait infailliblement passé.

Cependant on ne pouvait se dissimuler qu'il manquait quelque chose aux inventions de mon oncle Tobie, surtout pendant un ou deux des plus violens paroxysmes du siége. Tout était en feu sous les murs de Lille; et où était l'équivalent autour du polygone de

mon oncle Tobie? Ne pouvait-on rien imaginer qui donnât au moins quelque idée d'un feu soutenu, et qui en imposât à l'imagination? Oui, on le pouvait; et le caporal, dont le génie brillait surtout pour l'invention, suppléa au défaut de munitions par un système de batterie entièrement neuf, et qu'il puisa dans son propre fond. Par-là, il fit taire les critiques, qui auraient reproché jusqu'à la fin du monde à mon oncle Tobie, qu'il manquait à son appareil de guerre la chose la plus essentielle.

Dirai-je en ce moment au lecteur le moyen imaginé par le caporal? Non, la chose ne perdra rien à être renvoyée, comme je fais ordinairement, à quelque distance du sujet.

CHAPITRE CCXIV.

Présens de noce.

On n'a pas oublié sans doute le pauvre Tom, ce malheureux frère de Trim, qui avait épousé la veuve d'un Juif. En faisant part de son mariage au caporal, il lui avait envoyé quelques bagatelles, de peu de valeur en elles-mêmes, mais d'un grand prix par l'intention, et dans le nombre desquelles il se trouvait :

Un bonnet de houssard et deux pipes turques.

Je décrirai le bonnet de houssard dans un moment. Les pipes turques n'avaient rien de particulier. Le corps de la pipe était un long tuyau de maroquin, orné et rattaché avec du fil d'or; et elles étaient montées, l'une en ivoire, l'autre en ébène garnie d'argent.

Mon père ne voyait rien comme le commun des hommes. « Le cadeau de ton frère, disait-il au caporal, n'est qu'une formalité d'usage, dont tu dois lui savoir peu de gré. Il ne se souciait pas, mon cher Trim, de porter le bonnet d'un Juif, ni de fumer dans sa pipe. — Eh! monsieur, disait le caporal, il n'a pas craint d'épouser sa veuve. »

Le bonnet était écarlate, et d'un drap d'Espagne superfin, avec un rebord de fourrure tout autour, excepté sur le front, où l'on avait ménagé un espace d'environ quatre pouces, dont le fond était bleu céleste, recouvert d'une légère broderie. Il semblait que le tout eût appartenu à quelque quartier-maître portugais.

Le caporal, soit pour la chose en elle-même, soit pour la main de qui il la tenait, était extrêmement vain de son bonnet. Il ne le portait guère qu'aux grands jours, aux jours de gala; et cependant jamais bonnet de houssard n'avait servi à tant d'usages; car dans tous les points de dispute qui s'élevaient dans la cuisine, soit sur la guerre, soit sur autre chose, le caporal (pourvu qu'il fût assuré d'avoir raison) n'avait que son bonnet à la bouche. Il pariait son bonnet, il consentait à donner son bonnet, il jurait sur son bonnet; enfin, c'était son enjeu, son gage ou son serment.

Ce fut son gage dans le cas présent.

Oui, dit-il en lui-même, je donne mon bonnet au premier pauvre qui viendra à la porte, si je ne viens pas à bout d'arranger la chose à la satisfaction de monsieur.

L'exécution de son projet ne fut différée que jusqu'au lendemain matin.

Or, ce lendemain était le jour de l'assaut de contrescarpe, entre la porte Saint-André et le Lowerdeule par la droite, et par la gauche entre la porte Sainte-Magdeleine et la rivière.

Comme ce fut la plus mémorable attaque de toute la guerre, la plus vive et la plus opiniâtre de part et d'autre (il faut même ajouter la plus sanglante, car cette matinée coûta aux alliés seuls plus de douze cents hommes), mon oncle Tobie s'y prépara avec plus de solennité que de coutume.

A côté de son lit, et tout au fond d'un vieux bahut de campagne, gisait, depuis longues années, la perruque à la Ramillies de mon oncle Tobie. Mon oncle Tobie, en se mettant au lit la veille de ce fameux assaut, ordonna que sa perruque fût tirée du bahut, posée sur la table de nuit, et prête pour le lendemain matin. A son réveil, à peine hors du lit et tout en chemise, il la retourna du beau côté et la mit sur sa tête. Il procéda ensuite à mettre ses culottes; et à peine en eut-il attaché le dernier bouton, qu'il cei-

gnit son ceinturon; et il y avait déjà engagé son épée plus d'à moitié, quand il s'aperçut que sa barbe n'était pas faite. Or, comme il n'est guère d'usage de se raser l'épée au côté, mon oncle Tobie ôta son épée. Bientôt après, en voulant mettre son habit uniforme et sa soubreveste, il se trouva gêné par sa perruque; et il fut obligé de la quitter aussi. Enfin, soit un embarras, soit un autre (ainsi qu'il en arrive toujours quand on se presse trop), il était près de dix heures, c'est-à-dire une demi-heure plus tard qu'à l'ordinaire, quand mon oncle Tobie eut achevé sa toilette, et qu'il s'avança enfin vers son boulingrin.

CHAPITRE CCXV.

Pompe funèbre.

A peine mon oncle Tobie eut-il tourné le coin de la baie d'ifs qui séparait le potager du boulingrin, qu'il aperçut le caporal, et qu'il vit que l'attaque était déjà commencée.

Souffrez que je m'arrête un moment pour vous dépeindre l'appareil du caporal, et le caporal lui-même dans la chaleur de son attaque tel qu'il parut aux yeux de mon oncle Tobie, quand mon oncle Tobie tourna vers la guérite où se passait la scène. Il n'y eut jamais rien de pareil au monde; et aucune combinaison de tout ce qu'il y a de bizarre et de grotesque dans la nature ne saurait en approcher.

Le caporal.

Marchez légèrement sur ses cendres, vous, hommes de génie : il était votre parent.

Arrachez soigneusement les herbes qui croissent sur sa fosse, vous, hommes de bonté : il était votre frère.

O caporal! si je t'avais aujourd'hui! aujourd'hui que je pourrais t'offrir un asile et pourvoir à tes besoins! combien tu me serais cher! tu porterais ton bonnet de houssard chaque heure du jour et chaque jour de la semaine; et quand ton bonnet de houssard serait usé, je le remplacerais par deux autres tout pareils. Mais hélas! hélas! maintenant que je pourrais être ton ami, ton protecteur, il n'est plus temps : car tu n'es plus... Hélas! tu n'es plus! ton génie a revolé au ciel, sa patrie; et ton cœur généreux et bienfaisant, ton cœur que dilatait sans cesse l'amour de tes semblables, est humblement resserré sous le monceau de terre qui te couvre au fond de la vallée.

Mais qu'est-ce, grands Dieux! qu'est-ce que cette image, auprès de cette scène de terreur que je découvre avec effroi dans l'éloignement!... de cette scène, où j'aperçois le poêle de velours, décoré des marques militaires de ton maître! de ton maître! le premier, le meilleur des êtres créés! où je te vois, fidèle serviteur, poser d'une main tremblante son épée et son fourreau sur le cercueil, puis retourner plus pâle que la mort vers la porte, et, abîmé dans ta douleur, prendre par la bride son cheval de deuil, et marcher lentement à la suite du convoi! Là, tous les systèmes de mon père sont renversés par la douleur. Là, je le vois, en dépit de sa philosophie, deux fois jeter les yeux sur l'écusson funèbre, et deux fois ôter ses lunettes, pour essuyer les larmes que lui arrache la nature. Là, enfin, je le vois jeter le romarin d'un air de désespoir, qui semble dire : ô Tobie! dans quel coin de la terre pourrais-je trouver ton semblable?

Puissances célestes, vous qui jadis avez ouvert les lèvres du muet dans sa détresse, et délié la langue du bègue, quand j'arriverai à cette page de terreur, faites pour moi un nouveau miracle, et répandez sur mes lèvres tous les trésors de l'éloquence.

CHAPITRE CCXVI.

O Newton! ô Trim!

Quand le caporal forma la résolution de suppléer au point essentiel qui manquait à l'artillerie de mon oncle Tobie, et d'entretenir une espèce de feu continuel sur l'ennemi pendant la chaleur de l'attaque, il ne songeait d'abord qu'à diriger sur la ville une fumée de tabac par une des six pièces de campagne, qui étaient, comme on l'a vu, à

droite et à gauche de la guérite de mon oncle Tobie. Son idée n'alla pas plus loin pour le moment; et l'invention de ce stratagème, et les moyens de l'exécuter se présentant à son esprit tout à la fois, il se tint assuré du succès, et fut sans la moindre inquiétude sur le bonnet de houssard qu'il avait mis au jeu, ainsi que le lecteur peut s'en souvenir.

Mais en tournant et retournant son projet dans sa tête, il ne tarda pas à concevoir une idée plus vaste. Il comprit qu'en attachant au bas de chacune de ses pipes turques trois petits tuyaux de cuir préparé, d'où descendraient trois autres pipes de fer-blanc, dont la bouche s'adapterait et se mastiquerait avec de l'argile sur la lumière de chaque canon, il lui serait aussi facile de mettre le feu aux six pièces à la fois qu'à une seule. Il ne s'agissait que de fermer tout passage à l'air, en liant hermétiquement avec de la soie cirée les pipes avec leurs tuyaux, à leurs différentes insertions.

Tel fut l'invention du caporal : et que les savans n'aillent pas s'en moquer! Est-il un d'eux qui ose dire de quelle espèce de puérilité il est impossible de tirer quelque ouverture pour le progrès des connaissances humaines? Est-il un de ceux qui ont assisté au premier et au second lit de justice de mon père, qui puisse prononcer de quelle espèce de corps on ne saurait faire jaillir la lumière pour porter les arts et les sciences à leur perfection? Rien n'est perdu pour l'homme de génie, et la chute d'une pomme découvrit à Newton le système de la gravitation.

O Newton! ô Trim!

Trim veilla la plus grande partie de la nuit pour assurer le succès de son projet, et le conduire au point de perfection; et, ayant fait une épreuve suffisante de ses canons, il les chargea de tabac jusqu'au comble, et il s'alla coucher fort satisfait.

CHAPITRE CCXVII.

On s'échauffe à moins.

Le caporal s'était levé sans bruit, environ dix minutes avant mon oncle Tobie, dans le dessein de disposer son appareil, et d'envoyer une ou deux volées à l'ennemi avant l'arrivée de mon oncle Tobie.

A cette fin, il avait traîné les six pièces de campagne tout près et en face de la guérite de mon oncle Tobie, laissant seulement, entre les trois de la droite et les trois de la gauche, un intervalle de quelques pieds, pour la commodité du service, et afin de pouvoir faire jouer à la fois les deux batteries, dont il espérait tirer deux fois plus d'honneur que d'une seule.

Le caporal se plaça vis-à-vis cet intervalle et un peu en arrière, le dos sagement appuyé à la porte de la guérite, de crainte d'être tourné par l'ennemi. Il prit la pipe d'ivoire, appartenant à la batterie de droite, entre le premier doigt et le pouce de la main droite; il prit la pipe d'ébène garnie d'argent, laquelle appartenait à la batterie de gauche, entre le premier doigt et le pouce de l'autre main : il posa le genou droit en terre, comme s'il eût été au premier rang de son peloton. Et là, son bonnet de houssard sur la tête, le caporal se mit à faire jouer vigoureusement ses deux batteries sur la contregarde qui faisait face à la contrescarpe où l'attaque devait se faire le matin.

Sa première intention, comme je l'ai dit, était de n'envoyer d'abord à l'ennemi qu'une ou deux *bouffées* de tabac. Mais le succès des *bouffées*, aussi bien que le plaisir de *bouffer*, s'était insensiblement emparé de lui, et, de *bouffées* en *bouffées*, l'avait engagé dans la plus grande chaleur de l'attaque. Ce fut en ce moment que mon oncle Tobie le rejoignit.

Il fut heureux pour mon père que mon oncle Tobie n'eût pas à faire son testament ce jour-là.

CHAPITRE CCXVIII.

Il n'y tient pas.

Mon oncle Tobie prit la pipe d'ivoire des mains du caporal; il la regarda pendant une demi-minute et la lui rendit.

Moins de deux minutes après, mon oncle Tobie reprit la pipe du caporal; il la porta

jusqu'à moitié chemin de sa bouche; mais bien vite il la lui rendit encore.

Le caporal redoubla l'attaque : mon oncle Tobie sourit; puis il prit un air grave : il sourit encore un moment; puis il reprit l'air sérieux et le garda. — « Donne-moi la pipe d'ivoire, Trim, dit mon oncle Tobie. » Il la porta à ses lèvres, et la retira sur-le-champ. Il jeta un coup d'œil par dessus la haie d'ifs. Jamais pipe ne l'avait si vivement tenté. Mon oncle Tobie se jeta dans la guérite avec sa pipe à la main.

Arrête, cher oncle Tobie! Où cours-tu avec ta pipe? N'entre pas dans la guérite. Il n'y a nulle sûreté pour toi... Mais il m'échappe; il ne m'entend plus.

CHAPITRE CCXIX.

La scène change.

A présent, mon cher lecteur, aidez-moi, je vous prie, à traîner l'artillerie de mon oncle Tobie hors de la scène. Transportons sa guérite ailleurs, et débarrassons le théâtre, s'il est possible, des ouvrages à cornes, des demi-lunes, et de tout cet attirail de guerre.

Cela fait, mon ami Garrick, nous moucherons les chandelles, nous balaierons la salle, nous lèverons la toile, et nous ferons voir mon oncle Tobie revêtu d'un autre caractère, d'après lequel personne sûrement ne se doute comment il agira.

Et cependant, si la pitié est parente de l'amour, et si le courage ne lui est point étranger, vous avez assez connu mon oncle Tobie sous ces deux rapports, pour ensuivre la trace plus loin, et pour démêler dans sa nouvelle passion ces ressemblances de famille.

Vaine science! de quoi nous sers-tu dans une telle recherche? Tu n'es le plus souvent propre qu'à nous égarer.

Il y avait, madame, dans mon oncle Tobie une telle simplicité de cœur, elle le tenait si loin de ces petites voies détournées que les affaires de galanterie ont coutume de prendre, que vous n'en avez, que vous ne pouvez en avoir la moindre idée. Sa façon de penser était si droite et si naturelle, il connaissait si peu les plis et les replis du cœur d'une femme, il était si loin de s'en méfier, et (hors qu'il ne fût question de siéges) il se présentait devant vous tellement à découvert et sans défense, que vous auriez pu, madame, vous tenir cachée derrière une de ces petites voies détournées dont j'ai parlé, et de là lui tirer dix coups de suite à bout portant, si neuf ne vous avaient pas suffi.

Ajoutez encore, madame (et c'est ce qui d'un autre côté faisait échouer tous vos projets), ajoutez cette modestie sans pareille dont je vous ai une fois parlé, et que mon oncle Tobie avait reçue de la nature, cette modestie qui veillait sans cesse sur ses sensations, et le tenait toujours en garde...

Mais où vais-je? et pourquoi me permettre des réflexions qui se présentent au moins dix pages trop tôt, et qui me prendraient tout le temps que je dois employer à raconter les faits?

CHAPITRE CCXX.

Paix d'Utrecht.

Dans le petit nombre des enfans d'Adam, dont le cœur n'a jamais senti l'aiguillon de l'amour... (je dis, *enfans légitimes*, maintenant pour bâtards tous ceux qui n'ont pour les femmes que de l'aversion); dans ce petit nombre, dis-je, il faut avouer qu'on trouve les noms des plus grands héros de l'histoire ancienne et moderne.

Il me serait facile d'en retrouver la liste, depuis le chaste Joseph jusqu'à Scipion l'africain, sans parler de Charles XII au cœur de fer, sur qui la comtesse de Kœnismarck ne put jamais rien gagner. Ni ceux-là, ni tant d'autres que je ne cite pas, n'ont jamais fléchi le genou devant la déesse; mais c'est qu'ils avaient tout autre chose à faire. Ainsi avait eu mon oncle Tobie; ainsi avait-il échappé au sort commun, jusqu'à ce que le destin... jusqu'à ce que le destin, dis-je, enviant à son nom la gloire de passer à la postérité avec celui de Scipion, fit le replâtrage honteux de la paix d'Utrecht.

Et croyez-moi, messieurs, de tout ce qui arriva cette année-là par ordre du destin, la paix d'Utrecht fut ce qu'il y eut de pis.

CHAPITRE CCXXI.

Suites fâcheuses de la paix d'Utrecht.

Quelles fâcheuses conséquences n'eût-elle pas, cette paix d'Utrecht? Peu s'en fallut qu'elle ne dégoûtât à jamais mon oncle Tobie des siéges; et, quoiqu'il en soit venu à se raviser dans la suite, il est certain que Calais n'avait pas laissé dans le cœur de la reine Anne une cicatrice plus profonde, qu'Utrecht n'en laissa dans le cœur de mon oncle Tobie. Du reste de sa vie, il ne put entendre sans horreur prononcer le nom d'*Utrecht*. Que dis-je? une nouvelle tirée de la gazette d'Utrecht le faisait soupirer, comme si son cœur eût voulu se rompre en deux.

Mon père avait la prétention de trouver le vrai motif de chaque chose: ce qui en faisait un voisin très-incommode, soit qu'on voulût rire ou pleurer. Il savait toujours mieux que vous-même vos raisons d'être triste ou gai. Il consolait mon oncle Tobie; mais toujours en lui faisant entendre que son chagrin ne venait que d'avoir perdu son califourchon. « Ne t'inquiète pas, disait-il, frère Tobie; il faut espérer que nous aurons bientôt la guerre. Et si la guerre vient, les puissances belligérantes auront beau faire, tes plaisirs sont assurés. Je les défie, cher Tobie, de gagner du terrain sans prendre de villes, et de prendre des villes sans faire de siéges. »

Mon oncle Tobie ne recevait pas volontiers cette espèce d'attaque que faisait mon père à son califourchon. Il trouvait ce procédé peu généreux, d'autant qu'en frappant sur le cheval, le coup retombait sur le cavalier, et portait sur l'endroit le plus sensible; de sorte qu'en ces occasions mon oncle Tobie posait sa pipe sur la table plus brusquement, et se disposait à une défense plus vive qu'à l'ordinaire.

Il y a environ deux ans que je dis au lecteur que mon oncle Tobie n'était pas éloquent; et dans la même page je donnai un exemple du contraire. Je répète ici la même observation, et j'ajoute un fait qui la contredit encore. Il n'était pas éloquent; il lui était difficile de faire de longues phrases. Mais il y avait des occasions qui l'entraînaient malgré lui, et l'emportaient bien loin de ses bornes ordinaires. Alors mon oncle Tobie était, à quelques égards, égal à Tertullien, et à quelques autres infiniment supérieur.

Mon père goûta tellement une de ces défenses que mon oncle Tobie prononça un soir devant Yorick et lui, qu'il l'écrivit tout entière avant de se coucher.

J'ai eu le bonheur de retrouver cette défense parmi les papiers de mon père, avec quelques remarques de sa façon, soulignées et mises entre deux parenthèses.

Au dos du cahier est écrit: *Justification des principes de mon frère Tobie, et des motifs qui le portent à désirer la continuation de la guerre.*

Je ne crains pas de le dire, j'ai lu cent fois cette apologie de mon oncle Tobie; et je la regarde comme un si beau modèle de défense, elle fait voir en lui un accord si heureux de douceur, de courage et de bons principes, que je la donne au public, mot pour mot, telle que je l'ai trouvée, en y joignant les remarques de mon père.

CHAPITRE CCXXII.

Apologie de mon oncle Tobie.

Je n'ignore pas, frère Shandy, qu'un homme qui suit le métier des armes est vu de très-mauvais œil dans le monde, quand il montre pour la guerre un désir pareil à celui que j'ai laissé voir. En vain se reposerait-il sur la justice et la droiture de ses intentions, on le soupçonnera toujours de vues particulières et intéressées.

Donc, si cet homme est prudent (et la prudence peut très-bien s'allier avec le courage), il se gardera de témoigner ce désir en présence d'un ennemi. Quelque chose qu'il ajoutât pour se justifier, un ennemi ne le croirait

pas. Il évitera même de s'expliquer devant un ami, de crainte de perdre quelque chose dans son estime. Mais si son cœur est surchargé, s'il faut que les soupirs secrets qu'il pousse pour les armes, s'échappent, il réservera sa confidence pour l'oreille d'un frère de qui son caractère soit bien connu, ainsi que ses vraies notions, dispositions et principes sur l'honneur.

Il ne me siérait aucunement, frère Shandy, de dire quel je me flatte d'avoir été sous tous ces rapports, fort au-dessous, je le sais, de ce que j'aurais dû, au-dessous peut-être de ce que je crois avoir été; mais enfin, tel que je suis, vous, mon cher frère Shandy, qui avez sucé le même lait que moi, vous avec qui j'ai été élevé depuis le berceau, vous, dis-je, à qui, depuis les premiers instans des jeux de notre enfance, je n'ai caché aucune action de ma vie, et à peine une seule pensée, tel que je suis, frère, vous devez me connaître; vous devez connaître tous mes vices, aussi bien que mes faiblesses, soit qu'elles viennent de mon âge, de mon caractère, de mes passions ou de mon jugement.

Dites-moi donc, mon cher frère Shandy, ce qu'il y a en moi qui ait pu vous faire penser que votre frère ne condamnait la paix d'Utrecht que par des vues indignes? Si en effet j'ai paru regretter que la guerre ne fût pas continuée avec vigueur un peu plus longtemps, comment avez-vous pu vous tromper sur mes motifs? comment avez-vous pu penser que je désirasse la ruine, la mort ou l'esclavage d'un plus grand nombre de mes frères, que je désirasse (uniquement pour mon plaisir) de voir un plus grand nombre de familles arrachées à leurs paisibles habitations? Dites, dites, frère Shandy, sur quelle action de ma vie avez-vous pu me juger si défavorablement? (*Comment diable! cher Tobie, quelle action! et ces cent livres sterling que tu m'as empruntées pour continuer ces maudits siéges!*)

Si, dès ma plus tendre enfance, je ne pouvais entendre battre un tambour, que mon cœur ne battît aussi, était-ce ma faute? M'étais-je donné ce penchant? Est-ce la nature en moi, dont la voix m'appelait aux armes?

Quand Guy, comte de Warwick, quand Parisme et Parismène, quand Valentin et Orson, et les sept champions de la cour d'Angleterre se promenaient de main en main autour de l'école, n'est-ce pas de mon argent qu'ils avaient été tous achetés! Et était-ce là, frère Shandy, le fait d'une ame intéressée?

Quand nous lisions le siége de Troie, ce fameux siége qui a duré dix ans et huit mois (quoique je gage qu'avec un train d'artillerie semblable à celui que nous avions à Namur, la ville n'eût pas tenu huit jours), y avait-il dans toute la classe un écolier plus touché que moi du carnage des Grecs et des Troyens? N'ai-je pas reçu trois férules, deux dans ma main droite, et une dans ma main gauche, pour avoir traité Hélène de *salope*, en songeant à tous les maux dont elle avait été cause? Aucun de vous a-t-il versé plus de larmes pour Hector? Et, quand le roi Priam venait au camp des Grecs pour redemander le corps de son fils, et s'en retournait en pleurant sans l'avoir obtenu, vous savez, frère, que je ne pouvais dîner.

Tout cela, frère Shandy, annonçait-il que je fusse cruel? Ou, parce que mon sang bouillait à l'idée d'un camp, et que mon cœur ne respirait que la guerre, fallait-il conclure que je ne pusse pas m'attendrir sur les calamités qu'elle entraîne?

O frère! pour un soldat, il est un temps pour recueillir des lauriers, et un autre pour planter des cyprès. (*Eh! d'où diable as-tu su, cher Tobie, que le cyprès était employé par les anciens dans les cérémonies funèbres?*)

Pour un soldat, frère Shandy, il est un temps, comme il est un devoir, de hasarder sa propre vie, de sauter le premier dans la tranchée, quoique assuré d'y être taillé en pièces; puis, animé de l'esprit public, dévoré de la soif de la gloire, de s'élancer le premier sur la brèche, de se tenir au premier rang, et d'y marcher fièrement avec les enseignes déployées, au bruit des tambours et des trompettes. Il est un temps, ai-je dit, frère Shandy, pour se conduire ainsi; il en est un autre pour réfléchir sur les malheurs de la guerre, pour gémir sur les travaux et les fatigues incroyables, que le soldat lui-même qui exerce toutes ces horreurs est obligé de

supporter, pour six sous par jour, dont il est souvent mal payé.

Ai-je besoin, cher Yorick, que l'on me répète ce que vous m'avez déjà dit dans l'oraison funèbre de Lefèvre : *Qu'une créature telle que l'homme, si douce, si paisible, née pour l'amour, la pitié, la bonté, n'était pas taillée pour la guerre?* Mais vous deviez ajouter, Yorick, que si la nature ne nous y a pas destinés, au moins la nécessité peut quelquefois nous y contraindre. En effet, Yorick, qu'est-ce que la guerre? qu'est-ce surtout qu'une guerre comme ont été les nôtres, fondées sur les principes de l'honneur et de la liberté, sinon les armes mises à la main d'un peuple innocent et paisible, pour contenir dans de justes bornes l'ambitieux et le turbulent? Quant à moi, frère Shandy, le ciel m'est témoin que le plaisir que j'ai pris à tout ce qui concerne la guerre, et en particulier cette satisfaction infinie qui a accompagné les siéges que j'ai exécutés dans mon boulingrin, ne s'est élevée en moi (et j'espère aussi dans le caporal) que de la conscience que nous avions tous deux, qu'en agissant ainsi nous répondions aux grandes vues du créateur.

CHAPITRE CCXXIII.

L'auteur s'égare.

Je disais au lecteur chrétien... chrétien!... sans doute, et j'espère qu'il l'est. Et s'il ne l'est pas, j'en suis fâché pour lui. Mais qu'il s'examine sérieusement lui-même, et qu'il ne s'en prenne pas à mon livre.

Je lui disais, monsieur... car, en bonne foi, quand on raconte une histoire, suivant l'étrange méthode que j'ai prise, on est sans cesse obligé d'aller et de revenir sur ses pas, pour empêcher le lecteur de perdre le fil du discours : et si je n'avais pas eu le soin d'en user ainsi, j'ai traité de choses si variées et si équivoques; il y a dans mon ouvrage tant de vides et de lacunes; les étoiles que j'ai placées dans quelques-uns des passages les plus obscurs, éclairent si peu un lecteur disposé à perdre son chemin en plein midi, que..... vous voyez que j'ai perdu le mien.

Oh! la faute vient uniquement de mon père et de sa pendule. Et si jamais on dissèque mon cerveau, on y verra, sans lunettes, quelque lacune, produite par l'impertinente question de ma mère.

Quantò id diligentiùs in liberis procreandis cavendum, dit Cardan.

Donc, messieurs, vous voyez qu'il est moralement impossible que je retrouve le point d'où j'étais parti.

Il vaut mieux recommencer entièrement le chapitre.

CHAPITRE CCXXIV.

Derniers exploits de mon oncle Tobie.

Je disais au lecteur chrétien, au commencement du chapitre qui a précédé celui de l'apologie de mon oncle Tobie (je le disais en termes et dans un trope différens), que la paix d'Utrecht fut au moment de faire naître, entre mon oncle Tobie et son califourchon, le même éloignement qu'entre la reine et les confédérés.

Il est des gens qui ne descendent de leur califourchon qu'avec humeur et dépit, en lui disant : *Monsieur, j'aimerais mieux aller à pied toute ma vie, que de faire désormais un seul quart de lieue avec vous.* Ce n'est pas ainsi que mon oncle Tobie descendit du sien; que dis-je? il n'en descendit point; il fut jeté par terre, et même avec malice : ce qui lui donna dix fois plus d'humeur. Mais cette affaire est du ressort des Jockeys.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la paix d'Utrecht produisit une sorte de brouillerie entre mon oncle Tobie et son califourchon. Depuis la signature des articles, qui se fit en mars, jusqu'au mois de novembre, ils n'eurent aucun commerce ensemble. A peine mon oncle Tobie fit-il de temps en temps quelques tours de promenade avec lui, pour s'assurer si le Havre et les fortifications de Dunkerque se démolissaient suivant les termes du traité.

Mais les Français s'y portèrent avec tant

de lenteur, pendant tout l'été, et M. Tugghes, député des magistrats de Dunkerque, présenta à la reine des suppliques si touchantes, suppliant sa majesté de réserver sa foudre pour les fortifications qui pouvaient avoir encouru sa disgrâce, mais d'épargner..... ah ! d'épargner le môle en faveur du môle lui-même, lequel, dans sa situation dénuée de toute défense, ne pouvait plus être qu'un objet de pitié; et la reine (qui était femme) se laissa émouvoir si facilement, ainsi que ses ministres, qui avaient leurs raisons particulières pour ne pas désirer que la ville fût démantelée; enfin tout alla si lentement au gré de mon oncle Tobie, que la ville fut bâtie par le caporal, et toute prête à être démolie plus de trois mois avant que les différens commissaires, commandans, députés, médiateurs et intendans leur permissent d'y travailler.

Fatale inaction !

Le caporal était d'avis de commencer la démolition par les remparts du corps même de la place. — « Non pas, caporal, disait mon oncle Tobie. Si nous commencions par la ville, la garnison anglaise n'y serait pas en sûreté pendant une heure, en cas d'attaque. Et si les Français étaient de mauvaise foi... — Ma foi, dit le caporal, je ne m'y fierais pas. Ces gens-là ne sont pas sûrs. — Tu me fâches toujours de parler ainsi, Trim, dit mon oncle Tobie. Le Français est naturellement brave; et, dès qu'il trouve une brèche praticable, c'est le premier peuple du monde pour s'élancer dans une place et s'en rendre maître. — Qu'ils y viennent, s'ils l'osent ! »

— « Dans ces cas-là, caporal, dit mon oncle Tobie, en faisant glisser sa main jusqu'au milieu de sa canne, et l'élevant ensuite comme un bâton de commandement, le premier doigt en avant, dans ces cas-là, un commandant ne doit pas calculer ce que l'ennemi osera ou n'osera pas; il doit agir avec prudence. Ainsi nous commencerons par les ouvrages extérieurs, tant du côté de la terre que du côté de la mer; le fort Louis, le plus éloigné de tous, sera démoli le premier, le reste sautera, chaque chose après l'autre, de droite et de gauche, toujours en nous retirant vers la ville; après quoi nous détruirons le môle, nous comblerons le port; enfin nous rentrerons dans la citadelle que nous ferons sauter, et nous voguerons pour l'Angleterre. — Où nous voilà débarqués, dit le caporal. — Tu as raison, » dit mon oncle Tobie, en reconnaissant son clocher.

CHAPITRE CCXXV.

La scène change.

C'est ainsi qu'un ou deux entretiens de ce genre avec Trim sur la démolition de Dunkerque, entretiens charmans, mais trop courts, rappelèrent pour un moment à mon oncle Tobie le souvenir des plaisirs qu'il avait perdus.

Mais ce souvenir n'en était qu'une faible image. La magie avait disparu; et l'ame de mon oncle Tobie avait perdu son ressort.

La calme, accompagné du silence, avait pénétré dans le cabinet solitaire de mon oncle Tobie. Ils avaient étendu leurs voiles de gaze sur sa tête; et l'indifférence, au regard vague et à la fibre lâche, s'était assise tranquillement à ses côtés.

Son sang circulait lentement dans ses veines, sans que Amberg, et Rimberg, et Limbourg, et Huis, et Bonn, pour une année, et Landen, et Trarebach, et Drusen, et Dendermonde, en perspective pour celle d'après, en accélérassent le mouvement. Les sapes, et les mines, et les blindes, et les gabions, et les palissades, n'éloignaient plus ce bel ennemi de l'homme, le repos. En mangeant son œuf à souper, mon oncle Tobie ne forçait plus les lignes françaises, d'où tant de fois traversant l'Oise, et voyant toute la Picardie ouverte devant lui, il marchait aux portes de Paris, et s'endormait au sein de la gloire. Dans ses songes, il ne se voyait plus arborant l'étendard d'Angleterre sur les tours de la Bastille, et ne se réveillait plus la tête remplie de magnifiques idées.

De plus douces rêveries, des vibrations plus chatouillantes, le berçaient mollement dans ses instans de sommeil. La trompette de la guerre tombait de ses mains. Un luth ! doux instrument !

le plus délicat, et le plus difficile de tous! Eh! comment en joueras-tu, mon oncle Tobie?

CHAPITRE CCXXVI.

Dissertation sur l'amour.

Oui, je l'ai dit, je me le rappelle; je ne sais plus où, je ne sais plus quand. Mais il n'importe. Une ou deux fois avec mon étourderie ordinaire, j'ai dit que si je trouvais jamais le temps de donner au public l'histoire que l'on va lire des amours de mon oncle Tobie et de la veuve Wadman, j'étais assuré que l'on y trouverait le système le plus complet qui ait jamais été donné au public, soit de la théorie, soit de la pratique de l'amour. J'ai dit de l'amour; et j'ajoute de la manière de faire l'amour.

Mais se serait-on imaginé de là que je donnerais une définition précise de l'amour? ou que je déterminerais avec Plotin la part que Dieu et la part que le Diable peuvent y avoir?

Ou, par une équation plus exacte, en supposant que l'amour est comme dix, que j'en assignerais avec Ficinius six parties à l'un, et quatre a l'autre?

Ou que je déciderais avec Platon, que de la tête a la queue le diable prend tout?

— Fi donc! me dit Jenny, quel auteur cites-tu? Est-ce que Platon se connaissait en amour?

Aurait-on cru que je perdrais mon temps à examiner si l'amour est une maladie? Ou que je m'embrouillerais avec Rhazez et Dioscoride, à rechercher s'il a son siége dans la cervelle ou dans le foie? ce qui me conduirait à l'examen de deux méthodes très-opposées pour le traitement de ceux qui en sont attaqués.

Une de ces méthodes est celle d'Aœtius, qui commençait par des lavemens rafraîchissans, composés de chènevis et de concombre pilés, qu'il faisait suivre par de légères émulsions de lis et de pourpier, auxquelles il ajoutait une prise de tabac, et, quand il osait s'y risquer, sa bague de topaze.

L'autre méthode, qui est celle de Gordonius (chapitre 15 *de amore*), consiste à battre le malade jusqu'à ce qu'il tombe en pourriture : *ad putorem usquè.*

Insensé qui prétend concilier les systèmes de deux savans! Mon père, qui était extrêmement versé dans les connaissances de ce genre, médita long-temps et sans fruit sur les traitemens proposés par Aœtius et Gordonius. Enfin, au moyen d'une toile cirée et camphrée, qu'il substitua au bougran que le tailleur devait employer pour mon oncle Tobie dans la ceinture d'une culotte neuve, mon père obtint le même effet que voulait produire Gordonius, et d'une manière moins brutale.

On lira en leur temps les événemens qui en résultèrent.

CHAPITRE CCXXVII.

Mon oncle Tobie devient amoureux.

Si le lecteur est curieux d'arriver à ces fameuses amours de mon oncle Tobie et de la veuve Wadman, il faut qu'il prenne patience, elles auront leur tour. Quant à présent, je prétends seulement être dispensé de définir ce que c'est que l'amour; et tant que je pourrai me faire entendre à l'aide du mot, sans y ajouter d'autres idées que celle que j'ai en commun avec le reste des hommes, que me servirait de dire ce que je pense de la chose? Quand je ne pourrai plus aller, et que je me trouverai empêtré de tout côté dans ce labyrinthe mystique, alors je m'expliquerai avec plus de précision, et l'on verra ce que je pense sur l'amour.

Pour le moment, je me flatte d'être suffisamment entendu, en disant au lecteur que mon oncle Tobie tomba amoureux.

Ce n'est pas que la phrase soit tout-à-fait de mon goût; car, dire qu'un homme est tombé amoureux, ou qu'il est profondément amoureux, ou qu'il est dans l'amour jusqu'aux oreilles, ou qu'il y est par dessus la tête (ce qui, par l'analogie du langage, semble impliquer que l'amour est au-dessous de

l'homme), c'est rentrer dans le système de Platon. Or, quoique l'on ait donné à Platon l'épithète de divin, je le déclare pour cela seul hérétique et digne de l'enfer.

Mais que l'amour soit ce qu'on voudra, mon oncle Tobie n'en devint pas moins amoureux.

Et peut-être, ami lecteur, que si vous eussiez été tenté de même, vous auriez succombé comme lui; car jamais vos yeux n'ont vu, jamais votre concupiscence n'a convoité un objet aussi séduisant que la veuve Wadman.

CHAPITRE CCXXVIII.

Portrait de la veuve Wadman.

La veuve Wadman..... Mais je veux que vous fassiez vous-même son portrait. Voici une plume, de l'encre et du papier : asseyez-vous, monsieur, et peignez-la à votre fantaisie. Comme votre maîtresse, si vous pouvez, et non comme votre femme, si votre conscience vous le permet. Au reste, ne suivez que votre goût; je ne prétends point gêner votre imagination.

Eh bien, monsieur!

La nature forma-t-elle jamais rien de si charmant et de si parfait?

Vous voyez cette veuve Wadman! comment mon oncle Tobie lui aurait-il résisté?

O trois fois, quatre fois heureux livre! tu contiendras donc une page au moins que la malice et l'ignorance ne pourront noircir ni falsifier.

CHAPITRE CCXXIX.

Dialogue.

Mistress Brigitte apprit à Suzanne que mon oncle Tobie était amoureux de sa maîtresse, quinze jours au moins avant qu'il y eût pensé. Suzanne en parla dès le lendemain à ma mère. D'après cela, je puis bien entamer l'histoire des amours de mon oncle Tobie, quinze jours avant leur existence.

— « J'ai à vous dire une nouvelle, monsieur Shandy, dit ma mère, qui vous surprendra beaucoup. »

Or, mon père était alors occupé à tenir son second lit de justice, et il réfléchissait intérieurement sur les fatigues du mariage, quand ma mère rompit le silence.

— « Votre frère Tobie, dit ma mère, épouse mistress Wadman.

— « Le pauvre homme! dit mon père, il n'aura donc plus la liberté de se coucher en travers dans son lit! »

C'était un supplice cruel pour mon père, de ce que ma mère ne demandait jamais l'explication des choses qu'elle ne comprenait pas.

— « Qu'elle soit ignorante, disait mon père, c'est un malheur pour elle. Mais elle peut faire une question. »

Ma mère n'en faisait jamais. Enfin elle est morte sans savoir si la terre tournait ou ne tournait pas : mon père le lui avait expliqué plus de mille fois; mais elle l'oubliait toujours.

Aussi la conversation allait rarement plus loin entr'eux qu'une demande, une réponse et une réplique. Ensuite ils reprenaient haleine pendant quelques minutes (comme dans l'affaire des culottes), et puis le dialogue.

— « S'il se marie, dit ma mère, ce sera tant pis pour nous. »

— « Je n'en donnerais pas deux sous, dit mon père; il peut manger son bien de cette façon aussi bien que d'une autre. »

— « J'en conviens, dit ma mère. » Là finit la *demande*, la *réponse* et la *réplique* dont je vous ai parlé.

— « Ce sera un passe-temps pour lui, » dit mon père.

— « Surtout, répondit ma mère, s'il peut avoir des enfans. »

— « Des enfans ! s'écria mon père, le ciel ait pitié de moi ! »

CHAPITRE CCXXX.

Sur les lignes droites.

Ici j'avais fait un chapitre sur les lignes courbes, pour prouver l'excellence des lignes droites...

Une ligne droite ! le sentier où doivent marcher les vrais chrétiens, disent les pères de l'Église.

L'emblème de la droiture morale, dit Cicéron.

La meilleure de toutes les lignes, disent les planteurs de choux.

La ligne la plus courte, dit Archimède, que l'on puisse tirer d'un point a un autre.

Mais un auteur tel que moi, et tel que bien d'autres, n'est pas un géomètre, et j'ai abandonné la ligne droite.

CHAPITRE CCXXXI.

Je prends la poste.

J'ai promis quelque part au lecteur que je lui donnerais deux volumes de cet ouvrage par an, pourvu que mon maudit asthme, que je redoute à présent plus que le diable, voulût me le permetre. Et, dans un autre endroit (je veux être pendu si je sais où), j'ai posé ma plume et ma règle en croix sur ma table, pour donner plus de poids à mon serment; et j'ai juré que je soutiendrais cette allure quarante ans de suite, s'il plaisait à la fontaine de la vie de me fournir aussi long-temps bonne santé, bon courage et joyeuse humeur.

Pour mon humeur, je n'ai qu'à m'en louer; quoiqu'il lui arrive de me promener à cheval sur un bâton, dix-neuf heures sur les vingt-quatre, je n'ai que des remercîmens à lui faire. O mon humeur, que ne vous dois-je pas ! c'est vous qui m'avez fait parcourir joyeusement l'âpre sentier de la vie, et qui, parmi tous les maux qu'elle entraîne, ne m'avez jamais laissé connaître les soucis. Jamais vous ne m'avez abandonné; jamais vous ne m'avez teint les objets en noir ni en pâles couleurs. Au contraire, dans les dangers, vous avez toujours doré mon horizon avec les rayons de l'espérance; et, quand la mort elle-même est venue frapper à ma porte, vous l'avez congédiée d'un ton si gai et d'un air si dégagé, qu'elle a cru s'être trompée.

« Il y a ici quelque méprise, » a-t-elle dit.

Je ne crains rien tant au monde que d'être interrompu au milieu d'une histoire; et, quand la mort se présenta, je racontais à mon ami Eugène le vieux conte d'une religieuse qui se croyait changée en poisson, et celui d'un moine condamné juridiquement pour avoir mangé un missel; et je discutais plaisamment l'importance du cas et la justice de la procédure.

« Ce ne saurait être, dit-elle, le grave personnage que je cherche; voyons ailleurs. »

— « Tu l'as échappé belle, Tristram, » me dit Eugène, en me prenant la main, après que j'eus fini mon histoire.

— « Je ne tiens rien encore, Eugène, répliquai-je; et puisque l'infâme bâtarde a découvert mon logis... »

— « Bâtarde est le mot, interrompit Eugène; car c'est par le péché qu'elle est entrée dans le monde. — Il ne m'importe guère, lui dis-je, par où elle y est entrée; ce que je lui demande, c'est de ne m'en pas faire sortir si brusquement. J'ai quarante volumes à écrire, et quarante mille choses à dire et à faire, que toi seul au monde, mon cher Eugène, pourrait dire et faire pour moi. Tu vois comme elle m'a déjà pris à la gorge (en effet, je pouvais à peine me faire entendre d'Eugène à travers une petite table). Tu vois que je ne suis pas un champion de sa force en champ clos. Ne ferais-je pas mieux, tandis qu'il me reste encore quelques esprits épars, et que ces deux jambes (soulevant une des siennes), et que ces deux jambes

d'araignée peuvent encore me porter, ne ferais-je pas mieux de gagner du pays, et de chercher mon salut dans la fuite? — C'est mon avis, mon cher Tristram, dit Eugène. — Eh bien! dis-je, par le ciel! je vais la mener un train dont elle ne se doute guère. Je galoperai sans retourner la tête jusqu'aux bords de la Garonne; je m'enfuirai au plus haut du Vésuve, et de là à Joppé, et de Joppé au bout du monde. — Viens, mon ami,» dit Eugène, en me tendant la main.

Le mouvement d'Eugène et sa tendre affection pour moi, rappelèrent dans mes joues le sang qui en avait été banni si long-temps. C'était un cruel moment pour lui dire adieu. Il me conduisit à ma chaise; je montai en le regardant; il me tendit encore la main. Allons! m'écriai-je. Le postillon enleva ses chevaux d'un coup de fouet: nous partîmes comme l'éclair; et en six tours de roue nous fûmes à Douvres.

CHAPITRE CCXXXII.

Je m'embarque.

« Cependant, dis-je, en regardant les côtes de France, il serait à propos qu'un homme connût son propre pays, avant d'aller chercher celui des autres. Or, je n'ai visité ni l'église de Rochester, ni les chantiers de Chatham, ni Saint-Thomas de Canterbury, quoique tout cela se trouvât sur ma route.

« Mais, à la vérité, je suis dans un cas particulier. »

Ainsi, sans autres réflexions, je sautai dans le paquebot; en cinq minutes nous fûmes sous voile, et nous voguâmes comme le vent.

« — Dites-moi, capitaine, lui dis-je en entrant dans la cabine, est-il jamais arrivé à quelqu'un de mourir dans votre paquebot? »

« — Bon! répliqua-t-il, on n'a seulement pas le temps d'y être malade. »

« — Chien de menteur! m'écriai-je, je suis déjà malade comme un cheval. Qu'est-ce ceci? Aye! aye! tous mes vaisseaux sont rompus; le sang, la lymphe, le fluide nerveux, les sels fixes et volatils, tout est confondu pêle-mêle. Bon Dieu! tout tourne autour de moi comme cent mille tourbillons. Je ne sais plus ce que je veux dire.

« Aye, aye, aye, aye! capitaine, quand serons-nous à terre? Ces marins ont des cœurs de roche. Oh! je suis bien malade. Garçon, apporte-moi de l'eau chaude. — Madame, comment vous trouvez-vous? — Mal, monsieur, très-mal. Oh! très-mal. Je suis, je suis morte. — Est-ce la première fois? — Non, monsieur, c'est la seconde, la troisième, la sixième, la dixième, — Diable! Oh! oh! quel tapage sur notre tête! Holà! garçon, qu'est-ce qui arrive? »

« Le vent ne cesse de tourner. La mer est grosse. Est-ce la mort? eh bien! je verrai comme elle est faite. Eh bien! garçon? »

« Quel bonheur! le vent tourne encore. Nous voilà dans le port. Oh! le diable te tourne! »

— « Capitaine, dit la dame, pour l'amour de Dieu! que je descende la première. »

CHAPITRE CCXXXIII.

Elles sont trois.

De Calais à Paris, il y a trois routes différentes; et rien n'est plus fâcheux pour un homme qui est pressé. Il faut écouter tant de choses en faveur de chaque route, de la part des députés des différentes villes qui s'y rencontrent, qu'un voyageur perd communément une demi-journée pour se décider par où il passera.

La première de ces routes est par Lille et Arras; c'est la plus longue, mais la plus intéressante et la plus instructive.

La seconde est par Amiens; c'est celle qu'il faut prendre si l'on veut voir Chantilly.

Et la troisième est par Beauvais; on la prend si l'on veut.

C'est ce qui fait que beaucoup de gens la préfèrent.

CHAPITRE CCXXXIV.

J'accepte le défi.

Avant de quitter Calais, dirait un voyageur écrivain, *il ne sera pas mal à propos de donner quelques détails sur cette ville.* Et moi je pense que ce serait très-mal à propos. Ne peut-on traverser paisiblement une ville, et la laisser comme on l'a prise, quand on n'a rien à démêler avec elle? A quoi sert d'en visiter toutes les rues, et de tirer sa plume à chaque ruisseau que l'on saute (uniquement, à mon avis, pour le plaisir de la tirer)? En effet, si nous pouvons en juger d'après tout ce qui a été écrit dans ce genre, par tous ceux qui ont écrit et puis galopé, ou qui ont galopé et puis écrit, ce qui est encore différent, ou qui, comme je fais en ce moment, ont écrit en galopant, depuis le grand Adisson, qui lit ce métier avec ses livres d'école sous le bras, jusqu'à ceux qui le font encore sans avoir jamais été à l'école, nous trouverons qu'il n'y a pas un galopeur d'entre nous, qui n'eût mieux fait de se promener au pas autour de son champ (en supposant qu'il eût un champ), et d'écrire à pied sec ce qu'il avait à écrire, plutôt que de courir les mers pour n'écrire que les mêmes choses.

Quant à moi, comme le ciel est mon juge (et c'est toujours à lui que je porte mon dernier appel), excepté le peu que m'en a dit mon barbier en repassant mes rasoirs, je ne connais non plus Calais que le grand Caire. Il était nuit close quand j'y arrivai, et il n'était pas jour quand j'en repartis.

Cependant, avec le peu que j'en sais, avec ce que je ramasserai de droite et de gauche, et que je coudrai ensemble, je gage dix contre un que je m'en vais écrire sur Calais un chapitre aussi long que mon bras, et que j'en ferai un détail tellement circonstancié et satisfaisant, sans omettre une seule particularité digne de la curiosité d'un voyageur, que l'on me prendra pour un clerc de ville de Calais. Et où serait la merveille, monsieur? Démocrite, qui riait dix fois plus que je n'ose faire, n'était-il pas clerc de ville d'Abdère? Et cet autre dont j'ai oublié le nom, et qui était plus sage que Démocrite et que moi, n'était-il pas clerc de ville d'Ephèse?

Et de plus, monsieur, ce que je dirai de Calais aura tant de bon sens, d'érudition, de vérité et de précision...

Mais je vois à votre air que vous ne m'en croyez pas. Eh bien! monsieur, lisez pour votre peine le chapitre suivant.

CHAPITRE CCXXXV.

Calais.

Calais, Calatium, Calusium, Calesium.

Cette ville, si vous en croyez ses archives (et je ne vois aucune raison de les révoquer en doute), n'était autrefois qu'un petit village appartenant aux anciens comtes de Guines. Elle contient aujourd'hui près de quatorze mille habitans, sans compter quatre cent vingt feux dans la ville basse ou les faubourgs. Il faut supposer qu'elle ne sera arrivée que par degré à sa grandeur actuelle.

Il y a dans la ville quatre couvens et une seule église paroissiale. J'avoue que je n'en ai pas pris la mesure exacte; mais il est aisé d'en approcher par conjecture; car comme la ville renferme quatorze mille habitans, si l'église peut les contenir, elle doit être d'une grandeur considérable; et si elle ne le peut pas, il est ridicule de n'en avoir pas une autre Elle est bâtie en forme de croix, et dédiée à la vierge Marie. Le clocher, au haut duquel est une flèche, est placé au milieu de l'église, et porté sur quatre piliers de forme élégante et assez légère, mais cependant suffisamment solides.

L'église est ornée de onze autels, dont la plupart sont plus élégans que riches. Le maître-autel est un chef-d'œuvre en son genre. Il est de marbre blanc; et, suivant ce qu'on m'a dit, il a près de soixante pieds de haut: s'il en avait davantage, il serait aussi haut que le mont Calvaire: d'où je conclus qu'en conscience il est d'une hauteur raisonnable.

Rien ne m'a frappé davantage que la grande

place, que nous appelons en anglais *carré*. Je ne saurais dire si elle est bien pavée et bien bâtie; mais elle est au centre de la ville, et la plupart des rues (du moins celles de ce quartier) y aboutissent. Si l'on avait pu avoir une fontaine à Calais, ce qui paraît impossible, il n'est pas douteux qu'on l'eût placée au centre de ce *carré*, où elle aurait fait un très-bel effet, quoique ce *carré* ne soit pas précisément un *carré*; car il est de quarante pieds plus long de l'est à l'ouest, que du nord au sud. Aussi les Français, en général, ont-ils plus de raison de les appeler des *places*, n'étant presque jamais des carrés parfaits.

La maison de ville est assez laide, et conséquemment peu digne d'être mise en vue; sans quoi elle aurait pu briller sur cette place, à côté de la fontaine. Mais elle suffit pour sa destination, et est assez spacieuse pour contenir les magistrats qui s'y rassemblent de temps en temps. De sorte que l'on peut présumer que la justice y est régulièrement distribuée.

Je suis, comme l'on voit, fort instruit sur ce qui concerne la ville; mais comme il n'y a rien de curieux dans le Courgain, je m'en suis peu occupé. C'est un quartier séparé de la ville, qui n'est habité que par des matelots et des pêcheurs. Il consiste en une quantité de petites rues proprement bâties; la plupart des maisons sont en brique. Il est extrêmement peuplé; mais cette population s'explique par le genre de nourriture de l'espèce de gens qui y demeurent.

Au reste, un voyageur peut l'aller visiter pour se satisfaire.

Mais il ne faut pas qu'il oublie la tour du guet; elle mérite d'être vue. On l'appelle ainsi à cause de sa destination, parce qu'en temps de guerre elle sert à découvrir les ennemis qui pourraient s'approcher de la place du côté de terre, ou du côté de mer, et à en donner avis. Mais elle est d'une hauteur si prodigieuse, et attire vos regards si continuellement, que l'on ne peut s'empêcher d'y faire attention malgré soi.

Je fus très-fâché de ne pouvoir obtenir la permission de visiter les fortifications, qui sont les plus fortes du monde, et qui, depuis qu'elles ont été commencées jusqu'à nos jours, c'est-à-dire, depuis Philippe de France, comte de Boulogne, jusqu'au moment où j'en parle, ont coûté (suivant le calcul d'un ingénieur gascon) plus de cent millions de livres. Il est à remarquer que c'est à la tête de Gravelines, du côté où la ville est naturellement le plus faible, qu'on a dépensé le plus d'argent; tellement que les ouvrages extérieurs s'étendent beaucoup dans la campagne, et occupent un grand terrain.

Cependant, quoi que l'on ait pu dire et faire, il faut convenir que Calais n'a jamais été aussi important par lui-même que par sa position, et cette entrée facile qui a tant de fois été fournie à nos ancêtres pour pénétrer en France. Mais cet avantage n'était pas même sans inconvéniens, et Calais a été pour l'Angleterre dans ces temps-là une source de querelles, aussi répétées que Dunkerque dans le nôtre. On regardait à bon droit cette ville comme la clé des deux royaumes; et c'est de là que sont venus tant de débats, pour savoir qui la garderait.

De ces débats, le plus mémorable fut le siége, ou plutôt le blocus de Calais par Edouard III. La ville résista une année entière aux efforts de ses armes, et se défendit jusqu'à la dernière extrémité; la famine seule l'obligea de se rendre. Le dévoûment d'Eustache de Saint-Pierre, qui s'offrit le premier comme victime, pour sauver ses concitoyens, a placé le nom de ce généreux magistrat parmi ceux des héros. Et, comme ce détail ne prendra pas plus d'une cinquantaine de pages, ce serait faire au lecteur une injustice criante que de ne pas lui donner le détail exact de cet événement romanesque et du siége lui-même, dans les propres mots de Rapin Thoiras.

CHAPITRE CCXXXVI.

Plus de peur que de mal.

Mais ne craignez rien, ami lecteur, je dédaigne d'en user ainsi. Il suffit que je vous

ne en mon pouvoir. Mais faire usage de l'avantage que le hazard et la plume m'ont donné sur vous! la chose serait indigne de moi. Non, par ce feu tout-puissant qui échauffe les cervelles visionnaires et illumine les esprits dans les méditations extatiques, avant que j'abuse ainsi d'une créature innocente qui se trouve à ma merci, avant que j'exige de vous le prix de cinquante pages que je n'ai aucun droit de vous vendre, nu comme je suis, j'aimerais mieux brouter l'herbe des montagnes, et sourire de ce que le vent du nord ne m'apporterait ni abri ni souper.

Ainsi, camarade, partons, et mène-moi ventre à terre à Boulogne.

CHAPITRE CCXXXVII.

Boulogne.

— A Boulogne! dirent-ils, bon! voici une recrue, nous voyagerons ensemble. Messieurs, leur dis-je, j'en suis fâché; mais je ne saurais m'arrêter ni boire rasade avec vous. Je suis poursuivi de trop près. A peine aurai-je le temps de changer de chevaux. Holà, garçon! pour l'amour de Dieu, dépêche.

—C'est quelque criminel de haute trahison, dit le plus bas qu'il put un très-petit homme, à l'oreille de son voisin qui était très-grand. — Ou peut-être, dit le grand homme, quelque assassin. — Bien trouvé, leur dis-je, messieurs. — Non, dit un troisième, il est chargé de dépêches de la cour.

—Ma belle enfant, dis-je à une jeune fille qui passait légèrement avec ses heures sous le bras, vous êtes fraîche et vermeille comme le matin. (Le soleil qui se levait alors donnait du prix à ce compliment.) — Chargé de dépêches, dit un quatrième. (La jeune fille me fit un salut gracieux : je lui envoyai un baiser.) Chargé de dépêches, continua-t-il, je n'en crois rien : il est chargé de dettes. — Oh ! oui, de dettes certainement, dit un cinquième. — Je ne voudrais pas, dit le nain, qui avait parlé le premier, je ne voudrais pas payer ses dettes pour mille louis. —Ni moi, dit le géant, pour dix mille. — Encore bien trouvé, dis-je, messieurs.

Hélas, messieurs! je n'ai d'autres dettes que celles que je dois à la nature. Je ne lui demande que du temps, et je promets de lui tout payer. Mais, ô ciel! madame, auriez-vous le cœur assez dur pour arrêter un pauvre voyageur, qui suit son chemin sans nuire à personne? Arrêtez, arrêtez-moi plutôt ce squelette hideux, l'effroi du pécheur, dont les jambes si longues menacent sans cesse de m'atteindre. C'est vous, madame, qui l'avez mis à ma poursuite: de grâce, s'il n'est plus qu'à quelques postes, madame, ma chère dame, arrêtez-le, arrêtez-le.

Mon hôte irlandais crut que je m'adressais encore à la jeune fille. « C'est dommage, dit-il, qu'elle soit si loin; toute cette galanterie est perdue pour elle. »

Peste soit du nigaud!

Est-ce là tout ce que vous avez de curieux à Boulogne?

Par Jésus! il y a le plus beau séminaire...

Un séminaire est une belle chose, dis-je.

CHAPITRE CCXXXVIII.

Il y a toujours quelque fer qui cloche.

Quand l'impatience des désirs d'un homme précipite ses idées quatre-vingt-dix fois plus vite que le véhicule qui le porte, il perd toute retenue ; et malheur au véhicule, malheur à tous ces accessoires, de quelque nature qu'ils soient, sur lesquels il exhale le mécontentement de son ame!

J'évite le plus qu'il m'est possible de porter un jugement définitif sur les hommes et sur les choses, quand je suis dans un mouvement de colère.

Ainsi la première fois que la chose m'arriva, je me contentai de dire: *Plus on se presse, plus on fait de sottises.* La seconde, troisième, quatrième et cinquième fois, je m'en tins à cette réflexion, et je ne m'en pris qu'au second, troisième, quatrième et cinquième postillon. Mais la même marotte du-

rant toujours, et durant sans exception de la cinquième à la sixième, septième, et jusqu'à la dixième fois, je ne pus m'abstenir d'englober toute la nation dans une réflexion générique que je fis en ces termes :

Il y a toujours dans une voiture française quelque chose qui va mal à la sortie de chaque poste.

Ou bien en changeant la proposition :

Un postillon français ne saurait faire un quart de lieue sans avoir besoin de descendre.

Et quoi encore de nouveau? Diable! une soupente cassée! une dent de loup rompue! un trait défait! une bande, un écrou, une courroie, une boucle, un ardillon...

N'imaginez pas pourtant que je me croie en droit de maudire la chaise de poste ni le postillon pour des accidens de cette espèce; ni que je jure par le Dieu vivant que je ferai plutôt le reste du chemin à pied; ni que je consente à être damné si l'on me voit remonter dans une pareille voiture; non, je m'arme du plus beau sang-froid, et je reconnais qu'en quelque pays que je voyage, il y aura toujours quelque écrou, courroie, boucle, ou ardillon qui viendra à manquer. Ainsi je ne m'échauffe jamais, je prends le bon et le mauvais selon qu'ils se présentent, et je poursuis mon chemin.

« Fais-en de même, mon garçon, » lui dis-je. Il avait déjà perdu cinq minutes en descendant de cheval pour prendre un morceau de pain bis qu'il avait fourré dans une des poches de la voiture; puis il était remonté, et cheminait à son aise pour le mieux savourer. « Allons, postillon, dis-je, plus vivement. » Mais pour cela je pris un ton tout-à-fait persuasif : je fis sonner une pièce de vingt-quatre sols contre la glace, prenant soin de lui en présenter le côté plat, comme il retournait la tête. Le drôle, pour me montrer qu'il me comprenait, me fit une grimace qui s'étendit d'une oreille à l'autre, et qui, derrière son museau de suie, me découvrit une rangée de perles, telles qu'une reine aurait donné tous les joyaux de sa couronne pour en avoir autant.

Juste ciel! à qui dépars-tu de tels trésors! quelles dents pour du pain bis!

Et comme il finissait sa dernière bouchée, nous entrâmes à Montreuil.

CHAPITRE CCXXXIX.

Jeanneton.

Il n'y a point à mon gré de ville en France qui se présente mieux sur la carte que Montreuil. J'avoue qu'elle ne se présente pas si bien sur le livre de poste, ni même sur le chemin; et si vous y passez jamais, vous serez de mon avis : elle est pitoyable à voir.

Cependant Montreuil en ce moment possède une merveille : c'est la fille du maître de poste. Elle a passé dix-huit mois à Amiens, et six à Paris; elle y a fait son apprentissage : ainsi elle tricotte, elle coud, danse et joue de la prunelle en perfection.

Mais voyez l'étourdie avec ces œillades! pendant les cinq minutes que je me suis arrêté à la regarder, elle a laissé échapper au moins une douzaine de mailles à son bas de fil blanc! Oui, oui, je vous vois, fine matoise, et je vois votre bas. Il est long et étroit; il est inutile que vous l'attachiez avec une épingle sur votre genou. Le bas est fait pour votre jambe, il vous ira le mieux du monde.

Où cette créature a-t-elle pris ces belles proportions qui fourniraient des modèles au statuaire? La nature lui aurait-elle révélé son secret?

O nature! tes ouvrages effacent tous ceux de l'art. Jeanneton est belle sans connaître les *faces* et les *tiers de face*. Elle est belle comme toi et par toi... Mais que son attitude est heureuse! Saisissons cet instant pour la peindre; c'en est fait, je tire mes crayons; et puissé-je n'en faire usage de ma vie, si je ne viens pas à bout de vous montrer Jeanneton aussi au naturel, que si je voyais ses formes à travers un linge mouillé!

Mais ces messieurs préfèrent peut-être que je leur donne la longueur, la largeur et la hauteur de l'église de Montreuil, ou le plan de la façade de l'abbaye de Saint-Austreberte? Eh, messieurs! tout y est, je suppose, dans l'état où les charpentiers et les maçons l'ont laissé; et tout y restera ainsi pendant cent ans encore, si la foi en Jésus-Christ dure

aussi long-temps. Vous pouvez prendre ces mesures-là à votre aise.

Mais pour toi, Jeanneton, celui qui veut te mesurer doit s'y prendre à l'heure même. Tu portes en toi les principes du changement; et, quand je considère les vicissitudes de cette vie passagère, je frémis de l'avenir qui t'attend. Avant deux ans peut-être, tes belles formes seront détruites, et ta jolie taille sera perdue. Tu passeras comme une fleur, et ta beauté disparaîtra comme l'ombre. Eh! que sais-je? cette innocence qui t'embellit encore, tu la perdras peut-être! qui peut répondre d'une faiblesse? Je ne serais pas caution de ma tante Dinach, si elle vivait encore; que dis-je? je le serais à peine de son portrait, s'il eût été fait par Reynolds.

Mais le nom seul de ce maître de l'art me fait tomber le pinceau des mains. Je ne ferai point le portrait de Jeanneton.

Il faut, monsieur, que vous vous contentiez de l'original, et si la soirée est belle, quand vous passerez à Montreuil, vous pourrez le voir par votre portière, tandis que vous changerez de chevaux. Mais faites mieux: et, à moins que vous ne soyez aussi pressé que moi, et par d'aussi fâcheuses raisons, arrêtez-vous une nuit, vous trouverez Jeanneton tant soit peu dévote; mais, monsieur, tant mieux! C'est le tiers de votre besogne de fait.

Bon Dieu! cette fille a brouillé toutes mes idées: je ne saurais m'arrêter plus long-temps à la regarder.

CHAPITRE CCXL.

Abbeville.

Dès que j'eus fait cette réflexion, et puis cette autre: que la mort était peut-être déjà sur mes talons, ô ciel, m'écriai-je! que ne suis-je déjà à Abbeville, ne fût-ce que pour voir les cardeurs et les fileuses de ce pays-là! Nous partîmes pour Abbeville.

De Montreuil à Nampont, poste et demie.
De Nampont à Bernay, poste.
De Bernay à Nouvion, poste.
De Nouvion à Abbeville, poste et demie.

Mais les cardeurs et les fileuses d'Abbeville étaient tous couchés.

CHAPITRE CCXLI.

Le remède à côté du mal.

De quel avantage infini ne sont pas les voyages! ils échauffent quelquefois; mais il est un remède innocent dont le chapitre suivant nous donnera l'idée.

CHAPITRE CCXLII.

L'apothicaire.

Ah! monsieur Clistorel, vous voici; passez dans ma garde-robe. Je ne vous demande que cinq minutes.

Si je pouvais faire ainsi mes conditions avec la mort comme avec mon apothicaire, et décider le temps et le lieu où elle doit me prendre, je lui déclarerais que je ne veux point que ce soit en présence de mes amis. Aussi, toutes les fois qu'il m'arrive de penser au genre et aux circonstances de cette grande catastrophe (circonstances qui m'occupent et me tourmentent dix fois plus que la catastrophe elle-même), je ne manque pas de supplier ardemment le souverain dispensateur de toutes choses, qu'il arrange les miennes de façon que la mort ne me surprenne pas dans ma propre maison, mais plutôt dans quelque auberge commode.

Dans ma maison, je sais ce que c'est. L'affliction des miens, leur empressement à m'essuyer le front, à arranger mon oreiller, ces petits et derniers services que me rendrait la main frissonnante de la pâle amitié, me déchireraient le cœur au point que je mourrais d'un mal dont mon médecin ne se douterait pas. Au lieu que dans une auberge, je suis assuré de mourir en paix; j'achète avec quelques guinées le peu de services dont j'ai besoin. Ces services me sont rendus avec une attention froide, mais exacte.

Prenez garde pourtant : cette auberge ne doit pas être celle d'Abbeville. Elle est par trop mauvaise. N'y eût-il pas d'autre auberge dans le monde entier, j'excepterai celle-ci de la capitulation.

« Ainsi, garçon,

« Que les chevaux soient prêts demain matin à quatre heures. — A quatre heures ; oui, monsieur. — Si tu me manques d'une minute, par sainte Geneviève ! je ferai un tel carillon dans la maison, que les morts s'y réveilleront. »

CHAPITRE CCXLIII.

Prédiction de David.

Rendez-les, mon Dieu, semblables à une roue. C'est un sarcasme amer que David, par un esprit prophétique, lançait contre ceux qui entreprennent le grand tour, et contre cet esprit turbulent qui les y porte ; cet esprit qui, suivant la prédiction de ce même David, doit accompagner les enfans des hommes jusqu'à la consommation des siècles.

« Aussi, suivant l'opinion du célèbre évêque Hall, c'est une des plus sévères imprécations que le saint roi ait jamais proférées contre les ennemis du Seigneur. C'est comme s'il eût dit : *Je désire qu'ils tournent éternellement.* Un mouvement si violent, continue le saint évêque, qui était d'une grosse corpulence, un mouvement si violent est l'image de l'enfer, de même que le repos est l'image du paradis. »

Moi qui suis d'une corpulence chétive, je pense tout différemment ; et je trouve au rebours que le mouvement est l'ame de la vie, et que l'inaction et la lenteur sont le partage de la mort.

« Holà ! oh ! ils sont tous endormis ! attelez les chevaux ; graissez les roues ; attachez la malle ; remettez ce clou qui manque : je ne veux pas perdre une minute. »

Or, la roue dont nous parlons, dans laquelle, et non pas sur laquelle (car c'eût été en faire la roue d'Ixion), dans laquelle, dis-je, David maudissait ses ennemis, devait (dans l'opinion de l'évêque Hall, et vu sa conformation) être une roue de chaise de poste, soit qu'il y eût des chaises de poste en Palestine ou non. Et d'après ma façon de penser, ce devait être une roue de charrette mal graissée, criant à chaque pas, et gravissant lentement les montagnes dont ce pays était rempli. Si jamais je deviens commentateur, je rapporterai les preuves de cette opinion.

J'aime les Pythagoriciens beaucoup plus que je n'ai jamais osé en convenir avec ma chère Jenny. J'aime leur χωρίζεσθ' ἀπὸ τοῦ σώματος, εἰς τὸ καλῶς φιλοσοφεῖν. *Commencez par vous séparer de ce corps terrestre, si vous voulez apprendre à raisonner.*

C'est notre corps en effet qui nuit à notre raison. Nous sommes dominés par les humeurs qui nous composent ; entraînés d'un côté ou de l'autre, comme nous l'avons été, l'évêque Hall et moi, en raison de notre fibre trop lâche ou trop tendue. Nos sens partagent l'empire avec la raison. La mesure du ciel même n'est que la mesure de nos appétits ; et nous nous créons un paradis d'après la grossièreté de nos désirs.

Mais, en cette occasion, qui de l'évêque ou de moi pensez-vous qui ait tort ?

« Vous, certainement, dit-elle, d'aller déranger toute une maison à l'heure qu'il est. »

CHAPITRE CCXLIV.

Traité de l'ame.

Ma charmante hôtesse ignorait que j'eusse fait le vœu de ne me faire faire la barbe que lorsque je serais rendu à Paris.

Mais je hais de faire des mystères *pour rien*. Je laisse cette froide circonspection à ces petites ames, d'après lesquelles Leissius (lib. 13, *de moribus divinis*, cap. 24) a fait son calcul, dans lequel il avance qu'un mille cube d'Allemagne serait assez vaste, et même de reste, pour contenir huit cent millions d'ames, ne faisant monter qu'à ce nombre la plus grande quantité possible des ames damnées et à damner, depuis la chute d'Adam jusqu'à la fin du monde.

Je ne sais d'où il avait puisé ce second calcul, à moins qu'il ne se fût fondé sur la bonté paternelle de Dieu. Je suis bien plus en peine de savoir ce qui se passait dans la tête de François de Ribeira, qui prétendait que, pour contenir tous les damnés, il ne faudrait pas moins d'un ou de deux cent mille carrés d'Italie. Il avait sans doute travaillé d'après ces anciennes ames romaines qu'il avait trouvées dans ses lectures. Il n'avait pas fait réflexion que, par une pente graduelle et insensible, dans le cours de dix-huit cents ans, les ames devaient nécessairement s'être rétrécies assez pour être réduites à peu de chose dans le temps où il écrivait.

Au temps de Leissius, qui paraît avoir eu l'imagination moins vive, elles étaient aussi petites qu'on puisse l'imaginer.

Elles sont encore diminuées aujourd'hui, et l'hiver prochain nous trouverons qu'elles auront encore perdu quelque chose. Tellement que, si nous allons toujours de peu à moins, et de moins à rien, je n'hésite pas d'affirmer que, d'ici à un demi-siècle, nous n'aurons plus d'ame du tout. Mais si, comme je le crains, la foi de Jésus-Christ ne dure guère au delà, il sera assez avantageux pour celle-là, comme pour celle-ci, de finir en même temps.

Béni soit Jupiter! et bénis tous les autres dieux et déesses de la fable! ils vont tous reparaître sur la scène, sans oublier le dieu des jardins. O le bon temps! Mais où suis-je? Et à quelle téméraire licence osé-je me livrer? Moi, moi, qui ai si peu de jours à espérer, et qui ne puis vivre que dans l'avenir que j'emprunte de mon imagination. Reviens à toi, pauvre Shandy, et sois sage une fois, si tu le peux.

CHAPITRE CCXLV.

Le pauvre et son chien.

Détestant, comme je l'ai dit, de faire des mystères pour rien, je dis mon secret au postillon, dès que nous eûmes quitté le pavé. Il répondit à ma confiance, en appuyant un grand coup de fouet à ses chevaux : si bien qu'au grand trot de son limonier (son porteur galopant sur trois jambes), nous gagnâmes en assez peu de temps *Ailly-le-haut-Clocher*, ville jadis fameuse par les plus beaux carillons du monde. Mais nous la traversâmes sans musique, tous les carillons étant dérangés, non-seulement là, mais bien encore ailleurs.

Faisant donc toute la diligence possible, d'*Ailly-le-haut-Clocher* je gagnai *Flixcourt*; de *Flixcourt*, *Péquigny*; puis enfin, *Amiens*; Amiens, où la belle Jeanneton avait fait son apprentissage, mais où Jeanneton n'était plus, et où par conséquent rien n'était digne de m'arrêter.

Mais, en arrivant à la poste, on détela ma chaise, et l'on établit mes brancards sur des tréteaux. Quelle est cette mode, dis-je? prétend-on par-là me faire aller plus vite? J'appris que le courrier d'une berline qui allait arriver, avait retenu tous les chevaux, et que je ne pourrais partir qu'après que les miens auraient mangé l'avoine.

« Mais si monsieur veut descendre en attendant? »

Monsieur préféra rester dans sa chaise. Mais pour l'amour de Dieu, garçon, qu'on se dépêche. . . . .
. . . .

Je n'ai rien, mon bon homme, lui dis-je. C'était à un veillard couvert de haillons, qui s'était avancé jusqu'à deux pas de la portière, son bonnet de laine rouge à la main. Son geste et ses yeux demandaient, sa bouche ne parlait pas. Il avait un chien qui tenait, ainsi que son maître, ses yeux fixés sur moi, et qui semblait aussi solliciter ma charité.

Je n'ai rien, dis-je une seconde fois. C'était à la fois un mensonge et un acte de dureté. Je rougis de l'avoir dit. Mais, pensai-je en moi-même, ces pauvres sont si importuns! Celui-là ne le fut pas. Dieu vous conserve! dit-il, et il se retira humblement.

Ho-hé, ho-hé! vite, les chevaux. C'était la berline qui venait d'arriver. Les postillons coururent. Le bon vieillard et son chien s'approchèrent, n'obtinrent rien, et se retirèrent sans murmure.

Celui qui vient d'avoir un tort, serait fâché

de rencontrer quelqu'un qui, à sa place, ne l'aurait pas eu. Si les voyageurs de la berline eussent donné au pauvre, je crois que j'en aurais senti quelque peine. Après tout, dis-je, ces gens-là sont plus riches que moi; et puisque..... Bon Dieu! m'écriai-je, leur dureté excuserait-elle la mienne?

Cette réflexion me mit mal avec moi-même. Je cherchai des yeux le pauvre, comme si j'eusse voulu le rappeler. Il s'était assis sur un banc de pierre, son chien vis-à-vis de lui, et la tête appuyée entre les genoux de son maître, qui le flattait de la main, sans lever les yeux de mon côté.

Sur le même banc je vis un soldat, que ses souliers poudreux annonçaient pour un voyageur. Il avait posé son havre-sac sur le banc, entre le pauvre et lui, et par dessus son havresac il avait mis son épée et son chapeau. Il s'essuyait le front avec la main, et paraissait reprendre haleine pour continuer sa route. Son chien (car il avait aussi son chien) était assis par terre à côté de lui, regardant les passans d'un air fier.

Ce second chien me fit mieux remarquer le premier, qui était noir, fort laid et à moitié pelé; et je m'étonnais que le vieillard, réduit à la dernière misère, voulût ainsi partager avec lui une subsistance rare et souvent incertaine. L'air dont ils se regardaient tous deux, m'éclaira sur-le-champ. « O de tous les animaux le plus aimable et le plus justement aimé, m'écriai-je en moi-même! C'est toi qui es le compagnon de l'homme, son ami, son frère. Toi seul lui restes fidèle dans le malheur! Toi seul ne dédaignes pas le pauvre..... si l'habitude de vivre auprès du riche ne t'a pas corrompu! Ce bon vieillard méprisé, délaissé, rebuté par le monde entier, trouve en toi un ami qui l'accueille, et qui lui sourit: et sur le lit de paille qu'il partage avec toi, sa misère lui paraît moins affreuse: il n'est pas seul au monde tant que tu lui restes encore. »

En ce moment une glace de la berline se baissa, et il en tomba quelques débris de viandes froides, avec lesquelles les voyageurs venaient de déjeûner. Les deux chiens s'élancèrent. La berline partit: un seul chien fut écrasé. C'était celui du pauvre.

Le chien jeta un cri, ce fut le dernier. Son maître s'était précipité sur lui. Son maître dans le plus sombre désespoir! Il ne pleurait point. Hélas! il ne pouvait pleurer. Mon bon homme! lui criai-je. Il retourna douloureusement la tête. Je lui jetai un écu de six francs. L'écu roula à côté de lui sans qu'il s'en mît en peine. Il ne me remercia que par un mouvement de tête affectueux; et il reprit son chien dans ses bras. Hélas! son chien était mort.

— « Mon ami, dit le soldat, en lui tendant la main, avec les six francs qu'il avait ramassés, ce brave gentilhomme anglais vous a donné de l'argent. Il est bien heureux, ce gentilhomme! il est riche! Mais tout le monde ne l'est pas. Je n'ai qu'un chien, vous avez perdu le vôtre: celui-ci est à vous. » En même temps il attacha son chien avec une petite corde qu'il mit dans la main du pauvre, et il s'éloigna aussitôt.

— O! monsieur le soldat, s'écria le bon vieillard, en lui tendant les bras. Le soldat s'éloignait toujours, laissant le pauvre dans l'extase de la surprise et de la reconnaissance.

Mais les bénédictions du pauvre, mais les miennes le suivront partout. Brave et galant homme, m'écriai-je! Eh! qui suis-je auprès de toi? Je n'ai donné à ce malheureux que de l'argent: tu viens de lui rendre un ami.

Mais, ô ciel! suis-je confiné à Amiens pour le reste de ma vie? Le sommeil me gagne. Oh! garçon! Le garçon amenait mes chevaux.

CHAPITRE CCXLVI.

Sommeil dérangé.

Dans cette multitude de petits chagrins, auxquels un voyageur est sans cesse exposé, il en est un plus pénible à mon gré que tous les autres; et celui-là, à moins que vous n'ayez un courrier qui vous précède, je vous défie de l'éviter. Et quel est ce chagrin? Le voici:

C'est que, fussiez-vous dans la disposition la plus heureuse pour dormir, courussiez-

vous dans le plus beau pays, sur la plus belle route, et dans la voiture la plus douce possible; fussiez-vous assuré de pouvoir dormir l'espace de vingt lieues sans ouvrir l'œil nne seule fois; bien plus, vous fût-il démontré aussi clairement qu'une proposition d'Euclide, que vous seriez, à tous égards, aussi bien et peut-être mieux endormi qu'éveillé; l'obligation de payer, qui revient à ehaque poste, et la nécessité de fouiller dans votre poche, pour en tirer, sou par sou, trois livres quinze sous, sans compter les guides, s'opposent tellement à l'envie que vous auriez, que (quand il irait du salut de votre ame) il vous est impossible de dormir plus de deux lieues de suite, ou de trois tout au plus, en supposant qu'il y ait poste et demie.

« Parbleu! dis-je, je vois un moyen. Je mettrai la somme précise dans un morceau de papier, et je la tiendrai dans ma main pendant tout le chemin. » Là-dessus je m'arrangerai pour dormir. « Je n'aurai, dis-je, autre chose à faire qu'à glisser doucement mon argent dans le chapeau du postillon, sans proférer un seul mot. »

Bon!.. Il lui faut deux sous de plus pour boire. Ou bien il y a une pièce de douze sous du temps de Louis XIV, qui ne passera pas. Ou bien il y a une livre et quelques sous, que *Monsieur* redoit de la dernière poste, et que *Monsieur* a oubliés. On ne saurait disputer en dormant, et cette altercation vous réveille. Cependant, on peut encore retrouver son sommeil; la partie animale peut peser sur la partie intellectuelle, et il y a moyen de revenir de cette secousse.

Mais quoi encore? Ciel! vous n'avez payé que pour une poste, tandis qu'il y a poste et demie! Cela vous oblige à sortir votre livre de postes, et l'impression en est si petite, qu'il faut bien ouvrir les yeux, que vous le vouliez ou non. Alors monsieur le curé vous offre une prise de tabac, un pauvre soldat vous montre sa jambe estropiée, un P. Laurent vous présente sa bourse, et vous expose la misère de son couvent. Ou bien la prêtresse de la citerne veut arroser vos roues; elles n'en ont que faire, mais elle jette l'eau sur les roues de derrière, et jure sur sa prêtrise que le feu allait y prendre. Un pauvre homme qui a tous ces points à discuter et à considérer dans son esprit, réveille malgré lui toutes ses facultés intellectuelles, et qu'il retrouve ensuite son sommeil, s'il le peut!

Sans un accident de cette espèce qui m'arriva, je passais tout de bout à Chantilly sans voir les écuries.

Mais le postillon, affirmant d'abord, et osant ensuite me soutenir en face, que la pièce de douze sous n'était pas bien marquée, j'ouvris les yeux pour m'en assurer: et, voyant la marque aussi bien que son nez, je sautai de ma chaise tout en colère, et je visitai Chantilly malgré moi.

Je n'avais plus que trois postes et demie à faire. Mais je suis convaincu que le meilleur principe à suivre en voyageant, c'est de faire diligence. Or, un homme de cette humeur trouve peu d'objets sur sa route, dignes de le détourner, et il ne s'arrête guères. C'est ce qui fit que je passai tout au travers de Saint-Denis, sans retourner seulement la tête du côté de l'abbaye. Tous les diamans que l'on y montre sont faux. Ce trésor si vanté n'est rempli que d'oripeaux ridicules; et je ne donnerais pas trois sous de tout ce qu'il renferme, si ce n'est de la lanterne de Judas. Encore est-ce parce qu'il fait nuit, et qu'elle pourrait m'éclairer en entrant à Paris.

CHAPITRE CCXLVII.

Entrée à Paris.

Clic-clac, clic-clac, clic-clac. Voilà donc Paris, dis-je, en ouvrant de grands yeux! C'est là Paris! Diable!.. Paris! m'écriai-je, répétant le nom une troisième fois.

La première, la plus belle, la plus brillante..... Les rues sont pourtant bien sales.

Mais je suppose qu'elles n'en sont pas moins belles.

Clic-clac, clic-clac. Quel train tu fais! Comme s'il importait à ces bonnes gens d'être avertis qu'un homme pâle et vêtu de noir a l'honneur d'entrer dans Paris, vers les neuf heures du soir, conduit par un postil-

lon en veste bleue avec des revers de calmande rouge ! Clic-clac, clic-clac. Je voudrais que ton fouet....

Mais c'est le génie de la nation : ainsi, claque, claque tout à ton aise.

Ah ! personne ne cède le haut du pavé ! Mais si le haut du pavé est le plus sale, fût-ce dans l'école même de la politesse, comment en agirait-on autrement? Et je te prie, quand allume-t-on les lanternes ? Quoi ! jamais dans les mois d'été ? Ah ! c'est le temps des salades : on veut épargner l'huile.

Mais quelle barbarie ! Comment ce fier cocher à moustaches peut-il proférer de pareilles ordures contre ce cheval efflanqué qui ne saurait se ranger ? Ne vois-tu pas, l'ami, que la rue est si misérablement étroite, qu'une brouette pourrait à peine y tourner? Oh ! dans la plus belle ville de l'univers, il n'y aurait pas de mal que les rues fussent un peu plus larges, et que l'on eût de quoi s'y échapper de droite ou de gauche.

Ciel ! que de boutiques de traiteurs ! Que de boutiques de perruquiers ! Il semble que tous les cuisiniers et barbiers de la terre se soient donné rendez-vous à Paris. Les premiers auront dit : Les français aiment la bonne chère, ils sont gourmands : allons à Paris, nous y aurons un rang distingué.

Et comme la perruque fait l'homme, et que le perruquier fait la perruque, *Sandis !* ont dit les barbiers, nous y serons encore mieux traités. Nous aurons un rang au-dessus de vous. Nous serons au moins capitouls. *Cadédis !* nous porterons l'épée.

CHAPITRE CCXLVIII.

Description de Paris.

Je ne sais si c'est la faute des Français ou la nôtre, s'ils s'expliquent mal ou si nous ne les comprenons pas bien ; mais quand ils nous disent : « Qui a vu Paris a tout vu, » il m'est évident qu'ils se trompent, du moins, s'ils entendent parler de ce qu'on voit à la lueur des lanternes : car on ne voit rien.

En plein jour la chose est différente.

Paris est percé de mille à douze cents rues. Quand vous les aurez toutes suivies, quand vous aurez vu ses portes, ses ponts, ses places, ses statues ; quand vous aurez visité ses quatre palais et toutes ses églises, parmi lesquelles vous vous garderez d'oublier Saint-Roch et Saint-Sulpice,

Alors vous aurez vu...

Mais que sert de vous le dire? Lisez-le vous-même écrit en ces mots sur le portique du Louvre :

« *Non orbis gentem, non urbem gens habet ullam,*
« *Ulla parem.* »

On peut le traduire ainsi pour l'intelligence du lecteur :

« Cette nation est unique parmi les nations ;
« Cette ville est unique parmi les villes ;
« Chanter et rire, rire et mourir. »

Il faut convenir que le Français a une manière joviale de traiter tout ce qui est grand.

CHAPITRE CCXLIX.

Départ de Paris.

En prononçant le mot *jovial*, comme j'ai fait à la fin du dernier chapitre, j'ai réveillé en moi l'idée de *spleen*. Non par aucune analogie, ni par aucun ordre chronologique ou généalogique. Je sais qu'il n'y a pas entre ces deux mots plus de rapport et de parenté qu'entre le jour et la nuit, ou entre toutes autres choses antipathiques de leur nature. Mais, de même qu'un habile politique tâche d'entretenir une heureuse harmonie parmi les hommes, ainsi un habile écrivain travaille à rapprocher les mots les plus opposés, pouvant à tout moment se trouver dans le cas de les employer ensemble.

Ainsi donc, à tout événement, après avoir parlé de l'humeur joviale des Français, j'écris ici en gros caractères :

SPLEEN.

En partant de Chantilly, j'ai déclaré que le meilleur principe en voyageant était de faire diligence ; mais ceci est purement une affaire d'opinion, et je n'ai prétendu ramener personne à mon sentiment. D'ailleurs, l'expérience me manquait alors, et je ne savais pas tous les inconvéniens qu'il y avait à

aller si grand train. Aujourd'hui j'abandonne mon système, et le laisse à qui voudra le prendre. Il a dérangé ma digestion, et m'a valu une diarrhée bilieuse, qui m'a ramené au triste état d'où j'étais à peine sorti. C'est pour le coup que je décampe, et que je me sauve sur les bords de la Garonne.

Quant à ces gens-ci, à leur génie, leurs manières, leurs coutumes, leurs lois, leur religion, leur gouvernement, leurs manufactures, leur commerce, leurs finances, leurs ressources et les ressorts cachés qui les font mouvoir, quoique j'aie passé deux jours et trois nuits parmi eux, quoique j'aie étudié et médité cette matière avec toute l'attention dont je suis capable, n'attendez pas que je vous en dise un seul mot.

Allons, allons! Il faut que je parte. La route est pavée, les postes sont courtes, les jours sont longs, il n'est pas plus de midi : je serai à Fontainebleau avant le roi.

Mais, monsieur, est-ce que le roi va à Fontainebleau? Non pas que je sache.

CHAPITRE CCL.

Comment m'y prendre?

S'il existe dans le monde une plainte absurde et ridicule, surtout dans la bouche d'un voyageur, c'est celle que j'entends faire tous les jours, que la poste ne va pas en France aussi vite qu'en Angleterre; tandis que, tout bien considéré, elle y va beaucoup plus vite. En effet, si l'on calcule la pesanteur des voitures françaises, avec l'énorme quantité des bagages dont on les charge dessus, devant et derrière, si l'on considère ensuite les petites haridelles qui les traînent, et le peu que ces haridelles ont à manger, il y a de quoi s'étonner que l'on avance de quelques pas.

Le traitement des chevaux en France est indigne d'un peuple chrétien; et pour moi, il m'est démontré qu'un cheval de poste de ce pays-là ne serait pas en état de faire un pas, sans la vertu toute-puissante de deux mots énergiques, qu'on ne cesse de lui répéter avec une complaisance infatigable. Il trouve dans ces deux mots autant de substance que dans un picotin d'avoine. Enfin, c'est une ressource précieuse, et une ressource qui ne coûte rien. C'est pour cela même que je meurs d'envie de l'apprendre au lecteur.

Mais c'est ici la question. Quand on donne une recette, elle doit être claire et intelligible; autrement elle est inutile. Et cependant, si je m'exprime trop au naturel, je m'expose à être déchiré à belles dents dans le public par ceux mêmes d'entre les gens d'église qui pourraient en avoir ri entre leurs rideaux.

Comment m'y prendre? C'est en vain que j'y songe. Mon imagination ne me fournit rien. Comment glisser sur la prononciation de deux mots si étranges? Comment les amener de manière à ce que le lecteur n'en perde rien, et de manière, en même temps, à ce que l'oreille la plus délicate n'en soit pas blessée?

Ma plume m'entraîne, mon encre me brûle les doigts; je vais essayer. Et ensuite..... Ensuite! je crains qu'il n'arrive pis. Je crains que l'encre ne brûle le papier.

Non. Je n'oserai jamais.

Mais si vous désirez de savoir comment l'abbesse des Andouillettes et une novice de son couvent se tirèrent d'affaire en semblable rencontre, promettez-moi seulement un peu d'indulgence, et je vous le raconterai sans le moindre scrupule.

CHAPITRE CCLI.

Histoire de l'abbesse des Andouillettes.

L'abbesse des Andouillettes, dont le couvent est situé dans ces montagnes qui séparent la Bourgogne de la Savoie, comme on peut le voir dans les nouvelles cartes de l'académie des sciences de Paris, l'abbesse des Andouillettes se trouvait en danger d'un enchylose au genou, la synovie s'en étant desséchée par son assiduité à de trop longues matines.

Vainement elle avait tenté tous les remèdes. Premièrement des prières et des actions de grâces à Dieu. Puis des neuvaines : d'abord à tous les saints indistinctement; ensuite

à chaque saint dont le genou avait été enchylosé avant le sien. Les neuvaines n'opérant pas, elle avait eu recours à toutes les reliques du couvent, et principalement à l'os de la cuisse du boiteux de Lystra. On appliquait tour à tour chaque relique sur le mal; on passait dessus le rosaire en croix, et on enveloppait le tout avec le voile de madame, qui se mettait au lit dans ce saint appareil.

Enfin, lasse de tant d'essais inutiles, madame s'était livrée au bras séculier. Il fallait voir combien d'huiles et de graisses émollientes, combien de fomentations adoucissantes et résolutives, combien de frictions anodines! Tantôt des cataplasmes de mauve, de guimauve et de bonhenry, auxquels on ajoutait des oignons de lys et du sénevé; tantôt la vapeur de certains bois dont on dirigeait la fumée sur la cuisse de madame qui tenait dessus son scapulaire en croix; tantôt enfin des décoctions de chicorée sauvage, de cresson d'eau, de cerfeuil, de cochléaria et de myrrhe.

Mais tous les remèdes furent sans effet, et la faculté décida enfin que l'on essaierait des eaux thermales de Bourbon. On obtint au préalable du révérend père visiteur les permissions nécessaires, et tout fut ordonné pour le voyage.

Marguerite, novice d'environ dix-sept ans, qui, pour avoir trempé son doigt trop fréquemment dans les cataplasmes bouillans de madame l'abbesse, avait gagné un mal d'aventure, Marguerite, dis-je, avait inspiré tant d'intérêt que, sans s'inquiéter d'une vieille religieuse perdue de sciatique, et que les bains de Bourbon auraient peut-être guérie radicalement, la petite novice fut choisie pour compagne de voyage.

Une vieille calèche, doublée de velours d'Utrecht vert, et appartenant à madame l'abbesse, revit le soleil après vingt ans d'obscurité. Le jardinier du couvent fut créé muletier, et fit sortir les deux vieilles mules pour leur rogner les crins de la queue. Deux sœurs converses s'employèrent l'une à reprendre les trous de la doublure, l'autre à recoudre les bords du galon jaune que la dent du temps avait rongés. Le garçon jardinier repassa le chapeau du muletier dans de la lie de vin chaud, et un tailleur versé dans le plain-chant, s'assit sous un auvent, en face de l'abbaye, pour assortir quatre douzaines de sonnettes pour les harnois, sifflant un air à chaque sonnette, à mesure qu'il l'attachait avec une courroie.

Le maréchal et le charron des Andouillettes tinrent conseil sur les roues, et, dès le lendemain, à sept heures du matin, tout fut réparé, tout se trouva prêt, et fut rendu à la porte du couvent. Deux files de malheureux y étaient rassemblés une heure auparavant.

L'abbesse des Andouillettes, soutenue par Marguerite, sa novice, s'avança lentement vers la calèche, toutes deux vêtues de blanc, avec leurs rosaires noirs pendant sur leur poitrine.

Il y avait dans ce contraste de couleurs, je ne sais quoi de modeste et de solennel.

Elles montèrent dans la calèche. Des religieuses, dans le même uniforme (doux emblème de l'innocence!), se tinrent à leurs fenêtres; et, quand l'abbesse et Marguerite levèrent les yeux sur elles, chacune, la pauvre religieuse à la sciatique exceptée, chacune, relevant le bout de son voile avec sa main de lys, envoya le dernier baiser et le dernier adieu. La bonne abbesse et Marguerite croisèrent saintement leurs bras sur leur poitrine, levèrent les yeux au ciel, les portèrent sur les religieuses, et ce double regard voulait dire : *Dieu vous bénisse, mes chères sœurs!*

Je déclare que cette histoire m'intéresse. J'aurais voulu être là.

Le jardinier, que désormais j'appellerai muletier, était un bon compagnon, trapu, carré, de joyeuse humeur, aimant à jaser, et surtout à boire. Les *pourquoi* et les *comment* de la vie ne le troublaient nullement. Il avait sacrifié un mois de ses gages pour se procurer une outre ou tonneau de cuir qu'il avait remplie du meilleur vin de l'endroit, placée derrière la calèche, et couverte d'une grosse casaque brune, pour la garantir du soleil.

Le fouet résonne, les mules s'ébranlent, on part, on est parti.

Il faisait chaud. Le muletier qui ne craignait pas de se fatiguer, allait et venait sans

cesse autour de la voiture, rarement sur sa mule, et presque toujours à pied. Il avait à combattre l'occasion et le penchant. Il n'en fallait pas tant pour le faire succomber. Bref, il tomba si souvent sur l'arrière-garde des équipages, il fit tant d'allées et de venues, qu'avant la moitié de la journée tout le vin de l'outre s'était enfui, sans qu'il s'en fût perdu une seule goutte.

L'homme est un animal d'habitude. Il avait fait tout le jour une chaleur étouffante; la soirée était délicieuse, le vin du pays excellent. Le coteau de Bourgogne qui le produisait était escarpé. Au pied de ce coteau, à la porte d'une cabane fraîche, pendait un petit bouchon séduisant, dont la vue réveillait le désir. A travers le feuillage murmurait un doux bruit qui semblait dire : *Venez, venez, beau muletier. Muletier altéré, entrez ici.*

Le muletier était enfant d'Adam. Ce seul mot le désigne assez. Il donna un bon coup de fouet à chacune de ses mules, en regardant l'abbesse et Marguerite, comme pour leur dire : Me voilà. Il donna un second coup de fouet, comme pour dire à ses mules : Allez toujours. Et, s'échappant par derrière, il se glissa dans le cabaret qui était au pied de la montagne.

Le muletier, tel que je l'ai dépeint, était un bon vivant, sans soucis, sans affaires, songeant peu au lendemain, et ne se souciant guère de ce qui avait été avant lui, ou de ce qui serait après. Pourvu qu'il eût avec du vin un visage à qui parler, il était content. Il entra aussitôt en conversation; et, tout en buvant chopine, il se mit à raconter à l'aubergiste comme quoi il était jardinier en chef du couvent des Andouillettes, etc., et comment, par amitié pour madame l'abbesse et pour mademoiselle Marguerite, laquelle n'était encore qu'à son noviciat, il les avait amenées depuis les frontières de la Savoie; comment madame avait gagné une enflure au genou par l'excès de sa dévotion; et comment, lui jardinier, avait fourni une légion d'herbes pour adoucir cette tumeur; mais le tout en vain; et que, si les eaux de Bourbon ne guérissaient pas cette jambe, madame pourrait bien boiter de l'autre avant qu'il fût peu.

Tandis que le muletier brochait ainsi son histoire, il en oubliait l'héroïne, et avec elle la petite novice, et avec la novice les deux mules : ce qui était pis que tout le reste.

Or, les mules sont des animaux qui n'ont pas été assez bien traités par leurs parens pour se croire tenus à la reconnaissance envers le public. Privées d'une faculté commune aux hommes, aux femmes et aux autres bêtes, ne pouvant s'acquitter envers la nature, ni se rendre utiles aux générations à venir, elles servent la génération présente du pis qu'elles peuvent; allant, venant, traînant, montant, descendant, plus souvent à leur fantaisie qu'à celle de leur conducteur. C'est ce que les philosophes et les moralistes n'ont jamais bien considéré; et comment le pauvre muletier, du fond de son cabaret, s'en serait-il douté? Il n'y songea pas le moins du monde. Mais il est temps que nous y songions pour lui. Laissons-le donc au milieu de son élément, le plus heureux et le plus insouciant des mortels; et occupons-nous un moment des mules, de l'abbesse et de la douce Marguerite.

Par la vertu des deux derniers coups de fouet, les deux mules, suivant tranquillement leur chemin, avaient à peu près atteint la moitié de la montagne, quand la plus âgée, qui était maligne comme un vieux diable, jetant un coup d'œil par derrière au bout d'un angle, n'aperçut point de muletier.

« Par ma figue! dit-elle en jurant, je n'irai pas plus loin. Et si je fais un pas de plus, dit l'autre, je consens qu'il fasse un tambour de ma peau. »

Les deux mules s'arrêtèrent d'un commun accord.

CHAPITRE CCLII.

Suite de l'histoire de l'abbesse des Andouillettes.

— Allons, allons, dit l'abbesse. — Hue! hue! cria Marguerite.

— K't—k't—k't, dit l'abbesse.

— Dia-hue! dia-hue! dit Marguerite avançant ses douces lèvres, et les ramassant en plis comme une bourse.

— Pan-pan-pan ! s'écria l'abbesse des Andouillettes, en frappant du bout de sa canne à pomme d'or contre le fond de la calèche.

La vieille mule fit un pet.

CHAPITRE CCLIII.

Suite de l'histoire de l'abbesse des Andouillettes.

— Nous sommes perdues, mon enfant, dit l'abbesse à Marguerite. Nous passerons la nuit ici. Nous serons volées. Nous serons violées.

— Oh! dit Marguerite, il est très-sûr que nous serons violées.

— Sainte Marie, s'écria l'abbesse (sans ajouter l'interjection ô), eh ! qu'était-ce qu'un enchylose? Pourquoi ai-je quitté le convent des Andouillettes? Vierge sainte, pourquoi n'as-tu pas permis que ta servante descendît impollue dans la tombe?

— O mon doigt, mon doigt! s'écria Marguerite, prenant feu au mot de servante! Pourquoi ne me suis-je pas contentée de le fourrer ici et là, et enfin partout ailleurs que dans ce défilé?

— Défilé, mon enfant, s'écria l'abbesse!

— Défilé, ma chère mère, dit la novice.

La frayeur leur avait tourné la tête. L'une ne savait ce qu'elle disait, ni l'autre ce qu'elle répondait.

— O ma virginité, ma virginité, s'écriait l'abbesse!

— Virginité,... ginité, disait la novice en sanglottant.

CHAPITRE CCLIV.

Suite de l'histoire de l'abbesse des Andouillettes.

— « Ma chère mère, dit enfin la novice revenant un peu à elle, on m'a parlé de deux certains mots, qui sont d'une énergie toute puissante. Par leur vertu, il n'est point de cheval, d'âne, ni de mulet, qui, bon gré mal gré, n'escalade la plus haute montagne. Quelque rétif, quelque obstiné qu'il soit, à peine les a-t-il entendus, qu'il obéit. — Ce sont des mots magiques, s'écria l'abbesse saisie d'horreur.— Non, dit froidement Marguerite; mais ce sont des mots que l'on ne saurait prononcer sans péché. — Quels sont-ils, dit l'abbesse en l'interrompant? — Ils sont criminels au plus haut degré, répondit Marguerite; ce sont des péchés mortels : si nous sommes violées, et que nous mourions sans avoir reçu l'absolution de ces deux vilains mots, c'est fait de nous. — Mais, dit l'abbesse des Andouillettes, ne pouvez-vous me les dire? — Oh! ma chère mère, dit la novice, il est impossible de les prononcer. Il y aurait de quoi faire monter au visage tout le sang que l'on aurait dans le corps. — Mais au moins, dit l'abbesse, vous pouvez bien me les glisser dans l'oreille. »

Dieu tout-puissant! n'as-tu pas quelque ange gardien que tu puisses envoyer dans ce cabaret au bas de la montagne? Tous tes esprits généreux et bienfaisans sont-ils occupés? N'est-il dans la nature aucun agent que tu puisses employer, aucun frisson qui, se glissant le long de l'artère qui le conduirait au cœur, irait réveiller le muletier qui s'oublie au milieu des pots? Nul doux instrument ne lui rappellera-t-il l'idée de l'abbesse, de Marguerite, et de leurs rosaires noirs?

Éveille, éveille-toi, muletier! Mais il est trop tard; les horribles mots sont prononcés.

Jeune et belle lectrice, vous brûlez de les apprendre! Mais comment oserai-je vous les dire? O vous! muse chaste, qui savez parler de toutes les choses existantes sans souiller vos lèvres, instruisez-moi, secourez-moi.

CHAPITRE CCLV.

Fin de l'histoire de l'abbesse des Andouillettes.

— « Tous les péchés quelconques, dit l'abbesse (devenue casuiste par la détresse où elle se trouvait), tous les péchés, ma chère fille, sont partagés en deux classes : mortels et véniels. Telle est la division établie par le

saint directeur de notre couvent; et il n'y en a pas d'autre. Or, un péché véniel étant déjà par lui-même le plus léger et le moindre de tous, il est certain que si vous le séparez en deux, prenant une moitié et laissant l'autre, ou si vous le partagez à l'amiable entre une autre personne et vous, ce péché, qui était déjà peu de chose, se réduira bientôt à rien.

« Or, je ne vois aucun péché à dire *bou* cent fois, mille fois de suite; de même qu'il n'y a rien de malhonnête à prononcer la seconde syllabe isolée, fût-ce depuis les matines jusqu'aux vêpres. Ainsi, ma chère fille, continua l'abbesse des Andouillettes, je dirai *bou;* tu me répondras, je reprendrai; et ainsi de suite alternativement. Et comme il n'y a pas plus de mal à dire *fou* qu'à dire *bou*, tu entonneras *fou,* et moi j'achèverai le mot en guise de *répons*, comme aux versets de nos complies.» L'abbesse toussa, donna le ton, Marguerite suivit, et il en résulta le plus étrange *duo* dont les fastes monastiques aient jamais fait mention.

— « Bou—bou—bou—bou, » disait l'abbesse.

Il n'est personne un peu instruite qui ne sache ce que répondait Marguerite.

« Fou—fou—fou—fou,» disait Marguerite.

Je lis dans vos yeux, mademoiselle, qu'au besoin vous auriez pu achever le mot pour l'abbesse.

A peine l'abbesse et Marguerite eurent-elles commencé leur psalmodie, que les deux mules, croyant reconnaître une musique qui leur était familière, remuèrent la queue, mais sans avancer d'un pas. — La recette opère, dit la novice.—Il faut recommencer, dit l'abbesse ; et le *duo* reprit. . . . .
. . . .

— *L'abbesse*—b—b—b—b.

— *Marguerite*—g—g—g—g.

« Plus vite, dit Marguerite. »

—*Marguerite*—f—f—f—f.

— *L'abbesse*—t—t—t—t.

— « Plus vite encore, dit Marguerite; — f-f-f-f-f. »

— *L'abbesse*-t-t-t-t-t.

« Encore plus vite, *prestissimò*, ma chère mère . . . .
. . . .

« O ciel! je n'en puis plus, dit l'abbesse tout essoufflée. Le Seigneur ait pitié de nous! les maudites bêtes ne nous entendent pas, dit Marguerite en soupirant. — Mais le diable nous a entendues, dit l'abbesse des Andouillettes. »

CHAPITRE CCLVI.

Ballet.

Bon Dieu ! quelle étendue de pays j'ai parcourue ! de combien de degrés je me suis rapproché d'un soleil plus chaud ! que de belles villes j'ai traversées, pendant le temps, madame, que vous avez mis à lire et à commenter cette histoire! J'ai vu Fontainebleau, Sens, Joigny, Auxerre, et Dijon, capitale de la Bourgogne, et Châlons-sur-Saône, et Mâcon, capitale du Mâconais, et peut-être vingt autres villes et villages qui se trouvent sur la route de Paris à Lyon; mais je ne suis pas plus en état de vous en parler, que des villes de la lune. Ainsi, quelque chose que je fasse, voilà un chapitre, et peut-être deux entièrement perdus.

« Sans mentir, Tristram, votre histoire des Andouillettes est originale. »

Ajoutez, madame, qu'elle a distrait votre attention pour ce qui va suivre. Si c'eût été quelque pieuse méditation sur la croix, quelque traité sur la paix, l'humilité, la religion chrétienne; si j'avais écrit sur le mépris des choses terrestres, sur l'aliment céleste de l'ame, ce pain des élus et des sages, cette sainteté, cette contemplation dont l'esprit de l'homme, une fois séparé de son corps, doit se nourrir à jamais, je conçois, madame, que vous m'auriez vu finir avec plus de plaisir, et recommencer avec plus d'intérêt.

Au lieu que cette abbesse.... Je voudrais n'en avoir jamais parlé. Mais le mal est fait; et comme je n'efface jamais rien, voyons si je trouverai quelque expédient pour vous ôter cette idée de la tête. . . . .
. . . .

. . . .

Avec votre permission, madame,..... je crains que vous ne soyez assise dessus. C'est mon bonnet et ma marotte que je cherche.

« Votre marotte, Tristram ! il y a plus d'une heure que vous la tenez. »

Oui ! en ce cas, madame, laissez-moi faire deux ou trois cabrioles, danser la *fricassée*, et chanter *lanturlu*; et je reviens à vous plus sage et plus posé que jamais.

CHAPITRE CCLVII.

Auxerre.

Tout ce qu'il y a à vous dire sur Fontainebleau, en cas que vous le demandiez, c'est qu'il est situé au milieu d'une vaste forêt, à quinze lieues au sud de Paris. La ville a un certain air de grandeur; le château est antique et noble. Le roi a coutume d'y passer les automnes avec toute sa cour, pour le plaisir de la chasse. Là, tout Anglais d'une certaine façon, et surtout, mylord, s'il est fait comme vous (pourvu qu'il ait deux ou trois coureurs), peut prendre sa part de ce divertissement, avec la seule attention de ne pas courir plus vite que le roi.

Il y a pourtant deux raisons pour que vous ne répétiez pas bien haut ce que je viens de vous dire.

L'une, c'est que cela pourrait faire renchérir les chevaux de chasse en Angleterre.

L'autre, c'est qu'il n'y a pas un mot de vrai. Continuons.

A l'égard de Sens, on peut l'expédier en un seul mot : *C'est un siége archiépiscopal.*

Quant à Joigny, je crois que le moins que l'on puisse en dire, est le mieux.

Mais pour Auxerre, je pourrais en parler jusqu'à demain. Je n'en finirais pas si je voulais. Lorsque je fis mon grand tour d'Europe, sous la conduite de mon père, qui ne voulut s'en fier qu'à lui-même pour m'accompagner, et qui se fit suivre de mon oncle Tobie, de Trim et d'Obadiah et de presque toute la famille, excepté de ma mère, nous nous arrêtâmes à Auxerre deux jours entiers. « Mais, monsieur, pourquoi madame votre mère ne fut-elle pas du voyage? Monsieur, c'est qu'elle avait entrepris de tricoter pour mon père un grand pantalon de laine grise, et qu'elle avait à cœur d'achever sa tâche. »

Mon père, qui faisait la sienne de tirer parti des choses les plus ingrates, et qui trouvait partout à faire son profit, m'en a laissé de reste à dire sur Auxerre. Dans tous ses voyages, mais principalement dans celui dont je parle, il suivait une route si différente de celles que tous les autres voyageurs avaient parcourues avant lui; il voyait les rois et les cours, et toute leur magnificence, sous un point de vue si original; ses remarques sur les caractères, les mœurs et les coutumes des pays que nous traversions, étaient si opposées à celles de tous les autres hommes, et particulièrement à celles de mon oncle Tobie et du caporal, pour ne rien dire des miennes; les hasards et les accidens qui nous arrivaient, ou que ses systèmes et son opiniâtreté nous attiraient journellement, étaient d'un genre si varié, si étrange, si tragi-comique; en un mot, l'ensemble de ses aventures et de ses réflexions, forme un tout si différent de tout ce qu'on a jamais vu dans aucun récit de voyageur, que ce sera ma faute, et uniquement ma faute, si les voyages de mon père ne sont pas lus et relus par tout voyageur et tout amateur de voyages, tant qu'il y aura des voyages et des voyageurs.

Mais ce riche ballot ne doit pas s'ouvrir encore. Je ne veux en tirer que ce qui m'est nécessaire, pour débrouiller le mystère de notre séjour à Auxerre. Je vois l'impatience du lecteur, et je m'empresse de la satisfaire.

— « Frère Tobie, dit mon père, voulez-vous, en attendant le dîner, que nous allions voir ces messieurs dont monsieur Séguier a parlé avec tant d'éloge ? — J'irai voir qui vous voudrez, dit mon oncle Tobie, dont la complaisance était inépuisable. — Mais ces messieurs sont des momies, reprit mon père. — Est-il nécessaire de se raser ? dit mon oncle Tobie. — Non, parbleu, frère, s'écria mon père; au contraire, une longue barbe nous donnera un air de famille tout-à-fait

convenable. » Là-dessus nous nous mîmes en marche, mon oncle Tobie appuyé sur le caporal, et formant l'arrière-garde, et nous nous acheminâmes vers l'abbaye de Saint-Germain.

— « Tout ce que nous voyons, dit mon père au sacristain, qui était un jeune frère de l'ordre de Saint-Benoît, est vraiment très-beau, et très-riche, et très-magnifique. Mais ce n'est pas là le but de notre curiosité. Nous voudrions voir ces corps desquels monsieur Séguier a donné au public une description si exacte. »

Le moine s'inclina, et, prenant dans la sacristie une torche consacrée à cet usage, il nous conduisit au tombeau de Saint-Héréhald. — « Voici, dit le sacristain en posant la main sur la tombe, voici un prince célèbre de la maison de Bavière, qui, sous les règnes successifs de Charlemagne, de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve, jouit d'une grande autorité dans le gouvernement. Il contribua, plus que personne, à rétablir partout l'ordre et la discipline.—Il faut donc, dit mon oncle Tobie, qu'il ait été aussi grand dans le champ de Mars que dans le cabinet. C'était, à coup sûr, quelque preux et vaillant chevalier. — C'était un moine, dit le sacristain. »

Mon oncle Tobie et Trim se regardèrent pour chercher quelque consolation dans les yeux l'un de l'autre; ils n'en trouvèrent point. Mon père frappa des deux mains sur ses cuisses; c'était son geste ordinaire quand il voyait ou qu'il entendait quelque chose de très-plaisant. Il ne pouvait souffrir les moines, ni tout ce qui y avait rapport; mais la réponse du sacristain portant plus à plomb sur mon oncle Tobie et sur Trim que sur lui, ce fut pour lui un triomphe relatif qui le mit de la plus belle humeur du monde.

—Et comment, je vous prie, appelez-vous ce gentilhomme-ci, demanda mon père en riant?—Cette tombe, dit le jeune bénédictin, en baissant les yeux, contient les os de *sainte Maxime*, qui vint de Ravenne exprès pour toucher le corps.... — De *sainte Maxime?* dit mon père, coupant la parole au sacristain. Ce sont, ajouta mon père, les deux plus *grands* saints de tout le martyrologe.— Excusez-moi, dit le sacristain; c'était pour toucher les os de saint Germain, fondateur de l'abbaye. — Et qu'est-ce qu'elle gagna par-là, dit mon oncle Tobie? — Parbleu! dit mon père, ce qu'une femme gagne ordinairement quand elle va en pèlerinage. — Elle gagna le martyre, répliqua le jeune bénédictin, en s'inclinant jusqu'à terre, et disant ce peu de mots d'un ton de voix si modeste et si assuré, que mon père en fut désarmé pour un moment.—On croit, continua le sacristain, que sainte Maxime repose dans cette tombe depuis quatre cents ans; et il n'y en a que deux cents qu'elle est canonisée.—On est long-temps à faire son chemin, frère Tobie, dit mon père, dans cette armée de martyrs. —Hélas! dit Trim, dans quelque corps que ce soit, quand un pauvre diable ne peut pas acheter..... »

— « Pauvre sainte Maxime! dit mon oncle Tobie à demi-voix, en s'éloignant de sa tombe. — Elle était, continua le sacristain, une des plus belles et des plus grandes dames de France et d'Italie.—Mais qui diable est enterré-là, à côté d'elle, dit mon père, montrant du bout de sa canne une grande tombe près de laquelle il passait? — C'est saint Prosper, monsieur, répondit le sacristain. — Peste! dit mon père, saint Prosper est fort bien placé là. Et quelle est l'histoire de saint Prosper, continua-t-il? Saint Prosper, répliqua le sacristain, était évêque.— Par le ciel! s'écria mon père, je m'en doutais. Saint Prosper! l'heureux nom! Comment saint Prosper eût-il manqué d'être évêque ou cardinal? » Il tira son journal de sa poche, le sacristain tenant sa torche pour l'éclairer, et il écrivit saint Prosper, comme un nouvel appui à son système sur les noms de baptême. Et j'oserai dire que, vu le désintéressement qu'il apportait dans la recherche de la vérité, il aurait trouvé un trésor dans le tombeau de saint Prosper, qu'il ne se serait pas cru si riche. C'était la visite la plus heureuse, la plus utile qu'on eût jamais rendu à la mort. Enfin mon père fut si charmé de sa découverte, qu'il se décida sur-le-champ à passer un jour de plus à Auxerre.

— « Je verrai demain le reste de ces bonnes gens, dit mon père, comme nous tra-

versions la place. — Et, pendant ce temps-là, frère Shandy, dit mon oncle Tobie, le caporal et moi nous visiterons les remparts.»

CHAPITRE CCLVIII.

Je ne sais plus où j'en suis.

Me voici pour le coup dans un labyrinthe tout-à-fait inextricable. Dans l'un (c'est celui que j'écris maintenant), j'en suis dehors depuis long-temps. Dans l'autre (c'est celui que je dois écrire un jour), je n'en suis pas encore tout-à-fait sorti.

Il y a en toutes choses un certain degré de perfection, et en voulant aller au-delà, je me suis mis dans une situation où jamais voyageur ne s'est trouvé avant moi. Car en ce même instant je suis sur la place d'Auxerre, avec mon père et mon oncle Tobie, regagnant l'auberge et le dîner. J'entre en même temps dans la ville de Lyon, avec ma chaise de poste rompue en mille pièces; et pour compléter l'extravagance, je me trouve (toujours au même instant) sur les bords de la Garonne, dans un joli pavillon bâti par Pringello, que monsieur Salignac m'a prêté, et dans lequel j'écris cette rapsodie.

Laissez-moi me recueillir un peu, et reprendre ensuite le fil de mon histoire.

CHAPITRE CCLIX.

Lyon.

«Après tout, dis-je, j'en suis bien aise»; c'était au moment où j'entrais à pied dans la ville de Lyon, suivant à pas lents une charrette qui portait pêle-mêle mon bagage et les débris de ma chaise. «Oui, continuai-je, je suis charmé qu'elle soit rompue, et j'y vois un profit tout clair. Il ne m'en coûtera pas plus de sept francs pour descendre par eau jusqu'à Avignon, ce qui m'avancera de quarante lieues; là, dis-je, en continuant mon calcul économique, il me sera facile de louer deux mules, ou même deux ânes, si je l'aime mieux (d'autant que je ne suis connu de personne), et je traverserai les plaines du Languedoc presque pour rien. Il est clair que l'accident de ma chaise me vaudra au moins quatre cents livres, et du plaisir! du plaisir pour deux fois autant. Avec quelle rapidité, continuai-je en frappant des mains, je vais descendre le Rhône, laissant le Vivarais à droite et le Dauphiné à gauche! La vitesse du fleuve me laissera voir à peine les anciennes villes de Vienne, de Valence et de Viviers. Quelle nouvelle flamme pétillera dans mes esprits, lorsque j'arracherai une grappe pourprée sur les coteaux de l'Hermitage et de Côte-Rôtie, en passant au pied de ces vignobles! et comme mon sang se trouvera rafraîchi et ranimé à l'aspect de ces anciens châteaux, semés sur les bords du Rhône, de ces châteaux fameux, d'où partaient jadis de courtois chevaliers, pour redresser les torts et protéger la beauté! quand je verrai ces gouffres, ces rochers, ces montagnes, ces cataractes, et tout ce désordre de la nature, dont elle-même s'entoure au milieu de ses plus beaux ouvrages!»

A mesure que je faisais ces réflexions, il me semblait que ma chaise de poste qui, au moment de son naufrage, avait encore assez belle apparence, diminuait insensiblement de valeur. La peinture avait perdu sa fraîcheur, et la dorure son lustre; et le tout ensemble me paraissait si pauvre, si mesquin, si pitoyable, en un mot si fort au-dessous de la calèche même de l'abbesse des Andouillettes, que j'ouvrais déjà la bouche pour donner ma chaise à tous les diables... quand un petit sellier qui traversait la rue à pas précipités, vint me demander d'un air effronté *si Monsieur ne voulait pas faire raccommoder sa chaise*. «Non, parbleu! dis-je d'un ton d'humeur.» *Monsieur aimerait peut-être mieux la vendre*. «Oh! de tout mon cœur, lui dis-je; il y a du fer pour quarante francs, les glaces peuvent valoir autant, et je vous donne le reste par dessus le marché.»

«Que d'argent cette chaise m'aura rapporté!» pendant qu'il me comptait la somme; c'est ma méthode ordinaire d'enregistrer les petits accidens de la vie, et je les estime un

son chacun, de quelque nature qu'ils soient.

Dis, ma chère Jenny, dis à ces messieurs comment je me suis conduit dans un accident de l'espèce la plus accablante qui puisse arriver à un homme aussi fier de son sexe que je le suis et qu'on doit l'être.

C'est assez, me dis-tu, en te rapprochant de moi, tandis que je me tenais debout, les yeux baissés, mes jarretières à la main, et que je réfléchissais sur l'événement qui devait avoir et qui n'avait pas eu lieu. C'est assez, Tristram, me dis-tu. J'ai vu ta bonne volonté, et je suis contente.

Un autre eût voulu s'abîmer dans les entrailles de la terre.

— « A quelque chose malheur est bon, répliquai-je, et l'on peut tirer parti de tout.

« J'irai passer six semaines dans le pays de Galles, et j'y boirai du lait de chèvre, et mon accident me vaudra sept années de vie. »

Oh! j'ai le plus grand tort de me plaindre de la fortune, de lui reprocher ses rigueurs, et cette foule de petits chagrins qui ne cessent de m'accabler! Si j'ai quelque reproche fondé à lui faire, c'est de ne m'avoir pas plus maltraité encore. Suivant ma manière de compter, une vingtaine de malheurs bien conditionnés m'auraient rapporté plus qu'une pension de cent guinées : or cent guinées ou à peu près, c'est à quoi se borne mon ambition. Je ne me soucie pas d'avoir à payer les retenues d'une somme plus considérable.

CHAPITRE CCLX.

Vexation.

Pour ceux qui se connaissent en vexations, et qui les appellent par leur nom, il ne saurait y en avoir une pire que de passer presque tout un jour à Lyon, la ville de France la plus opulente, la plus commerçante, la plus riche en restes précieux de l'antiquité, et ne pouvoir la visiter : en être empêché par quelque cause que ce soit, c'est déjà une vexation; mais en être empêché par une vexation, c'est ce que tout philosophe appellera à bon droit vexation sur vexation.

J'avais pris mes deux tasses de café au lait (ce qui, par parenthèse, est excellent pour la consomption; mais il faut que le café et le lait aient bouilli ensemble, autrement ce n'est que du café et du lait). Il était huit heures du matin, le bateau ne partait qu'à midi, et j'avais le temps de voir et de connaître Lyon, assez pour en fatiguer à mon retour les oreilles de tous les amis que je puis avoir dans le monde.

« J'irai d'abord à la cathédrale, dis-je, en regardant ma liste, et je verrai le mécanisme merveilleux de la fameuse horloge de Lippius de Bâle. »

Il faut que j'avoue ici mon ignorance. De toutes les choses du monde (desquelles il y a fort peu que je comprenne), celle que je comprends le moins, c'est la mécanique. Mon esprit, mon goût, mon imagination, tout s'y refuse; et mon cerveau est si entièrement bouché pour tout ce qui y a rapport, que je déclare solennellement que je n'ai jamais pu concevoir le mécanisme d'une cage d'écureuil, ni de la roue d'un gagne-petit, quoique j'aie étudié l'une à plusieurs reprises avec la plus grande attention, et que je me sois tenu auprès de l'autre des heures entières avec une patience angélique.

« N'importe, dis-je, je verrai le jeu surprenant de cette fameuse horloge, et c'est par-là que je commencerai. J'irai ensuite visiter la grande bibliothèque des Jésuites, et je tâcherai de voir, s'il est possible, les trente volumes de l'*Histoire de la Chine*, écrite (non en langue tartare) mais en langue chinoise, et avec des caractères chinois. »

Or, j'entends tout aussi peu la langue chinoise que le mécanisme de la sonnerie de Lippius; et je laisse aux curieux à expliquer pourquoi ces deux articles se trouvaient les premiers sur ma liste. C'est encore ici un des problèmes de la nature, une des bizarreries de cette dame capricieuse; et ses vrais amateurs ont le même intérêt que moi à en deviner la source.

« Quand nous aurons vu ces deux curiosités, dis-je, de manière à être entendu du valet de place, qui se tenait derrière moi, il

n'y aura pas de mal que nous allions à l'église de Saint-Irénée, pour voir le pilier auquel Jésus-Christ fut attaché; et nous verrons ensuite la maison où demeurait Ponce-Pilate. — Ces deux choses-ci, dit le valet de place, ne se voient qu'à la ville voisine, à Vienne. Tant mieux, dis-je, en me levant brusquement de ma chaise, et me promenant dans ma chambre avec des enjambées deux fois plus grandes que mon pas ordinaire. Je verrai d'autant plutôt le tombeau des deux amans. »

Je pourrai de même laisser deviner aux curieux quelle fut la cause de ce mouvement précipité, et pourquoi je fis de grandes enjambées en prononçant ces mots; mais comme cela ne regarde en rien le mécanisme de la sonnerie, il vaut autant pour le lecteur que je le lui explique moi-même.

CHAPITRE CCLXI.

Les deux amans.

Oh! il y a dans la vie de l'homme une époque charmante! C'est lorsque son cerveau étant encore tendre et flexible, et toutes ses sensations promptes et faciles, l'histoire de deux amans passionnés, séparés l'un de l'autre par de cruels parens, et par une destinée plus cruelle encore.....

Paulin, c'est l'amant;
Pauline, c'est son amante.

Chacun ignorant le sort de l'autre...

Lui à l'est; l'autre à l'ouest.

Paulin fait esclave par les Turcs, et mené à la cour de l'empereur de Maroc, où la princesse de Maroc devenant éperdûment amoureuse de lui, le retient vingt ans en prison, ne pouvant vaincre sa constance pour Pauline.

Elle (Pauline), pendant tout ce temps, errant pieds nus, les cheveux épars, sur les rochers et les montagnes pour chercher son amant: *Paulin! cher Paulin!* Et faisant redire son nom aux échos des collines et des vallées: Paulin! Paulin!

Noyée dans les larmes, abîmée dans le désespoir, assise à la porte de chaque ville, de chaque village: *Mon cher amant, mon cher Paulin a-t-il passé là? Personne n'a-t-il vu mon cher Paulin?* Et, parcourant ainsi tout ce vaste univers, jusqu'à ce qu'enfin un hasard inespéré les ramenant tous deux, quoique par différens côtés, au même instant de la nuit, à une des portes de Lyon, leur patrie commune, et chacun d'eux s'écriant à la fois avec un accent trop bien connu:

Mon cher Paulin, ma chère Pauline, vit-il, vit-elle encore?

Ils se reconnaissent sans se voir, ils volent dans les bras l'un de l'autre, et meurent de joie en s'embrassant.

Il y a, dis-je, une époque charmante dans la vie de tout homme sensible. C'est quand une pareille histoire lui plaît, le touche, l'intéresse davantage que tous les rogatons, bribes et fragmens de l'antiquité, qu'il rencontre en foule chez tous les voyageurs.

C'était tout ce qui m'avait frappé en lisant les détails que Spon et les autres nous ont laissés sur la ville de Lyon. Mais ce qui acheva de me charmer, fut ce que je trouvai depuis dans un autre voyageur (Dieu sait lequel), qui rapporte qu'un tombeau fut érigé à la fidélité de Paulin et de Pauline, et placé près de cette même porte qu'ils avaient consacrée par leur mort touchante. Et sur ce tombeau, ajoute l'auteur, les amans vont encore aujourd'hui évoquer leurs ombres, et les prendre à témoins de leurs sermens.

Je doute qu'en aucun temps de ma vie j'eusse pu me soumettre à un tel genre d'épreuves. Mais ce tombeau des amans revenait sans cesse à mon imagination. Je ne pouvais parler de Lyon, ou seulement y penser; que dis-je? je ne pouvais voir une étoffe de Lyon, sans que ce précieux monument de fidélité antique me revînt à l'idée. Et j'ai souvent dit dans ma manière libre de m'exprimer (peut-être même avec quelque irrévérence), que ce tombeau, tout négligé qu'il était, me semblait d'un aussi grand prix que celui de La Mecque, et même de la Santa

Casa de Lorette, à la richesse près. Je m'étais même promis, quoique je n'eusse aucune affaire à Lyon, de ne pas mourir sans en avoir fait le pèlerinage.

Ainsi, quoique sur la liste des choses que j'avais à voir à Lyon, cet article fût le dernier, on peut voir qu'il n'était pas le moins intéressant pour moi. En ruminant ce projet dans ma tête, je fis donc dans ma chambre une douzaine ou deux d'enjambées plus longues que de coutume; je descendis ensuite froidement dans la cour, dans le dessein de sortir; incertain si je retournerais à mon auberge, je demandai ma carte à l'hôte, je le payai; je donnai de plus dix sous à la fille; et je recevais les derniers complimens de M. Leblanc qui me souhaitait un heureux voyage, quand je fus arrêté à la porte.

CHAPITRE CCLXII.

L'âne.

C'était un pauvre âne avec de grands paniers sur le dos, qui ramassait, comme par charité, des feuilles de raves et des trognons de choux. Il était indécis, ses deux pieds de devant sur le seuil, et à moitié engagés dans la porte, ses deux pieds de derrière dans la rue, et ne sachant pas bien s'il entrerait ou non.

Or, un âne est pour moi une espèce d'animal sacré. Quelque pressé que je sois, il m'est impossible de le frapper. La patience avec laquelle il endure les mauvais traitemens, est écrite d'une manière si naturelle sur sa physionomie et dans tout son maintien, elle plaide si puissamment pour lui, qu'elle me désarme toujours, tellement que je ne saurais même lui parler brutalement.

Au contraire, quelque part que je le rencontre, à la ville ou à la campagne, à la charrette ou sous des paniers, en esclavage ou en liberté, j'ai toujours quelque chose d'honnête à lui dire : et comme un mot en amène un autre, s'il est aussi désœuvré que moi, j'entre en conversation avec lui. Sûrement mon imagination n'est jamais plus sérieusement occupée que lorsqu'elle m'aide à traduire ses réponses d'après sa contenance. Et si sa contenance ne s'explique pas assez clairement, je descends au fond de mon cœur, et ensuite au fond du sien, pour y trouver ce que, suivant l'occasion, il est naturel, soit à un homme, soit à un âne de penser.

De toutes les espèces qui sont au-dessous de moi, c'est en vérité la seule avec laquelle je puisse converser ainsi. Quant aux perroquets et autres oiseaux jaseurs, je n'ai jamais un mot à leur dire, non plus qu'aux singes, et par la même raison. Les uns parlent, les autres agissent par routine ; et tous me rendent également silencieux.

Bien plus, mon chien et mon chat...... je les aime beaucoup, et mon chien, surtout, qui est au désespoir de ne pouvoir parler. Mais, quelle qu'en soit la raison, il est certain que ni l'un ni l'autre ne possèdent le talent de la conversation. La mienne avec eux (de même que celle de mon père avec ma mère, dans ses lits de justice) ne saurait aller plus loin qu'une demande, une réponse et une réplique : une fois ces trois choses dites, le dialogue finit.

Mais avec un âne! je causerais toute ma vie.

« Viens, honnête animal, lui dis-je, voyant qu'il m'était impossible de passer entre la porte et lui, veux-tu entrer, ou veux-tu sortir ? »

L'âne courba son cou, et tourna la tête du côté de la rue.

« Eh bien! répliquai-je, nous attendrons ton maître une minute. »

Il ramena sa tête d'un air pensif, et regarda fixement de l'autre côté.

« Je t'entends parfaitement, répondis-je : si tu fais un seul pas mal à propos, tu seras battu impitoyablement. Après tout, une minute n'est qu'une minute, et elle ne sera pas perdue, si elle me sert à éviter la bastonnade à un de mes frères. »

Pendant cette conversation il mangeait une tige d'artichaut, et se trouvant pressé entre son appétit d'une part, et l'amertume de la plante de l'autre, il l'avait laissé tomber six fois de sa bouche, et six fois il l'avait ramassée. « Dieu te soit en aide, pauvre animal,

dis-je! tu fais là un déjeuner bien amer! et le travail rend tous tes jours amers, et bien amère, je crois, est ta récompense! Chacun mène la vie qu'il peut; mais dans la tienne, tout.... tout est amertume. Ta bouche en ce moment doit être amère comme la suie.... (il avait enfin rejeté sa tige d'artichaut.) Et, dans le monde entier, peut-être, tu n'as pas un ami qui te donne un macaron! » Disant cela, je tirai de ma poche un cornet de macarons que je venais d'acheter, et je lui en donnai un. Mais en ce moment où je me rappelle cette action, mon cœur me reproche qu'elle partait plutôt de l'idée plaisante que je me faisais de voir comment un âne s'y prendrait pour manger un macaron, que d'un véritable principe de bienveillance.

Quand l'âne eut mangé son macaron, je le pressai d'entrer. Le pauvre animal était horriblement chargé; ses jambes semblaient trembler sous lui; il résistait et portait son poids en arrière. Je le tirai par son licol, le licol se cassa dans ma main. L'âne me regarda d'un air inquiet: *Au nom du ciel ne me frappez pas! cependant... si vous le voulez,... vous le pouvez.* « Moi! te frapper, dis-je, j'aimerais mieux être damné. »

Le mot n'était encore prononcé qu'à moitié, comme avait été celui de l'abbesse des Andouillettes; ainsi le péché n'était pas consommé, quand un homme qui voulait entrer, fit pleuvoir une grêle de coups sur la croupe de la pauvre bête, ce qui mit fin à la cérémonie.

« Au diable! » m'écriai-je.

L'âne se précipita pour entrer; et, dans la violence de son mouvement, il me froissa rudement contre la muraille, tandis qu'un bout d'osier qui dépassait le tissu de son panier, accrocha la poche de ma culotte, et la déchira dans la direction la plus désastreuse que vous puissiez imaginer.

Au diable! avais-je dit.

Je ne m'adressais point à l'âne, et pourtant ce fut peut-être ce qui le fit entrer; peut-être aussi fut-ce les coups de bâton. C'est un point qui n'a pas été éclairci, et que je laisse à décider à messieurs de la société royale. Et j'ai rapporté mes culottes tout exprès pour les en faire juges.

CHAPITRE CCLXIII.

Le commis.

Quand tout fut réparé, je descendis une fois dans la cour avec mon valet de place, dans le dessein de sortir pour aller visiter le tombeau des deux amans et le reste. Mais je fus encore arrêté à la porte, non pas par l'âne mais par celui qui l'avait battu, et qui, par une suite naturelle de sa victoire, s'était emparé du champ de bataille.

C'était un commis de la poste qui venait me demander six livres et quelques sous.

— « Et à propos de quoi? lui dis-je. — C'est de la part du roi, » me dit le commis, en levant les épaules.

— « Mon bon ami, lui dis-je, » tout comme je suis moi, et que vous êtes vous....

— « Eh! qui êtes-vous? me dit-il. — Que vous importe? » lui dis-je.

CHAPITRE CCLXIV.

Grande dispute.

— « Qui que ce soit, continuai-je, en m'adressant au commis, il est très-indubitable que je ne dois rien au roi de France, si ce n'est bienveillance et respect. C'est un très-honnête homme, et je lui souhaite toute sorte de joie et de santé. »

— « Pardonnez-moi, reprit le commis, vous lui devez six livres quatre sous, pour la prochaine poste d'ici à Saint-Fons, sur la route d'Avignon où vous allez; laquelle étant une *poste royale*, vous payez double, tant pour les chevaux que pour le postillon: autrement vous en auriez été quitte pour trois livres deux sous. »

— « Mais, lui dis-je, je ne vais point par terre. — Il ne tient qu'à vous, » dit le commis.

— « Vous êtes bien bon! » lui dis-je, en faisant une profonde révérence.

Le commis me rendit ma révérence avec

toute la politesse et le sérieux d'un homme bien élevé. Jamais révérence ne m'a autant déconcerté.

« Le diable emporte la gravité de ces gens-là, dis-je à part! ils ne comprennent non plus l'ironie que... »

La comparaison était encore à côté de nous avec ses paniers sur le dos. Mais je n'aime pas à dire des vérités trop dures. Au moment où je regardais l'âne, sa bonhomie me rendit la mienne et arrêta ma langue; je n'achevai pas la comparaison.

— « Monsieur, dis-je après m'être un peu recueilli, mon intention n'est pas de prendre la poste. »

— « Mais il ne tient qu'à vous, dit-il, persistant dans sa première réponse. Personne ne s'oppose à ce que vous preniez la poste. — Ma volonté, dis-je, s'y oppose. »

— « Eh bien! celle du roi est que vous n'en payiez pas moins. »

— « Bonté du ciel! » m'écriai-je.

« Mais je voyage par eau, je m'embarque sur le Rhône à midi, mon bagage est dans le bateau, je viens de payer neuf francs pour mon passage. »

— « C'est égal, c'est tout un, » dit le commis.

— « Bon Dieu! quoi! payer pour la route que je prends et pour celle que je ne prends pas! »

— « C'est égal, » répondit le commis.

— « C'est le diable, dis-je. Mais j'aime mieux être enfermé dans dix mille Bastilles que de...

« O Angleterre! Angleterre! m'écriai-je, » en tombant à genoux, comme je commençais l'apostrophe; tu es le pays de la liberté et le climat du bon sens; tu es la plus tendre des mères, et la meilleure des nourrices! »

Le directeur de la conscience de madame Leblanc survenant en ce moment, et voyant un homme vêtu de noir, aussi pâle que la mort, paraissant plus pâle encore par le contraste de son habit, et dans l'attitude d'un homme qui prie, me demanda si je n'avais pas besoin des secours de l'église.

« Hélas, dis-je! j'ai besoin des secours de la justice, et je vois bien que je ne les obtiendrai jamais avec cet homme-ci. »

CHAPITRE CCLXV.

La paix est faite.

Voyant que le commis de la poste voulait décidément avoir ses six livres quatre sous, tout ce qui me restait à faire était de lui dire quelque chose d'assez piquant pour valoir à peu près mon argent.

Voici donc comment je m'y pris.

— « Dites-moi, de grâce, monsieur le commis, par quelle courtoisie, et en vertu de quelle loi, vous traitez un pauvre étranger sans défense tout justement à rebours d'un Français? »

— « J'en suis bien éloigné, » me dit-il.

— « Pardonnez-moi, dis-je, monsieur, vous avez commencé par déchirer mes culottes, et à présent vous me demandez mes poches. Au lieu que si vous aviez d'abord pris mes poches, et que vous m'eussiez ensuite laissé aller sans culottes, je n'aurais rien à dire.

« Mais la façon dont on me traite est contraire à la loi de nature, contraire à la loi de raison, contraire à la loi de l'Évangile. »

— « Mais non pas contraire à ceci, » dit-il, en me présentant un papier imprimé.

DE PAR LE ROI.

« Voilà, dis-je, un préambule touchant! » Et je me mis à lire. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . « J'entends, dis-je, après avoir parcouru sa pancarte; c'est-à-dire qu'un homme qui part de Paris en chaise de poste, est obligé de voyager ainsi tout le reste de sa vie, ou de payer l'amende. — Excusez-moi, dit le commis; ce n'est pas là l'esprit de l'ordonnance. Mais que si vous partez avec le projet d'aller en poste de Paris à Avignon, vous ne pouvez changer d'avis ni prendre une autre manière de voyager, sans payer au préalable aux fermiers des postes plus loin que celle où le repentir vous prend; et cela est fondé, continua-t-il, sur ce qu'il ne faut pas

que les revenus du roi souffrent de votre légèreté. »

— « Oh! par le ciel, m'écriai-je, si on taxe la légèreté en France, ce que j'ai de mieux à faire c'est de conclure avec vous la meilleure paix que je pourrai. »

Et la paix fut ainsi faite.

Et si elle ne vaut rien, comme c'est Tristram Shandy qui en a rédigé les articles, Tristram Shandy mérite seul d'être pendu.

CHAPITRE CCLXVI.

Tablettes perdues.

Quoique je sentisse bien que tout ce que j'avais dit au commis pouvait valoir ses six livres quatre sous, j'étais pourtant déterminé à faire note de cet impôt sur mes tablettes avant que de quitter la place. Ainsi, je mis la main dans la poche de mon habit pour chercher mes tablettes. Mon aventure peut servir d'avis aux voyageurs à venir de prendre un peu plus garde aux leurs... les miennes n'y étaient plus.

Jamais aucun voyageur désolé n'a fait pour ses tablettes, autant de train et de carillon que j'en fis pour les miennes.

— « Ciel! terre! mer! feu! m'écriai-je, appelant tous les élémens à mon secours, on m'a volé mes tablettes! que vais-je devenir? Monsieur le commis, de grâce, mes tablettes où étaient mes remarques, ne les ai-je pas laissées échapper taudis que nous causions ensemble? »

— « Quant aux remarques, dit-il, vous en avez laissé échapper un bon nombre de fort extraordinaires. — Bon! dis-je, vous n'avez rien vu. Il n'y en avait que pour six livres quatre sous. Mais les autres? (il secoua la tête.) Monsieur Leblanc, madame Leblanc, n'avez-vous pas vu mes papiers? La fille, courez dans ma chambre. François, suivez-là. Il faut que j'aie mes tablettes. Ce sont, m'écriai-je, les tablettes les plus précieuses, les plus sages, les plus ingénieuses. Que faut-il que je fasse? de quel côté dois-je me tourner? »

Sancho Pança, quand il perdit ses provisions et son âne, ne s'affligea pas plus amèrement.

CHAPITRE CCLXVII.

Elles sont trouvées.

Quand les premiers transports furent passés, et que les registres de ma cervelle furent un peu revenus de l'horrible confusion où le choc de tant d'accidens réunis les avait jetés, il me revint en mémoire que j'avais laissé mes tablettes dans la poche de ma chaise; et qu'en vendant ma chaise au sellier, je lui avais aussi vendu mes tablettes.

Ici je laisse trois lignes en blanc, pour que le lecteur puisse y placer le jurement qui lui est le plus familier. Quant à moi, je pense que s'il m'est jamais échappé un jurement bien complet, bien marqué, ce fut en cette occasion. « ******* ! m'écriai-je, ainsi donc, mes remarques si pleines d'esprit, et qui valaient quatre cents guinées, j'ai été les vendre à un sellier pour quatre louis d'or! et, par le ciel! je lui ai donné par dessus le marché une chaise qui en valait six! encore si c'eût été quelque libraire célèbre qui, en quittant son commerce, eût eu besoin d'une chaise de poste, ou qui, en le commençant, eût eu besoin de mes remarques, j'y aurais moins regret. Mais un sellier! François, m'écriai-je, mène-moi chez lui tout à l'heure. » François mit son chapeau, et marcha devant moi. J'ôtai mon chapeau en passant devant le commis, et je suivis François.

CHAPITRE CCLXVIII.

Papillotes.

Quand nous arrivâmes chez le sellier, nous trouvâmes sa maison fermée, aussi bien

que sa boutique. C'était le huit septembre, jour de la Nativité de la bienheureuse vierge Marie, mère de Dieu.

On avait planté le mai, et tout le monde y courait; toutes les musettes étaient en l'air; c'était des sauts, des cabrioles: on dansait, on chantait; personne ne s'embarrassait de moi ni de mes tablettes. Je m'assis à la porte sur un banc, et je me mis à philosopher sur le malheur de ma position. Par un hasard plus heureux que je n'ai coutume d'en rencontrer, il n'y avait pas une demi-heure que j'attendais, quand la maîtresse entra, pour ôter ses papillotes avant d'aller au mai.

Il est bon que vous sachiez que les Françaises aiment les mais à la folie,... presque autant que leurs petits chiens. Donnez-leur un mai, n'importe en quel mois que ce soit, elles y courront, elles y oublieront le boire, le manger et le dormir. Et, si nous avions la politique, en temps de guerre, de leur envoyer une cargaison de mais (d'autant que le bois commence à devenir rare en France), les femmes les planteraient d'abord; ensuite hommes et femmes se mettraient à danser à l'entour, et laisseraient le pays à notre discrétion.

La femme du sellier rentra, comme je vous l'ai dit, pour ôter ses papillotes. La toilette est pour les dames la première occupation de la vie. Tout en ouvrant la porte, la femme du sellier ôta sa coiffe, et commença à jeter ses papillotes : une d'elles tomba à mes pieds; je reconnus mon écriture.

— « O Dieux! m'écriai-je, madame, vous avez toutes mes remarques sur la tête. — J'en suis bien mortifiée, dit-elle. — Il est bien heureux pour elles, pensai-je, qu'elles se soient arrêtées à la superficie. Pour peu qu'elles eussent pénétré plus avant, elles auraient mis une caboche femelle, et surtout française, dans une telle confusion, que mieux aurait fallu pour elle demeurer toute l'éternité sans être frisée. »

— Tenez, dit-elle. Et, sans avoir la moindre idée de la nature de mes souffrances, elle ôta ses papillotes, et les mit gravement l'une après l'autre dans mon chapeau. L'une était tortillée d'une façon, l'autre tortillée de l'autre. — « Et par ma foi, dis-je, si elles sont jamais publiées, on verra bien un autre tortillage. »

CHAPITRE CCLXIX.

La colique.

— « Allons voir l'horloge, dis-je, de l'air d'un homme que les difficultés n'arrêtent pas, allons voir l'*Histoire de la Chine* et le reste. Rien ne saurait à présent m'en empêcher: — si ce n'est le temps, dit François, car il est près d'onze heures. — Il n'y a qu'à marcher plus vite, dis-je. » Et nous prîmes le chemin de la cathédrale.

Dans la vérité de mon cœur, je ne puis dire que j'aie éprouvé la moindre peine, quand un sacristain que je rencontrai sur la porte, me dit que la fameuse horloge de Lippius était toute détraquée, et qu'elle n'allait plus depuis plusieurs années. « J'en aurai plus de temps, me dis-je à moi-même, pour parcourir l'*Histoire de la Chine*; et d'ailleurs, je suis plus en état de rendre compte de l'horloge depuis qu'elle ne va plus, que si elle eût été dans son état florissant. »

Ainsi donc je m'acheminai au collége des Jésuites.

Il en est du projet que j'avais de voir cette *Histoire de la Chine*, comme de beaucoup d'autres que je pourrais citer, qui ne frappent l'imagination que de loin; car à mesure que je m'approchais de l'objet, mon sang se refroidissait; peu à peu ma fantaisie passa, tellement que je n'aurais pas donné une obole pour la satisfaire. La vérité était qu'il me restait peu de temps, et que mon cœur m'entraînait au tombeau des deux amans. « Je prie le ciel, dis-je en saisissant le marteau pour frapper, que la clé de la bibliothèque ne se trouve point. » Il en arriva autrement; mais la chose revint au même.

Tous les Jésuites avaient la colique, et une colique telle qu'ils n'en sont pas encore guéris.

CHAPITRE CCLXX.

Le tombeau des amans.

Je connaissais le tombeau des amans, comme si j'eusse demeuré vingt ans à Lyon. Je savais qu'il fallait tourner à main droite en sortant de la porte qui conduit au faubourg de Vaise. J'envoyai François au bateau, afin de pouvoir rendre l'hommage que j'avais si long-temps différé, sans témoin de ma faiblesse. J'étais transporté de joie pendant tout le chemin. Quand j'aperçus la porte qui me dérobait la vue du tombeau, je sentis mon cœur embrasé.

« Tendres et fidèles esprits, m'écriai-je, en parlant à Paulin et à Pauline, long-temps, trop long-temps j'ai tardé à verser cette larme sur votre tombeau. Je viens...... je viens... »

Quand je fus venu, je ne trouvai point de tombeau sur lequel je pusse verser de larmes.

Que n'aurais-je pas donné pour que mon oncle Tobie eût pu me prêter en ce moment son lilaburello?

CHAPITRE CCLXXI.

Je suis sur le pont d'Avignon.

Du tombeau des amans, ou plutôt du lieu où il devait être, et où je n'en trouvai pas vestige, je volai pour rejoindre le bateau, où j'eus à peine le temps d'arriver. Nous partîmes; et, dès que nous eûmes parcouru une centaine de toises, le Rhône et la Saône se réunirent, et nous firent voguer le plus agréablement du monde.

Mais mon voyage sur le Rhône a été décrit d'avance.

Me voici à Avignon; et, comme cette ville n'offre rien d'intéressant qu'une vieille maison où a demeuré le duc d'Ormond, et ne me donne lieu qu'à une seule remarque qui sera faite en peu de mots, dans trois minutes vous allez me voir traverser le pont d'Avignon, affourché sur une mule, François me suivant à cheval avec mon porte-manteau en croupe, et devant nous, entamant fièrement le chemin, un homme en guêtres, avec une longue carabine sur l'épaule et une grande rapière sous le bras. C'est celui qui nous a loué nos montures, et qui sans doute est bien aise de s'assurer de nous et d'elles.

A dire vrai, si vous eussiez vu mes culottes quand j'entrai dans Avignon; si vous les eussiez vues, surtout quand je voulus enjamber ma mule, vous n'auriez pas trouvé la précaution de l'homme si déplacée, et vous n'auriez pu intérieurement lui en savoir mauvais gré. Quant à moi, je trouvai son procédé tout naturel; et, voyant bien que l'état délabré de mes culottes pouvait l'avoir porté à s'armer ainsi de toutes pièces, je me promis de lui en faire cadeau quand nous serions au terme de notre voyage.

Mais avant d'aller plus loin, souffrez que je me débarrasse de la remarque que je vous ai promise sur Avignon, et que voici: Quoi! parce que le vent aura fait voler le chapeau de dessus la tête d'un homme en entrant à Avignon, cet homme se croira fondé à dire et à soutenir qu'Avignon est la ville de France la plus exposée au vent? rien n'est plus absurde; et pour moi, je ne tins aucun compte de cet accident, jusqu'à ce que mon hôte, que je consultai là-dessus, m'eût assuré qu'en effet Avignon était extrêmement sujet aux coups de vent, et que cela même était passé en proverbe. J'en fais la remarque, surtout afin que les savans puissent m'expliquer la cause de ce phénomène; quant à la conséquence, je la vis d'abord. Ils sont tous à Avignon, comtes, ducs et marquis; le menu peuple est baron. On ne saurait s'en faire entendre, pour peu qu'il y ait de vent.

« Oh! l'ami, fais-moi le plaisir de tenir ma mule pour un moment. Il faut que j'ôte une de mes bottes qui me blesse le pied. »

L'homme se tenait les bras croisés à la porte de l'auberge; et moi, persuadé qu'il avait quelque emploi dans la maison ou dans l'écurie, je lui mis la bride de ma mule dans la main. Je raccommodai ma botte, et, quand j'eus fini, je me retournai pour reprendre ma mule, et remercier monsieur le marquis.

Monsieur le marquis était déjà rentré.

CHAPITRE CCLXXII.

Plaines sans fin.

J'avais alors tout le midi de la France, des rives du Rhône aux bords de la Garonne, à traverser tout à mon aise sur ma mule. Je dis *tout à mon aise*, car j'avais laissé la mort bien loin derrière moi; et Dieu, Dieu tout seul, sait à quelle distance.

« J'ai poursuivi plus d'un homme en France, dit-elle, mais jamais d'un train si enragé.» Cependant elle me poursuivait toujours, toujours je la fuyais; mais je la fuyais gaiement; elle me poursuivait encore, mais comme celui qui poursuit sa proie sans espérance de l'atteindre. Elle s'amusait en chemin, et chaque pas qu'elle perdait la rendait plus traitable. « Eh! pourquoi, m'écriai-je, me presserais-je si fort? »

Ainsi, malgré ce que m'avait dit le commis de la poste, je changeai encore une fois mon allure; et, après une course aussi rapide, aussi précipitée que celle que je venais de faire, je pensai avec délices au plaisir que j'allais avoir de traverser les riches plaines du Languedoc, aussi lentement que ma mule voudrait laisser tomber son pied.

Rien n'est plus agréable pour un voyageur, ni plus fâcheux pour un homme qui écrit son voyage, qu'une plaine vaste et riche, surtout si elle ne présente ni pont ni grande rivière, et si elle n'offre à l'œil que le tableau d'une abondance monotone. Après nous avoir dit que le pays est superbe, charmant, que le sol est fertile, et que la nature y étale tous ses trésors, il lui reste éternellement sur les bras une grande plaine inutile et dont il ne sait que faire. Il arrivera enfin à quelque ville. Faible ressource! Au sortir de la ville, il retrouvera une plaine, et puis encore une autre.

Quel supplice! voyons si je viendrai à bout de m'y soustraire.

CHAPITRE CCLXXIII.

Nanette.

Je n'avais pas encore fait trois lieues et demie, que l'homme au fusil commença à regarder à son amorce.

J'avais déjà fait trois pauses différentes, dont chacune m'avait fait perdre un demi-mille au moins. La première avec un marchand de tambours; la seconde avec deux Franciscains; la troisième avec une vendeuse de figues de Provence.

Je voulais acheter son panier; le marché fut conclu à quatre sous, et l'affaire allait être consommée sur-le-champ; mais il survint un cas de conscience. Quand j'eus payé les figues, il se trouva dans le fond du panier deux douzaines d'œufs recouverts avec des feuilles de vigne. Je n'avais pas eu l'intention d'acheter des œufs, ainsi je n'y avais aucun droit. J'aurais pu réclamer la place qu'ils occupaient, mais à quoi bon cette chicane? J'avais bien assez de figues pour mon argent.

La difficulté était que je voulais avoir le panier, et que la marchande voulait le garder. Sans le panier elle ne savait que faire de ses œufs; sans le panier, je n'avais que faire de mes figues; d'autant que celles-ci étaient déjà trop mûres, et que la plupart étaient crevées par le côté. Il s'éleva là-dessus une petite contestation, et, après différens biais proposés, voici le parti dont nous convînmes.

Ah! je devine... Vous devinez, monsieur. Oh! je vous défie, tout habile que vous êtes: je défierais le diable lui-même (à moins qu'il ne se soit mêlé de cette affaire, ce que je croirais assez) de former une seule conjecture approchant de la vérité, sur l'espèce de traité que nous conclûmes pour nos œufs et nos figues. Vous le saurez un jour, mais non pas de sitôt. Il faut que je revienne bien vite aux amours de mon oncle Tobie. Vous le saurez si vous venez jamais à lire la relation des aventures qui me sont arrivées en traversant cette plaine, aventures que pour cette raison j'intitule: *Histoires de la plaine.*

On peut croire que je ne m'y suis pas trouvé moins embarrassé que tous les autres écrivains, et que ma plume a eu une aussi rude besogne que la leur. Cependant les impressions qui me restent de ce voyage, et qui en ce moment se présentent toutes à mon souvenir, me disent que c'est l'époque de ma vie où j'ai été le plus occupé, et le plus utilement occupé. En effet, comme mes conventions avec l'homme au fusil ne fixaient point le temps où je lui rendrais sa mule, j'avais conservé une liberté entière; et Dieu sait comme j'en profitais! M'arrêtant et causant avec tous ceux qui n'allaient pas au grand trot, joignant ceux qui cheminaient devant moi, attendant ceux qui venaient derrière, hélant ceux qui traversaient mon chemin, arrêtant toute espèce de mendians, pèlerins, moines, ou chanteurs de rue, ne passant pas auprès d'une femme juchée sur un mûrier, sans lui faire un compliment sur sa jambe, et sans lui offrir une prise de tabac pour entrer en conversation; bref, en saisissant ainsi les occasions de toute espèce que le hasard m'offrit dans ce voyage, je vins à bout de peupler ma plaine, et d'y vivre comme au milieu d'une ville. J'y eus toujours une société aussi nombreuse que variée; et, comme ma mule aimait la société autant que moi, et qu'elle avait toujours de son côté quelque chose à dire à chaque bête qu'elle rencontrait, je suis assuré que nous aurions passé un mois entier dans Pall Mall, ou dans Saint-James Street, sans y trouver autant d'aventures, et sans voir d'aussi près la nature humaine.

. . . .
. . . .

O que j'aime cette franchise aimable, cette vivacité folâtre, qui fait tomber à la fois tous les plis du vêtement d'une Languedocienne! Sous ce vêtement je crois trouver, je crois reconnaître cette innocence, cette simplicité de l'âge d'or, de cet âge tant célébré par nos poètes. Je m'abuse peut-être; mais il est doux de s'abuser ainsi.

J'étais entre Nîmes et Lunel. C'est là que croît le meilleur muscat de France; lequel, par parenthèse, appartient aux honnêtes chanoines de Montpellier. Ils vous le donnent de si bonne grâce! malheur à celui qui en aurait bu à leur table, et qui pourrait leur en envier une seule goutte!

Le soleil était couché. Tous les ouvrages étaient finis, les nymphes avaient rattaché leurs cheveux, et les bergers se disposaient pour la danse. Ma mule fit une pointe. — « Qu'as-tu, lui dis-je, ce n'est qu'un fifre et un tambourin. — Je n'oserais passer, dit-elle. — Ne vois-tu pas, lui dis-je, en lui donnant un coup d'éperon, qu'ils courent à la cloche du plaisir? — Par saint Ignace! dit ma mule, en prenant la même résolution que celle de l'abbesse des Andouillettes, par saint Ignace de Loyola, et tous ses suppôts! je n'irai pas plus loin. — A la bonne heure! dis-je, mademoiselle. Je ne veux de ma vie avoir rien à démêler avec vous et les vôtres. » En même temps je sautai à terre, et, jetant une botte dans un fossé, une botte dans un autre, « attendez-moi là, lui dis-je; car je prétends prendre ma part de la danse. »

Une jeune paysanne, brûlée du soleil, se leva et vint à moi comme je m'avançais vers le groupe. Ses cheveux châtains foncés, tirant un peu sur le noir, étaient renoués sur sa tête en une seule tresse.

— « Il nous faut un cavalier, me dit-elle, en me prenant les deux mains, comme si je les lui eusse offertes. — Et un cavalier vous aurez, lui dis-je, en prenant les siennes à mon tour. »

Si tu avais, Nannette, été attifée comme une duchesse!

Mais ce maudit trou à ton jupon! Nannette ne s'en souciait guère.

« Sans vous, dit-elle, nous n'aurions pu danser. » En quittant une de mes mains avec cette politesse que donne la nature, elle me conduisit avec l'autre.

Un jeune homme boiteux, qu'Apollon avait gratifié d'une flûte, et qui s'était appris à jouer du tambourin, préludait doucement en s'asseyant sur la butte.

« Rattachez-moi bien vite cette tresse, me dit Nannette, en me mettant un cordon dans la main. » Elle me fit oublier que j'étais étranger. Toute la tresse se défit; il y avait sept ans que nous nous connaissions.

Le jeune homme commença enfin avec le tambourin; la flûte suivit: nous nous mîmes

en danse. Maudit soit ce trou à ton jupon !

La sœur du jeune homme, avec la voix qu'elle avait reçue du ciel, chantait alternativement avec son frère. C'était une ronde gasconne, dont le refrain était :

Vive la joie !
Et nargue du chagrin !

Les bergères chantaient à l'unisson, et les bergers les accompagnaient une octave plus bas.

J'aurais donné un écu pour le voir recousu ; Nannette n'aurait pas donné deux sous. Vive la joie était sur ses lèvres ; vive la joie était dans ses yeux. Une étincelle rapide d'amitié franchit l'espace qui nous séparait : elle me regardait d'un air charmant.

Dieu tout-puissant, que ne puis-je vivre et finir mes jours ainsi ! « Juste dispensateur de nos plaisirs et de nos peines, m'écriai-je, qui empêcherait un homme de se fixer ici au sein du contentement, d'y danser, d'y chanter, de t'y rendre ses hommages, et d'aller au ciel avec cette charmante brune ?

La petite capricieuse se mit alors à danser en penchant sa tête de côté, et n'en fut que plus séduisante. « Il est temps d'aller danser ailleurs, » dis-je. Ainsi, changeant seulement de partenaires et de tons, je dansai de Lunel à Montpellier, de là à Pézénac et Beziers; je dansai tout au travers de Narbonne, de Carcassonne et de Castelnaudary; jusqu'à ce qu'enfin je dansai tout seul dans le pavillon de Perdrillo, où, tirant un papier rayé afin de pouvoir aller droit, sans digression ni parenthèse dans les amours de mon oncle Tobie,

Je commençai ainsi :

CHAPITRE CCLXXIV.

La chose impossible.

Oui, je voulais aller droit ; mais le pouvais-je ? Dans ces plaines riantes, et sous ce soleil qui invite au plaisir, où dans ce moment on n'entend que des flûtes, musettes et chansons, où le peuple court à la vendange en dansant, où à chaque pas que l'on fait le jugement est surpris par l'imagination ; dans ces plaines, dis-je, je défie, malgré tout ce qui a été dit sur les lignes droites en divers endroits de ce livre, je défie le meilleur planteur de choux, soit qu'il plante en avant ou en arrière (ce qui revient à peu près au même, à moins qu'il n'ait une préférence secrète pour une des deux méthodes), je lui défie de planter ses choux froidement, posément et régulièrement, un par un, en droite ligne, et à distances égales, sans aller de guingois et perdre à chaque pas son alignement... surtout si ces maudits trous de jupes ne sont pas recousus. En Frize-Lande, en Finlande, en Islande, et dans quelques autres pays que je sais bien, la chose serait peut-être plus facile.

Mais dans ce beau climat, où tout parle aux sens et à l'imagination, où l'on est sans cesse maîtrisé par ses idées ; dans ce pays, mon cher Eugène, dans ce fertile pays de romans et de chevalerie, où je me trouve en ce moment, ouvrant mon écritoire pour écrire les amours de mon oncle Tobie, tandis que de ma fenêtre je vois dans la plaine les tours et détours que parcourt Julie pour retrouver son cher Diégo, si tu ne viens pas à mon secours, si tu n'es pas mon guide, quelle espèce d'ouvrage sortira-t-il de mes mains ?

Essayons cependant.

CHAPITRE CCLXXV.

Ma méthode en écrivant.

Il en est de l'amour comme du cocuage...

Mais quoi ! je vais commencer un nouveau livre, tandis que j'ai depuis si long-temps une chose à communiquer au lecteur ! une chose qui, si elle ne lui est pas communiquée en ce moment, ne le sera peut-être de ma vie, au lieu que ma comparaison de l'amour lui sera expliquée à quelque heure du jour. Il faut que je me débarrasse de cette chose, après quoi je commencerai tout de bon.

Or, voici cette chose :

C'est que de toutes les manières de commencer un livre, qui sont maintenant pratiquées dans tout le monde connu, je suis persuadé que la mienne est la meilleure ; je

suis sûr du moins qu'elle est la plus religieuse; car j'écris d'abord la première phrase, et je m'abandonne à la Providence pour la seconde.

C'est ce qui devrait guérir pour jamais tout critique du soin et de la folie d'ouvrir sa porte, et d'appeler à son aide ses voisins, ses amis, ses parens, et le diable et son train, pour examiner avec lui comment une de mes phrases en suit une autre, et comment le tout se lie ensemble.

Je voudrais que vous me vissiez cramponné sur le bras de mon fauteuil, et à moitié soulevé, les yeux au plancher, l'air confiant, attrapant une pensée, souvent lorsqu'elle n'est encore qu'à moitié chemin pour venir à moi.

Je crois, en conscience, que j'en ai intercepté plus d'une, que le ciel destinait à quelque autre.

CHAPITRE CCLXXVI.

Moins que rien.

J'allais encore faire une digression sur Pope, sur les critiques, sur les tartufes; j'allais faire valoir ma modération, ma bonhomie; j'allais retarder encore l'histoire des amours de mon oncle Tobie; mais, par le vieux masque de velours noir de ma tante Dinach, ce n'est pas là le cas.

Je reviens à ma comparaison.

CHAPITRE CCLXXVII.

Mon oncle Tobie reparait.

Il en est de l'amour comme du cocuage. La partie souffrante est au plutôt la troisième, et presque toujours la dernière personne instruite de la maison. Cela vient, comme tout le monde sait, de ce que nous avons une demi-douzaine de mots pour une seule chose, et de ce que nos impressions varient suivant le lieu où elles prennent naissance. Ce qui est de l'amour dans telle partie du corps humain, devient presque de la haine dans telle autre, du sentiment, quelques pieds plus haut, et du galimathias. Non, madame, non pas là, s'il vous plaît, c'est dans la tête que je veux dire. Tant que les choses, dis-je, iront ainsi, quel fil aurons-nous pour nous conduire dans ce labyrinthe?

De tous les êtres créés et incréés qui ont jamais fait des soliloques sur ce sujet mystique, mon oncle Tobie était certainement le moins propre à démêler la véritable sensation à travers tant de sensations différentes. Aussi s'en serait-il remis à la Providence et au temps, pour débrouiller un tel chaos, ainsi que nous faisons pour les événemens dont nous craignons l'issue, si l'avis donné par Brigitte à Suzanne, et les manifestes répandus par celle-ci dans le public, n'avaient à la fin forcé mon oncle Tobie à prendre la chose en considération.

CHAPITRE CCLXXVIII.

Sur les buveurs d'eau.

Les physiologistes anciens et modernes nous ont bien et dûment expliqué d'où vient que les *tisserands*, les *jardiniers*, les *gladiateurs*, et ceux dont une jambe s'est desséchée à la suite de quelque mal au pied; d'où vient, dis-je, que tous ces gens-là ont toujours quelque nymphe dont le tendre cœur brûle en secret pour eux.

Eh bien! un *buveur d'eau* (pourvu qu'il le soit de profession, sans fraude ni supercherie) est précisément dans la même catégorie. Non qu'au premier coup d'œil on y aperçoive aucune conséquence, aucune logique. En effet, dire qu'un ruisseau d'eau froide, tombant goutte à goutte dans l'estomac, allumera une torche en l'honneur de ma Jenny, cette proposition ne frappe personne; au contraire, elle semble diamétralement opposée au cours ordinaire des effets et des causes.

Mais c'est ce qui montre la faiblesse et l'insuffisance de la raison humaine.

« Et vous ne laissez pas, monsieur de jouir d'une parfaite santé? »

— « La plus parfaite, madame, que l'amitié même puisse me désirer. »

—« Quoi, monsieur! ne buvant rien, absolument rien que de l'eau! »

Impétueux fluide! au moment que tu presses contre les écluses du cerveau, vois comme elles cèdent à ta puissance!

La *curiosité* paraît à la nage, faisant signe à ses compagnes de la suivre: elles plongent au milieu du courant.

L'*imagination* s'assied en rêvant sur la rive. Elle suit le torrent des yeux, et change les brins de paille et de jonc en mats de misaine et de beaupré. A peine la métamorphose est-elle faite, que le *désir*, tenant d'une main sa robe retroussée jusqu'au genou, survient, les voit et s'en empare.

O vous, buveurs d'eau! est-ce donc par le secours de cette source enchanteresse que vous avez tant de fois tourné et retourné le monde à votre gré, foulant aux pieds l'impuissant, écrasant son visage, et changeant même quelquefois la forme et l'aspect de la nature?

—« Si j'étais Eugène, disait Yorick, je voudrais boire plus d'eau. —Et moi aussi, dit Eugène, si j'étais Yorick. »

C'est ce qui prouve que tous deux avaient lu leur Longin.

Quant à moi, je suis résolu à ne lire de ma vie d'autre livre que le mien.

CHAPITRE CCLXXIX.

Je m'embrouille.

Je voudrais que mon oncle Tobie eût été *buveur d'eau;* on aurait compris pourquoi, du premier moment que la veuve Wadman le vit, elle sentit quelque chose en sa faveur.

Quelque chose peut-être au-dessus de l'amitié, au-dessus de l'amour, pourtant, quelque chose, n'importe quoi, n'importe où, je ne donnerais pas un seul crin de la queue de ma mule (qui franchement n'en a guère à perdre) pour être mis dans le secret.

Mais mon oncle Tobie n'était rien moins que *buveur d'eau.* Il ne la buvait ni pure, ni mêlée, ni d'aucune manière, ni en aucun lieu, excepté peut-être dans quelque poste avancé où l'on ne pouvait avoir de meilleure liqueur. Peut-être aussi dans le temps de sa blessure, lorsque le chirurgien ne cessant de lui dire qu'il fallait détendre ses fibres, et que la réunion de la plaie s'en ferait plus vite; mon oncle Tobie consentait à en boire pour l'amour de la paix.

Tout le monde sait que dans la nature il n'y a point d'effet sans cause. Et l'on sait également que mon oncle Tobie n'était ni *tisserand,* ni *jardinier,* ni *gladiateur,* à moins que vous prétendiez que *capitaine* soit l'équivalent de *gladiateur;* mais il était simplement capitaine d'infanterie. D'ailleurs, ceci est une explication forcée. Nous n'avons donc rien à supposer que cette malheureuse jambe. Mais dans la présente hypothèse, elle ne nous servirait qu'autant que son accident aurait été la suite de quelque mal au pied; mais la jambe de mon oncle Tobie n'avait maigri par l'effet d'aucun désordre dans le pied. Que dis-je? La jambe de mon oncle Tobie n'avait pas maigri du tout. Elle était un peu roide et sans grâce, ce qui pouvait venir du défaut total d'exercice où elle était restée pendant les trois ans que mon oncle Tobie avait passés à la ville dans la maison de mon père; mais elle était forte, nerveuse, et au total, c'était une jambe aussi bien faite et d'aussi bon augure que toute autre.

Je déclare que je ne me rappelle aucune occasion, aucun passage du livre que j'écris où je me sois trouvé aussi embarrassé qu'au cas présent, à faire joindre les deux bouts, et à faire cadrer de force le chapitre que j'écrivais au chapitre qui devait suivre. On dirait que j'ai pris plaisir à rassembler les difficultés de toute espèce, uniquement pour voir comment je pourrais en sortir.

Insensé que tu es! quoi! ces détresses inévitables qui n'ont cessé de t'affliger comme homme et comme auteur: ces détresses, Tristram, ne te suffisent pas! et tu veux te jeter dans de nouveaux embarras!

N'est-ce pas assez que tu sois endetté de tous côtés? N'as-tu pas dix tombereaux chargés des premiers volumes de ton Tristram, qui ne sont pas encore vendus? Et n'es-tu pas presque à bout de ton esprit pour trouver le moyen de t'en défaire?

N'es-tu pas, à l'heure qu'il est, tourmenté de ce maudit asthme que tu as gagné en Flandre en patinant contre le vent? Il n'y a pas plus de deux mois, qu'à force de rire de la posture ridicule d'un cardinal, tu te rompis un vaisseau dans la poitrine, et en deux heures tu perdis tant de sang, qu'à en croire les médecins, si l'hémorragie eût duré une fois autant, tu en aurais perdu plus de quatre pintes!

CHAPITRE CCLXXX.

Qu'on ne m'interrompe plus.

Bon Dieu! ne se taira-t-on jamais? ne pourra-t-on me laisser raconter mon histoire de suite et sans déviation? Elle est si délicate, si compliquée, qu'elle peut à peine soutenir la transposition d'une seule syllabe; et vous ne cessez de me détourner mal à propos! Il faut cependant bien que je tâche de retrouver mon chemin.

Mais, de grâce, ne distrayez plus mon attention.

CHAPITRE CCLXXXI.

J'entre tout de bon en matière.

Mon oncle Tobie et le caporal, dans le dessein où ils étaient d'entrer en campagne aussitôt que le reste des alliés, s'étaient enfuis de la ville avec tant de chaleur et de précipitation, pour prendre possession du petit terrain dont nous avons si souvent parlé, qu'ils avaient oublié un des articles les plus nécessaires à leur projet. Ce n'était, comme on peut croire, ni une pioche, ni une pêle, ni une bêche de pionnier.

C'était un lit pour se coucher. Tellement que, comme le château de Shandy n'était pas alors meublé, et que la petite auberge où mourut le pauvre Lefèvre n'était pas encore bâtie, mon oncle Tobie fut contraint d'accepter un lit pour une nuit ou deux chez mistress Wadman, en attendant que le caporal Trim, qui, aux talens d'un excellent laquais, valet de chambre, cuisinier, chirurgien et ingénieur, joignait celui d'un excellent tapissier, en eût monté un dans la maison de mon oncle Tobie, à l'aide d'un menuisier et d'une ou de deux couturières.

Une fille d'Eve....; car telle était la veuve Wadman, et tout ce que je compte dire de son caractère, c'est qu'elle était *femme dans toute l'étendue du mot*.

Une fille d'Eve eût été mieux placée à cinquante lieues de là, chaudement étendue dans son lit, jouant avec l'étui de son couteau, jouant même avec tout autre chose, que les yeux témoins et l'esprit occupé d'un homme logé, meublé, et défrayé par elle.

Partout ailleurs ce n'est rien. Une femme (hors de chez elle) peut, physiquement parlant, regarder un homme au grand jour, et même le voir sous un plus grand jour qu'un autre. Mais ici, sous quelque jour qu'elle le vît, elle ne pouvait s'empêcher de mêler à son idée quelque chose de sa propre *chevance*, de le confondre pour ainsi dire avec son bien, jusqu'à ce que, par des actes réitérés de cette dangereuse combinaison, elle le comprît tout-à-fait dans son inventaire.

Et alors gare la sagesse!

Mais ceci n'est pas la matière d'un système: je l'ai déclaré d'avance; ni d'un bréviaire; car je ne me mêle du *credo* de personne que du mien. Ce n'est pas une matière de fait non plus, au moins que je sache, mais une matière purement charnelle, et qui sert d'introduction à ce qui va suivre.

CHAPITRE CCLXXXII.

Adieu l'étiquette.

Je ne parle pas à l'égard de leur grosseur, ni de leur finesse, ni de la forme de leurs goussets; mais je vous prie, madame, vos chemises de nuit ne diffèrent-elles pas de vos chemises de jour en cette particularité, aussi bien qu'en plusieurs autres: savoir, qu'elles excèdent tellement les autres en longueur,

que, lorsque vous les avez mises, elles tombent presque aussi bas au-dessous de vos pieds, qu'il s'en faut que vos chemises de jour ne descendent jusqu'à vos pieds. C'est du moins sur ce modèle que les chemises de nuit de la veuve Wadman avaient été coupées : d'où je présume que telle était la mode sous les règnes du roi Guillaume et de la reine Anne. Et si elle a changé (comme en Italie, où on ne porte point de chemise la nuit), tant pis pour le public.

On leur donnait alors deux aunes et demie de Flandre, de longueur. Ainsi, en supposant la taille ordinaire d'une femme à deux verges, il lui en restait une demi-aune pour en disposer à sa fantaisie.

Une veuve, qui l'est surtout depuis sept ans, trouve les nuits de décembre bien longues et bien froides; et il n'est rien dont elle ne s'avise pour suppléer à la chaleur qui lui manque. Une petite douceur en amène une autre; et peu à peu, et d'essais en essais, mistress Wadman s'était formé l'habitude que voici, habitude qui, depuis deux ans, était devenue une règle invariable de son coucher.

Aussitôt que la veuve Wadman était au lit, et qu'elle avait étendu ses jambes dans toute leur longueur, elle appelait Brigitte ; et Brigitte, avec toute la décence convenable, soulevait la couverture des pieds du lit, prenait la demi-aune excédante de laquelle nous avons parlé, la tirait doucement avec les deux mains pour lui donner toute l'extension possible, et la plissait légèrement dans sa longueur; puis, prenant sur sa manche une grosse épingle, dont elle tournait la pointe vers elle, elle rattachait tous les plis ensemble à peu de distance de l'ourlet; après quoi elle retroussait le tout sous les pieds du lit, et souhaitait à sa maîtresse une bonne nuit.

Tout cela s'observait régulièrement et avec une méthode constante et invariable. Seulement Brigitte, en détroussant les pieds du lit pour s'acquitter de son devoir, ne consultant d'autre thermomètre que la disposition de son humeur, faisait sa besogne debout, à genoux, ou accroupie, suivant les différens degrés de foi, d'espérance et de charité, qu'elle se sentait cette nuit-là pour sa maîtresse. Ainsi, il n'y avait de variété que dans l'attitude de Brigitte. A tout autre égard, l'étiquette était sacrée, et aurait pu le disputer aux étiquettes les plus rigides de toutes les chambres à coucher de la chrétienté.

Le premier soir, aussitôt que le caporal eut conduit mon oncle Tobie au haut de l'escalier, ce qu'il fit vers les dix heures, mistress Wadman se jeta dans son fauteuil, et croisant son genou droit sur son genou gauche, ce qui lui faisait un point d'appui pour son coude, elle pencha sa joue sur la paume de sa main, et, s'appuyant dessus, elle rumina jusqu'à minuit sur les deux côtés de la question.

Le second soir elle alla à son bureau ; et, ayant dit à Brigitte de lui apporter d'autres chandelles, et de les laisser sur la table, elle tira son contrat de mariage et le lut deux fois avec grande attention.

Et le troisième soir, qui était le dernier du séjour de mon oncle Tobie, quand Brigitte aux pieds du lit eut tiré la chemise de nuit, et qu'elle essaya de la rattacher avec la grosse épingle,

D'un coup de pied donné des deux talons a la fois, mais en même temps du coup de pied le plus naturel que l'on pût donner dans sa position, elle fit sauter l'épingle des doigts de Brigitte. L'étiquette, qui était attachée à l'épingle, tomba avec elle, et, en tombant par terre, fut brisée en mille atomes.

De tout cela, il était clair que la veuve Wadman était amoureuse de mon oncle Tobie.

CHAPITRE CCLXXXIII.

Amours de mon oncle Tobie avec la veuve Wadman.

Mais la tête de mon oncle Tobie était alors occupée de bien d'autres affaires ; tellement qu'il n'eut pas le loisir de songer à celle-ci, jusqu'à ce que la démolition de Dunkerque eût été consommée, et que les droits respectifs de toutes les puissances de l'Europe eussent été réglés.

Cela fit un *armistice*, pour parler le lau-

gage de mon oncle Tobie : ou, pour parler celui de mistress Wadman, un *chômage* de près de onze ans. Mais comme dans les cas de cette nature, c'est toujours le second coup (à quelque distance qu'il soit du premier) qui établit le combat, j'appelle ces amours *les amours de mon oncle Tobie avec la veuve Wadman*, plutôt que *les amours de la veuve Wadman avec mon oncle Tobie*.

Et cette distinction n'est pas imaginaire : il n'en est pas de celle-ci comme de *bonnet blanc* et *blanc bonnet*, et de toutes autres choses de ce genre, sur lesquelles on dispute tous les jours au parlement : dans ce cas-ci il y a une différence dans la nature des choses, et (souffrez que je vous le dise, messieurs) une grande différence.

CHAPITRE CCLXXXIV.

Je bats la campagne.

Au moment dont je parle, comme ainsi soit que la veuve Wadman aimait mon oncle Tobie, et que mon oncle Tobie n'aimait pas encore la veuve Wadman, la veuve Wadman n'avait que deux partis à prendre : ou d'aller en avant et de continuer à aimer mon oncle Tobie, ou de se tenir en repos.

La veuve Wadman ne voulait ni l'un ni l'autre.

Bonté du ciel! Mais j'oublie que je suis moi-même un peu du caractère de la veuve Wadman. Car toutes les fois qu'il m'arrive (ce qui advient quelquefois vers les équinoxes) que quelque divinité champêtre m'occupe, m'intéresse, me tourmente au point que je perds pour elle le boire et le manger, tandis que la cruelle ne daigne pas s'informer si je bois ou si je mange ;

Malédiction sur elle ! je l'envoie en Tartarie, et de la Tartarie à la terre de Feu, et de la terre de Feu à tous les diables. Bref, il n'y a pas un recoin en enfer où je ne place ma déesse, et où je ne la loge.

Mais comme le cœur est faible, et que les marées de nos passions montent et descendent dix fois par minute, je ramène bien vite ma divinité ; et comme je suis extrême en tout, je la place au beau milieu de la voie lactée.

« O la plus brillante des étoiles ! répands, répands ton influence !.... »

Maudite soit l'étoile et son influence ! par tout ce qui est hérissé et en guenilles, m'écriai-je, en ôtant mon bonnet fourré, et le regardant d'un air colère, je ne donnerais pas six sous pour en avoir douze de cette espèce !

Mais c'est pourtant un excellent bonnet, dis-je en le mettant sur ma tête et l'enfonçant jusqu'aux oreilles ; il est bien chaud, bien doux, surtout si vous touchez le poil avec la main.

Eh ! que m'importe, répliquai-je ? en suis-je moins malheureux ? Ici ma philosophie m'abandonne encore.

Non, je ne toucherai jamais à ce pâté (je change encore de métaphore), ni à la croûte, ni à la mie, ni au dedans, ni au dehors, ni au-dessus, ni au-dessous, je le déteste, je le hais ; je le répudie : la vue seule m'en rend malade.

Il est tout poivre,
tout ail,
tout épice,
tout sel,
toutes drogues du diable.

Par le grand archi-cuisinier des cuisiniers, qui ne fait, je pense, œuvre de ses dix doigts du matin au soir, et qui passe son temps à inventer pour nous les ragoûts les plus échauffans, je n'y toucherais pas pour le monde entier.

— « O Tristram ! Tristram ! » s'écrie Jenny.

— « O Jenny ! Jenny ! » lui dis-je, et cela me conduit au deux cent quatre-vingt-cinquième chapitre.

CHAPITRE CCLXXXV.

Rien.

« Non, pour le monde entier, je n'y toucherais pas, lui dis-je. »

Mon Dieu ! à quel point cette métaphore m'a échauffé l'imagination !

CHAPITRE CCLXXXVI.

Diatribe contre l'amour.

C'est ce qui montre (que la robe et l'église en disent tout ce qu'elles voudront ; qu'elles en disent;..... car, quant à penser, tout ce qui pense pense à peu près de même sur cet article et sur bien d'autres), c'est ce qui montre, dis-je, que l'amour est certainement (au moins alphabétiquement parlant) l'affaire de la vie la plus

A gitante,
la plus B izarre,
la plus C onfuse,
la plus D iabolique ;

Et de toutes les passions humaines, la passion la plus

E xtravagante,
la plus F antasque,
la plus G rossière,
la plus H onteuse,
la plus I nconséquente (le K manque),
et la plus L unatique ;

Et en même temps la chose la plus

M isérable,
la plus N iaise,
la plus O iseuse
la plus P uérile,
la plus Q uinteuse,
la plus S urannée,
et la plus R idicule.

Quoique dans la règle, l'R eût dû marcher avant l'S.

Enfin, c'est une chose telle, que mon père, à la fin d'une longue dissertation sur ce sujet, disait un jour à mon oncle Tobie : « Vous ne sauriez jamais, frère Tobie, combiner deux idées sur cette matière sans faire un hypallage. — Eh ! bon Dieu, qu'est-ce qu'un hypallage, s'écria mon oncle Tobie ?

—C'est mettre la charrue devant les bœufs, dit mon père.

— Et que peuvent-ils faire dans cette posture, s'écria mon oncle Tobie ?

— Ou bien aller en avant, dit mon père, ou bien se tenir en repos.

Or, je vous ai déjà dit que la veuve Wadman ne voulait faire ni l'un ni l'autre.

Elle se tint cependant harnachée et caparaçonnée de tout point pour guetter une occasion favorable.

CHAPITRE CCLXXXVII.

Description topographique.

Les destinées, qui avaient certainement prévu tout ce qui concernait les amours de la veuve Wadman et de mon oncle Tobie, avaient depuis la création de la matière et du mouvement (et même avec plus de courtoisie qu'elles n'ont coutume d'en mettre en pareil cas), avaient, dis-je, établi une chaîne de causes et d'effets liés si étroitement ensemble, qu'il était presque impossible que mon oncle Tobie eût habité et occupé une autre maison et un autre jardin dans tout le monde entier, que la maison qui touchait à la maison, et le jardin qui touchait au jardin de mistress Wadman. Ce voisinage, joint à la commodité d'un gros arbre creux et touffu, placé dans le jardin de la veuve, et sur la palissade de mon oncle Tobie, fournissait à l'aimable veuve toutes les occasions que son goût pour les opérations militaires pouvait désirer. Elle pouvait observer tous les mouvemens de mon oncle Tobie, et assister à ses conseils de guerre. Et mon oncle Tobie, dont le cœur était sans défiance, ayant permis au caporal (à la sollicitation de Brigitte) de pratiquer en osier une porte de communication pour prolonger les promenades de mistress Wadman, mistress Wadman se trouvait maîtresse de pousser ses approches jusqu'à la porte de la guérite, et quelquefois même (par pure reconnaissance du procédé de mon oncle Tobie), de former son attaque et d'assaillir mon oncle Tobie au fond même de sa guérite.

CHAPITRE CCLXXXVIII.

Diverses façons de brûler la chandelle.

C'est une vérité triste, mais qui n'en est pas moins constante. Il est prouvé, par toutes les observations journalières, qu'un homme peut, ainsi qu'une chandelle, être brûlé par l'un ou par l'autre bout; j'entends pourvu qu'il ait une mèche suffisante, sinon tout est dit. J'entends encore qu'on ne l'allumera pas en bas; car, comme en ce cas la flamme s'éteint ordinairement d'elle-même, tout est encore dit.

Quant à moi, comme je ne saurais supporter l'idée d'être brûlé comme un sot, si l'on me laissait le choix sur la manière d'être brûlé, je voudrais qu'on m'allumât par en haut, afin de pouvoir brûler décemment jusqu'à la bobèche; c'est-à-dire de la tête au cœur, du cœur au foie, du foie aux entrailles, et de là, par les veines et les artères mésentériques, à travers toutes les sinuosités et les insertions latérales des intestins et de leur tunique, jusqu'au boyau que l'on appelle *aveugle* ou *cœcum*.

— « Je vous prie, docteur Slop, dit mon oncle Tobie (en l'interrompant au moment qu'il prononçait le mot *cœcum*, le soir que ma mère accoucha de moi), je vous prie, dit mon oncle Tobie, apprenez-moi ce que c'est que le *cœcum*; car, tout vieux que je suis, j'avoue que je ne sais pas encore où il est situé. »

— « Le *cœcum*, répondit le docteur Slop, est situé entre l'*ilium* et le *colum*. »

— « Dans un homme, » dit mon père?

— « Et dans une femme aussi, » dit le docteur Slop.

— « Je ne m'en doutais pas, » dit mon père.

CHAPITRE CCLXXXIX.

Attaques de la veuve Wadman.

Et, pour s'assurer des deux systèmes, mistress Wadman se promit de n'allumer mon oncle Tobie ni par en haut ni par en bas, mais de le brûler, s'il était possible, par les deux bouts à la fois, comme la chandelle du prodigue.

Or, mistress Wadman, aidée de Brigitte, aurait pu bouleverser pendant sept ans entiers tous les magasins et arsenaux, depuis celui de Venise jusqu'à la tour de Londres. Elle aurait pu choisir dans tout l'attirail de guerre et dans tous les ustensiles militaires destinés, soit à l'infanterie, soit à la cavalerie, sans y trouver blinde ni mantelet aussi propre à servir son dessein que l'expédient que le hasard, joint à l'invention de mon oncle Tobie, avait placé sous sa main.

Je ne crois pas vous l'avoir dit; mais je ne voudrais pas en répondre : il se pourrait que si... Quoi qu'il en soit, c'est une des choses qu'il vaut mieux recommencer que de s'amuser à disputer contre. Il y a beaucoup de choses de ce genre. Vous saurez donc que, quelque ville ou forteresse que le caporal eût à exécuter pendant le cours des campagnes de mon oncle Tobie, mon oncle Tobie commençait par en mettre le plan en dedans de la guérite à main gauche; là ce plan s'attachait par en haut avec deux ou trois épingles, et restait flottant par en bas, pour donner la facilité de le rapprocher des yeux quand il était nécessaire. Si bien que dès que l'attaque fut résolue de la part de mistress Wadman, les moyens en furent trouvés.

En effet, une fois avancée jusqu'à la porte de la guérite, mistress Wadman, en étendant la main droite et glissant le pied gauche par le même mouvement, n'avait qu'à saisir la carte ou le plan, et l'avancer vers elle en allongeant le cou, comme pour aller à sa rencontre; mon oncle Tobie prenait feu sur-le-champ; sa passion favorite se réveillait; il se hâtait de prendre l'autre coin de la carte avec sa main gauche, et, du bout de sa pipe qu'il tenait dans sa main droite, il entamait une démonstration.

Sitôt que l'attaque en était à ce point, mistress Wadman, en général habile, et par une seconde manœuvre, dont tout le monde sentira les raisons, faisait tomber la pipe des mains de mon oncle Tobie tout le plus tôt

possible. Elle se servait pour cela de plusieurs prétextes, dont le plus commun était le besoin de désigner plus clairement sur la carte quelque redoute ou quelque parapet. Mais, soit d'une manière, soit d'une autre, il n'était pas possible à mon pauvre oncle Tobie de parcourir plus de dix toises avec sa pipe.

Mon oncle Tobie était alors obligé de faire usage de son premier doigt.

Et voyez la différence qui en résultait pour l'attaque! en promenant son doigt sur la carte (comme dans le premier cas), vis-à-vis le bout de la pipe de mon oncle Tobie, la veuve Wadman aurait parcouru toutes les lignes de Dan à Bershabée (si les lignes de mon oncle Tobie se fussent prolongées si loin) sans produire aucun effet. Le bout de la pipe n'ayant ni artère, ni chaleur vitale, n'était susceptible d'aucune sensation, et ne pouvait ni communiquer la chaleur par attouchement, ni la recevoir par sympathie. Tout se passait en fumée.

Mais avec le doigt de mon oncle Tobie, tout changeait de face. La veuve, en le suivant de près avec le sien à travers tous les petits détours et les zigzags des ouvrages, le touchant de temps en temps par le côté, passant quelquefois sur l'ongle, et quelquefois s'y accrochant, le rencontrant tantôt à droite, tantôt à gauche; enfin le harcelant sans cesse, la veuve ne pouvait manquer d'exciter au moins un certain je ne sais quoi.

Ces escarmouches, quoique légères et encore assez distantes du corps de la place, ne laissaient pas que d'y conduire. Si, au milieu de ces escarmouches, la carte se détachait et venait à glisser le long de la guérite, mon oncle Tobie, simple comme la colombe, posait aussitôt sa main dessus et à plat, pour contenir la carte, en continuant son explication; et mistress Wadman, par une manœuvre aussi prompte que la pensée, plaçait sa main tout à côté de celle de mon oncle Tobie. Par ce moyen, elle établissait une communication suffisante pour laisser passer et repasser toute sensation connue de toute personne un peu versée dans la partie élémentaire et pratique de la galanterie.

Alors elle recommençait à promener son doigt à côté de celui de mon oncle Tobie: le jeu de ce premier doigt amenait celui du pouce; et, sitôt que le pouce était engagé, toute la main s'en mêlait bientôt. La tienne, cher oncle Tobie, ne pouvait rester en place. Mistress Wadman, par les efforts les mieux ménagés, par les pressions les plus équivoques, par les sensations les plus légères qu'une main puisse employer pour en déranger une autre, essayait sans cesse de déplacer celle de mon oncle Tobie, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu.

Pendant tout ce manége, la jambe de la veuve glissée au fond de la guérite, appuyait contre le mollet de mon oncle Tobie; et la veuve ne négligeait rien pour empêcher mon oncle Tobie d'attribuer cette pression à toute autre cause. Voilà la chandelle allumée par les deux bouts; voilà mon oncle Tobie attaqué et poussé vigoureusement dans ses deux ailes; est-il surprenant que son centre fût à chaque instant mis en désordre?

« C'est le diable qui s'en mêle », disait mon oncle Tobie.

CHAPITRE CCXC.

Relique de mon oncle Tobie.

On conçoit aisément que mistress Wadman variait ses attaques, à l'exemple de tous les généraux dont l'histoire fourmille, et par les mêmes motifs qu'eux; un observateur de l'ordre commun aurait eu peine à les reconnaître pour des attaques réelles, ou tout au moins n'en aurait pas senti les différences; mais ce n'est pas pour ces gens-là que j'écris.

Je reviendrai un jour à ces attaques; mais ce ne sera pas de quelques chapitres; et alors je verrai à mettre un peu plus d'exactitude dans mes descriptions. Tout ce que j'ai à dire en ce moment sur ce sujet, c'est que, dans une liasse de papiers originaux et de dessins que mon père avait rassemblés, il y a un plan de Bouchain parfaitement conservé, et que je conserverai soigneusement, tant que je serai en état de conserver quelque chose. Sur un des coins d'en bas, et à main droite,

on voit encore les marques de tabac d'un pouce et d'un premier doigt : or, il y a tout à parier que ce pouce et ce premier doigt sont ceux de la veuve Wadman, d'autant que le coin opposé, qui sans doute était celui de mon oncle Tobie, est sans la moindre tache. C'est assurément là un acte authentique d'une de ces attaques. On aperçoit vers le haut de la carte les vestiges de deux trous presque effacés, mais encore visibles : or, ces trous sont évidemment ceux des épingles qui attachaient la carte dans la guérite.

Par tout ce qu'il y a de sacré, j'estime plus cette précieuse relique avec ses stigmates, que toutes les reliques souvent apocryphes qu'on montre aux badauds; exceptant toujours, lorsque j'écris sur ces matières, les pointes qui entrèrent dans la chair de sainte Radegonde dans le désert; pointes merveilleuses, que les religieuses de Cluny font voir à tous les passans, pour l'amour de Dieu.

CHAPITRE CCXCI

Hélas!

— « Voilà, dit Trim, tout ce que j'y peux faire. Les fortifications sont entièrement rasées, et le bassin de Dunkerque est de niveau avec le môle. Avec la permission de monsieur, je pense que tout est fini. — Je le pense de même, répondit mon oncle Tobie, avec un soupir à demi étouffé; mais va, Trim, va dans la salle chercher les articles du traité ; ils doivent être sur la table. »

— « Ils y ont été pendant plus de six semaines, dit le caporal; mais ce matin la servante les a pris pour allumer le feu. »

— « Tout est donc fini, Trim, dit mon oncle Tobie! la cour n'a plus besoin de nos services! — O ciel! dit le caporal, tout est fini! » En disant ces mots, il jette sa bêche dans la brouette avec l'air du désespoir le plus expressif qui puisse s'imaginer; puis, se retournant lentement, il ramasse sa pioche, sa pelle, ses piquets, et tout le reste de ses ustensiles militaires; et il se disposait à emporter le tout hors du boulingrin, quand un *hélas* partit de la guérite, et, se glissant à travers une petite fente du sapin, vint frapper son oreille du son le plus lamentable : il s'arrêta tout court.

— « Non, dit le caporal en lui-même, je n'en ferai rien à l'heure qu'il est; il vaut mieux attendre à demain matin, avant que monsieur soit levé, pour que monsieur n'en voie rien. » Le caporal prit sa bêche dans sa brouette, avec un peu de terre dessus, comme s'il eût eu à combler un petit trou au pied du glacis, mais réellement pour se rapprocher de son maître et tâcher de le distraire. Il leva une motte ou deux, les tailla, les façonna avec sa bêche; enfin il s'assit aux pieds de mon oncle Tobie, et commença ainsi.

CHAPITRE CCXCII.

Amours de Trim.

— « N'est-ce pas, monsieur, une grande pitié?... Mais je crains que ce que je vais dire à monsieur ne soit une sottise dans la bouche d'un soldat. »

— « Et pourquoi, Trim, dit mon oncle Tobie, un soldat serait-il plus exempt d'en dire qu'un homme de lettres? — Il en a moins d'occasions, » répondit le caporal. Mon oncle Tobie fit un signe de tête.

« N'est-ce donc pas une grande pitié, dit le caporal, en jetant les yeux sur Dunkerque et sur le môle, comme Servius Sulpicius, à son retour d'Asie et de sa traversée d'Égine à Mégare, jetait les siens sur Corinthe et le Pirée.

« N'est-ce pas, dis-je, une grande pitié, sauf le respect de monsieur, d'avoir détruit de si beaux ouvrages? Et n'en serait-ce pas une tout aussi grande, de les avoir laissés subsister? »

— « Tu as raison, Trim, dans les deux cas, dit mon oncle Tobie. — Aussi, poursuivit le caporal, monsieur a pu remarquer que, depuis le commencement de la démolition jusqu'à la fin, je n'ai pas une seconde fois sifflé, ni chanté, ni ri, ni pleuré, ni parlé de nos

anciennes guerres, ni raconté à monsieur une seule histoire, bonne ou mauvaise.»

— « Tu es, Trim, dit mon oncle Tobie, rempli d'excellentes qualités; et je ne regarde pas comme la moindre (étant conteur d'histoires comme tu l'es), d'avoir su au travers de toutes celles que tu m'as dites, soit pour me divertir dans mes travaux, soit pour me distraire dans mes chagrins, d'avoir su, dis-je, ne m'en raconter presque jamais que de bonnes.»

— « Avec la permission de monsieur, c'est qu'à l'exception *du roi de Bohême et de ses sept châteaux*, il n'y en a pas une qui ne soit vraie; car elles me regardent toutes.»

— « C'est ce qui fait, Trim, dit mon oncle Tobie, que je les aime davantage; mais quelle est cette nouvelle histoire? tu viens d'exciter ma curiosité.»

— « Je vais, dit le caporal, la raconter à monsieur. — Pourvu, dit mon oncle Tobie, en regardant tristement Dunkerque et le môle, pourvu que ce ne soit pas une histoire enjouée; car, à des histoires de ce genre, il faut que l'auditeur apporte avec lui la moitié du plaisir, et la disposition où je me trouve en ce moment nuirait à toi, Trim, et à ton histoire. — Il n'y a, dit le caporal, rien d'enjoué dans mon histoire. — Je ne voudrais pas non plus, ajouta mon oncle Tobie, qu'elle fût trop triste. — Elle ne l'est pas non plus, répliqua le caporal; en un mot elle convient parfaitement à monsieur. — Eh bien! je t'en remercie de tout mon cœur, s'écria mon oncle Tobie, et tu me feras plaisir de la commencer.»

Le caporal fit la révérence. Quoiqu'il ne soit pas aussi aisé que le monde l'imagine, d'ôter avec grâce un bonnet de houssard qui n'a point de consistance, ni moins difficile, à mon avis, quand on est assis par terre, de faire une révérence aussi remplie de respect que les révérences ordinaires du caporal, cependant, en faisant glisser la paume de sa main droite, laquelle était du côté de son maître; en la faisant glisser, dis-je, en arrière sur le gazon, et un peu plus loin que son corps, pour donner à celle-ci plus de courbure, saisissant en même temps son bonnet sans effort avec le pouce et les deux premiers doigts de la main gauche, ce qui réduisait insensiblement le diamètre du bonnet, lui faisait perdre sa rondeur, et l'aplatissait presque entièrement, le caporal satisfit à tout beaucoup mieux que sa posture ne semblait le promettre; et ayant craché deux fois, pour chercher la clef sur laquelle son histoire irait le mieux, et plairait davantage à son maître, il jeta sur lui un regard de tendresse qui lui fut rendu, et il commença ainsi :

Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

« Il était une fois un certain roi de Bohê...»

Le mot *Bohême* n'était pas encore tout-à-fait prononcé, que mon oncle Tobie obligea le caporal à faire halte pour un moment. Le caporal avait commencé son histoire nu-tête ayant laissé son bonnet par terre depuis qu'il l'avait ôté à la fin du dernier chapitre.

L'œil de la bonté épie tout. Le caporal n'avait pas achevé les quatre premiers mots de son histoire, que mon oncle Tobie avait déjà touché son bonnet deux fois du bout de sa canne, comme pour dire : Pourquoi, Trim, n'est-il pas sur votre tête? Trim le ramassa avec la plus respectueuse lenteur; puis, jetant un coup d'œil humilié sur la broderie de devant, laquelle était terriblement ternie, et même usée dans les parties les plus apparentes, il posa de nouveau son bonnet à ses pieds pour moraliser à son sujet.

— « Je t'entends trop bien, s'écria mon oncle Tobie, et tout ce que tu dis là n'est que trop vrai. Mais, Trim, *rien n'est fait en ce monde pour toujours durer*.»

— « O mon cher Tom! s'écria Trim, quand ces gages de ton amour et de ton souvenir seront tout-à-fait usés, que dirai-je?

— « Il n'y a, Trim, répliqua mon oncle Tobie, autre chose à dire que ce que je t'ai dit: *rien n'est fait en ce monde pour toujours durer*. On se creuserait la cervelle jusqu'au jour du jugement, qu'on ne trouverait rien de mieux.»

Le caporal reconnut que mon oncle Tobie avait raison, et qu'il serait inutile, quelque esprit qu'on eût, de chercher à tirer de son bonnet une morale plus saine. Il mit donc son bonnet sur sa tête sans chercher da-

vantage; et, passant la main sur son front pour effacer une ride pensive que le texte et le commentaire y avaient fait naître, il retourna, avec le même regard et le même son de voix, à son histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

Suite de l'histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

« Il était une fois un certain roi de Bohême.... Mais sous quel règne? c'est ce que je ne saurais dire à monsieur. »

— « Je ne te le demande en aucune sorte, » s'écria mon oncle Tobie.

— « C'était, sauf le respect dû à monsieur, un peu avant le temps où les géans cessèrent d'engendrer. Mais en quelle année de Notre-Seigneur c'était?... »

— « Je ne donnerais pas deux sous pour le savoir, » dit mon oncle Tobie.

— « Seulement, n'en déplaise à monsieur, cela donne meilleur air à une histoire. »

« C'est ton affaire, Trim, de l'embellir à ta mode; et choisis, continua mon oncle Tobie, choisis dans tout le monde entier la date que tu voudras, et applique-la à ton histoire, c'est celle-là que je préférerai.

Le caporal s'inclina d'un air pénétré de reconnaissance. En effet, depuis la création du monde jusqu'au déluge de Noé, depuis le déluge jusqu'à la naissance d'Abraham, depuis les patriarches et leur pèlerinage jusqu'à la sortie d'Égypte des Israélites; de là à travers toutes les dynasties, olympiades, villes fondées et détruites, et autres époques mémorables de chaque peuple, jusqu'à la venue de Jésus-Christ, et de cette venue au moment où Trim racontait son histoire; chaque siècle, chaque année, chaque mois, chaque heure, chaque minute, mon oncle Tobie mettait aux pieds du caporal le vaste empire des temps et tous ses abîmes.

Mais, comme la modestie touche à peine du bout du doigt à ce que la libéralité lui présente les mains ouvertes, le caporal se contenta de ce qu'il y avait de plus mauvais dans tout le paquet; et, pour que nos seigneurs du parti ministériel et de celui de l'opposition ne se mangent pas le blanc des yeux en disputant sur l'époque choisie par le caporal, je la leur dirai sans me faire prier.

Il prit l'année de Notre-Seigneur mil sept cent douze, qui fut celle où le duc d'Ormond se comporta si mal en Flandre; et il reprit ainsi son expédition de Bohême.

Suite de l'histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

— « En l'an de Notre-Seigneur mil sept cent douze, il était, comme je le disais à monsieur..... »

— « A te dire vrai, Trim, dit mon oncle Tobie, toute autre date m'aurait plu davantage; non-seulement à cause de la tache honteuse qui souille notre histoire de cette année-là, quand nos troupes se débandèrent, et refusèrent de couvrir le siége du Quesnoy, où Fayel cependant poussait les ouvrages avec une vigueur incroyable; mais encore, Trim, pour l'intérêt même de ton histoire; parce que s'il y a (et ce qui t'est échappé à ce sujet m'en laisse quelque soupçon), s'il y a, dis-je, quelques géans.... »

— « En vérité, monsieur, il n'y en a qu'un. —C'est tout comme vingt! s'écria mon oncle Tobie; mais alors tu aurais dû te reculer de quelque sept ou huit cents ans, pour te mettre hors de la portée des critiques. Et je te conseille, pour l'honneur de ton histoire, si tu dois jamais la raconter encore..... »

— « Si je peux l'achever une bonne fois, dit Trim, je jure à monsieur que je ne la raconterai de ma vie, ni à homme, ni à femme, ni à enfant. — A d'autres! » s'écria mon oncle Tobie, mais d'un ton de voix si bon, si encourageant, que le caporal reprit son histoire avec plus d'allégresse que jamais.

Suite de l'histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

— « Il était, sauf le respect dû à monsieur, dit le caporal, en élevant la voix et frottant joyeusement les deux paumes de ses mains l'une contre l'autre, il était une fois un certain roi de Bohême..... »

— « Laisse la date entièrement, Trim, dit mon oncle Tobie, en se penchant vers le caporal, et appuyant doucement sa main sur son épaule pour adoucir la petite peine qu'il

pouvait lui faire en l'interrompant, laisse la date entièrement, Trim. Une histoire passe à merveille sans tant de précision; et, à moins qu'on n'en soit bien sûr...— Bien sûr! dit le caporal, en secouant la tête. — J'en conviens, répondit mon oncle Tobie; il n'est pas aisé, Trim, qu'un homme comme toi et moi, nourri dans les armées, qui a rarement regardé devant lui plus loin que le bout de son fusil, et derrière lui au delà de son havresac, en sache beaucoup sur cette matière.»

— « Morbleu! dit Trim, vaincu par la manière de raisonner de mon oncle Tobie, autant que par le raisonnement lui-même, un soldat a bien autre chose à faire; car, sans parler des batailles, des marches, ni du service de garnison, n'a-t-il pas son fusil à éclaircir, son habit à nettoyer, ses moustaches à cirer, lui-même enfin à raser et à tenir propre, de manière à paraître toujours comme à la parade? Quel besoin, ajouta le caporal, d'un air triomphant, quel besoin (je le demande à monsieur) un soldat peut-il avoir de savoir un seul mot de géographie?»

— « Tu devais dire *chronologie*, Trim, dit mon oncle Tobie; car, pour la *géographie*, elle est pour lui d'un usage indispensable. Il faut qu'il connaisse parfaitement tous les pays où son métier l'entraîne, et les confins de ces pays; il faut qu'il en connaisse chaque ville, village, bourg, hameau, avec les routes, les canaux et les chemins creux qui y aboutissent. S'il passe une rivière ou un ruisseau, il faut, Trim, qu'à la première vue il puisse en dire le nom, dans quelle montagne il prend sa source, quel est son cours, à quelle distance il est navigable, où il est guéable, où il ne l'est pas. Il faut que le sol de chaque vallée lui soit aussi connu qu'au laboureur qui la cultive, et qu'il soit en état, si le cas le requiert, de donner un plan exact de toutes les plaines et défilés, des forts, des collines, des bois et des marais, à travers lesquels son armée doit marcher. Il faut enfin qu'il connaisse leurs produits, leurs plantes, leurs minéraux, leurs eaux thermales, leurs animaux, leurs saisons, leurs climats, leurs degrés de froid et de chaud, leurs habitans, leurs coutumes, leur langage, leur politique, et même leur religion. Autrement, caporal, continua mon oncle Tobie, se levant dans la guérite, et commençant à s'échauffer à cet endroit de son discours, concevrait-on comment Marlborough a pu faire marcher son armée, des bords de la Meuse à Belbourg, de Belbourg à Kerpenord (il fut impossible au caporal de rester assis plus longtemps), de Kerpenord, Trim, à Kalsaken, de Kalsaken à Newdorf, de Newdorf à Laudenbourg, de Laudenbourg à Mildenhein, de Mildenhein à Elchingen, d'Elchingen à Gingen, de Gingen à Belmerchoffen, de Belmerchoffen à Skellenbourg, où il fondit sur les retranchemens des ennemis, les força à passer le Danube, traversa la Lech, poussa ses troupes jusque dans le cœur de l'empire, et, marchant à leur tête par Fribourg, Hokenwert et Schonevelt, arriva aux plaines de Blenheim et d'Hochstet. Ce grand homme, caporal, malgré tout son talent, n'aurait pas fait un pas ni un seul jour de marche, sans le secours de la *géographie*.

« Car pour la *chronologie*, j'avoue, Trim, continua mon oncle Tobie, en se rasseyant froidement dans sa guérite, que de toutes les sciences, il me semble que c'est celle dont un soldat peut le mieux se dispenser; à moins que ce ne soit pour les éclaircissemens qu'il peut un jour en retirer, relativement à l'époque de l'invention de la poudre; car les terribles effets de cette composition, pareille à la foudre et renversant tout devant elle, l'ont rendue pour nous une espèce d'ère militaire. Elle a si totalement changé la nature de l'attaque et de la défense, soit pour la guerre de terre, soit pour la guerre de mer; elle a tellement étendu les bornes de l'art et de la science militaire, qu'on ne saurait être trop exact à fixer le temps de sa découverte, et trop soigneux à rechercher le nom de son inventeur, et les circonstances qui lui ont donné naissance.

« Je suis loin de contester, continua mon oncle Tobie, ce dont les historiens conviennent, savoir qu'en l'an de Notre-Seigneur, treize cent quatre-vingt, sous le règne de Venceslas, fils de Charles IV, un certain prêtre, nommé *Schwartz*, apprit aux Vénitiens l'usage de la poudre dans leurs guerres contre les Génois. Mais il est certain qu'il ne

fut pas le premier; car, si nous en croyons dom Pèdre, évêque de Léon....... — Bon Dieu! dit Trim, qu'est-ce que des prêtres et des évêques avaient à faire de se creuser la tête pour la poudre à canon? — Dieu le sait, dit mon oncle Tobie, sa providence opère le bien par qui il lui plaît. Dom Pèdre donc affirme, en sa chronique du roi Alphonse, lequel subjugua Tolède, qu'en l'an treize cent quarante-trois (c'est-à-dire trente-sept avant l'autre époque), le secret de la poudre était bien connu, et qu'elle était dès-lors employée avec succès, tant par les Maures que par les Chrétiens, non seulemnt sur mer, mais dans plusieurs de leurs sièges les plus mémorables en Espagne et en Barbarie. Et tout le monde sait que le moine Bacon a écrit expressément sur la poudre à canon, et en a généreusement donné la recette au public, plus de cent cinquante ans avant la naissance de Schwartz. Mais, ajouta mon oncle Tobie, ce qui nous embarrasse bien davantage, et ce qui confond toutes nos relations, ce sont les Chinois qui prétendent avoir connu la poudre plusieurs centaines d'années avant Bacon.»

— « Je gage, s'écria Trim, qu'il n'y a pas un mot de vrai.»

— « Je croirais volontiers qu'ils se trompent, reprit mon oncle Tobie, du moins si l'on peut en juger par le misérable état de leur tactique actuelle, surtout en ce qui regarde les fortifications. Les leurs ne consistent que dans un fossé revêtu d'un mur de brique, et entièrement dépourvu de flancs. Quant à ce qu'ils placent dans les angles, et qu'ils nous donnent pour des *bastions*, ils sont construits d'une manière si barbare, qu'on les prendrait...... — pour un de mes sept châteaux, » interrompit le caporal.

Mon oncle Tobie, quoique embarrassé lui-même à trouver une comparaison, ne fut pas content de celle de Trim. Mais Trim lui disant qu'il lui restait en Bohême une demi-douzaine de châteaux pareils, dont il ne savait comment se défaire mon oncle Tobie fut si touché de la plaisanterie naïve du caporal, qu'il cessa sa dissertation sur la poudre à canon, et pria le caporal de continuer son histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

Suite de l'histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.

— « Ce malheureux roi de Bohême, dit Trim.... »

— « Il était donc malheureux, dit mon oncle Tobie? » car ses dissertations sur la poudre à canon et sur les autres parties de l'art militaire, l'avaient rudement embrouillé; et quoiqu'il eût prié le caporal de poursuivre son histoire, les fréquentes interruptions qu'il avait faites ne lui avaient pas laissé ses idées assez présentes pour expliquer l'épithète.

« Il était donc malheureux, Trim? dit mon oncle Tobie, d'un ton pathétique. » Le caporal qui aurait voulu que le mot et tous ses synonymes fussent à tous les diables, commença à repasser dans son esprit les principaux événemens de l'histoire du roi de Bohême, lesquels prouvaient tous que jamais homme n'avait été plus heureux que lui. Le pauvre caporal se trouva alors dans un embarras extrême; et ne se souciant pas de rétracter son épithète, encore moins de l'expliquer, et moins que tout cela d'ériger son conte en système à la manière des savans, il regarda mon oncle Tobie, espérant qu'il viendrait à son secours; mais, voyant que mon oncle Tobie restait assis en attendant une explication, il hésita un moment et continua ainsi:

— « Monsieur me permettra de lui dire que le roi de Bohême était malheureux, en ce qu'aimant la navigation et tout ce qui y a rapport, il ne se trouvait pas un seul port de mer dans toute la Bohême. »

— « Et comment diable y en aurait-il eu, Trim? s'écria mon oncle Tobie. La Bohême ne touchant à la mer d'aucun côté, cela ne pouvait être autrement. — Cela se pouvait, dit Trim, si Dieu l'avait voulu. »

Mon oncle Tobie ne parlait jamais de l'essence de Dieu et de ses attributs, qu'avec respect et retenue.

— « Je ne le crois pas, répliqua mon oncle Tobie, après une pause; car, ne touchant à la mer d'aucun côté, ayant la Silésie et la Moravie à l'est, l'Alsace et la Haute-Saxe au nord, la Franconie à l'ouest, et la Bavière au sud, la Bohême ne pouvait

se rapprocher de la mer sans cesser d'être Bohême ; et la mer, d'un autre côté, ne pouvait arriver à la Bohême sans couvrir une grande partie de l'Allemagne, et noyer des millions de malheureux habitans qui seraient trouvés sans défense contre un tel déluge. — A Dieu ne plaise ! s'écria Trim. — Un tel déluge, ajouta mon oncle Tobie avec bonté, montrerait un tel manque de compassion dans celui qui est notre père commun, que je pense, Trim, qu'il était réellement impossible que la Bohême eût des ports de mer. »

Le caporal fit sa révérence en homme intimement convaincu, et continua :

« Or il *arriva* que par une belle soirée d'été, le roi de Bohême sortit avec la reine et ses courtisans. — Tu as raison, Trim, dit mon oncle Tobie, de dire qu'il *arriva* ; car le roi de Bohême, ainsi que la reine, pouvaient également sortir ou rester chez eux. Et c'est là une matière de *futur contingent*, qui peut *arriver* ou *ne pas arriver*, suivant que le hasard en ordonne. »

Le roi Guillaume, dit Trim, avait là-dessus une opinion particulière. Il pensait qu'il ne nous arrivait rien en ce monde qui ne fût arrêté de toute éternité. Aussi disait-il souvent à ses soldats : *que chaque balle avait son billet*. — C'était un grand homme ! dit mon oncle Tobie. — Et je crois à présent, continua Trim, que le coup qui me mit hors de combat à Landen, ne fut visé à mon genou, que pour m'ôter du service du roi, et me mettre à celui de monsieur, où je serai sûrement mieux soigné dans ma vieillesse. — Tu peux y compter, Trim ! » s'écria mon oncle Tobie avec la dernière vivacité.

Le cœur du maître et celui du valet étaient également sujets à ces épanchemens imprévus. Le caporal voulut parler, il voulut remercier son maître ; les larmes l'inondèrent, il resta sans parole, sans mouvement ; il resta les yeux fixés sur mon oncle Tobie, mais son visage exprimait sa reconnaissance, et payait les marques de bonté de son maître. Une larme alors coula sur la joue de mon oncle Tobie, et paya l'attachement du serviteur.

Cette scène fut suivie d'un long silence. Trim le rompit le premier, et s'efforçant de prendre un ton plus gai pour tâcher de distraire son maître : — « D'ailleurs, monsieur, dit-il, sans cette blessure que j'ai reçue à Landen, je n'aurais jamais été amoureux. »

— « Tu as donc été amoureux, Trim ? » dit mon oncle Tobie en souriant.

— « Amoureux, dit le caporal, par dessus la tête. — Et je te prie, Trim, dit mon oncle Tobie, où, quand et comment cela s'est-il passé ? Tu ne m'en as jamais dit un mot. — J'ose dire à monsieur, répondit Trim, qu'il n'y avait pas dans tout le régiment un tambour, ni un fils de sergent, qui ne sût cette histoire. — Et comment ne la sais-je pas encore ? » dit mon oncle Tobie.

— « Monsieur doit se rappeler, et sûrement avec douleur, dit le caporal, notre déroute totale à Landen, et la confusion horrible du camp et de l'armée. Il fallut que chacun songeât à soi ; et sans les régimens de Wyndham, de Lumley et de Galway qui couvrirent la retraite sur Neerspeeken, le roi lui-même aurait eu de la peine à gagner le pont. Il fut pressé vivement, comme monsieur le sait mieux que moi. »

— « Vaillant prince ! s'écria mon oncle Tobie avec enthousiasme. Au moment où tout est perdu, je le vois passer devant moi à toute bride. Il court à la gauche chercher le reste de la cavalerie anglaise, et revient avec elle pour soutenir la droite, et arracher, s'il en est encore temps, le laurier des mains de Luxembourg. Je le vois avec son écharpe flottante, ranimant le courage de ce pauvre régiment de Galway. Je le vois courant le long de la ligne, se retournant aussitôt, et chargeant Conti à la tête des siens. Brave, brave prince ! s'écria mon oncle Tobie ; par le ciel, il mérite la couronne ! — Comme un voleur mérite la corde ! » s'écria Trim.

Mon oncle Tobie connaissait la loyauté du caporal, autrement la comparaison n'aurait pas été de son goût. Mais le caporal n'y avait pas songé en la faisant. Au reste il n'y avait pas moyen de revenir sur ses pas ; ce que le caporal avait de mieux à faire, était de continuer son récit.

— « Le nombre des blessés était prodigieux ; chacun ne pensait qu'à sa propre

sûreté. — Cependant, dit mon oncle Tobie, Talmash fit la retraite de l'infanterie avec beaucoup d'ordre. — Je n'en restai pas moins sur le champ de bataille, dit le caporal. — Misérable garçon! répliqua mon oncle Tobie. — Tellement qu'il était midi du lendemain, continua le caporal, avant que je fusse échangé et mis dans une charrette avec trente ou quarante autres blessés pour être conduit à notre hôpital.

— « Il n'y a aucune partie du corps, sauf le respect dû à monsieur, où une blessure cause une douleur plus insupportable qu'au genou. »

— « Excepté l'aine, dit mon oncle Tobie. — Avec la permission de monsieur, répliqua le caporal, le genou, à mon avis, doit être plus sensible, ayant encore plus de tendons et de tout ce qu'ils appellent.... qu'ils appellent....

— « C'est pour cette raison, dit mon oncle Tobie, que l'aine est infiniment plus sensible; non seulement parce qu'elle a autant de tendons, et de ces autres choses dont je ne sais pas plus le nom que toi; mais parce que.... »

Ici la veuve Wadman, qui s'était tenue cachée dans son arbre pendant toute la conversation, retint son haleine, détacha sa coiffe de dessous son menton, se tint le corps en avant, porté sur une jambe, et prêta l'oreille plus attentivement que jamais.

La dispute se soutint amicalement et à forces égales, pendant quelque temps, entre mon oncle Tobie et Trim, jusqu'à ce qu'enfin Trim, se ressouvenant qu'il avait souvent pleuré pour les souffrances de son maître et jamais pour les siennes, abandonna son opinion. Mais mon oncle Tobie n'accepta pas son désistement : — « Cela ne prouve autre chose, Trim, que ton bon cœur. »

Tellement que l'on ne sait pas encore si la douleur d'une blessure à l'aine est plus forte, toutes choses égales d'ailleurs, que la douleur d'une blessure au genou.

Ou si la douleur d'une blessure au genou est plus forte que la douleur d'une blessure à l'aine.

CHAPITRE CCXCIII.

La béguine.

— « La douleur de mon genou, continua le caporal, était excessive en elle-même; mais les cahos de la charrette sur un chemin extrêmement raboteux, la rendaient encore plus vive, et chaque pas était la mort pour moi; le sang que je perdais, le manque de soin, la fièvre que je sentais venir...... — Pauvre garçon! dit mon oncle Tobie. — C'en était plus, dit le caporal, que je n'en pouvais supporter.

« Je racontais mes souffrances à une jeune femme dans une maison de paysan où notre charrette, qui était la dernière de la ligne, avait fait halte, et où l'on m'avait fait entrer. La jeune femme avait tiré un cordial de sa poche, en avait versé quelques gouttes sur du sucre, et, voyant que cela me ranimait, elle m'en avait donné deux ou trois fois. Je lui racontais donc la violence de la douleur que je sentais : elle est si poignante, lui disais-je, que j'aimerais mieux ne jamais me relever de ce lit que je vois dans le coin de la chambre, et y mourir tranquillement, que de faire un pas de plus dans la maudite charrette.

« Elle essaya de me conduire à ce lit que je lui montrais; mais je m'évanouis dans ses bras. Elle avait un excellent cœur, comme monsieur pourra le voir, » dit le caporal en essuyant ses yeux.

— « Je croyais l'amour une chose joyeuse, » dit mon oncle Tobie.

— « N'en déplaise à monsieur, c'est quelquefois la chose la plus sérieuse du monde.

« A la persuasion de la jeune femme, la charrette et les autres blessés étaient partis sans moi : elle avait assuré que j'expirerais en y rentrant. Tellement que lorsque je revins à moi, je me trouvai dans une cabane tranquille et paisible, où il n'y avait plus que la jeune femme, le paysan et la femme du paysan. J'étais couché en travers sur le lit qui était dans le coin de la chambre; ma jambe blessée reposait sur une chaise, et la jeune femme à côté de mon lit tenait d'une

main sous mon nez le coin de son mouchoir imbibé de vinaigre, et de l'autre m'en frottait les tempes.

« Je la pris d'abord pour la fille du paysan, car ce n'était pas une auberge; et je lui offris une petite bourse où il y avait dix-huit florins. C'était encore un gage, continua Trim, en essuyant ses yeux, que ce pauvre Tom en partant pour Lisbonne m'avait envoyé par un soldat de recrue.

« Je n'avais jamais fait ces tristes détails à monsieur. » Trim essuya ses yeux une troisième fois.

« La jeune femme appela le vieillard et sa femme, et leur montra l'argent, sans doute pour m'obtenir d'eux un lit et toutes les petites choses dont je pourrais avoir besoin, jusqu'à ce que je fusse en état d'être transporté à l'hôpital. *Allons*, dit-elle ensuite en serrant la petite bourse, *je serai votre banquier; mais, comme cette charge ne remplira pas tout mon temps, je serai aussi votre garde-malade.* »

« A la manière dont elle me parla, et à son habillement que je commençai à regarder alors plus attentivement, je vis que la jeune femme ne pouvait pas être la fille du paysan.

« Elle était vêtue de noir de la tête aux pieds, et ses cheveux étaient cachés sous une bande de batiste qui serrait son front. C'était une de ces religieuses dont monsieur sait qu'il y a un grand nombre en Flandre, et qui ne sont pas cloîtrées. »

— « D'après ta description, Trim, dit mon oncle Tobie, je juge que c'était une jeune *béguine*. C'est une espèce de religieuse qui ne se trouve qu'en Flandre et à Amsterdam. Elles diffèrent des religieuses ordinaires, en ce qu'elles peuvent quitter le cloître pour se marier. Leur *profession* est de visiter et de soigner les malades; j'aimerais mieux, je l'avoue, que ce fût leur *inclination*.

— « Celle-ci m'a souvent dit, répliqua Trim, qu'elle me rendait tous ces soins pour l'amour de Jésus-Christ. Je n'aimais pas cela. J'aurais voulu que ce fût un peu pour l'amour de moi. — Je crois, Trim, dit mon oncle Tobie, que nous pourrions bien avoir tort tous les deux; nous le demanderons ce soir à M. Yorick, chez mon frère Shandy; n'oublie pas, Trim, de m'en faire souvenir. »

— La jeune *béguine*, continua le caporal, m'avait à peine dit qu'elle serait ma garde-malade, qu'elle se mit en devoir d'en remplir les fonctions. Elle sortit, et, au bout de quelques minutes qui me parurent bien longues, elle me rapporta des flanelles et des drogues pour mon genou qu'elle bassina et fomenta pendant une couple d'heures; puis elle me prépara une écuelle de gruau pour mon souper; et, quand je l'eus prise, elle me promit de revenir de grand matin, et me souhaita une bonne nuit.

« En dépit de son souhait, ma nuit fut bien mauvaise. La fièvre fut très-violente; la figure de la *béguine* ne cessa de me tourmenter. A chaque instant j'aurais voulu partager le monde en deux, et lui en donner la moitié. A chaque instant je m'écriais: Pourquoi n'ai-je qu'un havresac et dix-huit florins à partager avec elle? Tant que la nuit dura, je vis la belle *béguine* comme un ange bienfaisant, se tenir près de mon lit, en soulever les rideaux, et m'offrir des potions cordiales. Je ne fus tiré de mon songe que par la belle *béguine* elle-même, qui revint auprès de moi à l'heure promise, et qui me rendit en réalité les mêmes services dont je venais de rêver. En vérité elle me quittait à peine; et je m'accoutumai tellement à recevoir la vie de ses mains, que je pâlissais et mon cœur défaillait quand elle sortait de la chambre. Et cependant, continua le caporal, en faisant la réflexion du monde la plus étrange. . . . .
. . . .
. . . . *je n'étais pas amoureux*. Car, pendant les trois semaines qu'elle fut auprès de moi, nuit et jour occupée à panser mon genou, et à me rendre tous les soins les plus familiers, je puis bien dire à monsieur que je ne sentis pas une seule fois ce que j'entends par amour. »

— « Cela est très-singulier, Trim, » dit mon oncle Tobie.

— « Très-étonnant, » dit la veuve Wadman.

— « Rien n'est cependant plus vrai, » dit le caporal.

CHAPITRE CCXCIV.

Trim s'enflamme.

— « Il n'y a pourtant pas tant de quoi s'étonner, continua le caporal, voyant que mon oncle Tobie faisait des réflexions mentales sur ce sujet. L'amour, monsieur le sait mieux que moi, l'amour est comme la guerre. Un soldat ne peut-il pas échapper trois semaines de suite en montant la tranchée dans la nuit du samedi, et cependant être tué le dimanche matin? C'est précisément ce qui m'arriva, avec la seule différence que ce fut le dimanche au soir; l'amour me vint tout d'un coup; il tomba sur moi comme une bombe, sans me donner presque le temps de dire: Dieu me bénisse! »

— « Je ne croyais pas, Trim, dit mon oncle Tobie, que l'amour pût venir si brusquement. »

— « Mais, répliqua Trim, quand on y est déjà préparé!

— « Je te prie, dit mon oncle Tobie, raconte-moi comment cela t'arriva. »

— « De tout mon cœur, » dit le caporal faisant sa révérence.

CHAPITRE CCXCV.

Trim succombe.

« Jusque-là, continua le caporal, j'avais résisté à l'amour, ou plutôt je lui avais échappé; et j'aurais continué ainsi jusqu'au bout, si la providence n'en avait décidé autrement. Mais qui peut éviter sa destinée? »

« C'était un dimanche après midi, comme je le disais à monsieur.

« Le vieillard et sa femme etaient sortis.

« Il n'était resté personne dans la maison ni dans la cour; pas un chien, pas un chat, pas un canard

« Tout y était tranquille et calme comme à minuit.

« Je vis entrer la belle *béguine*.

« Ma blessure commençait à se guérir; l'inflammation avait disparu, mais il lui avait succédé une démangeaison, surtout au-dessus et au-dessous du genou, qui m'était insupportable, et qui m'empêchait de fermer l'œil de toute la nuit. »

« *Laissez-moi voir l'endroit*, dit-elle en s'agenouillant tout contre mon lit, et soulevant le drap pour visiter la plaie, *cela ne demande*, dit la *béguine*, *qu'à être un peu gratté*. Aussitôt, ayant ramené la couverture par dessus, elle commença à gratter le dessous de mon genou avec le premier doigt de la main droite, qu'elle avait passée sous la flanelle qui enveloppait tout l'appareil.

» Au bout de cinq ou six minutes, je sentis légèrement le bout de son second doigt qui arrivait, et qui peu à peu se plaça à côté de l'autre; comme elle continuait toujours de gratter, il commença à me venir en pensée que je pourrais bien devenir amoureux. Je rougis en voyant l'extrême blancheur de sa main. Je puis bien dire à monsieur que de ma vie je ne verrai une main aussi blanche.

— « Du moins à la même place, » dit mon oncle Tobie.

Quoique ce fût la chose du monde la plus sérieuse pour le caporal, il ne put s'empêcher de sourire.

« La jeune béguine, continua-t-il, voyant que de me gratter avec deux doigts me faisait le plus grand bien, commença à me gratter avec trois, jusqu'à ce qu'enfin le quatrième doigt et puis le pouce vinrent se placer à côté des autres, et alors elle me gratta avec toute sa main. Je n'ose plus rien dire sur les mains depuis que monsieur m'a plaisanté; mais en vérité celle-là était plus douce que du satin.

— « Vante-la tant qu'il te plaira, Trim, dit mon oncle Tobie, je t'assure que je t'écoute avec le plus grand plaisir. » Le caporal remercia son maître; mais n'ayant rien de nouveau à dire sur la main de la *béguine*, il en vint à ses effets.

— « La belle *béguine*, dit le caporal, continua de me gratter avec toute sa main au-dessous du genou. Je craignis à la fin que son zèle ne vînt à la fatiguer. — *Bon Dieu!* dit-elle! *j'en ferai mille fois plus pour l'amour de*

Jésus-Christ. En disant cela, elle glissa sa main par-dessous la flanelle jusqu'au-dessus du genou, où j'avais senti aussi de la démangeaison : et là elle recommença à gratter.

« Je commençai alors à m'apercevoir tout de bon que je devenais amoureux.

« Comme elle continuait à gratter, je sentis l'amour qui, de dessous sa main, se répandait dans toutes les parties de mon corps.

« Plus elle grattait, plus ses grattemens étaient prolongés, et plus le feu s'allumait dans mes veines; jusqu'à ce qu'enfin deux ou trois grattemens ayant duré plus longtemps que les autres, mon amour se trouva à son comble. Je saisis sa main.... »

— « Eh bien! Trim, dit mon oncle Tobie, tu la portas à tes lèvres, et tu fis ta déclaration? . . . . »

Il importe peu de savoir si les amours de Trim se terminèrent précisément de la manière que mon oncle Tobie avait imaginé. Il suffit qu'on y trouve l'essence de tous les amours de roman qui aient jamais été écrits depuis le commencement du monde.

CHAPITRE CCXCVI.

La veuve Wadman change son plan d'attaque.

Aussitôt que le caporal eut fini l'histoire de ses amours, ou plutôt, dès que mon oncle Tobie l'eut finie pour lui, mistress Wadman sortit sans bruit de son arbre, rattacha sa coiffe, franchit la petite porte de communication, et s'avança lentement vers la guérite de mon oncle Tobie. La disposition d'esprit dans laquelle Trim avait dû mettre mon oncle Tobie, était une occasion trop favorable pour la laisser échapper. L'attaque avait été résolue d'après la circonstance; et mon oncle Tobie en avait encore aplani le chemin, en ordonnant au caporal d'emporter la pelle, la bêche, la pioche, les piquets, et tous les autres ustensiles de guerre, qui gisaient épars sur le terrain où avait été Dunkerque.

Au signal de mon oncle Tobie, le caporal avait marché; tout avait disparu.

Or, considérez, monsieur, quelle sottise c'est d'agir d'après un *plan*, soit en combattant, soit en écrivant, soit en faisant toute autre chose, et même des vers? Car si jamais *plan*, indépendamment de toutes les circonstances, a mérité d'être placé, en lettres d'or (au moins dans les archives des fous), ce fut certainement le *plan* d'attaque de la veuve Wadman contre mon oncle Tobie dans sa guérite, et par le moyen de ses *plans*. Mais le *plan* qui était attaché étant celui de Dunkerque, et Dunkerque ne présentant plus à l'esprit que des idées de repos et de paix, il en serait résulté un effet tout différent de celui que mistress Wadman voulait produire. D'ailleurs, le moyen qu'elle continuât sur le même pied qu'auparavant! Les petites manœuvres de ses doigts et de sa main dans son attaque de la guérite, avaient tellement été surpassées par celles des doigts et de la main de la belle *béguine* dans l'histoire de Trim, que, quoique les siennes lui eussent toujours réussi jusque-là, elles étaient devenues aussi insipides que manœuvres puissent être.

Oh! rapportez-vous-en aux femmes sur ce point. Mistress Wadman était à peine sortie de son arbre, que son génie se jouait déjà du nouveau tour qu'avaient pris les circonstances. Elle changea son plan d'attaque en un moment.

CHAPITRE CCXCVII.

Prends garde, oncle Tobie!

— « Je suis comme une folle, capitaine Shandy, dit mistress Wadman, en portant son mouchoir à son œil gauche, au moment qu'elle s'approchait de la guérite; une paille, un moucheron, je ne sais quoi m'est entré dans l'œil. Regardez, je vous prie; n'est-ce pas dans le blanc? »

En disant cela, mistress Wadman s'était glissée tout contre mon oncle Tobie, et s'était assise à côté de lui sur le coin du banc, pour lui donner la facilité de regarder dans son œil sans se lever. « Mais regardez donc, » dit-elle.

Honnête Tobie, tu regardais dans son œil dans toute la simplicité de ton cœur, et avec

l'innocence d'un enfant qui regarde dans une lanterne magique. Ce serait un péché de te causer le moindre mal.

Beaucoup de gens regardent dans l'œil d'une femme sans se faire prier : je n'ai rien à leur dire.

Mais mon oncle Tobie, madame, était plus réservé. Il aurait été à côté de vous, sur votre sopha, dans votre boudoir, depuis le mois de juin jusqu'au mois de janvier, ce qui comprend les mois les plus chauds et les plus froids de l'année, qu'il n'aurait pas été, au bout de ce temps, en état de dire si vous aviez les yeux noirs ou les yeux bleus.

La grande difficulté était donc d'engager mon oncle Tobie à y regarder.

Elle fut surmontée.

Et je vois là mon bon oncle Tobie, sa pipe à la main, dont les cendres s'échappent, regardant et regardant; puis se frottant les yeux, et regardant encore avec deux fois plus d'attention et de bonhomie que Galilée n'en a jamais mis à regarder les taches du soleil.

Le tout en vain. Par toutes les puissances qui animent nos organes, l'œil gauche de mistress Wadman brille en ce moment autant que son œil droit. Il n'y a ni paille, ni moucheron, ni poussière, ni fétu d'aucune espèce; il n'y a rien, mon cher oncle, il n'y a rien qu'un feu délicieux qui s'y glisse furtivement, et qui de là se répand dans toutes les parties de ton existence.

Prends garde, oncle Tobie! fuis le danger; éloigne-toi : si tu regardes un moment de plus dans l'œil de cette charmante veuve, tu es perdu!

CHAPITRE CCXCVIII.

Il n'y voit rien.

Un œil a cela de commun avec un canon, que ce n'est pas tant l'œil et le canon en eux-mêmes, que le jeu de l'œil et le jeu du canon, qui les met l'un et l'autre en état de produire de si grands effets. Je ne trouve pas la comparaison si mauvaise; d'autres gens de meilleur goût ne seront peut-être pas de mon avis : cependant, comme je l'ai faite et placée à la tête du présent chapitre autant pour l'usage que pour l'ornement, elle y restera; et tout ce que je désire en retour, c'est que vous vouliez bien vous la rappeler toutes les fois que je parlerai des yeux de la veuve Wadman.

— « Je vous proteste, madame, dit mon oncle Tobie, que je n'aperçois rien dans votre œil. »

— « Ce n'est donc pas dans le blanc? » dit mistress Wadman. Mon oncle Tobie regarda dans la prunelle de toute sa puissance.

Or, de tous les yeux qui jamais aient été créés depuis les vôtres, madame, jusqu'à ceux de Vénus, qui étaient certainement aussi fripons qu'il y en ait jamais eu, il n'y eut jamais d'œil aussi propre à ravir le repos de mon oncle Tobie, que l'œil dans lequel il regardait. Ne croyez pas, madame, que ce fût un œil coquet, ni éveillé, ni libertin; il n'était ni étincelant, ni pétulant, ni impérieux; ce n'était pas un de ces yeux qui annoncent de grandes prétentions, ou une grande exigence : un tel œil n'aurait pas eu d'empire sur une ame de la trempe de celle de mon oncle Tobie, formée de tout ce que la nature a de plus doux.

L'œil de mistress Wadman était rempli de doux propos et de douces réponses, parlant, non comme une trompette bruyante qui étonne l'oreille sans lui plaire, mais parlant au cœur; ou plutôt, formant je ne sais quels doux sons, semblables aux derniers accens d'un prédestiné; un œil qui semblait dire, *Comment pouvez-vous, capitaine Shandy, vivre ainsi sans consolation? sans un sein sur lequel vous puissiez reposer votre tête, et dans lequel vous puissiez déposer vos chagrins?*

C'était un œil...

Mais l'amour me gagnera moi-même, si j'en dis encore un mot.

C'était l'œil qu'il fallait à mon oncle Tobie.

CHAPITRE CCXCIX.

Un clou ne chasse pas l'autre.

Rien ne fait voir les caractères de mon père et de mon oncle Tobie sous un point de vue

plus plaisant que leurs différentes manières d'agir dans les mêmes accidens. J'appelle l'amour accident et non pas malheur, dans l'opinion où l'on sait que je suis qu'il rend toujours le cœur d'un homme meilleur. Grand Dieu! comment devait être le cœur de mon oncle Tobie quand il était amoureux, étant déjà si parfaitement bon quand il ne l'était pas?

Mon père, comme il paraît par quelques-uns des papiers qu'il a laissés, était très-sujet à cette passion avant son mariage. Mais c'était toujours avec une sorte d'impatience originale, et même un peu acide; et quand l'*accident* lui arrivait, au lieu de s'y soumettre en bon chrétien, il enrageait, se démenait, tapait des pieds, faisait le diable à quatre, et écrivait contre l'objet de sa passion la diatribe la plus amère dont il pût s'aviser.

J'en ai retrouvé une en vers, qui s'adresse à je ne sais quel œil qui avait troublé son repos pendant deux ou trois nuits. Dans le premier transport de son ressentiment, voici comme il commence:

Maudit œil, que l'enfer confonde!
Œil né pour le malheur du monde!
Qui mets les gens en pire état,
Que payen, turc ou renégat!....

En un mot, tout le temps que durait le paroxisme, mon père n'avait dans la bouche qu'injures, qu'imprécations, et presque des malédictions. Seulement il était trop impétueux pour suivre la méthode d'Ernulphe, pour suivre même sa réserve. Mon père, qui était de l'esprit le plus intolérant, ne se contentait pas de maudire sans exception tout ce qui sous le ciel pouvait entretenir ou exciter son amour: jamais il n'achevait sa litanie de malédictions sans se maudire lui-même à son tour, comme un des fous et des imbécilles les plus fieffés, disait-il, qui eût jamais été lâché dans le monde.

Mon oncle Tobie au contraire prit le tout comme un agneau; il s'assit tranquillement, et laissa le poison travailler dans ses veines sans résistance. Dans les douleurs les plus aiguës de sa blessure (comme au temps de celle qu'il avait reçue à l'aine), il ne lui échappa pas une expression chagrine ou de mécontentement; il ne s'en prit ni au ciel ni à la terre; il ne pensa ni ne parla mal de qui que ce soit. Pensif et solitaire, il s'assit, sa pipe à la bouche, les yeux fixés sur sa jambe boiteuse, poussant de temps à autre quelque soupir sentimental, qui, mêlé avec les bouffées de tabac, ne pouvait incommoder personne.

Je le répète, il prit le tout comme un agneau.

A la vérité, il commit d'abord une méprise. Le matin de cette même journée, il était monté à cheval avec mon père, pour tâcher de sauver un petit bois charmant, que le doyen et le chapitre de Shandy faisaient abattre pour en donner le profit aux *pauvres* (d'esprit, certainement, car l'argent en fut partagé entre le doyen et les chanoines). Ledit bois se trouvait en vue de la maison de mon oncle Tobie, et lui était du plus grand secours pour sa description de la bataille de Wynendale: aussi avait-il couru avec empressement pour le sauver.

Il avait été au grand trot, sur un cheval dur, avec une selle incommode. Bref, il était arrivé que la partie séreuse du sang avait pénétré entre cuir et chair, et avait causé un apostème aux pays bas de mon oncle Tobie. Lorsque ce clou (car c'en était un) commença à pousser, mon oncle Tobie, qui avait peu d'expérience en amour, se persuada que c'était un des symptômes et une des parties constituantes de sa passion; mais l'apostème venant à crever, et l'amour restant le même, mon oncle Tobie comprit bien que sa blessure n'était pas blessure superficielle, et qu'elle avait pénétré jusqu'à son cœur.

CHAPITRE CCC.

Confidence.

Le monde rougirait d'avoir un penchant vertueux. Mon oncle Tobie connaissait peu le monde; et, quand il s'aperçut qu'il était amoureux, il n'imagina pas devoir en faire plus de mystère que si la veuve Wadman l'avait blessé par mégarde avec son couteau.

Mais quand il aurait cru devoir taire ce secret à tout autre, accoutumé à regarder Trim comme un humble ami, et trouvant chaque jour de nouvelles raisons pour le traiter ainsi, cela n'aurait rien changé à la manière dont il lui confia l'affaire.

— « Je suis amoureux, caporal», dit mon oncle Tobie.

CHAPITRE CCCI.

Plan de campagne.

— « Amoureux! s'écria le caporal; monsieur se portait si bien il y a deux jours, quand je lui racontais l'histoire du roi de Bohême! — L'histoire du roi de Bohême! dit mon oncle Tobie.... (Il rêva quelque temps)... Qu'est devenue son histoire? »

— « Nous l'avons perdue, je ne sais comment, dit le caporal; mais alors monsieur n'était non plus amoureux que moi. — Cela me vint, dit mon oncle Tobie, lorsque tu me quittas avec la brouette et les outils. Je restai seul avec mistress Wadman. Le trait qu'elle m'a laissé est encore là, ajouta-t-il en montrant sa poitrine.

— « Eh bien! dit le caporal, il n'y a qu'à marcher. Monsieur sait bien qu'elle n'est pas plus en état de soutenir un siége que de voler. »

— « Mais comme nous sommes voisins, dit mon oncle Tobie, ne serait-il pas mieux que je l'informasse civilement... »

— « Si j'osais, dit le caporal, être d'un avis différent de monsieur! »

— « Parle librement, » dit avec bonté mon oncle Tobie.

— « Eh bien! dit le caporal, sauf le respect dû à monsieur, je tomberais brusquement sur elle comme un tonnerre, pour répondre à ses petites attaques traitresses; et ensuite je lui parlerais civilement. Car si elle s'aperçoit la première que monsieur est amoureux d'elle... — Dieu soit à son aide! dit mon oncle Tobie; en ce moment, Trim, elle ne s'en doute non plus que l'enfant qui n'est pas encore né. »

O mon oncle!

Il y avait déjà vingt-quatre heures que la veuve Wadman avait tout dit à Brigitte, sans omettre une seule circonstance; et en ce moment elles tenaient ensemble un petit conciliabule, touchant certains doutes, certains scrupules, relatifs à l'issue de l'affaire, et que le diable, qui ne dort jamais, avait fait naître dans l'esprit de la veuve, avant même qu'elle n'eût achevé son *Te Deum*.

— « Si je l'épouse, disait la veuve Wadman, j'ai bien peur, Brigitte, que le pauvre capitaine ne jouisse pas d'une bonne santé. Il a reçu une si terrible blessure à l'aine! »

— « Bon! madame, répliqua Brigitte; elle n'est pas si considérable que vous pensez. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je la crois bien guérie. »

— « Je voudrais en être sûre, dit la veuve Wadman; mais uniquement par rapport à lui. »

— « Si madame le désire, dit Brigitte, j'en saurai tout le détail avant qu'il soit huit jours; car, tandis que le capitaine lui rendra des soins, il est certain que monsieur Trim me fera sa cour; et c'est mon affaire, ajouta-t-elle, de le traiter de sorte qu'il ne me cache rien de tout ce que nous avons intérêt de savoir. »

Elles prirent donc ainsi leurs mesures; et mon oncle Tobie et le caporal prenaient les leurs de leur côté.

— « Maintenant, dit le caporal, en posant sa main gauche sur sa hanche, et animant son geste de la main droite, avec un air qui garantissait presque le succès, si monsieur veut me laisser faire, et me confier la conduite de l'attaque... »

— « De tout mon cœur, Trim, dit mon oncle Tobie. Et, comme je prévois que dans toute cette guerre tu me serviras d'aide-de-camp, voici déjà une *couronne* pour t'aider à arroser ton brevet. »

— « Eh bien! dit le caporal, faisant d'abord une révérence pour son brevet, il faut prendre dans le grand coffre les habits galonnés de monsieur; il faut raccommoder les manches de celui qui est bleu et or. Je retaperai à monsieur sa perruque *à la Ramillies*, et j'aurai un tailleur pour retourner ses culottes d'écarlate. »

— « J'aimerais mieux celles de pluche ronge, dit mon oncle Tobie. — Monsieur n'y pense pas, » dit le caporal.

CHAPITRE CCCII.

Il n'omet rien.

— « Tu mettras un peu de blanc d'Espagne à mon épée, et avec une brosse... — Que monsieur ne s'embarrasse de rien, » répliqua le caporal.

CHAPITRE CCCIII.

La toilette sera complète.

— « Je repasserai à neuf les denx rasoirs de monsieur; je rajusterai un peu mon bonnet de houssard, et je prendrai l'uniforme du pauvre lieutenant Lefèvre, que monsieur m'a ordonné de porter pour l'amour de lui; et, aussitôt que monsicur sera rasé, et qu'il aura pris sa chemise, son habit bleu et or, et ses culottes de fine écarlate; enfin quand sa toilette sera achevée et que tout sera prêt, nous marcherons fièrement, comme à l'attaque d'un bastion. Or, tandis que monsienr engagera le combat avec mistress Wadman dans le salon à droite, je livrerai bataille à Brigitte dans la cuisine à gauche; et, au moyen de cette disposition, je réponds à monsieur, dit le caporal, en faisant claquer ses doigts au-dessus de sa tête, je lui réponds de la victoire. »

— « Je désire que tout cela réussisse, dit mon oncle Tobie; mais je déclare, caporal, que j'aimerais mieux marcher à l'ennemi sur le revers d'une tranchée. »

— « Une femme est bien autre chose, dit le caporal. — Je le suppose ainsi, » dit mon oncle Tobie.

CHAPITRE CCCIV.

L'âne et le califourchon.

De tout ce que pouvait dire mon père, si quelque chose était capable de désoler mon oncle Tobie (surtout pendant la durée de ses amours), c'était l'usage continuel et perfide que faisait mon père d'une expression d'Hilarion l'ermite, lequel en parlant de ses jeûnes, de ses veilles, de ses flagellations, et de toutes les macérations pratiquées dans la religion, disait (quoique un peu plus gaiement, ce me semble, qu'il ne convenait à un ermite), qu'il employait tous ces moyens *pour empêcher son âne de regimber*; voulant dire: pour réprimer l'aiguillon de la chair.

Mon père était enchanté de cette expression, non pas seulement à cause de son laconisme, mais parce qu'elle ravalait les désirs et les appétits de la partie de nous-mêmes la plus grossière. Il adopta donc cette métaphore, et il s'en servit constamment pendant plusieurs années de sa vie. Il ne prononçait plus le mot *passions*, c'était toujours *âne* qu'il mettait à la place. Si bien que pendant tout le temps que sa manie dura, l'on pouvait dire qu'il était toujours à cheval sur son *âne* ou sur l'*âne* d'un autre.

Ici, messieurs, je vous prie d'observer la différence de l'*âne* de mon père à mon *dada*, ou, si vous voulez, à mon *califourchon*: le tout pour qu'il ne vous arrive jamais de les confondre dans votre esprit.

Mon *dada*, si vous l'avez un peu observé, n'est pas une méchante bête; il ne participe de l'*âne* en rien, non, messieurs, en rien. Mon *dada!* Eh! c'est celui de tout le monde; c'est la petite niaiserie du moment; c'est la folie du jour: un magot, un papillon, un pantin, le boulingrin de mon oncle Tobie. Mon *dada!* Eh! c'est celui que vous montez vous-même, madame, quand vous avez un moment d'humeur, de vapeurs, d'ennui de votre mari; en un mot, c'est l'animal le plus utile que je connaisse; et je ne sais pas ce que le monde deviendrait sans lui.

Mais l'*âne* de mon père, messieurs! mon-

tez-le, je vous prie, montez-le; de grâce, montez-le; ou plutôt, messieurs, ne le montez pas. C'est un animal concupiscent; et malheur à celui qui ne l'empêche pas de regimber.

CHAPITRE CCCV.

Coq-à-l'âne

Dès que mon père eut appris l'amour de mon oncle Tobie : — « Eh bien! mon cher Tobie, lui dit-il en le revoyant, comment va ton *âne?* »

Mon oncle Tobie, plus occupé de sa blessure que de la métaphore d'Hilarion, s'imagina que mon père, par une sollicitude toute fraternelle, lui demandait des nouvelles de son *aine*.

Une imagination préoccupée, vous le savez, messieurs, n'a pas moins de pouvoir sur le son des mots que sur la forme des choses; et un homme dans cette disposition, entend moins la chose qu'on lui dit que celle qui l'occupe.

Cependant la question étonna mon oncle Tobie, d'autant qu'il aperçut les coins des lèvres de ma mère à demi relevés, et tout son visage disposé au sourire. Le docteur Slop avait aussi je ne sais quoi de malin répandu sur sa physionomie. Enfin, mon père lui-même, en faisant cette question, n'avait point ce regard de l'amitié qui interroge la souffrance.

Un autre que mon oncle Tobie n'aurait pas répondu, ou aurait répondu avec embarras.

— « Mon *aine*, frère Shandy, répondit mon oncle Tobie, va beaucoup mieux. »

A ce mot, tout le monde éclata de rire, hors mon père, qui avait beaucoup espéré de son *âne*, et qui, fâché de la méprise de mon oncle Tobie, aurait bien voulu revenir à la charge. Mais mon pauvre oncle Tobie avait l'air si déconcerté, si embarrassé, que si vous eussiez été là, madame, avec le cœur que je vous connais, vous seriez venue à son secours. C'est ce que fit ma mère.

— « Tout le monde, dit ma mère, assure que vous êtes amoureux, frère Tobie; et nous espérons que cela est vrai.

— « Je suis amoureux, ma sœur, répliqua mon oncle Tobie; et plus même, je crois, qu'on ne l'est communément. — Ouais! dit mon père. — Et depuis quand le savez-vous, » dit ma mère?

— « Depuis que mon clou a percé, » dit mon oncle Tobie. Cette réponse mit mon père de bonne humeur; et il entreprit encore une fois mon pauvre oncle Tobie.

CHAPITRE CCCVI.

Les deux amours.

— « Les anciens, dit mon père, ont reconnu, frère Tobie, deux sortes d'amour, très-distinctes l'une de l'autre, suivant la partie du corps où elles prennent naissance, la cervelle ou le foie. Ainsi, quand un homme devient amoureux, il doit considérer où est le siége du mal. »

— « Et qu'importe, frère Shandy, répliqua mon oncle Tobie, qu'importe d'où l'amour vienne, quand on ne veut que se marier, aimer sa femme, et lui faire quelques enfans? »

— « Quelques enfans! s'écria mon père, en sautant de sa chaise les yeux fixés sur ma mère, et passant brusquement entre son fauteuil et celui du docteur Slop. Quelques enfans! » s'écria mon père, en répétant les mots de mon oncle Tobie, et continuant à se promener avec agitation.

— « Ce n'est pas, frère Tobie, dit mon père en revenant à lui, et se rasseyant derrière le fauteuil de mon oncle Tobie, ce n'est pas que je fusse fâché de t'en voir une vingtaine; au contraire, j'en serais charmé; et j'aimerais chacun d'eux, Tobie, autant que si j'étais son père. »

Mon oncle Tobie passa sa main derrière sa chaise, sans être aperçu, pour serrer celle de mon père.

Mon père prit la main de mon oncle Tobie.

— « Bien plus, mon cher frère, continua

mon père, formé comme tu l'es de tout ce qu'il y a de plus doux dans la nature humaine, ayant si peu de ses aspérités, c'est une pitié que la terre ne soit pas toute peuplée d'habitans qui te ressemblent. Et si j'étais monarque d'Asie, ajouta mon père, en s'échauffant pour ce nouveau projet, je t'obligerais (pourvu que la chose ne fût pas au-dessus de tes forces, et ne desséchât pas trop promptement ton humide radical, pourvu enfin que cet exercice ne fit aucun tort à ton imagination ni à ta mémoire, ce qui arrive quand on s'y livre inconsidérément), oui, frère Tobie, je te procurerais les plus belles femmes de mon empire, et je t'obligerais, *nolens et volens*, de me faire un sujet tous les mois. »

— « Tous les mois, » dit ma mère, en prenant une prise de tabac.

— « Je ne voudrais pas, dit mon oncle Tobie, faire un enfant, *nolens et volens*, ce qui signifie, je crois, que je le voulusse ou non, pour plaire au plus grand prince de la terre. »

— « J'avoue, dit mon père, qu'il y aurait de ma part un peu de cruauté à t'y contraindre. Mais c'est une supposition que j'ai faite, frère Tobie, pour te montrer que ce n'est pas sur ton projet de faire des enfans (en cas que tu en sois capable), mais sur les systèmes que tu as sur l'amour et le mariage, que je veux te redresser. »

— « Mais, dit Yorick, il y a beaucoup de raison et de bon sens dans l'opinion que le capitaine Shandy se forme de l'amour; et dans les heures perdues de ma vie, dont je rendrai compte un jour, j'ai lu beaucoup de poëtes et de rhéteurs, desquels je n'aurais jamais pu en extraire autant. »

— « Je voudrais, Yorick, dit mon père, que vous eussiez lu Platon : il vous aurait appris qu'il y a deux amours. — Je sais, dit Yorick, qu'il y avait deux religions parmi les anciens, l'une pour le peuple, et l'autre pour les savans. Mais je pense qu'un seul amour pouvait suffire aux uns et aux autres. — Point du tout, dit mon père, et par les mêmes raisons; car de ces deux amours, suivant le commentaire de Ficinus sur Vélasius, l'un est spirituel, l'autre est matériel.

« Le premier et le plus ancien n'a point eu de mère, et n'a rien à démêler avec Vénus : le second est engendré de Jupiter et de Dioné. »

— « De grâce, frère, dit mon oncle Tobie, qu'est-ce qu'un homme qui croit en Dieu a besoin de tout cela? » Mon père ne s'arrêta point à lui répondre, de crainte de perdre le fil de son discours.

« Ce dernier, continua-t-il, participe entièrement de la nature de Vénus.

« Le premier est la chaîne d'or qui lie le ciel à la terre; c'est lui qui nous excite à l'amour héroïque, lequel renferme et fait naître le désir de la philosophie et de la vérité : le second excite seulement le désir. »

— « Je crois, dit mon oncle Tobie, que la procréation des enfans est bien aussi utile au monde, que la découverte des moyens de déterminer les longitudes en mer. »

— « Il est certain, dit ma mère, que l'amour entretient la paix dans le monde. »

— « Et qu'il la détruit dans les familles! » s'écria mon père.

— « C'est lui qui peuple la terre, » dit ma mère.

— « Et qui dépeuple le ciel, » dit mon père.

— « C'est la virginité, dit Slop d'un air triomphant, qui peuple le paradis. »

— « Propos de nonne, » répliqua mon père.

CHAPITRE CCCVII.

Chacun va se coucher.

Mon père, dans toutes ses disputes, avait un genre d'escarmouche si tranchant, si aigre, si peu ménagé, poussant à droite, sabrant à gauche, et tombant sur tout le monde indistinctement, que s'il y avait vingt personnes dans un cercle, en moins d'une demi-heure il était sûr de les avoir toutes contre lui : ce qui ne contribuait pas peu à le laisser ainsi sans alliés, c'est que s'il y avait un poste tout-à-fait *intenable*, c'est là qu'il allait se jeter. Mais il faut lui rendre justice : une fois qu'il y était établi, il s'y défendait si vaillam-

ment, que tout brave et galant homme ne l'en voyait chasser qu'avec peine.

Aussi Yorick, en l'attaquant, ce qui lui arrivait souvent, se gardait bien d'employer toute sa force.

Mais la remarque du docteur Slop sur les vierges, à la fin du dernier chapitre, avait rangé Yorick du côté de mon père; et il commençait à désoler le pauvre docteur par l'énumération de tous les couvens de la chrétienté, quand le caporal Trim entra dans la salle, et raconta à mon oncle Tobie que ses culottes d'écarlate ne pourraient servir, comme ils l'avaient projeté, pour l'attaque de la veuve Wadman, attendu que le tailleur, en les décousant, s'était aperçu qu'elles avaient déjà été retournées.

— « Eh bien! qu'il les retourne encore, dit brusquement mon père, car on les retournera encore plus d'une fois avant que l'affaire soit finie. — Elles n'en valent pas la façon, dit le caporal. — Alors frère, dit mon père, il faut nécessairement que vous en commandiez d'autres. Car, quoique je sache, continua-t-il, en s'adressant à la compagnie, que la veuve Wadman aime mon frère Tobie depuis long-temps, et qu'elle a mis en usage toute l'adresse et tous les artifices d'une femme pour s'en faire aimer, maintenant qu'elle l'a enrôlé, sa passion n'est plus aussi vive. »

« Elle a obtenu ce qu'elle voulait. »

« Sous ce rapport, continua mon père, sous ce rapport, auquel je suis persuadé que Platon n'a jamais pensé, vous voyez que l'amour est moins un sentiment qu'un état, une condition, et qu'on s'y engage à peu près, dirait mon frère Tobie, comme dans un régiment. Or, dès qu'un homme est agrégé à un corps, soit qu'il aime le service ou non, il se comporte comme s'il l'aimait, et cherche partout à se montrer homme de courage. »

Cette hypothèse, comme toutes celles de mon père, était assez plausible; et mon oncle Tobie n'avait qu'une seule objection à y faire. Trim se tenait prêt à le seconder; mais mon père n'avait pas encore tiré sa conclusion.

« C'est pourquoi, continua mon père, reprenant sa supposition, quoique tout le monde sache que mistress Wadman et mon frère Tobie se plaisent l'un à l'autre, et se conviennent réciproquement, quoique je ne connaisse dans la nature aucun obstacle qui puisse empêcher les violons de jouer dès ce soir, je répondrais que ce ne sera pas d'un an que leurs instrumens se mettront à l'unisson. »

— « Je crains que nous n'ayons mal pris nos mesures, » dit mon oncle Tobie, en regardant Trim, comme pour lui demander son avis.

— « Je gagerais, dit Trim, mon bonnet de houssard. (Son bonnet de houssard, comme je vous l'ai dit, était son enjeu ordinaire; mais ayant été rajusté et presque remis à neuf pour l'attaque projetée, l'enjeu devenait plus important.) Je gagerais, avec la permission de monsieur, mon bonnet de houssard contre un schelling... si j'osais, continua Trim, faisant une révérence, gager contre monsieur. »

— « Il n'y a point de mal à cela, dit mon père; car, en disant que tu gagerais ton bonnet, tout ce que tu entends par-là, c'est que tu crois... Qu'est-ce que tu crois? »

— « Je crois que la veuve Wadman, sauf le respect dû à monsieur, n'est pas en état de tenir dix jours. »

— « Et où diantre, s'écria Slop, d'un air goguenard, où diantre, l'ami, as-tu si bien appris à connaître les femmes? »

— « Dans mes amours avec une religieuse, dit Trim. — Ce n'était qu'une *béguine*, » dit mon oncle Tobie.

Le docteur Slop était trop en colère pour écouter cette distinction; et mon père profitant de l'occasion pour tomber sur les religieuses d'estoc et de taille, en les traitant de folles, le docteur Slop ne put y tenir. Mon oncle Tobie avait encore quelques mesures à prendre pour ses culottes, et Yorick pour la seconde partie de son prochain sermon : toute la compagnie se sépara. Et, comme il restait une demi-heure avant le temps de se mettre au lit, mon père, qui était demeuré seul, demanda une plume, de l'encre et du papier, et se mit à écrire pour mon oncle Tobie l'instruction suivante en forme de lettre :

Mon cher frère Tobie,

Ce que je vais te dire a rapport à la nature des femmes, et à la manière de leur faire l'amour. Et peut-être est-il heureux pour toi (quoiqu'il ne le soit pas autant pour moi) que l'occasion se soit offerte, et que je me sois trouvé capable de t'écrire quelques instructions sur ce sujet.

Si c'eût été le bon plaisir de celui qui distribue nos lots, et qu'il t'eût départi plus de connaissances qu'à moi, j'aurais été charmé que tu te fusses assis à ma place, et que cette plume fût entre tes mains; mais, puisque c'est à moi à t'instruire, et que madame Shandy est là auprès de moi, se disposant à se mettre au lit, je vais jeter ensemble et sans ordre sur le papier des idées et des préceptes concernant le mariage, tels qu'ils me viendront à l'esprit, et que je croirai qu'ils pourront être d'usage pour toi; voulant en cela te donner un gage de mon amitié, et ne doutant pas, mon cher Tobie, de la reconnaissance avec laquelle tu le recevras.

En premier lieu, à l'égard de ce qui concerne la religion dans cette affaire (quoique le feu qui me monte au visage me fasse apercevoir que je rougis en te parlant sur ce sujet; quoique je sache, en dépit de ta modestie qui nous le laisserait ignorer, que tu ne négliges aucune de ses pieuses pratiques), il en est une cependant que je voudrais te recommander d'une manière plus particulière, pour que tu ne l'oubliasses point, du moins pendant tout le temps que dureront tes amours. Cette pratique, frère Tobie, c'est de ne jamais te présenter chez celle qui est l'objet de tes poursuites, soit le matin, soit le soir, sans te recommander auparavant à la protection du Dieu tout-puissant, pour qu'il te préserve de tout malheur.

Tu te raseras la tête et tu la laveras tous les quatre ou cinq jours, et même plus souvent, si tu le peux, de peur qu'en ôtant ta perruque dans un moment de distraction, elle ne distinguo combien de tes cheveux sont tombés sous la main du temps, et combien sous celle de Trim.

Il faut, autant que tu le pourras, éloigner de son imagination toute idée de tête chauve.

Mets-toi bien dans l'esprit, Tobie, et suis cette maxime comme sûre :

Toutes les femmes sont timides. Et il est heureux qu'elles le soient; autrement, qui voudrait avoir affaire avec elles?

Que tes culottes ne soient ni trop étroites ni trop larges, et ne ressemblent pas à ces grandes culottes de nos ancêtres.

Un juste *medium* prévient tous les commentaires.

Quelque chose que tu aies à dire, soit que tu aies peu ou beaucoup à parler, modère toujours le son de ta voix. Le silence et tout ce qui en approche grave dans la mémoire les mystères de la nuit. C'est pourquoi, si tu peux l'éviter, ne laisse jamais tomber la pelle ni les pincettes.

Dans tes conversations avec elle, évite toute plaisanterie et toute raillerie; et, autant que tu pourras, ne lui laisse lire aucun livre jovial. Il y a quelques traités de dévotion que tu peux lui permettre (quoique j'aimasse mieux qu'elle ne les lût point), mais ne souffre pas qu'elle lise Rabelais, Scarron, ou Don Quichotte.

Tous ces livres excitent le rire; et tu sais, cher Tobie, que rien n'est plus sérieux que les fins du mariage.

Attache toujours une épingle à ton jabot avant d'entrer chez elle.

Si elle te permet de t'asseoir sur le même sopha, et qu'elle te donne la facilité de poser ta main sur la sienne, résiste à cette tentation. Tu ne saurais toucher sa main, sans que la température de la tienne lui fasse deviner ce qui se passe en toi. Laisse-la toujours dans l'indécision sur ce point et sur beaucoup d'autres. En te conduisant ainsi, tu auras au moins sa curiosité pour toi; et si ta belle n'est pas encore entièrement soumise, et que ton *âne* continue à regimber (ce qui est fort probable), tu te feras tirer quelques onces de sang au-dessous des oreilles, suivant les anciens Scythes, qui guérissaient par ce moyen les appétits les plus désordonnés de nos sens.

Avicenne est d'avis que l'on se frotte ensuite avec de l'extrait d'ellébore, après les évacuations et purgations convenables : et je penserais assez comme lui. Mais surtout

ne mange que peu ou point de bouc ni de cerf; et abstiens-toi soigneusement, c'est-à-dire autant que tu le pourras, de paons, de grues, de foulques, de plongeons et de poules d'eau.

Pour ta boisson, je n'ai pas besoin de te dire que ce doit être une infusion de verveine et d'herbe hanéa, de laquelle Élien rapporte des effets surprenans. Mais si ton estomac en souffrait, tu devrais en discontinuer l'usage, et vivre de concombres, de melons, de pourpier et de laitue.

Il ne se présente pas pour le moment autre chose à te dire.

A moins que la guerre venant à se déclarer...

Ainsi, mon cher Tobie, je désire que tout aille pour le mieux;

Et je suis ton affectionné frère,

Gauthier Shandy.

CHAPITRE CCCVIII.

Les trous de serrure.

A l'heure même où mon père écrivait son instruction fraternelle, mon oncle Tobie et le caporal de leur côté disposaient tout pour l'attaque. Comme ils avaient renoncé à faire retourner les culottes d'écarlate, au moins pour le moment, rien ne pouvait les engager à remettre leur visite plus tard qu'au lendemain matin. La résolution fut prise en conséquence, et le départ fixé à onze heures.

— « Allons, ma chère, dit mon père à ma mère, il convient qu'en bon frère et en bonne sœur, nous nous rendions chez mon frère Tobie, pour protéger et favoriser son attaque. »

Il y avait déjà quelque temps que le caporal et lui étaient habillés, quand mon père et ma mère arrivèrent; et l'horloge venant à sonner onze heures, c'était le moment de se mettre en marche. Mon père n'eut que le temps de glisser sa lettre d'instruction dans la poche d'habit de mon oncle Tobie, et il se joignit à ma mère pour lui souhaiter un heureux succès.

— « Je voudrais, dit ma mère, les voir par le trou de la serrure, mais uniquement par curiosité. »

— « Appelez chaque chose par son nom, dit mon père; et regardez ensuite par le trou de la serrure tant qu'il vous plaira. »

CHAPITRE CCCIX.

Jugement téméraire.

Je prends à témoin toutes les puissances du temps et du hasard qui sans cesse nous arrêtent dans notre carrière, que mon esprit était à bout, et que je ne savais comment poursuivre l'histoire des amours de mon oncle Tobie, lorsque ma mère, *par curiosité*, disait-elle (mon père lui soupçonnait un autre motif), désira pouvoir les regarder par le trou de la serrure.

— « Appelez chaque chose par son nom, dit mon père; et regardez ensuite par le trou de la serrure tant qu'il vous plaira. »

C'était uniquement la fermentation de cette humeur un peu acide, qui entrait dans le tempérament de mon père, et de laquelle j'ai souvent parlé, qui donna lieu à une pareille insinuation de sa part. Cependant, comme il était naturellement franc et généreux, et toujours ouvert à la conviction, il eut à peine lâché le dernier mot de cette réplique peu obligeante, que sa conscience lui en fit un reproche.

Ma mère avait en ce moment son bras gauche conjugalement passé dans le bras droit de mon père, de telle sorte que sa main appuyait sur la sienne. Elle leva les doigts et les laissa retomber. On aurait pu difficilement prononcer si c'était là un coup ou une caresse; le casuiste le plus habile aurait été bien embarrassé à décider si ce geste signifiait un reproche ou un aveu. Mon père qui était rempli de sensibilité de la tête aux pieds, n'y vit que l'expression d'une femme timide et faussement accusée. Les reproches de sa conscience redoublèrent; il détourna la tête. Ma mère pensa que son corps allait suivre, et que son projet était

de reprendre le chemin de sa maison : aussitôt, en croisant sa jambe droite par dessus sa gauche qui ne bougea pas, elle se trouva en face de mon père qui, en ramenant sa tête, rencontra subitement les yeux de ma mère.

Nouvelle confusion !

Tout détruisait le premier soupçon qu'il avait formé. Tout augmentait ses remords. Un cristal mince, bleu, calme et brillant, sans tache, sans eau, et tellement tranquille qu'on aurait pu apercevoir jusqu'au fond la moindre expression de désir, s'il en eût existé chez ma mère; mais il n'y en avait pas le plus léger vestige. Et je ne sais comment il arrive que moi, son fils, formé de son sang, je me trouve si enclin à la bagatelle, surtout vers les équinoxes de printemps et d'automne.

Ma mère, madame, n'était telle en aucune saison de l'année, ni par nature, ni par éducation, ni par imitation.

Un sang doux et sage circulait dans ses veines, en tout temps, le jour et la nuit, dans les occasions même les plus critiques. Son imagination calme et paisible n'était point échauffée par ces pratiques ascétiques, par ces lectures mystiques qui, n'ayant aucun sens en elles-mêmes, forcent l'esprit à se replier dans la nature pour leur en trouver un. Et quant à mon père, il était si loin de chercher à enflammer ses idées là-dessus, que son plus grand soin était d'éloigner de sa tête toute image ou propos de ce genre.

Au reste, la nature avait fait tous les frais de la sagesse de ma mère, et rendu superflues les précautions de mon père. Et mon père le savait! et mon père n'en continuait pas moins ses précautions! et moi, Tristram Shandy, me voilà assis en gilet brun et en pantoufles jaunes, sans perruque ni bonnet, ce douze août mil sept cent soixante-six, accomplissant une de ses prédictions les plus tragi-comiques; savoir que je ne penserais ni n'agirais en rien comme les autres enfans des hommes.

La méprise de mon père vint de ce qu'il attaqua le motif de ma mère, au lieu de l'action elle-même; car certainement les trous de serrures ne sont pas destinés à servir de lorgnettes; et en considérant l'action de ma mère comme tendant à nier une vérité reconnue, et à faire qu'un trou de serrure ne fût pas un trou de serrure, l'action alors était une violation de la nature des choses, et comme telle assez criminelle.

C'est pourquoi, n'en déplaise aux prédicateurs, les trous de serrure sont l'occasion de plus de péchés, je dis même de péchés énormes, que tous les autres trous du monde.

C'est ce qui me ramène aux amours de mon oncle Tobie.

CHAPITRE CCCX.

Perruque de mon oncle Tobie.

Quoique le caporal eût tenu parole en retapant de son mieux la grande perruque *à la Ramillies* de mon oncle Tobie, il avait eu trop peu de temps, et tous ses soins n'avaient produit qu'un effet assez mince. Cette fameuse perruque avait passé plusieurs années aplatie dans le fond d'une vieille armoire; et comme les mauvais plis ne s'effacent pas aisément, et que l'usage des bouts de chandelle n'est pas toujours sûr, l'entreprise du caporal n'était pas une chose aussi facile qu'on pourrait le croire. Il s'employait pourtant de son mieux; il pommadait, il crépait, il retapait, puis se reculait d'un air joyeux, et les deux bras tendus vers la perruque, comme pour l'engager à prendre un meilleur air. Mais le tout en vain: elle frisait en dépit du caporal, partout où le caporal ne voulait pas qu'elle frisât; et quand une boucle ou deux auraient pu l'embellir, chaque cheveu s'aplatissait comme s'il eût été trempé dans l'eau bouillante.

La déesse du *spleen* elle-même n'aurait pu la voir sans sourire.

Telle était la perruque de mon oncle Tobie, ou plutôt telle elle aurait paru sur tout autre front que le sien. Mais le front de mon oncle Tobie était le siége aimable de la douceur et de la bonté; et ce charme se répandait sur tout ce qui l'environnait. D'ailleurs,

monsieur, la nature avait dans toute sa personne tracé le mot *gentilhomme* en si beaux caractères, que jusqu'à son chapeau bordé en vieux point d'Espagne tout terni, et surmonté d'une large cocarde de taffetas fripé; ce chapeau, dis-je, qui en lui-même ne valait pas quatre sous, acquérait de l'importance, dès qu'il était sur la tête de mon oncle Tobie. On eût dit qu'une fée elle-même l'avait composé de sa main, pour mieux aller à l'air de son visage.

Rien n'aurait mieux prouvé ce que j'avance, que l'habit bleu et or de mon oncle Tobie, si, à quelques égards, la proportion n'était pas nécessaire à la grâce; mais depuis quinze ou seize ans qu'il était fait, depuis que l'inactivité de mon oncle Tobie (dont les promenades étaient presque bornées à son boulingrin) avait doublé son embonpoint, son habit bleu et or était devenu si misérablement étroit, que ce n'était qu'avec la plus grande peine que le caporal avait pu l'y faire entrer; et le raccommodage des manches n'avait servi de rien : il était cependant galonné en plein, et sur toutes les coutures, et devant et derrière, comme au temps du roi Guillaume; et, pour finir la description, il jetait tant d'éclat au soleil, il avait un air si métallique et si guerrier, que si le projet de mon oncle Tobie eût été d'attaquer la veuve en armure, il aurait pu lui-même s'y méprendre.

Quant aux culottes d'écarlate, on sait que le tailleur les avait décousues et les avait abandonnées. On aurait pu à la rigueur s'en accommoder, mais c'était assez que le soir d'auparavant on les eût déclarées incapables de servir; et, comme il n'y avait point d'alternative dans la garderobe de mon oncle Tobie, mon oncle Tobie sortit en culottes de pluche rouge.

Le caporal avait endossé l'uniforme du pauvre Lefèvre. Il avait retroussé ses cheveux sous son bonnet de houssard, lequel, comme on sait, avait été remis presque à neuf. Il suivait son maître à trois pas de distance. Sa chemise, renflée à son jabot et autour de ses poignets, annonçait l'orgueil de son ancienne profession; et son bâton, suspendu par un petit cordon de cuir noir, dont les deux bouts renoués ensemble finissaient par un gland, se balançait au-dessous de son poignet gauche. Mon oncle Tobie portait sa canne comme une hallebarde.

« Vraiment, dit mon père en lui-même, ils ont assez bon air. »

CHAPITRE CCCXI.

Il tremble.

Mon oncle Tobie retourna la tête plus de dix fois pour voir si le caporal se tenait prêt à le soutenir; et autant de fois le caporal fit un petit moulinet de son bâton, non pas d'un air avantageux, mais avec l'accent le plus doux du plus respectueux encouragement, comme pour dire à son maître : *ne craignez rien.*

Son maître se mourait de peur.

Il ne savait pas distinguer, ainsi que mon père le lui avait reproché, le bon côté d'une femme de son mauvais côté. Aussi n'avait-il jamais été à son aise auprès d'aucune d'elles, sauf dans les momens d'affliction. Car alors sa pitié était extrême; et le chevalier le plus courtois de la chevalerie errante n'aurait pas fait plus de chemin que mon oncle Tobie, tout boiteux qu'il était, pour essuyer une larme de l'œil d'une femme. Et cependant, excepté l'occasion où mistress Wadman avait abusé de sa bonne foi, il n'avait jamais osé arrêter ses regards sur l'œil d'aucune femme.

Il disait souvent à mon père, dans l'admirable simplicité de son cœur, que fixer une femme, c'était presque (sinon tout-à-fait) la même chose que de lui tenir un propos obscène.

— « Et quand cela serait! » disait mon père.

CHAPITRE CCCXII.

Il hésite.

— « Elle ne peut pas, caporal, dit mon oncle Tobie, faisant halte quand ils furent à

vingt pas de la porte de mistress Wadman, elle ne peut pas s'en offenser. »

— « Non plus, dit le caporal, que la veuve du Juif à Lisbonne ne s'offensa de la visite de mon frère Thomas. »

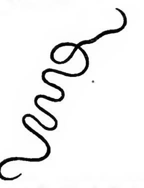
— « Et comment la prit-elle? » dit mon oncle Tobie, se retournant vers le caporal.

— « Monsienr connait, répliqua le caporal, les malheurs de Tom; mais ceci n'y a aucun rapport, sinon que le pauvre Tom n'avait pas épousé la veuve; on si Dieu eût permis qu'après leur mariage ils n'eussent mis dans leurs saucisses que de la chair de porc, le malheureux n'aurait pas été enlevé dans son lit et traîné à l'inquisition. — C'est nne épouvantable chose que l'inquisition, ajouta le caporal; quand une fois un pauvre homme y est renfermé, monsieur sait bien que c'est pour sa vie. »

— « Hélas! oui, dit mon oncle Tobie d'un air rêveur, et les yeux fixés sur la porte de la veuve Wadman. »

— « Et qu'y a-t-il d'aussi affreux qu'une éternelle prison? Qu'y a-t-il d'aussi doux que la liberté? — Rien au monde, Trim, » dit mon oncle Tobie toujours d'un air rêveur. »

— « Tant qu'un homme est libre, » s'écria le caporal..... Et en même temps il fit avec son bâton le moulinet par dessus sa tête, à peu près en cette manière:



Un million de syllogismes les plus subtils de mon père n'en aurait pas dit davantage en faveur du célibat.

Mon oncle Tobie jeta un regard pensif vers sa chaumière et son boulingrin.

Le caporal, avec sa baguette, avait imprudemment évoqué l'esprit de calcul: il se dépêcha de le conjurer, en poursuivant son histoire en manière d'*exorcisme*, lequel ne se trouve dans aucun rituel que je connaisse.

CHAPITRE CCCXIII.

Amours de Tom et de la Juive.

« La place de Tom lui valait de l'argent, et lui donnait peu de besogne. Le climat de Lisbonne est chaud. C'est ce qui lui donna la fantaisie de se marier. »

« Or, il arriva vers ce temps-là qu'un Juif, qui vendait des saucisses dans la même rue où Tom demeurait, tomba malade d'une rétention d'urine, et mourut. Sa veuve resta en possession d'une boutique bien achalandée; et, comme à Lisbonne, ainsi qu'ailleurs, chacun est pour soi, Tom pensa qu'il n'y aurait point de mal d'aller se présenter à la veuve, pour lui offrir d'aider à continuer son commerce. »

« Tom, en conséquence, se décida à l'aller trouver. Il pensa d'abord comment il se ferait annoncer chez elle. La manière la plus simple était de feindre d'y aller acheter une aune de saucisses: ce fut celle qu'il choisit. Et voici comme il raisonnait:

« Si je snis mal reçu, il ne m'en coûtera jamais qu'une aune de saucisses, et le malheur n'est pas grand. Si au contraire les choses tournent bien, je puis gagner, non seulement une aune, mais une boutique entière de saucisses, et une femme par dessus le marché. »

« Toute la maison, du plus grand jusqu'au plus petit, souhaita à Tom un heureux succès, et il partit. Sauf le respect dû à monsieur, je m'imagine le voir en veste et culottes de basin, le chapeau sur l'oreille, marchant légèrement dans la rue, agitant sa canne en l'air, souriant et abordant d'un air gai tous ceux qu'il rencontrait. Mais, hélas! Tom, tu ne souris plus; tu ne souriras plus, s'écria le caporal en détournant la tête, les yeux fixés à terre, comme s'il eût apostrophé son frère au fond de son cachot. »

— « Pauvre garçon ! » dit mon oncle Tobie, d'un air touché.

— « Je puis bien dire à monsieur, dit le caporal, que c'était le meilleur garçon, et le plus honnête qu'on eût jamais vu. »

— « Il te ressemblait donc, Trim ! » répliqua vivement mon oncle Tobie.

Le caporal rougit jusqu'au bout des doigts. L'embarras de l'homme modeste qui s'entend louer, la reconnaissance d'un serviteur affectionné que son maître exalte, la douleur d'un frère sensible au souvenir d'un frère malheureux, tout cela se peignit à la fois sur le visage du caporal, et les larmes coulèrent le long de ses joues.

Ce spectacle émut mon oncle Tobie. Il prit le caporal par son habit, qui avait été celui de Lefèvre, et s'appuya sur lui, en apparence pour soulager sa jambe boiteuse, mais réellement pour donner au caporal une nouvelle marque de bonté. Il resta en silence une minute et demie; ensuite il retira sa main, et le caporal s'inclinant, reprit l'histoire de son frère Tom et de la veuve du Juif.

CHAPITRE CCCXIV.

La négresse.

« Lorsque Tom arriva à la boutique, il n'y trouva qu'une pauvre négresse, occupée à chasser les mouches avec une touffe de plumes blanches qu'elle avait attachées au bout d'un bâton. Mais, tout en les chassant, elle prenait garde de les blesser. « Touchant tableau ! s'écria mon oncle Tobie : la malheureuse avait beaucoup souffert; et elle avait appris à compatir. »

— « C'était, sauf le respect dû à monsieur, une excellente créature aussi bien qu'une excellente ouvrière. Il y a, continua Trim, dans l'histoire de cette pauvre malheureuse, des circonstances qui attendriraient un cœur de roche ; et dans quelqu'une de nos soirées d'hiver, quand monsieur sera disposé à les entendre, je les raconterai à monsieur, avec le reste de l'histoire de Tom, dont elles font partie. »

— « Ne l'oublie donc pas, Trim, » dit mon oncle Tobie.

— « Mais, monsieur, dit le caporal, avec un air de doute, un nègre a-t-il une ame ? »

— « Je suis peu versé, caporal, dit mon oncle Tobie, dans les choses de cette nature. Mais je suppose que Dieu n'aurait pas voulu laisser un nègre sans ame, plutôt que toi ou que moi. »

— « Ce serait une affreuse injustice, » dit le caporal.

— « Assurément, » dit mon oncle Tobie.

— « Pourquoi donc, oserais-je demander à monsieur, traite-t-on plus mal une servante noire qu'une blanche ? »

— « Je ne puis t'en donner aucune raison, » dit mon oncle Tobie.

— « C'est sans doute qu'elle n'a point d'amis, dit le caporal en secouant la tête, ni personne pour prendre sa défense. »

— « Trim, dit mon oncle Tobie, c'est là ce qui devrait lui assurer, ainsi qu'à ses frères, notre protection. C'est le hasard de la guerre qui les a mis en notre pouvoir, qui a placé la verge dans nos mains. Où elle sera ensuite, le ciel le sait ; mais en quelques mains qu'elle tombe, Trim, le brave homme n'en usera pas d'une manière barbare. »

— « Le ciel l'en préserve ! » dit le caporal.

— « *Amen*, » répondit mon oncle Tobie, en posant la main sur son cœur.

Le caporal reprit son histoire pour la continuer, mais avec une espèce d'embarras, dont le lecteur ne devine peut-être pas la cause.

Par toutes ces transitions soudaines, et la plupart touchantes, dont le caporal avait entremêlé son récit, il avait perdu la clé sur laquelle il l'avait commencé. Son projet avait été de distraire son maître, et son maître s'attendrissait. Deux fois il toussa, deux fois il essaya de se remettre sans pouvoir y parvenir : enfin il rappela ses esprits, replaça sa main gauche sur sa hanche, le coude relevé en arc d'un air vainqueur ; et conservant la liberté de son bras droit, pour aider son débit par ses gestes, il se rapprocha autant qu'il put du ton qu'il avait perdu. Et, dans cette attitude, il continua son histoire.

CHAPITRE CCCXV.

Les saucisses.

« Tom, qui n'avait rien à démêler avec la négresse, passa dans la chambre qui était au-delà de la boutique pour parler à la veuve du Juif, de son amour. . . . et de son aune de saucisses. C'était, comme je l'ai dit à monsieur, un garçon honnête et de joyeuse humeur, et il portait ce caractère écrit sur toute sa personne. Il prit donc une chaise; il se plaça près d'elle et contre la table, et s'assit sans plus de cérémonie, mais avec la plus grande politesse. »

« Pour un galant, c'est la plus sotte chose du monde, s'il m'est permis de le dire à monsieur, que de débuter auprès d'une femme qui fait des saucisses. En effet, quelle fleurette lui conter? Tom débuta gravement, en demandant d'abord à la veuve comment se faisaient les saucisses, quelle espèce de viande, quelles herbes, quelles épices y entraient. Ensuite, d'un ton un peu plus gai, avec quels boyaux, si les plus gros étaient les meilleurs, s'ils ne crevaient jamais, etc.? Ayant seulement l'attention de rester plutôt en arrière que de trop s'avancer, et de ne rien risquer sans être à peu près assuré du succès. »

— « C'est pour avoir négligé cette précaution, Trim, dit mon oncle Tobie en s'appuyant sur l'épaule du caporal, que le comte de la Motte perdit la bataille de Wynendale. Il s'avança imprudemment dans le bois; et sans cela Lille ne serait pas tombé dans nos mains, non plus que Gand et Bruges, qui suivirent son exemple. L'année était si avancée, continua mon oncle Tobie, et la saison devint si mauvaise, que si les choses n'avaient pas tourné comme elles firent, nos troupes auraient péri en pleine campagne. »

— « Mais, dit Trim, ne serait-ce pas que les batailles, ainsi que les mariages, sont écrites dans le ciel? »

Mon oncle Tobie rêva.

Sa religion l'engageait à dire d'une façon; sa haute idée de l'art militaire le poussait à dire d'une autre. Ne pouvant les accorder ensemble, mon oncle Tobie préféra de ne rien dire; et le caporal acheva son histoire.

« Tom, s'apercevant qu'il gagnait un peu de terrain, et que tout ce qu'il avait dit sur les saucisses avait été bien reçu de la belle, se hasarda à lui offrir de l'aider un peu. D'abord il prit l'entonnoir, et le tint pendant que la veuve avec son pouce faisait entrer la viande dans le boyau; ensuite il coupa des attaches de longueur convenable, et les tint dans sa main pendant qu'elle les prenait une à une; après cela il les mit dans la bouche de la veuve, où elle pouvait les prendre selon le besoin; enfin, peu à peu il en vint à lier les saucisses à son tour, tandis que la veuve en tenait le bout dans ses dents.

« Or, monsieur saura qu'une veuve tâche toujours de choisir son second mari entièrement différent du premier. Si bien que l'affaire était d'à-moitié réglée dans l'esprit de la Juive, avant que Tom eût parlé de rien.

« Elle feignit pourtant de vouloir se défendre, et se saisit d'une saucisse, mais Tom à l'instant se saisit d'une autre....

« Monsieur comprend bien que la veuve ne fut pas la plus forte.

« Elle signa la capitulation, Tom la ratifia, et l'affaire fut finie. »

CHAPITRE CCCXVI.

Contre-marche.

— « Toutes les femmes, continua Trim, en commentant son histoire, depuis la première jusqu'à la dernière, aiment la plaisanterie. La difficulté est de savoir celle qui leur convient; et, pour le connaître, il n'y a d'autre moyen que de faire quelques essais; de même qu'avec une pièce d'artillerie on élève ou on rabaisse la culasse, jusqu'à ce qu'on donne dans le blanc. »

— « Je goûte cette comparaison, dit mon oncle Tobie, encore plus que la chose même. »

— « Parce que monsieur, dit le caporal, aime mieux la gloire que le plaisir. »

— « J'espère, Trim, répondit mon oncle Tobie, que j'aime l'humanité au-dessus de

tont; et, comme la science des armes tend évidemment au bonheur et au repos des hommes, et que la branche surtout de cet art, dans laquelle nous nous sommes exercés ensemble au boulingrin, n'a pour but que d'arrêter les entreprises de l'ambition, et de retrancher la vie et la fortune du plus faible, contre l'invasion et le pillage du plus fort, toutes les fois que le tambour se fera entendre, je me flatte, caporal, que l'un et l'autre nous aimons trop l'humanité et nos frères, pour ne pas nous armer et voler à leur secours. »

En disant ces mots mon oncle Tobie se retourna, et marcha fièrement comme à la tête de sa compagnie. Et le fidèle caporal portait son bâton à l'épaule et frappait de la main sur le pan de son habit pour marcher en seconde ligne derrière son maître, le long de l'avenue qui les ramenait chez eux. »

— « Que diantre se passe-t-il dans leurs deux caboches? s'écria mon père à ma mère. Sur ma parole, ils assiégent mistress Wadman en forme; et ils font le tour de sa maison pour marquer la ligne de circonvallation. »

— « J'ose dire, » répliqua ma mère...

Mais un moment, mon cher monsieur. Ce que ma mère osa dire, ce que mon père osa lui répondre, enfin leurs demandes, leurs réponses et leurs répliques, seront certainement lues, relues, discutées, commentées, paraphrasées par la postérité, mais dans un chapitre à part. Je dis: *par la postérité*, et je le répète. Qu'a fait mon livre pour ne pas surnager sur l'abîme des temps avec l'*Éloge de la Folie*, le *Conte du Tonneau*, et tant d'autres?

Mais pourquoi jeter de si loin les yeux sur l'avenir? Ah! fermons-les bien plutôt. Le temps vole et détruit tout. Chacune des lettres que je trace me dit avec quelle rapidité la vie suit ma plume. Nos journées et nos heures (plus précieuses, ma chère Jenny, que ces rubis qui brillent à ton cou) s'envolent sur nos têtes comme ces nuages légers que chasse l'aquilon et qui ne reviennent plus. Tout disparaît, tout se détruit. Ces cheveux que tu prends soin d'arranger sur ton front;..... regarde,.... ils blanchissent sous ta main. Et chaque baiser que je te donne en te quittant, chaque absence qui le suit, est le prélude de cette séparation éternelle qui nous attend bientôt.

Ciel! ô ciel! prends pitié de ma Jenny, prends pitié de celui qui l'aime.

CHAPITRE CCCXVII.

Le qu'en dira-t-on.

Mais que pensera le monde de cette exclamation? tout ce qu'il voudra.

CHAPITRE CCCXVIII.

L'attente.

Ma mère, toujours le bras gauche passé dans le bras droit de mon père, était arrivée avec lui jusqu'à l'angle fatal de la vieille muraille du jardin, où le docteur Slop devait un jour être renversé par Obadiah monté sur un cheval de carrosse; lequel angle était directement en face de la maison de mistress Wadman. Là, mon père jetant un coup d'œil par derrière, aperçut mon oncle Tobie et le caporal qui n'étaient plus qu'à dix pas de la porte. Il se retourna aussitôt.

« Arrêtons-nous un moment, dit mon père; et voyons un peu de quel air mon frère Tobie et son valet Trim feront leur première entrée. Cela ne nous retardera pas d'une minute. — Quand ce serait de dix! dit ma mère. Non pas d'une demi-minute, » dit mon père.

C'était précisément l'instant où le caporal entamait l'histoire de son frère Tom et de la veuve du Juif. L'histoire commença, continua; elle eut des épisodes, on revint sur ses pas, on continua, on poursuivit; l'histoire ne finissait pas: le lecteur l'a trouvée bien longue.

Le ciel ait pitié de mon père! il jura cinquante fois; chaque attitude nouvelle le désespérait. Il donna le bâton du caporal, et ses moulinets, et toutes ses gentillesses, à

autant de diables qu'il en crut de disposés à accepter le cadeau.

Quand l'issue des événemens pareils à ceux qui tenaient mon père dans l'attente reste ainsi suspendue dans les mains des destinées, l'esprit a, par bonheur, trois espèces de situations à parcourir, sans quoi il lui serait impossible de tenir jusqu'au bout.

Le premier moment est donné à la *curiosité*, le second à justifier cette curiosité ; quant aux troisième, quatrième, cinquième *et cætera*, jusqu'au jour du jugement, ils sont de l'empire du *point d'honneur*.

Je sais que beaucoup de moralistes mettent le tout sur le compte de la *patience*. Mais cette vertu a, ce me semble, un département suffisant, et dans lequel elle peut s'exercer, sans venir usurper le peu de places démantelées que l'*honneur* a conservées sur la terre.

Mon père, à l'aide de ces trois auxiliaires, attendit du mieux qu'il put la fin de l'histoire de Trim. Il tint bon pendant le panégyrique que mon oncle Tobie débita sur la profession des armes dans le chapitre d'après ; mais voyant ensuite qu'au lieu de marcher vers la maison de madame Wadman, tous deux, après s'être retournés, reprenaient le chemin diamétralement opposé, et confondaient ainsi son attente, pour le coup mon père ne put y tenir, et il éclata brusquement, en vertu de cette disposition d'humeur acidule, qui, dans certaines occasions, distinguait entièrement son caractère de celui des autres hommes.

CHAPITRE CCCXIX.

Le premier dimanche du mois.

— « *Que diantre se passe-t-il dans leurs caboches?* » s'écria mon père.

— « *J'ose dire,* répondit ma mère, qu'ils font des fortifications. »

— « Quoi ! sur le terrain de mistress Wadman ! » s'écria mon père en reculant d'un pas.

— « Je suppose que non, » dit ma mère.

— « Je voudrais, dit mon père en élevant la voix, que la science des fortifications fût à tous les diables, avec toutes leurs *fadaises* de sapes, de mines, de blindes, de gabions, de cunettes, et de fausses brayes. »

— « Ce sont des *fadaises*, » dit ma mère.

Or ma mère, tolérante (comme je voudrais que le fussent certains personnages du clergé, m'en eût-il coûté mon gilet brun et mes pantoufles jaunes), ma mère, dis-je, était toujours de l'avis de mon père, quoique la plupart du temps elle n'en comprît pas un mot, et qu'elle n'eût pas la première idée du sens des mots et des termes de l'art, sur lesquels il faisait rouler l'opinion ou le système du moment. Elle se contentait d'accomplir à la lettre les promesses que son parrain et sa marraine avaient faites pour elle, mais rien de plus. Elle se serait servi d'un mot ou d'un verbe pendant vingt ans, et l'aurait employé dans tous ses temps et dans tous ses modes, sans s'embarrasser le moins du monde d'en demander la signification.

J'ai déjà dit que cette insouciance désolait mon père ; c'était pour lui une source éternelle de chagrins ; la contradiction la plus opiniâtre lui aurait été moins sensible. C'était ce qui tordait le cou à leurs meilleurs dialogues dès la première phrase. Ma mère ne connaissait rien aux *cunettes* ni aux *fausses brayes* : elle fut de l'avis de mon père.

— « Ce sont des *fadaises*, » dit ma mère.

— « Oh ! surtout les *cunettes*, » s'écria mon père. Il crut avoir dit un bon mot. Il jouit de son triomphe et poursuivit.

« Non que ce soit, à proprement parler, le terrain de la veuve Wadman, dit mon père, en se reprenant un peu ; car elle n'en a que l'usufruit. »

— « Cela fait une grande différence, » dit ma mère.

— « Aux yeux des sots, » répliqua mon père.

— « A moins qu'il ne leur arrive d'avoir des enfans, » dit ma mère.

— « Mais auparavant, dit mon père, il faut qu'elle persuade à mon frère Tobie de lui en faire. »

— « Sans doute, monsieur Shandy, » dit ma mère.

— « Si elle y parvient, dit mon père, que le ciel ait pitié d'eux ! »

— « *Amen!* dit ma mère *piano*. »

— « *Amen!* s'écria mon père *fortissimò*. »

— « *Amen*, » répéta ma mère; mais avec une cadence, un soupir, un accent de pitié, qui pénétra jusqu'au cœur de mon père, et ramollit toutes ses fibres. Il prit son almanach;... mais, avant qu'il l'eût ouvert, la procession d'Yorick, venant à sortir de l'église, éclaircit une partie de ses doutes; et ma mère acheva de les lever, en lui disant que c'était le premier dimanche du mois. Il remit son almanach dans sa poche.

Le premier lord de la trésorerie, occupé à trouver des moyens et des expédiens, ne serait pas rentré chez lui d'un air plus embarrassé.

CHAPITRE CCCXX.

Reprenons haleine.

Après un chapitre comme celui qu'on vient de voir, et surtout après la manière dont il finit, il faut nécessairement insérer quatre ou cinq pages de matières hétérogènes, pour maintenir une juste balance entre la sagesse et la folie. Sans cette précaution, un livre ne vivrait pas au delà de l'année. Mais une digression lourde et traînante n'est pas ce qu'il faut. Il vaudrait autant aller son grand chemin. Une digression, dans une circonstance comme celle-ci, doit être légère, enjouée, et sur un sujet qui le soit aussi. Ce n'est pas tout, il faut que le *califourchon* et celui qui le monte, ne s'y montrent qu'à la dérobée.

La difficulté est de trouver des agens convenables à la nature de ce service. *L'imagination* est capricieuse; *l'esprit* ne veut pas être recherché; quoique la *plaisanterie* soit une bonne fille, elle ne vient pas toujours quand on l'appelle.

Il semblerait que la meilleure façon pour un auteur fût de dire ses prières; mais si elles ne servent qu'à lui rappeler ses infirmités et ses défauts, tant de corps que d'esprit, il se trouvera plus bête après que devant (quoique meilleur, religiensement parlant).

Quant à moi, il n'y a pas un moyen sous le ciel, du genre physique ou du genre moral, qui ne me soit venu à l'esprit, et dont je n'aie essayé. Quelquefois m'adressant à mon ame, et disputant avec elle sur les moyens d'étendre ses facultés,

Je ne les augmentais pas d'une ligne.

Alors, changeant de système, j'ai essayé ce que pourraient faire sur le corps la tempérance, la sobriété et la chasteté. Elles sont bonnes en elles-mêmes, disais-je; elles sont bonnes dans le sens absolu et dans le sens relatif; elles sont bonnes pour la santé, bonnes pour le bonheur dans ce monde-ci et dans l'autre.

Enfin, elles sont bonnes pour tout, . . . excepté pour ce qui me manque. Là, elles ne servent à rien qu'à laisser l'esprit comme elles l'ont trouvé. Quant aux vertus théologales, *la foi et l'espérance* pourraient peut-être donner un peu de verve; mais pour cette vertu fade qu'on appelle *charité*, elle vous ôte ce que ses sœurs vous avaient donné.

Dans les occasions ordinaires, je n'ai rien trouvé qui m'ait mieux réussi que la méthode dont je vais vous faire part.

Certainement, si la logique n'est pas une science frivole, et si je ne suis pas aveuglé par mon amour-propre, certainement, dis-je, il y a quelque chose en moi qui tient du vrai génie; et ce qui me le persuade, c'est de voir combien je suis étranger à la jalousie et à l'envie : ce symptôme ne saurait être équivoque. Jamais je n'ai fait une découverte que j'aie cru propre à perfectionner l'art d'écrire, que je ne me sois empressé de la publier, désirant sincèrement que tout le monde pût écrire aussi bien que moi.

C'est ce qu'on fera, quand on voudra s'y donner aussi peu de peine.

CHAPITRE CCCXXI.

Demandez à ma blanchisseuse.

Je dis donc que dans les occasions ordinaires, c'est-à-dire, quand je me trouve stupide, que mes idées s'enfantent pesamment, et se débrouillent avec peine, ou que je me

trouve, je ne sais comment, dans une veine de licence et de libertinage, et que je fais de vains efforts pour en sortir; dans tous ces cas et autres semblables, je ne dispute pas un moment avec ma plume. Si une prise de tabac, si un tour ou deux par la chambre ne me suffisent pas, je prends mon rasoir, j'en essaie le tranchant sur la paume de ma main, je me savonne le menton, et, sans plus de cérémonie, je me fais la barbe; et si par malheur je laisse un poil, j'ai soin du moins que ce n'en soit pas un blanc. Cela fait, je passe ma chemise, je change d'habit, je mets ma perruque, je prends ma bague de topaze; en un mot, je m'habille de la tête aux pieds.

Or, il faut que le diable s'en mêle, si je n'y gagne rien. Car considérez, monsieur, que tout le monde voulant être présent quand on le rase (quoiqu'il n'y ait aucune règle sans exception), et personne ne voulant se raser sans miroir, crainte d'accident, cette situation, comme toute autre, laisse nécessairement des impressions particulières sur le cerveau.

Oui, je le maintiens. Les idées d'un homme dont la barbe est forte deviennent sept fois plus nettes et plus fraîches sous le rasoir; et si cet homme pouvait, sans inconvénient, se raser du matin au soir, ses idées parviendraient au plus haut degré du sublime. Je ne sais comment Homère a pu si bien écrire avec une barbe de capucin; mais comme son talent contredit mon système, je ne veux pas m'y arrêter, et je retourne à ma toilette.

Louis de Sorbonne dit que la toilette n'est qu'*une affaire de corps*; mais il se trompe. L'ame et le corps ne sauraient se séparer; un homme ne saurait s'habiller, sans que ses idées se portent sur son habillement; et, s'il se met en gentilhomme, ses idées s'ennoblissent, de sorte qu'il n'a qu'à prendre la plume et se peindre dans son style.

Ainsi, messieurs, quand vous voudrez savoir si ce que j'écris peut se lire, et si rien n'a sali ma plume, voyez le mémoire de ma blanchisseuse : c'est comme si vous lisiez mon livre. Il y a un certain mois où je suis en état de prouver que j'ai sali trente et une chemises. On ne saurait pousser la propreté plus loin. Eh bien! j'ai été plus maudit, plus vexé, plus critiqué, pour ce que j'ai écrit dans ce mois-là, que pour tout ce que j'ai écrit dans le reste de l'année.

Mais je n'avais pas montré à ces messieurs les mémoires de ma blanchisseuse.

CHAPITRE CCCXXII.

Les critiques.

Au reste, ne prenez pas ceci pour une digression; je ne fais encore que m'y préparer, en attendant le trois cent vingt-troisième chapitre; et je puis employer celui-ci à ce qu'il me plaira. Voyons, j'ai vingt sujets pour un : je pourrais écrire mon chapitre des *boutonnières*, ou mon chapitre des *fi*, qui doit le suivre immédiatement, ou mon chapitre des *nœuds*, sous le bon plaisir du clergé; mais tout cela pourrait mal tourner pour moi. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de suivre la méthode de quelques savans, et de me faire à moi-même des objections contre ce que j'ai écrit; quoique je déclare d'avance que je ne sais pas plus que mes pantoufles comment y répondre.

Oh! que de critiques vont pleuvoir sur mon livre! « C'est une satire enragée, dira quelqu'un, aussi noire que l'encre dont l'auteur se sert, et digne en tout de Thersite. C'est un libelle atroce, et tous les blanchissages et savonnages du monde n'y font rien. D'ailleurs, plus le drôle est déguenillé, plus les sarcasmes viennent en foule au bout de sa plume. »

A cela je n'ai qu'une réponse prête, au moins pour le moment. C'est que l'archevêque de Bénévent composa son indécent roman de Galathée en habit violet, veste et culottes violettes; ce qui prouve que l'habit ne fait pas tout.

— « Mais, dit le critique, vous ne pouvez pas nier que la recette du rasoir que vous indiquez n'ait un grand défaut, le manque d'universalité. La loi invariable de la nature rend ce secret inutile à toute une moitié du genre humain. »

Tout ce que je puis dire là-dessus, c'est

que les écrivains femelles, Anglaises et Françaises, feront bien d'aller sans barbe.

Quant aux Espagnoles, elles iront comme elles voudront.

CHAPITRE CCCXXIII.

Elle est faite.

Le voici donc ce trois cent vingt-troisième chapitre! que produira-t-il? Rien qu'une triste réflexion sur la vitesse avec laquelle nos plaisirs nous échappent en ce monde.

Car, à l'égard de ma digression, je déclare à la face du ciel qu'elle est faite.

Revenons à mon oncle Tobie.

CHAPITRE CCCXXIV.

Il frappe à la porte.

Quand mon oncle Tobie et le caporal furent arrivés au bout de l'avenue, ils s'aperçurent qu'ils tournaient le dos à la maison de la veuve; ils firent volte-face, et marchèrent droit à la porte de mistress Wadman.

— « Monsieur peut m'en croire et marcher en assurance, dit le caporal, qui porta la main à son bonnet, en passant devant son maître pour aller frapper à la porte. » Mon oncle Tobie, démentant en ce moment sa manière invariable de traiter son fidèle domestique, ne lui répondit rien. La vérité était qu'il n'avait pas encore bien rédigé toutes ses idées. Il aurait désiré une autre conférence avec Trim. Et tandis que le caporal montait les trois marches qui étaient devant la porte, mon oncle Tobie cracha deux fois. A chaque fois le caporal s'arrêta par une sorte d'instinct; il resta une minute, le marteau de la porte suspendu dans sa main: il hésitait sans savoir pourquoi.

Cependant Brigitte, morfondue à force d'attendre, faisait sentinelle en dedans, le pouce et le premier doigt appuyé sur le loquet.

Mistress Wadman, assise derrière le rideau de sa fenêtre, retenait son souffle, et guettait leur approche. On lisait dans ses yeux le présage de sa défaite.

— « Trim! » dit mon oncle Tobie. Mais, comme il ouvrait la bouche, la minute expira, et Trim laissa tomber le marteau.

Mon oncle Tobie, voyant qu'il ne pouvait plus reculer, se mit à siffler son lillaburello.

CHAPITRE CCCXXV.

On ouvre.

Brigitte avait, comme nous l'avons dit, le premier doigt et le pouce sur le loquet; et le caporal ne fut pas obligé de frapper aussi long-temps que votre tailleur, mylord, que vous faites peut-être souvent attendre. Mais je pouvais ne pas aller chercher ma comparaison si loin; car, *je soussigné*, reconnais devoir à mon tailleur au moins une guinée, et je m'étonne souvent de la patience du maraud. Ceci au reste n'intéresse personne. Mais il faut convenir que c'est une cruelle chose que d'être endetté. Il semble que ce soit une fatalité pour le trésor de quelques pauvres diables, au moins de ceux de notre famille. L'économie ne parvient point à relier leurs coffres avec ses cercles de fer.

Quant à moi, je suis sûr qu'il n'y a aucun prince, prélat, pape, ni potentat, petit ou grand, qui désire plus que moi dans son cœur de remplir fidèlement ses engagemens, ou qui prenne plus de moyens pour y parvenir. Je ne donne jamais plus d'une demi-guinée; je ne me promène point en bottes, de crainte de les user: je n'achète pas un cure-dent, et je ne dépense pas un schelling par an en tabatières; et quant aux six mois que je passe à la campagne, j'y mène un si petit train, que Jean-Jacques, avec toute sa modération, ne saurait atteindre à ma parcimonie; car je n'ai ni homme, ni garçon, ni cheval, ni vache, ni chien, ni chat, ni rien qui mange ou qui boive. Je ne me permets qu'une pauvre et chétive vestale, seulement pour entretenir mon feu; et la pau-

vre fille est en vérité aussi sobre que je puisse le désirer.

Mais si, d'après cela, vous me croyez philosophe, je ne donnerais pas, mes bonnes gens, une obole de votre jugement.

La vraie philosophie, messieurs..... Mais ce n'est pas le moment d'en raisonner. Voilà mon oncle Tobie qui finit de siffler son lillaburello ; souffrez que j'entre avec lui chez mistress Wadman.

CHAPITRE CCCXXVI.

CHAPITRE CCCXXVII.

CHAPITRE CCCXXVIII.

Vous l'allez voir.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

— « Je vais vous le montrer, madame, » dit mon oncle Tobie.

Mistress Wadman rougit, regarda vers la porte, pâlit, rougit encore légèrement, puis reprit son teint naturel, et finit par rougir plus fort que jamais. Ce que je traduis ainsi pour l'amour du lecteur :

Bon Dieu, je n'y regarderai pas!
Que dirait le monde, si j'y regardais?
Je m'évanouirai si j'y regarde.
Je voudrais pouvoir y regarder;
Il ne saurait y avoir de péché à regarder.
J'y regarderai.

Tandis que l'imagination de mistress Wadman travaillait ainsi, mon oncle Tobie s'était levé du sopha, et avait été ouvrir la porte à l'autre bout de la salle, pour donner ses ordres à Trim dans le passage.

« . . . .
. . . . — Je crois, dit mon oncle Tobie, qu'elle est dans le grenier. — Je l'y ai vue encore ce matin, répondit Trim. — Eh bien! Trim, cours-y promptement, dit mon oncle Tobie, et rapporte-la-moi dans la salle. — Bon Dieu! dit le caporal. »

Le caporal était loin d'approuver un tel ordre, et ne le remplit pas moins avec joie. Il n'était pas maître de son approbation, il l'était de son obéissance. Il mit son bonnet sur sa tête, et partit aussi vite que son genou put le permettre : mon oncle Tobie rentra dans la salle, et fut se rasseoir sur le sopha.

— « Vous mettrez le doigt dessus, dit mon oncle Tobie. — Sainte Vierge! je n'y toucherai pas, » dit en elle-même mistress Wadman.

Ceci demande une nouvelle traduction, et nous montre à combien d'erreurs les mots nous induisent. Il faut toujours remonter à leur source pour les entendre.

Or, pour éclaircir le brouillard qui règne sur les trois dernières pages, j'ai besoin d'être moi-même aussi clair qu'il me sera possible.

Frottez-vous le front par trois fois, mes bons amis; toussez, crachez, mouchez-vous; bon! éternnez, mes enfans; à merveille, Dieu vous bénisse!

Maintenant, aidez-moi si vous le pouvez.

CHAPITRE CCCXXIX.

La revue.

Comme il y a cinquante motifs différens, tant de l'ordre civil que de l'ordre religieux, pour lesquels une femme peut prendre un mari, elle commence par les considérer et les peser soigneusement tous ensemble; ensuite elle les distingue, les sépare, et cherche à démêler dans son esprit lequel de tous ces motifs est le sien. Ensuite, par propos, enquêtes, raisonnemens, inductions, elle cherche à s'assurer si elle a choisi le bon. Enfin, elle essaie, elle éprouve, elle veut voir si elle ne s'est pas trompée.

L'allégorie de Slawkenbergius sur ce sujet, au rommencement de sa troisième décade, est si originale, et mon respect pour les dames est si profond, que jamais je n'oserai la leur dire; et c'est dommage, car elles en riraient.

Elle arrête le premier âne, dit Slawkenbergius, et le tient par le licou, de crainte qu'il ne lui échappe; puis elle plonge sa main jusqu'au fond du panier pour y chercher... et quoi? Ma foi, dit Slawkenbergius, ce n'est pas le moyen de l'apprendre que de m'interrompre.

— Je n'ai rien, ma bonne dame, dit l'âne; je porte des bouteilles vides.

— Et moi de vieilles guenilles, dit le second.

— Ta charge vaut un peu mieux, dit-elle au troisième: tu portes des pantoufles et de vieilles culottes.

Elle passe ainsi en revue le quatrième, le cinquième âne, et tout le reste de la file l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé celui qui porte ce qu'elle cherche. Alors elle renverse le panier, étale la marchandise, regarde, l'examine, la mesure, l'étend, la mouille, la sèche, la tourne, la retourne, et puis l'emporte.

Mais, pour l'amour de Dieu, quelle marchandise?

Toutes les puissances de la terre, répond Slawkenbergius, ne me feraient pas dire mon secret.

CHAPITRE CCCXXX.

Prestige du démon.

Nous vivons dans un monde où tout est énigme et mystère; ainsi nous y sommes accoutumés. Autrement, il semblerait étrange que la nature, qui fait chaque chose si conforme à sa destination, qui ne se trompe jamais ou presque jamais, à moins qu'elle n'ait le projet de s'amuser, qui dispose si bien les formes et les propriétés de la matière qu'elle emploie, soit qu'elle en veuille faire une charrue, un vilebrequin ou une perruque; qui modèle chaque créature, fût-ce un oison, de manière qu'il ne lui manque rien; il semblerait étrange, dis-je, que cette nature, si habile en toute autre chose, ne fît que des balourdises quand il s'agit d'une affaire aussi simple que celle d'assortir un homme et une femme.

Cela viendrait-il du choix de l'argile qui se gâte souvent au feu? d'où il résulte qu'un homme a trop d'un côté ce qui lui manque de l'autre, et pèche par trop ou par trop peu de chaleur. Cette grande ouvrière donnerait-elle trop peu d'attention à ces petits détails platoniques de la moitié de l'espèce pour laquelle elle a fabriqué l'autre? Peut-

être aussi que souvent elle ne sait pas quelle espèce de mari on lui demande. Mais laissons ces hypothèses ; nous en raisonnerons après souper.

Il suffit que l'observation en elle-même, et les raisonnemens auxquels elle donne lieu, loin de rien expliquer, ne servent qu'à tout embrouiller.

En effet, à considérer attentivement mon oncle Tobie, y avait-il jamais eu quelqu'un mieux taillé pour le mariage? La nature l'avait pétri de son argile la plus pure et la plus douce; elle avait rempli ses vaisseaux de lait; elle avait animé ses poumons du souffle le plus épuré; tout en lui était bon, humain, généreux. La vérité et la confiance habitaient dans son cœur, dont toutes les avenues étaient une communication toujours ouverte, toujours active des services les plus obligeans, des bienfaits les plus tendres. Enfin la nature, en le comblant de ses dons, n'avait point oublié pour quelles fins le mariage était institué. En conséquence.. . . . . .

. . . .

. . . .

Et la blessure de mon oncle Tobie n'avait point annulé la donation.

Cependant ce dernier article avait je ne sais quoi de louche et d'apocryphe. Or, le diable qui, comme on sait, est l'ennemi de la foi, avait élevé à ce sujet quelques scrupules dans l'esprit de mistress Wadman; et d'un autre côté (en vrai diable qu'il était), il avait changé aux yeux de la veuve les autres vertus de mon oncle Tobie en bouteilles vides, en vieilles guenilles, en pantoufles et en vieilles culottes.

CHAPITRE CCCXXXI.

Ne t'en fie qu'à toi seul.

Mistress Brigitte avait engagé tout le petit fonds d'honneur que peut avoir une soubrette, qu'elle saurait tout le détail de l'affaire avant qu'il fût huit jours ; et elle se fondait sur une supposition qui était en soi très-probable. « Trim, avait-elle dit, ne manquera pas de me faire sa cour, tandis que le capitaine fera la sienne à madame; et je le traiterai de sorte qu'il me dira tout. »

L'amitié a deux vêtemens : l'un de dessus et l'autre de dessous. Brigitte servait les intérêts de sa maîtresse avec l'un, et faisait la chose qui lui plaisait le plus avec l'autre. Le diable lui-même n'aurait pas eu plus beau jeu qu'elle à s'assurer de la blessure de mon oncle Tobie.

Pour mistress Wadman, elle n'avait qu'un moyen, mais il était sûr. De sorte que (sans rejeter l'offre de Brigitte, ni mépriser ses talens), elle se détermina à jouer son jeu elle-même.

Elle n'avait pas besoin de tout son talent. Un enfant aurait trompé mon oncle Tobie au jeu. Il connaissait à peine les cartes, et laissait voir son jeu tant qu'on voulait. Le pauvre homme vint se livrer lui-même à la veuve en se plaçant sur son sopha, mais tellement sans défense et sans défiance, qu'un cœur généreux aurait rougi d'en abuser.

Mais quittons la métaphore.

CHAPITRE CCCXXXII.

Marie.

Ma foi, quittons l'histoire aussi, s'il vous plaît; car quoique j'aie eu la plus grande hâte d'arriver à cet endroit de mon ouvrage, quoique je l'aie annoncé et que je le regarde encore comme le morceau le plus exquis que j'ai à donner au public, maintenant que m'y voilà, je voudrais que quelqu'un prît la plume et achevât l'histoire à ma place. Je vois toutes les difficultés qui se présentent, et je sens la faiblesse de mon talent.

J'ai pourtant une petite ressource. C'est que l'on m'a tiré cette semaine vingt-quatre onces de sang, à cause d'une fièvre terrible dont j'ai été attaqué en commençant ce chapitre, de sorte qu'il me reste quelques espérances que ma cervelle se trouvant plus dégagée, mes vaisseaux moins tendus... Dans tous les cas, une invocation ne saurait nuire. Je m'abandonne donc entièrement à celui

que j'invoque ; c'est à lui à m'inspirer ou à m'injecter ce qu'il croira de meilleur.

INVOCATION.

Aimable et doux génie, qui conduisis jadis la plume de mon ami Cervantes ! toi qui te glissais par sa jalousie, et qui, par ta présence, changeais en un beau jour le crépuscule de sa retraite ! toi qui versais le nectar des Dieux à ce charmant auteur qu'ils avaient animé de leur esprit ! toi enfin qui le couvris de tes ailes pendant qu'il traçait le portrait de Sancho et de son aventureux maître, et qui veillas constamment pour le défendre contre la pauvreté et les autres misères de cette vie ! écoute-moi, je t'en conjure ! regarde, vois ces culottes, ce sont les seules que je possède ; et cette déchirure me fut faite à Lyon par un âne.

Vois mes chemises, en quel état elles sont ! une partie en est restée en Lombardie ; je n'en ai rapporté que les débris ; je n'en avais que six, et une maudite blanchisseuse de Milan m'en a rogné cinq ; elle croyait avoir ses raisons, à la bonne heure.

Cependant, malgré ces accidens, malgré un fourreau de pistolet qui me fut volé à Sienne, malgré deux œufs que l'on m'a fait payer cinq *paules*, l'un à Raddicossini, et l'autre à Capoue, je ne trouve pas qu'un voyage de France et d'Italie soit une chose aussi effrayante que beaucoup de gens voudraient le persuader. Il y a par-ci par-là un peu de mal, mais ce n'est pas trop acheter le plaisir de parcourir ces campagnes riantes, que la nature semble étaler devant vous pour le plaisir de vos yeux. Il est ridicule de penser que l'on vous présentera pour rien des voitures, que l'on expose à être brisées par vous et pour vous. Ce sont les deux sous que vous donnez à cet homme qui graisse vos roues, qui le mettent en état d'avoir du beurre sur son pain. Nous sommes en vérité trop exigeans. Eh quoi ! pour trente ou quarante sous que l'on vous demandera de trop pour votre souper et votre lit, votre philosophie sera déconcertée ! Qu'est-ce donc qu'un schelling et quelques sous ! Payez, pour l'amour de Dieu et pour le vôtre ; payez, et payez les deux mains ouvertes, plutôt que de laisser le mécontentement s'asseoir sur le front de votre belle hôtesse et de ses demoiselles, qui se tiendront d'un air affligé sur la porte de l'auberge au moment de votre départ. D'ailleurs, mon cher monsieur, le baiser fraternel que chacune d'elles vous aurait donné, ne valait-il pas mieux que vos vingt sous ? à mon gré du moins.

Pendant mes voyages, j'avais la tête remplie des amours de mon oncle Tobie. C'était comme si j'eusse été amoureux moi-même. J'étais dans un état parfait de bonté et de bienveillance ; à chaque mouvement de ma chaise, je sentais en moi la vibration délicieuse de la plus douce harmonie. Il m'était indifférent que la route fût unie ou raboteuse ; tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais, touchait toujours quelque ressort secret de sentiment ou de plaisir.

Un soir, c'était les plus doux sons que j'eusse jamais entendus. Je baissai ma glace pour les mieux entendre. « C'est Marie *, me dit le postillon, observant que j'écoutais. Pauvre Marie ! continua-t-il, en se penchant de côté, parce que son corps m'empêchait de la voir ! Elle est assise sur un banc, jouant son hymne du soir sur son chalumeau, et sa petite chèvre à côté d'elle. »

En me parlant de Marie, le postillon avait l'air si touché, le son même de sa voix annonçait un cœur si compatissant, que je me promis de lui donner une pièce de vingt-quatre sous en arrivant à *Moulins*.

— « Et qui est la pauvre Marie ? » lui dis-je.

— « L'amour et la pitié de tous les villages d'alentour, dit le postillon. Il y a trois ans que le soleil ne luit plus pour cette fille si belle, si aimable, si spirituelle. Sa raison est égarée. Pauvre Marie, répéta-t-il, tu méritais un meilleur sort ! Devais-tu voir ainsi

* Dans la traduction du Voyage Sentimental, le traducteur a changé le nom de *Marie* en celui de *Juliette* ; il a transporté la scène de *Moulins* à *Amboise*. On a conservé à la pauvre Marie son nom et son pays, que Sterne appelle dans son Voyage Sentimental, *la plus douce partie de la France*. (Note de l'éditeur.)

tes bans arrêtés par les intrigues du vicaire de ta paroisse? »

Il allait continuer, quand Marie, après un moment de silence, reprit son chalumeau, et recommença son air. C'était les mêmes sons; pourtant ils étaient dix fois plus doux. « C'est l'hymne de la Vierge, dit le jeune homme; c'est celle qu'elle chante tous les soirs. Mais d'où la sait-elle? Mais qui lui a montré à jouer du chalumeau? C'est ce que nous ne savons pas; nous croyons que le ciel qui la protége, lui a ménagé cette faible consolation. Depuis qu'elle n'a plus l'usage de sa raison, c'est la seule qui lui reste. Elle ne quitte jamais son chalumeau; et jour et nuit elle joue cette prière que vous entendez. »

Le postillon me raconta tout cela d'un air si honnête, avec une éloquence si naturelle, que, malgré moi, je crus apercevoir en lui quelque chose au-dessus de son état, et j'aurais voulu savoir sa propre histoire, si la pauvre Marie ne s'était pas entièrement emparée de moi.

Cependant nous approchions du banc où Marie était assise. Elle était vêtue de blanc; ses cheveux relevés en deux tresses, et rattachés sous un réseau de soie, avec quelques feuilles d'olivier placées sur le côté d'une manière assez bizarre. Elle était belle; et si j'ai jamais éprouvé dans toute sa force la douleur d'un cœur honnête, ce fut en voyant la pauvre Marie.

— « Le ciel ait pitié d'elle! dit le postillon. Pauvre fille! On a fait dire plus de cent messes dans toutes les paroisses et tous les couvens d'alentour, mais sans effet. Comme sa raison lui revient par petits intervalles, nous espérons encore qu'enfin la sainte Vierge la guérira. Mais ses parens, qui en savent plus que nous, sont tout-à-fait sans espérance et croient que sa raison est perdue pour toujours. »

Comme le postillon parlait, Marie fit une cadence si mélancolique, si tendre, si plaintive, que je m'élançai de ma chaise pour courir à elle; je me trouvai assis entr'elle et sa chèvre, avant d'être revenu de mon extase.

Marie me fixa attentivement, puis regarda sa chèvre, et puis revint à moi, et puis à sa chèvre, et continua ainsi pendant quelque temps.

« Eh bien! Marie, lui dis-je doucement, quelle ressemblance trouvez-vous? »

Je supplie le candide lecteur de croire que je ne fis cette question, que d'après l'humble conviction où je suis, que l'homme n'est pas si éloigné de l'animal qu'on le pense. Je le supplie de croire surtout que, pour tout l'esprit de Rabelais, je n'aurais pas voulu laisser échapper une plaisanterie déplacée en la vénérable présence de la misère. Et cependant mon cœur m'a reproché cette question faite à Marie, quand je me la suis rappelée. Il me l'a reprochée si vivement que j'ai juré de ne vivre désormais que pour la sagesse, et de ne prononcer le reste de mes jours que de graves sentences. Et jamais, jamais, à quelque âge que je parvienne, il ne m'échappera de dire une plaisanterie devant homme, femme, ni enfant.

Quant à en écrire, oh! je crois que j'ai fait une réserve exprès: j'en prends le public pour juge.

« Adieu, Marie, adieu, pauvre infortunée! Un temps viendra, mais non pas aujourd'hui, que je pourrai entendre tes malheurs de ta propre bouche..... » Je me trompais. En ce moment même elle prit son chalumeau, et m'apprit une suite de malheurs et de détails si touchans, que je regagnai ma chaise d'un pas incertain et chancelant, sans avoir la force de l'écouter davantage.

Il y a, ma foi, à Moulins une excellente auberge. Arrêtez-vous-y cependant le moins que vous pourrez.

CHAPITRE CCCXXXIII.

Quand nous serons à la fin de ce chapitre, et non pas plus tôt, nous reviendrons sur nos pas pour reprendre ces deux chapitres en blanc, qui me font saigner le cœur depuis une demi-heure. Mais auparavant, souffrez que j'ôte une de mes pantoufles jaunes, et que je la lance de toute ma force à l'autre bout de ma chambre, en déclarant:

Qu'il est très-incertain que ce que je vais écrire ressemble à ce que j'ai déjà écrit.

C'est à peu près comme l'écume du cheval de Protogène. Je jette ma pantoufle comme il jeta son éponge. Il en arrive ce qui peut. D'ailleurs, messieurs, je regarde avec respect un chapitre en blanc. Je songe qu'il y en a d'infiniment plus mauvais; je remarque que la satire ne peut trouver à y mordre.

Est-ce pour cela que vous en avez sauté deux sans les remplir ? Non.

Ici, je m'attends à être traité de sot, de fou, d'imbécile; à recevoir les épithètes les plus injurieuses, les plus méprisantes; mais je les pardonne à mes critiques. Pouvaient-ils prévoir en effet que j'étais dans la nécessité forcée d'écrire mon trois cent trente-troisième chapitre avant le trois cent vingt-sixième.

Ainsi, je ne me fâche point contre ces messieurs. Tout ce que je désire, c'est que ceci puisse servir de leçon, et qu'à l'avenir on laisse les gens conter leurs histoires à leur mode.

CHAPITRE CCCXXXIV.

Déclaration d'amour.

Le caporal avait à peine laissé tomber le marteau, que la porte s'ouvrit, et mon oncle Tobie fit son entrée dans la salle si brusquement, que mistress Wadman n'eut que le temps de sortir de derrière le rideau, de poser une bible sur la table, et de faire deux ou trois pas au-devant de lui.

Mon oncle Tobie salua mistress Wadman de la manière dont les hommes saluaient les femmes en l'an de Notre-Seigneur mil sept cent treize. Ensuite il se releva, et marchant de front avec elle, il la conduisit jusqu'au sopha; et non pas après qu'elle fut assise, ni avant qu'elle s'assît, mais pendant qu'elle s'asseyait, il lui dit en trois mots *qu'il était amoureux*. On ne pouvait assurément presser davantage une déclaration.

Mistress Wadman baissa les yeux sans affectation, et regarda quelque temps une reprise qu'elle venait de faire à son tablier en attendant ce qui allait suivre. Mais mon oncle Tobie était absolument sans talent pour l'amplification ; et, de toutes les matières, l'amour était celle où il était le moins versé. Quand il eut dit une fois à la veuve Wadman qu'il était amoureux, il s'en tint là, et attendit paisiblement que la chose opérât.

Mon oncle Tobie n'a jamais compris ce que mon père voulait dire par-là. Pour moi, je n'en parle que pour combattre une erreur que je sais être extrêmement répandue, surtout en France, où l'on est presque aussi persuadé que de la présence réelle, que *parler amour, c'est le faire.*

Je demandais un jour à un certain marquis, comment il s'y prendrait pour faire du *pudding* avec la même recette.

Mais poursuivons. Mistress Wadman s'assit, en attendant que mon oncle Tobie continuât, et resta ainsi quelques minutes, jusqu'à ce qu'enfin le silence de part et d'autre devenant en quelque sorte indécent, elle se rapprocha un peu de lui, leva les yeux en rougissant à demi, et *ramassa le gant*, ou si vous l'aimez mieux, elle reprit le discours, et répondit ainsi à mon oncle Tobie.

— « Les soins et les inquiétudes de l'état du mariage, dit mistress Wadman, sont souvent extrêmes. — Je les suppose tels, dit mon oncle Tobie. — Et, quand on est aussi à son aise que vous, continua mistress Wadman, aussi heureux, capitaine Shandy, et par vous-même, et par vos amis, et par vos amusemens, je ne conçois pas en vérité quelles raisons peuvent vous engager à changer d'état. »

— « Ces raisons, dit mon oncle Tobie, se trouvent tout au long dans un livre de prières. »

Jusque-là mon oncle Tobie s'avançait avec ordre, tenant la pleine mer, et laissant mistress Wadman louvoyer sur le golfe.

— « Quant aux enfans, dit mistress Wadman, quoique ce soit peut-être la fin principale du sacrement, et sans doute le désir naturel de tous les parens, cependant il faut convenir que les peines qu'ils nous causent sont assurées, et les consolations qu'ils nous promettent incertaines. Eh! comment, mon

cher monsieur, nous paient-ils de tous les maux d'une grossesse? Quelle compensation à ses vives et tendres alarmes peut espérer la mère souffrante et faible qui les met au monde? — Je déclare, dit mon oncle Tobie, ému de pitié, je déclare que je n'en connais aucune, si ce n'est le plaisir de faire une chose agréable à Dieu. »

« Babiole! » dit la veuve Wadman.

CHAPITRE CCCXXXV.

Proposition de mariage.

Or, il y a une infinité de notes, de tons, de dialectes, de chants, d'airs, de mines et d'accens, dans lesquels le mot *babiole* peut être prononcé, toujours sur un sujet du genre de celui-ci, et toujours avec des sens aussi différens l'un de l'autre que le jour l'est de la nuit; il y a, dis-je, tant de variétés dans la prononciation de ce mot, que les casuistes (car ils en font un cas de conscience) n'en comptent pas moins de vingt mille, qui peuvent être ou innocentes ou criminelles.

La manière dont mistress Wadman prononça *babiole*, fit monter le feu aux joues modestes de mon oncle Tobie. Il sentit qu'il avait dit une sottise, quoiqu'il ne sût pas trop laquelle. Il s'arrêta tout court, et, sans discuter davantage les peines et les plaisirs du mariage, il posa la main sur son cœur, et offrit à la veuve de les prendre tels qu'ils étaient, et de les partager avec elle.

Quand mon oncle Tobie eut fait sa proposition, il crut en avoir assez dit; il jeta les yeux sur la bible que mistress Wadman avait posée sur sa table; il l'ouvrit machinalement, et tombant (le cher homme) sur le passage qui, de tous les passages de l'Écriture, pouvait l'intéresser davantage, sur le siége de Jéricho, il se mit à le lire d'un bout à l'autre, laissant opérer sa proposition de mariage, comme il avait fait sa déclaration d'amour.

Or, sa proposition n'opéra ni comme astringent, ni comme l'opium, ou le quinquina, ou le mercure, ou la manne, ou toute autre drogue dont la nature a fait présent à l'homme. Elle n'opéra pas du tout, et cela par la raison que quelque autre chose avait déjà opéré.

Babillard que je suis! je cours toujours au-devant de mon sujet; j'anticipe tous les événemens; mais me voici dans la chaleur de l'action, il faut aller.

CHAPITRE CCCXXXVI.

Au fait.

Il est très-naturel à un étranger qui va de Londres à Édimbourg, de s'informer avant de partir à quelle distance est York, qui fait à peu près la moitié du chemin. On ne s'étonnera même pas s'il pousse ses questions plus loin, et s'il demande des détails sur la force, la grandeur, la population et les ressources de cette ville, par laquelle il doit nécessairement passer.

De même il était naturel à la veuve Wadman, dont le premier mari était affligé d'une sciatique continuelle, de désirer connaître à quelle distance l'aine se trouve de la hanche, et si elle avait plus à gagner qu'à perdre entre la blessure de mon oncle Tobie et la sciatique de son premier mari.

En conséquence elle avait lu l'anatomie de Drake d'un bout à l'autre: elle avait parcouru le traité de Warton sur la moelle alongée, et avait même emprunté l'ouvrage de Graaf sur les os et sur les muscles, mais tout cela sans fruit.

Elle avait fait des raisonnemens à perte de vue, posé des principes, tiré des conséquences: elle avait toujours échoué à la conclusion.

Pour mieux s'éclaircir, elle avait demandé deux fois au docteur Slop si le pauvre capitaine Shandy avait quelque espérance de guérison.

— « Il est guéri, » disait le docteur Slop.

— « Quoi! tout-à-fait? »

— « Tout-à-fait, madame. »

— « Mais qu'entendez-vous par guéri? » disait la veuve Wadman.

Le docteur Slop était le plus pauvre homme du monde pour les définitions; ainsi

elle ne put tirer de lui aucune connaissance certaine. Il ne lui restait plus qu'une ressource, c'était de s'adresser à mon oncle Tobie lui-même.

Il y a pour les questions de cette nature un accent d'humanité qui endort le soupçon; et je suis presque sûr que ce fut cet accent que le serpent employa dans sa conversation avec Ève. Car la propension qu'a le sexe à se laisser tromper, ne saurait être si grande, que notre bonne mère eût eu l'effronterie de caqueter avec le diable, si le diable n'y eût pas mis de l'adresse.

Mais il y a un accent d'humanité, comment le décrirai-je? C'est un accent qui couvre tout d'un voile, et qui donne le droit de faire des questions avec autant de détails et de particularités qu'un chirurgien.

N'y avait-il point de relâche? En souffrait-il moins au lit? Se couchait-il également sur les deux côtés? Pouvait-il monter à cheval? Le mouvement lui était-il contraire? etc.

Tout cela était dit si tendrement, tout cela était si bien dirigé vers le cœur de mon oncle Tobie, que chacune de ces *remarques* y pénétrait dix fois plus avant que sa blessure elle-même n'avait jamais fait. Mais, quand mistress Wadman prit la route de Namur pour arriver à l'aine de mon oncle Tobie, quand elle le conduisit à l'attaque de la pointe de la contrescarpe avancée, et bientôt l'épée à la main, pêle-mêle avec les Hollandais, s'emparant de la contre-garde du bastion de Saint-Roch, lorsqu'enfin, avec le son de voix le plus tendre, elle le sortit tout sanglant de la tranchée, le tenant par la main, et s'essuyant les yeux tandis qu'on le ramenait dans sa tente... ciel! terre! mer! tout s'anima en lui, les sources de la nature s'élevèrent au-dessus de leur niveau, l'ange de la pitié s'assit à côté de lui sur le sopha, son cœur était embrasé; il regrettait de n'en avoir pas mille, pour les mettre tous aux pieds de mistress Wadman.

Il y a des explications qui veulent être précises; et mistress Wadman ne pouvait souffrir les réponses vagues.

« Et en quel endroit, mon cher monsieur, dit-elle, reçûtes-vous cette maudite blessure? »

En faisant cette question, ses yeux se portèrent sur les culottes de peluche rouge de mon oncle Tobie, et à la hauteur de la ceinture, à peu près vers la région de l'aine, s'attendant, avec assez de vraisemblance, que mon oncle Tobie, pour être plus précis dans sa réponse, allait lui désigner la place avec son doigt.

Il en arriva autrement; car mon oncle Tobie, qui avait reçu sa blessure devant la porte Saint-Nicolas, dans une des traverses de la tranchée, vis-à-vis l'angle saillant du demi-bastion de Saint-Roch, et qui, pendant trois ans, avait étudié cette position sur la grande carte de Namur, était parvenu à pouvoir à volonté ficher une épingle sur la motte même de terre où il avait reçu l'éclat de pierre. Ce fut là ce qui frappa sur-le-champ le *sensorium* de mon oncle Tobie. Il se rappela en même temps sa grande carte de la ville et citadelle de Namur et de ses environs, qu'il avait achetée et collée sur toile à l'aide du caporal pendant sa longue maladie. Il se ressouvint que depuis sa convalescence il l'avait placée dans son grenier avec quelques autres meubles militaires...

— « *Je vais vous le montrer, madame,* » dit mon oncle Tobie.

Il dépêcha le caporal pour aller chercher sa carte.

Mon oncle Tobie, avec les ciseaux de mistress Wadman, mesura trente toises depuis le retour de l'angle devant la porte Saint-Nicolas, et posa le doigt de la veuve sur l'endroit fatal, avec une modestie si virginale, que la déesse de la décence (si elle se trouva là, sinon ce fut son image), que la déesse, dis-je, de la décence admira tant de retenue, et, passant son doigt sur ses yeux, fit signe à la veuve de ne pas relever la méprise de mon oncle Tobie.

Malheureuse! trois fois malheureuse madame Wadman!

Il n'y avait qu'une apostrophe qui pût sauver la langueur de la fin de ce chapitre. Mais une apostrophe dans un moment si critique ne serait-elle pas une insulte déguisée? Ciel! plutôt que de faire la plus légère insulte à une femme dans la détresse, je donnerais ce chapitre et tout l'ouvrage au



Nap. Thomas del. — J. Noel sculp.

Malheureuse trois fois malheureuse madame [illegible]






BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. III - NAPOLI

diable, pourvu que mes damnés de critiques, qui montent la garde à sa porte, n'allassent pas s'en emparer.

CHAPITRE CCCXXXVII.

Qu'on l'emporte.

La carte de mon oncle Tobie fut reportée dans la cuisine.

CHAPITRE CCCXXXVIII.

Aye! aye! aye! Brigitte!.

— « Et voilà la *Meuse*, et ceci est la *Sambre*, dit le caporal, en montrant de la main droite, et appuyant sa main gauche sur l'épaule de Brigitte, mais non pas sur l'épaule qui était de son côté. Et cela, dit-il, c'est la ville de *Namur*, ceci est la *citadelle*. Là étaient les Français, et ici j'étais avec monsieur; et c'est dans cette maudite tranchée, mademoiselle Brigitte, dit le caporal en prenant sa main, qu'il reçut la blessure qui lui fracassa la partie que voici. » En disant ces mots, il appuya légèrement sur la partie qu'il désignait, le dos de la main de Brigitte, qu'il laissa aussitôt retomber.

— « Nous pensions, monsieur Trim, dit Brigitte, que le coup avait porté plus au milieu. »

— « Mon Dieu! dit le caporal, nous aurions été perdus sans ressource. »

— « Et ma pauvre maîtresse aussi, » dit Brigitte.

Le caporal l'embrassa pour toute réponse.

« Allons, allons, dit Brigitte, nous savons ce que nous savons. » En même temps, étendant sa main gauche horizontalement, elle fit passer et repasser dessus à plusieurs reprises les doigts de sa main droite, ce qui ne pouvait se faire que sur un corps absolument plat et sans la moindre protubérance.

— « Cela est faux, entièrement faux, » s'écria le caporal, sans lui donner le temps d'achever.

— « C'est un fait, dit Brigitte; et nous avons sur cela des témoignages sûrs. »

— « Sur mon honneur, dit le caporal, posant sa main sur sa poitrine, et rougissant par l'effet d'un juste ressentiment, c'est une histoire, mademoiselle Brigitte, aussi fausse que l'enfer. — Ce n'est pas, dit Brigitte, en l'interrompant, que ma maîtresse ou moi y mettions la moindre importance; mais, comme chacun le sien n'est pas trop, on est bien aise, quand on se marie, de trouver quelqu'un à qui il ne manque rien. »

Le caporal crut sans doute qu'une partie du reproche tombait sur lui; car il s'en justifia aussitôt, et vengea en même temps son maître de la manière la plus complète. Mais aussi pourquoi mademoiselle Brigitte avait-elle commencé par un jeu de main?

CHAPITRE CCCXXXIX.

Il n'est point d'éternelles douleurs.

De même que dans une matinée d'avril on ne sait souvent s'il faut attendre la pluie ou le soleil, de même Brigitte ne sut si elle devait rire ou pleurer.

Elle prit un gros rouleau qu'elle trouva sous sa main. La disproportion de cette arme la fit rire.

Elle posa le rouleau, et se mit à pleurer. Et si une seule de ses larmes eût été mêlée d'amertume, le cœur honnête du caporal la lui aurait vivement reprochée. Mais le caporal connaissait les femmes trois fois mieux que son maître, et il s'était conduit suivant ses principes.

— « Je sais, mademoiselle Brigitte, dit le caporal, en lui donnant le baiser le plus respectueux, je sais que tu es naturellement bonne et modeste; et tu as d'ailleurs tant de noblesse et de générosité, que si je te connais bien, tu ne voudrais pas blesser un insecte, et encore moins l'honneur d'un si digne et si galant homme que mon maître, quand tu serais sûre d'être comtesse. Mais, ma chère Brigitte, on t'aura conseillée, et tu auras été trompée, comme il arrive souvent

aux femmes de l'être, quand elles se sacrifient pour d'autres. »

La réflexion du caporal fit verser quelques larmes à Brigitte.

« Dis-moi donc, ma chère Brigitte, continua le caporal en prenant sa main, qui pendait à son côté sans mouvement, et en lui donnant un second baiser, qui t'a pu donner un soupçon aussi faux? »

Brigitte sanglota encore un moment, et puis elle ouvrit ses yeux, que le caporal essuya avec le bas de son tablier. Enfin elle lui ouvrit son cœur, et lui raconta tout.

CHAPITRE CCCXL.

Discrétion de Trim.

Mon oncle Tobie et le caporal avaient poussé leurs opérations, chacun de leur côté, pendant presque toute la campagne, avec aussi peu de communication entr'eux, et avec une aussi parfaite ignorance de leurs marches respectives, que s'ils eussent été séparés par la *Meuse* ou la *Sambre*.

Mon oncle Tobie se présentait tous les jours chez mistress Wadman, tantôt avec son habit rouge et argent, tantôt avec son habit bleu et or; et dans cet équipage, il soutenait des attaques sans fin de la part de la veuve, sans s'apercevoir seulement que ce fussent des attaques; ainsi il n'avait rien à communiquer.

Mais Trim avait pris la place d'assaut; ce qui lui donnait un avantage infini, et il aurait eu beaucoup à dire; mais la nature de ses avantages, et la manière dont il les avait remportés, demandaient un historien plus précis que Trim n'aurait osé l'être. Et quelque épris qu'il fût de la gloire, il aurait mieux aimé rester toute sa vie la tête nue et dépouillée de lauriers, que de blesser un seul moment la modestie de son maître.

O le meilleur et le plus honnête des serviteurs! mais je crois t'avoir déjà apostrophé. Il ne me reste plus que ton apothéose à faire, et je la ferais à l'instant même, si je ne craignais de faire souffrir ta modestie.

CHAPITRE CCCXLI.

Tout se découvre.

Un soir mon oncle Tobie, après avoir posé sa pipe sur la table, comptait en lui-même, et sur le bout de ses doigts, en commençant par le pouce, toutes les perfections de mistress Wadman une par une. Mais, soit qu'il en omit toujours quelqu'une, soit qu'il en comptât d'autres deux fois, il s'embrouillait tellement dans son calcul, qu'il ne pouvait aller au delà du troisième doigt; ce qui le mettait dans un embarras extrême. — « Trim, dit-il, en reprenant sa pipe, apporte-moi, je te prie, une plume et de l'encre. » Trim apporta aussi du papier.

« Prends-en une grande feuille, Trim, » dit mon oncle Tobie, lui faisant signe en même temps avec sa pipe d'avancer une chaise, et de s'asseoir près de la table. Le caporal obéit, plaça le papier devant lui, prit une plume et la trempa dans le cornet.

« Elle a mille vertus, Trim, » dit mon oncle Tobie.

— « Monsieur veut-il que je les écrive toutes? » dit le caporal.

— « Mais il faut les prendre par ordre, répliqua mon oncle Tobie. De toutes ces vertus, Trim, celle qui me touche davantage, et qui me garantit toutes les autres, c'est la tournure compatissante et l'*humanité* singulière de son caractère. Je proteste, ajouta mon oncle Tobie, levant les yeux, et fixant la corniche de son appartement, je proteste, Trim, que quand je serais mille fois son frère, elle ne m'aurait pas fait des questions plus touchantes et plus répétées sur ma blessure, quoique à la vérité depuis quelque temps elle ne m'en parle plus. »

Le caporal laissa passer la protestation de son maître, et se contenta de tousser une fois ou deux. Il trempa une seconde fois sa plume dans le cornet, et mon oncle Tobie lui montrant du bout de sa pipe l'extrémité supérieure du coin gauche de sa feuille de papier, le caporal écrivit en gros caractères:

HUMANITÉ.

Dès qu'il eut tracé ce mot, — « Caporal, dit mon oncle Tobie, combien de fois, je te prie, Brigitte s'est-elle informée de la blessure que tu as reçue au genou à la bataille de Landen? »

— « Pas une fois, » dit le caporal.

— « Caporal, dit mon oncle Tobie, d'un ton aussi triomphant que la bonté de son naturel pouvait le permettre, cela seul te montre la différence du caractère de la maîtresse et de la suivante. Si les hasards de la guerre m'avaient valu une blessure pareille à la tienne, mistress Wadman m'en aurait déjà demandé chaque circonstance plus de *cent* fois. — En ce cas, dit Trim, il faut qu'elle ait fait répéter plus de *mille* fois à monsieur les détails de sa blessure à l'aine. — Pourquoi, Trim? dit mon oncle Tobie : la douleur étant la même aux deux endroits, la compassion doit être égale. »

— Bonté du ciel! dit le caporal, qu'est-ce que la compassion d'une femme peut avoir à démêler avec une blessure au genou? Celui de monsieur s'en serait allé en mille esquilles à la bataille de Landen, que mistress Wadman ne s'en serait non plus inquiétée, que mademoiselle Brigitte ne s'est inquiétée du mien. »

— « Et la raison? dit mon oncle Tobie, se levant à moitié de sa chaise, et s'appuyant sur la table avec ses deux poignets. — C'est, monsieur, dit le caporal, en baissant la voix (mais articulant très-distinctement), que le genou est à une grande distance du corps de la place; au lieu que l'aine, comme monsieur le sait très-bien, est placée exactement sur la courtine. »

Mon oncle Tobie se rassit en poussant un long soupir, mais si bas, qu'à peine pouvait-il s'entendre à travers la table.

Le caporal s'était avancé trop loin pour reculer; il dit le reste à son maître en trois mots.

Mon oncle Tobie posa sa pipe sur la table, aussi doucement que s'il eût été filé d'une toile d'araignée.

— « Allons trouver mon frère Shandy, » dit mon oncle Tobie.

CHAPITRE CCCXLII.

Mon père est indigné.

Tandis que mon oncle Tobie et le caporal sont sur le chemin du château de Shandy, il convient d'apprendre au lecteur que mistress Wadman, quelque temps auparavant, avait fait sa confidence à ma mère, et que Brigitte, qui avait à porter le double fardeau du secret de sa maîtresse et du sien, s'était heureusement débarrassée de l'un et de l'autre en faveur de Suzanne derrière le mur du jardin.

Ma mère ne vit rien dans tout cela qui méritât de faire tant de bruit. Mais Suzanne avait toutes les qualités requises pour divulguer un secret de famille. Elle fit entendre celui-ci par signe à Jonathan; et Jonathan trouva aussi le moyen de le faire comprendre à la cuisinière, pendant que celle-ci préparait des queues de mouton : la cuisinière le vendit au postillon avec quelques rogatons de souper, moyennant quatre patards; et celui-ci le troqua contre la fille de journée, pour la même valeur à peu près. Et quoique le marché se fût conclu dans le grenier à foin, la renommée s'en était saisie, et l'avait fait retentir sur le toit de la maison avec sa trompette d'airain. En un mot, il n'y eut pas de commère dans tout le village de Shandy, ni à cinq milles à la ronde, qui ne sût les difficultés du siége qu'avait entrepris mon oncle Tobie, et les articles secrets qui retardaient la capitulation.

Il ne se passait aucun événement dans le monde, qui ne fournît à mon père le sujet d'une hypothèse. Aussi jamais homme ne crucifia la vérité comme lui. On venait justement de lui apprendre tous les détails qu'il avait ignorés jusque-là, au moment que mon oncle Tobie se mit en marche pour l'aller trouver.

Au récit de l'affront fait à son frère, il prit feu; et, sans égard pour ma mère qui était présente, il s'efforça de démontrer à Yorick, que non-seulement les femmes avaient le diable au corps, et étaient toutes libertines

au fond de l'ame, mais encore que, depuis la première chute d'Adam jusqu'à celle de mon oncle Tobie inclusivement, tous les maux et tous les désordres arrivés en ce monde, de quelque genre ou nature qu'ils puissent être, avaient toujours pour principe, avoué ou caché, ce même appétit déréglé d'un sexe pour l'autre.

Yorick s'efforçait d'adoucir l'hypothèse rigoureuse de mon père, quand mon oncle Tobie fit son entrée dans la chambre. La bienveillance et le pardon étaient écrits sur son visage. Cette vue ne fit que rallumer la bile de mon père; et, comme il n'était pas délicat sur le choix de ses expressions quand il était en colère, aussitôt que mon oncle Tobie se fut assis près du feu, et qu'il eut rempli sa pipe, mon père éclata en ces termes.

CHAPITRE CCCLXIII.

La femme et la vache.

« Tout ce bagage, dira-t-on, est nécessaire pour continuer l'espèce d'une créature aussi grande, aussi sublime, aussi divine que l'homme! Je le sais, j'en conviens, je suis loin de le nier; mais un philosophe dit hardiment sa pensée : quant à moi, je persiste à croire et à soutenir que c'est une pitié qu'il faille que notre race se perpétue par les moyens d'une passion qui ravale toutes nos facultés, fait échouer notre sagesse, et anéantit toutes les opérations et les combinaisons de notre ame. D'une passion, ma chère, continua mon père en s'adressant à ma mère, qui réunit et assimile les sages avec les fous, et qui nous fait sortir de nos cavernes et de nos retraites plutôt comme des satyres et des animaux, que comme des hommes.

« Je sais que l'on me dira, continua mon père, employant la *prolepse*, qu'en lui-même et dépouillé de ses accessoires, ce besoin est comme la faim, la soif, le sommeil, et ne peut être regardé comme bon ni comme mauvais, comme honteux ni autrement. Mais pourquoi donc la délicatesse de Diogène et de Platon s'en est-elle si fort révoltée? Pourquoi n'osons-nous nous y livrer que dans les ténèbres? Pourquoi ses mystères, ses préparations, ses instrumens, enfin tout ce qui y a rapport, ne peut-il être décemment exprimé par aucun langage, aucune traduction, aucune périphrase quelconque?

« L'action de tuer un homme et de le détruire, continua mon père, en haussant la voix et s'adressant à mon oncle Tobie, cette action, vous le savez, passe pour glorieuse. Les armes que nous y employons sont honorables; nous les portons fièrement sur l'épaule; nous les laissons pendre orgueilleusement à notre côté; nous les dorons; nous les gravons; nous les ciselons; nous les enrichissons. Eh quoi! nous prodiguons des ornemens à la culasse même d'un coquin de canon! »

Mon oncle Tobie posa sa pipe pour tâcher d'obtenir une meilleure épithète; et Yorick se levait pour battre en ruine toute l'hypothèse de mon père, quand Obadiah entra brusquement dans la salle, se plaignant amèrement, et demandant à grands cris qu'on voulût bien l'entendre sur-le-champ.

Voici l'aventure.

Mon père, soit par les anciennes coutumes de l'endroit, soit comme possesseur de dîmes considérables, était obligé d'entretenir un taureau pour le service de la paroisse; or Obadiah avait mené sa vache rendre une visite audit taureau, je ne sais quel jour de l'été précédent.

Je dis, *je ne sais quel jour;* mais le hasard avait voulu que ce fût le même où il avait épousé la servante de mon père; ainsi une époque servait à rappeler l'autre.

Donc, quand la femme d'Obadiah accoucha, Obadiah rendit grâces à Dieu.

—« A présent, dit Obadiah, j'aurai bientôt un veau. » Et tous les jours Obadiah rendait visite à sa vache.

« Elle fera un veau lundi ou mardi, ou mercredi au plus tard. »

La vache ne fit point de veau.

« Ce sera donc pour la semaine prochaine : ma vache tarde furieusement longtemps! »

Jusqu'à la fin de la sixième semaine les

soupçons d'Obadiah, qui était bon homme, tombèrent sur le taureau.

A dire la vérité, comme la paroisse était fort étendue, la vigueur du taureau de mon père n'était pas proportionnée à son département. Il avait cependant, je ne sais comment, obtenu la confiance publique; et, comme il s'acquittait de son devoir avec beaucoup de gravité, mon père en avait la plus haute opinion.

— « Sauf le respect que je dois à monsieur, dit Obadiah, tout le monde dit ici que c'est la faute de son taureau. »

— « La vache ne serait-elle pas stérile? » dit mon père, en se tournant vers le docteur Slop.

— « Cela serait sans exemple, dit le docteur Slop; mais il serait possible que sa femme fût accouchée avant terme. Dis-moi, l'ami, ajouta le docteur Slop, ton enfant a-t-il des cheveux sur la tête? »

— « Comme moi, dit Obadiah. » Il y avait trois semaines que le coquin n'avait été rasé.

— « Ouais! » dit le docteur Slop.

— « Eh bien! ne voilà-t-il pas, s'écria mon père, mon taureau, frère Tobie, mon pauvre taureau, qui est aussi bon taureau qu'il y en ait jamais eu, et qui au temps jadis eût été le fait de la belle Europe! mon taureau, qui, s'il eût eu deux jambes de moins, aurait pu être reçu docteur! ce maraud-là, plutôt que de s'en prendre à sa femme.....»

— « Mon Dieu! dit ma mère, qu'est-ce donc que toute cette histoire?»

— « Celle d'une femme qui accouche trop tôt, dit Yorick, et d'une vache qui accouche trop tard; et une des meilleures en ce genre que j'aie jamais entendues. »

FIN DE TRISTRAM SHANDY.

VOYAGE
SENTIMENTAL.

Cette affaire, dis-je, est mieux réglée en France.

Vous avez été en France? me dit le plus poliment du monde, et avec un air de triomphe, la personne avec laquelle je disputais... Il est bien surprenant, dis-je en moi-même, que la navigation de vingt-un milles, car il n'y a absolument que cela de Douvres à Calais, puisse donner tant de droits à un homme..... Je les examinerai..... Ce projet fait aussitôt cesser la dispute. Je me retire chez moi..... Je fais un paquet d'une demi-douzaine de chemises, d'une culotte de soie noire..... Je jette un coup d'œil sur les manches de mon habit, je vois qu'il peut passer... Je prends une place dans la voiture publique de Douvres. J'arrive. On me dit que le paquebot part le lendemain matin à neuf heures. Je m'embarque; et à trois heures après midi, je mange en France une fricassée de poulets, avec une telle certitude d'y être, que, s'il m'était arrivé la nuit suivante de mourir d'indigestion, le monde entier n'aurait pu suspendre l'effet du droit d'aubaine. Mes chemises, ma culotte de soie noire, mon porte-manteau, tout aurait appartenu au roi de France; même ce petit portrait que j'ai si longtemps porté, et que je t'ai si souvent dit, Éliza, que j'emporterai avec moi dans le tombeau, m'aurait été arraché du cou... En vérité, c'est être peu généreux, que de se saisir des effets d'un imprudent étranger que la politesse et la civilité de vos sujets engagent à parcourir vos états. Par le ciel, Sire, le trait n'est pas beau : je fais ce reproche avec d'autant plus de peine, qu'il s'adresse au monarque d'un peuple si honnête, et dont la délicatesse des sentimens est si vantée partout.

A peine ai-je mis le pied dans vos états...

CALAIS.

Je dînai. Je bus, pour l'acquit de ma conscience, quelques rasades à la santé du roi de France, à qui je ne portais point rancune; je l'honorais et respectais au contraire infiniment, à cause de son humeur affable et humaine; et quand cela fut fait, je me levai de table en me croyant d'un pouce plus grand.

Non...., dis-je, la race des Bourbons est bien éloignée d'être cruelle..... Ils peuvent se laisser surprendre; c'est le sort de presque tous les princes; mais il est dans leur sang d'être doux et modérés. Tandis que cette vérité se rendait sensible à mon ame,

je sentais sur ma joue un épanchement d'une espèce plus délicate, une chaleur plus douce et plus propice que celle que pouvait produire le vin de Bourgogne que je venais de boire, et qui coûtait au moins quarante sous la bouteille.

Juste Dieu! m'écriai-je, en poussant du pied mon porte-manteau de côté, qu'y a-t-il donc dans les biens de ce monde pour aigrir si fort nos esprits, et causer des querelles si vives entre ce grand nombre d'affectionnés frères qui s'y trouvent?

Lorsqu'un homme vit en paix et en amitié avec les autres, le plus pesant des métaux est plus léger qu'une plume dans sa main. Il tire sa bourse, la tient ouverte, et regarde autour de lui, comme s'il cherchait un objet avec lequel il pourrait la partager. C'est précisément ce que je cherchais..... Je sentais toutes mes veines se dilater; le battement de mes artères se faisait avec un concert admirable; toutes les puissances de la vie accomplissaient en moi leurs mouvemens avec la plus grande facilité, et la précieuse la plus instruite de Paris, avec tout son matérialisme, aurait eu de la peine à m'appeler une machine.

Je suis persuadé, me disais-je à moi-même, que je bouleverserais son *credo*.

Cette idée, qui se joignit à celles que j'avais, éleva en moi la nature aussi haut qu'elle pouvait monter... J'étais en paix avec tout le monde auparavant, et cette pensée acheva de me faire conclure le même traité avec moi-même.

Si j'étais à présent roi de France, me disais-je, quel moment favorable à un orphelin, pour me demander, malgré le droit d'aubaine, le porte-manteau de son père!

LE MOINE.

Cette exclamation était à peine sortie de ma bouche, qu'un moine de l'ordre de Saint-François entra dans ma chambre, pour me demander quelque chose pour son couvent. Personne ne veut que le hasard dirige ses vertus. Un homme peut n'être généreux que de la même manière qu'un autre, selon la distinction des casuistes, peut être puissant. *Sed non quoad hanc*..... Quoi qu'il en soit... car on ne peut raisonner régulièrement sur le flux et le reflux de nos humeurs : elles dépendent peut-être des mêmes causes que les marées; et, si cela était, ce serait une espèce d'excuse à cette inconstance à laquelle nous sommes si sujets. Je sais bien, pour ce qui me regarde, que j'aimerais mieux qu'on dit de moi, dans une affaire où il n'y aurait ni péché ni honte, que j'ai été dirigé par les influences de la lune, que d'entendre attribuer l'action où il y en aurait, à mon *libre arbitre*.

Quoi qu'il en soit, car il faut revenir où j'en étais, je n'eus pas sitôt jeté les yeux sur le moine, que je me sentis *prédéterminé* à ne lui pas donner un sou. Je renouai effectivement le cordon de ma bourse, et je la remis dans ma poche. Je pris un certain air; et, la tête haute, j'avançai gravement vers lui : je crois même qu'il y avait quelque chose de rude et de rebutant dans mes regards. Sa figure est encore présente à mes yeux, et il me semble, en me la rappelant, qu'elle méritait un accueil plus honnête.

Le moine, si j'en juge par sa tête chauve, et le peu de cheveux blancs qui lui restaient, pouvait avoir soixante-dix ans. Cependant ses yeux, où l'on voyait une espèce de feu que l'usage du monde avait plutôt tempéré que le nombre des années, n'indiquaient que soixante ans. La vérité était peut-être au milieu de ces deux calculs; c'est-à-dire, qu'il pouvait avoir soixante-cinq ans. Sa physionomie en général lui donnait cet âge; les rides dont elle était sillonnée ne font rien à la chose : elles pouvaient être prématurées.

C'était une de ces têtes qui sont si souvent sorties du pinceau du Guide. Une figure douce, pâle, n'ayant point l'air d'une ignorance nourrie par la présomption; des yeux pénétrans, et qui cependant se baissaient avec modestie vers la terre, et semblaient aussi viser à quelque chose au delà de ce monde. Dieu sait mieux que moi comment cette tête avait été placée sur les épaules d'un moine, et surtout d'un moine de son ordre : elle aurait mieux convenu à un brac-

mane, et je l'aurais respectée, si je l'avais rencontrée dans les plaines de l'Indostan.

Le reste de sa figure était ordinaire, et il aurait été aisé de la peindre, parce qu'il n'y avait rien d'agréable et de rebutant que ce que le caractère et l'expression rendaient tel. Sa taille, au-dessus de la médiocre, était un peu raccourcie par une courbure ou un pli qu'elle faisait en avant; mais c'était l'attitude d'un moine qui se voue à mendier: telle qu'elle se présente en ce moment à mon imagination, elle gagnait plus qu'elle ne perdait à être ainsi.

Il fit trois pas en avant dans la chambre, mit la main gauche sur sa poitrine, et se tint debout avec un bâton blanc dans sa main droite. Lorsque je me fus avancé vers lui, il me détailla les besoins de son couvent, et la pauvreté de son ordre..... Il le fit d'un air si naturel, si gracieux, si humble, qu'il fallait que j'eusse été ensorcelé pour n'en être pas touché.....

Mais la meilleure raison que je puisse alléguer de mon insensibilité, c'est que j'étais prédéterminé à ne lui pas donner un sou.

LE MOINE.

Il est bien vrai, lui dis-je, pour répondre à une élévation de ses yeux, qui avait terminé son discours, il est bien vrai... Je souhaite que le ciel soit propice à ceux qui n'ont d'autre ressource que la charité du public; mais je crains qu'elle ne soit pas assez zélée pour satisfaire à toutes les demandes qu'on lui fait à chaque instant.

A ce mot de demandes, il jeta un coup d'œil léger sur une des manches de sa robe... Je sentis toute l'éloquence de ce langage. Je l'avoue, dis-je, un habit grossier qu'il ne faut user qu'en trois ans, et un ordinaire apparemment fort mince..... je l'avoue, tout cela n'est pas grand'chose, mais encore estce dommage qu'on puisse les acquérir dans ce monde avec aussi peu d'industrie que votre ordre en emploie pour se les procurer. Il ne les obtient qu'aux dépens des fonds destinés aux aveugles, aux infirmes, aux estropiés et aux personnes âgées... Le captif qui, le soir en se couchant, compte les heures de ses afflictions, languit après une partie de cette aumône..... Que n'êtes-vous de l'ordre de la Merci, au lieu d'être de celui de Saint-François. Pauvre comme je suis, vous voyez mon porte-manteau, il est léger; mais il vous serait ouvert avec plaisir pour contribuer à la rançon des malheureux..... Le moine me salua... Mais surtout, ajoutai-je, les infortunés de notre propre pays ont des droits à la préférence, et j'en ai laissé des milliers sur les rivages de ma patrie. Il fit un mouvement de tête plein de cordialité, qui semblait me dire que la misère règne dans tous les coins du monde aussi bien que dans son couvent..... Mais nous distinguons, lui dis-je, en posant la main sur la manche de sa robe, dans l'intention de répondre à son signe de tête, nous distinguons, mon bon père, ceux qui ne désirent avoir du pain que par leur propre travail, d'avec ceux qui, au contraire, ne veulent vivre qu'aux dépens du travail des autres, et qui n'ont d'autre plan de vie que de la passer dans l'oisiveté et dans l'ignorance, *pour l'amour de Dieu.*

Le pauvre franciscain ne répliqua pas..... Un rayon de rougeur traversa ses joues, et se dissipa dans un clin d'œil: il semblait que la nature épuisée ne lui fournissait point de ressentiment... du moins il n'en fit pas voir... Mais, laissant tomber son bâton entre ses bras, il se baissa avec résignation, ses deux mains contre sa poitrine, et se retira.

LE MOINE.

Il n'eut pas sitôt fermé la porte, que mon cœur me fit un reproche de dureté.... Bah! dis-je à trois fois différentes, et prenant un air insouciant; mais ma tranquillité ne revenait pas. Toutes les syllabes disgracieuses que j'avais prononcées se présentaient en foule à mon imagination. Je fis réflexion que je n'avais d'autre droit sur ce pauvre moine que de le refuser, et que c'était une peine assez grande pour lui, sans y ajouter des paroles dures. Je me rappelais ses cheveux gris; sa figure, son air honnête se retraçaient à mes yeux, et il me semblait l'entendre dire: Quel mal vous ai-je fait?.....

Pourquoi me traiter ainsi ?....... En vérité, j'aurais en ce moment donné vingt francs pour avoir un avocat...; je me suis mal comporté, me disais-je, mais je ne fais que commencer mes voyages...... J'apprendrai par la suite à me mieux conduire.

LA DÉSOBLIGEANTE.

J'avais remarqué qu'un homme mécontent de lui-même était dans une disposition d'esprit admirable pour faire un marché. Il me fallait une voiture pour voyager en France et en Italie. J'aperçus des chaises dans la cour de l'hôtellerie, et je descendis de ma chambre pour en acheter ou pour en louer une. Une vieille désobligeante, qui était placée dans le coin le plus reculé de la cour, me frappa d'abord les yeux, et je sautai dedans : je la trouvai passablement d'accord avec la disposition actuelle de mes sensations. Je fis donc appeler M. Dessein, le maître de l'hôtellerie, mais......... mais M. Dessein était allé à vêpres. J'allais descendre, lorsque j'aperçus le moine de l'autre côté de la cour, causant avec une dame qui venait d'arriver à l'auberge...... Je ne voulais pas qu'il me vît ; je tirai le rideau de taffetas pour me cacher ; et, ayant résolu d'écrire mon voyage, je tirai de ma poche mon écritoire portative, et je me mis à en faire la préface dans la désobligeante.

PRÉFACE

DANS LA DÉSOBLIGEANTE.

Plus d'un philosophe péripatéticien doit avoir observé que la nature, de sa pleine autorité, a mis des bornes au mécontentement de l'homme : elle a exécuté son plan de la manière la plus commode et la plus favorable pour lui, en lui imposant l'invincible nécessité de se procurer l'aisance, et de soutenir les revers de la fortune dans son propre pays. Ce n'est que là qu'elle l'a pourvu d'objets les plus propres à participer à son bonheur, et à porter une partie de ce fardeau qui, dans tous les âges et dans toutes les contrées, a toujours paru trop pesant pour les épaules d'une seule personne. Nous sommes doués, il est vrai, de pouvoir répandre quelquefois notre bonheur hors de ses limites ; mais il est bien imparfait, par l'impossibilité de se faire entendre, le manque de connaissances, le défaut de liaisons, la différence qui se trouve dans l'éducation, les mœurs, les coutumes, les habitudes ; ce qui nous fait trouver tant de difficultés à communiquer nos sensations hors de notre propre sphère, qu'elles équivalent souvent à une entière impossibilité.

Il s'ensuit de là que la balance du commerce sentimental est toujours contre celui qui sort de chez lui. Les gens qu'il rencontre lui font acheter, au prix qu'ils veulent, les choses dont il n'a guère besoin : ils prennent rarement sa conversation en échange pour la leur sans qu'il y perde.... et il est forcé de changer souvent de correspondant, pour tâcher d'en trouver de plus équitables. On devine aisément tout ce qu'il a à souffrir.

Cela me conduit à mon sujet ; et si le mouvement que je fais faire à la désobligeante me permet d'écrire, je vais développer les causes qui excitent à voyager.

Les gens oisifs qui quittent leur pays natal pour aller chez l'étranger, ont leurs raisons ; elles proviennent de l'une ou de l'autre de ces trois causes générales :

Infirmités du corps;
Faiblesse d'esprit ;
Nécessité inévitable.

Les deux premières causes renferment ceux que l'orgueil, la curiosité, la vanité, une humeur sombre, excitent à voyager par terre et par mer ; et cela peut être combiné et subdivisé à l'infini.

La troisième classe offre une armée de pèlerins et de martyrs. C'est ainsi que voyagent, sous l'obédience d'un supérieur, les moines de toutes les couleurs ; que les malfaiteurs vont chercher le châtiment de leurs crimes ; ou que les jeunes gens de famille, aimables libertins, sont forcés par des parens barbares, de voyager sous la tutelle des gouverneurs qui leur sont recommandés par les universités d'Oxford, Aberdeen et Glascow.

il y a une quatrième classe de voyageurs; mais leur nombre est si petit qu'il ne mériterait pas de distinction s'il n'était nécessaire, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, d'observer la plus grande précision et la plus grande exactitude, pour ne point confondre les caractères. Les hommes dont je veux parler ici, sont ceux qui traversent les mers et séjournent dans les pays étrangers par vues d'économie, pour plusieurs raisons et sous divers prétextes. Mais comme ils pourraient s'épargner et aux autres beaucoup de peines inutiles, en économisant dans leur pays... et que leurs raisons de voyager sont moins uniformes que celles des autres espèces d'émigrans, je les distinguerai sous le titre de

Simples voyageurs

Ainsi, on peut diviser le cercle entier des voyageurs comme il suit :

Voyageurs oisifs,
Voyageurs curieux,
Voyageurs menteurs,
Voyageurs orgueilleux,
Voyageurs vains,
Voyageurs sombres;

Viennent ensuite

Les voyageurs contraints, les moines,
Les voyageurs criminels, les coupables,
Les voyageurs innocens et infortunés,
Les simples voyageurs;

Et enfin, s'il vous plaît,

Le voyageur sentimental, ou moi-même, dont je vais rendre compte. J'ai voyagé autant, par nécessité et par le besoin que j'avais de voyager, qu'aucun autre de cette classe.

Je sais que mes voyages et mes observations seront d'une tournure différente de celle de mes prédécesseurs, et que j'aurais peut-être pu exiger pour moi seul une niche à part; mais en voulant attirer l'attention sur moi, ce serait empiéter sur les droits du voyageur vain, et j'abandonne cette prétention, jusqu'à ce qu'elle soit mieux fondée que sur l'unique nouveauté de ma voiture.

Mon lecteur se placera lui-même, comme il voudra, sur la liste. Il ne lui faut, s'il a voyagé, que peu d'études et de réflexions, pour se mettre dans le rang qui lui convient. Ce sera toujours un pas qu'il aura fait pour se connaître; et je parierais que, malgré ses voyages, il a conservé quelque teinture et quelque ressemblance de ce qu'il était avant qu'il ne les commençât.

L'homme qui le premier transplanta des ceps de vigne de Bourgogne au cap de Bonne-Espérance, ne s'imagina pas sans doute, quoique Hollandais, qu'il boirait au Cap du même vin que ces ceps de vigne auraient produit sur les coteaux de Beaune et de Pomar.... Il était trop phlegmatique pour s'attendre à pareille chose, mais il était au moins dans l'idée qu'il boirait une espèce de liqueur vineuse, bonne, médiocre, ou tout-à-fait mauvaise. Il savait que tout cela ne dépendait pas de son choix, et que ce qu'on appelle hasard devait décider du succès. Cependant il en espérait la meilleure réussite; mais, par une confiance trop présomptueuse dans la force de sa tête, et dans la profondeur de sa prudence, mon Hollandais aurait bien pu voir renverser l'une et l'autre par les fruits de son nouveau vignoble, et en montrant sa nudité, devenir la risée du peuple.

Il en est de même d'un pauvre voyageur qui se hisse dans un vaisseau, ou qui court la poste à travers les royaumes les plus policés du globe, pour s'avancer dans la recherche des connaissances et des perfections.

On peut en acquérir en courant les mers et la poste dans cette vue; mais c'est mettre à la loterie. En supposant même qu'on obtienne ainsi des connaissances utiles et des perfections réelles, il faut encore savoir se servir de ce fonds acquis, avec précaution et avec économie, pour le faire tourner a son profit. Malheureusement les chances vont ordinairement au revers et pour l'acquisition et pour l'application. Cela me fait croire qu'un homme agirait très-sagement s'il pouvait prendre sur lui de vivre content

dans son pays, sans connaissances et sans perfections étrangères, surtout si on n'y manque pas absolument des unes et des autres. En effet, je tombe en défaillance quand j'observe tous les pas que fait un voyageur curieux, pour jeter les yeux sur des points de vue et observer des découvertes qu'il aurait pu voir chez lui, comme disait très-bien Sancho Pança à don Quichotte. Le siècle est si éclairé, qu'à peine il y a quelque pays ou quelque coin dans l'Europe, dont les rayons ne soient pas traversés ou échangés avec d'autres. Les rameaux divers des connaissances ressemblent à la musique dans les rues des villes d'Italie; on participe *gratis* à ses agrémens. Mais il n'y a pas de nation sous le ciel, et Dieu, à qui je rendrai compte un jour de cet ouvrage, Dieu est témoin que je parle sans ostentation, il n'y a pas, dis-je, une nation sous le ciel qui soit plus féconde dans les genres variés de la littérature...... où l'on courtise plus les muses..... où l'on puisse acquérir la science plus sûrement..... où les arts soient plus encouragés et plus tôt portés à leur perfection..... où la nature soit plus approfondie..... où l'esprit enfin soit mieux nourri par la variété des caractères.....

Où donc allez-vous, mes chers compatriotes? Nous ne faisons, me dirent-ils, que regarder cette chaise. Votre très-humble serviteur, leur dis-je en sautant dehors et en ôtant mon chapeau. Nous avions envie de savoir, me dit l'un d'eux qui était un voyageur curieux, ce qui occasionnait le mouvement de cette chaise..... C'était, dis-je froidement, l'agitation d'un homme qui écrivait une préface.... Je n'ai jamais entendu parler, dit l'autre, qui était un voyageur simple, d'une préface écrite dans une *désobligeante*. Elle aurait été peut-être plus chaudement faite, lui dis-je, dans un vis-à-vis.

Mais un Anglais ne voyage pas pour voir des Anglais.... Je me retirai dans ma chambre.

Je marchais dans le long corridor; il me semblait qu'une ombre plus épaisse que la mienne en obscurcissait le passage: c'était effectivement monsieur Dessein qui, étant revenu de vêpres, me suivait complaisamment, le chapeau sous le bras, pour me faire souvenir que je l'avais demandé. La préface que je venais de faire dans la désobligeante m'avait dégoûté de cette espèce de voiture, et monsieur Dessein ne m'en parla que par un haussement d'épaules, qui voulait dire qu'elle ne me convenait pas. Je jugeai aussitôt qu'elle appartenait à quelque voyageur idiot, qui l'avait laissée à la probité de monsieur Dessein, pour en tirer ce qu'il pourrait. Il y avait quatre mois qu'elle était dans le coin de la cour: c'était le point marqué, où, après avoir fait son tour d'Europe, elle avait dû revenir. Lorsqu'elle en partit, elle n'avait pu sortir de la cour sans être réparée; elle s'était depuis brisée deux fois sur le mont Cénis. Toutes ces aventures ne l'avaient pas améliorée, et son repos oisif dans le coin de la cour de monsieur Dessein ne lui avait pas été favorable. Elle ne valait pas beaucoup, mais encore valait-elle quelque chose..... Et quand quelques paroles peuvent soulager la misère, je déteste l'homme qui en est avare....

Je dis à monsieur Dessein, en appuyant le bout de mon index sur sa poitrine: En vérité, si j'étais à votre place, je me piquerais d'honneur pour me défaire de cette désobligeante; elle doit vous faire des reproches toutes les fois que vous en approchez.

— *Mon Dieu!* dit monsieur Dessein, je n'y ai aucun intérêt.... Excepté, dis-je, l'intérêt que des hommes d'une certaine tournure d'esprit, monsieur Dessein, prennent dans leurs propres sensations.... Je suis persuadé que pour un homme qui sent pour les autres aussi bien que pour lui-même, et vous vous déguisez inutilement, je suis persuadé que chaque nuit pluvieuse vous fait de la peine... Vous souffrez, monsieur Dessein, autant que la machine.

J'ai toujours observé, lorsqu'il y a de l'*aigre-doux* dans un compliment, qu'un Anglais est en doute s'il se fâchera ou non. Un Français n'est jamais embarrassé: monsieur Dessein me salua.

Ce que vous dites est bien vrai, monsieur, dit-il; mais je ne ferais dans ce cas-là que changer d'inquiétude, et avec perte. Figurez-vous, je vous prie, mon cher monsieur,


BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.



si je vous vendais une voiture qui tombât en lambeaux avant d'être à la moitié du chemin, figurez-vous ce que j'aurais à souffrir de la mauvaise opinion que j'aurais donnée de moi à un homme d'honneur, et de m'y être exposé vis-à-vis d'un *homme d'esprit*.

La dose était exactement pesée au poids que j'avais prescrit ; il fallut que je la prisse... Je rendis à monsieur Dessein son salut ; et sans parler davantage de cas de conscience, nous marchâmes vers sa remise, pour voir son magasin de chaises.

DANS LA RUE.

Le globe que nous habitons est apparemment une espèce de monde querelleur. Comment, sans cela, l'acheteur d'une aussi petite chose qu'une mauvaise chaise de poste pourrait-il sortir dans la rue avec celui qui veut la vendre, dans des dispositions pareilles à celles où j'étais ? Il ne devait tout au plus être question que d'en régler le prix ; et je me trouvais dans la même position d'esprit, je regardais mon marchand de chaises avec les mêmes yeux de colère, que si j'avais été en chemin pour aller au coin de *Hyde-Parc* me battre en duel avec lui. Je ne savais pas trop bien manier l'épée, et je ne me croyais pas capable de mesurer la mienne avec celle de monsieur Dessein.... mais cela n'empêchait pas que je ne sentisse en moi les mouvemens dont on est agité dans cette espèce de situation.... Je regardais monsieur Dessein avec des yeux perçans.... Je les jetais sur lui en profil.... ensuite en face.... Il me semblait un Juif.... un Turc.... Sa perruque me déplaisait.... J'implorais tous mes Dieux pour qu'ils le maudissent.... Je le souhaitais à tous les diables....

Le cœur doit-il donc être en proie à toutes ces émotions pour une bagatelle ? Qu'est-ce que trois ou quatre louis qu'il peut me faire payer de trop ? Passion basse ! me dis-je en me retournant avec la précipitation naturelle d'un homme qui change subitement de façon de penser.... Passion basse, vile !... tu fais la guerre aux humains : ils devraient être en garde contre toi... Dieu m'en préserve, s'écria-t-elle, en mettant la main sur mon front.... et je vis, en me retournant, la dame que le moine avait abordée dans la cour.... Elle nous avait suivis sans que nous nous en fussions aperçus. Dieu vous en préserve, lui dis-je en lui offrant la mienne.... Elle avait des gants de soie noire, qui étaient ouverts au bout des pouces et des doigts.... Elle l'accepta sans façon, et je la conduisis à la porte de la remise.

Monsieur Dessein avait donné plus de cinquante fois la clé au diable avant de s'apercevoir que celle qu'il avait apportée n'était pas la bonne. Nous étions aussi impatiens que lui de voir cette porte ouverte ; et si attentifs à l'obstacle, que je continuai à tenir la main de la dame sans presque m'en apercevoir ; de sorte que monsieur Dessein nous laissa ensemble, sa main dans la mienne, et le visage tourné vers la porte de la remise, en nous disant qu'il serait de retour dans cinq ou six minutes.

Un colloque de cinq ou six minutes dans une pareille situation, fait plus d'effet que s'il durait cinq ou six siècles le visage tourné vers la rue. Ce que l'on se dit dans ce dernier cas ne roule ordinairement que sur des objets et des événemens du dehors..... Mais quand les yeux ne sont point distraits, et qu'ils se portent sur un point fixe, le sujet du dialogue ne vient uniquement que de nous-mêmes..... Je sentis l'importance de la situation... Un seul moment de silence après le départ de monsieur Dessein y eût été fatal..... La dame se serait infailliblement retournée.... Je commençai donc la conversation sur-le-champ.

Comme je n'écris pas pour excuser les faiblesses de mon cœur, mais pour en faire le récit, je vais dire quelles furent les tentations que j'éprouvai dans cette occasion, avec la même simplicité que je les ai senties.

LA PORTE DE LA REMISE.

Lorsque j'ai dit que je ne voulais pas sortir de la désobligeante, parce que je voyais le moine en conférence avec une dame qui ve-

nait d'arriver, j'ai dit la vérité..... mais je n'ai pas dit toute la vérité; car j'étais bien autant retenu par l'air et la figure de la dame avec laquelle il s'entretenait. Je soupçonnais qu'il lui rendait compte de ce qui s'était passé entre nous..... quelque chose en moi-même me le suggérait..... Je souhaitais le moine dans son couvent.

Lorsque le cœur devance l'esprit, il épargne au jugement bien des peines..... J'étais certain qu'elle était du rang des plus belles créatures. Cependant je ne pensai plus à elle, et continuai d'écrire ma préface.

L'impression qu'elle avait faite sur moi revint aussitôt que je la rencontrai dans la rue. L'air franc et en même temps réservé avec lequel elle me donna la main, me parut une preuve d'éducation et de bon sens. Je sentais, en la conduisant, je ne sais quelle douceur autour d'elle, qui répandait le calme dans tous mes esprits.

Bon Dieu! me disais-je, avec quel plaisir on mènerait une pareille femme avec soi autour du monde!

Je n'avais pas encore vu son visage... mais qu'importe? son portrait était achevé longtemps avant d'arriver à la remise. L'imagination m'avait peint toute sa tête, et se plaisait à me faire croire qu'elle était une déesse, autant que si je l'eusse retirée du fond du Tibre... O magicienne! tu es séduite, et tu n'es toi-même qu'une friponne séduisante... Tu nous trompes sept fois par jour avec tes portraits et tes images,.... mais aussi tu les fais si gracieux, ils ont tant de charmes..... tu couvres tes peintures d'un coloris si brillant, qu'on a du regret à rompre avec toi.

Lorsque nous fûmes près de la porte de la remise, elle ôta sa main de son front et le laissa voir..... C'était une figure à peu près de vingt-six ans..... une brune claire, piquante, sans rouge, sans poudre, et accommodée le plus simplement. A l'examiner en détail, ce n'était pas une beauté; mais il y avait dans cette figure le charme qui, dans la situation d'esprit où je me trouvais, m'attachait beaucoup plus que la beauté : elle était surtout intéressante..... Elle avait l'air d'une veuve qui avait surmonté les premières impressions de la douleur, et qui commençait à se réconcilier avec sa perte : mais mille autres revers de la fortune avaient pu tracer les mêmes lignes sur son visage... J'aurais voulu savoir ses malheurs..... et si le même bon ton qui régnait dans les conversations du temps d'Esdras eût été à la mode en celui-ci, je lui aurais dit : *Qu'as-tu? et pourquoi cet air inquiet? Qu'est-ce qui te chagrine? et d'où te vient ce trouble d'esprit?*

En un mot, je me sentis de la bienveillance pour elle, et je pris la résolution de lui faire *ma cour* de manière ou d'autre... enfin de lui offrir mes services.

Telles furent mes tentations... et, disposé à les satisfaire, on me laissa seul avec la dame, sa main dans la mienne, ayant le visage tourné vers la remise, et beaucoup plus près de la porte que la nécessité ne l'exigeait.

LA PORTE DE LA REMISE.

Belle dame, lui dis-je, en élevant légèrement sa main, voici un de ces événemens qu'amène la capricieuse fortune, de prendre, pour ainsi dire par la main deux personnes absolument étrangères l'une à l'autre, de différens sexes, et peut-être de différens coins du monde, et de les placer en un moment ensemble d'une manière si cordiale, que l'amitié elle-même en pourrait à peine faire autant, si elle l'avait projeté depuis un mois.

—Et votre réflexion sur ce point, monsieur, fait voir combien l'aventure vous a embarrassé.....

Lorsque notre situation est telle que nous l'aurions souhaitée, rien n'est plus mal à propos que de parler des circonstances qui la rendent ainsi : Vous remerciez la fortune, continua-t-elle, vous avez raison... Le cœur le savait, et il était content. Il n'y avait qu'un philosophe anglais qui pût en avertir l'esprit pour révoquer le jugement.

En me disant cela, elle dégagea sa main avec un coup d'œil qui me parut un commentaire suffisant sur le texte.

Je vais donner une misérable idée de la faiblesse de mon cœur, en avouant qu'il éprouva une peine que des causes peut-être

plus dignes n'auraient pu lui faire ressentir... La perte de sa main me mortifiait, et la manière dont je l'avais perdue ne portait point de baume sur la blessure..... Je sentis alors plus que je n'ai jamais fait de ma vie, le désagrément que cause une sotte infériorité.

Mais de pareilles victoires ne donnent qu'un triomphe momentané : un cœur vraiment féminin n'en jouit pas longtemps. Cinq ou six secondes changèrent la scène : elle appuya sa main sur mon bras pour achever sa réplique, et je me remis, sans savoir comment, dans ma première situation.

J'attendais qu'elle me parlât... elle n'avait rien à y ajouter.

Je donnai alors une autre tournure à la conversation. La morale et l'esprit de la sienne m'avaient fait voir que je n'avais pas bien saisi son caractère. Elle tourna son visage vers moi, et je m'aperçus que le feu qui l'avait animée pendant qu'elle me parlait, s'était évanoui.... ses muscles s'étaient relâchés, et je revis ce même air de peine qui m'avait d'abord intéressé en sa faveur. Qu'il était triste de voir cet esprit fin et délicat en proie à la douleur! Je la plaignis de toute mon ame. Ce que je vais dire paraîtra peut-être ridicule à un cœur insensible... mais, en vérité, j'aurais pu en ce moment la prendre et la serrer dans mes bras, quoique dans la rue, sans en rougir.

Mes doigts serraient les siens, et le battement de mes artères qui s'y faisait sentir, lui apprit ce qui se passait en moi..... Elle baissa les yeux... un moment de silence s'ensuivit.

Je craignis d'avoir fait, dans cet intervalle, quelques légers efforts pour serrer davantage sa main; car j'éprouvai une sensation plus subtile dans la mienne... Ce n'était pas un mouvement pour retirer la sienne... mais c'était comme si la pensée lui en venait; et je l'aurais infailliblement perdue une seconde fois, si l'instinct, plus que la raison, ne m'eût suggéré fort à propos une dernière ressource dans ces sortes de périls... c'était de la tenir si légèrement, qu'il semblait que j'étais sur le point de lui rendre sa liberté de mon propre gré; et c'est ainsi qu'elle me la laissa jusqu'à ce que monsieur Dessein fût de retour avec la clé. Cependant je me mis à réfléchir sur les moyens d'effacer les mauvaises impressions contre moi, qu'aurait pu faire sur son esprit mon histoire avec le pauvre moine, en cas que celui-ci lui en eût fait le rapport.

LA TABATIÈRE.

Le bon vieillard de moine était à quatre pas de nous, lorsque je me rappelais ce qui s'était passé entre lui et moi..... il avançait d'un pas timide, dans la crainte sans doute de se rendre importun..... Il approcha enfin d'un air libre..... Il avait une tabatière de corne à la main, et il me la présenta ouverte avec beaucoup de franchise..... Vous goûterez de mon tabac, lui dis-je, en tirant de ma poche une petite tabatière d'écaille que je mis dans sa main... Il est excellent, dit-il. Hé bien, lui dis-je, faites-moi donc la grâce de garder le tabac et la tabatière... et, lorsque vous en prendrez une prise, souvenez-vous quelquefois que c'est l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité brusquement... mais qui n'en avait pas l'intention dans le cœur.

Le pauvre moine devint rouge comme de l'écarlate... Mon Dieu! dit-il en serrant ses mains l'une contre l'autre, vous n'avez jamais été brusque à mon égard... Oh! pour cela, dit la dame, je crois qu'il en est incapable. Je rougis à mon tour... Et quelle en fut la cause... Je le laisse à deviner à ceux qui ont du sentiment... Pardonnez-moi, madame, je l'ai traité très-rudement et sans aucune provocation de sa part... Cela est impossible, dit-elle..... Mon Dieu, s'écria le moine avec une vivacité qui lui paraissait étrangère, la faute en fut à moi et à l'indiscrétion de mon zèle. La dame dit que cela ne pouvait pas être; et je m'unis à elle pour soutenir qu'il était impossible qu'un homme aussi honnête que lui pût offenser qui que ce fût.

J'ignorais, avant ce moment, qu'une dispute pût causer une irritation aussi douce et aussi agréable dans toutes les parties sensitives de notre existence. Nous restâmes dans le silence... et nous y restâmes sans

éprouver cette peine ridicule que l'on ressent pour l'ordinaire dans une compagnie où l'on s'entre-regarde dix minutes sans dire mot. Le moine, pendant cet intervalle, frottait sa tabatière de corne sur la manche de son froc... Dès qu'il lui eut donné un peu de lustre, il fit une profonde inclination, et me dit qu'il ne savait pas si c'était la faiblesse ou la bonté de nos cœurs qui nous avait engagés dans cette contestation..... Quoi qu'il en soit, monsieur, je vous prie de faire un échange de boîtes... Il me présenta la sienne d'une main, et de l'autre tenant la mienne, il la baisa, les yeux humides de larmes, la mit dans son sein et s'en alla sans rien dire.

Ah !... je conserve sa boîte... elle vient au secours de ma religion, pour aider mon esprit à s'élever au-dessus des choses terrestres... Je la porte toujours sur moi... elle me fait souvenir de la douceur et de la modération de celui qui la possédait, et je tâche de le prendre pour modèle dans tous les embarras de ce monde. Il en avait essuyé beaucoup. Son histoire, qu'on m'a racontée depuis, était un tissu de peines et de désagrémens; il les avait supportés jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans : mais alors, accablé par le chagrin de voir que ses services militaires étaient mal récompensés, et éprouvant en même temps des revers dans la plus tendre des passions, il abandonna l'épée et le beau sexe à la fois, et se retira dans le sanctuaire, non pas tant de son couvent que de lui-même.

Je sens un poids sur mon cœur en ajoutant qu'à mon retour par Calais, m'étant informé du père Lorenzo, j'appris qu'il était mort depuis trois mois, et qu'il avait désiré d'être enterré dans un petit cimetière, à deux lieues de la ville, appartenant à son couvent. J'eus un violent désir d'aller visiter son tombeau... Lorsque j'y fus, je tirai de ma poche sa petite boîte de corne, je m'assis près de sa tombe, et j'arrachai quelques orties qui n'avaient que faire de croître sur ce lieu sacré. Toute cette scène m'affecta à un tel point que je versai un torrent de larmes... Mais je suis aussi faible qu'une femme, et je prie le lecteur de ne pas sourire, mais plutôt de me plaindre.

LA PORTE DE LA REMISE.

Pendant tout ce temps, je n'avais pas quitté la main de la dame... il me parut qu'il était peu décent, après l'avoir tenue si longtemps, de la lâcher sans la presser contre mes lèvres, et je m'y hasardai... Son teint pâle et inanimé semblait avoir repris pendant cette action son coloris le plus brillant.

Les deux voyageurs qui m'avaient parlé dans la cour, vinrent à passer dans ce moment critique, et s'imaginèrent que nous étions pour le moins mari et femme. Le voyageur curieux s'approcha, et nous demanda si nous partions pour Paris le lendemain matin... Je lui dis que je ne pouvais répondre que pour moi-même. La dame ajouta qu'elle allait à Amiens... Nous y dînâmes hier, me dit l'un des voyageurs. Vous traverserez cette ville, me dit l'autre, en allant à Paris. J'allais lui faire mille remercîmens de m'avoir appris qu'Amiens était sur la route de Paris... mais je tirai de ma poche la petite boîte de corne de mon pauvre moine pour prendre une prise de tabac... Je les saluai d'un air tranquille, et leur souhaitai une bonne traversée à Douvres... Ils nous laissèrent seuls...

Mais, me disais-je à moi-même, quel mal y aurait-il que j'offrisse à cette dame affligée la moitié de ma chaise? quel grand malheur pourrait-il s'ensuivre?

Quel malheur? s'écrièrent en foule toutes les passions basses qui se réveillèrent en moi... Ne voyez-vous pas, disait l'Avarice, que cela vous obligera de prendre un troisième cheval, et qu'il vous en coûtera vingt francs de plus? Vous ne savez pas ce qu'elle est, me disait la Précaution... ni les embarras que cette affaire peut vous causer, disait la Lâcheté à mon oreille.

Vous pouvez compter, Yorick, ajoutait la Discrétion, que l'on dira que c'est votre maîtresse, et que Calais a été le lieu de votre rendez-vous.

Comment pourrez-vous, après cela, s'écria l'Hypocrisie, montrer votre visage en public?... ou vous élever, disait la Pusillanimité, dans l'église? ou y être autre chose qu'un petit chanoine, ajoutait l'Orgueil.

Mais... répoudais-je à tout cela, c'est une honnêteté... Je n'agis guère que par ma première impulsion, et j'écoute surtout fort peu les raisonnemens qui contribuent à endurcir le cœur... Je me retournai précipitamment vers la dame.

Elle n'était déjà plus là... Elle était partie sans que je m'en aperçusse, pendant que cette cause se plaidait, et avait déjà fait douze ou quinze pas dans la rue. Je courus à elle pour lui faire ma proposition du mieux qu'il me serait possible... mais elle marchait, la joue appuyée sur sa main, les yeux fixés en terre, et du pas lent et mesuré d'une personne qui pense... Une idée me frappa, qu'elle agitait la même affaire en elle-même. Que le ciel vienne à son secours! dis-je; elle a probablement quelque belle-mère entichée de pruderie, quelque tante hypocrite, quelque vieille femme ignorante à consulter en cette occasion, aussi bien que moi. Ainsi, ne me souciant pas d'interrompre la procédure, et croyant qu'il était plus honnête de la prendre à discrétion, plutôt que par surprise, je me retournai doucement et fis deux ou trois tours devant la porte de la remise, tandis qne de son côté, elle réfléchissait en se promenant.

DANS LA RUE.

La première fois que je l'avais vue, j'avais arrêté dans mon imagination qu'elle était charmante; ensuite j'avais posé, comme un second axiome aussi incontestable que le premier, qu'elle était veuve et dans l'affliction... je n'allai pas plus loin; cette situation me plaisait... Elle serait restée avec moi jusqu'à minuit, que je m'en serais tenu à ce système, et ne l'aurais considérée que sous ce point de vue général.

Elle s'était à peine éloignée de moi de vingt pas, que quelque chose d'intérieur en moi me faisait désirer plus de particularités sur son compte... L'idée d'une longue séparation vint me saisir et m'alarmer... il pouvait se faire que je ne la revisse plus..... Le cœur s'attache à ce qu'il peut, et je voulais au moins des traces sur lesquelles mes souhaits pussent la rejoindre, si je ne la revoyais plus moi-même : en un mot, je voulais savoir son nom, celui de sa famille, son état... Je savais l'endroit où elle allait, je voulais savoir l'endroit d'où elle venait. Mais comment parvenir à toutes ces connaissances? Cent petites délicatesses s'y opposaient. Je formai vingt plans différens : je ne pouvais pas lui faire de questions directes; la chose du moins me paraissait impossible.

Un petit officier français de fort bon air, qui venait en dansant au bruit d'une ariette qu'il fredonnait, me fit voir que ce qui me semblait si difficile était la chose du monde la plus aisée. Il se trouva entre la dame et moi, au moment qu'elle revenait à la porte de la remise. Il m'aborda, et à peine m'avait-il parlé, qu'il me pria de lui faire l'honneur de le présenter à la dame... Je n'avais pas été présenté moi-même... Il se retourna aussitôt et se présenta sans moi. Vous venez de Paris, apparemment, lui-dit-il, madame? Non; mais je vais, dit-elle, prendre cette route. Vous n'êtes pas de Londres? Elle répondit que non. Ah! madame vient de Flandre? apparemment que vous êtes Flamande? La dame répondit oui...... De Lille, peut-être?... Non... Ni d'Arras, ni de Cambrai, ni de Bruxelles?... La dame dit qu'elle était de Bruxelles.

J'ai eu l'honneur d'assister au bombardement de cette ville dans la dernière guerre... Il faut l'avouer, cette place est admirablement bien située pour cela... Elle était remplie de noblesse, quand les Impériaux en furent chassés par les Français... La dame lui fit une légère inclination de tête... Il lui raconta la part qu'il avait eue au succès de cette affaire, la pria de lui faire l'honneur de lui dire son nom, et la salua...

Et madame, sans doute, a son mari? reprit-il, en regardant derrière lui après avoir fait deux pas. Et, sans attendre la réponse, il s'en alla en sautant dans la rue.

Je le considérai avec des yeux attentifs... Apparemment, me dis-je, que je n'ai pas assez médité les importantes leçons de la *civilité* qu'on a mises dans les mains de mon enfance; car je n'en pourrais pas faire autant.

LA REMISE.

M. Dessein était arrivé avec la clé de la remise à la main : il nous ouvrit les grands battans de son magasin de chaises.

Le premier objet qui me donna dans l'œil, fut une autre guenille de désobligeante, le vrai portrait de celle qui m'avait plu une heure auparavant, mais qui depuis avait excité en moi une sensation si désagréable... Il me semblait qu'il n'y avait qu'un rustre, un homme insociable, qui eût pu imaginer une telle machine, et je pensais à peu près de même de celui qui voudrait s'en servir.

J'observai qu'elle causait autant de répugnance à la dame qu'à moi...... M. Dessein s'en aperçut, et il nous mena vers deux chaises qui devinrent tout de suite l'objet de ses éloges. Les lords A. et B., dit-il, les avaient achetées pour faire le grand tour; mais elles n'ont pas été plus loin que Paris: ainsi, elles sont à tous égards aussi bonnes que neuves..... Je les trouve trop bonnes, M. Dessein; et je passai à une autre qui était derrière, et qui parut me convenir... J'entrai sur-le-champ en négociation du prix... Cependant, dis-je, en ouvrant la portière et en montant dedans, il me semble qu'on aurait bien de la peine à y tenir deux... Ayez la bonté, madame, dit M. Dessein, en lui offrant son bras, d'y monter aussi...... La dame hésita une demi-seconde...... et s'y plaça... et M. Dessein, à qui un domestique faisait signe qu'il voulait lui parler, ferma la portière sur nous et nous laissa.

ENCORE LA REMISE.

Voilà *qui est plaisant,* dit la dame, en souriant; c'est la seconde fois que, par des hasards fort indifférens, on nous laisse ensemble : *cela est comique.*

Il ne manque du moins pour le rendre tel, lui dis-je, que l'usage comique que la galanterie d'un Français voudrait faire de cette aventure... Faire l'amour dans le premier moment... offrir sa personne au second.

C'est là leur fort, répondit la dame.

On le suppose au moins... et je ne sais trop comment cela est arrivé... mais ils ont acquis la réputation de mieux connaître et faire l'amour que toute autre nation de la terre.... Pour moi, je les crois très maladroits... et, dans le vrai, la pire espèce d'archers qui jamais exerça la patience du dieu d'amour.

...... Croire qu'ils mettent du sentiment dans l'amour!

Je croirais plutôt qu'il est possible de faire un bel habit avec des morceaux de reste et de toute couleur.... Ils se déclarent tout d'un coup, à la première rencontre.... N'est-ce pas là soumettre l'offre de leur amour et de leur personne à l'examen sévère d'un esprit que le cœur n'a pas encore échauffé?

La dame m'écoutait comme si elle s'attendait à quelque chose de plus...

Considérez donc, madame, lui dis-je, en posant ma main sur la sienne...

Que les personnes graves détestent l'amour à cause du nom.

Les intéressées le haïssent, parce qu'elles donnent la préférence à autre chose.

Les hypocrites paraissent l'avoir en horreur, en feignant de n'aspirer qu'aux choses célestes.

Le vrai de tout cela, c'est que nous sommes beaucoup plus effrayés que blessés par cette passion...... Quelque manque d'expérience que l'homme montre dans ces sortes d'affaires, il ne laisse échapper le mot d'amour qu'une heure ou deux au moins après le temps que son silence sur ce sujet est devenu un vrai tourment. Il me semble qu'une suite de petites et paisibles attentions qui n'iraient pas jusqu'à sonner l'alarme..... et qui ne seraient pourtant pas assez vagues pour qu'on pût s'y méprendre... accompagnées de temps en temps d'un regard tendre, mais peu ou même point du tout de discours à ce sujet...... laisseraient votre maîtresse tout à la nature, qui saura bien amollir son cœur.

Eh bien! dit la dame en rougissant, je crois que vous n'avez pas cessé de me faire l'amour depuis que nous sommes ensemble.

TOUJOURS LA REMISE.

M. Dessein revint pour nous ouvrir la portière, et dit à la dame que M. le comte de L.... son frère, venait d'arriver... Quoique je souhaitasse tout le bien possible à cette dame, j'avouerai que cet événement attrista mon cœur; et je ne pus m'empêcher de le lui dire : car en vérité, madame, ajoutai-je, il est fatal à une proposition que j'allais vous faire.....

Il est inutile, dit-elle, en m'interrompant et en mettant une de ses mains sur les deux miennes, de m'expliquer votre projet. Il est rare, mon bon monsieur, qu'un homme ait quelque proposition amicale à faire à une femme, sans qu'elle en ait le pressentiment quelques momens auparavant.

Oui... la nature, dis-je, l'arme de ce pressentiment pour la garantir du piége... Mais, dit-elle en me fixant, je n'avais rien à craindre; et, à vous parler franchement, j'étais déterminée à accepter votre proposition. Si je l'eusse acceptée..... elle s'arrêta un moment..... je crois, reprit-elle, que vous m'auriez disposée à vous raconter une histoire qui aurait rendu la compassion la chose la plus dangereuse qui aurait pu nous arriver dans le voyage.

En me disant cela, elle me tendit la main... Je la baisai deux fois, et elle descendit de la chaise en me disant adieu avec un regard mêlé de sensibilité et de douceur.

DANS LA RUE.

Elle ne m'eut pas sitôt quitté, que je commençai à m'ennuyer. Il me semblait que les minutes étaient des heures, et je n'ai jamais fait un marché de douze guinées aussi promptement dans toute ma vie, que celui de ma chaise. Je donnai ordre qu'on m'amenât des chevaux de poste, et je dirigeai mes pas vers l'hôtellerie.

Ciel! dis-je en entendant quatre heures sonner, et en faisant réflexion qu'il n'y avait guère plus d'une heure que j'étais à Calais.....

Quel gros volume d'aventures, en cet instant si court, ne pourrait pas produire un homme qui s'intéresse à tout, et ne laisse rien échapper de ce que le temps et le hasard lui présentent continuellement!

Je ne sais si cet ouvrage aura jamais quelque utilité : peut-être qu'un autre réussira mieux. Mais qu'importe? c'est un essai que je fais sur la nature humaine... il ne me coûte que mon travail; cela suffit, il me fait plaisir; il anime la circulation de mon sang, dissipe les humeurs sombres, éclaire mon jugement et ma raison.

Je plains l'homme qui, voyageant de Dan à Bersheba, peut s'écrier : Tout est stérile! Oui, sans doute, le monde entier est stérile pour ceux qui ne veulent pas cultiver les fruits qu'il présente; mais, me disais-je à moi-même en frottant gaîment mes mains l'une contre l'autre, je serais au milieu d'un désert que je trouverais de quoi réveiller mes affections... Un doux myrte, un triste cyprès, m'attireraient sous leur feuillage... Je les bénirais de l'ombrage bienfaisant qu'ils m'offriraient..... je graverais mon nom sur leur écorce; je leur dirais : Vous êtes les arbres les plus agréables de tout le désert..... Je gémirais avec eux en voyant leurs feuilles dessécher et tomber, et ma joie se mêlerait à la leur, quand le retour de la belle saison les couronnerait d'une riante verdure.

Le savant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, et ainsi de suite; mais le savant Smelfungus avait la jaunisse. Accablé d'une humeur sombre, tous les objets qui se présentèrent à ses yeux, lui parurent décolorés et défigurés..... Il nous a donné la relation de ses voyages : ce n'est qu'un triste détail de ses pitoyables sensations.

Je rencontrai Smelfungus sous le grand portique du Panthéon..... il en sortait..... *Ce n'est qu'un vaste cirque pour un combat de coqs*, dit-il..... Je voudrais, lui dis-je, que vous n'eussiez rien dit de pis de la Vénus de Médicis..... J'avais appris, en passant à Florence, qu'il avait fort maltraité la déesse, parce qu'il la regardait comme la beauté la plus prostituée du pays.

Smelfungus revenait de ses voyages, et je le rencontrai encore à Turin..... Il n'eut que de tristes aventures sur la terre et sur

l'onde à me raconter. Il n'avait vu que des gens qui s'entre-mangent, comme les anthropophages..... Il avait été écorché vif, et plus maltraité que saint Barthélemi, dans toutes les auberges où il était entré.

Oh! je veux le publier dans tout l'univers, s'écria-t-il. Vous ferez mieux, lui dis-je, d'aller voir votre médecin.

Mundungus, homme dont les richesses étaient immenses, se dit un jour : Allons, faisons *le grand tour*. Il va de Rome à Naples, de Naples à Venise, de Venise à Vienne, à Dresde, à Berlin..... et Mundungus, à son retour, n'avait pas retenu une seule anecdote agréable..... ou qui portât un caractère de générosité..... Il avait parcouru les grandes routes sans jeter les yeux ni d'un côté ni de l'autre, de crainte que l'amour ou la compassion ne le détournât de son chemin.

Que la paix soit avec eux, s'ils peuvent la trouver! Mais le ciel, s'il était possible d'y atteindre avec de pareils esprits, n'aurait point d'objets qui pussent fixer et amollir la dureté de leurs cœurs..... Les doux génies, sur les ailes de l'amour, viendraient se réjouir de leur arrivée : ils n'entendraient autre chose que des cantiques de joie, des extases de ravissement et de bonheur..... O mes chers lecteurs! les ames de Smelfungus et de Mundungus...,. je les plains..... elles manquent de facultés pour les sentir..... Smelfungus et Mundungus seraient placés dans la demeure la plus heureuse du ciel..... les ames de Smelfungus et de Mundungus s'y croiraient malheureuses, et gémiraient pendant toute l'éternité.

MONTREUIL.

Mon porte-manteau était tombé une fois de derrière la chaise; j'avais été obligé de descendre deux fois par la pluie, et je m'étais mis une autre fois dans la boue jusqu'aux genoux, pour aider le postillon à l'attacher... Je ne savais ce qui causait un dérangement si fréquent. J'arrive à Montreuil, et l'hôte me demande si je n'ai pas besoin d'un domestique..... A ce mot, je devine que c'est le défaut d'un domestique qui est cause que mon porte-manteau se dérange si souvent.

Un domestique! dis-je : oui, j'en ai bien besoin; il m'en faut un. Monsieur, dit l'hôte, c'est qu'il y a ici près un jeune homme qui serait charmé d'avoir l'honneur de servir un Anglais. Et pourquoi plutôt un Anglais qu'un autre? Ils sont si généreux! répond l'hôte. Bon! dis-je en moi-même, je gage que ceci me coûtera vingt sous de plus ce soir... C'est qu'ils ont de quoi faire les généreux, ajouta-t-il. Courage! me disais-je, autres vingt sous à noter. Pas plus tard qu'hier au soir, continua-t-il, un mylord anglais offrit un écu à la fille..... Tant pis pour mademoiselle Jeanneton, dis-je.

Mademoiselle Jeanneton était fille de l'hôte; et l'hôte s'imaginant que je n'entendais pas bien le français, se hasarda à m'en donner une leçon. Ce n'est pas *tant pis* que vous auriez dû dire, monsieur, c'est *tant mieux*. C'est toujours tant mieux, quand il y a quelque chose à gagner; tant pis, quand il n'y a rien..... Cela revient au même, lui dis-je. Pardonnez-moi, monsieur, dit l'hôte, cela est bien différent.

Ces deux expressions, *tant pis* et *tant mieux*, étant les deux grands pivots de presque toutes les conversations françaises, il est bon d'avertir qu'un étranger qui va à Paris, ferait bien de s'instruire, avant d'arriver, de toute l'étendue de leur usage.

Un jeune marquis, plein de vivacité, demanda à monsieur Hume, à la table de notre ambassadeur, s'il était monsieur Hume le poëte : Non, dit monsieur Hume tranquillement. Tant pis, répond le marquis.

C'est monsieur Hume l'historien, dit un autre. Ah! tant mieux, dit le marquis. Et monsieur Hume, dont le cœur, comme on sait, est excellent, remercia le marquis pour son tant pis et pour son tant mieux.

L'hôte, après sa leçon, appela Lafleur; c'est ainsi que se nommait le jeune homme qu'il me proposait. Je ne puis rien dire de ses talens; monsieur en jugera mieux que moi; mais pour sa probité, j'en réponds.

Je ne sais quel ton il donna à ce qu'il disait; mais il me fit faire attention à ce que j'allais faire, et Lafleur, qui attendait dehors avec cette impatience qu'ont tous les

enfans de la nature en certaines occasions, fit son entrée.

Je suis disposé à penser favorablement de tout le monde au premier abord, et surtout d'un pauvre diable qui vient offrir ses services à un aussi pauvre diable que moi; mais ce penchant me donne quelquefois de la défiance : il m'autorise du moins à en avoir. J'en prends plus ou moins, selon l'humeur qui me domine, et le cas dont il s'agit..... Je puis ajouter aussi selon le sexe à qui je dois avoir affaire.

Dès que Lafleur entra dans la chambre, son air nouveau et naturel triompha de la défiance. Je me décidai sur-le-champ en sa faveur, et je l'arrêtai sans hésiter. J'ignore, à la vérité, ce qu'il sait faire, mais je découvrirai ses talens à mesure que j'en aurai besoin..... D'ailleurs, un Français est propre à tout.

Cependant la curiosité m'aiguillonna; et quelle fut ma surprise! le pauvre Lafleur ne savait que battre du tambour, et jouer quelques marches sur le fifre. Je sentis que ma faiblesse n'avait jamais été insultée plus vivement que dans cette occasion par ma sagesse.....

Lafleur avait commencé son entrée dans le monde par satisfaire le noble désir qui enflamme presque tous ses compatriotes..... Il avait servi le roi pendant plusieurs années; mais, s'étant aperçu que l'honneur d'être tambour n'ouvrait pas les portes de la récompense, ni la carrière de la gloire, il s'était retiré sur ses terres, où il vivait comme il plaisait à Dieu, c'est-à-dire aux dépens de l'air.

Ainsi, me dit la Sagesse, vous avez pris un tambour pour vous servir dans votre voyage en France et en Italie? Et pourquoi ne l'aurais-je pas pris? dis-je. La moitié de notre noblesse ne fait-elle pas le même voyage avec des *lendqys* de compagnons qu'elle paie, et qui lui laissent à payer de plus le flûteur, le diable et tout son train?..... Lorsqu'on peut se débarrasser d'un mauvais marché par une équivoque....: je trouve qu'on n'est pas à plaindre..... Mais, Lafleur, vous savez sans doute faire quelque chose de plus? Oh qu'oui!..... Il savait faire des guêtres et jouer un peu du violon. Bravo! dit la Sagesse..... Moi, lui dis-je, je joue de la basse..... ainsi nous pourrons concerter..... Mais, Lafleur, vous savez raser et accommoder un peu une perruque? J'ai les meilleures dispositions.... C'en est assez pour le ciel, lui dis-je en l'interrompant, et cela doit me suffire..... On servit le souper..... Je me mis à table. J'avais d'un côté de ma chaise un épagneul anglais, de l'autre un domestique français aussi gai qu'on peut l'être..... J'étais content de mon empire..... Et si les monarques savaient borner leurs désirs, ils seraient aussi heureux que je l'étais.

Lafleur ne m'a point quitté pendant tous mes voyages, et il sera souvent question de lui. Il est bien juste que j'instruise mes lecteurs sur son compte; et pourquoi même ne parviendrais-je pas à les intéresser en sa faveur? Je n'ai jamais eu de raison de me repentir d'avoir suivi les impulsions qui m'avaient déterminé à le prendre : il a été le domestique le plus fidèle, le plus attaché, le plus ingénu qui jamais fut à la suite d'un philosophe. Ses talens de battre du tambour et de faire des guêtres, bons en eux-mêmes, ne m'étaient pas, à la vérité, d'une grande utilité; mais j'en étais bien récompensé par la gaîté perpétuelle de son humeur..... Elle suppléait à tous les talens qu'il n'avait pas : elle aurait même, dans mon esprit, effacé ses défauts. Je trouvais toujours des ressources et des motifs d'encouragement dans son air et ses regards, et une espèce de fil qui me faisait sortir des difficultés que je rencontrais.... J'allais dire aussi des siennes; mais Lafleur était hors de toute atteinte des événemens. La faim, la soif, le froid, le chaud, les veilles, la fatigue, ne faisaient pas la moindre impression sur sa physionomie : il était éternellement le même. Je ne sais si je suis philosophe; Satan veut quelquefois me le persuader; mais si je le suis, je l'avoue, je me suis trouvé bien des fois humilié en réfléchissant aux obligations que j'ai au caractère philosophique de ce pauvre garçon. Combien de fois son exemple ne m'a-t-il pas excité à m'appliquer à une philosophie plus sublime?..... Avec tout cela, Lafleur était un peu fat; mais c'était plutôt un mouve-

ment de la nature, que l'effet de l'art. Il n'eut pas demeuré trois jours à Paris, que cette fatuité disparut.

J'installai le lendemain matin Lafleur dans sa charge. Je fis devant lui l'inventaire de mes six chemises et de ma culotte de soie noire, et je lui donnai la clé de mon portemanteau. Je lui dis de le bien attacher derrière la chaise, de faire atteler les chevaux, et d'avertir l'hôte de m'apporter son compte.

Ce garçon est heureux, dit l'hôte en adressant la parole à cinq ou six filles qui entouraient Lafleur, et lui souhaitaient affectueusement un bon voyage. Lafleur baisait les mains des filles; ses yeux se mouillèrent, il les essuya trois fois, et trois fois il promit d'apporter des pardons de Rome à toute la bande.

Toute la ville l'aime, me dit l'hôte. On le trouvera de manque à tous les coins de Montreuil; il n'a qu'un seul défaut, c'est d'être toujours amoureux...... Bon! dis-je en moi-même, cela m'évitera la peine de mettre chaque nuit ma culotte sous mon oreiller; et je faisais moins, en disant cela, l'éloge de Lafleur, que le mien. J'ai toute ma vie été amoureux d'une princesse ou de quelque autre, et je compte bien l'être jusqu'à ma mort. Je suis très-persuadé que si j'étais destiné à faire une action basse, je ne la ferais que dans l'intervalle d'une passion à l'autre. J'ai éprouvé quelquefois de ces interrègnes, et je me suis toujours aperçu que mon cœur était fermé pendant ce temps: il était si endurci, qu'il fallait que je fisse un effort sur moi pour soulager un misérable, en lui donnant seulement six sous. Je me hâtais alors de sortir de cet état d'indifférence. Le moment où je me retrouvais ranimé par la tendre passion, était le moment où je redevenais généreux et compatissant. J'aurais tout fait pour rendre service, pourvu qu'il n'y eût point de crime...

Mais que fais-je en disant tout ceci? ce n'est pas mon éloge, c'est celui de la passion.

FRAGMENT.

De toutes les villes de la Thrace, celle d'Abdère était la plus adonnée à la débauche: elle était plongée dans un débordement de mœurs effroyable. C'était en vain que Démocrite, qui y faisait son séjour, employait tous les efforts de l'ironie et de la risée pour l'en tirer; il n'y pouvait réussir. Le poison, les conspirations, le meurtre, le viol, les libelles diffamatoires, les pasquinades, les séditions y régnaient: on n'osait sortir le jour; c'était encore pis la nuit.

Ces horreurs étaient portées au dernier point, lorsqu'on représenta à Abdère l'*Andromède* d'Euripide; tous les spectateurs en furent charmés; mais de tous les endroits dont ils furent enchantés, rien ne frappa plus leur imagination que les tendres accens de la nature qu'Euripide avait mis dans le discours pathétique de Persée:

O Amour! roi des dieux et des hommes, etc.

Tout le monde, le lendemain, parlait en vers iambiques; ce discours de Persée faisait le sujet de toutes les conversations...... On ne faisait que répéter dans chaque maison, dans chaque rue:

O Amour! roi des dieux et des hommes!

Tout retentissait du nom d'Amour; chaque bouche le prononçait comme les notes d'une douce mélodie dont le souvenir charme encore l'oreille, et qu'on ne peut s'empêcher de répéter. On entendait de tous côtés qu'*Amour! Amour! roi des dieux et des hommes*... Le même feu saisit tout le monde; et toute la ville, comme si ses habitans n'avaient eu qu'un même cœur, se livra à l'amour.

Les apothicaires d'Abdère cessèrent de vendre de l'ellébore; les faiseurs d'armes ne vendirent plus d'instrumens de mort; l'amitié, la vertu régnèrent partout; les ennemis les plus irréconciliables s'entre-donnèrent publiquement le baiser de paix... Le siècle d'or revint et répandit ses bienfaits sur Abdère. Les Abdéritains jouaient des airs tendres sur le chalumeau; le beau sexe quittait les robes de pourpre, et s'asseyait modestement sur le gazon pour écouter ces doux concerts.

Il n'y avait, dit le fragment, que la puissance d'un dieu dont l'empire s'étend du

ciel à la terre, et jusque dans le fond des eaux, qui pût opérer ce prodige.

Quand tout est prêt, et qu'on a discuté chaque article de la dépense, il y a encore, à moins que le mauvais traitement n'ait remué votre bile en aigrissant votre humeur, une autre affaire à ajuster à la porte avant de monter en chaise. C'est avec les fils et les filles de la pauvreté que vous avez affaire : ils vous entourent....... Et que personne ne les rebute..... Ce que souffrent ces malheureux est déjà trop cruel, pour y ajouter de la dureté : il vaut mieux avoir quelque monnaie à leur distribuer, et c'est un conseil que je donne à tous les voyageurs. Ils n'auront pas besoin d'écrire les motifs de leur générosité : ils seront enregistrés ailleurs.

Personne ne donne moins que moi, parce qu'il y a peu de mes connaissances qui aient moins à donner : mais c'était le premier acte de cette nature que je faisais en France ; je le fis avec plus d'attention.

Hélas ! disais-je, en les montrant au bout de mes doigts, je n'ai que huit sous, et il y a huit pauvres femmes et autant d'hommes pour les recevoir.

Un de ces hommes sans chemise, et dont l'habit tombait en lambeaux, se trouvait au milieu des femmes. Il s'en retira aussitôt en faisant la révérence. Lorsque le parterre crie tout d'une voix : place aux dames ! il ne montre pas plus de déférence pour le beau sexe que ce pauvre homme.

Juste ciel ! m'écriai-je en moi-même, par quelles sages raisons as-tu ordonné que la mendicité et la politesse seraient réunies dans ce pays, quand elles sont si opposées dans les autres régions ?

Je lui offris un de mes huit sous, uniquement parce qu'il avait été honnête.

Un pauvre petit homme plein de vivacité, et qui était vis-à-vis de moi, après avoir mis sous son bras un fragment de chapeau, tira sa tabatière de sa poche, et offrit généreusement une prise de tabac à toute l'assemblée.... C'était un don considérable pour lui, et chacun le refusa en faisant une inclination....... Il les sollicita avec un air de franchise : Prenez, prenez-en, en regardant d'un autre côté ; à la fin chacun en prit. Ce serait dommage, me dis-je, que sa boîte se vidât. J'y mis deux sous, et j'y pris moi-même une prise de tabac pour lui rendre le don plus agréable. Il sentit le poids de la seconde obligation plus que celui de la première..... C'était lui faire honneur..... l'autre au contraire était humiliante : il me salua jusqu'à terre.

Tenez, dis-je à un vieux soldat qui n'avait qu'une main, et semblait avoir blanchi dans le service, voilà deux sous pour vous... Vive le roi ! s'écria le vieux soldat.

Il ne me restait plus que trois sous ; j'en donnai un pour l'amour de Dieu ; c'est à ce titre qu'on me le demandait. La pauvre femme avait la cuisse disloquée ; on ne peut pas soupçonner que ce fût pour un autre motif.

Mon cher et très-charitable monsieur !... On ne peut refuser celui-ci, me disais-je.

Mylord anglais !.... le seul son de ce mot valait l'argent, et je le payai du dernier de mes sous...... Mais dans l'empressement où j'avais été de les distribuer, j'avais oublié un pauvre honteux qui n'avait personne pour faire la quête, et qui peut-être aurait péri avant d'oser demander lui-même. Il était près de la chaise, mais hors du cercle, il essuyait une larme qui découlait le long de son visage, et il avait l'air d'avoir vu de plus beaux jours. Bon Dieu ! me disais-je ; et je n'ai pas un sou pour lui donner.... Vous en avez mille, s'écrièrent à la fois toutes les puissances de la nature qui étaient en mouvement chez moi. Je m'approchai de lui, et je lui donnai.... il n'importe quoi.... Je rougirais à présent de dire combien..... J'étais honteux alors de penser combien peu.... Si le lecteur devine ma disposition, il peut juger entre ces deux points donnés, à vingt ou quarante sous près, quelle fut la somme précise.

Je ne pouvais rien donner aux autres..... Que Dieu vous bénisse ! leur dis-je. Et le bon Dieu vous bénisse vous-même, s'écrièrent le vieux soldat, le petit homme, etc.... Le pauvre honteux ne pouvait rien dire..... Il tira un petit mouchoir de sa poche, et essuya ses yeux en se détournant. Je crus qu'il me remerciait plus que tous les autres.

LE BIDET.

Ces petites affaires ne furent pas sitôt ajustées, que je montai dans ma chaise, très-content de tout ce que j'avais fait à Montreuil... Lafleur, avec ses grosses bottes, sauta sur un bidet... Il s'y tenait aussi droit et aussi heureux qu'un prince.

Mais qu'est-ce que le bonheur et les grandeurs dans cette scène factice de la vie? Nous n'avions pas encore fait une lieue, qu'un âne mort arrêta tout court Lafleur dans sa course. Le bidet ne voulut pas passer. La contestation entre Lafleur et lui s'échauffa, et le pauvre garçon fut désarçonné et jeté par terre.

Il souffrit sa chute avec toute la patience du Français qui aurait été le meilleur chrétien, et ne dit pas autre chose que *diable!* Il remonta à cheval sur-le-champ, et battit le bidet comme il aurait pu battre son tambour.

Le bidet volait d'un côté du chemin à l'autre, tantôt par-ci, tantôt par-là; mais il ne voulait pas approcher de l'âne mort. Lafleur, pour le corriger, insistait... et le bidet entêté le jeta encore par terre.

Qu'a ton bidet, Lafleur? lui dis-je. Monsieur, c'est le cheval le plus opiniâtre du monde. Hé bien! s'il est obstiné, repris-je, il faut le laisser aller à sa fantaisie. Lafleur, qui était remonté, descendit; et dans l'idée qu'il ferait aller le bidet en avant, il lui donna un grand coup de fouet; mais le bidet me prit au mot, et s'en retourna en galoppant à Montreuil. *Peste!* dit Lafleur.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que, quoique Lafleur, dans ces accidens, ne se fût servi que de ces deux termes d'exclamation, il y en a cependant trois dans la langue française. Ils répondent à ce que les grammairiens appellent le positif, le comparatif et le superlatif; et l'on se sert des uns et des autres dans tous les accidens imprévus de la vie.

Diable! est le premier degré, c'est le degré positif; il est d'usage dans les émotions ordinaires de l'esprit, et lorsque de petites choses contraires à notre attente arrivent. Qu'on joue, par exemple, au passe-dix, et que l'on ne rapporte deux fois de suite que double as, ou, comme Lafleur, que l'on soit jeté par terre, ces petites circonstances et tant d'autres s'expriment par *diable!* et c'est pour cette raison que, lorsqu'il est question de cocuage, on se sert de cette expression...

Mais dans une aventure où il entre quelque chose de dépitant, comme lorsque le bidet s'enfuit en laissant Lafleur étendu par terre avec ses grosses bottes, alors vient le second: on se sert de *peste!*

Pour le troisième...

Oh! c'est ici que mon cœur se gonfle de compassion, quand je songe à ce qu'un peuple aussi poli doit avoir souffert pour qu'il soit forcé à s'en servir.

Puissance qui délies nos langues et les rends éloquentes dans la douleur, accorde-moi des termes décens pour exprimer ce superlatif, et quel que soit mon sort, je céderai à la nature...

Mais il n'y a point de ces termes décens dans la langue française. Je formai la résolution de prendre les accidens qui m'arriveraient avec patience et sans faire d'exclamation.

Lafleur n'avait pas fait cette convention avec lui-même. Il suivit le bidet des yeux tant qu'il le put voir... Et l'on peut s'imaginer, si l'on veut, dès qu'il ne le vit plus, de quelle expression il fit usage pour finir la scène.

Il n'y avait guère de moyens, avec des bottes fortes aux jambes, de rattraper un cheval effarouché. Je ne voyais qu'une alternative: c'était de faire monter Lafleur derrière la chaise, ou de l'y faire entrer.

Il vint s'asseoir à côté de moi, et, dans une demi-heure, nous arrivâmes à la poste de Nampont.

NAMPONT.

L'ANE MORT.

Voici, dit-il, en tirant de son bissac le reste d'une croûte de pain! voici ce que tu aurais partagé avec moi si tu avais vécu!... Je croyais que cet homme apostrophait son enfant; mais c'était à son âne qu'il adressait

la parole, et c'était le même âne que nous avions vu en chemin, et qui avait été si fatal à Lafleur... Il paraissait le regretter si vivement, qu'il me fit souvenir des plaintes que Sancho-Pança avait faites dans une occasion semblable... Mais cet homme se plaignait avec des accens plus conformes à la nature.

Il était assis sur un banc de pierre à la porte. Le panneau et la bride de l'âne étaient à côté de lui : il les levait de temps en temps, et les laissait ensuite retomber... puis les regardait et secouait la tête... Il reprit ensuite sa croûte de pain, comme s'il allait la manger...... Mais, après l'avoir tenue quelque temps à la main, il la posa sur le mors de la bride, en regardant avec des yeux de désir l'arrangement qu'il venait de faire, et il soupira.

La simplicité de sa douleur assembla une foule de monde autour de lui; et Lafleur s'y mêla pendant qu'on attelait les chevaux. J'étais resté dans la chaise, je voyais et j'entendais par dessus la tête des autres.

Il disait qu'il venait d'Espagne, où il était allé du fond de la Franconie, et qu'il s'en retournait chez lui : il était arrivé jusqu'à cet endroit lorsque son âne mourut. Chacun était curieux de savoir ce qui avait pu engager ce pauvre vieillard à entreprendre un si long voyage.

Hélas! dit-il, le ciel m'avait donné trois fils, c'étaient les plus beaux garçons de toute l'Allemagne. La petite vérole m'enleva les deux aînés dans la même semaine : le plus jeune était frappé de la même maladie; je craignis aussi de le perdre, et je fis vœu, s'il en revenait, d'aller à Saint-Jacques de Compostelle.

Là, il s'arrêta pour payer un tribut à la nature... et pleura amèrement.

Il continua... Le ciel, dit-il, me fit la faveur d'accepter la condition, et je partis de mon hameau avec le pauvre animal que j'ai perdu... Il a participé à toutes les fatigues de mon voyage; il a mangé le même pain que moi pendant toute la route... enfin, il a été mon compagnon et mon ami.

Chacun prenait part à la douleur de ce pauvre homme. Lafleur lui offrit de l'argent. Il dit qu'il n'en avait pas besoin. Hélas! ce n'est pas la valeur de l'âne que je regrette, c'est sa perte... J'étais assuré qu'il m'aimait... Il leur raconta l'histoire d'un malheur qui leur était arrivé en passant les Pyrénées... Ils s'étaient perdus et avaient été séparés trois jours l'un de l'autre : pendant ce temps, l'âne l'avait cherché autant qu'il avait cherché l'âne; à peine purent-ils manger l'un et l'autre jusqu'à ce qu'ils se fussent retrouvés.

Tu as au moins une consolation, lui dis-je, dans la perte de ton pauvre animal : c'est que je suis persuadé que tu lui as été un tendre maître. Hélas! dit-il, je le croyais ainsi pendant qu'il vivait; mais à présent qu'il est mort, je crains que la fatigue de me porter ne l'ait accablé, et que je ne sois responsable d'avoir abrégé sa vie.

Quelle honte pour l'humanité! me dis-je en moi-même; si nous ne nous aimions les uns les autres qu'autant que ce pauvre homme aimait son âne, ce serait quelque chose.

LE POSTILLON.

Cette histoire m'affecta. Le postillon n'y prit pas garde, et il m'entraîna sur le pavé au grand galop.

Le voyageur qui brûle de soif dans les déserts sablonneux de l'Arabie, n'aspire pas plus vivement au bonheur de trouver une source, que mon ame aspirait après des mouvemens tranquilles. J'aurais souhaité que le postillon fût parti moins vite; mais au moment que le bon pèlerin achevait son histoire, il donna de si grands coups de fouet à ses chevaux, qu'ils partirent comme si mille diables étaient à leurs trousses.

Pour l'amour de Dieu! lui criais-je, allez plus doucement; mais plus je criais, plus il excitait ses chevaux. Que le diable t'emporte donc! lui dis-je. Vous verrez qu'il continuera d'aller vite jusqu'à ce qu'il me mette en colère... ensuite il ira doucement afin de me faire goûter les douceurs de cet état.

Il n'y manqua pas. Il arriva à une hauteur, et fut obligé d'aller pas à pas... Je m'étais fâché contre lui..... Je m'étais fâché ensuite contre moi-même pour m'être mis en colère.....

Un bon galop dans ce moment m'aurait fait du bien...

Allons un peu plus vite, je t'en prie, mon bon garçon, lui dis-je...

Mais le postillon me montra la montagne... Je voulais alors me rappeler l'histoire du pauvre Allemand et de son âne; mais j'en avais perdu le fil, et il me fut aussi impossible de le retrouver, qu'au postillon d'aller le trot.

Hé bien! que tout aille à l'aventure; je me sens disposé à faire de mon mieux et tout va de travers.

La nature dans ses trésors a toujours des lénitifs pour adoucir nos maux. Je m'endormis, et ne me réveillai qu'au mot d'Amiens qui frappa mon oreille.

Oh! oh! dis-je en me frottant les yeux..... c'est ici que ma belle dame doit venir.

AMIENS.

J'eus à peine prononcé ces mots, que le comte de L.... et sa sœur passèrent rapidement dans leur chaise de poste. Elle n'eut que le temps de me faire un salut de connaissance, mais avec un air qui semblait désigner qu'elle avait quelque chose à me dire. Je n'avais effectivement pas encore achevé de souper, que le domestique de son frère m'apporta un billet de sa part. Elle me priait, le premier matin que je n'aurais rien à faire à Paris, de remettre la lettre qu'elle m'envoyait à madame de R... Elle ajoutait qu'elle aurait bien voulu me raconter son histoire, et qu'elle était bien fâchée de n'avoir pu le faire...... mais que si jamais je passais par Bruxelles, et que je n'eusse pas oublié le nom de madame de L..... elle aurait cette satisfaction.

Ah! j'irai te voir, charmante femme, disais-je en moi-même: rien ne me sera plus facile. Je n'aurai, en revenant d'Italie, qu'à traverser l'Allemagne, la Hollande, et retourner chez moi par la Flandre; à peine y aura-t-il dix postes de plus; mais y en eût-il dix mille...... Quelles délices, pour prix de tous mes voyages, de participer aux incidens d'une triste histoire que la beauté qui en est le sujet raconte elle-même........ de la voir pleurer! C'en serait un plus grand encore de tarir la source de ses larmes; mais si je ne parviens pas à la dessécher, n'est-ce pas toujours une sensation exquise d'essuyer les joues mouillées d'une belle femme, assis à ses côtés pendant la nuit et dans le silence?

Il n'y avait certainement pas de mal dans cette pensée. J'en fis cependant un reproche amer et dur à mon cœur.

J'avais toujours joui du bonheur d'aimer quelque belle. Ma dernière flamme, éteinte dans un accès de jalousie, s'était rallumée depuis trois mois aux beaux yeux d'Élisa, et je lui avais juré qu'elle durerait pendant tous mes voyages... Et pourquoi dissimuler la chose? Je lui avais juré une fidélité éternelle: elle avait des droits sur mon cœur. Partager mes affections, c'était diminuer ces mêmes droits... Les exposer, c'était les risquer..... Et là où il y a du risque, il peut y avoir de la perte. Et alors, Yorick, qu'aurais-tu à répondre aux reproches d'un cœur si rempli de confiance, si bon, si doux, si irréprochable?....

Non, non, dis-je en m'interrompant, je n'irai point à Bruxelles... Mon imagination vint au secours de mon Éliza. Je me rappelai ses regards au dernier moment de notre séparation, lorsque ni l'un ni l'autre n'eûmes la force de prononcer la mot *adieu!* Je jetai les yeux sur son portrait qu'elle m'avait attaché au cou avec un ruban noir. Je rougis en le fixant..... J'aurais voulu le baiser..... une honte secrète m'arrêtait. Cette tendre fleur, dis-je en le pressant entre mes mains, doit-elle être flétrie jusque dans la racine, et flétrie, Yorick, par toi qui as promis que ton sein serait son abri?

Source éternelle de félicité! m'écriai-je en tombant à genoux, sois témoin, ainsi que tous les esprits célestes, que je n'irai point à Bruxelles, à moins qu'Élisa ne m'y accompagne, dût ce chemin me conduire au suprême bonheur.

Le cœur, dans des transports de cette nature, dira toujours beaucoup trop en dépit du jugement.

LA LETTRE.

La fortune n'avait pas favorisé Lafleur; il n'avait pas été heureux dans ses faits de chevalerie, et depuis vingt-quatre heures à peu près qu'il était à mon service, rien ne s'était offert pour qu'il pût signaler son zèle. Ce pauvre garçon brûlait d'impatience. Le domestique du comte de L..... qui m'avait apporté la lettre, lui parut une occasion propice : il la saisit. Dans l'idée qu'il me ferait honneur par ses intentions, il le prit dans un cabinet de l'auberge, et le régala du meilleur vin de Picardie. Le domestique du comte, pour n'être pas en reste de politesse, l'engagea à venir avec lui à l'hôtel. L'humeur gaie et douce de Lafleur mit bientôt tous les gens de la maison à leur aise vis-à-vis de lui. Il n'était pas chiche, en vrai Français, de montrer les talens qu'il possédait; en moins de cinq ou six minutes, il prit son fifre; la femme de chambre, le maître-d'hôtel, le cuisinier, la laveuse de vaisselle, les laquais, les chiens, les chats, tous, jusqu'à un vieux singe, se mirent aussitôt à danser. Jamais cuisine n'avait été aussi gaie depuis le déluge.

Madame de L...., en passant de l'appartement de son frère dans le sien, surprise des rires et du bruit qu'elle entendait, sonna sa femme de chambre pour en savoir la cause; et dès qu'elle sut que c'était le domestique du gentilhomme anglais qui avait répandu la gaîté dans la maison en jouant du fifre, elle lui fit dire de monter.

Lafleur, en montant l'escalier, s'était chargé de mille complimens de la part de son maître pour madame, ajoutant bien des choses au sujet de la santé de madame; que son maître serait au désespoir si madame se trouvait incommodée par les fatigues du voyage; et enfin, que monsieur avait reçu la lettre que madame lui avait fait l'honneur de lui écrire.... Et sans doute il m'a fait l'honneur, dit madame en interrompant Lafleur, de me répondre par un billet.

Elle lui parut dire cela d'un ton qui annonçait tellement qu'elle était sûre du fait, que Lafleur n'osa la détromper.... Il trembla que je n'eusse fait une impolitesse; peut-être eut-il peur aussi qu'on ne le regardât comme un sot de s'attacher à un maître qui manquait d'égards pour les dames; et lorsqu'elle lui demanda s'il avait une lettre pour elle : Oh, qu'oui! dit-il, madame. Il mit aussitôt son chapeau par terre, et saisissant le bas de sa poche droite avec la main gauche, il commença à chercher la lettre avec son autre main...... Il fit la même recherche dans sa poche gauche : Diable! disait-il. Ensuite il chercha dans les poches de sa veste, et même de son gousset : Peste! Enfin il les vida toutes sur le plancher, où il étala un col sale, un mouchoir, un peigne, une mèche de fouet, un bonnet de nuit....... Il regarda entre les bords de son chapeau, et peu s'en fallut qu'il ne plaçât la troisième exclamation : Quelle étourderie! dit-il. J'aurai laissé la lettre sur la table de l'auberge. Je vais courir la chercher, et je serai de retour dans trois minutes.

Je venais de me lever de table, quand Lafleur entra pour me conter son aventure. Il me fit naïvement le récit de toute l'histoire, et ajouta que si monsieur avait par hasard oublié de répondre à la lettre de madame, il pouvait réparer cette faute par tout ce qu'il venait de faire..... sinon que les choses resteraient comme elles étaient d'abord.

Je n'étais pas sûr que l'étiquette m'obligeât de répondre ou non. Mais un démon même n'aurait pas pu se fâcher contre Lafleur. C'était son zèle pour moi qui l'avait fait agir. S'y était-il mal pris? me jetait-il dans un embarras?.... Son cœur n'avait pas fait de faute.... Je ne crois pas que je fusse obligé d'écrire..... Lafleur avait cependant l'air d'être si satisfait de lui-même, que.....

Cela est fort bien, lui dis-je, cela suffit... Il sortit de la chambre avec la vitesse d'un éclair, et m'apporta presque aussitôt une plume, de l'encre et du papier.... Il approcha la table d'un air si gai, si content, que je ne pus me défendre de prendre la plume.

Mais qu'écrire? Je commençai et recommençai. Je gâtai inutilement cinq ou six feuilles de papier.

Bref, je n'étais pas d'humeur à écrire.

Lafleur, qui s'imaginait que l'encre était trop épaisse, m'apporta de l'eau pour la délayer. Il mit ensuite devant moi de la pou-

dre et de la cire d'Espagne. Tout cela ne faisait rien. J'écrivais, j'effaçais, je déchirais, je brûlais, et je me remettais à écrire avec aussi peu de succès. Peste de l'étourdi! disais-je à voix basse... Je ne peux pas écrire cette lettre... Je jetai de désespoir la plume à terre.

Lafleur, qui vit mon embarras, s'avança d'une manière respectueuse, et en me faisant mille excuses de la liberté qu'il allait prendre, il me dit qu'il avait dans sa poche une lettre écrite par un tambour de son régiment à la femme d'un caporal, laquelle, osait-il dire, pourrait convenir dans cette occasion.

Je ne demandais pas mieux que de le contenter. Voyons-la! lui dis-je.

Il tira de sa poche un petit portefeuille sale, rempli de lettres et de billets doux. Il dénoua la corde qui le liait, en tira les lettres, les mit sur la table, les feuilleta les unes après les autres, et après les avoir repassées à deux reprises différentes, il s'écria : Enfin, monsieur, la voici! Il la déploya, la mit devant moi, et se retira à trois pas de la table, pendant que je la lisais.

LA LETTRE.

Madame,

Je suis pénétré de la douleur la plus vive, et réduit en même temps au désespoir, par ce retour imprévu du caporal qui rend notre entrevue de ce soir la chose du monde la plus impossible.

Mais vive la joie! et toute la mienne sera de penser à vous.

L'amour n'est *rien* sans sentiment.

Le sentiment est encore *moins* sans amour.

On dit qu'on ne doit jamais se désespérer.

On dit aussi que monsieur le caporal monte la garde mercredi : alors ce sera mon tour.

Chacun à son tour.

En attendant, vivent l'amour et la bagatelle!

Je suis, madame,

Avec tous les sentimens les plus respectueux et les plus tendres, tout à vous.

JACQUES ROCQUE.

Il n'y avait qu'à changer le caporal en comte... ne point parler de monter la garde le mercredi. La lettre, au surplus, n'était ni bien ni mal. Ainsi, pour contenter le pauvre Lafleur, qui tremblait pour ma réputation, pour la sienne, et pour celle de sa lettre, j'habillai ce chef-d'œuvre à ma guise. Je cachetai ce que j'avais écrit. Lafleur le porta à madame de L......, et nous partîmes le lendemain matin pour Paris.

PARIS.

L'agréable ville! quand on a un bel équipage, une demi-douzaine de laquais et une couple de cuisiniers : avec quelle liberté, quelle aisance on vit!

Mais un pauvre prince, sans cavalerie, et qui n'a pour tout bien qu'un fantassin, fait bien mieux d'abandonner le champ de bataille, et de se confiner dans le cabinet, s'il peut s'y amuser.

J'avoue que mes premières sensations, dès que je fus seul dans ma chambre, furent bien éloignées d'être aussi flatteuses que je me l'étais figuré... Je m'approchai de la fenêtre, et je vis à travers les vitres une foule de gens de toutes couleurs, qui couraient après le plaisir : les vieillards, avec des lances rompues et des casques qui n'avaient plus leurs masques; les jeunes, chargés d'une armure brillante d'or, ornés de tous les riches plumages de l'Orient, et joûtant tous en faveur du plaisir, comme les preux chevaliers faisaient autrefois dans les tournois pour l'amour et la gloire.

Hélas! mon pauvre Yorick, m'écriai-je, que fais-tu ici? A peine es-tu arrivé, que ce fracas brillant te jette dans le rang des atomes. Ah! cherche quelque rue détournée, quelque profond cul-de-sac, où l'on n'ait jamais vu de flambeau darder ses rayons, ni entendu de carrosses rouler... C'est là où tu peux passer ton temps. Peut-être y trouveras-tu quelque tendre grisette qui te le fera paraître moins long. Voilà les espèces de coteries que tu pourras fréquenter!

Je périrais plutôt! m'écriai-je en tirant de mon portefeuille la lettre que madame de L...

m'avait chargé de remettre..... J'irai voir madame de R..... et c'est la première chose que je ferai..... Lafleur? — Monsieur. — Faites venir un perruquier..... Vous donnerez ensuite un coup de vergette à mon habit.

LA PERRUQUE.

Le perruquier entre. Il jette un coup d'œil sur ma perruque, et refuse net d'y toucher. C'était une chose au-dessus ou au-dessous de son art. Mais, comment donc faire? lui disje..... — Monsieur, il faut en prendre une de ma façon.....j'en ai de toutes prêtes.

— Mais je crains, mon ami, lui dis-je en examinant celle qu'il me montrait, que cette boucle ne se soutienne pas.....— Vous pourriez, dit-il, la tremper dans la mer, elle tiendrait.

Tout est mesuré sur une grande échelle dans cette ville, me disais-je. La plus grande étendue des idées d'un perruquier anglais n'aurait jamais été plus loin qu'à lui faire dire : trempez-la dans un seau d'eau. Quelle différence! C'est comme le temps à l'éternité.

Je l'avouerai, je déteste toutes les conceptions froides et flegmatiques, ainsi que toutes les idées minces et bornées dont elles naissent; je suis ordinairement si frappé des grands ouvrages de la nature, que si je le pouvais, je n'aurais jamais d'objets de comparaison que ce ne fût pour le moins une montagne. Tout ce qu'on peut objecter contre le sublime français, dans cet exemple, c'est que la grandeur consiste plus dans le mot que dans la chose. La mer remplit, sans doute, l'esprit d'une idée vaste; mais Paris est si avant dans les terres, qu'il n'y avait pas d'apparence que je prisse la poste pour aller à cent milles de là faire l'expérience dont me parlait le perruquier. Ainsi, le perruquier ne me disait rien.

Un seau d'eau fait, sans contredit, une triste figure à côté de la mer, mais il a l'avantage d'être sous la main, et l'on peut y tremper la boucle en un instant.....

Disons vrai : l'expression française exprime plus qu'on ne peut effectuer. C'est du moins ce que je pense, après y avoir bien réfléchi.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ces minuties sont des marques beaucoup plus sûres et beaucoup plus distinctives des caractères nationaux, que les affaires les plus importantes de l'état, où il n'y a ordinairement que les grands qui agissent. Ils se ressemblent et parlent à peu près de même dans toutes les nations, et je ne donnerais pas douze sous de plus pour avoir le choix entre tous.

Le perruquier resta si longtemps à accommoder ma perruque, que je trouvai qu'il était trop tard pour aller porter ma lettre chez madame de R..... Cependant, quand un homme est une fois habillé pour sortir, il ne peut guère se livrer à des réflexions sérieuses. Je pris par écrit le nom de l'hôtel de Modène, où j'étais logé, et je sortis sans savoir où j'irais..... J'y songerai, dis-je, en marchant.

LE POULS.

Les petites douceurs de la vie en rendent le chemin plus uni et plus agréable. Les grâces, la beauté, disposent à l'amour; elles ouvrent la porte de son temple, et on y entre insensiblement.

Je vous prie, madame, d'avoir la bonté de me dire par où il faut prendre pour aller à l'*Opéra-Comique*. Très-volontiers, monsieur, dit-elle en quittant son ouvrage.

J'avais jeté les yeux dans cinq ou six boutiques pour chercher une figure qui ne se renfroguerait pas en lui faisant cette question. Celle-ci me plut, et j'entrai.

Elle était assise sur une chaise basse dans le fond de la boutique, en face de la porte, et brodait des manchettes.

Très-volontiers, dit-elle en posant son ouvrage sur une chaise à côté d'elle, et elle se leva d'un air si gai, si gracieux, que si j'avais dépensé cinquante louis dans sa boutique, j'aurais dit : cette femme est reconnaissante.

Il faut tourner, monsieur, dit-elle en venant avec moi à la porte, et en me montrant la rue qu'il fallait prendre, il faut d'abord tour-

ner à votre gauche..... Mais prenez garde... il y a deux rues; c'est la seconde..... Vous la suivrez un peu, et vous verrez une église; quand vous l'aurez passée, vous prendrez à droite, et cette rue vous conduira au bas du Pont-Neuf, qu'il faudra passer..... Vous ne trouverez personne qui ne se fasse un vrai plaisir de vous montrer le reste du chemin.

Elle me répéta ses instructions trois fois, avec autant de patience et de bonté la troisième que la première; et si des tons et des manières ont une signification (et ils en ont une sans doute, à moins que ce ne soit pour des cœurs insensibles), elle semblait s'intéresser à ce que je ne me perdisse pas.

Cette femme, qui n'était guère au-dessus de l'ordre des grisettes, était charmante; mais je ne supposerai pas que ce fut sa beauté qui me rendit si sensible à sa politesse. La seule chose dont je me souvienne bien, c'est que je la fixai beaucoup en lui disant combien je lui étais obligé, et je réitérai mes remercîmens autant de fois qu'elle avait pris la peine de m'instruire.

Je n'étais pas à dix pas de sa porte, que j'avais oublié tout ce qu'elle m'avait dit..... Je regardai derrière moi, et je la vis qui était encore sur le pas de sa porte pour observer si je prendrais le bon chemin. Je retournai vers elle pour lui demander s'il fallait d'abord aller à droite ou à gauche.... J'ai tout oublié, lui dis-je. Est-il possible? dit-elle en souriant. Cela est très-possible, et cela arrive toujours quand on fait moins attention aux avis que l'on reçoit, qu'à la personne qui les donne.

Ce que je disais était vrai, et elle le prit comme toutes les femmes prennent les choses qui leur sont dues. Elle me fit une légère révérence.

Attendez, me dit-elle en mettant sa main sur mon bras pour me retenir, je vais envoyer un garçon dans ce quartier-là porter un paquet; si vous voulez avoir la complaisance d'entrer, il sera prêt dans un moment, et il vous accompagnera jusqu'à l'endroit même. Elle cria à son garçon, qui était dans l'arrière-boutique, de se dépêcher, et j'entrai avec elle. Je levai de dessus la chaise où elle les avait mises, les manchettes qu'elle brodait, dans l'intention de m'y asseoir; elle s'assit elle-même sur une chaise basse, et je me mis aussitôt à côté d'elle.

Il sera prêt dans un moment, monsieur, dit-elle..... Et, pendant ce moment, je voudrais, moi, vous dire combien je suis sensible à toutes vos politesses. Il n'y a personne qui ne puisse, par hasard, faire une action qui annonce un bon naturel; mais quand les actions de ce genre se multiplient, c'est l'effet du caractère et du tempérament. Si le sang qui passe dans le cœur est le même que celui qui coule vers les extrémités, je suis sûr, ajoutai-je en lui soulevant le poignet, qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ait un meilleur pouls que le vôtre..... Tâtez-le, dit-elle en tendant le bras. Je me débarrassai aussitôt de mon chapeau; je saisis ses doigts d'une main, et j'appliquai sur l'artère les deux premiers doigts de mon autre main.

Que n'as-tu passé en ce moment, mon cher Eugène! Tu m'aurais vu en habit noir, et dans une attitude grave, aussi attentivement occupé à compter les battemens de son pouls, que si j'eusse guetté le retour du flux et du reflux de la fièvre. Tu aurais ri, et peut-être moralisé sur ma nouvelle profession..... Hé bien! je t'aurais laissé rire et sermonner à ton aise..... Crois-moi, mon cher Eugène, t'aurais-je dit, il y a de pires occupations dans le monde que celle de tâter le pouls d'une femme..... Oui..... mais d'une grisette, répliquerais-tu..... et dans une boutique tout ouverte? Ah! Yorick.

Et tant mieux. Quand mes vues sont honnêtes, je me mets peu en peine que le monde me voie dans cette occupation.

LE MARI.

J'avais compté vingt battemens de pouls, et je voulais aller jusqu'à quarante, quand son mari parut à l'improviste et dérangea mon calcul. C'est mon mari, dit-elle, et cela ne fait rien. Je recommençai donc à compter. Monsieur est assez complaisant, ajouta-t-elle lorsqu'il passa près de nous, pour prendre la peine de me tâter le pouls. Le mari ôta son chapeau, me salua, et me dit que je lui

faisais trop d'honneur. Il remit aussitôt son chapeau, et s'en alla.

Bon Dieu! m'écriai-je en moi-même, est-il possible que ce soit là son mari!

Une foule de gens savent, sans doute, ce qui pouvait m'autoriser à faire cette exclamation; qu'ils ne se fâchent pas si je vais l'expliquer à ceux qui l'ignorent.

A Londres, un marchand ne semble faire avec sa femme qu'un même tout : quelquefois l'un, quelquefois l'autre brille par diverses perfections de l'esprit et du corps; mais ils unissent tout cela, vont de pair, et tâchent de cadrer l'un avec l'autre, autant que mari et femme doivent le faire.

A Paris, il y a à peine deux ordres d'êtres plus différens : car la puissance législative et exécutive de la boutique n'appartenant point au mari, il y paraît rarement..... il se tient dans l'arrière-boutique ou dans quelque chambre obscure tout seul dans un bonnet de nuit : enfant brut de la nature, il reste tel que la nature l'a formé.

Le génie d'un peuple, dans un pays où il n'y a rien de salique que la monarchie, ayant cédé ce département, ainsi que plusieurs autres, entièrement aux femmes, celles-ci, par un babillage et un commerce continuel avec tous ceux qui vont et viennent, sont comme ces cailloux de toutes sortes de formes, qui, frottés les uns contre les autres, perdent leur rudesse, et prennent quelquefois le poli d'un diamant..... L'époux ne vaut pas beaucoup mieux que la pierre que vous foulez aux pieds.

Très-certainement il n'est pas bon que l'homme soit seul.... Il est fait pour la société et les douces communications. J'en appelle, pour preuve de ce que j'avance, au perfectionnement que notre nature en reçoit.

Comment trouvez-vous, monsieur, le battement de mon pouls? dit-elle. Il est aussi doux, lui dis-je en la fixant tranquillement, que je me l'étais imaginé. Elle allait me répondre quelque chose d'honnête; mais le garçon entra avec le paquet de gants. A propos, dis-je, j'en voudrais avoir une ou deux paires.

LES GANTS.

La belle marchande se lève, passe derrière son comptoir, aveint un paquet, et le délie. J'avance vis-à-vis d'elle : les gants étaient tous trop grands; elle les mesura l'un après l'autre sur ma main; cela ne les rapetissait pas. Elle me pria d'en essayer une paire qui ne lui paraissait pas si grande que les autres..... Elle en ouvrit un, et sa main y glissa tout d'un coup..... Cela ne me convient pas, dis-je en remuant un peu la tête. Non, dit-elle, en faisant le même mouvement.

Il y a de certains regards combinés d'une subtilité unique, où le caprice, et le bon sens, et la gravité, et la sottise sont tellement confondus, que tous les langages variés de la tour de Babel ne pourraient les exprimer..... Ils se communiquent et se saisissent avec une telle promptitude, qu'on sait à peine quel est le contagieux..... Pour moi, je laisse à messieurs les dissertateurs le soin de grossir de ce sujet leurs agréables volumes..... Il me suffit de répéter que les gants ne convenaient pas..... Nous pliâmes tous deux nos mains dans nos bras, en nous appuyant sur le comptoir. Il était si étroit, qu'il n'y avait de place entre nous que pour le paquet de gants.

La jeune marchande regardait quelquefois les gants, puis du côté de la fenêtre, puis les gants..... et jetait de temps en temps les yeux sur moi. Je n'étais pas disposé à rompre le silence..... Je suivais en tout son exemple. Mes yeux se portaient tour-à tour sur elle, et sur la fenêtre, et sur les gants.

Mais je perdais beaucoup dans toutes ces attaques d'imitation. Elle avait des yeux noirs, vifs, qui dardaient leurs rayons à travers deux longues paupières de soie, et ils étaient si perçans, qu'ils pénétraient jusqu'au fond de mon cœur..... Cela peut paraître étrange; mais telle était l'impression qu'elle faisait sur moi.

N'importe, dis-je, je vais m'accommoder de ces deux paires de gants; et je les mis en poche.

Elle ne me les surfit pas d'un sou, et je fus sensible à ce procédé. J'aurais voulu qu'elle eût demandé quelque chose de plus, et j'étais

embarrassé comment le lui faire comprendre..... Croyez-vous, monsieur, me dit-elle, en se méprenant sur mon embarras, que je voudrais demander seulement un sou de trop à un étranger, et surtout à un étranger dont la politesse, plus que le besoin de gants, l'engage à prendre ce qui ne lui convient pas, et à se fier à moi? Est-ce que vous m'en auriez crue capable?..... Moi! non, je vous assure; mais vous l'eussiez fait, que je vous l'aurais pardonné de bon cœur..... Je payai; et, en la saluant un peu plus profondément que cela n'est d'usage à l'égard d'une femme de marchand, je la quittai; et le garçon, avec son paquet, me suivit.

LA TRADUCTION.

On me mit dans une loge où il n'y avait qu'un vieil officier. J'aime les militaires, non seulement parce que j'honore l'homme dont les mœurs sont adoucies par une profession qui développe souvent les mauvaises qualités de ceux qui sont méchans, mais parce que j'en ai connu un autrefois... car il n'est plus: pourquoi ne le nommerais-je pas? C'était le capitaine Tobie Shandy, le plus cher de tous mes amis. Je ne puis penser à la douceur et à l'humanité de ce brave homme, quoiqu'il y ait bien longtemps qu'il soit mort, sans que mes yeux se remplissent de larmes; et j'aime, à cause de lui, tout le corps des vétérans. J'enjambai sur-le-champ les deux bancs qui étaient devant moi, et me plaçai à côté de l'officier.

Il lisait attentivement, ses lunettes sur le nez, une petite brochure qui était probablement une des pièces qu'on allait jouer. Je fus à peine assis, qu'il ôta ses lunettes, les enferma dans un étui de chagrin, et mit le livre et l'étui dans sa poche. Je me levai à demi pour le saluer.

Qu'on traduise ceci dans tous les langages du monde : en voici le sens.

« Voilà un pauvre étranger qui entre dans « la loge...... il a l'air de ne connaître per« sonne, et il demeurerait sept ans à Paris, « qu'il ne connaîtrait qui que ce soit, si tous « ceux dont il approcherait gardaient leurs « lunettes sur le nez... C'est lui fermer la « porte de la conversation; ce serait le traiter « pire qu'un Allemand. »

Le vieil officier aurait pu dire tout cela à haute voix, et je ne l'aurais pas mieux entendu... Je lui aurais, à mon tour, traduit en français le salut que je lui avais fait; je lui aurais dit « que j'étais très-sensible à son « intention, et que je lui en rendais mille « grâces. »

Il n'y a point de secret qui aide plus au progrès de la sociabilité, que de se rendre habile dans cette manière abrégée de se faire entendre, et d'être prompt à expliquer en termes clairs les divers mouvemens des yeux et du corps dans toutes leurs inflexions. Quant à moi, par une longue habitude, j'exerce cet art si machinalement, que, lorsque je marche dans les rues de Londres, je traduis tout du long du chemin; et je me suis souvent trouvé dans des cercles où l'on n'avait pas dit quatre mots, et dont j'aurais pu rapporter vingt conversations différentes, ou les écrire, sans risquer de dire quelque chose qui n'aurait pas été vrai.

Un soir que j'allais au concert de Martini, à Milan, comme je me présentais à la porte de la salle pour entrer, la marquise de F... en sortait avec une espèce de précipitation : elle était presque sur moi que je ne l'avais pas vue, de sorte que je fis un saut de côté pour la laisser passer; elle fit de même et du même côté, et nos têtes se touchèrent...... Elle alla aussitôt de l'autre côté : un mouvement involontaire m'y porta, et je m'opposai encore innocemment à son passage... Cela se répéta encore malgré nous, jusqu'au point que cela en devint ridicule... A la fin, je fis ce que j'aurais dû faire dès le commencement, je me tins tranquille, et la marquise passa sans difficulté. Je sentis aussitôt ma faute, et il n'était pas possible que j'entrasse avant de la réparer. Pour cela, je suivis des yeux la marquise jusqu'au bout du passage : elle tourna deux fois les siens vers moi, et semblait marcher le long du mur, comme si elle voulait faire place à quelque autre qui viendrait à passer..... Non, non, dis-je, c'est là une mauvaise traduction : elle a droit d'exiger que je lui fasse des excuses, et

l'espace qu'elle laisse n'est que pour m'en donner la facilité. Je cours donc à elle, et lui demande pardon de l'embarras que je lui avais causé, en lui disant que mon intention était de lui faire place... Elle répondit qu'elle avait eu le même dessein à mon égard... et nous nous remerciâmes réciproquement. Elle était au haut de l'escalier, et, ne voyant point d'écuyer près d'elle, je lui offris la main pour la conduire à sa voiture... Nous descendîmes l'escalier, en nous arrêtant presque à chaque marche pour parler du concert et de notre aventure. Elle était dans son carrosse. En vérité, madame, lui dis-je, j'ai fait six efforts différens pour vous laisser passer... Et moi, j'en ai fait autant pour vous laisser entrer... Je souhaiterais bien, ajoutai-je aussitôt, que vous en fissiez un septième... Très-volontiers, dit-elle me faisant place... La vie est trop courte pour s'occuper de tant de formalités... Je montai dans la voiture, et je l'accompagnai chez elle... Et que devint le concert? Ceux qui y étaient le savent mieux que moi.

Je veux seulement ajouter que la liaison agréable qui résulta de cette traduction, me fit plus de plaisir qu'aucune de celles que j'ai eu l'honneur de faire en Italie.

LE NAIN.

Je n'ai jamais ouï dire que quelqu'un, si ce n'est une seule personne que je nommerai probablement dans ce chapitre, eût fait une remarque que je fis au moment même que je jetai les yeux sur le parterre, et qui me frappa d'autant plus vivement, que je ne me souvenais même pas trop qu'on l'eût faite: c'est le jeu inconcevable de la nature, en formant un si grand nombre de nains. Elle se joue sans doute de tous les pauvres humains dans tous les coins de l'univers; mais à Paris, il semble qu'elle ne mette point de bornes à ses amusemens. Cette bonne déesse paraît aussi gaie qu'elle est sage.

J'étais à l'Opéra-Comique; mais toutes mes idées n'y étaient pas renfermées, et elles se promenaient dehors comme si j'y avais été moi-même... Je mesurais, j'examinais tous ceux que je rencontrais dans les rues: c'était une tâche mélancolique, surtout quand la taille était petite... le visage très-brun, les yeux vifs, le nez long, les dents blanches, la mâchoire en avant... Je souffrais de voir tant de malheureux que la force des accidens avait chassés de la classe où ils devaient être, pour les contraindre à faire nombre dans une autre... Les uns, à cinquante pas, paraissaient à peine être des enfans par leur taille; les autres étaient noués, rachitiques, bossus, ou avaient les jambes tortues. Ceux-ci étaient arrêtés dans leur croissance, dès l'âge de six ou sept ans, par les mains de la nature; ceux-là ressemblaient à des pommiers nains qui, dès leur première existence, font voir qu'ils ne parviendront jamais à la hauteur commune des autres arbres de la même espèce.

Un médecin voyageur dirait peut-être que cela ne provient que des bandages mal faits et mal appliqués... Un médecin sombre dirait que c'est faute d'air; et un voyageur curieux, pour appuyer ce système, se mettrait à mesurer la hauteur des maisons, le peu de largeur des rues, et combien de pieds carrés occupent au sixième ou septième étage les gens du peuple, qui mangent et couchent ensemble. M. Shandy, qui avait sur bien des choses des idées fort extraordinaires, soutenait, en causant sur cette matière, que les enfans, comme d'autres animaux, pouvaient devenir fort grands lorsqu'ils étaient venus au monde sans accident; mais, ajoutait-il, le malheur des habitans de Paris est d'être si étroitement logés, qu'ils n'ont réellement pas assez de place pour les faire..... Aussi que font-ils? des riens; car n'est-ce pas ainsi qu'on doit appeler une chose qui, après vingt ou vingt-cinq ans de tendres soins et de bonne nourriture, n'est pas devenue plus haute que ma jambe?... Or, monsieur Shandy étant d'une très-petite stature, on ne pouvait rien dire de plus.

Ce n'est pas ici un ouvrage de raisonnement, et je m'en tiens à la fidélité de la remarque qui peut se vérifier dans toutes les rues et dans tous les carrefours de Paris. Je descendais un jour la rue qui conduit du Carrousel au Palais-Royal; j'aperçus un pe-

tit garçon qui avait de la peine à passer le ruisseau, et je lui tendis la main ponr l'aider. Quelle fut ma surprise en jetant les yeux sur lui! Le petit garçon avait au moins quarante ans...... Mais il n'importe, dis-je...... quelque autre bonne ame en fera autant pour moi quand j'en aurai quatre-vingt-dix.

Je sens en moi je ne sais quels principes d'égards et de compassion pour cette portion défectueuse et diminutive de mon espèce, qui n'a ni la force ni la taille pour se pousser et pour figurer dans le monde...... Je n'aime point qn'on les humilie... et je ne fus pas sitôt assis à côté de mon vieil officier, que j'eus le chagrin de voir qu'on se moquait d'un bossu au bas de la loge où nous étions.

Il y a, entre l'orchestre et la première loge de côté, un espace où beaucoup de spectateurs se réfugient quand il n'y a plus de place ailleurs. On y est debout, quoiqu'on paie aussi cher que dans l'orchestre. Un pauvre hère de cette espèce s'était glissé dans ce lieu incommode : il était entouré de personnes qui avaient au moins deux pieds et demi de plus que lui... et le nain bossu souffrait prodigieusement; mais ce qni le gênait le plus, était un homme de six pieds de haut, épais à proportion, Allemand par dessus tout cela, qui était précisément devant lui, et lui dérobait absolument la vue du théâtre et des acteurs. Mon nain faisait ce qu'il pouvait pour jeter un coup d'œil sur ce qui se passait : il cherchait à profiter des ouvertures qui se faisaient quelquefois entre les bras de l'Allemand et son corps; il guettait d'un côté, était à l'affût de l'autre; mais ses soins étaient inutiles: l'Allemand se tenait massivement dans nne attitude carrée : il aurait été aussi bien dans le fond d'un puits. Il étendit en haut très-civilement sa main jusqu'au bras du géant, et lui conta sa peine... L'Allemand tourne la tête, jette en bas les yeux sur lui, comme Goliath sur David... et inexorablement se remet dans sa situation.

Je prenais en ce moment une prise de tabac dans la tabatière de corne du bon moine. Ah! mon bon père Laurent! comme ton esprit doux et poli, et qui est si bien modelé pour supporter et pour souffrir avec patience..... comme il aurait prêté une oreille complaisante aux plaintes de ce pauvre nain!.....

Le vieil officier me vit lever les yeux avec émotion en faisant cette apostrophe, et me demanda ce qu'il y avait. Je lui contai l'histoire en trois mots, en ajoutant que cela était inhumain.

Le nain était poussé à bout, et, dans les premiers transports, qui sont communément déraisonnables, il dit à l'Allemand qu'il couperait sa longue queue avec ses ciseaux. L'Allemand le regarda froidement, et lui dit qu'il en était le maître, s'il pouvait y atteindre.

Oh! quand l'injure est aiguisée par l'insulte, tout homme qui a du sentiment prend le parti de celui qui est offensé, quel qu'il soit... J'aurais volontiers sauté en bas pour aller au secours de l'opprimé... Le vieil officier le soulagea avec beaucoup moins de fracas...... Il fit signe à la sentinelle, et lui montra le lieu où se passait la scène. La sentinelle y pénétra... Il n'y avait pas besoin d'explication, la chose était visible... Le soldat fit reculer l'Allemand, et plaça le nain devant l'épais géant...... Cela est bien fait! m'écriai-je en frappant des mains..... Vous ne souffririez pas une chose semblable en Angleterre, dit le vieil officier.

En Angleterre, monsieur, lui dis-je, nous sommes tous assis à notre aise...

Il voulut apparemment me donner quelque satisfactiou de moi-même, et me dit : Voilà un bon mot... Je le regardai, et je vis bieu qu'un mot a toujours de la valeur à Paris. Il m'offrit une prise de tabac.

LA ROSE.

Mon tour vint de demander au vieil officier ce qu'il y avait..... J'entendais de tous côtés crier du parterre : *Haut les mains! monsieur l'abbé*, et cela m'était tout aussi incompréhensible qu'il avait peu compris ce que j'avais dit en parlant du moine.

Il me dit que c'était apparemment quelque abbé qui se trouvait placé dans une loge derrière quelques grisettes, et que le par-

terre, l'ayant vu, voulait qu'il tînt ses deux mains en l'air pendant la représentation..... Ah! comment soupçonner, dis-je, qu'un ecclésiastique puisse être un filon? L'officier sourit, et, en me parlant à l'oreille, il me donna connaissance d'une chose dont je n'avais pas encore eu la moindre idée.

Bon Dieu! dis-je en pâlissant d'étonnement, est-il possible qu'un peuple si rempli de sentiment, ait en même temps des idées si étranges, et qu'il se démente jusqu'à ce point? Quelle grossièreté! ajoutai-je.

L'officier me dit: C'est une raillerie piquante qui a commencé au théâtre contre les ecclésiastiques, du temps que Molière donna son Tartufe... Mais cela se passe peu à peu avec le reste de nos mœurs gothiques... Chaque nation, continua-t-il, a ses délicatesses et ses grossièretés qui règnent pendant quelque temps et se perdent par la suite... J'ai été dans plusieurs pays, et je n'en ai pas vu un seul où je n'aie trouvé des raffinemens qui manquaient dans d'autres. Le POUR et le CONTRE se trouvent dans chaque nation... Il y a une balance de bien et de mal partout; il ne s'agit que de la bien observer. C'est le vrai préservatif des préjugés que le vulgaire d'une nation prend contre une autre... Un voyageur a l'avantage de voir beaucoup et de pouvoir faire le parallèle des hommes et de leurs mœurs, et par-là il apprend le *savoir vivre*. Une tolérance réciproque nous engage à nous entr'aimer... Il me fit, en disant cela, une inclination et me quitta.

Il me tint ce discours avec tant de candeur et de bon sens, qu'il justifia les impressions favorables que j'avais eues de son caractère... Je croyais aimer l'homme; mais je craignais de me méprendre sur l'objet..... Il venait de tracer ma façon de penser. Je n'aurais pas pu l'exprimer aussi bien : c'était la seule différence.

Rien n'est plus incommode pour un cavalier que d'avoir un cheval entre ses jambes, qui dresse les oreilles et fait des écarts à chaque objet qu'il aperçoit: cela m'inquiète fort peu... mais j'avoue franchement que j'ai rougi plus d'une fois pendant le premier mois que j'ai passé à Paris, d'entendre prononcer certains mots auxquels je n'étais pas accoutumé. Je croyais qu'ils étaient indécens, et ils me soulevaient..... Mais je trouvai, le second mois, qu'ils étaient sans conséquence, et ne blessaient point la pudeur.

Madame de Rambouillet, après six semaines de connaissance, me fit l'honneur de me mener avec elle à deux lieues de Paris dans sa voiture.. On ne peut être plus polie, plus vertueuse et plus modeste qu'elle dans ses expressions... En revenant, elle me pria de tirer le cordon..... Avez-vous besoin de quelque chose? lui dis-je...... Rien que de pisser, dit-elle.

Ami voyageur, ne troublez point madame de Rambouillet; et vous, belles nymphes, qui faites les mystérieuses, allez cueillir des roses, effeuillez-les sur le sentier où vous vous arrêtez... Madame de Rambouillet n'en fit pas davantage... Je lui avais aidé à descendre de carrosse, et j'eusse été le prêtre de la chaste Castalie, que je ne me serais pas tenu dans une attitude plus décente et plus respectueuse près de sa fontaine.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ce que le vieil officier venait de me dire sur les voyages, me fit souvenir des avis que Polonius donnait à son fils sur le même sujet : ces avis me rappelèrent *Hamlet*, et *Hamlet* retraça à ma mémoire les autres ouvrages de Shakespeare. J'entrai, à mon retour, dans la boutique d'un libraire sur le quai de Conti, pour acheter les œuvres de ce poète.

Le libraire me dit qu'il n'en avait point de complètes. Comment! lui dis-je, en voilà un exemplaire sur votre comptoir. Cela est vrai; mais il n'est pas à moi..... Il est à monsieur le comte de B... qui me l'a envoyé de Versailles pour le faire relier, et auquel je le renverrai demain matin.

Et que fait monsieur le comte de B... de ce livre? lui dis-je. Est-ce qu'il lit Shakespeare? Oh! dit le libraire, c'est un esprit fort....... Il aime les livres anglais; et ce qui lui fait encore plus d'honneur, monsieur, c'est qu'il aime aussi les Anglais. En vérité, lui dis-je, vous parlez si poliment, que vous forceriez

presque un Anglais, par reconnaissance, à dépenser quelques louis dans votre boutique. Le libraire fit une inclination, et allait probablement dire quelque chose, lorsqu'une jeune fille d'environ vingt ans, fort décemment mise, et qui avait l'air d'être au service de quelque dévote à la mode, entra dans la boutique, et demanda *les Égaremens du cœur et de l'esprit*. Le libraire les lui donna aussitôt. Elle tira de sa poche une petite bourse de satin vert, nouée d'un ruban de même couleur... Elle la délia, et mit dedans le pouce et le doigt avec délicatesse, mais sans affectation, pour prendre de l'argent, et paya. Rien ne me retenait dans la boutique, et j'en sortis avec elle.

Ma belle enfant, lui dis-je, quel besoin avez-vous des égaremens du cœur? A peine savez-vous encore que vous en ayez un, jusqu'à ce que l'amour l'ai dit, on qu'un berger infidèle lui ait causé du mal. Dieu m'en garde! répondit-elle. Oui, vous avez raison; votre cœur est bon, et ce serait dommage qu'on vous le dérobât... C'est pour vous un trésor précieux... Il vous donne un meilleur air que si vous étiez parée de perles et de diamans.

La jeune fille m'écoutait avec une attention docile, et elle tenait sa bourse par le ruban. Elle est bien légère, lui dis-je en la saisissant... et aussitôt elle l'avança vers moi... Il y a bien peu de chose dedans, continuai-je. Mais soyez toujours aussi sage que vous êtes belle, et le ciel la remplira... J'avais encore dans la main quelques écus qui avaient été destinés à l'achat de Shakespeare; elle m'avait tout-à-fait laissé aller sa bourse, et j'y mis un écu. Je nouai le ruban, et je la lui rendis.

Elle me fit, sans parler, une humble inclination..... C'était une de ces inclinations tranquilles et reconnaissantes, où le cœur a plus de part que le geste. Le cœur sent le bienfait, et le geste exprime la reconnaissance. Je n'ai jamais donné un écu à une fille avec plus de plaisir.

Mon avis ne vous aurait servi à rien, ma chère, sans ce petit présent; quand vous verrez l'écu, vous vous souviendrez de l'avis. N'allez pas le dépenser en rubans...

Je vous assure, monsieur, que je le conserverai... et elle me donna la main... Oui, monsieur, je le mettrai à part.

Une convention vertueuse qui se fait entre homme et femme, semble sanctifier leurs plus secrètes démarches. Il était déjà tard et il faisait obscur: malgré cela, comme nous allions du même côté, nous n'eûmes point de scrupule d'aller ensemble le long du quai de Conti.

Elle me fit une seconde inclination lorsque nous nous mîmes en marche; et nous n'étions pas encore à vingt pas de la porte du libraire, que, croyant n'avoir pas assez fait, elle s'arrêta un petit moment pour me remercier encore.

C'est un petit tribut, lui dis-je, que je n'ai pu m'empêcher de payer à la vertu, et je ne voudrais pas m'être trompé sur le compte de la personne à qui je rends cet hommage..... Mais l'innocence, ma chère, est peinte sur votre visage... Malheur à celui qui essaierait de lui tendre des piéges!

Elle parut un peu affectée de ce que je lui disais... Elle poussa un profond soupir... Je ne me crus pas autorisé d'en rechercher la cause, et nous gardâmes le silence jusqu'au coin de la rue de Nevers, où nous devions nous séparer.

Est-ce ici le chemin, lui dis-je, ma chère, de l'hôtel de Modène? — Oui, mais on peut y aller aussi par la rue Guénégaud, qui est un peu plus loin... — Hé bien! j'irai donc par la rue Guénégaud, pour deux raisons: d'abord, parce que cela me fera plaisir, et ensuite, pour vous accompagner plus longtemps. — En vérité, dit-elle, je souhaiterais que l'hôtel fût dans la rue des Saints-Pères... — C'est peut-être là que vous demeurez? lui dis-je. — Oui, monsieur; je suis femme de chambre de madame de R...— Bon Dieu! m'écriai-je, c'est la dame pour laquelle on m'a chargé d'une lettre à Amiens. Elle me dit que madame de R... attendait en effet un étranger qui devait lui remettre une lettre, et qu'elle était fort impatiente de le voir... Hé bien! ma chère enfant, dites-lui que vous l'avez rencontré. Assurez-la de mes respects, et que j'aurai l'honneur de la voir demain matin.

C'était au coin de la rue de Nevers que nous disions tout cela... Nous nous étions arrêtés, parce que la jeune fille voulait mettre les deux volumes qu'elle venait d'acheter dans ses poches : je tenais le second, tandis qu'elle y fourrait le premier, et elle tint sa poche ouverte afin que j'y misse l'autre.

Qu'il est doux de sentir la finesse des liens qui attachent nos affections!

Nous nous remîmes encore en marche... et nous n'avions pas fait trois pas, qu'elle me prit le bras... J'allais l'en prier, mais elle le fit d'elle-même, avec cette simplicité irréfléchie qui montre qu'elle ne pensait pas du tout qu'elle ne m'avait jamais vu... Pour moi, je crus sentir si vivement en ce moment les influences de ce qu'on appelle la force du sang, que je ne pus m'empêcher de la fixer pour voir si je ne trouverais pas en elle quelque ressemblance de famille... Hé! ne sommes-nous pas, dis-je, tous parens?

Arrivés au coin de la rue Guénégaud, je m'arrêtai pour lui dire décidément adieu. Elle me remercia encore, et pour ma politesse, et pour lui avoir tenu compagnie. Nous avions quelque peine à nous séparer... Cela ne se fit qu'en nous disant adieu deux fois. Notre séparation était si cordiale, que je l'aurais scellée, je crois, en tout autre lieu, d'un baiser de charité aussi saint, aussi chaud que celui d'un apôtre.

Mais à Paris il n'y a guère que les hommes qui s'embrassent... Je lis ce qui revient à peu près au même...

Je priai Dieu de la bénir...

LE PASSE-PORT.

De retour à l'hôtel, Lafleur me dit qu'on était venu de la part de M. le lieutenant de police pour s'informer de moi... Diable! dis-je, j'en sais la raison, et il est temps d'en informer le lecteur. J'ai omis cette partie de l'histoire dans l'ordre où elle est arrivée... Je ne l'avais pas oubliée..... mais j'avais pensé, en écrivant, qu'elle serait mieux placée ici.

J'étais parti de Londres avec une telle précipitation, que je n'avais pas songé que nous étions en guerre avec la France. J'étais arrivé à Douvres, déjà je voyais, par le secours de ma lunette d'approche, les hauteurs qui sont au delà de Boulogne, que l'idée de la guerre ne m'était pas plus venue à l'esprit, que celle qu'on ne pouvait pas aller en France sans passe-port... Aller seulement au bout d'une rue, et m'en retourner sans avoir rien fait, est pour moi une chose pénible. Le voyage que je commençais était le plus grand effort que j'eusse jamais fait pour acquérir des connaissances, et je ne pouvais supporter l'idée de retourner à Londres sans remplir mon projet... On me dit que le comte de... avait loué le paquebot... Il était logé dans mon auberge; j'étais légèrement connu de lui, et j'allai le prier de me prendre à sa suite... Il ne fit point de difficulté; mais il me prévint que son inclination à m'obliger ne pourrait s'étendre que jusqu'à Calais, parce qu'il était obligé d'aller de là à Bruxelles. Mais arrivé à Calais, me dit-il, vous pourrez sans crainte aller à Paris. Lorsque vous y serez, vous chercherez des amis pour pourvoir à votre sûreté. Monsieur le comte, lui dis-je, je me tirerai alors d'embarras..... Je m'embarquai donc, et je ne songeai plus à l'affaire.

Mais, quand Lafleur me dit que M. le lieutenant de police avait envoyé, je sentis à l'instant de quoi il était question... L'hôte monta presque en même temps pour me dire la même chose, en ajoutant qu'on avait singulièrement demandé mon passe-port. J'espère, dit-il, que vous en avez un?... Moi! non, en vérité, lui dis-je, je n'en ai pas.

Vous n'en avez pas! et il se retira à trois pas, comme s'il eût craint que je ne lui communiquasse la peste; Lafleur, au contraire, avança trois pas avec cette espèce de mouvement que fait une bonne ame pour venir au secours d'une autre... Le bon garçon gagna tout-à-fait mon cœur. Ce seul trait me fit connaître son caractère aussi parfaitement que s'il m'avait déjà servi avec zèle pendant sept ans; et je vis que je pouvais me fier entièrement à sa probité et à son attachement...

Mylord! s'écria l'hôte... mais, se reprenant aussitôt, il changea de ton... Si monsieur, dit-il, n'a pas de passe-port, il a apparemment des amis à Paris qui peuvent lui en

procurer un... Je ne connais personne, lui dis-je avec un air indifférent. Hé bien! monsieur, en ce cas-là, dit-il, vous pouvez vous attendre à vous voir fourrer à la Bastille, ou pour le moins au Châtelet... Oh! dis-je, je ne crains rien : le roi est rempli de bonté; il ne fait de mal à personne..... Vous avez raison, mais cela n'empêchera pourtant pas qu'on ne vous mette à la Bastille demain matin... J'ai loué, repris-je, votre appartement pour un mois, et je ne le quitterai pas avant le temps pour tous les rois de France du monde.

Lafleur vint me dire à l'oreille : Monsieur, mais personne ne peut s'opposer au roi...

Parbleu! dit l'hôte, il faut avouer que ces messieurs anglais sont des gens bien extraordinaires; et il se retira en grommelant.

L'HOTEL A PARIS.

Je ne moutrai tant d'assurance à l'hôte, et n'eus l'air de traiter la chose si cavalièrement, que pour ne point chagriner Lafleur. J'affectai même de paraître plus gai pendant le souper, et de causer avec lui d'autres choses. Paris et l'Opéra-Comique étaient déjà pour moi un sujet inépuisable de conversation. Lafleur avait aussi vu le spectacle, et il m'avait suivi jusqu'à la boutique du libraire. Mais, lorsqu'il me vit en sortir avec la jeune fille, et que j'allai avec elle le long du quai, il jugea inutile de me suivre un pas de plus; et, après quelques réflexions, il prit le chemin le plus court pour revenir à l'hôtel, où il avait appris toute l'affaire de la police sur mon arrivée à Paris.

Il n'eut pas sitôt ôté le couvert, que je lui dis de descendre pour souper. Je me livrai alors aux plus sérieuses réflexions sur ma situation.

Oh! c'est ici, mon cher Eugène, que tu souriras au souvenir d'un court entretien que nous eûmes ensemble, presque au moment de mon départ... Je dois le raconter ici.

Eugène sachant que je n'étais pas plus chargé d'argent que de réflexion, m'avait pris à part pour me demander combien j'avais. Je lui montrai ma bourse. Eugène branla la tête, et dit que ce qu'il y avait ne suffirait pas!... Tiens, tiens, dit-il, en voulant vider la sienne dans la mienne, augmente tes guinées de toutes celles que j'ai... Mais en conscience j'en ai assez des miennes.... Je t'assure que non. Je connais mieux que toi le pays où tu vas voyager. Cela peut être, mais vous ne faites pas réflexion, Eugène, lui dis-je en refusant son offre, que je ne serai pas trois jours à Paris sans faire quelque étourderie qui me fera mettre à la Bastille, où je vivrai un ou deux mois entièrement aux dépens du roi... Oh! excusez, répliqua-t-il sèchement, j'avais réellement oublié cette ressource.

L'événement dont j'avais badiné allait probablement se réaliser...

Mais, soit folie, indifférence, philosophie, opiniâtreté, ou je ne sais quelle autre cause, j'eus beau réfléchir sur cette affaire, je ne pus y penser que de la même manière dont j'en avais parlé à mon ami au moment de mon départ.

La Bastille!... Mais la terreur est dans le mot... Et qu'on en dise ce qu'on voudra, ce mot ne signifie autre chose qu'une tour... et une tour ne veut rien dire de plus qu'une maison dont on ne peut pas sortir... Que le ciel soit favorable aux goutteux!... Mais ne sont-ils pas dans ce cas deux fois pas an? Oh! avec neuf francs par jour, des plumes, de l'encre, du papier et de la patience, on peut bien garder la maison pendant un mois ou six semaines sans sortir. Que craindre quand on n'a point fait de mal?... On n'en sort que meilleur et plus sage...

La tête pleine de ces réflexions, enchanté de mes idées et de mon raisonnement, je descendis dans la cour je ne sais pour quelle raison. Je déteste, me disais-je, les pinceaux sombres, et je n'envie point l'art triste de peindre les maux de la vie avec des couleurs aussi noires. L'esprit s'effraie d'objets qu'il s'est grossis, et qu'il s'est rendus horribles à lui-même; dépouillez-les de tout ce que vous y avez ajouté, et il n'y fait aucune attention... Il est vrai, continuai-je, dans le dessein d'adoucir la proposition, que la Bastille est un mal qui n'est pas à mépriser..... Mais ôtez-lui ses tours, comblez ses fossés,

que ses portes ne soient pas barricadées, figurez-vous que ce n'est simplement qu'un asile de contrainte, et supposez que c'est quelque infirmité qui vous y retient, et non la volonté d'un homme, alors le mal s'évanouit, et vous le souffrez sans vous plaindre. Je me disais tout cela, quand je fus interrompu, au milieu de mon soliloque, par une voix que je pris pour celle d'un enfant qui se plaignait de ce qu'on ne pouvait sortir. Je regardai sous la porte cochère..... Je ne vis personne, et je revins dans la cour sans faire la moindre attention à ce que j'avais entendu.

Mais à peine y fus-je revenu que la même voix répéta deux fois les mêmes expressions..... Je levai les yeux, et je vis qu'elles venaient d'un sansonnet qui était renfermé dans une petite cage..... *Je ne peux pas sortir, je ne peux pas sortir*..... disait le sansonnet.

Je me mis à contempler l'oiseau. Plusieurs personnes passèrent sous la porte, et il leur fit les mêmes plaintes de sa captivité, en volant de leur côté dans sa cage..... *Je ne peux pas sortir*..... Oh, je vais à ton aide! m'écriai-je; je te ferai sortir, coûte qui coûte..... La porte de la cage était du côté du mur; mais elle était si fort entrelacée avec du fil d'archal, qu'il était impossible de l'ouvrir sans mettre la cage en morceaux... J'y mis les deux mains.

L'oiseau volait à l'endroit où je tentais de lui procurer sa délivrance. Il passait sa tête à travers le treillis, et y pressait son estomac, comme s'il eût été impatient..... Je crains bien, pauvre petit captif, lui disais-je, de ne pouvoir te rendre la liberté..... *Non*, dit le sansonnet, *je ne peux pas sortir..... je ne peux pas sortir.....*

Jamais mes affections ne furent plus tendrement agitées..... Jamais dans ma vie aucun accident ne m'a rappelé plus promptement mes esprits dissipés par un faible raisonnement. Les notes n'étaient proférées que mécaniquement; mais elles étaient si conformes à l'accent de la nature, qu'elles renversèrent en un instant tout mon plan systématique sur la Bastille; et, le cœur appesanti, je remontai l'escalier avec des pensées bien différentes de celles que j'avais eues en descendant.....

Déguise-toi comme tu voudras, triste esclavage, tu n'es toujours qu'une coupe amère: et quoique des millions de mortels, dans tous les siècles, aient été formés pour goûter de ta liqueur, tu n'en es pas moins amer. C'est toi, ô charmante déesse! que tout le monde adore en public ou en secret; c'est toi, aimable LIBERTÉ, dont le goût est délicieux, et le sera toujours jusqu'à ce que la nature soit changée..... Nulle teinture ne peut ternir ta robe de neige, nulle puissance chimique changer ton sceptre en fer..... Le berger qui jouit de tes faveurs est plus heureux en mangeant sa croûte de pain, que son monarque, de la cour duquel tu es exilée..... Ciel!..... m'écriai-je en tombant à genoux sur la dernière marche de l'escalier, accorde-moi seulement la santé dont tu es le grand dispensateur, et donne-moi cette belle déesse pour compagne..... et fais pleuvoir tes mitres, si c'est la volonté de ta divine providence, sur les têtes de ceux qui les ambitionnent.

LE CAPTIF.

L'idée du sansonnet en cage me suivit jusque dans ma chambre..... Je m'approchai de la table, et, la tête appuyée sur ma main, toutes les peines d'une prison se retracèrent à mon esprit..... J'étais disposé à réfléchir, et je donnai carrière à mon imagination.

Je voulus commencer par les millions de mes semblables qui étaient nés pour l'esclavage..... Mais trouvant que cette peinture, quelque touchante qu'elle fût, ne rapprochait pas assez les idées de la situation où j'étais, et que la multitude de ces tristes groupes ne faisait que me distraire..... je me représentai donc un seul captif renfermé dans un cachot..... Je le regardai à travers de sa porte grillée, pour faire son portrait à la faveur de la lueur sombre qui éclairait son triste souterrain.

Je considérai son corps à demi usé par l'ennui de l'attente et de la contrainte, et je compris cette espèce de maladie de cœur qui provient de l'espoir différé..... Je le vis, en

l'examinant de plus près, presque entièrement défiguré : il était pâle et miné par la fièvre..... Depuis trente ans, son sang n'avait point été rafraîchi par le vent d'ouest. Il n'avait vu ni le soleil ni la lune pendant tout ce temps.... Ni amis, ni parens, ne lui avaient fait entendre les doux sons de leurs voix à travers ses grilles..... Ses enfans.....

Ici mon cœur commença à saigner, et je fus forcé de jeter les yeux sur une autre partie du tableau.

Il était assis sur un peu de paille dans le coin le plus reculé du cachot. C'était alternativement son lit et sa chaise..... Il avait la main sur un calendrier qu'il s'était fait avec de petits bâtons, où il avait marqué par des tailles les tristes jours qu'il avait passés dans cet affreux séjour..... Il tenait un de ces petits bâtons, et avec un clou rouillé il ajoutait, par une nouvelle entaille, un autre jour de misère au nombre de ceux qui étaient passés. Comme j'obscurcissais le peu de lumière qu'il avait, il leva vers la porte des yeux éteints par le désespoir, les baissa ensuite, secoua la tête, et continua son déplorable travail. Ses chaînes, en mettant son petit bâton sur le tas des autres, se firent entendre..... Il poussa un profond soupir..... Le fer qui l'entourait me semblait pénétrer dans son ame..... Je fondis en larmes..... Je ne pus soutenir la vue de cet affreux tableau que mon imagination me représentait..... Je me levai en sursaut..... j'appelai Lafleur, et je lui ordonnai d'avoir, le lendemain matin, un carrosse de remise à neuf heures précises.

J'irai, dis-je, me présenter directement à M. le duc de Choiseul.

Lafleur m'aurait volontiers aidé à me mettre au lit;..... mais je connaissais sa sensibilité, et je ne voulus pas lui faire voir mon air triste et sombre : je lui dis que je me coucherais seul, et qu'il pouvait aller en faire autant.

CHEMIN DE VERSAILLES.

Je montai dans mon carrosse à l'heure indiquée. Lafleur se mit derrière, et je dis au cocher de me mener à Versailles le plus grand train qu'il pourrait.

Le chemin ne m'offrant rien de ce que je cherche ordinairement en voyageant, je ne peux mieux en remplir le vide que par l'histoire abrégée de mon sansonnet.

Mylord L.... attendait un jour que le vent devînt favorable pour passer de Douvres à Calais..... Son laquais, en se promenant sur les hauteurs, attrapa le sansonnet avant qu'il pût voler. Il le mit dans son sein, le nourrit, le prit en affection, et l'apporta à Paris.

Son premier soin, en arrivant, fut de lui acheter une cage qui lui coûta vingt-quatre sous. Il n'avait pas beaucoup d'affaires; et, pendant les cinq mois que son maître resta à Paris, il apprit au sansonnet, dans la langue de son pays, les quatre mots (et pas davantage), auxquels j'ai tant d'obligation.

Lorsque Mylord partit pour l'Italie, son laquais donna le sansonnet et la cage à l'hôte, mais son petit chant en faveur de la liberté étant un langage inconnu à Paris, on ne faisait guère plus de cas de ce qu'il disait que de lui..... Lafleur offrit une bouteille de vin à l'hôte, et l'hôte lui donna le sansonnet et la cage.

A mon retour d'Italie, je l'emportai avec moi, et lui fis revoir son pays natal. Je racontai son histoire au lord A.... et le lord A.... me pria de lui donner l'oiseau. Quelques semaines après, il en fit présent au lord B....; le lord B.... le donna au lord C....; l'écuyer du lord C.... le vendit au lord D.... pour un schiling; le lord D.... le donna au lord E.... et mon sansonnet fit ainsi le tour de la moitié de l'alphabet. De la chambre des pairs il passa dans la chambre des communes, où il ne trouva pas moins de maîtres; mais, comme tous ces messieurs voulaient *entrer dedans*... et que le sansonnet au contraire ne demandait qu'à sortir, il fut presque aussi méprisé à Londres qu'à Paris.....

Plusieurs de mes lecteurs ont assurément entendu parler de lui..... et si quelqu'un par hasard l'a jamais vu, je le prie de se souvenir qu'il m'a appartenu.....

Je n'ai plus rien à ajouter à son sujet, sinon que depuis lors jusqu'à présent j'ai porté

ce pauvre sansonnet pour cimier de mes armoiries.

Que les hérauts d'armes lui tordent le cou, s'ils l'osent.....

LE PLACET.

Je ne voudrais pas, quand je vais implorer la protection de quelqu'un, que mon ennemi vît la situation de mon esprit..... C'est par cette même raison que je tâche ordinairement d'être mon propre protecteur..... mais c'était par force que je m'adressais au duc de Choiseul; si c'eût été une action de choix, je suppose que je l'aurais faite tout comme un autre.

Combien de formes de placets, de la tournure la plus basse, mon servile cœur ne conçut-il pas pendant tout le chemin! Je méritais d'aller à la Bastille pour chacune de ces tournures.

Arrivé à la vue de Versailles, je voulus m'occuper à rassembler des mots, des maximes; j'essayai des attitudes, des tons de voix pour m'insinuer dans les bonnes grâces de M. le duc. Bon! disais-je, j'y suis : ceci fera l'affaire. Oui, tout aussi bien qu'un habit qu'on lui aurait fait sans lui prendre la mesure. Sot, continuai-je en m'apostrophant, commence par regarder M. le duc de Choiseul, observe son visage..... le caractère qui y est tracé..... remarque son attitude en t'écoutant, la tournure et l'expression de toute sa personne, et le premier mot qui sortira de sa bouche te donnera le ton que tu dois prendre. Vous composerez sur-le-champ votre harangue, de l'assemblage de toutes ces choses; elle ne pourra lui déplaire, et passera très-vraisemblablement : c'est lui qui en aura fourni les ingrédiens.

Hé bien! dis-je, je voudrais déjà avoir fait ce pas-là. Lâche! un homme n'est-il donc pas égal à un autre sur toute la surface du globe? Cela est ainsi dans un champ de bataille: pourquoi cela ne serait-il pas de même face à face dans le cabinet? Crois-moi, Yorick, un homme qui ne prend pas cette noble assurance, se manque à lui-même, se dégrade et dément ses propres ressources dix fois sur une que la nature les lui refuse. Présente-toi au duc avec la crainte de la Bastille dans tes regards et dans ta contenance, et sois assuré que tu seras renvoyé à Paris en moins d'une heure sous bonne escorte.....

Ma foi! dis-je, je le crois ainsi.... Hé bien, par le ciel! j'irai au duc avec toute l'assurance et toute la gaîté possibles.....

Vous vous égarez encore, me dis-je. Un cœur tranquille ne se jette pas dans les extrêmes..... il se possède toujours.... Bien! bien! m'écriai-je, tandis que le cocher entrait dans les cours; je vois que je m'en acquitterai très-bien. Et quand il s'arrêta, je me trouvai, par la leçon que je venais de me donner, aussi calme qu'on peut l'être. Je ne montai l'escalier ni avec cet air craintif qu'ont les victimes de la justice, ni avec cette humeur vive et badine qui m'anime toujours quand je te vais voir, Éliza.

Dès que je parus dans le salon, une personne vint au devant de moi; je ne sais si c'était le maître d'hôtel ou le valet de chambre : peut-être était-ce quelque sous-secrétaire ; elle me dit que M. le duc de Choiseul travaillait. J'ignore, lui dis-je, comment il faut s'y prendre pour obtenir audience; je suis étranger, et, ce qui est encore pis dans la conjoncture des affaires présentes, c'est que je suis Anglais. Elle me répondit que cette circonstance ne rendait pas la chose plus difficile.... Je lui fis une légère inclination.... Monsieur, lui dis-je, ce que j'ai à communiquer à M. le duc est fort important. Il regarda de côté et d'autre, pour voir apparemment s'il n'y avait personne qui pût en avertir le ministre. Je retournai à lui.... Je ne veux pas, monsieur, lui dis-je, causer ici de méprise... ce n'est pas pour M. le duc que l'affaire dont j'ai à lui parler est importante, c'est pour moi. Oh! c'est une autre affaire, dit-il. Non, monsieur, repris-je, je suis sûr que c'est la même chose pour M. le duc..... Cependant je le priai de me dire quand je pourrais avoir accès. Dans deux heures, dit-il. Le nombre des équipages qui étaient dans la cour semblait justifier ce calcul. Que faire pendant ce temps-là? Se promener en long et en large dans une salle d'audience ne me paraissait pas un passe-temps fort agréable. Je des-

cendis, et j'ordonnai au cocher de me mener au Cordon-Bleu.

Mais tel est mon destin..... Il est rare que j'aille à l'endroit que je me propose.

PATISSIER.

Je n'étais pas à moitié chemin de l'auberge que je changeai d'idée. Puisque je suis à Versailles, pensai-je, il ne m'en coûtera pas davantage de parcourir la ville; je tirai le cordon, et je dis au cocher de me promener par quelques-unes de ses principales rues. Cela sera bientôt fait, ajoutai-je, car je suppose qu'elle n'est pas grande. Elle n'est pas grande! pardonnez-moi, monsieur, elle est fort grande et même fort belle. La plupart des seigneurs y ont des hôtels. A ce mot d'hôtels, je me rappelai aussitôt le comte de B. dont le libraire du quai de Conti m'avait dit tant de bien..... Hé! pourquoi n'irais-je pas chez un homme qui a une si haute idée des livres anglais, et des Anglais mêmes? Je lui raconterai mon aventure.... Je changeai donc d'avis une seconde fois..... à bien compter, même, c'était la troisième. J'avais eu d'abord envie d'aller chez madame de R..., rue des Saints-Pères; j'avais chargé sa femme de chambre de la prévenir que je me rendrais assurément chez elle. Mais ce n'est pas moi qui règle les circonstances, ce sont les circonstances qui me gouvernent. Ayant donc aperçu de l'autre côté de la rue un homme qui portait un panier, et paraissait avoir quelque chose à vendre, je dis à Lafleur d'aller lui demander où demeurait le comte de B...

Lafleur revint précipitamment; et, avec un air qui peignait la surprise, il me dit que c'était un chevalier de Saint-Louis qui vendait des petits pâtés..... Quel conte! lui dis-je, cela est impossible. Je ne puis, monsieur, vous expliquer la raison de ce que j'ai vu, mais cela est; j'ai vu la croix et le ruban rouge attaché à la boutonnière..... J'ai regardé dans le panier, et j'ai vu les petits pâtés qu'il vend; il est impossible que je me trompe en cela.

Un tel revers dans la vie d'un homme éveille dans une ame sensible un autre principe que la curiosité..... Je l'examinai quelque temps de dedans mon carrosse..... Plus je l'examinais, plus je le voyais avec sa croix et son panier, et plus mon esprit et mon cœur s'échauffaient..... Je descendis de la voiture, et je dirigeai mes pas vers lui.

Il était entouré d'un tablier blanc qui lui tombait au-dessous des genoux. Sa croix pendait au-dessus de la bavette. Son panier, rempli de petits pâtés, était couvert d'une serviette ouvrée. Il y en avait une autre au fond, et tout cela était si propre, que l'on pouvait acheter ses petits pâtés, aussi bien par appétit que par sentiment.

Il ne les offrait à personne, mais il se tenait tranquille dans l'encoignure d'un hôtel, dans l'espoir qu'on viendrait les acheter sans y être sollicité.

Il était âgé d'environ cinquante ans..... d'une physionomie calme, mais un peu grave. Cela ne me surprit pas... Je m'adressai au panier plutôt qu'à lui. Je levai la serviette et pris un petit pâté, en le priant d'un air touché de m'expliquer ce phénomène.

Il me dit en peu de mots qu'il avait passé sa jeunesse dans le service, qu'il y avait mangé un petit patrimoine, qu'il avait obtenu une compagnie et la croix; mais qu'à la conclusion de la dernière paix, son régiment fut réformé, et que tout le corps, ainsi que ceux d'autres régimens, fut renvoyé sans pension ni gratification... Il se trouvait dans le monde sans amis, sans argent, et bien réellement, ajouta-t-il, sans autre chose que ceci (montrant sa croix). Le pauvre chevalier me faisait pitié; mais il gagna mon estime en achevant ce qu'il avait à me dire.

Le roi est un prince aussi bon que généreux, mais il ne peut récompenser ni soulager tout le monde : mon malheur est de me trouver de ce nombre... Je suis marié... Ma femme que j'aime et qui m'aime, a cru pouvoir mettre à profit le petit talent qu'elle a de faire de la pâtisserie, et j'ai pensé, moi, qu'il n'y avait point de déshonneur à nous préserver tous deux des horreurs de la disette en vendant ce qu'elle fait...., à moins que la Providence ne nous eût offert un meilleur moyen.

Je priverais les ames sensibles d'un plai-

sir, si je ne leur racontais pas ce qui arriva à ce pauvre chevalier de Saint-Louis, huit ou neuf mois après.

Il se tenait ordinairement près de la grille du château. Sa croix attira les regards de plusieurs personnes qui eurent la même curiosité que moi, et il leur raconta la même histoire avec la même modestie qu'il me l'avait racontée. Le roi en fut informé. Il sut que c'était un brave officier qui avait eu l'estime de tout son corps, et il mit fin à son petit commerce, en lui donnant une pension de quinze cents livres.

J'ai raconté cette anecdote dans l'espoir qu'elle plairait au lecteur : je le prie de me permettre, pour ma propre satisfaction, d'en raconter une autre arrivée à une personne du même état : les deux histoires se donnent jour réciproquement, et ce serait dommage qu'elles fussent séparées.

L'ÉPÉE.

Quand les empires les plus puissans ont leurs époques de décadence, et éprouvent à leur tour les calamités et la misère, je ne m'arrêterai pas à dire les causes qui avaient insensiblement ruiné la maison d'E...... en Bretagne. Le marquis d'E.... avait lutté avec beaucoup de fermeté contre les adversités de la fortune : il voulait conserver encore aux yeux du monde quelque reste de l'éclat dont avaient brillé ses ancêtres ; mais les dépenses excessives qu'ils avaient faites, lui en avaient entièrement ôté les moyens.... Il lui restait bien assez pour le soutien d'une vie obscure...... mais il avait deux fils qui semblaient lui demander quelque chose de plus, et il croyait qu'ils méritaient un meilleur sort. Ils avaient essayé de la voie des armes ; il en coûtait trop pour parvenir ; l'économie ne convenait pas à cet état...... Il n'y avait donc pour lui qu'une ressource, et c'était le commerce.

Dans toute autre province de France, hormis la Bretagne, c'était flétrir pour toujours la racine du petit arbre que son orgueil et son affection voulaient voir refleurir... Heureusement la Bretagne a conservé le privilége de secouer le joug de ce préjugé. Il s'en prévaut. Les états étaient assemblés à Rennes ; le marquis en prit occasion de se présenter un jour, suivi de ses deux fils, devant le sénat. Il fit valoir avec dignité la faveur d'une ancienne loi du duché, qui, quoique rarement réclamée, n'en subsistait pas moins dans toute sa force. Il ôta son épée de son côté. La voici ! dit-il, prenez-la ; soyez-en les fidèles dépositaires, jusqu'à ce qu'une meilleure fortune me mette en état de la reprendre et de m'en servir avec honneur.

Le président accepta l'épée... Le marquis s'arrêta quelques momens pour la voir déposer dans les archives de sa maison, et se retira.

Il s'embarqua le lendemain avec toute sa famille pour la Martinique. Une application assidue au commerce pendant dix-neuf ou vingt ans, et quelques legs inattendus de branches éloignées de sa maison, lui rendirent de quoi soutenir sa noblesse, et il revint chez lui pour réclamer son épée.

J'eus le bonheur de me trouver à Rennes le jour de cet événement solennel. C'est ainsi que je l'appelle. Quel autre nom pourrait lui donner un voyageur sentimental ?

Le marquis, tenant par la main une épouse respectable, parut avec modestie au milieu de l'assemblée. Son fils aîné conduisait sa sœur. Le cadet était à côté de sa mère. Un mouchoir cachait les larmes de ce bon père.

Le silence le plus profond régnait dans toute l'assemblée. Le marquis remit sa femme aux soins de son fils cadet et de sa fille, avança six pas vers le président, et lui redemanda son épée. On la lui rendit. Il ne l'eut pas plus tôt, qu'il la tira presque toute entière hors du fourreau...... C'était la face brillante d'un ami qu'il avait perdu de vue depuis quelque temps. Il l'examina attentivement, comme pour s'assurer que c'était la même. Il aperçut un peu de rouille vers la pointe : il la porta plus près de ses yeux, et il me sembla que je vis tomber une larme sur l'endroit rouillé ; je ne pus y être trompé par ce qui suivit.

Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen pour l'ôter.

Il la remit ensuite dans le fourreau, re-

mercia ceux qui en avaient été les dépositaires, et se retira avec son épouse, sa fille et ses deux fils.

Que je lui enviais ses sensations!

VERSAILLES.

J'entrai chez M. le comte de B..... sans essuyer la moindre difficulté. Il feuilletait les ouvrages de Shakespeare, qui étaieot sur son secrétaire, et je lui fis juger par mes regards que je les connaissais. Je suis venu, lui dis-je, sans introducteur, parce que je savais que je trouverais dans votre cabinet nn ami qui m'introduirait auprès de vous. Le voilà! c'est le grand Shakespeare, mon compatriote... Esprit sublime! m'écriai-je, fais-moi cet honneur-là.

Le comte sourit de la singularité de cette manière de se présenter. Il s'aperçut à mon air pâle qne je ne me portais pas bien, et me pria aussitôt de m'asseoir. J'obéis; et, pour lui épargner des conjectures sur une visite qui n'était certainement pas faite dans les règles ordinaires, je lui racontai naïvement ce qui m'était arrivé chez le libraire, et comment cela m'avait enhardi à venir le trouver plutôt que tout autre, pour lui faire part du petit embarras où je m'étais plongé. Quel est votre embarras? me dit-il: que je le sache. Je lui fis le même récit que j'ai déjà fait au lecteur.

Mon hôte, ajoutai-je en le terminant, m'assure, monsieur le comte, qu'on me mettra à la Bastille. Mais je ne crains rien; je suis au milieu du peuple le plus poli de l'univers, et ma conscience me dit que je suis intègre. Je ne suis point venu pour jouor ici le rôle d'espion, ni pour observer la nudité du pays; à peino ai-je eu la pensée que je fusse exposé. Il ne convicot pas à la générosité française, monsieur le comte, dis-je, de faire du mal à des infirmes.

Je vis le teint du comte s'animer lorsque je prononçai ceci... Ne craignez rien, dit-il... Moi, monsieur, je ne crains réellement rien; d'ailleurs, continuai-je d'un air un peu badin, je suis venu en riant depuis Londres jusqu'à Paris, et je ne crois pas que M. le duc de Choiseul soit assez ennemi de la joie pour me renvoyer en pleurs.

Je me suis adressé à vous, monsieur le comte, ajoutai-je en lui faisant une profonde inclination, pour vous engager à le prier de ne pas faire cet acte de cruauté.

Le comte m'écoutait avec un air de bonté; saos cela j'anrais moins parlé... Il s'écria une ou deux fois: Cela est bien dit... Cependant la chose en resta là, et je ne voulus plus en parler.

Il changea lui-même de discours; nous parlâmes de choses indifférentes, de livres, de nouvelles, de politique, des hommes... et puis des femmes. Que Dieu bénisse tout le beau sexe! lui dis-je, personne ne l'aime plus que moi. Après tous les faibles que j'ai vus aux femmes, toutes les satires que j'ai lues contre elles, je les aime toujours. Je suis fermement persuadé qu'un homme qui n'a pas une espèce d'affection pour elles toutes, n'en peut aimer une seule comme il le doit.

Eh bien! monsieur l'Anglais, me dit galment le comte, vous n'êtes pas venu ici, dites-vous, pour espionoer la nudité du pays... je vous crois... ni encore, j'ose le dire, celle de nos femmes. Mais permettez-moi de conjecturer que si par hasard vous en trouviez quelqnes-unes sur votre chemin, qui se présentassent ainsi à vos yeux, la vue de ces objets ne vous effraierait pas.

Il y a quelque chose en moi qui se révolte à la moindre idée indéceotc. Je me suis souvent efforcé de surmonter cette répugnance, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je me suis hasardé de dire, dans un cercle de femmes, des choses dont je n'aurais pas osé risquer une seule dans le tête-à-tête, m'eût-ello conduit au bonheur.

Excusez-moi, monsieur le comte, lui dis-je; si un pays aussi florissant ne m'offrait qu'une terre nue, je jetterais les yeux en pleurant.... Pour ce qui est de la nudité des femmes, continuai-je en rougissant de l'idée qu'il avait excitée en moi, j'observe si scrupuleusement l'Évangile, je m'attendris tellement sur leurs faiblesses, que si j'en trouvais dans cet état, je les couvrirais d'un manteau, pourvu quo je susse comment il faudrait m'y prendre...

Mais, je l'avoue, je voudrais bien voir la nudité de leurs cœurs, et tâchor, à travers les différens déguisemens des coutumes, du climat, de la religion et des mœurs, de modeler le mien sur ce qu'il y a de bon...

C'est pour cela que je suis venu à Paris; c'est ponr la même raison, monsieur le comte, continuai-je, que je n'ai pas encore été voir le Palais-Royal, le Luxembourg, la façade du Louvre... Je n'ai pas non plus essayé de grossir le catalogue des tableaux, des statues, des églises : je me représente chaque beauté comme un temple dans lequel j'aimerais mieux entrer pour y voir les traits originaux et les légères esquisses qui s'y trouvent, plutôt que le fameux tableau de la *Transfiguration* de Raphaël lui-même.

La soif que j'en ai, continuai-je, aussi ardente que celle qui enflamme le sein du connaisseur, m'a fait sortir de chez moi pour venir en France, et me conduira probablement plus loin... C'est un voyage tranquille que le cœur fait à la poursuite de la nature et des affections qu'elle fait éprouver, et qui nous porte à nous entr'aimer un peu mieux que nous ne faisons.

Le comte me dit des choses fort obligeantes à ce sujet, et ajouta poliment qu'il était très-redevable à Shakespeare de lui avoir procuré ma connaissance... Mais à propos, dit-il, cet anteur est si rempli de ses grandes idées, qu'il a oublié une petite bagatelle, qui est de me dire votre nom. Cela vous met dans la nécessité de vous nommer vous-même.

Rien ne m'embarrasse plus que d'être obligé de dire qui je suis... Je parle plus aisément d'un autre que de moi-même; et j'ai souvent souhaité de pouvoir le faire en un seul mot, pour avoir plus tôt fini. Ce fut le seul moment et la seule occasion dans ma vie où je pus me satisfaire à cet égard. Shakespeare était sous mes yeux; je me souvins que mon nom était dans la tragédie d'*Hamlet*; je cherchai immédiatement la scène des fossoyeurs, au cinquième acte; et posant le doigt sur le nom d'Yorick, je présentai le volume au comte... Me voici, lui dis-je.

Il importe peu de savoir si la réalité de ma personne avait effacé ou non de l'esprit du comte l'idée du squelette dn pauvre Yorick, ou par quelle magie il se trompa de sept ou huit siècles... Les Français conçoivent mieux qu'ils ne combinent... Rien ne m'étonne en ce monde, et encore moins ces espèces de méprises..... Je me suis avisé de faire quelques volumes de sermons bons ou mauvais ; et un de nos évêques, dont je révère d'ailleurs la candeur et la piété, me disait un jour qu'il n'avait pas la patience de feuilleter des sermons qui avaient été composés par le bouffon du roi de Danemarck. Mais, monseigneur, lui dis-je, il y a deux Yorick. Le Yorick dont vous parlez est mort et enterré, il y a huit siècles... il florissait à la cour d'Horwendillus..... L'autre Yorick n'a brillé dans aucune cour, et c'est moi qui le suis.... Il secona la tête. Mon Dieu! monseigneur, ajoutai-je, vous voudriez donc me faire penser que vous pourriez confondre Alexandre-le-Grand avec Alexandre dont parle saint Paul, et qui n'était qu'un chaudronnier? Je ne sais, dit-il; mais n'est-ce pas le même?

Ah! si le roi de Macédoine, lui dis-je, monseigneur, pouvait vous donner un meilleur évêché, je suis bien sûr que vous ne parleriez pas ainsi.

Le comte de B. tomba dans la même erreur. Vous êtes Yorick! s'écria-t-il..... Oui, je le suis... Vous? Oui, moi-même, moi qui ai l'honneur de vous parler. Bon Dieu! dit-il en m'embrassant, vous êtes Yorick!

Il mit aussitôt le volume de Shakespeare dans sa poche, et me laissa seul daus son cabinet.

LE PASSE-TEMPS.

Je ne pouvais pas concevoir pourquoi le comte de B..... était sorti précipitamment, ni pourquoi il avait mis le volume de Shakespeare dans sa poche.... Mais des mystères qui s'expliquent d'eux-mêmes par la suite, ne valent pas le temps que l'on perd à vouloir les pénétrer... Il valait mieux lire Shakespeare.... Je pris un des volumes qui restaient, et je tombai sur la pièce intitulée: *Beaucoup de bruit et de fracas pour rien*, et du fauteuil où j'étais assis, je me transportai sur-le-champ à Messine; je m'y occupais si

fort de don Pèdre, de Benoît et de Béatrix, que je ne pensais ni à Versailles, ni au comte, ni au passe-port.

Douce flexibilité de l'esprit humain, qui peut aussitôt se livrer à des illusions qui adoucissent les tristes momens de l'attente et de l'ennui ! Il y a longtemps que je n'existerais plus, si je n'avais pas erré dans ces plaines enchantées... Dès que je trouve un chemin trop rude pour mes pieds, ou trop escarpé pour mes forces, je le quitte pour chercher un sentier velouté et uni que l'imagination a jonché de boutons de roses. J'y fais quelques tours, et j'en reviens plus robuste et plus frais. Lorsque le mal m'accable, et que ce monde ne m'offre aucune retraite pour m'y soustraire, je le quitte, et je prends une nouvelle route... et comme j'ai une idée beaucoup plus claire des Champs-Élisées que du ciel, je fais comme Énée, j'y entre par force... Je le vois qui rencontre l'ombre pensive de sa Didon abandonnée, qu'il cherche à reconnaître.... Elle l'aperçoit, se détourne en silence de l'auteur de sa misère et de sa honte.... Mes sensations se perdent dans les siennes et se confondent dans ces émotions qui m'arrachaient des larmes sur son sort, lorsque j'étais au collége.

Ce n'est certainement pas là courir après une ombre vaine et se tourmenter inutilement pour la saisir : on se tourmente bien plus souvent en confiant le succès de ces émotions à la seule raison. J'assurerai hardiment que, quant à moi, je ne fus jamais plus en état de vaincre aussi décidément une seule sensation désagréable dans mon cœur, qu'en y en excitant à sa place une autre plus douce et plus agréable.

J'allais finir de lire le troisième acte, lorsque le comte de B... entra, avec mon passe-port à la main.... M. le duc de Choiseul, me dit-il, est aussi bon prophète qu'il est grand homme d'état.... Celui qui rit, dit-il, ne sera jamais dangereux. Pour tout autre que le bouffon du roi, je n'aurais pu l'avoir de plus de deux heures..... Mais, monsieur le comte, lui dis-je, je ne suis pas le bouffon du roi.... Mais vous êtes Yorick? Oui.... Et vous riez, vous plaisantez? Je ris, je plaisante; mais je ne suis point payé pour cela... C'est toujours à mes propres frais que je m'amuse.

Nous n'avons pas, monsieur le comte, de bouffons à la cour; le dernier que nous eûmes parut sous le règne licencieux de Charles II. Nos mœurs depuis ce temps se sont si épurées, nos grands seigneurs sont si désintéressés, qu'ils ne désirent plus rien que les honneurs et la richesse de leur patrie; nos dames sont toutes si modestes, si réservées, si chastes, si dévotes.... Ah! monsieur le comte, un bouffon n'aurait pas un seul trait de raillerie à décocher...

Pour cela! s'écria-t-il, c'est du persifflage.

DIGRESSION.

Le passe-port était adressé à tous les gouverneurs, lieutenans, commandans, officiers généraux et autres officiers de justice; et M. Yorick, le bouffon du roi, et son bagage, pouvaient voyager tranquillement. On avait ordre de les laisser passer sans les inquiéter... J'avoue cependant que le triomphe d'avoir obtenu ce passe-port me paraissait un peu terni par la figure que j'y faisais... Mais quels biens dans ce monde sont sans mélange? Je connais de graves théologiens qui vont jusqu'à soutenir que la jouissance même est accompagnée d'un soupir, et que la plus délicieuse qu'ils connaissent, se termine ordinairement par quelque chose approchant de la convulsion.

Je me souviens que le grave et le savant Bevoriskius, dans son commentaire sur les générations d'Adam, étant au milieu d'une note, l'interrompit tout naturellement pour parler de deux moineaux qui étaient sur les bords de sa fenêtre, et qui l'avaient tellement incommodé pendant qu'il écrivait, qu'ils lui firent perdre enfin le fil de sa généalogie.

« Cela est étrange! s'écrie-t-il, mais le fait « n'en est pas moins vrai. Ils me troublaient « par leurs caresses... J'eus la curiosité de les « marquer une à une avec ma plume; et le « moineau mâle, dans le peu de temps qu'il « m'aurait fallu pour finir ma note, réitéra les « siennes vingt-trois fois et demie.

« Que le ciel répand de bienfaits sur ses « créatures! » ajoute Bevoriskius.

Et c'est le plus grave de tes frères, ô malheureux Yorick, qui publie ce que tu ne peux copier ici sans rougir!

Mais cette anecdote n'a rien de commun avec mes voyages... Je demande deux fois... trois fois excuse de cette digression.

CARACTÈRES.

Eh bien! me dit le comte après qu'il m'eut donné le passe-port, comment trouvez-vous les Français?

On peut s'imaginer qu'après avoir reçu tant d'honnêtetés, je ne pouvais répondre à cette question que d'une manière fort polie.

Passe pour cela, dit le comte; mais parlez franchement: trouvez-vous dans les Français toute l'urbanité dont on leur fait honneur partout? Tout ce que j'ai vu, lui dis-je, me confirme dans cette opinion... Oh! oui, dit le comte, les Français sont polis.... Jusqu'à l'excès, repris-je.

Ce mot excès le frappa: il prétendait que j'entendais par-là plus que je ne disais. Je m'en défendis pendant longtemps aussi bien que je pus... Il insista sur ma réserve, et il m'engagea à parler avec franchise.

Je crois, monsieur le comte, lui dis-je, qu'il en est des questions que l'on se fait dans la société, comme de la musique; on a besoin d'une clé pour répondre aux unes, comme pour régler l'autre. Une note exprimée trop haut ou trop bas, dérange tout le système de l'harmonie..... Le comte de B..... me dit qu'il ne savait pas la musique, et me pria de m'expliquer de quelque autre façon... Une nation civilisée, monsieur le comte, lui dis-je enfin, rend le monde son tributaire. La politesse en elle-même, ainsi que le beau sexe, a d'ailleurs tant de charmes, qu'il répugne au cœur d'en dire du mal... Je crois cependant qu'il n'y a qu'un seul point de perfection où l'homme en général puisse arriver. S'il le passe, il change plutôt de qualités qu'il n'en acquiert... Je ne prétends pas marquer par-là à quel degré cela se rapporte aux Français sur le point dont nous parlons. Mais si jamais les Anglais parvenaient à cette politesse qui distingue les Français, et s'ils ne perdaient pas en même temps cette politesse du cœur qui engage les hommes à faire plutôt des actes d'humanité que de pure civilité, ils perdraient au moins ce caractère original et varié qui les distingue non seulement les uns des autres, mais qui les distingue aussi de tout le reste du monde.

Je fouillai dans ma poche, et j'en tirai quelques schellings qui avaient été frappés du temps du roi Guillaume, et qui étaient unis comme le verre: ils pouvaient servir à éclaircir ce que je venais de dire.

Voyez, monsieur le comte, lui dis-je en les posant devant lui sur son bureau: par le frottement de ces pièces pendant soixante-dix ans qu'elles ont passé par tant de mains, elles sont devenues si semblables les unes aux autres, qu'à peine pouvez-vous les distinguer.

Les Anglais, comme les anciennes médailles que l'on met à part et qui ne passent que par peu de mains, conservent la même rudesse que la main de la nature leur a donnée. Elles ne sont pas si agréables au toucher, mais en revanche la légende en est si lisible, que du premier coup d'œil on voit de qui elles portent l'effigie et la suscription.... Mais les Français, monsieur le comte, ajoutai-je, cherchant à adoucir ce que j'avais dit, ont tant d'excellentes qualités, qu'ils peuvent bien se passer de celle-là. Il n'y a point de peuple plus loyal, plus brave, plus généreux, plus spirituel et meilleur. S'ils ont un défaut... c'est d'être trop sérieux.

Mon Dieu! s'écria le comte en se levant avec surprise...

Mais vous plaisantez, dit-il..... Je mis la main sur ma poitrine, et l'assurai gravement que c'était mon opinion...

Le comte me dit qu'il était mortifié de ne pouvoir rester pour m'entendre justifier cette idée. Il était obligé de sortir dans le moment, pour aller dîner chez le duc de Choiseul, où il était engagé.

Mais j'espère, me dit-il, que vous ne trouverez pas Versailles trop éloigné de Paris pour vous empêcher d'y venir dîner avec moi.....J'aurai peut-être alors le plaisir de vous voir rétracter votre opinion... ou d'apprendre comment vous la soutiendrez. En ce cas, monsieur l'Anglais, vous ferez bien d'em-

ployer tous vos moyens, car vous aurez tout le monde contre vous... Je promis au comte d'avoir l'honneur de dîner avec lui avant de partir pour l'Italie, et je me retirai.

LA TENTATION.

Je revins aussitôt à Paris. Le portier me dit qu'une jeune fille, qui avait une boîte de carton, était venue me demander un instant avant que j'arrivasse. Je ne sais, dit-il, si elle s'en est allée ou non. Je pris la clé de ma chambre, et je trouvai dans l'escalier la jeune fille qui descendait.

C'était mon aimable fille du quai de Conti. Madame de R.... l'avait envoyée chez une marchande de modes, à deux pas de l'hôtel de Modène : je ne l'avais pas été voir, et elle lui avait dit de s'informer si je n'étais déjà plus à Paris; et, en ce cas, si je n'avais pas laissé une lettre à son adresse.

Elle monta avec moi dans ma chambre, pour attendre que j'eusse écrit une carte.

C'était une belle soirée de la fin du mois de mai. Les rideaux de la fenêtre, de taffetas cramoisi, étaient bien fermés... Le soleil se couchait, et réfléchissait à travers l'étoffe une si belle teinte sur le visage charmant de la jeune beauté, que je crus qu'elle rougissait... Cette idée me fit rougir moi-même..... Nous étions seuls, et cette circonstance me donna une seconde rougeur avant que la première fût dissipée.

Il y a une agréable espèce de rougeur qui est à moitié criminelle, et qui provient plutôt du sang que de l'homme lui-même..... Le cœur l'envoie avec impétuosité, et la vertu vole à sa suite... non pas pour la rappeler, mais pour en rendre la sensation plus délicieuse... elles vont de compagnie...

Je ne la décrirai pas..... Je sentis d'abord quelque chose en moi qui n'était pas conforme à la leçon de vertu que j'avais donnée la veille sur le quai de Conti; je cherchai une carte pendant cinq ou six minutes, quoique je susse que je n'en avais point... Je pris une plume... je la replaçai; ma main tremblait, le diable m'agitait.

Je sais aussi bien que tout autre que c'est un ennemi qui s'enfuit si on lui résiste; mais il est rare que je lui résiste, de peur d'être blessé au combat, quoique vainqueur..... j'aime mieux, pour plus de sûreté, céder le triomphe; et c'est moi-même qui fuis, au lieu de le faire fuir.

La jeune fille s'approcha du secrétaire, où je cherchais si inutilement une carte... Elle prit d'abord la plume que j'avais replacée, et m'offrit de me tendre le cornet..... et cela d'une voix si douce, que j'allais l'accepter : cependant je n'osai pas. Mais, ma chère, je n'ai point de carte, lui dis-je, pour écrire. Qu'importe? écrivez, dit-elle naïvement, sur telle autre chose que ce soit.

Ah! je fus tenté de lui dire : je vais donc l'écrire sur tes lèvres.

Mais je suis perdu, me dis-je, si je fais cela. Je la pris par la main, et la menai vers la porte, en la priant de ne point oublier la leçon que je lui avais donnée... Elle promit de s'en souvenir, et elle fit cette promesse avec tant d'ardeur, qu'en se retournant elle mit ses deux mains dans les miennes..... Il était impossible, dans cette situation, de ne pas les serrer; je voulais les laisser aller, et je les retenais encore..... Je ne lui parlais point, je raisonnais en moi-même... L'action me faisait de la peine, mais je tenais toujours ses mains serrées... Au même instant je m'aperçus qu'il fallait recommencer le combat, je sentais tout mon cœur trembler à cette idée.

Le lit n'était qu'à deux pas de nous... Je lui tenais encore les mains.... et je ne sais comment cela arriva... je ne lui dis pas de s'y asseoir... je ne l'y attirai pas... je n'y pensais même pas... cependant nous nous trouvâmes tous deux assis sur le pied du lit.

Il faut, dit-elle, que je vous montre la petite bourse que j'ai faite ce matin pour mettre votre écu... Elle la chercha dans sa poche droite qui était de mon côté, et la chercha pendant quelque temps; ensuite dans sa poche gauche, et ne la trouvant point, elle craignait de l'avoir perdue..... Je n'ai jamais attendu une chose avec autant de patience. Enfin, elle la trouva dans sa poche droite, et l'en tira pour me la montrer. Elle

était de taffetas vert doublé de satin blanc piqué, et n'était pas plus grande qu'il ne fallait pour contenir l'écu qui était dedans. Elle me la mit dans la main; elle était joliment faite... Je la tins dix minutes, le revers de ma main appuyé sur ses genoux... Je regardai la bourse, et quelquefois à côté.

J'avais un col plissé dont quelques fils s'étaient rompus. Elle enfila, sans rien dire, une aiguille, et se mit à le raccommoder... Je prévis alors tout le danger que courait ma gloire... Sa main, qu'elle faisait passer et repasser sur mon cou, en gardant le silence, agitait violemment les lauriers que mon imagination avait placés sur ma tête.

La boucle d'un de ses souliers s'était défaite en marchant... Voyez, dit-elle, en levant son pied, j'allais la perdre si je ne m'en étais pas aperçue... Je ne pouvais pas faire moins, en reconnaissance du soin qu'elle avait pris de me raccommoder mon col, que de rattacher sa boucle... Lorsque j'eus fini, je levai l'autre pied, pour voir si les boucles étaient placées l'une comme l'autre... Je le fis un peu trop brusquement... et la belle fille fut renversée... Et alors.....

LA CONQUÊTE.

Oui, et alors?... O vous! dont les têtes froides et les cœurs tièdes peuvent vaincre ou masquer les passions par le raisonnement, dites-moi quelle faute un homme commet à les ressentir? Comment son esprit est-il responsable envers l'émanateur de tous les esprits, de la conduite qu'il tient quand il en est agité?

Si la nature, en tissant sa toile d'amitié, a entrelacé dans toute la pièce quelques fils d'amour et de désir, faut-il déchirer toute la toile pour les en arracher? Oh! châtie de pareils stoïciens, grand maître de la nature! m'écriai-je en moi-même. En quelque endroit que tu me places pour éprouver ma vertu, quel que soit le péril où je me trouve exposé, quelle que soit ma situation, laisse-moi sentir les mouvemens des passions qui appartiennent à l'humanité!... Et, si je les gouverne comme je le dois, j'ai toute confiance en ta justice; car c'est toi qui nous as formés.... nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes.

Je n'eus pas sitôt adressé cette courte prière au ciel, que je relevai la jeune fille. Je la pris par la main et la conduisis hors de la chambre.... Elle se tint près de moi jusqu'à ce que j'eusse fermé la porte, et que j'en eusse mis la clé dans ma poche... Alors la victoire était décidée... et seulement alors je lui donnai un baiser sur la joue... Je la pris par la main, et je la conduisis en toute sûreté jusqu'à la porte de la rue.

LE MYSTÈRE.

Un homme qui jugera le cœur humain, jugera aisément qu'il m'était impossible de retourner sitôt dans ma chambre : c'eût été passer d'un morceau musical dont le feu avait animé toutes mes affections, à une clé froide... Je restai donc quelque temps sur la porte de l'hôtel, et je m'occupai à examiner les passans et à former sur eux les conjectures que leurs différentes allures me suggéraient; mais un seul objet fixa bientôt toute mon attention, et confondit toute espèce de raisonnement que je pouvais faire sur lui.

C'était un grand homme sec, d'un sérieux philosophique et d'une mine hâlée, qui passait et repassait gravement dans la rue, et n'allait jamais au delà de soixante pas de chaque côté de la porte. Il paraissait avoir à peu près cinquante-deux ans; il avait une petite canne sous le bras...Son habit, sa veste et sa culotte étaient de drap noir, un peu usé, mais encore propre. A sa manière d'ôter son chapeau et d'accoster un grand nombre de passans, je jugeai qu'il demandait l'aumône, et je préparai quelque monnaie pour la lui donner, quand il s'adresserait à moi en passant; mais il passa sans rien me demander, et cependant ne fit pas six pas sans s'arrêter vis-à-vis d'une petite femme qui venait devant lui..... J'avais plus l'air de lui donner qu'elle. A peine eut-il fini, qu'il ôta son chapeau à une autre qui venait par le même chemin. Un monsieur d'un certain âge avançait lentement, il était suivi d'un jeune homme fort bien mis..... Il les laissa passer tous deux sans leur rien demander..... Je

restai à l'observer une bonne demi-heure, et il fit pendant ce temps une douzaine de tours en avant et en arrière, en suivant constamment la même conduite.

Il y avait dans cela deux choses bien singulières, et qui me faisaient faire inutilement beaucoup de réflexions : c'était de savoir d'abord pourquoi il ne contait son histoire qu'aux femmes; et ensuite quelle espèce d'éloquence il employait pour toucher leurs cœurs, en jugeant apparemment qu'elle était inutile pour émouvoir ceux des hommes.

Deux autres circonstances me rendaient encore ce mystère plus impénétrable; l'une, qu'il disait tout bas à chaque femme ce qu'il avait à lui dire, et d'une façon qui avait plutôt l'air d'un secret confié, que d'une demande; l'autre était qu'il réussissait toujours. Il n'arrêtait pas une seule femme qui ne tirât sa bourse pour lui donner quelque chose.

J'eus beau réfléchir, je ne pus me former de système pour expliquer ce phénomène.

C'était une énigme à m'occuper tout le reste de la soirée, et je me retirai dans ma chambre.

LE CAS DE CONSCIENCE.

Mon hôte me suivit, et à peine fut-il entré, qu'il me dit de chercher un autre logement. Pourquoi cela, lui dis-je, mon ami?... Pourquoi?.... N'avez-vous donc pas eu pendant deux heures une jeune fille enfermée avec vous? Cela est contre les règles de ma maison..... Fort bien! lui dis-je, et nous nous quitterons tous bons amis, car la jeune fille n'a point eu de mal... ni moi non plus, et je vous laisserai comme je vous ai trouvé..... C'en est assez, reprit-il, pour perdre mon hôtel de réputation... Cela n'est pas équivoque... Voyez, ajouta-t-il, en me montrant le pied du lit où nous avions été assis..... J'avoue que cela avait quelque apparence d'un témoignage; mais mon orgueil ne souffrait pas que j'entrasse en explication avec lui : je lui dis donc de se tranquilliser, de dormir aussi bien que je le ferai cette nuit, et que je le paierais le lendemain matin.

Je ne me serais pas soucié, monsieur, de vous voir une vingtaine de filles... Et je n'ai jamais songé, moi, à en avoir une seule, lui dis-je en l'interrompant... Pourvu, ajouta-t-il, que c'eût été le matin... Est-ce que la différence des momens du jour met, à Paris, de la différence dans le mal? Cela en fait beaucoup, monsieur, par rapport à la décence... Je goûte une bonne distinction, et je ne pouvais pas me fâcher bien vivement contre cet homme..... J'avoue, poursuivit-il, qu'il est nécessaire à un étranger d'avoir la commodité d'acheter des dentelles, de la broderie, des bas de soie... et ce n'est rien, quand une femme qui vend de tout cela vient avec une boîte de carton... cela passe... Oh! en ce cas, votre conscience et la mienne sont à l'abri : car, sur ma foi, elle en avait une, mais je n'y ai pas regardé... Monsieur n'a donc rien acheté? dit-il. Rien du tout, dis-je. C'est que je vous recommanderais, monsieur, une jeune fille qui vous vendra en conscience. A la bonne heure, mais il faut que je la voie ce soir... Il me fit une profonde révérence, et se retira sans répliquer.

Je vais triompher de cet homme, me dis-je; mais quel profit en tirerai-je? Je lui ferai voir que ce n'est qu'une ame vile. Et ensuite, ensuite!... J'étais trop près de moi, pour dire que c'était pour l'amour des autres... Je n'avais point de bonne réponse à me faire à cette question... Il y avait plus de mauvaise humeur que de principe dans mon projet... et il me déplaisait même avant de l'exécuter.

Une jeune grisette entra quelques minutes après, avec une boîte de dentelles..... Elle vient bien inutilement, me dis-je, je n'achèterai certainement rien.

Elle voulait me faire tout voir..... Mais il était difficile de me montrer quelque chose qui me plût. Cependant elle ne faisait pas semblant de s'apercevoir de mon indifférence. Son petit magasin était ouvert, et elle en étala toutes les dentelles à mes yeux, les déplia et les replia l'une après l'autre avec beaucoup de patience et de douceur. Il ne tenait qu'à moi d'acheter ou de ne point acheter; elle me laissait le tout pour le prix

que je voudrais lui en donner. La pauvre créature semblait avoir grande envie de gagner quelques sous, et fit tout ce qu'elle put pour vaincre mon obstination... Le jeu de ses graces était cependant plus animé par un air naïf et caressant, que par l'art.

S'il n'y a pas dans l'homme un fonds de complaisance et de bonté qui le rend dupe, *tant pis*. Mon cœur s'amollit, et ma dernière résolution se changea aussi facilement que la première... Pourquoi punir quelqu'un de la faute des autres? Si tu es tributaire de ce tyran d'hôte, me disais-je en fixant la jeune marchande, je plains ton sort.

Je n'aurais eu que quelques louis dans ma bourse, que je ne l'aurais pas renvoyée sans en dépenser trois... Je lui pris une paire de manchettes.

L'hôte va partager son profit avec elle... Qu'importe? je n'ai fait que payer, comme tant d'autres ont fait avant moi, pour une action qu'ils n'ont *pu* commettre, ou même en avoir l'idée.

L'ÉNIGME.

Lafleur, en me servant au soupé, me dit que l'hôte était bien fâché de l'affront qu'il m'avait fait en me disant de chercher un autre logement.

Un homme qui veut passer une nuit tranquille, ne se couche point avec de l'inimitié contre quelqu'un, quand il peut se réconcilier. Je dis donc à Lafleur de dire à l'hôte que j'étais fâché moi-même de lui avoir donné occasion de me faire ce mauvais compliment; vous pouvez même ajouter que si la jeune fille revenait encore, je ne veux plus la revoir.

Ce n'était pas à lui que je faisais ce sacrifice, c'était à moi-même...... *après l'avoir échappé aussi belle,* je m'étais résolu de ne plus courir de risques, et de tâcher de quitter Paris, s'il était possible, avec le même fonds de vertu que j'y avais apporté.

Mais, monsieur, dit Lafleur en me saluant jusqu'à terre, ce n'est pas suivre le ton..... Monsieur changera sans doute de sentiment. Si par hasard il voulait s'amuser..... Je ne trouve point en cela d'amusement, lui dis-je en l'interrompant.

Mon Dieu! dit Lafleur en ôtant le couvert.

Il alla souper, et revint une heure après pour me coucher. Personne n'était plus attentif que lui, mais il était encore plus officieux qu'à l'ordinaire. Je voyais qu'il voulait me dire ou me demander quelque chose, et qu'il n'osait le faire. Je ne concevais pas ce que ce pouvait être, et je ne me mis pas beaucoup en peine de le savoir. J'avais une autre énigme plus intéressante à deviner, c'était le manége de l'homme que j'avais vu demandant la charité. J'en aurais bien voulu connaître tous les ressorts, et ce n'est point la curiosité qui m'excitait : c'est en général un principe de recherche si bas que je ne donnerais pas une obole pour la satisfaire... Mais un secret qui amollissait si promptement et avec autant d'efficacité le cœur du beau sexe était, à mon avis, un secret qui valait la pierre philosophale. Si les deux Indes m'eussent appartenu, j'en aurais donné une pour le savoir.

Je le tournai et retournai inutilement toute la nuit dans ma tête. Mon esprit, le lendemain en m'éveillant, était aussi épuisé par mes rêves, que celui du roi de Babylone l'avait été par ses songes. Je n'hésiterai pas d'affirmer que l'interprétation de cette énigme aurait embarrassé tous les savans de Paris, aussi bien que ceux de la Chaldée.

LE DIMANCHE.

Cette nuit amena le dimanche. Lafleur, en m'apportant du café, du pain et du beurre, pour mon déjeuné, était si paré, que j'eus de la peine à le reconnaître.

En le prenant à Montreuil, je lui avais promis un chapeau neuf avec une ganse et un bouton d'argent et quatre louis pour s'habiller à Paris : le bon garçon avait, on ne peut mieux, employé son argent.

Il avait acheté un fort bel habit d'écarlate, et la culotte de même... Cela n'avait été porté que peu de temps... Je lui sus mauvais gré de me dire qu'il avait fait cette emplette à la friperie..... L'habillement était si frais que,

quoique je susse bien qu'il ne pouvait pas être neuf, j'aurais souhaité pouvoir m'imaginer que je l'avais fait faire exprès pour lui, plutôt que d'être sorti de la friperie.

Mais c'est une délicatesse à laquelle on ne fait pas beaucoup d'attention à Paris.

La veste qu'il avait achetée était de satin bleu, assez bien brodée en or, un peu usée, mais encore fort apparente; le bleu n'était pas trop foncé, et cela s'assortissait très-bien avec l'habit et la culotte. Outre cela, il avait su tirer encore de cette somme une bourse à cheveux neuve et un solitaire; et il avait tant insisté auprès du fripier, qu'il en avait obtenu des jarretières d'or aux genouillères de sa culotte. Il avait acheté de sa propre monnaie des manchettes brodées qui coûtaient quatre francs, et une paire de bas de soie blancs cinq francs... Mais par dessus tout, la nature lui avait donné une belle figure qui ne lui coûtait pas un sou.

C'est ainsi qu'il entra dans ma chambre, ses cheveux frisés dans le dernier goût, et avec un gros bouquet à la boutonnière de son habit. Il y avait dans tout son maintien un air de gaîté et de propreté qui me rappela que c'était dimanche. Je conjecturai aussitôt, en combinant ces deux choses, que ce qu'il avait à me dire le soir, était de me demander la permission de passer ce jour-là comme on le passe à Paris. J'y avais à peine pensé, que d'un air timide, mêlé cependant d'une sorte de confiance que je ne le refuserais pas, il me pria de lui accorder la journée, en ajoutant ingénument que c'était pour faire le galant vis-à-vis de sa maîtresse.

Moi, j'avais précisément à le faire vis-à-vis de madame de R..... J'avais retenu exprès mon carrosse de remise, et ma vanité n'aurait pas été peu flattée d'avoir un domestique aussi élégant derrière ma voiture... J'avais de la peine à me résoudre à me passer de lui dans cette occasion.

Mais il ne faut pas raisonner dans ces petits embarras, il faut sentir. Les domestiques sacrifient leur liberté dans le contrat qu'ils font avec nous; mais ils ne sacrifient pas la nature. Ils sont de chair et de sang, et ils ont leur vanité, leurs souhaits, aussi bien que leurs maîtres..... Ils ont mis à prix leur *abnégation* d'eux-mêmes, si je peux me servir de cette expression; cependant leurs prétentions sont quelquefois si déraisonnables, que si leur état ne me donnait pas le moyen de les mortifier, je voudrais souvent les en frustrer... Mais quand je réfléchis qu'ils peuvent me dire :

Je le sais bien... je sais que je suis votre domestique... Je sens alors que je suis désarmé de tout le pouvoir d'un maître.

Lafleur, tu peux aller, lui dis-je...

Mais quelle espèce de maîtresse as-tu faite depuis si peu de temps que tu es à Paris?... Et Lafleur, en mettant la main sur sa poitrine, me dit que c'était une demoiselle qu'il avait vue chez M. le comte de B..... Lafleur avait un cœur fait pour la société; à dire vrai, il en laissait échapper, de manière ou d'autre, aussi peu d'occasion que son maître... Mais comment celle-ci vint-elle? Dieu le sait. Tout ce qu'il m'en dit, c'est que pendant que j'étais chez le comte, il avait fait connaissance avec la demoiselle au bas de l'escalier. Le comte m'avait accordé sa protection, et Lafleur avait su se mettre dans les bonnes graces de la demoiselle. Elle devait venir ce jour-là à Paris avec deux ou trois autres personnes de la maison de M. le comte, et il avait fait la partie de passer la journée avec eux sur les boulevards.

Gens heureux! qui une fois la semaine au moins mettez de côté vos embarras et vos soucis, et qui, en chantant et dansant, éloignez gaîment de vous un fardeau de peines et de chagrins qui accable les autres nations!

OCCUPATION IMPRÉVUE.

Lafleur, sans y songer plus que moi, m'avait laissé de quoi m'amuser tout le jour.

Il m'avait apporté le beurre sur une feuille de figuier. Il faisait chaud, et il avait demandé une mauvaise feuille de papier pour mettre entre sa main et la feuille de figuier. Cela tenait lieu d'une assiette, et je lui dis de mettre le tout sur la table comme c'était. Le congé que je lui avais donné m'avait déterminé à ne point sortir. Je lui dis d'avertir le traiteur que je dînerais à l'hôtel, et de me laisser déjeuner.

Lorsque j'eus fini, je jetai la feuille de figuier par la fenêtre. J'en allais faire autant de la feuille de papier; mais elle était imprimée. J'y jetai les yeux. J'en lus une ligne, puis une autre, puis une troisième; cela excita ma curiosité. Je fermai la fenêtre, près de laquelle j'approchai un fauteuil, et je me mis à lire.

C'était du vieux français qui paraissait être du temps de Rabelais; c'était peut-être lui qui en était l'auteur. Le caractère en était gothique, et si effacé par l'humidité et par l'injure du temps, que j'eus bien de la peine à le déchiffrer... J'en abandonnai même la lecture, et j'écrivis une lettre à mon ami Eugène... Mais je repris le chiffon. Impatienté de nouveau, je t'écrivis aussi, ma chère Éliza, pour me calmer; mais irrité par la difficulté de débrouiller le maudit papier, je le repris encore, et cette difficulté que j'éprouvais à le comprendre n'en faisait qu'augmenter le désir.

Le dîner vint. Je réveillai mes esprits par une bouteille de vin de Bourgogne, et je repris ma tâche. Enfin, après deux ou trois heures d'une application presque aussi profonde que jamais Gruter ou Spon en mirent pour pénétrer le sens d'une inscription absurde, je crus m'apercevoir que je comprenais ce que je lisais... Mais, pour m'en assurer davantage, je m'imaginai qu'il n'y avait pas de meilleur moyen que de le traduire en anglais, pour voir la figure que cela ferait... Je m'en occupai à loisir comme un homme qui écrit des maximes, tantôt en faisant quelques tours dans ma chambre, tantôt en me mettant à la fenêtre; puis je reprenais ma plume. A neuf heures du soir, j'eus enfin achevé mon travail. Alors je me mis à lire ce qui suit.

LE FRAGMENT.

Or, comme la femme du notaire disputait sur ce point un peu trop vivement avec le notaire, je voudrais, dit le notaire, en mettant bas son parchemin, qu'il y eût ici un autre notaire pour prendre acte de tout ceci.

Que feriez-vous alors? dit-elle en se levant précipitamment... La femme du notaire était une petite femme vaine et colérique... Et le notaire, pour éviter une scène, jugea à propos de répondre avec douceur... J'irais, dit-il, au lit... Vous pouvez aller au diable, dit la femme du notaire.

Or, il n'y avait qu'un lit dans tout l'appartement, parce que ce n'est pas la mode à Paris d'avoir plusieurs chambres qui en soient garnies; et le notaire, qui ne se souciait pas de coucher avec une femme qui venait de l'envoyer au diable, prit son chapeau, sa canne, son manteau, et sortit de la maison. La nuit était pluvieuse et venteuse, et il marchait mal à son aise vers le Pont-Neuf.

De tous les ponts qui ont jamais été faits, ceux qui ont passé sur le Pont-Neuf doivent avouer que c'est le pont le plus beau, le plus noble, le plus magnifique, le mieux éclairé, le plus long, le plus large qui ait jamais joint deux côtés de rivière sur la surface du globe.

A ce trait, on dirait que l'auteur du fragment n'était pas Français.

Le seul reproche que les théologiens, les docteurs de Sorbonne et tous les casuistes fassent à ce pont, c'est que, s'il fait du vent à Paris, il n'y a point d'endroit où l'on blasphème plus souvent la nature à l'occasion de ce météore... et cela est vrai, mes bons amis: il y souffle si vigoureusement, il vous y houspille avec des bouffées si subites et si fortes, que de cinquante personnes qui le passent, il n'y en a pas une qui ne coure le risque de se voir enlever ou de montrer quelque chose.

Le pauvre notaire, qui avait à garantir son chapeau d'accident, appuya dessus le bout de sa canne: mais, comme il passait en ce moment auprès de la sentinelle, le bout de sa canne, en la levant, attrapa la corne du chapeau de la sentinelle, et le vent, qui n'avait presque plus rien à faire, emporta le chapeau dans la rivière.

C'est un coup de vent, dit en l'attrapant un bachoteur qui se trouvait là.

La sentinelle était un gascon. Il devint furieux, releva sa moustache et mit son arquebuse en joue.

Dans ce temps-là on ne faisait partir les

arquebuses que par le secours d'une mèche. Le vent, qui fait des choses bien plus étranges, avait éteint la lanterne de papier d'une vieille femme, et la vieille femme avait emprunté la mèche de la sentinelle pour la rallumer... Cela donna le temps au sang du gascon de se refroidir, et de faire tourner l'aventure plus avantageusement pour lui... Il courut après le notaire et se saisit de son castor. C'est un coup de vent, dit-il, pour rendre sa capture aussi légitime que celle du bachoteur.

Le pauvre notaire passa le pont sans rien dire; mais arrivé dans la rue Dauphine, il se mit à déplorer son sort.

Que je suis malheureux! disait-il. Serai-je donc toute ma vie le jouet des orages, des tempêtes et du vent? Étais-je né pour entendre toutes les injures, les imprécations qu'on vomit sans cesse contre mes confrères et contre moi? Ma destinée était-elle donc de me voir forcé par les foudres de l'Église à contracter un mariage avec une femme qui est pire qu'une furie? d'être chassé de chez moi par des vents domestiques, et dépouillé de mon castor par ceux du pont? Me voilà tête nue, et à la merci des bourrasques d'une nuit pluvieuse et orageuse, et du flux et reflux des accidens qui l'accompagnent. Où aller? où passer la nuit? quel vent au moins, dans les trente-deux points du compas, poussera chez moi les pratiques de mes confrères?

Le notaire se plaignait ainsi, lorsqu'il entendit du fond d'une allée obscure une voix qui criait à quelqu'un d'aller chercher le notaire le plus proche... Or, le notaire qui se trouvait là se crut le notaire désigné..... Il entra dans l'allée, et s'y enfonça jusqu'à une petite porte qu'il trouva ouverte. Là, il entra dans une grand'salle, et une vieille servante l'introduisit dans une chambre encore plus grande, où il y avait pour tous meubles une longue pertuisane, une cuirasse, une vieille épée rouillée et une bandoulière, qui étaient suspendues à des clous en quatre endroits différens le long du mur.

Un vieux personnage, autrefois gentilhomme, et qui l'était encore, en supposant que l'adversité et la misère ne flétrissent pas la noblesse, était couché dans un lit à moitié entouré de rideaux, la tête appuyée sur sa main en guise de chevet... Il y avait une petite table tout auprès du lit, et sur la petite table, une chandelle qui éclairait tout l'appartement. On avait placé la seule chaise qu'il y eût près de la table, et le notaire s'y assit. Il tira de sa poche une écritoire et une feuille ou deux de papier qu'il mit sur la table... Il exprima du coton de son cornet un peu d'encre avec sa plume, et, la tête baissée au-dessus de son papier, il attendait, d'une oreille attentive, que le gentilhomme lui dictât son testament.

Hélas! monsieur le notaire, dit le gentilhomme, je n'ai rien à donner qui puisse seulement payer les frais de mon testament, si ce n'est mon histoire.... Et je vous avoue que je ne mourrais pas tranquillement si je ne l'avais léguée au public..... Je vous lègue à vous, qui allez l'écrire, les profits qui pourront vous en revenir... C'est une histoire si extraordinaire, que tout le genre humain la lira avec avidité. Elle fera la fortune de votre maison.... Le notaire, dont l'encre était séchée, en puisa encore comme il put. Puissant directeur de tous les événemens de ma vie! s'écria le vieux gentilhomme en levant les yeux et les mains vers le ciel, ô toi dont la main m'a conduit, à travers ce labyrinthe d'aventures étranges jusqu'à cette scène de désolation, aide la mémoire fautive d'un homme infirme et affligé... dirige ma langue par l'esprit de la vérité éternelle, et que cet étranger n'écrive rien qui ne soit déjà écrit dans ce LIVRE invisible qui doit me condamner ou m'absoudre! Le notaire éleva sa plume entre ses yeux et la chandelle pour voir si rien ne s'opposerait à la netteté de son écriture.

Cette histoire, monsieur le notaire, ajouta le moribond, réveillera toutes les sensations de la nature...... Elle affligera les cœurs humains. Les ames les plus dures, les plus cruelles en seront émues de compassion.

Le notaire brûlait d'impatience de la commencer; il reprit de l'encre pour la troisième fois, et le moribond, en se tournant de son côté, lui dit: Écrivez, monsieur le notaire, et le notaire écrivit ce qui suit.

Où est le reste? dis-je à Lafleur, qui entra en ce moment dans ma chambre.

LE BOUQUET.

Le reste! monsieur, dit-il, quand je lui eus dit ce qui me manquait. Il n'y en avait que deux feuilles : celle-ci et une autre dont j'ai enveloppé les tiges du bouquet que j'avais, et que j'ai donné à la demoiselle que j'ai été trouver sur le boulevard...... Je t'en prie, Lafleur, retourne la voir, et demande l'autre feuille, si par hasard elle l'a conservée. Elle l'aura sans doute, dit-il : et il part en volant.

Il ne fut que quelques instans à revenir. Il était essoufflé, et plus triste que s'il eût perdu la chose la plus précieuse....... Juste ciel! me dit-il, monsieur, il n'y a qu'un quart d'heure que je lui ai fait le plus tendre adieu; et la volage, en ce peu de temps, a donné le gage de ma tendresse à un valet de pied du comte... J'ai été le lui demander; il l'avait donné lui-même à une jeune lingère du coin; et celle-ci en a fait présent à un joueur de violon, qui l'a emporté je ne sais où... Et la feuille de papier avec? Oui, monsieur... Nos malheurs étaient enveloppés dans la même aventure : je soupirai; et Lafleur soupira, mais un peu plus haut.

Quelle perfidie! s'écriait Lafleur. Cela est malheureux, disait son maître.

Cela ne m'aurait pas fait de peine, disait Lafleur, si elle l'avait perdu. Ni à moi, Lafleur, si je l'avais trouvé.

L'on verra par la suite si j'ai retrouvé cette feuille ou point.

L'ACTE DE CHARITÉ.

Un homme qui craint d'entrer dans un passage obscur, peut être un très-galant homme, et propre à faire mille choses; mais il lui est impossible de faire un bon voyageur sentimental. Je fais peu de cas de ce qui se passe au grand jour et dans les grandes rues. La nature est retenue et n'aime pas à agir devant les spectateurs. Mais on voit quelquefois, dans un coin retiré, de courtes scènes qui valent mieux que tous les sentimens d'une douzaine de tragédies du Théâtre-Français réunies... Elles sont cependant bien bonnes.... Elles sont aussi utiles aux prédicateurs qu'aux rois, aux héros, aux guerriers; et quand je veux faire quelque sermon plus brillant qu'à l'ordinaire, je les lis, et j'y trouve un fonds inépuisable de matériaux. La Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphilie, le Mexique, me fournissent des textes aussi bons qu'aucun de la Bible.

Il y a un passage fort long et fort obscur, qui va de l'Opéra-Comique à une rue fort étroite. Il est ordinairement fréquenté par ceux qui attendent humblement l'arrivée d'un fiacre, ou qui veulent se retirer tranquillement à pied quand le spectacle est fini. Le bout de ce passage, vers la salle, est éclairé par un lampion dont la lumière faible se perd avant qu'on arrive à l'autre bout. Ce lumignon est peu utile, mais il sert d'ornement. Il paraît de loin comme une étoile fixe de la moindre grandeur... Elle brûle et ne fait aucun bien à l'univers.

En m'en retournant le long de ce passage, j'aperçus, à cinq ou six pas de la porte, deux dames qui se tenaient par le bras, et qui avaient l'air d'attendre une voiture : comme elles étaient le plus près de la porte, je pensai qu'elles avaient un droit de priorité. Je me tapis donc le long du mur, presque à côté d'elles, et m'y tins tranquillement... J'étais en noir, et à peine pouvait-on distinguer qu'il y eût là quelqu'un.

La dame dont j'étais le plus proche était grande, maigre, et d'environ trente-six ans; l'autre, aussi grande, aussi maigre, avait environ quarante ans. Elles n'avaient rien qui dénotât qu'elles fussent femmes ou veuves. Elles semblaient être deux sœurs, vraies vestales, aussi peu accoutumées au doux langage des amans qu'à leurs tendres caresses..... J'aurais bien souhaité de les rendre heureuses, mais le bonheur, ce soir, était destiné à leur venir d'une autre main.

Une voix basse avec une bonne tournure d'expression, terminée par une douce cadence, se fit entendre, et leur demanda, pour l'amour de Dieu, une pièce de douze

sous entr'elles deux... Il me parut singulier d'entendre un mendiant fixer le contingent d'une aumône, et surtout de le fixer à douze fois plus haut qu'on ne donne ordinairement dans l'obscurité..... Les dames en parurent tout aussi surprises que moi. Douze sous! dit l'une; une pièce de douze sous! dit l'autre; et point de réponse.

Je ne sais, mesdames, dit le pauvre, comment demander moins à des personnes de votre rang, et il leur fit une profonde révérence.

Passez, passez, dirent-elles : nous n'avons point d'argent.

Il garda le silence pendant une minute ou deux, et renouvela sa prière.

Ne fermez pas vos oreilles, mes belles dames, dit-il, à mes accens. Mais, mon bon homme, dit la plus jeune, nous n'avons point de monnaie... Que Dieu vous bénisse donc, dit-il, et multiplie envers vous ses faveurs!..... L'aînée mit la main dans sa poche... Voyons donc, dit-elle, si je trouverai un sou marqué... Un sou marqué! Ah! donnez la pièce de douze sous, dit l'homme; la nature a été libérale à votre égard : soyez-le envers un malheureux qu'elle semble avoir abandonné.

Volontiers, dit la plus jeune, si j'en avais.

Beauté compatissante, dit-il, en s'adressant à la plus âgée, il n'y a que votre bonté, votre bienfaisance, qui donnent à vos yeux un éclat si doux, si brillant....... et c'est ce qui faisait dire tout à l'heure au marquis de Santerre et à son frère, en passant, des choses si agréables de vous deux.

Les deux dames parurent très-affectées; et toutes deux à la fois, comme par impulsion, mirent la main dans leur poche, et en tirèrent chacune une pièce de douze sous.

La contestation entr'elles et le suppliant finit; il n'y en eut plus qu'entr'elles, pour savoir qui donnerait la pièce de douze sous; pour finir la dispute, chacune d'elles la donna, et l'homme se retira.

L'ÉNIGME EXPLIQUÉE.

Je courus vite après lui, et je fus tout étonné de voir le même homme que j'avais vu devant l'hôtel de Modène, et qui m'avait jeté l'esprit dans un si grand embarras..... Je découvris tout d'un coup son secret, ou au moins ce qui en faisait la base : c'était la flatterie.

Parfum délicieux! quel rafraîchissement ne donnes-tu pas à la nature! comme tu remues toutes ses puissances et toutes ses faiblesses! Avec quelle douceur tu pénètres dans le sang, et tu l'aides à franchir les passages les plus difficiles qu'il rencontre dans sa route pour aller au cœur!

L'homme, en ce moment, n'était pas gêné par le temps, et il prodigua à ces dames ce qu'il était forcé d'épargner dans d'autres circonstances. Il est sûr qu'il savait se réduire à moins de paroles dans les cas pressés, tels que ceux qui arrivaient dans la rue; mais comment faisait-il?...... L'inquiétude de le savoir ne me tourmente pas. C'est assez pour moi de savoir qu'il gagna deux pièces de douze sous... Que ceux qui ont fait une fortune plus considérable par la flatterie expliquent le reste; ils y réussiront mieux que moi.

ESSAI.

Nous nous avançons moins dans le monde en rendant des services qu'en en recevant. Nous prenons le rejeton fané d'un œillet, nous le plantons et nous l'arrosons parce que nous l'avons planté.

M. le comte de B..., qui m'avait été si utile pour mon passe-port, me le fut encore... Il était venu à Paris, et devait y rester quelques jours........ Il s'empressa de me présenter à quelques personnes de qualité qui devaient me présenter à d'autres, et ainsi de suite.

Je venais de découvrir, assez à temps, le secret que je voulais approfondir pour tirer parti de ces honneurs et les mettre à profit. Sans cela, je n'aurais dîné ou soupé qu'une seule fois à la ronde chez toutes ces personnes, comme cela se pratique ordinairement, et en traduisant, selon ma coutume, les figures et les attitudes françaises en anglais, j'aurais vu à chaque fois que j'avais pris le couvert de quelqu'un qui aurait été plus agréable à la compagnie que moi. L'effet tout naturel de ma conduite eût été de rési-

gner toutes mes places l'une après l'autre, uniquement parce que je n'aurais pas su les conserver... Mon secret opéra si bien, que les choses n'allèrent pas mal.

Je fus introduit chez le vieux marquis de... Il s'était signalé autrefois par une foule de faits de chevalerie dans la cour de Cythère, et il conservait encore l'idée de ses jeux et de ses tournois... Mais il aurait voulu faire croire que les choses étaient encore ailleurs que dans sa tête. Je veux, disait-il, faire un tour en Angleterre; et il s'informait beaucoup des dames anglaises... Croyez-moi, lui dis-je, monsieur le marquis, restez où vous êtes. Les seigneurs anglais ont beaucoup de peine à obtenir de nos dames un seul coup d'œil favorable; et le vieux marquis m'invita à souper.

M. P..., fermier-général, me fit une foule de questions sur nos taxes... J'entends dire, me dit-il, qu'elles sont considérables. Oui, lui dis-je en lui faisant une profonde révérence; mais vous devriez nous donner le secret de les recueillir.

Il me pria à souper dans sa petite maison.

On avait dit à madame de Q... que j'étais un homme d'esprit... Madame de Q... était elle-même une femme d'esprit; elle brûlait d'impatience de me voir et de m'entendre parler... Je ne fus pas plus tôt assis, que je m'aperçus que la moindre de ses inquiétudes était de savoir que j'eusse de l'esprit ou non... Il me sembla qu'on ne m'avait laissé entrer que pour que je susse qu'elle en avait... Je prends le ciel à témoin que je ne desserrai pas une fois les lèvres.

Madame de Q... assurait à tout le monde qu'elle n'avait jamais eu avec qui que ce fût une conversation plus instructive que celle qu'elle avait eue avec moi.

Il y a trois époques dans l'empire d'une dame d'un certain ton en France... Elle est coquette, puis déiste...... et enfin dévote. L'empire subsiste toujours, il ne fait que changer de sujets. Les esclaves de l'amour se sont-ils envolés à l'apparition de sa trente-cinquième année, ceux de l'incrédulité leur succèdent, viennent ensuite ceux de l'Église.

Madame de V... chancelait entre les deux époques; ses roses commençaient à se faner, et il y avait cinq ans au moins, quand je lui rendis ma première visite, qu'elle devait pencher vers le déisme.

Elle me fit placer sur le sopha où elle était, afin de parler plus commodément et de plus près sur la religion; nous n'avions pas causé quatre minutes, qu'elle me dit: Pour moi, je ne crois à rien du tout.

Il se peut, madame, que ce soit votre principe; mais je suis sûr qu'il n'est pas de votre intérêt de détruire des ouvrages extérieurs aussi puissans. Une citadelle ne résiste guère quand elle en est privée... Rien n'est si dangereux pour une beauté que d'être déiste... et je dois cette dette à mon *credo*, de ne pas vous le cacher. Hé! bon Dieu, madame, quels ne sont pas vos périls! il n'y a que quatre ou cinq minutes que je suis auprès de vous... et j'ai déjà formé des desseins: qui sait si je n'aurais pas tenté de les suivre, si je n'avais été persuadé que les sentimens de votre religion seraient un obstacle à leur succès?

Nous ne sommes pas des diamans, lui dis-je en lui prenant la main; il nous faut des contraintes jusqu'à ce que l'âge s'appesantisse sur nous et nous les donne... Mais, ma belle dame, ajoutai-je en lui baisant la main que je tenais...... il est encore trop tôt. Le temps n'est pas encore venu.

Je peux le dire... Je passai dans tout Paris pour avoir converti madame de V... Elle rencontra D... et l'abbé M... et leur assura que je lui en avais plus dit en quatre minutes en faveur de la religion révélée, qu'ils n'en avaient écrit contre elle dans toute leur Encyclopédie... Je fus enregistré sur-le-champ dans la coterie de madame de V... qui différa de deux ans l'époque déjà commencée de son déisme.

Je me souviens que j'étais chez elle un jour; je tâchais de démontrer au cercle qui s'y était formé, la nécessité d'une première cause... J'étais dans le fort de mes preuves, et tout le monde y était attentif, lorsque le jeune comte de F... me prit mystérieusement par la main... Il m'attira dans le coin le plus reculé du salon, et me dit tout bas: Vous n'y avez pas pris garde... votre solitaire est attaché trop serré... il faut qu'il badine... voyez

le mien... Je ne vous en dis pas davantage : un mot, monsieur Yorick, suffit au sage.

Et un mot qui vient du sage suffit, monsieur le comte, répliquai-je en le saluant.

M. le comte m'embrassa avec plus d'ardeur que je ne l'avais jamais été.

Je fus ainsi de l'opinion de tout le monde pendant trois semaines. Parbleu ! disait-on, ce M. Yorick a, ma foi, autant d'esprit que nous... Il raisonne à merveille, disait un autre. On ne peut être de meilleure compagnie, ajoutait un troisième. J'aurais pu, à ce prix, manger dans toutes les maisons de Paris, et passer ainsi ma vie au milieu du beau monde... Mais quel métier! j'en rougissais. C'était jouer le rôle de l'esclave le plus vil; tout sentiment d'honneur se révoltait contre ce genre de vie..... Plus les sociétés dans lesquelles je me trouvais étaient élevées, et plus je me trouvais forcé de faire usage du secret que j'avais appris dans le cul-de-sac de l'Opéra-Comique... Plus la coterie avait de réputation, et plus elle était fréquentée par les enfans de l'art...... et je languissais après les enfans de la nature. Une nuit que je m'étais vilement prostitué à une demi-douzaine de personnes du plus haut parage, je me trouvai incommodé... J'allai me coucher. Je dis le lendemain de grand matin à Lafleur d'aller chercher des chevaux de poste, et je partis pour l'Italie.

MARIE.

Jamais, jusqu'à présent, je n'ai senti l'embarras des richesses. Voyager à travers le Bourbonnais, le pays le plus riant de la France, dans les beaux jours de la vendange, dans ce moment où la nature reconnaissante verse ses trésors avec profusion, et où tous les yeux sont rayonnans de joie. Ne pas faire un pas sans entendre la musique appeler à l'ouvrage les heureux enfans du travail, qui portent en folâtrant leurs grappes au pressoir. Rencontrer à chaque instant des groupes qui présentent mille variétés aimables. Se sentir l'ame dilatée par les émotions les plus délicieuses. Juste ciel! voilà de quoi faire vingt volumes!

Mais hélas! il ne me reste plus que quelques pages à remplir, et je dois en consacrer la moitié à la pauvre *Marie*, que mon ami M. Shandy rencontra près de Moulins.

J'avais lu avec attendrissement l'histoire qu'il nous a donnée de cette fille infortunée à qui le malheur avait fait perdre la raison. Me trouvant dans les environs du pays qu'elle habitait, elle me revint tellement à l'esprit, que je ne pus résister à la tentation de me détourner d'une demi-lieue, pour aller au village où demeuraient ses parens, demander de ses nouvelles...

C'était aller, je l'avoue, comme le chevalier *de la Triste-Figure*, à la recherche des aventures fâcheuses. Mais je ne sais comment cela se fait, je ne suis jamais plus convaincu qu'il existe dans moi une ame que quand j'en rencontre.

La vieille mère vint à la porte. Ses yeux m'avaient conté toute l'histoire avant qu'elle eût ouvert la bouche. Elle avait perdu son mari, enterré depuis un mois. Le malheur arrivé à sa fille avait coûté la vie à ce bon père, et j'avais craint d'abord, ajouta la bonne femme, que ce coup n'achevât de déranger la tête de ma pauvre Marie; mais, au contraire, elle lui est un peu revenue depuis. Cependant il lui est impossible de rester en repos; et, dans ce moment, elle est à errer quelque part dans les environs de la route.

Pourquoi mon pouls bat-il si faiblement, que je le sens à peine, pendant que je trace ces lignes? Pourquoi Lafleur, garçon qui ne respire que la joie, passa-t-il deux fois la main sur ses yeux pour les essuyer? Pendant que la vieille nous faisait ce récit, j'ordonnai au postillon de reprendre la grand'route.

Arrivé à une demi-lieue de Moulins, et à l'entrée d'un petit sentier qui conduisait à un petit bois, j'aperçus la pauvre Marie assise sous un peuplier; elle avait le coude appuyé sur ses genoux et la tête penchée sur sa main : un petit ruisseau coulait au pied de l'arbre.

Je dis au postillon de s'en aller avec la chaise à Moulins, et à Lafleur de faire préparer le souper; que j'allais le suivre.

Elle était habillée de blanc, et à peu près



[illegible]


Biblioteca Nazionale
V. E. III
NAPOLI

comme mon ami me l'avait dépeinte, excepté que ses cheveux, qui étaient retenus par un réseau de soie, quand il la vit, étaient alors épars et flottans. Elle avait aussi ajouté à son corset un ruban d'un vert pâle, qui passait pardessus son épaule et descendait jusqu'à sa ceinture, et son chalumeau y était suspendu. Sa chèvre lui avait été infidèle comme son amant ; elle l'avait remplacée par un petit chien qu'elle tenait en lesse avec une petite corde attachée à son bras. Je regardai son chien ; elle le tira vers elle en disant : « Toi, Silvio, tu ne me quitteras pas. » Je fixai les yeux de Marie, et je vis qu'elle pensait à son père, plus qu'à son amant, ou à sa petite chèvre ; car, en proférant ces paroles, des larmes coulaient le long de ses joues.

Je m'assis à côté d'elle, et Marie me laissa essuyer ses pleurs avec mon mouchoir ; j'essuyais ensuite les miens ; puis encore les siens ; puis encore les miens, et j'éprouvais des émotions qu'il me serait impossible de décrire, et qui, j'en suis bien sûr, ne provenaient d'aucune combinaison de la matière et du mouvement.

Oh ! je suis certain que j'ai une ame ! Les matérialistes et tous les livres dont ils ont infecté le monde, ne me convaincront jamais du contraire.

SUITE DE L'HISTOIRE DE MARIE.

Quand Marie fut un peu revenue à elle, je lui demandai si elle se souvenait d'un homme pâle et maigre qui s'était assis entr'elle et sa chèvre, il y avait deux ans. Elle me répondit que dans ce temps-là elle avait l'esprit dérangé ; mais qu'elle se le rappelait très-bien, à cause de deux circonstances qui l'avaient frappée : l'une, que quoiqu'elle fût très-mal, elle s'était bien aperçue que ce monsieur avait pitié de son état ; l'autre, parce que sa chèvre lui avait pris son mouchoir, et qu'elle l'avait battue pour cela. Elle l'avait lavé dans le ruisseau, et depuis elle le gardait dans sa poche pour le lui rendre, si jamais elle le revoyait. Il me l'avait à moitié promis, ajouta-t-elle. En parlant ainsi, elle tira le mouchoir de sa poche pour me le montrer ; il était enveloppé proprement dans deux feuilles de vigne et lié avec des brins d'osier : elle le déploya, et je vis qu'il était marqué d'un S à l'un des coins.

Elle me raconta qu'elle avait été depuis ce temps-là à Rome, qu'elle avait fait une fois le tour de l'église de Saint-Pierre...... qu'elle avait trouvé son chemin toute seule au travers de l'Apennin ; qu'elle avait traversé toute la Lombardie sans argent... et les chemins pierreux de la Savoie sans souliers... Elle ne se souvenait point de la manière dont elle avait été nourrie, ni comment elle avait pu supporter tant de fatigue ; mais Dieu, dit-elle, tempère le vent en faveur de l'agneau nouvellement tondu.

Et tondu au vif ! lui dis-je... Ah ! si tu étais dans mon pays, où j'ai un petit hameau, je t'y mènerais, je te mettrais à l'abri des accidens... Tu mangerais de mon pain, tu boirais dans ma coupe, j'aurais soin de Silvio... Quand tes accès te reprenant, tu te remettrais à errer, je te chercherais et te ramènerais... Je dirais mes prières quand le soleil se coucherait... et, mes prières faites, tu jouerais ton chant du soir sur ton chalumeau... L'encens de mon sacrifice serait plus agréable au ciel, quand il serait accompagné de celui d'un cœur brisé par la douleur.

Je sentais la nature fondre en moi, en disant tout cela ; et Marie, voyant que je prenais mon mouchoir, déjà trop mouillé pour m'en servir, voulut le laver dans le ruisseau... mais où le ferais-tu sécher, ma chère enfant ? Dans mon sein, dit-elle ; cela me fera du bien.

Est-ce que ton cœur ressent encore des feux, ma chère Marie ?

Je touchais là une corde sur laquelle étaient tendus tous ses maux. Elle me fixa quelques momens avec des yeux en désordre, puis, sans rien dire, elle prit son chalumeau, et joua une hymne à la Vierge... La vibration de la corde que j'avais touchée cessa...... Marie revint à elle, laissa tomber son chalumeau, et se leva.

Où vas-tu, ma chère Marie ? lui dis-je. Elle me dit qu'elle allait à Moulins. Hé bien ! allons ensemble. Elle me prit le bras, et allongea la corde pour laisser à son chien la

facilité de nous suivre avec plus de liberté. Nous arrivâmes ainsi à Moulins.

Quoique je n'aime point les salutations en public, cependant, lorsque nous fûmes au milieu de la place, je m'arrêtai pour faire mon dernier adieu à Marie.

Marie n'était pas grande, mais elle était bien faite. L'affliction avait donné à sa physionomie quelque chose de céleste. Elle avait les traits délicats, et tout ce que le cœur peut désirer dans une femme... Ah! si elle pouvait recouvrer son bon sens, et si les traits d'Éliza pouvaient s'effacer de mon esprit, non seulement Marie mangerait de mon pain et boirait dans ma coupe... Je ferais plus, elle serait reçue dans mon sein, elle serait ma fille.

Adieu, fille infortunée; imbibe l'huile et le vin que la compassion d'un étranger verse en passant sur tes blessures... L'être qui deux fois a brisé ton cœur, peut seul le guérir pour toujours.

LE BOURBONNAIS.

Ces émotions si douces, ces rians tableaux que je m'étais promis en traversant cette belle partie de la France, pendant le temps des vendanges, s'étaient entièrement évanouis. Il ne m'en restait plus rien..... Mon cœur s'était fermé au sentiment du bonheur, depuis que j'avais posé le pied sur une terre d'affliction. Au milieu de toutes ces scènes d'une joie bruyante que je rencontrais à chaque instant, je voyais toujours Marie, dans le fond du tableau, assise et rêveuse sous son peuplier; j'étais déjà aux portes de Lyon, je la voyais encore.

Charmante sensibilité! source inépuisable de tout ce qu'il y a de précieux dans nos plaisirs et de doux dans nos afflictions! tu enchaînes ton martyr sur son lit de paille, ou tu l'élèves jusqu'au ciel. Source éternelle de nos sensations! c'est ta divinité qui me donne ces émotions... Non que, dans certains momens funestes et maladifs, *mon ame s'abatte et s'effraie de la destruction*... Ce ne sont que des paroles pompeuses... Mais parce que je sens en moi que cette destruction doit être suivie des plaisirs et des soins les plus doux. Tout vient de toi, grand Emanateur de ce monde! C'est toi qui amollis nos cœurs et nous rends compatissans aux maux d'autrui: c'est par toi que mon ami Eugène tire les rideaux de mon lit quand je suis languissant, qu'il écoute mes plaintes, et cherche à me consoler. Tu fais passer quelquefois cette douce compassion dans l'ame du pâtre grossier qui habite les montagnes les plus âpres: il s'attendrit quand il trouve égorgé un agneau du troupeau de son voisin... Je le vois dans ce moment, sa tête appuyée contre sa houlette, le contempler avec pitié... Ah! si j'étais arrivé un moment plus tôt, s'écrie-t-il... Le pauvre agneau perd tout son sang, il meurt, et le tendre cœur du berger en saigne.

Que la paix soit avec toi! généreux berger. Tu t'en vas tout affligé... mais le plaisir balancera ta douleur, car le bonheur entoure ton hameau... heureuse est celle qui le partage avec toi! heureux sont les agneaux qui bondissent autour de toi!

LE SOUPER.

Un fer se détacha d'un pied de devant du cheval de brancard, en commençant la montée du mont Tarare: le postillon descendit et le mit dans sa poche. Comme la montée pouvait avoir cinq ou six milles de longueur, et que ce cheval était notre unique ressource, j'insistai pour que nous rattachassions le fer aussi bien qu'il nous serait possible; mais le postillon avait jeté les clous, et, sans eux, le marteau qui était dans la chaise ne pouvant pas nous servir, je consentis à continuer notre route.

A peine avions-nous fait cinq cents pas que, dans un chemin pierreux, cette pauvre bête perdit aussi le fer de l'autre pied de devant. Je descendis alors tout de bon de la chaise, et, apercevant une maison à quelques portées de fusil, à gauche du chemin, j'obtins du postillon qu'il m'y suivrait. L'air de la maison et de tout ce qui l'entourait ne me fit point regretter mon désastre. C'était une jolie ferme entourée d'un beau clos de vigne et de quelques arpens de blé. Il y

avait d'un côté un potager rempli de toute ce qui pouvait entretenir l'abondance dans la maison d'un paysan, et de l'autre un petit bois qui pouvait servir d'ornement et fournir le chauffage..... Il était à peu près huit heures du soir lorsque j'y arrivai... Je laissai au postillon le soin de s'arranger, et j'entrai tout droit dans la maison.

La famille était composée d'un vieillard à cheveux blancs, de sa femme, de leurs fils, de leurs gendres, de leurs femmes et de leurs enfans.

Ils allaient se mettre à table pour manger leur soupe aux lentilles. Un gros pain de froment occupait le milieu de la table, et une bouteille de vin à chaque bout, promettait de la joie pendant le repas: c'était un festin d'amour et d'amitié.

Le vieillard se lève aussitôt pour venir à ma rencontre, et m'invite, avec une cordialité respectueuse, à me mettre à table. Mon cœur s'y était mis dès le moment que j'étais entré. Je m'assis tout de suite comme un des enfans de la famille; et, pour en prendre plus tôt le caractère, j'empruntai, à l'instant même, le couteau du vieillard, et je coupai un gros morceau de pain. Tous les yeux, en me voyant faire, semblaient me dire que j'étais le bien venu, et qu'on me remerciait de ce que je n'avais pas paru en douter.

Était-ce cela, ou, dis-le-moi, Nature, était-ce autre chose qui me faisait paraître ce morceau si friand? A quelle magie étais-je redevable des délices que je goûtais en buvant un verre de vin de cette bouteille, et qui semble encore m'affecter le palais?

Le souper était de mon goût; les actions de grâces qui le suivirent en furent encore plus.

ACTIONS DE GRACES.

Le souper fini, le vieillard donne un coup sur la table avec le manche de son couteau. C'était le signal de se lever de table et de se préparer à danser. Dans l'instant, les femmes et les filles courent dans une chambre à côté pour arranger leurs cheveux, et les hommes et les garçons vont à la porte pour se laver le visage, et quitter leurs sabots pour prendre des souliers. En trois minutes toute la troupe est prête à commencer le bal sur une petite esplanade de gazon qui était devant la cour. Le vieillard et sa femme sortent les derniers. Je les accompagne, et me place entr'eux sur un petit sopha de verdure près de la porte.

Le vieillard, dans sa jeunesse, avait su jouer assez bien de la vielle, et il en jouait encore passablement. La femme l'accompagnait de la voix; et les enfans et les petits-enfans dansaient... Je dansais moi-même, quoique assis...

Au milieu de la seconde danse, à quelques pauses dans les momens où ils semblaient tous lever les yeux, je crus entrevoir que cette élévation était l'effet d'une autre cause que celle de la simple joie... Il me sembla, en un mot, que la religion était mêlée pour quelque chose dans la danse... Mais, comme je ne l'avais jamais vue s'engager dans ce plaisir, je commençais à croire que c'était l'illusion d'une imagination qui me trompe continuellement, si, la danse finie, le vieillard ne m'eût dit: Monsieur, c'est là ma coutume; pendant toute ma vie, j'ai toujours eu pour règle, après souper, de faire sortir ma famille pour danser et se réjouir, bien sûr que le contentement et la gaîté de l'esprit sont les meilleures actions de grâces qu'un homme comme moi, qui n'est point instruit, peut rendre au ciel.

Ce seraient peut-être même aussi les meilleures des plus savans prélats, lui dis-je.

LE CAS DE DÉLICATESSE.

Quand on est arrivé au sommet de la montagne de Tarare, on est bientôt à Lyon. Adieu alors à tous les mouvemens rapides! Il faut voyager avec précaution; mais il convient mieux aux sentimens de ne pas aller si vite. Je fis marché avec un voiturier pour me conduire dans ma chaise aussi lentement qu'il voudrait à Turin par la Savoie.

Les Savoyards sont pauvres, mais patiens, tranquilles, et doués d'une grande probité. Chers villageois, ne craignez rien! le monde

ne vous enviera pas votre pauvreté, trésor de vos simples vertus. Nature! parmi tous tes désordres, tu agis encore avec bonté lorsque tu agis avec parcimonie. Au milieu des grands ouvrages qui t'environnent, tu n'as laissé que peu ici pour la faux et la faucille! mais ce peu est en sûreté; il est protégé par toi. Heureuses les demeures qui sont ainsi mises à l'abri de la cupidité et de l'envie!

Laissez d'ailleurs le voyageur fatigué se plaindre des détours et des dangers de vos routes, de vos rochers, de vos précipices, des difficultés de les gravir, des horreurs que l'on éprouve à les descendre, des montagnes impraticables et des cataractes qui roulent avec elles de grandes pierres qu'elles ont détachées de leur sommet, et qui barrent le chemin. Les habitans d'un village voisin avaient travaillé à mettre de côté un fragment de ce genre entre Saint-Michel et Madane; et, avant que mon conducteur pût arriver à ce dernier endroit, il fallait plus de deux heures d'ouvrage pour en ouvrir le passage... Il n'y avait point d'autre remède que d'attendre avec patience. La nuit était pluvieuse et orageuse. Cette raison et le délai causé par les mauvais chemins, obligèrent le voiturier d'arrêter à cinq milles de ses relais, dans une petite auberge près de la route.

Je pris aussitôt possession de ma chambre à coucher... L'air était devenu très-froid: je fis faire bon feu, et je donnai des ordres pour le souper... Je remerciais le ciel de ce que les choses n'étaient pas pires, lorsqu'une voiture, dans laquelle était une dame avec sa femme de chambre arriva dans l'auberge.

Il n'y avait pas d'autre chambre à coucher dans la maison que la mienne; l'hôtesse les y amena sans façon, en leur disant qu'il n'y avait personne qu'un gentilhomme anglais... qu'il y avait deux bons lits, et un cabinet à côté qui en contenait un troisième... La manière dont elle parlait de ce troisième lit n'en fit pas beaucoup l'éloge. Toutefois, dit-elle, il y a trois lits, et il n'y a que trois personnes; et elle osait avancer que le monsieur ferait de son mieux pour arranger les choses. Je ne voulus pas laisser la dame un moment en suspens; je lui déclarai d'abord que je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir.

Mais cela ne voulait pas dire que je la rendrais la maîtresse absolue de ma chambre. Je m'en crus tellement le propriétaire, que je pris le droit d'en faire les honneurs. Je priai donc la dame de s'asseoir; je la plaçai dans le coin le plus chaud, je demandai du bois; je dis à l'hôtesse d'augmenter le souper, et de ne point oublier que je lui avais recommandé de donner le meilleur vin.

La dame ne fut pas cinq minutes auprès du feu, qu'elle jeta les yeux sur les lits. Plus elle les regardait, et plus son inquiétude semblait augmenter. J'en étais mortifié et pour elle et pour moi; ses regards et le cas en lui-même m'embarrassèrent autant qu'il était possible que la dame le fût elle-même.

C'en était assez pour causer cet embarras, que les lits fussent dans la même chambre. Mais ce qui nous troublait le plus, c'était leur position. Ils étaient parallèles et si proches l'un de l'autre, qu'il n'y avait de place entre les deux que pour mettre une chaise... Ils n'étaient guère éloignés du feu. Le manteau de la cheminée d'un côté, qui avançait fort avant dans la chambre, et une grosse poutre de l'autre, formaient une espèce d'alcove qui n'était point du tout favorable à la délicatesse de nos sensations... Si quelque chose pouvait ajouter à notre perplexité, c'était que les deux lits étaient si étroits, qu'il n'y avait pas moyen de songer à faire coucher la femme de chambre avec sa maîtresse. Si cela avait été faisable, l'idée qu'il fallait que je couchasse auprès d'elle aurait glissé plus aisément sur l'imagination.

Le cabinet nous offrit peu ou point de consolation: il était humide, froid; la fenêtre en était à moitié brisée; il n'y avait point de vitres... le vent soufflait, et il était si violent, qu'il me fit tousser quand j'y entrai avec la dame pour le visiter. L'alternative où nous nous trouvâmes réduits était donc fort embarrassante. La dame sacrifierait-elle sa santé à sa délicatesse, en occupant le cabinet et en abandonnant le lit à sa femme de chambre, ou cette fille prendrait-elle le cabinet, etc., etc.?

La dame était une jeune Piémontaise d'environ trente ans, dont le teint l'aurait dis-

puté à l'éclat des roses. La femme de chambre était Lyonnaise, vive, leste, et n'avait pas plus de vingt ans. De toute manière il y avait des difficultés... L'obstacle de la grosse pierre de roche qui barrait notre chemin, et qui fut cause de notre détresse, quelque grand qu'il parût, n'était qu'une bagatelle, en comparaison de ce qui nous embarrassait en ce moment; ajoutez à cela que le poids qui accablait nos esprits, n'était pas allégé par la délicatesse que nous avions de ne pas nous communiquer l'un à l'autre ce que nous sentions dans cette occasion.

Le souper vint, et nous nous mîmes à table. Je crois que si nous n'eussions pas eu de meilleur vin que celui qu'on nous donna, nos langues auraient été liées jusqu'à ce que la nécessité nous eût forcés de leur donner de la liberté... Mais la dame avait heureusement quelques bouteilles de bon vin de Bourgogne dans sa voiture, et elle envoya sa femme de chambre en chercher deux. Le souper fini, et restés seuls, nous nous sentîmes inspirés d'une force d'esprit suffisante pour parler au moins sans réserve de notre situation; nous la retournâmes dans tous les sens, nous l'examinâmes sous tous les points de vue. Enfin, après deux heures de négociations et de débats, nous convînmes de nos articles, que nous stipulâmes en forme d'un traité de paix; et il y eut, je crois, des deux côtés, autant de religion et de bonne foi que dans aucun traité qui jamais eût l'honneur de passer à la postérité.

En voici les articles :

Art. Ier. Comme le droit de la chambre à coucher appartient à monsieur, et qu'il croit que le lit qui est plus proche du feu est le plus chaud, il le cède à madame.

Accordé de la part de madame, pourvu que les rideaux des deux lits, qui sont d'une toile de coton presque transparente, et trop étroits pour bien fermer, soient attachés à l'ouverture avec des épingles, ou même entièrement cousus avec une aiguille et du fil, afin qu'ils soient censés former une barrière suffisante du côté de monsieur.

II. Il est demandé de la part de madame, que monsieur soit enveloppé toute la nuit dans sa robe de chambre.

Refusé, parce que monsieur n'a pas de robe de chambre, et qu'il n'a, dans son portemanteau, que six chemises et une culotte de soie noire.

La mention de la culotte de soie noire fit un changement total dans cet article..... On regarda la culotte comme un équivalent de la robe de chambre. Il fut donc convenu que j'aurais toute la nuit ma culotte de soie noire.

III. Il est stipulé et on insiste de la part de madame, que, dès que monsieur sera au lit, et que le feu et la chandelle seront éteints, monsieur ne dira pas un seul mot pendant toute la nuit.

Accordé, à condition que les prières que monsieur fera, ne seront pas regardées comme une infraction au traité.

Il n'y eut qu'un point d'oublié. C'était la manière dont la dame et moi nous nous déshabillerions, et nous nous mettrions au lit. Il n'y avait qu'une manière de le faire, et le lecteur peut la deviner..... Je proteste que, si elle ne lui paraît pas la plus délicate et la plus décente qu'il y ait dans la nature, c'est la faute de son imagination... Ce ne serait pas la première plainte que j'aurais à faire à cet égard.

Enfin, nous nous couchâmes. Je ne sais si c'est la nouveauté de la situation ou quelque autre chose qui m'empêcha de dormir; mais je ne pus fermer les yeux... Je me tournais tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.... Et cela dura jusqu'à deux heures du matin, qu'impatienté de tant de mouvemens inutiles, il m'échappa de m'écrier : Oh, mon Dieu!

Vous avez rompu le traité, monsieur, dit avec précipitation la dame, qui n'avait pas plus dormi que moi.... Je lui fis mille excuses, mais je soutenais que ce n'était qu'une exclamation... Elle voulut que ce fût une infraction entière du traité..... Et moi je prétendais qu'on avait prévu le cas par le troisième article.

La dame ne voulut pas céder, et la dispute affaiblit un peu sa barrière. J'entendis tomber

par terre deux ou trois épingles des rideaux.

Sur mon honneur, madame, ce n'est pas moi qui les ai détachées, lui dis-je en étendant mon bras hors du lit, comme pour affirmer ce que je disais...

J'allais ajouter que pour tout l'or du monde, je n'aurais pas voulu violer l'idée de décence que je...

Mais la femme de chambre, qui nous avait entendus, et qui craignait les hostilités, était sortie doucement de son cabinet, et, à la faveur de l'obscurité, s'était glissée dans le passage qui était entre le lit de sa maîtresse et le mien.

De manière qu'en étendant le bras, je saisis la femme de chambre...

SUITE ET CONCLUSION

DU

VOYAGE SENTIMENTAL.

PRÉFACE.

La suite du *Voyage Sentimental* n'est pas présentée comme une production de la plume de Sterne.

La manière brusque dont se termine ce voyage semblait exiger une suite; et il est certain que si l'auteur eût vécu plus longtemps, il eût terminé cet ouvrage. Les matériaux étaient prêts. L'intimité qui subsistait entre Sterne et l'éditeur, l'a mis à portée d'entendre souvent son ami raconter les incidens les plus remarquables de la dernière partie de son dernier voyage: et ses récits ont fait tant d'impression sur son esprit qu'il croit avoir retenu ces particularités assez bien pour pouvoir les publier. Il s'est attaché à imiter le style et la manière de son ami. Mais y est-il parvenu? c'est au lecteur à en juger. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage peut aujourd'hui passer pour complet; et ceux qui ont lu le *Voyage Sentimental* d'Yorick, et dont la curiosité était restée en suspens, n'ont plus rien à désirer pour ce qui concerne les faits, les événemens et les observations.

SUITE ET CONCLUSION.

SUITE DU CAS DE DÉLICATESSE.

Je pris à la femme de chambre... quoi? la main. Non, non : subterfuge grossier, monsieur Yorick. Trop grossier, en vérité. Voilà ce que diront un critique, un casuiste et un prêtre. Eh bien! je parie ma culotte de soie noire (c'était la première fois que je la mettais) contre une donzaine de bouteilles de vin de Bourgogne, pareil à celui que nous

bâmes hier au soir (car je voulais parier avec la dame), que ces messieurs ont tort. Cela n'est guère possible, répondent mes clairvoyans censeurs ; la conséquence est trop visible pour qu'on s'y méprenne.

La femme de chambre était, j'en conviens, aussi vive que peut être une Française, et une Française de vingt ans. Cependant, si l'on examine la circonstance, si l'on fait attention que cette fille avait le visage tourné du côté de sa maîtresse, afin de couvrir la brèche occasionnée par la chute des épingles, je crois que les géomètres les plus habiles auraient bien de la peine à démontrer la ligne que mon bras a dû décrire pour prendre à la femme de chambre....

Vous le voulez pourtant, je vous l'accorde : mais était-ce ma faute? Savais-je dans quel état se trouvait cette fille? Où vais-je m'imaginer qu'elle viendrait sans être habillée? Hélas! une chemise pour tout vêtement, c'est une armure bien légère pour une affaire qui pouvait être aussi chaude.

Il est vrai que si elle eût été d'un caractère aussi taciturne que la femme de chambre parisienne que je rencontrai avec ses *Égaremens du cœur*, tout allait pour le mieux. Mais cette Lyonnaise bavarde n'eût pas plus tôt senti ma main, qu'elle se mit à crier, comme si l'on eût voulu la tuer. En effet, quand elle m'aurait vu armé d'un poignard, quand c'eût été à sa vie, et non à sa vertu que j'en aurais voulu, elle n'aurait pas poussé des cris plus perçans. *Ah! mylord! ah! madame! monsieur l'Anglais, il y est! il y est!*

L'hôtesse et les deux voiturins accoururent. Pouvaient-ils, en conscience, rester tranquilles dans leurs lits, pendant qu'on s'égorgenit? car ils le croyaient ainsi. La pauvre hôtesse était toute tremblante ; elle invoquait saint Ignace, et les signes de croix se succédaient avec une rapidité incroyable. Les voiturins, dans cette bagarre, avaient oublié leurs culottes, et n'étaient pas dans un état plus décent que moi ; car j'avais santé à bas de mon lit, et j'étais debout auprès de la dame, lorsqu'ils entrèrent dans notre chambre.

Quand on fut revenu de la première surprise, on demanda à la jeune fille ce qui l'avait fait crier ; si des voleurs avaient enfoncé sa porte. Point de réponse. Mais elle eut la présence d'esprit de s'enfuir précipitamment dans son cabinet.

Comme il n'y avait qu'elle qui pût donner des éclaircissemens, et qu'elle s'y refusait, j'allais échapper aux soupçons ; mais malheureusement en me tournant et retournant dans mon lit, sans pouvoir me rendormir, j'avais fait sauter un bouton tres-essentiel de ma culotte de soie noire, et l'autre s'était échappé de la boutonnière. Ainsi, il était clair que j'avais violé l'article de notre capitulation relatif à la culotte.

Je vis les yeux de la dame piémontaise se porter sur l'objet; et, comme les miens suivaient leur direction, je reconnus que, quoique j'eusse ma culotte, l'état dans lequel je me trouvais devait faire rougir la pudeur, plus que ne pouvait le faire la nudité des deux voiturins, ou la chemise déchirée de notre hôtesse, ou même les charmes en désordre de la dame. J'étais, Eugène, debout tout près d'elle, quand elle m'aperçut.... Cette découverte lui fit faire un retour sur elle-même. Elle se renfonça bien vite dans son lit, s'enveloppa dans ses couvertures, et ordonna qu'on apportât promptement le déjeuner.

A ce signal, tous les curieux se retirèrent, et nous pûmes dès-lors entrer en conférence réglée, et discuter librement les articles de notre traité.

LA NÉGOCIATION.

Comme les épingles avec lesquelles on se croyait bien en sûreté, n'avaient pas produit l'effet qu'on s'en était promis, la dame piémontaise, en négociateur habile, se tint armée sur tous les points, avant de renouer les conférences. Elle comptait autant sur les artifices de sa coquetterie que sur la souplesse de son génie. Les femmes ont une rhétorique surnaturelle, à laquelle il est impossible de résister. Mais voici le café au lait ; à peine ai-je le temps de faire mes dispositions.

La dame. « Je ne suis pas surprise, monsieur, que la mésintelligence règne si souvent

entre la France et l'Angleterre. Votre nation compte pour rien l'infraction des traités, même sans provocation. »

Yorick. « Pardon, madame: mais daignez réfléchir un instant. Il avait été stipulé par le troisième article que monsieur pourrait faire ses prières; et, jusqu'à ce moment, je n'avais fait qu'une oraison jaculatoire; cependant votre femme de chambre, par ses cris extraordinaires et même incompréhensibles, m'avait jeté dans des convulsions si violentes que je puis vous assurer que je n'étais point du tout à mon aise. »

La dame. « Pardon, vous-même, monsieur, mais vous avez enfreint tous les articles, excepté le premier; et encore la barrière dont on était convenu a-t-elle été renversée. »

Yorick. « Madame voudra bien observer que c'est elle-même qui l'a renversée, dans le feu de la discussion sur le troisième article. »

La dame. « Mais monsieur, la culotte? »

Yorick. « C'est me toucher au vif: je l'avoue, madame, j'ai dû vous paraître coupable; mais soyez sûre que la volonté n'y était pour rien. L'infraction que vous me reprochez a été le résultat d'un pur accident. »

La dame. « Mais est-ce aussi par accident que vous avez porté deux mains criminelles sur ma femme de chambre? »

Yorick. « Deux mains criminelles, madame! je ne l'ai touchée que d'une main: et un jury de vierges ne verrait pas autre chose dans cette affaire qu'une sensation fortuite. »

Cette conférence se termina par un nouveau traité dans lequel tous les cas furent prévus, hôtelleries, lits, épingles aux rideaux, femmes de chambre nues, culottes malheureuses, boutons, etc., etc., etc. Il se fût agi d'une nouvelle convention pour la démolition du port de Dunkerque, ou de celui de Mardik, qu'on n'aurait pas déployé une politique plus circonspecte. Rien ne fut laissé à la mauvaise foi ou au hasard.

VŒUX EN FAVEUR DES PAUVRES.

Nature! sous quelque forme que tu te montres, sur les montagnes de la nouvelle Zemble, ou sur le sol brûlant des tropiques, tu es toujours aimable! toujours tu guideras mes pas! Avec ton secours, la vie confiée à cette faible et frêle machine sera toujours conforme à la raison et à la justice. Ces douces émotions que tu inspires par une sympathie organisée dans toutes les parties, m'apprennent à sentir, à prendre part au malheur des autres, à compatir à leur misère; elles sont pour moi la source d'une satisfaction, d'une félicité ineffable. Comment donc les infortunes passagères du moment peuvent-elles obscurcir ton front; ce front où la sérénité devait fixer son empire? Loin d'ici, méchant *Spleen* aux yeux jaunes! empare-toi de l'hypocrite au cœur double, au regard louche; saisis ce misérable qui soupire, même en contemplant ses trésors, et tremblant en pensant à la fragilité des portes et des verroux; mais songe donc, insensé, que la vie elle-même est plus fragile encore; calcule les jours que tu as encore à vivre; dix années peut-être, et peut-être moins. Ne garde que ce qu'il te faut pour ce trajet si court, et donne le reste au véritable indigent.

Puisse ma prière être exaucée, et la misère disparaîtra de dessus la terre! chaque mois sera pour le pauvre un mois de vendange.

AMITIÉ.

Quelque prêtre rigide s'imaginera peut-être que c'était avant le déjeuner que je faisais cette prière, et pour que ma négociation avec la belle Piémontaise eût un heureux succès: cela peut être.

Ma vie a été un tissu d'accidens ourdi par les mains de la fortune sur un patron bizarre, mais sans être rebutant. Le fond en est léger et riant; les fleurs en sont si variées, que le plus habile des ouvriers de l'imagination aurait bien de la peine à l'imiter.

Une lettre de Paris, de Londres, de vous! Eugène! ô mon ami! je serai avec toi, à l'hôtel de Saxe, avant deux fois vingt-quatre heures.

LE COMBAT.

Ainsi, bel ange, je te rencontrerai à Bruxelles; mais ce ne sera qu'à mon retour d'Italie. Je traverserai l'Allemagne pour me rendre en Hollande, par la route de Flandre. Quel combat entre l'amour et l'amitié! ah! madame de L...! la porte de la remise a été fatale à la paix de mon cœur. La boîte de corne du bon moine vous replace à chaque instant sous mes yeux.

Si j'ai jamais désiré avoir un cœur de roche, insensible au plaisir comme à la peine, c'est aujourd'hui. Insensé! qu'ai-je dit? j'ai blasphémé contre la religion du sentiment. J'expierai mon crime. Comment? en faisant à l'amitié le sacrifice de mes affections les plus douces; dussai-je en mourir!

LA FAUSSE DÉLICATESSE.

Ma résolution une fois prise, je me mis à préparer les excuses que la politesse voulait que je fisse à la belle Piémontaise, pour un départ aussi brusque; c'était une infraction au traité que nous avions fait ensemble, et qui me liait jusqu'à Turin. Il me fallait donc un manifeste apologétique... Si notre première convention avait essuyé quelques atteintes, les accidens et incidens qui avaient occasionné cette apparence de violation pouvaient tenir lieu de justification. Mais ici c'était violer ouvertement un second traité, après une ratification solennelle et religieuse. Comment donc ose-t-on faire aux potentats de la terre un crime d'une reprise d'hostilités après un traité définitif, quand on voit cette foule d'événemens inattendus et imprévus qui peuvent rouvrir le temple de Janus. Pendant que je faisais ce beau soliloque, la dame entra dans ma chambre, et me dit que les voiturins étaient prêts ainsi que leurs mulets. Eugène, si la rougeur peut être un signe de modestie naturelle ou de honte, et non la marque du crime, je t'avouerai que mon visage devint cramoisi, et que ma langue me refusa le service. « Madame... une lettre! » Je ne pus en dire davantage. Elle vit ma confusion, mais elle ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

« Nous resterons, monsieur, jusqu'à ce que vous ayez fini votre lettre. » Mon trouble redoubla; et ce ne fut qu'après une pause de quelques minutes, qu'appelant à mon aide toutes les puissances de la résolution et de l'amitié, je pus lui dire : « Il faut que j'en sois moi-même le porteur. »

T'est-il jamais arrivé, dans un besoin pressant, de t'adresser à un ami équivoque pour lui demander de l'argent? Que se passait-il alors dans ton ame pendant que tu examinais l'agitation de ses muscles, que tu voyais la terreur ou la compassion se peindre dans ses yeux, et que ton homme faisant taire les tendres émotions du cœur, et se tournant vers toi, avec un sourire malin, te demandait : « Où sont mes sûretés? » As-tu jamais brûlé pour une beauté impérieuse, dans laquelle tu avais concentré tes vœux, tes espérances et ton bonheur? C'en est fait : la résolution en est prise. Tu lui découvres le secret de ton cœur : tu tiens, dans ce moment terrible, les yeux fixés sur les siens. Malheureux! que vas-tu devenir? Son indignation éclate, chacun de ses regards est un trait qui te tue. Voilà précisément, Eugène, ce qui m'arrive. Figure-toi la belle Piémontaise recueillant tout son orgueil et toute sa vanité dans un même foyer, le tout renforcé par le ressentiment dont est animée une femme qui se croit outragée.

« C'est sans doute là, monsieur, de la politesse anglaise; mais elle ne convient pas à d'honnêtes gens. »

« Eh! madame! au nom du destin, du hasard ou de la fatalité, ou de tout ce qu'il vous plaira, pourquoi les incidens, les bizarreries de ma vie, attirent-ils à une nation entière un pareil reproche? »

Ce n'est pas bien, belle Piémontaise! mais, pars! que le bonheur te suive et t'accompagne partout!

OPINIATRETÉ.

Mais cette difficulté n'était pas la seule que j'eusse à surmonter en changeant le plan de mes opérations. Le voiturin avec lequel j'étais convenu qu'il me conduirait à Turin, ne voulait pas retourner à Saint-Michel

avant d'avoir achevé son voyage, parce qu'il s'attendait à trouver un voyageur qui lui paierait son retour. Je lui représentai inutilement ce qu'il gagnerait pour une course aussi courte, et qu'il trouverait probablement à Saint-Michel quelque personne qui voudrait aller à Turin. Non; il était obstiné comme ses mules : on eût dit qu'il y avait entr'eux une sympathie de caractère, qu'il faut peut-être attribuer à ce qu'ils vivaient et conversaient constamment ensemble. Toute ma rhétorique, tous mes raisonnemens ne firent pas plus d'impression sur cet homme, que les excommunications et les anathèmes lancés religieusement par le clergé de France contre les rats et les chenilles, n'en font sur ces animaux.

Voyant que je n'avais pas d'autre parti à prendre que de payer le retour, comme si nous avions été jusqu'à Turin, je finis par y consentir; et, avec ma philanthropie ordinaire, je commençai à imputer cette soif du gain, si universellement dominante, à quelque cause cachée dans notre structure, ou à quelques particules invisibles d'air que nous humons avec notre première aspiration en poussant, quand nous faisons notre entrée dans ce monde, un cri de mécontentement pour le voyage qu'on nous force à faire.

LE HASARD DE L'EXISTENCE.

« Le cri de mécontentement pour le voyage qu'on nous force à faire! » Cette idée me plait; je la crois neuve et très-bien adaptée à ma situation présente : je remontai dans ma chaise, en adressant un sourire gracieux aux mules qui semblaient avoir communiqué toutes leurs mauvaises qualités à leur conducteur, et je roulai dans mon esprit quelques conclusions étranges et sans liaison que je tirais de cette pensée que je trouvais si heureuse.

Si donc, me disais-je, nous sommes forcés à ce voyage de la vie, si nous sommes engagés dans cette route sans le savoir, et sans y avoir consenti, si, sans un certain concours fortuit d'atomes, nous eussions pu être une pipe à fumer, ou une oie, ou un singe, pourquoi sommes-nous responsables de nos passions, de nos folies, et de nos caprices? Si vous ou moi, Eugène, nous étions forcés par quelque tyran à devenir des courtisans, avant d'avoir appris à danser, serions-nous punissables pour avoir fait gauchement la révérence? ou, si ayant appris à danser, mais ignorant tout-à-fait l'étiquette de la cour, on me faisait malgré moi maître des cérémonies, faudrait-il m'empaler à cause de mon ignorance? Que d'Alexandres ou de Césars ont été perdus pour le monde par une maladresse dans l'acte important de la conception! Fais attention à cela, Eugène, et ris de la prétendue importance des plus grands monarques de la terre.

MARIE.

A mon arrivée à Moulins, je demandai des nouvelles de cette infortunée, et j'appris qu'elle avait rendu le dernier soupir, dix jours après celui où je l'avais vue. Je m'informai de la place où elle avait été enterrée, et je m'y transportai : mais pas une pierre qui dise où elle repose. Néanmoins, voyant un espace de terre qui avait été fraîchement remuée, je n'eus pas de peine à trouver sa tombe. J'y payai le tribut dû à sa vertu, et je lui accordai une larme.

Hélas! ame si douce, tu es partie! mais c'est pour aller te ranger parmi ces anges dont tu étais une image sur la terre. Ta coupe d'infortunes était pleine, trop pleine, et elle s'est répandue dans l'éternité. La tourmente de la vie s'est convertie pour toi en un calme plein de douceurs.

LE POINT D'HONNEUR.

Après avoir rendu ces honneurs aux mânes de Marie, je remontai dans ma chaise, et me laissai aller au fil de mes pensées sur le bonheur et le malheur de l'espèce humaine : je fus tiré de ma rêverie par un cliquetis d'épées. J'ordonnai au postillon de s'arrêter, et mettant pied à terre, j'allai vers l'endroit

d'où le bruit partait. C'était un petit bois qui touchait à la route. J'eus de la peine à y arriver, parce que le chemin qui y conduisait était tortueux et malaisé.

Le premier objet qui se présenta à ma vue fut un beau jeune homme qui me parut expirant d'une blessure qu'il venait de recevoir d'un autre homme qui n'était guère plus âgé, et qui pleurait sur lui, tenant dans sa main une épée encore fumante. Je restai quelques instans immobile de frayeur. Revenu de ma surprise, je demandai quelle avait été la cause de ce combat sanglant : on ne me répondit que par un nouveau torrent de larmes.

A la fin, essuyant les pleurs dont ses joues étaient baignées, le malheureux me dit en soupirant : « Mon honneur, monsieur, m'a forcé à une action que ma conscience condamnait : mais je n'ai pas écouté la voix de ma conscience : en déchirant le sein de mon ami, j'ai percé mon propre cœur; et la blessure est profonde : je n'en guérirai jamais ! » Ses transports de douleur recommencèrent.

Quel est donc ce fantôme, honneur ! qui plonge un fer homicide dans ce sein où l'on voudrait verser du baume ? Traître ! perfide ! tu marches tête levée sous l'habit de la coutume, ou plutôt de la mode ridicule qui, formée par le caprice, est devenue une loi, un code de lois, inconnu à nos ancêtres, inconnu aux peuples barbares. Ce code sanguinaire était donc réservé pour ce siècle de luxe, de lumières et de raffinement, pour le séjour des Muses, pour la résidence des Graces !

LA RECONNAISSANCE.

FRAGMENT.

La reconnaissance est un fruit qui ne peut venir que sur l'arbre de la bienfaisance : avec une origine aussi noble, une origine céleste, la reconnaissance est nécessairement une vertu parfaite.

Pour moi, dit *Multifarius Secundus*, je n'hésiterai pas à la placer à la tête de toutes les autres vertus; d'autant plus que le Tout-Puissant lui-même n'en exige pas d'autres de nous : elle est la source de toutes celles qui sont nécessaires pour le salut.

Les païens eux-mêmes faisaient un si grand cas de cette vertu, qu'ils avaient imaginé en son honneur trois divinités, sous le nom de *Graces*, qu'ils nommaient *Thalie*, *Aglaé* et *Euphrosine*. Ces trois déesses présidaient à la reconnaissance; on avait jugé qu'une seule ne suffisait pas pour honorer une vertu si rare. Il faut observer que les poètes les ont représentées nues, pour faire comprendre que, lorsqu'il s'agit de bienfaisance et de reconnaissance, nous devons agir avec la plus grande sincérité, et sans le moindre déguisement. Elles étaient peintes en vestales, et dans la fleur de la jeunesse, pour faire sentir que les bons offices doivent toujours être récens dans notre mémoire, et que notre reconnaissance ne doit jamais s'affaiblir ou plier sous le poids du temps, et que nous devons chercher toutes les occasions de témoigner combien nous sommes sensibles aux bienfaits que nous avons reçus. On leur donnait une figure douce et riante pour signifier la joie que nous éprouvons quand nous exprimons les obligations que nous avons. Leur nombre était fixé à trois, pour montrer que la reconnaissance doit être trois fois plus grande que le bienfait : elles se tenaient toutes trois par la main, pour faire voir que les services et la gratitude doivent être inséparables.

Voila ce que nous ont appris ces païens que nous damnons. Chrétiens ! souvenez-vous que vous leur êtes supérieurs; mais prouvez votre supériorité par vos vertus.

LE COMPAGNON DE VOYAGE.

Le malheureux inconnu, tout en déplorant la mort de son ami, oubliait sa propre sûreté : comme j'aperçus quelques hommes à cheval, à une certaine distance, je conjecturai qu'ayant eu peut-être connaissance du duel qui devait avoir lieu, ils venaient à la recherche des combattans : je le conjurai de monter dans ma chaise, afin de gagner Paris, avec toute la promptitude possible. Il pouvait s'y tenir caché jusqu'à ce que son affaire

eût été arrangée, ou, si elle prenait une mauvaise tournure, il s'échapperait et passerait en pays étranger.

Mes remontrances eurent leur effet, et, avec quelques instances de plus, j'obtins de lui que nous ferions route ensemble.

Quand nous eûmes fait environ une lieue, je remarquai que ses pleurs étaient moins abondans, sa poitrine moins agitée, tout son extérieur plus tranquille. Nous n'avions pas encore ouvert la bouche depuis que nous étions entrés dans la voiture. Voyant qu'il n'était pas éloigné de me raconter la cause de son malheur, je l'en priai poliment, et sans importunité : il y consentit.

L'HISTOIRE.

Je suis, dit-il, fils d'un membre du parlement de Languedoc. Ayant fini mes études, je vins passer quelques mois à Paris, où je me liai avec un gentilhomme un peu plus jeune que moi. Il était d'une famille distinguée, et devait hériter d'une fortune considérable. Ses parens l'avaient envoyé à Paris, autant pour perfectionner son éducation, que pour l'éloigner d'une jeune demoiselle d'un rang inférieur au sien, dont il paraissait très-épris.

Il me révéla sa passion pour cette jeune personne qui avait, disait-il, fait tant d'impression sur son cœur, que le temps ni l'absence ne pourraient en effacer son image chérie. Il entretenait avec elle une correspondance très-suivie. Les lettres de la demoiselle semblaient respirer le plus tendre retour. Il me consulta sur ce qu'il devait faire, et je lui donnai les conseils que je jugeai les meilleurs : je ne prétendis pas le guérir de son amour : sa maîtresse, à l'entendre, était belle comme Vénus, et si l'on peut se prendre de passion d'après un portrait peint par un admirateur aussi brûlant, celui qu'il m'en faisait était bien propre à exciter toutes les émotions de la tendresse. J'applaudis donc à son choix ; et comme nous pensions absolument l'un comme l'autre, que la fortune et la grandeur ne pouvaient rien, quand elles se trouvent en opposition avec le bonheur, nous regardions comme le plus grand de tous les maux la tyrannie des parens qui forcent leurs enfans à se marier contre leur inclination.

Sur ces entrefaites je reçus une lettre de mon père qui me rappelait dans mon pays. Comme son ordre était très-positif, et n'était accompagné d'aucune raison, je craignais que quelques-unes de mes petites galanteries (car c'est un mal auquel il est impossible d'échapper dans un pays comme Paris) ne fussent parvenues à sa connaissance, je me disposai donc à partir, et fis tristement mes préparatifs. Mon chagrin n'était que trop bien fondé. Les derniers fonds qu'on m'avait fait passer devaient durer trois mois : le premier à peine fini, je n'avais plus rien. Il m'était impossible de voyager sans argent ; mais mon généreux ami me prévint dans cette occasion. Il m'offrit une petite boîte qu'il me pria de garder pour l'amour de lui. L'ayant ouverte, j'y trouvai une lettre de change à vue sur un banquier ; la somme était plus que suffisante pour mes frais de route.

Comme il ne laissait jamais échapper l'occasion d'écrire à sa chère Angélique, je lui demandai une lettre pour elle : car elle demeurait dans le voisinage de mon père. Je me chargeai aussi de lui porter le portrait de son amant, peint par un artiste des plus célèbres de Paris, et garni d'un riche entourage de brillans : elle devait le porter en bracelet.

RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE.

Je quittai Paris et tous ses plaisirs avec la plus grande répugnance. Mais ce qui m'affligeait le plus, c'était la perte de mon camarade, de mon ami : nous vivions ensemble comme deux frères. On nous nommait quelquefois Pylade et Oreste. A mesure que j'approchais, je pensais davantage aux reproches que j'allais essuyer de la part de mon père, pour mes folies et mes extravagances ; je me disposais à recevoir la correction paternelle avec humilité, avec le respect qu'un fils, et un fils prodigue doit à son père.

Mais quelle fut ma surprise quand j'entendis ce bon père, qui s'était précipité vers moi au moment où j'entrais, avec un visage tout rayonnant de joie, s'écrier : Mon fils ! l'empressement que vous avez témoigné à m'obéir vous rend encore plus cher à mon cœur, et plus digne de la fortune qui vous attend. Je le remerciai de ses bontés pour moi ; mais je lui montrai ma surprise relativement à cette bonne fortune dont il me parlait. « Entrez, me dit-il, et ce mystère vous sera révélé. » En me parlant ainsi, il me présenta à un vieux gentilhomme et à une jeune dame, et me dit : « Monsieur, voici votre femme. » Il y avait dans cette saillie brusque mais amicale de mon père, quelque chose de franc et d'honnête qui me parut infiniment préférable au ton mielleux des sycophantes de cour, espèces d'êtres que je n'ai jamais goûtés.

La jeune demoiselle rougit, et moi je restai immobile. Ma langue ne pouvait plus articuler, ni mes bras agir. Mes jambes fléchissaient : surpris à la vue de tant de beauté et d'innocence, je n'eus pas le temps de réfléchir : un millier de cupidons s'emparèrent de mon cœur au même instant, et le subjuguèrent.

Revenu du trouble où cet événement inattendu m'avait jeté, je présentai du mieux que je le pus mes respects à la compagnie, et l'on me complimenta sur mon heureuse alliance, comme si mon mariage était déjà fait : il est vrai qu'il était impossible de voir un objet aussi divin, sans en devenir éperdument amoureux. C'était pour moi le comble du bonheur, que l'approbation de mon père eût précédé la mienne.

L'ENTREVUE.

Le dîner était servi, et la joie éclatait sur tous les visages, excepté sur celui de ma prétendue : je l'attribuai à sa modestie et au trouble qu'avait dû lui causer mon apparition soudaine. Je saisis la première occasion favorable où je me trouvai seul avec elle, pour lui déclarer mes sentimens, et l'instruire de l'impression profonde qu'elle avait faite sur mon cœur.

Cette occasion se présenta bientôt après le dîner. En nous promenant dans le jardin, nous nous trouvâmes séparés du reste de la compagnie, dans un petit bois que la nature, dans un de ses momens de gaîté, semblait avoir réservé pour servir de retraite aux amans. « Madame, lui dis-je, après la déclaration que nous avons entendue, et la démarche concertée entre votre père et le mien, je me flatte que ce n'est pas vous offenser que de vous dire que rien ne manquerait à ma félicité, que je serais le plus heureux des hommes si j'apprenais de votre bouche que l'alliance qui se prépare a votre agrément, comme elle paraît avoir celui de toutes les personnes qui nous entourent. Oh ! dites-le-moi, mon ange, dites-moi que ce n'est pas malgré vous que vous deviendrez mon épouse. Faites-moi du moins espérer que j'aurai une petite part dans votre affection. Vous servir avec empressement, m'étudier constamment à vous plaire, fera l'occupation de toute ma vie. »

« Monsieur, me répondit-elle, votre extérieur annonce une noble franchise : vous détestez, j'en suis sûre, le mensonge et la tromperie. Si je disais que je pourrai vous aimer un jour, je vous tromperais : c'est impossible. »

« Ciel ! qu'ai-je entendu !.. impossible de m'aimer ! Ai-je donc une forme si hideuse ? Suis-je donc un monstre ? La nature m'a-t-elle jeté dans un moule si grossier, que je sois un objet de dégoût, d'horreur pour la plus belle, la plus aimable des créatures ? S'il en est ainsi.... »

« Non, monsieur ; vous êtes injuste envers la nature, injuste envers vous-même. Vous avez une figure aimable, une taille élégante, un extérieur agréable, embelli encore de tous les charmes de l'art ; mais telle est ma cruelle destinée. » Ici un torrent de larmes lui coupa la parole.

« Oh ! madame, lui dis-je, en tombant à ses genoux, je vous en conjure, écoutez la prière du plus ardent de vos adorateurs. Ce n'est pas parce que les ordres d'un père semblent me donner un titre à votre main. Je ne veux la devoir qu'à vous-même. Mais, je vous en conjure, permettez-moi

« de m'efforcer à la mériter ; permettez-moi « de vous convaincre de la réalité de ma « passion, aussi ardente qu'elle est insur- « montable. »

Dieu ! quel fut mon étonnement, lorsque, en proférant ces dernières paroles, j'aperçus mon ami, l'ami que j'honorais, se précipiter de derrière le bosquet, en tirant son épée. « Lâche ! s'écria-t-il, tu paieras ta trahison. »

La dame s'étant évanouie, il remit son épée dans le fourreau pour voler à son secours : on la remporta dans la maison, et il m'ordonna de le suivre. Je le suivis, ne sachant pas comment j'avais pu l'offenser, ni par quel enchantement il se trouvait dans la maison de mon père, tandis que je le croyais à Paris : pendant que nous nous rendions à la forêt, il s'expliqua en ces termes :

« Monsieur, j'ai été instruit de votre per- « fidie peu d'heures après que vous fûtes « parti de Paris, et, quoique vous eussiez « pris soin de me cacher le sujet de votre « voyage, le soir même il n'était question « que de votre mariage dans toute la ville. « J'envoyai aussitôt chercher des chevaux « de poste, et comme vous voyez, je suis « arrivé encore à temps pour rompre votre « union avec Angélique. »

« Angélique ! m'écriai-je, Dieu sait si vo- « tre accusation, vos reproches sont injus- « tes : j'ignorais que cette demoiselle fût « Angélique. »

« Subterfuge puéril ! répondit-il, et bon, « tout au plus, pour en imposer à un fou, « ou à un sot. Il me faut une autre satisfac- « tion. Avez-vous remis ma lettre et mon « portrait ? »

« Non, cela m'a été impossible. »

« Lâche ! lâche ! Non : tu trouvais qu'il « était plus sage de travailler pour toi-mê- « me. J'ai entendu tout ce que tu as dit ; il « est donc inutile que tu ajoutes le mensonge « à la perfidie. »

Ce fut en vain que je demandai à lui prouver mon innocence, que je promis de renoncer à toutes mes prétentions sur Angélique, et de voyager dans les contrées les plus éloignées, afin de l'oublier : il fut inexorable. Je ne pus jamais parvenir à lui persuader que je ne l'avais pas trompé à Paris ; que j'avais ignoré qu'Angélique fût la personne à laquelle j'adressais mes vœux ; en un mot, nous arrivâmes à l'endroit où vous nous avez trouvés ; et là, malgré toute ma répugnance, je fus obligé de me défendre, après m'être entendu traiter à plusieurs reprises de lâche, d'infâme, de poltron : vous savez le reste. Ainsi parla mon compagnon de voyage, et ses larmes recommencèrent à couler.

L'AUBERGE.

Cette histoire touchante avait fait sur moi une impression si pénible, que je fus très-aise d'apercevoir une petite auberge sur le bord de la route : j'avais grand besoin d'un peu de repos. Nous y entrâmes.

L'hôtesse nous souhaita le bonjour : c'était une femme de bonne mine, avec assez d'embonpoint, ni jeune, ni vieille, ou, comme on dit en France, d'un certain âge ; ce qui ne dit pas grand'chose. Je lui donnerai donc environ trente-huit ans. Un cordelier la quittait au moment où nous entrions : elle regardait ce bon père d'un œil si tendre et si pieux, qu'il était aisé de voir qu'elle sortait de confesse. Son mouchoir était un peu chiffonné : il y manquait quelques épingles ; son bonnet n'était pas tout-à-fait droit sur sa tête ; mais on pouvait attribuer ce léger désordre à la ferveur de sa dévotion et à l'empressement avec lequel elle était accourue au devant de ses nouveaux hôtes.

Nous demandâmes une bouteille de champagne. Messieurs, j'en ai d'excellent. Il n'a pas son pareil en France... Je vois bien que monsieur est Anglais.... Mais, quoique nos deux nations soient en guerre, je rendrai toujours justice aux individus : il faut avouer que les mylords anglais sont les seigneurs les plus généreux de l'Europe : je commettrais donc une grande injustice, si je présentais à un Anglais un verre de vin qui ne fût pas bon pour la bouche du *grand monarque*.

Il n'y avait pas à se quereller avec une femme sur un point aussi délicat, et quoique nous vissions bien, mon compagnon et

moi, que c'était la plus mauvaise bouteille de champagne dont nous eussions jamais tâté, je le louai généreusement, le payai de même, et je fis de grands complimens à la maîtresse sur sa politesse.

A notre arrivée à Paris je remis mon compagnon de voyage à son ancien logis, rue Guénégaud : il se proposait de se déguiser en abbé, espèce de gens qui font très-peu de sensation dans cette ville. Il faut pourtant en excepter ceux qui font profession de bel esprit, ou qui sont de déterminés critiques. Il me promit de venir me trouver au café Anglais, vis-à-vis le Pont-Neuf, à neuf heures du soir, afin que nous pussions souper ensemble, et délibérer sur ce qu'il aurait à faire pour se mettre en sûreté. Il était alors cinq heures; ainsi j'en avais quatre devant moi pour muser et chercher un gîte. Pouvais-je faire un meilleur emploi de mon temps que d'aller causer un instant avec mon aimable marchande de gants?

D'abord il n'y avait pas dans toute la ville une femme mieux au fait des logemens à louer. La boutique était une espèce de bureau d'adresses pour les hôtels vides. Il est vrai que je ne le savais pas quand j'y entrai. Mais cette circonstance serait-elle moins en ma faveur parce que je ne l'avais pas prévue? En second lieu, jamais femelle ne fut plus habile à savoir la nouvelle du jour; et il fallait que je découvrisse si l'affaire de mon ami était déjà connue à Paris; mais cette recherche demandait de la précaution et de l'adresse : il fallut donc passer dans l'arrière-boutique.

LES ARMOIRIES.

PARIS ET LONDRES.

Paris, ton emblème est un vaisseau : la Seine cependant n'est pas navigable. Que ne prends-tu pour armes la croix de Londres avec une Notre-Dame? car ton vaisseau remonte la Tamise avec le flux, et jette l'ancre dans le port marchand.

Dans laquelle des neuf cents rues (je ne parle que des petites) de cette *capitale* du monde (car le moyen de contester aux Parisiens une dénomination qui n'a jamais dépassé l'enceinte de leur ville), dans laquelle, dis-je, de ses neuf cents rues prendrai-je un logement? mais doucement : c'est ici que demeure ma belle marchande de gants. Elle est sur sa porte. Les filets de l'amour, fiction des poètes, sont une réalité chez elle. «Madame, ma bonne fortune m'a jeté encore une fois dans votre quartier, sans que j'y pensasse. Comment se porte madame? A merveille, monsieur : enchantée de vous voir.»

Quelle urbanité! quelle politesse de langage! et c'est la femme d'un gantier qui parle ainsi!

L'ARRIÈRE-BOUTIQUE.

Il n'y avait pas dix minutes que nous étions dans l'arrière-boutique, et ma belle marchande avait déjà conté à fond toutes les nouvelles du jour. Je fus bientôt au fait des nouvelles liaisons entre les danseurs de l'Opéra, les filles d'honneur, les filles de joie et les mylords anglais, les barons allemands et les marquis italiens. La rapidité avec laquelle elle défilait son chapelet ne peut se comparer qu'à celle du Rhône, ou à la chute du Niagara. Dans l'espace de dix minutes, j'avais recueilli assez d'anecdotes scandaleuses pour en composer deux gros volumes. «Mais à propos, dit-elle, avez-vous quelques échantillons de nos nouvelles manufactures de gants? » «Où en trouve-t-on?» Elle descend un carton, et me fait voir une charmante collection. «Voilà les gants d'amour : M. le duc D*** en est l'inventeur. C'est une histoire singulière; il faut que je vous la raconte. Madame la duchesse a pour sigisbé un officier écossais, qui a des éruptions d'un genre particulier. Vous savez, monsieur, que cette nation est sujette à une maladie qui lui est propre, c'est tout comme chez nous : tous les pays ont leurs maux. Le valet de chambre de madame dit en confidence à monsieur qu'il craignait que le capitaine n'eût communiqué à sa seigneurie quelque chose qu'il n'osait pas nommer. «Qu'est-ce que c'est? dit le duc. Ce n'est pas la gale?» Le valet de chambre leva les épaules, et la duchesse

entra. La politesse ne permettait pas au duc de demander un éclaircissement à son épouse: il travailla donc à imaginer un moyen d'éviter la contagion. Il avait entendu parler d'un colonel anglais qui avait eu une très-bonne idée dans une circonstance à peu près semblable. Mais son nom, qu'il avait donné à sa découverte, était si barbare, qu'il était impossible de le prononcer, sans blesser la décence. Le duc appela donc la sienne, les *gants d'amour* : et maintenant ces gants sont en grande faveur à Paris. Mais il est bon que vous sachiez que la duchesse n'avait pas été inoculée, et qu'elle mourut de la petite vérole quelques mois après. On dit que ses médecins s'étaient trompés sur la nature de sa maladie : ils n'avaient jamais été dans votre pays, et avaient oublié que la gale, ou toute autre maladie cutanée ou non, peut se transplanter ici ; mais j'espère, ajouta-t-elle, en me lançant à travers ses longs cils un regard amoureux qui pénétra dans mon cœur plus avant que je n'aurais cru un coup d'œil capable de le faire, vous êtes amateur de la mode, j'espère que vous porterez de ces gants, j'en suis même bien sûre; tout le monde en porte.

A ces mots elle en tira plusieurs paires de différentes grandeurs. Je les rejetai presque tous comme étant trop grands pour ma main. A la fin elle m'en montra une paire que je crus me convenir à peu près. « Je vais vous les essayer, monsieur : mais il faut que votre main soit bien petite pour qu'ils vous aillent. Au contraire, madame, comme elle est très-chaude dans ce moment, je crois que vous pouvez m'en essayer qui soient plus grands. » Elle se mit à côté de moi, et, y mettant les deux mains, elle avait presque achevé la besogne, lorsque son mari vint à passer par la salle. Il secoua la tête en disant : Faites, faites, ne bougez pas.

L'EFFET.

Je ne sais comment vous expliquer cela : mais j'ai toujours éprouvé dans mon corps une espèce de tremblement quand un mari m'a trouvé en tête-à-tête avec sa femme, quoique dans une attitude très-honnête. Certes, on ne niera pas que celle dans laquelle nous étions, la jolie marchande et moi, ne fût extrêmement décente : d'ailleurs, c'était pour affaire. Peut-on blâmer une marchande de gants de ce qu'elle les fait essayer dans son arrière-boutique ?

Quoi qu'il en soit, l'apparition subite du bonhomme avait rendu les gants presque inutiles ; ma main, je ne sais par quelle espèce de sympathie, tremblait tellement qu'elle ne put plus faire son office. Elle glissa à travers le gant, et s'échappa de celle de ma belle. « Mon Dieu ! dit-elle, qu'avez-vous ? » Je répondis très à propos : « Ma foi, madame, je n'ai rien. » Vous vous trouvez mal, monsieur : prenez une goutte de liqueur. Elle en avait dans un cabinet à côté, et elle m'en présenta. Ce cordial produisit quelque effet, mais pas assez pour dissiper le trouble de mes esprits, occasionné par l'apparition seule du mari : en sorte que je n'eus pas le courage d'essayer de sa jolie main une seconde paire de gants. Mais je la priai de m'en mettre de côté une couple de paires des plus petits. « De quelle couleur monsieur les veut-il ? Noirs? Comment! avec des rubans noirs, sans être en deuil? » Je la tirai d'inquiétude, en lui disant que j'étais ecclésiastique, et que, quoique je ne fusse pas en deuil, je ne pouvais pas décemment porter des gants, même des *gants d'amour*, qui seraient d'une couleur plus éclatante.

Les gants que j'avais essayés, et la frayeur que m'avait causée le mari, m'avaient fait oublier le sujet qui m'avait amené dans cette boutique. — Mais la vérité est qu'avant de passer dans l'arrière-boutique, j'avais déjà pris mes mesures, c'est-à-dire, que je m'étais assuré d'un logement. Quant à ce qui regardait mon malheureux compagnon de voyage, cela ne devait pas aller jusqu'à elle. Je me devais à moi-même, aussi bien qu'à mon nouvel ami, d'être très-discret sur cet article.

LA MÉDISANCE.

Comme je connais le bon naturel et la loyauté de mes bons amis les critiques, je ne

doute pas que ce dernier chapitre ne soit condamné, sans jury, aux *assises du mois* des auteurs, et que ce tribunal, car c'en est un, ne me déclare coupable de haute trahison contre le souverain, la décence, pour l'avoir écrit, quoiqu'il n'y ait pas un trait, une étoile ou un astérisque dans mon ouvrage qui ait pu alarmer leur vertu; mais, comme je me trouve ici parmi mes pairs, je proteste ainsi qu'il suit :

« Je n'adhère pas à ladite résolution, parce « que je suis entièrement convaincu qu'ils ne « comprennent pas ledit chapitre, et parce « que, sans entrer dans une explication com- « plète sur ce sujet, je suis d'avis qu'il est au- « dessus de leur intelligence. »

Yorick.

LA FILLE D'OPÉRA.

J'ai toujours eu pour maxime que les biens de ce monde n'ont de valeur que par l'usage qu'on en fait. J'avais dans ma poche deux paires de gants d'amour que j'avais à peine essayés. Voyant que vous n'étiez pas encore arrivé, mon cher Eugène, je me rendis à l'Opéra, et j'y vis mademoiselle Lacour danser à ravir. J'étais au parterre, et de ma place je découvris les plus jolies jambes du monde : je doute qu'il en soit sorti d'aussi parfaites de dessous le ciseau de Protogènes ou de Praxitèle. Ce fut un sujet de conversation entre l'abbé de M... et moi. L'abbé me promit de me présenter à cette aimable danseuse, et me tint parole. Au sortir du spectacle, je conduisis mademoiselle Lacour à son carrosse, et j'eus l'honneur de lui donner la main pour y monter. Sachant que j'étais Anglais, elle serra la mienne d'une manière si affectueuse, que je sentis l'émanation passer du bout de mes doigts à mon cœur, avec une rapidité qu'il est plus aisé d'imaginer que de décrire.

Elle nous donna un petit souper très-élégant, et l'abbé se retira promptement, après avoir bu un verre de vin seulement. La conversation avait déjà pris une tournure galante et tendre, je m'étendais sur la félicité sentimentale, et sur les charmes de l'amour platonique; la belle m'interrompit par un éclat de rire, en me disant : « Je vous avoue que je ne suis pas du tout pour votre système, et que je préfère la pratique à toute cette belle théorie. »

Dans toute autre circonstance une doctrine aussi grossière dans la bouche d'une femme m'aurait dégoûté : mais je me sentais disposé dans ce moment à la gaîté, et je lui versai une rasade, en disant : Vive la bagatelle! Je lui fis voir ma nouvelle emplette, et lui demandai si elle me trouvait bien à la mode. Elle me répondit que la forme en était mesquine, quoique les gants fussent à la grecque : et elle me recommanda d'en avoir toujours à la mousquetaire.

Comme nous finissions cet intéressant sujet, on annonça Sir Thomas G...; le domestique essaya d'ouvrir la porte, mais, éprouvant quelque résistance, car le verrou, je ne sais par quel hasard, se trouvait en dedans, le pauvre garçon en fut plus confus que nous-mêmes. Comme il s'imaginait que le chevalier était sur ses talons, il n'osa pas se retourner pour l'instruire de ce qui se passait; il glissa par le trou de la serrure cet avis : « Madame, le chevalier est là. » Les gants d'amour cependant étaient en jeu, et ils coulaient avec plus d'aisance sous ses doigts que sous ceux de la marchande elle-même. C'était dans l'instant même où je l'avais amenée à convenir que mes gants allaient bien, que ce maudit avis vint déconcerter l'expérience que nous allions faire de la noble invention du duc. « *Cachez-vous sous le lit* », me dit mademoiselle Lacour.

Jamais homme d'église se trouva-t-il dans une situation plus pitoyable? Sir Thomas G... n'aurait pas été très-satisfait peut-être d'y trouver ce pauvre Yorick : mais le chevalier était sans inquiétude : mademoiselle Lacour lui avait persuadé qu'elle ne voyait pas d'autre homme que lui; et, pour prouver à la belle qu'il la croyait, tous les dimanches matin il lui glissait dans la main cent louis d'or.

J'aurais moins souffert cependant, si ma retraite précipitée dans la chambre à coucher n'avait pas rendu ma position presque insupportable. Mon rival, sans s'en douter, triomphait au-dessus de ma tête, et j'étais réduit forcément à jouer le rôle de Mercure,

avec tous ses désagrémens, en dépit de mes gants.

LA RETRAITE.

On disait, avec raison, du duc de Marlborough, que de tout ce que doit savoir un général, la seule partie qui lui manquât était la science des retraites. L'amour se compare souvent à la guerre; et la comparaison est très-juste. A l'instant où, armé de gants d'amour, je croyais avoir emporté Lacour par un coup de main, le commandant en chef fait une attaque, et me force à la capitulation la plus déshonorante. « Combien je ressemble peu au duc de Marlborough! me dis-je, oserai-je jamais faire entrer une pareille aventure dans mon voyage sentimental? Mais je n'ai pas encore abandonné la place. » Comme je me livrais à ces réflexions, Lacour me tendit sa main sous le lit, et j'eus la consolation de la baiser sans être vu.

Sir Thomas G... évacua enfin le poste; et, pour ne plus parler avec métaphore, il me fut permis, vers les quatre heures du matin, de faire ma retraite avec décence et sans danger.

RIEN.

Vers les quatre heures du matin!... dit le lecteur malin. Qu'avez-vous donc fait jusqu'à ce moment-là avec une danseuse de l'Opéra, avec une fille de joie? — Rien, absolument rien. — Non! monsieur Yorick, l'imposture est trop grossière pour qu'on vous la passe, fussiez-vous même en chaire. Et vos *gants d'amour*, qu'en avez-vous fait? Mademoiselle Lacour ne s'est-elle pas remise à l'ouvrage pour les bien coller? Si cela est, que s'en est-il suivi? — Encore une fois, rien.

Qu'il est pénible, mon cher Eugène, de se voir pressé pour révéler une vérité imaginaire, ou plutôt une fausseté! On m'interrogerait dans dix ans, que je répondrais encore: Mais, rien! rien! rien!

« Pauvre mademoiselle Lacour! vous aviez raison de vouloir que M. Yorick eût des gants à la mousquetaire! » Mais, monsieur le critique, cela ne fait rien, rien du tout à l'affaire.

Il en est de même de ce chapitre, dit un bourru de mauvaise humeur. Il faut donc le finir.

LA RENCONTRE INATTENDUE.

Comme je tournais le coin de la rue de la Harpe, en me retirant de chez mademoiselle Lacour, le jour commençant à poindre, j'entendis partir d'un fiacre un *hist, hist, hist*. Ce sifflement eût fait du mal aux oreilles d'un acteur ou d'un écrivain dramatique; car pour peu qu'on fût enclin à la superstition, on pouvait le prendre pour le présage d'une chute prochaine. Mais, comme je n'ai jamais monté sur les planches, ni composé de comédie, tragédie, ou farce, ce bruit ne me choqua pas, comme il aurait pu le faire si je m'étais trouvé dans un des cas dont je viens de parler.

Je me retournai, et j'aperçus mon abbé d'un jour qui tendait sa tête hors de la portière du fiacre, et me faisait des signes. « Ciel! qu'est-ce que cela veut dire? il aura été pris par la maréchaussée, ou par les gens du guet, et on le mène au Châtelet ou à Bicêtre. » Heureusement il n'en était rien. Mais ayant appris de l'homme honnête chez lequel il logeait, que ces messieurs étaient à sa poursuite, et que, pour prévenir des conséquences qui pourraient être fâcheuses, il n'avait pas d'autre parti à prendre que de battre en retraite aussitôt qu'il ferait jour, M. l'abbé partait pour la Flandre.

J'éprouvai dans cette occasion un sentiment confus de peine et de satisfaction. Je souffrais en pensant que ce malheureux jeune homme était ainsi persécuté pour un événement qu'il s'était efforcé de prévenir. Mais, d'un autre côté, j'étais bien aise de savoir qu'au bout de quelques heures il aurait dépassé les frontières de France, et serait à l'abri des poursuites de la justice.

En prenant congé de lui, après une scène des plus attendrissantes, je ne pus m'empêcher de lui faire entendre qu'un départ aussi précipité et une route aussi longue pourraient

épuiser ses finances plus tôt qu'il ne l'aurait prévu.

Il me répondit qu'il avait autant d'argent qu'il lui en fallait pour gagner Nieuport, et que de là il écrirait à ses amis.

O Eugène ! tu connais ma façon de penser sur ce sujet. Je n'osai pas insister, de crainte d'offenser une délicatesse dont je me sentais moi-même très-susceptible. Je me retirai en versant un torrent de larmes aussi involontaires qu'elles étaient sincères.

CONCLUSION.

Mes idées étaient trop agitées et trop excentriques pour que je pusse dormir; je pris un fiacre, et je fis tout le tour de Paris. C'est une chose étrange que les passions, qui sont les bourrasques de la vie, et, à quelques restrictions près, le seul mobile de nos actions, causent en même temps notre misère et toutes nos infortunes. Je réfléchissais encore sur les misères de la vie humaine, lorsque mon cocher me ramena chez moi....

DEUX CHAPITRES

DANS LE GENRE DU VOYAGE SENTIMENTAL DE STERNE.

PAR Mlle DE LESPINASSE.

CHAPITRE PREMIER,

Qui ne surprendra pas.

Je vous suis, dis-je à mon hôte..... Mais, comme il ouvrait la porte, je vis arriver deux ouvriers qui m'apportaient les vases de marbre que j'avais commandés au faubourg Saint-Antoine... « Entrez, mes amis; et, quoique j'aie une affaire, je veux faire la vôtre avant que de sortir... » Ils posèrent à terre mes deux vases. Je les regardais, je les trouvais beaux, et je cherchais sur le visage de ces deux hommes à voir s'ils partageaient mon approbation. En les regardant, je levai un couvercle; pour le remettre je me baissai, et je le vis cassé. Je relevai la tête pour parler; l'un de ces hommes me regarde avec douleur : « Hélas ! oui, monsieur, il est cassé; mon camarade en mourra de chagrin; il n'a pas osé venir, il a craint votre colère. Si notre maître le sait, oh ! oui, Jacques en mourra ! » Le son de voix de cet homme, l'émotion de son ame avait déjà passé dans la mienne. Hélas ! disais-je en moi-même, j'ai eu une fantaisie, et aux yeux d'un Anglais, une fantaisie est une sottise. Je voulais avoir du plaisir, et j'ai fait descendre la douleur dans l'ame de ces bonnes gens. Je les regardais, et je crus m'apercevoir que mon silence avait augmenté leur trouble : les yeux de celui qui venait de parler étaient pleins de larmes... « Eh non ! non ! dis-je, en élevant la voix, Jacques ne mourra pas... Vous êtes donc son ami ? — Ah, monsieur ! Jacques est un si bon garçon, il travaille si bien, il a tant de malheur, une femme, quatre petits enfans ! c'est lui qui fait vivre tout cela. Oh ! mon bon mylord, ayez pitié de lui, de sa pauvre famille et de moi : si notre maître vient à savoir le malheur qui lui est arrivé, il renverra Jacques, il sera

perdu, et ses enfans et sa femme. — Votre maître ne le saura jamais, mes amis; allez-vous-en, calmez le chagrin de Jacques, et dites-lui bien que je ne suis point en colère. Adieu; soyez tranquilles, je suis content...» Je rendis la joie à l'ami de Jacques et à celui qui était venu avec lui. Leurs yeux et leurs gestes m'exprimaient leur reconnaissance avec plus d'éloquence qu'un orateur de la chambre des communes n'en met à attaquer un ministre en place. Je sortis avec eux; je ne trouvai plus mon hôte : mais Lafleur venait m'avertir qu'il était temps d'aller dîner chez madame G..., où j'avais promis d'aller il y avait deux jours... « Monsieur veut-il un carrosse? me dit Lafleur: vous en irez plus vite. — Oui, dis-je : et ce ne sera pas pour y être plus tôt, mais pour jouir de l'émotion que je viens d'avoir...» J'ai déjà dit que mon ame aimait le repos, lorsqu'elle était animée par sa propre sensibilité ou par celle des autres. Lafleur revint dans l'instant. « Voilà, dit-il, le carrosse. » J'y montai, je ne voyais plus que Jacques. Il a souffert, me disais-je : il sera rentré chez lui hier au soir sans plaisir, ses enfans l'auront embrassé; il leur aura ouvert les bras : mais son ame aura été fermée à la joie; sa femme aura pressé ses joues; mais son cœur n'en aura rien senti. Ah! ma Lisette, conçois-tu bien tout le mal qu'on me ferait, si on m'enlevait à la tendresse et au charme qui me pénétrera, lorsque mon cœur sera près du tien, lorsque ta main sera dans la mienne. Je t'ai fait mal, Jacques; je t'ai privé de la plus douce consolation que la nature ait donnée à ses enfans... J'en étais là lorsque le carrosse s'arrêta. Lafleur vint ouvrir la portière : « Mon ami, lui dis-je, il faut que tu soulages mon cœur; il est opprimé par ce qu'a souffert Jacques. — Et où est Jacques? quel est-il, quel mal a-t-il? — Écoutez-moi, Lafleur : vous êtes un bon garçon, vous avez pitié des malheureux... » Le visage de Lafleur, qui était toujours épanoui, commençait à prendre une teinte de sensibilité; sa tête se baissait, et il semblait me remercier de le connaître si bien et de le lui dire. « Oui, mon ami, il nous faut secourir un malheureux : je suis cause qu'il a souffert; ce Jacques est un ouvrier qui a cassé le couvercle d'un de mes deux vases de marbre....... — Et cela a mis en colère monsieur contre lui? Je vais, je cours lui dire que vous n'êtes plus fâché, » et Lafleur courait déjà. Je le saisis par le bras : «Écoutez-moi, mon ami : je n'ai point vu Jacques; il craignait trop, il était trop affligé pour paraître... — Le pauvre malheureux! disait tout bas Lafleur. — Il m'a envoyé son ami. Oh! la bonne ame que cet ami! il souffrait autant que Jacques. Il m'a dit que si je me plaignais à leur maître, Jacques en mourrait, qu'il serait renvoyé, et que, s'il n'avait plus d'ouvrage, il serait perdu et toute sa famille. — Il a une femme! me dit Lafleur avec attendrissement... — Oui, Lafleur, et quatre petits enfans que son travail fait vivre. — Oh! monsieur, monsieur, reprit Lafleur, il faut que nous délivrions Jacques de son malheur. — C'est bien mon intention. Mon ami, il faut que tu ailles le trouver; tu lui diras que je ne suis point fâché contre lui, mais que j'ai du chagrin de ce qu'il a souffert; » et en disant cela, je tirai ma bourse : « Tiens, Lafleur, voilà douze francs que tu donneras à ce pauvre Jacques; cela fera du bien à sa femme...—La bonne femme, disait Lafleur; elle aime sûrement son mari, c'est un si brave homme!—Oui, dis-je, il est pauvre, il est sensible, il a des enfans...,» et je soupirais en prononçant ce dernier mot... « Ce n'est pas tout, Lafleur, il faut que vous alliez chercher l'ami de Jacques, que vous le tiriez à part. — Oui vraiment, dit Lafleur; il faut que le maître ne sache rien de tout cela. — Vous lui direz que ce monsieur chez qui il a été ce matin, a été si content de la manière dont il a demandé grace pour son ami, qu'il lui envoie six francs pour boire et pour l'engager, non seulement à défendre son ami, mais à ne jamais accuser ses camarades. — Oui, oui, monsieur; votre commission va être faite. Jacques ne sera plus malheureux : son ami, sa femme, vous, moi, nous serons tous contens. J'embrasserai sa bonne femme, je verrai ses petits enfans; je cours et je reviens... » Que je me sentis soulagé par le peu de bien que je venais de faire! je me sentais encore doucement ému par la bonté active de Lafleur... L'honnête

créature! disais-je. Pourquoi la Providence ne l'a-t-elle pas placée dans la classe des hommes qui peuvent secourir et soulager leurs semblables, et dont la plupart ont le cœur inaccessible aux malheureux? En disant cela, je me trouvai dans l'antichambre de madame G... Bon! disais-je, j'en dînerai mieux, je serai de meilleure compagnie: mon pauvre Jacques va être content; et j'entrai dans la chambre où il y avait dix ou douze personnes qui dînaient tous les mercredis chez madame G...

CHAPITRE II.

Que ce fut une bonne journée que celle des pots cassés.

Le dîner fut excellent. La maîtresse de la maison n'en faisait pas les honneurs; mais elle s'occupait de ses amis. Depuis que j'étais en France, je n'avais point rencontré tant de bonté, de simplicité et d'aisance réunies. Toutes les personnes qui étaient à ce dîner me parurent aimables : elles étaient bien aises d'être ensemble. L'air de franchise et de contentement de madame G... se répandait autour d'elle...... Oui, ma Lisette, toi seule y manquais. Partout où je suis bien, je te regrette. Ton plaisir est le premier besoin de mon cœur... Un Français dirait que la conversation animée, gaie et variée qu'il y eut pendant ce dîner l'avait fort amusé. Pour moi, je suis un peu comme mon oncle *Tobie :* je n'entends guère mieux le mot *amusement* que la chose. Un jour il venait de secourir le capitaine Lefèvre, qui se mourait de chagrin et de misère dans une hôtellerie; il demandait au caporal *Trim : « Dis-moi, mon ami, où nous sommes-nous amusés aujourd'hui? Mon frère Shandy dit quelquefois qu'il vient de s'amuser, et je ne l'entends pas.* Monsieur, répondit le caporal en se courbant, votre ame n'a pas besoin de comprendre M. Shandy: elle est bonne, vous avez du plaisir à soulager les malheureux. Je ne sais pas ce que c'est que l'amusement, mais ni vous ni moi n'en avons besoin. — Tu as raison, mon cher *Trim;* je laisserai parler d'amusement mon frère *Shandy*, et je me contenterai d'avoir du plaisir à sentir mon ame émue des maux de nos amis. — Oui, reprit Trim; ce sont tous les malheureux, et nous n'en manquerons jamais... » Oh! mon cher oncle Tobie! je n'ai pas l'ame aussi bonne, aussi douce que toi; cependant je l'avouerai, je n'écoute avec intérêt que ce qui parle à mon ame. Je ne louai jamais un trait d'esprit; mais j'ai toujours une larme à donner au récit d'une bonne action ou à un mouvement de sensibilité : ce sont là les seules touches qui répondent à mon cœur... Oh! qu'il fut doucement et délicieusement ému par ce qui se passa après dîner!....... Nous rentrâmes dans le cabinet, où il y avait une table à l'anglaise pour servir le café: c'était la maîtresse de la maison qui en prenait le soin. Tout le monde se mit autour de la table, chacun prit sa tasse, et madame G... la cafetière. Il y avait un pot de crême. Elle en offrait, et plusieurs en prirent. Un abbé, qui était à côté de moi, remuait cette crême, la mêlait dans son café, la goûtait avec un peu de lenteur, ce qui fut remarqué par madame G... « Madame, dit-il avec un ton où il y avait plus d'affection que de critique, tout ce qu'on mange ici, tout ce qu'on y prend est à un tel point de perfection, que j'ose vous faire une représentation : il n'y a que la crême qui ne soit pas bonne. — Je le sais bien, reprit doucement madame G...; elle est mauvaise, j'en suis bien fâchée (et ce dernier mot fut dit en regardant ses amis); mais cela ne peut pas être autrement.—Comment donc! reprit plus galment l'abbé, comment! il est nécessaire que vous ayez de la mauvaise crême? Cela me paraît plaisant.—Oui, oui, mes amis, cela est nécessaire; et, si vous voulez m'écouter, vous serez forcés d'en convenir...... » Tout le monde se tut, mais avec l'expression du désir de l'entendre. « J'avais une laitière de campagne qui venait apporter le lait et la crême tous les matins. Un jour je vis entrer mon portier avec l'air triste... Que venez-vous m'apprendre, Follet? lui dis-je. — Madame, votre laitière est en bas; elle est tout en larmes, elle vient vous faire dire qu'à l'avenir elle ne pourra plus servir madame : sa vache est morte et elle

s'en désole. — Faites-moi monter cette pauvre femme...; et il fut bien vite, car la laitière semblait l'avoir suivi : on ouvrit ma porte : elle s'y tenait, essuyait ses yeux; elle paraissait vouloir étouffer les sanglots qui la suffoquaient, et elle ne pouvait avancer..... J'ai remarqué souvent que les malheureux croient que c'est manquer de respect que de se livrer à l'expression de leur douleur : je voyais ce mouvement dans l'effort qu'elle faisait pour se calmer... Approchez, ma bonne, approchez, lui dis-je... Elle voulait marcher, et elle n'avançait point; elle levait les pieds, et ils se trouvaient à la même place... Venez, venez, ma chère amie; vous avez donc eu bien du malheur! Ce mot la soulagea, elle fondit en larmes... — Bien du malheur! Oh! oui, madame... et elle leva les yeux pour me regarder : jusque-là elle les avait tenus baissés. Alors il me sembla qu'elle cherchait dans mon visage si elle aurait la force de parler....... Eh bien! dites-moi, ma bonne femme, vous avez perdu votre vache; elle vous faisait vivre, n'est-ce pas? — Hélas! dit-elle, en joignant et en élevant les mains, que deviendront mon pauvre père et ma mère! ils sont si vieux! ils ne peuvent plus travailler, notre vache et moi étions tout leur bien; elle est morte, mon mari est dans son lit depuis deux mois... Alors les sanglots l'étouffèrent; elle mit son visage dans son tablier, elle s'abandonna à toute sa douleur; elle me faisait mal à l'ame... — Ma chère amie, calmez-vous; votre douleur me fait une plaie. Je vous donnerai une vache, vous l'achèterez aussi belle que vous pourrez, et j'espère qu'elle remplacera celle que vous avez perdue... Elle leva sa tête, laissa tomber ses bras : je ne vis plus de larmes sur son visage, elle était sans mouvement, elle ouvrait la bouche, elle essayait de prononcer... J'ajoutai : « Et ce sera tout à l'heure que vous irez chercher la meilleure vache. — Oh! madame, oh! ma bonne dame, vous sauvez la vie à mon père... » Alors je vis couler des larmes; mais elles étaient douces et lentes; son visage était calme... c'est alors que je remarquai sa figure. Elle était jeune et fraîche, de belles dents, de la douceur dans les yeux... « Quel âge avez-vous, ma chère? — Je vais avoir trente ans vienne la Saint-Martin, dit-elle en faisant la révérence. — Eh bien! ma bonne, actuellement que vous voilà un peu consolée, dites-moi tous vos malheurs; je les soulagerai peut-être. — Madame est trop charitable, reprit-elle avec un souris qui ressemblait au bonheur. — Allons, dites-moi, aimez-vous votre mari? — Charles et moi nous nous aimons depuis que nous allions ensemble au catéchisme de notre curé. Charles est un brave homme, bon travailleur. Avant le malheur qu'il a eu de se blesser à la jambe, nous ne manquions de rien. Il aime mon père comme s'il était le sien, et il pleurait hier en me disant : Va, Magdelaine, va dire demain à tes pratiques que tu n'as plus de lait, que notre vache est morte... Et, en prononçant ce mot, ma bonne femme s'essuyait les yeux, qui se remplissaient encore de larmes. — Votre mari sera donc bien content ce soir, quand il verra que vous ramenez une vache? — Content! oh! il ne le croira pas. Je lui dirai la bonté de madame; qu'il vous bénira! que mon pauvre père va prier le bon Dieu pour la conservation de madame!..... Mais vous ne dites rien de votre mère (car j'avais remarqué que son père était toujours l'objet de son attendrissement et de sa douleur).... est-ce que vous ne l'aimez pas? — Pardonnez-moi, je l'aime bien; mais la pauvre femme, elle gronde tant! Si ce n'était que moi..... c'est ma mère; ainsi.... Mais elle tourmente Charles, elle le querelle, et elle l'a souvent fait sortir de la maison, et c'est cela qui me chagrine : car le chagrin de Charles me fait plus de mal que le mien; mais il n'a point de rancune, il a soin de ma mère. La pauvre femme! il le faut bien; à peine peut-elle se remuer. Je dis quelquefois à Charles : Mon ami, quand nous serons vieux et infirmes, nous serons peut-être aussi grogneurs que ma mère : il faut bien prendre patience; et Charles rit, il m'embrasse et nous sommes contens.... — Eh bien! ma bonne, je veux encore ajouter à votre bien-être : je veux vous donner une seconde vache, pour vous consoler de ce que vous avez souffert depuis deux jours. — Oh! c'est trop, madame, c'est trop, dit-elle avec l'expression de la joie et

du désir : nous serions tous trop heureux ! —Mais dites-moi, pourrez-vous soigner deux vaches ? — Oui, moi et mon cousin Claude, nous en aurons bien soin. Claude a un bon cœur : il a pleuré trois jours, et n'a rien voulu manger pendant tout le temps que notre vache refusait le foin : il la gardait tout le jour, et moi je couchais à côté d'elle la nuit. Nous parlions ensemble.... Comment te va, *Blanche?* lui disais-je. Elle me regardait, elle se plaignait, et quelquefois je croyais qu'elle pleurait. Veux-tu du pain, ma mie?... Elle le prenait, mais elle ne pouvait pas l'avaler. Elle me regardait, je la flattais, et il semblait que cela lui faisait du bien..... Hélas! le bon Dieu est le maître; il a compté nos jours, il a voulu que Blanche fût morte hier matin : mais il nous aime bien; c'est mon pauvre père qui est la bénédiction de notre famille; c'est pour le récompenser que le bon Dieu a voulu que j'aie trouvé une si charitable dame qui a fait tant de bien à mon cœur; il était mort quand je suis arrivée à la porte de M. Follet. Qu'il va me trouver joyeuse en sortant ! Mon Dieu ! que le bon Dieu est bon !...» Et elle joignait les mains avec action. Ses yeux, son visage, ne me peignaient plus que le plaisir : mon ame s'en laissait doucement pénétrer.... Mes amis, je n'ai guère passé de matinée qui m'ait laissé une impression plus agréable : je devais bien plus à ma laitière qu'elle n'avait reçu de bien de moi.... Adieu ! ma bonne, lui dis-je : car je m'aperçus qu'il était onze heures. J'avais été plus d'une heure avec cette bonne femme; je l'avais consolée, je ne regrettai pas mon temps, je crus l'avoir bien employé... Vous voyez donc, d'après tout ce que je viens de vous conter, que je ne peux pas avoir de bonne crême. Me donneriez-vous le conseil, et aurais-je le courage de quitter ma laitière? Je l'ai consolée de la mort de sa vache; qui est-ce qui la consolerait du mal qu'elle sentirait, si je venais à la quitter? « Ne vaut-il donc pas mieux, mon cher abbé, en se tournant de son côté, que nous prenions de mauvaise crême? Mes amis, en la prenant, penseront à la bonne laitière, et ils me pardonneront, n'est-il pas vrai?.....» Il y eut une acclamation générale : chacun louait la bienfaisance, la bonté de madame G.... Pour moi, j'avais les yeux attachés sur tous ses mouvemens, et je ne disais mot : mon ame était trop occupée pour me laisser des expressions. Pendant ce récit, il m'était échappé des larmes que je sentais venir de mon cœur.... Bon ! m'étais-je dit souvent, il y a donc encore une aussi bonne ame que celle de mon oncle Tobie! les malheureux ont donc encore une amie qui veille pour eux, qui est près de leurs cœurs... Pendant que je réfléchissais, ou plutôt que je sentais et jouissais de la vertu de cette excellente dame, elle s'approcha de moi..... Vous ne dites rien, monsieur Sterne, dit-elle en me regardant avec bienveillance; cependant mon histoire ne vous a pas ennuyé : j'en ai vu des preuves certaines sur votre visage, j'ai vu couler une larme pour ma laitière, et cela m'a fait plaisir ! — Hélas ! madame, dis-je en la regardant avec la tendresse et le respect dont elle avait pénétré mon ame, je ne sais point louer tant de bonté et de simplicité à faire le bien : mais je chérirai la Providence qui a accordé aux malheureux une aussi excellente protectrice; je la bénirai de me l'avoir fait connaître, et je dirai à tous mes compatriotes ; « Allez en France, allez voir madame G..... « vous verrez la bienfaisance, la bonté; vous « verrez ces vertus dans leurs perfections, « parce que vous les trouverez accompagnées « d'une délicatesse qui ne peut venir que « d'une ame dont la sensibilité a été perfec« tionnée par l'habitude de la vertu. Oh ! « l'excellente femme que vous connaîtrez ! « Allez, mes amis, faites le voyage de Paris; « et, à votre retour, si vous m'apprenez que « vous avez vu ou connu cette respectable « dame, je ne m'informerai plus si vous avez « eu du plaisir à Paris, si vous êtes bien aises « d'avoir été en France. Pour moi, je n'y ai « connu le bonheur que d'aujourd'hui...» Il s'était fait un profond silence pendant que je parlais; madame G..... n'avait pu m'interrompre. J'avais parlé avec véhémence : c'était mon cœur qui donnait de la chaleur à ce que je disais, et je vis que j'avais été entendu de celui de madame G..... Ses yeux s'étaient mouillés de larmes.... « Ah! que je suis heureuse ! dit-elle avec simplicité : je suis

donc bonne! monsieur Sterne, vous venez de m'en récompenser, je veux vous embrasser pour le bien que vous m'avez fait...» Elle se baissa, je me levai avec transport, je la serrai dans mes bras.... Oui, ma Lisette, je sentis pour la première fois de ma vie que les mouvemens qu'inspire la vertu ont leurs délices comme ceux de l'amour; mon ame eut un moment d'ivresse.... Son retour fut pour toi..... J'en serai plus digne de ma Lisette, me dis-je. Elle pleurera avec moi, lorsque je lui conterai l'histoire de la laitière de madame G....

FIN DU VOYAGE SENTIMENTAL.

LETTRES

D'YORICK A ÉLIZA, D'ÉLIZA A YORICK,

ET

LETTRES DIVERSES.

PRÉFACE.

Le *Voyage Sentimental* qui précède ces lettres, est une production immortelle d'un homme qui réunissait à beaucoup de sensibilité une égale et vaste portion de génie : cet homme est M. Sterne. Sa réputation est si grande en Angleterre, qu'on a vu un de ses admirateurs promettre, il y a quelques mois, une somme considérable à quiconque lui apporterait une ligne de Sterne qui lui serait inconnue. Il n'y a pas d'Anglaise qui ne fasse sa lecture la plus chère du *Sentimental Journey*. On n'en parle jamais sans admiration, et même sans une espèce d'attendrissement.

Sterne avait une manière d'observer et de voir qui lui était particulière : le fait le plus simple prenait sous sa plume une forme intéressante et pathétique : c'est surtout par les détails qu'il se distingue : il est le premier chez les Anglais, et peut-être le premier des écrivains, qui a senti combien les plus légères circonstances, une attitude, un geste, un trait de physionomie, pouvaient animer un sujet. Tout en lui était original, jusqu'à ses sermons, qu'il a fait imprimer sous le nom d'Yorick, et qui renferment la morale la plus pure, présentée bien naïvement, bien simplement : il prêchait aux hommes la philanthropie, la charité, la sensibilité.

Son style lui est aussi propre que sa manière de voir : on le croirait décousu, parce qu'il est sans apprêt; mais il est sublime quelquefois. D'un seul mot il pénètre; mais ce mot part de l'ame; c'est presque toujours son cœur qui conduit sa plume : mais si l'esprit consiste à découvrir dans les objets de nouveaux rapports, des faces nouvelles, je ne connais pas d'homme qui ait plus d'esprit que Sterne.

Son extérieur était mélancolique et sombre, sa santé faible et délicate; cependant son humeur avait des saillies de gaîté : on retrouve en lui, et tour à tour, Cervantes, Montaigne, Rabelais; mais de plus, il possède cette fleur de sentiment, cette souplesse de pensée que je ne saurais définir. Qu'on lise dans son *Tristram Shandy* l'histoire de Lefèvre, et ma définition est inutile.

Sterne avait beaucoup d'érudition ; il passa les deux tiers de sa vie à étudier, et il avait près de quarante ans, lorsqu'il écrivit son premier ouvrage.

Il s'agit maintenant de quelques lettres échappées à cet homme de génie : qu'on ne soit pas surpris du ton passionné qui règne dans quelques-unes. Tous les sentimens d'affection se confondaient dans son ame, et n'y conservaient aucune nuance distincte : l'amitié y prenait aisément la forme de l'amour ; c'est-à-dire qu'il éprouvait pour une amie ce qu'il aurait senti pour son amante : c'étaient les mêmes épanchemens, les mêmes transports et les mêmes peines. On le verra dans ses lettres écrites à mistress Élisabeth Draper, épouse de M. Daniel Draper, à présent chef de la factorerie anglaise à Surate, homme estimable et très-considéré dans cette partie du globe. Élisa, trop délicate pour résister au brûlant climat de l'Inde, vint en Angleterre respirer l'air natal ; le hasard lui procura la connaissance de Sterne : il découvrit en elle un esprit si bien fait pour le sien, si doux et si tendre, qu'une espèce de sympathie les rapprocha et les unit de l'amitié la plus vive et la plus pure qui ait jamais existé. Il l'aimait comme son amie, il mettait son orgueil à la nommer sa pupille, et à la diriger par ses avis : santé, besoins, réputation, tous les intérêts d'Éliza lui devinrent personnels ; ses enfans furent les siens, et il lui eût fait volontiers le sacrifice de son pays, de ses biens et de sa vie, si ce sacrifice eût pu contribuer à son bonheur. Aussi leurs lettres sont pleines des plus tendres expressions d'amour, mais de cet amour qu'on a nommé platonique, et traité de chimère : j'aime à le voir exister, et que Sterne en soit le modèle.

On remarquera peut-être que ces lettres ont différentes signatures : ici Sterne, là Yorick, et plusieurs fois ton Bramine. Tout le monde sait que les bramines forment la principale caste ou tribu des Indiens idolâtres, et que c'est dans cette caste que sont ces prêtres si fameux par leur vie austère et leur enthousiasme. Ainsi il convient d'observer que, comme M. Sterne était prébendaire d'Yorck, et qu'Éliza habitait dans les Indes, elle avait pris l'habitude de l'appeler son Bramine, et celui-ci prenait quelquefois ce titre dans la signature de ses lettres à cette dame.

ÉLOGE D'ÉLIZA DRAPER,

PAR L'ABBE RAYNAL.

Territoire d'Anjinga, tu n'es rien; mais tu as donné naissance à Éliza. Un jour ces entrepôts de commerce, fondés par les Européens sur les côtes d'Asie, ne subsisteront plus. L'herbe les couvrira, ou l'Indien vengé aura bâti sur leurs débris, avant que quelques siècles se soient écoulés. Mais si mes écrits ont quelque durée, le nom d'Anjinga restera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pousseront vers ces rivages, diront: c'est là que naquit Éliza Draper; et s'il est un Breton parmi eux, il se hâtera d'ajouter avec orgueil : et qu'elle y naquit de parens anglais.

Qu'il me soit permis d'épancher ici ma douleur et mes larmes! Éliza fut mon amie. O lecteur! qui que tu sois, pardonne-moi ce mouvement involontaire! laisse-moi m'occuper d'Éliza. Si je t'ai quelquefois attendri sur les malheurs de l'espèce humaine, daigne aujourd'hui compatir à ma propre infortune. Je fus ton ami, sans te connaître; sois un moment le mien. Ta douce pitié sera ma récompense.

Éliza finit sa carrière dans la patrie de ses pères, à l'âge de trente-trois ans. Une ame céleste se sépara d'un corps céleste. Vous qui visitez le lieu où reposent ses cendres sacrées, écrivez sur le marbre qui les couvre : *Telle année, tel mois, tel jour, à telle heure, Dieu retira son souffle à lui, et Éliza mourut.*

Auteur original, son admirateur et son ami, ce fut Éliza qui t'inspira tes ouvrages, et qui t'en dicta les pages les plus touchantes. Heureux Sterne, tu n'es plus, et moi je suis resté! Je t'ai pleuré avec Éliza; tu la pleurerais avec moi; et si le ciel eût voulu que vous m'eussiez survécu tous les deux, tu m'aurais pleuré avec elle.

Les hommes disaient qu'aucune femme n'avait autant de grâce qu'Éliza. Les femmes le disaient aussi. Tous louaient sa candeur; tous louaient sa sensibilité; tous ambitionnaient l'honneur de la connaître. L'envie n'attaqua point un mérite qui s'ignorait.

Anjinga, c'est à l'influence de ton heureux climat qu'elle devait, sans doute, cet accord presque incompatible de volupté et de décence qui accompagnait toute sa personne, et qui se mêlait à tous ses mouvemens. Le statuaire qui aurait eu à représenter la Volupté, l'aurait prise pour modèle. Elle en aurait également servi à celui qui aurait eu à peindre la Pudeur. Cette ame inconnue dans nos contrées, le ciel sombre et nébuleux de l'Angleterre n'avait pu l'éteindre. Quelque chose que fît Éliza, un charme invincible se répandait autour d'elle. Le désir, mais le désir timide la suivait en silence. Le seul homme honnête aurait osé l'aimer, mais n'aurait osé le lui dire.

Je cherche partout Éliza. Je rencontre, je saisis quelques-uns de ses traits, quelques-uns de ses agrémens épars parmi les femmes les plus intéressantes. Mais qu'est devenue celle qui les réunissait? Dieux qui épuisâtes vos dons pour former une Éliza, ne la fîtes-vous que pour un moment, pour être un mo-

ment admirée, et pour être toujours regrettée?

Tous ceux qui ont vu Éliza la regrettent. Moi, je la pleurerai tout le temps qui me reste à vivre. Mais est-ce assez de la pleurer? ceux qui auront connu sa tendresse pour moi, la confiance qu'elle m'avait accordée, ne me diront-ils point: *Elle n'est plus, et tu vis?*

Éliza devait quitter sa patrie, ses parens, ses amis pour venir s'asseoir à côté de moi, et vivre parmi les miens. Quelle félicité je m'étais promise! quelle joie je me faisais de la voir recherchée des hommes de génie! chérie des femmes du goût le plus difficile! Je me disais: Éliza est jeune, et tu touches à ton dernier terme. C'est elle qui te fermera les yeux. Vaine espérance! ô renversement de toutes les probabilités humaines! ma vieillesse a survécu à ses beaux jours. Il n'y a plus personne au monde pour moi. Le destin m'a condamné à vivre et à mourir seul.

Éliza avait l'esprit cultivé; mais cet art, on ne le sentait jamais. Il n'avait fait qu'embellir la nature; il ne servait en elle qu'à faire durer le charme. A chaque moment elle plaisait plus; à chaque moment elle intéressait davantage. C'est l'impression qu'elle avait faite aux Indes; c'est l'impression qu'elle faisait en Europe. Éliza était donc très-belle? Non, elle n'était que belle; mais il n'y avait point de beauté qu'elle n'effaçât, parce qu'elle était la seule comme elle.

Elle a écrit, et les hommes de sa nation, qui ont mis le plus d'élégance et de goût dans leurs ouvrages, n'auraient pas désavoué le petit nombre de pages qu'elle a laissées.

Lorsque je vis Éliza, j'éprouvai un sentiment qui m'était inconnu. Il était trop vif pour n'être que de l'amitié; il était trop pur pour être de l'amour. Si c'eût été une passion, Éliza m'aurait plaint; elle aurait essayé de me ramener à la raison, et j'aurais achevé de la perdre.

Éliza disait souvent qu'elle n'estimait personne autant que moi. A présent, je le puis croire.

Dans ses derniers momens, Éliza s'occupait de son ami; et je ne puis tracer une ligne sans avoir sous les yeux le monument qu'elle m'a laissé. Que n'a-t-elle pu douer aussi ma plume de sa grace et de sa vertu! il me semble du moins l'entendre: « Cette Muse sévère « qui te regarde, me dit-elle, c'est l'histoire, « dont la fonction auguste est de déterminer « l'opinion de la postérité. Cette divinité vo- « lage qui plane sur le globe, c'est la Re- « nommée qui ne dédaigna pas de nous en- « tretenir un moment de toi: elle m'apporta « tes ouvrages, et prépara notre liaison par « l'estime. Vois ce phénix immortel parmi « les flammes: c'est le symbole du génie qui « ne meurt point. Que ces emblêmes t'ex- « hortent sans cesse à te montrer le défen- « SEUR DE L'HUMANITÉ, DE LA VÉRITÉ, DE LA « LIBERTÉ. »

Du haut des cieux, ta première et dernière patrie, Éliza, reçois mon serment. JE JURE DE NE PAS ÉCRIRE UNE LIGNE, OÙ L'ON NE PUISSE RECONNAÎTRE TON AMI.

LETTRES D'YORICK A ÉLIZA.

LETTRE PREMIÈRE.

YORICK A ÉLIZA.

Éliza recevra mes livres avec ce billet... Les sermons sont sortis tout brûlans de mon cœur : je voudrais que ce fût là un titre pour pouvoir les offrir au sien... Les autres sont sortis de ma tête, et je suis plus indifférent sur leur réception.

Je ne sais comment cela se fait ; mais je suis à moitié pris d'amour pour vous... Je devrais l'être tout-à-fait ; car je n'ai jamais vu dans personne plus de qualités estimables, ni estimé ni connu de femme dont on pût mieux penser que de vous. Ainsi, adieu !

Votre fidèle et affectionné serviteur,

L. STERNE.

LETTRE II.

ÉLIZA A YORICK.

Mon Bramine,

J'ai reçu votre *Voyage Sentimental*... J'admire le pouvoir de votre imagination : elle a réveillé des sensations en moi, dont je ne me croyais pas capable... Vous me rendez fière, et vous me faites aimer ma propre sensibilité.

J'ai mouillé de mes larmes vos pathétiques pages... mais c'étaient des larmes de plaisir ; mon cœur découlait, pour ainsi dire, de mes yeux... Oh ! vous avez excité tous les nobles sentimens de mon ame.

La route que vous suivez est la plus simple pour reculer les bornes de l'entendement humain ; vous persuadez la raison en touchant le cœur... Les plus grands éloges qu'un auteur puisse recevoir, sont les soupirs et les larmes de ses lecteurs... Combien d'éloges de ce genre ne vous ai-je pas donnés !

Je vous prie, si vous m'estimez, de ne point me flatter..... Je suis déjà si vaine ! et la louange d'un homme de sens est trop dangereuse.

Je suis, dans la plus grande étendue du mot, votre amie,

ÉLIZA.

LETTRE III.

YORICK A ÉLIZA.

Je ne saurais être en repos, Éliza, quoique j'irai vous voir à midi, jusqu'à ce que je sache des nouvelles de votre santé..... Puisse ton visage chéri, à ton lever, sourire comme le soleil de ce matin sur l'horizon !... Je fus hier bien alarmé, bien triste d'apprendre votre indisposition, et bien trompé dans mon attente de ne pouvoir être introduit auprès de vous... Rappelez-vous, chère Éliza, qu'un ami a le même droit qu'un médecin. L'étiquette de la ville, me direz-vous, en ordonne autrement..... Et qu'importe ? La délicatesse

et la décence ne consistent pas toujours à observer ses froides maximes.

Je sors pour aller déjeuner ; à onze heures je serai de retour, et j'espère trouver une seule ligne de ta main, qui m'apprendra que tu es mieux, et que tu seras bien aise de voir,

Ton Bramine.

A neuf heures.

LETTRE IV.

ÉLIZA A YORICK.

Mon Bramine,

Je vous apprends avec plaisir que je suis mieux, parce que je crois que vous aurez du plaisir à le savoir.

Un ami, dites-vous, a le même droit qu'un médecin.

Vous avez donc un double droit, et comme ami, et comme médecin : le plus estimable des médecins, le médecin de l'ame, venez donc voir Éliza; apportez avec vous le meilleur des cordiaux... celui du sentiment... Si votre conversation ne fait pas disparaître mon mal, elle pourra me faire oublier que je suis malade... Je suis sûre, du moins, de ne sentir aucune douleur, tant que vous serez avec moi.

Ainsi, vous voir est le désir et l'intérêt d'Éliza.

A dix heures.

LETTRE V.

YORICK A ÉLIZA.

Éliza, j'ai reçu ta dernière hier au soir, en revenant de chez le lord Bathurst, où j'ai dîné, où j'ai parlé de toi pendant une heure sans interruption; le bon vieux lord m'écoutait avec tant de plaisir, qu'il a, trois différentes fois, *toasté* votre santé. Quoiqu'il soit dans sa quatre-vingt-cinquième année, il dit qu'il espère de vivre encore assez de temps pour devenir l'ami de ma belle disciple indienne, et la voir éclipser en richesses toutes les autres femmes du Nabad, autant qu'elle les surpasse déjà en beauté, et, ce qui vaut mieux, en vrai mérite... Je l'espère aussi...

Ce seigneur est mon vieux ami... Vous savez qu'il fut toujours le protecteur des gens d'esprit et de génie ; il avait tous les jours à sa table ceux du dernier siècle : Addisson, Steele, Pope, Swift, Prior, etc... La manière dont il s'y prit pour faire ma connaissance est aussi singulière que polie. Il vint à moi un jour que j'étais à faire ma cour à la princesse de Galles... « J'ai envie de vous connaître, « monsieur Sterne ; mais il est bon que vous « sachiez un peu qui je suis...... Vous avez « entendu parler, continua-t-il, de ce vieux « lord Bathurst, que vos Pope et vos Swift « ont tant chanté ; j'ai passé ma vie avec des « génies de cette trempe ; mais je leur ai « survécu ; et désespérant de trouver leurs « égaux, il y a quelques années que j'ai fermé mes livres avec la résolution de ne plus « les ouvrir; mais vous m'avez fait naître « le désir de les ouvrir encore une fois avant « que je meure : ce que je fais.... Ainsi venez au logis, et dînez avec moi. »

Ce seigneur, je l'avoue, est un prodige ; car à son âge il a tout l'esprit et la vivacité d'un homme de trente ans ; il possède, au suprême degré, l'heureuse faculté de plaire aux hommes et celle de se plaire avec eux. Ajoutez à cela qu'il est instruit, courtois et sensible. Il m'a entendu parler de toi, Éliza, avec une satisfaction peu commune : il n'y avait qu'un tiers avec nous, qui était susceptible de sensibilité aussi....... et nous avons passé jusqu'à neuf heures, l'après-dînée la plus *sentimentale*. Mais, Éliza, tu étais l'étoile qui nous dirigeait, tu étais l'ame de nos discours !... Et lorsque je cessais de parler de toi, tu remplissais mon cœur, tu échauffais chaque pensée qui sortait de mon sein ; car je n'ai pas honte de reconnaître tout ce que je te dois..... O la meilleure des femmes ! les peines que j'ai souffertes à ton sujet, pendant toute la nuit dernière, sont au delà du pouvoir de l'expression....... Le ciel nous donne, sans doute, des forces proportionnées au poids dont il nous charge. O

mon enfant ! toutes les peines qui peuvent naître de la double affliction de l'ame et du corps, sont tombées sur toi ; et tu me dis cependant que tu commences à te trouver mieux. Ta fièvre a disparu ; ton mal et ta douleur de côté ont cessé ; puissent ainsi s'évanouir tous les maux qui traversent le bonheur d'Éliza.... ou qui peuvent lui donner un seul moment d'alarmes ! Ne crains rien.... espère tout, Éliza..... mon affection jettera une influence balsamique sur ta santé ; elle te fera jouir d'un principe éternel de jeunesse et d'agrément, au delà même de tes espérances.

Tu as donc placé sur ton bureau le portrait de ton bramine, et tu veux le consulter dans tes doutes, dans tes craintes?... O reconnaissante et bonne fille ! Yorick sourit avec satisfaction sur tout ce que tu fais..... son portrait ne peut remplir toute l'étendue du contentement qu'il éprouve.

Qu'il est digne de toi ce petit plan de vie si doux que tu t'es formé pour la distribution de la journée !... En vérité, Éliza, tu ne me laisses rien à faire pour toi, rien à reprendre, rien à demander... qu'une continuation de cette admirable conduite qui t'a gagné mon estime, et m'a rendu pour toujours ton ami.

Puissent les roses promptement revenir sur tes joues, et la couleur des rubis sur tes lèvres ! Mais, crois-moi, Éliza, ton mari, s'il est l'homme bon et sensible que je désire qu'il soit, te pressera contre son sein avec une affection plus honnête et plus vive ; il baisera ton pauvre visage pâle et défait, avec plus de transport que lorsque tu étais dans toute la fleur de ta beauté...... Il le doit, ou j'ai pitié de lui... Ses sensations sont bien étranges, s'il ne sent pas tout le prix d'une aimable créature comme toi !

Je suis bien aise que miss Light vous soit une compagne dans le voyage : elle peut adoucir vos momens de peine... J'apprends avec plaisir que vos matelots sont de bonnes gens. Vous pourriez vivre, Éliza, avec ce qui est contraire à ton naturel, qui est aimable et doux...... Il civiliserait des sauvages... mais il serait dommage qu'on te donnât un tel devoir à remplir...

Comment pouvez-vous chercher des excuses à votre dernière lettre ! elle me devient plus chère par les raisons mêmes que vous employez pour la justifier... Ecrivez-m'en toujours de pareilles, mon enfant : laissez-les s'exprimer avec la négligence facile d'un cœur qui s'ouvre de lui-même... Dites tout, le comment, le pourquoi ; ne cachez rien à l'homme qui mérite votre confiance et votre estime... Telles sont les lettres que j'écris à Éliza... Ainsi, je pourrai toujours vivre avec toi sans art, et plein d'une vive affection, si la Providence nous permet d'habiter la même section du globe ; car je suis, autant que l'honneur et l'affection me permettent de l'être,

ton BRAMINE.

LETTRE VI.

ÉLIZA A YORICK.

Obligeant Yorick,

J'ai lu votre lettre, comme je lis toutes celles qui me viennent de vous, avec un vrai plaisir... Je suis bien contente du détail que vous me faites sur ce bon et digne seigneur, le lord Bathurst....... Une demi-douzaine d'hommes tels que lui feraient perdre à la vieillesse ce caractère de bourru qu'on lui donne, et la rendraient le plus désirable période de la vie.

La société que ce lord avait su se faire, et les amis qu'il a eus, prouvent assez son bon jugement... La manière dont il a fait votre connaissance suffirait pour rendre son nom respectable.

Je rends grâces au lord Bathurst pour la bonne opinion qu'il a de moi ;... mais je ne brille ici que d'une lumière empruntée...... ses éloges ne sont dus qu'à l'image flatteuse que votre imagination lui a formée de moi ;... et j'ai reçu de vous l'éclat dont ce lord a bien voulu être ébloui.

Vous dites une bien juste vérité, lorsque vous m'écrivez que le ciel nous donne des forces proportionnées au fardeau qu'il nous impose... Je l'ai bien éprouvé... J'ai vu mon courage s'accroître avec mon mal, et tandis

que ma santé déclinait, ma confiance envers la Providence devenait plus ardente.

Mais je suis mieux.... Dieu merci... Vous m'exhortez à l'espérance... J'espère :... elle est un baume salutaire pour mon ame,..... doucement elle adoucit mes angoisses.

Le temps arrive où je dois quitter l'Angleterre... Je voudrais bien que vous fussiez du voyage... Votre conversation raccourcirait les heures d'ennui; elle adoucirait la rudesse des vagues;... alors plus de terreur pour moi sur l'élément terrible que je vais affronter, je ne craindrais plus les dangers qui vont environner ma prison flottante.

Cependant, pourquoi désirer que vous abandonniez votre paisible retraite et votre bonheur domestique,... pour vous livrer à un élément incertain, et chercher un ciel orageux? Cruelle pensée!... Éliza doit être satisfaite de porter dans son cœur l'image d'Yorick, de thésauriser dans son ame les douces instructions de son ami... Cette image vivante la protègera contre l'inconstance des climats, contre les vagues menaçantes : alors elle sera dans le vrai sens de l'expression

L'Éliza d'Yorick.

LETTRE VII.

ÉLIZA A YORICK.

Tendre Yorick,

Mes nerfs sont si faibles, ma main est si tremblante, que je crains bien que vous ne puissiez lire ni entendre ce griffonnage... Je suis bien mal,... en vérité, je suis bien mal.

Présentez mon tendre souvenir à monsieur et mistress James;... ils sont dans mon cœur;.. ils ont avec mon Bramine une égale portion de ma sincère amitié : ... que le ciel vous préserve tous des epreuves cruelles dont il accable mon être souffrant et débile.

Mais ne croyez pas, Yorick, que je me plaigne... Non.

Dieu bienfaisant, je te remercie de mes peines..... Tu me châties pour mon bien..... Mon ame vaine s'était égarée dans les flatteuses pensées de l'avenir.... Tu la ramènes pour fixer son attention sur le point qu'elle habite..... Oh! garde-moi du péché de murmure! Je te demande des forces pour supporter mes maux avec patience.

La famille des *** est venue me voir;..... ce sont de bien aimables gens, et je les aime autant que je les considère... Qu'ils étaient affectés de ma situation! je crois qu'ils la sentaient plus vivement que moi.

Je suis prise d'un étrange vertige, et je finis ma lettre. Adieu!

Éliza.

LETTRE VIII.

YORICK A ÉLIZA.

Je vous écris, Éliza, de chez M. James, tandis qu'il s'habille : son aimable femme est à mes côtés, qui vous écrit aussi... J'ai reçu, avant le dîner, votre billet mélancolique;... il est mélancolique, en effet, mon Éliza, de lire un si triste récit de ta maladie..... Tu éprouvais assez de maux sans ce surcroît de douleur. Je crains que ta pauvre ame n'en soit abattue, et ton corps aussi, sans espoir de recouvrement.... Que le ciel te donne du courage! Nous n'avons parlé que de toi, Éliza, de tes douces vertus, de ton aimable caractère : nous en avons parlé pendant toute l'après-dînée.

Mistress James et ton Bramine ont mêlé leurs larmes plus de cent fois en parlant de tes peines, de ta douceur et de tes grâces : c'est un sujet qui ne peut tarir entre nous. Oh! c'est une bien bonne amie!

Les ***, je te le dis de bonne foi, sont de méchantes gens; j'en ai appris assez pour frémir à la seule articulation du nom..... Comment avez-vous pu, Éliza, les quitter, ou plutôt souffrir qu'ils vous quittassent avec les impressions défavorables qu'ils ont?..... Je croyais t'en avoir dit assez pour te donner le plus profond mépris pour eux jusqu'au dernier terme de ta vie. Cependant tu m'écris, et tu le disais encore il y a peu de jours à mistress James, que tu croyais qu'ils t'ai-

maient tendrement... Son amour pour Éliza, sa délicatesse et la crainte de troubler ton repos, lui ont fait taire les plus éclatantes preuves de leur bassesse... Pour l'amour du ciel, ne leur écris point, ne souille pas ta belle ame par la fréquentation de ces cœurs corrompus..... Ils t'aiment! quelles preuves en as-tu? sont-ce leurs actions qui le montrent, ou leur zèle pour ces attachemens qui t'honorent et font tout ton bonheur? Se sont-ils montrés délicats pour ta réputation? Non;... mais ils pleurent, ils disent des choses tendres... Mille fois adieu à toutes ces simagrées!.... Le cœur honnête de mistress James se révolte contre l'idée que tu as de leur rendre une visite... Je t'estime, je t'honore pour chaque acte de ta vie, excepté cette aveugle partialité pour des êtres indignes d'un seul de tes regards.

Pardonne à mon zèle, tendre fille; accorde-moi la liberté que je prends; elle naît de ce fonds d'amour que j'ai, que je conserverai pour toi jusqu'à l'heure de ma mort... Réfléchis, mon Éliza, sur les motifs qui me portent à te donner sans cesse des avis... Puis-je n'en avoir aucun qui ne soit produit par la cause que j'ai dite? Je crois que vous êtes une excellente femme, et qu'il ne vous manque qu'un peu plus de fermeté, et une plus juste opinion de vous-même, pour être le meilleur caractère de femme que je connaisse. Je voudrais pouvoir vous inspirer une portion de cette vanité dont vos ennemis vous accusent, parce que je crois que, dans un bon esprit, l'orgueil produit de bons effets.

Je ne vous verrai peut-être plus, Éliza;... mais je me flatte que vous songerez quelquefois à moi avec plaisir, parce que vous devez être persuadée que je vous aime : et je m'intéresse si fort à votre droiture, que j'apprendrais avec moins de peine la nouvelle d'un malheur qui vous serait arrivé, que le plus léger écart de ce respect que vous devez à vous-même.. Je n'ai pu garder cette remontrance dans mon sein;... elle s'en est échappée. Ainsi, adieu! que le ciel veille sur mon Éliza!

Ton Yorick.

LETTRE IX.

ÉLIZA A YORICK.

Mon Bramine,

Je me trouve beaucoup mieux aujourd'hui, ma tête est plus tranquille.

Acceptez mes remercîmens;..... faites-les agréer à monsieur et mistress James, pour le tendre intérêt que vous prenez tous à ma maladie.... Quoique mes expressions soient bien faibles, mon cœur n'en est pas moins plein de reconnaissance.

Vous avez été trompé, cher Yorick..... Je ne saurais me persuader que la famille des *** mérite la sévérité avec laquelle vous la traitez..... Je ne puis penser mal de personne, sans en avoir le sujet... Ce serait être misérable, en effet, que de vivre l'esclave du soupçon... Je suis certaine que mon Bramine ne voudrait pas concevoir une mauvaise opinion de qui que ce fût, sans un juste fondement;..... mais on peut le tromper..... Son cœur est si bon, si ouvert, si franc, que les *** lui auront été présentés sous un faux jour.

Je vais être singulièrement importune.... J'ai besoin de vous pour me faire quelques commissions;..... excusez votre Éliza; elle n'ose vous donner cette peine, cependant elle ne peut se confier à personne qu'à vous.

Je voudrais que vous eussiez de M. Zumps les adresses nécessaires pour me faire parvenir sûrement mon piano-forte... Son harmonie adoucira mes peines dans le voyage.

Je désirerais une douzaine de crochets a vis en cuivre, pour les mettre dans mon cabinet, et y suspendre plusieurs choses qui me sont utiles.

Il me faudrait aussi un livre blanc pour faire mon journal, et y tracer les réflexions que m'inspirera la mélancolie pendant le voyage.

Une chaise à bras ne me serait pas inutile.

J'espère que vous aurez assez de bonté

pour m'envoyer tout cela à l'adresse de M. Abraham Walker, pilote à Déal.

Quoique ma santé aille tous les jours de mieux en mieux, mon esprit n'a pas encore repris toute sa tranquillité; mais je ne veux pas donner trop de peine à un ami qui sent si vivement tout ce qui me regarde.

Mes plus tendres amitiés à mistress James;.. c'est une bien douce et bien aimable femme.... Mes complimens à M. James... Le ciel les comble tous deux de ses bénédictions,... puissent les sourires de la gaîté, de la santé et du bonheur les suivre sans cesse!

Dieu est mon éternel appui; c'est à lui que je m'adresse pour obtenir les forces dont j'ai besoin;... et, tant que je respirerai l'air de la mortalité, mes regards seront tournés vers vous, Yorick... Vous êtes mon maître, mon ami, mon bon génie.... Que notre mutuelle affection continue d'être pure et durable, jusqu'à la dissolution de nos corps fragiles!... Mais s'il existe jamais une espèce de liaison entre les ames, puissions-nous jouir de ce transport délicat et céleste, le seul que connaissent les anges, lorsqu'ils participent à la gloire de leur éternel créateur!

Puisses-tu jouir, mon Yorick, d'une félicité non interrompue, jusqu'au moment où l'ange de la mort te transportera sur ses ailes dans les régions du bonheur! Adieu.

ÉLIZA.

LETTRE X.

YORICK A ÉLIZA.

A qui mon Éliza peut-elle donc s'adresser dans ses peines, qu'à l'ami qui l'aime bien tendrement?.... Pourquoi cherchez-vous, Éliza, à couvrir de vos excuses l'emploi chéri que vous me donnez? Yorick serait offensé, bien justement offensé, si vous chargiez un autre que lui des commissions qu'il peut faire. J'ai vu Zumps, et votre piano-forte doit être accordé d'après la moyenne corde de la basse de votre guitare, qui est C. J'ai aussi un petit marteau et une paire de pincettes pour entrelacer et tendre vos cordes; puisse chacune d'elles, mon Éliza, par sa vibration, faire résonner dans votre ame la plus douce espérance!

J'ai acheté pour vous dix jolis petits crochets de cuivre... Il y en avait douze; mais je vous en ai dérobé deux, pour les mettre dans ma propre cabane à *Coxwould*..... Je n'accrocherai jamais mon chapeau, jamais je ne le décrocherai sans songer à vous.... J'ai aussi acheté deux crochets de fer beaucoup plus forts que ceux de cuivre pour y suspendre vos globes.

J'écris à M. Abraham Walker, pilote à Déal, pour lui donner avis que je lui adresse un paquet qui les contient, et je le charge de le faire retirer dès que la voiture de Déal arrivera... Je lui donne aussi la forme du fauteuil qui peut vous être le plus commode, et je le prie d'acheter le plus propre et le mieux fait qui soit dans Déal... Vous recevrez tout cela par le premier bateau qu'il fera partir. Je voudrais pouvoir ainsi, Éliza, prévenir tous tes besoins, satisfaire tous tes désirs; ce serait pour moi une heureuse occupation....

Le journal est comme vous le désirez; il n'y manque plus que les charmantes idées qui doivent le remplir.... Pauvre chère femme... modèle de douceur et de patience, je fais bien plus que vous plaindre;.... car je perds et ma philosophie et ma fermeté, lorsque je considère vos peines!... Ne croyez pas que j'aie parlé hier au soir trop durement des ***; j'en avais le sujet; d'ailleurs, un bon cœur ne peut en aimer un mauvais... Non, il ne le peut; mais adieu à ce texte désagréable.

Ce matin j'ai fait une visite à mistress James; elle vous aime bien tendrement : elle est alarmée sur ton compte, Éliza;... elle dit que tu lui parais plus mélancolique et plus sombre, à mesure que ton départ approche;.. elle te plaint;... je ne manquerai pas de la voir tous les dimanches, tant que je serai en ville....

Comme cette lettre est peut-être la dernière que je t'écrirai, de bon cœur je te dis adieu!... Puisse le Dieu de bonté veiller sur tes jours, et être ton protecteur, maintenant

que tu es sans défense! et, pour ta consolation journalière, grave bien dans ton cœur cette vérité : « Que quelle que soit la portion « de douleur et de peine qui t'est destinée, « elle sera pleinement compensée dans une « égale mesure de bonheur, par l'être que « tu as si sagement choisi pour ton éternel « ami. »

Adieu, adieu, Éliza! tant que je vivrai, compte sur moi, comme sur le plus ardent et le plus désintéressé de tes amis terrestres.

YORICK.

LETTRE XI.

ÉLIZA A YORICK.

Cher Bramine,

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance... et j'ai vingt-cinq ans; mais les années, lorsqu'elles sont passées, ne paraissent que quelques heures; les momens de peine sont les seuls que nous comptons; leur pesanteur nous accable lentement; ils s'écoulent trop lentement à notre gré, quoique leur marche constante nous dérobe une portion de notre existence; mais que les heures de joie sont rapides!... Tous nos plaisirs ne sont que des songes d'un instant.

Que la rapidité du temps est terrible pour l'esprit qui se nourrit dans l'incertitude et le vice;..... lorsque chaque minute les dépouille de leur existence bien-aimée et les entraîne.

Ils ne savent où... C'est dans le néant, disent-ils; mais ce néant même les épouvante: telle est la situation du sceptique.

Mais l'aile rapide du temps n'alarme point cette ame, qui fait de la vertu ses plus chères délices..... L'homme de bien marche sans crainte vers l'heure qui doit le délivrer de sa prison d'argile et des douleurs de la mortalité..... Le temps lui paraît un ennemi qui s'oppose à son passage vers les régions célestes du bonheur.

Le temps que j'ai vécu n'est rien;... il ne m'appartient plus;... ce n'est qu'un point gravé sur la mémoire.

Ainsi je dois m'occuper de ce qui me reste à vivre; je dois faire jaillir la vertu de chacun de mes égaremens passés... Puisse chaque nouveau soleil levant me voir croître en sagesse, et briller d'une vertu plus mûre, jusqu'à ce que je sois jugée digne de cet état qui est la pureté même!

Je courbe ma tête sous le poids de la douleur avec patience et résignation... Je remercie l'auteur suprême de la nature de ce qu'il m'envoie des avis si utiles.

La vertu vit satisfaite, quoique le ciel soit en courroux: ce courroux annonce un sourire de bonté... Un jour passé dans les larmes présage une année de joie; les malheurs nous sont envoyés pour nous corriger, et non pour nous détruire... Qui sent les pointes d'une heure d'adversité, ne les trouve que des moyens de force pour mieux en surmonter la peine.

Que le ciel bénisse mes amis et mes ennemis, et me donne la paix de l'ame!

ÉLIZA.

Cette lettre n'a jamais eu de réponse, ou la réponse ne s'est point trouvée.

LETTRE XII.

YORICK A ÉLIZA.

Ma chère Éliza,

Je commence ce matin un nouveau journal, vous pourrez le voir; car si je n'ai pas le bonheur de vivre jusqu'à votre retour en Angleterre, je vous le laisserai comme un legs... Mes pages sont mélancoliques... Mais j'en écrirai d'agréables; et si je pouvais t'écrire des lettres, elles seraient agréables aussi; mais bien peu, je doute, pourraient te parvenir: cependant tu recevras de moi quelques lignes à chaque courrier, jusqu'à ce que de ta main tu me fasses un signe pour m'ordonner de ne plus écrire.

Apprends-moi quelle est ta situation, et de quelle sorte de courage le ciel t'a douée?..

Comment vous êtes-vous arrangée pour le passage? Tout va-t-il bien?.. Écrivez, écrivez-moi tout. Comptez de me voir à Déal avec mistress James, si vous y êtes retenue par vent contraire... En effet, Éliza, je volerais vers vous s'il se présentait la moindre occasion de vous rendre service, et même pour votre seul contentement.

Dieu de grâce et de miséricorde, considère les angoisses d'une pauvre enfant..... donne-lui des forces, protége-la dans tous les dangers auxquels sa tendre forme peut être exposée: elle n'a d'autre protecteur que toi sur un élément dangereux; que ton bras la soutienne, que ton esprit la console jusqu'au terme de son voyage!

J'espère, Éliza, que ma prière est entendue; car le firmament paraît me sourire, tandis que mes yeux s'élèvent pour toi vers le ciel... Je quitte à l'instant mistress James, et j'ai parlé de toi pendant trois heures... elle a votre portrait, elle le chérit; mais Mariot et quelques autres bons juges conviennent que le mien vaut mieux, et qu'il porte l'expression d'un plus doux caractère... Mais qu'il est loin encore de l'original!.... Cependant j'avoue que celui de mistress James est un portrait fait pour le monde; et le mien, tout juste ce qu'il doit être pour plaire à un ami ou à un philosophe sensible... Dans le premier, vous paraissez brillante et parée avec tout l'avantage de la soie, des perles et de l'hermine... Dans le mien, simple comme une vestale, ne vous montrant que la bonne fille que la nature vous a faite; ce qui me paraît moins affecté et m'est bien plus agréable que de voir mistress Draper, le visage animé, et toutes ses grâces en jeu, allant à une conquête avec un habit de jour de naissance.

Si je m'en souviens bien, Éliza, vous fîtes des efforts peu communs pour rassembler sur votre visage tous les charmes de votre personne, le jour que vous vous fîtes peindre pour mistress James; vos couleurs étaient brillantes, vos yeux avaient plus d'éclat qu'ils n'en ont ordinairement... je vous priai d'être simple et sans parure, lorsque vous vous feriez peindre pour moi... sachant bien, comme je vous voyais sans prévention, que vous ne pouviez tirer aucun avantage de l'aide du ver à soie, ni du secours du bijoutier....

Laissez-moi vous répéter une vérité que vous m'avez déjà, je crois, entendu dire.... La première fois que je vous vis, je vous regardai comme un objet de compassion, et comme une femme bien ordinaire. L'arrangement de votre parure, quoique de mode, vous allait mal et vous défigurait.... mais rien ne peut vous défigurer davantage, que de vouloir vous faire admirer et paraître jolie.... Non, vous n'êtes pas jolie, Éliza, et votre visage n'est pas fait de manière à plaire à la dixième partie de ceux qui le regardent... mais vous avez quelque chose de plus que la beauté; et je ne crains pas de vous dire que je n'ai jamais vu une figure si intelligente, si bonne, si sensible; et il n'y eut et n'y aura jamais dans votre compagnie, pendant trois heures, un homme tendre et *sentimental*, qui ne soit ou ne devienne votre admirateur ou votre ami; bien entendu que vous ne preniez aucun caractère étranger au vôtre, et que vous paraissiez la créature simple et sans art, que la nature veut que vous soyez. Vous avez dans vos yeux et dans votre voix quelque chose de plus touchant, de plus persuasif qu'aucune autre femme que j'aie vue, ou dont j'aie entendu parler.... mais ce degré de perfection inexprimable et ravissant ne peut toucher que les hommes de la plus délicate sensibilité.

Si votre mari était en Angleterre, et si l'argent pouvait m'acheter cette grâce, je lui donnerais de bon cœur cinq cents livres, pour vous laisser assise auprès de moi deux heures par jour, tandis que j'écrirais mon *Voyage Sentimental*; je suis sûr que l'ouvrage en serait meilleur, et que je serais remboursé plus de sept fois de ma somme...

Je ne donnerais pas neuf sous de votre portrait, tel que les Newhams l'ont fait exécuter... c'est la ressemblance d'une franche coquette; vos yeux, et votre visage du plus parfait ovale que j'aie jamais vu, qui par leur perfection doivent frapper l'homme le plus indifférent, parce qu'ils sont vraiment plus beaux que tous ceux que j'ai vus dans mes voyages, sont entièrement défigurés, les premiers par leurs regards affectés, et le visage

par son étrange physionomie et l'attitude de la tête; ce qui est une preuve du peu de goût de l'artiste ou de votre ami.

Les ***, qui justifient le caractère que je leur ai donné une fois, d'être aussi tenaces que la poix ou la glu, ont envoyé une carte à mistress***, pour lui apprendre qu'ils iraient chez elle vendredi... Elle leur a fait dire qu'elle était engagée... Second message pour l'inviter à se trouver le soir à Ranelagh. Elle a fait répondre qu'elle ne pouvait pas s'y rendre..... elle pense que si elle leur laisse prendre le moindre pied chez elle, elle ne pourra jamais se défaire de leur connaissance, et elle a résolu de rompre avec eux tout à la fois. Elle les connaît; elle sait bien qu'ils ne sont ni ses amis ni les vôtres, et que le premier usage qu'ils feraient de leur entrée chez elle serait de vous sacrifier, s'ils le pouvaient, une seconde fois.

Ne permets pas, chère Éliza, qu'elle soit plus ardente pour tes propres intérêts que tu ne l'es pour toi-même. Elle me charge de vous réitérer la prière que je vous ai faite de ne pas leur écrire. Vous lui causeriez, et à votre Bramine, une peine inexprimable : sois assurée qu'elle a un juste sujet de l'exiger; j'ai mes raisons aussi : la première est que je serais on ne peut pas plus fâché si Éliza manquait de cette force d'ame qu'Yorick a tâché de lui inspirer.

J'avais promis de ne plus prononcer leur nom désagréable; et si je n'en avais reçu l'ordre exprès de la part d'une tendre femme qui vous est attachée, et qui vous aime, je n'aurais pas manqué à ma parole. Je t'écrirai demain encore, à toi, la meilleure et la plus aimable des femmes. Je te souhaite une nuit paisible : mon esprit ne te quittera point pendant ton sommeil. Adieu !

LETTRE XIII.

ÉLIZA A YORICK.

Laissez-moi voir votre journal... envoyez-le-moi avant que je quitte l'Angleterre... et loin ! bien loin soit le temps où vous pourriez me le laisser comme un legs !... Je serai heureuse en lisant vos douloureuses pages : elles humanisent le cœur.

Je sens comme vous avez senti, lorsque je lis ce que vous écrivez..... et c'est sentir avec la sensibilité la plus délicate.

La sympathie de sentiment nous donne les plus grands plaisirs....... De telles douleurs sont des douleurs désirables. Lorsque votre plume fera monter les larmes dans mes yeux, et les forcera de couler; lorsqu'elle fera mon cœur sangloter, je dirai : Ici mon Bramine a pleuré... Lorsqu'il écrivit ce passage, son cœur était ému....... Que je puisse saisir la douce contagion de chaque mot émané du cœur, et mouiller de nouveau la feuille déjà humide !

Ensuite j'aurai pour moi les épanchemens agréables de ton imagination...... je me réjouirai dans les brillantes saillies de ton esprit ; ton humeur inimitable calmera le trouble pathétique de mon cœur... l'épaisse larme ne tremblera plus longtemps dans mon œil... la tendre angoisse ne pèsera plus sur mon ame..... Yorick dissipera les douleurs que le Bramine aura causées.

Cette lecture délicieuse répandra la plus douce influence sur les heures ennuyeuses de mon passage... et par le secours de mon Yorick, j'imaginerai que l'Inde est la moitié moins éloignée de l'Angleterre qu'elle ne l'est réellement.

Vous me promettez quelque chose d'obligeant et de tendre à chaque poste... Eh bien ! soyez sûr que jamais ma main ne fera un signe pour rendre le messager muet.

Je suis beaucoup, beaucoup mieux...... et, Dieu merci ! je sens en moi un courage qui me rend digne d'être votre disciple et votre amie.

Mon logement est supportable..,.... je ne saurais m'en plaindre.

Vous pourrez donc venir à Déal avec les James, si je suis retenue par les vents contraires.

Chaque jour, depuis votre lettre, j'ai prié le ciel d'intéresser en ma faveur les élémens, afin que je puisse jouir encore une fois de la vue de mes amis.

Ainsi, tandis que le capitaine, les mate-

lots et les autres passagers sollicitent un vent favorable, je m'oppose secrètement à leur prière, et j'importune le ciel pour qu'il retienne notre vaisseau dans le port.

Je ne donnerai point mon opinion sur mes différens portraits, dans les diverses attitudes demandées par mes amis...... Je me fis peindre pour les obliger....... et je respecte leurs divers jugemens.

Mais ils peuvent être assurés que tel que soit le portrait, l'original leur est dévoué.

Lorsque je songe à l'amitié distinguée que vous avez pour moi, et que je réfléchis sur cette pureté d'ame avec laquelle vous embrassez mes intérêts les plus simples, je ne puis que me glorifier dans le compliment que je reçois de vous.... « Vous n'êtes point jolie, Éliza... » Que je suis heureuse de devoir votre affection au pur sentiment, et non à la beauté qui passe et se flétrit!

Ce compliment est le plus flatteur que j'aie jamais reçu, et que je désire de recevoir... il n'est pas composé de ces lieux communs dont on se sert dans le monde, ni adressé à quelques traits plus ou moins jolis d'un visage.... C'est un éloge général, fait pour la personne entière... fait pour le cœur.

Cependant je ne dois pas avoir la vanité de le croire vrai dans toute son étendue..... Vous me peignez avec la prévention d'un ami, et quelque partialité pour mes défauts.

Je veux néanmoins relire souvent un portrait, quelque flatté qu'il soit, que votre main a tracé...... Persuadée que c'est ainsi que vous voulez que je sois, je ferai tous mes efforts pour atteindre à cette beauté de coloris, et à cette perfection, autant que mes facultés pourront me le permettre.

Vous me parlez de mon mari; ce nom m'est cher, et j'ai senti tout mon sang refluer vers mon cœur.... Toutes mes pensées ont été tournées vers l'Inde..... J'ai soupiré sur la distance, et je voudrais effacer tout ce que j'ai dit dans la première partie de ma lettre.

Mais pourquoi l'effacerais-je?... Oserais-je toucher à un seul mot, à l'expression du moindre sentiment? L'amour et l'amitié ne sont-ils pas également sacrés?... Apprends, Éliza, à les conserver dans toute leur pureté. Rends-toi digne d'un tel mari........ d'un tel ami.

Oui, mon Yorick, mon mari t'accorderait ma compagnie, si elle pouvait servir au progrès de ton ouvrage....... il ne voudrait pas priver les hommes de l'avancement et du plaisir que tu peux leur procurer.

Ne me parlez plus des ***; je cède à votre zèle...... Que ne voudrais-je pas accorder à votre amitié?...... Mais quittons ce sujet ingrat: je ne veux plus m'en occuper ni leur écrire.

J'attends avec impatience la lettre qui m'est promise pour demain.

Adieu! le meilleur des hommes, l'ami le plus sincère... Que le ciel veille sur tes loisirs, tes heures de retraite et de travail! Adieu!

A huit heures du matin.

LETTRE XIV.

ÉLIZA A YORICK.

Mon Bramine,

J'ai reçu le paquet... Vous avez pris beaucoup de peine... et mon cœur est pénétré de reconnaissance.

Le vaisseau dans lequel je dois faire mon trajet est fort propre; ma cabine est petite, mais commode..... On doit la peindre en blanc... ainsi il me faut débarquer et chercher à terre un logement.

A chaque courrier, j'attends de mon Bramine quelques lignes de tendresse et d'amitié.

Puisse le ciel veiller sur votre santé, pour le bien de l'espèce humaine, et le bonheur d'Éliza! Adieu!

LETTRE XV.

ÉLIZA A YORICK.

Obligeant Yorick,

C'est un grand bonheur pour moi que miss Light s'embarque dans notre navire..... je

n'ai rien vu de plus aimable et de plus doux que cette jeune dame... et sa compagnie me devient tous les jours plus chère.

Nous avons aussi un militaire au service de la compagnie..... Il vint hier, sans cérémonie et sans être invité, prendre le thé avec nous... Je crus ne devoir montrer aucun ressentiment..... mais je le raillai un peu sur sa hardiesse, en lui disant que c'était sans doute une des qualités les plus utiles à un soldat.

Il s'est excusé sur son impolitesse, sans cependant en faire l'aveu de bonne grâce.

Il me paraît épris de miss Light, et je ne doute point qu'avant quinze jours de trajet, il ne soit très-amoureux d'elle.

Les autres passagers sont tous gens aimables, et les officiers se conduisent avec beaucoup de décence et de politesse.

Mon Yorick... mon cher ami, partagez mes pensées avec celui à qui je suis liée par le devoir... Ne m'oubliez pas dans vos prières... Occupez-vous d'Éliza pendant la veille, et laissez-moi, comme une ombre chère, enchanter votre imagination pendant votre sommeil. Je suis tout à vous. Adieu! adieu!

Éliza.

P. S. Comme mon séjour ici ne sera pas long, saisissez toutes les occasions de m'écrire.... Adieu!

LETTRE XVI.

YORICK A ÉLIZA.

Vous ne pouviez pas, Éliza, vous conduire autrement à l'égard du jeune officier. Il était contre toute politesse, je dis même contre l'humanité, de lui fermer votre porte. Il est donc susceptible, Éliza, d'une tendre impression, et, avant qu'il soit quinze jours, tu crois qu'il sera éperdument amoureux de miss Light!..... Oh! je crois, moi, et il est mille fois plus probable, que c'est de toi qu'il est amoureux, parce que tu es mille fois plus aimable... Cinq mois avec Éliza, et dans le même lieu, et un jeune officier!... tout sert mon opinion...

Le soleil, s'il pouvait s'en défendre, ne voudrait point éclairer les murs d'une prison; mais ses rayons sont si purs, Éliza, si célestes, que je n'ai jamais entendu dire qu'ils fussent souillés pour cela. Il en sera de même des tiens, mon enfant chéri, dans cette situation et dans toutes celles où tu seras exposée, jusqu'à ce que tu sois fixée pour ta vie... mais ta discrétion, ta prudence, la voix de l'honneur, l'ame d'Yorick et ton ame te donneront les plus sages conseils.

On arrange donc tout pour le départ!.... mais ne peut-on pas nettoyer et laver votre cabine sans la peindre? La peinture est trop dangereuse pour vos nerfs; elle vous tiendra trop longtemps hors de votre appartement, où j'espère que vous passerez plusieurs momens heureux.

Je crains que les meilleurs de vos contre-maîtres ne le soient que par comparaison avec le reste des matelots.... Il en fut ainsi des..... vous savez de qui je veux parler, parce que votre prudence fut en défaut lorsque... mais je ne veux pas vous mortifier. S'ils se conduisent décemment, et s'ils sont réservés, c'est assez, et autant que vous pouvez en attendre... Tu manqueras de secours et de bons avis, et il est nécessaire que tu les aies... Garde-toi seulement des intimités; les bons cœurs sont ouverts, ils sont faciles à surprendre... Que le ciel te donne du courage dans toutes les terribles épreuves auxquelles il te met!...

Tu es le meilleur de ses ouvrages... Adieu! aime-moi, je t'en prie, et ne m'oublie jamais. Je suis, mon Éliza, et je serai pour la vie, dans le sens le plus étendu de ce mot,

Ton ami, Yorick.

P. S. Vous aurez peut-être l'occasion de m'écrire du Cap-Verd, par quelque vaisseau hollandais ou français..... De manière ou d'autre votre lettre me parviendra sans doute.

LETTRE XVII.

YORICK A ÉLIZA.

Ma chère Éliza,

Oh! je suis bien inquiet sur votre cabine... La couleur fraîche ne peut que faire du mal à vos nerfs; rien n'est si nuisible en général que le blanc de plomb..... Prenez soin de votre santé, mon enfant, et de longtemps ne dormez pas dans cette chambre; il y en aurait assez pour que vous fussiez attaquée d'épilepsie.

J'espère que vous avez quitté le vaisseau, et que mes lettres vous rencontreront sur la route de Déal, courant la poste.... Lorsque vous les aurez toutes reçues, ma chère Éliza, mettez-les en ordre... Les huit ou neuf premières ont leur numéro; mais les autres n'en ont point. Tu pourras les arranger en suivant l'heure ou le jour. Je n'ai presque jamais manqué de les dater. Lorsqu'elles seront rassemblées dans une suite chronologique, il faut les coudre et les mettre sous une enveloppe. Je me flatte qu'elles seront ton refuge, et que tu daigneras les lire et les consulter, lorsque tu seras fatiguée des vains propos de vos passagers... Alors tu te retireras dans ta cabine pour converser une heure avec elles et avec moi.

Je n'ai pas eu le cœur ni la force de les animer d'un simple trait d'esprit ou d'enjouement; mais elles renferment quelque chose de mieux, et, ce que vous sentirez aussi bien que moi, de plus convenable à votre situation:.... beaucoup d'avis et quelques vérités utiles... Je me flatte que vous y apercevrez aussi les touches simples et naturelles d'un cœur honnête, bien plus expressives que des phrases artistement arrangées... Ces lettres, telles qu'elles sont, te donneront une plus grande confiance en Yorick, que n'aurait pu le faire l'éloquence la plus recherchée..... Repose-toi donc entièrement, Éliza, sur elles et sur moi.

Que la pauvreté, la douleur et la honte soient mon partage, si je te donne jamais lieu, Éliza, de te repentir d'avoir fait ma connaissance!...

D'après cette protestation, que je fais en présence d'un Dieu juste, je le prie de m'être aussi bon dans ses grâces, que j'ai été pour toi honnête et délicat.... Je ne voudrais pas te tromper, Éliza; je ne voudrais pas te tenir dans l'opinion du dernier des hommes, pour la plus riche couronne du plus fier des monarques.

Souvenez-vous que tant que j'aurai la plus chétive existence, que tant que je respirerai, tout ce qui est à moi, vous pouvez le regarder comme à vous... Je serais cependant fâché, pour ne point blesser votre délicatesse, que mon amitié eût besoin d'un pareil témoignage...L'argent et ceux qui le comptent ont le même but dans mon opinion, celui de dominer.

J'espère que tu répondras à cette lettre; mais si tu en es empêchée par les élémens qui t'entraînent loin de moi, j'en écrirai une pour toi; je la ferai telle que tu l'aurais écrite, et je la regarderai comme venue de mon Éliza.

Que l'honneur, le bonheur, la santé et les consolations de toute espèce fassent voile avec toi!... O la plus digne des femmes! je vivrai pour toi et ma Lydia...Deviens riche pour les chers enfans de mon adoption. Acquiers de la prudence, de la réputation, et du bonheur, s'il peut s'acquérir, pour le partager avec eux, et eux avec toi,... pour le partager avec ma Lydia, pour la consolation de mon vieil âge...

Une fois pour toujours, adieu!.. Conserve ta santé, poursuis constamment le but que nous nous sommes proposé, la vertu et l'amour,... et ne te laisse point dépouiller de ces facultés que le ciel t'a données pour ton bien-être.

Que puis-je ajouter de plus dans l'agitation d'esprit où je me trouve?... et déjà cinq minutes se sont écoulées depuis le dernier coup de cloche de l'homme de la poste... Que puis-je ajouter de plus?... que de te recommander au ciel, et de me recommander au ciel avec toi dans la même prière,... dans la plus fervente des prières,... afin que nous puissions être

heureux, et nous rencontrer encore, sinon dans cette vie, au moins dans l'autre...

Adieu!.... je suis à toi, Éliza, à toi pour jamais : compte sur l'amitié tendre et durable

D'YORICK.

LETTRE XVIII.

ÉLIZA A YORICK.

Mon Yorick,

J'espère que vos craintes sur ma santé et la couleur fraîche de ma cabine sont maintenant dissipées... Mais, puisque telle est la volonté d'Yorick,... je promets de prendre soin de ma santé, un soin particulier, et pour l'amour de lui.

J'ai reçu vos lettres avec une satisfaction de cœur peu commune... Je les ai reçues, et arrangées dans l'ordre que vous m'avez prescrit... cet ordre n'était pas difficile à trouver, les dates m'ont servi dès que les numéros ont manqué.

Je les ai mises sous un couvert... Je les porterai sur mon cœur;... elles seront, en effet, pour moi, un tendre asile... Mes tendres et silencieux amis,... je les lirai avec attendrissement,... je les consulterai, je leur obéirai... Je les ai déjà amoncelées comme un trésor dans ma mémoire, et j'en éprouve les effets bienfaisans.

Ont-elles besoin d'autre ame que celle du sentiment et de la vérité? Ton cœur honnête et sensible s'y montre à chaque ligne, et les rend vivantes de sensibilité... La mienne renaît à chaque phrase, et sympathise avec ton ame... Je me joins avec une égale sincérité à ta protestation, et j'implore du ciel la même colère, si ma candeur n'a pas été égale à la tienne.

Si je suis entraînée par les élémens qui me dérobent à mes amis, vous écrirez une lettre pour moi, et vous la regarderez comme venue de moi.

Écris, mon Yorick;... écris lorsque j'aurai quitté ce rivage!... lorsque je lutterai contre les vagues incertaines de ce fier élément;... lorsque j'aurai perdu de vue les côtes blanchâtres de la terre qui te porte, terre heureuse par ta naissance,... écris une lettre pour ton Éliza..... Que ton imagination s'exerce dans sa plus grande étendue... Imagine tout ce qui est tendre et obligeant, honnête et délicat,... l'affection la plus vive et la plus tendre, et ne crois pas que les pouvoirs de ton ame puissent surpasser dans leur expression les sentimens qui sont dans mon cœur.

Vous priez le ciel qu'il nous rende heureux, et nous fasse rencontrer encore dans ce monde ou dans l'autre.

Je donne plus d'étendue à votre prière... Puissions-nous nous revoir encore sur cette terre, et après dans le séjour céleste!

ÉLIZA.

LETTRE XIX.

YORICK A ÉLIZA.

Ah! plût à Dieu qu'il vous fût possible, mon Éliza, de différer d'une année votre voyage dans les Indes!... car je suis assuré dans mon cœur que ton mari n'a jamais pu fixer un temps si précis pour ton départ.

Je crains que M. B*** n'ait un peu exagéré... je n'aime plus cet homme; son aspect me tue... Si quelque mal allait t'arriver, de quoi n'aurait-il pas à répondre? J'ignore quel est au monde l'être qui méritât plus de pitié, ou que je pourrais haïr davantage... Il serait un monstre à mes yeux.... Oh! plus qu'un monstre... Mais, Éliza, compte sur moi; que l'idée de tes enfans ne soit pas un souci de plus pour toi.. Je serai le père de tes enfans.

Mais, Éliza, si tu es si malade encore.... songe à ne retourner dans l'Inde que dans un an... Écrivez à votre mari.... exposez-lui la vérité de votre situation... S'il est l'homme généreux et tendre que vous m'avez annoncé en lui,... je crois qu'il sera le premier à louer votre conduite. On m'a dit que toute sa répugnance pour vous laisser vivre en Angleterre, ne provient que de l'idée qu'il a mal-

heureusement conçue que vous pourriez faire des dettes à son insu, qu'il serait obligé de payer... Quelle crainte!... Est-il possible qu'une créature aussi céleste que vous l'êtes, soit sacrifiée à quelques cents livres de plus ou de moins?... Misérables considérations!... O mon Éliza! si je le pouvais décemment, je voudrais le dédommager jusqu'au moindre sou de toute la dépense que tu as pu lui causer!....... Avec joie, je lui céderais les moyens que j'ai de subsister... J'engagerais mes bénéfices, et ne me réserverais que les trésors dont le ciel a fourni ma tête pour ma subsistance future.

Vous devez beaucoup, je l'avoue, à votre mari... Vous devez quelque chose aux apparences et à l'opinion des hommes; mais, Éliza, croyez-moi, vous devez bien autant à vous-même... Quittez Déal et la mer, si vous continuez d'être malade; je serai gratuitement votre médecin... Vous ne seriez pas la première de votre sexe que j'aurais traitée avec succès...

Je ferai venir ma femme et ma fille; elles pourront vous conduire, et chercher avec vous la santé à Montpellier, aux eaux de Barrège, à Spa, partout où vous voudrez... Elles suivront tes directions, Éliza, et tu pourras faire des parties de plaisir dans tel coin du monde où ta fantaisie voudra te mener... Nous irons pêcher ensemble sur les bords de l'Arno; nous nous égarerons dans les rians et fleuris labyrinthes de ses vallées; et alors tu pourras, comme je l'ai déjà entendu une ou deux fois, de ta voix douce et flexible, nous chanter: *Je suis perdue, je suis perdue*..., mais nous te retrouverons, mon Éliza.

Vous rappelez-vous l'ordonnance de votre médecin?... Je m'en souviens bien, elle était telle que la mienne... « Faites un exercice « modéré; allez respirer l'air pur du midi « de la France, ou celui encore plus doux « du pays de Naples... Associez-vous pour la « route quelques amis honnêtes et tendres... » Homme sensible! il pénétrait dans vos pensées;... il savait combien la médecine serait trompeuse et vaine pour une femme dont le mal n'a pris sa source que dans les afflictions de l'ame. Je crains bien, chère Éliza, que vous ne deviez avoir confiance qu'au temps seul: puisse-t-il vous donner la santé, à vous qui méritez les faveurs de la charmante déesse, par vos vœux enthousiastes envers elle!

Je vous révère, Éliza, pour avoir gardé dans le secret certaines choses qui, dévoilées, auraient fait votre éloge..... Il y a une certaine dignité dans la vénérable affliction qui refuse d'appeler à elle la consolation et la pitié...... Vous avez très-bien soutenu ce caractère, et je commence à croire, amie aimable et philosophe, que vous avez autant de vertus que la veuve de mon oncle Tobie. Mon intention n'est pas d'insinuer par-là que mon opinion n'est pas mieux fondée que la sienne le fut sur celles de madame Wadman; et je ne crois pas possible à un *Trim* de me convaincre qu'elle est également en défaut; je suis sûr que tant qu'il me restera une ombre de raison, cela ne sera pas.

En parlant de veuves,... je vous en prie, Éliza, si vous l'êtes jamais, ne songez pas à vous donner à quelque riche Nabab,... parce que j'ai dessein de vous épouser. Ma femme ne peut vivre longtemps; elle a déjà parcouru en vain toutes les provinces de France, et je ne connais pas de femme que j'aimasse mieux que vous pour la remplacer..... Il est vrai que ma constitution me rend vieux de plus de quatre-vingt-quinze ans, et vous n'en avez que vingt-cinq....... La différence est grande; mais je tâcherai de compenser le défaut de jeunesse par l'esprit et la bonne humeur...... Swift n'aima jamais sa Stella, Scarron sa Maintenon, ou Waller sa Sacharissa, comme je voudrais t'aimer et te chanter, ô femme de mon choix! Tous ces noms, quelque fameux qu'ils soient, disparaîtraient devant le tien, Éliza...... Mandez-moi que vous approuvez ma proposition, et que, semblable à cette maîtresse dont parle *le Spectateur*, vous aimeriez mieux chausser la pantoufle d'un vieux homme, que de vous unir au gai et jeune voluptueux..... Adieu! ma Simplicia.

Je suis tout à vous,

Tristram.

LETTRE XX.

ÉLIZA A YORICK.

Mon tendre Tristram,

Je voudrais faire pour vous tout ce qui dépendrait de moi, tout ce qui serait renfermé dans les bornes de mon devoir... mais il m'est impossible de différer mon voyage... Les ordres que j'ai reçus sont irrévocables, et je dois me soumettre.

M. B...... n'exagère rien; je me trouve beaucoup mieux; et mes enfans, je l'espère, ne seront pas orphelins; mais je vous remercie de votre générosité... Je suis sensible autant qu'on peut l'être à l'élan de votre ame en leur faveur.

L'on vous a trompé sur le caractère de mon mari... il n'est pas si parcimonieux que vous l'imaginez; et, s'il ne s'agissait que de la dépense, je pourrais respirer longtemps encore l'air de l'Europe...... Des considérations plus tendres le forcent de presser mon retour dans l'Inde... Soyez sûr que je ne suis pas sacrifiée à des vues d'intérêt.

Vous avouez que je dois beaucoup à mon mari... je ne suis que les suggestions de mon devoir pour acquitter cette dette... la dette la plus sacrée que je connaisse, et contractée de la manière la plus solennelle.

J'avoue que quelque égard que l'on doive à l'opinion publique....... les apparences et cette opinion respectable me retiendraient bien peu, si les circonstances me permettaient de quitter Déal pour aller rendre ce que je dois à l'amitié.

Vous serez toujours mon médecin, mais non pour la santé du corps. Abandonnez ce soin a ceux qui en font leur occupation...... Laissez-leur faire leurs observations et leurs prétendues recherches pour s'engraisser des angoisses et des tourmens d'un pauvre malade... Que mon Yorick prenne pour lui la noble tâche de prescrire des ordonnances pour mon esprit, et de guérir les maux de l'ame... C'est un emploi dans lequel on ne peut l'égaler, et auquel le ciel semble l'avoir particulièrement destiné, en lui donnant la faculté d'amollir et de fondre la dureté et l'insensibilité du monde corrompu.

Que ta fille et ta femme soient mieux occupées qu'à promener les douleurs de ton Indienne!...... Puissent-elles partager longtemps ton bonheur domestique! Si elles sentent comme je sens, elles regardent sans doute comme chose facile et agréable tout ce qui peut te consoler et te plaire.

Je ne puis plus être de l'avis des médecins, quant au changement d'air et de lieu... Je l'ai essayé sans succès d'un bout du globe à l'autre bout..... Si leur remède était bon, l'air de l'Angleterre et ta conversation auraient eu plus d'effet que l'air de France ou de Naples; mais il m'est impossible d'habiter ces lieux-ci plus longtemps.

Les peines de l'ame, produites par une trop grande sensibilité, et une bien faible constitution... voilà, je crois, un ensemble auquel les observations des plus habiles médecins tenteraient en vain de remédier.

Si je dois exciter la compassion de quelqu'un, que ce soit la tienne... cependant je ne voudrais pas que tu pusses jamais sentir de la pitié pour rien.

Ton cœur est si bon, si tendre, que si tu avais sujet de plaindre quelqu'un, je suis sûre que ton ame serait bien plus affectée que celle de l'objet de ta sensibilité...... Je voudrais qu'il n'y eût que les cœurs de pierre qui pussent avoir de la pitié, et ils en sont incapables.

Votre gaîté ne vous abandonne point..... Vous me demandez, si jamais je deviens veuve (le ciel éloigne cet instant!), si je donnerai ma main à quelque riche Nabab.

Je crois que je ne donnerai plus jamais ma main....... parce que je crains que mon cœur ne puisse aller avec elle... mais quant aux Nababs, je les méprise tous.

Ces ames, qui se sont baignées dans le sang pour acquérir d'immenses richesses ou du pouvoir, ont-elles quelque rapport avec l'ame d'Éliza? La sensible Indienne d'Yorick peut-elle supporter l'idée d'aucune espèce d'union avec les meurtriers de ses frères?..... Non.... que plutôt la honte et ta misère soient mon partage.

Je méprise les richesses, comme la source

commune et funeste du luxe et de l'orgueil... L'or n'est utile et bon que dans les mains de la vertu, lorsqu'elle les étend pour soulager les malheureux...... ou lorsque l'humanité, d'un œil tendre et inquiet, cherche la cabane du pauvre, pour y verser son superflu, pour ordonner à la larme qui tremble dans l'œil de la douleur, de se changer en expression de joie, et de couler le long d'une joue qui commence à sourire de reconnaissance.

Oui, mon Bramine, si j'étais veuve..... et si tu étais libre, je crois que je te donnerais ma main de préférence à aucun homme vivant... Je m'unirais à ton ame... Je m'unirais à mon ami, à mon bon génie.

Eh! qu'importe la différence des années? l'ame qui marche vers l'immortalité est toujours jeune; et ton ame, j'en suis sûre, a plus de vigueur que celle du commun des hommes.

Un grand poète a dit: *

« On ne peut assigner de cause certaine « à l'amour : ce rapport n'existe pas sur le « visage, mais dans l'ame des amans. »

Rapsodie à part... J'espère que mistress St..... ne survivra pas à ce beau projet d'union... Vous dites qu'elle n'a plus rien à espérer des provinces de France....... Tant mieux... Elle obtiendra la santé de son air natal à bien meilleur marché.

Cependant ton âge ne serait point un obstacle à notre union, et le soin de délier ta pantoufle me serait plus agréable que les attentions que pourrait avoir pour moi un jeune homme ardent et volage; mais je ne veux point que mistress St..... puisse voir tout ceci pour l'amour de ta paix domestique.

Je quitte la plaisanterie... et je suis bien sincèrement, bien sérieusement, avec la plus grande pureté d'affection, ton immuable

Éliza.

P. S. Mon cœur battra d'impatience pour une réponse..... Soyez prompt à calmer ses battemens.

* Dryden.

LETTRE XXI.

YORICK A ÉLIZA.

Ma chère Éliza,

J'ai été sur le seuil des portes de la mort... Je n'étais pas bien la dernière fois que je vous écrivis, et je craignais ce qui m'est arrivé en effet; car dix minutes après que j'eus envoyé ma lettre, cette pauvre et maigre figure d'Yorick fut prête à quitter le monde. Il se rompit un vaisseau dans ma poitrine, et le sang n'a pu être arrêté que ce matin vers les quatre heures; tes beaux mouchoirs des Indes en sont tout remplis... Il venait, je crois, de mon cœur..... Je me suis endormi de faiblesse... A six heures je me suis éveillé, ma chemise était trempée de larmes. Je songeais que j'étais indolemment assis sur un sopha, que tu étais entrée dans ma chambre avec un suaire dans ta main, et que tu m'as dit :...... « Ton esprit a volé vers moi « dans les dunes pour me donner des nou- « velles de ton sort; je viens te rendre le « dernier devoir que tu pouvais attendre de « mon affection filiale, recevoir ta bénédic- « tion et le dernier souffle de ta vie... » Après cela tu m'as enveloppé du suaire; tu étais à mes pieds prosternée; tu me suppliais de te bénir. Je me réveille; dans quelle situation, bon Dieu! mais tu compteras mes larmes; tu les mettras toutes dans un vase.... Chère Éliza, je te vois, tu es pour toujours présente à mon imagination, embrassant mes faibles genoux, élevant sur moi tes beaux yeux, pour m'exhorter à la patience et me consoler; toutes les fois que je parle à Lydia, les mots d'Esaü, tels que tu les as prononcés, résonnent sans cesse à mon oreille...... « Bénissez-moi donc aussi, mon père...... » Que la bénédiction céleste soit ton éternel partage, ô précieuse fille de mon cœur.

Mon sang est parfaitement arrêté, et je sens renaître en moi la vigueur, principe de la vie. Ainsi, mon Éliza, ne sois point alarmée... Je suis bien, fort bien... J'ai déjeuné avec appétit, et je t'écris avec un plaisir qui

naît du prophétique pressentiment que tout finira à la satisfaction de nos cœurs.

Jouis d'une consolation durable dans cette pensée que tu as si délicatement exprimée, que le meilleur des êtres ne peut combiner une telle suite d'événemens, purement dans l'intention de rendre misérable pour la vie sa créature affligée ! L'observation est juste, bonne et bien appliquée.... Je souhaite que ma mémoire en justifie l'expression.

Éliza, qui vous apprit à écrire d'une manière si touchante ?.... Vous en avez fait un art dans sa perfection... Lorsque je manquerai d'argent, et que la mauvaise santé ne permettra plus à mon génie de s'exercer, je pourrai faire imprimer vos lettres, comme *les essais d'une infortunée Indienne*.... Le style en est neuf, et seul il serait une forte recommandation pour leur débit ; mais leur tournure agréable et facile, les pensées délicates qu'elles renferment, la douce mélancolie qu'elles produisent, ne peuvent être égalées, je crois, dans cette section du globe, ni même, j'ose dire, par aucune femme de vos compatriotes...

J'ai montré votre lettre à mistress B.... et à plus de la moitié de nos littérateurs........ Vous ne devez point m'en vouloir pour cela, parce que je n'ai voulu que vous faire honneur en cela....... Vous ne sauriez imaginer combien vos productions épistolaires vous ont fait d'admirateurs qui n'avaient pas encore fait attention à votre mérite extérieur. Je suis toujours surpris quand je songe comment tu as pu acquérir tant de grâces, tant de bonté et de perfection..... Si attachée, si tendre, si bien élevée !........ Oh ! la nature s'est occupée de toi avec un soin particulier ; car tu es, et ce n'est pas seulement à mes yeux, et le meilleur et le plus beau de ses ouvrages.

Voici donc la dernière lettre que tu dois recevoir de moi ; j'apprends par les papiers publics que le comte de Chatham est entré dans les dunes, et je crois que le vent est favorable... Si cela est, femme céleste, reçois mon dernier adieu....... Chéris ma mémoire... Tu sais combien je t'estime, et avec quelle affection je t'aime, de quel prix tu m'es. Adieu.... et, avec mon adieu, laisse-moi te donner encore une règle de conduite, que tu as entendue sortir de mes lèvres sous plus de mille formes ; mais je la renferme dans ce seul mot :

RESPECTE-TOI !

Adieu encore une fois, Éliza ! Qu'aucune peine de cœur ne vienne placer une ride sur ton visage, jusqu'à ce que je puisse te revoir ; que l'incertitude ne trouble jamais la sérénité de ton ame, ou ne réveille une pénible pensée au sujet de tes enfans.... car ils sont ceux d'Yorick.... et Yorick est ton ami pour toujours. Adieu ! adieu ! adieu !

P. S. Rappelle-toi que l'espérance abrége et adoucit toutes les peines....... Ainsi, tous les matins, à ton lever, chante, je t'en prie, chante avec la ferveur dont tu chanterais une hymne, mon ode à l'Espérance, et tu t'asseyeras à la table de ton déjeuner avec moins de tristesse.

Que le bonheur, le repos et *Hygée* te suivent dans ton voyage ! puisses-tu revenir bientôt avec la paix et l'abondance, pour éclairer les ténèbres dans lesquelles je vais passer mes jours ! je suis le dernier à déplorer ta perte : que je sois le premier à te féliciter sur ton retour !

Porte-toi bien !.

LETTRE XXII ET DERNIÈRE.

ÉLIZA A YORICK.

Mon Bramine,

Cette lettre est la dernière que tu recevras de moi, tandis que je vois encore la côte d'Angleterre..... île de bienfaisance et de liberté, île (je le dis pour sa gloire) qui donna le jour à mon Yorick.

Comme je fus alarmée au premier mot de votre lettre !.:...... Votre mal m'a inspiré le plus vif attendrissement.

Un vaisseau rompu dans son sein....... O terreur !... mon sang a bouillonné dans mes veines, et s'est fixé près de mon cœur, lorsque j'en ai su la nouvelle.

Oh! les mouchoirs que tu tiens de moi, que n'avaient-ils la vertu souveraine de dissiper ton mal!..... J'ai été heureuse, lorsque j'ai su que vous aviez dormi... Mais ce songe!... Ciel! ne permets pas qu'il soit prophétique! Préserve-moi du devoir pénible d'assister à la dissolution.

Tes larmes, je les conserverai dans un cristal..... Je pleurerai pour toi, et ces larmes seront les tiennes, parce qu'elles seront versées pour toi.

Votre imagination a pénétré dans mes pensées, dans mes sensations... elle m'a vue telle que je serais, si j'étais près de vous... J'embrasserais vos genoux, je les presserais, et mes regards chercheraient à vous consoler... car je ne pourrais que vous regarder: il me serait impossible de parler.

Je me joins à toi pour bénir l'enfant de ton adoption... notre Lydia.

Qu'il soit loué à jamais, l'être bienfaisant qui a guéri ta maladie et arrêté ton sang... celui qui ranima dans ton sein les sources de la vie.

Oui, je l'espère, tout se terminera à la satisfaction de nos deux ames.... Je ne veux point, non, je ne puis douter de la bonté, de la sagesse de celui qui te donna l'être.

Et vous me demandez qui m'apprit l'art d'écrire.... Ce fut mon Yorick..... Si Éliza a quelque mérite........ si son style a quelque charme... si ses lignes coulent avec une liberté facile... l'éloge vous en est dû, il vous appartient tout entier.

J'ai pris toute la peine possible pour vous dérober vos pensées.... votre manière.... le choix et la délicatesse de vos expressions.... je prenais une plume, et je voulais toujours être Yorick.

Je dois cependant vous gronder..... Je le dois, mon Yorick, pour avoir montré mes lettres... Vous êtes blâmable d'exposer ainsi au grand jour les faiblesses d'Éliza.

Elle développe son cœur pour toi; elle le laisse ouvert à tes yeux; mais elle ne voudrait point qu'il fût ainsi montré sans voile, dans la plénitude de sa franchise... Sans apprêt, elle laisse aller sa plume, et tout le monde, mon Yorick, n'est pas si bien intentionné.

Vous me dites qu'ils m'admirent... fausse flatterie..... Leurs éloges sont trompeurs.... C'est à vous qu'ils s'adressent....... Ils vous trouvent aveugle sur mes défauts.... Ils ont découvert votre prévention extrême pour tout ce qui vient de moi; ils ne veulent pas vous troubler dans vos songes: ils vous admirent, ils vous considèrent... Voudraient-ils contrarier votre opinion?.... C'est le respect qu'on a pour Yorick qui produit les louanges données au faible mérite de son Éliza.

Nous sommes dans les dunes...... le vent est favorable... Il annonce que nous mettrons à la voile cette nuit... le capitaine lui-même vient de me l'apprendre... Je passe les momens qui me restent à épancher mon ame dans ton sein.

Adieu! le plus estimable des hommes.... bonne et sensible créature... Adieu! Je respecterai, je chérirai ta mémoire. Toujours tu me seras présent. Mon estime répond à la tienne. Je t'aime d'une égale affection..... Qu'Éliza soit toujours chère à ton cœur!

Je me respecterai pour l'amour d'Yorick, de mon Yorick qui est mon ami pour la vie.

Tous les matins je veux chanter ton hymne à l'Espérance; et cependant je pleurerai sur notre séparation..... Adieu! mon Bramine; mon fidèle mentor, adieu!

Que la prospérité soit ta compagne! que la paix couronne toutes tes journées! c'est le souhait de ton éternelle amie Éliza. Adieu! adieu!

P. S. J'écrirai par le premier vaisseau qui fera voile pour l'Angleterre... Je ferai mon possible pour écrire. Adieu!

FIN DES LETTRES A ÉLIZA.

LETTRES DE STERNE.

LETTRE PREMIÈRE.

A. W., *écuyer*.

Coxwould, le 1 juillet 1764.

Je suis arrivé sain et sauf à mon petit ermitage; et j'ai la certitude que vous ne tarderez pas à venir m'y joindre : puisque, pendant six mois, nous avons ensemble parcouru le cercle des plaisirs, il faut également que vous soyez de moitié dans ma solitude. Vous y trouverez le repos dont, tout jeune que vous êtes, vous devez avoir besoin; nous aurons, à votre choix, de l'esprit, de l'érudition ou du sentiment; mes jeunes laitières vous feront des bouquets, et tous les jours, après le café, je vous mènerai visiter mes nones; cependant, n'allez pas tout de suite donner carrière à votre imagination; laissez plutôt agir la mienne, ou du moins souffrez qu'elle vous raconte comment un charmant cloître s'est élevé tout à coup dans une de ces régions fantastiques. Qu'est-ce que cela signifie? direz-vous. Un moment; je vais vous l'apprendre.

Il faut donc que vous sachiez qu'en prenant par la porte de derrière de ma maison, je me trouve bientôt engagé dans un sentier qui conduit à travers des prairies et des bosquets touffus; je le suis, et, environ vingt minutes après, j'arrive aux ruines d'un monastère où jadis un certain nombre de vierges consacrèrent leur... vie... je sais à peine ce que j'allais écrire..... à la solitude religieuse. Toutes les fois que je me rends dans cet endroit, j'appelle cela *visiter mes nones*.

Ce site a quelque chose d'imposant et d'auguste; un ruisseau coule au travers; une haute colline, couverte de bois, s'élève brusquement du côté opposé, verse une ombre majestueuse sur tous les environs, et ne permet point à la pensée de s'égarer au-delà; jamais de pieuses solitaires ne trouvèrent une retraite plus propre à les sanctifier. Aujourd'hui ce serait une véritable découverte pour un antiquaire; il n'aurait pas trop d'un mois pour déchiffrer ces ruines; mais je ne suis point antiquaire, vous le savez; par conséquent, je viens ici dans des vues bien différentes, et que je crois meilleures, c'est-à-dire pour me déchiffrer moi-même.

Appuyé sur le portail, dans l'attente de la rêverie, je considère le ruisseau qui s'éloigne en murmurant; j'oublie le *spleen*, la goutte et le monde envieux; ensuite, après avoir fait un tour sous ces portiques délabrés, j'évoque toute la communauté, je prends la plus jolie des sœurs, je m'assieds à côté d'elle sur une pierre que des aunes couvrent de leurs rameaux, et là je fais..... Quoi? j'interroge son joli petit cœur, que je sens palpiter sous ma main; je devine ses désirs; je joue avec la croix qui pend à son cou. En un mot, je lui *fais l'amour*.

Fi! Tristram, vous extravaguez. Point du tout, je vous déclare que je n'extravague point; car quoique les philosophes, parmi nombre d'autres absurdités, aient dit qu'un homme amoureux n'était pas dans son bon

sens, je soutiens, envers et contre tous, qu'il n'est jamais plus raisonnable, ou pour mieux dire, plus conséquent à sa manière de sentir, que lorsqu'il poursuit quelque *Armide*, ou quelque *Angélique* de son invention. Si vous êtes actuellement dans ce cas, je vous pardonne le temps que vous passez loin de moi : mais si ma lettre vous trouve au moment où votre flamme viendra de s'éteindre, et avant que vous ayez pu en allumer une nouvelle; et si vous ne prenez tout de suite la poste pour venir me joindre avec mes nones, je ne cesserai de vous gronder en leur nom et au mien; quoique, après vous avoir bien chapitré, je pense que je me sentirai toujours

Votre très-affectionné, etc.

LETTRE II.

Coxwould, 17 juillet 1764.

Eh bien! vous avez donc été visiter le siége de l'érudition? si j'avais pu le prévoir, j'aurais fait en sorte que vous y eussiez trouvé quelque chose en manière d'épître, avec une demi-douzaine de lignes de recommandation au principal du collége de Jésus. Ce digne homme était mon surveillant dans mes études : tant que j'ai vécu sous sa direction, il m'a toujours lâché la bride, ce qui prouve son discernement, car je n'étais pas né pour suivre la route commune; je ne pouvais aller qu'à côté du grand chemin : il avait assez de bon sens pour s'en apercevoir et pour ne pas serrer le licol. En effet, je ne suis nullement propre à l'attelage; l'amble est ma véritable allure; et pourvu que je ne lâche de ruade ni d'éclaboussure sur personne, quelqu'un a-t-il le droit de venir m'arrêter au nom du sens commun? Que les bonnes gens rient, si tel est leur plaisir, et que grand bien leur fasse; et réellement si, au lieu d'une lettre, j'écrivais un livre, je démontrerais la vérité de ce que je disais une fois à un grand homme d'état, orateur, politique, etc. Je disais donc que *toutes les fois que nous sourions, et mieux encore lorsque nous rions complètement, nous ajoutons quelque chose à notre portion de vie.*

Mais peut-on rester cinq jours à Cambridge? En vérité cela passe les bornes de ma faible intelligence : n'auriez-vous pas mieux employé votre temps, si vous aviez poussé vos courageux bidets vers Coxwould?

Vous vous êtes amusé sans doute à critiquer un trou sur quelques-uns des pans de la maussade architecture de Gibb; à mesurer la façade de la bibliothèque du collége de la Trinité; à examiner les perfections gothiques de la chapelle du collége royal; ou, ce qui vaut mieux, à boire du thé et à parler sentiment avec miss Cookes, ou à déranger M. Gray par une de vos visites enthousiastes.

Mais dites-moi, je vous prie, pendant tout ce temps, que faites-vous de S......? Il n'est pas homme à examiner curieusement les pesans murs des colléges ou les portraits moisis de leurs fondateurs, ni à s'égarer, comme moi, sous les saules qui couvrent les bords verdoyans de Cam, pour y évoquer les Muses : il appellerait plutôt un sommelier. Poltron comme vous êtes, comment pouvez-vous faire deux lieues ensemble dans la même chaise? c'est sans doute par cette admirable souplesse d'esprit que vous possédez quand il vous plaît, quoique cela ne vous plaise pas toujours. En effet, je ne sais pas pourquoi l'on prendrait ses habits de cour pour aller voir des marionnettes; mais, d'un autre côté, l'on ne doit pas se parer exclusivement pour ceux qu'on aime, quoiqu'il y ait quelque chose de noble dans cette façon d'agir. Le monde, mon cher ami, demande un autre système : car, tant que les hommes seront ingrats et faux, cette confiance illimitée, cet héroïsme de l'amitié que je vous ai entendu pousser jusqu'au délire, est d'une conséquence vraiment dangereuse.

Je serais en état de prêcher un sermon là-dessus, et, en vérité, dans ma chaire, je ne serais pas plus sérieux que je le suis actuellement. Ainsi s'évanouissent les projets de cette vie : quand j'ai pris la plume, j'avais l'humeur gaie et sémillante; maintenant me voilà devenu grave et solennel comme un concile; mais, pour reprendre ma coute-

nance ordinaire, je n'ai qu'à voir un âne braire sur ma palissade.

Quittez, quittez votre Lincolnshire, et venez dans mon vallon; ne voyez-vous pas que vous obsédez S...? Toutefois rappelez-moi tendrement à lui et cordialement à vous-même, car

Je suis bien véritablement votre, etc.

LETTRE III.

A. W. C., *écuyer.*

Coxwould, le 5 août 1764.

Vous voilà donc au temple de S..., où le thé, les conversations érudites vous captivent entièrement. Je commence presque à me faire une idée de cette confusion que vous appelez classique: n'est-ce pas une rage de traiter d'anciens sujets à la moderne, et de modernes sujets à l'antique? ne déraisonnez-vous pas l'un et l'autre, et votre imagination ne vous fait-elle pas accroire que vous êtes à Sinuesse, à côté de Virgile et d'Horace, ou à Tusculum, entre Cicéron et Atticus? Oh! quel plaisir pour moi, si, à travers une touffe de lauriers, je vous voyais entouré de colonnes, sous un superbe dôme, parler, en vous enivrant de thé, des hommes qui chantaient les douces inspirations du Falerne!

Que vous devez être un couple bien maussade! En vérité, pour ne pas vous croire un homme perdu, il faut toute la confiance que j'ai dans le pouvoir régénératif de ma société; mais hâtez-vous, mon bon ami; recourez-y promptement: si vous vous proposez de revivre, n'attendez pas que vous soyez à l'agonie pour faire appeler le médecin.

Vous ne savez pas tout l'intérêt que je prends à votre santé. N'ai-je pas ordonné qu'on reblanchît tout le linge, même avant qu'il fût sale, afin que vous puissiez tous les jours en avoir de blanc à table, et une serviette par dessus le marché? n'ai-je pas fait une espèce de moulin à vent qui m'assourdit de son cliquetis, et cela pour le placer sur mon beau cerisier, afin que les oiseaux écornifleurs ne touchent point à votre dessert? est-il besoin de vous dire qu'à souper, vous aurez de la crême et du caillé? Faites bien vos réflexions, et laissez S... aller tout seul aux sessions de Lincoln, où il pourra disserter sur ses auteurs avec les juges du pays: pendant ce temps-là, nous philosopherons et nous sentimentaliserons. Ce dernier mot est né sous ma plume; il est bien à votre service ou à celui du docteur Johnson. Vous vous assiérez dans mon cabinet, où, comme dans une boîte d'optique, vous pourrez vous amuser à considérer le spectacle du monde, à mesure que j'en offrirai les différens tableaux à votre imagination. C'est ainsi que je vous apprendrai à rire de ses folies, à plaindre ses erreurs, et à mépriser ses injustices. Parmi ces différentes scènes, je vous offrirai une jeune et sensible demoiselle: une douleur amère aura fixé une larme sur sa belle joue. Après avoir entendu le récit de son infortune, vous tirerez un mouchoir blanc de votre poche pour essuyer ses yeux et les vôtres. Ensuite, vous irez vous coucher, non avec la demoiselle, mais avec la conscience d'un cœur susceptible de s'attendrir; vous en trouverez l'oreiller plus doux, le sommeil plus suave, et le réveil plus gracieux.

Vous rirez de mes vestibules attiques, car j'aime les anciens autant qu'on doit les aimer; mais, parmi leurs beaux écrits et leurs vers sublimes, je défie l'admirateur le plus outré de me citer une demi-douzaine d'histoires vraiment intéressantes, et c'est encore beaucoup.

Si vous n'arrivez bientôt, j'aurai fait sans vous un autre volume de *Tristram*. Que Dieu vous bénisse!

Je suis bien véritablement votre, etc.

LETTRE IV.

A.....

Coxwould, le 8 août 1764.

Je suis affligé de votre chute: puisse-t-elle être la dernière que vous ferez dans ce monde! A mesure que je forme ce vœu, mon cœur

pousse un profond soupir; et je crois, mon ami, que vous ne le lirez pas sans qu'il vous en échappe un autre.

Hélas! hélas! mon pauvre garçon, vous êtes né avec des talens qui pourraient vous mener loin; mais, si j'en crois mes pressentimens, vous avez un cœur qui vous empêchera toujours de percer : ce n'est pas, vous le savez, que je le soupçonne d'aucune chose basse ou rampante; mais je tremble qu'au lieu de vous élever au-dessus de l'orage, vous ne vous soumettiez tranquillement à ses fureurs; je crains qu'ensuite vous ne preniez le parti de vous confiner dans quelque humble réduit, content d'y passer votre vie, et perdu pour la société.

De quel côté souffle le vent? Je n'en sais rien : je ne me sens pas même disposé à aller jusqu'à ma fenêtre, d'où peut-être je verrais passer un nuage qui m'en avertirait. Je suis ici sur mes genoux, ou pour mieux dire, sur mon cœur, traitant une matière toujours accompagnée d'idées affligeantes. Je sais que vous ne ferez tort à personne, mais je crains que vous ne vous en fassiez à vous-même. J'ai une connaissance secrète de quelques circonstances que vous ne m'avez jamais communiquées, et qui ont alarmé ma tendresse pour vous, non par elles-mêmes, mais par l'idée qu'elles me forcent de prendre de votre inclination et des légères nuances de votre caractère. Si vous ne venez bientôt me voir, je prendrai des ailes un beau matin et je volerai chez vous; mais je préférerais que vous vinssiez ici; car je désire que nous soyons seuls. En un mot, je voudrais être votre *Mentor*, ne fût-ce que pour un pauvre petit mois. Soyez le mien le reste de l'année, et même jusqu'à la fin de mes jours, si cela vous plaît.

Mon cher ami, je ne prétends pas amortir, par un narcotique, cette sensibilité naturelle pour laquelle je vous aime, ni cette bouillante imagination qui prête une grâce si intéressante à la jeunesse polie, mais je désire bien sincèrement vous apprendre à ne pas trop rechercher le monde, et à ne pas vouloir lui plaire plus qu'il ne le mérite. Cependant, ne pensez pas, je vous prie, que je veuille plonger mon jeune *Télémaque* dans une méfiance aveugle et absolue. Loin de vous une passion aussi lâche et aussi vile! je vous jetterais plutôt dans les bras de *Calypso*, afin, du moins, que quelques instans de plaisir fussent mêlés à vos peines; mais entre se fier à tout le monde et ne se fier à personne, on trouve sur la route un point difficile à saisir; et je connais si bien la carte, que je puis mettre le doigt dessus, et vous y conduire sans tâtonner. Je pourrai, je crois, vous donner tant de bonnes raisons, que vous n'hésiterez point à marcher dans cette voie. Je vous y accompagnerai, et, si vous le permettez, je vous servirai de *cicerone*. Je désire donc beaucoup de vous voir, et de jaser avec vous sur cet objet, ainsi que sur bien d'autres.

Quant à votre incommodité actuelle, qu'elle ne vous inquiète point; vous pouvez, sans nul inconvénient, arriver à petites journées : je me charge d'être votre garde-malade, votre chirurgien, de faire chauffer tous les soirs votre verjus, d'en étuver votre foulure, et de disserter comme un docteur. Dites-moi donc, je vous prie, le jour où je pourrai vous trouver à York? En attendant, et toujours, puisse la bonne Providence veiller sur vous! tel est le vœu sincère de

Votre affectionné, etc.

LETTRE V.

A W. C...., *écuyer*.

Mercredi matin.

Vous trouverez, au lieu de moi, cette lettre d'Hewit; car j'ai attrapé, je ne sais comment, un très-violent rhume, et je ne puis aller. Comme je voudrais, s'il était possible, vous recevoir avec mes meilleurs yeux, et vous faire le meilleur accueil, je me ménage une sorte de rétablissement pour votre arrivée : cependant la toux ne me laisse aucun relâche, et, dans ce moment, j'ai la voix si enrouée, qu'à peine puis-je me faire entendre de l'autre côté de ma table.

Cette espèce de phthisie me conduira tôt

ou tard dans mon dernier gîte, loin de ce triste monde, et peut-être, mon cher ami, plus tôt que nous ne pouvons le penser, vous ni moi. Vous direz, sans doute, qu'il faut que je sois bien mélancolique moi-même, pour écrire d'une manière aussi grave; mais, sachant très-bien que la mort se sert de cette maudite toux pour miner ma pauvre machine, ce n'est pas là le cas de plaisanter. A la vérité, j'aime le rire et le divertissement autant qu'ame qui vive, mais je ne m'accoutume pas à l'idée d'être un des figurans de la *danse des morts d'Holbein*. D'ailleurs, ma route est bien avancée; autant vaut dire qu'elle est finie, puisque plus de la moitié de mon temps se passe à tousser. Il est bien incivil: que dis-je? il est, ma foi, bien lâche à ce coquin de temps, de m'enlever les esprits avec lesquels je l'ai tué tant de fois!

Ce n'est pas tout. J'ai encore quarante volumes à écrire; je les ai annoncés de la manière la plus positive; j'en ai pris l'engagement avec vous et avec moi. Cependant, si je ne puis me ravoir de ma maigreur anatomique, comment tiendrai-je ma parole d'auteur, d'honnête homme, et, ce qui est d'une bien plus grande importance, ma parole d'ami? ce n'est pas une besogne susceptible d'être faite par procureur : quand je nommerais cinquante exécuteurs testamentaires, en y joignant encore un régiment d'administrateurs et de substituts: ils auraient beau prendre la plume et se mettre à l'ouvrage, ils n'opéreraient jamais comme moi.

Mais comme mon imagination galope! comme je me laisse entraîner au courant de ma plume! Je suis à cent lieues de l'idée qui voltigeait devant moi lorsque j'ai commencé ma lettre. Je me surprends encore ici dans mon tort : en effet, quel chemin n'y a-t-il pas de la tombe de mon grand-père à la mienne! et c'est pourtant à la sienne que j'aurais désiré vous conduire!

Je sais très-bien que, quoique vous ayez une foulure au pied, vous ne sauriez passer par York sans fourrer la tête dans sa cathédrale, et vous donner le temps de faire le peu de réflexions qu'un tel bâtiment est propre à inspirer : lors donc que vous y serez, dites au bedeau de vous conduire à la tombe de l'archevêque Sterne : c'est le même dont vous avez vu le portrait à Cambridge, et dont vous vous plaisiez à dire que la ressemblance était frappante avec moi : vous trouverez cette même ressemblance dans la statue de marbre qui relève ce monument. Si je mourais dans ce coin du monde, je ne serais pas fâché d'être déposé dans cette partie de l'église, pour y dormir de mon dernier sommeil à côté de mon pieux ancêtre.

C'était un bon prélat et un honnête homme. Si ce qu'on dit de nous deux est vrai, ce que je désire par rapport à lui, mais non pas relativement à moi, je n'ai pas la moitié de ses vertus. Pour me servir d'une expression échappée à table à l'un de ses successeurs: « Mes idées sont quelquefois trop *désordonnées* pour un homme qui est dans les *ordres*. » Cependant, quoique je ne tienne pas le haut bout à l'assemblée du clergé de monseigneur, dans le particulier, il me traite on ne peut pas plus cordialement.

Après-demain je compte vous embrasser à ma porte : en attendant, mon cher ami, que Dieu vous bénisse! Et toujours

Votre très-affectionné, etc.

LETTRE VI.

A.....

Coxwould, lundi matin.

Je vous pardonnerai vos délais, s'il est vrai, comme on me l'a dit, qu'avec votre jambe malade, vous reposez actuellement sur un sopha, dans le salon de mistress. On ajoute que votre thé, votre café, sont préparés par ses deux aimables filles, dont l'une a des charmes suffisans pour les trois Grâces; qu'elles vous chantent des duo et accompagnent leur voix céleste des sons mélodieux de la harpe; tandis que, couché sur le damas, vous avez l'air de régner sur ce petit monde de raison et de beauté qui vous entoure.

C'est tout au plus, mon bon ami, s'il y a quarante-huit heures que vous connaissez les aimables personnes dont la société vous ravit

et vous enchante. Je ne fais cette observation que pour avoir le plaisir de vous en faire une autre, c'est-à-dire que vous avez appris l'art vraiment consolant de vous mettre à votre aise avec les dignes gens, lorsque vous avez le bonheur de les rencontrer. Vanité à part, je puis réclamer l'honneur de vous avoir donné pour maxime que, la vie étant si courte, il faut se dépêcher de former les liens tendres et heureux qui l'embellissent. C'est une misérable perte de temps, un soin vil et méprisable, que de prendre, l'un à l'égard de l'autre, les mêmes précautions qu'un usurier qui, pour prêter moins dessus, cherche une paille dans un diamant qu'on lui donne en gage. Non, si vous rencontrez un cœur digne d'habiter avec le vôtre, et si vous vous sentez réellement vous-même susceptible d'une pareille union, la chose peut être arrangée en cinq heures tout aussi bien qu'en cinq années.

Salut, ô aimable sympathie! toi qui peux rapprocher deux cœurs, les confondre l'un dans l'autre, et cimenter à jamais cette union que la nature avait préparée par une heureuse conformité de goûts et d'inclinations! Garrick m'a écrit un pot-pourri de lettre. J'ai beau la soumettre à tous mes procédés chimiques, je ne puis en extraire un seul atome sympathique. Je suis cependant joyeux de trouver l'occasion de lui faire une courte réponse, afin de pouvoir adresser un long *post-scriptum* à sa *cara sposa*.

J'aime Garrick sur le théâtre plus que rien au monde, excepté madame Garrick hors du théâtre; et s'il était un cœur où je voulusse obtenir une place, ce serait certainement celui de cette femme incomparable; mais je suis un trop grand pécheur pour approcher de tant de perfection; c'est assez pour moi de baiser humblement le seuil de la porte: qu'il me soit du moins permis d'y faire une génuflexion, et d'adresser de loin mon oraison jaculatoire.

Depuis une vingtaine d'années, je me demande souvent à quoi peut aboutir cet esprit d'idolâtrie qui me ramène toujours aux pieds des belles, et si, après avoir eu dans mon jeune temps une jeune fille pour aplatir mon oreiller, je ne pourrais pas en trouver une dans mes vieux jours pour me donner mes pantoufles; mais je n'ai pas besoin de m'inquiéter, ni de vous inquiéter vous-même de ces sortes de conjectures, car je sens bien qu'il ne me reste pas assez de vie pour en faire l'essai.

Je reçois à l'instant une lettre de votre aimable hôtesse, qui est déterminée à ne vous laisser partir que lorsque j'irai vous chercher. Demain donc, vers midi, je vous embrasserai, vous, elle, et les demoiselles.

Je suis très-cordialement votre, etc.

LETTRE VII.

A...., *écuyer*.

Du château de Crazy.

Quoique je sois persuadé que vous ne me croyez pas seulement prêt à rire avec ceux qui rient, mais encore à pleurer avec ceux qui pleurent, il est pourtant vrai, mon cher ami, que je n'ai pu m'empêcher de sourire au récit de votre mésaventure; et *Hall*, à qui j'ai communiqué votre lettre, car vous voyez que je suis au château de *Crazy*, en a ri jusqu'aux larmes.

Vous ne devez pas supposer, que dis-je? vous ne pouvez imaginer qu'aucun de nous ait voulu se moquer de votre chagrin, car vous savez que je vous aime, et *Hall* dit que vous êtes un garçon qui promet; mais nous rions de cette aimable simplicité de votre caractère, qui ne se figure pas qu'on puisse être éclaboussé dans un monde rempli de boue. Qu'il a fallu bien peu de temps pour vous enlever cette heureuse confiance! car, à quelques piéges, à quelques duperies qu'elle nous expose, je la regarde comme un sentiment délicieux. Vous ouvrez à peine le volume de la vie, et vous êtes tout étonné de trouver une tache à la première page; mais, hélas! mon cher, si vous continuez, vous trouverez des pages entières si pleines de taches et de ratures, qu'à peine pourrez-vous en déchiffrer les caractères. Il est triste, je l'avoue, de semer les germes du soupçon dans un cœur qui ne le connaissait point

encore; de ternir la fleur de l'espérance, qui anime l'instant du départ, par l'image des ornières et des dangers qu'on trouvera nécessairement sur la route : mais, d'après notre propre constitution et d'après l'organisation du monde, tel est le devoir de l'amitié. Après tout, s'il ne vous en a coûté que quelques guinées pour vous apprendre à vous tenir sur vos gardes, vous avez fait un bon marché. Consolez-vous donc, et plus de doléances.

Vous me direz peut-être que ce n'est pas la perte, mais uniquement le procédé qui vous indigne, et que vous ne pouvez digérer d'avoir été traité avec autant d'ingratitude. *Hall*, qui rit toujours, m'ordonne de vous dire, pour votre consolation, que celui qui *dupe* est toujours un *coquin*, tandis que celui qui est dupé peut être un *honnête homme :* mais c'est un *cynique* qui administre ses remèdes à sa manière. Quant à moi, si j'avais à vous consoler à la mienne, je vous dirais que la reconnaissance n'est pas une vertu aussi commune qu'elle devrait l'être à tous égards. Cependant, mon cher ami, ne croyez pas que l'ingratitude soit une production des temps modernes; il paraît qu'elle existait au commencement du monde, et qu'elle continuera de l'avilir jusqu'à ce que nous nous rendions à la vallée de Josaphat. Vous devez avoir lu, je crois même avoir écrit un sermon là-dessus, que de tous les lépreux qui furent guéris, il n'y en eut qu'un qui s'avisa d'aller rendre grâce. Je ne dis pas cela pour vous consoler par le spectacle des misérables coutumes du monde, mais afin que vous ne soyez pas tenté de vous croire plus maltraité que les autres : car c'est l'opinion commune des jeunes gens qui, comme vous, sensibles jusque dans la moindre fibre, n'ont jamais éprouvé ce choc, cette collision qui, dans les circonstances fâcheuses, éveille la précaution, ou du moins nous habitue à la patience.

Mais je suis presque certain que, lorsque vous recevrez ma lettre, le sourire enchanteur de quelque beauté vous aura fait oublier vos infortunes. Faites-moi part de vos projets pour l'hiver prochain, si toutefois vous en avez formé. Je pense, sauf meilleur avis, que vous pourriez quitter les plaisirs et les brouillards de ce maudit climat, pour aller hiverner avec moi sous le beau ciel du Languedoc. Votre société me ferait du bien; la mienne ne vous ferait pas de mal; je le pense du moins; et nous arriverions à Londres assez tôt pour voir Renelagh, à l'entrée des beaux jours. Répondez-moi là-dessus, et adressez-moi votre lettre ici, car j'achèverai d'y passer le mois de septembre; et sur ce, Dieu vous bénisse et vous donne de la patience, si vous en avez besoin.

Je suis

A vous très-cordialement, etc.

LETTRE VIII.

A W..... C....., *écuyer*.

Coxwould, le 11 juin 1765.

Burton vous a donc dit sérieusement et avec un air fâché, que je m'étais permis, à Bath, de jeter du ridicule sur mes amis les Irlandais, et qu'à la table de lady *Lepel* j'avais fait rire à leurs dépens une nombreuse compagnie? Rien n'est plus faux, je vous jure : il faudrait me supposer un autre caractère pour me croire capable de cet excès d'ingratitude. Il n'est pas dans mon chapitre des possibilités de donner à *Burton* une contenance grave, lui dont la physionomie toujours ouverte ne semble faite que pour exprimer le sourire d'un cœur honnête. Mon intention n'a jamais été de dire quelque chose d'impoli sur son compte. Je n'ai jamais connu personne dont les qualités fussent plus liantes, ni les inclinations plus généreuses. Il m'invita chez lui de la manière la plus gracieuse, car c'était de tout son cœur; et je lui souhaiterais les trésors de Crésus, afin que sa libéralité pût se mettre entièrement à son aise. Les heures les plus délicieuses de ma vie, je les ai passées avec lui et avec les belles femmes de son pays. Il faudrait être fou pour trouver quelque chose à redire en lui ou en elles. Là, j'ai vu la charmante veuve *Moor*, avec laquelle je voudrais passer le reste de

mes jours, si les lois ne m'assignaient un autre terrain. La jolie *Gore*, avec sa belle taille et sa figure grecque : elle est née, j'en suis sûr, pour faire le bonheur d'un homme qui saura connaître le prix d'un cœur tendre. Je ne dois pas oublier une autre veuve, l'intéressante madame *Vesey*, avec sa belle voix et ses cinquante autres perfections. Moi, les railler! c'est une chose qu'on ne peut ni dire, ni croire, parce qu'elle est fausse et invraisemblable. A la vérité, j'ai parlé d'elles pendant une heure, mais sans mêler à mes discours rien qui sentît l'épigramme ou le sarcasme. J'ai parlé d'elles comme elles auraient pu désirer que j'en parlasse, le sourire sur les lèvres, l'éloge dans la bouche, la joie dans le cœur et le verre à la main. D'ailleurs, je suis moi-même leur compatriote : mon père a été longtemps en garnison en Irlande, avec son régiment ; et ma mère y était avec lui lorsqu'elle me mit au monde. Veuillez donc bien persuader à toutes ces bonnes gens qu'on m'a du moins mal entendu, car il est impossible que lady *Barrymore* ait voulu me faire parler.

Si vous en trouvez l'occasion, lisez cette lettre à *Burton*: assurez-le de mon estime et de mon respect le plus sincère, ainsi que toute son aimable société; et dites, en ma faveur, quelque chose de tendre et d'agréable à l'oreille de mes jolies provinciales. Ne souffrez pas qu'elles nourrissent davantage un injuste ressentiment contre moi. Si jamais il vous arrive un malheur de cette nature, je saurai vous rendre la pareille.

Je vis ici dans tout le désœuvrement d'un cœur parfaitement libre. Je vous attendrai jusqu'au commencement du mois prochain: si vous n'arrivez point, j'achèverai de passer l'été au château de *Crazy* ou à *Scarbourough*. Mais, dès le commencement d'octobre, tout-à-fait au commencement, je me propose d'arriver dans la rue de Bond avec mes sermons, et après avoir tout arrangé pour leur publication: alors.... Oh! je deviens fou de l'Italie, où vous feriez bien de m'accompagner. J'espère, toutefois, que dans cet intervalle j'aurai le plaisir de vous voir ici. Cela vaut mieux, après tout, que d'être aux eaux de Bristol à jouer le *Strephon* avec quelques nymphes éthiques; mais faites comme il vous....

Je suis bien sincèrement votre, etc.

LETTRE IX.

A....

Je n'ai pu répondre à votre lettre comme vous le désiriez; car, au moment où je l'ai reçue, j'ai cru que tous mes projets étaient pour longtemps réduits en cendre, ou pour mieux dire, évaporés en fumée. Il n'y avait pas une demi-heure qu'un messager, monté sur un cheval essoufflé, venait de m'apprendre que la maison presbytérale de... était en feu, et qu'elle brûlait comme un tas de fagots. Tandis que je me préparais à revoir ma maison déjà brûlée, votre lettre est arrivée fort à propos: elle m'a bien consolé sur la route, car j'y vois, à n'en pouvoir douter, que s'il ne me restait plus de gîte, ni de guenille pour couvrir mon corps, je serais sûr de trouver chez vous un asyle et une chemise blanche par dessus le marché.

Enfin, par la négligence de mon vicaire, de sa femme ou de quelqu'un des leurs, il faut que je tire une maison de mon gousset. Ce que je dis est à la lettre, car il faut que je rebâtisse le presbytère à mes frais: autrement l'église d'York, de qui je le tiens originairement, serait obligée de le faire, et, en bonne raison, cela ne doit pas être. C'est une perte pour moi d'environ deux cents livres, outre ma bibliothèque, etc., etc. Maintenant vous voilà tranquille sur l'emploi que je pourrai faire du produit de mes sermons. Quand vous me témoignâtes vos inquiétudes à cet égard, je vous dis que quelque diable d'accident y mettrait bon ordre : en effet, il m'en pendait un à l'oreille dont je ne parlai point. Il n'est pas survenu, ni rien qui lui ressemble; mais il peut encore arriver, car j'en sais quelque chose; et alors c'en est fait de mon fief sermonaire.

Je crains bien à présent qu'il ne faille écrire la plus grande partie de ces sermons dans la

maison brûlée, et les débiter plus d'une fois dans l'église à qui elle appartient. Leur produit servira pour un objet qui ne m'était jamais venu dans l'idée : mais tel est le train de ce monde. C'est ainsi que les choses y sont cousues ou plutôt décousues, car je commence à douter que, l'hiver prochain, nous puissions voir le gladiateur mourant. Ce qui m'affecte le plus dans tout ceci, c'est l'étrange conduite de mon pauvre vicaire : ce n'est pas que je prétende qu'il ait mis le feu à la maison ; Dieu sait que je n'en accuse ni lui ni personne ! mais la chose était à peine arrivée, qu'il a fui comme *Paul* à *Tarse*, dans la crainte de quelque poursuite de ma part.

Je suis grièvement blessé de voir que ce malheureux homme ait pu me supposer capable d'ajouter à ses infortunes ; car, à travers toutes mes erreurs et mes folies, je ne crois pas, dans aucune période de ma vie, avoir rien fait qui puisse autoriser l'ombre d'une pareille supposition. D'ailleurs, il m'enlève toute la consolation que je pouvais tirer de cet accident ; c'est-à-dire, que, puisqu'il avait plu au ciel de le priver d'une habitation, j'aurais eu le plaisir de recueillir dans une autre, lui, sa femme et son enfant. Je pense que c'eût été dans celle où j'aurais vécu moi-même. Enfin, celui qui lit dans mon cœur et qui me jugera sur mes pensées les plus secrètes, celui-là, dis-je, sait que le frisson ne m'a saisi qu'au moment où l'on m'a dit que la crainte de ma colère avait fait prendre la fuite à ce pauvre imbécile.

La famille de C.... a pour moi des bontés outre mesure : elle en a toujours usé de cette manière à mon égard. Ce sont de ces sortes de gens que vous aimeriez à la folie, et je compte bien vous présenter chez eux avant la fin de l'été ; mais, si j'ai bonne mémoire, il me semble que vous connaissez déjà la charmante fille de la maison : eh bien ! le reste, quoique avec moins de jeunesse, ou moins de beauté, est tout aussi aimable qu'elle. Ne pouvant vous laisser sur un meilleur sujet de méditation, etc., je vais prendre congé de vous. Puisse le ciel vous bénir ! Sous peu de jours vous entendrez parler encore de

Votre fidèle et affectionné, etc.

Je vous écris ceci d'York où vous pourrez m'adresser votre réponse.

LETTRE X.

A...., *écuyer*.

J'ai reçu, mon cher ami, votre réponse affectueuse. Vous devez savoir qu'elle est telle que je la désirais, et telle que je l'attendais de votre part. J'aurais été bien embarrassé, si vous m'aviez écrit d'un autre style ; mais entendons-nous, s'il vous plaît ; mon embarras n'eût été que relativement à vous, car, quoique je sois bien aise que vous me fassiez, de la manière la plus gracieuse, toutes les offres d'une amitié qui ne connaît point de bornes, je suis presque aussi flatté de voir que l'état de mes finances me permette de ne pas les accepter.

J'ai fait marché pour la reconstruction de mon presbytère ; j'ai pris des arrangemens avec toutes les parties intéressées, et cela d'une manière beaucoup plus satisfaisante que je ne devais l'attendre. J'étais impatient de terminer cette affaire, afin qu'elle ne pût devenir une source de dilapidation pour la fortune de ma femme et de Lydia, car je n'ai pas lieu de croire qu'après ma mort, les..... de..... eussent pour elles plus de bienveillance qu'ils n'en ont eu pour moi ; pour moi qui, n'étant qu'un pauvre vicaire, avais assez d'orgueil pour mépriser leurs révérences, et assez d'esprit pour amuser les autres à leurs dépens : mais que Dieu leur pardonne comme je le fais moi-même ! Ainsi soit-il.

J'ai écrit à *Hall* le récit de mon désastre : il vent, dans sa réponse, que je m'en console avec une *hypothèse*. Tullius, l'orateur, le philosophe, le politique, le moraliste, le consul, etc., etc., etc., adopta certain genre de consolation lorsqu'il perdit sa fille, comme il le dit ingénument à chacun de ses lecteurs ; et, si nous devons l'en croire, ce fut avec succès. Maintenant il faut que vous sachiez que ce *Tullius* était comme mon père ; je veux dire *M. Shandy* ou *Shandy Hall:* les revers qui fournissaient à ce dernier l'occa-

sion de déployer son éloquence, n'étaient pas moins agréables pour lui, que les faveurs qui l'obligeaient à se taire. Ces deux grands hommes étaient fous des hypothèses, et je vais vous en rapporter une qui n'est ni de Cicéron, ni de mon père, mais du seigneur de *Crazy*.

Vous saurez donc que ce seigneur, mon ami, je puis même ajouter le vôtre, eut un moment de paresse orgueilleuse; que, dans ce moment, il forma le projet d'avoir un carrosse à la ville pour ménager ses jambes le jour, et le voiturer le soir à Renelagh. Après avoir consulté le sellier, il mit de côté cent quarante livres pour cet objet, et m'en écrivit un mot. Trois mois après, lors de mon arrivée à la ville, je trouve un billet de lord *Spencer* qui m'invite à dîner avec lui le dimanche suivant. A peine avais-je lu ce billet, que le char pompeux me revint dans l'idée. Je sortis donc pour aller m'informer de la santé de *Hall*, et en même temps lui emprunter sa voiture afin de me rendre pontificalement à l'invitation que j'avais reçue. Je le trouvai chez lui: je lui fis une ou deux questions amicales, après quoi je lui présentai ma requête. Il me répondit en souriant qu'il était bien mortifié, mais que sa voiture était partie en poste pour l'Écosse. Je le regardais fixement, et il riait, non de moi, mais de son *hypothèse*; et je vais vous en donner l'explication.

Il faut vous dire qu'il reçut une lettre au moment où il donnait les dernières instructions au sellier: dans cette lettre on lui apprenait que son fils, qui était de quartier à *Edimbourgh*, s'était trouvé dans une terrible dispute, et que, pour en prévenir les suites, il fallait une somme à peu près pareille à celle qu'il destinait à sa voiture. Ainsi les cent quarante livres qui devaient servir à la construction d'un carrosse à Londres, furent employées à réparer les vitres, les lanternes et les têtes brisées à *Edimbourgh*; et *Hall* se consolait en supposant que sa voiture était partie en poste pour l'Écosse. En voilà beaucoup sur les consolations et les *hypothèses*. Il est fort heureux pour nous de trouver quelque ressource dans notre imagination. Je pourrais m'étendre bien davantage, mais il ne me reste presque plus de papier, et je n'ai que ce qu'il faut de place pour vous témoigner combien je désire que vous n'ayez jamais besoin de recourir à ces petits moyens pour rendre votre vie aussi heureuse qu'elle doit être honorable. Procurez-moi bientôt le plaisir de vous voir: en attendant, et dans tous les temps, que Dieu soit avec vous!

Votre très-affectionné.

LETTRE XI.

A..., *écuyer*.

Coxwould.

Vous n'êtes pas le seul à me supposer un prodigieux talent pour la poésie. *Beauclak*, Lock, et je crois aussi *Langton*, se sont exprimés comme vous à ce sujet, et comme vous, ont fondé leur opinion sur le début de l'ode à Julie, dans *Tristram Shandy*. Si j'y avais ajouté seulement une ligne de plus, j'aurais altéré l'unité de l'épisode, et si j'avais poussé jusqu'à la douzaine, le talent de poète que je n'ai jamais eu, m'eût été refusé pour toujours, ou pour mieux dire, on ne l'eût jamais soupçonné.

Hall n'avait pas moins de confiance en mon génie poétique: c'était au point qu'il hasarda de me confier un poeme de sa façon, pour y mettre la dernière main. En effet, je m'escrimai de mon mieux à cette rude tâche; bref, j'ajoutai quelque soixante ou quatre-vingts lignes que *Hall* appelait de la rimaille, et qu'il avait, je crois, bien baptisées: cependant, pour me servir de son expression, il les laissa subsister comme une curiosité; c'est ainsi qu'elles furent envoyées à l'imprimeur, et qu'elles contribuèrent à former la pire de toutes les fusées qu'eût jamais enfantées le cerveau malade de notre ami. Je ne dis pas cela pour diminuer le mérite de votre opinion, en vous faisant voir qu'elle ne vous est point particulière: vous n'avez point à rougir de la conformité de vos idées avec celles de ces grands hommes, dussent-ils se tromper, ainsi que je crois que vous le faites tous dans cette occasion. C'est quelque chose que de s'égarer avec eux, et tout cela...

A la vérité, je fis jadis une épitaphe qui me plaisait assez; mais la personne qui me l'avait demandée en préféra une de sa composition, qui lui plaisait davantage, et qui me parut bien inférieure à la mienne. Il mit donc celle-ci de côté, pour faire graver la sienne sur un marbre digne d'une meilleure inscription; car il couvrait la cendre d'un individu dont les aimables qualités étaient au-dessus d'un éloge vulgaire. Je versai cependant une larme sur sa tombe; et, s'il avait pu la sentir, il l'aurait sans doute préférée à la plus belle épitaphe.

J'ai fait encore une espèce de *Shandinade* lyrique: c'était un drame en vers pour monsieur *Beard*. Il le fit jouer à Renelagh et sur son théâtre, au profit de je ne sais qui. Il m'avait demandé je ne sais quoi de ce genre, et je n'avais su comment le lui refuser; car une année auparavant, sans autre liaison, il m'avait offert très-respectueusement mes entrées au théâtre de Covent-Garden. Ce procédé me flatta d'autant plus, que j'étais depuis longtemps en connaissance avec le souverain de Drury-Lane, avant qu'il m'offrit, non pas l'entrée de sa salle, mais de son parterre. Je lui dis, à cette occasion, qu'il *représentait* de grandes actions et qu'il en *faisait* de petites: autant il bredouillait et jouait de mauvaise grace, autant son rival montrait de supériorité. Mais n'en parlons plus: il est si parfait au théâtre, que je n'ai pas besoin de rappeler sa dernière pièce.

Revenons à mon sujet, si je le puis; car la digression fait partie de mon caractère; et, quand je suis une fois sorti de mon chemin, il n'est pas en mon pouvoir d'y rentrer comme les autres. Si je n'ai pas le bonheur d'être poète, le clerc de ma paroisse passe pour tel, non pas absolument dans mon esprit, mais dans celui de ses voisins; et, ce qui vaut mieux encore, dans le sien. Sa muse est une muse de profession, car elle ne lui inspire que des hymnes, ce qui s'accorde très-bien avec l'office spirituel qu'il remplit. Ses vers, comme ceux de ses confrères *Sternhold* et *Hopkins*, peuvent être récités ou chantés dans les églises. Une cruelle épidémie a ravagé les troupeaux: notre paroisse, surtout, en a beaucoup souffert. C'était un trop beau sujet de cantique pour que notre poète habitué pût le négliger. Il se met à l'œuvre; et, le dimanche suivant, il donne son hymne à la gloire de Dieu. Non seulement il y chantait la mortalité, mais encore ceux qui en avaient souffert, avec toute la pompe et la dévotion d'une psalmodie rustique. La dernière strophe, la seule que je me rappelle, faillit à mettre ma dévotion hors des gonds; mais, comme elle semblait river celle de toute l'assemblée, je n'avais pas le plus petit mot à dire. Je vous l'ai gardée pour la bonne bouche; la voici:

Ici James perd une vache,
John Bland en fait autant;
Nous mettrons donc notre confiance en Dieu
Et non dans aucun autre homme.

Votre, etc.

LETTRE XII.

A..., *écuyer*.

Coxwould, le mercredi.

Puisque vous le voulez, mon cher ami, je vous envoie l'épitaphe dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Je l'écris de mémoire; et, si je ne me remets pas entièrement l'expression, vous y trouverez du moins ce qu'il y a de plus essentiel, le sentiment qui l'a dictée. Je me souviens bien qu'elle partait du cœur; car j'aimais sincèrement la personne dont les vertus méritaient une meilleure inscription, et qui, conformément au cours ordinaire des choses, n'obtint que la pire: mais voici la mienne:

« Des colonnes et des urnes sculptées n'offrent aux yeux que les vaines images d'une douleur étudiée: le véritable ami pleure sans le secours des arts: il ne songe point à briller dans ses tristes accens: ils seront toujours le cortége d'une pompe funèbre telle que la tienne: ils l'accompagneront tant que la bienveillance aura sur la terre un ami; tant que les cœurs sensibles auront une larme à donner. »

Hall aimait ces vers: je m'en souviens; et

il s'y connaît. Il est de bonne foi sur les matières de sentiment, et ne sait point dissimuler ses sensations. En un mot, c'est un excellent critique; on peut néanmoins lui reprocher d'avoir trop de sévérité dans le jugement, et pas assez de délicatesse dans le goût : il a beaucoup d'humanité; mais, d'une manière ou de l'autre, il s'y trouve un tel mélange de sarcasme, qu'on ne se figure pas qu'il puisse la respecter lorsqu'il écrit. Je connais même plusieurs personnes qui lui supposent un cœur insensible; mais moi qui le connais depuis longtemps et qui le connais bien, je puis vous assurer le contraire. Peut-être n'a-t-il pas toujours la grâce de la charité; mais il en a toujours le sentiment. Enfin, il fait continuellement de bonnes actions, quoique la manière de les faire ne soit pas toujours bonne; voilà le mal : il accompagne le bien qu'il fait d'un ricanement, d'une plaisanterie ou d'un sourire, lorsqu'il faudrait peut-être une larme, ou du moins un air pénétré : c'est sa manière. Son caractère ne sait point parler d'autre langue; et, quoiqu'on puisse lui en désirer un autre, je ne vois pas qu'aucun de nous ait le droit de lui faire son procès à ce sujet; car notre manière de sentir fait seule la différence de nos complexions : mais en voilà beaucoup sur cet article.

Je me prépare à rester huit à dix jours à *Scarbourough*. Si vous passez l'automne à *Mulgrave-Hall*, n'oubliez point que Scarbourough est sur votre route. Je vous accompagnerai dans votre visite, de même qu'au château de *Crazy*, puis chez vous, ensuite à Londres, enfin Dieu sait où; mais ce sera toujours où il lui plaira. C'est parler *cléricalement* : néanmoins, tant mieux pour nous, si nous y pensions toutes les fois que nous le disons; mais dans le fait, le cœur et les lèvres qui devraient toujours aller de concert, errent quelquefois dans différens coins de l'univers; cependant chez moi leur union est complète lorsque je vous assure de mon affection : ainsi bonne nuit, et puisse une vision angélique charmer votre sommeil!

Je suis bien véritablement votre, etc.

LETTRE XIII.

A..., *écuyer*.

Scarbourough.

Je ne saurais répondre, mon cher ami, à toutes les choses tendres et obligeantes que vous pensez et dites de moi. Je crois en effet que j'en mérite quelques-unes, et je suis bien aise que vous croyiez que je les mérite toutes. Quoi qu'il en soit, je désire que vous nourrissiez les sentimens que vous avez si chaudement exprimés sur le papier, et cela, par rapport à vous et à la personne qui en est l'objet.

Vos ordres, en général, seront toujours exécutés sans aucune réflexion; mais, dans cette circonstance particulière, un rayon de prudence s'est avisé, contre son ordinaire, de venir m'éclairer. Je vous demande la permission de réfléchir quelques momens sur le sujet; et, quand j'aurai consulté la sagesse, le résultat sera, j'en suis sûr, de ne point me prêter à vos sollicitations.

Donner des avis, mon bon ami, c'est la générosité la moins obligeante qu'il y ait au monde, parce qu'en premier lieu, cela ne coûte rien, et qu'ensuite c'est la chose dont la personne à qui on l'offre croit avoir le moins de besoin. Telle est ma façon de penser; et je crois, d'après moi-même, qu'elle ne convient que trop au sujet dont il s'agit entre nous.

Il y a dans le monde de mauvaises têtes et de bons cœurs, de mauvais cœurs et de bonnes têtes. Maintenant, pour ma part, et ne parlant que d'après l'influence de mes propres sensations, je préférerais la famille des bons cœurs avec toutes leurs bévues, leurs erreurs et leurs extravagances; mais, si j'avais des affaires à traiter, ou des plans à mettre à exécution, donnez-moi la bonne tête : si le bon cœur se trouve dans le marché, tant mieux! mais c'est principalement de la première que je dois m'étayer : que le dernier soit bon ou mauvais, ce n'est pas une chose à considérer absolument. D'après votre système, cela, mon cher ami, n'est pas tout-à-fait orthodoxe; mais plus vous irez,

plus cette opinion se rapprochera de la vôtre.

Sans m'appuyer du côté de la proposition qui pourrait blesser la charité, je pense que le pauvre... est de la famille des mauvaises têtes. Je connais son cœur, et je suis sûr que son embarras actuel provient de ses bonnes qualités; mais, quoique je pense moi-même qu'un bon conseil pourrait être utile en pareil cas, je ne puis me résoudre à conseiller dans cette occasion. Il est impossible de le faire sans avertir le particulier de sa maladie, qui n'est ni plus ni moins qu'une absolument mauvaise tête : alors le malade en offrirait un nouveau symptôme, en jetant mon ordonnance par la fenêtre, et peut-être voudrait-il faire éprouver le même sort à son médecin.

Si vous avez assez d'empire sur son esprit pour l'engager à se mettre sous ma direction, je ferai de mon mieux pour lui. J'emploierai les amers, et je donnerai de bonne grâce la médecine la plus dégoûtante. Nous ne parlerons donc plus de cela maintenant, si vous le voulez bien.

J'écris à la hâte, et sur mon oreiller, afin que vous sachiez le plus tôt possible mes sentimens sur une matière dans laquelle vous avez en moi la plus grande confiance; mais je crains que l'événement ne la justifie pas. Adieu donc, et que Dieu vous bénisse!

Je reçus avant-hier une lettre de ma pauvre petite Lydia. C'est une aimable écervelée; que Dieu la bénisse également! Encore une fois adieu!

Votre, etc.

LETTRE XIV.

Scarbourough, le 29 août 1765.

Vous subtilisez beaucoup trop, mon cher ami, beaucoup trop en vérité : votre manière de raisonner est ingénieuse; elle produit une suite agréable de sophismes qui figureraient à merveille dans un cercle de philosophes femelles; mais par écrit, on ne les passerait que sur l'éventail de quelque pédante romanesque. Vous fredonnez, lorsqu'une simple modulation ferait un bien meilleur effet sur vous et sur l'esprit sentimental auquel vous pouvez désirer de plaire.

De façon ou d'autre, mon cher camarade, l'empire de l'opinion s'étend sur toute l'espèce humaine; elle ne la gouverne point en bon maître, ou, pour parler d'une manière plus conforme à son sexe, en maîtresse tendre, mais en tyran qui n'ambitionne que le pouvoir, et qui n'aime que la servitude. Elle nous mène par les oreilles, par les yeux, j'ai presque dit par le *nez*. Elle embrouille l'entendement humain, confond nos jugemens, détruit l'expérience et dirige à son gré nos passions; en un mot, elle dispose de nos vies, et usurpe la place de la raison, qu'elle chasse de son poste. C'est une de ces étranges vérités dont le temps seul vous donnera la connaissance mortifiante; vous ajouterez dix fois plus de confiance à ses leçons, qu'à tout ce que je pourrais vous dire actuellement à ce sujet.

Si vous voulez en savoir davantage, et si vous osez courir le risque de braver l'opinion, ce que, par parenthèse, je ne vous conseille point, demandez à..... d'où vient qu'il se soumet avec tant de complaisance à la petite morveuse qui vit avec lui. Vous savez, et tous ses amis savent également, qu'il se prive de plus de la moitié des plaisirs de la vie, par la crainte que cette femme ne l'en punisse, n'importe de quelle manière. Il a de la fortune, de l'intelligence et du courage; il aime la société, dont il fait un des principaux ornemens; cependant, combien de fois ne la quitte-t-il pas au milieu de ses plaisirs, et, pour parler d'une manière plus positive, combien de fois ne quitte-t-il pas nos douces entrevues classiques avant qu'elles soient parvenues à leur degré de vivacité ordinaire; le tout par complaisance pour ce petit objet de honte, qu'il n'a pas le courage de renvoyer sur les bords de l'Wye, où cinquante guinées par an en feraient la reine du village! Nous plaignons le pauvre A...., nous disputons avec lui, nous l'admirons; que ne faisons-nous pas? mais en cela nous nous abusons nous-mêmes; car le plus sage et le meilleur d'entre nous se laisse gouverner par quelque petite vilaine espèce d'opinion dont la domination est aussi déshonorante, et peut-être plus nuisible, puisqu'elle peut souiller tout le cours de notre

vie. Malgré toutes les séductions et les ruses d'une maîtresse, on peut prendre son parti définitif, et la congédier; mais l'opinion, une fois enracinée, devient partie de nous-mêmes; elle vit et meurt avec nous.

Vous direz, sans doute, que je prêche ce matin; mais vous savez quand et comment appliquer ce que j'écris : je m'en rapporte à vous pour la pratique : si vous ne le faites pas. Mais qu'ai-je à faire de tous ces *si?* c'est un monosyllabe exceptif, et je le rejette loin de moi.

Nous avons ici B... qui me dit vous avoir laissé faisant continuellement la navette de Londres à Richmond. Quelle est sur la colline de Hill la beauté qui vous enchante? c'est très-mal à vous de ne jamais me faire la moindre confidence sur vos *Dorothées* ou vos *Délies:* je vous proteste bien sérieusement que je ne vous écrirai qu'après que vous m'aurez envoyé l'histoire de *Servage* : il faut que je connaisse l'objet qui vous enchaîne actuellement sur ces rives; nommez-moi donc cette naïade.

M. F....., l'apostolique F....., ainsi que l'appelle lady....., dans son voyage de....., me fit entendre que c'était quelque chose de sérieux. Il parla de mariage; à quoi je répondis : Dieu l'en préserve! Mais ne vous fâchez pas, je vous prie, de cette exclamation; elle n'était ni folle, ni chagrine; elle partait de l'intérêt sincère que je prends à vous, et que vous méritez à tant de titres. Avec vos inclinations, dans la position où vous êtes, je ne crois pas qu'il y ait une seule femme dans les trois royaumes qui puisse faire votre bonheur; et si vous jugez à propos de m'en demander la raison, une autre fois je vous la donnerai. Maintenant je me borne à vous dire que

Je suis très-cordialement votre, etc.

LETTRE XV.

9 septembre 1765.

Je pense, mon cher ami, que cette lettre pourra vous parvenir et vous agréer, un ou deux jours avant votre départ pour la ville : je le désire par cet esprit du misérable amour-propre qui, comme vous le savez, me gouverne et me dirige dans toutes mes actions. Mais, de peur que vous ne goûtiez pas cette raison, je vais vous en donner une autre qui sera peut-être plus près de la vérité : du moins je l'espère.

J'ai grand besoin de savoir si B..... a pris des arrangemens avec *Foley* le banquier, à Paris, comme je le lui avais ordonné, relativement à la remise d'argent qu'il devait faire à madame Sterne. Il faut vous dire que je le soupçonne d'avoir été négligent, non faute de probité, car je le crois aussi honnête créature qu'aucune qui jamais ait porté d'habit; mais peut-être sa caisse n'est-elle pas dans un état propre à répondre à mes intentions : si cela est, je ne demande qu'à savoir la vérité; mais son silence me fait présumer qu'il craint de me la dire.

J'ai reçu de Toulouse une lettre qui n'est guère propre à me tranquilliser : d'après ce qu'elle contient, j'ai tout lieu de craindre que la source de ma trésorerie ne soit négligée. Je vous prie d'en rechercher la cause, et de la corriger, si vous en trouvez l'occasion, afin que les petits ruisseaux de mes moyens ne soient pas obstrués entre Londres et le Languedoc, c'est-à-dire entre moi, madame Sterne et ma pauvre Lydia.

Elles m'écrivent que, conformément à mes désirs, elles ont tiré sur *Foley*, qui leur a répondu qu'il n'était pas nanti pour faire honneur à leur mandat; mais que, par rapport à moi, si elles avaient besoin d'argent, il leur en fournirait : c'est un beau procédé; j'en suis presque fier; cela me jette pourtant dans une incertitude vraiment inquiétante. Je songe à toute la peine que va donner à ces pauvres femmes le fâcheux retard qu'elles souffriront jusqu'à ce que la méprise puisse être rectifiée.

D'ailleurs, c'est une source de propos, de questions, de soupçons; et, cependant, ma chère Lydia ne mettra que de la douceur dans ses plaintes; mais sa mère est femme à lâcher un volume de reproches. Dans le vrai, je ne mérite ni les uns, ni les autres. J'ai calculé les choses du mieux que je l'ai pu pour subvenir à leurs besoins, et pour me mettre moi-même hors d'inquiétude. Ce-

pendant ceci ne laisse pas que de jeter dans mon esprit une ou deux pensées malades ; et, dans le moment actuel, je sens diminuer mon goût pour la chevalerie errante.

Je prodigue les paroles, mon cher ami, sur une matière dans laquelle il suffit du moindre avis pour vous mettre en activité. Faites-moi donc l'honneur de m'apprendre, sans aucun délai, que la chose est absolument terminée ; et si B... retarde la dîme d'un seul instant, faites pour moi, mon cher ami, ce que je ferais pour vous en pareille occasion. Sur ce, que Dieu vous bénisse! mon cœur ne me permet pas de vous faire un seul mot d'apologie, parce que je sens qu'elle ne vous serait point agréable. Encore une fois, adieu!

Très-cordialement votre, etc.

LETTRE XVI.

A....., *écuyer*.

Coxwould, le mercredi au soir.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez annoncée de la part du docteur L.....; je vous en fais à tous deux mes remercîmens. C'est certainement un homme très-érudit, et un excellent critique. Il devrait bien employer ses heures de loisir sur *Virgile*, ou plutôt, si je m'y connais, sur *Horace*. Il nous donnerait, pour ces deux auteurs, un commentaire tel que nous n'en avons pas, et peut-être tel que nous n'en aurons jamais, s'il ne prend la peine de le faire.

Mais *Tristram Shandy*, mon ami, est fait et construit de manière à braver toute critique : je donnerai le reste de l'ouvrage sur ce plan; il est au-dessus du pouvoir, ou au-dessous de l'attention d'aucun critique ou hypercritique quelconque. Je ne l'ai façonné sur aucune règle. J'ai laissé mon imagination, mon génie, ou ma sensibilité, nommez-les comme il vous plaira ; je leur ai, dis-je, laissé carte blanche, sans m'informer le moins du monde s'il avait jamais existé d'homme qu'on appelât *Aristote*.

Quand j'ai monté sur mon *dada*, il ne m'est jamais venu dans l'idée de savoir où j'allais, ni si je reviendrais dîner ou souper à la maison le lendemain, ou la semaine d'après. Je l'ai laissé prendre sa course, aller l'amble, caracoler, trotter, ou marcher d'un pas triste et languissant, selon ce qui lui plaisait le mieux. C'était pour moi la même chose; car mon caractère était toujours à l'unisson de son allure, quelle qu'elle fût; jamais je ne l'ai touché du fouet ni de l'éperon, mais je lui mettais la bride sur le cou, et il était dans l'usage de faire son chemin sans blesser personne.

Quelques-uns riaient en nous voyant passer: d'autres nous regardaient d'un œil de pitié; de temps en temps quelque passant sensible et mélancolique jetait les yeux sur nous, et poussait un soupir. C'est ainsi que nous avons voyagé; mais mon pauvre *rossinante* ne faisait point comme l'*âne de Balaam;* il ne s'arrêtait pas toutes les fois qu'il voyait une forme angélique sur sa route; au contraire, il poussait droit à elle, et ne fût-ce qu'une jeune fille assise à côté d'une fontaine, qui me laissât désaltérer dans sa cruche, elle était sûrement un ange pour moi.

La grande erreur de la vie, c'est que nous portons nos regards trop loin : nous escaladons le ciel, nous creusons jusqu'au centre de la terre pour y chercher des systèmes, et nous nous oublions nous-mêmes. La vérité repose devant nous; elle est sur le grand chemin; le laboureur marche dessus avec ses souliers ferrés.

La nature brave la règle et le cordeau; l'art en a besoin pour élever ses édifices, et terminer ses ouvrages : mais la nature a ses propres lois qui sont au-dessus de l'art et de la critique.

Le docteur L..... reconnaît toutefois que mon *sermon sur la conscience* est une composition admirable; mais il prétend que c'est le dégrader que d'en faire un épisode du *Tristram Shandy*. Maintenant, s'il vous plaît, soyez assez bon pour écouter ma réponse : si cet ouvrage est si parfait, et je le crois tel, parce que le *juge Burnet*, homme de goût et d'érudition, aussi bien qu'homme de loi, désira que je le fisse imprimer; si ce sermon, dis-je, est si bon, il doit être lu ; les lecteurs lui viennent par milliers depuis qu'il est dans

le *Tristram Shandy*, mais le fait est qu'auparavant il n'en trouvait pas un seul.

J'ai répondu au docteur L.... avec tout le respect que méritent son aimable caractère et ses talens admirables; mais je lui ai dit, en même temps, que mon livre n'était pas écrit pour être chicané par aucune des lois connues de la critique; que si je croyais jamais faire quelque chose qui fût de leur ressort, je jetterais au feu mon manuscrit, et ne remettrais la plume dans le cornet que pour assurer de l'intérêt le plus cordial et le plus sincère quelque non-critique et non-critiquant ami, tel que vous. C'est ce que je fais dans ce moment: ainsi Dieu vous garde!

Je commence à mettre le nez hors de mon ermitage; car lord et lady Fauconberg sont arrivés, et portent avec eux, suivant l'usage, un ample magasin de vertus douces, aisées et hospitalières. Je vous désirerais ici pour les partager et pour en augmenter le nombre.

LETTRE XVII.

A..., *écuyer*.

Lundi au soir.

Vous avez singulièrement frappé mon imagination par le portrait que vous m'avez fait de lady...; la fierté de *Junon* domine chez elle. Viennent ensuite les dons de *Minerve*: quant aux faiblesses de *Cypris*, je ne lui en connais aucune.

Elle a certainement un très-bon esprit; elle a même des connaissances; mais ce sont ses manières qui leur donnent tout leur prix. On voit en elle quelque chose d'impérieux, que les uns se contenteraient de mépriser en secret, et que d'autres pourraient contrarier vivement; mais elle y met tant de grace, qu'il n'en peut naître aucune impression défavorable dans ceux qui ne font que passer, et, ce qui vaut encore mieux, dans ceux même qui s'arrêtent. Ce n'est pas tout: elle attire cette espèce de soumission respectueuse qui, même après un long commerce, ne permet pas de faiblir dans l'opinion qu'on a conçue de son mérite.

C'est dans mes conversations et mes différentes entrevues avec cette lady que j'ai senti tout l'avantage des ornemens extérieurs; et, réellement, en ce qui regarde le ton de la bonne compagnie, je ne crois pas qu'un jeune homme puisse trouver de meilleure école que son salon, ou, raillerie à part, son cabinet de toilette. C'est vraiment une grande satisfaction pour moi, de me figurer mon jeune ami faisant son cours sous une pareille institutrice.

Il est une époque et une circonstance de la vie, et c'est précisément celle où vous êtes, où, pour achever de former un jeune homme, il ne faut que la société, l'aisance et une légère dose de la tendre amitié d'une femme accomplie. Il me reste encore un mot à vous dire à ce sujet; mais vous êtes en bonnes mains, et je ne puis que vous en marquer ma satisfaction: il en résultera probablement tous les effets que doivent en attendre les vœux d'un aussi sincère ami que moi.

Depuis que je me connais un peu dans les affaires de ce monde, ma maxime a toujours été que le commencement et la fin de notre éducation avaient également besoin d'une *bonne;* et, puisque vous êtes assez heureux que d'avoir lady pour vous apprendre l'*alphabet* de votre âge, je vous exhorte à l'épeler et à le lire de manière à devenir le charme de toutes les sociétés: vous perdrez, ainsi que je le désire, l'habitude de ne pas généraliser assez votre attention, de la circonscrire à un seul, et de négliger les autres; car, quoique dans le principe il puisse y avoir quelque chose d'aimable dans cette conduite, elle n'est point adaptée au commerce général de la vie.

Lady M. F. peut avancer l'ouvrage, et lady C., j'en suis sûr, est prête à s'en occuper. Que ne doit donc pas attendre l'amitié, d'un semblable sol, d'une aussi belle saison et d'une pareille culture? Que puis-je faire de mieux que de vous laisser actuellement en si bonne compagnie, et vous prier d'offrir, en reconnaissance, mes complimens respectueux à toutes ces dames? Agréez vous-même l'intérêt le plus cordial de

Votre sincère et affectionné, etc.

LETTRE XVIII.

A....

Coxwould, mercredi à midi.

J'apprends de M. *Phipps* que vous avez pris l'engagement absolu de passer l'été, ou plutôt l'automne, à *Mulgrave-Hall*. J'ai donc tout lieu d'espérer que vous me ferez une visite préalable, et vous ne devez pas douter que je ne l'attende avec une vraie satisfaction.

Toutefois, en disant, ou plutôt en écrivant ceci, je m'adresse à l'excellence de votre cœur, que je ne puis assez admirer, et à cet esprit cultivé dont je conçois les plus grandes espérances. Je connais les plaisirs et les sociétés dont vous serez obligé de faire le sacrifice pour venir passer avec moi quelques jours de l'été; cependant je ne doute nullement de votre visite, et je crois que ce tête-à-tête *shandien* ne sera pas sans attraits pour vous.

Je me rappelle une circonstance à laquelle je ne puis jamais songer sans m'en estimer plus et vous en aimer mieux; car, outre qu'elle m'est on ne peut pas plus flatteuse, elle annonce que vous possédez une source de sensibilité qui doit rendre votre vie heureuse et honorable, quelque accident qui puisse la traverser: avec cette précieuse qualité, l'infortune ne pourra jamais vous abattre; et, quoique la folie, les passions, le vice même, puissent obscurcir ou affaiblir, pour un temps, l'excellence de votre caractère, il ne sera jamais en leur pouvoir de la détruire. Ceci se rapporte à ce léger trait d'une sensibilité délicate qui vous échappa l'hiver dernier; quoique je l'aie raconté plusieurs fois à d'autres avec le plus grand éloge, je ne m'étais pas encore avisé de vous en parler à vous-même; mais le moment est venu de le faire, et mon esprit m'y pousse d'une manière irrésistible. Je me trouve pour cela, dans des dispositions convenables, et qui, je crois, me sont naturelles.

Vous devez vous rappeler que le mois de janvier dernier vous vîntes me trouver un soir, lorsque j'étais malade dans mon lit, rue de Bond; vous ne devez pas avoir oublié non plus que vous passâtes la nuit entière au chevet de mon lit, remplissant tous les devoirs d'une amitié tendre et pieuse. Je croyais avoir le squelette de la mort à mes talons; je pensais même qu'il allait me prendre à la gorge, et je vous en parlai beaucoup. Enfin, il plut au ciel que ce moment ne fût pas le dernier de ma vie, quoique ce fût bien en conscience que je prophétisasse ma fin lorsque je disais que je ne comptais pas passer l'hiver. Je crois, mon cher ami, vous dis-je, que bientôt je ne serai plus. Je ne le crois pas, répondîtes-vous en me serrant la main, et poussant un soupir qui, partant du votre cœur vint droit au mien; cependant, craignant que la chose ne fût que trop vraie, vous eûtes la bonté d'ajouter : J'espère que vous me permettrez d'être toujours avec vous, afin que je ne perde pas une minute de l'avantage consolant de votre société, tant que le ciel me permet d'en jouir.

Je ne fis aucune réponse; je ne le pouvais pas: mais mon cœur en fit une alors, et il continuera de la faire jusqu'à ce qu'il soit *une motte de terre de la Vallée*.

Voilà d'où je tire la certitude que vous quitterez sans regret le tourbillon du plaisir, pour venir vous asseoir sous mon chèvrefeuille, qui se pavane actuellement comme une nymphe du Renelagh, et pour m'accompagner chez mes nones, à qui je fais la pension d'une visite tous les soirs. Nous pouvons aller à vêpres avec elles: nous revenons ensuite à la maison, où la crême et le caillé nous attendent; et nous y rapportons des sentimens mille fois préférables à ceux que peuvent réellement procurer tous les plaisirs et toutes les beautés du monde.

Je travaille à faire deux autres volumes pour amuser, et, comme je l'espère aussi, pour instruire le monde mélancolique et podagre; j'y déclare solennellement que mon attachement pour des amis tels que vous est le seul motif qui me fasse désirer de me survivre; mais peut-être est-ce par cette vanité que mon amour-propre ne me permet pas de nommer stérile; cette vanité, dis-je, qui veut qu'après avoir tressé une couronne pour

ma petite gloriole, je finisse encore par y ajouter quelques feuilles.

Venez donc : que je puisse vous lire les pages à mesure qu'elles tomberont de ma plume; et soyez le *Mentor* de *Tristram* comme vous l'avez été d'*Yorick*. A tout événement, je suis sûr que vous n'irez point à York sans passer chez moi : mon triomphe sera complet sur *lady Lepel*, etc., si je puis vous arracher un mois entier au brillant centre d'attraction qui vous entraîne si naturellement. Sur ce, Dieu vous bénisse! et croyez que je suis, avec toute la sincérité possible,

Votre très-affectionné, etc.

LETTRE XIX.

A.....

Bischopthorl, vendredi soir.

Je n'ai vu qu'un moment la charmante madame *Vesey;* elle n'en a pas moins essayé de me tourner la tête avec sa belle voix et ses mille autres grâces: quoique casuiste, je ne déciderai point sur quelles raisons elle pourrait justifier une pareille tentative; je ne le demanderai pas non plus à mon bon ami l'archevêque, car c'est de sa maison, où me retient sa bonté hospitalière, que je vous adresse cette lettre.

Je regrette cependant les tours que nous faisions ensemble dans Renelagh lorsqu'il était désert : c'est précisément dans cet état qu'il me plaisait le mieux, parce qu'à chaque sensation délicieuse, il nous était libre d'oublier qu'il y eût dans la salle d'autres personnes que nous.

Vous m'entendez assez, j'en suis sûr, quand je parle de ce sentiment exquis de la perfection du beau sexe; mais je pense que c'est surtout lorsqu'une femme est assise ou marche à votre côté, et qu'elle est tellement maîtresse de toutes vos facultés, qu'il semble qu'il n'y ait que vous deux dans l'univers, lorsque vos deux cœurs étant parfaitement à l'unisson, ou pour mieux dire dans une harmonie complète, rendent les mêmes accords, poussent les fleurs de l'esprit et du sentiment sur une même tige.

Ces heures délicieuses que les cœurs tendres et vertueux savent extraire des saisons mélancoliques de la vie, forment un ample correctif aux peines et aux troubles que les plus heureux d'entre nous sont condamnés à souffrir. Elles versent le jour le plus brillant sur un triste paysage, et forment une espèce de refuge contre le vent et la tempête.

Avec une compagne chérie, la chaumière que l'humble vertu a construite à côté d'un bosquet de chèvre-feuille, l'emporte infiniment sur toute la magnificence des palais des monarques. Dans cette heureuse position, la bruyère odorante a pour nous le parfum de l'Arabie; et Philomèle, dût-elle refuser de venir s'établir sur les branches de l'arbre solitaire qui nous ombrage, pourvu que j'entende la voix de ma bien-aimée, elle suffit à mon extase : le son harmonieux des sphères célestes n'y pourrait rien ajouter.

Il y a quelque chose de singulièrement satisfaisant, mon cher ami, dans l'idée de se dérober au monde; et, quoiqu'elle ait toujours été d'une grande consolation pour moi, je n'en ai jamais été plus fier que lorsque j'ai pu l'effectuer au milieu même de la foule. Cependant, lorsque cette foule nous presse et nous entoure, je ne connais que le pouvoir magique de l'amour qui puisse produire cette espèce d'*aberration:* l'amitié, quelle que soit l'étendue de son empire, la pure amitié n'a pas ce privilége. Il faut un sentiment plus énergique pour plonger l'ame dans cet oubli délicieux. Hélas! il est aussi doux qu'il est de peu de durée; car, comme une sentinelle vigilante, le souci, toujours alerte et toujours envieux, nous arrache bientôt à ce délire enchanteur.

Quant à vous, mon ami, la réalité se mêle quelquefois à vos songes; et moi, tout en jouissant de votre bonheur, j'exerce mon imagination à m'en créer le simulacre. Je m'assieds donc sur le gazon; je m'y place en idée à côté d'une femme charmante, aussi aimable, s'il est possible, que madame V...; je cueille des fleurs et j'en forme un bouquet que j'arrange sur son sein; je lui raconte ensuite quelque histoire tendre et intéressante :

si ses yeux se mouillent à mon récit, je prends le mouchoir blanc qu'elle tient dans sa main, j'en essuie les larmes qui coulent sur ses belles joues : je m'en sers également pour essuyer les miennes. C'est ainsi que la douce rêverie donne des ailes à l'heure paresseuse; elle verse un baume consolant dans mes esprits, et me dispose à rejoindre mon oreiller.

Désirer que le souci ne plaçât jamais ses épines sur le vôtre, ce serait sans doute former des vœux inutiles; mais vous souhaiter la vertu qui en émousse les pointes, et la continuité des sensations qui quelquefois les arrachent, n'est pas, je crois, un souhait indigne de l'amitié avec laquelle

Je suis votre très-affectionné, etc.

P. S. Lydia m'écrit qu'elle a fait un amant. Pauvre chère fille !

LETTRE XX.

A....., *écuyer*.

Dimanche au soir.

N'imaginez pas, mon cher, et ne souffrez pas, je vous prie, qu'aucun esprit froid et méthodique vous persuade que *la sensibilité est un mal*. Vous n'avez pas eu à vous plaindre de vous en être rapporté à moi sur d'autres objets. Vous pouvez donc m'en croire lorsque je dis que la sensibilité est un des premiers biens de la vie et le plus bel ornement de l'homme.

Vous ne vous expliquez pas entièrement avec moi; ce qui, par parenthèse, n'est pas très-joli de votre part; mais, d'après le contenu de votre lettre, que j'ai maintenant sous les yeux, je suppose que vous avez été dupe de quelque personnage artificieux : je suis même tenté de croire qu'il s'agit de quelque *adroite C......;* et que, plein du tour qu'on vous a joué, l'esprit piqué, l'amour-propre en alarmes, vous voulez, permettez-moi de vous le dire, que votre sensibilité soit la victime de votre humeur. Et ce qu'il y a de pire encore, c'est que vous m'écrivez comme si vous vous croyiez réellement de sang-froid, dans toutes les prétendues observations que vous m'adressez à ce sujet.

Soyez bien sûr, mon cher ami, que si je ne regardais les sentimens que renferme votre dernière lettre comme l'effet d'un moment de délire ; si je pouvais me persuader que vous les eussiez écrits dans un temps de calme et de réflexion, je vous croirais perdu sans retour, et je bannirais toute espérance de vous voir jamais parvenir à quelque chose de grand et de sublime.

J'allais presque vous dire, et pourquoi ne le ferais-je pas? qu'il y a une sorte de duperie aimable qui l'emporte autant sur la lourde précaution de la sagesse du monde, que le son de la basse sur celui d'un âne qui brait de l'autre côté de ma palissade.

Si j'entendais quelqu'un se glorifier de n'avoir jamais été dupe, je craindrais fort que, dans un temps ou un autre, il ne fournît l'occasion de le regarder comme une ame basse et un plat coquin.

Cette doctrine vous paraîtra fort étrange ; mais, quoi qu'il en soit, je ne rougis pas de l'adopter. Que diriez-vous d'un homme qui ne serait ni humain, ni généreux, ni confiant? Ce que vous en diriez, je le conçois ; vous penseriez qu'un tel homme est propre aux trahisons, aux piéges, aux rapines. Cependant la duperie, la fraude, nommez-les comme il vous plaira, sont continuellement aux trousses des vertus dont nous venons de parler; elles les suivent comme leur ombre. Semblable à tous les autres biens de ce monde, la vertu, quoique le plus précieux de tous, est cependant d'une nature mixte; ses inconvéniens, si toutefois ils méritent ce nom, forment la base sur laquelle reposent l'importance de ses fonctions et la supériorité de son essence.

La sensibilité se montre souvent sous une apparence de folie; mais sa folie est aimable; ce n'est pas que j'approuve ses excès, ou l'obéissance aveugle à l'impulsion qui les produit : cependant j'embrasserais de bon cœur celui qui ôterait son manteau de dessus ses épaules pour en envelopper un malheureux qui grelotte et qui n'a rien pour se couvrir.

La *discrétion* est une qualité bien froide,

je ne serais pourtant pas fâché que vous en eussiez assez pour diriger votre sensibilité sur des objets convenables, mais ne l'étendez pas plus loin; un pas de plus pourrait vous être funeste; il serait possible qu'il arrêtât la source vivifiante de toute vertu; cette source qui, j'en suis sûr, ne cessera pas de couler dans votre ame, et ne souffrira pas qu'une mortelle aridité vous dessèche le cœur.

En effet, la sensibilité est la mère de toutes ces impressions délicieuses qui donnent une coulenr plus brillante à nos joies, et nous font verser des larmes de ravissement. Des hommes plus sages que moi pourront vous instruire sur cette matière, et vous dire combien elle mérite d'occuper notre pensée.

Je vous laisse donc à vos propres méditations. Je leur souhaite une heureuse issue, ainsi qu'à tout ce que vous entreprendrez, et suis bien véritablement

Votre très-affectionné, etc.

LETTRE XXI.

A.....

Rue de Bond, jeudi matin.

Vous voulez donc bien, mon cher ami, vous fâcher contre les journalistes? Je n'ai pas à beaucoup près cette complaisance; mais, comme ce n'est que pour moi que vous prenez de l'humeur, je vous en fais, ainsi que je dois, mille et mille remercîmens.

Je ne sais en vérité pas à qui je suis redevable d'un aussi généreux service. Je serais fort embarrassé de dire si je le dois à toute la société, ou au morosisme de quelque individu. Je n'ai jamais fait pour cela la moindre perquisition. Après tout, qu'en résulterait-il? Voudrais-je leur donner dans mes écrits l'immortalité qu'ils ne trouveront jamais dans les leurs? Laissons les ânes braire comme il leur plaît: je traiterai leurs seigneuries à ma manière, comme elles le méritent, et cette manière leur plaira moins qu'aucune autre.

Il existe une malheureuse classe de gens qui cherchent continuellement à faire de la peine à ceux qui valent mieux qu'eux; mais ma coutume a toujours été de ne pas me formaliser des éclaboussures qu'on jette sur mon habit; car elles n'en ont jamais passé la doublure, surtout celles qu'ont lancées cette envie, cette ignorance et ces caractères pervers qui se trouvent à une aussi grande distance de mes écrits.

Je me réjouis pour vingt bonnes raisons que je vous déduirai dans la suite, de ce qne Londres se trouve sur votre chemin, entre le comté d'Oxford et Suffolk; et l'une de ces raisons, je vais vous la dire maintenant: c'est que vous pouvez m'être d'un très-grand secours; je désirerais donc que vous vous disposassiez à me rendre un bon office, si je ne savais fort bien que vous êtes tonjonrs prêt à le faire.

La ville est si déserte, que, qnoique j'y sois depuis vingt-quatre henres, je n'ai vu que trois personnes de connaissance; Foote, au spectacle; sir Charles Davers, au café de Saint-James, et Williams qui, comme nn oiseau de passage, prenait son vol pour Brighthelmstone, où l'on m'a dit qu'il fait sa cour à une femme charmante, avec tout le succès que ses amis peuvent lui souhaiter.

L'unique chose qu'on pouvait désirer à nos courses d'York, était de se trouver dans la salle du bal, et non en rase campagne. La pluie ne voulut jamais se prêter aux divertissemens de la course; elle déchaîna contre eux tous les réservoirs du ciel. Ce contretemps n'influa point sur les autres amnsemens; leur gaîté n'en fut pas dn tout altérée. J'avais promis à certaine personne que vous y seriez, et vous m'êtes redevable de quelques reproches que j'ai essuyés pour vous.

Quoique je ne vous aie pas encore parlé de ma santé, je ne me porte pas bien du tout; et, si l'hiver me surprend dans ce pays-ci, je ne verrai jamais d'autre printemps: c'est donc pour m'en aller vers le midi que je vous prie d'arriver promptement de l'ouest.

Hélas! hélas! mon ami, je commence à sentir que toute ma force s'épuise dans ces luttes annuelles avec cette parque maudite qui sait tout aussi bien que moi qne, malgré

mes efforts, elle finira par nous battre tous: en effet, elle a déjà brisé la visière de mon casque; et la pointe de ma lance n'est plus ce qu'elle était autrefois; mais, tant que le ciel voudra bien me laisser la vie, j'attends aussi de sa bonté la force nécessaire pour en tolérer les peines; et j'espère qu'il me conservera jusqu'au dernier soupir cette sensibilité pour tout ce qui est bon et honnête; car, lorsqu'elle possède entièrement notre ame, je pense qu'elle forme un ample correctif à la grande somme de nos erreurs.

Croyez donc que je serai sensible à votre amitié tant que je pourrai l'être à quelque chose; et j'ai tout lieu de me flatter que vous m'aimerez, non seulement jusqu'à mon dernier jour, mais qu'encore, après ma mort, vous garderez la mémoire de

Votre toujours fidèle et affectionné, etc.

LETTRE XXII.

A......

Dimanche matin.

Si vous désirez avoir le portrait de ma figure diaphane, qui, par parenthèse, ne mérite pas les frais de la toile, je m'y prêterai volontiers; car il m'est doux de songer que, lorsque je reposerai dans la tombe, mon image pourra du moins me rappeler quelquefois à votre amitié sympathique.

Mais il faut que vous fassiez vous-même la proposition à *Reynolds*: je vais vous dire pourquoi je ne puis m'en charger. *Reynolds* a déjà fait mon portrait, et, lorsque j'ai voulu m'acquitter avec lui, il a refusé mon argent, disant, pour me servir de sa flatteuse expression, que c'était un tribut que son cœur voulait payer à mon génie. Vous voyez que la façon de penser de cet artiste égale au moins la supériorité de son talent.

Vous voyez en même temps mon embarras, et la nécessité de vous charger de la proposition, si toutefois il s'agit de recourir au génie de *Reynolds*. Si l'impatience de votre amitié, que vous exprimez d'une manière si touchante, veut bien attendre que nous allions à Bath, nous pourrions employer le pinceau de votre favori *Gainsborough*.

Et pourquoi pas celui de votre petit ami *Cosway*, qui va d'un pas rapide à la fortune et à la célébrité? Enfin, il en sera ce que vous voudrez, et vous arrangerez la chose comme il vous plaira.

Dans tous les cas, je me régalerai de mon buste lorsque j'irai à Rome, pourvu toutefois que *Nollikens* ne me fasse pas une demande incompatible avec l'état de mes finances. La statue que vous admirez tant, et qui décore le monument de mon aïeul l'archevêque, à la cathédrale d'York; cette statue, dis-je, m'a, je crois, fait naître la fantaisie d'avoir la mienne. Ce morceau de marbre, que ma vanité, car souffrez, s'il vous plaît, que je mette cela sur son compte, que ma vanité me destine, la main de l'amitié pourra le placer sur ma tombe, et peut-être sera-ce la vôtre. En voilà bien long sur ce chapitre.

Mais je suis né pour les digressions: je vous dirai donc, sans autre préambule, et après avoir bien réfléchi, que lord....... est d'un caractère bas et rampant. S'il n'était que fou, je dirais: Ayez pitié de lui; mais il a justement assez d'esprit pour être responsable de ses actions, et pas assez pour reconnaître la supériorité de ce qui est véritablement grand sur ce qui est petit. Si jamais il s'élève à quelque chose de bon et d'honnête, je consens que, de mon vivant, et même après ma mort, on m'accuse de trafiquer de scandale, et d'être un méchant homme; mais n'en parlons plus, je vous prie. Il est temps que je vous quitte pour me rendre dans un endroit où je devrais être depuis une heure. Dieu vous bénisse donc! et croyez-moi pour la vie,

Très-cordialement, votre, etc.

LETTRE XXIII.

A.....

Lundi matin.

L'histoire, mon cher ami, qu'on vous a débitée comme très-authentique, est abso-

lument fausse, ainsi que bien d'autres... Je n'ai jamais eu de démêlé avec M. *Hume*, c'est-à-dire, de dispute sérieuse qui sentît l'emportement on la colère. En effet, on m'étonnerait fort, si l'on me disait que *David* (Hume) se fût jamais pris de querelle avec quelqu'un; et si j'étais forcé d'en convenir, rien ne pourrait me déterminer à croire que le tort ne fût pas du côté de son adversaire; car, de ma vie, je n'ai rencontré d'homme plus poli ni plus doux. S'il a fait des prosélytes par son scepticisme, il l'a dû plutôt à l'aimable tournure de son caractère qu'à la subtilité de sa logique. Comptez là-dessus : c'est un fait.

Je me souviens bien que nous plaisantâmes un peu à la table de lord *Hertfort* à Paris; mais, de part et d'autre, il n'y eut rien qui ne portât l'empreinte de la bienveillance et de l'urbanité..... J'avais prêché le même jour à la chapelle de l'ambassadeur : *David* voulut faire un peu la guerre au *prédicateur;* le prédicateur, de son côté, n'était pas fâché de rire avec l'*infidèle*; nous rîmes effectivement un peu l'un et l'autre : toute la société rit avec nous; et, quoi qu'en dise votre conteur, il n'était sûrement pas présent à cette scène.

Il n'y a pas plus de vérité dans le récit qui me fait prêcher un sermon injurieux pour l'ambassadeur dans la chapelle même de son excellence; car lord Hertfort me fit l'honneur de m'en remercier à plusieurs reprises. Il y avait, je l'avoue, un peu d'inconvenance dans le *texte;* et c'est tout ce que votre narrateur peut avoir entendu de propre à justifier son récit. S'il s'endormit immédiatement après que je l'eus prononcé, je lui pardonne. Voici le fait :

Lord *Hertfort* venait de prendre et de meubler un hôtel magnifique; et, comme à Paris la moindre chose produit un engouement passager, il était de mode dans ce moment-là de visiter le nouvel hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre : personne n'y manquait. Ce fut, pendant quinze jours au moins, l'objet de la curiosité, de l'amusement et de la conversation de tous les cercles polis de la capitale.

Il m'échut en partage, c'est-à-dire, je fus prié de prêcher le jour de l'inauguration de la chapelle de ce nouvel hôtel. On vint m'en prier au moment où je finissais ma partie de wisth avec *Thornhills*; et, soit que la nécessité de me préparer, car je devais prêcher le lendemain, m'enlevât trop brusquement à mon amusement de l'après-dînée, soit toute autre cause que je ne prétends pas déterminer, je me trouvai saisi de cette espèce d'humeur à laquelle vous savez que je ne puis jamais résister; et il ne me vint dans l'esprit que des textes malheureux : vous en conviendrez vous-même en lisant celui que je pris.

« Et Hezekia dit au prophète : Je leur ai « moutré mes vases d'or et mes vases d'ar- « gent, et mes femmes et mes concubines, « et mes boîtes de parfums; en un mot, tout « ce qui était dans ma maison, je le leur ai « montré. Et le prophète dit à Hezekia : « Vous avez agi très-follement. »

Ce texte étant puisé dans la sainte Écriture, ne pouvait nullement offenser, quelque mauvaise interprétation que voulussent y donner les malins esprits. Le discours en lui-même n'avait rien que de très-innocent, et il obtint l'approbation de *David Hume*.

Mais je ne sais comment je remplis des pages entières à ne parler que de moi seul : la seule chose qui puisse justifier en moi cet égoïsme épistolaire, c'est lorsque j'assure un aimable caractère ou un fidèle ami, comme je le fais maintenant à votre égard, que je suis d'elle, de lui, ou de vous,

Très-affectueusement, l'humble serviteur.

LETTRE XXIV.

A..., *écuyer*.

Mercredi matin.

Croyez-moi, mon cher ami, je n'ai que très-peu de foi aux docteurs. Il y a plusieurs années que quelques-uns des plus célèbres de la faculté m'assurèrent que je ne vivrais pas trois mois, si je continuais mon genre de vie. Le fait est que, depuis treize ans,

je brave leur décision, en faisant précisément ce qu'ils m'ont défendu. Oui, j'ai l'effronterie d'exister encore, quoiqu'avec toute ma maigreur : et ce ne sera pas ma faute si je ne continue à les faire mentir aussi longtemps que je l'ai déjà fait.

Je crois que c'est le lord *Bacon* qui observe (du moins, quel que soit l'auteur de cette observation, elle n'est pas indigne du grand homme que je viens de citer), il observe, dis-je, que les médecins sont de vieilles femmes qui viennent à côté de notre lit, se mettre aux prises avec la nature, et qui ne nous quittent que lorsqu'ils nous ont tués ou que la nature nous a guéris.

Il y a dans l'art de guérir une incertitude qui se moque de l'expérience et même du génie. Ce n'est pas que je prétende proscrire absolument une science qui produit quelquefois de bons effets. Je pense même que cette science, considérée abstractivement, doit l'emporter sur toutes les autres ; mais je ne suis pas toujours le maître de me contenir, quand je songe au sot orgueil de ceux qui la professent, et qui sortent des gonds lorsque vous ne lisez pas les étiquettes des fioles qui contiennent la matière de leurs ordonnances, avec le même respect que si elles étaient écrites de la propre main de saint *Luc*.

Déesse de la santé, fais que je boive ton breuvage salutaire à la source pure qui jaillit sous tes lois. Accorde-moi de respirer un air balsamique, de sentir les douces influences du soleil vivifiant. Ami, je le ferai ; car, si je ne vous vois dans quinze jours, le seizième je prendrai le coche de Douvres, et j'irai, sans vous, chercher les bords du Rhône, où vous me suivrez ensuite, si cela vous plaît; si vous ne le faites point, voyez quelle différence : tandis que le jour de Noël vous vous couvrirez d'habits bien chauds, et ferez préparer un grand feu pour vous prémunir contre les brouillards, je m'assiérai sur le gazon à la douce chaleur du grand foyer de la nature, qui éclaire, vivifie et réjouit tous les êtres.

Faites bien vos réflexions, je vous prie, et que j'en apprenne bientôt le résultat, car je ne veux pas perdre un autre mois à Londres, fût-ce même par complaisance pour vous, ou dans la vue de vous avoir pour compagnon de voyage, ce qui, je dois en convenir, me serait absolument personnel.

En attendant, et toujours, Dieu vous bénisse !

Je suis très-cordialement votre, etc.

LETTRE XXV.

A....., *écuyer*.

Mercredi à midi.

Je me trouve toujours quelque fâcheuse affaire sur les bras : ce n'est pas, comme le soupçonnent quelques personnes de bonne humeur, faute de prendre assez de soin de ne pas blesser les gens; je n'en eus jamais le désir, mais uniquement faute d'être entendu. Pope a très-bien peint l'embarras d'être réduit

A s'escrimer
Sans second et sans juge.

Je pense que la citation est exacte. En effet, un homme peut assez bien se tirer d'affaire sans second. Le génie, loin d'en avoir besoin, pourrait quelquefois en être embarrassé; mais n'avoir pas de juge, c'est une mortification qui pénètre jusqu'au vif ceux qui sentent ou imaginent, ce qui revient à peu près au même, qu'un jugement impartial et équitable serait leur récompense.

N'être jamais compris, et, ce qui en résulte naturellement, voir tous ses discours défigurés par l'ignorance, est cent fois pire que d'être calomnié malicieusement. Le plus souvent, et presque toujours, la calomnie est un hommage que le vice paie à la vertu, et la folie à la sagesse. L'homme sage voit d'un œil de pitié les efforts du calomniateur : ils tournent à son avantage; semblable au philosophe qu'on dit avoir élevé un monument à sa propre gloire, avec les pierres que lui lançait la malignité de ses compétiteurs.

La vertu sans la bonne réputation est une chose trop ordinaire pour qu'on doive en être surpris, quoiqu'on ne puisse s'empêcher d'en

déplorer l'injustice: mais, comme elle tient en quelque sorte à l'ordre général de la Providence, l'espérance et la résignation peuvent nous la faire supporter. Quant à ce qui n'intéresse que médiocrement la réputation, on peut pardonner à celui qui se moque des tournures qu'on donne le plus souvent aux intentions les plus honnêtes.

Je puis vous assurer bien positivement que je n'eus jamais moins d'amour-propre, ni moins d'envie de déployer mes talens, quels qu'ils soient, que dans la circonstance qui a produit tant de fâcheries. Loin de montrer de la sévérité, j'étais tout complaisance et bonne humeur; mes esprits étaient à l'unisson de chaque pensée généreuse et riante; en un mot, j'avais si peu l'idée d'offenser *surtout les Dames*, qu'il n'y eut peut-être jamais de moment dans ma vie où je fus plus disposé à m'armer de toutes pièces, et à monter sur mon palefroi pour aller soutenir la cause de la beauté molestée ou captive. Cependant me voilà précisément regardé comme le monstre que j'étais prêt à combattre et à détruire.

Veuillez donc bien, de la manière que vous croirez la meilleure, faire part de toutes ces observations à madame H....; dites-lui qu'elle a fait seulement ce que bien d'autres ont fait avant elle, c'est-à-dire, qu'elle a *mal conçu*; ou, comme il pourrait y avoir de l'équivoque dans ce mot, qu'elle m'a *mal entendu*.

Je suis prêt à faire mon apologie dans toutes les règles; et si la dame qui en sera l'objet est disposée à m'accorder un sourire, je recevrai le retour de sa faveur avec toute la reconnaissance qu'elle mérite; mais si elle présume qu'il soit plus à propos de se tenir toujours pour offensée, je ne manquerai pas de la citer au supplément de mon chapitre des droits et des injustices des femmes; et quoique, d'après une certaine combinaison des circonstances, je ne puisse jamais faire comprendre ce chapitre à mon oncle Tobie, je l'expliquerai si bien à tout le monde, qu'on pourra le lire en courant.

D'ailleurs, je ne suis pas intelligible pour tous. Il y a quelques esprits qui n'ont nullement besoin d'avoir la clé de mes discours ou de mes ouvrages; et ceux-là, je parle des esprits, sont du premier ordre. Ceci me donne quelque consolation; et cette consolation augmente de poids et de mesure lorsque je pense que vous êtes de ce nombre.

Mais le papier et la claquette du facteur m'avertissent de faire ce que j'aurais dû faire à l'autre page: c'est de prendre congé de vous. Adieu donc! et que Dieu vous bénisse!

Je suis très-cordialement votre, etc.

LETTRE XXVI.

A.....

Jeudi 1 novembre.

Si j'étais ministre d'état au lieu d'être curé de campagne, ou plutôt, quoique je ne sache lequel est le meilleur des deux, si j'étais souverain d'un pays, non comme *Sancho-Pança*, sans avoir aucune volonté à moi, mais avec tous les priviléges et toutes les immunités qui appartiennent à cette place, je ne souffrirais pas que l'homme de génie fût déchiré, humilié, ou même sifflé par celui qui ne pourrait pas rivaliser avec lui. Cela signifie que je ne permettrais point que les sots d'aucune espèce osassent se montrer dans mes états.

Quoi! direz-vous, n'y aurait-il pas quelque exception pour l'ignorant et le non-lettré? aucun quartier à part pour ceux que la science n'aurait point illuminés, ou dont l'indigence aurait étouffé le génie? Mon cher ami, vous ne m'entendez pas parfaitement: ne supposez pas, je vous prie, qu'on soit *sot* pour n'être pas *instruit*, ni que, pour être *instruit*, on ne puisse pas être *sot*.

Je ne tire pas mes définitions des lieux communs du collége, ni du *péricrâne* épais et moisi des compilateurs de dictionnaires, mais du grand livre de la nature, qui est le volume du monde et le code de l'expérience. J'y trouve qu'un *sot* est un homme (car maintenant je ne suis pas d'humeur à confondre les femmes dans cette définition), est un homme, dis-je, qui se croit autre chose que ce qu'il est dans la réalité et qui ne sait comment faire un bon usage de ce qu'il est.

C'est la manière d'adapter les *moyens* à la *fin* qu'on se propose, qui caractérise une in-

telligence supérieure. La chétive haridelle dont *Yorick* a depuis si longtemps fait son unique monture, si une fois on la met dans le droit chemin, arrivera plus tôt au terme de son voyage que le meilleur coureur de *New-market*, qui aura pris à gauche.

Souvent la *sagesse* ne sait ui lire ni écrire, tandis que la *folie* vous cite des passages de toutes les langues mortes et de la moitié des vivantes. Veuillez donc bien, je vous prie, ne pas vous former une mauvaise, c'est-à-dire une fausse idée, de ce royaume de mon invention; car si jamais je le possède, vous pouvez être sûr que vous y aurez un bon traitement, et que vous y vivrez à votre aise, comme le feront tous ceux qui y vivront avec honneur. Mais au point.

Au point, ai-je dit? Hélas! il y a tant de *zigzags* dans ma destinée, qu'il m'est impossible de filer droit en écrivant une pauvre lettre, encore une lettre d'ami; et je ne la recommencerai pourtant pas; car il m'arrive une visite que je ne puis renvoyer, qui m'oblige à finir une page ou deux, peut-être même trois, plus tôt que je ne l'aurais fait. Je vais donc plier ma lettre telle qu'elle est, en ajoutant seulement un *Dieu vous bénisse!* ce qui, toutefois, est le désir le plus constant et le plus sincère de

Votre affectionné, etc.

LETTRE XXVII.

A.....

Dijon, 9 novembre 1769.

Mon cher ami,

Je vous recommande, non pas peut-être par dessus tout, mais très-certainement par dessus beaucoup de choses, de vous servir de votre propre intelligence, un peu plus que vous ne le faites; car, croyez-moi, une once de celle-ci vous sera plus avantageuse qu'une livre de celle des autres. Il y a une sorte de timidité qui, comme objet de spéculation, rend la jeunesse aimable; mais vu l'humeur actuelle du monde, c'est, dans la pratique, une chose vraiment incommode, pour ne pas dire dangereuse.

Il existe, au contraire, une mâle confiance qu'on ne saurait avoir trop tôt, parce qu'elle provient du sentiment des bonnes qualités que l'on possède et des heureuses acquisitions que l'on a faites : il n'est pas moins à propos de s'en parer aux yeux du monde, que de prendre un casque au jour du combat. Nous en avons besoin comme d'une protection, contre les insultes et les outrages des autres; car, dans les circonstances qui vous sont particulières, je ne la considère que comme une qualité purement défensive, propre à empêcher que vous ne soyez culbuté par le premier ignorant, le premier sot, ou l'insolent faquin qui verra que votre modestie étouffe votre mérite.

Mais je ne vous dis ceci qu'en passant. J'en laisse l'application à votre propre discernement et à votre bon sens, dont je n'écrirai pas tout ce que je pense, ni ce qu'en pensent quelques autres personnes qui le jugent favorablement.

Depuis que j'ai mis le pied sur le continent, je me trouve tellement mieux, que ma vue seule vous ferait du bien, et vous en auriez encore davantage à m'entendre; car j'ai recouvré ma voix dans ce climat régénérateur. Loin d'avoir de la peine à me faire entendre de l'autre côté de la table, je serais maintenant en état de prêcher dans une cathédrale.

Tout le monde est ici dans l'ivresse du contentement. La vendange a été très-abondante, et elle est maintenant sous le pressoir. Tous rayonnent de plaisir, et toutes les voix sont au ton de la joie. Quoique j'aille aussi vite qu'il m'est possible d'aller, et que, malgré cela, la mort me talonne au point qu'il ne me paraît pas prudent de prendre le temps de jeter un regard en arrière, je ne puis cependant résister à la tentation de sauter hors de ma chaise, et de passer tout le soir sur un banc à considérer les danses que forment ces fortunés habitans, après les travaux de la journée. C'est ainsi que, par un bienfait de la Providence, sur les vingt-quatre heures, ils trouvent le secret d'en passer au moins deux ou trois à oublier qu'il existe

dans ce monde quelque chose qui ressemble au travail et aux soucis.

Cet innocent oubli de la peine est l'art le plus heureux de la vie ; et la philosophie, avec tout son attirail de préceptes et de maximes, n'a rien qui lui soit comparable. En effet, je suis convaincu que la joie modérée et réglée sur de bons principes, est parfaitement agréable à l'être bienfaisant qui nous a créés; qu'on peut rire, chanter, et même danser, sans offenser le ciel.

Je ne pourrai jamais, non, je le dis bien positivement, il ne sera jamais en mon pouvoir de croire qu'on nous ait envoyés dans ce monde pour le traverser mélancoliquement. Tout ce qui m'entoure m'assure le contraire. Les danses et les concerts rustiques que je vois et que j'entends de ma fenêtre, me disent que l'homme est fait pour la joie. Aucun cerveau fêlé de moine chartreux, tous les moines chartreux du monde, ne me feraient jamais revenir sur cette opinion.

Swift dit: *Vive la bagatelle!* Moi je dis: *Vive la joie*, qui, j'en suis sûr, n'est point *bagatelle*. C'est, à mon avis, une *chose sérieuse*, et le premier des biens pour l'homme.

Puissiez-vous, mon cher ami, continuer d'en avoir toujours une ample provision dans votre magasin! Qu'il ressemble à la *cruche de la veuve*, c'est-à-dire, qu'il ne soit jamais à sec!

J'attends de recevoir quelque nouvelle de vous de *Lyon*, et c'est de là que je vous en enverrai d'ultérieures sur mon compte : en attendant, et dans tous les temps, Dieu vous bénisse! Croyez que

Je serai toujours bien véritablement et affectueusement votre, etc.

LETTRE XXVIII.

A....

Lyon, 15 novembre.

J'ai fait la route la plus délicieuse, quoique dans une *désobligeante*, et par conséquent seul. Mais, quand le cœur et l'esprit sont dans une parfaite harmonie, et lorsque chaque sensation subordonnée se met bien à l'unisson, il ne se présente aucun objet qui ne produise le plaisir. D'ailleurs, tel est le caractère de ce peuple fortuné; vous voyez le sourire sur tous les visages, et de tout côté vous entendez les accens de la joie. Au moment où je vous écris, j'ai sous ma fenêtre une bonne femme qui joue de la vielle à un groupe de jeunes gens qui dansent avec une gaîté bien plus apparente, et je crois aussi plus *réelle*, que ne peut l'être celle de vos brillantes assemblées d'*Almack*.

J'aime ma patrie autant que peut l'aimer aucun de ses enfans : je connais toute la solidité des vertus caractéristiques du peuple qui l'habite; mais dans le jeu du bonheur, il ne fait pas sa partie avec la même attention, on n'y réussit pas aussi bien qu'on le fait dans ce pays-ci. Je n'entrerai point dans l'examen de la différence physique ou morale qu'on remarque entre les deux nations; cependant, je ne puis m'empêcher d'observer que, tandis que le Français possède une gaîté de cœur, qui toujours affaiblit et quelquefois dissipe le chagrin, l'Anglais en est encore à l'ancien temps des Français, et continue à se divertir *moult tristement*.

Combien de fois, dans nos *assemblées d'York*, n'ai-je pas vu un couple au-dessous de trente ans danser avec autant de gravité que s'il eût fait un travail mercenaire dont il eût craint de ne pas être payé : tandis qu'ici je vois des jeunes gens brûlés du soleil et des filles de travail quitter un assez maigre dîner, le cœur palpitant de joie, pour s'agiter au son du haut-bois, et frapper la terre en cadence avec leurs sabots.

On ne me persuadera jamais qu'il n'y ait point une Providence, et une Providence gaie qui gouverne ce pays-ci. Avec tous les biens imaginables, nous sommes toujours graves, et dans le chagrin, nous ne savons que raisonner avec nous-mêmes, tandis qu'ici, sans presque d'autre bien que le soleil, on est content de son état.

Mais l'Être bon qui nous a tous créés donne à chacun une portion de bonheur, conformément à sa sagesse et à son plaisir; car rien n'est au-dessous de sa vigilante pro-

videnco : *elle modère même l'haleine des vents pour l'agneau privé de sa toison.*

Ces réflexions m'ont fait perdre de vue mon objet; car ce n'est que pour me plaindre que j'ai rapproché la chaise de la table et mis la plume dans l'encrier : c'était mon unique dessein, parce que j'ai envoyé plusieurs fois à *poste restante* sans qu'on ait pu me rapporter une lettre de vous. Quoique je sois dans la plus grande impatience de continuer mon voyage vers les *Alpes*, et qu'il me soit impossible de tranquilliser mon esprit jusqu'à ce que j'aie reçu de vos nouvelles, cependant, par un effet de mon caractère sympathique, le contentement et la bonne humeur des gens qui m'environnent a tellement pris sur moi, que je reste ici, dans mon habit noir, avec mes pantoufles jaunes, aussi tranquille que si j'y étais à demeure, et que je n'eusse plus de chemin à faire. Dieu sait pourtant le joli tour qui me reste à décrire avant que je puisse vous embrasser.

Vous savez que je ne suis pas dans l'usage d'effacer quelque chose; sans quoi je raturerais les douze dernières lignes que je viens d'écrire; car, au moment où je les terminais, votre lettre et deux autres viennent de m'arriver et de me satisfaire sur tous les points. Réellement si je pensais que vous vinssiez me surprendre, je traînerais encore. A tout événement nous nous rencontrerons à *Rome*, à *Rome*, et demain matin je prends des ailes pour y accélérer mon arrivée.

Je désire sincèrement que ma lettre puisse vous dépasser, c'est-à-dire que vous soyez en chemin avant qu'elle soit arrivée en Angleterre. Dans tous les cas, mon cher garçon, nous nous verrons à Rome. Jusqu'alors portez-vous bien : là, et partout ailleurs, je serai toujours

Votre très-fidèle et très-affectionné, etc.

LETTRE XXIX.

A.....

Rue de Bond.

Je crains bien d'avoir fini, pour le reste de mes jours, de plaisanter, de rire et d'amuser les autres, soit hommes, femmes ou enfans, et de devenir grave et solennel, dispensant la stupide sagesse comme on a prétendu jusqu'ici que je départais la folie à mes paroissiens et à mes paroissiennes.

A vous dire le vrai, je commençai cette lettre hier matin, et je fus interrompu par une demi-douzaine d'oisifs qui vinrent me chercher pour m'associer à leur paresse et pour rire avec eux. L'un d'eux me força de dîner chez lui avec sa sœur, qui me parut un être du premier ordre, et qui fait quelque chose d'absolument semblable à la résolution avec laquelle j'ai commencé cette lettre, indigne de la plume qui l'écrit.

En bonne foi, cette femme est charmante au delà de toute expression; c'était elle qui avait préparé le thé : elle m'en présenta une tasse plus délicieuse que le nectar.

Pour le dire en passant, elle désire extraordinairement de faire votre connaissance; ce n'est pas, vous pouvez m'en croire, d'après le compte que je lui ai rendu de vous, mais d'après les éloges que lui en ont faits des personnes qu'elle dit être de la première classe. Vous pouvez être bien sûr cependant que je ne les ai pas désavoués, et que mon témoignage ne vous a pas été contraire. Lors donc que vous le désirerez, je vous présenterai pour que vous ayez l'honneur de lui baiser la main, et d'augmenter la liste des fidèles qui vont en adoration dans le temple d'un si rare mérite.

Je pense réellement que s'il y a sur la terre une femme propre à faire votre bonheur et à vous inspirer de l'amour, par dessus le marché, ce qui, je crois, serait l'unique moyen de vous rendre heureux, je pense, dis-je, que cette tâche est réservée à ce caractère enchanteur. En effet, si vous commandiez à mon faible pinceau de vous dé-

crire la beauté dont la tendresse pourra vous guérir des maux de cœur et des inquiétudes sans nombre qui vous assailliront infailliblement sur le passage de la vie, je choisirais cette excellente et divine créature. Mon esprit de *chevalerie errante* lui a déjà dit qu'elle était ma *Dulcinée;* mais je déposerais bien volontiers mon armure, et je briserais ma lance pour faire votre *ange* conservateur de la *dame de mes pensées.*

Je crois n'avoir pas besoin de vous rappeler mon affection pour vous; il m'est justement venu quelques idées à votre sujet, qui m'ont tenu éveillé la nuit dernière, lorsque j'aurais dû être enseveli dans un profond sommeil; mais je me réserve de vous les communiquer au coin de mon feu, ou du vôtre, et je voudrais bien ce soir vous avoir auprès du mien. Je ne crois pas de ma vie avoir rien désiré aussi ardemment.

Au nom de la fortune, dites-moi donc, je vous prie, ce qui peut vous retenir à cinquante lieues de la capitale, dans un temps où, pour votre propre intérêt, j'aurais un si grand besoin de vous?

Je vous entends vous écrier : Qu'est-ce que tout cela signifie? Je vous vois presque déterminé à jeter ma lettre au feu, parce que vous n'aurez pu y trouver le nom de la belle. Mon bon ami, je suis parfaitement en règle sur cet article ; car vous pouvez être sûr que mon intention n'a jamais été de confier son nom à cette feuille de papier. Je vous ai parlé de la divinité; le reste vous le trouverez inscrit sur l'autel.

Je ne fus jamais plus sérieux que je le suis dans ce moment-ci ; prenez donc bien vite la poste pour vous rendre dans cette ville : j'en serai parti si vous n'arrivez bientôt, et alors je ne sais ce que deviendront toutes les bonnes intentions que j'ai *maintenant* pour vous; à la vérité, je ne crains pas d'en manquer dans le temps futur; car, dans tous les événemens, dans toutes les circonstances, et partout,

Je suis très-cordialement et très-affectueusement votre, etc.

LETTRE XXX.

A.....

Vendredi.

Peut-être, mon cher ami, c'est pour vous le temps de chanter, et je m'en réjouis; mais ce n'est pas pour moi celui de danser.

Vous reconnaîtrez à la manière dont cette lettre est écrite, que si je figure dans ce genre, ce doit être à la danse d'*Holbein.*

Depuis ma dernière lettre, un autre vaisseau s'est brisé dans ma poitrine, et j'ai perdu assez de sang pour abattre l'homme le plus robuste : il est donc plus facile d'imaginer que de décrire ce que cette révolution a produit sur mon individu décharné et flanqué de toutes sortes d'infirmités: En effet, ce n'est qu'avec peine et seulement dans quelques intervalles de repos, qu'il m'est possible de traîner ma plume. Sans le grand empressement de *mes esprits*, qui m'aident pour quelques minutes de leur précieux mécanisme, il n'eût pas été en mon pouvoir de vous remercier du tout; je ne puis cependant le faire comme je le devrais, pour vos quatre lettres restées si longtemps sans réponse, et notamment pour la dernière.

J'ai réellement cru, mon bon ami, que je n'aurais plus le plaisir de vous voir. Le hideux squelette de la mort semblait avoir pris son poste au pied de mon lit, et je n'avais pas le courage de m'en moquer comme je l'ai fait jusqu'ici : je baissais donc patiemment la tête, sans la moindre espérance de la relever jamais de dessus mon oreiller.

Mais, de manière ou d'autre, la mort a, je crois, pour le moment, changé de visée, et j'espère que nous pourrons encore nous embrasser une fois. La seule chose que je puisse ajouter, c'est que tant que je vivrai, je serai toujours

Votre très-affectionné, etc.

LETTRE XXXI.

A....

Rue de Bond, le 8 mai.

En lisant votre dernière lettre, j'ai senti le degré d'énergie auquel peut s'élever une passion tendre et honnête. L'histoire que vous me racontez doit être placée parmi les relations les plus touchantes des misères, et en même temps des efforts heureux de la bienveillance humaine. Il se trouva que je l'avais hier dans ma poche, en déjeûnant avec mistress M..... et, faute de pouvoir lui donner quelque chose d'aussi bon de mon propre fonds, je lui lus en entier votre lettre, mais ce n'est pas tout; car ce qu'il y eut de plus flatteur (c'est-à-dire de plus flatteur pour vous), c'est qu'elle voulut la lire elle-même; ensuite elle me pria de ne pas différer l'occasion de vous présenter, vous, à sa table, et à vous celle qui en est la maîtresse. Je lui parlai de l'incivile distance de quelques centaines de milles, au moins, qui se trouvent entre nous; mais je promis et je jurai, car je fus obligé de faire l'un et l'autre, que, dès que je pourrais me saisir de votre main, je vous conduirais à son *vestibule*. Je commence réellement à croire que par vous j'obtiendrai quelque crédit.

Je n'ai pas de peine à me persuader que l'amour soit sujet à des paroxysmes violens, comme la fièvre; mais tant de plaisir accompagne cette passion, en général; elle produit des sympathies si douces, quelquefois elle est si promptement, et souvent si facilement guérie, qu'en vérité je ne puis plaindre ses disgrâces du même ton de pitié dont j'accompagne mes visites consolatrices à des infortunes moins ostensibles. Dans la triste et dernière séparation des amis, l'*espérance* nous console par la perspective d'une éternelle réunion, et la *religion* nous porte à y croire: mais, dans l'histoire mélancolique que vous rapportez, je vois ce qui m'a toujours paru le spectacle le plus désespérant que puisse offrir la sombre région des misères humaines. Je me figure la pâle contenance de quelqu'un qui a vu les plus beaux jours, et qui succombe au désespoir de les voir renaître. L'homme abattu par une infortune non méritée, et privé de toute espèce de consolation, est dans un état sur lequel l'ange de la pitié verse le trésor de ses larmes.

Je ne vous envie point, mon cher enfant, non je ne vous envie pas vos sentimens, car je suis sûr que je les partage; mais si je pouvais vous envier une chose qui vous fait tant d'honneur, et qui m'engage à vous aimer, s'il est possible, plus que je ne le faisais auparavant, ce serait le petit édifice de consolation et de bonheur que vous avez construit dans les profondeurs de la misère. Peut-être n'occupera-t-il que peu de place dans ce monde; mais, semblable au grain de sénevé, il croîtra et portera sa tête dans les cieux, où l'esprit qui l'a érigé vous élèvera vous-même un jour.

Robinson vint me prendre hier pour me mener dîner, place Berkeley; et, tandis que je m'habillais, je lui donnai votre lettre à lire. Il la sentit comme il le devait: non seulement il me pria de vous dire quelque chose de flatteur de sa part, mais lui-même il dit mille choses agréables sur votre compte pendant et après le dîner, et but à votre santé. Se trouvant même échauffé par le vin, il parlait haut, et menaçait de boire de l'eau comme vous le reste de ses jours.

Mais, tandis que je vous raconte tant de belles choses pour flatter *votre vanité*, souffrez, je vous prie, que j'en dise quelqu'une qui puisse flatter la mienne. Ce n'est ni plus ni moins qu'une élégante écritoire de table, en argent, avec une devise gravée dessus, qui m'a été envoyée par lord *Spencer*. La manière dont ce présent m'a été fait ajoute infiniment à sa valeur, et exalte en moi le sentiment de la reconnaissance. Je n'ai pu le remercier comme je l'aurais dû; mais j'ai fait de mon mieux en écrivant les témoignages de ma gratitude, et j'ai promis à sa grandeur que de toute la vaisselle de la famille *Shandy*, cette pièce étant celle qu'elle estime le plus, ce serait aussi, bien certainement, la dernière dont elle se déferait.

J'avais une autre petite affaire à vous communiquer; mais la claquette du facteur m'a-

vertit de vous dire adieu. Dieu vous bénisse donc, et vous conserve tel que vous êtes! ce qui, par parenthèse, n'est pas vous souhaiter peu de chose; mais c'est un souhait que j'adresse à vous, et pour vous, avec la même vérité qui guide ma plume lorsque je vous assure que je suis le plus sincèrement, et le plus cordialement,

Votre fidèle ami, etc.

LETTRE XXXII.

A.....

Rue de Bond.

Nos affections ont quelque chose de liant, mon cher ami, qui, malgré tous ses inconvéniens, car je lui en connais mille, répand un charme inexprimable sur le caractère de l'homme. Etre dupe des autres, qui presque toujours sont pires, et très-souvent plus ignorans que nous, non seulement c'est une chose humiliante pour notre amour-propre, mais il arrive aussi très-fréquemment qu'elle est ruineuse pour notre fortune. Néanmoins le soupçon porte sur la figure et, qui pis est, dans l'esprit, l'empreinte d'un caractère si détestable, qu'il me serait toujours impossible de m'en accommoder; et, toutes les fois que j'observe de la méfiance dans un cœur, je ne vais plus frapper à sa porte; loin de chercher à m'y établir, je ne lui fais pas même une visite du matin, lorsqu'il m'est possible de m'en dispenser.

Niger est, hunc tu, Romane, caveto *

Cette espèce de facilité doit certainement nous laisser découverts contre les astuces des fripons et des coquins; et ces sortes de gens, on les rencontre, hélas! dans les haies, à côté des grands chemins; ils viennent même chez nous sans que nous ayons la peine de les faire appeler. Il est difficile de saisir l'heureux milieu qui se trouve entre l'excès de la bonhomie et le misérable égoïsme: cependant Pope dit que le lord *Bathurst* le possédait à un degré supérieur, et je le crois. Je dois même le croire pour mon honneur, car j'ai été l'objet des bontés et des attentions généreuses de ce vénérable lord: comme je n'ai jamais eu cette heureuse qualité, je ne puis que vous la recommander, sans ajouter aucune instruction sur un devoir dans lequel moi-même je ne puis me citer en exemple. Ceci n'est pas tout-à-fait à la manière des prêtres, mais il n'est pas question d'eux.

B.... est exactement une de ces innocentes et inoffensives créatures qui ne pestent ni ne se fâchent jamais: les différens tours qu'on lui joue, il les supporte avec la patience la plus évangélique, et il s'est arrangé de manière à perdre tout, plutôt que cette disposition bienveillante qui fait le bonheur de sa vie. Mais comment se le proposer entièrement pour modèle? car vous savez, comme moi, que, lorsqu'une fois on a gagné sa confiance, on peut le tromper dix fois le jour, si ce n'est pas assez de neuf. Les vrais amis de la vertu, de l'honneur, et de tout ce qu'il y a de mieux dans la nature humaine, devraient bien former une phalange autour d'un semblable individu, pour le sauver du manège des fripons, et des entreprises des scélérats.

Il y a une autre espèce de duperie, pour laquelle il me serait impossible d'avoir la moindre commisération, et qui provient de ce qu'on vise continuellement à faire que les autres soient dupes de nous. Ce n'est point cet esprit aimable et confiant que je vous ai déjà recommandé, mais une disposition présomptueuse, méchante et perfide qui, pour avoir été continuellement engagée dans de misérables tricheries, finit par être dupe d'elle-même ou de ceux qu'elle se proposait de duper.

N'en doutez pas, le meilleur moyen d'être dupe soi-même, c'est de vouloir toujours *duper les autres*.

La ruse n'est point une qualité honorable, c'est une espèce de sagesse bâtarde que les fous mêmes peuvent quelquefois mettre en pratique, et qui sert de base aux projets des fripons. Mais, hélas! combien de fois ne trahit-elle pas ses sectateurs à leur propre honte, si ce n'est à leur ruine!

* Il est noir : Romain, crains d'en approcher.

Quoique, dans certaines occasions, on puisse quelquefois se servir innocemment du stratagème, je suis toujours tenté de soupçonner la cause pour laquelle on l'emploie; car, après tout, je suis sûr que vous conviendrez avec moi que, lorsque l'artifice ne peut pas être regardé *comme un crime*, la nécessité qui l'exige doit du moins être considérée *comme un malheur*.

C'est le contenu de votre lettre qui m'a fait prendre ce ton *socratique*; et, s'il me restait assez de papier, je sauterais à quelque autre objet pour varier la scène; mais je n'ai d'espace que pour vous dire que dimanche dernier j'allai dîner rue de *Brook*, où, non seulement de vieilles gens, mais, ce qui vaut mieux, des *beautés virginales* dirent une infinité de choses agréables sur votre compte. On me conduisit ensuite aux *bâtimens* d'*Argyl*; mais les beautés virginales n'étaient pas de la partie. Dieu me pardonne donc, et vous bénisse, maintenant, et dans tous les temps! *Amen*.

Je suis bien véritablement et cordialement votre, etc.

LETTRE XXXIII.

A.....

Coxwould, 19 août 1765.

Parmi vos caprices, mon cher ami, car vous en avez aussi bien que *Tristram*, celui dont l'attrait est le plus doux, c'est sans doute ce nouveau genre d'esprit romanesque qui, si vous eussiez vécu dans les temps reculés, eût fait de vous le plus parfait chevalier errant qui jamais ait brandi lance ou porté visière.

Le même esprit qui vous entraîne maintenant aux eaux de Bristol pour y donner le bras à quelque femme étique, et lui éviter la peine de puiser elle-même l'eau thermale; cet esprit, dis-je, vous eût, dans les premiers temps, fait traverser les forêts et combattre les monstres pour les intérêts de quelque *Dulcinée* que vous auriez à peine vue, ou peut-être arborer la croix, et parcourir en brave et pieux chevalier, les terres et les mers de la *Palestine*.

A vous dire le vrai, vous êtes trop enthousiaste: si vous étiez né pour vivre dans quelque autre planète, je pourrais me prêter à toutes ces brillantes et magnifiques puérilités; mais je ne le ferai point dans le monde chétif et misérable que nous habitons, dans ce monde où règne la médisance et la perfidie; non, en vérité, je ne le ferai pas. Je prévois très-bien, et je ne fais pas cette prédiction sans qu'il m'échappe un soupir: je prévois que cette manie vous conduira dans mille pièges, et quelques-uns d'entre eux seront tels qu'il ne vous sera pas facile d'en sortir; ils vous enlèveront votre fortune, et vos agréables divertissemens; qu'importe? pourrez-vous dire. Il me semble même vous entendre parler ainsi; c'est qu'alors vous seriez perdu pour vos amis.

Car si l'inconstante fortune vous enlève votre superbe palefroi avec son harnais doré, tandis que vous serez dessus, ou si, tandis que vous dormirez sous un arbre au clair de la lune, il s'échappe lui-même et trouve un autre maître, en un mot, si vous êtes dépouillé par quelques misérables voleurs de grands chemins de la société, je suis persuadé que nous ne vous verrons plus: vous irez dans quelque endroit écarté prendre l'habit d'ermite, et faire tous vos efforts pour oublier des amis qui ne cesseront jamais de vous regretter.

Cet esprit enthousiaste est bon en lui-même; mais il n'en est point, quel qu'il soit, qu'il faille contenir davantage, ou régler avec plus de discernement.

Le printemps prochain, nous irons, s'il vous plaît, à la fontaine de Vaucluse: nous penserons à *Pétrarque*, et, ce qui vaut mieux, nous évoquerons sa belle *Laure*. J'ai tout lieu de penser que ma femme, qui, par parenthèse, n'est point *Laure*, voudra être de la partie; mais elle amènera ma pauvre petite *Lydia* que son tendre père aime bien autrement qu'une *Laure*.

Répondez-moi sur ces différens objets, et Dieu vous bénisse!

Je suis, avec la sincérité la plus cordiale, votre affectionné, etc.

LETTRE XXXIV.

A...., *écuyer*.

Dimanche au soir.

Il est une espèce d'offense qu'un homme peut, qu'il doit même pardonner : mais tel est l'honneur jaloux du monde, qu'il faut venger ce qu'on appelle communément un affront, lorsqu'il provient de quelqu'un qui marque. Laissez-moi cependant vous rappeler que la dureté du cœur n'est pas digne de votre colère, et avilirait votre vengeance. La porter sur un être semblable, ce ne serait pas, comme saint *Paul*, regimber contre l'aiguillon, mais, ce qui est bien pis, contre un caillou. Vous avez donc eu raison, mon cher ami, de laisser tomber la chose comme vous l'avez fait.

Aussi loin que mes observations ont pu s'étendre, j'ai toujours remarqué qu'un cœur dur était un cœur lâche. Le courage et la générosité sont des vertus amies ; et, lorsqu'on est doué de la dernière, par une suite de l'organisation du cœur, la première vient naturellement s'y établir.

Si je découvre un homme capable d'une bassesse, si je le vois impérieux et tyrannique, s'il tire avantage de la faiblesse pour l'opprimer, de la pauvreté pour l'écraser, de l'infortune pour lui faire outrage, ou s'il court toujours après des excuses sans jamais remplir ses devoirs, un tel homme, se fût-il d'ailleurs tiré de cinquante duels avec honneur, je conclus hardiment que c'est un lâche. Ne point refuser le combat, n'est nullement une preuve de bravoure; car nous connaissons tous des lâches qui se sont battus, qui ont même triomphé ; mais un lâche ne fit jamais une action noble ou généreuse : vous pouvez donc, d'après mon autorité, qui peut-être n'est pas la plus mauvaise, vous pouvez, dis-je, soutenir qu'un homme dur ne fut jamais brave ; c'est-à-dire qu'un tel homme, vous pouvez à bon droit l'appeler un lâche, et s'il prend mal votre décision, ne vous en inquiétez pas. *Tristram* endossera son armure, dérouillera son épée, et viendra vous servir de second dans le combat.

Maintenant, mon bon ami, souffrez que je vous demande comment il peut se faire que votre imagination se soit depuis peu mise dans le dortoir. Je pensais que les noms de *Pétrarque* et de *Laure*, et le site enchanteur de la fontaine de Vaucluse, que toutes les ames tendres regardent comme leur séjour classique, je pensais, dis-je, que ces différens objets devaient vous inspirer une effusion de sentiment dont chaque page de votre dernière lettre m'aurait offert des ramifications : point du tout, vous me saluez d'une enfilade de raisonnemens sur l'honneur, que vous ne pouvez avoir puisés que dans les conversations de quelques jeunes lords à grandes perruques, et de quelques vieilles ladys à vertugadins, qui, depuis si longtemps, habitent la longue galerie de...

Toutefois, quand cette belle compagnie vous ennuiera, lorsque vous serez las de vous promener sur un plancher natté, vous pouvez venir ici contempler les feuilles de l'automne, et vous amuser à me voir faire un ou deux autres volumes, pour tâcher, s'il est possible, d'alléger le *spleen* du monde mélancolique ; car, malgré toutes ses erreurs, je veux encore qu'il m'ait cette obligation : s'il ne le veut pas, je l'abandonnerai à votre commisération. Ainsi, portez-vous bien, et Dieu vous bénisse !

Je suis votre très-affectionné, etc.

LETTRE XXXV.

A LADY C... R...

Samedi à midi.

Me voilà maintenant devant mon bureau, prêt à écrire : faudra-t-il qu'entre la quarante et la quarante-cinquième année de ma vie, je me permette encore une indiscrétion ? Je m'en rapporte à vous, madame, et vous laisse, s'il vous plaît, le soin d'imaginer le reste. Voyez s'il me convient, dans cet âge avancé, de m'adresser aux charmes qui ré-

sultent de l'heureuse combinaison de la jeunesse et de la beauté.

Si vous regardez ceci comme très-présomptueux, je renoncerai à ces beautés du printemps de la vie, pour ne m'attacher qu'aux qualités de tous les temps, dont le charme durable a le pouvoir d'effacer les rides et de métamorphoser les cheveux blancs en boucles de jais. Vous réunissez ce double mérite, madame; et, partout où j'ai entendu prononcer votre nom, j'ai vu qu'on vous l'accordait généralement : je ne me souviens pas même qu'on ait jamais accompagné votre éloge d'aucune de ces espèces de *mais* que l'envie sait placer à propos pour jeter du louche sur ce qu'il y a de plus parfait.

Mais, tandis que, par une sorte de miracle, vous subjuguez l'envie, et la forcez à vous respecter, il est possible que quelquefois vous encouragiez involontairement ses attaques sur d'autres. Pour ma part rien n'est plus certain; on est jaloux de moi jusqu'à la vengeance, quand on sait la manière gracieuse dont vous avez accueilli ma demande: mais, en pareille occasion, l'envie, loin de flétrir mes lauriers, ne fait qu'y ajouter un nouveau lustre: c'est une cicatrice glorieuse dont je suis aussi fier qu'un héros patriote peut l'être de la sienne.

Mais pour me renfermer dans mon sujet, souffrez, madame, que je vous remercie le plus cordialement de m'avoir permis de solliciter l'honneur de votre protection; car je n'entreprendrai point de vous remercier de me l'avoir accordée, c'est une chose qui n'est pas en mon pouvoir : mes lèvres et ma plume regardent comme impossible de rendre tout ce que mon cœur sent en pareille occasion. Peut-être un jour quelqu'un de la famille de Shandy sera-t-il assez éloquent pour vous offrir un hommage qui ne peut dans ce moment trouver d'expression équivalente à son énergie: telle est la position

Du plus fidèle, du plus obéissant, et du plus humble de vos serviteurs, etc.

LETTRE XXXVI.

A...

Mercredi, après neuf heures du soir,
et n'étant pas trop bien.

Je conviens, mon cher ami, que la femme est un animal timide; mais dans certaines positions, les animaux de ce caractère sont plus dangereux que ceux que la nature a doués d'un courage supérieur. Je vous conseille donc, sans parler de mille autres raisons, de faire en sorte de n'avoir jamais de femme pour ennemie : ce n'est pas que je vous suppose capable d'offenser le sexe le plus aimable; au contraire, je vous crois plus propre et plus disposé que tout autre à lui plaire et à lui être utile; et c'est peut-être à cause de cela même que je vous avertis de ne pas vous attirer sa colère; car j'ai plus d'une fois observé chez vous de la disposition à concentrer toutes vos affections dans un cercle particulier, vous inquiétant fort peu des autres; et, relativement aux femmes, c'est manquer à toutes celles qui ne se trouvent point comprises dans la classe privilégiée.

Il y a quelque chose d'aimable, peut-être même quelque chose de noble dans le motif d'une pareille conduite; mais elle est trop délicate pour un monde tel que le nôtre; car quoique la vie y soit courte, on peut cependant vivre assez pour s'apercevoir des inconvéniens et des disgraces de cette méthode. Celui qui s'attache uniquement à un objet, ou même à un petit nombre, peut se trouver bientôt délaissé par l'effet de l'ingratitude, du caprice ou de la mort; et il se présente de mauvaise grâce, quand la nécessité le force de chercher ailleurs une tendresse et une société qu'il a d'abord paru dédaigner.

Si une petite société d'amis choisis pouvait avoir la certitude de ne pas se dissoudre et de descendre à la fois dans la même tombe, votre théorie actuelle ne formerait pas seulement un système galant, il serait encore doux et praticable; cependant, mon cher

ami, cela ne peut pas être; et, vivre seul quand nos amis ne sont plus, ce n'est qu'une vie de mort, qui me paraît bien plus triste qu'une mort réelle.

Mais, pour revenir à mon sujet, la femme est un animal timide; et, laissant de côté toute autre considération, je suis sûr, d'après la générosité de votre caractère, que vous ne chercherez jamais à faire de la peine à aucune. En effet, je ne découvre aucune situation possible qui puisse justifier un mauvais procédé envers les femmes. Car, soyez sûr, et je puis là-dessus vous citer ma propre expérience, dont je ne suis pas médiocrement fier; soyez sûr qu'une passion exclusive pour un individu du sexe, quelles que puissent en être les perfections, si elle vous rend indifférent envers les autres, soyez sûr, dis-je, que cette passion ne fera jamais complètement votre bonheur; elle pourra vous donner quelques momens très-courts d'un ravissement tumultueux, après quoi, sorti de ce délire, vous vous trouverez en butte à toutes les peines d'un esprit inquiet et chagrin.

Les femmes exigent au moins des attentions; elles les regardent comme un droit de naissance dont les sociétés polies ont gratifié leur sexe; et, quand on les en prive, elles ont certainement lieu de s'en plaindre, et elles le font: il n'en est aucune qui ne soit disposée à se venger; ce qui prouve qu'elles ne veulent nullement être méprisées. Il serait très-fâcheux pour moi d'entendre dire dans un cercle de femmes, que mon ami est d'un caractère singulier, bizarre, insocial, désagréable, etc.; et je crois que, s'il l'entendait lui-même, ce portrait ne l'amuserait pas. Je ne prétends pas toutefois, et je vois bien que vous ne me supposez point une erreur aussi grossière, je ne prétends pas qu'il faille avoir pour toutes les mêmes égards: ceci est bien loin de mon système; *mais d'un autre côté, je soutiens qu'il ne faut pas les négliger toutes pour une seule*, car il est rare que l'affection d'une seule puisse dédommager de l'inimitié des autres. N'en aimez qu'une, si cela vous plaît, et autant qu'il vous plaira, mais soyez agréable à toutes.

A travers une haie de femmes, l'amour peut vous conduire sûrement à celle qui possède votre cœur, sans que vous déchiriez le falbala d'aucune. Le temps de saluer toutes celles que vous rencontrez sur la route, fait que vous arrivez un peu moins vite aux genoux de la plus chérie; mais, si je ne me trompe, pendant cet intervalle, votre sensibilité s'élève par degrés à ce haut ton de ravissement que vous devez éprouver en vous y précipitant.

Nous avons tous assez d'ennemis, mon cher, par le cours inévitable des événemens humains, sans en accroître le nombre en négligeant les plus simples devoirs de la vie civile.

En outre, pour pénétrer plus avant dans votre cœur, permettez-moi de vous faire observer que la charité et l'humanité qui, par parenthèse, ne font qu'une même chose, sont regardées comme la base des qualités qui constituent ce qu'on appelle un homme bien né. Si vous contractiez donc l'habitude de négliger la dernière, vous courriez le risque de vous voir refuser l'autre, que vous considérez comme l'ornement le plus précieux du caractère de l'homme, et je suis persuadé que cette imputation vous blesserait au vif.

Vous pouvez appeler tout cela des bagatelles; mais, mon cher enfant, ne les négligez pas: car, croyez-moi, les bagatelles sont souvent d'une grande importance dans les différentes positions de la vie.

Vous vous êtes plu fréquemment à me dire, en manière d'éloge, que, dans mes narrations, j'étais naturel jusqu'à la minutie. En effet, lorsque je parle de tirer un mouchoir blanc pour essuyer une larme sur la joue d'une belle affligée, on d'attacher une épingle à une pelotte, etc., je suis bien supérieur à tout autre écrivain! Appliquez-vous donc, je vous prie, cette observation à vous-même, et procurez-moi l'occasion de vous rendre éloge pour éloge. Tel est le vœu sincère de votre ami.

Et sur ce, Dieu vous bénisse, et dirige vos meilleurs sentimens aux meilleures fins.

Je suis votre très-affectionné, etc.

La claquette du facteur me dit que je n'ai

pas le temps de relire ma lettre ; mais je garantis à nos deux cœurs qu'il n'y a rien dont l'un ou l'autre ait à rougir.

LETTRE XXXVII.

A MADAME V...

Lundi matin.

Quand tout le monde, ma belle dame, se porte en foule dans les jardins pour entendre la musique des fusées et des pétards, et voir l'air éclairé par des feux d'artifice, je suis bien flatté, délicieusement flatté, que vous vouliez bien vous contenter d'errer nonchalamment avec moi dans le Renelagh vide, et que vous joigniez à cette complaisance celle de me faire entendre les sons enchanteurs de votre voix qui fut sans doute formée pour les chérubins. Comment avez-vous pu l'acquérir? Je n'en sais rien; il n'entre pas même dans mon plan d'en faire la recherche; je suis toujours charmé de trouver une émanation de l'autre monde dans quelque coin de celui-ci : n'importe d'où elle vienne, mais principalement lorsqu'elle se manifeste par l'entremise d'un organe féminin, l'effet en doit être plus puissant, parce qu'il est toujours plus délicieux.

Maintenant, après cette légère effusion de mon esprit, qui peut-être est un peu plus terrestre qu'il ne devrait l'être, j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de m'excuser si, conformément à l'engagement que j'en avais pris, je ne me rends pas ce soir à votre salon de compagnie : le fait est que mon rhume m'a saisi si violemment à la gorge, que, quoique je pusse entendre votre voix, il me serait impossible de vous dire l'effet qu'elle produirait sur mon cœur. A peine puis-je me faire entendre quand je demande mon gruau.

Par la longue connaissance que j'ai de ma machine valétudinaire, je me trouve maintenant au fait de toutes ses allures : je prévois qu'il faudra que je la ménage pendant une semaine au moins, pour pouvoir en faire usage une journée. Toutefois, dimanche prochain, je compte que je pourrai m'envelopper dans mon manteau, et me faire voiturer dans votre appartement, où j'espère que j'aurai assez de voix pour vous assurer de l'estime sincère et de l'admiration que je sens pour vous, soit que je puisse vous le dire, soit que je ne le puisse pas. Les rhumes et les catarrhes peuvent nouer la langue; mais le cœur est au-dessus des petits inconvéniens de sa prison, et quelque jour il leur échappera tout-à-fait. Jusqu'à cette époque, je vous demande la permission d'être toujours

Le plus fidèle, le plus obéissant et le plus humble de vos serviteurs, etc.

LETTRE XXXVIII.

A.....

Dimanche au soir.

Le monde met si peu de différence entre le pauvre en esprit et le pauvre en fortune, sur dix il y en a neuf, même sur cent, quatre-vingt-dix-neuf qui se ressemblent si bien, qu'en pratiquant les vertus du premier, on est généralement sûr d'acquérir tout le crédit, ou plutôt le discrédit du second.

Peu de personnes, mon cher, ont le tact assez fin pour discerner dans les caractères les différentes nuances qui les distinguent; et, je suis fâché de le dire, mais il y en aura toujours très-peu qui seront assez humains pour se faire un devoir d'employer leur discernement à connaître le cœur.

Cette modération de caractère, qui toujours est la compagne du mérite réel, se concilie l'amitié du petit nombre; mais, en même temps, elle est propre à être non seulement la dupe, mais le mépris de la multitude. On suppose que celui qui n'étend pas au loin ses prétentions, n'en a aucune, ou du moins que des circonstances honteuses l'empêchent de les annoncer. L'ignorant, le présomptueux, le suffisant, ne croiront jamais que l'homme modeste puisse avoir le moindre mérite. Comme ils ne portent que des

habits de clinquant, ils n'examinent pas si les autres en ont de meilleure qualité : ce qui, par parenthèse, est assez naturel.

Les méchans n'imaginent point qu'on ait assez de conscience ou de vertu pour ne pas se servir de ses talens quand leur exercice ne s'accorde point avec l'honnêteté ; si on les emploie sans éclat, ils soupçonnent toujours quelque motif artificieux ou bas ; de manière que l'homme modeste et pieux n'a que très-peu de chances pour ce qu'on appelle dans le monde bonne fortune : en effet, chrétiennement parlant, on ne lui promet que bien peu de chose dans cette courte vie; de pareilles vertus se proposent des récompenses plus durables à la fin des siècles : c'est dans cette espérance qu'ils placent leur consolation et leurs plaisirs. Hélas ! sans cette espérance, comment pourraient-ils supporter une foule de circonstances fâcheuses qui pèsent continuellement sur eux, et qui chassent le sourire pour y substituer les larmes?

On vient m'interrompre; sans quoi je présume qu'au lieu d'une lettre, vous alliez avoir un sermon; mais c'est un soir de dimanche, et par conséquent, avec un *Dieu vous bénisse!* je finirai par me dire

Votre affectionné, etc.

LETTRE XXXIX.

A.....

Samedi au soir.

Je viens, mon ami, d'avoir une autre attaque, et, quoique j'en sois remis en grande partie, elle m'a du moins averti d'une chose, qui est, que si je suis assez téméraire pour hasarder de passer l'hiver à Londres, je ne verrai jamais d'autre printemps *.

Mais il en sera ce qu'il pourra; ma famille étant maintenant en Angleterre, et moi, me proposant de publier mon *Voyage sentimental* qui, je le pense avec vous, sera le plus répandu de mes ouvrages, je ne vois pas trop comment il me serait possible de contrarier mes intérêts, mes affections et ma vanité, au point de tourner ma figure vers le sud avant le mois de mars. Si j'arrive à cette époque, je pense que j'en imposerai à la mort pour sept ou huit mois de plus : alors je pourrai la laisser dans les brouillards, et me sauver dans les lieux où je l'ai bravée si souvent, qu'il est à présumer qu'elle ne voudra pas m'y relancer encore. Cette idée réjouit mes esprits : ce n'est pas, croyez-moi, que la mort en elle-même me fasse de la peine ; mais il me semble que pendant une douzaine d'années je pourrais encore faire un usage tolérable de la vie.

Toutefois, la volonté de Dieu soit faite! D'ailleurs je vous ai promis, et je puis ajouter à ma charmante amie, madame V....., de lui faire une visite en Irlande, et je pense aussi que vous voudrez bien m'accompagner.

Ce n'est pas parce que je vous dois sa connaissance, ce qui cependant doit être compté pour quelque chose ; ce n'est pas non plus sa voix enchanteresse, ni parce qu'elle est venue elle-même, sous la forme d'un ange consolateur, me donner de la tisane pendant ma maladie, et jouer au piquet avec moi, dans la crainte, comme elle le disait, que la conversation ne m'échauffât trop, et que je ne pusse résister à la tentation de causer. Ces motifs sont très-puissans sans doute; cependant ils ne sont pas la cause première de la grande affection que j'ai pour elle. Je l'aime, parce que c'est un esprit à l'unisson de toutes les vertus, et un caractère du premier ordre; de ma vie je n'ai rien vu qui lui soit comparable pour les grâces; et, jusqu'au moment où je l'ai aperçue, je n'aurais pu me figurer que la grâce pût être aussi parfaite dans toutes ses parties, ni si bien appropriée aux dons les plus heureux de la jeunesse, sous le régime immédiat d'un esprit supérieur; car je réponds bien que l'éducation, quoique appelée à terminer l'ouvrage, n'a joué qu'un rôle très-secondaire dans la composition de son caractère : ses plus grands efforts ont été de soigner quelque bout de draperie, ou plutôt, ils se sont perdus dans cet ensemble de

* Il mourut en effet le printemps suivant, dans son appartement, rue de Bond.

belles qualités qui dominent toutes les perfections accessoires.

En un mot, quelque envie que j'eusse de m'embarquer, si, au moment du départ, une femme pareille me faisait un signe de la main, il est sûr que je ne partirais pas.

Cependant le monde me tue absolument; si vous en étiez instruit, vous en seriez affligé, je le sais; et je désire ne pas vous occasionner une larme inutile. Il suffit à votre pauvre Yorick de savoir que vous en verserez plus d'une quand il ne sera plus; mais j'espère que, quoique ma mort, en quelque temps qu'elle arrive, ait quelque chose d'affligeant pour vous, vous pourrez aussi trouver quelque chose de consolant dans mon souvenir, quand je reposerai sous le marbre.

Mais pourquoi parler de marbre? c'est sous la terre que je dois dire :

Car, qu'on me couvre de terre, *ou* de pierre,

Cela m'est égal,
Cela m'est égal.

Jusqu'alors, du moins, je serai toujours, dans la plus grande sincérité,

Votre très-affectionné, etc.

FIN DES LETTRES DE STERNE.

PENSÉES DIVERSES.

On pent se rendre indigne de la faveur, parce que l'homme a le droit d'en disposer; mais il n'en est pas ainsi de la charité, car Dieu le commande.

Je fis un jour l'épitaphe suivante, pour une femme babillarde : « Ci gît madame.... qni, le 10 d'août 1764, se tut. »

Ceux qui parlent sans cesse de leur santé ressemblent aux avares qui entassent toujours de l'argent, sans avoir jamais l'esprit d'en jouir.

Quand je vois mourir un honnête homme, et vivre tant de scélérats, je sens bien emphatiquement la lorce de ce passage des psaumes : *Dieu ne veut pas la mort du pécheur.*

Il n'y a rien de tel dans la vie que le vrai bonheur; la plus juste définition qu'on en ait donnée est celle-ci : c'est un acquiescement tranquille à nne douce illusion.

Quelqu'un s'exprimait fort heureusement, en faisant l'apologie de son épicuréisme : il disait que malheureusement il avait contracté la mauvaise habitude d'être heureux.

Les procureurs sont aux avocats ce que les apothicaires sont aux médecins; mais les premiers ne commercent pas par *scrupules.*

L'intelligence divine n'a pas besoin de raisonnemens : les propositions, les prémisses et les déductions ne lui sont pas nécessaires. Dieu est purement *intuitif;* il voit d'un clin d'œil tout ce qui peut être. Toutes les vérités ne sont en lui qu'une seule idée, tous les espaces qu'un point, l'éternité même qu'un instaut. Voilà l'idée la plus philosophique qu'on puisse se faire de Dieu. Ces qualités conviennent à lui seul; et tout autre être que l'Être éternel serait malheureux de les posséder. Plus de recherches, d'espérance, de variété, de société : les plaisirs d'un pareil Être, s'il n'était pas Dieu, se réduiraient à la pure sensualité.

J'avais un protecteur qui publia les bonnes intentions qu'il avait pour moi, et qui se paya ainsi d'avance de ma reconnaissance. Un homme généreux peut être comparé au datif de la grammaire latine, qui n'a point d'article, et qui ne déclare son cas qu'à la fin de la phrase.

Nous pouvons imiter la divinité dans quelques-unes de ses facultés; mais nous pouvons l'égaler dans celle de sa miséricorde. Nous ne pouvons pas donner, mais nous pouvons pardonner comme elle.

La différence des jugemens que nous portons entre la cécité et la mort, dérive de la différente position dans laquelle nous les jugeons. Nous préférons la cécité quand nous sommes en compagnie; la mort est plus heureuse quand nous sommes seuls.

L'homme sobre, quand il s'est enivré, a

la même stupidité que l'ivrogne, quand il est sobre.

Un esprit chaste, comme une glace pure, est terni par le moindre souffle.

Quelques orthodoxes assurent que la vertu des anciens participe de la nature du péché, parce qu'elle n'a pas été éclairée de la lumière de la révélation. Ainsi donc Socrate, Platon, Sénèque, Epictète, Titus et Marc-Aurèle, ne sont que de misérables pécheurs qui croient faussement avoir fait du bien aux hommes, mais qui n'ont réellement qu'allumé du charbon pour eux-mêmes. S'il me fallait convertir un de ces malheureux, il faudrait donc que je commençasse par le dépouiller de toute charité, bienveillance et vertu, que je le laissasse quelque temps se refroidir, et que je le livrasse ensuite, ainsi nu, au catéchisme du clerc, et aux verges du maître d'école de la paroisse. J'espère que cette bonne idée, bien orthodoxe, me vaudra pour le moins un doyenné.

L'algèbre est la métaphysique de l'arithmétique.

Le savoir est le dictionnaire des sciences; mais le bon sens est leur grammaire.

On fait usage des mots *arts* et *sciences*, sans saisir avec précision leur différence. Je crois que la science est la connaissance de l'universalité, l'abstraction de la sagesse; que l'art est la pratique de la science. La science *est la raison*, et l'art *en est le mécanisme*. La science est *le théorème*, et l'art *le problème*. Mais, direz-vous, la poésie est un art, et il n'est point mécanique. La poésie n'est ni un art ni une science : elle ne s'apprend pas; c'est un souffle du créateur sur notre ame; c'est une inspiration, c'est enfin le génie.

Le ton positif et tranchant est une absurdité. Si vous avez raison, il diminue votre triomphe; si vous avez tort, il ajoute à la honte de votre défaite.

Un original est un monstre qu'on admire plus qu'on ne l'estime.

Le désir est une passion dans la jeunesse et un vice dans la vieillesse : quand il sollicite, il est pardonnable; quand on le sollicite, il est vil.

On peut comparer le vin aux amis : le nouveau est tout potable, le vieux est plus généreux, mais il a du marc.

La Providence a sûrement donné la mauvaise humeur aux vieillards et aux malades, par compassion pour les amis et les parens qui doivent leur survivre : il était naturel qu'elle cherchât à diminuer le regret de leur perte.

Pardonner à ses ennemis est le plus grand effort de la morale païenne : rendre le bien pour le mal était une vertu réservée au christianisme.

La potence, ainsi que l'arbre défendu du paradis terrestre, donne la mort et la science.

La vérité dans un puits et la vérité dans le vin, signifient la même chose : il ne faut dire son secret qu'à un homme sobre.

Les bons écrits sont comparables au vin : le bon sens en est la force, et l'esprit, la saveur.

Le respect pour nous-mêmes, voilà la morale : la déférence pour les autres, voilà les manières.

Les amoureux s'expriment fort bien quand ils parlent d'échanger leurs cœurs. La passion enchanteresse de l'amour dénature effectivement le caractère des deux sexes. Elle donne de l'esprit à la bergère, de la douceur au berger; elle échange enfin entre eux le courage et la timidité.

Quand le malheur est suspendu sur ma tête, je m'écrie : *Dieu! préserve-m'en!* Quand il me frappe : *Dieu soit loué!*

Le courage et la modestie sont les deux vertus les moins équivoques, parce que l'hy-

pocrisie ne saurait les imiter. Elles ont encore cette propriété, qu'elles s'annoncent en nous par la même couleur.

Les hommes sont comme les plantes : les unes aiment le soleil, et les autres l'ombre.

Il y a deux sortes d'écrivains moraux : les uns font de l'homme un ange et les autres une bête. Ils ont tous tort : l'un argumente du meilleur, et l'autre du pire des hommes. Le docteur Young les concilie ainsi : « Nous « ne pouvons avoir une trop haute idée de « notre nature, et une trop basse de nous-« mêmes. »

Les rois sont plus malheureux que leurs sujets : l'habitude accoutume au malaise, tandis que la fatigue de régner devient chaque jour plus pénible. Ce qui m'a le plus surpris dans l'histoire, c'est d'y rencontrer si peu d'abdications. Une douzaine ou deux, tout au plus, de rois, sont descendus volontairement de leur trône : et encore quelques-uns s'en sont repenti.

Le mensonge est la plus insupportable poltronnerie. C'est craindre les hommes et braver Dieu.

Les francs-penseurs sont généralement ceux qui ne pensent jamais.

Zoroastre, selon Pline, rit le jour de sa naissance, et Thomas Morus le jour de sa mort : quel est le plus extraordinaire des deux ?

Il y a eu des femmes célèbres dans toutes les sectes philosophiques; mais rien n'a égalé le mérite des pythagoriciennes : il fallait se taire et garder le secret.

Solon privait les pères de leur autorité sur les bâtards, par une raison très-curieuse : ils avaient été pères pour leur plaisir, ils étaient récompensés par le plaisir de l'avoir été.

Hucheson, grand mathématicien, damne ou sauve les hommes, par des équations d'algèbre *en plus et en moins*. Il fallait que saint Pierre, selon lui, sût bien les mathématiques; et je ne connais que saint Mathieu, dans le ciel, qui, en sa qualité de financier, pût assister à un pareil compte.

Je demandai à un ermite, en Italie, comment il pouvait vivre seul, dans une chaumière élevée sur la cime d'une montagne, à un mille de toute habitation; il me répondit aussitôt : *La Providence est à ma porte.*

Dans le monde, vous êtes sujet aux caprices de chaque extravagant : dans votre bibliothèque, vous soumettez les hommes célèbres aux vôtres.

Une bonne comparaison doit être aussi courte et aussi concise que la déclaration d'amour que fait un roi.

J'ai connu un brave soldat qui me confiait le secret de son courage en ces termes : Dans un combat, au premier feu, je me figurais être un homme mort; je combattais, tout le long du jour, dans cette idée, sans apercevoir seulement le danger. Mon illusion ne cessait que quand je rentrais dans ma tente; je revenais des limbes : Je vis encore, me disais-je.

J'admire la philosophie de celui qui pardonne; mais j'aime le caractère de celui qui sent.

Au commencement du seizième siècle, un prêtre ayant trouvé dans un auteur grec ce passage : ονευς εστιν αυλος, *l'ame est immatérielle*, et ayant vu dans son lexicon que αυλος signifiait *flûte*, il composa, dans un exercice académique, quinze argumens, tout au moins, pour prouver que l'ame était un sifflet.

Les Juifs envoyèrent des ambassadeurs à Cromwell, pour savoir s'il n'était pas le vrai Messie.

Le pape Jules II lisait la Bible quand on lui apprit la défaite de son armée par les

Français : il la jeta par terre pour témoigner à Dieu son ressentiment.

L'ancienne Rome se rendit la *maîtresse* (ce mot est pire que celui de *maître*) de l'univers, sous ses consuls, par la même méthode que la nouvelle a continué d'employer sous ses pontifes. Le bien de la république était le prétexte de Rome ancienne ; le bien de l'Église est celui de la moderne. D'après ce principe, auquel les autres sont subordonnés, tous les vices, l'oppression et la fausseté, quand ils favorisent la domination, deviennent ou des vertus publiques, ou des fraudes pieuses.

Par un des canons, si l'on accuse un cardinal de fornication, il faut produire soixante-dix témoins : à ce compte, il doit caresser une fille en plein marché pour être convaincu.

Combien le système de l'amour platonique serait beau, s'il pouvait se réaliser ! que ses extases seraient pures et séraphiques ! deux cœurs fidèles, doucement agités dans la même sphère d'attraction, le même systole, le même diastole, sujets aux mêmes flux et reflux, et se rapprochant toujours plus près l'un de l'autre, par la compulsion la plus agréablement insensible, comme les asymptotes d'une hyperbole, sans jamais coïncider ensemble et rencontrer le point de contact !

Rien ne rappelle si puissamment notre ame que l'infortune. Les fibres tendues se relâchent ; alors l'ame égarée se retire en elle-même, s'assied toute pensive, et admet en silence la salubrité des réflexions. Si nous avons un ami, nous pensons aussitôt à lui ; si nous avons un bienfaiteur, ses bontés pressent alors sur notre cœur. Grand Dieu ! n'est-ce pas par cette raison, que ceux qui t'ont oublié dans leur prospérité, reviennent à toi dans leurs chagrins ? Quand ils abattent nos esprits affligés, à qui pouvons-nous plus sûrement recourir qu'à toi, qui connais nos besoins, qui tiens en dépôt nos larmes dans ton sein, qui vois nos moindres pensées, et qui entends chaque soupir mélancolique qui échappe à notre découragement.

Vers le milieu du treizième siècle, et sous le pontificat de Grégoire IX, il arriva un singulier événement. Le comte de Gleichen fut fait prisonnier dans un combat contre les Sarrasins, et condamné à l'esclavage. Comme il fut employé aux travaux des jardins du sérail, la fille du sultan le remarqua. Elle jugea qu'il était homme de qualité, conçut de l'amour pour lui, et lui offrit de favoriser son évasion s'il voulait l'épouser. Il lui fit répondre qu'il était marié ; ce qui ne donna pas le moindre scrupule à la princesse accoutumée au rit de la pluralité des femmes. Ils furent bientôt d'accord, cinglèrent et abordèrent à Venise. Le comte alla à Rome, et raconta à Grégoire IX chaque particularité de son histoire. Le pape, sur la promesse qu'il lui fit de convertir la Sarrasine, lui donna des dispenses pour garder ses deux femmes.

La première fut si transportée de joie à l'arrivée de son mari sous quelque condition qu'il lui fût rendu, qu'elle acquiesça à tout, et témoigna à sa bienfaitrice l'excès de sa reconnaissance. L'histoire nous apprend que la Sarrasine n'eut point d'enfans, et qu'elle aima d'amour maternel ceux de sa rivale. Quel dommage qu'elle ne donnât pas le jour à un être qui lui ressemblât !

On montre, à Gleichen, le lit où ces trois rares individus dormaient ensemble. Ils furent enterrés dans le même tombeau chez les bénédictins de Pétersbourg ; et le comte, qui survécut à ses deux femmes, ordonna qu'on mît sur le sépulcre, qui fut ensuite le sien, cette épitaphe qu'il avait composée.

« Ci gisent deux femmes rivales, qui « s'aimèrent comme des sœurs, et qui m'ai- « mèrent également. L'une abandonna Ma- « homet pour suivre son époux, et l'autre « courut se jeter dans les bras de la rivale « qui le lui rendait. Unis par les liens de « l'amour et du mariage, nous n'avions qu'un « lit nuptial pendant notre vie, et la même « pierre nous couvre après notre mort. »

FIN DES PENSÉES DIVERSES.

SERMONS CHOISIS.

PRÉFACE.

Ces sermons sont sortis tout brûlans de mon cœur ; je voudrais que ce fût là un titre pour pouvoir les offrir au tien.... Les autres sont sortis de ma tête, et je suis plus indifférent sur leur réception. C'est ainsi que Sterne caractérise lui-même ses sermons dans sa première lettre à Éliza, et leur lecture confirme l'idée qu'il en donne. On ne voit plus en effet ici l'auteur de Tristram Shandy enjamber son dada, galoper fantastiquement d'une idée à l'autre, et parcourant un horizon qu'il se plaît à reculer, se dérober à la vue du lecteur, qu'il aime à tromper. C'est un philosophe chrétien qui médite les Écritures, et qui en extrait avec finesse une doctrine pure, autant amie de la religion que de l'humanité. Tout y respire la paix, la piété et la philanthropie.

Si son imagination trop vive pour être longtemps modérée, s'échappe et se livre à quelques saillies étrangères à la dignité de la chaire, son cœur sensible vole aussitôt après elle pour la réprimer, la ramener, et tempérer cette gaîté par l'onction de sa morale. *Mes sermons,* disait-il, *sont des houssards qui frappent lestement un coup à droite et à gauche; mais on les verra toujours être les auxiliaires de la vertu.* Cette plaisanterie sentie définit l'ouvrage ; elle seule eût dû servir de préface.

On ne donne que quinze sermons parmi les quarante-quatre imprimés en Angleterre ; on ne pouvait faire un choix plus étendu sans tomber dans le défaut si souvent reproché aux éditeurs, d'accumuler indifféremment tous les ouvrages d'un écrivain, et d'étouffer son génie sous un amas qu'il désavouerait s'il vivait. Ces sermons furent écrits sans prétention pour instruire les paroissiens confiés aux soins de Sterne. La célébrité qu'il acquit dans la suite excita le zèle intéressé de ses imprimeurs, et servit de passe-port à tout ce qu'ils s'empressèrent de ramasser, pour profiter de la faveur qu'on attachait à un nom connu. Le traducteur doit être plus sobre que les éditeurs.

Cette traduction est littérale, malgré les leçons du purisme. Peut-on traduire Sterne autrement sans le défigurer? Un moraliste, un historien, sont rendus souvent par des tournures équivalentes, parce que leur mérite est dans les choses qu'ils écrivent ; mais, quand celui d'un auteur original consiste plus dans sa manière que dans sa matière, c'est cette manière qu'il faut constamment imiter; c'est alors qu'il faut craindre qu'à force de polir une traduction, un coup de lime portant à faux, n'aplatisse un trait saillant, n'efface l'empreinte de l'originalité précieuse au lecteur. Les Anglais ont craint de

rendre *Montaigne* méconnaissable en le traduisant. Les mots nouveaux et les tournures hardies, même dans sa langue, sont notés en lettres italiques.

Ce n'est pas qu'en prescrivant de traduire littéralement un ouvrage original, il faille le faire, comme dit Montaigne, *à coup de dictionnaire*. Si le mot propre n'est pas inspiré par le génie présent de Sterne, il est inutile de le chercher ailleurs que dans cette inspiration. Il n'est pas dans un dictionnaire, et le froid a glacé le traducteur dans l'intervalle de ses recherches. Il faut enfin méditer et sentir Sterne pour le traduire : tout autre moyen est insuffisant.

Si l'on veut connaître plus au long le jugement singulier que cet écrivain portait sur ses sermons, on peut recourir à la digression plaisante qui se trouve à la fin de l'histoire de Lefèvre.

LE BONHEUR.

SERMON PREMIER.

« *Il en est qui disent: Qui nous montrera les* « *biens que nous désirons? Seigneur, tu as* « *empreint sur nous un des rayons de ton* « *visage.* » Psaume 4, V. 5 et 6.

L'objet de la poursuite de l'homme est le bonheur. C'est le premier et le plus ardent de ses désirs. Dans toutes les positions de sa vie il le cherche comme un trésor caché; il le poursuit sous mille formes diverses. Mille fois trompé, il persiste encore, court, arrête tous ceux qui se rencontrent sur ses pas, et leur demande: Oh! qui de vous me montrera le bien que je désire? qui me guidera dans cette recherche? qui me conduira vers le but de tous mes vœux?

L'un lui dit de le chercher parmi les plaisirs de la jeunesse, dans ces scènes vives et joyeuses, où le bonheur préside toujours, et où il le reconnaîtra sans peine au rire et à la joie qu'il verra éclater dans tous les yeux.

Un second, d'un aspect plus grave, lui désigne ces palais coûteux, bâtis par l'orgueil et la folie. Il lui apprend que l'objet de ses recherches y fait son séjour, que le bonheur y vit en société avec les grands, au milieu de la pompe et du luxe; qu'il le reconnaîtra à la variété de ses livrées et à la magnificence des meubles et des équipages dont il est environné.

L'avare sourit en secret à ce discours; il lève les yeux au ciel et le bénit. S'étonnant qu'on veuille égarer ainsi volontairement le malheureux voyageur et le jeter dans un vain tourbillon, il le tire à part. Là il lui apprend que le bonheur n'habita jamais avec l'extravagance, mais qu'il se plaît sous le toit frugal du sage qui connaît le prix de l'argent, et qui sait le ramasser pour une occasion imprévue; que ce n'est pas l'or prostitué devant les passions qui constitue la félicité, mais plutôt sa parcimonie, le plus bel attribut de l'idole devant qui brûle chaque jour l'encens des hommes prosternés.

L'épicurien rectifie cette erreur en le jetant, s'il est possible, dans une erreur plus grande. S'étant convaincu qu'il n'existe d'autre bonheur que celui des sens, il y rappelle le voyageur, et lui dit: Vainement tu le chercheras ailleurs qu'où l'a mis la nature, dans la satisfaction des goûts qu'elle a créés. Si mon opinion t'est suspecte, appelle-s-en à ce roi sage qui nous a assurés qu'il n'y a rien de meilleur dans la vie que de manger, boire, et se réjouir dans ses œuvres.

L'ambition l'arrête comme il va éprouver cette doctrine facile, le prend par la main, et le conduit dans le monde. Elle lui montre les royaumes de la terre et leur gloire; elle lui révèle les divers moyens d'augmenter sa fortune, et de s'élever aux honneurs. Elle étale à ses yeux les charmes enchanteurs du pouvoir, et lui demande s'il existe sur la terre un bonheur égal à celui d'être caressé, flatté, courtisé, suivi.

La philosophie enfin le trouve courant rapidement et avec fracas dans sa carrière bruyante; elle le saisit et lui remontre que, s'il cherche le bonheur, il est bien loin de la voie qui y conduit; que le dieu, depuis longtemps exilé du tumulte des cours, a choisi une solitude éloignée du commerce des hommes, et que, s'il veut le trouver, il doit, laissant les intrigues, rétrograder vers une retraite paisible, où des amusemens simples et des livres instructifs ont fixé la félicité.

Tel est le cercle que l'homme parcourt. Après des essais infructueux, il s'assied enfin triste et fatigué, désespérant de voir jamais ses vœux s'accomplir, ne sachant, après tant de disgrâces, à qui se confier, incertain à quoi il en attribuera la faute, à l'insuffisance de la nature ou à celle des jouissances du siècle.

En cet état de perplexité, errans sans détermination, et ne pouvant retrouver un refuge en nous-mêmes, abusés, déçus par ceux qui voulaient nous montrer le bonheur : *Seigneur*, dit le psalmiste, *jette un regard sur nous*, éclaire d'en haut avec un rayon de ta grâce et de ta sagesse la nuit dans laquelle nous vagons, et conduis-nous. Grand Dieu ! ne nous laisse pas sans guide dans cette région ténébreuse où nous cherchons la félicité; éclaire nos yeux : qu'ils ne s'endorment pas du sommeil de la mort; ouvre-nous les trésors de ta parole et de la religion; fais-nous connaître le plaisir qu'on trouve à te craindre et à t'aimer; et conduis-nous à ce havre auquel nous aspirons, à ce havre des vrais plaisirs, qui doivent satisfaire non seulement nos désirs momentanés, mais encore nos vœux les plus illimités.

Ce discours se réduit naturellement aux deux points qui partagent notre texte. *Qui nous montrera le bonheur ?* tel est le premier; il nous a inspiré quelques réflexions sur les moyens que nous prenons pour atteindre au bonheur, et sur les plans que sa recherche nous fait tracer.

Cet examen nous a conduits à la source, au vrai secret du bonheur. Il est dans le second verset : *Seigneur, tu as fait luire sur nous un rayon de ton visage*. Non, mes frères, il n'est point de félicité sans la religion, la vertu et l'assistance divine dans la carrière de la vie.

Parlons encore un moment des folies des hommes, et de leur égarement perpétuel.

Il n'est pas de sujet plus épuisé par les déclamations que celui de l'insuffisance de nos plaisirs. Il n'est aucun épicurien réformé depuis le siècle de Salomon jusqu'à nous qui n'ait fait, dans ses momens de repentir et de disgrâces, quelques réflexions douloureuses sur le vide des plaisirs de ce monde, et sur la vanité des vanités que les hommes poursuivent : mais vainement ils ont donné des leçons utiles : on les a toujours regardés, ou comme des gourmands blasés et sans appétit, inhabiles à goûter les plaisirs de la vie, ou comme des solitaires mélancoliques et misanthropes qui, n'ayant jamais su les goûter, sont peu propres à les juger.

Est-il merveilleux, par conséquent, que la plus grande partie de ces réflexions, quelque justes qu'elles soient, n'ait fait qu'une impression légère, tandis que l'imagination était déjà échauffée par le désir ardent du bonheur? les plus belles méditations sur la vanité du monde arrêtent si rarement l'homme passionné! rarement elles opèrent en lui la moitié de la conviction que lui donneront un jour la possession constante et uniforme de l'objet désiré, l'expérience qu'il acquerra, et les observations dont l'exemple des autres enrichira sa propre expérience.

Tâchons de conduire les hommes vers cette issue qu'ils doivent un jour connaître; et, au lieu de nous abandonner à des argumens usés, et à des proverbes sans cesse récités, recourons aux faits. Si nous prouvons que les actions des hommes attestent l'insuffisance de leur plaire, nous aurons mieux établi la vérité de cette partie de notre discours, que ne l'établiraient les argumens spéculatifs de la plus subtile métaphysique.

Eh bien! si nous jetons un coup d'œil sur la vie de l'homme, depuis l'âge de la raison jusqu'à celui où elle cède à la décrépitude, nous le trouverons engagé, entraîné dans une telle série d'idées et de désirs, que nous pourrons dire de lui : « La plante de ses pieds « n'a pas trouvé une place pour se reposer « un seul instant. »

Au moment où, débarrassé de ses tuteurs et de ses gouverneurs, il est abandonné à lui-même, et mis sur le chemin du monde, ses premières idées se remplissent naturellement du bonheur qu'il va rencontrer; elles lui sont suggérées par le spectacle des plaisirs où se laissent entraîner ses compagnons et ses égaux.

Voyez comme son imagination court à la suite du premier feu-follet qui flatte ses désirs. Observez les impressions différentes que font sur ses sens la musique, les arts, la parure, la beauté; comment son esprit léger

voltige après les plaisirs : vous diriez qu'il n'en sera jamais rassasié.

Laissons-le quelques années à lui-même, jusqu'à ce que la pointe de son appétit se soit émoussée, et vous allez bientôt ne plus le reconnaître. Engagé dans le tourbillon des affaires, flatté de passer pour un homme d'importance, mettant son bonheur à la réussite de mille projets, pourvoyant enfin à la fortune de ses enfans et des enfans de ses enfans, il vous dira alors que les plaisirs de la jeunesse ne sont faits que pour ceux qui ne savent disposer ni du temps ni d'eux-mêmes; que, quelque brillans qu'ils paraissent à l'homme sans expérience, ils sont si éloignés de l'idée qu'on se fait du bonheur, que c'est beaucoup de leur échapper sans chagrins; qu'ils laissent derrière eux les suites les plus fâcheuses, et que d'ailleurs il est pénible pour un homme sage d'être sans cesse enfermé dans un cercle importun, duquel il ne peut s'élancer quand il veut. Il vous dira qu'un homme à caractère doit soigner ses enfans, veiller à leur intérêt, les placer au delà du terme des besoins et de la dépendance; que, s'il est quelque félicité sur la terre, elle consiste dans l'accomplissement de ces conditions, et que si Dieu bénissait ses efforts, il serait le plus heureux parmi les fils des hommes.

Plein de cette conviction, l'esclave se courbe et se remet au travail. Il court, achète, vend, échange, se lève avec l'aurore, prend à peine un instant de repos, et mange le pain de la sollicitude jusqu'à ce qu'il ait atteint, outre-passé même le but de ses peines. Eh bien! quand il y touche, s'il veut être sincère, il conviendra aisément que la réalité est au-dessous de la peinture coloriée par son imagination; que, couché sur cet amas de richesses, il ne dort pas plus profondément, ne veille pas plus joyeusement, et qu'en un mot, il n'a ni moins de soucis, ni moins d'anxiétés qu'au moment de son départ pour le temple de la fortune.

Peut-être, me direz-vous, ne lui manque-t-il que quelque dignité, ou quelque titre magnifique; peut-être s'écrie-t-il en lui-même: Oh! si je pouvais y parvenir, grand Dieu! que je serais heureux! ce serait la même chose. Cette dignité, ce titre, qui couronneraient sa tête de splendeur, n'ajouteraient pas une coudée à sa félicité. Ce qu'il désire repose sur son imagination légère; à mesure qu'il a couru vers son objet, le fantôme a volé, a fui devant lui; et, pour me servir d'une comparaison familière, on a beau hâter son char, les roues sont toujours à une égale distance entre elles.

Mais si je me suis perpétuellement abusé dans les voies du bonheur en amassant des richesses, voyons si je ne le trouverai pas en les dépensant. Oui, je vais entreprendre de grands ouvrages, élever des palais, construire des jardins, planter des vignes, conduire des eaux. Je vais assembler des esclaves, des domestiques, des artisans, des artistes, et présider à leurs travaux. Abandonnant ainsi ses projets utiles, l'homme s'éloigne du commerce des gens d'affaires, et réalise sa fortune; il va la dépenser. Le voilà en conséquence abattant et réédifiant, achetant des statues et des tableaux, déracinant ici pour replanter là, aplanissant les montagnes et comblant les vallées, changeant le lit des rivières en plaines fertiles, et les plaines en rivières: il dit à celui-ci: Marche, et il marche; il dit à cet autre: Fais cela, et il le fait: tout ce que son esprit conçoit, son or l'exécute. Quand ses plans seront réalisés, il touchera sans doute à l'accomplissement de ses désirs, il atteindra le sommet du bonheur humain. Ah! je vous répondrai pour lui qu'il a outre-passé les bornes d'un simple amusement, que les plaisirs ont été bien souvent mêlés de chagrins, et que le repentir arrache de sa bouche le même aveu qui échappa à Salomon, quand il dit : *J'ai regardé autour de moi les travaux que mes mains ont accomplis, et j'ai vu que tout était vanité et vexation d'esprit : il ne m'en reste aucun avantage sous le soleil.*

Il se peut encore qu'il ait été plus loin qu'il ne se l'était proposé, qu'il se soit laissé entraîner à des dépenses ruineuses, et qu'il ne lui reste d'autre expérience à faire que celle de l'avarice, point d'autre bonheur que celui de ramasser une seconde fois sordidement, et de resserrer avec inquiétude ce qu'il a dépensé sans discernement.

Dans le dernier acte de la vie, voyez-le, vieillard tremblotant, enfermé, séparé du monde entier, tombant insensiblement dans le mépris, employant des jours sans plaisirs et des nuits sans sommeil à la poursuite d'un objet dont son cœur rétréci ne jouira jamais. Écoutons-le murmurer, en pâlissant sur son trésor, de ce que ses yeux ne seront jamais rassasiés, ou dire en soupirant : Hélas! pour qui travaillé-je? pour qui me privé-je du repos?

Je viens d'esquisser la peinture des maux de la vie humaine, et de la manière dont le bonheur échappe à nos embrassemens. A Dieu ne plaise cependant que je nie la réalité des plaisirs, moi qui n'ai pas nié celle des peines. Mon dessein est seulement de faire connaître la différence qu'il y a entre les plaisirs et le bonheur. La félicité ne peut pas exister sans plaisirs, mais la proposition inverse n'est pas véritable, et nous sommes créés de telle façon, que, voyant passer devant nos yeux cette multiplicité d'objets qui les fascinent, nous en saisissons quelques-uns, et nous manquons tous les autres, sans jamais jouir de la plénitude du bonheur, et de cette température égale qui le constitue.

Il ne se trouve que dans la religion, la conscience et la vertu, et l'espoir d'une autre vie. Cet espoir enrichit tous nos projets sans nous faire craindre aucune disgrâce : il est fondé sur un rocher dont la base est aussi profonde que celle du ciel et de l'enfer.

Quelques-uns parmi nous, dans le pèlerinage de la vie, ont été assez heureux pour trouver sur leur chemin une fontaine limpide qui a étanché, pour un moment, la soif ardente du bonheur; mais notre Sauveur, qui connaissait si bien le monde, quoiqu'il n'en jouît pas, nous apprend que *quiconque boira de cette eau sera encore altéré :* l'expérience nous atteste cette vérité, la raison nous la confirme à jamais, et Salomon devient encore l'exemple des hommes.

Jamais alchimiste pâle et desséché ne chercha avec plus de travaux et d'ardeur la pierre qui devait l'enrichir, que ce grand homme le bonheur. Il était un des plus savans observateurs de la nature, il avait en lui tous les pouvoirs et toutes les instructions, et cependant après mille spéculations vaines, nous l'entendons affirmer qu'il n'avait pu extraire le bonheur du creuset de ses expériences, et que tout s'était échappé en fumée ou en vanité.

Que celui qui veut le trouver, ne le cherche désormais que dans la crainte de Dieu, et l'observation de ses commandemens. Ainsi soit-il!

LA MAISON DE DEUIL

ET LA MAISON DE FÊTE.

SERMON II.

« *Il vaut mieux aller à la maison de deuil qu'à « la maison de fête.* » Ecclésiaste, chap. 7, v. 3.

Cela n'est pas vrai; le philosophe roi a beau nous dire, orateur sacré, que le but de tous les hommes est la tristesse, et que le chagrin, suivant la leçon de l'expérience, est meilleur que la joie, une pareille sentence faite pour un anachorète atrabilaire ne convient pas aux habitans de ce monde. Pour quel dessein, dites-nous, Dieu nous a-t-il créés? Est-ce pour jouir des douceurs sociales de ces belles vallées où sa main nous a placés, ou pour languir dans les déserts stériles des montagnes inhabitées? Les accidens de cette vie, les tempêtes qui nous y battent, ne suffisent-elles pas, sans que nous allions à la quête des calamités? Devons-nous presser une poignée d'absinthe dans le calice déjà trop amer dont nous sommes abreuvés? Ah! consultons nos cœurs, et osons dire ensuite, avec notre texte, que le deuil vaut mieux que la joie..... Non, le meilleur des êtres ne nous a pas envoyés dans le monde pour y aller toujours pleurant, pour y vexer et abréger une vie déjà assez vexée et assez courte. Croyez-vous que celui qui est infiniment heureux puisse nous envier notre contentement? que celui qui est infiniment aimable voie d'un œil de jalousie l'instant de repos et de rafraîchissement nécessaire au malheureux voyageur dans le cours de son pèlerinage? qu'il doive lui demander un compte sévère, parce que, en courant, il aura saisi à la hâte quelques plaisirs fugitifs pour adoucir la peine de sa route, oublier la rudesse des chemins et les chagrins divers qui l'attendent à son passage? Voyez, au contraire, combien l'auteur de notre être a placé pour nous de distance en distance de provisions de jouissances! quels *caravansérails* il a ouverts à nos besoins! quelles facultés il nous a données d'y jouir du repos! quels objets il a mis sur nos pas pour nous faire oublier nos fatigues! ils sont ménagés et disposés d'une manière si exquise, qu'ils charment nos peines, relèvent nos cœurs abattus sous le poids de la pauvreté et de l'affliction, et effacent même de notre souvenir le sentiment de notre misère.

Je ne veux pas, mes frères, répondre à présent à des argumens si naturels; j'aime mieux, me pénétrant de l'allégorie du texte, dire avec vous que nous sommes des voyageurs qui, occupés du but vers lequel nous marchons, pouvons cependant amuser notre imagination des beautés naturelles et artificielles qui se présentent sur notre route, sans oublier notre projet. Si nous arrangeons en effet ce voyage de façon que nous ne soyons pas distraits de notre chemin par la variété des perspectives, des édifices, des ruines qui sollicitent notre curiosité, fermer nos yeux serait une exagération de vertu digne d'un paladin religieux.

Souvenons-nous donc que nos regards sont tournés vers Jérusalem, que nous hâ-

tons nos pas vers cette demeure de bonheur et de repos, que le chemin doit moins servir à réjouir nos cœurs qu'à éprouver en eux la vertu, que les divertissemens et les fêtes servent rarement à cette épreuve ; mais que le moment de l'affliction est en quelque sorte celui de la piété. Ce n'est pas seulement parce que nos souffrances nous rappellent alors nos péchés ; mais en interrompant, en détournant nos poursuites, elles nous procurent ce que le fracas du monde nous refuse, quelques instans pour la réflexion, et voilà ce qui nous manque essentiellement pour nous rendre plus sages et plus prudens : il est si nécessaire que l'esprit de l'homme rentre quelquefois en lui-même, que plutôt que d'en laisser échapper l'occasion, il doit la prévenir, la chercher, aux dépens même de son bonheur présent : il doit plutôt, suivant notre texte, entrer dans la maison de deuil, où il trouvera les moyens de subjuguer ses passions, que dans la maison de fête, où la gaîté les excitera. Tandis que les délices de l'une exposent son cœur ouvert à toutes les tentations, les afflictions de l'autre l'en défendent en le fermant à leurs impressions : tant l'homme est une créature étrange. Il est tissu d'une telle manière qu'il ne peut que poursuivre le bonheur ; et cependant, à moins qu'il ne soit quelquefois malheureux, il doit se méprendre dans la voie qui y conduit. Tel est le sens des paroles de Salomon ; mais, pour les justifier encore, rapprochons plus près des auditeurs le sujet que je parcours. Jetons à la hâte un coup d'œil sur la maison de deuil et sur celle de fête, et donnez-moi la permission de les retracer un moment à votre imagination : j'en appellerai à votre cœur sur les effets que ma peinture aura produits.

Entrons d'abord dans la maison de fête.

Je ne veux pas effrayer les yeux chastes, et la peindre d'après ces maisons abominables ouvertes pour le trafic de la vertu, et tellement construites à ce dessein qu'on n'ose non seulement y faire son marché, mais encore le mettre à exécution sans se couvrir du moindre déguisement.

Non, ne traçons pas même cette maison de fête sur le plan de celles qui nous donnent trop souvent des scènes scandaleuses d'excès et d'intempérance ; mais construisons-en une qui serve d'exception, où il n'y ait rien de criminel, où rien du moins ne paraisse tel ; mais où toutes choses soient compassées à la règle de la modération et de la sobriété.

Imaginez donc une maison de fête, où un certain nombre de personnes des deux sexes, invitées ou de leur propre mouvement, se sont rassemblées pour jouir des douceurs de la société et des plaisirs autorisés par les lois, et tolérés par la religion.

Avant que d'entrer, examinons les sentimens qui précèdent l'arrivée de chaque individu qui s'y présente, et nous trouverons que, quoiqu'ils diffèrent entr'eux d'opinions et de caractères, ils sont réunis par cette idée, qu'ils vont dans une maison dédiée au plaisir, et qu'il faut par conséquent dépouiller toute idée qui peut contrarier cette intention : il faut laisser dehors les soucis, les pensers sérieux, les réflexions morales, et ne sortir de chez soi qu'avec la seule disposition de concourir à la gaîté que l'on s'est promise. Avec cette préparation d'esprit, qui ne tend qu'à faire de chaque personne un convive agréable, voyons-les entrer, le cœur débarrassé de contrainte, et ouvert à l'attente du plaisir : il n'est pas nécessaire de recourir à l'intempérance et de supposer à chaque convive un appétit qui fasse fermenter son sang et enflammer ses désirs. Ne lui en accordons qu'autant qu'il en faut pour les exciter agréablement, et les préparer aux impressions qu'un commerce aussi innocent doit faire éprouver. Dans cette disposition concertée d'avance, examinez par quel mécanisme insensible les esprits et les idées s'élèvent, et avec quelle rapidité elles se portent au-delà du terme posé par le sang-froid.

Quand le riant aspect des choses a ainsi commencé par éloigner du cœur de l'homme les pensées qui en gardaient l'entrée ; quand les regards doux et caressans de chaque objet qui l'environne ont, en flattant ses sens, conspiré avec l'ennemi du dedans pour le trahir et lui ôter ses moyens de défense ; quand la musique a prêté son aide,

et essayé son pouvoir sur les passions ; quand la voix des hommes, quand celle des femmes, mêlées au doux son de la flûte et du luth ont amolli son cœur ; quand quelques notes tendres et lentes ont touché les cordes secrètes qui y retentissent à cet instant délicieux, disséquons, examinons le cœur : qu'il est faible ! qu'il est vide ! parcourons-en les retraites, les demeures pures pratiquées pour la vertu et l'innocence. Oh ! le triste spectacle ! les habitans en ont été dépossédés ; ils ont été chassés de leur sanctuaire pour faire place, à qui ! à la légèreté, à l'indiscrétion pour le moins ; peut-être à la folie, peut-être, osons le dire, à quelques pensées impures qui, dans cette débauche de l'esprit et des sens, ont saisi l'occasion d'entrer sans être aperçues.

Eh bien ! l'homme prudent pourra-t-il dire : Mes désirs iront jusque-là, mais pas plus loin ? L'homme circonspect osera-t-il se promettre, quand le plaisir aura pris possession entière de son cœur, qu'il ne s'y élèvera pas une pensée, pas un projet qu'il devrait céler ? Ah ! dans ces momens imprévus, commande-t-on à son imagination ? En dépit de la raison et de la réflexion, elle nous emporte au-delà du terme. Voilà, me direz-vous, le récit le moins favorable que vous ayez pu nous faire. Pourquoi ne supposez-vous pas que les convives, exercés à la vertu dans les dangers, ont appris graduellement à triompher d'eux-mêmes, que leurs esprits sont assez en garde contre les impressions funestes pour que le plaisir ne les corrompe pas si aisément ? Il est pénible de penser que de cette foule de conviés à la maison de fête, peu en sortent avec l'innocence qu'ils y ont apportée. Si les deux sexes étaient enveloppés dans cette supposition, nous resterait-il quelques exemples de la pureté et de la chasteté ? Non, la maison de fête avec ses charmes n'excita jamais un désir, elle n'éveilla jamais une pensée dont la vertu puisse rougir, ou que la plus scrupuleuse conscience doive se reprocher.

A Dieu ne plaise que je parle autrement ! il est sans doute des personnes de tous les sexes qui quittent cette mer orageuse, sans naufrages ; mais ne les regarde-t-on pas comme les plus heureux passagers ? et, quoique je ne sois pas assez sévère pour en défendre l'essai à ceux à qui leur rang et leur fortune le rendent indispensable, en dois-je moins décrire les dangers de cette plage enchanteresse ? en dois-je moins marquer ses écueils imprévus, et apprendre aux voyageurs l'endroit où ils les trouveront ? Qu'ils sachent ce que hasarde leur jeunesse et leur inexpérience, le peu qu'ils ont à gagner en s'aventurant, et combien il serait plus prudent de chercher à augmenter leur petit trésor de vertu, que de l'exposer à l'inégalité d'une chance, où ce qu'ils peuvent désirer de plus heureux est de revenir avec la somme qu'ils ont apportée, mais où ils la perdront entièrement, et se perdront à jamais eux-mêmes.

C'en est assez sur la maison de fête, d'autant plus qu'ouverte dans d'autres temps, elle est généralement fermée pendant ce saint temps de pénitence. Cette considération a retenu mon pinceau circonspect, et l'Église, en recommandant aux fidèles un renoncement à soi-même particulier, m'a refusé le droit de parler plus librement des plaisirs du siècle.

Quittons cette scène agréable, et que je vous conduise pour un moment à un spectacle plus propre à vos méditations. Allons à la maison de deuil : elle n'est devenue telle qu'à la suite des événemens malheureux auxquels notre condition est exposée.

Là, peut-être, des parens âgés sont tristement assis, le cœur percé de mille douleurs, nourrissant leur chagrin des folies d'un enfant ingrat, d'un fils de leurs prières, dans lequel ils avaient concentré toutes leurs espérances. Peut-être est-ce une scène encore plus douloureuse, une famille vertueuse languissant dans le besoin. Son chef infortuné s'est longtemps débattu avec le malheur. Il vient de succomber ; un orage que la prudence et la frugalité n'ont pu prévoir vient de le jeter par terre. Grand Dieu ! vois son affliction. Considère-le déchiré par la douleur, entouré des gages tendres de l'amour conjugal et de la compagne de ses infortunes, sans avoir du pain à leur donner, incapable, par le souvenir de ses beaux jours, de le gagner en bêchant la terre, honteux de le mendier.

Quand nous entrons dans une maison pareille, il est impossible d'insulter aux malheurenx qui l'habitent par un regard même équivoque. Quelque légèreté dont notre esprit soit capable, de pareils objets captivent nos yeux, ils captivent notre attention, rappellent nos pensées errantes et dispersées, et les exercent à la sagesse. Avec quelle vivacité notre esprit frappé de ce spectacle se met tout de suite à l'ouvrage! comme il s'engage dans la considération des misères et des calamités auxquelles la vie de l'homme est exposée! ce miroir élevé devant lui le force à réfléchir sur la vanité, l'incertitude et l'état périssable des choses humaines. Comme cette première saillie de la réflexion peut conduire plus loin ses pensées! comme il doit appesantir ses méditations sur notre être, sur le monde que nous habitons, les malheurs qui nous y poursuivent, le sort qui nous attend dans l'autre, les horreurs dont nous y sommes menacés, et sur ce que nous devons faire pour nous en préserver, tandis que nous en avons le temps et l'occasion.

Si ces leçons sont inséparables de la maison de deuil, telle que je viens de la peindre, nous trouvons une école encore plus instructive dans celle que le texte sacré veut nous représenter; c'est le spectacle affligeant du deuil et des lamentations que la mort occasionne.

Tournez un instant les yeux de ce côté. Voyez un cadavre prêt à être inhumé. C'est le fils unique de cette mère éplorée, et sa veuve est ici. La scène est peut-être encore plus attendrissante. C'est le bon et tendre père d'une famille nombreuse, qui est couché là sans vie. Il a été moissonné à la fleur de ses ans, et arraché par la main décharnée de la mort des bras de ses enfans, et du sein de sa femme inconsolable.

Voyez ces personnes assemblées pour mêler leurs larmes; la douleur est empreinte dans leurs yeux. Elles vont pesamment, au son de la cloche funèbre, vers la maison de deuil, pour rendre à leur ami le dernier devoir que nous nous rendons, quand la nature a exigé sa dette.

Si la triste cérémonie qui vous y conduit ne vous a pas encore émus, prenez garde, et considérez les pensées mélancoliques et religieuses qui vous affectent, lorsque vous posez le pied sur ce seuil de douleur. Les esprits légers et joyeux qui, dans la maison de fête, vous avaient transportés d'un objet à l'autre, tombent et reposent en paix. Dans cette demeure ténébreuse, habitée par la tristesse et les ombres, l'esprit qui n'avait jamais su réfléchir devient tout à coup pensif. Le cœur s'amollit, il s'emplit d'idées religieuses, il s'imprègne en silence de l'amour de la vertu. Ah! si dans cette crise, tandis qu'il est dans l'extase de la contemplation, nous pouvions le voir, ce cœur exempt de passions, méprisant le monde, insouciant de ses plaisirs, il ne nous en faudrait pas davantage pour établir la vérité de notre texte, et en appeler à l'épicurien le plus sensuel, en faveur de la préférence que donne Salomon à la maison de deuil: tant elle est préférable, non pas pour elle-même, mais pour les fruits qu'elle procure, et les bonnes actions qu'elle occasionne. Sans ce but, la tristesse, je l'avoue, ne servirait qu'à abréger la vie de l'homme, et la gravité avec la solennité de son port austère, ne peut qu'en imposer à la moitié du monde, et faire rire l'autre. Le Dieu de merci nous veuille bénir. *Amen!*

LE PROPHÈTE ÉLISÉE

ET LA VEUVE DE SAREPTE.

SERMON III.

« *Le baril de farine ne se désemplira pas, et la*
« *cruche d'huile ne tarira point, selon les pa-*
« *roles de notre Dieu, prononcées par la bou-*
« *che du* prophète Élisée. » Rois, XVII, 16.

Ces paroles nous rappellent un miracle opéré en faveur d'une veuve de Sarepte qui avait charitablement reçu le prophète Élisée dans sa maison, et l'avait secouru dans un temps de famine et de détresse. Cette histoire, telle qu'elle nous est racontée dans les livres saints, attendrit autant qu'elle intéresse; et, comme elle finit par une preuve remarquable de la bonté de Dieu envers cette veuve dans la résurrection de son fils, nous devons regarder ces deux miracles comme la récompense d'un acte de piété; la puissance infinie les opéra, et nous les laissa dans l'Écriture, non pas seulement comme un témoignage de la mission divine du prophète, mais encore comme une marque de bénédiction répandue sur la charité et la bienveillance.

J'ai choisi, mes Frères, cette anecdote sacrée, et je vais en faire la base fondamentale d'une exhortation à la charité en général; et, pour que je puisse mieux l'adapter à la solennité de ce jour, je l'enrichirai de quelques réflexions pieuses qui exciteront sans doute en vous les sentimens de pitié dont mes projets ont besoin.

Le prophète Élisée avait fui deux fléaux épouvantables: les approches de la famine, et la persécution d'Achab, ennemi violent; obéissant aux ordres de Dieu, il s'était caché le long du ruisseau de *Cherith*. L'homme saint, dégagé à la fois des craintes et des vanités du monde, et béni chaque jour par la Providence, demeurait dans cette solitude paisible et assurée; *les corbeaux du ciel, par un instinct miraculeux, lui apportaient le matin et le soir du pain et de la viande, et il s'abreuvait dans le ruisseau.* La sécheresse continuait, et depuis trois ans et six mois les cataractes du ciel étaient fermées, quand le petit ruisseau, sa fontaine de consolation, se tarit et se dessécha, et Dieu lui inspira encore de chercher un asile. Il lui ordonna de se lever et d'aller à *Sarepte* tout auprès de *Sidon*, en l'assurant qu'il avait disposé le cœur d'une veuve à le secourir.

Le prophète fut docile à la voix de son Dieu. La main qui le conduisait aux portes de la cité, en faisait sortir la pauvre veuve, accablée de douleurs. Elle allait mélancoliquement préparer son dernier repas, et le partager avec son fils.

Sans doute elle s'était longtemps débattue avec cette catastrophe terrible; elle avait employé tous les moyens économiques que sa conservation et l'amour maternel pouvaient lui inspirer; elle avait rempli son cœur de soucis et de tendres appréhensions: elle avait souvent soupiré en disant: *Mon fils mourra avant le retour de l'abondance.*

Veuve, elle avait perdu depuis longtemps le seul ami fidèle qui l'eût assistée dans ce vertueux combat; elle allait enfin succomber

sous les coups de la nécessité dont elle était devenue la proie aisée, quand Élisée arriva. *Il l'appela, et lui dit : Apportez-moi, je vous prie, un peu d'eau dans une coupe, que je boive. Et, comme elle allait la chercher, il la rappela, et lui dit : Apportez-moi, je vous prie, un morceau de pain dans le creux de votre main; et elle répondit : Comme le Seigneur ton Dieu est vivant, je n'ai point de pain, mais seulement une poignée de farine dans un baril, et un peu d'huile dans une cruche. Vois, je vais ramassant quelques broussailles pour la cuire, la manger avec mon fils, et puis mourir. Et Élisée lui dit : Ne craignez rien, allez et faites ce que vous avez dit, mais préparez-moi d'abord un petit gâteau, apportez-le-moi, et après cela vous en ferez un pour vous et votre fils : car le Dieu d'Israël a dit : Le baril de farine ne se désemplira point, et la cruche d'huile ne tarira pas jusqu'au jour que j'enverrai la pluie sur la terre.* La véritable charité ne veut pas chercher des excuses, et il s'en présentait ici beaucoup. La veuve aurait pu insister sur la situation qui lui liait les mains, et sur le peu de raison de la demande du prophète; elle aurait pu dire qu'elle se trouvait réduite à la dernière extrémité, et qu'il répugnait à la justice et à la loi de la nature, qu'elle dérobât à son fils son dernier morceau pour le donner à un étranger.

Mais chez les esprits généreux, la compassion est quelque chose de plus que la balance de l'intérêt propre. Dieu a tissu dans leur caractère cette douce vertu, pour les tenir en garde contre les charmes de l'égoïsme; et la veuve va l'exercer. Observez que, quoique le prophète finît sa demande en lui promettant de multiplier ses richesses, cette récompense ne détermina pas sa bonne action. Un tel mélange d'intérêt en devenant le motif, eût sans doute bien diminué son mérite. La réflexion qu'elle fait, nous apprend bientôt le contraire : *Oui*, dit-elle, *je connais que tu es l'homme de Dieu, et que la parole du Seigneur dans ta bouche est la vérité.*

Elle était outre cela habitante de Sarepte, ville dépendante de Sidon, métropole de la Phénicie, hors des limites du peuple de Dieu : elle avait été, par conséquent, élevée dans les ténèbres d'une idolâtrie grossière, et dans l'ignorance du Dieu d'Israël, ou bien si elle avait entendu prononcer son nom, on l'avait instruite à ne pas croire aux miracles de sa main toute-puissante, et moins encore à ajouter foi à son prophète.

Bien plus, elle pouvait raisonner ainsi : si cet homme par quelque mystère secret ou par la puissance de Dieu est capable de me fournir des secours surnaturels, d'où vient qu'il est lui-même dans le besoin, opprimé par la faim et la soif?

Oui. La veuve de Sarepte agit par un pur mouvement d'humanité; elle regarda le prophète comme le compagnon de ses peines : elle considéra qu'il venait de parcourir un pays épuisé par les feux de la sécheresse, où la libéralité seule pouvait procurer un peu de pain et d'eau; que le voyageur malheureux étant un étranger inconnu, ce titre, qui semblait devoir lui trouver des amis, aggravait son infortune : elle réfléchit (la charité est inventive) qu'il était peut-être bien éloigné de sa patrie, et hors de la portée des bons offices qu'auraient pu lui rendre ceux qui, dans ce moment, pleuraient sur son absence. Son cœur fut attendri de pitié; elle se tourna vers lui en silence, *et lui accorda ce qu'il avait dit, et voilà qu'elle, son fils et ses domestiques mangèrent plusieurs jours, et que le baril de farine et la cruche d'huile ne tarirent pas jusqu'au jour que Dieu envoya la pluie sur la terre.*

Le danger de la famine étant passé, sans doute cette mère affectueuse jeta un regard d'espoir sur le reste des jours de sa vie : cela était naturel. Il y avait beaucoup de veuves en Israël quand les cataractes du ciel se fermèrent pour trois ans et six mois, et saint Luc observe *que le prophète ne fut envoyé qu'à celle de Sarepte.* Il est probable qu'elle ne fut pas la dernière à faire cette observation, et à en induire les conséquences les plus flatteuses pour son fils. Plus d'une mère en a bâti de plus élevées sur une base moins sûre. « Le Dieu d'Israël nous a envoyé son messa« ger dans notre détresse ; il a traversé les de« meures de son peuple, et ne s'est arrêté qu'à « la mienne : il l'a sauvée de la destruction. « Ah ! ce miracle est un gage assuré de ses « bonnes intentions pour nous. Il a, pour le

« moins, résolu de réjouir ma vieillesse par « le spectacle de la santé de mon fils ; peut-« être lui réserve-t-il de plus grands avanta-« ges? peut-être vivrai-je pour voir sa main « le couronner de gloire et d'honneur? » Nous pouvons aisément nous la représenter se laissant porter et entraîner par de telles pensées, quand tout à coup une maladie imprévue attaqua son fils, et écrasa dans un moment l'édifice de ses espérances. *Sa maladie fut si considérable que le souffle s'éteignit en lui.*

Les plaintes du malheur sont rarement justes. Quoique Élisée eût préservé la veuve et le fils d'un trépas certain, et qu'il dût être soupçonné la dernière cause d'un accident aussi triste, cependant cette mère passionnée l'accusa dans son premier transport d'être l'auteur de ses infortunes, comme s'il avait fait descendre le malheur sur une maison qui lui avait prêté un secours hospitalier. Le prophète était trop saisi de compassion pour répondre à une accusation aussi dure. *Il prit l'enfant de dessus le sein de sa mère, le coucha sur son lit, et s'écria : « O Seigneur, mon « Dieu ! as-tu affligé ainsi la veuve qui m'a re-« çu, en lui enlevant son fils?* est-ce la récom-« pense de sa charité et de sa bonté? Tu lui « as d'abord dérobé la compagne chérie de « sa joie et de ses chagrins, et à présent, « qu'elle est veuve, et qu'elle doit le plus « s'attendre à ta protection, vois, tu viens de « faire tomber le seul appui qui restait à sa « vieillesse : ô mon Dieu! je t'en supplie, que « son fils soit rendu à la vie. »

La prière était fervente ; elle annonçait la détresse d'un homme profondément blessé de la douleur de son semblable ; et le cœur d'Élisée était encore déchiré par d'autres passions : il était jaloux du nom et de la gloire de son Dieu, et il croyait que non seulement sa toute-puissance, mais encore sa bonté étaient compromises dans cet événement. De quel triomphe les prophètes de Baal allaient jouir ! quels traits amers devaient partir de leurs bouches ! *Le Dieu d'Israël*, auraient-ils dit, *est sans doute occupé ailleurs ; il parle, il voyage, il dort peut-être, et a besoin d'être éveillé.* Le prophète était lui-même intéressé au succès de ses prières : les cœurs honnêtes ont peur du scandale : il craignait que parmi les païens il ne s'élevât quelque esprit méchant et caustique qui, en semant cette nouvelle, fît avec joie ces réflexions : « Eh bien! « cette veuve de Sarepte a reçu dans sa mai-« son le messager de ce Dieu, elle l'a se-« couru; voyez comment elle en est récom-« pensée. Assurément le prophète est un in-« grat; il a manqué de pouvoir, et, ce qu'il « y a de pis, il a manqué de pitié. »

Élisée plaidait par conséquent la cause de la veuve et celle de la charité. Cette vertu venait de recevoir une blessure profonde, et elle eût été incurable si Dieu avait refusé son témoignage en sa faveur. *Dieu écouta la voix d'Élisée, et l'enfant de la veuve ressuscita; Élisée le prit, le porta de sa chambre dans la maison, et le donna à sa mère en lui disant : Voyez, votre fils vit.*

Ah! quel plaisir pour une ame généreuse de s'arrêter ici un moment, et de se peindre un événement aussi plein de charmes! de voir d'un côté l'extase d'une mère partagée entre la surprise et la reconnaissance, et l'impétuosité de la joie submergeant son ame depuis longtemps resserrée par la douleur; et d'admirer de l'autre l'homme saint s'approchant avec l'enfant dans ses bras, les yeux brillans d'un triomphe honnête, mais adoucis en même temps par la bonté de son caractère, et par le spectacle de la nature heureuse. Ce riche tableau attend le pinceau d'un grand maître; il m'entraînerait d'ailleurs loin de mon sujet. Mon premier motif est d'embellir par un fait également conforme à la raison et à l'Écriture, cette maxime utile : Rarement une bonne action est perdue : il est au contraire plus que vraisemblable que dans cette vie même ce qui a été semé sera recueilli. *Jette ton pain sur les eaux, et tu le trouveras après quelques jours. Tiens lieu à un orphelin de son père, et à une veuve de son époux, tu seras ainsi l'enfant du Très-Haut, et il t'aimera plus que ta mère même. Aie l'esprit plein de bonnes actions, car tu ne sais pas quels maux tomberont sur la terre, et, quand tu succomberas, tu trouveras un appui : il te préservera de toute affliction, et combattra mieux tous tes ennemis qu'un vaste bouclier et qu'une pique acérée.*

L'instabilité des choses humaines et leur fluctuation constantes nous fournissent des occasions perpétuelles de recourir vers l'asile de la pitié et de la charité.

Combien de malheurs arrivent par des accidens successifs! combien par les dangers de la navigation et du commerce, et par des projets déconcertés! combien par les dépenses excessives des pères, l'extravagance des enfans, et par mille autres moyens, qui attachent les ailes aux richesses, et leur ouvrent toutes les portes! Les familles sont sujettes à tant de révolutions étonnantes, qu'on peut assurer que, dans les changemens qu'un siècle opère, la postérité de celui qui arrose les arbres orgueilleux viendra un jour se mettre sous eux à l'abri des intempéries de l'air. La roue, hélas, tourne si souvent que plus d'un homme doit jouir du bienfait de cette charité que sa piété fait aux autres.

Indépendamment de la protection que Dieu assure aux bons, la charité et la bienveillance secourent l'homme dans les afflictions; elles adoucissent son cœur, et lient tous ses désirs à l'intérêt commun. Quand un homme compatissant tombe, qui n'a pas pitié de lui? qui n'accourt point pour le relever? Le cœur le plus barbare insultera-t-il sans remords à sa chute? la lâcheté même, en dépit d'elle, conduit à la charité; elle n'a qu'à calculer l'usure qu'elle peut un jour recevoir d'une bonne action: tant il est évident que, dans le cours général des choses, un bon office est toujours récompensé! J'ai dit *général*, et pourquoi? la récompense est inséparable de l'action même: demandez à l'homme miséricordieux, qui a toujours une larme de tendresse prête à couler sur l'infortuné, et du pain à partager avec lui, si tout ce que les plus grands génies ont dit du plaisir a exprimé ce qu'il a senti quand, par un bienfait favorable, *il a entendu la joie retentir dans le cœur de la veuve?* voyez dans ses yeux les marques inaltérables du plaisir et de l'harmonie, et dites que Salomon n'a pas fixé la vraie jouissance quand il a dit: *Les honneurs et les richesses n'apportent aucun autre avantage à l'homme que celui de bien faire avec elles pendant sa vie.*

Il n'a pas porté ce jugement sans raison. Sans doute il avait calculé l'insuffisance des plaisirs des sens. Il leur était impossible, selon lui, de former un système raisonnable de bonheur; ils s'écoulaient si vite, et les moins criminels n'étaient enfin que vanité et vexation de l'esprit. La charité, au contraire, est d'une nature si pure et si raffinée, qu'elle brûle sans se consumer; c'est allégoriquement *le baril de farine et la cruche d'huile qui ne tarissent pas*. Il est facile d'ajouter un poids au témoignage de Salomon en faveur du plaisir de la bienveillance, et le philosophe Épicure nous le fournira. Son jugement ne peut être récusé; c'était un sensualiste parfait. Au milieu des raffinemens qu'une imagination désordonnée peut donner aux plaisirs, il soutenait que la meilleure façon d'augmenter son bonheur était de le communiquer aux autres.

S'il était nécessaire d'établir une pareille doctrine, on pourrait assurer qu'indépendamment de la jouissance que l'esprit de l'homme goûte dans l'exercice de cette vertu, son corps n'est jamais dans un aussi parfait équilibre que lorsqu'il se penche vers la bienfaisance, et que si rien ne contribue autant à la santé, rien n'en est une aussi forte preuve.

Soumettons à la réflexion de chacun la vérité de cette opinion. Oui, la répugnance à faire le bien est souvent suivie, si elle n'est pas produite, par une indisposition secrète de la partie animale et raisonnable. Le corps et l'esprit ont réciproquement ici une influence bien visible. Mettant de côté tout raisonnement abstrait, je ne puis concevoir que les mouvemens mécaniques qui maintiennent la vie se déploient avec la même vigueur et la même souplesse dans le malheureux et sordide égoïste, dont le cœur étroit et contracté ne s'est jamais attendri aux malheurs des autres, que dans celui qu'une ame généreuse et bonne fait pencher éternellement vers la compassion. Ce malheureux est assis, couvant des projets, et ne sentant rien; il ne jouit que de lui-même, et l'on peut en dire ce qu'un grand homme a prononcé sur celui qui manque de justice: « Il « est toujours prêt à trahir, à ruser, à dé- « pouiller; les mouvemens de son esprit sont

« durs comme le marbre, ses affections sont « ténébreuses comme la nuit : ne vous con- « fiez pas à cet homme. »

Ce que les théologiens ont dit de l'esprit, les naturalistes l'ont dit sur le corps. Il n'y a point de passion aussi naturelle que l'amour, et, quoique l'exemple que je viens de citer n'en soit pas une preuve, il est indubitable cependant que l'homme le plus dur a longtemps combattu avec lui-même avant que de mériter la gloire d'un pareil caractère. Les habitudes vicieuses sont bien difficiles à subjuguer, mais les impressions naturelles de la bienfaisance sont aussi difficiles à réduire qu'elles : il faut qu'un homme fasse de longs efforts pour arracher de son cœur cette partie si noble de sa nature. L'antiquité nous en laisse un bel exemple. Alexandre, le tyran de Phérès, qui avait eu l'industrie d'endurcir son cœur de manière à prendre plaisir aux meurtres que sa cruauté faisait sans cause et sans pitié de ses sujets, fut tellement touché des malheurs fantastiques d'Hécube et d'Andromaque, à une représentation de cette tragédie, qu'il fondit en larmes. L'explication de cette inconséquence est facile, et jette un grand jour sur la nature humaine. Dans le cours de sa vie *réelle*, il était aveuglé par ses passions, et guidé par son intérêt ou son ressentiment; ici, ces motifs ne trouvent point de place, ses affections étaient préoccupées, et ses vices endormis : alors la nature s'éveillait en triomphe, et elle démontrait combien profondément elle a planté dans le cœur de l'homme les racines de la pitié : les tyrans mêmes ne peuvent pas les en extirper entièrement.

Mais je peins la plus aimable des vertus avec les ombres que la méchanceté me fournit, tandis que nous devons nous livrer à ses charmes naturels, et demander s'il existe sous le ciel rien d'aussi délicieux qu'elle? Rentrons en nous-mêmes, et, pour un moment, imaginons que nous avons à tracer le plus parfait caractère, celui qui, selon nos idées sur la nature de Dieu, peut lui plaire davantage, et faire l'admiration du monde entier. J'en appelle tout de suite à votre réflexion. La première idée qui a frappé notre esprit ne nous a-t-elle pas représenté le bienfaiteur compatissant tendant sa main à l'orphelin et à la veuve? De quelques vertus que nous ayons voulu parer notre héros, nous nous sommes tous accordés à en faire un ami généreux qui pense que le seul charme de la prospérité est de faire du bien; nous l'avons peint sous l'emblème de *cette rivière de Dieu, arrosant la terre altérée, et enrichissant les hommes*, portant parmi eux l'abondance et la joie. Si cela ne suffisait pas, et que nous voulussions ajouter un nouveau degré de perfection à ce portrait, au cas que la nature humaine pût nous fournir un patron, nous nous efforcerions de concevoir un homme qui, pour arrêter le cours de nos afflictions, se sacrifiât lui-même, oubliât ses intérêts les plus chers, et donnât sa vie au bonheur du genre humain. Ici, mon aimable Sauveur, ta bonté illimitée vient frapper et attendrir mon cœur. *Tu devins pauvre pour nous enrichir; maître du monde, tu ne sus pas où reposer ta tête.* Égal en pouvoir et en gloire au Dieu de la nature, *tu te fis homme, et pris la figure d'un esclave.* Tu te soumis sans ouvrir la bouche à toutes les indignités qu'un peuple ingrat te présenta : enfin, pour accomplir notre salut, *tu devins obéissant jusqu'à la mort; tu voulus en ce jour être conduit comme un agneau à la boucherie.*

Ce spectacle étonnant de compassion, offert aujourd'hui par le fils de Dieu, est l'appel le plus sûr qu'on puisse porter au cœur de l'homme; il est l'argument le plus fort dont se servent les apôtres dans toutes leurs exhortations aux bonnes œuvres : *Voyez comme le Christ nous a aimés.* La conséquence en est inévitable; elle donne de la force et de la beauté à tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Je l'ai réservée pour la fin de mon discours; elle laissera dans vos ames l'impression de la pitié que je vous demande pour les enfans malheureux qui en sont l'objet. En réfléchissant sur les travaux pénibles de l'amour qui causa la mort à Notre-Seigneur, vous considérerez quelle dette immense nous est imposée envers notre prochain, et, vous rappelant un modèle aussi aimable de bonnes œuvres, vous apprendrez de quelle manière il faut les faire.

De toutes les méthodes usitées de faire du

bien, je n'en connais pas de plus utile que celle pour laquelle nous sommes ici rassemblés. L'éducation des enfans pauvres étant la pierre fondamentale de toute espèce de charité, elle fait que tous les actes subséquens répondent à l'instruction pieuse du bienfaiteur.

Sans l'éducation combien les projets de la bienveillance perdent à jamais l'effet que s'était promis l'homme bienfaisant? on laisse une jeune plante exposée aux injures de l'air et des saisons, et l'on voudrait prendre soin d'elle quand toutes ses racines sont flétries et presque desséchées! Oui, un établissement en faveur de l'enfance est la base de la charité, ajoutons et de la police universelle, tant le défaut d'éducation a entraîné de fâcheuses conséquences, qui ont été ressenties d'abord par l'individu négligé, et puis par la société dont il est un des membres. Quand on considère, d'une part, la séduction d'une morale relâchée et de l'intérêt; et, de l'autre, les effets de la superstition, on peut assurer qu'il aurait mieux valu pour cette contrée avoir fait des dépenses extraordinaires pour corriger ces vices, et semer de bons principes dans le cœur des enfans du peuple, que de prendre les armes contre les effets désastreux de la rébellion occasionnée par la négligence. Rapportons-nous-en à l'antiquité vénérable. L'éducation y était d'une si grande importance pour la paix et le bonheur commun, que quelques républiques, et les plus sages sans doute, en avaient fait un commandement légal : elles sentirent qu'il était plus sûr de s'en rapporter à la prudence du magistrat qu'à la tendresse peu éclairée des pères.

Le calcul des Lacédémoniens dans cet objet de leur police était sûr. Lorsqu'Antipater leur demanda cinquante enfans en ôtage, ils lui firent cette réponse sage et héroïque : *Nous aimerions mieux vous donner le double d'hommes faits*. Ils faisaient entendre que, quoiqu'ils se trouvassent dans la détresse, ils préféraient tous les hasards, à la perte de l'éducation nationale, à l'ignorance de la religion, à celle des lois et de l'industrie de leur pays. S'ils attachaient cette importance à l'éducation des enfans de tous les états, que dirons-nous de ceux que la Providence a destinés aux derniers rangs de la société? Sans parens, sans amis qui les dirigent, ils sont jetés hors de la voie de l'instruction, offerts seulement à la pitié publique. Les dangers qui les environnent sont si nombreux et si grands, que, pour un voyageur qui navigue sans périls et heureusement sur cette mer immense, mille malheureux y naufragent et sont perdus à jamais.

Si jamais la charité put exercer des actes de bienfaisance, ah! voici le cas où les cris des hommes l'appellent davantage. Je n'ai besoin pour convaincre les ennemis de ces établissemens de piété, que de mettre sous leurs yeux le spectacle de la misère de l'enfance.

Allons vers la demeure de l'infortuné, entrons dans cette cabane de deuil où la pauvreté et l'affliction règnent ensemble. Voyons cette veuve inconsolable, assise, trempée de larmes; elle les verse sur son enfant qu'elle ne peut secourir. « O mon fils! te voilà laissé « dans un monde vicieux, rempli de piéges « et de tentations pour ton âge sans expé« rience. Peut-être mon amour exagère-t-il « les dangers;..... mais quand je considère « que tu vas être porté nu au milieu d'eux, « sans amis, sans fortune, sans instruction, « mon cœur saigne d'avance des maux qui « vont se précipiter sur toi. Dieu, en qui je « mets ma confiance, est témoin que, dans « l'état humble où il nous a placés, nous « n'avons jamais souhaité de te rendre riche, « mais seulement vertueux. Ton père, *mon « mari, était un homme de bien, il craignait le « Seigneur*; et, quoique tous les fruits de ses « soins et de son industrie fussent à peine suf« fisans pour nourrir sa famille, cependant il « voulait en réserver une partie pour te placer « dans la voie de l'instruction. Mais, hélas! « il est mort, et avec lui tous les moyens sont « perdus. Vois, *le créancier est à notre porte*, « pour emporter tout ce que nous avons. »

L'éloquence de la douleur est difficilement imitable; mais que l'ami de l'humanité et de ses afflictions se représente une veuve se plaignant ainsi, et qu'il considère s'il *est une douleur pareille à la sienne*, ou s'il est une charité comme celle *de prendre son enfant*

de dessus le sein de la mère, et de la munir contre ses appréhensions?

Si un païen, étranger à notre religion et à ses préceptes de bienfaisance, *passait en voyageant* auprès d'elle, *n'en aurait-il pas pitié?* Dieu préserve un chrétien *de la regarder et de prendre l'autre côté du chemin.*

Ah! qu'au contraire, et conformément à la leçon du Seigneur, *il panse ses blessures*, qu'il verse la consolation dans le cœur d'une femme que la main de Dieu a frappée; qu'il imite le transport d'Élisée, en disant à cette veuve affligée: *Voyez, votre fils vit.* Il vit par ma charité, et pour tous les desseins qui rendent la vie désirable pour être un homme de bien et un sujet fidèle; il va, par mes soins, être instruit de tous ses devoirs, et des vérités du monde à venir; quant au monde présent, il va apprendre à aimer un travail honnête, et à manger pendant toute sa vie le pain de la joie et de la reconnaissance.

Que la paix et le bonheur reposent sur celui qui conduit ainsi vers Jésus-Christ les enfans qu'il aime. Que leurs bénédictions s'accumulent autour de sa tête; que Dieu le secoure dans ses besoins, et, lorsqu'il est étendu sur son lit de douleur, ô Dieu! donne-lui, pour les largesses qu'il a répandues sur tes enfans, ce que le monde ne peut lui donner ni lui ravir.

Ainsi soit-il!

LE LÉVITE ET SA CONCUBINE.

SERMON IV.

« *Et dans le temps qu'il n'y avait point de* « *rois dans Israël, il arriva qu'un Lé-* « *vite qui habitait d'un côté du mont* « *Ephraïm, prit avec lui une concubine.* » Juges, 19.

Une concubine! oui, mes frères; mais observez que le texte rend raison de la conduite qui vous paraît étrange : *dans le temps qu'il n'y avait point de rois dans Israël;* ce lévite usant alors du droit commun, vous dirai-je, fit ce qui parut bon à ses yeux, et sa concubine, ajouterez-vous, imita cette liberté, *car, après l'avoir maltraité, elle s'en alla.*

Le scandale et la honte vont donc partir avec elle! partout où elle va chercher un asile, la main de la justice fermera brusquement sans doute la porte à sa rencontre? Non, *elle s'en alla à Bethléem dans la maison de son père, où elle séjourna quatre mois entiers.*

Oh! le bienheureux intervalle pour méditer sur la fragilité et la vanité des plaisirs de ce monde! Je vois le saint homme à deux genoux, les mains attachées sur son cœur et les yeux levés vers le ciel, remerciant le Très-Haut de ce que l'objet qui avait si longtemps partagé son affection, venait par sa fuite de le résigner à son culte.

Non, mes frères, ce n'est point encore cela, et le texte sacré nous dépeint bien différemment la situation du lévite.

« Il se leva, nous dit-il, il prit son esclave « et deux ânes, courut après sa compagne « fugitive pour lui parler amicalement et « la ramener chez lui ; elle le conduisit dans « la maison de son père, et dès que celui- « ci l'eut aperçu, il se réjouit de l'avoir ren- « contré. »

Quel groupe sentimental! diront ici les critiques du siècle : et c'est ainsi que les commentateurs, mes chers frères, parlent de tout. Faites l'esquisse de l'histoire la plus innocente, et cédez un instant votre pinceau à la pruderie, ou à la mauvaise humeur, elles finiront votre tableau avec des traits si durs, et un coloris si sale, que l'honnêteté et la candeur rougiront à son aspect.

Esprits vertueux, qui ne savez êtres rigides interprètes que de vos propres défauts, je m'adresse à vous, à vous avocats désintéressés du malheureux qui se méprend. Pourquoi ne veut-on pas imiter votre bonté? Combien de fois avez-vous répété que les actions d'un homme ne sont pas toujours un motif pour le condamner; qu'elles sont environnées de mille circonstances qui ne se présentent pas à la première vue; que les ressorts qui l'ont poussé sont profondément cachés; que, parmi la foule des malheureux qui sont à chaque instant cités au jugement du public, il en est mille dont l'esprit seul a péché, et qui ont été mal interprétés; que, pour ceux dont le cœur a erré, la force des passions qui les ont excités, les difficultés qui les ont enflammés, l'attrait de l'objet qui les a captivés, et peut-être même les combats de la vertu avant sa défaite, peuvent les faire utilement recourir de la sévérité de la justice au jugement de la pitié?

Arrêtons-nous encore un moment à l'his-

toire du lévite et de sa concubine : semblable à toutes les autres, elle dépend beaucoup de la manière dont on la raconte ; et comme l'Écriture ne nous a laissé sur elle aucun commentaire, le cœur peut en commander un à l'imagination; mais la décence ne s'éloignera pas du texte.

« Et dans le temps qu'il n'y avait point « de roi dans Israël, un lévite qui demeurait « d'un côté du mont Éphraïm, prit avec lui « une concubine. »

O Abraham ! ô toi le père des croyans ! si cette conduite était blâmable, pourquoi en donnas-tu un exemple si séduisant aux yeux de ta postérité ? pourquoi le Dieu d'Isaac et de Jacob bénit-il si souvent la génération d'une pareille licence, promit-il de la multiplier comme les sables de la mer, et de faire naître d'elle les princes de la terre ?

Dieu seul peut dispenser de la loi qu'il a faite, et nous trouvons dans les livres saints que les patriarches, dont le cœur aspirait le plus vers le ciel, usèrent sans doute par sa permission de cette dispense. Abraham prit Agar ; Jacob, outre ses deux femmes, Rachel et Léa, s'accommoda de Zilpha et Bilha, dont quelques tribus descendirent. David eut dix-sept femmes et dix concubines ; Jéroboam en eut soixante, et, ce qui paraît moins blâmable par la chose en elle-même que par son abus, Salomon, dont les excès insultèrent aux priviléges du genre humain, Salomon fut encore plus étonnant, par le même plan de luxe qui lui rendit nécessaires quarante mille écuries ; il se méprit dans le calcul de ses besoins, et se donna mille sept cents femmes et trois cents concubines.

Homme sage ! homme abusé ! si tes belles maximes et tes judicieux proverbes n'eussent amendé tes folles pratiques, où en serais-tu ? trois cents...... détournons nos pas, mes frères, d'une pierre d'achoppement aussi dangereuse.

Notre lévite n'en eut qu'une, le texte hébreu dit même une épouse concubine, pour la distinguer de cette espèce vile qui marche dans l'obscurité de la nuit sous le toit du débauché, et qui se glisse dans la porte ouverte pour elle. Nous savons par des commentateurs, que, dans l'économie juive, elles ne différaient des véritables épouses que dans quelques cérémonies et stipulations extérieures, et qu'elles se livraient à leur époux (on le nommait ainsi) de bonne foi et avec affection.

Le lévite avait sans doute besoin de partager avec une compagne sa triste solitude, et de remplir d'un objet aimé le vide de son cœur ; car, nonobstant toutes les excellentes choses en faveur de la retraite, qu'on trouve dans beaucoup de livres, il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. Le pédant le plus froid ne frappera jamais nos oreilles d'une réponse satisfaisante contre cette sainte maxime : au milieu des plus bruyantes leçons de la philosophie, la nature élève sans cesse sa voix persuasive pour la société et l'amitié : un cœur bon et généreux en réclame toujours un second, et il languit et se dessèche s'il en est abandonné.

Qu'un solitaire en sa *torpeur* marche vers le ciel seul et sans compagne ; quant à moi, je n'en trouverais jamais ainsi le chemin : que je sois sage et religieux ; mais que je sois homme. Grand Dieu ! en quelque poste que me place la Providence, quelque voie qu'elle me prescrive pour arriver à ton sein, donne-moi un compagnon dans mon voyage, quand ce ne serait que pour lui montrer combien nos ombres s'agrandissent à mesure que le soleil baisse, quand ce ne serait que pour lui dire : Oh ! combien la face de la nature est fraîche et colorée ! combien les fleurs des champs sont belles ! combien les fruits des arbres sont délicieux !

Hélas ! ceux que le lévite va manger seront plus amers que les herbes dont la Pâque couvrira sa table ; tandis qu'ils suivent ensemble le sentier de la vie, elle détourne de lui ses pas infidèles, et s'enfuit.

La moitié douce et tranquille du genre humain est ordinairement outragée par l'autre ; mais dans cette fatalité, il lui reste un précieux avantage ; elle pardonne : quel que soit le ressentiment de l'injure qu'on fait à l'homme de paix, l'orgueil ne surveille pas de si près le pardon qu'il accorde, que dans le cœur de l'homme superbe. Nous serions même plus enclins à cette aimable vertu si le monde nous le permettait ; mais il est là

pour interpréter nos pardons, et surtout ceux dont il s'agit ici : il a ses lois auxquelles le cœur ne se soumet pas toujours, et elles exercent sur nous un pouvoir si réel et si peu apparent, qu'il faut à l'homme honnête toute la fermeté de ses principes pour leur résister.

Quel combat notre lévite n'eut-il pas à soutenir contre lui-même, contre sa concubine, et contre l'opinion de sa tribu sur son injure! pendant la période de quatre mois entiers, chaque passion dut régner à son tour; et, dans le flux et reflux des moins douces de celles qui devaient l'agiter, la pitié sans doute se fit quelquefois entendre; la religion ne garda pas non plus le silence, et la charité murmura souvent son doux langage; chaque objet qu'il voyait sur les côtes du mont Ephraïm, chaque grotte qui lui présentait sa fraîcheur, chaque bocage qui arrêtait ses pas inquiets, devait solliciter le souvenir de son bonheur passé, et éveiller dans son ame un sentiment favorable à l'objet qui l'avait séduit.

J'avoue..... Oh ! j'avoue, devait-il s'écrier, que cette perfidie est bien grande; mais la porte de la merci doit-elle lui être fermée pour toujours? une infidélité est-elle le seul crime que l'homme outragé ne puisse pardonner, et duquel la raison ne doive pas oublier la cicatrice? est-ce en effet le plus noir de tous? dans quel tarif des offenses humaines l'a-t-on ainsi évalué? est-ce parce qu'il est bien difficile à supporter? ah ! mon cœur s'écrie, oui, oui : mais demandons-lui si toutes les passions ensemble n'affilent pas le poignard qui pénètre dans mes entrailles, demandons-lui si ce n'est pas autant l'orgueil et le respect humain que le sentiment de mes vertus qui empoisonnent et irritent la plaie cruelle que cette femme m'a faite. Dieu miséricordieux ! si cela était, pourquoi persécuterais-je dans un transport de fierté la malheureuse que tu as créée et qui t'appartient? n'y a-t-il pas une gradation dans toutes les fautes? quand elle eut *perpétré* son crime, eh bien ! elle oublia le compagnon de son offense, et vola dans les bras de son père. N'y a-t-il aucune différence entre un coupable qui sort précipitamment de la route de la vertu, et s'enfuit dans la conscience de sa dépravation, et le voyageur imprudent qui s'égare par mégarde, et rétrograde sur ses pas dès qu'il aperçoit son erreur? Oh ! que le sentiment de la douleur d'avoir commis une offense est doux dans un cœur qui ne veut plus la commettre! C'est sur cet autel seul que je t'offrirai mon injure. La punition qu'un esprit ingénieux, frappé du remords de sa faute, exerce sur lui-même est bien cruelle, si elle ne l'expie pas tout-à-fait. Dieu juste, doue-moi du don de l'oubli. La merci sied si bien au cœur des hommes, mais encore plus à celui de ton ministre, d'un lévite qui, chaque jour, t'offre tant de sacrifices pour les transgressions de ton peuple. Ah ! j'ai bien peu profité autour de tes autels, si je n'ai pas appris à pratiquer le pardon que je poursuis sans cesse pour les autres à ton tribunal. Que la paix et le bonheur reposent sur la tête de l'homme qui parle ainsi !

« Il se leva, et courut après elle pour lui « parler amicalement, pour parler à son « cœur, pour lui rappeler leurs premières « caresses, pour lui dire enfin combien peu « elle aimait son mari, combien peu elle « s'aimait elle-même. »

Les reproches de l'homme miséricordieux sont doux et tranquilles; peu semblables aux efforts que fait sur lui l'homme orgueilleux et inexorable, efforts qui humilient encore plus ceux auxquels il pardonne, ces reproches, dis-je, sont calmes *et courtois* comme le génie qui veille sur son caractère. Comment le lévite pouvait-il ne pas ramener chez lui sa concubine? Comment son père pouvait-il ne pas ouvrir son cœur à la générosité? Il le vit, et se réjouit de l'avoir rencontré : il le pressa de jour en jour de rester avec lui; *conforte ton cœur*, lui dit-il, *et livre-le à la joie.*

Si la pitié et la vertu dictèrent les préliminaires de la paix, l'amour sans doute la scella irrévocablement. Grand, trois fois grand est son pouvoir pour renouer ce qui a été brisé, et pour effacer les injures de la mémoire même. Le lévite se leva ainsi que sa concubine et ses esclaves, et ils partirent.

Il est inutile de poursuivre plus loin cette histoire. La catastrophe en est horrible, et

elle nous mènerait au delà des bornes que je me suis prescrites. J'en veux à présent aux jugemens téméraires; et les acteurs que je viens de mettre sur la scène apprendront à ceux qui jouent sur celle du monde, combien peu de douceur ils doivent attendre de lui.

Une grande partie de notre temps est employée à dire ou à ouïr du mal de notre prochain. Le théâtre est toujours occupé par quelque infortuné. Chaque heure, chaque moment apportent un épisode étrange ou terrible qui prolonge l'étonnement et perpétue le babil. Comment peut-on se comporter ainsi? quelle conduite! quelle vie! voilà la formule de toutes les conversations; et ce serait beaucoup si la censure en restait là. Il n'est pas, par conséquent, de vertu sociale plus digne de l'homme que celle qui lui donnerait la force de résister à ce torrent. Les sources qui le nourrissent sont nombreuses, et les tourbillons qui nous le rendent dangereux dans notre passage, sont aussi subits que violens. Rendons ce discours utile à la société, en traçant la marche de ce torrent depuis les sources qui l'alimentent.

La première qui s'offre à nos regards peut, si la spéculation précéda jamais la pratique, dériver d'une innocente curiosité; c'est lorsqu'avec plus de zèle que d'instruction nous racontons un phénomène, avant de nous assurer de son existence. Les Romains, dit Festus (Actes des Apôtres, chap. 15, v. 16), ne condamnent personne à la mort (et moins encore au martyre) avant de l'avoir entendu; et le juge qui prononcerait sa sentence avant cette formalité, encourrait et le blâme et les peines dus à la contravention des lois naturelles et civiles. Mais nous sommes généralement si pressés de dire notre avis, que nous foulons par notre précipitation ce premier droit de l'accusé; et qu'en arrive-t-il souvent? la scène change tout-à-coup, l'accusation devient imaginaire, et notre folie seule est réelle; nous perdons l'honneur d'une mauvaise plaisanterie, et nous restons en butte aux coups de celles que nous avons méritées.

La seconde cause de nos mauvais jugemens, c'est lorsque l'accusation paraît être portée avec plus d'ordre; c'est lorsque nous commençons légalement par une information, mais que nous la prenons d'après des évidences suspectes, contre lesquelles le Sauveur nous précautionne en nous disant: *Ne jugez pas sur les apparences.* C'est derrière les démonstrations que se cachent le mensonge et la ruse qui nous aveuglent. Il est mille choses qui paraissent être, et ne sont pas. *Le Christ*, disaient les Juifs, *est allé boire et manger, le Christ n'est qu'un gourmand et qu'un biberon.* Eh bien! il était alors assis au milieu des pécheurs, il était leur consolateur et leur ami. Dans ce cas-ci, la vérité, comme une femme modeste, méprise une justification, et dédaigne de paraître dans le cercle de ses accusateurs pour les éblouir de sa lumière. C'en est assez pour le soupçon; il a déjà porté sa plainte, la malice qui l'a écouté sourit des rapports qui la justifient; elle ordonne les préparatifs du supplice, et le jugement téméraire se lève ensuite pour en prononcer la sentence finale.

Une troisième manière de mal juger, c'est quand les faits sont d'une vérité incontestable, mais qu'ils sont commentés avec tout le fiel de la censure. Combien une ame sensible et honnête devrait l'épargner! Il est vrai que l'horreur naturelle qu'on a pour tout ce qui est criminel plaide en ce cas en faveur de la critique: celle-ci a tellement l'air de la vertu, que, dans un discours contre les jugemens téméraires, l'orateur pourrait à peine les distinguer, et cependant, au milieu du débordement d'exclamations que le coupable excite et mérite, comment est-il possible que quelqu'un ne se dise pas à soi-même: Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas créé ainsi? pourquoi ne suis-je pas aussi un exemple? Cette apostrophe bien simple toucherait plus mon cœur, et me donnerait une meilleure idée de celui du commentateur, que la période la plus caustique ne m'en donnerait de son esprit. La punition de l'infortuné n'existe-t-elle pas dans sa faute? et, quand cela ne serait pas, quelle pitié, que la langue d'un chrétien, que la plus douce des religions à appris à bien dire et à louer, devienne le bourreau de ses semblables! Nous lisons dans le dialogue d'Abraham et du mauvais riche, que, quoique le premier fût au ciel et le second dans les enfers, le patriarche le traita avec

les expressions les plus douces : *Mon fils, mon fils,* lui dit-il toujours. Dans la dispute au sujet du corps de Moïse entre l'archange et le démon, le démon lui-même, saint Jude nous apprend que l'archange n'osa jamais employer contre lui la moindre raillerie. C'était indigne de son haut caractère, et le trait n'eût pas été d'un politique ; car s'il l'avait fait (c'est le sentiment d'un théologien sur ce passage), le démon aurait été plus fort que lui dans ce genre d'escrime ; la raillerie était son arme naturelle, et les esprits les plus vils sont par conséquent les plus adroits à la manier.

Il est une quatrième observation sur une des causes du mal que je vous dénonce, auditeurs chrétiens : c'est le désir de paraître homme d'esprit, en faisant des réflexions malignes et piquantes sur tout ce qui se passe dans la société. On établit une espèce de trafic sur les faillites des autres, et peut-être sur leurs malheurs. Ah ! quel que soit l'avantage que les bons mots attirent à leurs auteurs, nous ne les louons cependant que comme de certains mets qui, en flattant notre palais, arrachent des larmes de nos yeux. Ce trafic est bien peu généreux : comme il ne demande pas de grands fonds, beaucoup trop de personnes s'y livrent, et tant que les méchans seront caressés, et que de mauvaises têtes seront les juges des cercles, ce ton perfide passera pour l'esprit honteux d'une telle parenté, et il voudra lui appartenir malgré lui. Quoi qu'il en soit de leur affinité, il a donné un nom méprisable à l'esprit, dont l'essence ne fut jamais la satire. De même qu'il y a une grande différence entre l'amertume et le sel, il en est une entre la méchanceté et la gentillesse du badinage. La première est une brutalité dépourvue de principes, et elle nous est suggérée par le démon ; l'autre n'est qu'une vivacité aimable qui nous vient du père des esprits. Elle est si pure, et fait tellement abstraction des personnes, qu'elle ne les offense jamais volontairement, ou si elle touche un ridicule, c'est avec la dextérité du vrai génie qui enlumine légèrement une absurdité, en la laissant passer. L'esprit peut sourire à la vue de la pyramide que la flatterie élève à la fatuité, mais la malignité la renverse, la rase au niveau du sol, et bâtit la sienne sur ses ruines.

Je m'adresse à vous, censeurs téméraires, esprits brillans ; votre crédit ne tient-il pas assez de place dans les *halles* du monde, sans chasser encore de celles que vous n'occupez pas, les hommes à qui le sort les a assignées ? n'avez-vous pas une haute région dans laquelle vous planez, sans vous abaisser encore et vous tapir dans les cavernes ténébreuses de l'envie et de la calomnie ? Ne vous reste-t-il d'autre siége à occuper que celui du mépris de vos semblables ? Eh quoi ! parce que l'honneur s'est mépris dans sa route, et que la vertu dans ses excès s'est trop approchée des confins du vice, faut-il pour cela les précipiter dans les abîmes ? la beauté sera-t-elle foulée aux pieds et traînée dans la boue pour un seul… un seul faux-pas ? Ne restera-t-il pas une vertu, une seule qualité à la belle pénitente, parce qu'elle aura péché ? juste Dieu du ciel et de la terre ! mais tu es miséricordieux, aimant et bon, et tu jettes d'en haut un coup d'œil de pitié sur les injures que tes créatures se font entre elles. Ah ! pardonne-nous-les ces injures, ainsi que nos fautes. Ne te rappelle pas que tu nous as créés frères, que tu nous as formés de la même chair, que tu nous as doués des mêmes sentimens et affligés des mêmes infirmités. O mon Dieu ! n'écris pas sur ton livre éternel que tu nous as faits miséricordieux d'après ton image, et que tu nous as fait présent de la plus douce et de la plus aimable des religions. N'écris pas que chaque précepte de ta loi porte avec lui un baume précieux pour guérir les maux de notre nature, pour adoucir et amollir nos cœurs : oublie que tu nous as destinés à vivre dans ce monde dans un tel commerce d'affabilité et de confraternité, qu'il nous préparât à exister ensemble dans un meilleur. *Amen !*

PLAINTES DE JOB

SUR

LES MALHEURS ET LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

ORAISON FUNÈBRE DE LEFÈVRE.

SERMON V.

« *L'homme né de la femme est un être de peu*
« *de jours, pleins de trouble. Il pousse comme*
« *une fleur, et il est moissonné comme elle.*
« *Il vole comme une ombre, et passe comme*
« *elle.* » Job, XIV, 1, 2.

Il y a quelque chose de si beau et de si vraiment sublime dans ces réflexions du saint homme Job sur la brièveté et l'instabilité des choses humaines, qu'on pourrait défier les plus célèbres orateurs de l'antiquité de nous produire une phrase si éloquente, si noble et si pathétique. Soit qu'on doive en attribuer l'effet à la nature de ce sujet, ou à la magie de l'expression orientale, et du style exalté qui lui convient, soit que les paroles appartiennent à cet être puissant qui inspira à l'homme son langage, ouvrit les lèvres du muet, et rendit éloquente la langue même de l'enfance; à laquelle de ces causes qu'on rapporte la sublimité de ce passage, ainsi que d'une quantité d'autres épars dans les livres saints, jamais homme ne put mieux méditer sur la brièveté et les malheurs de cette vie, que ce saint patriarche. Il avait si longtemps navigué sur cette mer orageuse, son passage avait été tellement éclairé, tantôt par le soleil, tantôt par les feux de la foudre, qu'il atteignit aux extrémités et du bonheur et de l'infortune.

Le commencement de ses jours fut couronné de toute la splendeur que l'ambition peut désirer. Il était le plus puissant des hommes de l'orient. Il possédait des campagnes illimitées, et sans doute il jouissait de tous les plaisirs que la propriété peut donner. Vous me direz que l'on doit placer sa félicité sur une base plus sûre que celle d'une fortune immense qui s'échappe tout à coup; de ces biens qui se font des ailes, et s'envolent à jamais; mais il avait encore l'avantage de la sécurité, car la main de la Providence qui l'avait élevé, le conduisait dans sa route; Dieu semblait s'être engagé à continuer ses bénédictions sur sa tête fortunée. Il l'avait environné d'une haie, ainsi que ses possessions. Les ouvrages de ses mains étaient bénis, et chaque jour accroissait sa fortune. Bien plus, les richesses que possède celui qui n'a ni enfans ni frères, au lieu d'être une consolation, sont quelquefois un objet d'inquiétude et de vexations. L'esprit humain n'est pas toujours satisfait de la conscience de ses propres jouissances; il regarde devant lui, comme s'il découvrait un vide imaginaire, comme s'il désirait un objet chéri pour le remplir; souvent il s'inquiète et dit: Pour qui travaillé-je? pour qui me privé-je du repos?

Dieu avait encore élevé cette barrière devant le bonheur de Job, en le bénissant d'une foule aimable de fils et de filles, héritiers apparens de sa félicité présente. Idée délicieuse! les bénédictions de la Providence seront portées de main en main, et continuées sur les descendans de mes descendans! Combien cette espérance diffère peu de la première

jouissance dans le cœur d'un père tendre qui égare ses yeux sur le bonheur lointain de sa postérité, comme s'il devait revivre avec elle!

Que manque-t-il à cette peinture d'un homme heureux? rien, sûrement, si ce n'est une disposition vertueuse à jouir de tant d'avantages, et l'art d'en faire un bon usage: il l'avait aussi, *car c'était un homme droit; il craignait Dieu, et évitait le mal.*

Dans le cours de sa prospérité, aussi grande qu'il en peut jamais échoir dans le partage d'un mortel; pendant que tout souriait autour de lui, et semblait lui promettre un surcroît de bonheur, s'il était possible, tout à coup cette scène paisible et aimable se changea en une scène de chagrin et de désespoir.

Dieu, pour remplir les desseins de sa sagesse, se plut à renverser sa fortune; il trancha l'espoir de sa postérité, et ce prince, dans un jour à jamais affreux, se vit jeté de son palais sur un fumier. Ses troupeaux, qui faisaient ses richesses, furent en partie consumés par le feu du ciel, et en partie égorgés par le glaive d'un ennemi. Ses fils et ses filles, qu'il avait instruits dans leurs devoirs, et dans lesquels il plaçait la félicité de l'avenir, récompense bien naturelle pour les soins et les soucis que leur enfance avait coûtés, ses enfans furent séparés de lui par un souffle désastreux, comme ils commençaient à devenir la consolation de sa vieillesse, alors que les esclaves aimés soutenaient ses années débiles: les circonstances mêmes qui ajoutent au malheur furent pour lui combinées; ils lui furent ravis au moment que sa faiblesse était incapable de supporter ce revers, au moment où il devait le moins s'y attendre, quand il pouvait se flatter qu'ils étaient hors de la voie des dangers; « pendant qu'ils man« geaient et se réjouissaient dans la maison « de l'aîné, le vent impétueux du désert se« coua les quatre coins de l'édifice, et le ren« versa sur eux. »

Un tel assemblage de calamités n'est pas le lot commun des hommes; il y en a cependant qui ont soutenu des épreuves aussi sévères, et qui bravement leur ont résisté, peut-être par une force d'esprit naturelle, l'aide puissante de la santé, et le secours affectueux de l'amitié Que ne soutient-on pas avec de tels avantages! mais Job ne les eut pas. A peine avait-il été frappé de ces accidens subits, qu'une lèpre effroyable le couvrit depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds; ses amis, dans lesquels il en pouvait trouver le remède, la femme même de son cœur, dont la main devait soutenir sur sa tête le poids de son affliction, l'insultèrent cruellement et soupçonnèrent sa probité. O Dieu! qu'est-ce que l'homme quand tu l'accables ainsi, quand tu appesantis le fardeau à mesure que tu ôtes les forces? quand il devient ainsi l'exemple des vicissitudes de la fortune? quand il se voit arracher toutes les bénédictions qu'un moment auparavant ta providence accumulait sur sa tête? quand, après avoir réfléchi sur la multitude des jouissances assemblées autour de lui, il les voit dans un jour enlevées jusqu'au niveau du sol, et s'évanouir comme la description d'un rêve enchanteur? quel est l'homme qui, venant d'éprouver une révolution si subite, eût fait les belles réflexions de Job, et dit avec lui? « Que l'homme né de la femme est un être « de peu de jours, pleins d'amertume; qu'il « pousse comme une fleur, et est moissonné « comme elle; qu'il vole, et passe comme « une ombre. »

Ces paroles expriment bien succinctement la vanité naturelle et morale de l'homme, et elles se divisent en deux propositions distinctes.

1° L'homme est un être de peu de jours. 2° Les jours sont remplis d'amertume. Je ferai quelques réflexions sur ces deux propositions.

C'est un être de peu de jours. La comparaison que Job en fait avec une fleur est extrêmement belle, et mieux faite pour ce sujet que la preuve la plus travaillée: il ne l'aurait pas comportée. La brièveté de la vie est un point si généralement débattu dans tous les siècles depuis le déluge, il est si universellement senti et reconnu par tous les êtres, qu'il ne demande aucun argument qu'une comparaison juste. Elle ne sert pas à prouver le fait; mais elle le place sous un jour qui nous frappe, et fait sur notre esprit une impression profonde.

L'homme, dit Job, pousse comme une

fleur, et est moissonné comme elle; il est envoyé dans le monde comme la plus noble et la plus belle portion de l'ouvrage de la divinité; son image est faite d'après celle du créateur; il est glorieux comme la fleur des champs; il surpasse en beauté la race végétale, ainsi qu'il surpasse en raison la race des animaux.

La fleur arrive au temps de sa perfection, si quelque accident ne la détruit dans son bourgeon; il lui est permis de triompher quelques instans, et elle est coupée sur sa racine au milieu de l'orgueil et de la pompe de sa végétation; si elle échappe à la main de la violence, elle est flétrie en peu de jours, et se penche morte sur sa tige.

Ainsi, l'homme éprouve dans son accroissement et son déclin la même période, quoique l'un soit plus haut, et que sa durée soit plus longue.

S'il échappe aux dangers qui menacent sa tendre enfance, il atteint la maturité de la vie, et s'il est assez heureux pour ne pas succomber sous quelque accident occasionné par sa folie et son intempérance, il décline insensiblement; enfin un terme arrive au-delà duquel il ne peut plus vivre. Ainsi que la fleur ou le fruit qui, n'ayant pas été coupés avant leur maturité, n'outrepassent la période à laquelle ils se fanent et tombent, ainsi, quand le temps est arrivé, la main de la nature moissonne l'homme sur la terre qui le porte. L'art du botaniste ou celui de la médecine ne les préserve ni l'un ni l'autre de cette nécessité cruelle. Dieu a donné ces lois immuables aux végétaux, il les a données aux hommes, ainsi qu'à toutes les créatures vivantes, après avoir inséré dans leurs élémens la puissance de l'accroissement, de la durée et de l'extinction. Quand les évolutions sont finies, la créature expire et périt, tandis que le fruit mûr tombe de l'arbre, et que la fleur se dessèche sur sa tige.

C'en est assez sur cette comparaison poétique et sublime du saint homme Job.

« Il vole et s'échappe comme une ombre. » Celle-ci n'est pas moins une magnifique représentation de la brièveté de la vie humaine; on ne peut en sentir la vérité qu'en rapprochant le tableau de l'original d'après lequel il a été copié. Avec quelle vitesse en effet passent sur notre tête les jours, les mois, les années? N'est-ce pas comme une ombre qui vole, et laisse à peine une impression légère sur nous? lorsque nous nous efforçons de les rappeler par la réflexion, et de concevoir comment ils se sont écoulés, quel est celui de nous qui peut s'en rendre un compte satisfaisant? Oui, sans quelques événemens remarquables qui ont distingué quelques époques de cette durée, nous la regarderions comme Nabuchodonosor regardait à son réveil le rêve qui l'avait occupé pendant la nuit : il savait que quelque chose avait passé et l'avait troublé; mais cela avait passé si légèrement et si vite, qu'il ne pouvait pas trouver la trace sur laquelle il pût le chercher. Oh! que le tableau de la vie humaine est mélancolique! elle s'écoule de telle manière qu'on peut à peine réfléchir comment elle s'écoule.

Nos premières années glissent sur les plaisirs innocens de l'enfance, et nous ne pouvons pas méditer sur elles. Une jeunesse insouciante leur succède, et nous ne voulons pas réfléchir : ardens à la poursuite des plaisirs, avons-nous le temps de nous arrêter pour les considérer?

Quand nous atteignons un âge plus grave et plus sensé, et que nous commençons à réformer nos mœurs et notre conduite, alors les affaires et les intérêts de ce monde, les projets et la manière de les exécuter nous occupent tellement, qu'ils ne nous laissent pas le temps de penser à ce qui n'est pas eux. A mesure que notre famille s'accroît, nos affections augmentent, et avec elles se multiplient les soins et les soucis que nous donne l'établissement de nos enfans. Ces soins nous assaillent si secrètement, ils s'emparent de nous si longtemps, que nous sommes surpris par des cheveux blancs, avant que d'avoir trouvé le loisir de réfléchir sur le temps qui s'est écoulé, les actions qui en ont rempli la durée, et le dessein pour lequel Dieu nous a envoyés dans ce monde. On peut donc dire, avec raison, que l'homme est un être de peu de jours, quand on le rapproche de la succession hâtive des choses qui le poussent vers le déclin de sa vie : on

peut dire encore qu'il vole et s'échappe comme une ombre, quand on le compare aux autres ouvrages de la divinité, à ceux mêmes que ses mains ont faits, et qui survivent à plusieurs générations, tandis que la sienne tombe comme les feuilles que d'autres bourgeons remplacent, pour s'épanouir, tomber et être emportés par le vent.

Mais, lorsque nous considérons la brièveté de ses années dans le jour qu'elles se montrent, à toi, grand Dieu, à toi à qui mille ans ne paraissent que comme le jour d'hier, quand nous considérons cette poignée de vie qui nous a été mesurée sur l'étendue de l'éternité pour laquelle nous sommes créés, ah! comme cet espace doit être limité! et sommes-nous encore sûrs de jouir de sa plénitude? mille accidens divers peuvent couper la trame légère de la vie humaine longtemps avant qu'elle touche à son dernier point d'extension. Le nouveau-né, proie aisée pour la mort, tombe et se résout en poussière comme le bouton nouvellement éclos. La jeunesse, qui promet davantage, voit s'éteindre en elle la beauté de la vie; une maladie cruelle ou un accident désastreux l'ont couchée sur la terre, comme la fleur vivace qu'une vapeur maligne dessèche. Le germe des maladies occasionnées par l'intempérance ou la négligence multiplie les événemens dans cet acte intéressant de notre vie. Les maux infects aggravent leur rage quand ils se mêlent à un sang fort et agité, les succès deviennent douteux, et l'on nous dit partout que la moitié des hommes meurent dans les premiers dix-sept ans de leur vie.

J'en ai dit assez pour confirmer la réflexion de Job, que l'homme est une créature de peu de jours; hélas! ces jours sont encore remplis de trouble et d'amertume! Ne nous attachons pas pour en avoir des preuves au côté flatteur que nous présentent les choses humaines. Elles sont revêtues d'une apparence trop brillante, surtout dans le *monde* que l'on appelle *grand*. Nous ne les prendrons pas encore auprès de ces hommes gais et apathiques qui, placés au milieu des jouissances, réfléchissent peu sur les privations, et qui, n'ayant point encore touché leur portion héréditaire des peines du monde, s'imaginent ne pas avoir un lot dans le malheur général. Nous ne recourrons pas enfin à ces récits illusoires de quelques passagers heureux qui ont navigué sans dangers et franchi tous les écueils; mais un coup d'œil sur la vie humaine, et sur la face réelle des choses, dénué de tout ce qui peut les pallier ou les dorer, nous servira de points de comparaison. Nous écouterons les plaintes de tous les siècles, de tous les âges; nous lirons l'histoire du genre humain. Eh bien! que contient-elle? un récit des voyageurs qui ont erré dans ce monde si lamentable, que l'homme sensible ne peut finir sa lecture sans avoir le cœur oppressé par la douleur.

Voyez l'effrayante succession de la guerre d'une partie de la terre vers l'autre: elle est perpétuée d'un siècle à l'autre avec si peu de relâche, que le genre humain à peine a eu le temps de respirer depuis que l'ambition vint s'emparer du monde; voyez ses horribles effets écrits sur les ruines du globe: ici, des nations entières ont été passées au fil de l'épée; là, d'autres ont été réduites à la famine pour faire place à de nouveaux colons. Voyez combien d'hommes, depuis les premiers siècles jusqu'au nôtre, ont été foulés sous les pieds d'un tyran cruel et capricieux qui n'a jamais écouté leurs cris, ou paru sensible à leur détresse. Voyez l'esclavage, quelle coupe amère! combien de millions d'hommes en sont abreuvés tous les jours! S'il empoisonne le bonheur, quand on l'exerce sur nos corps, que doit-il être quand il pèse également sur nos corps et sur nos ames?

Jetez un coup d'œil sur l'histoire des religions, sur leurs tyrans, que dis-je! leurs bourreaux, qui se soûlent du plaisir de voir les tourmens et les convulsions de leurs frères. Voilà l'inquisition: écoutez les sons mélancoliques dont retentit chaque cachot; considérez la cruauté de ses juges, et les tortures recherchées qu'ils vont infliger sans merci à l'infortuné. Son ame, dans ces angoisses douloureuses, veut s'échapper de son corps disloqué; on ne veut pas. Il faut qu'il soit arraché de ce chevalet sanglant pour aller perdre la vie au milieu des flammes que lui prépare la superstition.

Si les détails des causes publiques des misères de l'homme ne suffisent pas, considérons-le luttant contre des infortunes particulières. Il est encore plein de trouble, il est né pour le malheur.

Si nous le regardons exposé à tous les besoins réels ou imaginaires auxquels il ne peut subvenir, quelle suite de vexations, de dépendances, dérivent de cette nécessité, et le rendent infortuné? combien d'obstacles se hérissent devant lui quand il veut faire son chemin dans la société? combien de fois est-il forcé de rétrograder ou de rester à la même place? que de soucis lui donne seulement le seul besoin d'avoir du pain! il en est tant qui n'atteignent jamais à ce but, il en est tant qui le mangent dans la douleur.

Tirons le rideau sur ceux-ci, et regardons en haut vers ceux qui semblent placés au-dessus de ces soucis: eh bien! ils sont exposés à d'autres. Tous les rangs, toutes les conditions, rencontrent des calamités relatives qui pèsent sur la vie des grands, et les accablent dans leur marche.

Ceux-ci sont atteints d'infirmités qui les privent le jour et la nuit du repos; ceux-là, dévorés par l'ambition, sont menacés des disgrâces, et mille d'entr'eux, rongés par des inquiétudes secrètes, s'éteignent en silence, et doivent leur trépas au chagrin et à l'abattement de leur cœur.

Descendons quelques étages plus bas. Un million de nos frères nés pour n'hériter que de la pauvreté et des troubles, sont forcés par la nécessité à la bassesse et à la peine des plus vils emplois, et encore peuvent-ils à peine sustenter leur famille.

C'est ainsi qu'après avoir passé en revue toutes les conditions et tous les états, et leur avoir accordé par grâce quelques plaisirs fugitifs, nous en revenons toujours à la description que nous a donnée Job; et nous y découvrons quelques caractères lisibles de ces mots dont Dieu nous menaça jadis: *Tu mangeras ton pain dans la douleur jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont je t'ai tiré.*

Quelqu'un me dira peut-être pourquoi me faites-vous haïr la vie? pourquoi exposez-vous ce tableau funeste, me parlez-vous de ces infirmités naturelles qu'il n'est pas en notre pouvoir de corriger?

A cela, je réponds que le sujet est de la plus grande importance, et qu'il faut que chaque homme ait une idée de sa nature, pour que son esprit fasse des projets convenables à sa condition. Cette revue impartiale, ce miroir que je tiens élevé pour lui montrer ses infirmités, tend à guérir son orgueil et à le revêtir de l'humilité, seul vêtement qui convienne à un être aussi faible et aussi misérable. La considération sur la brièveté de sa vie doit le convaincre qu'il est sage de consacrer cette petite portion au grand projet de l'éternité.

Enfin, quand on réfléchit que cette mesure si courte est encore remplie de tant de troubles, que rien n'y est produit et n'y existe sans un mélange de peines, combien cette pensée ne doit-elle pas nous engager à détourner nos yeux et nos affections de cette perspective obscure, et à les fixer sur cette contrée plus heureuse, où Dieu essuiera à jamais les pleurs qui coulent sur nos joues! Ainsi soit-il!

LE CARACTÈRE DE SEMEÏ.

SERMON VI.

« *Abisaï dit : Est-ce que Semeï, pour cette insulte, ne sera pas mis à mort ?* » Samuel, XIX, 21, I. part.

Les indignes paroles! Voici la seconde fois qu'Abisaï propose à David la mort de Semeï. Dans un transport soudain d'indignation, quand Semeï maudissait David, il s'écria : *Pourquoi ce chien-là maudit-il le roi, mon maître? laissez-moi, je vous prie, que je lui tranche la tête.* Il y avait au moins dans ces paroles un air de bravoure, car il hasardait sa tête aussi; mais ici, quand l'offenseur était en son pouvoir, quand son sang s'était refroidi, quand le coupable, se lavant les mains, implorait merci : Est-ce que Semeï, dit Abisaï, ne sera pas mis à mort?

Ah! cette sentence ressemble moins à la justice qu'à la vengeance, passion vile et lâche qui rend la première démarche d'Abisaï contradictoire avec la seconde. Je ne m'efforcerai pas de les concilier: ce discours est destiné à Semeï; puisse le tableau que je vais faire de son caractère être utile à la société!

Sur la nouvelle de la conspiration de son fils Absalon, David s'était échappé de son palais; il avait fui Jérusalem pour se mettre en sûreté. La description de sa fuite est véritablement pathétique; jamais la douleur ne fut aussi touchante.

Le roi abandonna son palais pour se cacher au glaive du fils qu'il aimait : il fuit avec toutes les marques de l'humilité et du malheur, *la tête couverte et les pieds nus*; et, quand il fut au bas du mont Olivet, il pleura. Quelques scènes agréables qui s'étaient peut-être passées dans ce lieu, quelques heures de plaisir qu'il y avait partagées avec Absalon dans des temps plus heureux, émurent la tendresse de la nature; il pleura sur la triste vicissitude des choses, et toutes les personnes qui l'avaient suivi, touchées de son affliction, *se couvrirent aussi la tête, et pleurèrent*.

David était venu à Bahurim, quand Semeï, fils de Gera, parut. Était-ce pour verser sur les plaies du roi l'huile qu'il avait recueillie sur le mont des Olives? non; le temps et le malheur n'en avaient pas assez fait, et tu vins, Semeï, pour y ajouter ta part à leur triste ouvrage.

Il vint, il maudit David, il jeta sur lui des pierres et de la boue, et il lui disait : Allons, homme de Bélial, tu as cherché le sang, et te voilà pris dans tes propres piéges; Dieu a vengé sur toi le sang de Saül et de sa famille.

Il y a un raffinement de malice à choisir un temps favorable pour donner à son ennemi des marques de sa haine. Un mot, un regard qui, dans d'autres occasions, ne feraient aucune impression, blessent le cœur plus sûrement en le blessant plus à propos : ce sont des flèches qui, volant avec le vent, s'enfoncent beaucoup plus profondément; flèches qui, aidées seulement de la force naturelle, eussent à peine atteint leur objet.

Tel semble avoir été l'espoir de Semeï, mais l'excès de la malice rend les hommes trop prompts pour remplir leurs projets. Si Semeï avait attendu la réponse des passions

de David, et la fin du combat qui se livrait dans son cœur, le reproche qu'il lui faisait du sang de Saül l'eût troublé davantage; mais son ame était livrée à d'autres sentimens; elle saignait de la seule blessure dont Absalon l'avait déchirée : il ne sentit point l'indignité de cet étranger audacieux. *Voyez*, dit-il, *Absalon, le fils de mes entrailles, poursuit ma vie; que peut me faire Semeï après cela? Dieu seul peut jeter un regard sur mon affliction, et m'en récompenser par des bienfaits.*

Une injure à laquelle on ne répond pas, expire et s'éteint dans un remords volontaire; mais elle produit un effet bien différent dans l'ame de ceux que la crainte seule peut retenir; le tort qu'on souffre dans le silence et l'humilité en provoque un second. Semeï continue ses invectives, *et lorsque David et sa suite s'en vont, il marche de l'autre côté de la montagne, en le maudissant, et lui jetant encore de la boue.*

L'insolence des ames viles est illimitée. Elle admettrait à peine une comparaison, si ces hommes bas ne nous en fournissaient une, quand, touchant au période de leur abjection, le mal qu'ils veulent faire retombe sur eux. Ce sentiment malheureux, qui porte un ennemi sans générosité à triompher de son adversaire abattu à ses pieds, semble l'exalter quelquefois au-dessus des bornes du courage, et quelquefois il le plonge dans la fange la plus profonde de la poltronnerie. Il ressemble à ces particules élevées par le soleil sur la surface de la boue; elles montent et brillent tant que le soleil les éclaire; se cache-t-il? elles tombent et redeviennent de la boue; tandis que les rochers restent dans la place que la nature leur a assignée, soumis aux lois que les changemens de saison ne peuvent altérer.

Dans le cours de la prospérité de David, il n'est jamais fait mention de Semeï : il se glissait peut-être dans le cercle des adulateurs; il était peut-être au nombre de ses amis et de ses courtisans. Quand la scène change et que le désespoir chasse David de son palais, Semeï est le premier homme qui se montre contre lui. La voici tournée une fois encore; Absalon est vaincu, et David triomphe; Semeï sera fidèle à ses principes. Il le salue le premier; le voici! eût-elle tourné cent fois, Semeï, j'ose le dire, dans chaque période de sa rotation, eût été distingué par sa position.

O Semeï! lorsque tu fus tué, pourquoi ta famille ne fut-elle pas étouffée? pourquoi laissa-t-on dans le monde quelqu'un qui te ressemblât? ta race au contraire se multiplia à l'infini; elle remplit la terre, et, si je prophétise savamment, elle finira par la subjuguer.

Il n'y a point de caractère qui influe plus dangereusement sur les choses d'ici-bas que celui de Semeï. Tant que le pouvoir connaîtrait quelques revers, et le malheur quelques douceurs, le monde serait habitable; mais toi, Semeï, tu sapes les vertus que ces deux positions de la vie peuvent faire naître; car tu corromps la prospérité, et c'est toi qui as brisé le cœur de la pauvreté; et malheureusement, tant que les méchans seront les ambitieux, tu régneras sur la terre. Semeï infeste la cour, les armées, le cabinet : il infeste l'Église. Prenez un chemin ou l'autre, dans chaque quartier de la cité, dans chaque profession, vous trouverez un Semeï suivant le char de l'homme heureux à travers la boue la plus épaisse.

Cours, Semeï, hâte-toi, ou tu vas perdre le fruit de tes peines : Semeï retrousse ses habits et court sans cesse; mais ne voilà-t-il pas que la main de celui qui gouverne tout, arrache les roues de ce char, de sorte qu'il avance pesamment quelque temps encore, et s'arrête ensuite; Semeï double le pas; mais c'est en sens contraire, il vole comme le vent qui rase le désert sablonneux, et ne laisse aucune trace de son passage. Arrête-toi, Semeï; c'est ton protecteur, ton ami, ton bienfaiteur, c'est l'homme qui t'a élevé de dessus le fumier; tout cela est égal pour Semeï.

Semeï est le baromètre de la fortune des hommes, il en marque l'élévation ou la chute, avec toutes ses variations graduelles, depuis la chaleur la plus brûlante jusqu'au froid le plus perçant. Un nuage s'étend-il sur vos affaires? voyez-le suspendu sur les sourcils de Semeï; a-t-on parlé de vous sans succès au roi ou au général de l'armée? ne consultez

pas le calendrier de la cour, la vacance de votre dignité est écrite sur le visage de Semeï. Êtes-vous endetté, non pas envers Semeï, n'importe? le plus vil ministre de la loi n'est pas plus insolent.

O Semeï! réponds-moi. Le crime de la pauvreté est-il si noir, si impardonnable, que tu doives, toi et ta postérité, te lever sans cesse pour le reprocher aux hommes? quand tout est perdu pour elle, perd-elle aussi ses droits à la pitié publique? celui qui fit le pauvre et le riche doit-il arracher de notre cœur cette vertu qui l'amollit et qui venge le monde? Ah! tu n'as rien à me répondre. C'est le traitement cruel qu'on doit attendre de tes semblables, qui a appris enfin aux hommes à regarder la pauvreté comme le plus grand des malheurs, et comme le comble de la disgrâce; qu'est-ce qu'ils ne font point pour en éviter la peine, et même l'imputation? n'est-ce pas pour cela qu'*ils se lèvent à la pointe du jour, se privent du repos, mangent le pain de la sollicitude*, qu'ils projettent, intriguent, mentent, se parjurent, rusent, prennent tous les masques, tous les habits, et les retournent au gré de la faveur?

Les philosophes qui ont étudié la nature de l'homme, assurent que la honte et la disgrâce sont les maux les plus insupportables de la vie humaine. Le courage et la résolution de quelques-uns ont maîtrisé quelquefois les autres infortunes, et les ont roidis contre elles; mais ils ne les ont pas encore accoutumés à la honte, et combien pourrions-nous citer d'événemens tragiques occasionnés par la seule envie de s'y soustraire?

Sans cette taxe d'infamie, la pauvreté, avec la charge pesante dont elle écrase nos épaules, ne vaincrait pas notre ame tant qu'elle serait vertueuse. La haine qui l'accompagne, la nécessité, la nudité, ne sont rien, elles sont balancées par quelques jouissances; la Providence a fait ce décret, et s'y soumettre est une consolation; mais la honte est une affliction qui ne part point de la main de Dieu ou de la nature: elle s'élève de la terre, et c'est pour cela qu'elle lasse si tôt notre patience; elle nous sépare tellement du monde que nous levons les yeux en haut en disant: *Grand Dieu! que je tombe entre tes mains, mais non pas dans celles des hommes!*

C'est ainsi qu'Éliphas parlait à Job au jour de sa détresse: *Attache-toi*, lui disait-il, *à présent à Dieu*. Sa pauvreté ne lui avait point laissé d'autre ami; l'épée des Sabéens les avait épouvantés et chassés; ils sont assez connus dans le monde par le proverbe usité *les amis de Job*.

De quelle fatalité ce saint patriarche nous donne-t-il l'exemple? Un homme qui avait toujours pleuré avec les malheureux, qui n'avait jamais vu périr un misérable sans le secourir, qui n'avait jamais souffert qu'un voyageur logeât dans la rue, mais qui lui avait toujours ouvert sa porte; un homme qui avait tari les larmes dans les yeux de la veuve, et qui, loin de manger *seul son pain, le partageait avec le pauvre*: eh bien! cet homme charitable, au moment où il tombe dans la pauvreté, a besoin de crier partout: *Ayez pitié de moi, mes amis! car la main de Dieu m'a touché*. On croirait que l'humanité, l'hospitalité, doivent attendrir les cœurs les plus durs, et désarmer les esprits les plus vains, lier les mains de la violence, et arrêter la langue du babil, et l'on voit ici l'expérience contraire, dans celui qui avait mis toutes ses jouissances à faire le bien, et dont la vie est une série continuelle de bontés et d'outrages. Revenons-en donc, pour résoudre ce problème, à notre première explication, *le scandale de la pauvreté*.

Cet homme! nous ne savons d'où il est. Tel est le premier cri du peuple; et quant à ceux qui le connaissent mieux, leur réflexion est encore plus outrageante. *N'est-ce pas là le charpentier, le fils de Marie?* De Marie? Grand Dieu d'Israël! Oui de la plus vile de ton peuple, *car il ne dédaigne pas l'humilité de sa servante*, et de la plus pauvre encore; car elle n'eut pas un agneau pour sa purification, et n'offrit qu'une couple de tourterelles.

Que le sauveur de la nation fut pauvre, et n'eut pas une place où reposer sa tête, voilà un crime qu'on ne lui pardonnera jamais; la pureté de sa doctrine et ses œuvres qui le sanctifiaient furent en vain de plus forts argumens en sa faveur, que son humiliation n'en fut contre lui: l'injure resta la

même. Les Juifs attendaient et désiraient la rédemption d'Israël; mais ils ne la voyaient que dans les songes de puissance qui remplissaient leur imagination orgueilleuse. O vous! qui pesez le mérite au trébuchet de l'or, la religioo de Jésus-Christ a-t-elle été instituée pour vous? elle n'est pas cependant revêtue d'une apparence splendide et magnifique; la pauvreté est sa marque distinctive; ses principes et ses promesses ressemblent plus aux malédictions qu'aux bénédictions de la loi; ils ne parlent que de souffrances; elles n'annoncent que des persécutions.

Il est bien difficile aux tribulations et aux infortunes, à la faim et à la soif, de faire des prosélytes en corrompant les esclaves de la vanité; il leur est bien malaisé de réconcilier les hommes avec le mépris et l'infamie; et cependant c'est le partage de ceux qui croient ce mystère, qui doit être bien décrédité dans le monde, tant il répugne aux passions et aux plaisirs.

Concluons. La justice ne prit congé de la terre qu'au jour où la pauvreté devint un ridicule; mais nous devons nous en consoler, le Dieu de la justice règne encore sur nous. Quelque outrage que notre bassesse nous attire de la part des gens sans discernement et sans pitié, nous marchons à la présence du plus grand, du plus généreux des êtres; il est également éloigné de la cruauté, de la petitesse, et de cette foule de passions viles avec lesquelles nous nous insultons à tout moment.

N'espérons pas de conquérir la partie méchante du genre humain : si jamais nous pouvions triompher de ses préjugés, ce serait en pratiquant les vertus dont Dieu nous a donné l'exemple. Il est vrai que cette pratique peut être vaine et inutile; mais si ses effets sont perdus, tout n'est pas perdu avec eux; car si nous ne triomphons pas du monde, en faisant nos efforts, nous triompherons de nous-mêmes, et nous jetterons dans notre propre cœur les fondemens éternels de notre tranquillité et de notre bonheur. Ainsi soit-il.

LE

PHARISIEN ET LE PUBLICAIN.

SERMON VII.

« *En vérité, je vous dis que cet homme re-* « *tourne dans sa maison plus justifié que* « *l'autre.* » Saint Luc, XVIII, 14.

Ces paroles sont le jugement que Notre-Seigneur porta sur la conduite et le degré de mérite de deux hommes, le pharisien et le publicain. Il les représente dans cette parabole entrant dans le temple pour prier. La manière dont ils s'acquittent de ce devoir solennel doit être considérée dans la prière même qu'ils adressent à Dieu.

Le pharisien, au lieu de s'humilier devant la majesté vénérable de ce Dieu tout-puissant, le remercie d'un air de triomphe et de suffisance, de ce qu'il ne l'a pas créé semblable aux autres, tortionnaire, adultère, injuste, comme ce publicain. Celui-ci est représenté loin du sanctuaire, le cœur touché et plein d'humilité; il est convaincu du sentiment de son indignité; sa bouche n'ose pas s'ouvrir, mais son cœur murmure tout bas : O Dieu! aie pitié d'un pécheur. « *Cet homme*, ajoute le Sauveur, *retourne chez lui plus justifié que l'autre.*

Quoique la justice de cette décision frappe au premier coup d'œil, il ne sera pas inutile d'examiner plus particulièrement les raisons sur lesquelles elle est fondée, non seulement parce que cet examen doit mettre en évidence la droiture de ce jugement, mais encore parce que le sujet doit me conduire à des réflexions convenables à ce saint temps de carême.

Le pharisien appartenait à une secte qui dans le siècle de Jésus-Christ, par son austérité, ses aumônes publiques et ses prétentions à la piété, plus affichées que celles des autres, avait graduellement usurpé du crédit et de la réputation parmi le peuple. Comme la foule est aisément surprise par les apparences, le caractère des pharisiens était parfaitement formé pour opérer de telles surprises. Si vous le regardiez extérieurement, il vous semblait modelé sur le patron de la bonté et de la perfection; c'était une sainteté de vie peu commune, accompagnée d'une sévérité théâtrale dans les manières, de prodigalités fréquentes aux pauvres; beaucoup d'actes de religion, beaucoup d'application à l'observance de la loi, beaucoup d'abstinences, beaucoup de prières.

Il est pénible de suspecter de pareilles apparences; nous n'aurions pas osé le faire si notre Sauveur lui-même ne nous eût tracé en deux mots ce caractère, en nous disant : *Ce sont des sépulcres blanchis*; ils sont magnifiques au dehors, l'art les a enrichis de tout ce qui peut attirer les regards; mais fouillez-les, vous les trouverez remplis de corruption, et de tout ce qui peut choquer et dégoûter les curieux. Cette affectation de piété, cette régularité extraordinaire, peuvent en imposer; mais au dedans tout est irrégulier; ces prétentions qui semblent promettre quelque chose, sont ternies par un penchant secret aux passions les plus viles, l'orgueil de la spiritualité, le pire des orgueils, l'hypocrisie, l'amour-propre, l'avarice, l'extorsion, la cruauté, la vengeance.

Quelle pitié ! que le nom sacré de la religion soit emprunté pour couvrir une telle série de vices, et que le visage charmant de la vertu soit ainsi défiguré, qu'il soit suspecté, parce que des méchans adroits s'en sont quelquefois parés. Le pharisien n'avait aucun de ces scrupules; la prière qu'il fit au temple nous peint l'homme; elle montre avec quelles dispositions il allait adorer au temple.

« Grand Dieu ! je te remercie de ce que « tu m'as formé d'une autre argile que les « gens de mon espèce. Tu les as créés fra« giles et vains, et ils deviennent par choix « corrompus et méchans.

« Moi, tu m'as formé sur un modèle bien « différent, et tu as infusé en moi une partie « de ton esprit. Vois ! je suis élevé au-des« sus des tentations et des désirs auxquels « la chair est sujette. Je te remercie de m'a« voir fait tel, et de ce que je ne suis pas un « vaisseau frêle de terre, comme les autres, « comme ce publicain; mais un vase d'élec« tion que tu as sanctifié. »

Après cette paraphrase de la prière du pharisien, vous me demanderez peut-être quelle raison il avait de faire sonner si haut son triomphe, et d'insulter aux infirmités du genre humain, et à celle de l'humble publicain prosterné derrière lui. Quelle raison? vous aurait-il répondu : Je donne la dîme de tout ce que je possède.

Ah ! s'il n'avait que cela à offrir au Seigneur, c'était une faible base à tant d'orgueil et d'amour-propre. L'observation d'une loi matérielle compatit assez avec le dérèglement des mœurs.

La conduite du publicain paraît bien différente; c'est le contraste le plus opposé qu'on puisse imaginer. Avant d'en parler, il est juste de donner une idée de son caractère, comme j'ai fait de celui du pharisien. Le publicain était de ces gens que les empereurs romains employaient à lever les taxes et les contributions qu'on exigeait de temps à autre de la Judée, comme nation conquise. Le nom de publicain était un terme de reproche et d'infamie parmi les Juifs, soit que cela vînt de la haine qu'ils avaient pour cet emploi, et de la répugnance qu'on a de partager ce qui nous appartient, soit que d'autres causes concourussent à produire cette aversion; ils étaient en général odieux et réprouvés.

La dureté que leur profession exige, mêlée à quelques teintes d'insolence naturelle, peut-être même les préjugés et les clameurs du peuple prévenu contre eux, tout cela, dis-je, avait contribué à former et à fixer cette haine. Il n'est pas douteux cependant qu'ainsi que dans toutes les professions où il y a plus de sujets de tentation que dans les autres, il n'y eût beaucoup de ces publicains dont la conduite était irréprochable, et qui traversaient tous les piéges et toutes les occasions qui bordaient leur chemin, sans avoir à rougir une seule fois, et avec le témoignage intérieur d'une bonne conscience.

Tel était notre publicain. Les sentimens de candeur et d'humilité que lui inspirait sa faiblesse, ne peuvent procéder que d'une ame telle que je viens de la décrire.

Il va au temple faire un sacrifice de prières. En s'acquittant de ce devoir, il ne plaide pas en faveur de son mérite, il ne le compare pas orgueilleusement à celui des autres, il ne se justifie pas avec Dieu; mais, respectant le sanctuaire majestueux où sa présence se déploie plus immédiatement, il s'en tient éloigné, il tremble de lever les yeux au ciel; mais il frappe sa poitrine, et en fait sortir ces mots entrecoupés et soumis : *O Dieu! pardonne-moi mes péchés.*

Ciel ! combien la vraie humilité est précieuse et aimable ! quelle différence elle met devant toi entre deux hommes ! L'orgueil n'est pas fait pour une créature aussi imparfaite. L'orgueil spirituel lui convient encore moins : c'est celui qui devrait inspirer les moindres prétentions. Hélas ! le meilleur de nous tous pèche sept fois par jour. *Si j'étais parfait*, disait Job, *je me tairais, je voudrais ignorer ma perfection; si j'étais parfait, je voudrais me prouver que je suis pervers.*

Que je vous recommande donc, mes auditeurs, la vertu de l'humilité religieuse ! Elle tombe naturellement de mon sujet, et je ne puis mieux la graver dans vos cœurs qu'en cherchant les causes qui produisent cet orgueil que je déteste, cet orgueil spirituel; c'est une maladie de l'esprit humain; il faut

la traiter comme celles du corps. On n'en peut découvrir les symptômes et leur appliquer des remèdes que lorsque l'on remonte aux principes, et qu'on a surpris et découvert le foyer vicieux.

Une des premières et des plus universelles causes de l'orgueil spirituel, est celle qui paraît avoir égaré le pharisien : c'est la fausse notion des vrais principes de la religion. Il pensait sans doute qu'elle était toute comprise dans ces deux préceptes : payer les dîmes et jeûner, et que, lorsque sa conscience s'en était déchargée, il avait fait tout ce que la loi ordonnait, et qu'il n'avait plus qu'à remercier Dieu de l'avoir créé différent des autres. Je n'ai pas besoin de l'*interroger* : son erreur m'apprend qu'il croyait être ce qu'il prétendait être, un homme religieux et droit. Quoiqu'en effet des vues mondaines et hypocrites dirigeassent devant les hommes ses actes de piété, on ne peut pas supposer que, lorsqu'il était seul dans le temple, et n'ayant aucun témoin de ce qui se passait entre Dieu et lui, il eût volontairement et ouvertement osé se moquer du ciel. Cela est à peine vraisemblable. Il devait donc sa conduite à quelques illusions de son éducation qui avaient imprimé dans son esprit de fausses notions sur les points essentiels du culte. Ces illusions en croissant avaient développé les semences de ses erreurs, tant en spéculation qu'en pratique.

Il avait été élevé comme le reste de sa secte à observer avec le raffinement le plus scrupuleux et l'exactitude la plus religieuse les pratiques les moins essentielles de la religion, ses fréquentes ablutions, ses jeûnes, ses rites externes qui n'ont aucun mérite en eux-mêmes, mais à se dispenser en même temps d'accomplir les points les plus importans de la loi, ceux qui sont d'une obligation éternelle et immuable. C'étaient des aveugles mal assurés, *qu'un moucheron embarrassait, et qui auraient avalé un chameau*. C'étaient de ces gens que notre Sauveur reprenait par une comparaison familière et domestique; *ils nettoyaient le dehors de la coupe, mais ils souffraient que le dedans, la partie la plus importante, fût pleine de corruption.* D'après cette connaissance du caractère et des principes du pharisien, il est aisé d'apprécier sa conduite dans le temple. Un tel effet devait produire cette cause.

De tout temps cela est arrivé par une fatalité attachée aux abus qui se sont glissés dans les cultes religieux; ils dégénèrent insensiblement en cérémonies externes, eux qui devraient toujours consister dans la pureté et l'intégrité de l'ame. Comme ces rites sont aisément mis en pratique, et qu'on peut atteindre à leur perfectibilité sans une grande résistance de la chair et du sang, il est naturel qu'ils jettent ceux qui les profanent dans l'intime conviction de leur mérite, et dans le mépris de celui des autres; ils se pénètrent de leur sainteté, et se targuent facilement de leur relation avec la Divinité, et de leur position vis-à-vis d'elle. Voilà la vraie définition de l'orgueil spirituel.

Quand le véritable esprit de la piété s'éteint ainsi dans les ténèbres de quelques cérémonies fastueuses, la célébration du sacrifice qui devait apporter les plus grands avantages, ressemble plus, avec ses décorations *scéniques*, à une représentation théâtrale, qu'à un sacrifice humble et solennel offert par la poussière et la cendre devant le trône du Tout-Puissant. Il est bien plus facile, dans le système mécanique, d'avoir des prétentions à la sainteté, que lorsque le caractère de la piété doit se reconnaître au combat perpétuel de l'homme contre ses passions. Il est plus aisé à un Espagnol superstitieux de signer son front et de murmurer ses prières, qu'à un protestant humble de subjuguer les élans de la colère, de l'intempérance, de la vengeance, et de paraître devant son créateur avec les dispositions qui lui conviennent. L'opération de se laver d'eau bénite n'est pas si difficile que celle de tenir son ame pure et chaste, nette de toute action, de toute pensée impure. Il est plus court de s'agenouiller et de recevoir l'absolution de ses fautes que de la mériter, non pas des mains des hommes, mais de celles de Dieu, qui voit notre cœur et qu'on ne peut tromper. L'action de garder le seul temps du carême, et de s'abstenir certains jours de la semaine de la chair, n'est pas si pénible que celle de s'abstenir de ses œuvres

dans tous les temps; ce point coûte sans doute davantage à ces riches épicuriens qui convoquent tous les arts autour de leur table, et qui se livrent tellement à leurs appétits mortifiés, que leurs festins de jeûne les punissent plus par les excès que par les privations.

On pourrait pousser plus loin la comparaison, mais ce que nous avons dit suffit pour montrer combien les méprises sont illusoires et dangereuses; combien elles sont propres à égarer et à renverser des esprits faibles, toujours prompts à se laisser surprendre à la pompe facile des cérémonies. Cela est si évident que, dans notre Église même, dont la sobriété en cette partie est connue, et qui n'en a conservé que ce qui sert à exciter et à entretenir nos adorations, on remarque un tel penchant vers la religion sensuelle, et une faiblesse si grande pour les cérémonies dans le commun du peuple surtout, que chaque jour mille prennent l'ombre pour la substance, et changeraient volontiers la réalité pour l'apparence.

Tels étaient les abus de l'Église juive, faute de savoir distinguer les moyens de la religion même; la partie physique et cérémoniale avait enfin dévoré la morale, et n'en avait laissé que le squelette. Les bouffonneries de la superstition viendront un jour à bout de ruiner le christianisme même.

Que me reste-t-il à vous dire? Rectifiez, mes frères, ces méprises grossières et ridicules, et placez la religion sur sa véritable base, en la ramenant vers cette raison primitive qui nous dicta ses premières obligations. Souvenez-vous que Dieu est un esprit et qu'il lui faut un culte conforme à sa nature : *Adorez-le en esprit et en vérité;* le plus parfait sacrifice que vous puissiez lui offrir est celui d'un cœur droit et humilié; quoiqu'il soit nécessaire d'observer les cérémonies de la religion, il ne faut pas, comme le pharisien, en rester là et en omettre les devoirs essentiels, mais se rappeler toujours que les pratiques instrumentales auxquelles nous sommes obligés ne sont qu'un pur mécanisme qui nous conduit au grand but de la religion, celui de purifier nos cœurs, conquérir nos passions, et nous rendre en un mot meilleurs chrétiens et meilleurs citoyens. Ainsi soit-il !

LA

PHILANTHROPIE RECOMMANDÉE.

SERMON VIII.

« *Lequel des trois, selon vous, est le prochain* « *de celui qui est tombé entre les mains des* « *voleurs? Et il répondit: Celui qui a eu* « *pitié de lui. Alors Jésus-Christ lui dit:* « *Allez, et faites comme lui.* » Saint Luc, 36 et 37.

L'évangéliste nous raconte dans les derniers versets de ce chapitre, qu'un homme de loi vint, et tenta Jésus en lui disant: Maître, que dois-je faire pour hériter de la vie éternelle? Notre Sauveur (c'était son usage quand on lui proposait quelque question captieuse, qu'il sentait procéder plutôt du désir de l'embarrasser que de celui de s'instruire), notre Sauveur, dis-je, au lieu de lui répondre directement, ce qui eût donné prise à la malice, ou tout au moins eût satisfait une impertinente curiosité, rétorqua immédiatement la question sur celui qui la faisait, et le mit dans la nécessité de se répondre à lui-même. La profession de cet homme, et la science qu'elle faisait supposer, ne pouvaient faire penser qu'il ignorât la réponse qu'il sollicitait. Tout ce qu'il était possible de dire sur cette matière importante avait été promulgué par le grand législateur, et Jésus rappelle à sa mémoire ce qu'il avait appris dans le cours de ses études: *Ce qui est écrit dans la loi, l'avez-vous lu?* A cette demande, l'homme de loi cita les principaux chefs des commandemens, tels qu'ils sont dans le *Lévitique* et le *Deutéronome*, et nommément celui-ci: *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et aimerez votre prochain comme vous-même.*

Notre-Seigneur lui dit alors qu'il avait fort bien répondu, et que, s'il suivait cette maxime, il ne manquerait pas d'hériter un jour des bénédictions qu'il désirait. *Faites cela et vous vivrez.*

C'est ainsi qu'il se justifia; mais l'homme de loi voulant gagner plus de crédit dans cette conférence, ou espérant peut-être entendre une définition du mot prochain, qui pût justifier ses principes, les oppressions dont il était coupable, et celle dont son ordre était accusé, dit à Jésus: Qui est mon prochain? Quoique cette demande au premier coup d'œil paraisse oiseuse, elle ne l'est pas en effet. Car, selon que ce terme est interprété dans un sens plus ou moins restreint, il produit diverses variétés dans nos obligations envers les autres. Notre Sauveur, pour rectifier toutes les méprises, et placer le devoir de l'amour du prochain dans un système de philanthropie universelle, répondit à cette question, non point avec les sophismes recherchés de l'école rabbinique, qui eussent plutôt interdit que convaincu l'homme de loi; mais il en appela directement à la nature humaine, dans une parabole où il représenta un homme tombé parmi des voleurs, et réduit par eux à la dernière détresse, jusqu'à ce que, par hasard, un Samaritain, un étranger passant auprès de lui, touché de compassion, et plein de bonté, non seulement le secourut présentement, mais le prit sous sa protection, et pourvut à sa sûreté.

En finissant ce récit, Jésus-Christ, s'adressant au propre cœur de cet homme : *Lequel des trois, selon vous, est le prochain de ce malheureux voyageur?* Et, au lieu de tirer lui-même la conséquence, il la laissa à cet homme, après l'avoir fondée sur les principes évidens de la pitié? L'homme de loi, frappé de la vérité et de la justice de cette doctrine, fit l'aveu de sa conviction, et notre Sauveur finit le débat en l'avertissant de pratiquer ce qu'il avait approuvé, et d'imiter le bel exemple de bienveillance universelle qu'il venait de lui donner.

Je vais suivre ce même plan, et je vous demande, mes frères, la permission de faire sur cette parabole les réflexions qui s'élèvent dans mon esprit : je conclurai comme notre Seigneur, par une exhortation à l'humilité et à la bienfaisance; elle tombe naturellement du sujet.

Un voyageur, dit notre Sauveur, allait de Jérusalem à Jéricho ; il tomba parmi des voleurs qui le dépouillèrent et le laissèrent à moitié mort. Il est en nous un instinct qui nous engage à prendre part aux accidens auxquels les hommes sont exposés, quelque cause qui les ait produits; mais quand ils arrivent sans la moindre faute ou la moindre indiscrétion du malheureux qui les essuie, ils portent alors un caractère si intéressant, que d'abord ils nous deviennent propres : ce n'est pas même par la réflexion; mais nous nous trouvons tout à coup disposés par la générosité et la tendresse à la compassion; elle est dégagée de tout motif personnel. Oui, sans aucun acte de notre volonté, nous souffrons avec celui qui souffre, nous sentons sans savoir pourquoi, notre cœur oppressé du poids de l'infortune dont nous sommes spectateurs. Mais, lorsque la scène s'ensanglante, quand les circonstances du malheur deviennent compliquées, notre esprit est alors retenu captif, il ne peut faire aucune résistance quand il le voudrait, il est livré aux tendres émotions de la pitié, et aux réflexions profondes de la douleur. Quand on considère la partie aimante de notre naturel, sans regarder au delà, il est impossible qu'un homme spectateur de la misère, ne se trouve pas attaché aux intérêts de celui qu'elle dévore; je dis impossible, et il y a pourtant des êtres... Comment les décrirai-je? Ils sont formés d'une matière si impénétrable, l'égoïsme les a endurcis graduellement à un tel point d'insensibilité, qu'ils semblent ne pas participer à la nature humaine, et n'avoir aucune connexion avec notre espèce. Dieu nous en donne deux tristes exemples dans la personne d'un prêtre et d'un lévite, qu'il nous représente passant auprès de l'infortuné voyageur sans lui tendre la main pour l'assister, ou lui dire un seul mot pour adoucir ses peines.

Un prêtre vint là par hasard. Dieu de bonté! un ministre de ta religion a pu manquer d'humanité! un homme dont la tête était remplie des vérités de la première, a pu avoir un cœur vide de la seconde! Tel est cependant le cas présent. Quoiqu'il soit pénible dans la théorie de supposer que la moindre prétention à la piété, et la violation d'un de ses premiers devoirs, se trouvent ensemble dans le même individu, ce personnage dans le fait n'est point fantastique.

Jetez un regard sur le monde. Combien de fois y verrez-vous un malheureux, dont le cœur resserré n'a jamais été ouvert à l'affliction des hommes; il se cache sous l'apparence de la piété, et se couvre du vêtement de la religion, vêtement que personne n'a droit de porter, si ce n'est l'homme miséricordieux. Voyez avec quelle sainteté il marche vers la fin de ses jours, dans le chemin que l'égoïsme lui a tracé; il ne se tourne jamais vers sa droite ni vers sa gauche; mais attentif à ses pas, il attache sa vie entière sur le sol qui le porte; il semble craindre de lever les yeux de peur d'apercevoir par malheur quelque chose qui le détourne de la ligne droite que l'intérêt prolonge devant lui; s'il rencontre par hasard un objet de détresse, qui le menace d'un sort pareil, semblable à l'homme de l'Évangile, il passe dévotement de l'autre côté, comme s'il voulait se préserver des impressions de la nature, ou éviter les inconvéniens auxquels la pitié pourrait le conduire.

Il ne manque qu'un trait à ce tableau de l'homme impitoyable, pour le rendre tout-à-fait odieux, et Jésus-Christ va l'achever.

Un lévite, passant en cet endroit, s'approcha de lui, et le regarda. Ce n'était pas un coup d'œil rapide, effet de la négligence et d'un moment d'inconsidération, faute dont les meilleurs caractères sont quelquefois atteints, et qui les mène au delà du point où ils auraient voulu s'arrêter. Non..... ce regard, au contraire, aggravait un acte délibéré d'insensibilité; il procédait du cœur le plus endurci. Quand il fut auprès de lui, il le regarda, et considéra ses infortunes; il donna à la nature et à la raison le temps de s'éveiller, il vit le danger imminent du pauvre voyageur, la nécessité pressante de le secourir dans un accident qui réclamait hautement son aide, et après tout cela, il se tourna et le laissa à sa détresse et à son affliction.

Dans toutes les actions semblables à celle-ci, les hommes les plus méchans rendent au moins hommage à l'humanité, en s'efforçant de garder les apparences autant qu'ils peuvent. Quelques crimes dont ils se rendent coupables, ils ont toujours à offrir quelques motifs vrais ou faux pour satisfaire leur conscience et le monde; et bien souvent, Dieu le sait, pour en imposer à tous les deux. Il serait intéressant de donner ici quelques conjectures sur ce qui se passa dans le cœur du lévite, et de montrer par quelle tournure de casuiste il s'arrangea avec sa conscience en approchant le voyageur, et comment il garda tous les passages que la pitié pouvait se frayer jusqu'à son cœur; mais il est pénible de séjourner aussi longtemps sur cette partie désagréable de la parabole: hâtons-nous vers sa conclusion; elle est si aimable, qu'on ne peut pas aisément être stérile en ses réflexions.

Un Samaritain, dit notre Sauveur, en passant par la, s'approcha de lui, et dès qu'il l'eut aperçu, il en eut pitié. Il vint, pansa ses blessures avec du vin et de l'huile, le mit sur son cheval, le conduisit vers une hôtellerie, et y prit soin de lui. Il est à peine nécessaire de vous rappeler que les Juifs n'avaient aucun commerce avec les Samaritains. D'anciennes querelles de religion, les pires de toutes les querelles, avaient semé une telle zizanie entr'eux, qu'ils se tenaient mutuellement dispensés non seulement de tous les devoirs de l'amitié, mais encore des actes les plus communs de la civilité et de l'humanité. Telle était, du vivant de Notre-Seigneur, la force de ce préjugé, que la femme de Samarie sembla étonnée que lui, Juif, demandât de l'eau à elle Samaritaine: d'après ces principes, quelque pitoyable que fût l'accident de l'infortuné voyageur, quelque ferveur qu'il eût en plaidant devant son cœur la cause de la pitié, il avait fort peu de secours et de consolation à attendre de ce côté-là.

« Hélas! pouvait-il dire, deux fois on a « passé à côté de moi, j'ai été négligé par « des gens de ma nation et de ma religion, « par des gens astreints par tant de devoirs « à me secourir; un prêtre et un lévite, à « qui leur profession prescrivait la pitié, et « que leurs connaissances enseignaient à me « secourir, m'ont laissé sans aide; que dois-« je espérer? que dois-je attendre d'un pas-« sant, d'un étranger, d'un Samaritain enfin, « délié de toute obligation envers moi, en-« flammé au contraire d'une haine nationale « et mortelle contre moi, mon ennemi, et « plus empressé sans doute de se réjouir de « mon infortune que de me tendre sa main « pour m'en délivrer? »

Ce monologue est naturel, mes frères; mais les actions de l'homme généreux et compatissant déconcertent tous les petits raisonnemens qu'elles occasionnent. La véritable charité, telle que l'apôtre nous la décrit, va se manifester ici. A l'instant que le pieux Samaritain aperçut sa détresse, toutes les passions ennemies qui, dans un autre temps, se seraient élevées dans son cœur, s'en allèrent, l'abandonnèrent. Il oublia son inimitié, il déracina tous les préjugés que l'éducation avait plantés et nourris en lui, et à leur place tout ce qui est bon éleva sa voix en faveur de l'infortuné.

Dans de tels caractères, les impulsions de la pitié sont si soudaines, qu'elles ressemblent à celles qu'on excite sur un instrument de musique obéissant à la touche; les objets faits pour imprimer ce premier mouvement font un effet si instantané que l'on croirait que la volonté n'y a aucune part, et que la sympathie, émue par la bonté, est simplement

passive. L'ame, en de telles occurrences, est tellement ravie et emportée, elle se pénètre si profondément de l'objet de la pitié, qu'elle ne fait aucune attention à ses opérations : elle n'a pas le temps d'examiner les principes qui la font agir. Quelque soudaine que nous soit représentée l'émotion du Samaritain, ne croyez pas cependant que ce fut un mouvement mécanique. Elle dérivait d'un principe d'humanité et de bonté agissant en lui : ce principe influa non seulement sur cette première impulsion, mais il se perpétua avec elle dans tout le reste de sa conduite édifiante.

Comme il est si doux de regarder dans un bon cœur, et de tracer tout ce qui s'y passe en pareille rencontre, je vous demande la permission de m'arrêter un instant pour considérer comment le principe agit dans celui du bon Samaritain.

Il s'approcha de la place où le voyageur malheureux était étendu, et à l'instant qu'il l'aperçut, sans doute, il fut saisi par ces réflexions :

« Grand Dieu ! quel spectacle affreux est « devant moi ! un homme dépouillé de ses « vêtemens,... blessé,... couché languissant « sur la terre,... prêt à expirer, sans avoir « un ami pour le secourir dans son agonie, « ne pouvant pas espérer qu'une main favo- « rable ferme ses yeux quand il ne sera plus ! « Mais peut-être mon ame se taira-t-elle « quand je réfléchirai sur la manière dont je « dois me comporter avec ce malheureux : il « est Juif... je suis Samaritain... Ah ! ne som- « mes-nous pas tous les deux des hommes ? « Notre nature n'est-elle pas la même ? ne « sommes-nous pas sujets aux mêmes maux ? « Changeons de condition un instant ; si ce « lot me fût échu dans mon voyage, qu'au- « rais-je attendu à sa place ? Aurais-je désiré « qu'en me voyant blessé, demi-mort, il eût « fermé à mon aspect ses entrailles, qu'il « eût doublé le poids de ma misère en pas- « sant auprès de moi sans en avoir pitié ? « Mais je suis un étranger à l'égard de cet « homme,... soit. Suis-je étranger à sa condi- « tion ? Les infortunes ne sont pas particu- « lières à une nation, à une tribu : elles ap- « partiennent à toutes, elles ont un droit uni- « versel sur tous, sans distinction de climat, « de pays ou de religion. Je suis un étran- « ger ! mais ce n'est pas sa faute si je ne le « connais point, et il est injuste qu'il en souf- « fre. Si je le connaissais, peut-être aurais-je « une juste raison de le plaindre, de l'aimer « davantage ; peut-être, homme d'un rare « mérite, la vie, le bonheur des autres dé- « pendent de la sienne ; peut-être à cet in- « stant où il gît oublié dans l'infortune, toute « une famille joyeuse attend-elle joyeuse- « ment son retour, et compte-t-elle avec une « affectueuse impatience les heures de son « retard ! Oh ! s'ils savaient le malheur qui « lui est arrivé, comme ils voleraient à son « secours ! Que je me hâte de suppléer à ces « tendres devoirs, en pansant ses plaies, et le « conduisant dans un lieu de sûreté. Si mon « assistance vient trop tard, je le consolerai « du moins dans sa dernière heure, et si je « ne puis rien faire de plus, j'adoucirai ses in- « fortunes, en laissant tomber une larme de « pitié sur elles. »

Le bon Samaritain eut sans doute ces pensées, sa conduite généreuse nous le fait augurer, et Jésus-Christ nous le représente animé d'un zèle fraternel, et plein de la sollicitude tendre d'un père qui, non content de pourvoir aux besoins présens du voyageur, regarde plus loin encore, et avise à ce que rien ne lui manque quand il sera parti, et qu'il ne pourra plus le secourir.

Je n'ai pas besoin d'autres argumens pour vous prouver combien sont profondes les racines que la pitié a jetées dans le cœur de l'homme, que le plaisir que nous prenons à assister à un pareil spectacle. Quelques philosophes ont eu beau peindre la nature humaine avec d'autres couleurs (et à quel but ? je l'ignore), la réalité combat tellement leurs systèmes, que, d'après le penchant naturel qui nous porte vers un malheureux, nous exprimons cette sensation par le mot *humanité*, comme si elle était inséparable de nous. Dans la première partie de ce discours, j'ai semblé croire le contraire en adressant quelques reproches aux égoïstes qui ne paraissent prendre aucune part à rien, si ce n'est à ce qui les concerne, et cependant je suis persuadé, pour rendre justice à notre nature, qu'un homme s'est fait une violence extrême,

et a souffert plus d'un combat pénible, avant d'être parvenu à ce degré d'insensibilité.

Observez que le prêtre passa de l'autre côté; il eût pu passer, me direz-vous, à côté du malheureux voyageur sans tourner la tête; non. Un acte d'inhumanité est toujours accompagné d'un blâme secret, dont les méchans ne peuvent pas triompher; tel homme, comme celui-ci, peut commettre un acte de barbarie, qui, au même instant, rougira en vous regardant en face; il est forcé de détourner ses yeux avant d'avoir le courage d'exécuter son projet. Que l'homme est une créature inconséquente! en faisant le mal, il ne peut refuser son suffrage à ce qui est bon et digne de louange.

J'ai assez parlé sur la première partie de cette parabole, et je viens à la seconde, en vous exhortant, ainsi que notre Sauveur exhorta l'homme de loi, d'aller et de faire comme le Samaritain. Mais j'ai été si abondant dans mes réflexions sur cette histoire pieuse, que j'ai insensiblement incorporé avec elles tout ce que je pourrais vous dire en faveur d'un exemple aussi aimable: c'est ainsi que j'ai anticipé la tâche que je m'étais proposée. Je ne vous retiendrai donc plus que par une seule remarque sur le sujet en général. La voici: Il est notable, dans plusieurs passages de la Sainte-Écriture, que Notre-Seigneur, en nous dépeignant le jour du jugement, le fait de telle manière, que ses grandes recherches doivent principalement se rapporter à l'exercice de la miséricorde, comme si notre sentence finale devait être prononcée exactement sur son mépris ou l'observation de cette vertu. « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, vous m'avez habillé; j'étais malade, vous m'avez visité; j'étais captif, vous êtes venu à moi. » N'en induisez pas cependant que le juge clairvoyant ne prendra garde à aucune autre bonne ou mauvaise action; mais il veut vous apprendre nommément qu'un caractère bienveillant et charitable est un témoignage qui atteste la présence de toutes les vertus. Quand vous me parlez d'un homme miséricordieux, vous me le représentez doué de mille belles qualités: je me jette à son cou, je lui confie ma femme, mes enfans, ma fortune, ma réputation. C'est de lui que l'apôtre parle; il ne tuera pas, il ne volera pas, il ne se parjurera pas. Tout cela veut dire que les chagrins que ces crimes font naître dans le cœur des hommes, sont si fortement sentis par l'homme miséricordieux, qu'il n'est ni en son pouvoir, ni en son caractère de s'en rendre coupable.

Concluons que la charité et l'amour de notre prochain sont la fin du commandement, et que celui qui l'observe a rempli le vœu de la loi.

Ainsi soit-il!

LA CONDUITE DE FÉLIX

ENVERS SAINT PAUL.

SERMON SUR L'AVARICE.

SERMON IX.

« *Il espérait aussi que Paul lui donnerait de « l'argent pour le mettre en liberté.* » Actes des Apôtr., XXIV, 26.

De l'argent! le noble projet pour captiver l'attention d'un gouverneur romain!

Il espérait recevoir de l'argent! Et pourquoi? pour juger entre le juste et l'injuste. Et de qui? d'un misérable disciple du fils d'un charpentier, qui n'avait laissé à ses sectateurs que la pauvreté et les souffrances.

Est-ce là le Félix, le noble, le grand Félix, l'heureux Félix, le galant Félix qui enrichissait Drusilla? Pouvait-il.....? Passion vile! que ne peux-tu pas nous suggérer!

Jetons un regard sur cette histoire.

Paul avait été accusé par Tertullus devant Félix de plusieurs crimes très-graves, d'être un séducteur et profanateur du temple. Ayant eu de Félix la permission de répondre à ces accusations, l'apôtre plaida sa cause à son tribunal. Il montra d'abord que les allégations étaient destituées de preuves, et il défia Tertullus d'en fournir. Il dit que bien loin d'être ce que son ennemi avançait, les principes de sa religion dont on lui faisait un crime, et qu'on traitait d'hérétiques, étaient parfaitement opposés aux vices dont on le chargeait, qu'ils exigeaient du chrétien un exercice continuel de la vertu, et l'ame toujours pure d'offenses tant envers Dieu qu'envers les hommes; qu'en conséquence, ses adversaires ne l'avaient jamais trouvé disputant dans le temple, et soulevant le peuple soit dans la Synagogue, soit dans la Cité. « J'en appelle à vous-même, continuait-il: « Il y a douze jours que je suis venu à Jérusalem pour adorer; je me suis purifié dans « le temple pendant ce temps, et je l'ai fait « comme il convient à mon caractère, sans « bruit et sans tumulte. »

Il appela alors les Juifs qui venaient d'Asie, et les produisit comme des témoins de sa conduite; pleinement convaincu de son innocence, il pressa en un mot ses adversaires devant Félix d'une manière si forte, qu'il ne leur laissa aucune réplique à faire.

Ah, Paul! il te restait encore un ennemi dans ce tribunal; il se taisait, mais il n'était pas satisfait. Épargne ton éloquence, Tertullus roule le cahier de ta plainte. Il s'élève un orateur plus pathétique que toi : c'est l'avarice, elle prend possession de la place la plus dangereuse pour le prisonnier : elle entre dans le cœur de celui qui va le juger.

Si Félix, convaincu de l'innocence de Paul, va agir conséquemment, et le relâcher, l'avarice, cet avocat subtil, lui dit qu'il perd un des profits de son emploi, et s'il embrasse la foi du Christ, que Paul a développée dans sa défense, elle lui ajoute qu'il perdra l'emploi même. En vain donc la conduite de l'apôtre lui paraît-elle sans tache, en vain son cœur

consent-il à suivre l'impulsion d'une croyance à laquelle il s'était ouvert; dans le même moment, ses passions se révoltent, il se forme dans son ame un parti si fort contre les premières impressions en faveur de l'apôtre et de sa cause, que l'un et l'autre sont abandonnés.

Il renvoya l'une à une audience plus particulière, qui n'eut jamais lieu, et l'autre dans les ténèbres d'un cachot, où il resta deux ans : il espérait recevoir de l'argent pour sa liberté, ainsi que le texte nous l'apprend. Lorsqu'enfin il quitta la province, il voulut obliger les Juifs, c'est-à-dire, qu'il voulut servir son intérêt d'une autre manière : il leur prouva qu'il n'avait rien fait pour le prisonnier, le laissa dans les chaînes et à la perspective désespérante d'y finir ses jours.

L'avarice n'est point un vice cruel par lui-même : on peut donc imaginer qu'un mélange de motifs divers remplissait le cœur du gouverneur; il agissait d'une manière si opposée à l'humanité et à sa propre conviction, que, si l'on pouvait faire élever ici des conjectures, on trouverait aisément la base qui peut les supporter. Il semble que Drusilla, que sa curiosité conduisit aux instructions de Paul, avait un rôle qui eût très-bien figuré dans notre siècle. Josèphe nous apprend qu'elle avait abandonné le Juif, son époux, et que, sans aucun motif légal de justifier son divorce, elle s'était donnée à Félix sans cérémonie. Quoiqu'elle soit appelée ici sa femme, elle était la femme d'un autre, et vivait par conséquent dans l'adultère le plus ouvert. Il était impossible que saint Paul, en expliquant la foi du Christ, en développant la morale de l'Évangile, et déployant les lois éternelles de la justice, les obligations immuables de la tempérance dont la chasteté est une branche, il était impossible, dis-je, que, quand il aurait eu envie de temporiser, il eût retenu la fougue de ses paroles, et n'eût pas offensé l'intérêt et l'amour de Drusilla. On ne nous dit pas qu'elle trembla à ce récit comme Félix; elle était sans doute agitée d'autres passions, et l'apôtre en ressentit les effets. Pouvait-il résister à deux ennemis aussi violens que l'amour et l'avarice combinés contre lui?

Mais, puisque le texte ne parle que de l'un de ces motifs, nous nous tairons avec lui sur l'autre.

Il est remarquable que le même apôtre, parlant des mauvais effets de l'avarice dans son épître à Timothée, affirme qu'elle est la cause de tous les maux, et je ne doute pas que le souvenir de ses souffrances n'ait beaucoup influé sur la sévérité de cette réflexion. On citerait à l'infini des exemples pour prouver que l'amour de l'argent n'est qu'une passion subordonnée et ministérielle, et qu'elle n'est que le support de quelque autre vice. C'est lorsqu'elle nourrit l'ambition, la prodigalité, la luxure, que sa rage se déploie sans merci et sans discrétion : dans tous ces cas elle n'est point, à proprement parler, la racine de ces maux : elle n'en est que les branches.

Cette pensée me fait souvenir que j'ai dit plus haut que l'avarice n'est point une passion naturellement cruelle. Elle ne se présente pas d'abord à notre imagination sous cet aspect. Nous la considérons comme une inclination criminelle, incapable de nous faire juger et exécuter ce qui est bon; mais, comme elle ne travaille pas pour elle-même, pour savoir ce qu'elle est réellement, il faut connaître quels maîtres elle sert; ils sont innombrables et de différentes humeurs; l'avarice emprunte de chacun d'eux quelque chose de leurs caractères et de leurs passions.

Voilà pourquoi il y a dans l'amour de l'argent un mystère plus grand, plus singulier, que dans tout autre problème qu'on puisse proposer, quelque bizarre qu'il soit.

Dans la supposition la plus favorable, quand cette passion semble ne chercher autre chose que son propre amusement, il y a bien peu de choses à dire sur son humanité. Ce qui est un plaisir pour l'avare est la mort pour d'autres hommes. Au moment où cette inclination sordide saisit le timon et gouverne, adieu toutes les affections honnêtes et naturelles, adieu tous les liens qui attachent l'individu à ses parens, ses amis, ses enfans; comme toutes les obligations s'évanouissent! voyez l'avare dénué de tout sentiment quelconque; le cri perçant de la justice, les lamentations profondes de l'humble misère sont des sons aux-

quels il n'accoutume pas ses oreilles. Grand Dieu! vois, il passe à côté de celui que tu as frappé, sans se laisser aller à la moindre réflexion! Il entre dans la cabane de cette veuve éperdue à qui tu as enlevé son époux et son enfant, sans soupirer! Oh! si je dois être tenté, mon Dieu! que ce soit par l'ambition, la gloire, par quelque vice généreux et humain; si je dois tomber, que ce soit sous les efforts de quelque passion que tu aies tissue dans ma complexion naturelle, qui n'endurcisse pas et ne resserre pas mon cœur, mais qui y laisse assez de place pour que je t'y trouve quelquefois!

Il serait facile d'ajouter ici les argumens communs que la raison offre contre ce vice; mais ils sont tellement connus, qu'ils ne paraissent pas nécessaires.

Je pourrais citer ce qu'un philosophe ancien nous dit sur l'avarice; mais le malheur est que, pendant qu'il écrivait contre les richesses, il jouissait de la plus grande fortune, et cherchait tous les moyens de la rendre plus immense.

Avec quel plaisir un prédicateur enrichirait son discours en y cousant les maximes des anciens et des modernes sur l'amour de l'argent; il vous informerait:

« Que la pauvreté manque de quelque « chose, et l'avarice de tout;

« Qu'un avare a des richesses comme un « malade la fièvre, pour en être tyrannisé « et non pour leur commander; que l'avarice « est le vêtement le plus voisin de l'ame, le « dernier vice qu'elle dépouille. »

Combien notre Sauveur sait mieux parler à nos cœurs, quand il nous dit *que la vie de l'homme ne consiste pas dans l'abondance des choses qu'il possède*; la seule comparaison du câble et du passage étroit qu'on lui ouvre, exerce une puissance plus coercitive que les sentences de la philosophie.

Je vais tâcher de déduire quelques autres réflexions de cette histoire sacrée, et de les rendre applicables à la vie humaine.

Il n'y a rien qui intéresse plus notre bonheur, que de se former de justes idées sur les hommes et les choses; car, à proportion que nous acquérons cet art difficile, nous nous rendons agréables au monde, et en nous gouvernant d'après de tels jugemens, nous assurons notre tranquillité et notre bien-être pendant notre passage. Les méprises et les faux-pas qui dérivent de l'ignorance sont si nombreux et si fatals, que rien n'est plus instructif que les recherches qui peuvent nous faire connaître nos erreurs. Elles sont souvent bien grossières; quand on considère le monde, et les notions qu'il se fait, quand on voit par quelles considérations il est gouverné, on dit de la folie de ses jugemens ce que le prophète disait de la folie de ses actions: *Nous sommes fort sages pour mal faire, mais nous n'avons pas le sens de bien juger.*

Que nous errions dans des questions abstraites, de pure spéculation, cela n'est pas étrange; nous vivons environnés de mystères et d'énigmes; tout ce qui s'offre sur notre chemin sous un point de vue ou sous l'autre peut dérober et confondre notre entendement; mais nous devrions cependant saisir les extrémités, et ne pas prendre un contraire pour l'autre. Il est rare, par exemple, que nous estimions la vertu d'une plante être chaude, quand elle est excessivement froide, et que nous éprouvions l'opium pour nous tenir éveillés; et cependant nous tentons de pareilles expériences dans la conduite de la vie, ainsi que dans son but principal. Dire que ces déterminations vicieuses ne dérivent pas d'un défaut de jugement en nous, serait vouloir en réfléchir le déshonneur sur Dieu, comme s'il nous avait créés et envoyés dans le monde pour y faire des folies. Son cœur est aussi juste que ses jugemens sont vrais. Il faut donc supposer que, dans toutes nos inconséquences, il est un motif secret, qui maîtrise notre esprit et le détourne de la raison et de la vérité.

Quel est-il? si nous ne voulons pas prendre la peine de le chercher en nous, nous le trouverons enregistré dans la conduite de Félix; et la même explication que le texte en donne pourra nous servir quand nous voudrons parvenir à connaître le secret de nos jugemens injustes. Ce motif caché est en quelque considération de notre amour-propre, quelque contrat impur entre nous et nos passions.

Les jugemens des plus désintéressés parmi

nous reçoivent quelque teinture de leurs affections; nous les consultons généralement dans les points douteux, et tout va bien quand la matière en question est décidée avant que l'arbitre soit appelé; mais quand les passions maîtrisent l'homme entier, qu'il est douloureux de voir l'office auquel est réduite la raison, cette grande prérogative de la nature! Elle sert bassement celui qui devrait être son esclave, et s'occupe à ramasser des argumens captieux pour justifier ses vices.

Pour juger sainement de notre mérite, retirons-nous un peu loin du monde, et considérons ses plaisirs; considérons aussi ses peines, sous toutes leurs vues et dans toutes leurs dimensions. C'est la raison sans doute pour laquelle Paul, quand il entreprit de convertir Félix, parla d'abord sur le jugement universel : il voulait détourner son cœur du monde et de ses plaisirs, qui métamorphosent l'homme sage en sot.

Si vous élargissez vos opérations sur ce plan, vous trouverez que là, consistent les maux occasionnés par ces opinions perverses qui ont si longtemps divisé le monde chrétien, et qui le tourmenteront toujours.

Examinez quelques systèmes religieux, et vous verrez qu'on peut les définir des moyens fiscaux bien faits pour opérer sur l'esprit et les passions des hommes pendant que leur bourse est vidée; ils servent parfaitement les vues de Félix dans son amour de l'argent et du pouvoir : voilà d'où s'élève le nuage qui s'étend et couvre l'entendement humain.

Si cette raison est concluante à l'égard de ceux qui diffèrent de croyance avec nous, elle peut l'être encore pour ceux qui n'ont aucune croyance, ou plutôt qui affectent de ridiculiser la religion des autres. Grâce au bon sens et à une instruction plus saine, cette manie passe et descend se placer dans la classe inférieure des hommes, où elle restera : quant à la plus basse classe, quoique le peuple soit toujours prêt à suivre la mode, il ne se laissera pas frapper par celle-ci, il ne rira jamais de ce qui fait sa consolation : la pauvreté et la misère le défendront du désespoir d'un sort meilleur.

Pourquoi donc ce système sacré qui tient le monde dans l'harmonie et la paix? Est-il le premier objet que l'homme inconsidéré choisisse pour en faire l'objet de sa raillerie? Cependant dans le nombre de ceux qui raillent ainsi, croyez-vous qu'il y en ait un sur mille à qui la conviction, la logique, la raison, des recherches sobres dans l'antiquité, et le mérite véritable de la question, aient fourni de ces plaisanteries irréligieuses? Non, leur vie va vous expliquer leur manie.

La religion qui ordonne tant de privations est une fâcheuse compagne pour ceux qui ne veulent pas se contraindre; et l'on observe communément que ces petits sophismes rassemblés par les hommes contre la religion dans leur jeunesse, quelque importans qu'ils paraissent à travers les passions et les préjugés qui les colorent, finissent cependant, quand le tranchant de leurs appétits est émoussé et que la chaleur de leurs désirs se refroidit, par les rendre à la raison et au bon sens. Ces deux amis des hommes ont bientôt ensuite ramené ces brebis égarées dans leur bercail.

Ainsi soit-il!

LES

ABUS DE LA CONSCIENCE.

SERMON X[*].

« *Car nous sommes persuadés d'avoir une* » *bonne conscience.* » Saint Paul aux Hébreux, chap. 13, v. 18.

Nous sommes persuadés... nous sommes convaincus d'avoir une bonne conscience!.. Assurément, me direz-vous, s'il y a quelque chose dans la vie sur quoi un homme doive compter, et qu'il puisse connaître d'une manière bien évidente, c'est de savoir si sa conscience est bonne ou non.

Pour peu qu'il réfléchisse, il doit se rendre là-dessus le compte le plus exact. Conseiller privé de ses pensées et de ses désirs, il doit se rappeler sa conduite passée, et connaître à fond les sources cachées et les vrais motifs qui ont déterminé ses actions.

Dans toute autre matière on peut se laisser décevoir par de fausses apparences. L'homme sage fait ainsi ses plaintes : *A peine pouvons-nous faire quelques conjectures sur les choses d'ici-bas, nous travaillons à trouver celles qui sont devant nous ;* mais ici, notre esprit a l'évidence de tout en lui-même ; il touche, il manie la toile qu'il a ourdie ; il en connaît la contexture, la force, et la part exacte que chaque passion a eue en l'ouvrant devant les dessins divers que le vice et la vertu ont mis devant lui.

Si la conscience n'est donc autre chose que la connaissance intime de l'ame, et le jugement, soit d'approbation soit de censure qu'elle porte inévitablement sur les actions successives de la vie, vous allez me dire, je le vois, qu'aussitôt que ce témoignage s'élève contre un homme, et qu'il s'accuse lui-même, il faut qu'il soit coupable, et qu'il est innocent au contraire quand ce rapporteur favorable ne le condamne pas. Ce n'est alors qu'un sujet de confiance, comme dit l'apôtre ; il est certain et de fait que la conscience est bonne, et que l'homme par conséquent est bon.

Tel est au premier coup d'œil l'état de la question, et je ne doute pas que la connaissance du bien et du mal ne soit profondément gravée dans le cœur de l'homme. S'il était même possible que, par l'habitude du péché, sa conscience ne devînt pas insensiblement calleuse, comme certaines parties de son corps qu'un frottement habituel et continu endurcit, et qu'elle ne perdît pas ce sens exquis et cette perception délicate dont Dieu et la nature l'ont douée, si l'amour-propre ne faisait jamais chanceler notre jugement, et que de petits intérêts, enveloppant de ténèbres les facultés supérieures de notre esprit, n'en détruisissent jamais les opérations, si la faveur n'entrait jamais dans

[*] Ce Sermon est déjà imprimé dans le *Tristram Shandy*, ouvrage moral, plus lu que compris ; il a semblé meilleur à quelques-uns, entouré de folies ; mais d'autres l'aiment mieux tel qu'il a été prêché, sans les coupures et les fréquentes interruptions de l'oncle Tobie et de l'accoucheur Slop.

Ce Sermon risque d'être lu par de graves personnages *en sûreté de conscience*. Tout ce que l'auteur desire, c'est que ceci ne soit pas un des abus qu'il va censurer.

cette cour sacrée, et que l'esprit, dédaignant de s'y laisser corrompre par des présens, rougit d'être l'avocat d'une cause injuste, si l'intérêt demeurait tranquille et indifférent pendant que la cause se plaide, et que les passions chassées du tribunal ne prononçassent jamais de jugement à la place de la raison, si tout cela était, je l'avoue, l'état moral et religieux de l'homme serait ce qu'il estimerait lui-même, son innocence ou ses crimes seraient déterminés par le degré d'approbation ou de censure qu'il donnerait à ses actions.

Je conviens qu'un homme est coupable quand sa conscience l'accuse ; elle se trompe rarement. A moins qu'il ne soit affecté de mélancolie et de marasme, on peut assurer qu'il existe un motif d'accusation.

Mais la proposition inverse n'est point vraie. Il n'est pas vrai que, lorsqu'il est coupable, sa conscience l'accuse, et qu'il est innocent quand elle ne l'accuse pas. Un chrétien aura beau se donner quelques heures de consolation, et remercier Dieu de ce que son cœur ne lui reproche rien, et de ce que sa conscience est bonne, parce qu'elle est tranquille, cette conséquence est fautive. Quelque brillans que soient les argumens dont on l'étaie, quelque évidente que paraisse cette proposition, quand on l'examine de près, et qu'on fait l'épreuve de l'axiome par l'expérience, combien d'erreurs et de fausses applications ne découvre-t-on pas ? Le principe sur lequel on s'appuie s'écroule de tous côtés : il se renverse, tombe, et il est bien difficile de trouver des exemples qui le relèvent et le confirment.

Un homme est vicieux, ses mœurs sont aussi débordées que ses principes sont erronés ; coupable envers le monde entier, il vit couvert d'infamie, et se livrant scandaleusement à des crimes que la raison ne peut justifier. Il perd à jamais la complice de ses forfaits, lui vole sa dot la plus précieuse, charge sa tête du poids accablant de la honte, et enveloppe une famille entière dans les lacs de l'infortune : vous croyez que cet homme est sans cesse bourrelé de remords ; vous dites : Les reproches de son ame ne lui laissent aucun repos ni la nuit ni le jour.

Hélas ! sa conscience a autre chose à faire que de lui parler et de l'interrompre. C'est le dieu Baal du prophète Élisée. *Ce dieu domestique*, disait-il, *cause peut-être avec quelqu'un : il est en voyage peut-être ; peut-être qu'il dort, et ne veut pas qu'on l'éveille.*

La conscience de cet homme est peut-être sortie pour le mener avec l'honneur se battre en duel ; elle est allée payer une dette du jeu, ou l'annualité du salaire infâme constitué par son incontinence. Ne déclamerait-elle pas par hasard chez lui contre quelque filouterie légère, n'exercerait-elle pas sa vindicte sur quelques petites fautes contre lesquelles son rang et sa fortune auraient dû le prémunir ? Cependant il vit aussi galment, il dort aussi profondément, il rencontre la mort avec autant, avec plus d'indifférence, que l'homme le plus irréprochable.

Un autre est sordide et sans pitié : son cœur, resserré par l'intérêt, ne s'ouvre ni à l'amitié, ni à la félicité publique. Voyez comme il passe auprès de la veuve et de l'orphelin, et comme il considère les malheurs attachés à la vie humaine sans pousser un soupir ! sa conscience ne s'élèvera-t-elle jamais contre lui ? ne tourmentera-t-elle jamais son apathie ? non. Grâce à Dieu, dit-il, je n'ai rien à me reprocher. Je paie exactement mes dettes, personne n'est alarmé de mon libertinage, je n'ai fait ni vœu, ni promesse, je n'ai débauché ni la femme ni la fille de mon voisin. Je ne suis ni injuste, ni adultère, comme ce libertin qui passe devant moi.

Un troisième est subtil et rusé. Observez sa vie entière, c'est un tissu délié d'artifices obscurs, de subterfuges injustes pour frustrer indignement l'intention de toutes les lois : il élude leurs décisions, et se joue de nos propriétés : le voilà occupé à achever le piége où se prendront l'ignorance et la nécessité. Sa fortune s'élève insensiblement sur l'inexpérience de la jeunesse ou sur la bonne foi et l'honnêteté d'un ami qui lui aurait confié sa vie. La vieillesse s'approche, le repentir lui fait tourner les yeux sur ses projets infâmes, et le place vis-à-vis de sa conscience. Elle fixe les lois avec attention, et n'en trouve aucune lésée par ses actions. Elle ne voit aucune amende, aucune forfai-

ture encourue. Elle n'aperçoit aucun fléau déployé se balançant sur sa tête, aucun cachot ouvert sous ses pas; qu'y a-t-il donc pour l'effrayer, cette conscience? Elle s'est retranchée en sûreté derrière la lettre de la loi, elle s'y est fortifiée de rapports et d'analogies: couverte de ce rempart, elle est inaccessible à tous les reproches; l'honneur tonne et foudroie, elle est inattaquable dans ce fort.

Celui-ci méprise les petites ressources; il passe par dessus les pratiques d'une basse chicane; il laisse les artifices douteux, et les menées qui vont en secret à la réussite: voyez le scélérat tête nue; comme il trompe, ment, se parjure, vole, assassine. Oh l'horreur! jamais cependant il n'exista un plus saint homme. Le prêtre qui a pris à forfait sa conscience lui a enseigné à courir d'un temple à l'autre, à faire mille signes de croix, à murmurer des prières. C'en est assez pour le ciel... Quoi! s'il se parjure? Mais il fait une réservation mentale. S'il vole, s'il tue, sa conscience ne recevra-t-elle pas mille blessures profondes? Pourquoi? Il a porté aux pieds d'un prêtre, qu'il trompe, ce lourd fardeau : il s'en est relevé avec une absolution qu'il n'a pas méritée.

Superstition! superstition! qu'as-tu à me répondre? Non contente d'ouvrir des voies funestes à l'homme qui s'égare, tu ouvres encore la porte de l'erreur devant les pas du voyageur imprudent; tu lui parles confidemment de paix avec lui-même, quand il ne peut en avoir aucune.

Ces exemples choisis dans l'état actuel des choses sont trop vrais pour être étayés de preuves. Si quelqu'un doute de leur réalité, s'il croit qu'il est impossible qu'un homme se trompe si long-temps, je le renvoie à ses réflexions, et dans un instant je viens plaider ma cause au tribunal de son cœur.

Qu'il examine le degré de haine auquel se sont élevées à ses yeux quelques mauvaises actions: quoiqu'elles soient toutes également mauvaises, il trouvera bientôt que celles que son penchant et ses habitudes lui ont fait commettre, sont peintes et enluminées des couleurs les plus fausses que la flatterie puisse broyer, tandis que celles où il n'a jamais été entraîné, lui paraissent salies des marques de la folie et du déshonneur.

Lorsque David surprit Saül dormant dans une caverne, et qu'il lui coupa un pan de sa robe, son cœur, nous dit-on, lui murmura quelques reproches. Mais, lors de l'aventure d'Urie, ce fidèle serviteur, qu'il eût dû chérir et honorer, devint la victime de son incontinence: sa conscience avait la plus grande raison de s'alarmer; eh bien! elle ne lui dit rien. Une année entière s'écoula entre son crime et le jour où Nathan lui fut envoyé pour le lui reprocher. Il est écrit qu'il n'eu avait pas encore témoigné le moindre repentir.

Telle est la conscience. Ce moniteur fidèle constitué en nous pour être notre juge suprême, et doué d'équité par le créateur, par une malheureuse série de causes et d'obstacles prend une connaissance si imparfaite de ce qui s'y passe, il remplit son devoir avec tant de négligence, quelquefois avec tant de corruption, qu'il est impossible de s'en rapporter à lui seul. Il est nécessaire, absolument nécessaire de lui associer un autre principe pour aider, pour maîtriser même ses déterminations.

Voulez-vous former un jugement exact sur ce qu'il vous importe tant de bien connaître? Voulez-vous savoir à quel degré de mérite réel vous êtes honnête, bon citoyen, sujet fidèle, zélé chrétien? appelez la religion et la morale au secours de votre conscience. Lisez ce qui est écrit dans la loi de Dieu; consultez après cela en silence les obligations invariables de la justice et de la vérité.

Que la conscience détermine sur ce rapport ses motifs. Si votre cœur alors ne *vous condamne pas*, vous serez dans le cas supposé par saint Paul. La règle est infaillible; toute votre confiance sera en Dieu; vous aurez de sûres raisons de croire que le jugement que vous aurez porté sur vous-même est celui de Dieu et l'anticipation de la sentence rigoureuse qui sera prononcée sur vous le jour que vous rendrez le compte final de vos actions.

Heureux l'homme, s'écrie l'auteur de l'Ecclésiaste, *qui n'est pas assailli par la multitude de ses péchés! Heureux celui que son cœur n'a pas condamné*, *et qui n'est pas déchu de*

son espoir en Dieu! Qu'il soit riche ou pauvre, s'il a une conscience irréprochable, il se réjouira tous les jours dans ses œuvres, et son esprit lui en dira davantage que sept sentinelles qui veillent au haut d'une tour.

Dans les matières les plus obscures et les plus douteuses, ce guide le conduira plus sûrement que mille casuistes. Il lui exposera le plan de sa vie bien plus exactement que toutes les analogies et les restrictions que les législateurs ont été forcés de multiplier. Je dis forcés, car on sait que les lois humaines ne sont pas une affaire de choix primitif, mais de pure nécessité : elles furent établies pour défendre la société contre les effets dangereux de ces consciences qui ne se sont jamais donné aucun frein. Ces statuts sont faits avec tant de précautions, que, dans le cas où le cri de l'ame n'aurait aucun pouvoir sur nous, il a fallu suppléer à sa force, et obliger les hommes au bien par la terreur des cachots et des gibets.

Avoir la crainte de Dieu devant les yeux, et gouverner nos actions dans la société par la règle éternelle du bien et du mal, tels sont les deux points principaux de la religion et de la morale : ces deux tables de la loi sont si étroitement enchaînées, qu'on ne peut les séparer même dans la pensée, sans les briser et les détruire.

Combien de fois ne les sépare-t-on pas de la réalité? Rien n'est si commun que de voir un homme sans principes de religion, l'avouer, en faire gloire, et se croire mortellement offensé si on élevait le moindre soupçon sur son caractère moral, et si l'on pensait qu'il n'est pas consciencieusement juste et scrupuleux jusqu'au ridicule. Je veux le croire, parce qu'il est pénible de suspecter une vertu aussi aimable que l'honnêteté; cependant, en jetant un regard sur ses motifs, nous trouvons peu de raisons à lui en envier l'honneur.

Qu'il déclame pompeusement, sa probité n'aura d'autre fondement que son intérêt, sa vanité, son plaisir, et quelques petites passions dont la mobilité nous donnera de bien faibles espérances quand il s'agira de choses importantes.

Embellissons ceci par un exemple.

Je sais que le banquier qui trafique mon argent, et le médecin que j'appelle dans mes maladies, n'ont pas beaucoup de religion; j'ai entendu leurs railleries, ils ont traité devant moi ses mystères et ses pratiques avec tant de dédain qu'ils paraissent s'être mis au-dessus de tous les doutes. Eh bien! je mets malgré cela ma fortune entre les mains du premier, et je confie ma vie à la science du second. Quelle est la raison de cette confiance? Je crois d'abord qu'il n'est pas possible qu'ils emploient à mon préjudice le pouvoir que je leur ai donné; je considère que la probité est la base de leur profession, et que leur succès en dépend : je suis persuadé enfin qu'ils ne peuvent me faire du mal sans se compromettre.

Mais donnons un nouveau motif à leur intérêt; supposons que le premier pût, sans nuire à sa réputation, m'enlever ma fortune, et que le second pût jouir de mon bien par ma mort, sans avilir son art, quelles sûretés aurai-je contre eux? la religion, le plus puissant des motifs. Ce n'en est plus un : l'intérêt, plus puissant qu'elle, est contre moi. Que mettrai-je dans l'autre bassin pour contre-balancer cette tentation? Hélas! je n'ai rien, rien, ou ce qui est aussi léger que rien, l'honneur. Je suis à la merci du principe le plus capricieux, et quelle sûreté pour deux biens aussi précieux que ma propriété et moi-même!

Comme il ne peut exister de vertu morale sans la religion, on ne doit rien attendre de la religion sans la morale. Un homme n'a pas rempli ses devoirs envers Dieu, quand il néglige ceux qui l'attachent à ses semblables. Ceci est susceptible de la plus stricte démonstration.

Il n'est pas rare de voir un chrétien dont le caractère moral est bas et vil, avoir sur lui-même des idées fort élevées, les entretenir avec soin, et se regarder comme très religieux. Il est avare, vindicatif, implacable; il manque aux devoirs de la probité : écoutez cependant comme il déclame hautement contre l'impiété du siècle; voyez combien il est jaloux d'observer quelque pratique pieuse; il va se prosterner deux fois par jour au pied des autels, il fréquente les sacremens, il s'a-

muse enfin avec la partie instrumentale de la religion. Eh bien! trompant sa propre conscience, il croit avoir rempli tous ses devoirs. Il fait plus, dans la force de son aveuglement il regarde avec dédain, et plein d'un orgueil spirituel, ceux qui, affectant moins l'extérieur de la piété, ont mille fois plus de droiture que lui.

C'est un des maux que le soleil éclaire, et il n'y a point de principe erroné qui ait engendré plus de malheurs.

En voulez-vous des preuves? lisez l'histoire des méprises du christianisme. Quelles scènes de cruautés, de meurtres, de rapines, de sang, n'ont pas été sanctifiées par la religion quand elle n'a pas été dirigée par la morale?

L'épée des croisés n'a-t-elle pas porté la terreur et le ravage dans diverses contrées? Ces paladins religieux, conduits par un vagabond, vont *militer* sous la bannière de la religion, oublient l'humanité et la justice, et n'épargnent ni l'âge, ni le sexe, ni le mérite, ni le rang. Brigands effrénés, ils ne montrent aucune vertu, et les foulent toutes sous leurs pieds; sourds aux cris de la douleur, ils ne témoignent aucune pitié.

Si le témoignage des siècles est insuffisant, considérez comment quelques dévots du siècle présent croient servir et honorer leur Dieu qu'ils outragent.

Voulez-vous en être convaincus? descendez un moment avec moi dans les cachots de l'inquisition. Voyez la religion tristement assise sur un tribunal d'ébène, s'appuyant sur des chevalets et des instrumens de mort, et tenant enchaînées à ses pieds la merci et la justice. Écoutez,.... entendez ces lamentables gémissemens. Voyez le malheureux qui les a poussés; on vient de l'arracher aux fers pour faire sur son corps exténué l'épreuve des supplices qu'un système de la cruauté la plus raffinée put seul inventer. La victime est jetée aux bourreaux; elle était déjà épuisée par les peines et les longueurs d'une prison sévère. Observez le premier mouvement de cette horrible machine : quelles convulsions elle opère! les muscles s'étendent, les nerfs se brisent, les os craquent et se déboîtent : voyez dans quelle posture le malheureux est ensuite jeté : c'est tout ce que la nature peut endurer. Bon Dieu! comme il retient avec effort son ame fatiguée, errante sur ses lèvres tremblantes; elle veut abandonner le corps mutilé, on ne le permet pas encore. Il est replongé dans le cachot, et il n'en sortira désormais que pour aller au bûcher, et être insulté à son agonie. Qui lui prépare cette mort et ces insultes? Le principe affreux que la religion peut exister sans la morale.

La meilleure manière de reconnaître le mérite d'un système religieux est de voir les conséquences qu'il a produites, et de les comparer avec l'esprit du christianisme. Cette règle courte et sûre vaut un millier d'argumens, et elle nous a été donnée par notre Sauveur : *Vous les connaîtrez aux fruits qu'ils porteront.*

On ne peut séparer la religion et la morale, anciens amis et fidèles alliés, sans les déshonorer et les perdre toutes les deux. Celui qui voudrait le tenter serait leur ennemi commun; ne comptez ni sur sa piété, ni sur ses mœurs.

Je n'ajouterai à ce discours que deux ou trois maximes déduites de mon sujet.

1° Toutes les fois qu'un homme déclame contre la religion, ce n'est pas sa raison, mais ses passions qui dictent son langage. Une mauvaise vie et une bonne croyance sont deux voisins turbulens et incommodes qu'il faut séparer pour obtenir la paix;

2° Quand un tel homme vous dit qu'une chose est contraire à sa conscience, c'est comme s'il vous disait qu'un mets est contraire à son estomac. Le manque d'appétit est généralement la cause d'un pareil aveu. Ne vous confiez, en un mot, en rien à celui qui n'a pas une bonne conscience en tout.

Ressouvenez-vous encore de cette distinction; mille s'y sont mépris. Votre conscience n'est pas une loi; c'est Dieu et la raison qui ont fait la loi, et ont placé en nous la conscience pour juger selon elle, non comme un cadi asiatique, entraîné par le flux et le reflux de ses passions, mais comme un juge britannique, qui ne fait pas des lois nouvelles, mais prononce fidèlement sur celles qu'il trouve écrites. Ainsi soit-il!

CONSIDÉRATIONS

SUR L'HISTOIRE DE JACOB.

SERMON X.

« *Et Jacob dit à Pharaon : Les jours de mon* « *pèlerinage sont de cent trente années ; mes* « *jours ont été peu nombreux et bien mal-* « *heureux.* » Genèse, XLVII, 9.

Il n'y a point d'homme dans toute l'histoire que je plaigne plus que celui qui a fait une pareille réponse ; non pas de ce que ses jours furent courts, mais de ce qu'ils furent assez longs pour avoir été mêlés de tant de maux.

Il fut le plus malheureux de tous les patriarches ; car, excepté les sept années qu'il servit Laban pour Rachel (*années qui lui durèrent quelques jours, tant il l'aimait*, et que j'ôte du nombre de celles de sa vie), tous ses autres jours furent douloureux, et ses malheurs ne vinrent pas de ses fautes, mais de l'ambition, de la violence et des passions des autres. Une grande partie de ceux qui ont été assignés aux hommes à leur entrée dans le monde, vient du même côté, je le sais ; mais cependant dans la vie de quelques-uns, on remarque spécialement une contexture inexplicable de peines. Un malheur s'élève du milieu d'un autre, et le tout, tramé ensemble, offre un spectacle si pitoyable et si mélancolique, qu'un homme bien né ne peut y jeter les yeux sans les sentir ternis, obscurcis, humectés de larmes.

J'ai plus de pitié de ce patriarche encore, parce que, dès son enfance, il fut bercé de l'attente de mille prospérités ; Isaac, son père, lui avait dit : « Dieu t'enverra la rosée du ciel « et la graisse de la terre ; il te bénira de l'a- « bondance du vin et du blé. Les peuples te « serviront, et chaque nation baissera sa tête « respectueuse devant toi ; tu seras le roi de « ta famille, celui qui te bénira sera béni, et « celui qui te maudira sera maudit. »

La simplicité de la jeunesse saisit les promesses du bonheur dans leur plus grande étendue. Celles-ci furent confirmées par le Dieu de ses pères, dans son voyage de *Padon-Aran*, et elles ne laissèrent aucun doute sur leur accomplissement dans son esprit. Chaque objet flatteur et agréable qui se présentait à lui avec la face de la joie, il le regardait comme une portion de ses bénédictions ; il le poursuivait,... il voulait embrasser une ombre.

Il faut donc supposer que ces bénédictions ne ressemblaient pas à celles qu'un esprit matériel devait attendre ; mais qu'elles étaient spirituelles, et telles que l'esprit prophétique d'Isaac les voyait devant lui ; c'étaient des idées qui comprenaient leur bonheur futur lorsqu'ils ne seraient plus des étrangers parcourant la terre ; car, dans ce fait, et prenant strictement le sens littéral des promesses de son père, Jacob ne jouit d'aucun bonheur ; il fut si loin d'être heureux, que, dans les plus douces époques de sa vie, il ne rencontra que des afflictions.

Accompagnons-le depuis l'instant fatal où l'ambition traîtresse de sa mère le chassa de son toit protecteur et de son pays, pour aller chercher un asile et un établissement chez Laban son allié.

Qu'y trouva-t-il? comment son attente fut-elle payée? Nous le lisons dans les remontrances pathétiques qu'il fit à Laban, lorsque, après l'avoir poursuivi sept jours, il le rencontra sur le mont Gilead. Je le vois à la porte de sa tente, le cœur plein de ce courage calme que donne l'innocence opprimée; il reproche à son beau-père la cruauté avec laquelle il l'a traité.

« J'ai demeuré avec vous vingt ans, vos « brebis n'ont pas avorté, et je n'ai pas mangé « les béliers de votre troupeau, et celles qui « ont été déchirées par les bêtes, je ne vous « les ai pas apportées : ah! si j'ai péché, je « porte bien la peine de mes fautes. Vous « m'avez compté ce qu'on me volait pendant « le jour et pendant la nuit. Le jour j'étais « brûlé par le soleil, la nuit j'étais consumé « par la gelée; le sommeil fuyait de mes yeux. « C'est ainsi que j'ai passé vingt ans dans « votre maison; je vous ai servi quatorze ans « pour vos filles, et six pour votre troupeau, « et vous avez cent fois changé mes gages. »

A peine se fut-il consolé de tous ces maux, que la mauvaise conduite et les crimes de ses fils blessèrent mortellement son cœur. Ruben fut un incestueux, Juda un adultère, sa fille Dina fut déshonorée; Simon et Lévi se déshonorèrent eux-mêmes par leur trahison; deux de ses petit-fils furent frappés de mort subite; Rachel, son épouse chérie, périt dans une circonstance qui envenima sa perte; son fils Joseph, ce jeune homme d'une si belle espérance, fut séparé de lui par l'envie de ses frères; enfin, il fut traîné lui-même par la famine chez les Égyptiens, dans son vieux âge; il alla mourir chez un peuple qui tenait pour abominable de manger son pain avec lui. Malheureux patriarche! ah! tu devais bien dire *que tes jours avaient été bien courts et bien tristes*. Pharaon ne te demandait que ton âge, mais pouvais-tu jeter un regard sur les jours de ton pèlerinage sans songer aux peines qui l'avaient accompagné. Ce qu'il y a de plus dans sa réponse, est le regorgement d'un cœur qui saigne au souvenir de ses malheurs.

L'esprit ne peut pas supporter les maux qui nous sont préparés par les autres; quant à ceux que nous nous préparons nous-mêmes, nous ne mangeons que le fruit que nos mains ont planté et arrosé : une fortune, une réputation ébranlées, quand nous avons eu la satisfaction de les ébranler, passent naturellement en habitude; et le plaisir qu'a eu le malheureux sauve quelquefois au spectateur l'embarras de la pitié; mais les malheurs comme ceux de Jacob, qui ont été accumulés sur nous par des mains dont nous faisions notre appui, l'avarice d'un parent, l'ingratitude d'un ami, celle d'un fils, laissent à jamais une cicatrice; bien plus, ils sont suspendus sur la tête de tous les hommes, et peuvent tomber à chaque instant sur eux. Chaque spectateur a un intérêt dans la pièce, mais quelquefois aussi nous ne nous intéressons qu'à proportion que les incidens éveillent nos passions, et l'instruction ne pénètre pas bien profondément; nous ne réalisons rien alors; contens de soupirer et de pleurer un instant, nous avons d'abord essuyé quelques larmes; là finit l'histoire de la misère des autres, et sa morale avec elle.

Tâchons d'en faire un meilleur usage, et commençons par la première impulsion que le malheur donna à la roue de la vie de Jacob. Ce fut l'affection partiale d'une mère, son affection injuste, n'importe de quel terme nous la distinguions; cette affection par laquelle Rebecca enfonça une dague dans le cœur d'Esaü, et l'horreur éternelle qui en resta dans le sien, quand elle frémissait de vivre assez longtemps pour être privée de ses deux fils. Rapportez-vous-en à moi, mes chers frères, quand cette balance d'amour et de bienveillance, dont les enfans regardent entre les mains de leurs parens l'équilibre comme un droit de la nature, penche et tombe, alors la douleur se plonge dans le cœur. « Le fils n'est plus d'accord avec son « père, et la fille avec sa mère, et la belle-« fille avec sa belle-mère; les ennemis d'un « homme sont alors dans sa famille. »

Ah! combien était sage et juste cette ordonnance de Moïse sur la police domestique! « Si un homme a deux femmes, une aimée « et l'autre haïe, et qu'elles lui aient donné « chacune un fils, et que celui de la femme « haïe soit le premier né, il ne pourra pas « donner le droit de primogéniture et son

« héritage au fils de la femme aimée ; mais « il sera obligé de reconnaître pour premier « né l'enfant de la femme haïe, et de lui « donner une double portion de tout ce « qu'il a. »

C'est ainsi que ce législateur obviait à ce mal; et c'en est un bien grand : il dérobe le cœur des parens sous le masque de l'affection, il les courtise sous une forme si agréable, que mille ont été trahis par les mêmes vertus qui auraient dû les préserver de la trahison. La nature leur dit qu'il ne peut y avoir d'erreur du côté de la tendresse ; mais nous oublions que, quand la nature plaide la cause d'un enfant, elle parle pour tous : et pourquoi fermons-nous l'oreille à sa voix? Salomon dit que l'oppression fait d'un sage un homme sot; que fera-t-elle donc d'une ame tendre et ingénue qui se voit négligée? trop pleine de respect envers l'auteur de l'injustice pour s'en plaindre, elle se tait, pensive, accablée par le découragement. Cet enfant malheureux oublie tous les moyens de plaire; il est né pour voir les autres chargés de caresses; le voilà dans un coin retiré de sa maison, nourrissant son cœur de larmes; ses esprits succombent sous le poids que sa petite portion de courage ne peut pas secouer : il se flétrit, il meurt, triste victime du caprice!

Je me trouve amené, sans l'avoir prévu, vers une réflexion sur la conduite de Jacob envers son fils Joseph. Ce patriarche n'écouta pas la leçon de sagesse que les malheurs de sa famille lui avaient apprise : ses yeux cependant avaient été témoins d'assez de chagrins pour les transmettre à sa mémoire; il tomba dans le même excès d'affection pour cet enfant de Rebecca. « Israël, nous dit l'Es« prit saint, aimait mieux Joseph que ses au« tres fils : c'était l'enfant de son vieil âge, « et il lui fit un habit de plusieurs couleurs. » O Israël! où était cet esprit prophétique qui te faisait percer dans les siècles futurs, et par lequel tu annonçais à chaque tribu sa destinée? où était-il? ne devait-il pas t'aider à voir cette tunique *de couleurs diverses*, teinte aussi de sang? Pourquoi ces tendres émotions que ton cœur devait ressentir, étaient-elles cachées à tes regards? pourquoi tout nous est-il caché? Sans doute le ciel n'a voulu nous départir de sa lumière qu'autant qu'il en faut à la vertu pour mériter sa récompense.

Accorde-moi, Dieu bienfaisant, de suivre galment le chemin que tu m'as tracé. Je ne souhaite pas qu'il soit plus large et moins rude : conserve la faible lumière du pâle flambeau que tu as mis dans ma main, je ramperai sept fois par jour sur mes genoux pour découvrir le meilleur sentier; à la fin de mon voyage je me confierai entièrement à toi, la fontaine de *liesse*, et je chanterai des hymnes de joie pendant mon pèlerinage.

Nous arrivons à un événement bien intéressant de la vie de Jacob, quand on lui impose une femme qu'il n'avait ni marchandée, ni aimée. « Il voulut regarder le matin, c'é« tait Léa, et il dit à Laban : Qu'avez-vous fait « de moi? ne vous ai-je pas servi pour Rachel? « vous m'avez donc trompé? »

Les impositions conjugales ne sont plus susceptibles d'une pareille erreur; mais la moralité de cette anecdote est encore d'usage. L'abus et les plaintes de Jacob seront toujours répétés tant que l'art et la ruse voudront tramer le lien du mariage.

Parcourez l'histoire de tous ceux qui ont été trompés, ramassez leurs plaintes, écoutez leurs reproches mutuels, sur quel point cardinal roulent-ils? Ils se sont mépris dans la personne. La première querelle domestique retentit des mots de déguisement soit du corps soit de l'esprit.

Le plus bel ornement des femmes, le seul peut-être qui subjugue le cœur, *l'ornement de la tranquillité et de la douceur de l'esprit*, tombe tout à coup. *N'est-ce pas pour Rachel que je vous ai servi? Pourquoi m'avez-vous trompé?*

Ah! soyez plus honnête, et moins secret. Ne cachez rien, ne vernissez rien : si ces traits de la vérité ne peuvent pas vaincre, il vaut mieux ne pas conquérir que de conquérir pour un jour. Quand la nuit sera passée, ce sera la même chose : *Elle passa*, voyez, *c'était Léa*.

Si le cœur se trompe dans son choix, et si l'imagination enfante des merveilles qui ne furent jamais le partage de la chair et du

sang, quand le songe a disparu, et que nous nous éveillons le matin, peu importe que ce soit Rachel ou Léa; peu importe que l'objet réunisse toutes les perfections qui appartiennent à la terre; il tombera du haut de ces nuages que l'enthousiasme a configurés.

Que l'homme dans une pareille circonstance ne s'écrie donc pas avec Jacob: *Qu'avez-vous fait de moi?* C'est lui qui a tout fait. Qu'il n'accuse que la chaleur et l'indiscrétion poétique de son amour.

Je ne sais si je dois faire mention d'une autre singularité dans la vie du patriarche, de l'injure qu'il reçut de *Laban*. C'était le même tort qu'il avait eu envers son père Isaac, quand les infirmités de la vieillesse l'empêchèrent de distinguer un de ses fils de l'autre : *Es-tu mon fils Esaü? Et il dit, je le suis.* Je doute que la vivacité de Léa fût mise à cette épreuve; mais le même stratagème leur coûta les mêmes larmes; et il est difficile de juger si les peines de l'amour malheureux furent un châtiment aussi cruel dans le cœur de l'un de ses frères, que les inquiétudes de l'ambition trompée et de la vengeance dans celui de l'autre.

Je ne vois point comment l'honneur de Dieu est intéressé à nous rendre le mal pour le mal, et pourquoi un homme doit tomber *dans le fossé qu'il a creusé pour un autre.* C'est au temps et au hasard à tramer les événemens; et il ne manquait à Jacob que d'avoir été un méchant homme, pour servir de texte et d'exemple à une pareille doctrine. C'est assez pour nous de savoir que le meilleur moyen d'éviter le mal, est de ne pas le commettre. Le monde quelquefois en ordonne autrement : dérobons aux hommes irréligieux le triomphe de leurs recherches.

Je ne puis finir ce discours sans revenir à sa première partie, aux plaintes de Jacob sur la courte durée et les malheurs de ses jours. Que je la rapproche de vous par quelques réflexions.

Il est étrange que cette vie nous paraisse si courte en général, et que dans ses détails elle soit si longue. Le malheur, me direz-vous, en est la cause. Exceptons-le, et vous trouverez encore que, quoique nous nous plaignons de sa brièveté, plusieurs hommes sont si embarrassés de leurs jours, qu'ils vont continuellement errans dans les grands chemins et dans les cités, pour chercher des convives qui les en délivrent. S'en débarrasser avec adresse n'est pas un des moindres arts de la vie même; ceux qui ne peuvent y réussir en portent les marques honteuses, et telles que les faillites devraient les porter toujours, quelque insoucians que nous soyons, nous n'aurons pas toujours le pouvoir et la volonté de calculer ainsi. Quand le sang se refroidira, et que les esprits qui nous ont fait perdre tant de jours avant de nous avoir permis de les compter, commencent à se retirer, la sagesse appuie sa main sur notre cœur; les afflictions et le lit de douleur trouvent une heure pour nous persuader : s'ils nous manquent, la vieillesse ne nous manquera pas, et la voilà élevant d'une main tremblante le sablier devant nos yeux presque éteints.

Chrétiens, mes frères, chrétiens inconsidérés, n'attendez pas jusque-là. Examinez votre vie dès aujourd'hui, regardez derrière vous, voyez cette ère susceptible de méditations célestes, écrite à la hâte sur le sable, effacée avec.....

Je manque de paroles pour dire avec quoi... Je ne pense qu'aux réflexions avec lesquelles vous vous supporterez vous-mêmes au déclin d'une vie si misérablement prodiguée, s'il arrive que vous soyez paresseux à la onzième heure, et que vous ayez tout l'ouvrage du jour à faire, quand la nuit arrivera, et qu'on ne pourra plus travailler.

Quant aux malheurs des jours de ce pèlerinage, la spéculation et les faits semblent varier. Nous convenons avec le patriarche que la vie de l'homme est malheureuse, et cependant le monde a l'air heureux; chaque chose y paraît tolérable. Jetez un regard sur l'univers qu'il nous a donné, observez les richesses et l'abondance qui coulent dans les canaux de chacun, ils satisfont non-seulement les désirs de la nature, mais encore ceux de l'imagination et du luxe. Chaque contrée est un paradis que la nature a cultivé dans un moment de joie.

Toutes les choses ont deux faces : Jacob, Job et Salomon partagent le monde en deux

sections, la vérité réside au milieu, ou plutôt le bien et le mal sont mêlés; lequel des deux l'emporte? C'est au-dessus de nos recherches. Ah! c'est le bien. Premièrement parce que cette pensée me rend plus cher et plus vénérable le Créateur du monde, et ensuite parce que je ne puis pas supposer qu'un ouvrage fait pour exalter sa gloire doive manquer d'apologies.

Quelle que soit la proportion de la misère dans la construction du monde, ce n'est pas un devoir religieux d'ajouter à nos malheurs. Ne méritons jamais les louanges qu'obtinrent ces anachorètes qui, vivant au milieu d'un jardin embaumé, ne touchèrent jamais une fleur. J'ai pitié de ceux dont les plaisirs naturels sont des fardeaux et des privations, et qui, fanatiques malades, fuient loin de la joie comme si elle était un crime.

Ah! s'il en est un dans le monde, c'est l'affliction et l'oppression du cœur : la perte des biens, de la santé, des couronnes et des dignités sont des maux en tant qu'ils occasionnent des chagrins; séparez-les de ces privations, tout le reste est vérité, et réside seulement dans la tête de l'homme.

Être infortuné! les douleurs de ton ame ne suffisent-elles pas, sans que tu remplisses la mesure avec celles du caprice; tu marches sans cesse dans l'ombre, et tu veux encore t'y tourmenter en vain.

Nous sommes des créatures incapables de repos, et tels nous serons jusqu'à la fin des choses. Ce que nous pouvons opérer de mieux, est de faire de notre caractère turbulent ce que les hommes sages font de leurs mauvaises habitudes. Quand ils ne peuvent les vaincre, ils tâchent au moins de les détourner dans des canaux utiles.

Si nous devons donc sans cesse nous tourmenter, perdons de vue l'objet présent de nos soucis, et attachons-nous seulement à bien vivre.

Ainsi soit-il!

LES VOIES DE LA PROVIDENCE

JUSTIFIÉES.

SERMON XII.

« *Vois, ce sont les impies qui prospèrent dans le monde; ils augmentent en richesses; et cependant j'ai gardé mon cœur pur en vain; en vain j'ai lavé mes mains parmi les innocens.* » Psaume LXXIII, 12 et 13.

Cette plainte du psalmiste sur la distribution confuse des bénédictions du ciel tant au juste qu'au méchant, est un sujet qui a donné matière aux recherches, et qui a élevé souvent dans l'esprit des hommes des doutes propres à les décourager. Le soleil brille sans distinction, la pluie descend également sur le bon et sur le mauvais. Si le souverain maître de la terre y jette un coup d'œil, d'où vient le désordre? Pourquoi permet-il que les hommes sages et bons soient en proie aux misères de la vie, tandis que les sots et les pécheurs triomphent dans leurs offenses, et que les tabernacles mêmes des voleurs prospèrent?

On répond à cela: Donc il existe un avenir de récompenses et de châtimens; il doit succéder à cette vie. Toutes ces inégalités y seront aplanies; la conduite des hommes y sera examinée; Dieu se justifiera dans ses voies, et la bouche qui se plaint se clorra à jamais.

Si cela n'était point, si les impies prospéraient dans ce monde, y possédaient les richesses, et qu'ils ne fussent pas distingués dans l'autre, à quoi nous servirait d'avoir conservé notre intégrité? *J'aurais donc en vain nettoyé mon ame, j'aurais en vain lavé mes mains parmi les innocens.* On répond encore plus directement à cette demande en disant que Dieu, en créant l'homme, l'a rendu capable de jouir du bonheur. Il l'a doué de la liberté de choisir, don sans lequel il n'aurait pu être comptable de ses actions. Ce n'est que du mauvais usage qu'il fait de ces bienfaits, que dérivent les irrégularités dont on se plaint ici; on ne pourrait les prévenir que par la subversion totale de la liberté humaine. Si Dieu montrait son bras nu et arrêtait toutes les injustices qui peuvent se commettre, l'homme sans doute ferait le bien; mais il en perdrait le mérite, agissant par les impulsions de la nécessité et de la force, et non d'après les déterminations de son esprit: sur cette supposition, il ne devrait pas plus s'attendre à conquérir le ciel par des actes de tempérance, de justice, d'humanité, que par l'impulsion ordinaire de la faim et de la soif, telles que la nature les dirige. Le Tout-Puissant a fait un autre pacte avec le genre humain, il a mis devant lui la vie et la mort, le bien et le mal; il lui a donné la faculté de choisir et de prendre ce que sa raison lui ferait trouver le meilleur.

Je n'insisterai plus sur tous les argumens faits pour venger la Providence; ils ont été si souvent débattus, qu'ils n'ont pas laissé la moindre réponse à faire. Les misères qui accablent le bon, et le bonheur apparent du mauvais ne peuvent prendre un cours différent, dans l'état de liberté où l'homme se trouve placé.

Lorsqu'on intente de pareilles accusations, il est deux choses que nous tenons pour accordées. La première, que nous distinguons certainement le bon du mauvais, et la deuxième

que nous connaissons encore leurs plaisirs et leurs souffrances respectives.

Je vais dans ce discours faire quelques recherches sur la difficulté qu'il y a de connaître ces deux objets.

La première de ces instructions nous apprendra à juger sainement des autres ; la seconde à raisonner humblement sur les voies de Dieu.

Quoiqu'on ne puisse pas nier les misères du bon et la prospérité du méchant, je tâcherai de montrer que, lorsque nous nous plaignons avec le psalmiste, nous ignorons tellement les motifs des événemens, et que l'évidence sur laquelle nous nous appuyons est si imparfaite et si fautive, qu'elle suffit pour faire suspecter nos plaintes et venger la Providence.

Et d'abord, à quelle marque certaine et infaillible connaissons-nous la bonté ou la méchanceté de la plus grande partie des hommes?

Si nous nous confions à la renommée et aux rapports qu'on en fait, quand ils sont favorables, savons-nous s'ils procèdent de l'amitié ou de la flatterie ; quand ils sont mauvais, de l'envie, de la malice, du soupçon? De quelque manière qu'ils soient faits, ne peuvent-ils pas dériver d'une méprise qui a agrandi de petites choses, et quelquefois d'une relation infidèle. Il arrive aussi, de toutes ces causes, que les actions des hommes, comme les histoires de l'Égypte, doivent être reçues et lues avec précaution. Elles sont accompagnées et défigurées de tant de songes et de fables, qu'un lecteur ordinaire ne peut distinguer la vérité du mensonge. Accordons que mes réflexions soient trop sévères, que l'envie n'ait jamais amoindri le mérite des actions humaines, et que la malice ne les ait jamais noircies, les caractères des hommes en sont-ils plus faciles à pénétrer, eux qui se cachent dans la partie la plus retirée et la plus obscure de la vie? La plus vraie piété est la plus secrète, la plus mauvaise action l'est aussi, par une raison toute différente. Quelques hommes sont modestes et se donnent de la peine pour cacher leurs vertus; s'ensevelissant dans une réserve pénible, ils veulent faire ignorer leurs bonnes qualités ; d'autres, au contraire, font jouer mille petits artifices, pour contrefaire les vertus qu'ils n'ont pas, et dissimuler les vices qu'ils ont réellement ; et cela sous les dehors de la sainteté, de la générosité, et de toute autre vertu trop spécieuse pour être examinée, et trop aimable pour être soupçonnée.

Ces traits suffisent pour montrer combien il est difficile de connaître le vrai caractère des hommes ; faisons un pas de plus, et disons que quand même en plusieurs occasions nous pourrions parvenir à cette connaissance, cela ne suffirait pas pour motiver notre jugement. Il y a mille circonstances qui accompagnent chaque action, et qui ne peuvent être sues du monde. Cependant on doit les connaître et les peser avant de prononcer avec justice la sentence définitive. Un homme peut avoir des vues et des sentimens différens de ceux que ses juges ont de lui : ce qu'il a entendu faire, ce qu'il sent, ce qui se passe en lui peut être un secret dont son cœur conserve profondément le trésor. Assailli d'infirmités naturelles, et d'une complexion défectueuse qu'il n'est pas en son pouvoir de corriger, il peut être sujet à des inadvertances, à des écarts, à des erreurs de tempérament ; il peut être exposé à des piéges qu'il ne sait pas prévoir, par ignorance, par manque de jugement et d'instruction ; il peut travailler dans l'obscurité : dans tous ces cas, il peut faire beaucoup de choses mauvaises en elles-mêmes, et cependant innocentes ; c'est un objet de pitié souvent, et non de censure et de sévérité.

Voilà les difficultés qui se présentent à nous quand nous voulons former un jugement sur le caractère des hommes. Mais supposons encore que nous puissions nous enfoncer vers leur cœur, l'ouvrir et l'étudier ; supposons que les mots de scélérat ou d'homme juste soient écrits sur leur visage d'une manière si distincte et si lisible, que personne ne puisse s'y méprendre, le bonheur de l'un ou de l'autre de ces individus sera toujours un secret impénétrable à notre perspicacité. Exceptez-en quelques traits sûrs et bien prononcés, nos décisions sur tout le reste ne seront que des conjectures aventurées.

Dans la joie même, quelquefois le cœur est triste, c'est Salomon qui nous l'apprend; et celui qui est un objet d'envie pour ceux qui ne regardent que la surface de sa fortune, paraît digne de compassion à ceux qui connaissent ses intimes pensées. Indépendamment de cela, on ne peut pas assurer que quelqu'un est heureux d'après les événemens qui lui arrivent; il faut encore connaître comment il sait en jouir, et quelle est la tournure de son esprit. La pauvreté, l'exil, la perte de la réputation et des amis, la mort des enfans, gages les plus chers du bonheur humain, ne font pas les mêmes impressions sur tous les tempéramens. Vous verrez un homme souffrir sans soupirer ce qu'un autre dans l'amertume de son ame pleurera toute sa vie. Une parole trop prompte, un regard dur perceront plus profondément une ame sensible, qu'une épée celle qui ne l'est point.

Si ces réflexions sont vraies pour ce qui regarde les infortunes, elles le sont encore quant aux jouissances. Nous sommes différemment formés; les choses font des impressions diverses sur nous; nos goûts sont différens; il arrive, soit par la force de l'éducation et de l'habitude, soit par l'impulsion du caractère, que les mêmes avantages et les mêmes plaisirs ne produisent jamais le même bonheur. Cette sensation diffère dans chaque homme selon sa complexion et son tempérament; ainsi les événemens heureux qui raviront l'homme bilieux et l'homme sanguin, seront reçus froidement par le flegmatique. Les calculs sur le bonheur et le malheur des hommes sont tellement sujets à mécompte, que des riens, légers comme l'air, font chanter des hymnes de joie à certains hommes, tandis que d'autres, comblés de bénédictions réelles, ne peuvent pas atteindre au pouvoir d'en jouir, et sentent un poids qui opprime et abat leurs ames.

Hélas, si les principes du contentement ne sont pas en nous-mêmes, ne les cherchons pas dans les dignités et les richesses: ils n'y sont pas.

Eh bien, avons-nous trouvé une règle pour juger du bonheur des hommes? pouvons-nous dire sans risque de nous méprendre: Celui-ci prospère dans le monde; cet autre possède les richesses.

Quand un homme s'est élevé au-dessus de nos têtes, nous tenons pour certain qu'il jouit *d'en haut* de quelque perspective glorieuse, et qu'il ressent des plaisirs assortis à son élévation; si nous pouvions monter vers lui, nous trouverions que ce poste est une faible récompense des soins et de la peine qu'il a eus de gravir si haut. Il y est en proie peut-être à plus de dangers, à plus de troubles. Sa tête est environnée de vertiges, le sage lui souhaiterait de pouvoir redescendre au niveau du sol commun aux hommes: on se tromperait donc aussi si l'on calculait le bonheur humain sur l'échelle des dignités et des honneurs; le seul bonheur, le seul qui soit ineffable, est celui que donnent une fortune modérée, des désirs plus modérés encore, et la conscience de la vertu.

Ah! qu'ils sont délicieux les plaisirs peu bruyans de ce paysan honnête qui s'éveille et se lève gaîment pour aller au travail! Voyez sa cabane, c'est le spectacle de la félicité humaine; il se livre à toutes les jouissances de la domesticité. Ses enfans font sa joie et sa consolation, l'espoir de leur bonheur anime ses yeux, et épanouit son cœur. Vous ne concevrez pas qu'il existe des plaisirs plus purs dans l'état le plus opulent. S'il fallait les comparer ces plaisirs et ces peines avec ceux des hommes qui peut-être le méprisent, il resterait dans la balance, que le riche a plus de mets, et le pauvre un meilleur estomac; que l'un, environné de luxe, a plus de médecins à ses ordres, mais que l'autre a plus de santé: dans tous les autres points de la vie, ils sont au même niveau. Le soleil les éclaire et les échauffe également, l'air leur dispense un souffle aussi frais, la terre leur exhale les mêmes parfums, ils ont une portion égale dans tous les bienfaits réels de la nature.

Ce que j'ai dit est suffisant pour démontrer combien il est difficile de juger du bonheur ou du malheur de la plus grande partie du genre humain: que mon discours apprenne aux hommes à être humbles et sobres dans leurs raisonnemens sur les voies de la Providence.

Il y a des inégalités dans les choses de ce monde, et c'est un des plus forts argumens en faveur d'une vie future; ne l'oubliez jamais. Néanmoins, je suis persuadé que ce dont nous nous plaignons n'est pas aussi considérable qu'il paraît être au premier coup d'œil.

Je veux que le bonheur des méchans soit aussi grand que nous le reprochons à la Providence, et que nous ne puissions le concilier avec elle; qu'en inférerons-nous? une nouvelle preuve de notre ignorance. Avons-nous résolu tous les problèmes religieux? pourquoi celui-ci nous alarmerait-il davantage que mille autres difficultés qui, chaque jour, trompent nos recherches?

La plus petite fleur des champs, le brin d'herbe le plus délié, ne confondent-ils pas l'entendement des esprits les plus pénétrans? les plus profonds scrutateurs des secrets de la nature nous diront-ils à quelle position, à quel mouvement les végétaux doivent leurs couleurs et leurs saveurs différentes; pourquoi l'arsenic et l'ellébore brûlent et déchirent le noble tissu du corps humain, tandis que l'opium bouche tous les passages de nos sens, et nous prive de la raison et de l'entendement? les moindres choses qui se trouvent sur nos pas n'ont-elles pas un côté ténébreux que l'œil le plus perçant ne peut pénétrer? les esprits les plus exaltés ne se trouvent-ils pas embarrassés et en défaut devant chaque atome de la matière?

Va donc, homme vain, et quand ta tête *vertigineuse* s'emplit de l'opinion de ta sagesse, et veut corriger les voies de la Providence, va, regarde-toi dans ce miroir. Examine tes facultés: qu'elles sont étroites et imparfaites! combien elles sont battues par la vérité et le mensonge! avec quelle confusion tu les discernes, même dans cette glace! Vois ensuite le commencement et la fin des choses, des grandes et des petites, elles conspirent à te jouer. Veux-tu porter ta vue plus loin, de quelque côté que tu pousses tes recherches, quels nouveaux sujets de surprises! que de nouvelles raisons de croire que tout est au-dessus de ton entendement! Eh bien, ce sont là pourtant les plus petits moyens de Dieu. Que sais-tu sur cet être suprême? cherche, calcule, l'as-tu trouvé? connais-tu ses perfections? elles sont aussi élevées que le ciel: y monteras-tu? Elles sont plus profondes que l'enfer: y descendras-tu?

Ah! si nous pouvions apercevoir les ouvrages miraculeux de la Providence, et comprendre les plans de sa sagesse et de sa bonté infinies, connaissance que nous acquerrons peut-être à la consommation des siècles, ces événemens que nous sommes si embarrassés d'expliquer exalteraient et manifesteraient sa sagesse, et nous nous écrierions dans la même extase que l'apôtre: O profondeur des richesses et de la sagesse divine! oh! que tes voies, grand Dieu, sont infinies! que tes sentiers sont difficiles à trouver! *Amen!*

LAZARE ET L'HOMME RICHE.

SERMON XIII.

« *Et il lui dit : S'ils n'entendent pas Moïse et* « *les prophètes, ils ne seraient pas persuadés* « *quand même un mort sortirait du tom-* « *beau.* » Saint Luc, XVI, 31.

C'est ainsi que se termina la parabole de Lazare et du riche ; Dieu a voulu démontrer aux hommes la nécessité de se conduire par des lumières qu'il leur a données, en nous faisant dire par le patriarche, que ceux que les argumens épars dans les livres saints n'engageraient pas à répondre au but de leur créateur, ne seraient pas persuadés par d'autres moyens, quelque extraordinaires qu'ils fussent. *S'ils n'entendent pas Moïse et les prophètes, ils ne seraient pas persuadés quand même un mort sortirait du tombeau.*

Sortir du tombeau ! et pourquoi? que nous apprendrait un pareil messager qui ne nous ait pas été appris et proposé? La nouveauté ou la surprise d'une telle visite pourrait éveiller l'attention d'un peuple curieux et insouciant qui dépense sa vie à écouter ou à dire des nouvelles; mais aussitôt que la merveille aurait disparu, elle serait remplacée par quelque autre merveille, et le spectre rentrerait dans son tombeau, et personne ne s'informerait de lui et de son apparition.

Telle serait la conclusion de cet événement : cependant imaginons pour un instant que Dieu, par complaisance pour le monde curieux, ou d'après un meilleur motif, par compassion pour ce monde pécheur, daigne éveiller ce spectre du sommeil de la mort, et nous l'envoyer pour alarmer nos consciences et nous rendre meilleurs chrétiens, meilleurs citoyens, et serviteurs plus zélés.

Il faut d'abord croire que, pour obtenir notre attention, et se concilier notre cœur, il ne nous effraierait pas par un appareil lugubre et bruyant, mais qu'en flattant nos passions et notre intérêt, il nous préparerait à l'entendre. Le voilà, il va nous parler.

« Je suis le messager du Très-Haut ; il « veut vous combler de biens, mais il faut « un peu vous départir des vôtres ; que ce « mot ne vous alarme point, ce n'est pas de « vos maisons, de vos terres, de vos posses- « sions, que je veux vous chasser. Je ne « veux pas vous faire oublier vos femmes, « vos enfans, vos sœurs et vos frères ; je ne « prétends pas même vous enlever des plai- « sirs raisonnables, et vous priver des jouis- « sances naturelles. Ne vous départez que « de ce qu'il est dangereux pour vous de « garder, vos vices. Ils conduisent à votre « porte la mort et la misère. »

Il insisterait et nous prouverait par mille argumens que la tempérance, la chasteté, la paix, la justice, la charité et la bienveillance, sont aussi utiles à l'homme qu'agréables au créateur, et que si nous en étions à capituler avec Dieu avant de nous soumettre à son empire, il nous convaincrait qu'il est impossible de se former aucun système d'intérêt plus sûr que celui *d'une vie incorruptible et juste,* et que la modération dans nos désirs, en honorant notre nature, est le raffinement le plus exquis du bonheur.

Quand nos alarmes sur notre intérêt auraient été ainsi calmées, le spectre s'adresserait sans doute à nos autres passions. Il nous donnerait ensuite quelques idées des perfections de Dieu, il nous imprimerait la vénération que sa majesté et sa puissance commandent, il nous rappellerait que nous

sommes des êtres d'un jour, nous hâtant sans relâche vers une contrée d'où nous ne reviendrons plus; que, pendant notre pèlerinage, nous sommes comptables envers ce Dieu, riche, il est vrai, dans ses récompenses, mais terrible en ses jugemens, ce Dieu qui calcule et enregistre toutes nos actions, qui marche sur nos traces, s'assied à côté de nos lits, épie nos démarches, ce Dieu si exact qu'il punit même les pensées secrètes de notre cœur, et qui a fixé un jour solennel, où il doit nous juger sur toutes ces informations.

Il ajouterait..... Mais avec l'éloquence de l'inspiration, qu'ajouterait-on qui n'ait pas été dit? Tous les pouvoirs de la nature ont fait mille et mille expériences sur les espérances et les craintes de l'homme, sur sa raison et ses passions. On a multiplié les instructions, on a pressé de telle sorte les argumens sur les argumens, qu'il est paradoxal qu'une religion aussi avantageuse n'ait pas été plus inculquée par ses professeurs.

Le fait est que le genre humain n'est pas toujours d'humeur à être convaincu. Tant que le contrat fait entre nous et nos passions subsiste, les argumens ne viendront à bout de rien. Nous nous amuserons de la cérémonie de notre conversion, mais nous ne raisonnons pas sur la faculté qui peut l'opérer, tant que nous voyons les choses sous les couleurs brillantes dont la trahison des sens les peint. En vérité, quand on jette un coup d'œil sur le monde, et qu'on y voit les hommes enclins à blâmer le mal autant qu'à le commettre, on croirait que tous ces discours de vertu et de religion ne sont que des matières de spéculation bonnes pour amuser quelques momens perdus, et l'on en conclurait que nous nous accordons tous à une même chose, bien parler et mal agir.... *En vain un mort s'élèverait-il du tombeau.*

Ah! si les instructions que Dieu a portées aux hommes, et celle qui les a rendus capables de se les procurer ne les ramènent pas vers la religion, ils se roidiront toujours contre l'évidence: on s'élèverait en vain pour les convaincre, la terre aurait beau rendre son dépôt, ce serait la même chose; chaque homme reprendrait bientôt son premier chemin, et les mêmes passions produiraient les mêmes vices jusqu'à la fin du monde.

Telle est la principale leçon que nous offre cette parabole. Je vais la commenter: elle me présentera peut-être dans son cours quelque autre instruction à recueillir.

Cette histoire est une des plus remarquables de l'Évangile. Notre-Seigneur nous représente une scène, dans laquelle les deux contrastes les plus parfaits que l'on puisse établir dans les conditions, passent à la fois devant nos yeux. C'est un homme élevé au-dessus du niveau du genre humain, et porté au pinacle de la prospérité, des richesses, du bonheur. Je dis *du bonheur,* par complaisance pour le monde, et dans la supposition que les richesses nous rendent heureux, tandis que leur poursuite enflamme tellement notre imagination, que nous mettons en jeu pour elles notre esprit et notre corps, comme si nous ne les estimions jamais à un prix trop haut. Ce sont les gages de la sagesse comme de la folie. La parabole ne nous dit pas ce qu'elles coûtèrent au riche; nous nous tairons avec l'Écriture; elle ne parle que des avantages extérieurs qu'elles procuraient à sa vanité et à sa délicatesse. Pour satisfaire l'une, il s'habillait de pourpre et de lin; pour contenter l'autre, il se traitait délicieusement chaque jour; sa table abondait en tout ce que les divers climats peuvent fournir, ce que le luxe peut inventer, ce que la main de la science sait métamorphoser et tourmenter.

Tout auprès de la porte de son palais nous est représenté un objet que la Providence semblait avoir placé là pour guérir l'orgueil du riche, et lui montrer le degré d'avilissement où l'homme peut être ravalé. C'était un être frappé de la disgrâce de la nature, sans amis, sans biens, manquant enfin de tout ce qui eût pu adoucir ses malheurs.

Dans cette cruelle position, il est représenté désirant les miettes qui tombent de la table du riche, ses vœux et sa demande restant sans succès; ce riche, comme tant d'autres dans le monde, était trop élevé sans doute pour que ses yeux aperçussent distinctement les souffrances de son frère; se rassasiant sans cesse dans des banquets magnifiques, il avait oublié que la faim fût une maladie

inscrite dans le catalogue des infirmités humaines.

Surchargé de malheurs et de tous les besoins qu'un monde *inhospitalier* avait entassés sur sa tête, le pauvre se courbait et s'affaissait en silence sous ce fardeau... Mais, grand Dieu ! d'où vient cela? pourquoi souffres-tu ces calamités dans le monde que tu as créé? est-ce pour ton honneur et ta gloire, qu'un homme mange le pain de l'abondance, tandis que mille autres de ton lignage rongent celui de la douleur? que celui-ci soit couvert de pourpre et marche dans des sentiers couverts de roses, tandis que les autres, à demi couverts de haillons, se traînent péniblement et passent à sa porte la tête baissée? est-ce pour ta gloire que l'ombre ténébreuse de la misère est étendue sur tes ouvrages? ou bien n'en devons-nous voir qu'une partie? Ah! lorsque la chaîne qui tient les deux mondes en harmonie se détendra et se brisera; quand l'aube de ce jour apparaîtra, auquel le dernier acte du monde en déploiera la catastrophe; quand tous les hommes seront cités pour répondre à tes questions : alors, alors, tu justifieras tes décrets, et tu fermeras la bouche à toute plainte.

Après un long jour de miséricorde, perdu dans la débauche et la dureté, l'homme riche mourut aussi, et selon la parabole, il fut enterré. Il fut enterré sans doute en triomphe, avec l'orgueil mal placé des funérailles, et les décorations vaines que la folie humaine prostitue dans ces occasions.

Ici se brisa la grandeur épicurienne du riche, c'est ici le dernier spectacle qu'il donna au monde; celui qui le suit présente une scène d'horreur. Notre-Seigneur le peint dans l'état le plus abject de la misère, élevant ses yeux vers le ciel, et criant merci au patriarche Abraham.

Et Abraham lui dit: Mon fils, souviens-toi que pendant ta vie les biens furent ton partage.

Mais ces biens, ne les avait-il pas reçus du ciel? pouvait-on les lui reprocher? avec quelque sévérité que l'Écriture parle contre les richesses, il ne paraît point qu'une vie et une dépense fastueuse fussent le crime du mauvais riche, et que cette qualité fût une partie constituante de son caractère. Il en était alors comme aujourd'hui. Le rang qu'il occupait dans le monde justifiait peut-être ses dépenses: il les exigeait même sans qu'on dût les lui reprocher; car la différence des états se fait connaître ordinairement à ces marques distinctives que la coutume impose. L'excessive abondance et la magnificence qu'étalait Salomon, lui qui avait dix bœufs engraissés, vingt autres hors des pâturages, cent moutons, sans compter les chevreuils, les cerfs, les daims et les oiseaux, trente mesures de fleur de farine, et soixante mesures de farine pour l'approvisionnement journalier de sa table; cette magnificence, dis-je, ne lui était pas imputée à crime; elle dénotait au contraire l'abondance des bénédictions du ciel sur sa tête; lorsqu'il en est autrement, cela vient de l'usage pervers des richesses prodiguées pour de mauvaises fins, souvent contraires aux motifs pour lesquels elles nous ont été données, qui sont de réjouir le cœur, l'épanouir, et le rendre bienfaisant.

Et voilà précisément le piége où le riche était tombé: s'il eût vécu moins somptueusement, il eût trouvé quelques heures favorables à la méditation, il eût disposé son ame à concevoir une idée de la pauvreté, elle eût senti la compassion.

Souviens-toi, mon fils, que tu as reçu pendant ta vie les biens en partage, et que les maux ont été celui de Lazare. Souviens-toi... ô le fâcheux souvenir! un homme qui a traversé ce monde avec tous les avantages et les bénédictions de son côté, comblé de richesses par la main de Dieu, entouré d'amis, et reçu aux acclamations de la société qui le *divinise*, se rappeler combien il a reçu, combien peu il a donné, qu'il n'a été l'ami, le protecteur, le bienfaiteur de personne..... Dieu miséricordieux! priant en vain pour lui-même, il est enfin représenté intercédant pour ses frères, et demandant que Lazare leur soit envoyé pour leur donner des avis, et les sauver de la ruine dans laquelle il est tombé: *ils ont Moïse et les prophètes*, répond le patriarche: *qu'ils les écoutent*. Le malheureux n'est pas content de cette réponse. Il persiste, il insiste... *Abraham! si des limites de la mort quelqu'un leur était envoyé, ils se*

repentiraient. Il le croyait, mais Abraham savait le contraire, et j'ai expliqué déjà les motifs de sa détermination; tirons quelques autres instructions de la parabole.

Notre-Seigneur, en nous découvrant les dangers auxquels les richesses exposent les hommes, nous déclare combien il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux.

Oui, les richesses sont la plus dangereuse bénédiction du ciel, et celle dont il est le plus malaisé de profiter. Elles nous environnent de flatteurs et de faux amis qui concourent à l'envi à notre perte; elles multiplient nos fautes et savent nous les cacher; elles se prêtent journellement à toutes nos tentations, elles ne nous donnent ni le temps de réfléchir sur nos erreurs, ni l'humilité qui peut nous en faire repentir. Bien plus, et ce qui paraît étrange, elles nous invitent à l'avarice même. Il paraît qu'au milieu des mauvais offices que nous rend la fortune, on ne devrait pas chercher ce vice; cependant on voit le cœur d'un homme se resserrer à mesure que ses richesses s'étendent: plus il s'emplit et plus il est vide.

Mais il est peu nécessaire de prêcher contre ce vice; nous semblons tous avoir du penchant à l'extrême opposé, le luxe et la dépense; et, lorsqu'on nous en parle, nous nous contentons, pour toute solution, de dire qu'il est une conséquence naturelle du commerce et des richesses et leur commun but.

Vous vous méprenez, mes frères: les richesses ne sont pas la cause du luxe: c'est plutôt le calcul corrompu des hommes. Ils en ont fait la balance de l'honneur, de la vertu et de tout ce qui est grand et bon; ce préjugé en aiguillonne mille; ils affectent de posséder plus qu'ils n'ont, et s'engagent dans un train de dépenses qu'ils ne peuvent pas soutenir. La nécessité de paraître quelqu'un, pour le devenir, ruine et perd le monde.

Venons-en à la leçon que la parabole nous donne sur la véritable application des richesses; vous avez vu par le traitement du mauvais riche qu'il ne les employait pas conformément à l'intention de Dieu.

L'intention de Dieu! voulez-vous la connaître? rentrez en votre cœur, et lisez-y l'inscription qu'il y a gravée: *Sois bon et miséricordieux.* Elle vaut tous les textes et tous les passages que je pourrais citer après elle. Portez-y vos yeux, mes chers auditeurs, un seul moment, et considérez ce qui se passe dans l'homme le plus insensible, lorsqu'il fait un acte involontaire et fortuit de générosité. Quoique cette jouissance appartienne essentiellement à l'homme bon, que le méchant fasse une expérience, qu'il secoure le captif, qu'il jette son manteau sur le pauvre, et il sentira ce qu'on entend par le plaisir d'une bonne action. Ah! pour le mieux connaître, appelons-en à l'homme compatissant; la dureté nous donne involontairement cette évidence, mais elle ne sent le plaisir qu'imparfaitement. Comme toutes les jouissances, celle-ci demande quelque sentiment *facultatif,* elle doit être précédée d'une disposition qui rend bon ce qui l'est en effet: autrement c'est un bien que l'on possède, mais dont on ne jouit pas.

Et d'abord considérez combien il est difficile de persuader à un avare que ce qui n'est pas profitable est bon, et à un libertin que ce qui est agréable est mauvais.

Prêchez à un épicurien qui a modelé son corps et son ame pour tous les plaisirs des sens; dites-lui *qu'il essaie combien Dieu est bon:* cette invitation ne vaudra pas pour lui celle qui l'appelle à un banquet.

Ce n'est donc pas à l'avare, c'est à l'homme compatissant, à celui qui se réjouit avec ceux qui se réjouissent, et pleure avec ceux qui pleurent, que j'en appelle. C'est à un cœur généreux, tendre, humain que je raconte les malheurs de l'orphelin et du pauvre; c'est aux hommes enfin que je demande ce pain, qu'on n'ose pas leur demander.

Que puis-je dire de plus? l'éloquence en un pareil sujet ne peut rien apprendre ni rien persuader. Ceux à qui Dieu a accordé les moyens d'être charitables, et envers qui il a été encore plus généreux, en leur donnant la disposition, doivent l'en remercier comme l'auteur des richesses, et de la science de les employer. Il a bâti dans notre cœur le havre derrière lequel les malheureux doivent fuir les tempêtes et le naufrage: la constante fluctuation des choses de ce monde y jette

tour à tour les enfans d'Adam. En vain des substitutions et des placemens défendent les biens des hommes; l'abondance la plus splendide peut être dissipée, comme les feuilles desséchées que le vent ballotte; la couronne des princes peut être ébranlée sur leurs têtes, elle peut en tomber, et ce grand que le monde respectait, a souvent réfléchi sur la révolution de la roue de la fortune.

Ce qui est arrivé à l'un peut arriver à l'autre; laissons-nous conduire dans toutes nos actions par cette règle que Notre-Seigneur nous a donnée: *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent.*

Avez-vous jamais été couché languissant sur un lit de douleur, et accablé d'une maladie qui menaçât votre vie? rappelez-vous vos réflexions mélancoliques, et dites: Qu'est-ce qui rend si amère la pensée de la mort? les enfans que vous laissez; c'est en quoi consiste l'amertume du calice: sans secours, que deviendront-ils? où trouveront-ils un ami quand je ne serai plus? qui les défendra et plaidera leur cause contre la méchanceté? Grand Dieu! je te les confie, à toi le père des orphelins, à toi l'époux des veuves affligées.

Avez-vous jamais éprouvé quelques revers dans votre fortune? la pauvreté vous a-t-elle enseveli dans la détresse, vous a-t-elle réduit au désespoir? quel est celui qui tout à coup a mis la table à côté de vous, et qui a rempli et fait verser votre coupe? C'est un ami consolateur; il est entré, vous a vu désolé au milieu des tendres gages de votre amour et de votre épouse affligée; c'est lui qui les a pris sous sa protection. Ciel! tu l'en récompenseras!.... c'est lui qui vous a délivré des appréhensions effrayantes de l'amour paternel.

Avez-vous jamais été blessé d'une manière plus affligeante encore par la perte de cet ami généreux? avez-vous été séparé des embrassemens d'un fils chéri, par la faux de la mort? cruel souvenir! la nature défaillit; eh bien, un enfant né sous de fâcheux auspices, sans pain, sans amis, sans vêtemens, privé d'instructions et des moyens de salut, est un objet encore plus attendrissant; il éveille toutes les facultés de l'homme, il nous présente..... Mais pourquoi parlerai-je encore? les larmes brillent dans vos yeux. Que le Dieu du ciel les bénisse! Ainsi soit-il!

CONSIDÉRATION

SUR

LES GRACES ACCORDÉES A LA NATION.

SERMON POUR L'INAUGURATION DU ROI.

SERMON XIV.

« *Et lorsque ton fils te demandera un jour :* « *Que signifient ces témoignages, ces cérémonies, les jugemens que le Seigneur, notre Dieu, vous a commandés? tu diras à ton fils : Nous étions les esclaves de Pharaon dans l'Égypte, et la main toute-puissante du Seigneur nous en retire.* » Deuteron., VI.

Ce sont les paroles que Moïse prescrit aux enfans d'Israël de laisser à leurs enfans, qui devaient un jour oublier les grâces infinies que Dieu avait répandues sur leurs pères. Une de ces grâces était leur délivrance de l'esclavage.

Quoique chaque père fût instruit à faire cette réponse à son fils, on ne peut pas supposer que cette instruction fût nécessaire pour la première génération, pour les enfans de ceux qui avaient été les témoins oculaires des faveurs de la Providence. Il ne paraît pas en effet probable qu'arrivés à l'âge de raison, ils pussent faire une pareille question, sans avoir été long-temps auparavant instruits à y répondre. Chaque père avait sûrement raconté les infortunes de sa captivité et les particularités miraculeuses de sa délivrance. Ces anecdotes étaient si extraordinaires, leur récit était susceptible d'un tel degré d'enthousiasme, qu'elles ne pouvaient pas rester secrètes. La piété, la reconnaissance d'une génération, anticipaient sur la curiosité d'une autre. Ils apprenaient cette histoire en apprenant leur langue.

Telle fut la condition de la première et de la seconde race; mais dans le cours des ans les choses changèrent insensiblement : une longue et paisible jouissance de leurs libertés put émousser le sentiment des bienfaits de Dieu, et en placer le souvenir à une trop grande distance de leur cœur. Après quelques années écoulées dans les plaisirs et la privation des peines réelles, un excès de liberté peut les dégager du soin de s'en donner d'imaginaires, et surtout de celle que les devoirs de la religion imposent. Ils purent chercher des occasions à fouiller dans les fondemens de ses lois, et à s'enquérir de la cause de tant de cérémonies.

Ils purent demander : Que signifient tous ces commandemens dans des matières qui paraissent si indifférentes? que signifie cet ordre à les faire observer? pourquoi a-t-on imposé tant d'obligations? pourquoi faut-il obéir à tant de préceptes indignes de la sagesse divine?

Ils purent aller encore plus loin; et quoique leur penchant naturel les portât vers la

superstition, quelques aventuriers sans doute gouvernèrent vers le bord opposé, et découvrirent en s'avançant que toutes les religions, quelque régime, quelque dénomination qu'elles eussent, étaient les mêmes; que celle de leur pays était un arrangement ingénieux entre les prêtres et les lévites, un fantôme effrayant élevé et soutenu par leurs mains; que ses rites et ses préceptes innombrables étaient autant de rouages nécessaires à la machine politique, des inventions faites pour amuser les ignorans, et les retenir dans les ténèbres favorables aux *jongleries ecclésiastiques*.

Quant à sa morale, quoiqu'elle soit exceptée de ce raisonnement par elle-même, ils n'étaient pas en peine de l'adapter à leur système. Les hommes, disaient-ils, auraient toujours eu assez de raison pour l'avoir trouvée, et de sagesse pour la pratiquer, sans l'assistance de Moïse.

Ils raffinèrent ensuite l'art des controverses religieuses. Quand ils eurent donné à leur système d'incrédulité toute la force qu'il peut obtenir de la raison, ils commencèrent à l'embellir des tournures épigrammatiques.

Quelque bouffon israélite à la fin d'un banquet donna carrière à son talent. Manquant de raison et d'argumens, il essaya le tranchant de son esprit sur les types et les symboles, et traita les mystères et les matières les plus sérieuses de la religion du ton de la raillerie. Il entassa mille plaisanteries sur les passages sacrés de la loi, persifla le veau d'or ou le serpent d'airain avec courage, et se moqua des bêtes pures ou impures, en provoquant des sarcasmes contre elles.

Il fit peut-être un pas de plus. Quand cette contrée heureuse où le miel et le lait coulaient, eut effacé les impressions du joug qui les avaient meurtris, et que les bénédictions du ciel commencèrent à tomber sur eux, il put en conclure qu'ils ne tenaient ces avantages d'aucun autre pouvoir que de leurs propres bras, que la toute-puissance seule des Israélites leur avait procuré, et leur conservait tant de bonheur.

O Moïse! Moïse! combien un pareil raisonnement eût mis à la torture ton esprit doux et patient! si la superstition des Israélites te fit tomber une fois dans un excès de colère, si tes mains jetèrent les tables de la loi que Dieu avait écrites, si tu compromis aussi légèrement le trésor du monde, avec quelle indignation et quel pieux chagrin eusses-tu entendu les sarcasmes de ceux qui reniaient le Dieu qui les avait délivrés, en disant: Quel est ce Dieu dont la voix commande ici à notre obéissance? avec quelle force et quelle vivacité leur eusses-tu rappelé l'histoire de leur nation! que si une jouissance trop aisée des bénédictions du ciel leur avait fait oublier de regarder derrière et loin d'eux il était nécessaire de leur répéter que leurs aïeux étaient en Égypte les esclaves de Pharaon, sans aucun espoir de rédemption, que la chaîne de leur captivité avait été scellée et rivée par une succession de quatre cent trente années, sans aucune interruption favorable à leur liberté qu'après l'expiration de cette période désolante. Qu'au moment où rien ne semblait favoriser un événement aussi glorieux, ils furent arrachés presque malgré eux, des mains de leurs oppresseurs, et conduits à travers un océan de périls, vers une contrée d'abondance; que ce changement prospère ne fut pas le produit du hasard, et ne fut ni projeté ni accompli par des plans humains qui eussent succombé sous la force extérieure, ou le trouble intérieur, et qui n'auraient pas résisté à la combinaison des accidens imprévus et des passions des hommes, cause de l'élévation et de la chute des empires, mais que tout avait été exécuté par la bonté et la puissance de Dieu, qui vit les afflictions de son peuple, en eut pitié, et, par une chaîne d'événemens miraculeux, le délivra de l'oppression.

Il leur eût répété que, depuis ce grand jour, une suite de succès qu'on ne pouvait attribuer aux causes secondes, leur avait démontré, non seulement la providence universelle de Dieu, mais encore son attachement particulier; et que des nations plus grandes et plus puissantes avaient été chassées devant eux, et leurs terres abandonnées aux vainqueurs, pour en jouir à jamais.

C'est ce qu'ils devaient apprendre à leurs

enfans et aux enfans de leurs enfans. Générations heureuses pour lesquelles une pareille instruction fut préparée! heureuses en effet, si vous aviez toujours su faire usage de ce que Moïse vous enseigna.

Laissons les Juifs, et tournons nos regards sur nous. L'occasion glorieuse qui nous rassemble, et le souvenir des nombreuses bénédictions accumulées sur nous, depuis que nous comptons parmi les nations, dictent sans peine l'application que nous pouvons nous faire du reproche de Moïse.

Je commence avec le premier ordre des temps. Il produisit la plus grande délivrance à la nation, celle qui nous sauva des ténèbres de l'idolâtrie par la venue subite du christianisme parmi nous, dès le siècle même des apôtres.

Quoique cette bénédiction semble nous avoir été commune avec d'autres parties du monde, cependant, quand on réfléchit sur l'éloignement de ce coin de la terre, et sa situation inaccessible en tant qu'île, le peu qu'on connaissait alors de la navigation et du commerce, la large portion du continent où le nom de Jésus reste de nos jours profané, et celle qui l'avoisine, où les premières paroles de son Évangile sont à peine prononcées, on ne peut qu'adorer la bonté de Dieu, et reconnaître dans l'établissement de sa religion, une providence qui nous est plus particulière qu'aux autres nations, où, indépendamment des mêmes erreurs et des mêmes préjugés, elle ne rencontrait pas ces obstacles physiques et naturels.

Les historiens et les politiques qui cherchent les causes partout ailleurs que dans le plaisir de celui qui dispose des événemens, raisonnent différemment sur tout cela. Ils considèrent ceux-ci comme une matière incidentelle à l'ambition fortuite, aux succès et aux émigrations des Romains. Sous le règne de Claude, lorsque le christianisme s'établit à Rome, quatre-vingt mille citoyens de cette capitale du monde vinrent se fixer dans cette île: cet événement établit une communication libre entre les deux nations; la voie fut ouverte aussi pour l'Évangile, et son transport devint fort aisé, mais jamais miraculeux ni divin.

C'est ainsi que Dieu nous permet souvent de suivre les caprices de nos cœurs, tandis qu'il les dirige secrètement, comme l'eau des rivières pour des projets de bonté. C'est ainsi qu'il put rendre cet amour de la gloire inhérent aux Romains, leur inspirer les moyens de poursuivre leur voie ambitieuse, et les guider ici. Il put faire servir la méchanceté des hommes à ses décrets éternels, les faire errer pendant quelque temps hors de leurs limites jusqu'à ce que ses desseins fussent accomplis, puis tout à coup *leur enfoncer ses crochets dans les narines*, et ramener ces bêtes de proie dans leurs tanières.

Après la manière dont l'Évangile nous fut donné, n'oublions pas comment il fut préservé du danger d'être étouffé et éteint par cet essaim de barbares qui vinrent sur nous du haut du nord, et, comme un ouragan, ébranlèrent le monde, qui changèrent les noms, les coutumes, la langue, le gouvernement, la face même de la nature partout où ils se fixèrent. Tout ce qui était susceptible de changement sembla périr, et notre religion fut préservée. Ah! si elle ne succomba pas sous ce poids immense de ruines, si, du moins, sa beauté n'en fut pas ternie, n'en attribuons la cause qu'à Dieu. La même puissance qui nous l'envoya la soutint quand la contexture des choses fut partout brisée.

C'était encore peu d'avoir préservé le christianisme d'une destruction totale; comptons parmi les bienfaits de la Providence celui de l'avoir sauvé de cette corruption que le laps des siècles, les abus des hommes et la tendance naturelle des choses vers la dépravation ont introduite.

Depuis le jour que commence la réformation, par quels événemens étrangers elle a été exécutée et perfectionnée, si ce n'est pas *sans taches et sans rides*, du moins sans difformité et sans aucune marque de vieillesse?

Rappelons-nous la bourrasque violente qui l'assaillit et la secoua dans cette période de notre histoire que tu teignis et défiguras de sang. Marie! pouvons-nous y réfléchir sans adorer la Providence qui se hâta d'enlever de ta main le glaive de la persécution, en

rendant ton règne aussi court qu'il fut barbare?

Si Dieu nous fit, comme aux Israélites, sucer le miel des rochers, et recueillir l'huile qui découlait des pierres, combien sa miséricorde fut plus signalée! Il nous donna ses bienfaits, sans en retirer aucun prix, dans les jours glorieux qui suivirent ce moment d'horreur, quand un règne long, sage et nécessaire pour bâtir les fondemens de l'Église, succéda au règne plus court qui l'avait retirée de ses ruines.

Cette bénédiction était nécessaire, et elle nous fut accordée. Dieu prolongea les années d'une princesse renommée jusqu'au terme le plus long; il lui donna le courage de rassembler un peuple errant et persécuté, et de le fixer sur la base de la félicité; il remit entre les mains de ceux à qui il a confié le soin des empires, la pierre de touche qui doit éprouver la foi.

Béni soit, Élisabeth, ton nom à jamais! tu as établi un serment plus facile pour les Bretons que pour les autres peuples de la terre; quelques changemens que ces peuples aient éprouvés, il n'en est point arrivé dans leurs misères, et il est à craindre qu'il n'en arrive point, tant qu'ils seront étroitement serrés dans les chaînes de la superstition et dans celles du pouvoir.

Par quelle providence nous échappâmes à ces deux maux naturellement liés ensemble dans le règne suivant, lorsqu'un sang choisi fut demandé, et qu'on se préparait à l'offrir dans un seul sacrifice?

Je n'entremêlerais pas ici les horreurs de cette fête lugubre; je ne compterais pas les douleurs du règne qui leur succéda, et qui finit par la subversion de notre constitution, s'il n'était pas nécessaire de poursuivre le fil de notre délivrance à travers les temps horribles, et de faire remarquer la bonté de la Providence qui nous protégea contre la fureur d'un projet, et nous restaura contre l'injustice de l'autre.

Oui, le dernier eût été pour nous un triste sujet de souvenir, s'il ne fût pas devenu un objet de bénédiction ensuite, par l'événement qui nous rendit nos libertés. Soit que Dieu voulût corriger le sens mal entendu de ses bénédictions antérieures, soit qu'il voulût nous apprendre à réfléchir sur leur privation, il souffrit que nous approchassions du bord du précipice; là tout était perdu s'il n'avait suscité un rédempteur. Les artifices de la société nous auraient doucement fait glisser dedans, ou si elle avait manqué son coup, la force était prête à nous y pousser, et c'en était fait de nous.

Cette délivrance eut des suites si heureuses qu'il semble que Dieu avait troublé nos eaux, comme celles de Bethesda, pour les rendre ensuite plus saines: depuis cette époque à jamais mémorable nous jouissons de tout ce qui appartient à l'homme. Notre liberté, notre religion fleurissent, les droits des rois, ceux du peuple sont appréciés, et nous en voyons la durée dans les siècles à venir; voilà l'objet des remercîmens que nous faisons aujourd'hui à Dieu.

Rendons-lui des actions de grâce, mes frères, d'une manière qui convienne à des hommes sages; répondons à l'intention constante de ses bénédictions, et faisons-en un meilleur usage que nos pères, qui se lassèrent souvent de leur bonheur. Remercions Dieu de la contrée qu'il nous a donnée, et lorsque notre prospérité s'y accroît avec les établissemens dont nous la chargeons, quand nos richesses et nos familles se multiplient à l'envi, que nos actes de vertu et de reconnaissance se multiplient aussi, que le Dieu puissant, dont les voies sont droites et les ouvrages saints, puisse le jour qu'il comptera avec nous juger dignement des bénédictions qu'il nous a prodiguées.

C'est en vain que des jours solennels sont établis pour célébrer des événemens heureux, s'ils n'influent pas sur la morale de la nation. Un peuple pécheur ne peut être reconnaissant envers Dieu, il ne peut être loyal envers son prince. Il doit être ingrat envers l'un, parce qu'il ne vit pas dans la mémoire de ses bienfaits; il trahit l'autre, parce qu'il détourne la Providence de prendre son parti, et de le conduire au but de la royauté.

Oui, l'on a dit avec raison que le péché est une trahison contre l'ame; l'homme méchant est un traître envers son roi et son

pays. Quelques causes que les politiques assignent au progrès et à la chute des empires, un homme bon et religieux sera toujours le meilleur citoyen et le sujet le plus soumis; un individu a beau me dire : Qu'importe ma droiture au bonheur de ma nation? Je lui répondrai toujours: Si elle ne sert pas à vous faire bénir ici, elle accumulera ses bénédictions dans le trésor de l'autre monde.

Ainsi soit-il!

LE CARACTÈRE D'HÉRODE.

SERMON PRÊCHÉ LE JOUR DES INNOCENS.

SERMON XV.

« *Alors s'accomplit la prophétie de Jérémie :*
« *Une voix s'est fait entendre à Rama : on a*
« *ouï des lamentables plaintes. Rachel pleu-*
« *rait pour ses enfans, et elle ne voulait pas*
« *être consolée, parce qu'ils ne vivaient plus.* »
Saint Mathieu, II, 17 et 18.

Ces paroles, citées par saint Mathieu, furent accomplies par la cruauté et l'ambition d'Hérode; elles avaient été prononcées autrefois par Jérémie. Ce prophète, ayant déclaré l'intention de Dieu de changer en allégresse le deuil de son peuple, en rétablissant les tribus qui avaient été conduites captives à Babylone, commence par donner une description particulière de la joie de ce jour promis; il peint les Israélites prêts à rentrer dans leurs anciennes possessions, à jouir de tous les priviléges qu'ils avaient perdus, et surtout à recouvrer la protection de Dieu et la continnation de ses bontés sur enx et sur leur postérité.

Ponr faire une impression plus forte sur leurs esprits, et leur faire goûter les charmes de ce changement, il leur décrit pathétiquement leur tristesse au jour où ils furent menés en captivité.

Ainsi parla le Seigneur : Une voix s'est fait entendre à Rama. On a ouï des plaintes lamentables. Rachel pleurait sur ses enfans, et elle refusait d'être consolée, parce qu'ils ne vivaient plus.

Il est nécessaire, pour se pénétrer du sens et de la beanté de ce tableau, de se rappeler que la tombe de Rachel, la femme aimée de Jacob, était située auprès de Rama, entre ce bourg et Bethléem. Le prophète profite de cette circonstance pour produire l'un des plns touchans épisodes qu'on ait jamais conçus. Les tribus, dans ce triste voyage, sont supposées passer auprès de la pierre funèbre qui couvrait leur ancienne aïeule Rachel, et Jérémie, usant de la liberté commune de la rhétorique, la peint s'élevant sur son sépulcre, et en qualité de mère de deux de ces tribus, pleurant sur ses enfans, se lamentant sur le sort de sa postérité, entraînée vers des terres étrangères, refusant toute consolation, parce qu'ils ne devaient plus vivre ponr elle, parce qu'ils étaient arrachés de leur sol natal, et qu'ils ne devaient jamais lui être rendus.

Les interprètes juifs disent que Jacob fit enterrer là sa femme Rachel, prévoyant, par nn esprit de prophétie, que sa postérité devant être conduite par ce chemin en captivité, elle pourrait intercéder pour elle.

Cette interprétation fantastique ne me paraît être qu'un songe de quelques docteurs jnifs, et s'ils n'en sont pas les inventeurs, elle appartiendrait autrement à quelque songeur de l'Église. Comme elle favorise la doctrine des intercessions, si nous n'avions pas des garans sur la qualité des inventeurs, il est croyable qu'elle dériverait plutôt de quel-

que tradition orale de cette Église, que du Talmud où elle se trouve.

Saint Mathieu nous en donne une autre interprétation qui exclut la scène théâtrale que je viens de vous décrire.

Selon lui, ces lamentations de Rachel ne sont pas de la femme de Jacob; c'est une allusion à la douleur de ses descendans, de ces mères désolées des tribus de Benjamin et d'Éphraïm, dont les enfans passèrent à Rama lorsqu'ils étaient conduits à Babylone, qui pleuraient sur leur sort, comme Jérémie les fait pleurer en la personne de Rachel, et qui refusaient d'être consolées, parce qu'en les suivant des yeux, elles désespéraient de les revoir jamais; c'est une allusion, dis-je, au massacre qu'Hérode fit faire de leurs enfans. Cette application des paroles du prophète, faite par l'évangéliste, est également juste et fidèle. Cette dernière scène se passa sur le même théâtre, précisément entre Rama et Bethléem; c'est là que plusieurs mères des mêmes tribus reçurent le second coup plus cruel que le premier; les paroles de Jérémie furent là totalement accomplies, et sans doute dans ce jour horrible, il fit entendre à Rama une voix lamentable : Rachel y pleura sur ses enfans, et refusa d'être consolée; chaque mère fut enveloppée dans la même calamité, et se livra à ses douleurs. Chacune d'elle y pleura ses enfans, y lamenta sur l'amertume de son sort, le cœur aussi incapable de consolation, que leur perte était impossible à réparer.

Monstre! ces pleurs touchans n'arrêtèrent pas tes mains!...... Ces plaintes retentissant le long des vallées de Bethléem, ne t'émurent pas en faveur de tant de malheureux enfans, objets de ta tyrannie? N'y avait-il pas d'autre voie pour ton ambition que celle que tu te frayais sur le sein foulé de la nature? La pitié qu'excite l'enfance, la sympathie qui fait partager la tendresse paternelle ne te suggéraient pas d'autres mesures pour assurer ton trône et ton repos?....., Tu cheminais sans entrailles, arrachant tes victimes des embrassemens de leurs mères, et les jetant sans vie à leurs pieds, tu les laissais à jamais inconsolables d'une perte accompagnée de tant de circonstances horribles, et si cruelle par elle-même, que le temps, l'amitié même ne pouvaient en détruire l'impression.

Rien ne donne autant d'idées diverses de l'esprit humain que cette histoire. Lorsque nous considérons l'homme tel qu'il a été formé par le créateur, innocent et juste, plein de tendresse, aimant et protégeant ses semblables, cette idée ébranle l'autorité de ce récit : pour la lui rendre, nous sommes forcés d'envisager l'homme sous un aspect bien différent, et de le représenter à notre imagination, non point tel qu'il a été créé, mais tel qu'il est, capable, par la violence et l'irrégularité de ses passions, d'effacer de dessus son cœur l'amitié et la bienveillance, et de se plonger dans des excès si contraires, qu'il rend trop probables les horribles récits que l'on fait de lui. La vérité de cette observation est ici réduite en exemple. D'après le caractère de l'historien qui nous rapporte ce fait, celui du tyran qui commit un tel crime est le garant du degré de confiance que mérite l'écrivain, et, lorsqu'après une information il paraît qu'Hérode agit conséquemment à ses principes, le fait demeurera incontestable, et fondé sur une évidence que lui-même nous aura fournie.

Il est donc essentiel de vous peindre dans le reste de ce discours le caractère de ce prince, non pas tel qu'il est tracé dans l'Écriture, car elle se refuse à nous fournir les matériaux d'une pareille description. Elle achève en peu de mots l'histoire du méchant, quelque grand qu'il ait été aux yeux du monde, et elle s'étend avec complaisance sur la moindre action du juste. Nous y trouvons toutes les circonstances de la vie d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Joseph, minutieusement rapportées. Le méchant y semble être mentionné à regret; il n'est mis sur la scène que pour être condamné. Elle ne veut ainsi nous proposer que des objets d'imitation. On ne peut pas nier cependant que la vie des méchans ne soit de quelque utilité, et quand ils sont offerts non pas à l'admiration, mais à l'exécration publique, ils excitent une horreur du vice qui fait en nous la même impression que le tableau de la vertu. Quoiqu'il soit pénible de représen-

ter un homme enveloppé des ténèbres que ses vices ont amoncelées sur lui, quand ce tableau sert à ce but, et qu'il tend à éclaircir un point de l'histoire sacrée, la description porte son excuse avec elle.

Cet Hérode, dont l'évangéliste parle, était un composé de bien et de mal : quoiqu'il fût certainement un méchant homme, sa contexture était cependant mêlée de bonnes qualités. Il était donc reconnu sous deux caractères bien différens l'un de l'autre. Quand on regardait son côté favorable, c'était un homme d'une adresse infinie, populaire, généreux, magnifique dans ses dépenses, en un mot, s'attirant par quelques vertus l'approbation et le respect.

Vu sous une autre face, c'était un homme ambitieux, remuant, soupçonneux, avide, implacable dans sa colère, irréligieux et insensible. Lorsque le monde veut juger un caractère aussi complexe que celui-ci, il assemble sur un même plan le bon et le mauvais, déduit la somme la plus petite de la plus grande, et pèse l'homme avec ce qui reste dans la balance de la raison. Ce compte paraît juste, mais il est souvent trompeur. Quoiqu'il puisse être bon dans plusieurs cas ordinaires de la vie privée, il est insuffisant pour juger la conduite des hommes élevés, et surtout quand les vertus et les vices excèdent les proportions communes. Prenons une règle différente : elle semble d'abord plus partiale, mais elle nous rapprochera mieux du problème que nous cherchons, la vérité. La voici : Dans un jugement de cette espèce, il faut distinguer et fixer devant nos yeux la passion principale qui détermine le caractère, et la séparer de tous les accessoires. Il faut ensuite examiner combien les autres qualités bonnes ou mauvaises servent à soutenir le rôle principal. C'est en négligeant une pareille distinction que nous nous croyons souvent des êtres inconséquens, tandis que nous sommes bien loin de là; cette variété de formes, et ces apparences contradictoires ne sont que des moyens divers de contenter notre passion favorite.

Ce fil nous servira à démêler le caractère d'Hérode, tel qu'il est dépeint ici.

Ce qui nous frappe d'abord en lui est son ambition aussi immodérée que la jalousie du pouvoir. Quelque inconséquent qu'il soit, son caractère est invariable, et chaque action de sa vie s'en rapproche. Nous en concluons donc que cette source met en jeu la plus grande partie de ses passions, et peut-être même toutes ses autres passions. Cela sera aisé à démontrer.

J'ai dit qu'il était irréligieux, et qu'il n'avait de sentimens de religion qu'autant qu'il en fallait pour ses desseins. Ne nous raconte-t-on pas qu'il bâtit des temples dans la Judée, et qu'il éleva des statues aux dieux du paganisme? Ce n'est pas qu'il fût persuadé de bien faire, car il était né juif, et il avait été élevé par conséquent dans la haine de l'idolâtrie; mais il sacrifiait ainsi à son idole chérie, à son ambition. Cette grossière complaisance le mettait en grâce auprès d'Auguste et auprès des grands hommes de Rome, desquels il tenait son pouvoir; il était avide : pouvait-il ne pas l'être avec la faim dévorante que l'ambition jamais rassasiée lui causait? Il était jaloux et soupçonneux. Montrez-moi un homme ambitieux qui ne le soit pas. Sa main, comme celle d'Ismaël, s'oppose aux efforts de tous, il en conclut que la main de tous s'oppose à ses efforts.

Peu d'hommes ont été coupables d'une cruauté aussi révoltante, et les circonstances particulières nous démontrent qu'Hérode se plongea dans ces horreurs à cause des alarmes qui lui étaient perpétuellement données par son ambition toujours éveillée. Il passa au fil de l'épée tout le Sanhédrin, n'épargnant ni l'âge, ni la sagesse, ni le mérite : était-ce par un penchant invincible à la cruauté? non; le Sanhédrin s'était opposé à l'établissement de son pouvoir à Jérusalem.

Il livra à la main du bourreau ses deux fils, enfans de la plus grande espérance; cependant les scélérats ont une affection paternelle, et de pareils actes sont si contraires aux lois de la nature, qu'on est forcé de supposer l'impulsion de quelque passion violente pour la détruire et triompher de ses lois. Cela était vrai : la jalousie de sa puissance était sa fille bien-aimée; il craignait que ses enfans ne le détrônassent un jour,

et c'en fut assez pour pousser sa colère à des excès aussi sanguinaires.

L'ambition nous a servi à connaître le mauvais côté du caractère d'Hérode; ce premier principe une fois établi, toutes ses mauvaises actions viennent à la file, comme des symptômes de la même maladie.

L'ambition nous expliquera encore ses vertus.

A la première vue, il semble miraculeux qu'un homme aussi noir qu'Hérode ait pu se ménager la faveur et l'amitié d'un corps aussi sage et aussi pénétrant que le sénat de Rome, de qui il tenait sa puissance. On croirait que pour contrebalancer des vices si bas, et pour soutenir son caractère, Hérode possédait quelque grand secret, intéressant à connaître. Il en possédait un; mais ce secret n'était autre chose que le déguisement de son ambition. Il était adroit, populaire, généreux et magnifique dans ses dépenses. Le monde était alors aussi corrompu qu'aujourd'hui, et Hérode le savait: il connaissait à quel prix il se vendait, et quelles qualités il fallait montrer pour surprendre son approbation.

Il en jugeait si bien que, nonobstant la haine attachée à un si vil caractère, en dépit des impressions que laissaient les plaintes répétées de sa cruauté et de ses oppressions, il arrêtait ce torrent en lui opposant le fantôme des vertus populaires. Lorsqu'il fut mandé à Rome pour y répondre sur les crimes qu'on lui imputait, Josèphe nous apprend que par le luxe de ses dépenses, et son apparente générosité, il réfuta cette accusation, s'attira la faveur du sénat, et gagna tellement le cœur d'Auguste, qu'il conserva toujours son amitié. Je ne puis me rappeler ce trait sans ajouter que la mémoire d'Auguste sera éternellement souillée, parce que ce prince vendit à ce méchant homme sa protection pour une aussi vile considération.

Si, d'après tout cela, nous voulons juger Hérode, ses meilleures qualités se resserreront dans une très-petite place, et quelque brillantes qu'elles paraissent, quand on les pèsera dans cette balance, elles se réduiront à rien. C'est là qu'il faut estimer toutes les vertus, quand on ne veut pas être trompé sur leurs valeurs: examinons d'abord à quel usage elles sont employées, et à quel principe elles sont soumises; après cela tout est connu, et le caractère d'Hérode, ce caractère compliqué, tel que l'histoire nous le donne, quand il est analysé, se réduit à ces mots. *C'était un homme d'une ambition démesurée, que rien ne retenait quand il fallait la contenter.* Ses vices n'étaient pas seulement les ministres de sa passion, mais ses vertus mêmes (si elles méritent ce nom) étaient stipendiées au service de son ambition.

C'en est assez sur le caractère d'Hérode; il peut être utile à connaître, mais surtout il réduit au silence toutes les objections faites sur le massacre des enfans de Bethléem, objections tirées de l'invraisemblance d'une histoire aussi horrible. Hérode agit conséquemment à ses principes, et comme agirait en pareille circonstance un homme qui aurait une tête aussi ambitieuse, et un cœur aussi mauvais. Quel désordre n'a pas commis l'ambition? Combien de fois la même tragédie a-t-elle été exécutée sur de plus grands théâtres? Non seulement l'innocence de l'enfance, et les cheveux blancs de la vieillesse n'ont pas excité la pitié, mais des contrées entières ont été sans distinction incendiées et réduites à la famine, sous la conduite de l'ambition. Réfléchissez sur ce que nous rapporte un écrivain respectable *: soixante et dix villes *populeuses* furent ravagées et détruites par P. Émile à une heure fixée et imprévue; cent cinquante mille personnes furent en un jour faites captives, et destinées à être vendues au dernier enchérisseur, et à finir leurs jours dans les travaux et dans la peine. Le massacre étonnant qu'ordonna Hérode le cède à ce trait. Hélas! ce que l'histoire nous rapporte de plus horrible en ce genre prouve trop la méchanceté des hommes ambitieux.

Que le Dieu de merci préserve le genre humain des événemens pareils à ceux-ci, et qu'il nous accorde le don d'en faire un bon usage. Ainsi soit-il!

---

* Plutarque

LE TEMPS ET LE HASARD.

SERMON XVI

« *Je revins, et je vis sous le soleil que la*
« *naissance n'appartenait pas au plus actif,*
« *la gloire des combats au plus fort, le pain*
« *à l'homme sage, les richesses au prudent,*
« *la faveur au savant; mais que le temps et*
« *le hasard gouvernaient tout.* » Ecclésiaste,
IX, 11.

Quand on jette un coup d'œil sur cette triste description du monde, et qu'on voit à quelle fatalité contraire à toutes les conjectures la vie des hommes est exposée, et combien de fois il arrive que le pain n'appartient pas à l'homme sage, et les richesses à l'homme intelligent, on en conclut, en soupirant, dans les mêmes paroles, et non dans le sens du roi philosophe, que le temps et le hasard président à tout; que les saisons et les conjectures influent puissamment sur la fortune des hommes; que, lorsque les influences pèsent ou pour ou contre eux, elles leur ouvrent la voie de la prospérité, contre tous les obstacles, ou la leur ferment contre toutes les attentes; et que ni la sagesse, ni l'intelligence, ni le savoir, ne peuvent les détourner.

Quoique nous différions beaucoup dans nos raisonnemens sur cette sentence de Salomon, l'autorité de son observation est grave sans doute; son évidence démontrée d'âge en âge est tellement confirmée par des exemples et des plaintes générales, que le fait reste certain et immuable. Oui, les choses sont conduites dans le monde d'une manière quelquefois contraire à tous nos raisonnemens et à toutes les probabilités. La naissance n'appartient pas au plus actif, et le succès des batailles au plus fort. Bien plus, le pain n'appartient pas au sage qui languit dans le besoin; les richesses à l'homme intelligent, qui semble doué des qualités qu'il faut pour les acquérir; la faveur, au savant, dont le mérite l'appelle. Mais il est dans les choses humaines quelque ressort caché, qui détruit tout à coup nos efforts, et détermine les événemens de telle sorte, que les causes les mieux concertées manquent à produire les effets les mieux calculés.

Un homme sur lequel vous aurez formé les conjectures les plus brillantes, qui entrera dans le monde avec tous les droits possibles à la fortune, celui de la naissance pour l'y recommander, du mérite personnel qui parle pour lui, de la faveur qui l'entoure d'amis et de protecteurs; eh bien! cet homme..... vous le verrez, malgré ses avantages, déchu de tout ce que vous vous étiez promis de lui; à chaque pas qu'il fait vers son avancement, une main invisible le repousse en arrière, un obstacle imprévu s'élève perpétuellement sur son chemin et l'y tient arrêté. Donne-t-il son application à quelque chose, une circonstance maligne dissipe ses projets. Il se lève de grand matin, goûte à peine un moment de repos, prend à la hâte un repas toujours trop long, tandis qu'un homme plus heureux et plus indolent que lui, marche toujours devant lui, et le laisse se débattant et s'efforçant vers son but dans la même place où il l'a trouvé.

Voici un singulier contraste. Un autre homme entre dans le monde sans la moindre apparence et le moindre avantage : il se met en route sans fortune, sans amis, sans talens

pour s'en procurer; n'importe, le nuage qui l'enveloppe s'éclaircit insensiblement autour de lui, chaque projet qui se présente à lui réussit au delà de son attente; en dépit des difficultés qui l'ont d'abord menacé, le temps et le hasard lui ouvrent son chemin; une série d'événemens heureux le conduit par la main au faîte des honneurs et de la fortune, et, sans lui donner le temps de penser, et la peine de calculer, elle le met en possession de tout ce que l'ambition peut souhaiter.

L'histoire de la vie des hommes est remplie de ces exemples. Des temps heureux, et des événemens favorables ont souvent fait ce qui eût été impossible à la sagesse et à la science, et ceux qui ont vécu quelque temps en regardant derrière eux, peuvent découvrir un tel mélange de hasard dans ce qui leur est arrivé, qu'ils n'auraient aucune raison de disputer contre un fait si bien établi.

D'après ce spectacle superficiellement envisagé, quelques athées ont inféré que la vie était une loterie, et que le hasard disposait de tous les lots; ils en ont conclu que la Providence restait neutre au milieu des choses de ce monde, les laissant à la disposition du temps et du hasard, agens aveugles qui les ballottaient à leur gré. Il faut en tirer une conséquence diamétralement contraire. Si, en effet, un pouvoir supérieur et intelligent ne maîtrisait point et ne bouleversait point les événemens, alors nos projets répondraient toujours à la sagesse ou au stratagème qui les auraient guidés, et chaque cause produirait nécessairement son effet sans variation. Cela n'arrive pas, vous le savez; il s'ensuit donc, d'après le raisonnement de Salomon, que si la naissance n'est pas au plus actif, et si le savoir ne précautionne pas le savant contre les besoins; si la politique n'élève pas les hommes aux honneurs, qu'il y a quelque cause secrète qui, se mêlant dans les choses du monde, les tourne et les gouverne comme il lui plaît.

Cette cause est sans doute la cause première de toutes choses; c'est la providence agissante de ce Dieu puissant qui, de sa demeure élevée, s'humilie jusqu'à regarder ce qui se passe sur la terre. Il relève le pauvre de la boue, et le mendiant de son fumier; il les place à côté des princes mêmes de son peuple. David en est un exemple, et sans doute Dieu l'a choisi pour nous donner une preuve de sa providence dans le gouvernement de ce monde, et pour nous engager à nous ranger sous sa volonté, en faisant dépendre d'elle nos succès. Il semblerait, en effet, conforme aux lois de la nature, que les choses appartinssent à ceux qui sont les plus propres à les posséder; il serait raisonnable que les meilleurs desseins obtinssent la meilleure réussite; et, puisqu'il en est autrement, puisque les plus sages projets sont renversés, et que les espérances les plus sûres sont détruites, appelons Dieu pour défaire ce nœud inextricable, et ne nommons point jeux du hasard les événemens qui ne réussissent pas au gré de nos vœux, et qui semblent même les contrarier. Ce nom serait un blasphème contre la Providence qui préside à tout. Ces événemens sont des desseins de Dieu, ce sont des dispensations régulières, quoique invisibles, du pouvoir suprême de cet être généreux, duquel dérivent toutes les lois de la nature, qui nous tient comme des instrumens dans sa main, et qui, sans s'emparer du franc arbitre et de la liberté de ses créatures, maîtrise dans leurs cœurs les passions et les désirs pour remplir ses vues éternelles; les événemens qui nous paraissent casuels sont arrêtés et déterminés dans le conseil de sa sagesse; ils concourent au gouvernement et à la conservation de ce monde, sur lequel son œil vigilant plane sans cesse.

Lorsque les fils de Jacob eurent jeté leur frère Joseph dans une fosse, s'il est une série d'événemens qui mérite le nom de hasard, c'était sans doute celle-là. Il fallait qu'une compagnie d'Ismaélites passât auprès de cette fosse, au moment précis que cette barbarie fut commise. A peine fut-il sauvé par un événement aussi favorable, que sa vie et sa fortune dépendirent encore d'une suite d'événemens aussi inattendus. Par exemple, si ces Ismaélites qui le vendirent avaient en leurs affaires dans toute autre partie du monde que l'Égypte, et que de Gilead ils l'eussent conduit avec eux; si, à leur arrivée, ils eussent vendu leur esclave à toute autre personne qu'à Putiphar; si l'accusation injuste

de la femme de son maître l'eût plongé dans tout autre cachot que celui où l'on gardait les prisonniers d'état; si l'échanson de Pharaon ne s'y fût pas trouvé; si, enfin, un de ces événemens eût manqué, une foule de malheurs, qu'il n'avait pas mérités, l'aurait accablé, ainsi que l'Égypte et le pays de Canaan : depuis le commencement jusqu'à la fin de cette histoire intéressante, la providence de Dieu donna une impulsion à tous les accidens qui la distinguent. Les frères de Joseph exercèrent contre lui leur malice et leur dureté : ils le bannirent de son pays, loin de la protection de leur père.

La convoitise et la bassesse d'une femme décne chargèrent sa vertu d'un reproche injuste; il fut jeté, sans amis et sans protecteurs, dans une prison, où il languit oublié et négligé. Dieu ne contraria pas ces événemens, mais il les dirigea vers le but qu'il s'était proposé.

Quand cette action dramatique fut déployée, on reconnut la sagesse et le rapport des scènes intéressantes qui la constituaient. Alors on vit que ce n'étaient pas ses frères, ainsi qu'il le leur disait en les consolant, mais Dieu qui l'avait vendu; sa puissance s'était aidée de leurs passions : elle avait dirigé leurs démarches, elle avait tenu dans sa main la chaîne; et les avait conduits ainsi à ses desseins. *Vous avez véritablement voulu me faire du mal, mais Dieu l'a changé en bien; vous avez été coupables d'un projet pervers, et Dieu a eu la gloire d'en accomplir un bon, en conservant votre postérité sur la terre, et en préservant de la mort un peuple entier.*

Toute cette histoire est remplie de témoignages pareils. Ils peuvent convaincre ceux qui ne regardent que la superficie des choses, que le temps et le hasard gouvernent tout; mais ils manifestent à ceux qui les examinent plus profondément, qu'une main puissante s'occupe des affaires des hommes. Les politiques de ce monde ont beau la rejeter et n'en faire aucun cas en formant leurs plans, ils la trouvent toujours dans l'exécution, et, quoique le fataliste insiste en disant que les événemens dérivent de la chaîne des causes naturelles, je lui répondrai : Faites un pas de plus et considérez quel est le pouvoir qui fait agir ces causes, quelle est la science qui prévoit leurs effets, et quelle est la bonté qui les dirige invisiblement au meilleur et au plus grand but du bonheur humain.

C'est ainsi qu'un grand logicien s'explique sur cette matière. « Quand l'Écriture nous dit « que Dieu commande aux corbeaux, et que « ce sont ses messagers auxquels la nue et « les vents doivent obéir, ce n'est pas une « façon de parler seulement religieuse : cette « expression est aussi stricte que philosophi- « que. Si son esclave se cache le long du « ruisseau, l'ordre qu'il lui donne sera vain, « la cause et les effets seront détruits, les « oiseaux de l'air ne voleront pas au secours « du prophète, ainsi qu'il a été ordonné. « Quand cette ressource manque à Élisée, il « est inspiré d'aller à Sarepta, car en même « temps une veuve y a reçu l'ordre secret de « le secourir; la main qui a conduit le pro- « phète à la porte de la cité, a mené la veuve « infortunée hors de cette porte pour lui offrir « sa maison, et la Providence a calculé ces « actions diverses en elles-mêmes pour rem- « plir ses promesses, et veiller à leur conser- « vation mutuelle. »

C'en est assez pour démontrer et persuader la doctrine fondamentale de la Providence; notre consolation et notre espoir dépendent de la foi vive que nous aurons en elle. Le psalmiste a donc raison de s'écrier que Notre-Seigneur est le roi, et d'en conclure que la terre doit s'en réjouir, et que les îles doivent être dans la jubilation. Que Dieu nous accorde le don de la vertu avec celui de la gaîté, et qu'il fasse croître en nous les fruits d'une bonne vie pour sa propre gloire : à lui seul appartient aujourd'hui et à jamais puissance, majesté, domination.

Ainsi soit-il!

FIN DES ŒUVRES COMPLÈTES DE STERNE.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

D'OLIVIER GOLDSMITH,

PAR

SIR WALTER SCOTT[1].

Les circonstances de la vie du docteur Goldsmith, la lutte qu'il engagea de bonne heure avec la pauvreté et le besoin, et les succès de sa courte et brillante carrière, après qu'il se fut distingué comme auteur, sont si connus et ont été si bien racontés, qu'une rapide esquisse de sa vie est tout ce que nous avons besoin de tracer.

Olivier Goldsmith naquit, le 29 novembre 1728, à Pallas (ou plutôt Pallice) dans la paroisse de Farney, comté de Longford, en Irlande, où résidait son père, le Révérend Charles Goldsmith, ministre de l'église anglicane. Ce digne ecclésiastique, dont les vertus ont été ensuite immortalisées par son célèbre fils, dans le personnage du prédicateur de village, avait une famille de sept enfans, pour lesquels il ne put amasser que peu de fortune. Il obtint à la fin un bénéfice dans le comté de Roscommon; mais il mourut de bonne heure, car les soigneuses recherches du Révérend John Graham de Lifford l'ont amené à trouver sa veuve *nigra veste senescens*, demeurant avec son fils Olivier à Ballymahon, dès l'année 1740. Parmi les comptes de boutique d'un petit épicier de l'endroit, on lit fréquemment le nom de Mistress Goldsmith, comme celui d'une pratique pour des denrées de peu de valeur; et il paraît que dans ces occasions *Master Noll*[*] était l'émissaire ordinaire de sa mère. On se souvenait cependant de lui, dans le voisinage, comme ayant eu des occupations plus poétiques : par exemple, jouant de la flûte et errant solitaire sur les rives ou parmi les îles de la rivière Inny, qui est remarquablement belle à Ballymahon.

Olivier se distingua de bonne heure par une vivacité de talens, et cette humeur incertaine qui est si souvent liée au génie, comme l'était l'esclave au char des triomphateurs romains. Son oncle par alliance, le Révérend Thomas Contarine, entreprit de se mettre en frais pour procurer à son neveu, qui promettait tant, les avantages d'une éducation classique. Olivier fut mis à l'école à Edgeworth's-Town, et, en juin 1744, il fut envoyé à Dublin, en qualité de *Sizer*[**]; position qui le soumettait à beaucoup de découragemens et de mauvais traite-

---

[1] La biographie la plus complète de Goldsmith qui ait paru jusqu'à présent est celle qui a pour titre : *The Life of Oliver Goldsmith*. By James Prior, Esq. London : John Murray, 1837, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a obtenu le plus brillant succès, et presque tous les journaux littéraires anglais en ont rendu compte, entre autres : *The Court Journal, Gazette of the fashionable World*. No 401. Saturday, December 31, 1836, p. 846, col. 1—847, col. 1; *the Literary Gazette*, Nos 1040 et 1041, December 24, 1836, etc.; *the Gentleman's Magazine*. March, 1837, p. 227-242 (article suivi d'un autre intitulé, *Memorials of literary Characters, No. XVIII. Pedigree of the Poet Goldsmith*); enfin *the North American Review*. No XCVI. July, 1837, p. 9. F. M.

[*] Maître Olivier. Ce titre de *Master* se donne surtout en Angleterre aux petits garçons.

[**] Pauvre écolier du dernier degré, qui sert les autres.

mens, surtout s'il avait le malheur, comme il l'eut, de tomber sous la férule d'un tuteur brutal.

Le 15 juin 1747, Goldsmith obtint son unique laurier académique, qui consistait dans une pension sur la fondation d'Érasme Smythe, écuyer. Une boutade inconsidérée le poussa bientôt après à quitter l'université pendant quelque temps; et il paraît ainsi avoir commencé de bonne heure ce genre de vie errante et oisive, qui présente souvent beaucoup d'attraits aux jeunes hommes de génie, parce qu'elle les affranchit de toute espèce de sujection, et qu'elle les laisse entièrement maîtres de tout leur temps et de leurs propres pensées : liberté qu'ils ne croient pas acheter trop cher au prix de la fatigue, de la faim, et de toutes les autres incommodités inévitables à ceux qui voyagent sans argent. Ceux qui peuvent se rappeler des voyages de ce genre, avec tous les expédiens, les nécessités et les petites aventures qui les accompagnent, ne s'étonneront pas des charmes qu'ils avaient pour un jeune homme comme Goldsmith. Nonobstant ces expéditions aventureuses, il fut reçu bachelier ès-arts en 1749.

L'ami constant de Goldsmith, M. Contarine, semble avoir recommandé à son neveu l'étude de la médecine; et, dans l'année 1752, celui-ci s'établit à Édinburgh pour suivre des cours de cette science. Goldsmith ne garda pas de l'Écosse des souvenirs bien agréables. Il était sans défiance, et il fut attrapé; il était pauvre, et il faillit mourir de faim. Cependant, dans une lettre fort gaie, adressée d'Édinburgh à Robert Brianton de Ballymahon, il termine une description sarcastique du pays et de ses habitans avec la candeur de bonne humeur qui formait une partie si distinguée de son caractère : « Un homme pauvre et laid n'est une société que pour lui-même, et le monde me laisse jouir pleinement de cette société. La fortune vous a donné des occasions, et la nature une puissance pour paraître charmant aux yeux des belles : je n'envie point, mon cher Bob *, ces dons, pendant que je puis m'asseoir et rire du monde, ainsi que de moi-même, qui suis ce qu'il y a de plus ridicule. »

D'Édinburgh notre étudiant passa à Leyde, non sans incidens; car il fut arrêté pour dettes, resta sept jours en prison, pour avoir été trouvé en compagnie avec quelques Écossais au service de la France, et (ce qui ne fut pas moins désagréable) il essuya une tempête. A Leyde, Goldsmith fut particulièrement exposé à une tentation à laquelle, à aucune époque de sa vie, il ne put facilement résister. Les occasions de jouer étaient fréquentes : il s'y déroba rarement; et à la fin il perdit jusqu'à son dernier shilling.

Dans cette situation désespérée, Goldsmith commença son voyage, avec une chemise dans sa poche, et une confiance sans bornes en la Providence. Il est reconnu que, dans le récit de George, le fils aîné du Ministre de Wakefield, l'auteur a donné un tableau des ressources qui le mirent lui-même en état de faire le tour de l'Europe, à pied et sans argent. En Allemagne et en Flandre, il avait recours à son violon, sur lequel il était passablement habile; et un air gai lui faisait ordinairement avoir un logement pour la nuit dans quelque chaumière de paysan. En Italie, où son talent musical était moins prisé, il trouva l'hospitalité en disputant dans les monastères, comme un savant en voyage, sur certaines thèses philosophiques que les doctes habitans de ces lieux étaient obligés, en vertu de leur fondation, de soutenir contre tous opposans. Par ce moyen, il obtenait quelquefois soit de l'argent, soit un logement. Il doit avoir eu, pour se procurer l'un et l'autre, des ressources qu'il n'a pas jugé convenable de faire connaître. Les universités étrangères offrent aux pauvres écoliers des facilités semblables à celles que l'on rencontre dans les monastères. Goldsmith résida pendant plusieurs mois à Padoue, et l'on rapporte qu'il prit un degré à Louvain. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un récit d'un voyage fait par un aussi bon juge de la nature humaine, dans des circonstances aussi singulières, aurait produit l'un des livres les plus attachans du monde, et il est tout à la fois étonnant et regrettable que Goldsmith n'ait pas pensé à la publication de son voyage, parmi les autres ressources littéraires que son esprit savait si bien trouver. Il n'ignorait pas les avantages qui résultaient pour lui de son mode de voyager : « Les pays, dit-il dans son *Essai sur la littérature polie en Europe*, présentent des aspects très différens aux voyageurs selon qu'ils se trouvent dans des circonstances différentes. Un homme qui traverse l'Europe au galop dans une chaise de poste, et le pèlerin qui fait le grand voyage à pied, formeront des conclusions très différentes. *Haud inexpertus loquor.* » Peut-être eut-il honte d'être rangé dans la dernière catégorie. Goldsmith passa environ une année à errer ainsi, et aborda en Angleterre en l'an 1746, après avoir parcouru la France, l'Italie et une partie de l'Allemagne.

La pauvreté était maintenant devant notre auteur dans toute son amertume. Ses amis d'Irlande avaient depuis longtemps renoncé à lui ou l'avaient oublié; et le misérable poste d'huissier d'une académie*, dont il a tracé un tableau si triste dans le récit que fait George de ses propres aventures, fut son refuge à cette époque pour ne pas mourir de faim. Sans doute ses descriptions étaient fondées sur des souvenirs personnels : « J'étais sur pied de bonne heure et tard, regardé comme un inférieur par le maître, haï par la maîtresse à cause de ma laide figure, tracassé au dedans par les petits garçons, et je n'avais jamais la permission de sortir pour chercher de la civilité au dehors. » Il subit cet état d'esclavage à l'académie de Peckham, et il en conserva un souvenir si amer, qu'il s'offensait de la moindre allusion qu'on y faisait. Un de ses amis venant de se servir du proverbe : « Oh ! c'est tout un jour de fête à Peckham, » Goldsmith rougit et demanda s'il avait l'intention de l'insulter. Il laissa avec difficulté cette misérable condition pour celle d'homme de peine, ou plutôt de porteur de boutique,

* Abréviation de *Robert*.

* Sous-maître d'école

d'un apothicaire dans Fish-Street Hill, au service duquel il était quand il fut reconnu par le docteur Sleigh, son compatriote et camarade d'étude à Édimburgh. A son éternel honneur, il délivra Olivier Goldsmith de cet état dégradant d'esclavage.

Sous les auspices de son ami et compatriote, Goldsmith commença à exercer comme médecin aux environs de Bankside, ensuite près du Temple; et, quoique réussissant peu à obtenir des honoraires, il eut cependant bientôt bon nombre de malades. C'est alors qu'il pensa pour la première fois à recourir à cette plume qui donna plus tard tant de plaisir au public; il écrivait, il travaillait, il compilait. Un contemporain le décrit comme vêtu de la livrée des Muses, c'est-à-dire d'un habit noir râpé et à moitié déteint, avec ses poches gonflées de papiers, pendant que sa tête l'était de projets. Par degrés il se fit connaître lui et ses talens, et fut enfin à même d'écrire, dans une lettre à un ami, qu'il était trop pauvre pour être remarqué, et trop riche pour avoir besoin d'assistance*. Dans une autre**, il se vante de la conversation choisie qu'il était quelquefois admis à partager.

Il sema alors des prospectus, pour publier par souscription son *Essai sur la littérature polie en Europe*, dont il comptait employer les profits pour s'équiper pour l'Inde, ayant obtenu de la Compagnie le poste de médecin d'une des factoreries sur la côte de Coromandel. Mais il désirait bien plus se distinguer dans la littérature que d'accroître sa fortune : « Je brûle du plus vif désir, disait-il, de me séparer du vulgaire, autant dans les circonstances qui me sont relatives, que je suis déjà loin de lui par mes sentimens. Je trouve que je manque de constitution et de cette forte et robuste disposition, qui seule fait les hommes grands. Quoi qu'il en soit, je me corrigerai de mes défauts, puisque je les connais***. »

Les talens variés de Goldsmith et sa plume toujours prête le mirent bientôt au service des libraires; et sans doute les touches de son esprit et de son humeur furent mises en œuvre pour donner de la vie aux lourdes pages de plus d'un triste volume de Mélanges ou d'une Revue : manière de vivre qui, jointe à sa propre imprévoyance, rendait son revenu aussi flottant que ses occupations. Il écrivit plusieurs essais pour diverses publications périodiques, et il les rassembla ensuite en un volume lorsqu'il vit que ses contemporains se les attribuaient sans cérémonie. Dans la préface, il se compare à un homme gras dans une famine, lequel, sur la demande de ses compagnons d'infortune, de se nourrir du superflu de sa personne, insisterait, avec quelque justice, pour en avoir lui-même la première tranche. Mais sa production la plus travaillée dans ce style est le *Citoyen du Monde*, lettres supposées écrites par un philosophe chinois résidant en Angleterre, à l'imitation des *Lettres persanes* de Montesquieu. Pendant ce temps-là, quoique subsistant d'une manière précaire, il faisait son chemin dans la société, et il était déjà, en l'année 1761, aussi avancé que le docteur Johnson, qui semble, depuis le premier moment de leur connaissance jusqu'à ce que la mort les séparât, avoir entretenu pour le docteur Goldsmith la plus sincère amitié, traitant son génie avec respect, ses fautes avec indulgence, et sa personne avec affection.

C'est probablement peu de temps après leurs premiers rapports que la nécessité, mère de tant d'œuvres de génie, donna naissance au *Ministre de Wakefield*. Les circonstances qui accompagnèrent la vente de cet ouvrage à son heureux éditeur sont trop singulières pour être racontées en d'autres termes que dans ceux de Johnson, tels que les rapporte son fidèle chroniqueur Boswell :

« Un matin je reçus un message du pauvre Goldsmith, qui se trouvait dans un grand état de détresse; comme il n'était pas en son pouvoir de se rendre vers moi, il me priait de venir chez lui le plus tôt possible. Je lui envoyai une guinée, et je promis de venir le voir tout de suite. En conséquence, j'y allai aussitôt que je fus habillé, et je trouvai que son hôtesse l'avait arrêté pour le paiement de son loyer : ce dont il était fort en colère. Je m'aperçus qu'il avait déjà changé ma guinée, et qu'il avait une bouteille de vin de Madère et un verre devant lui. Je mis le bouchon à la bouteille, lui demandai d'être calme, et commençai à causer avec lui des moyens de se tirer d'affaire. Il me dit alors qu'il avait un roman prêt à imprimer, et il me le montra. Je le parcourus, et je vis son mérite; je dis à l'hôtesse que j'allais revenir; et, m'étant présenté chez un libraire, je vendis le manuscrit soixante livres sterling. J'apportai l'argent à Goldsmith, et il paya son loyer, non sans gourmander vertement son hôtesse de l'avoir si mal traité. »

Newberry, l'acquéreur du *Ministre de Wakefield*, très connu à la génération présente par le souvenir de ses études d'enfance, avait du mérite, aussi bien que de la fortune, et souvent il patronisa le génie dans la détresse. Quand il conclut le marché, qu'il fit probablement en partie par déférence pour le jugement de Johnson, il avait si peu de confiance dans la valeur de son emplette, que le *Ministre de Wakefield* resta en manuscrit jusqu'à ce que la publication du *Voyageur* eût établi la réputation de l'auteur.

Goldsmith avait rassemblé pour ce beau poëme des matériaux dans ses voyages; et une partie de cet ouvrage venait d'être écrite en Suisse, et avait été envoyée de ce pays au frère de l'auteur, le révérend docteur Henry Goldsmith. Son célèbre ami, le docteur Johnson, l'aida de plusieurs avis généreux, et passe

---

* Lettre à Daniel Hodson, écuyer. Voyez la vie de Goldsmith en tête de ses œuvres en quatre volumes, 1801, vol. I, p. 42.

** *Idem*, *ibid.*, p. 48

*** *Idem*, *ibid.*, p. 48, 49.

pour lui avoir communiqué le sentiment, mis en si beaux vers dans la conclusion.

La publication du *Voyageur* donna à l'auteur toute cette célébrité après laquelle il courait depuis si longtemps. Il prit alors l'habit professionnel de la science médicale : c'est-à-dire le manteau d'écarlate, la perruque, l'épée et la canne, et fut reçu comme un membre considéré dans cette société distinguée qui forma ensuite le Club littéraire, ou, comme on l'appelle le plus communément avec emphase, le *Club*. Pour cela il fit quelques sacrifices, comme de renoncer à aller dans quelques endroits publics qu'il avait autrefois trouvés à sa convenance sous le point de vue de la dépense et de l'agrément; mais ce ne fut pas sans regrets, car il avait coutume de dire : « En vérité, il faut faire quelques sacrifices pour pénétrer dans la bonne société : pour être ici, je me suis sevré de plusieurs endroits où j'avais coutume de faire le fou très agréablement. » Souvent il arriva qu'au milieu de ces esprits plus signalés avec lesquels il se trouvait alors associé, la simplicité de son caractère mêlée avec une insouciance d'expression, un esprit de vanité peu clairvoyant, et une promptitude de conception, qui le conduisirent souvent à l'absurdité, rendirent le docteur Goldsmith, jusqu'à un certain point, le but des épigrammes de la compagnie. Garrick, en particulier, qui probablement prenait quelque chose des airs de supériorité d'un directeur de théâtre vis-à-vis d'un auteur dramatique, tira sur lui quelques bordées d'un petit esprit épigrammatique. Il est probable que Goldsmith commença à sentir que cet esprit était porté trop loin, et pour l'arrêter avec le meilleur goût, il composa son célèbre poëme de la *Revanche*, dans lequel la manière d'être et les fautes de ses associés sont retracées avec une satire tout à la fois mordante et de bonne humeur. Garrick y est vertement châtié; Burke, le *dinner-bell** de la chambre des communes, n'y est pas épargné; et parmi les noms les plus distingués du *Club*, Johnson et Reynolds seuls échappèrent au fouet du satiriste : même ce dernier est renvoyé avec des applaudissemens maladroits et affectueux. La *Revanche* eut pour effet de placer son auteur sur un pied plus égal avec sa société, qu'il n'avait été jusqu'alors. Même, quoiqu'il respectât beaucoup Johnson, et qu'il en fût très aimé, Goldsmith s'éleva contre son despotisme avec plus de vigueur que généralement n'osaient s'en permettre les confrères de ce sultan de la littérature. Boswell nous rapporte de ceci un exemple très frappant : Goldsmith avait commenté sur la difficulté et l'importance de faire parler dans un apologue les animaux comme personnages, et il citait particulièrement comme exemple la fable des Petits Poissons. Observant que le docteur Johnson riait dédaigneusement, il s'écria vivement : « Pourquoi, docteur Johnson? Cela n'est pas aussi aisé que vous paraissez le croire, car si vous aviez à faire parler de petits poissons, ils parleraient comme des baleines. »

Pour soutenir ses nouvelles dignités, Goldsmith ne cessait de travailler dans le champ de la littérature. Les *Lettres sur l'Histoire d'Angleterre*, qu'on attribue communément à lord Lyttleton, et qui contiennent un excellent et attachant abrégé des Annales de la Grande-Bretagne, sont l'ouvrage de Goldsmith. Nous savons de quelle manière il les compilait par quelques anecdotes intéressantes relatives à leur auteur, communiquées au public par Lee Lewes, acteur de génie, dont il était le patron, et avec lequel il s'associa souvent :

« Il commençait par lire le matin dans les ouvrages de Hume, de Rapin, et quelquefois de Kennet, tout ce qu'il avait l'intention de traiter dans une lettre, notant sur une feuille de papier, avec des remarques, les passages auxquels il renvoyait. Il sortait alors soit à pied, soit à cheval, avec un ou deux amis qu'il avait constamment avec lui. Rentré pour dîner, il finissait la journée à table sans trop boire (l'ivrognerie ne fut jamais son habitude), et lorsqu'il se mettait au lit, il prenait avec lui ses livres et son papier, puis il écrivait généralement la totalité ou la plus grande partie du chapitre avant de s'endormir. Cette dernière opération, disait-il, lui donnait bien peu de peine ; car ayant tous ses matériaux prêts, il écrivait son chapitre avec autant de facilité qu'une lettre ordinaire.

« Mais de toutes ces compilations, avait-il coutume de dire, son *Choix de poésies anglaises* laissait voir davantage l'art du métier. Dans ce travail il ne fit rien autre chose que de marquer les passages particuliers au crayon rouge, et pour cela il reçut *deux cents livres sterling**; mais il avait l'habitude d'ajouter : « Un homme « montre son jugement dans ce choix, et souvent il peut « avoir employé vingt ans de sa vie à cultiver ce juge- « ment. »

Au milieu de tous ces petits travaux, Goldsmith aspirait aux honneurs de la scène : le *Bonhomme* fut représenté à Covent Garden, le 29 janvier 1768 et son succès se borna à neuf représentations de suite. L'auteur tira probablement le principal caractère du côté faible du sien; car personne n'était plus sujet que Goldsmith à être dupé par de prétendus amis. Le personnage de Croaker, d'un haut comique en lui-même, et admirablement représenté par Shuter, aida à sauver la pièce mise en danger par la scène des baillifs, alors considérée comme trop vulgaire pour la scène. Après tout cependant, l'on dit que Goldsmith recueillit une somme nette de cinq cents livres sterling ** par cette pièce. Il loua un meilleur appartement dans le Temple, s'embarqua plus avant dans des spéculations littéraires, et malheureusement il donna en même temps de l'extension à ses idées de dépense, et se livra à l'habitude

* Mot à mot *cloche du dîner*. Il avait été ainsi nommé parce que, peu apprécié par ses collègues de la chambre des Communes, il lui suffisait de commencer un discours pour qu'ils se levassent et allassent dîner. F. M

* Environ 3,000 fr.

** Près de 13,000 fr. de notre monnaie.

de jouer aux jeux de hasard. Les mémoires ou anecdotes que nous avons déjà cités, donnent une description aussi curieuse que minutieuse de ses habitudes et de ses plaisirs à cette époque, à laquelle il était sans cesse occupé d'extraits, d'abrégés et autres affaires de librairie; mais en même temps il travaillait lentement et en secret à ces immortels vers qui devaient le placer à un rang si élevé parmi les poètes anglais :

« Goldsmith, écrivant très vite en prose, n'avançait que lentement dans sa poésie, non par suite d'une imagination tardive, mais du temps qu'il employait à donner du relief au sentiment, et à polir la versification. Il fut, de son propre aveu, quatre ou cinq ans à rassembler des matériaux, dans toutes ses parties de campagne, pour son poëme, et il était alors depuis deux ans à le construire. Sa manière d'écrire de la poésie était celle-ci : Il esquissait d'abord en prose une partie de son plan, et il jetait sur le papier ses idées comme elles lui arrivaient, puis il s'asseyait avec soin pour les versifier, les corriger et leur ajouter les autres idées qu'il jugeait devoir mieux convenir à son sujet. Quelquefois il allait plus loin que son canevas en prose, en écrivant quelques vers impromptu; mais ensuite il prenait une peine extraordinaire à revoir ces mêmes vers, de peur qu'ils ne fussent trouvés sans rapport avec son sujet principal. »

L'écrivain de ces mémoires (Lee Lewes) fit une visite au docteur dans la matinée du second jour qu'il avait commencé son *Village abandonné*, et Goldsmith lui communiqua le plan de son poëme. « Quelques-uns « de mes amis, dit-il, diffèrent d'opinion avec moi sur « le plan, et pensent que cette dépopulation de villages « n'existe pas; mais moi-même j'ai la certitude du fait. « Je me le rappelle dans mon propre pays, et je l'ai vu « dans celui-ci. » Il lut alors ce qu'il en avait écrit dans la matinée, commençant ainsi :

Dear lovely bowers of innocence and ease,
Seats of my youth, when every sport could please,
How often have I loiter'd o'er thy green,
Where humble happiness endear'd each scene!
How often have I paused on every charm,—
The shelter'd cot, the cultivated farm,—
The never-failing brook,— the busy mill,—
The decent church, that tops the neighbouring hill,—
The hawthorn bush, with seats beneath the shade,
For talking age and whispering lovers made!

TRADUCTION LITTÉRALE.

Chers (et) aimables berceaux d'innocence et de repos, siéges de ma jeunesse, alors que tout jeu pouvait plaire, combien de fois ai-je paressé sous votre verdure, où un humble bonheur rendait chère chaque scène! Combien de fois me suis-je arrêté sur chaque attrait, la chaumière abritée, la ferme cultivée, le ruisseau qui jamais ne cesse, le moulin infatigable, l'église décente, qui couronne la colline voisine, le buisson d'aubépine, avec des siéges sous l'ombre, faits pour l'âge qui cause et les amans qui se parlent à l'oreille!

« Venez, dit-il, savez-vous que pour la besogne d'une « matinée, elle n'est pas mauvaise; et maintenant, mon « cher enfant, si vous n'avez rien de mieux à faire, « j'aurais bien du plaisir à passer avec vous une jour- « née de cordonnier. » Cette *journée de cordonnier* était un jour de grande fête pour le pauvre Goldsmith, et il se passait innocemment de la manière suivante :

Trois ou quatre de ses intimes amis se donnaient rendez-vous à son appartement pour déjeuner, à dix heures du matin; à onze ils allaient, par la City Road et à travers les champs, à Highbury Barn pour y dîner; vers six heures du soir ils se rendaient à White Conduit House pour y prendre du thé; et ils finissaient la soirée en soupant au café Grec ou à celui de Temple Exchange, ou au Globe dans Fleet Street. A cette époque (il y a vingt-cinq ans, en 1796), à Highbury il y avait un très bon ordinaire composé de deux plats et de pâtisserie, à dix pences * par tête, y compris un penny ** pour le garçon; et en général la compagnie consistait d'hommes de lettres, de templiers *** en petit nombre, et de quelques habitans de la Cité, retirés du commerce. Le total de la dépense de la fête de ce jour ne dépassait jamais une couronne ****, et le plus souvent elle s'élevait de trois shillings et six pences à quatre shillings, et pour cette somme la société avait un bon air et de l'exercice, un bon repas, l'exemple de mœurs simples, et une bonne conversation. »

La réception faite au *Village abandonné*, si plein d'élégance naturelle, de simplicité et de passion, fut la plus chaude que l'on puisse imaginer. L'éditeur fit preuve à la fois d'habileté et de générosité, en forçant le docteur Goldsmith à recevoir cent livres sterling que l'auteur à toute force voulut rendre, lorsque, calcul fait, il trouva que cela faisait environ une couronne par chaque stance : somme qu'il trouvait supérieure à la valeur d'un poëme quel qu'il fût. La vente du poëme le récompensa amplement de cet exemple inusité de modération. Lissoy, près Ballymahon, où son frère l'ecclésiastique avait son bénéfice, réclame l'honneur d'être l'endroit d'où sont tirées les localités du *Village abandonné*. L'on montre encore l'église qui couronne la colline voisine, le moulin, le lac; et un aubépin a souffert la peine de la célébrité poétique, ayant été coupé en morceaux par les admirateurs du barde, qui désiraient avoir des étuis à cure-dents et des fouloirs de pipes classiques. La plus grande partie de cette localité supposée peut être imaginaire, mais c'est un agréable tribut payé au poète dans la terre de ses pères.

Nous devons peut-être parler ici des *Abrégés des Histoires de Rome et d'Angleterre* par Goldsmith. Ils étaient parfaitement bien calculés pour introduire la jeunesse à la connaissance de ses études; car ils

* Vingt sous de notre monnaie.

** Deux sous de notre monnaie.

*** Le Temple, à Londres, est surtout habité par des légistes.

**** Cinq shillings. Le shilling est de vingt-cinq sous français.

présentent les événemens les plus intéressans et les plus remarquables, sans entrer dans des controverses ou de secs détails. Quoi qu'il en soit, le ton qui règne dans l'*Abrégé de l'Histoire d'Angleterre* attira à l'auteur le ressentiment des whigs plus zélés, qui l'accusèrent de trahir les libertés du peuple; et cependant « Dieu sait, disait-il dans une lettre à Langton, que je n'avais dans la tête rien pour ou contre la liberté; mon seul but était de faire un livre d'un format décent, et qui, selon l'expression de l'écuyer Richard, ne ferait de mal à personne. »

La célèbre pièce *She Stoops to Conquer* (elle s'abaisse pour conquérir) fut l'ouvrage que Goldsmith produisit ensuite. Si l'objet d'une comédie est de faire rire l'auditoire, nulle autre pièce de l'époque, dit Johnson, n'atteignit mieux ce but. Lee Lewes joua pour la première fois un rôle parlant, aussi bien que le jeune Marlow; celui-là peut donc rappeler ses propres souvenirs au sujet de cette pièce :

« Le soir de sa représentation, Goldsmith fut trouvé flânant dans le Mall, St-James's Park, et il ne se décida à aller au théâtre que sur la remontrance d'un ami qui lui dit combien sa présence serait utile pour faire les changemens subits qui pourraient être jugés nécessaires dans la pièce. Il passait la porte du théâtre, juste au milieu du cinquième acte, lorsque des sifflets se firent entendre pour improuver l'improbabilité qu'il y avait à ce que mistress Hardcastle se supposât à une distance de quarante milles, alors qu'elle était sur ses propres terres et près de sa maison. » Qu'est-ce ceci! » dit le docteur, épouvanté de ce son. — » Bah! docteur, « dit Colman, qui se tenait sur le côté de la scène, ne « vous effrayez pas de *fusées*, pendant que nous autres « nous sommes assis depuis plus de deux heures sur un « baril de poudre. »

« Dans la *Vie du docteur Goldsmith*, placée en tête de ses œuvres, il est dit que la réplique de Colman qui précède eut lieu à la dernière répétition de la pièce; mais le fait eut lieu (je le tiens du docteur lui-même) comme je l'ai rapporté, et il ne le pardonna jamais à Colman jusqu'à la dernière heure de sa vie. »

Il est peut-être convenable d'ajouter ici que le principal incident de la pièce est emprunté d'une méprise de l'auteur lui-même, qui, pendant qu'il voyageait en Irlande, prit la résidence d'un gentilhomme pour une auberge.

Il faut convenir que, quelque bon, aimable et bienveillant que Goldsmith se montrât à ses contemporains, plus spécialement à ceux qui avaient besoin de son assistance, il n'en possédait pas moins une bonne dose de l'esprit jaloux et irritable propre à la profession d'homme de lettres. Il souffrit qu'un turlupin de journal l'engageât dans une folle querelle avec Evans le libraire, ce qui ne lui fit que peu d'honneur.

En même temps, un défaut d'économie, des pertes accidentelles au jeu, ainsi qu'une trop grande confiance en la versatilité de son talent et sa promptitude d'exécution, avaient considérablement embarrassé ses affaires. Il se trouva sous le poids d'un grand nombre d'engagemens, pour lesquels il avait reçu de l'argent d'avance, et que néanmoins il lui était bien impossible d'exécuter avec cette promptitude que les libraires se croyaient en droit d'attendre. Une de ses dernières publications fut une *Histoire de la terre et de la nature animée*, en six volumes, ouvrage qui est à la science ce que ses abrégés sont à l'histoire. C'est un livre qui n'indique ni profondeur de recherches, ni sûreté de renseignemens, mais qui présente au lecteur ordinaire une vue générale et intéressante du sujet, exposée dans le langage le plus clair et le plus beau, et abondante en excellentes réflexions et en exemples. C'est à propos de cet ouvrage que Johnson fit la remarque qu'il intercala ensuite dans l'épitaphe de son ami : « Il écrit maintenant une histoire naturelle, et il la rendra aussi intéressante qu'un conte persan. »

Mais la fin de ses travaux approchait. Depuis quelque temps Goldsmith était sujet à des rétentions d'urine occasionnées par une trop forte application à des travaux sédentaires, et l'une de ces attaques, aggravée par un chagrin, amena la fièvre. En dépit des précautions prises pour l'en empêcher, il eut recours aux poudres fébrifuges du docteur James, dont il ne reçut point de soulagement. Il mourut le 4 avril 1774, et fut enterré en petit comité dans le cimetière du Temple. Un monument, qui lui a été élevé par souscription dans l'abbaye de Westminster, porte une inscription latine écrite par le docteur Johnson :

OLIVARI GOLDSMITH,
Poetæ, Physici, Historici,
Qui nullum fere scribendi genus non tetigit,
Nullum quod tetigit non ornavit,
Sive risus essent movendi,
Sive lacrymæ,
Affectuum potens at lenis dominator.
Ingenio sublimis, vividus, versatilis;
Oratione grandis, nitidus, venustus.
Hoc monumentum memoriam colent,
Sodalium amor,
Amicorum fides,
Lectorum veneratio.
Natus in Hiberniæ Fornia Longfordiensis,
In loco cui nomen Pallas,
Nov. XXIX. MDCCXXXI,
Eblanæ literis institutus,
Obiit Londini,
April. IV. MDCCLXXIV.

Cette élégante épitaphe fut le sujet d'une pétition au docteur Johnson, sous la forme d'un *round-robin* *. Il y était supplié de substituer à son épitaphe latine une autre en anglais, comme étant plus convenable pour un auteur qui s'était distingué entièrement par des

* Pétition écrite dans un cercle, avec les signatures rangées autour en rayons, à l'effet que l'on ne puisse pas voir quel est celui qui a signé le premier. F. M.

ouvrages écrits en anglais; mais le docteur persista dans son idée.

La personne et les traits du docteur Goldsmith ne donnaient pas une opinion avantageuse de l'homme. Il était court, gros, avait une face ronde, fortement marquée de petite-vérole, et un front bas qu'on représente avec une projection singulière. Cependant ces traits communs étaient empreints d'une forte expression de réflexion et d'observation.

Dans le récit qui précède nous avons déjà touché quelque chose des particularités de la manière d'être de Goldsmith. C'était un ami de la vertu, et, dans ses pages les plus badines, il n'oublie jamais ce qui lui est dû. Tout ce qu'il écrivait était distingué par une douceur, une délicatesse et une pureté de sentiment qui correspondait avec la générosité d'un caractère libéral jusqu'à la dernière guinée. Un homme pareil devait presque nécessairement manquer de fermeté et de décision, et il permit, bien qu'ayant la conscience de leur indignité, à des gens adroits et effrontés d'arriver jusqu'à lui. L'histoire de la *Souris blanche* est bien connue; et dans la spirituelle histoire de la *Cuisse de venaison*, Goldsmith a consigné un autre exemple de friponnerie dont il fut la victime. Cela n'était pas entièrement l'effet de la simplicité; car l'homme qui pouvait si bien rassembler et raconter les tours de maître Jenkinson aurait sûrement pénétré les projets de filous plus ordinaires. Mais Goldsmith ne savait pas refuser; et étant ainsi attrapé les yeux ouverts, personne ne pouvait être plus sûrement ou plus aisément la victime des imposteurs dont il pouvait si bien décrire les fraudes. Il aurait certainement accepté la lettre de change tirée sur le voisin Flamborough, et il aurait fait indubitablement le marché de la grosse de lunettes vertes. A cette facilité à se laisser duper se mêlait une vive et ardente jalousie au sujet de son importance personnelle; il mettait de la répugnance à admettre que quelque chose était mieux faite qu'il n'eût pu la faire; et quelquefois il se rendit ridicule en entreprenant à la hâte de se distinguer sur des sujets qu'il ne comprenait pas. Mais à ces faiblesses et à son insouciance pour ses propres affaires se borne tout ce que la censure peut dire de Goldsmith. La sottise qu'il avait de se laisser duper peut être très bien contre-balancée par l'universalité de sa bonté; et l'esprit qui règne dans ses écrits fait plus que compenser les défauts qu'on remarquait dans sa conversation. « Comme écrivain, dit le docteur Johnson, il était de la classe la plus distinguée. Quelque chose qu'il composât, il le faisait mieux que tout autre n'eût pu le faire; et, soit que nous le considérions comme poëte, comme écrivain dramatique ou comme historien, c'était un des premiers écrivains de son temps, et il restera toujours dans la classe la plus élevée. »

Excepté quelques contes de peu d'étendue, Goldsmith ne donna, en fait de roman, qu'un seul ouvrage, l'inimitable *Ministre de Wakefield*. Nous avons vu que ce livre dormit pendant deux ans, avant que la publication du *Voyageur* eût fixé la réputation de l'auteur. Goldsmith avait donc le temps de le revoir; mais il ne l'employa pas. Il avait été payé pour son travail, comme il l'observait, et il n'aurait résulté pour lui aucun bénéfice de rendre l'ouvrage aussi parfait. Cependant ce raisonnement était faux, quoique naturel dans la bouche d'un auteur qui doit gagner son pain quotidien par le travail de chaque jour. Le récit qui en lui-même est aussi simple que possible, aurait pu être débarrassé de certaines improbabilités, ou plutôt impossibilités, qui s'y trouvent maintenant. Par exemple, nous ne pouvons concevoir comment Sir William Thornhill aurait eu l'idée de jouer une mascarade parmi ses propres fermiers et sur ses propres terres; et il est absolument impossible de voir comment son neveu, fils sans doute d'un frère cadet (puisque Sir William hérita à la fois du titre et de la propriété), aurait pu être presque aussi vieux que le baronnet lui-même. Nous devons peut-être ajouter que le personnage de Burchell, ou Sir William Thornhill, est en lui-même hors de nature d'une façon extravagante. Un homme de bien, comme il l'était, n'aurait jamais laissé si longtemps son neveu en possession d'une fortune qu'il faisait servir aux projets les plus criminels. Il aurait encore bien moins permis à ses vues sur Olivia de réussir jusqu'à un certain point, et à celles qu'il avait sur Sophie d'arriver près de leur accomplissement, car dans le premier cas il ne paraît point du tout, et dans le second, son intervention est accidentelle. Ces fautes et quelques autres petites circonstances qu'en rencontre dans le cours du récit, auraient pu être enlevées dans une révision.

Mais quelles que soient les taches qui se font remarquer dans la teneur de l'histoire, la facilité et la grâce admirables de la narration, aussi bien que l'agréable vérité avec laquelle les principaux caractères sont tracés, font du *Ministre de Wakefield* l'un des plus délicieux morceaux de composition romanesque qu'ait jamais produits l'esprit humain. Le personnage principal, celui du simple pasteur lui-même, avec tout le mérite et l'excellence qui devraient distinguer l'ambassadeur de Dieu à l'homme, mais cependant avec juste autant de pédanterie et de vanité littéraire qu'il en faut pour montrer qu'il est fait du limon humain, et sujet aux fautes de l'humanité, est une des meilleures et des plus agréables peintures que l'on ait jamais faites. Il est peut-être impossible de placer la frêle humanité devant nous dans une attitude de dignité plus simple que le ministre, dans sa qualité de pasteur, de père et de mari. Son excellente moitié, avec toute sa ruse maternelle et sa prudence de ménagère, aimant et respectant son mari, mais contre-minant ses plus sages desseins à la suggestion de sa vanité maternelle, forme une excellente contre-partie. Tous les deux entourés de leurs enfans, avec leur travail paisible et leur bonheur domestique, composent un tableau du coin du feu d'une espèce si parfaite qu'il n'a peut-être jamais été égalé ailleurs. En effet, il est esquissé d'après la vie commune, et il forme un contraste tranché avec les caractères et les incidens exagérés et extraordinaires, ressource ordinaire de ces

auteurs qui, comme Bayes, ont pour objet d'amuser et de surprendre; mais la simplicité même de ce livre charmant rend le plaisir qu'il procure plus durable. Nous y revenons sans cesse, et nous bénissons la mémoire d'un auteur qui trouve si bien à nous réconcilier avec la nature humaine. Soit que nous choisissions les incidens pathétiques et déchirans du feu, soit que nous lisions les scènes de la prison ou les parties gaies et légères de l'histoire, nous trouvons les sentimens les meilleurs et les plus vrais, exprimés dans le plus beau style; et peut-être a-t-on décrit peu de caractères d'une dignité plus pure que celui de cet excellent pasteur surmontant le chagrin et l'oppression, et travaillant à la conversion des misérables, dans la compagnie desquels il a été jeté par un créancier brutal. Dans un trop grand nombre d'ouvrages de cette classe, les critiques doivent excuser ou censurer des passages particuliers dans le récit, comme n'étant pas de nature à être lus par la jeunesse et l'innocence. Mais la couronne de Goldsmith est sans souillure; il écrivait pour exalter la vertu et montrer le vice au grand jour; et il accomplit sa tâche de manière à s'élever au premier rang parmi les auteurs britanniques. Nous fermons le volume en soupirant qu'un pareil auteur ait écrit si peu avec les ressources de son propre génie, et qu'il ait été enlevé d'une manière aussi prématurée à la sphère de la littérature dont il était l'ornement.

LE MINISTRE

DE WAKEFIELD.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Il y a mille fautes dans cette bagatelle; et il y aurait mille choses à dire, pour prouver que ce sont des beautés. Mais ce serait une discussion superflue : un livre peut être amusant, malgré beaucoup de défauts; et il peut être fort ennuyeux, sans une seule absurdité. Le héros de cette histoire réunit en lui les trois caractères les plus respectables de la société. C'est un prêtre, un agriculteur, un père de famille. Il est représenté disposé à instruire les autres, prêt à obéir lui-même, humble dans l'abondance, grand dans l'adversité. Je ne sais à qui un pareil caractère pourra plaire dans ce siècle de luxe et de raffinement. Ceux qui sont entêtés de la vie du grand monde, rejetteront avec dédain la simplicité des aventures d'un campagnard. Ceux qui prennent l'indécence pour la gaîté, ne trouveront point d'esprit dans son entretien innocent; et ceux qui ont appris à se moquer de la religion, riront d'un homme dont tous les motifs de consolation sont tirés de l'espérance d'une autre vie.

LE MINISTRE DE WAKEFIELD.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la famille du Ministre. Ressemblance dans les esprits comme dans les personnes de ceux qui la composent.

J'ai toujours pensé que l'honnête homme qui se mariait et qui élevait une nombreuse famille, rendait plus de service à l'humanité, que celui qui, vivant garçon, faisait les raisonnemens les plus savans sur la population. Conduit par ce motif, il y avait à peine un an que j'avais pris les ordres, que je commençai à penser sérieusement à prendre une femme. Je la choisis, comme elle-même choisit l'étoffe de sa robe de noces, non pas pour l'éclat et le brillant, mais pour la solidité et

le *bon user*. Pour lui rendre justice, c'était une femme d'un excellent caractère; et quant à l'éducation, peu de dames de province pouvaient se vanter d'en avoir reçu une aussi bonne. Elle savait lire dans quelque livre anglais que ce fût, sans être obligée de trop épeler; et pour la cuisine et les fruits confits tant au sucre qu'au vinaigre, elle n'avait pas son égale. Elle se piquait aussi d'entendre parfaitement le ménage. Cependant je ne me suis jamais aperçu que nous soyons devenus plus riches par toutes ses inventions économiques.

Nous nous aimions tendrement l'un l'autre, et notre affection mutuelle s'accrut avec les années. Effectivement nous n'avions rien qui pût nous rendre mécontens du monde, ni de nous-mêmes. Nous avions une jolie maison située dans une belle campagne, et un bon voisinage. L'année s'écoulait dans des amusemens moraux ou champêtres, à rendre des visites à nos voisins riches, et à soulager ceux qui étaient pauvres. Nous n'avions ni révolutions à craindre, ni travaux fatigans à essuyer. Toutes nos aventures étaient celles du coin de notre feu, et tous nos voyages se bornaient à passer de l'appartement bleu à l'appartement brun.

Comme notre maison était située près du grand chemin, nous avions souvent des voyageurs ou des étrangers qui venaient se rafraîchir avec notre vin de groseilles *, que nous avions la réputation de faire excellent; et je puis assurer avec toute la candeur qui doit faire le partage d'un historien, que je n'ai jamais trouvé aucun de ces gens, qui ne l'ait trouvé bon. Nous étions aussi visités souvent par des cousins au quatorzième degré, qui tous, sans le secours d'aucun généalogiste, se ressouvenaient très-bien de leur parenté avec nous. Il y en avait parmi eux qui ne nous faisaient pas grand honneur en se prétendant nos parens. Car exactement tous les aveugles, les boiteux, les estropiés, se mettaient de ce nombre. Cependant ma femme voulait toujours que, comme ils étaient *une même chair et un même sang* avec nous, ils fussent assis à la même table; de manière que, si ce n'était pas des amis fort riches, c'était au moins des amis contens et satisfaits que nous avions autour de nous. Car c'est une remarque qui est certaine, que plus le convive est pauvre, plus il a de plaisir à être bien traité, et, de mon naturel, je suis aussi grand admirateur d'un visage content, que d'autres le sont d'une tulipe ou d'une aile de papillon bien nuancée. Il s'en trouvait cependant dans le nombre de ces parens, qui avaient un mauvais caractère ou un mauvais esprit, en un mot, qui étaient si incommodes, que nous désirions nous en débarrasser. A ceux-là j'avais attention, la première fois qu'ils nous rendaient visite, de leur prêter ou une redingote, ou une paire de bottes, ou même un cheval de peu de valeur, et j'eus toujours la satisfaction de voir qu'ils ne revinrent point pour me les rendre. Par ce petit artifice, ma maison se trouvait débarrassée de ceux qui ne nous convenaient pas; mais jamais *le ministre de Wakefield* ne fut connu pour fermer sa porte, ni au voyageur, ni à l'indigent.

Nous vécûmes ainsi quelques années dans l'état le plus heureux. Nous ne fûmes cependant pas exempts de ces petites disgrâces que la Providence nous envoie, pour relever le prix de ses faveurs. Mon verger fut souvent pillé par les écoliers, et la pâtisserie de ma femme fut quelquefois volée par les chats ou les enfans. Il arrivait aussi que le seigneur de la paroisse s'endormait justement à l'endroit le plus touchant de mon sermon, ou que sa femme ne répondait à l'église que par une révérence trop courte aux politesses de la mienne. Mais nous prenions bientôt le dessus sur le chagrin causé par ces petits accidens; et ordinairement, au bout de trois ou quatre jours, nous commencions à être surpris qu'ils eussent pu nous affecter.

Mes enfans, production de la tempérance, étant élevés sans délicatesse, étaient d'une bonne constitution et d'une santé robuste. Les garçons étaient vigoureux et hardis, mes filles soumises et belles. Quand j'étais au milieu de ce petit cercle, que j'espérais qui

* En Angleterre, surtout dans les campagnes, on fait des vins de toutes sortes de fruits, de groseilles, de cerises, de framboises, de prunelles, etc. (*Note du traducteur.*)

serait le soutien de ma vieillesse, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler la fameuse histoire du comte d'Abensberg, qui, dans le temps que Henri II visitait ses provinces d'Allemagne, pendant que les courtisans venaient au devant du prince avec leurs trésors, lui amena ses trente-deux enfans, et les présenta à son souverain, comme le plus beau présent qu'il eût à lui offrir. De même, quoique je n'eusse que six enfans, je les regardais comme un présent considérable que j'avais fait à mon pays, et pour lequel je pensais qu'il me devait quelque reconnaissance. Notre fils aîné se nommait George, du nom de son oncle, qui nous avait laissé dix mille livres sterling. Notre second enfant était une fille, à qui je voulais donner le nom de Griselle, qui était celui de sa tante. Ma femme, qui, pendant sa grossesse, avait lu des romans, insista pour qu'elle s'appelât Olivia. En moins d'une année ensuite nous eûmes une seconde fille. Je comptais bien que celle-là porterait le nom de sa tante Griselle; mais une parente riche, ayant eu la fantaisie d'en être la marraine, lui donna le nom de Sophie. Ainsi j'avais deux noms de roman dans ma famille, mais je proteste que je n'y ai eu aucune part. Le quatrième était un garçon, nommé Moïse; et après un intervalle de douze années, nous eûmes encore deux garçons, Dick et Bill *.

Il serait inutile de dissimuler la satisfaction que j'avais quand je voyais mes petits autour de moi; mais celle de ma femme était encore, pour ainsi dire, plus grande que la mienne. Quand ceux qui nous faisaient visite venaient à dire : « En vérité, madame Primrose **, vous avez les plus beaux enfans de tout le pays. — Ah ! voisin, répondait-elle, ils sont comme Dieu les a faits, assez beaux, s'ils sont assez bons, *car beau est, qui bien fait.* » En même temps elle disait à ses filles de tenir leurs têtes droites; et pour ne rien dissimuler, elles étaient effectivement fort jolies. Je regarde la figure comme une circonstance si indifférente en soi, que je n'aurais pas pensé à parler de celle de mes filles, si ce n'est qu'elle était le sujet général des conversations du pays. Olivia, qui était alors âgée d'environ dix-huit ans, avait cette espèce de beauté avec laquelle les peintres représentent ordinairement Hébé, vive, animée, frappante. Les traits de Sophie n'avaient pas tant d'éclat au premier coup d'œil; mais leur effet était souvent plus sûr, car ils étaient doux, modestes, engageans. L'une remportait la victoire du premier coup; l'autre par des efforts répétés, mais toujours suivis du succès.

Le caractère des femmes s'accorde ordinairement avec leurs traits : au moins cela était-il vrai de mes filles. Olivia désirait d'avoir plusieurs amans; Sophie, de s'en assurer un. Olivia laissait voir souvent un trop grand désir de plaire; Sophie, dans la crainte d'offenser, s'efforçait de cacher sa supériorité. L'une m'amusait par sa vivacité quand j'étais gai, l'autre me plaisait par son bon sens quand j'étais sérieux. Mais ces qualités différentes n'étaient poussées à l'excès ni dans l'une ni dans l'autre, et je les ai vues souvent changer d'humeur ensemble pour un jour entier. Une robe de deuil faisait de ma coquette une prude, et un nouvel ajustement de rubans donnait à la cadette une vivacité surnaturelle. Mon fils aîné George, que je destinais à une des professions savantes *, étudiait à l'université d'Oxford. Mon second, Moïse, que je destinais aux affaires, recevait dans ma maison une espèce d'éducation mixte. Il serait inutile d'entreprendre de décrire le caractère particulier d'enfans

* Ces deux mots sont des abréviations, le premier de Richard, le second de William. Ces sortes d'abréviations des noms de baptême sont très-communes parmi les Anglais. Non seulement tous les enfans, même des meilleures maisons, sont appelés par leurs noms de baptême ainsi abrégés; mais les amis, les maris et les femmes s'en servent entre eux, comme d'expressions d'amitié. On s'en sert aussi pour tous les domestiques. (*Note du traducteur.*)

** On voit aisément que c'est le nom du Ministre. (*Note du traducteur.*)

* C'est ainsi qu'on appelle ordinairement en Angleterre, la théologie, la jurisprudence, la médecine et la musique. Ces arts forment quatre facultés, dans lesquelles on prend des degrés dans les différentes universités. (*Note du traducteur.*)

qui n'avaient que fort peu vu le monde. Il suffira de dire qu'il y avait dans tous une ressemblance de famille, et qu'à proprement parler, ils avaient tous un caractère général, celui d'être également généreux, crédules, simples et sans méchanceté.

CHAPITRE II.

Malheurs de famille. La perte de la fortune ne sert qu'à augmenter la noble fierté des honnêtes gens.

Le temporel de ma famille était principalement sous la direction de ma femme; le spirituel était entièrement sous la mienne. Le produit de mon bénéfice qui ne montait qu'à trente-cinq livres sterling par année, je le donnais aux orphelins et aux veuves des ecclésiastiques de notre diocèse; car ayant une fortune suffisante par moi-même, je ne me souciais pas du revenu temporel, et je sentais un plaisir secret à faire mon devoir sans intérêt. J'avais pris aussi la résolution de ne point me faire substituer dans mes fonctions par un vicaire, et de connaître tous mes paroissiens. J'exhortais les hommes mariés à la tempérance, et les garçons au mariage; en sorte qu'en peu d'années, c'était un propos commun, qu'il y avait à Wakefield trois choses extraordinaires, un ministre sans orgueil *, des garçons qui cherchaient à se marier, et des cabarets qui manquaient de pratiques.

Le mariage a toujours été un de mes sujets favoris, et j'ai écrit un grand nombre de sermons pour prouver l'utilité et le bonheur de cet état; mais il y a un article particulier dans cette matière, que je m'étais fait un point capital de soutenir. Je prétendais avec Whiston qu'il n'était pas permis à un prêtre de l'Église anglicane, après la mort de sa première femme, de convoler à de secondes noces; en un mot, j'étais un zélé défenseur de la monogamie.

J'avais été initié de bonne heure dans cette dispute importante, qui a enfanté tant de volumes si laborieusement écrits : je publiai moi-même quelques traités sur la matière; et comme ils ne se sont jamais vendus, j'ai la consolation de penser qu'ils ne sont lus que par le petit nombre des élus. Quelques-uns de mes amis appelaient cela mon côté faible; mais hélas! quand ils parlaient ainsi, ils n'avaient pas, comme moi, fait de la matière le sujet d'une longue contemplation. Plus je réfléchissais sur le sujet, plus il me paraissait important : j'allais même un pas plus loin que Whiston dans le développement de mes principes. Comme il avait fait graver sur la tombe de sa femme, qu'elle avait été la *seule* femme de Guillaume Whiston, je composai une semblable épitaphe pour ma femme, quoique encore vivante, dans laquelle je faisais l'éloge de sa prudence, de son économie

* Le clergé de l'Église anglicane n'est pas, à beaucoup près, aussi estimable que le nôtre à tous égards. En réformant les prétendus abus de l'Église romaine, ils en ont retenu dans la leur un énorme, qui ne se trouve point dans celle dont ils se sont séparés, la pluralité des bénéfices à charge d'ame. Rien n'est si commun que de voir un ecclésiastique d'Angleterre être recteur de deux ou trois paroisses à la fois, qui lui produisent un revenu considérable, pour lequel il ne fait autre chose que prêcher une fois l'année dans chacune. Le gros ouvrage, c'est-à-dire, le service divin, l'instruction des enfans, l'exhortation des malades, etc., ils s'en déchargent sur une espèce de valet qu'on nomme *Curate*, à qui ils donnent le moins de gages qu'ils peuvent, et qui, de son côté, fait le moins d'ouvrage qu'il peut. Aussi, à l'exception de quelques sermons farcis d'invectives contre l'Église romaine, qu'ils appellent la *Grande prostituée de Babylone*, qu'ils peignent comme *idolâtre*, etc., et qui semblent n'avoir pour but que d'exciter une haine fanatique dans les peuples contre tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être membres de leur Église, les peuples ne reçoivent-ils aucune espèce d'instruction. Point de catéchisme pour les enfans, point d'exhortations aux malades, point de ces visites charitables chez les pauvres, etc. L'orgueil des recteurs est insupportable, comme la misère de leurs substituts est extrême. Ceux-ci, ayant la liberté de se marier, comme leurs supérieurs, et n'ayant pas les mêmes revenus, laissent après eux des enfans malheureux, que la pauvreté, jointe à l'orgueil de leur naissance, précipite dans toutes sortes de vices, surtout les filles dans la prostitution. On dit que la moitié au moins des prostituées de Londres est composée de filles de ministres subalternes. (*Note du traducteur.*)

et de son obéissance jusqu'à la mort; je la fis copier par une belle main, proprement encadrer, et je la plaçai sur le chambranle de la cheminée, où elle servait à différens usages très-utiles. Elle avertissait ma femme de ses devoirs et de ma fidélité; elle lui inspirait le désir de mériter les éloges que je donnais à ses vertus, et lui rappelait le souvenir de sa fin.

Ce fut peut-être pour m'avoir entendu si souvent recommander le mariage, que mon fils aîné, aussitôt sa sortie du collége, fixa ses affections sur la fille d'un ecclésiastique de notre voisinage, qui avait un bon bénéfice, et qui était en état de lui donner une dot considérable; mais la fortune de la demoiselle était son moindre mérite. Tout le monde, excepté mes deux filles, convenait que miss Arabella Wilmot était parfaitement belle; elle joignait à la jeunesse, à un air de santé et d'innocence, un teint si fin et des yeux si parlans, que la vieillesse même ne pouvait la regarder avec indifférence. Comme le père savait que j'étais en état de mon côté de donner un bien honnête à mon fils, il n'était pas éloigné du marché. Convaincu par ma propre expérience que le temps de la recherche est le plus heureux de la vie, je ne fus pas fâché d'en prolonger la durée; et les différens amusemens que le jeune couple trouvait tous les jours dans la compagnie l'un de l'autre, semblaient augmenter leur passion. Nous étions ordinairement éveillés le matin par quelque concert; quand le jour était beau, nous faisions une partie de chasse à cheval. Le temps entre le déjeûner et le dîner était consacré par les dames à leur toilette et à l'étude; elles lisaient une page, ensuite se regardaient dans le miroir, et le philosophe le plus sévère aurait été obligé d'avouer que souvent la glace présentait plus de beautés que le livre. A dîner, c'était ma femme qui présidait; elle voulait toujours découper et servir elle-même les viandes, parce que c'était l'usage de sa mère, et elle ne manquait pas à cette occasion de nous donner l'histoire de chaque plat. Quand nous avions dîné, pour empêcher les dames de nous quitter *, je faisais ordinairement ôter la table, et souvent les filles, avec l'aide de leur maître de musique, nous donnaient un petit concert fort amusant. La promenade, le thé, la danse et de petits jeux accourcissaient le reste du jour, sans le secours des cartes, pour lesquelles j'ai toujours eu de l'aversion: de tous les jeux, je n'aimais que le backgammon *, auquel mon vieux ami M. Wilmot et moi risquions quelquefois nos six sous. Je ne puis m'empêcher à ce sujet de rapporter un événement de mauvais présage, qui m'arriva la dernière fois que nous jouâmes ensemble: je n'avais besoin que d'un quatre, et j'amenai cinq fois tout de suite deux as.

Quelques mois s'étant écoulés de cette manière, on fixa enfin un jour pour le mariage du jeune couple, qui semblait le désirer très-impatiemment. Je n'ai pas besoin de décrire l'air important et *affairé* de ma femme, ni les regards *matois* de mes filles pendant les préparatifs; pour moi, mon attention était fixée sur un autre objet; j'achevais un traité que je me proposais de publier dans peu, pour la défense de la monogamie. Comme je regardais cet ouvrage comme un chef-d'œuvre, je ne pus m'empêcher, dans l'orgueil de mon cœur, de le faire voir à mon vieux ami M. Wilmot, et je ne doutais point qu'il ne m'en fît des complimens; mais je découvris trop tard qu'il était fortement attaché à l'opinion contraire, cela par une bonne raison; car j'appris que, dans ce temps même, il faisait sa cour à une femme pour se marier en quatrièmes noces. Cette circonstance produisit, comme on peut bien croire, une dispute entre nous, dans laquelle il se mêla quelque aigreur, qui pouvait occasionner la rupture de l'alliance proposée; mais, le jour qui précéda celui fixé pour la cérémonie,

* Ceci a rapport à un usage d'Angleterre. Après le dîner, on lève la nappe, et on pose sur la table nue des bouteilles et des verres. Alors les dames se retirent ordinairement à leur appartement, et les hommes restent à faire la conversation.

(Note du traducteur.)

* C'est une espèce de jeu de trictrac fort usité en Angleterre, et qui ressemble à notre jeu de *toutes tables*.

(Note du traducteur.)

nous convînmes de discuter la matière avec étendue.

La dispute fut soutenue avec une égale chaleur des deux côtés; il m'accusait d'être hétérodoxe, je rétorquais l'imputation : il répliqua, je répliquai. Au moment où le débat était le plus chaud, je fus appelé hors de la salle par un de mes parens, qui, avec un visage triste, me conseilla de quitter la dispute et de laisser le vieux ministre devenir encore époux, s'il le pouvait, au moins jusqu'à ce que l'affaire du mariage de mon fils fût terminée. « Comment ! m'écriai-je, abandonner la cause de la vérité ; lui laisser la liberté de se remarier, quand je l'ai déjà poussé si loin dans le raisonnement, que j'ai l'avantage de l'avoir réduit à l'*absurde ?* Vous me persuaderiez d'abandonner ma fortune aussitôt que ma dispute.—Votre fortune, reprit mon ami, je suis fâché de vous l'apprendre, est presque réduite à rien. Le marchand de la ville sur qui vous aviez placé vos fonds, vient de faire banqueroute, et est en fuite ; et l'on ne croit pas que les créanciers retirent cinq pour cent de leurs créances. Je ne voulais pas vous chagriner, ni votre famille, par cette mauvaise nouvelle, jusqu'à ce que le mariage fût achevé ; mais j'ai cru devoir vous en parler plus tôt, pour vous engager à modérer votre chaleur dans la dispute; car je suppose que votre prudence vous fera voir à vous-même la nécessité de dissimuler au moins jusqu'à ce que la fortune de la demoiselle soit assurée à votre fils. —Dissimuler ! répliquai-je; si ce que vous m'apprenez est vrai, et que je sois réduit à la mendicité, la misère ne fera jamais de moi un malhonnête homme, et ne m'engagera point à désavouer mes principes. Je vais, de ce pas, informer tout à l'heure la compagnie de la circonstance qui m'arrive; et, quant à ma thèse, je rétracte, dès à présent, toutes les concessions que j'avais faites à mon adversaire ; et je soutiens qu'il ne peut être époux, ni de droit, ni de fait, ni dans aucun sens possible. »

Il serait inutile de décrire les sensations qu'éprouvèrent les deux familles quand je leur appris la nouvelle de ma catastrophe ; mais ce que les autres ressentirent, ne paraissait rien en comparaison de ce que les jeunes amans parurent souffrir. M. Wilmot, qui semblait déjà auparavant assez porté à rompre le marché, y fut bientôt déterminé par cette circonstance. Il possédait, dans toute sa perfection, la vertu de la prudence, la seule qui trop souvent nous reste dans toute sa force à soixante-douze ans.

CHAPITRE III.

Changement d'habitation. Le bonheur de notre vie dépend en général de nous-mêmes.

La seule espérance qui nous restât alors, était que le rapport de notre malheur fût faux ou prématuré ; mais une lettre que je reçus de l'homme qui faisait mes affaires à la ville, vint bientôt en confirmer les particularités. La perte de ma fortune, si elle n'eût tombé que sur moi, m'aurait paru une bagatelle ; mais la seule peine que j'en ressentais, était toute pour ma famille, qui par-là était obligée de devenir humble, sans avoir reçu une éducation qui eût pu l'habituer au mépris.

Près de quinze jours s'écoulèrent avant que j'entreprisse de modérer leur affliction ; car une consolation prématurée ne sert qu'à réveiller la douleur. Pendant cet intervalle, mon esprit s'occupa des moyens de soutenir ma famille. A la fin, on m'offrit une petite cure de cinquante livres sterling dans un village éloigné, où je pouvais conserver mes principes, sans être molesté. J'acceptai avec joie l'offre qui m'en fut faite, et je résolus d'augmenter ce faible revenu, en faisant valoir une petite ferme.

Cette résolution prise, mon premier soin fut de rassembler les débris de ma fortune. Toutes dettes reçues et payées, je ne me trouvai que quatre cents livres sterling, de quatorze mille que j'avais. Ma principale attention fut donc ensuite de rabaisser la vanité de ma famille au niveau de nos facultés ; car je savais qu'une mendicité ambitieuse est le comble du malheur : « Vous ne devez pas ignorer, leur disais-je, mes enfans, que toute notre prudence ne pouvait pas préve-

nir le malheur qui vient de nous arriver; mais elle peut faire plus, elle peut le rendre sans effet. Nous voilà devenus pauvres, mes chers enfans, et la sagesse veut que nous nous conformions à notre humble situation. Abandonnons donc, sans murmurer, cet éclat qui n'empêche pas un grand nombre de ceux qui le possèdent d'être malheureux; et cherchons dans un état plus simple cette paix du cœur, qui peut rendre tout le monde heureux. Les pauvres vivent gaîment sans notre secours, et Dieu ne nous a pas assez maltraités, en nous formant, pour que nous ne puissions pas vivre sans le leur. Oui, mes enfans, quittons dès ce moment toute idée de vivre en gentilshommes. Il nous reste assez pour être heureux, si nous sommes sages, et que le contentement nous indemnise du défaut de fortune. »

Comme mon fils aîné avait fait ses études, je me déterminai à l'envoyer à Londres, où les connaissances qu'il avait acquises dans l'université pouvaient l'aider à se soutenir lui-même et nous aussi. La séparation d'amis et de parens est peut-être une des circonstances les plus douloureuses de l'indigence. Le jour arriva bientôt où nous devions nous disperser pour la première fois. Mon fils, après avoir pris congé de sa mère et de ses frères et sœurs, qui mêlaient leurs larmes à leurs embrassemens, vint me demander ma bénédiction. Je la lui donnai de tout mon cœur, et j'y ajoutai cinq guinées, qui étaient tout le patrimoine que j'avais alors à lui donner. « Tu vas à Londres à pied, lui dis-je, mon enfant : c'est ainsi qu'un de tes aïeux y est allé avant toi. Reçois de moi le même cheval qu'un bon évêque lui donna, ce bâton; prends aussi ce livre, pour te consoler dans le chemin: ces deux lignes, qui s'y trouvent, valent un million : « *J'ai été jeune, et à présent je suis vieux : cependant je n'ai jamais vu le juste abandonné, ou sa postérité mendiant son pain.* » Que cette assurance soit ta consolation dans ta route. Va, mon enfant; quelque chose qui t'arrive, viens me voir une fois chaque année. Bon courage, et adieu. » Comme je connaissais à mon fils de la probité et de l'honneur, je n'eus point d'inquiétude, en le jetant, pour ainsi dire, nu sur le théâtre du monde; car je savais que, soit qu'il s'y élevât, soit qu'il y tombât, il y jouerait toujours le rôle d'un honnête homme.

Notre départ suivit bientôt le sien. Ce ne fut pas sans verser bien des larmes, que nous quittâmes un lieu où nous passions depuis si longtemps des jours si heureux; et la constance la plus ferme pourrait-elle les retenir dans une pareille occasion? D'ailleurs, un voyage de soixante milles, par des gens qui jusque-là ne s'étaient pas éloignés de plus de dix milles de chez eux, nous remplissait de crainte. Les cris des pauvres qui nous suivirent plusieurs milles, contribuaient à augmenter notre douleur. Le premier jour, nous arrivâmes sans accident à trente milles de notre demeure future, et nous nous arrêtâmes pour coucher à une hôtellerie assez pauvre sur le chemin. Quand on nous eut montré notre chambre, je priai l'hôte, suivant ma coutume, de nous donner sa compagnie à souper*: ce qu'il accepta avec d'autant plus de plaisir, que ce qu'il devait boire devait augmenter la carte pour le lendemain. Cependant sa compagnie me fit plaisir, parce qu'il connaissait tout le pays où j'allais m'établir, particulièrement le chevalier Torn-

* Les hôteliers en Angleterre sont plus polis et plus considérés qu'en France, quoiqu'ils n'y soient ni moins intéressés ni moins fripons. Ils viennent à leur porte recevoir, à la descente de la voiture, ceux qui s'arrêtent à leur hôtellerie. Ils les conduisent eux-mêmes dans une chambre, sans les laisser se morfondre dans leur cuisine ou dans leur cour, à appeler des garçons ou des servantes, pour leur montrer leur logement. Ils reçoivent les ordres qu'on leur donne, et y répondent avec une politesse qui va jusqu'à la bassesse; mais ils font payer cher ces politesses. Le docteur Smolett, dans une histoire qu'il vient de publier de ses voyages en France et en Italie, se plaignant amèrement des friponneries atroces qu'il a essuyées de la part de cette espèce de gens, sur la route de Londres à Douvres, rapporte qu'un d'eux exigea d'un de nos ambassadeurs quarante guinées pour un souper qui ne valait pas quarante shellings. En général, il est à remarquer que l'on ne trouve de politesse en Angleterre, que dans ceux qui espèrent vous duper, si l'on peut appeler du nom de politesse les révérences produites par un pareil motif. (*Note du traducteur.*)

hill, seigneur du lieu où j'allais demeurer, et propriétaire de la ferme que j'avais prise, lequel demeurait à peu de distance du village où j'étais. Il me le dépeignit comme un gentilhomme qui ne se souciait de connaître le monde que du côté des plaisirs qu'il pouvait fournir, et qui était singulièrement remarquable par son attachement pour le beau sexe. Il m'ajouta qu'il n'y avait point de vertu qui pût tenir contre ses artifices et ses assiduités, et qu'il y avait à peine une fille de fermier à dix milles à la ronde, un peu jolie, avec laquelle il n'eût été heureux et infidèle. Ce récit me causa du chagrin; mais il fit un effet tout différent sur mes filles, sur le visage desquelles je vis briller l'espoir d'un triomphe prochain. Ma femme, elle-même, pleine de confiance dans leurs attraits et dans leur vertu, ne parut pas moins satisfaite. Pendant que nous étions ainsi occupés de nos pensées différentes, l'hôtesse entra dans la chambre, pour apprendre à son mari que ce monsieur singulier, qui était chez eux depuis deux jours, n'avait point d'argent pour payer sa dépense. « Point d'argent, reprit l'hôte, cela est impossible; car ce n'est pas plus loin qu'avant hier, qu'il paya trois guinées à notre bedeau, pour racheter du fouet un pauvre soldat estropié, qui avait été condamné à être fustigé pour avoir volé des chiens. » L'hôtesse continuant à assurer que le fait n'en était pas moins vrai, l'hôte se préparait à sortir de la chambre, jurant qu'il tenait à être payé d'une façon ou d'une autre, quand je le priai de vouloir bien m'introduire chez cet étranger, qu'il venait de me dépeindre si charitable. Il y consentit, et me présenta à un homme qui paraissait avoir environ trente ans, vêtu d'un habit qui avait été jadis galonné. Il était bien fait de sa personne, quoique son visage fût marqué des rides de la réflexion. Il y avait quelque chose de bref et de sec dans son abord, et il semblait, ou ne rien entendre à la cérémonie, ou la mépriser.

Quand l'hôte fut sorti, je ne pus m'empêcher de marquer à l'étranger la peine que je ressentais de voir un homme de sa sorte dans la circonstance où il se trouvait, et je lui offris ma bourse, pour satisfaire à ce qu'on lui demandait. « Je l'accepte de bon cœur, me répondit-il, et je suis bien aise que ma dernière inadvertance, en donnant tout l'argent que j'avais sur moi, m'ait donné occasion de voir qu'il reste encore parmi nous quelques cœurs bienfaisans. J'exige cependant, avant que de recevoir votre offre, de connaître le nom et la demeure de mon bienfaiteur, pour pouvoir m'acquitter le plus tôt possible. » Je le satisfis pleinement là-dessus, et lui dis non seulement mon nom, mais aussi le malheur qui m'était arrivé, et le lieu où j'allais demeurer. « Cela se rencontre, reprit-il, encore plus heureusement que je n'espérais; car je vais moi-même de ce côté, ayant été retenu ici deux jours par les débordemens, qui, à ce que je crois, laisseront demain les chemins praticables. » Je lui témoignai le plaisir que j'aurais de sa compagnie; et, ma femme ainsi que mes filles se joignant à mon invitation, nous le retînmes à souper avec nous. Sa conversation pendant le repas, tout à la fois agréable et instructive, me faisait souhaiter d'en jouir plus longtemps; mais l'heure de se retirer, et de prendre du repos pour se préparer à la fatigue du lendemain, vint interrompre le plaisir que j'avais à l'entendre.

Le lendemain matin nous partîmes tous ensemble. Ma famille était à cheval, pendant que M. Burchell, notre nouveau compagnon, marchait à pied dans les sentiers le long du grand chemin, nous faisant observer, avec un sourire, que, comme nous étions mal montés, il était trop complaisant pour nous laisser derrière. Comme les eaux n'étaient pas encore tout-à-fait retirées, nous fûmes obligés de louer un guide qui marchait au trot devant nous; M. Burchell et moi faisions l'arrière-garde. Nous adoucissions la fatigue de la route par des disputes philosophiques, matière qu'il paraissait entendre très bien. Mais ce qui me semblait encore plus extraordinaire, c'est que, quoiqu'il me dût de l'argent, il soutenait ses opinions avec autant d'obstination, que si c'eût été lui qui m'en eût prêté. Il m'apprenait, de temps à autre, à qui appartenaient les différentes possessions que nous trouvions sur la route. « Celle-ci, me dit-il, en me montrant une

très-belle maison à quelque distance de nous, appartient à M. Tornhill, jeune gentilhomme, qui jouit d'une grande fortune, quoique absolument dépendante du bon plaisir de son oncle, Sir William Tornhill, lequel, content lui-même de peu, laisse son neveu disposer du reste, et réside principalement à la ville. — Quoi! repris-je, mon jeune seigneur est-il le neveu d'un homme dont les vertus, la générosité et la singularité sont si connues? J'ai entendu parler de Sir William Tornhill, comme de l'homme le plus généreux et en même temps le plus capricieux du royaume. — Peut-être un peu trop, reprit M. Burchell; au moins, quand il était jeune, poussa-t-il cette bienfaisance à l'excès. Car alors ses passions étaient fortes, et comme elles étaient toutes tournées du côté de la vertu, elles l'ont conduit à des excès romanesques. Il visa de bonne heure à la réputation de brave militaire et d'homme de lettres, se distingua bientôt dans le service, et acquit quelque réputation parmi les savans. L'adulation s'attache toujours à l'ambition; car c'est de toutes les passions, celle à qui la flatterie fait le plus de plaisir. Il était environné d'une foule de gens qui ne lui présentaient jamais qu'un côté de leur caractère: en sorte qu'il commença à perdre, par une affection générale, toute attention à son intérêt particulier. Il aimait tout le monde, parce que le hasard l'empêchait de connaître qu'il y avait des coquins. Les médecins nous parlent d'une maladie dans laquelle tout le corps devient d'une sensibilité si extrême, que le moindre tact cause de la douleur. Ce gentilhomme éprouvait dans son esprit la sensation que ces sortes de malades éprouvent dans leur corps. La plus légère infortune, réelle ou simulée, le touchait au vif, et son ame était malade par une extrême sensibilité aux malheurs d'autrui. Ainsi disposé à secourir, on peut aisément imaginer quelle quantité de gens il trouva disposés à le solliciter. Ses profusions commencèrent à déranger sa fortune, mais non pas son bon cœur; au contraire, l'un augmenta, pendant que l'autre déclinait. Il devint sans prévoyance, en même temps qu'il devint pauvre; et, quoique ses discours fussent d'un homme sensé, ils étaient d'un fou. Cependant, continuant d'être environné par l'importunité, et n'étant plus en état de satisfaire à toutes les demandes qu'on lui faisait, au lieu d'argent, il donnait des promesses; c'était tout ce qu'il pouvait donner: et il n'avait pas assez de résolution pour affliger quelqu'un par un refus. Par ce moyen, il amassa autour de lui une foule de demandeurs, qu'il était bien sûr de tromper dans leur attente, mais dont il désirait de soulager les besoins. Ces gens, après avoir vainement attendu l'effet de ses promesses, le quittèrent avec mépris et avec les reproches qu'il méritait. Mais, à mesure qu'il devint méprisable aux yeux des autres, il le devint aux siens propres. Son esprit s'était appuyé sur ses flatteurs; et ce support lui étant enlevé, il ne trouva point de ressources dans les applaudissemens de son propre cœur, qu'il n'avait jamais instruit à se respecter lui-même. Le monde commença à prendre à son égard une autre face. La flatterie de ses amis dégénéra en de simples approbations, qui bientôt se tournèrent en avis les moins ménagés; et un avis rejeté engendre les reproches. Il s'aperçut alors que ses amis, que ses bienfaits avaient amassés autour de lui, n'étaient point du tout les gens les plus estimables. Il reconnut que, pour acquérir le cœur d'un autre, il faut lui donner le sien. Enfin, *je m'aperçus alors*.... Mais je m'écarte de ce que je voulais vous dire: enfin, monsieur, il résolut de commencer à songer à lui-même, et imagina un plan pour rétablir sa fortune délabrée. Pour cela, il voyagea à pied, à sa manière singulière, par toute l'Europe; et, pendant ce temps, ses revenus s'accumulant, avant qu'il eût l'âge de trente ans, sa situation se trouva plus aisée qu'elle ne l'avait jamais été. Sa bonté est devenue à présent plus raisonnable et plus modérée; mais il conserve toujours le caractère d'un homme singulier, et du goût pour les vertus qui s'écartent un peu de la route ordinaire. »

J'étais si attentif à ce récit de M. Burchell, qu'à peine regardai-je devant moi en marchant, quand tout-à-coup nous fûmes alarmés par les cris de ma famille; et tournant la tête, j'aperçus ma seconde fille tombée de cheval au milieu d'un courant rapide qui

l'entraînait malgré ses efforts. Elle avait été déjà deux fois à fond, et je ne pouvais arriver assez tôt à son secours; et quand je l'aurais pu, mes sensations, à cette vue, étaient trop violentes pour me permettre d'agir: elle aurait infailliblement péri, si mon compagnon, voyant son danger, ne se fût plongé au même instant dans l'eau pour l'en retirer; et ce ne fut pas sans peine qu'il l'amena sur le bord. En prenant un peu plus haut au-dessus du courant, le reste de ma famille passa heureusement, et alors nous joignîmes nos remercîmens à ceux de ma fille. Sa reconnaissance pour son libérateur est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Elle le remerciait plus des yeux que des paroles, et elle continuait à s'appuyer sur son bras, comme si elle eût été encore bien aise de recevoir son secours. Ma femme aussi espérait être en état quelque jour de reconnaître son service, et de l'en remercier chez nous. Après nous être bien reposés à la première auberge, et avoir dîné ensemble, M. Burchell, qui allait d'un côté opposé au nôtre, nous fit ses adieux, et nous continuâmes notre route. Ma femme, chemin faisant, me fit observer que M. Burchell lui plaisait beaucoup, et protesta que s'il avait assez de naissance et de fortune pour pouvoir aspirer à une alliance avec une famille comme la nôtre, elle ne connaissait point d'homme qu'elle lui préférât. Je ne pus m'empêcher de sourire en l'entendant parler de cette manière. Quelqu'un sur le bord de la mendicité, prendre ainsi le ton de l'opulence la plus présomptueuse, c'est de quoi fournir matière de raillerie à un cœur mal fait; mais pour moi, je n'ai jamais désapprouvé ces innocentes illusions qui tendent à nous rendre moins malheureux.

CHAPITRE IV.

Qui prouve que, dans la fortune la plus humble, on peut trouver le bonheur et le plaisir, et qu'ils ne dépendent point des circonstances, mais de la façon de penser.

Le lieu de notre nouvelle habitation était un petit hameau composé de fermiers qui cultivaient leurs propres terres, et qui étaient également éloignés des deux extrêmes, la richesse et la pauvreté. Comme ils avaient chez eux presque toutes les nécessités de la vie, ils allaient rarement chercher le superflu dans les villes. Éloignés des gens polis, ils conservaient encore cette simplicité des premiers temps; et une longue habitude de la frugalité leur permettait à peine de savoir que la tempérance fût une vertu. Ils travaillaient gaîment les jours de travail; mais ils observaient les fêtes comme des intervalles de repos et de plaisir. Ils ne manquaient pas de chanter des noëls à la Nativité, s'envoyaient des nœuds d'amour à la St-Valentin, mangeaient des beignets au carnaval, déployaient leur esprit par des poissons d'avril au premier de ce mois, et cassaient religieusement des noix la veille de la St-Michel. Tout le hameau, instruit de notre approche, vint au devant de son ministre, les habitans parés de leurs plus beaux habits, un fifre et un tambourin à leur tête. On avait préparé, pour nous recevoir, un repas auquel nous prîmes place joyeusement; et ce qui manqua à la conversation du côté de l'esprit, fut suppléé par le rire et la gaîté.

Notre petite habitation était située au pied d'une montagne dont la pente était douce. Un beau bois nous couvrait par derrière, un ruisseau murmurait par devant; d'un côté nous avions un pré, de l'autre une pelouse. Ma ferme consistait en vingt acres environ d'excellente terre; et j'avais payé cent livres de pot-de-vin à mon prédécesseur pour sa cession. Rien ne pouvait surpasser la propreté de mon petit enclos; les ormes et les haies qui l'entouraient, étaient d'une beauté inexprimable. Ma maison n'avait qu'un étage et était couverte de chaume: ce qui lui donnait un air plus *coi*. Les murailles en dedans étaient proprement blanchies, et mes filles entreprirent de les orner de peintures de leur propre dessin. Quoique la même chambre nous servit de salle de compagnie et de cuisine, cela ne faisait que la rendre plus chaude. D'ailleurs, comme la batterie était tenue dans l'état le plus propre, les plats, les assiettes, le cuivre bien écurés et disposés avantageusement sur les tablettes, faisaient un effet agréable à la vue, et tenaient

lieu de beaux ameublemens. Il y avait trois autres appartemens : un pour ma femme et moi; un autre pour mes deux filles, renfermé dans le nôtre, et le troisième à deux lits pour le reste de mes enfans.

La petite république, à laquelle je donnais des lois, était réglée de cette manière : au point du jour, nous nous assemblions dans la chambre commune, où le feu avait été allumé auparavant par la servante. Après nous être salués les uns les autres avec la cérémonie convenable (car j'ai toujours tenu pour maxime qu'entre personnes, même les plus intimes, il est bon de conserver quelque forme extérieure de politesse, sans quoi la liberté détruit toujours l'amitié), nous nous mettions tous à genoux pour remercier l'Être suprême du nouveau jour qu'il nous accordait. Ce devoir rempli, mon fils et moi allions à nos affaires du dehors, tandis que ma femme et mes filles s'occupaient à préparer le déjeuner, qui était toujours prêt à une certaine heure. J'accordais une demi-heure pour ce repas, et une heure pour dîner; et ce temps était rempli par des plaisanteries innocentes entre ma femme et mes filles, et par des argumens philosophiques entre mon fils et moi.

Comme nous nous levions avec le jour, nous ne poursuivions jamais nos travaux quand il était fini; mais nous retournions à la maison rejoindre une famille qui nous désirait, et qui nous recevait avec un visage riant, un cœur content et un bon feu. Nous n'étions pas même sans compagnie. Quelquefois le fermier Flamborough, un de nos voisins qui ne haïssait pas la causette, et plus souvent un aveugle du lieu, qui jouait de la cornemuse, venaient nous rendre visite et boire de notre vin de groseilles, pour lequel nous n'avions pas perdu notre réputation. Ces bonnes gens avaient différens moyens pour se rendre amusans. Tandis que l'un jouait de sa cornemuse, l'autre nous chantait quelque ballade touchante. Le jour se terminait comme nous l'avions commencé. Les plus jeunes de mes garçons étaient chargés de lire les leçons de la Bible du jour; celui qui lisait le plus haut, le plus distinctement et le mieux, avait un demi-sou le dimanche pour mettre dans le tronc des pauvres.

Quand il venait ce dimanche, c'était là le jour de parure et de *braverie*, que tous mes édits somptuaires ne pouvaient réprimer. Quelque effet que je m'imaginasse avoir fait sur la vanité de mes filles par mes sermons sur l'orgueil, je les trouvais toujours attachées, dans le cœur, à leurs anciennes parures. Elles aimaient encore les dentelles, les rubans, les *gazes* et les *blondes*. Ma femme elle-même tenait toujours à son pou-de-soie *cramoisi*, parce que je m'étais avisé de lui dire un jour qu'il lui allait bien.

Ce fut, en particulier, le premier dimanche après notre arrivée, que leur coquetterie me mortifia bien. J'avais recommandé, la veille, à mes filles d'être prêtes le lendemain de bonne heure; car j'ai toujours aimé à être arrivé à l'église bien avant les paroissiens. Elles m'obéirent ponctuellement; mais, quand il s'agit de nous assembler le matin pour déjeuner, je vis descendre ma femme et mes filles arrangées dans toute leur ancienne parure, leurs cheveux plâtrés de poudre et de pommade, des mouches, de grandes queues retroussées et bouffantes, dont l'étoffe faisait du bruit à chaque mouvement qu'elles faisaient. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant leur vanité, surtout celle de ma femme, de qui j'attendais plus de discernement. Le parti que je pris dans cette occasion fut d'ordonner à mon fils, d'un air grave, d'appeler notre carrosse. Mes filles furent surprises à cet ordre; mais je le répétai avec encore plus de sérieux qu'auparavant. « Sûrement, mon cher, vous badinez, dit ma femme : nous pouvons fort bien aller d'ici à l'église à pied; nous n'avons pas besoin de carrosse pour nous y conduire.— Vous vous trompez, lui dis-je, ma chère, nous avons besoin d'un carrosse; car, si nous allions à l'église à pied dans cet attirail, tous les enfans de la paroisse courraient après nous pour nous huer. — En vérité, reprit ma femme, j'avais toujours pensé que mon mari était bien aise de voir ses enfans mis honnêtement et proprement.—Vous pouvez vous tenir aussi propres que vous voudrez, m'écriai-je en l'interrompant; mais ce n'est

pas de la propreté que tout ceci, c'est de la folie. Ces manchettes, ces mouches, ces découpures ne serviront qu'à vous faire haïr par toutes les femmes de nos voisins. Non, mes enfans, continuai-je d'un air plus tranquille, il faut refaire ces robes d'une manière plus simple; car tout cet étalage d'ajustement ne va pas à quelqu'un qui n'a pas même le moyen de se soutenir avec décence. Je ne sais pas même si tous ces falbalas, ces garnitures conviennent aux riches, quand on fait attention qu'à calculer modérément, la nudité des pauvres pourrait être couverte des garnitures superflues des riches. »

Ma remontrance fit effet. Elles allèrent, à l'instant, d'un air fort tranquille, changer d'habillemens; et j'eus la satisfaction de voir le lendemain mes filles s'occuper d'elles-mêmes à diminuer l'ampleur et la queue de leurs robes; et de ce qui en sortit, elles en firent des vestes du dimanche pour les deux petits garçons. Ce qui me fit encore plus de plaisir, c'est qu'ainsi diminuées, ces robes ne leur allaient que mieux.

CHAPITRE V.

Grande et nouvelle connaissance introduite sur la scène. Ce sur quoi l'on compte le plus devient souvent le plus fatal.

A une petite distance de la maison, mon prédécesseur avait fait un banc ombragé d'une haie d'aubépine et de chèvre-feuille. Là, quand le temps était beau, et que notre ouvrage était fini de bonne heure, nous avions coutume de nous asseoir tous ensemble pour jouir de la vue d'un beau paysage pendant les soirées calmes; nous y prenions aussi quelquefois le thé au goûter, qui n'était plus alors pour nous qu'un repas extraordinaire; et comme ce régal arrivait rarement, c'était pour nous des jours de réjouissance. Il fallait voir les cérémonies et l'air d'importance avec lesquels les préparatifs s'en faisaient *. Dans ces occasions, les deux petits garçons lisaient toujours à notre table, et ils étaient servis quand nous avions fini. Quelquefois, pour varier nos amusemens, mes filles chantaient en s'accompagnant de la guitare; et, pendant qu'elles formaient ainsi un petit concert, ma femme et moi nous nous promenions aux environs sur la pelouse émaillée de fleurs; nous nous entretenions avec ravissement de nos enfans, et respirions avec plaisir l'air frais qui apportait à nos poumons la santé, et à nos oreilles l'harmonie.

Nous commençâmes, de cette façon, à trouver que chaque état de la vie peut fournir ses plaisirs particuliers. Si chaque matin nous éveillait pour le travail, chaque soir nous en récompensait par le plaisir de sa cessation.

C'était au commencement de l'automne, un jour de fête (car j'observais les fêtes comme des intervalles nécessaires pour délasser du travail), que j'avais conduit ma famille à notre place ordinaire d'amusement, et que nos jeunes musiciennes avaient commencé leur concert. Comme nous étions en train, nous vîmes un cerf sauter rapidement à côté de nous, environ à vingt pas de l'endroit où nous étions assis, et, par son air hors d'haleine, nous jugeâmes qu'il était poursuivi par des chasseurs. Nous commencions à réfléchir sur la détresse de ce pauvre animal, quand nous aperçûmes les chiens et les piqueurs, à quelque distance, qui suivaient sa piste. Je voulais dans le moment rentrer avec ma famille; mais, soit curiosité, surprise, ou quelque motif plus caché, ma femme et mes filles ne quittèrent pas leurs siéges, le chasseur qui était à la tête passa rapidement,

* Dans presque toutes les maisons, même les moins aisées, on prend en Angleterre le thé deux fois le jour : le matin et l'après-midi. Mais le thé de l'après-midi est le plus important, parce qu'on va le prendre en cérémonie les uns chez les autres. Il est impossible pour quelqu'un qui ne connaît pas cet usage, de concevoir combien il y a de règles à observer et de grâces à déployer pour la dame qui le fait, et pour celles qui le boivent. Ce petit repas ne fournit pas seulement l'occasion de montrer les grâces et la bonne éducation, il sert aussi à faire briller l'esprit. C'est là que se tiennent les conversations les plus intéressantes, sur les modes nouvelles, les porcelaines, les aventures du jour, la médisance, etc.

(*Note du traducteur.*)


BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. III NAPOLI

Chap. I.



Nap. Thomas del. Ferdinand sculp.

... demande a etre favorisé d'une chanson.

suivi de cinq ou six autres qui paraissaient également pressés ; à la fin, un jeune homme, de meilleure mine que les autres s'avança, et nous ayant regardés pendant quelque temps, au lieu de suivre la chasse, il s'arrêta court, mit pied à terre, et, ayant donné son cheval à un domestique qui le suivait, nous aborda d'un air de supériorité aisée. Il crut n'avoir pas besoin de s'annoncer, et il alla tout droit pour embrasser mes filles, comme certain d'être bien reçu; mais elles avaient appris de bonne heure à déconcerter la présomption d'un regard. Sur cela, il nous apprit que son nom était Tornhill, et qu'il était le seigneur du pays à l'entour; il se présenta ensuite une seconde fois pour embrasser les femmes, et tel fut le pouvoir de la fortune et des beaux habits, qu'il n'éprouva pas un second refus. Ses manières, quoique présomptueuses, étant aisées, nous devînmes bientôt plus familiers, et ayant aperçu par terre quelques instrumens, il demanda à être favorisé d'une chanson. Comme je n'étais pas flatté d'une connaissance si disproportionnée, je fis signe de l'œil à mes filles, pour leur défendre de chanter; mais mon signe fut contrecarré par un autre de leur mère, auquel elles donnèrent la préférence; en sorte qu'avec un air satisfait elles nous donnèrent une chanson de Dryden. M. Tornhill parut fort content du choix de la chanson et de la manière dont elle avait été chantée, et prit lui-même la guitare; il n'en jouait que très médiocrement. Cependant ma fille aînée lui rendit avec usure les complimens qu'il lui avait faits, et l'assura qu'il tirait plus de son de l'instrument que le maître même de qui elle avait appris. Il s'inclina en recevant ce compliment, elle fit une révérence; il loua son goût, elle loua son exécution : un siècle ne les aurait pas pu se faire mieux connaître. Pendant tout cela, la mère, aussi folle que sa fille, et aussi heureuse qu'elle dans ses idées, insistait pour que Monsieur nous fît l'honneur d'entrer et de se rafraîchir d'un verre de notre vin de groseilles. Toute la famille semblait s'empresser à lui plaire ; mes filles mirent sur le tapis les sujets de conversation qu'elles croyaient les plus modernes, pendant que Moïse, au contraire, s'avisa de lui faire une ou deux questions sur les Anciens, par lesquelles il eut l'avantage de se faire rire au nez ; mais il n'en était pas moins content ; car il avait l'heureuse disposition de croire que c'était de son esprit qu'on riait, quand c'était de sa simplicité. Mes petits n'étaient pas moins occupés autour de l'étranger, dont ils ne quittèrent pas les côtés. J'eus bien de la peine à les empêcher, avec leurs doigts sales, de toucher et de ternir le galon de son habit, et de lever les pates de ses poches pour voir ce qu'il y avait dedans. Il nous quitta sur le soir, mais en nous demandant la permission de nous revoir : ce qui fut accordé bien aisément à notre seigneur.

Aussitôt qu'il fut sorti, ma femme tint conseil sur ce qui venait de se passer. Elle fut d'avis que c'était une aventure très-heureuse ; car elle avait toujours vu les choses les plus extraordinaires produire à la fin un bon effet. Elle espérait revoir le jour où nous pourrions encore lever la tête parmi les plus huppés, et elle conclut par protester qu'elle ne voyait pas de raison pourquoi, les deux miss Wrinklers * ayant bien trouvé de bons partis, ses filles ne pourraient pas en trouver de semblables. Comme c'était à moi que s'adressait directement cette dernière réflexion, je protestai que je ne voyais pas non plus la raison de l'un ni de l'autre, de même que je ne voyais pas pourquoi l'un gagnait un lot de cent mille livres à la loterie, pendant qu'un autre restait avec un billet blanc. « Mais les personnes, ajoutai-je, qui aspirent à des maris au-dessus d'elles, ou au lot de cent mille livres, n'en sont pas moins des folles par leur ridicule prétention, soit qu'elles réussissent, soit qu'elles échouent. — Voilà, s'écria ma femme, comme vous cherchez toujours à nous chagriner, moi et mes filles, quand nous sommes un peu gaies. Dis-moi, Sophie, ma chère, que penses-tu de notre nouvelle connaissance? ne te semble-t-il pas d'un bon caractère? — Extrêmement, maman, répliqua ma fille. Je crois qu'il peut dire beaucoup sur toutes sortes

* Ce mot signifie *ridées*.
(*Note du traducteur.*)

de sujets, et qu'il n'est jamais embarrassé; plus le sujet même est frivole, plus il a à parler dessus. En outre, je vous assure qu'il est fort bel homme. — Oui, reprit Olivia, il est assez bien pour un homme; mais pour moi, il ne me plaît pas. Il est si familier, qu'il en est impudent; surtout il n'est pas soutenable quand il s'avise de jouer de la guitare.» J'interprétai ces deux discours en sens contraire, et je découvris, par ce que mes filles venaient de dire, que Sophie le méprisait autant, intérieurement, qu'Olivia l'admirait. «Quelle que soit votre façon de penser sur son compte, mes enfans, je vous avouerai qu'il ne m'a pas beaucoup prévenu en sa faveur; les amitiés disproportionnées finissent toujours par le dégoût; et malgré l'air aisé qu'il affectait, il m'a semblé qu'il sentait parfaitement la distance qu'il y a de lui à nous. Voyons des gens de notre sorte. Il n'y a point, parmi les hommes, de caractère si méprisable que celui de coureur de fortune, et je ne vois par pourquoi, parmi les femmes, les coureuses de fortune ne seraient pas également méprisables. Ainsi, en supposant même ses vues honorables quant à présent, le mépris y succédera bientôt; mais si elles ne l'étaient pas, je tremble seulement d'y penser. Car quoique je n'aie rien à craindre du caractère de mes enfans, je crois que du sien... » J'allais continuer, quand je fus interrompu par un domestique du chevalier, qui venait, avec les complimens de son maître, nous apporter, de sa part, un quartier de venaison et la promesse de venir dîner avec nous dans quelques jours. Ce présent, venu à propos, plaida si puissamment en sa faveur, que je vis bien que je n'avais plus rien à espérer de tout ce que j'aurais pu dire. Je pris donc le parti de me taire, et je me contentai d'avoir fait voir le danger, laissant à leur prudence à l'éviter. Une vertu qui a besoin d'être perpétuellement gardée, ne vaut pas la peine d'une sentinelle.

CHAPITRE VI.

Le bonheur du coin du feu de la vie champêtre.

Comme notre dispute avait été poussée avec quelque chaleur, pour raccommoder les affaires, nous nous réunîmes dans la conclusion de manger à souper une partie de la venaison que nous venions de recevoir, et mes filles se mirent à la préparer gaîment. «Je suis bien fâché, m'écriai-je, de n'avoir pas quelque voisin ou quelque étranger à inviter pour prendre sa part de notre bonne chère, car je trouve que le plaisir de ces sortes de régals est double en le partageant. —Dieu me bénisse! reprit aussitôt ma femme, je vois venir notre bon ami M. Burchell, qui a sauvé notre pauvre Sophie, et qui sait si bien vous river votre clou dans la dispute. —Me river mon clou!...Ma femme, vous vous trompez; je crois que je n'ai personne à craindre sur ce point. Je ne dispute pas que vous ne soyez la première femme du monde pour mettre une oie en pâté; mais pour ce qui est de l'argumentation, je vous prie de me le céder là-dessus. » Comme j'achevais, le pauvre M. Burchell entra. Il fut salué par toute la famille, qui lui prit la main de bon cœur, pendant que le petit Dick lui approchait une chaise.

L'amitié de ce pauvre homme me faisait plaisir par deux raisons: d'abord parce que je savais qu'il avait besoin de la mienne, ensuite parce que je savais qu'il était disposé à être aussi ami qu'il pouvait l'être. On le connaissait dans le voisinage sous le caractère du pauvre gentilhomme, qui n'avait rien voulu faire dans sa jeunesse, quoiqu'il n'eût pas encore plus de trente ans. Il y avait des intervalles où il parlait de très bon sens; mais, en général, il aimait trop la compagnie des enfans, qu'il avait coutume d'appeler de *petites créatures innocentes*. Il était connu pour leur chanter des romances* et leur raconter des

* Les Anglais les appellent *ballades*. Ce sont ordinairement des histoires tragiques en vers, entremêlées de réflexions, ou terminées par une conclusion

histoires; et rarement il allait sans quelque chose pour eux dans ses poches, comme du pain d'épice, des sifflets de deux liards, et autres semblables bagatelles. Il venait ordinairement une fois l'année dans le canton, et vivait sur l'hospitalité des habitans. Il soupa avec nous, et ma femme ne lui ménagea pas son vin de groseilles. La conversation s'anima; il nous chanta de vieilles chansons, et raconta aux enfans le conte du *Daim de Beverland* et de *Griselle*, les aventures de *Castkin* et de la *Belle Rosamonde*. Le chant de notre coq, qui chantait toujours à onze heures, nous avertit qu'il était temps d'aller se reposer; mais nous nous trouvâmes fort embarrassés par une difficulté que nous n'avions pas prévue: c'était de savoir comment nous logerions notre hôte. Nous n'avions pas plus de lits qu'il ne nous en fallait pour nous; et il était trop tard pour l'envoyer coucher à l'auberge. Dans cet embarras, le petit Dick lui offrit sa place dans son lit, si son frère Moïse voulait consentir qu'il couchât avec lui; et moi, s'écria Bill, je lui donnerai aussi la mienne, si mes sœurs veulent me prendre avec elles. « Fort bien! mes enfans, m'écriai-je, l'hospitalité est un des premiers devoirs d'un chrétien. Les bêtes se mettent à couvert dans leurs retraites, et les oiseaux sous les feuillages; mais l'homme malheureux ne peut trouver de refuge que chez ses semblables. Celui qui a été le plus étranger dans le monde a été celui qui est venu pour le sauver; il n'eut jamais de maison, comme s'il eût voulu éprouver s'il restait quelque hospitalité parmi nous. Déborah, criai-je à ma femme, donnez à chacun de ces enfans un petit morceau de sucre, et que Dick ait le plus gros, parce qu'il a parlé le premier. »

morale, qui se chantent dans les rues. Presque toutes les histoires tragiques sont mises aussi en ballades. Il y en a quelques-unes qui sont fort bien faites. M. Adisson, dans le *Spectateur*, cite avec éloge celle *des deux enfans dans le bois*, et de *Chevy Chase*; celle de *Georges Barnewelt* a fourni à *Liloo* la matière d'une fort bonne tragédie bourgeoise. Les Anglais, avec le génie le moins musical et les plus mauvaises voix de l'univers, sont en même temps grands chansonniers. Je crois même que nous ne l'emportons pas sur eux de ce côté. (*Note du traducteur.*)

Le matin, j'appelai de bonne heure ma famille pour aller retourner un regain de foin; et notre hôte, s'étant offert à nous aider, fut accepté au nombre des travailleurs. Notre besogne alla vite : j'étais à la tête, et les autres suivaient en ordre. Cependant je ne pus m'empêcher de remarquer l'assiduité avec laquelle M. Burchell aidait ma fille Sophie dans sa tâche. Quand il avait fini la sienne, il se joignait à elle, et ils entraient dans une conversation très étroite. Mais j'avais une trop bonne opinion du bon sens de Sophie, et je connaissais trop bien son ambition, pour rien craindre pour elle, de la part d'un homme dont la fortune était délabrée. Quand nous eûmes fini pour ce jour-là, M. Burchell fut invité à rester comme la veille; mais il nous refusa, devant coucher cette nuit chez un de nos voisins, à l'enfant duquel il portait un sifflet. Quand il fut parti, notre conversation du souper tomba sur le pauvre malheureux hôte qui venait de nous quitter. « Quelle preuve frappante, disais-je, cet homme ne fournit-il pas des misères qui sont la suite d'une jeunesse inconsidérée et extravagante! Il ne manque point du tout de sens; mais cela ne fait que rendre ses premières folies plus impardonnables. Pauvre malheureux! où sont actuellement ces parasites, ces flatteurs qu'il inspirait autrefois, et sur lesquels il dominait? Ils sont peut-être à présent à faire leur cour au débauché qui s'est enrichi par ses extravagances. Ils le louaient autrefois, c'est actuellement le débauché qu'ils louent. Les applaudissemens qu'ils donnaient auparavant à son esprit, sont changés en sarcasmes sur ses folies. Il est pauvre, et peut-être mérite-t-il de l'être; car il n'a ni l'ambition d'être indépendant, ni le talent de se rendre utile. » Peut-être quelques raisons secrètes me firent mettre trop d'aigreur dans mes observations, et Sophie m'en reprit doucement. « Papa, me dit-elle, quelle qu'ait été autrefois sa conduite, son état actuel devrait le mettre à l'abri de la censure. Son indigence présente est une punition suffisante de sa première folie, et j'ai entendu dire à mon papa lui-même que nous ne devions jamais frapper inutilement ceux sur lesquels la main de la Providence tenait déjà levé le fouet de son

ressentiment. — Vous avez raison, Sophie, dit Moïse, et un ancien représente fort bien cette conduite maligne, sous la fable d'un paysan, qui tâchait d'écorcher Marsyas, dont la peau avait déjà été enlevée par Apollon. D'ailleurs, je ne sais si la situation de ce pauvre homme est aussi fâcheuse que mon cher père la représente. Nous ne devons pas juger de ce que sentent les autres par ce que nous sentirions à leur place. Quelque obscure que nous paraisse l'habitation d'une taupe, cependant l'animal lui-même trouve son appartement suffisamment éclairé; et, à dire vrai, il semble que l'esprit de cet homme s'accorde avec sa situation; car je n'ai jamais entendu personne parler avec plus de vivacité qu'il le faisait aujourd'hui dans la conversation qu'il avait avec vous. » Ces dernières paroles étaient dites sans le moindre dessein; cependant elles firent rougir ma fille, qui tâcha de cacher son désordre par un rire affecté, et en assurant son frère qu'à peine avait-elle pris garde à ce que cet homme lui avait dit; mais qu'elle croyait qu'il avait pu être autrefois un fort aimable gentilhomme. Cet empressement à se défendre, et cette rougeur furent des symptômes qui ne me plurent pas intérieurement; mais je réprimai mes soupçons.

Comme nous attendions notre seigneur le lendemain, ma femme se mit à faire un pâté de la venaison. Moïse était assis pendant que je montrais à lire aux petits. Mes filles paraissaient aussi fort empressées de leur côté; et je remarquai, pendant assez longtemps, qu'elles étaient occupées à faire cuire quelque chose auprès du feu. Je crus d'abord que ce qu'elles faisaient était pour aider leur mère; mais le petit Dick m'apprit tout bas qu'elles faisaient une eau pour le visage. J'avais une antipathie naturelle pour les eaux de toute espèce; car je savais qu'au lieu d'embellir, elles ne font que gâter le teint. J'approchai donc insensiblement ma chaise du feu, et prenant les pincettes, comme pour l'attiser, je renversai, en apparence par accident, toute la composition; et il était trop tard pour en recommencer une autre.

CHAPITRE VII.

Description d'un bel esprit de la ville. Les plus sots peuvent apprendre à être plaisans pour un jour ou deux.

Quand le matin du jour où nous devions traiter notre jeune seigneur fut venu, on peut penser quelle quantité de provisions furent épuisées pour faire figure. On peut bien s'imaginer aussi que ma femme et mes filles déployèrent leur plus riche plumage. M. Tornhill vint avec une couple d'amis et son chapelain qui était son complaisant. Il voulut poliment envoyer les domestiques, qui étaient en grand nombre, au cabaret voisin; mais ma femme, triomphante de joie, insista pour qu'ils restassent à manger dans la maison : vanité qui, pour le dire en passant, causa trois semaines de jeûne à la famille. Comme M. Burchell nous avait appris, justement la veille, que M. Tornhill faisait des propositions de mariage à miss Wilmot, ci-devant la maîtresse de mon fils George, cette nouvelle ne laissa pas que de refroidir un peu l'accueil qu'on lui fit. Mais le hasard nous tira d'embarras; car quelqu'un de la compagnie l'ayant nommée, M. Tornhill observa avec un serment qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi absurde que d'appeler *une horreur* comme cela une beauté. « Car je veux être défiguré tout-à-l'heure, continua-t-il, si je n'aimerais autant prendre une maîtresse à la lueur de la lampe qui est sous l'horloge de Saint-Dunstan*. » Il éclata de rire à son propos : ainsi fîmes-nous. Les plaisanteries des riches réussissent toujours. Olivia, de son côté, ne put s'empêcher de dire tout bas, mais assez haut pour être entendue, qu'il avait un fonds de plaisanterie infini.

Après le dîner, je commençai par proposer ma santé ** ordinaire, l'Église. Le chapelain

* St-Dunstan est une église de Londres dans Fleet Street, rue dans laquelle demeurent beaucoup de filles de joie du plus bas étage.
(*Note du traducteur.*)

* Pour entendre ceci, il faut savoir que, pendant le repas, les Anglais boivent peu, et ordinairement

m'en remercia, m'assurant que l'Église était la seule maîtresse de son cœur. « Allons, Franck, sois sincère, » dit le chevalier avec son air de supériorité ordinaire : « supposons que l'Église soit ta maîtresse; ne lui ferais-tu pas infidélité pour miss Sophie? — Miss Sophie est aimable, répondit le chapelain. — Fort bien, Franck, s'écria le chevalier : la franchise est la première des vertus; car le déguisement est un des plus affreux vices, quoi qu'en disent les moralistes, qui prétendent qu'il ne faut pas dire tout ce qu'on pense. Et c'est ce que je veux prouver. — Je voudrais que vous l'entreprissiez, dit mon fils Moïse, et je crois que je serais en état de vous répondre. — Fort bien (dit le chevalier, qui le devina d'abord, et qui fit signe de l'œil au reste de la compagnie pour la préparer au divertissement qu'il allait lui donner), si vous en êtes pour une dispute de sang-froid sur la matière, je suis prêt d'accepter le défi; et d'abord, comment voulez-vous traiter la dispute, analogiquement ou dialogicalement? — Raisonnablement, s'écria Moïse, tout joyeux qu'on lui permît de disputer. — Encore fort bien, dit le chevalier; et d'abord, avant tout, j'espère que vous ne nierez pas que tout ce qui est, est. Si vous ne m'accordez pas cela, je vous déclare que je ne vais pas plus loin. — Pourquoi ne l'accorderais-je pas? répondit Moïse. Je crois que je le puis faire, et même avec avantage. — J'espère aussi, reprit M. Tornhill, que vous m'accorderez qu'une partie est moindre que son tout. — Oui, dit Moïse, je l'accorde; cela est trop juste. — J'espère encore que vous ne nierez pas que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. — Rien de plus clair, dit mon fils, regardant autour de lui d'un air important. — Fort bien donc, reprit le chevalier, se mettant à parler fort vite; les prémisses ainsi établies, j'observe que l'enchaînement des êtres procédant en raison double, réciproque, produit naturellement un dialogisme problématique, qui prouve, en quelque façon, que l'essence de la spiritualité peut être rapportée au second prédicament. — Arrêtez, arrêtez, cria Moïse, croyez-vous que je laisse ainsi passer doucement des propositions si hétérodoxes? — Quoi! s'écria le chevalier comme en colère, vous ne laisserez pas passer mes propositions? Répondez-moi à une question bien simple : croyez-vous qu'Aristote ait raison quand il dit que les relatifs sont des relations? — Sans difficulté, répliqua Moïse. — Cela étant ainsi, répondez directement à cette proposition : Croyez-vous que l'investigation analytique de la première partie de mon euthymème soit défectueuse, *secundùm quoad* ou *quoad minus?* Si cela est, donnez-moi votre raison; donnez-moi votre raison tout-à-l'heure. — Je proteste, répondit Moïse, que je ne comprends pas bien la force de votre raisonnement; mais si vous le réduisiez à une proposition simple, je crois que je pourrais alors y répondre. — Oh! monsieur, reprit le chevalier, votre serviteur très humble. Je vois que vous voulez que je vous fournisse tout à la fois des raisons et de l'intelligence. Non, monsieur, c'est trop exiger. » Cela fit éclater de rire toute la compagnie sur le compte du pauvre Moïse, qui fut le seul qui, par la tristesse de sa figure, dépara le groupe des visages joyeux, et il ne lâcha pas un mot du reste de la fête.

Quoique tout ceci ne me fît pas plaisir, il fit un effet différent sur Olivia, qui s'y méprit, en prenant pour de l'esprit cette plaisanterie, qui n'était que l'effet de la mémoire. Elle regarda en conséquence le chevalier comme un gentilhomme accompli; et, quand on fera attention pour combien entrent dans cette qualification une figure agréable, de beaux habits et une grande fortune, on sera disposé à lui pardonner son erreur.

de la bière, du cidre ou de l'eau; mais quand on a desservi, on apporte des bouteilles de vin sur la table, et ils commencent alors à boire ce qu'ils appellent des *toasts*, c'est-à-dire des santés. Chacun à son tour propose la santé qu'il lui plaît, de sa maîtresse, de ses amis absens, du roi, des princes, de la navigation, du commerce, des ministres, etc. On ne manque jamais, dans tous les repas de cérémonie, de boire solennellement ces sortes de santés. Elles sont même une marque de parti, et les papiers publics ne manquent pas ordinairement de rendre compte des santés qui ont été bues au repas du lord-maire, des élections des membres du parlement, etc.

(*Note du traducteur.*)

M. Tornhill, quoique réellement ignorant, parlait avec aisance et pouvait s'étendre avec facilité sur les matières ordinaires de la conversation. Il n'est donc pas surprenant que ces talens gagnassent l'affection d'une fille qui, par son éducation, avait appris à estimer en elle-même une apparence superficielle, et conséqnemment à l'estimer dans un autre où elle se rencontrerait.

Quand notre jeune seigneur fut parti, nous recommençâmes à disputer sur son mérite. Comme c'était snr Olivia qu'il avait fixé plus constamment ses regards, et comme il lui avait adressé plus fréquemment la parole, on ne douta pas que ce ne fût elle qui fût l'objet de ses visites. Les railleries innocentes de son frère et de sa sœur, sur ce sujet, ne parurent pas lui déplaire. Ma femme elle-même semblait partager la gloire de ce jour, et se réjouissait de la victoire de sa fille, comme si c'eût été la sienne propre. « Puisque tout est ainsi, mon ami, s'écria-t-elle, je vous avouerai à présent que c'est moi qui ai conseillé à mes filles d'encourager les visites du chevalier. J'ai toujours eu nn peu d'ambition, et vous voyez actuellement qne je n'avais pas tort; car qui sait comme tout ceci finira? — Qui le sait effectivement? repris-je avec un soupir. Pour moi, tout ceci ne me plaît pas; et j'aurais mieux aimé quelqn'un de pauvre et d'honnête, qne ce gentilhomme accompli avec sa fortune et son infidélité. Car sachez que, s'il est tel que je le soupçonne, jamais homme qui pensera légèrement sur la religion, n'aura une de mes filles en mariage.

— Certainement, mon père, me dit Moïse, vous êtes trop sévère en ceci; car le ciel ne lui demandera jamais compte de ce qu'il aura pensé, mais de ce qu'il aura fait. Il n'y a pas d'homme qui ne soit sujet à avoir mille mauvaises pensées qui s'élèvent dans son esprit, sans qu'il soit le maître de les écarter. Penser librement de la religion peut être un acte involontaire chez ce gentilhomme; en sorte qu'en convenant que ses sentimens sont erronés, cependant comme il est en cela purement passif, il n'est pas plus blâmable de ce qu'ils s'emparent de son esprit, que le gouverneur d'une ville sans murailles ne le serait de ce que l'ennemi viendrait s'y loger.

— Cela est vrai, mon fils, répliquai-je; mais si le gouverneur invite l'ennemi, alors il est criminel, et c'est toujours là le cas de ceux qui embrassent l'erreur. Ce vice ne consiste pas à se rendre aux preuves qui nous subjugent, mais à s'aveugler volontairement sur les preuves qu'on nons présente. Ils ressemblent à des juges corrompus qui décident une cause sur les preuves qu'une partie leur administre, sans vouloir entendre celles de l'autre. Ainsi, mon fils, quoique nos opinions erronées puissent être involontaires quand nous les formons, cependant, comme nous nous laissons volontairement corrompre en les admettant, ou que nous sommes négligens à les examiner, nous méritons d'être punis pour notre crime, ou méprisés pour notre folie. »

Ma femme soutint la conversation, mais sans répondre à l'argument. Elle observa que plusieurs personnes très prudentes de notre connaissance étaient des *esprits forts*, et n'en étaient pas moins de bons maris. D'ailleurs, elle connaissait des filles assez sensées pour pouvoir convertir ceux qui seraient leurs maris. « Et qni sait, continua-t-elle, de quoi Olivia est capable? Ma fille peut dire bien des choses sur un sujet; et, à ma connaissance, elle est très versée dans la controverse.

— Quoi! ma chère, qu'entendez-vous? lui dis-je. Quels livres de controverse a-t-elle pu lire? Je ne me ressouviens pas de lui en avoir jamais mis de tels entre les mains. Vous exagérez sûrement son mérite. — Non, papa, reprit Olivia, ma chère mère a raison, j'ai lu beaucoup de controverses : les disputes de Twakum et de Square *, celle de Robinson Crusoé avec le sauvage Vendredi. — Fort bien, ma fille, m'écriai-je, je crois que vous

* Ceux qui ont lu *Tom Jones* et *Robinson Crusoé* sentiront aisément la plaisanterie de l'auteur, qui fait citer par Olivia ces romans, comme des livres de controverse, à propos de quelques passages relatifs à la moralité de nos actions, ou à la connaissance de la religion, qui se rencontrent dans l'un et dans l'autre

(*Note du traducteur.*)

êtes très en état de faire des conversations; c'est pourquoi allez aider votre mère à faire la tourte de groseilles. »

CHAPITRE VIII.

Amour qui ne promet pas une grande fortune, et qui peut cependant en produire une considérable.

Le lendemain matin, M. Burchell vint nous revoir. Quoique je commençasse, par certaines raisons, à n'être pas content de la fréquence de ses visites, je ne pus cependant refuser de lui tenir compagnie et de lui donner place au coin de mon feu. Il est vrai que l'ouvrage qu'il faisait payait au delà de sa dépense; car il travaillait vigoureusement avec nous, et soit qu'il s'agît de faner le foin, ou de le mettre en meule, il était toujours à la tête. D'ailleurs il avait toujours quelque chose d'amusant à dire, qui diminuait notre fatigue; il était, tout ensemble, si extravagant et si sensé, que je l'aimais; je riais de lui et en avais pitié. Mon seul sujet de mécontentement contre lui naissait de ce qu'il montrait de l'attachement pour Sophie. Il l'appelait, en plaisantant, sa petite maîtresse; et quand il achetait pour mes filles un ajustement de rubans, celui de Sophie était toujours le plus joli. Je ne savais pas comment cela se faisait, mais, chaque jour, il semblait qu'il devenait plus aimable, que son esprit augmentait, et que sa simplicité prenait un air de supériorité fondé sur la raison.

Nous dînions un jour dans les champs, assis ou plutôt couchés autour d'un repas frugal, notre nappe étendue sur le foin, et M. Burchell semblait répandre la joie et la gaîté sur la fête. Pour augmenter notre plaisir, deux merles se répondaient de dessus deux haies opposées. Le rouge-gorge familier venait becqueter dans nos mains des miettes de pain, et tout ce qui nous environnait semblait partager et augmenter notre tranquillité. « Je ne suis jamais assise ainsi, dit Sophie, que je ne me rappelle le sort de ces deux amans, décrit d'une manière si touchante par M. Gay, qui expirèrent dans les bras l'un de l'autre sous la chute d'un monceau de gerbes. Il y a quelque chose de si pathétique dans cette description, que je l'ai lue cent fois avec un nouveau plaisir. — A mon avis, reprit mon fils, les plus beaux traits de cette description sont fort inférieurs à ceux de la peinture d'Acis et de Galatée, dans Ovide. Le poète romain entend mieux l'usage des *contrastes;* et c'est de cette figure adroitement employée que dépend toute la force du pathétique. — C'est une chose remarquable, s'écria M. Burchell, que les deux poètes dont vous parlez aient également contribué à introduire dans leur pays un faux goût, en surchargeant leurs vers d'épithètes. Les auteurs d'un moindre génie ont trouvé plus aisé de les imiter dans leurs défauts; et la poésie anglaise, de même que celle des derniers siècles de l'empire romain, n'est à présent qu'un mélange d'images redondantes, sans dessein et sans liaison, une chaîne d'épithètes qui augmentent l'harmonie, sans servir au sens. Mais, peut-être, madame, penserez-vous que, censurant les autres, il est juste que je leur donne occasion de me rendre la pareille : aussi n'ai-je fait cette remarque que pour avoir occasion de lire à la compagnie une ballade qui, parmi ses autres défauts, n'a pas au moins celui que je viens de critiquer. »

BALLADE.

Entends ma voix, gentil ermite de ce vallon; guide mes pas dans ce lieu solitaire, vers la place où la clarté de ta lumière réjouit cette vallée obscure par ses rayons qui m'annoncent un refuge.

Car j'erre ici délaissée et perdue; mes pas faibles et chancelans sont embarrassés par les broussailles, qui semblent allonger mon chemin à mesure que j'avance.

Garde-toi, mon fils, cria l'ermite, de t'exposer dans cette obscurité dangereuse; car cette lumière qui te séduit, n'est qu'un feu follet, qui t'égarerait pour te perdre.

Ma porte est toujours ouverte au fils de l'indigent qui n'a point de retraite; et quoique ma provision soit petite, je la partagerai avec toi de bon cœur.

Reste ici cette nuit, et partage librement ce que contient ma cellule : mon lit dur, mon repas frugal, mon bonheur et mon repos.

Je ne condamne pas à la mort les troupeaux qui paissent dans la vallée; j'apprends de l'Être suprême, qui a pitié de moi, à avoir pitié d'eux.

Mais je cueille sur la montagne fertile un repas innocent; elle me fournit des herbes et des fruits, et la fontaine voisine apaise ma soif.

Reste donc ici ce soir, pèlerin : envoie devant toi tes soucis, car les soucis des mortels sont injustes; l'homme n'a besoin que de peu ici-bas, et il n'en a pas besoin pour longtemps.

Les accens de l'ermite étaient aussi doux que la rosée qui tombe du ciel : le voyageur le remercie en s'inclinant, et le suit à sa cellule.

L'humble demeure de l'ermite était située dans un hallier retiré : elle était le refuge du pauvre et du voyageur égaré.

Elle ne renfermait point sous son toit de paille des provisions qui exigeassent les soins du maître : la porte s'ouvrant avec un simple loquet, reçut le couple innocent.

C'était à l'heure où les hommes se retirent pour se réjouir ou pour se reposer : l'ermite garnit son petit feu, et cherche à égayer son hôte pensif.

Il étale sa provision de végétaux : il le presse, d'un air riant, de manger; et, instruit dans la science de la légende, il cherche, par des histoires qui en étaient tirées, à accourcir le temps ennuyeux.

Près de lui, un petit chat partageant sa gaîté, déploie ses tours; le grillon chante dans le foyer; le fagot se consume en craquetant.

Mais rien ne peut adoucir la tristesse de l'étranger; car son cœur est accablé du poids de sa douleur, et ses larmes commencent à couler.

L'ermite observe sa tristesse, et son cœur la partage. D'où naissent, cria-t-il, infortuné jeune homme, les chagrins de ton cœur?

Est-ce une fortune perdue, une amitié payée d'ingratitude, ou un amour méprisé qui causent tes soucis?

Hélas! les plaisirs que donne la richesse sont vains et périssables; et ceux qui estiment ces bagatelles sont encore plus méprisables qu'elles.

Et qu'est-ce que l'amitié? qu'un vain nom, un charme qui nous berce et nous endort, une ombre qui suit la richesse et la renommée, mais qui abandonne le malheureux à lui-même.

L'amour est encore un nom plus vain : c'est l'objet de la plaisanterie de l'orgueilleuse beauté; on ne le trouve point sur la terre, excepté peut-être lorsqu'il échauffe le nid de la tourterelle.

Allons, deviens raisonnable, jeune homme, et méprise le sexe. Il dit, et pendant qu'il parlait, la rougeur trahit son hôte.

Un nombre infini d'attraits se déploient à sa vue, semblables aux nuées transparentes qui parent le ciel au lever de l'aurore, aussi brillans et aussi passagers.

Ses yeux, sa bouche, son sein palpitant, répandent tour à tour le trouble dans le cœur de l'ermite : l'aimable voyageur est reconnu être une fille avec tous ses charmes.

Pardonnez, hélas! s'écrie-t-elle aussitôt, à un étranger incivil, à un malheureux abandonné, qui vient ainsi porter ses pas infortunés dans un séjour où le ciel et vous résidez.

Mais ayez pitié d'une fille que l'amour fait ainsi errer à l'aventure, qui cherche le repos, et qui ne trouve que le désespoir qui accompagne ses pas.

Mon père vivait sur les bords de la Tyne. C'était un seigneur riche et puissant. Tous ses biens devaient m'appartenir : je suis son seul enfant.

Il se présenta un nombre infini d'amans pour m'obtenir de sa tendresse, des amans qui me louaient des charmes qu'ils m'attribuaient, et qui m'aimaient ou feignaient de m'aimer.

Chaque matin leur troupe brillante s'empressait autour de moi avec les présens les plus riches. Parmi eux le jeune Edwin me faisait sa cour, mais ne me parlait jamais d'amour.

Vêtu d'une manière simple, il n'avait ni richesses, ni grandeur : un cœur constant était tout son bien; mais ce cœur était tout

a moi. La fleur qui s'ouvre aux premiers rayons du jour, la rosée purifiée par le ciel, ne pouvaient être comparées à la pureté de son âme.

La rosée, les fleurs ont des charmes, mais peu durables; il eut leurs charmes, et j'eus leur inconstance.

Car, vaine et orgueilleuse, j'employai tout l'art de la coquetterie pour le tourmenter; et, pendant que sa passion touchait mon cœur, je triomphais des peines que je lui causais.

Enfin, accablé par mes mépris, il m'abandonna à ma fierté, et alla chercher dans les déserts une solitude, où il mourut.

Mais il me reste à présent le repentir de ma faute, et je ne puis l'expier que par ma mort : je veux chercher la solitude où il se retira, et m'étendre sur la place où il repose.

Et là, perdue, désespérée, cachée à tous les yeux, je me coucherai par terre et j'y mourrai : c'est ainsi qu'Edwin est mort pour moi; c'est ainsi que je mourrai pour lui.

Non, vous ne le ferez pas, s'écria l'ermite en la serrant contre son sein. La belle étonnée était prête à le réprimander. C'était Edwin lui-même qui la serrait entre ses bras.

Regarde, Angéline, toi qui m'as toujours été chère; regarde, ma charmante, ton Edwin si longtemps perdu, rendu à l'amour et à la vie.

Laisse-moi te presser contre mon cœur et oublier dans tes embrassemens toutes mes peines, et ne nous séparons jamais, jamais, ô toi! tout mon bien.

Non, jamais nous ne nous séparerons; nous nous aimerons, et nous vivrons si constamment l'un pour l'autre, que le soupir qui terminera tes jours, terminera aussi ceux de ton Edwin.

Pendant que M. Burchell lisait cette ballade, Sophie semblait mêler un air de tendresse à son approbation. Mais notre tranquillité fut bientôt troublée par le bruit d'un coup de fusil tiré tout près de nous; et à l'instant nous vîmes un homme percer à travers la haie pour ramasser le gibier qu'il avait tué. Ce chasseur était le chapelain du chevalier qui venait de tirer un des merles qui nous amusaient tant. Un bruit si fort, et venant de si près, fit tressaillir mes filles; et je remarquai que dans le mouvement de sa frayeur, Sophie s'était jetée dans les bras de M. Burchell. Le chapelain nous aborda, et nous demanda pardon de nous avoir effrayés, nous assurant qu'il ne savait pas que nous étions si près. Il s'assit ensuite auprès de ma fille cadette, et, par une politesse de chasseur, il lui offrit le gibier qu'il avait tué dans la matinée. Elle allait le refuser, mais un coup d'œil de sa mère l'avertit bientôt de ne le pas faire : elle accepta donc le présent, quoique avec plus de répugnance. Ma femme découvrit son orgueil, suivant sa coutume, en me disant à l'oreille que Sophie avait fait la conquête du chapelain, comme sa sœur avait fait celle du chevalier. Je soupçonnai cependant, avec plus de probabilité, que ses affections étaient placées ailleurs. Le message du chapelain était pour nous avertir que M. Tornhill avait retenu des musiciens et préparé des rafraîchissemens, et qu'il se proposait de donner cette nuit un bal aux jeunes demoiselles, au clair de la lune, sur le gazon devant notre porte. « Et j'avouerai, continua-t-il, que mon empressement à être le premier à vous apporter cette nouvelle, n'était pas désintéressé de ma part. J'attends, pour ma récompense, que miss Sophie voudra bien m'honorer de sa main pour danser avec moi. » Ma fille répondit qu'elle n'aurait pas de répugnance à sa proposition, si elle pouvait l'accepter honnêtement. « Mais voici, dit-elle, un monsieur, en regardant M. Burchell, qui m'a aidée dans ma tâche pendant la journée, et il est juste qu'il partage mes amusemens. » M. Burchell la remercia de sa politesse; mais il céda au chapelain, ajoutant qu'il allait ce soir, à cinq milles de là, à un souper de moisson auquel il était invité. Son refus me parut un peu extraordinaire; et je ne concevais pas comment une fille aussi sensée que ma cadette pouvait ainsi préférer un homme de moyen âge, d'une fortune dérangée, à un jeune gaillard, vif et éveillé de vingt-deux ans. Mais comme les hommes sont plus capables de distinguer le mérite des femmes, de même les femmes jugent plus sainement des hommes. Les deux sexes semblent avoir été faits pour s'observer

l'un l'autre, et sont pourvus de talens différens pour cette observation mutuelle.

CHAPITRE IX.

Deux dames de grande distinction paraissent sur la scène. Une parure plus brillante semble toujours donner des manières supérieures.

A l'instant où M. Burchell venait de nous quitter, et où Sophie venait de consentir à danser avec le chapelain, les petits vinrent, en courant, nous avertir que le chevalier était arrivé avec une grande compagnie. En rentrant au logis, nous trouvâmes notre seigneur avec deux messieurs et deux dames superbement mises, qu'il nous présenta comme des dames de grande qualité et du grand monde, et qui étaient de la ville. Il se trouva que nous n'avions pas assez de chaises pour toute la compagnie. M. Tornhill proposa aussitôt que chaque homme prendrait une dame sur ses genoux. Je m'opposai nettement à cette proposition, malgré un regard de mécontentement que ma femme me lança. On envoya Moïse emprunter quelques chaises; et comme il nous manquait aussi des dames pour compléter une contredanse, les deux messieurs de la compagnie de M. Tornhill allèrent avec mon fils pour chercher une couple de danseuses. Ils revinrent, amenant les deux filles de mon voisin Flamborough, qui étaient toutes fières, avec des fontanges rouges. Mais il se trouva une malheureuse circonstance qu'on n'avait pas prévue. Quoique les demoiselles Flamborough fussent estimées les meilleures danseuses de la paroisse, et qu'elles entendissent en perfection les gigues et les rondes, elles ne savaient point du tout les contredanses. Cela nous embarrassa d'abord; cependant, après qu'on leur eut montré un peu les figures, et qu'on les eut tirées et poussées pour les leur faire entendre, elles commencèrent à bien aller. Notre musique consistait en deux violons, avec un fifre et un tambourin. La lune était très brillante. M. Tornhill et ma fille aînée menaient la danse, au grand plaisir des spectateurs; car les voisins, ayant appris ce qui se passait, étaient venus en foule pour nous regarder. Ma fille dansait avec tant de grâce et de vivacité, que ma femme ne put s'empêcher de laisser voir l'orgueil de son cœur, en m'assurant que la petite friponne avait pris d'elle tous les pas qu'elle faisait si bien. Les dames de la ville faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour attraper ses grâces, mais inutilement. La tête leur tournait, elles s'étendaient, languissaient, frétillaient; mais cela ne produisait rien. Les spectateurs avouaient que tout cela était fort beau; mais le voisin Flamborough m'observa que les pas de miss Livy ne s'accordaient pas moins juste avec la musique que l'écho même qui la répétait. Après environ une heure de danse, les dames, dans la crainte de s'enrhumer, rompirent le bal. Une d'elles s'exprima, sur ce sujet, d'une manière qui me sembla bien grossière, en disant que la sueur lui *dégouttait partout*. A notre rentrée à la maison, nous trouvâmes un fort beau souper froid que M. Tornhill avait fait apporter. La conversation devint plus réservée qu'auparavant. Les deux dames éclipsèrent entièrement mes filles; car elles ne parlaient d'autre chose que du grand monde, de la haute compagnie, et d'autres sujets semblables, à la mode, comme tableaux, goût, pièces de théâtre, musique, etc. Il est vrai que deux ou trois fois elles nous mortifièrent sensiblement, en laissant échapper un jurement; mais cela me paraissait la marque la plus certaine qu'elles étaient de qualité, quoique j'aie appris depuis que les juremens sont à présent totalement hors de mode parmi le beau monde. Leur parure cependant jetait un voile sur la grossièreté de leur conversation. Mes filles semblaient regarder avec envie leurs perfections supérieures; et ce qui paraissait mal, était considéré comme le superfin de la belle éducation. Mais leur complaisance était encore au dessus de leurs autres qualités. Une d'elle remarqua que si miss Olivia avait un peu plus vu le monde, cela la perfectionnerait beaucoup. Sur quoi l'autre ajouta que si miss Sophie avait passé seulement un hiver à la ville, elle serait toute autre. Ma femme fut très fort de leur avis, ajoutant qu'elle ne désirerait rien tant que

de donner à ses filles le bon ton par le séjour d'un seul hiver à la ville. Je ne pus m'empêcher de répliquer à cela, que leur éducation était déjà au dessus de leur fortune, et que plus de talens ne serviraient qu'à rendre leur pauvreté ridicule, et à leur donner un goût pour le plaisir qu'elles n'avaient pas droit d'espérer de posséder. « Et à quels plaisirs n'ont pas droit de prétendre, s'écria M. Tornhill, celles qui sont en état d'en procurer de si grands? Pour moi, continua-t-il, ma fortune est assez considérable; l'amour, la liberté et le plaisir sont mes maximes. Mais je veux périr, si l'assurance de la moitié de mon bien pouvait procurer du plaisir à ma charmante Olivia, s'il n'était pas à elle; et la seule faveur que je demanderais en retour, serait qu'elle me permît d'ajouter ma personne au présent. » Je n'étais pas assez peu instruit du monde pour ne pas savoir que ce propos était le propos à la mode, pour déguiser l'insolence de la proposition la plus insultante; mais je fis un effort pour cacher mon ressentiment. « Monsieur, répliquai-je vivement, la famille que vous voulez bien honorer actuellement de votre compagnie a été élevée avec des sentimens, d'honneur aussi délicats que les vôtres peuvent l'être. Toute tentative pour y donner atteinte peut entraîner les plus dangereuses conséquences. L'honneur, monsieur, est le seul bien qui nous reste à présent; et c'est un trésor que nous devons garder avec un soin particulier. » Je me repentis bientôt de la chaleur que j'avais mise dans ces dernières paroles, quand je vis que le jeune chevalier, me serrant la main, me jura qu'il louait ma façon de penser, en désapprouvant mes soupçons. « Quant à ce que vous venez de me donner à entendre, me dit-il, je vous proteste que rien n'était si éloigné de mon esprit qu'une telle pensée. Non, par tout ce qu'il y a de séduisant au monde, une vertu qui exige un siége en forme ne fut jamais de mon goût; et tous mes amours ne se font que par des coups de main. »

Les deux dames qui avaient paru ne pas entendre le reste, semblèrent fort mécontentes de ce dernier trait de liberté, et commencèrent un dialogue fort sage et fort sérieux sur la vertu. Ma femme, le chapelain et moi, nous nous joignîmes bientôt à cette conversation; et le chevalier lui-même fut à la fin obligé de témoigner du repentir de ses premiers désordres. Nous parlâmes de la tempérance et de la pureté d'une ame qui n'est point souillée par le vice. Je fus bien aise que mes petits eussent veillé plus tard qu'à l'ordinaire pour être édifiés par une conversation si morale. M. Tornhill alla même plus loin que moi, et me demanda si je n'étais pas d'avis de lire les prières du soir. J'embrassai avec joie sa proposition, et la soirée se passa de la manière la plus agréable, jusqu'à ce que la compagnie songeât à se retirer. Les dames semblaient très fâchées de se séparer de mes filles, pour lesquelles elles avaient conçu une affection particulière, et elles se joignirent pour me demander le plaisir de les voir chez elles. Le chevalier appuya la demande, et ma femme y joignit ses instances. Dans mon embarras, je donnai deux ou trois excuses, que mes filles écartèrent aussitôt; en sorte qu'à la fin je fus obligé de refuser nettement : ce qui me produisit, le jour suivant, des airs de mauvaise humeur et des réponses courtes.

CHAPITRE X.

La famille du Ministère s'efforce de se mettre de niveau avec des gens plus riches. Misère des pauvres, quand ils veulent paraître au dessus de leur situation.

Je commençai, depuis ce temps, à m'apercevoir que toutes mes longues et pénibles instructions sur la modération, la simplicité et le contentement dans son état, étaient entièrement méprisées. Les politesses que nous avions reçues de nos supérieurs pour le rang et pour la fortune, réveillèrent cet orgueil que je n'avais fait qu'assoupir, mais que je n'avais pas éteint. Nos fenêtres recommencèrent, comme auparavant, à être chargées d'eaux pour le visage et pour le cou. On appréhenda le soleil, comme gâtant la peau quand on était dehors; et le feu comme gâtant le teint dans la maison. M.

femme observa que de se lever trop matin gâterait les yeux de ses filles ; que de travailler après le dîner, leur rendrait le nez rouge ; et elle me convainquit que jamais les mains ne paraissaient si blanches que quand elles ne faisaient rien. Au lieu donc de finir les chemises de mon fils George, je les vis reprendre leurs anciens chiffonnages, et broder du marly. Les pauvres miss Flamborough, qui leur faisaient auparavant une compagnie agréable, furent négligées, comme des connaissances trop inférieures ; et toute la conversation ne roula plus que sur la vie du grand monde, sur la haute compagnie, sur les tableaux, le goût, le spectacle et la musique.

Tout cela aurait encore pu se supporter, si une Égyptienne, qui disait la bonne aventure, ne fût venue achever de tourner nos têtes par des idées de grandeur et d'élévation. La sibylle basanée ne parut pas plus tôt, que mes filles accoururent à moi pour me demander un shilling chacune, afin d'avoir la croix d'argent nécessaire pour l'opération. A dire vrai, j'étais las d'être toujours prudent, et je ne pus m'empêcher de leur accorder leur demande, parce que j'aimais à les voir heureuses. Je leur donnai donc à chacune un shilling. Je dois cependant observer, pour l'honneur de la famille, qu'elles n'étaient jamais sans argent sur elles ; car ma femme leur laissait toujours généreusement une guinée dans leur poche, mais avec défense expresse de jamais la changer. Après qu'elles eurent été enfermées quelque temps avec la diseuse de bonne aventure, je lus aisément dans leurs yeux qu'on leur avait promis quelque chose de grand. « Eh bien, mes enfans ! êtes-vous contentes ? Dis-moi, Livy, la diseuse de bonne aventure t'a-t-elle, pour ton shilling, donné quelque chose qui vaille un sou ? — Je vous proteste, papa, me répondit-elle avec un air fort sérieux, que je crois que cette femme a commercé avec quelqu'un que je n'oserai pas nommer ; car elle m'a dit positivement, qu'avant un an, je serais mariée à un chevalier. — Fort bien ! Et toi, Sophie, mon enfant, quel mari dois-tu avoir ? — Papa, répondit-elle, je dois avoir un lord aussitôt après que ma sœur aura été mariée au chevalier. — Quoi ! m'écriai-je, voilà tout ce que vous avez pour vos deux shillings ; l'une un chevalier, l'autre un lord ! Folles que vous êtes, pour un shilling je vous aurais promis un prince et un nabad. »

Cette curiosité de mes filles produisit des effets très sérieux. Nous commençâmes à nous croire réservés par les étoiles pour quelque chose de grand, et à anticiper sur notre future élévation.

On a mille fois fait l'observation, et je la ferai encore une fois, que les heures que nous passons dans l'espérance du bonheur sont plus agréables que celles qui sont couronnées par la jouissance. Dans le premier état, nous assaisonnons le mets à notre goût : dans le second, c'est la nature qui l'assaisonne pour nous. Il est impossible de décrire les agréables rêveries auxquelles nous nous abandonnions pour nous satisfaire. Nous considérions que notre fortune se rétablirait ; et comme toute la paroisse assurait que le chevalier était amoureux de ma fille, elle en était elle-même amoureuse, à force de l'avoir entendu dire. Pendant cet agréable intervalle, ma femme faisait les rêves les plus heureux du monde, qu'elle ne manquait pas de nous raconter tous les matins, avec le plus grand sérieux et la plus grande exactitude. Une nuit elle rêvait de bière et d'os croisés, signe de mariage prochain. Une autre fois elle rêvait que les poches de ses filles étaient pleines de liards, signe indubitable qu'un jour elles seraient remplies d'or. Mes filles avaient aussi leurs présages. Elles sentaient des baisers sur leurs lèvres ; elles voyaient des anneaux dans la chandelle, des bourses dans le feu, et des nœuds d'amour au fond des tasses à thé.

Vers la fin de la semaine, nous reçûmes une carte des dames de la ville, par laquelle, en nous envoyant leurs complimens, elles nous marquaient qu'elles espéraient voir toute notre famille à l'église le dimanche suivant. Je m'aperçus en conséquence que, pendant toute la matinée du samedi, ma femme et mes filles avaient ensemble des conversations secrètes, et me regardaient de temps en temps avec des yeux qui m'annon-

çaient qu'il se tramait quelque chose. Je soupçonnai fortement qu'il se machinait quelque projet extraordinaire, pour paraître avec éclat le lendemain. Le soir elles commencèrent leurs opérations en forme, et ma femme entreprit l'attaque. Après le thé, comme je paraissais de bonne humeur, elle commença en ses termes : « Je crois, mon cher ami, que nous aurons demain à l'église beaucoup de belle compagnie. — Peut-être bien, repris-je; mais cela ne doit pas vous inquiéter. Je donnerai toujours un sermon, soit qu'elle y vienne, soit qu'elle n'y vienne pas. — Ah! je m'y attendais bien, reprit-elle; mais je crois, mon cher, que nous devrions paraître à l'église aussi décemment qu'il sera possible; car qui sait ce qui peut arriver? — Vos précautions, répondis-je, sont fort louables. Un extérieur décent à l'église me charme : nous devons y joindre la dévotion et l'humilité à la sérénité et à la satisfaction. — Oui, je sais bien cela, s'écria-t-elle; mais ce que j'entends, c'est que nous devons y aller d'une manière aussi convenable qu'il sera possible, et non pas tout à fait comme les mamans qui nous environnent. — Vous avez tout-à-fait raison, ma chère, répliquai-je; j'allais vous dire la même chose. La manière convenable est d'y aller d'aussi bonne heure qu'il vous sera possible, pour avoir le temps de faire la méditation avant que le sermon commence. — Bon, bon, dit ma femme en m'interrompant, on sait bien tout cela. Ce n'est pas ce dont je veux parler : ce que j'entends, c'est que nous devrions aller à l'église avec décence. Vous savez qu'elle est à deux milles de notre maison; et je vous assure que je n'aime point du tout à voir vos filles obligées de pousser pour entrer dans leur banc, tout essoufflées et toutes rouges par la longueur du chemin, et avec l'air de paysannes qui ont disputé une chemise à la course *.

* Dans quelques villages d'Angleterre, il y a des prix pour la course, tant pour les garçons que pour les filles. Une chemise, ou autre nippe de femme, est le prix ordinaire pour les filles.

(*Note du traducteur.*)

Voici donc, mon cher, ce que je veux vous proposer. Nous avons nos deux chevaux de charrue, le bidet, qui est depuis neuf ans dans la maison, et son camarade Noiraud, qui n'ont presque rien fait depuis un mois, et qui deviennent gras et paresseux. Pourquoi ne feraient-ils pas quelque chose aussi bien que nous? Je puis vous assurer que quand Moïse les aura arrangés, ils n'auront point du tout mauvaise mine. »

J'objectai à cette proposition, que marcher à pied, serait cent fois plus honnête que d'aller à cheval sur d'aussi mauvaises montures, Blachery étant borgne, et le poulain, sans crins; que l'un et l'autre n'avaient jamais été dressés à porter un cavalier; qu'ils avaient mille vices, et que nous n'avions qu'une selle de femme. Toutes ces objections furent inutiles. Je fus obligé de céder. Le lendemain matin, je les vis dans une grande occupation pour ramasser tous les attirails nécessaires pour l'expédition. Mais, comme je vis que cela prendrait trop de temps, je partis à pied devant, pour aller à l'église, où elles me promirent de me suivre bientôt. J'attendis près d'une heure dans la chaire, à lire les prières*, jusqu'à ce qu'elles arrivassent; mais ne les voyant point venir, je fus obligé de commencer le service, fort fâché en moi-même de leur absence. Mon chagrin augmenta, quand je vis le service fini, sans que ma famille y fût venue. Je pris, pour m'en retourner, la grande route, qui avait cinq milles, pendant que la route de pied n'en avait que deux; et quand je fus à moitié chemin de la maison, j'aperçus la procession qui s'avançait lentement vers l'église; mon fils, ma femme et les deux petits, perchés sur un des chevaux, et mes deux filles sur l'autre. Je demandai la cause de leur retard; mais je lus bientôt dans leur figure, qu'il leur était arrivé mille malheurs dans la route. D'abord les chevaux avaient

* Dans les églises anglicanes, il y a ordinairement deux chaires élevées l'une au dessus de l'autre; dans la plus basse, on lit les prières du matin et du soir, et on prêche dans la plus élevée.

(*Note du traducteur.*)

refusé de sortir de la maison, jusqu'à ce que M. Burchell eût eu la complaisance de les faire avancer environ deux cents toises à coups de son bâton. Ensuite les sangles du cheval de ma femme s'étaient rompues, et l'on avait été obligé de s'arrêter pour les raccommoder. Enfin, un des chevaux avait pris fantaisie de s'arrêter, sans que prières ni coups eussent pu le déterminer à avancer. Ce caprice ne venait que de lui passer, quand je rencontrai mon monde. J'avoue que quand je vis qu'il n'était pas arrivé de plus grand malheur, leur confusion m'amusa, parce qu'elle me donnait beau jeu par la suite, pour triompher de ma femme, et apprendre à mes filles à être un peu plus humbles.

CHAPITRE XI.

La famille du Ministre continue de vouloir briller.

La veille de Noël arrivant, le lendemain nous fûmes invités aux divertissemens usités à la campagne en ce temps, chez le voisin Flamborough. Notre dernière mortification nous avait un peu humiliés : sans cela il était probable qu'on aurait rejeté une pareille invitation avec mépris. Cependant nous voulûmes bien consentir à être heureux. L'oie et les puddings de notre honnête voisin étaient bons, et son ale * fut trouvée excellente, même par ma femme, qui était une connaissense en cette matière. Il est vrai qu'il n'en était pas tout-à-fait de même de sa manière de narrer. Ses histoires étaient fort longues, fort ennuyeuses, toujours relatives à lui-même; et il nous avait déjà fait rire en nous les racontant dix fois auparavant : cependant nous fûmes assez polis pour en rire encore une onzième.

M. Burchell, qui était de la partie, était toujours prêt à nous mettre en train par quelque amusement innocent. Il poussa donc mes garçons et mes filles à jouer au *colin-maillard*. Ma femme se mit du jeu, et j'eus du plaisir en pensant qu'elle n'était pas encore trop vieille. Mon voisin et moi nous regardions le jeu, riions à chaque attrape, et vantions notre adresse quand nous étions jeunes. La *main-chaude* suivit; ensuite vint le jeu des *questions;* enfin, on s'assit par terre pour jouer à la *savate*. Comme tout le monde peut bien ne pas connaître cet amusement des premiers siècles, il est nécessaire d'observer que, pour jouer ce jeu, la compagnie s'assied à terre en rond, excepté un qui reste debout au milieu, et dont la tâche est d'attraper un soulier que la compagnie se glisse de main en main par dessous les jarrets, à peu près comme une navette de tisserand. Comme il est impossible à celui qui est debout de voir en face tout le cercle, le beau du jeu est de lui donner des coups du talon de soulier, du côté qui est hors de défense. C'était ainsi que ma fille aînée était enfermée au milieu du rond, sautant de côté et d'autre après le soulier, toute rouge et toute bouffie, criant : *point de tricherie, point de tricherie,* avec une voix capable de rendre sourd un chanteur des rues, quand tout à coup entrèrent dans la chambre, devinez qui? Rien moins que nos deux grandes connaissances de la ville, lady Blarney et miss Caroline-Willelmine-Amélie Skeggs. Je vous laisse à juger de la confusion. Les descriptions ne feraient qu'affaiblir l'idée, si j'entreprenais de peindre la mortification qu'on éprouva. Ah ciel! être surprise par des dames d'un si bon ton dans des attitudes si vulgaires! aussi on ne pouvait pas attendre autre chose qu'un jeu aussi bas de la proposition de M. Flamborough. Nous semblâmes, pendant quelque temps, collés à la terre, comme si nous eussions été pétrifiés d'étonnement.

Le fait est que les deux dames étaient allées à notre maison pour nous voir, et que ne nous y ayant pas trouvés, elles étaient venues nous chercher pour s'informer de l'accident qui avait empêché ma famille de paraître à l'église le jour précédent. Olivia se chargea de la réponse pour tous; et abrégeant l'histoire, elle dit qu'elles avaient été jetées de cheval. Les dames furent fort fâ-

* Espèce de bière supérieure à la bière ordinaire. (*Note du traducteur.*)

chées au récit de l'aventure ; mais apprenant qu'il n'était point arrivé d'accident, elles en furent bien charmées. Ayant ensuite appris qu'on avait pensé mourir de peur, elles en furent extrêmement affligées; mais apprenant qu'on avait passé une fort bonne nuit, elles furent de nouveau bien charmées. Elles furent d'une complaisance sans égale pour mes filles. Le dernier jour que nous les avions vues, leurs protestations étaient fortes, alors elles furent pressantes. Elles jurèrent qu'elles désiraient de lier une connaissance plus intime. Lady Blarney s'attacha particulièrement à Olivia ; miss Caroline-Wilhelmine-Amélie Skeggs (j'aime à donner aux personnes leurs noms entiers) prit un peu plus de goût pour Sophie. La conversation se soutenait entre ces deux dames, pendant que mes filles admiraient en silence leur belle éducation. Mais comme il peut se faire que mes lecteurs, quelque bourgeois qu'ils soient, soient curieux d'une conversation du grand monde, et d'anecdotes de lords, de ladys et de chevaliers de la Jarretière, je leur demande la permission de leur donner la fin de la présente conversation.

« Tout ce que je sais de l'histoire, disait miss Skeggs, est que cela peut être, ou ne pas être ; mais ce dont je puis vous assurer, madame, c'est que toute l'assemblée fut dans le plus grand étonnement. Mylord changea cent fois de couleur, mylady s'évanouit; mais Sir Tomkin, tirant son épée, jura qu'il était à elle, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

— Fort bien, répliqua lady Blarney; mais ce que je puis dire, c'est que la duchesse ne m'a jamais dit un mot de cette affaire, et je suis sûre qu'elle n'a rien de secret pour moi. — Mais vous pouvez être certaine de ceci ; car c'est un fait, que le lendemain mylord duc cria trois fois à son valet de chambre : « Jernigan, Jernigan, Jernigan ! apporte-« moi mes jarretières ! »

J'ai oublié d'avertir que, pendant cette conversation, M. Burchell se comportait très impoliment. Il avait le visage tourné du côté du feu; et à la fin de chaque phrase, il lâchait une expression de mépris et de désapprobation, qui nous déplaisait à tous, et qui empêchait, en quelque sorte, la conversation de s'échauffer.

« Outre cela, ma chère Skeggs (continua notre mylady), il n'y a pas un mot de cela dans les vers que le docteur Burdock a faits à ce sujet.

—J'en suis surprise, s'écria miss Skeggs, car il lui arrive rarement de passer quelque circonstance, d'autant qu'il écrit seulement pour son amusement. Mais madame peut-elle me faire la faveur de me montrer ces vers?

— Ma chère, reprit mylady, croyez-vous que je porte ces sortes de choses sur moi ? quoique cependant ils soient fort jolis, sûrement, et je crois m'y conaître un peu ; au moins je sais ce qui me plaît. En vérité j'ai toujours admiré les petites pièces de vers du docteur Burdock ; car, excepté les siennes et celles de notre chère comtesse d'Hanover-Square *, le reste est la plus pitoyable chose du monde. Pas un mot de bon ton.

— Madame devrait excepter, reprit miss Skeggs, ses productions dans le *Magasin des Dames* **. J'espère que vous conviendrez qu'il n'y a rien dedans qui ne sente le beau monde ; mais je suppose que nous n'aurons plus rien de cette part.

— Vous savez, répliqua mylady, que ma lectrice et demoiselle de compagnie m'a quittée pour se marier au capitaine Roach ; et comme ma pauvre vue ne me permet pas d'écrire moi-même, il y a quelque temps que je cherche une personne capable de la remplacer. C'est ce qui n'est pas aisé à trouver, et certainement trente livres sterling par an ne sont pas trop pour les appointemens d'une demoiselle qui sait lire, écrire et se présenter en compagnie. Pour des filles élevées à la ville, ne m'en parlez pas, elles ne sont pas soutenables.

—Hélas! je ne le sais que trop, et par expérience, reprit miss Skegss ; car de trois demoiselles de compagnie que j'ai eues dans six mois, une refusait de travailler au linge

* C'est une belle place publique de Londres. (*Note du traducteur.*)

** C'est un journal qui paraît tous les mois à Londres, comme notre *Journal des Dames*. (*Note du traducteur.*)

une heure par jour; l'autre trouvait que vingt-cinq louis étaient des appointemens trop faibles; et pour la troisième, je fus obligée de la renvoyer, parce que je soupçonnais quelques intrigues entre elle et mon chapelain. La vertu! la vertu ma chère amie, ne peut être trop payée! mais où la trouver? »

Ma femme avait été longtemps fort attentive à cette conversation, mais la dernière partie la frappa particulièrement. Trente livres sterling et vingt-cinq guinées * faisaient bien cinquante-six livres sterling cinq shillings, monnaie d'Angleterre, qu'on jetait pour ainsi dire à la tête, et qu'il ne s'agissait que de demander pour obtenir. Elle me regarda un moment, pour voir ce que je pensais; et à dire vrai, je pensais que deux places pareilles conviendraient parfaitement à nos filles. De plus, si le chevalier avait effectivement de l'affection pour ma fille aînée, c'était le moyen de la mettre à portée de faire sa fortune. Ma femme résolut donc de ne pas perdre tant d'avantages, faute de hardiesse, et elle entreprit la harangue pour la famille : « J'espère, dit-elle, que mesdames me pardonneront ma présomption. Il est vrai que je n'ai pas droit de prétendre à de telles faveurs; mais cependant il est naturel que je souhaite l'avancement de mes enfans, et j'ose dire que mes deux filles ont en une belle et bonne éducation; au moins on ne peut en avoir une meilleure dans la province. Elles savent lire, écrire, compter; elles savent travailler à l'aiguille, tricoter, broder, et ont un peu de musique; elles peuvent faire des petits ajustemens, broder du marly. Mon aînée sait découper, et ma cadette dit fort bien la bonne aventure dans les cartes. »

Quand elle eut fini ce discours éloquent, les deux dames se regardèrent quelques minutes en silence, avec un air d'importance et d'indécision. A la fin, miss Caroline-Wilelmine-Amélie Skeggs eut la complaisance d'observer que les deux jeunes demoiselles, autant qu'elle pouvait en juger d'après une connaissance aussi légère, leur paraissaient fort convenables pour ces places. « Mais, madame, dit-elle à mon épouse, une affaire comme celle-là exige un parfait examen du caractère, et une connaissance plus particulière les unes des autres : non pas, madame, que je soupçonne la vertu, la prudence et la sagesse de cette jeune demoiselle; mais il y a une certaine forme, madame, une certaine forme dans ces affaires. »

Ma femme approuva très fort ses défiances, observant qu'elle était fort défiante elle-même; mais elle s'en rapporta à nos voisins pour le caractère de ses filles. Notre mylady dit que les informations d'autres personnes étaient inutiles, que la recommandation de son cousin le chevalier Tornhill suffirait; et notre demande resta suspendue jusqu'à ce qu'elle lui eût parlé.

* La livre sterling vaut vingt shillings. La guinée en vaut vingt-un. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XII.

La fortune semble vouloir humilier la famille de Wakefield. Des mortifications sont souvent plus douloureuses que des calamités réelles.

Quand nous fûmes de retour à la maison, la nuit fut employée dans des projets de grandeur future. Ma femme déploya toute sa sagacité pour conjecturer laquelle de ses deux filles aurait la place la meilleure, et le plus d'occasion de voir la bonne compagnie. Le seul obstacle qui retardait notre avancement, était la recommandation du chevalier; mais il nous avait déjà donné tant de marques de son amitié, qu'il n'y avait pas à douter qu'il ne nous l'accordât. Même étant au lit, ma femme continua son sujet favori. « Ma foi, mon cher ami, entre nous, je crois que nous avons fait une excellente journée aujourd'hui. — Assez bonne, répondis-je, ne sachant trop que dire. — Comment! assez bonne? reprit-elle, je crois qu'on ne la peut faire meilleure. Supposons que nos filles réussissent à faire connaissance à Londres avec des gens de bon goût. Et je suis convaincue que Londres est la ville de l'univers la plus propre pour trouver des maris. D'ailleurs, mon

cher, on voit tous les jours des choses plus étranges; et si des femmes de qualité se prennent si fort d'amitié pour mes filles, pourquoi des hommes de qualité ne le feraient-ils pas? Entre nous, je vous assure que j'aime beaucoup mylady Blarney; elle est si obligeante! cependant j'aime bien aussi miss Caroline - Willelmine - Amélie Skeggs. Et quand elles sont venues à parler de places à la ville, vous avez vu comment je les ai prises sur le temps. Dites-moi, mon cher, ne pensez-vous pas que j'aie fait là pour mes enfans... — Ah! repris-je, ne sachant pas trop que penser là-dessus, Dieu veuille que dans trois mois elles en soient mieux! » Cette observation était de l'espèce de celles que j'avais coutume de faire pour donner à ma femme une grande opinion de ma sagacité. Car, si nos filles réussissaient, c'était un souhait pieux de ma part, qui se trouvait accompli : s'il arrivait quelque malheur, alors ce que j'avais dit avait l'air d'une prophétie. Cependant toute cette conversation n'était qu'un préparatif à un autre plan de ma femme, que je ne redoutais pas moins. Ce n'était autre chose, sinon que, comme nous devions à présent paraître un peu dans le monde, il était convenable que nous vendissions, à une foire voisine, notre bidet qui était devenu vieux, et que nous achetassions, à sa place, un cheval qui pût porter deux cavaliers dans l'occasion, et qui fût de belle apparence, pour aller à l'église, ou faire une visite. Je m'opposai d'abord fortement à ce projet; mais il fut soutenu aussi fortement; et comme je mollis, mon antagoniste gagna du terrain, jusqu'à ce qu'elle m'eût forcé de consentir à m'en défaire.

Le lendemain était jour de foire, et j'avais dessein d'y aller moi-même; mais ma femme me persuada que j'étais enrhumé, et rien ne put l'engager à me laisser sortir de la maison. « Non, mon cher, dit-elle; Moïse est un garçon adroit, et il s'entend fort bien à vendre et à acheter avantageusement. Vous savez que tous nos bons marchés ont été faits par lui : il tient bon, et il marchande jusqu'à ce qu'il ait amené à son point ceux auxquels il a affaire. »

Comme j'avais quelque bonne opinion de l'intelligence de mon fils, je ne résistai pas trop à le charger de la commission. Le matin, je vis ses sœurs très occupées à le parer pour la foire, frisant ses cheveux, nettoyant ses boucles, en lui retroussant son chapeau avec des épingles. Quand sa toilette fut finie, nous eûmes la satisfaction de le voir monté sur le bidet, avec une boîte de sapin devant lui, pour rapporter quelques merceries dedans. Il avait un habit de drap qu'on appelle *tonnerre* et *éclair*, à cause de sa force à résister aux orages, lequel, quoique devenu un peu court, était encore trop bon pour être quitté. Sa veste était d'une ratine verte, et ses sœurs avaient noué ses cheveux avec un large ruban noir. Nous le suivîmes tous à quelque distance de la porte, lui criant, tant qu'il fut à notre portée : *Bonne chance! bonne chance!*

Il ne fut pas plus tôt parti, que le sommelier de M. Tornhill vint nous féliciter sur notre bonne fortune, ayant entendu, nous dit-il, son maître parler de nous à des dames avec les plus grands éloges.

Un bonheur ne vient jamais seul. Un autre domestique de la maison du chevalier arriva avec une carte pour mes filles, par laquelle les deux dames leur apprenaient que M. Tornhill ayant rendu de nous tous un compte fort satisfaisant, elles espéraient qu'après quelques informations de plus, elles auraient lieu d'être entièrement satisfaites. « Ah! s'écria ma femme, je vois à présent que ce n'est pas chose aisée d'entrer chez les grands; mais aussi, quand une fois on y est, alors, comme dit Moïse, on n'a plus qu'à dormir. » A cette exclamation originale, que ma femme donnait pour de l'esprit, mes filles applaudirent par un rire éclatant de plaisir. Enfin, elle fut si satisfaite de la nouvelle, qu'elle mit la main à la poche, et donna au commissionnaire sept sous et demi.

Ce jour était destiné pour nous à recevoir des visites. M. Burchell, qui venait de la foire, entra aussitôt. Il apportait à chacun de mes petits un pain d'épices d'un sou, que ma femme se chargea de serrer, pour le leur donner de temps en temps, quand ils liraient bien. Il apportait aussi à mes filles une couple de boîtes pour renfermer des pains à cacheter, du tabac, des mouches, ou de l'ar-

gent quand elles en auraient gagné. Ma femme aimait ordinairement les bourses de peau de belette, comme portant bonheur; mais ces boîtes étaient bonnes en attendant. Nous avions encore de la considération pour M. Burchell, quoique ses manières impolies, lors de la conversation des deux dames, nous eussent déplu : nous ne pûmes même nous empêcher de lui faire part de notre bonne fortune, et de lui demander son avis; car, quoique nous ne suivissions guère les avis, nous étions assez portés à en demander. Quand il lut le billet, il branla la tête, et observa qu'une affaire de cette espèce exigeait la plus grande circonspection. Cet air de défiance déplut beaucoup à ma femme. « Je n'ai jamais douté, monsieur, s'écria-t-elle, que vous ne fussiez toujours disposé à être contre moi et contre mes filles. Vous avez plus de circonspection qu'il n'en faut; cependant je crois que, quand nous voulons demander des avis, nous devrions nous adresser à des gens qui auraient su en suivre de bons. — Il n'est pas question ici, madame, reprit M. Burchell, de ma propre conduite; quoique je n'aie pas fait moi-même usage de conseils, je dois en conscience donner les miens à ceux qui en veulent. » Comme j'appréhendais que cette réponse n'attirât une répartie plus dure que spirituelle, je changeai de propos, en feignant de m'étonner pourquoi notre fils était si longtemps à revenir de la foire, étant presque nuit fermée. « N'ayez pas d'inquiétude, répliqua ma femme; soyez sûr qu'il entend ses affaires : je vous garantis qu'il ne vendra jamais ses poules quand elles seront mouillées : je lui ai vu faire des marchés surprenans. Je vais, à propos de cela, vous en raconter un qui vous fera mourir de rire... Mais, sur ma vie, le voilà qui revient sans cheval, avec sa boîte derrière son dos. »

Pendant ce discours, Moïse s'avançait lentement à pied, suant sous le poids de la boîte, qu'il avait attachée avec une sangle derrière son dos. « Bonjour, bonjour, Moïse! Eh bien! mon enfant, que nous as-tu rapporté de la foire? — Ma personne, reprit Moïse, avec un œil matois, et posant la boîte sur la table.— Oui, oui, nous savons cela, dit ma femme. Mais où est le cheval? — Je l'ai vendu, reprit Moïse, trois livres, cinq shillings, deux sous. — Fort bien, mon cher enfant : je savais bien que tu leur en revendrais. Entre nous, trois livres, cinq shillings, deux sous, ce n'est pas une mauvaise journée. Allons, donne l'argent. — Je n'ai point rapporté d'argent; je l'ai placé dans un marché que voici, dit Moïse, en tirant de dessous son habit un paquet dans lequel il y avait une grosse de lunettes à verres verts, enchâssées d'argent; avec leurs étuis de chagrin. — Une grosse de lunettes à verres verts! répéta ma femme, d'une voix affaiblie. Et tu as vendu le bidet, et tu ne nous rapportes, pour sa valeur, qu'une grosse de méchantes lunettes! — Ma chère mère, s'écria mon fils, pourquoi ne voulez-vous pas écouter la raison? C'est un marché d'or que j'ai fait : je les ai eues pour rien; autrement je ne ne les aurais pas achetées. Les seules châsses d'argent valent le double du prix que j'en ai donné. — Au diable tes châsses d'argent! s'écria ma femme, hors d'elle-même. Je jurerais qu'on n'en aura pas la moitié de la valeur, à les vendre comme vieux argent, cinq shillings l'once. — Vous n'avez pas besoin de tant vous inquiéter de la valeur des châsses, leur dis-je; car je m'aperçois que ce n'est que du cuivre blanchi. —Comment! s'écria ma femme, ce n'est pas de l'argent! ce n'est pas de l'argent! — Non, lui dis-je, ce n'est pas plus de l'argent que votre poêlon. — Ainsi donc, nous voilà, dit-elle, sans bidet, avec une grosse de lunettes montées en cuivre, et des étuis de chagrin. Que la fièvre te serre, chien de trompeur! Oh! le nigaud, qui s'en est laissé revendre! n'aurait-il pas dû mieux connaître ses gens? —Vous avez tort en ceci, ma chère, m'écriai-je : il aurait dû ne point les connaître du tout. —Peste soit du sot, reprit-elle, de rapporter de pareilles drogues! Je les jetterais au feu. — Vous auriez encore plus de tort, lui dis-je, ma chère; car, quoique ce ne soit que du cuivre, nous devons les garder, puisqu'il vaut mieux avoir des lunettes montées en cuivre, que de ne rien avoir du tout. »

Pendant cette conversation, Moïse commençait à voir clair. Il s'apercevait qu'il avait été trompé par un escroc qui, sur sa figure,

en avait fait aisément sa dupe. Je pris ce moment pour lui demander les circonstances de son histoire. Par ce que j'en appris, il me parut qu'il avait vendu le cheval, et qu'il se promenait dans la foire, en en cherchant un autre; qu'un homme à figure respectable l'emmena dans sa tente, sous prétexte d'en avoir un à vendre. « Là, continua mon fils, nous trouvâmes un autre homme bien mis, qui demandait à emprunter vingt livres sterling sur les lunettes, disant qu'il avait besoin d'argent, et qu'il donnerait sa marchandise au tiers de sa valeur. Le premier homme, qui fit semblant d'être mon ami, me dit à l'oreille de les acheter, et m'avertit de ne pas être assez sot pour manquer un si beau coup. J'envoyai chercher M. Flamborough : ils lui tinrent les mêmes propos qu'à moi; enfin, nous nous laissâmes persuader d'acheter les deux grosses de lunettes entre nous deux. »

CHAPITRE XIII.

On découvre que M. Burchell est un ennemi; car il a la hardiesse de donner des conseils désagréables.

Ma famille avait résolu de briller; mais quelque accident inattendu renversait son projet aussitôt qu'il était formé. Je tâchais de tirer parti de chaque contre-temps, pour augmenter leur raison en proportion de ce que leur ambition perdait. « Vous voyez, mes enfants, m'écriai-je, combien on réussit mal à vouloir en imposer au public en copiant ses supérieurs. Les pauvres, qui veulent ne faire société qu'avec les riches, sont haïs de ceux qu'ils abandonnent et méprisés de ceux qu'ils veulent imiter. Toutes associations inégales sont toujours désavantageuses au côté le plus faible. Le riche a tout le plaisir, et le pauvre tous les désagrémens qui en peuvent résulter. A propos de cela, allons, Dick, mon enfant, répète-moi la fable que tu lisais aujourd'hui, pour l'instruction de la compagnie. »

« Il y avait un jour, cria l'enfant, un géant et un nain qui étaient amis et qui vivaient ensemble. Après s'être promis de ne jamais se quitter l'un l'autre, ils allèrent ensemble chercher des aventures. Ils rencontrèrent d'abord deux Sarrasins, contre lesquels ils combattirent. Le nain, qui était fort courageux, porta à un de ces adversaires un coup de toute sa force; mais ce coup fit peu de mal au Sarrasin, qui, levant son sabre, en déchargea un coup si terrible sur le bras du nain, qu'il le lui coupa net. Celui-ci se trouvait fort embarrassé, quand le géant vint à son secours, et en peu de temps laissa les deux Sarrasins morts sur la place. Le nain, de rage, coupa la tête de son antagoniste mort. Ils continuèrent à voyager, et rencontrèrent une autre aventure. C'étaient trois satyres qui enlevaient une demoiselle. Le nain n'était plus si hardi qu'il l'avait été d'abord; cependant il porta le premier coup, auquel un satyre riposta de façon qu'il lui jeta un œil hors de la tête. Le géant fut bientôt sur eux; et s'ils ne se fussent pas enfuis, il les aurait certainement tués tous trois. Les deux vainqueurs et la demoiselle furent fort joyeux de la victoire, et la belle délivrée étant devenue amoureuse du géant, ils se marièrent. Ils continuèrent à marcher, jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent une bande de voleurs. Pour cette fois, le géant se trouvait en avant; mais le nain n'était pas loin derrière. Le combat fut long et opiniâtre; tout tombait sous les coups du géant, et le nain fut plus d'une fois sur le point d'être tué. A la fin, la victoire se déclara pour les deux aventuriers; mais le nain perdit une jambe dans le combat. Il se trouvait donc avec une jambe, un bras et un œil de moins, tandis que le géant, qui n'avait pas reçu une seule blessure, lui criait : Allons, mon petit héros, voilà ce qui s'appelle bien travailler; encore une victoire, et nous acquerrons une gloire immortelle. — Non, dit le nain, devenu plus sage, non, je vous le déclare, je ne me bats plus; car je vois que, dans tous les combats, vous gagnez tout l'honneur et le profit, et que moi je porte tous les coups. »

J'allais faire l'application de cette fable, quand mon attention fut détournée du sujet par une dispute violente qui s'éleva entre ma femme et M. Burchell au sujet des places fu-

tures de mes filles à la ville. Ma femme insistait fortement sur les avantages qui en résulteraient pour elles. M. Burchell, au contraire, la dissuadait de toutes ses forces d'en rien faire; et moi je restais neutre. Les raisons de M. Burchell contre le projet ne semblaient que la suite de celles qui avaient été si mal reçues le matin. La dispute s'échauffa, et ma pauvre femme, au lieu de raisonner plus sensément, ne faisait que crier plus haut, et fut à la fin obligée de quitter le combat, faute de pouvoir crier. La fin de sa harangue fut cependant fort désagréable pour nous tous. « Je connais, dit-elle, des gens qui ont des raisons secrètes pour les avis qu'ils donnent; mais je les prie de vouloir bien ne pas remettre à l'avenir les pieds dans ma maison. — Madame, dit M. Burchell d'un air fort tranquille, qui ne faisait qu'irriter davantage ma femme, quand vous parlez de raisons secrètes, vous avez raison. J'en ai de secrètes que je me dispense de dire, parce que vous n'êtes pas capable de répondre même à celles dont je ne fais pas un secret. Mais je vois que mes visites ici deviennent importunes : c'est pourquoi je prends mon congé; et je ne reviendrai plus qu'une fois, peut-être pour vous dire un dernier adieu, quand je quitterai le pays. » En achevant ces mots, il prit son chapeau; et les regards de Sophie, qui semblaient lui reprocher sa précipitation, ne purent l'empêcher de partir.

Quand il fut sorti, nous nous regardâmes quelques minutes les uns et les autres tout confus. Ma femme, qui sentait qu'elle en était la cause, s'efforça de cacher son chagrin par un sourire forcé et un air d'assurance que je désapprouvai. « Comment, ma femme, m'écriai-je, est-ce ainsi qu'on traite les étrangers? Est-ce ainsi qu'on reconnait leurs bienfaits? Soyez sûre, ma chère, que voilà les expressions les plus dures et qui m'aient été les plus désagréables : il n'en est jamais sorti de pareilles de votre bouche. — Pourquoi m'a-t-il irritée? répondit-elle. Je connais très bien les motifs de ses conseils. Il voudrait empêcher que mes filles n'allassent à Londres, afin d'avoir ici le plaisir de la compagnie de ma cadette. Mais, quoi qu'il en soit, elle trouvera de meilleure compagnie que celle de tels mangeurs de tous biens. — Mangeur de tous biens! m'écriai-je : osez-vous bien l'appeler ainsi? Est-il possible que nous puissions nous tromper à ce point sur le caractère de cet homme? Il m'a paru en toutes occasions l'homme le plus accompli que j'aie jamais connu.... Dis-moi, Sophie, dis-moi, mon enfant, t'a-t-il jamais donné quelques preuves d'un attachement secret? — Ses conversations avec moi, mon père, reprit ma fille, ont toujours été sensées, modestes et agréables; mais il n'y a jamais rien eu autre chose. Je me souviens cependant qu'une fois il me dit qu'il n'avait jamais connu de femme qui eût trouvé du mérite à un homme qui n'était pas riche. — Voilà, ma chère, m'écriai-je, le propos ordinaire de ceux qui sont malheureux ou paresseux; mais j'espère que vous avez appris à juger sainement de telles gens, et que vous sentez que ce serait une folie d'attendre son bonheur d'un homme qui a été si mauvais économe du sien propre. Votre mère et moi nous avons à présent des vues plus avantageuses pour vous. L'hiver prochain, que vous passerez probablement à Londres, vous fournira des occasions pour faire un meilleur choix. »

Je ne déciderai point quelles furent les réflexions de Sophie dans cette occasion; mais au fond du cœur je ne fus pas fâché d'être débarrassé d'un hôte dont j'avais tant à craindre. L'hospitalité violée me pesa un peu sur la conscience; mais j'eus bientôt imposé silence à cette conseillère importune, par deux ou trois raisons spécieuses, qui servirent à me satisfaire et à me réconcilier avec moi-même. Les reproches que fait la conscience à un homme qui a déjà commis une mauvaise action, sont bientôt étouffés. La conscience est une poltronne, qui, quand elle n'a pas en assez de force pour prévenir une faute, a rarement assez de justice pour en punir le coupable en l'accusant.

CHAPITRE XIV.

Nouvelles mortifications, ou démonstration que des calamités apparentes peuvent être des bonheurs réels.

Le voyage de mes filles à la ville était à présent résolu, M. Tornhill nous ayant obligeamment promis de veiller lui-même à leur conduite, et de nous en informer par lettres. Mais nous jugeâmes qu'il était nécessaire que leurs habillemens répondissent à la grandeur de leur attente, ce qui ne pouvait se faire sans quelque dépense. Nous agitâmes donc en plein conseil quels étaient les moyens les plus propres pour faire de l'argent, ou, pour parler plus clairement, ce qu'il serait plus à propos de vendre pour en avoir. Notre délibération ne fut pas longue. Nous décidâmes bientôt que le cheval qui nous restait, était totalement inutile pour la charrue, sans son compagnon, et qu'on ne pouvait le monter, parce qu'il lui manquait un œil. Nous résolûmes donc de le vendre à la foire voisine, et que je l'y mènerais moi-même pour éviter toute nouvelle surprise. Quoique ce fût la première opération mercantile que j'eusse faite de ma vie, je ne doutais pas que je ne m'en tirasse avec honneur. L'opinion qu'un homme se forme de sa capacité, est mesurée sur celle de la compagnie qu'il fréquente; et comme j'étais renfermé dans ma famille, je n'avais pas conçu des sentimens désavantageux de ma sagesse. Cependant ma femme, le lendemain matin, quand je partis pour la foire, me rappela, quand je fus à quelques pas de la maison, pour me dire à l'oreille de bien prendre garde à moi.

J'avais, suivant l'usage, en arrivant à la foire, mis mon cheval sur toutes ses allures; mais il ne se présentait pas d'acheteurs. A la fin, il s'en approcha un, qui, après avoir bien examiné le cheval de tous les côtés, le trouvant borgne, n'en voulut rien offrir. Un autre vint ensuite, qui, lui ayant trouvé un éparvin, dit qu'il n'en voudrait pas, quand on le lui donnerait pour la peine seulement de le monter jusque chez lui. Un troisième aperçut qu'il avait des molettes, et n'en offrit rien. Un quatrième vit dans ses yeux qu'il avait des javarts. Un cinquième, plus impertinent que les autres, me demanda que diable je venais faire à la foire avec une rosse boiteuse, fourbue, aveugle, qui n'était bonne qu'à envoyer à l'écorcheur. Tout cela commença à me donner à moi-même le plus grand mépris pour le pauvre animal; et j'étais presque honteux à l'approche de chaque nouvel acheteur; car, quoique je ne crusse pas entièrement tout ce que les autres m'avaient dit de ma bête, cependant je réfléchissais que le nombre des témoignages formait une forte présomption de la vérité, suivant l'opinion de saint Grégoire sur les bonnes œuvres.

J'étais dans cette situation mortifiante, quand un de mes confrères, une ancienne connaissance, qui avait aussi quelques affaires à la foire, s'approcha de moi, et me prenant la main, me proposa d'entrer dans un cabaret, et de boire un coup de ce que nous y trouverions. J'acceptai sur-le-champ la proposition; et, étant entrés dans un cabaret à bière, on nous plaça dans une petite chambre sur le derrière, où il n'y avait qu'un vieillard vénérable, qui lisait avec attention dans un gros livre. Je n'ai jamais vu, de ma vie, de figure qui me prévînt tant en sa faveur. Des cheveux gris ombrageaient son front, et inspiraient le respect; et sa vieillesse verte et vigoureuse semblait annoncer le résultat de la bonne santé et de la bienveillance. Cependant sa présence n'interrompit point notre conversation : mon ami et moi, nous nous entretenions des différens revers de fortune que nous avions éprouvés. Nous parlâmes de la dispute au sujet des seconds mariages, de ma dernière brochure, de la réplique de l'archidiacre, et des mesures violentes qu'on avait prises contre moi; mais notre attention fut détournée quelque temps de notre conversation, par la vue d'un jeune homme qui entra dans la chambre, et dit quelque chose tout bas à l'oreille du vieillard. « Point d'excuses, mon enfant, lui dit le vieillard. Faire du bien à nos semblables est un devoir que nous de-

vous remplir ! Prenez ceci : je voudrais que vous eussiez besoin de davantage ; mais si cinq livres sterling peuvent soulager votre infortune, je vous les donne de tout mon cœur. » Le jeune homme, modeste, versa des larmes de reconnaissance; et cependant la sienne n'égalait pas la mienne. J'aurais volontiers santé au cou du vieillard, pour l'embrasser, tant sa bienfaisance me faisait plaisir. Il se remit à lire, et nous continnâmes notre conversation, jusqu'à ce que mon compagnon, se rappelant qu'il avait quelques affaires à la foire, sortit, en me promettant d'être de retour dans un moment, ajontant qu'il avait toujours désiré d'avoir, le plus longtemps possible, la compagnie du docteur Primrose. Le vieillard, entendant mon nom, sembla me regarder avec attention ; et quand mon ami fut dehors, il me demanda, de la manière la plus respectueuse, si j'étais parent du grand Primrose, ce courageux défenseur de la monogamie, qui avait été le boulevart de l'Église. Jamais mon cœur ne sentit de joie si pure qu'en ce moment. « Monsieur, m'écriai-je, les louanges d'un homme aussi vertueux que vous l'êtes, ajoutent à la satisfaction que votre bienfaisance a déjà excitée dans mon cœur. Vous voyez en moi le docteur Primrose, le défenseur de la monogamie, celui qu'il vous a plu d'appeler le *grand*. Vous voyez cet infortuné ecclésiastique, qui a si longtemps, et, si j'ose dire, avec tant de succès, combattu les seconds mariages. — Monsieur, s'écria l'étranger, avec un air pénétré d'une admiration respectueuse, je crains d'avoir été trop familier; mais pardonnez, s'il vous plaît, ma curiosité, je vous en conjure. — Monsieur, lui répliquai-je vivement, en saisissant sa main, bien loin de m'avoir offensé par votre familiarité, je vous conjure d'accepter mon amitié, comme vous avez déjà toute mon estime. — J'accepte l'offre avec reconnaissance, me dit-il en me serrant la main : vous, le ferme pilier de l'orthodoxie... l ai-je le bonheur de voir ?... » J'interrompis ici la suite de son discours; car, quoique, en qualité d'auteur loué sur ses ouvrages, je fusse en état de digérer une bonne dose de flatterie, cependant ma modestie, dans ce moment, ne me permit pas d'en avaler davantage. Quoi qu'il en soit, jamais deux amans de roman ne formèrent une amitié plus prompte. Nous parlâmes sur différentes matières : d'abord je jugeai qu'il était plus pieux que savant, et je commençai à croire qu'il méprisait toutes les sciences humaines comme du fumier. Cependant cela ne diminua en rien mon estime pour lui ; car il y avait déjà quelque temps que j'avais commencé moi-même à être de cette opinion. Je pris donc occasion d'observer que le monde, en général, devenait d'une indifférence blâmable sur les matières de doctrine, et s'abandonnait trop aux spéculations humaines. « Ah ! oui, monsieur, répliqua-t-il, comme s'il eût réservé toute sa science pour ce moment, il n'est que trop vrai, le monde est sur son déclin ; et cependant la cosmogonie, ou création du monde, a embarrassé les philosophes de tous les siècles. Quel mélange d'opinions bizarres n'a-t-on pas formées sur la création du monde? Sanchoniaton, Manéthon, Bérose, et Ocellus Lucanus, ont tous tenté en vain de l'expliquer. On trouve ces mots dans le dernier : *Anarchon ara kaï atelotaion to pan* ; ce qui signifie que *tout n'a ni commencement ni fin*. Manéthon, qui vivait vers le temps de Nebuchadon-Asser (*Asser* étant un mot syriaque, qui était le surnom ordinaire des rois de ce pays, comme Teglat Phël-Asser, Nabon-Asser), Manéthon a formé une conjecture aussi absurde. Car, comme nous disons communément : *ouk ek tôn biblión kubernetes* ; ce qui veut dire que *l'on n'apprend pas le monde dans les livres*, de même il a tenté d'expliquer... Mais, monsieur, je vous demande pardon, je m'écarte de la question. » Certainement il s'en écartait ; et je ne pouvais pas voir ce que la création du monde avait de commun avec notre sujet. Mais cela servit à me faire voir qu'il était homme de lettres, et je l'en respectai davantage. C'est pourquoi j'étais résolu de l'éprouver; mais il était trop doux et trop complaisant pour me disputer la victoire. Toutes les fois que je faisais une observation qui semblait une attaque sur la controverse, il souriait, secouait la tête, et ne disait mot ; ce qui me faisait croire qu'il

pouvait dire beaucoup, s'il le jugeait à propos. Le sujet de la conversation descendit insensiblement de la création aux affaires qui nous amenaient tous deux à la foire. La mienne, lui dis-je, était de vendre un cheval, et fort heureusement il se trouva que la sienne était d'en acheter un pour un de ses fermiers. Aussitôt je lui fis voir mon cheval, et le marché fut tout d'un coup conclu. La seule chose qui restait, était de m'en payer le prix. Pour ce faire, il tira de sa poche un billet de banque de trente livres sterling qu'il me proposa de lui changer. N'étant pas en état de le faire, il ordonna à la maîtresse de lui envoyer son laquais, qui vint aussitôt, vêtu d'une fort jolie livrée. « Abraham, lui dit-il, va me chercher la monnaie de ceci; tu en auras, ou chez le voisin Jackson, ou ailleurs. » Pendant que le laquais fut dehors, il me fit une déclamation fort pathétique sur la rareté de la monnaie d'argent : j'enchéris sur lui, en me plaignant de la rareté de celle d'or; et quand Abraham revint, nous venions de tomber d'accord que l'argent n'avait jamais été si rare qu'alors. Abraham, de retour, nous dit qu'il avait couru toute la foire, et qu'il n'avait pas pu trouver à changer le billet, quoiqu'il eût offert un demi-écu pour cela. Ce fut un grand contre-temps pour nous tous; mais, après un instant de réflexion, le vieillard me demanda si je connaissais, de mes côtés, un certain Salomon Flamborough. Sur ce que je lui répondis que c'était mon voisin, et qu'il ne demeurait qu'à deux pas de chez moi : « Cela étant ainsi, me dit-il, je crois que nous pouvons faire affaire ensemble. Je vais vous donner un mandat sur lui, payable à vue; et vous savez que c'est l'homme le plus exact à cinq milles à la ronde. L'honnête Salomon et moi, nous avons été liés ensemble longtemps. Je me souviens que je le gagnais toujours aux *trois-sauts* *; mais il avait l'avantage sur moi au saut à *cloche-pied*. » Un mandat sur mon voisin était de l'argent pour moi, car je connaissais parfaitement sa solvabilité. Le billet fut donc signé et remis entre mes mains; et M. Jenkinson, le vénérable vieillard, Adam, son valet, et mon cheval le vieux Blachery, s'en allèrent trottans, fort contens les uns des autres.

Laissé seul à mes réflexions, je commençai à songer que j'avais commis une imprudence, en prenant un mandat d'un inconnu, et je conclus prudemment de reprendre mon cheval, et pour cet effet, de suivre mon acheteur; mais il était trop tard : c'est pourquoi je repris le chemin de chez moi, bien résolu de recevoir, chez mon voisin, l'argent de mon mandat le plus tôt possible. Je le trouvai à sa porte, qui fumait sa pipe; et lui ayant dit que j'avais un petit billet sur lui, il le prit, et le lut à deux fois. « Je crois que vous lisez bien le nom, m'écriai-je, Éphraïm Jenkinson. — Oui, oui, me répondit-il, le nom est assez bien écrit, et je connais l'homme aussi, le plus grand coquin qu'il y ait sous le ciel; c'est le même fripon qui nous a vendu les lunettes. N'était-ce pas un homme à face vénérable, des cheveux gris, et point de poches à son justaucorps? Ne vous lâchait-il pas des tirades de grec, et des discours sur la cosmogonie, le monde, etc.?» A ce propos, je répliquai par un soupir. « Ah! continua-t-il, il n'a qu'une bribe de science qu'il débite toutes les fois qu'il se trouve en compagnie avec un homme de lettres; mais je connais le coquin, et je veux le faire pendre. »

Quelque mortifié que je fusse déjà, mon plus grand embarras était de savoir comment paraître devant ma femme et mes filles. Un écolier qui a fait l'école buissonnière n'est pas plus effrayé de se présenter devant son maître, que je l'étais de rentrer à la maison. Je pris cependant la résolution de prévenir leur colère, en commençant par m'y mettre bien fort.

Mais, hélas! en rentrant, je trouvai que ma famille n'était pas disposée à quereller. Ma femme et mes filles étaient tout en pleurs, M. Tornhill leur ayant fait savoir, ce jour-là, qu'il ne fallait plus compter sur le voyage et les places de Londres; que quelques personnes, mal intentionnées pour nous, ayant

* C'est une espèce de jeu de force, où celui qui, en deux enjambées et un saut, parcourt le plus grand espace, gagne. (*Note du traducteur.*)

fait de mauvais rapports sur notre compte aux deux dames, elles étaient parties le jour même pour Londres; qu'il n'avait pu découvrir ni les auteurs de ces faux rapports, ni en quoi ils consistaient; mais que, quels que fussent et les rapports et les auteurs, il continuait à nous assurer de son amitié et de sa protection. Je les trouvai, par conséquent, disposées à supporter avec grande résignation mon infortune, parce qu'elle se trouvait éclipsée par une autre plus sensible pour elles. Mais ce qui nous inquiétait le plus, était de deviner qui pouvait avoir l'ame assez basse et assez noire pour diffamer une famille aussi innocente que la nôtre, qui n'était ni assez élevée pour exciter l'envie, ni assez méchante pour exciter la haine.

CHAPITRE XV.

La noirceur de M. Burchell se découvre. C'est folie d'être trop sage.

La soirée et une partie du jour suivant furent employées à chercher vainement à découvrir quels étaient nos ennemis. Il y eut à peine une maison dans le voisinage qui échappât à nos soupçons : et chacun de nous avait ses raisons qu'il connaissait fort bien, pour fonder son opinion. Pendant que nous étions dans cette perplexité, un de nos petits, qui revenait de jouer dehors, nous apporta un portefeuille qu'il avait trouvé sur l'herbe. Nous le reconnûmes sur-le-champ pour appartenir à M. Burchell, à qui nous l'avions vu; et, en l'examinant, nous trouvâmes qu'il contenait quelques notes sur différens sujets. Mais ce qui attira le plus notre attention, fut un papier cacheté, avec cette suscription : *Copie de la lettre à envoyer aux deux dames, au château de Tornhill.* Il nous vint d'abord à l'esprit que c'était lui qui était l'infâme calomniateur; et nous délibérâmes si nous décachetterions le papier. Ce n'était pas mon avis; mais Sophie, en disant qu'elle était sûre que, de tous les hommes, M. Burchell était le plus incapable d'une telle bassesse, insista pour que le billet fût lu. Le reste de la famille seconda ses instances, et, à leur sollicitation réunie, je lus ce qui suit :

« Mesdames,

« Le porteur vous instruira suffisamment de quelle part vient cette lettre. C'est au moins quelqu'un qui aime l'innocence, et qui est disposé à empêcher qu'on ne la séduise. Je suis informé, de bonne part, que vous êtes dans l'intention d'emmener à Londres, en qualité de demoiselles de compagnie, deux jeunes demoiselles que je connais un peu. Comme je ne veux point voir la simplicité trompée, ni la vertu souillée, je vous avertis ici que cette démarche imprudente serait suivie des conséquences les plus dangereuses. Ce n'a jamais été ma coutume de traiter avec sévérité les personnes déshonnêtes et infâmes; et dans cette occasion, je me tairais encore, si je ne voyais que la folie se propose un crime. Profitez donc de l'avis d'un ami, et réfléchissez sérieusement sur les conséquences qu'il y aurait d'introduire le vice et l'infamie dans une retraite que la paix et l'innocence ont habitée jusqu'ici. »

Nos doutes furent alors levés. Il paraissait bien dans cette lettre quelque chose qui pouvait s'appliquer aux deux parties, et les censures qu'elle contenait pouvait aussi bien se rapporter aux personnes auxquelles elle avait été écrite qu'à nous. Mais la mauvaise interprétation se présentait trop naturellement, et nous n'allâmes pas plus loin. Ma femme eut à peine la patience de m'entendre jusqu'au bout, car elle déclamait contre celui qui avait écrit la lettre avec un ressentiment sans bornes. Olivia ne fut pas plus modérée, et Sophie semblait interdite de sa noirceur. Pour moi, je considérais l'action comme une des preuves les plus odieuses d'une ingratitude sans sujet, que j'eusse jamais vue. Je ne pouvais en découvrir d'autre raison, que l'envie qu'il avait de retenir ma fille cadette dans la province, pour avoir plus d'occasions de se trouver avec elle. Nous étions tous assis dans cet état, rêvant aux moyens de nous venger, quand notre petit garçon vint en

courant nous annoncer que M. Burchell arrivait à l'autre bout du champ. Il est plus facile de concevoir que de dépeindre les différentes sensations que nous causent la douleur d'une insulte récente, et le plaisir d'une vengeance prochaine. Quoique notre intention ne fût que de lui reprocher son ingratitude, nous résolûmes de le faire de la manière la plus piquante que nous pourrions. Pour cet effet, nous convînmes de le recevoir avec un air ouvert et d'amitié à l'ordinaire, de jaser d'abord avec plus de douceur et d'affection que de coutume, pour l'amuser un peu; et ensuite, au milieu de ce calme flatteur, de fondre sur lui comme un ouragan, et de l'accabler par les reproches de sa bassesse. Ce parti pris, ma femme se chargea elle-même de l'exécution, et elle avait réellement des talens pour l'entreprise. Nous le vîmes s'approcher : il entra, prit une chaise, et s'assit. « Il fait bien beau, M. Burchell.—Oh! fort beau, docteur. Quoique cependant, par la douleur que me font mes cors, je juge que nous aurons de la pluie. — La douleur de vos cornes* ! s'écria ma femme, en éclatant de rire, et ensuite lui demandant pardon de la plaisanterie. — En vérité, madame, reprit-il, je vous pardonne de bon cœur; car je vous proteste que je n'aurais pas pensé que ce fût une plaisanterie, avant que vous me l'eussiez dit. — Cela se peut bien, monsieur, dit ma femme, en nous faisant un clin d'œil; et cependant je suis sûre que vous savez combien il en faut de ce poids** pour faire une once. — Je crois, madame, en vérité, reprit M. Burchell, que vous avez lu ce matin quelque livre de bons mots, tant vous êtes disposée à en faire; cependant, madame, je vous dirai que j'aimerais mieux une once de bon sens.—Je le crois bien, dit ma femme, en nous regardant encore en riant, quoiqu'elle n'eût pas l'avantage. Cependant, j'ai vu quelques gens qui prétendent au bon sens, et qui en ont fort peu.—Il n'y a pas de doute à cela, répliqua son antagoniste : vous avez connu des dames qui passent pour des merveilles, quant à l'esprit, et qui n'en ont point du tout. » Je m'aperçus bientôt que ma femme n'aurait pas l'avantage dans cette dispute; en sorte que je pris le parti de traiter la matière plus sérieusement. « L'esprit et les connaissances, m'écriai-je, ne sont que des bagatelles sans l'honnêteté; c'est elle qui donne du prix à un homme. Le paysan ignorant, mais sans défauts, vaut mieux que le philosophe qui en a beaucoup. Car, qu'est-ce que le génie ou le courage sans un cœur? L'honnête homme est l'ouvrage le plus noble de la création. — J'ai toujours regardé cette opinion favorite de Pope, répliqua M. Burchell, comme indigne d'un homme de son génie, et comme bassement indigne de sa propre supériorité. Comme la réputation d'un livre ne dépend pas tant de ce qu'il est exempt de défauts, que de ce qu'il contient de grandes beautés, de même celle des hommes devrait dépendre, non pas de leur exemption de défauts, mais de la grandeur des vertus qu'ils possèdent L'homme savant peut manquer de prudence, le ministre d'état avoir de l'orgueil, et le guerrier de la férocité; mais pour cela, leur préférerons-nous un bas artisan qui chemine laborieusement au travers de la vie, sans mériter ni censure, ni éloges? Il faudrait, par la même raison, donner la préférence aux froides et exactes productions de l'école flamande sur les productions incorrec-

* Le rapport des deux mots anglais qui donne lieu à cette pointe misérable, est plus prochain que celui de *cors* à *cornes*; *corns, horns*.

(*Note du traducteur.*)

** Cette pointe est encore plus pitoyable que la première. Une plaisanterie, étant une chose immatérielle, ne peut avoir de poids. Madame Primrose, voulant piquer son hôte par de mauvaises pointes, veut lui dire que, quoique par sa réponse il taxe sa première plaisanterie d'être trop légère, de n'être pas de poids, néanmoins il est assez fin pour savoir combien il en faudrait de ce poids (quelque léger qu'il fût) pour faire une once. Cette pointe est tirée de si loin, qu'elle en est ridicule; mais l'auteur s'efforce de rendre madame Primrose effectivement ridicule, pour lui donner du dessous dans la conversation, et amener ce qui suit.

(*Note du traducteur.*)

tes mais sublimes et animées du pinceau italien.

— Monsieur, repris-je, votre observation est juste dans le cas où il y a des vertus brillantes jointes à de petits défauts; mais quand de grands vices se trouvent dans le même sujet opposées à des vertus extraordinaires, un tel homme ne mérite que du mépris.

— Peut-être, répliqua M. Burchell, y a-t-il des monstres tels que vous les dépeignez, qui réunissent de grands vices à de grandes vertus. Cependant, dans le cours de ma vie, je n'ai point encore trouvé un seul exemple de leur existence : au contraire, j'ai toujours remarqué qu'où le génie était grand, les affections étaient bonnes. Et en vérité, la Providence nous a traités bien favorablement en ce point, en abaissant aussi l'entendement, quand le cœur est corrompu, et en diminuant le pouvoir d'être nuisible dans ceux qui en ont la volonté. Cette règle semble s'étendre même aux autres animaux : les petits sont traîtres, cruels et lâches, pendant que ceux qui ont la force en partage sont braves, généreux et doux.

— Ces observations sont fort belles, répliquai-je. Cependant il me serait aisé, dans ce moment, de citer un homme (en disant cela, j'attachai mes regards fixement sur lui) dont la tête et le cœur forment le contraste le plus détestable. Oui, monsieur, continuai-je, je suis bien aise de le démasquer ici, au milieu de sa sécurité imaginaire..... Connaissez-vous, monsieur, ce portefeuille? — Oui, monsieur, répondit-il, avec une assurance inconcevable; il est à moi, et je suis bien aise de le retrouver. — Et connaissez-vous aussi cette lettre? m'écriai-je..... Non, non, point de subterfuge : regardez-moi en face... Connaissez-vous, vous dis-je, cette lettre? — Cette lettre? Oui, c'est moi qui l'ai écrite. — Et comment avez-vous osé avoir la bassesse, la noirceur et l'ingratitude d'écrire une pareille lettre? — Et comment avez-vous eu la bassesse, vous (en me regardant avec une effronterie sans exemple), de décacheter cette lettre? Ne savez-vous pas que je puis vous faire tous pendre pour cela? Je n'ai qu'à aller chez le premier juge de paix, jurer que vous êtes coupables d'avoir ouvert la fermeture de mon portefeuille, et je vous ferai tous pendre devant cette porte. » Cette insolence, à laquelle je ne m'attendais pas, me jeta dans un transport si violent, que j'avais peine à me contenir. « Ingrat! coquin! va-t'en, et ne souille pas plus longtemps ma maison par ton odieuse présence. Va-t'en, et que je ne te voie jamais rentrer chez moi. La seule punition que je te souhaite, est celle d'une conscience alarmée, qui sera ton continuel bourreau » En disant ces mots, je lui jetai son portefeuille, qu'il ramassa avec un sourire en le refermant avec le plus grand sang-froid : il nous laissa étonnés de sa tranquillité et de son assurance. Ma femme, particulièrement, enrageait de ce que nous n'avions pu le mortifier, ou le faire paraître honteux de ses bassesses. « Ma chère, lui dis-je, voulant calmer des passions qui étaient montées trop haut pour nous, nous ne devons pas être surpris que les méchans soient sans pudeur. Ils ne rougissent que quand on les surprend à faire une bonne action : pour les mauvaises, ils s'en glorifient. Le Crime et la Honte, à ce que rapporte une allégorie, furent d'abord compagnons, et au commencement de leur voyage, ils marchèrent toujours ensemble; mais leur union parut bientôt désagréable et incommode à tous deux. Le Crime donnait à la Honte des sujets fréquens de mécontentement, et la Honte trahissait souvent les projets du Crime. Après bien des contestations, ils consentirent donc à se séparer pour toujours. Le Crime marcha seul hardiment, pour atteindre le Destin qui allait devant, sous la forme d'un exécuteur. Mais la Honte, naturellement timide, retourna en arrière, pour aller tenir compagnie à la Vertu qu'ils avaient laissée derrière au commencement du voyage. C'est ainsi, mes enfans, que quand les hommes sont un peu avancés dans le chemin du vice, ils cessent d'avoir honte de mal faire; la honte n'accompagne que leurs vertus. »

CHAPITRE XVI.

La famille du Ministre use d'adresse, et on lui en oppose une plus grande.

Quels que fussent les idées et les sentimens de Sophie, le reste de la famille se consola aisément de l'absence de M. Burchell, par la compagnie de notre seigneur, dont les visites devinrent plus fréquentes et plus longues. Quoiqu'il n'eût pas réussi à procurer à mes filles les amusemens de Londres, comme il se le proposait, il tâchait de les en dédommager, en leur procurant tous les petits amusemens que notre retraite permettait. Il venait habituellement le matin; et, pendant que moi et mon fils nous étions dehors pour nos affaires, il restait à la maison avec le reste de la famille, et les amusait par des descriptions de la ville qu'il connaissait parfaitement. Il répétait toutes les remarques faites dans l'atmosphère des théâtres, et savait par cœur tous les dits notables des beaux esprits, avant qu'ils fussent dans les recueils de bons mots. Les intervalles des conversations étaient employées à apprendre à mes filles le piquet, ou quelquefois il mettait mes deux petits aux prises à coups de poings* pour les *déniaiser*, à ce qu'il appelait. Mais l'espérance que nous avions de le voir notre gendre nous aveuglait en quelque sorte sur tous ses défauts. Il faut avouer que ma femme mettait en usage mille petites ruses pour l'attraper, ou, pour se servir d'une expression plus honnête pour elle, elle employait toutes sortes d'arts pour faire briller les perfections de sa fille. Si les gâteaux pour le thé étaient bien secs et bien croquans, ils étaient faits par Olivia; si le vin de groseilles était trouvé bon, c'était Olivia qui avait cueilli les groseilles; c'était son habileté qui conservait aux fruits confits au vinaigre leur couleur naturelle; et son talent pour composer un pudding était sans égal. D'autres fois la pauvre femme disait au chevalier qu'elle croyait qu'Olivia et lui étaient de la même taille, et les faisait lever pour voir lequel des deux était le plus grand. Ces petites finesses qu'elle croyait impénétrables sautaient aux yeux de tout le monde : elles plaisaient fort à notre bienfaiteur, qui donnait, chaque jour, de nouvelles preuves de sa passion; et quoiqu'elles ne fussent jamais venues jusqu'à des propositions de mariage, cependant nous pensions qu'elles n'en étaient guère loin. Son retard à s'expliquer sur ce point, nous l'attribuions quelquefois à une défiance naturelle chez lui, quelquefois à la crainte de déplaire à un oncle riche. Une circonstance qui arriva bientôt ne laissa plus de doute qu'il avait dessein de s'unir à notre famille : ma femme la regarda même comme une promesse en forme.

Ma femme et mes filles, allant rendre une visite au voisin Flamborough, trouvèrent que sa famille s'était fait peindre depuis peu par un peintre qui courait la campagne et faisait des portraits à quinze shellings la pièce. Comme cette maison et la nôtre étaient, depuis longtemps, dans une espèce de rivalité sur le chapitre du goût, nous primes l'alarme de nous voir prévenus par cette marche qu'ils nous avaient dérobée; et malgré ce que je pus dire (et je dis beaucoup), il fut résolu que nous serions peints aussi. Ayant donc averti le peintre, car que pouvais-je faire? nous délibérâmes ensuite de faire voir la supériorité de notre goût dans les attitudes de nos portraits; car la famille de notre voisin était composée de sept personnes, et chacune était représentée avec une orange à la main, ce qui faisait sept oranges, chose absolument sans goût, sans variété, sans composition. Nous voulûmes avoir quelque chose de plus brillant, et, après bien des débats, nous résolûmes unanimement de nous faire peindre tous ensemble dans un seul tableau de famille qui eût trait à l'histoire. Cela était meilleur marché, parce qu'il ne fallait qu'un cadre, et cela

* On sait que c'est l'usage en Angleterre d'encourager, au lieu de séparer, deux hommes qui se battent à coups de poings. On met aussi les enfans aux prises à ce jeu, pour les rendre plus hardis; mais ceci ne doit s'entendre que du bas peuple.

(*Note du traducteur.*)

était infiniment plus joli, car c'était ainsi que toutes les familles des gens de goût étaient peintes alors. Comme nous ne nous rappelions pas un sujet historique qui pût nous convenir à tous, nous nous contentâmes de nous faire tirer chacun comme une figure historique, mais indépendante l'une de l'autre. Ma femme voulut être représentée en Vénus, avec une pièce d'estomac enrichie de diamans, ses deux petits en Cupidons à ses côtés, pendant que moi, avec ma robe de ministre et ma ceinture *, je devais lui présenter les livres de ma dispute sur les seconds mariages. Olivia voulut être peinte en amazone, assise sur un parterre de fleurs avec un habit de cheval, vert, galonné en or, et un fouet à la main. Sophie devait être en bergère, avec autant de brebis autour d'elle que le peintre pourrait en faire tenir, et Moïse devait être avec un chapeau à plumet blanc. Notre goût plut si fort au chevalier, qu'il insista pour être dans le tableau de la famille, dans le caractère d'Alexandre-le-Grand, aux pieds d'Olivia. Nous regardâmes tous cette demande comme une marque de son désir d'entrer dans notre famille, et nous ne pûmes refuser sa proposition. Le peintre se mit donc à l'ouvrage, et comme il travaillait assidûment et promptement, en quatre jours le tableau fut achevé. La pièce était grande, et il n'avait pas épargné les couleurs, ce dont ma femme le loua beaucoup. Nous fûmes tous très contens de l'exécution; mais une circonstance malheureuse qui ne se présenta à notre esprit que quand le tableau fut fini, nous chagrina tous beaucoup. Il était si grand, que nous n'avions pas de chambre dans la maison assez grande pour l'y placer. Il est inconcevable comment nous n'avions pas fait auparavant une réflexion si importante; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cela nous était échappé. Au lieu donc de servir à satisfaire notre vanité, comme c'était notre dessein, ce malheureux tableau restait contre la muraille de la cuisine, où la toile avait été d'abord attachée pour le peindre: il était trop grand pour entrer dans aucune de nos chambres et pour passer par les portes. Il fournissait matière à la plaisanterie de nos voisins: l'un le comparait à la chaloupe de Robinson-Crusoé, qu'il avait bâtie trop grande pour pouvoir la remuer. Un autre disait qu'il ressemblait à ces dévidoirs qu'on construit dans une bouteille; quelques-uns enfin s'étonnaient comment il avait pu entrer là, et comment il pourrait en sortir.

Mais en même temps que ce tableau donnait matière de plaisanterie aux uns, il fournissait aux autres les interprétations les plus malignes. Le portrait du chevalier, qui se trouvait avec les nôtres, nous faisait trop d'honneur, pour ne pas exciter l'envie. Des bruits malins commencèrent à courir sourdement sur notre compte; et notre repos fut troublé par des gens qui vinrent avec amitié nous rapporter les discours de nos ennemis. Nous recevions ces propos avec le ressentiment qui convenait; mais ce ressentiment ne fit qu'irriter la calomnie. Nous délibérâmes donc d'imposer silence à la malice de nos ennemis; et à la fin, nous prîmes une résolution qui me parut trop fine, pour que nous eussions de la satisfaction. Voici quelle elle fut. Comme notre objet important était de connaître le motif des assiduités de M. Tornhill, ma femme se chargea de le sonder, sous prétexte de lui demander son avis sur le choix d'un mari pour sa fille aînée. Si ce plan ne se trouvait pas suffisant pour l'amener à une déclaration, alors il fut résolu de l'effrayer par la supposition qu'il avait un rival; et l'on imaginait que, par ce dernier moyen, quelque rétif qu'il fût, on l'amènerait au but. Mais je ne voulus jamais donner mon consentement à ce dernier projet, jusqu'à ce qu'Olivia m'eût donné les assurances les plus positives qu'elle épouserait le rival qu'on supposerait à M. Tornhill, dans le cas où celui-ci ne prévicndrait pas ce mariage, en l'épousant lui-même. Tel fut le plan auquel on s'arrêta, et que je n'approuvai pas tout-à-fait, quoique je ne m'y opposasse pas trop fortement.

La première fois que M. Tornhill vint nous voir, mes filles eurent soin de s'absenter pour

* Les ministres de l'Eglise anglicane portent une robe semblable à celle des professeurs de nos colléges. (*Note du traducteur.*)

donner à leur mère l'occasion de mettre son projet à exécution; mais elles n'allèrent pas plus loin que la chambre voisine, d'où elles pouvaient entendre toute la conversation. Ma femme mit adroitement la matière sur le tapis, en disant qu'une des demoiselles Flamborough était sur le point de faire une bonne affaire avec M. Spanker. Le chevalier étant de son avis, ma femme continua la conversation, en faisant la remarque que « celles qui avaient du bien étaient toujours sûres de trouver des mariages avantageux; mais, poursuivit-elle, pour celles qui n'en ont point, le ciel a pitié d'elles. Que signifie la beauté? que signifient toutes les vertus et toutes les meilleures qualités du monde dans ce siècle intéressé? Ce n'est pas *qui est-elle?* mais *qu'a-t-elle?* dont on s'informe.

— Madame, reprit-il, votre remarque est aussi juste que neuve; mais si j'étais roi, cela ne serait pas de même. Les filles aimables, sans fortune, auraient alors bon temps. Vos demoiselles seraient les deux premières pourvues.

— Ah! monsieur, dit ma femme, vous voulez rire; mais moi, je voudrais être reine, je saurais bien où elles trouveraient des maris. Mais, à propos, M. Tornhill, vous m'y faites penser, ne connaîtriez-vous pas quelqu'un qui pût convenir pour mari à mon aînée. Elle a actuellement dix-neuf ans; elle a pris toute sa croissance; elle est bien élevée, et, à mon petit avis, elle ne manque pas de mérite.

—Madame, répliqua-t-il, si vous laissez cela à mon choix, je voudrais trouver quelqu'un qui eût assez de perfections pour rendre un ange heureux: quelqu'un qui eût de la sagesse, de la fortune, de la richesse, du goût, de la sincérité: je voudrais tout cela dans un mari pour mademoiselle votre fille. — Oui, mais, dit-elle, connaissez-vous quelqu'un de cette sorte? — Non, madame, reprit-il, il est impossible de connaître personne qui soit digne d'être son mari. C'est un trésor trop grand pour être possédé par un seul homme: c'est une divinité. Sur mon ame, je vous dis ce que je pense: c'est un ange. — Ah! M. Tornhill, vous flattez ma fille; mais nous avons songé à la marier à un de vos fermiers dont la mère est morte depuis peu, et qui a besoin d'une ménagère. Vous savez qui je veux dire,..... le fermier William. C'est un homme actif, qui est en état de lui donner du pain, et qui nous a déjà fait des propositions (cela était effectivement vrai); mais je serais bien aise, monsieur, d'avoir votre approbation sur notre choix. — Comment, madame, mon approbation! mon approbation, pour un tel choix!..... Sacrifier tant de beauté, d'esprit, de talens, à une créature qui ne sentira pas son bonheur! Je vous demande pardon, je ne puis jamais approuver une injustice si manifeste. Et j'ai mes raisons. — En vérité, s'écria ma femme, si vous avez vos raisons, c'est autre chose; mais je voudrais bien savoir vos raisons. — Je vous demande bien des excuses, madame, reprit-il; mais je ne puis vous les découvrir. Elles sont (dit-il, en mettant la main sur sa poitrine) enterrées, clouées ici. »

Quand il fut parti, nous ne pûmes, après une consultation générale, définir quels étaient ses sentimens. Olivia les regardait comme les preuves de la passion la plus délicate. Pour moi, je considérais les choses d'un autre œil, j'y voyais plus d'amour que de désir de mariage. Cependant, quel que fût leur objet, il fut résolu de suivre le plan de la recherche du fermier William, qui, depuis que nous étions établis dans le pays, avait fait sa cour à ma fille.

CHAPITRE XVII.

Il y a bien peu de vertus qui résistent à une tentation longue et agréable.

Comme je n'envisageais que le bonheur réel de mes enfans, l'assiduité de M. William m'avait plu, parce qu'il avait une fortune honnête, et qu'il était prudent et sincère. Il ne fallut pas lui donner de grands encouragemens pour faire revivre sa première passion; de sorte que deux ou trois jours après, M. Tornhill et lui se rencontrèrent le soir chez nous, et se regardèrent quelque temps avec des yeux de colère. Mais William ne

devait point d'arrérages à son seigneur; en sorte qu'il s'embarrassait fort peu de son indignation. Olivia, de son côté, jouait la coquette en perfection, si l'on peut appeler jouer un rôle, agir d'après son caractère, feignant de prodiguer toute sa tendresse à son nouvel amant. M. Tornhill parut tout-à-fait affligé de cette préférence, et nous quitta d'un air pensif: ce qui me surprit d'autant plus, qu'il était en son pouvoir de faire cesser fort aisément la cause de son chagrin, en faisant la déclaration d'une passion honnête; mais, quelque mal à son aise qu'il nous parût, Olivia l'était encore davantage. Après ces entrevues avec ses amans, qui furent fort fréquentes, elle cherchait la solitude pour s'abandonner à sa tristesse. La trouvant un soir dans cet état, après avoir fait ses efforts pour soutenir pendant quelque temps une gaîté feinte : « Tu vois, lui dis-je, à présent, mon enfant, que toute ta confiance dans la sincérité de la passion de M. Tornhill n'a été qu'un rêve : il souffre la rivalité d'un inférieur, quoiqu'il sache qu'il est en son pouvoir de s'assurer ta possession par une déclaration honnête. — Oui, papa, me dit-elle, mais je sais qu'il a ses raisons pour différer. Je sais qu'il en a. La sincérité de ses regards et de ses expressions me convainc qu'il m'estime réellement. Dans peu de temps, j'espère qu'il découvrira la générosité de ses sentimens, et vous verrez que l'opinion que j'ai de lui est plus juste que la vôtre. — Olivia, ma chère enfant, lui répondis-je, c'est toi qui as formé et proposé tous les plans qui ont été suivis jusqu'à présent, pour l'amener à une déclaration, et tu ne diras pas que je t'ai gênée en rien; mais tu ne dois pas attendre que je veuille jamais servir d'instrument pour qu'un honnête homme soit la dupe de ta passion mal fondée. Je te donnerai tout le temps que tu me demanderas pour amener à une explication ton admirateur prétendu; mais, le terme expiré, s'il ne vient point au but, j'exige absolument que la constance de M. William soit récompensée. Le caractère que j'ai soutenu jusqu'à présent dans la vie, demande que je tienne cette conduite; et ma tendresse pour toi, comme père, n'influera jamais sur mon intégrité, comme homme. Nomme donc le jour, tu le prendras si éloigné que tu voudras; et, en même temps, instruis M. Tornhill du temps précis où j'entends te donner à un autre. S'il t'aime réellement, son bon sens lui fera voir aisément qu'il n'a qu'un parti à prendre pour ne te pas perdre pour toujours. » Elle agréa cette proposition, dont elle ne put s'empêcher de reconnaître la justice. Elle me renouvela sa promesse dans les termes les plus positifs d'épouser M. William, dans le cas où l'autre serait insensible; et à la première entrevue, nous fixâmes, en présence de M. Tornhill, de ce jour en un mois, le temps de son mariage avec son rival.

Ces mesures vigoureuses semblèrent redoubler l'inquiétude de M. Tornhill; mais ce qu'Olivia elle-même éprouvait, m'affectait sensiblement. Dans ce combat entre sa passion et sa raison, elle perdit toute sa vivacité naturelle, et elle cherchait toutes les occasions d'être seule pour pleurer. Une semaine se passa sans que son amant fît aucun effort pour mettre obstacle à son mariage. La troisième, il discontinua entièrement ses visites; et ma fille, au lieu d'en témoigner de l'impatience, semblait d'une tranquillité pensive, que je prenais pour de la résignation. Pour moi, c'était avec la plus grande satisfaction que je pensais que ma fille allait s'assurer un état aisé et tranquille; et j'applaudissais fréquemment à sa résolution. Quatre jours avant celui fixé pour le mariage, ma petite famille était le soir rassemblée autour d'un bon feu, contant des histoires du temps passé, et faisant des projets pour l'avenir. Nous étions ainsi innocemment occupés, riant de toutes les folies qui nous passaient par la tête. « Eh bien! Moïse, m'écriai-je, nous allons bientôt, mon garçon, avoir un mariage dans la famille : qu'est-ce que tu en penses? quel est ton avis là-dessus? — Mon avis, papa, est que tout va fort bien, et je pensais tout-à-l'heure que quand ma sœur Olivia sera mariée au fermier William, il nous prêtera alors *gratis* son pressoir et ses chaudières à brasser *. — Oh! sûrement, Moïse,

* En Angleterre, dans les campagnes, presque tous les fermiers font leur bière eux-mêmes. (*Note du traducteur.*)

il le fera; et par dessus le marché il chantera, pour nous égayer, la chanson de la Mort et de la Dame. — Il a appris cette chanson à mon frère Dick, dit Moïse, et je crois qu'il la chante fort bien. — Oui-dà? repris-je. Qu'il la chante! Où est Dick? Allons, qu'il chante avec hardiesse. — Mon frère Dick, répondit le petit Bill, vient de sortir tout-à-l'heure avec ma sœur Olivia; mais M. William m'a appris deux chansons; et, si vous voulez, papa, je vous les chanterai. Laquelle aimez-vous mieux, ou du *Cygne mourant*, ou de l'élégie sur la *Mort d'un chien enragé?* — L'élégie, mon fils, l'élégie plutôt, lui dis-je, je ne l'ai pas encore entendue. Et vous, ma femme, vous savez que le chagrin altère; donnez-nous une bouteille du meilleur vin de groseilles, pour nous soutenir contre la tristesse. Les élégies m'ont tant fait pleurer dernièrement, que, sans un petit coup pour m'égayer, je craindrais que celle-ci ne m'affectât trop. Et toi, Sophie, mon amour, prends ta guitare, et racle un petit accompagnement à cet enfant.»

ÉLÉGIE

SUR LA MORT D'UN CHIEN ENRAGÉ.

Or, écoutez, petits et grands, prêtez l'oreille à ma chanson; et si vous la trouvez courte, elle ne vous tiendra pas longtemps.

Il y avait un homme à Islington, de qui on pouvait dire que c'était un homme qui menait une fort bonne vie, toutes les fois qu'il se mettait en prières.

Il avait une ame tendre et charitable; il faisait du bien à ses ennemis comme à ses amis; il revêtait tous les jours celui qui était nu, quand il mettait sur lui ses habits.

Dans cette ville il y avait un chien, comme il y en a beaucoup de toute espèce dans ce lieu, des mâtins, des lévriers, des épagneuls, et tant d'autres.

Le chien et l'homme furent d'abord amis; mais, s'étant brouillés, le chien, pour en venir à son point, devint enragé, et mordit l'homme.

Les voisins, effrayés, accoururent de toutes les rues des environs, et juraient que le chien avait perdu l'esprit d'avoir mordu un si bon maître.

La blessure du pauvre chrétien paraissait à tout le monde dangereuse et mortelle; et en même temps qu'ils juraient que le chien était enragé, ils disaient que l'homme en mourrait.

Mais bientôt on vit un grand miracle, qui leur donna le démenti. L'homme guérit de sa morsure, et ce fut le chien qui mourut.

« C'est un bon garçon que Bill, sur mon honneur; et son élégie peut être appelée justement tragique. Allons, mes enfans, à la santé de Bill. Puisse-t-il devenir un jour évêque!

—Je le souhaite de tout mon cœur, s'écria ma femme; et s'il prêche aussi bien qu'il chante, je ne doute pas qu'il n'y parvienne. Toute notre famille, du côté de ma mère, chantait très bien : on disait communément, dans le pays, que les Blenkensops ne pouvaient jamais regarder droit devant eux, ni les Huggenses souffler une chandelle; qu'aucun des Grograms ne pouvait mettre une chanson sur l'air, ni aucun des Majorams raconter une histoire; mais que, pour notre famille... — Quoi qu'il en soit, repris-je, la ballade la plus commune me plaît plus, en général, que toutes nos belles odes modernes et toutes ces ariettes, qui, dans un seul couplet, nous pétrifient; et cependant nous louons ces productions, en même temps que nous les méprisons..... Passe le verre à ton frère Moïse..... La grande faute des faiseurs d'élégies, c'est qu'ils se désespèrent pour des malheurs qui ne donnent pas la moindre affliction aux gens sensés. Une dame perd son petit chien, et un sot va mettre en vers la triste aventure.

—Cela peut être l'usage, dit Moïse, dans les compositions sublimes; mais pour les chansons du Ranelagh *, qui nous parviennent ici, elles sont parfaitement simples, et

* C'est le nom d'un salon magnifique près de Londres, où l'on va, dans la belle saison, prendre le thé, et où l'on est amusé par des chants et des symphonies, moyennant un écu par personne.
(*Note du traducteur.*)

toutes jetées au même moule. Colin rencontre Dolly, et lui fait présent de quelques fleurs qu'il achète à la foire, pour mettre dans ses cheveux *. Elle lui donne en échange un bouquet. Tous deux vont à l'église, où ils donnent avis aux nymphes et aux bergers de se marier le plus tôt qu'ils pourront **.

— Et c'est un fort bon avis, m'écriai-je. On m'a dit aussi que ce Ranclagh était l'endroit du monde où un tel conseil pouvait être donné le plus à propos; car en même temps qu'on y engage à se marier, on fournit aussi des femmes : et c'est sûrement un excellent marché, mon enfant, que celui où l'on nous instruit de la marchandise dont nous avons besoin, et où l'on nous la fournit.

— Oui, mon père, reprit Moïse, et je ne connais que deux marchés en Europe pour les femmes : Ranelagh en Angleterre, et Fontarabie en Espagne. Le marché d'Espagne ne tient qu'une fois l'année; mais le nôtre tient tous les soirs.

— Tu as raison, mon fils, reprit sa mère, la vieille Angleterre *** est le pays du monde le plus commode aux hommes pour trouver des femmes... — Et aux femmes pour gouverner leurs maris, dis-je en l'interrompant. Car c'est un commun proverbe, que si l'on bâtissait un pont sur la mer, toutes les femmes du continent viendraient chez nous pour prendre modèle sur les nôtres.

...Mais, ma femme, donnez-nous une autre bouteille; et Moïse va nous donner une belle chanson. Quelles grâces n'avons-nous pas à rendre au ciel pour la tranquillité, la santé et les nécessités de la vie, qu'il veut bien nous accorder! Je m'estime à présent plus heureux que le plus grand monarque de l'univers : il n'a pas un si bon feu, ni des visages si gais près de lui. Oui, ma chère femme, nous commençons à vieillir; mais le soir de notre vie a toutes les apparences d'être heureux. Nos ancêtres ont vécu sans reproche, et nous laisserons après nous des enfans honnêtes et vertueux. Ils seront nos soutiens pendant notre vie; et après notre mort, ils transmettront notre honneur sans tache à leur postérité... Allons, mon fils, nous attendons ta chanson : il faut que nous fassions *chorus*... Mais où est ma chère Olivia? Sa voix est si douce et si agréable dans un concert! » A peine avais-je prononcé ces mots, que Dick entra en courant. « Oh! papa, papa, elle s'en est allée; ma sœur Olivia s'en est allée pour toujours. — En allée, mon enfant? — Oui, elle s'en est allée avec deux messieurs dans une chaise de poste; l'un d'eux l'embrassait et la caressait en l'assurant qu'il mourrait pour elle; et elle criait bien fort, en disant qu'elle voulait s'en retourner : mais après l'avoir pressée de nouveau, elle est entrée dans la chaise, et a dit : « Oh! que va devenir mon pauvre papa, quand il saura que « je suis perdue? » — Il ne nous reste donc plus à présent, mes enfans, m'écriai-je, que d'être misérables; car nous n'aurons plus un seul moment de joie dans notre vie. Que la vengeance éternelle du ciel puisse accabler cet infâme qui me ravit mon enfant! Sûrement Dieu m'exaucera et le punira, pour m'arracher ainsi un enfant si sage, si vertueux que je conduisais au ciel. Hélas! mon enfant, tu vas être misérable et déshonorée... Oh! mon cœur est déchiré. — Mon père, s'écria mon fils, est-ce là votre courage? — Mon courage? mon enfant. Oui, tu vas voir que j'en ai. Qu'on m'apporte mes pistolets. Je veux poursuivre le traître, je le poursuivrai jusqu'au

* Les femmes d'Angleterre ne sont pas les moins coquettes, comme les hommes ne sont pas les plus philosophes de l'univers. Elles portent surtout beaucoup de verres colorés, en boucles d'oreilles, colliers, boucles à souliers, etc. Ces morceaux de verre et la gaze font le principal de leur ajustement.

(*Note du traducteur.*)

** Ceci est, comme on voit, une satire sur les chansons anglaises; et l'auteur a certainement raison. Rien au monde n'est si froid ou si ridieulement ampoulé, que la plus grande partie de ces chansons: au reste, ce manque de naturel et de finesse dans ces petits ouvrages n'est-il pas plutôt une vertu qu'un défaut dans un peuple de philosophes?

(*Note du traducteur.*)

*** Cette épithète *vieille* est une expression d'affection et d'attachement pour leur pays, que les Anglais emploient quelquefois quand ils parlent de la préférence de leur pays sur les autres. Elle peut tirer son origine de la distinction qu'ils sont quelquefois dans le cas de faire de leur pays avec celui de la Nouvelle-Angleterre, en Amérique.

(*Note du traducteur.*)

bout du monde. Il verra que, quoique vieux, je suis encore son homme. Le coquin, le scélérat!..... » En disant ceci, j'avais pris mes pistolets, quand ma pauvre femme, dont les passions étaient aussi fortes que les miennes, me prenant entre ses bras : « Mon cher! mon cher! s'écria-t-elle, la Bible est actuellement la seule arme qui convienne à ton âge. Ouvre ce livre saint, et apprends-y à supporter ton malheur en patience ; car il a indignement trompé...» Sa douleur l'empêcha d'achever. « Certes, mon père, me dit mon fils, après une petite pause, je crois que votre colère est trop violente, et qu'elle est hors de propos. Vous devriez être le consolateur de ma mère, et vous augmentez son affliction. Ce n'est pas bien fait à vous, à un homme de votre caractère, de maudire personne, même votre plus grand ennemi. Vous ne deviez pas maudire ce scélérat, quelque scélérat qu'il soit. — Je ne l'ai pas maudit, mon enfant : l'ai-je maudit? — Oui, mon père, vous l'avez maudit, vous l'avez maudit deux fois. — Le ciel veuille donc lui pardonner, et à moi aussi, si je l'ai maudit! Je vois bien à présent, mon fils, qu'il fallait que ce fût une charité plus qu'humaine que celle qui nous enseigna à bénir nos ennemis. Le ciel soit béni pour le bien qu'il m'a donné et pour celui qu'il m'a ôté! Mais ce n'est pas, non ce n'est pas un malheur ordinaire que celui qui peut arracher des larmes de ces yeux qui n'ont pas pleuré depuis tant d'années. Ma chère enfant!... m'enlever ma chère enfant!... Que la malédiction puisse tomber!... Que le ciel me pardonne ce que j'allais dire! Tu te souviens, ma chère amie, combien elle était sage; elle était toute charmante. Jusqu'à ce malheureux moment, tout son soin était de nous plaire. Que n'est-elle morte auparavant! Mais elle s'en est allée! l'honneur de notre famille est souillé! Non, ce n'est plus dans ce monde que j'ai de bonheur à espérer. Mais, mon enfant, tu les as vu partir : peut-être il l'a enlevée de force. S'il l'a enlevée de force, elle peut être innocente. — Non, mon père, s'écria l'enfant, il l'embrassait seulement, il l'appelait son ange; elle pleurait beaucoup, et elle s'appuyait sur son bras; et la chaise a couru très fort. — C'est une ingrate créature, s'écria ma femme, à qui ses pleurs permettaient à peine d'articuler, de nous traiter ainsi. Nous ne l'avons jamais gênée de son inclination. La malheureuse a ainsi quitté ses parens, sans qu'ils lui aient donné le moindre sujet, pour conduire vos cheveux blancs au tombeau, où je ne tarderai pas à vous suivre. »

Ce fut ainsi que cette nuit, la première pour nous d'un malheur réel, se passa en plaintes amères, et en accès d'enthousiasme mal soutenus. Je résolus cependant de trouver le ravisseur partout où il pût être, et de lui reprocher sa bassesse. Le lendemain notre malheureuse fille manquait au déjeûner, où elle avait coutume d'inspirer la joie et la gaîté à toute la famille. Ma femme continua, comme elle avait déjà fait, à soulager son cœur par des reproches. « Jamais, s'écria-t-elle, cet opprobre de notre famille ne souillera cette innocente habitation par sa présence. Je ne veux jamais l'appeler davantage ma fille. Non, que la coquine vive avec son coquin de séducteur : elle peut nous déshonorer, mais elle ne nous trompera plus.

— Femme, repris-je, ne parlez pas si durement. Je déteste sa faute autant que vous; mais cette maison et ce cœur seront toujours ouverts à une pauvre pécheresse repentante. Plus tôt elle reviendra de son égarement, plus elle sera la bienvenue. Le plus juste peut faire une première faute ; l'artifice peut persuader, la nouveauté surprendre par ses charmes. Une première faute est l'enfant de la simplicité ; mais toutes les autres sont la production du crime. Oui, vous dis-je, la malheureuse créature sera toujours la bienvenue dans ce cœur et dans cette maison, fût-elle souillée par mille vices. Je veux encore entendre l'harmonie de sa voix ; je veux encore la presser tendrement contre mon sein, si je trouve en elle de la repentance. Mon fils, apporte-moi ma bible et mon bâton ; je veux aller à sa poursuite, quelque part qu'elle soit ; et si je ne puis prévenir sa honte, je puis au moins arrêter la continuation du désordre. »

CHAPITRE XVIII.

Poursuite d'un père pour ramener son enfant à la vertu.

Quoique l'enfant ne pût pas dépeindre la personne qui avait donné la main à sa sœur pour monter dans la chaise de poste, cependant mes soupçons tombèrent sur notre jeune seigneur, dont le caractère n'était que trop connu pour ces sortes d'intrigues. Je tournai donc mes pas vers le château de Tornhill, résolu de lui faire les reproches qu'il méritait, et de ramener ma fille, si je le pouvais. Mais, avant que d'avoir gagné le château, je rencontrai un de mes paroissiens, qui me dit qu'il avait vu une jeune demoiselle qui ressemblait beaucoup à ma fille, dans une chaise de poste avec un monsieur que, par la description, je ne pus juger autre que M. Burchell, et qu'ils couraient très fort. Cette information ne me satisfit point du tout. J'allai donc chez le chevalier; et, quoiqu'il fût fort matin, j'insistai pour lui parler sur-le-champ. Je le vis bientôt paraître avec l'air le plus ouvert et le plus aisé. Il me parut extrêmement surpris de l'évasion de ma fille, protestant sur son honneur qu'il n'y avait point la moindre part. Je blâmai alors mes premiers soupçons; et je n'eus plus d'autre personne sur qui les fixer, que M. Burchell, avec lequel je me ressouvins alors qu'elle avait eu depuis peu plusieurs conversations particulières. Mais je n'eus plus lieu de douter de sa bassesse, quand une autre personne m'apprit que lui et ma fille étaient actuellement allés aux eaux, à environ trente milles * de là, où il y avait grande compagnie. Sur cet avis, je résolus de les poursuivre à cet endroit. Je marchai bon pas, et je m'informai à plusieurs personnes le long du chemin si on les avait vus, sans en rien apprendre. Mais en entrant dans la ville, je rencontrai une personne à cheval, que je me rappelai avoir vue chez le chevalier, qui m'assura que, si j'allais jusqu'à l'endroit des courses, qui n'était qu'à trente mille plus loin, je les y trouverais infailliblement; qu'il les avait vus danser aux eaux cette nuit, et que toute l'assemblée avait été charmée des grâces de ma fille. Je pris donc le lendemain de bon matin le chemin du lieu des courses, et j'y arrivai vers les quatre heures de l'après-midi. La compagnie y était fort brillante, et tout le monde était très occupé à continuer le divertissement. Quelle différence d'eux à moi, qui venais pour retrouver une enfant qui s'était écartée du chemin de la vertu! Je crus apercevoir M. Burchell à quelque distance de moi; mais, comme s'il eût craint de me voir, quand j'approchai, il se mêla dans la foule, et il me fut impossible de le revoir. Je réfléchis alors qu'il serait inutile de poursuivre ma recherche plus loin; et je résolus de m'en retourner à la maison retrouver une famille innocente à qui ma présence était nécessaire. Mais l'agitation de mon esprit et la fatigue du voyage me causèrent une fièvre, dont je sentis les symptômes avant de quitter les courses. C'était un nouvel accident fort embarrassant, me trouvant alors à soixante-dix milles de chez moi. Je me retirai donc dans un petit cabaret qui était hors du chemin, dont l'apparence annonçait qu'il était la retraite ordinaire de l'indigence et de la frugalité; et là, je pris un lit pour attendre patiemment l'issue de ma maladie. Je languis dans cet endroit environ trois semaines. A la fin, mon tempérament prit le dessus; mais je n'avais pas d'argent pour payer ma dépense. L'inquiétude seule que me causait cette dernière circonstance aurait pu occasionner une rechute, si je n'avais été assisté par un voyageur qui entra par hasard dans le cabaret pour se rafraîchir en passant. Cet homme était justement l'honnête libraire près Saint-Paul, qui a écrit tant de petits livres pour les enfans. Il s'appelait lui-même leur ami; mais il était en effet l'ami de l'humanité en général. Il ne fut pas plus tôt entré, qu'il pensa à s'en aller; car il avait toujours quelques affaires de la dernière importance; et il était alors occupé à ramasser des matériaux pour l'histoire d'un certain M. Thomas

* Trois milles d'Angleterre font une lieue de France.

(Note du traducteur).

Trip. Je reconnus aussitôt le bon homme à sa face bourgeonnée; car il avait publié mes écrits contre les seconds mariages. Je lui empruntai quelque argent, que je promis de lui rendre à mon retour chez moi. Je quittai donc l'hôtellerie; et comme j'étais encore faible, je résolus de retourner à la maison à petites journées de dix milles chacune. Ma santé et ma tranquillité ordinaires étaient presque entièrement rétablies; et je condamnai alors mon orgueil qui m'avait fait révolter contre la Providence qui me châtiait. L'homme connaît bien peu les malheurs qui sont au dessus de ses forces, jusqu'à ce qu'il vienne à les éprouver : de même, l'ambitieux, qui voit tout brillant d'en bas, trouve, à mesure qu'il monte, que chaque pas qu'il fait, lui découvre quelque désagrément caché qu'il n'avait pas prévu; de même, par l'effet de la disposition naturelle de notre esprit toujours occupé à chercher des amusemens dans quelque situation qu'il se trouve, le malheureux, à mesure qu'il descend dans l'abîme du malheur, qui, vu la hauteur où règne le plaisir, lui paraît ténébreux et horrible, trouve quelque chose qui le flatte et qui le surprend. A mesure que nous descendons, les objets s'éclaircissent, des perspectives inattendues nous amusent, et les yeux de l'esprit s'adaptent aux ténèbres qui les environnent.

Il y avait deux heures que je marchais, quand j'aperçus de loin une voiture qui me parut être un chariot couvert. Je résolus de l'atteindre; mais quand j'en fus près, je reconnus que c'était un chariot qui voiturait les décorations, les habits et les bagages d'une troupe de comédiens de campagne au village voisin, où ils devaient représenter. Il n'y avait que le charretier qui conduisait, et un des comédiens dans le chariot, parce que les autres ne devaient arriver que le lendemain. Bonne compagnie en chemin, dit le proverbe, le rend plus court. J'entrai donc en conversation avec le pauvre comédien; et comme j'avais eu moi-même autrefois quelques talens pour le théâtre, je fis une petite dissertation sur ce sujet, avec ma liberté ordinaire. Mais comme j'étais fort peu instruit de l'etat actuel du théâtre, je demandai quels étaient les auteurs dramatiques à présent en vogue, quels étaient les Dryden et les Otways * du jour. « Je crois, monsieur, répondit le comédien, que peu de nos auteurs d'aujourd'hui se croiraient honorés d'être comparés aux auteurs que vous nommez. La manière d'écrire de Dryden et de Rawe est à présent tout-à-fait hors de mode. Notre goût a remonté d'un siècle. Fletcher, Ben Johnson et Shakespeare ** sont les seuls auteurs dont on représente les pièces.—Comment! m'écriai-je, est-il bien possible que notre siècle puisse s'amuser avec le vieux langage, les mauvaises plaisanteries et les caractères outrés qui abondent dans ces pièces? — Monsieur, répondit mon compagnon de voyage, le public ne s'embarrasse ni du langage, ni de la plaisanterie, ni des caractères. Ce n'est pas là son objet : il va au spectacle pour s'amuser, et il se trouve fort heureux, quand il peut avoir une pantomime à l'abri du nom de Shakespeare ou de Ben Johnson ***.—En sorte donc, repris-je, je sup-

* Deux auteurs dramatiques estimés.
(*Note du traducteur.*)

** Ces auteurs vivaient dans le seizième siècle, et les précédens dans le dix-septième.
(*Note du traducteur.*)

*** Les grandes pièces sont suivies, en général, sur le théâtre de Londres, d'une pantomime; et comme le bas peuple va beaucoup plus au spectacle en Angleterre qu'en France, il faut des amusemens qui soient à la portée de cette espèce de spectateurs : c'est pourquoi le sujet de ces sortes de pantomimes est presque toujours quelque féerie pleine d'action et de tours dans le goût des pièces italiennes. On ne manque jamais, pour les rendre plus amusantes, d'y introduire un Français, qui vient pour épouser une fille de Pantalon, et qui est berné et supplanté par Arlequin qu'elle lui préfère. Le Français est représenté maigre, hâve, frisé à l'oiseau royal, avec de grandes manchettes qui lui tombent sur le bout des doigts, mais sans corps de chemise; un petit galon étroit sur un habit fort sec, des jarretières de galon, avec un gland qui lui pend à la moitié des jambes. Quand il tire son mouchoir, on voit toujours tomber de sa poche quelques croûtes de pain, et quelque membre de volaille à demi rongé, qu'il a sauvés du dernier repas où il s'est trouvé. Le valet répond au maître : il est toujours représenté déguenillé et affamé, recevant à la porte de la maison où son maître

pose que nos écrivains modernes s'attachent plutôt à imiter la manière de Shakespeare, que la nature. — Pour vous dire la vérité, reprit mon compagnon, je crois qu'ils n'imitent ni l'un ni l'autre; et le public n'exige pas cela d'eux. Ce n'est pas la manière de traiter le sujet, mais la quantité d'actions, d'attitudes et de gestes qu'on peut y introduire, qui attire les applaudissemens. Je connais une pièce qui ne contenait pas une seule plaisanterie, qui est devenue la favorite du public, parce qu'il y avait beaucoup de haussemens d'épaules; et une autre, dont la chute fut prévenue par un accès de colique que le poète y avait placé. Non, monsieur, les pièces de Congreve et de Farguhar ont trop d'esprit pour le goût présent. Notre dialogue actuel est bien plus naturel. »

Pendant la conversation, l'équipage de la troupe ambulante arriva au village qui, à ce qu'il parut, avait été instruit de notre arrivée, et qui était sorti pour nous considérer; car mon compagnon observa que les comédiens de campagne avaient toujours beaucoup plus de spectateurs dehors que dedans. Je ne fis pas réflexion à l'indécence qu'il y avait de me trouver en pareille compagnie, jusqu'à ce que j'eusse aperçu la canaille s'attrouper autour de nous. Je me réfugiai donc au plus vite dans le premier cabaret qui se présenta, où je fus introduit dans la salle commune. J'y fus aussitôt accosté par un homme fort bien mis, qui me demanda si j'étais le chapelain de la troupe, ou si c'était mon habit de caractère pour la pièce, que je portais. Lui ayant dit le fait, et que je n'appartenais pas à la troupe, il eut la complaisance de m'inviter, moi et le comédien, à prendre notre part d'un bol de punch avec lui; et pendant que nous le vidâmes, il parla politique avec tant de véhémence et d'intérêt, que je ne le pris pour rien moins que pour un membre du parlement; mais ma conjecture fut confirmée, quand, après avoir demandé ce qu'il y avait pour souper dans le cabaret, et n'ayant pas été content de ce qui y était, il insista pour que le comédien et moi vinssions souper chez lui : ce que j'acceptai après quelques instances.

entre, quelques vieux restes de cuisine, qu'il dévore avec avidité, ou bien on lui fait disputer quelque os avec les chiens. Il est ordinairement patient; car il se laisse souffleter, cracher au visage, donner des coups de pied au derrière tout le long de la pièce, sans témoigner de ressentiment. Ces sortes de pièces se donnent six fois la semaine, parce qu'il n'y a pas de spectacle le dimanche; et elles amusent beaucoup.

Le goût des directeurs essaie quelquefois de substituer d'autres amusemens à ceux-là. Par exemple, M. Garrick a donné sur son théâtre le *Devin de village*, traduit mot pour mot du français; mais cela ne prend pas. On trouve l'intrigue trop simple et la musique trop plate.

(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XIX.

Description d'une personne mécontente du gouvernement, et qui craint la perte des droits de la nation.

La maison où nous allions n'étant qu'à une petite distance du village, celui qui nous invitait nous dit que, comme le carrosse n'était pas prêt, il nous y conduirait à pied; et nous arrivâmes bientôt à une des plus belles maisons de campagne que j'eusse jamais vues. L'appartement où l'on nous introduisit, était très élégamment orné et à la moderne. Notre hôte sortit pour donner ses ordres pour le souper, et le comédien me fit entendre par un clin d'œil que nous étions en bonheur ce jour-là. Lorsqu'on eût servi un souper magnifique, deux dames dans un déshabillé aisé entrèrent, et la conversation commença avec beaucoup de gaîté. La politique était le sujet sur lequel notre hôte s'étendait principalement; car il assurait que la liberté était tout à la fois sa gloire et sa terreur. Quand le couvert fut levé, il me demanda si j'avais lu le dernier *Moniteur* *; sur quoi lui ayant répondu que non : « Mais vous avez vu au moins l'*Auditeur* ** ? je suppose. »

* C'est le nom d'un papier politique périodique. (*Note du traducteur.*)

** Nom d'un autre papier de la même espèce. (*Note du traducteur.*)

—Non, monsieur, ni l'un ni l'autre, répondis-je. — Cela est étrange, très étrange! reprit mon hôte. Pour moi, je lis tous les papiers politiques qui paraissent: le *Daily*, le *Public*, le *Ledger*, la *Chronicle*, le *London Evening*, le *Whitehal Evening*, les dix-sept *Magasins* et les deux *Revues**; et quoique tous les écrivains de ces différens ouvrages se détestent les uns les autres, je les aime tous. La liberté, monsieur, est la gloire d'un Anglais; et par mes *mines de Cornouaille*, j'en respecte les protecteurs. — En ce cas, m'écriai-je, j'espère que vous respectez le roi. — Oui, reprit mon hôte, quand il fait ce que nous désirons; mais s'il se comporte comme il a fait dernièrement, je ne me mêlerai plus de ses affaires. Je ne dis rien, je me contente de penser. Il y a beaucoup de choses qui auraient été mieux, si je les avais dirigées. Je crois qu'il n'y a pas eu assez d'avis : il devrait prendre conseil de chaque personne qui voudrait lui en donner; et alors tout irait mieux.

— Je voudrais, repris-je, que ces donneurs d'avis, qu'on ne demande pas, fussent mis au pilori. C'est le devoir des honnêtes gens, d'assister le côté le plus faible de notre constitution, ce pouvoir sacré de la royauté qui a été en déclinant depuis quelques années, et qui perd l'influence qu'il devrait avoir dans l'état. Mais une foule d'ignorans crient toujours à la liberté; et, s'ils ont quelque poids, ils le mettent bassement dans le côté de la balance qui penche déjà.

— Comment! s'écria une des dames, ai-je vécu pour voir quelqu'un d'assez abject, d'assez misérable pour être ennemi de la liberté, et défenseur des tyrans! La liberté! ce don précieux du ciel, ce privilége glorieux des Bretons.

— Est-il bien possible, s'écria de son côté notre hôte, qu'on trouve aujourd'hui des avocats défenseurs de l'esclavage, des hommes capables d'abandonner honteusement les priviléges des Bretons? Peut-il y avoir, monsieur, quelqu'un d'assez lâche pour cela?

—Non, monsieur, répliquai-je, je suis pour la liberté, cet attribut de Dieu; pour la glorieuse liberté, ce sujet des déclamations modernes. Je voudrais que tous les hommes fussent rois. Je voudrais être roi moi-même. Nous avons tous une même prétention au trône, nous sommes tous originairement égaux. Telle est mon opinion, et telle fut autrefois celle d'une espèce d'honnêtes gens qu'on appelait *Levellers**. Ils essayèrent de s'ériger en une société, où tous seraient également libres. Mais hélas! cela ne pouvait jamais réussir; car parmi eux, il y avait des individus, les uns plus forts, les autres plus fins; et ceux-là devinrent maîtres du reste. Car il est aussi sûr, comme il l'est que votre postillon ne monte vos chevaux que parce qu'il est un animal plus fin qu'eux, qu'un autre animal, plus fin ou plus fort que lui, lui montera sur les épaules à son tour. Puisqu'il est donc nécessaire que l'homme soit soumis à quelqu'un, et que les uns soient nés pour commander, et les autres pour obéir, la question est de savoir, puisqu'il doit y avoir des maîtres, s'il vaut mieux les avoir dans la même maison avec nous, ou dans le même village, ou plus loin encore, dans la capitale. Pour moi, monsieur, comme je hais naturellement la présence d'un maître, plus il est loin de nous, plus je suis content. La majeure partie du monde est aussi de mon avis. On a unanimement élu un roi, dont l'élection, d'un côté, diminue le nombre de petits tyrans qu'il y aurait eu, et éloigne la tyrannie le plus loin possible du plus grand nombre du peuple. Ceux qui étaient des tyrans avant l'élection d'un roi, sont naturellement enne-

* Tous ces noms sont des noms de papiers publics qui paraissent à Londres chaque jour, et des journaux qui paraissent tous les mois. Parmi un fatras d'impertinences, de fausses nouvelles, d'histoires rebattues et données pour nouvelles, dont ils sont farcis, il se trouve quelquefois d'excellentes discussions politiques, littéraires, morales, ou des plaisanteries ingénieuses qui les soutiennent.

(Note du traducteur.)

* Ce mot ne pourrait se rendre en notre langue que par celui de *niveleurs*, en y attachant l'idée de gens qui *mettent de niveau*.

Il y a eu en Angleterre une faction qui a porté ce nom. *(Note du traducteur.)*

mis d'un pouvoir élevé au-dessus d'eux, et dont le poids est supérieur au leur sur les ordres inférieurs de l'état. C'est pourquoi il est de l'intérêt particulier des grands de diminuer autant qu'ils peuvent l'autorité royale, parce que naturellement tout ce qu'ils lui enlèvent leur retourne; et tout ce qu'ils ont à faire dans l'état, c'est de miner en dessous, autant qu'ils peuvent, le maître général, pour reprendre leur autorité primitive. Or, un état peut être tel dans sa constitution, ses lois peuvent être tellement ordonnées, et ses sujets, riches et puissans, tellement intentionnés, que tout conspire à détruire la monarchie. Si les circonstances de l'état sont telles, par exemple, qu'elles favorisent l'accumulation des richesses, et rendent ceux qui sont déjà opulens, encore plus riches, leur force et leur ambition s'accroîtront en même temps. Or, une accumulation de richesses arrive nécessairement dans un état qui tire plus de richesses du commerce extérieur que de son industrie intérieure; car il n'y a que les riches qui puissent faire avec avantage le commerce extérieur; et ces gens ont en même temps tout le produit de l'industrie intérieure : en sorte que le riche dans un tel état, a deux sources pour amasser des richesses, pendant que le pauvre n'en a qu'une. C'est par ce moyen qu'on a toujours vu les richesses s'accumuler dans les états commerçans; et ces états sont tous devenus par la suite aristocratiques. Outre cela, les lois même d'un pays peuvent contribuer à cette accumulation excessive de richesses dans les mains des particuliers. Comme, par exemple, quand les liens naturels qui unissent les riches et les pauvres sont rompus, et qu'il est réglé que les riches ne se marieront qu'entre eux, ou quand les gens sages seront prévenus de servir leur pays comme conseillers, uniquement à cause de leur manque d'opulence, et que, par ce moyen, on rend les richesses l'objet de l'ambition d'un homme prudent, je dis que, par ce moyen et autres semblables, les richesses s'accumuleront. Le possesseur de ces richesses accumulées, quand il s'est procuré les nécessités et les plaisirs de la vie, ne peut employer le superflu de sa fortune qu'à chercher à acquérir du pouvoir; ce qui veut dire en d'autres termes, à se faire des sujets, en achetant la liberté des indigens ou des ames vénales, d'hommes enfin qui veulent bien, pour du pain, souffrir la tyrannie près d'eux. C'est ainsi que l'homme opulent ramasse, en général, autour de lui un cercle du plus pauvre peuple; et l'état abondant en richesses accumulées peut être comparé au système de Descartes, où chaque globe est entouré de son tourbillon propre. Cependant ceux qui veulent bien se soumettre à se mouvoir ainsi dans le tourbillon d'un grand, ne peuvent être que des gens disposés à l'esclavage, de la canaille, dont l'ame est formée pour la servitude, et qui ne connaît de la liberté que le nom. Mais il y aura encore un plus grand nombre d'hommes hors de la sphère de l'influence des opulens : j'entends cet ordre de citoyens qui ont trop de fortune pour se soumettre au pouvoir de leur voisin, et qui cependant n'en ont pas assez pour s'ériger eux-mêmes en tyrans. C'est dans cet état mitoyen que se trouvent communément les arts, la prudence et les vertus de la société : c'est cet ordre seul qui est le conservateur de la liberté, et qu'on peut appeler le peuple. Or, il peut arriver que cet ordre mitoyen perde toute son influence dans l'état, et que sa voix soit étouffée par celle de la canaille; car, si la fortune nécessaire aujourd'hui pour procurer seule le droit de donner sa voix dans les affaires d'état, est dix fois moindre que celle qui a été jugée nécessaire au temps que la constitution s'est formée, il est évident qu'alors un plus grand nombre de la canaille entrera dans le système politique; et que, se mouvant toujours dans la sphère des grands, ils iront où la grandeur les dirigera. Dans un tel état, tout ce que l'ordre mitoyen a donc à faire, est de conserver et de défendre avec le plus grand soin les droits et les prérogatives d'un seul maître; car le prince divise le pouvoir des riches, et empêche les grands de tomber avec un poids supérieur sur l'ordre qui est au dessous d'eux. L'ordre mitoyen peut être comparé à une ville dont les opulens forment le siége, et que le prince se hâte de secourir. Tant que les assiégeans

sont dans la crainte de l'ennemi extérieur, il est naturel qu'ils offrent à la ville les conditions les plus avantageuses, qu'ils flattent les assiégés de paroles, et qu'ils leur promettent des priviléges. Mais, si une fois ils défont le prince, les murailles de la ville ne seront plus qu'une faible défense pour les habitans. On voit ce qu'ils doivent attendre en considérant la Hollande, Gênes et Venise, où les lois gouvernent les pauvres, et où les riches gouvernent les lois. Je tiens donc, et je donnerais ma vie pour ce pouvoir sacré de la monarchie; car, s'il y a quelque chose de sacré parmi les hommes, ce doit être le souverain, l'oint du Seigneur; et toute atteinte portée à son pouvoir dans la guerre comme dans la paix, est une atteinte réelle portée aux libertés des sujets. Les mots de liberté, de patriotisme, de *Bretons*, ont déjà trop opéré: il est à souhaiter que les vrais enfans de la liberté empêchent qu'ils n'opèrent davantage. J'ai connu, dans mon temps, beaucoup de ces vaillans champions de la liberté; et cependant je ne m'en rappelle pas un seul qui, dans son cœur et dans sa famille, ne fût un tyran. »

Je m'aperçus que ma chaleur sur la matière avait allongé ma harangue au delà des bornes de la politesse. Mais l'impatience de mon hôte, qui avait fait souvent des efforts pour m'interrompre, ne put se contenir plus longtemps. « Ainsi donc, dit-il, c'est un *jésuite* sous les habits d'un ministre que je me trouve avoir à ma table; mais, de par toutes les *mines de charbon de Cornouaille*, il décampera d'ici, comme je m'appelle Wilkinson. » Je sentis alors que j'avais été trop loin, et je demandai pardon de la chaleur avec laquelle j'avais parlé. « Pardon! s'écria-t-il en fureur, dix mille excuses n'obtiendraient pas votre pardon pour de tels principes. Abandonner la liberté, la propriété, est, comme dit le gazetier, tendre le dos avec bassesse pour recevoir le bât... Monsieur, j'exige que vous sortiez tout à l'heure de cette maison, si vous voulez qu'il ne vous arrive pas pire. Je l'exige. » J'allais recommencer mes remontrances, quand nous entendîmes un laquais frapper à la porte. Les deux dames de la compagnie s'écrièrent aussitôt avec un air d'inquiétude : « Ah! mord..., c'est notre maître et notre maîtresse qui rentrent. » Je connus alors que l'homme qui nous traitait n'était que le sommelier de la maison, qui, dans l'absence de son maître, avait eu envie de se donner les airs de faire le maître pour quelque temps. Et, à dire vrai, il parlait aussi bien politique que la plupart des gentilshommes de campagne. Mais rien ne peut exprimer quelle fut ma confusion quand je vis le maître et son épouse entrer; et leur surprise ne fut pas moindre que la nôtre, de trouver chez eux telle compagnie et si bonne chère. « Messieurs, dit le véritable maître de la maison, à moi et à mon compagnon, votre très humble serviteur; mais je vous proteste que la faveur que vous me faites est si grande, que je ne sais comment vous en remercier. » Quelque inattendue que notre compagnie lui parût, la sienne ne l'était pas moins pour nous; et je restais muet, en réfléchissant sur mon inconséquence, quand je vis entrer après eux dans la chambre miss Arabella Wilmot, qui avait été autrefois destinée à mon fils George, mais dont le mariage avait été rompu par l'accident que j'ai rapporté précédemment. Dès qu'elle me vit, elle vint se jeter dans mes bras, avec les signes de la joie la plus vive. « Mon cher monsieur, s'écria-t-elle, quel heureux hasard nous procure le plaisir de votre visite? Je suis sûre que mon oncle et ma tante seront charmés de savoir qu'ils ont pour hôte l'honnête docteur Primrose. » En entendant mon nom, le monsieur et la dame s'avancèrent et me dirent que j'étais le bienvenu, de la manière la plus polie et la plus affable. Ils ne purent s'empêcher de sourire, en apprenant l'histoire de ma visite; mais ils voulaient mettre dehors sur le champ le malheureux sommelier : cependant ils lui pardonnèrent à ma prière.

M. Arnold et son épouse, qui étaient les maîtres de la maison où j'étais, insistèrent pour que je restasse chez eux quelques jours; et comme leur nièce, ma charmante pupille, dont mes instructions avaient, en quelque façon, formé l'esprit, se joignit à eux, j'acceptai cette nuit. On me donna une cham-

bre à coucher magnifique; et le lendemain matin, de bonne heure, miss Wilmot me fit prier d'aller me promener avec elle dans le jardin, qui était décoré dans le goût moderne. Après qu'elle m'eut fait voir pendant quelque temps les beautés de l'endroit, elle me demanda, d'un air désintéressé, s'il y avait longtemps que je n'avais reçu des nouvelles de mon fils George. « Hélas! madame, m'écriai-je, voilà trois ans qu'il est absent, sans m'avoir écrit, ni à aucun de ses amis. J'ignore où il est; peut-être ne le reverrai-je plus, non plus que le bonheur. Non, ma chère demoiselle, nous ne reverrons plus ces heures agréables que nous passions au coin de notre feu à Wakefield. Ma petite famille commence à se disperser; et non seulement la pauvreté, mais le déshonneur tombent sur nous. » Le bon cœur de miss Wilmot ne lui permit pas d'entendre ce récit sans verser des larmes; et comme je vis sa sensibilité, je n'entrai pas dans un plus long détail de nos malheurs. Ce fut cependant une consolation pour moi de trouver que le temps n'avait point changé ses affections, et qu'elle avait refusé plusieurs partis qui lui avaient été proposés depuis que nous avions quitté le pays. Elle me promena dans tous les endroits où l'on avait fait des augmentations et des embellissemens, me montrant les différentes allées, les bosquets, et prenant occasion, sur chaque objet, de me faire quelque question relative à mon fils. Nous employâmes ainsi la matinée, jusqu'au temps où l'on vint nous avertir pour le dîner. Nous y trouvâmes le directeur de la troupe ambulante, qui était venu pour placer des billets pour la *Belle Pénitente*, qui devait être représentée le soir, et dans laquelle un jeune homme, qui n'avait encore jamais paru sur aucun théâtre, devait jouer le rôle d'Horatio. Il semblait fort chaud dans ses louanges du nouvel acteur, et assurait qu'il n'en avait jamais connu qui promît tant. « Bien jouer, observait-il, n'est pas l'affaire d'un jour; mais cet homme paraît avoir été formé par la nature pour être sur le théâtre. Sa voix, sa figure, ses gestes sont admirables. Nous l'avons rencontré par hasard dans notre voyage ici. » Ce récit excita notre curiosité; et, à la sollicitation des dames, je consentis à les accompagner à la comédie*, qui n'était rien autre chose qu'une grange. Comme les personnes avec lesquelles je me trouvais étaient incontestablement les principaux du lieu, nous fûmes reçus avec beaucoup de respect, et placés au premier rang, en face du théâtre, où nous attendîmes quelque temps, impatiens de voir Horatio paraître. Enfin, ce nouvel acteur s'avança, et je vis que c'était mon malheureux fils. Il allait commencer, quand, jetant les yeux sur les spectateurs, il nous aperçut, et resta sans voix et sans mouvement. Les acteurs, derrière la scène, qui croyaient que c'était la timidité naturelle à un débutant qui l'arrêtait, tâchaient de l'encourager; mais, au lieu de commencer, il fondit en larmes et se retira. Je ne sais pas quelles furent les sensations que j'éprouvai alors; car elles se succédèrent trop rapidement pour que je puisse les décrire. Mais je fus bientôt tiré de ma rêverie par miss Wilmot, qui, pâle et tremblante, me dit de la reconduire chez son oncle. De retour à la maison, M. Arnold, qui ne concevait encore rien à notre conduite extraordinaire, ayant été instruit que le débutant était mon fils, lui envoya son carrosse, et une invitation pour venir chez lui; et, comme il persévéra dans son refus de paraître sur le théâtre, les comédiens en mirent un autre à sa place, et nous l'eûmes bientôt avec nous. M. Arnold l'accueillit avec beaucoup de politesse, et moi avec mes transports ordinaires; car je n'ai jamais pu contrefaire le ressentiment. Miss Wilmot le reçut avec un air d'indifférence affectée, et je voyais qu'elle s'étudiait à jouer ce rôle. Le trouble de son esprit ne paraissait pas encore apaisé : elle lâchait mille propos qui ressemblaient à de la joie, et elle éclatait ensuite de rire de son étourderie. De temps en temps elle donnait un coup d'œil dans la glace, comme si elle eût été bien aise de s'assurer du pon-

* Le clergé à Londres fréquente sans scrupule la comédie, quoique les pièces de leurs théâtres ne soient pas à beaucoup près si chastes ni si décentes que les nôtres.

(*Note du traducteur.*)

voir irrésistible de sa beauté, et souvent elle faisait des questions sans en écouter la réponse.

CHAPITRE XX.

Histoire d'un vagabond philosophe, qui court après la nouveauté et qui perd le contentement.

Après le souper, madame Arnold offrit poliment à mon fils d'envoyer deux de ses gens chercher son bagage. Il la remercia d'abord de son offre; mais, comme elle insista, il fut obligé de lui avouer qu'un bâton et un sac de voyage étaient tout le mobilier qu'il possédait sur la terre. « Oui, mon fils, m'écriai-je, tu m'as quitté pauvre, et tu reviens pauvre; mais du moins tu as beaucoup vu le monde. — Oui, mon père, répondit-il; mais courir après la fortune n'est pas le moyen de l'attraper ; et ma foi, depuis quelque temps, j'ai abandonné ma poursuite.— Je crois, dit madame Arnold, que le récit de vos aventures serait amusant. J'en ai entendu souvent raconter la première partie par ma nièce ; mais si vous vouliez nous favoriser du reste, la compagnie vous aurait beaucoup d'obligation. — Madame, reprit mon fils, je puis vous assurer que le plaisir que vous aurez à entendre mon histoire ne sera pas à moitié aussi grand que ma vanité à la raconter. Cependant je ne puis vous promettre d'aventures, car j'ai plus vu que fait. Le premier malheur de ma vie, que vous connaissez, fut grand: mais, s'il m'affligea, il ne m'abattit point. Personne n'eut jamais une plus heureuse disposition à se flatter d'espérances que moi. Moins je trouvai la fortune favorable alors, plus j'espérai qu'elle me récompenserait dans un autre temps; et comme j'étais au plus bas de sa roue, une nouvelle révolution ne pouvait que m'élever. Je me mis donc en route pour Londres par un beau jour, sans inquiétude pour le lendemain, mais joyeux comme les oiseaux qui chantaient sur mon chemin. Je prenais courage en réfléchissant que Londres était la vraie place où les talens de toute espèce pouvaient être connus et récompensés.

« En arrivant à la ville, mon premier soin fut de remettre votre lettre de recommandation à notre cousin, que je trouvai n'être pas en beaucoup meilleure situation que moi. Mon premier plan, comme vous vous le rappelez, était d'être précepteur dans une école, et je lui demandai son avis là-dessus. Notre cousin reçut ma proposition avec un rire sardonique : « Oui, ma foi, dit-il, voilà une jolie carrière à laquelle on vous a destiné. J'ai été moi-même précepteur dans une pension, et je veux être pendu si je n'eusse pas mieux aimé vivre sous la garde d'un geôlier à Newgate*. Je me levais de bonne heure et me couchais tard. Le maître me regardait avec hauteur, la maîtresse me haïssait parce que je n'étais pas beau garçon; les enfans me faisaient enrager à la maison, et je n'avais pas la liberté de sortir pour aller chercher des civilités dehors. Mais êtes-vous sûr que vous soyez propre pour entrer dans une école? Voyons-un peu : Savez-vous mettre la main à tout? — Non. — En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Savez-vous accommoder les cheveux des enfans? — Non. — En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Avez-vous eu la petite-vérole? — Non. — En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Pouvez-vous coucher trois dans un lit? — Non.— En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Avez-vous bon appétit? — Oui.—En ce cas, vous n'êtes pas bon pour une pension. Non, mon cher cousin, si vous voulez une profession jolie et aisée, mettez-vous en apprentissage pour sept ans chez un coutelier pour tourner sa roue, mais fuyez une pension. Cependant, continua-t-il, je vois que vous êtes un garçon qui avez des sentimens et de la science: voudriez-vous, à mon exemple, devenir auteur? Vous avez lu sans doute dans vos livres que des gens de génie sont morts de faim à ce métier; mais aujourd'hui je vous ferai voir quarante sots dans la ville qui en

* C'est une prison de Londres, comme le grand Châtelet à Paris.

(*Note du traducteur.*)

vivent, et qui s'y enrichissent. Ce sont tous d'honnêtes lourdauds qui vont tout doucement et tout uniment leur chemin, qui écrivent sur l'histoire, la politique, et qu'on loue; qui, s'ils avaient été faits savetiers, auraient toute leur vie raccommodé des souliers, sans qu'ils en eussent jamais fait. » Voyant que le métier de précepteur dans une pension n'était pas fort honorable, je me résolus d'accepter la proposition de mon cousin, et, ayant le plus grand respect pour la littérature, je saluai avec vénération la fameuse Grub-Street*. Plein d'idées brillantes, je m'imaginais que j'allais marcher sur les pas des Dryden et des Otways. Dans le fait, je considérai la déesse de ce pays comme une mère par excellence; car, quoique le commerce du monde puisse former le bon sens, la pauvreté que la déesse distribue à ses suivans, élève le génie. Plein de ces réflexions, je me mis à l'œuvre, et, considérant qu'il restait les meilleures choses du monde à dire du côté faux, je résolus de faire un livre qui fût tout-à-fait neuf. J'habillai donc trois paradoxes avec vraisemblance. Mes propositions étaient fausses, sans doute, mais elles étaient neuves. Les diamans réels de la vérité sont une marchandise qu'on a si souvent importée, que je n'avais de ressources que dans l'importation de quelque chose de brillant, qui, vu à une certaine distance, leur ressemblât. Quelle importance, quand j'y pense, était perchée sur ma plume pendant que j'écrivais! Je ne doutais point que tout le monde littéraire ne s'élevât contre mon système, mais j'étais préparé à tenir tête au monde littéraire. Semblable au porc-épic qui se roule sur lui-même, présentant ses piquans pour défense, j'avais ma plume aiguisée contre tout assaillant.

—Bien! mon enfant, m'écriai-je, et quel sujet traitas-tu? J'espère que tu n'oublias pas l'importance de la matière du second mariage des ecclésiastiques. Mais je t'interromps. Continue. Tu publias donc tes paradoxes, et que dirent les gens de lettres?

—Hélas! répondit mon fils, le monde littéraire ne dit rien à mes paradoxes. Rien du tout. Chacun d'eux était occupé à se louer, lui et ses amis, ou à critiquer ses ennemis; et malheureusement je n'avais ni amis ni ennemis. J'éprouvai la plus cruelle de toutes les mortifications, le mépris. Étant un jour dans un café à réfléchir sur le sort de mes paradoxes, un petit homme entra dans la salle, se plaça à une table devant moi, et, après quelques instans de conversation, s'étant aperçu que j'étais lettré, il tira de sa poche un paquet de prospectus, me priant de souscrire pour une nouvelle édition qu'il allait donner de Properce avec des notes. Sa demande produisit nécessairement ma réponse, qui fut que je n'avais pas d'argent; et cet aveu de ma part le conduisit à s'informer quelle était la nature de mes espérances. Voyant, par ma réponse, qu'elles n'étaient pas plus grandes que ma bourse n'était pleine: « Je vois bien, me dit-il, que vous ne connaissez pas la ville; je vais vous donner quelques instructions là-dessus. Regardez ces prospectus. Par leur moyen, j'ai subsisté fort à mon aise pendant douze années. Dès l'instant qu'un riche créole arrive de la Jamaïque, ou une riche douairière de sa province, je leur propose de souscrire. J'assiége d'abord leur cœur par des flatteries, et quand par ce moyen la brèche est faite, je l'attaque avec mes prospectus. S'ils souscrivent d'abord sans difficulté, alors je renouvelle mes sollicitations pour la permission de leur dédier l'ouvrage. Si je l'obtiens, je leur demande celle de faire graver leurs armes en tête de l'épître dédicatoire. Ainsi, continua-t-il, je vis aux dépens de la vanité, et je m'en moque..... Mais, entre nous, je commence à être trop connu, je serais bien aise que vous vous prêtassiez à m'obliger. Un seigneur de distinction vient de revenir justement d'Italie. Son portier connaît ma figure; mais comme il ne connaît point la vôtre, si vous voulez vous charger d'aller porter cette pièce de vers, je suis sûr que vous réussirez, et nous partagerons le profit.

* Grub-Street est une rue de Londres dans un pauvre quartier, où, les logemens et les auberges étant à meilleur marché, on suppose que tous les pauvres auteurs demeurent.

(*Note du traducteur.*)

—Dieu me bénisse! m'écriai-je, George, est-ce là l'emploi de nos poètes à présent? Des gens d'un talent supérieur s'abaissent à ces indignités! Peuveut-ils déshonorer si honteusement la profession en faisant un vil trafic de louanges pour du pain.

—Oh! non, mon père, répondit-il, un vrai poète ne s'abaisse jamais si bas; car où il y a du génie, il y a de l'orgueil. Les hommes qne je vous dépeins sont les mendians de la rime. Un véritable poète, en même temps qu'il méprise toutes les difficultés pour acquérir de la gloire, est poltron pour souffrir le mépris; et il n'y a que les gens indignes d'être protégés, qui se soumettent à demander de la protection. Ayant le cœur trop haut pour m'avilir à ces indignités, et la fortune trop basse pour hasarder un second effort pour la gloire, je fus obligé de prendre un parti mitoyen, et d'écrire pour avoir du pain. Mais je n'avais pas les qualités nécessaires pour une profession où l'adresse seule assure le succès. Je ne ponvais réprimer ma passion secrète pour la louange; en sorte que j'employais à faire mon possible pour écrire bien et avec précision, un temps qui aurait été plus utilement employé à écrire médiocrement, mais beaucoup. Mes petits ouvrages ne furent pas remarqués au milieu de la foule des écrits périodiques. Le public avait des occupations trop importantes pour s'amnser à remarquer l'aisance et l'agréable simplicité de mon style, et l'harmonie de mes périodes fut ensevelie dans l'oubli. Mes essais moururent avec les *Essais sur la Liberté*, les *Contes orientaux* et les *Remèdes pour la morsure des chiens enragés*, pendant que *l'ami de lui-même*, *l'ami de la vérité*, *l'ami de la liberté*, *l'ami de l'humanité* *, écrivaient mieux que moi parce qu'ils écrivaient plus vite. Je commençai donc à n'avoir pour compagnie que des auteurs négligés, comme moi, qui se louaient, se plaignaient et se méprisaient les uns les autres.

* Ce sont des noms imposans que tous les écrivains politiques, qui insèrent des lettres dans les papiers publics, prennent ordinairement.

(*Note du traducteur.*)

La satisfaction que nous causaient les écrits de tout auteur que le public estimait, était en raison inverse de leur mérite. L'esprit des autres ne pouvait plus me plaire. Le malheur de mes paradoxes avait entièrement tari cette sonrce de contentement pour moi. Je ne pouvais ni lire, ni écrire d'une façon qui me plût; car la supériorité dans un autre était l'objet de mon aversion, et écrire était mon métier. Au milien de ces sombres réflexions, étant un jour assis sur un banc dans le parc St-James, un jeune homme de bonne famille, que j'avais connu à l'Université, m'aborda. Nous nons saluâmes l'un l'autre en hésitant, lui presque honteux d'être connu de quelqu'un aussi mal mis que je l'étais, et moi craignant d'être méprisé. Mes craintes s'évanouirent bientôt, car je trouvai qu'au fond Edward Tornhill était un bon garçon.

— Que dis-tu! George, m'écriai-je en l'interrompant : Tornhill tu le nommes! Ce ne peut être certainement que notre seigneur.

— Ah! s'écria madame Arnold, est-ce que vous êtes si voisin de M. Tornhill? Il a été longtemps ami de notre famille, et nous attendons dans peu une visite de lui.

— Le premier soin de mon ami, continua mon fils, fut de changer mes pauvres vêtemens pour un bel habit qu'il me donna; enfin je fus admis à sa table sur le pied d'un demi-ami, d'un demi-favori. Mon emploi était de l'accompagner aux ventes publiques, de l'entretenir gai pendant qu'on faisait son portrait, de prendre la gauche dans son carrosse quand il n'y avait point d'autre compagnie, et de l'aider à faire la débauche quand il était en humeur libertine. Outre cela, j'avais cent autres petites occupations dans la famille. J'avais beaucoup de petites choses à faire sans qu'on me l'ordonnât: j'étais muni d'un tire-bouchon pour le lui présenter; je tenais en son nom les enfans de ses domestiques; je chantais quand on me le demandait; j'étais toujours gai, toujours humble, et content si je le pouvais. Je n'étais cependant pas sans rival dans ce poste honorable. Un capitaine de marine, que la nature semblait avoir formé pour une pareille place, me disputait l'affection de mon protecteur.

Sa mère avait été blanchisseuse d'un homme de qualité, et, par ce moyen, il avait acquis de bonne heure du goût pour les intrigues amoureuses et la généalogie. Comme cet homme faisait l'unique occupation de sa vie de s'introduire dans la connaissance des seigneurs, quoique plusieurs l'eussent éconduit à cause de sa stupidité, d'autres permettaient ses assiduités, parce qu'ils étaient aussi sots que lui. La flatterie étant sa profession, il la pratiquait avec une aisance inconcevable; et en même temps que chaque jour le désir d'être flatté croissait chez mon patron, la connaissance que j'acquérais chaque jour de ses défauts me dégoûtait de le louer. J'étais donc sur le point d'abandonner tout-à-fait le champ de bataille au capitaine, quand il se présenta une occasion où mon ami prétendu eut besoin de mon secours. Il ne s'agissait de rien moins que de me battre pour lui contre un gentilhomme avec la sœur duquel on prétendait qu'il en avait mal agi. J'acceptai sans difficulté la commission, et, quoique je vois que ma conduite vous déplaise, je crus que je devais à l'amitié de ne pas le refuser. Je me battis donc; je désarmai mon adversaire, et j'eus bientôt après la satisfaction de découvrir que la dame insultée n'était qu'une femme du monde, et celui contre qui je m'étais battu, un escroc qui vivait avec elle. Les assurances de la reconnaissance la plus vive me furent prodiguées pour le service que je venais de rendre; mais, comme mon patron devait quitter la ville dans peu de jours, il ne trouva d'autre moyen de m'être utile que de me recommander à son oncle Sir William Tornhill et à un autre grand seigneur qui avait une place dans le gouvernement. Quand il fut parti, je n'eus rien de plus pressé que d'aller porter ma lettre de recommandation à son oncle. C'était un homme qui passait pour posséder toutes les vertus, et qui cependant était juste. Ses gens me reçurent de l'air le plus honnête; car on voit toujours dans la réception des domestiques le caractère du maître. On m'introduisit dans une grande salle où Sir William Tornhill vint bientôt me trouver. Je lui présentai ma lettre qu'il lut, et, après avoir réfléchi pendant quelques minutes : « Quels sont, monsieur, me dit-il, les services que vous avez rendus à mon parent, pour mériter qu'il vous recommande si chaudement? Mais je crois, monsieur, deviner votre mérite auprès de lui. Vous vous serez battu pour lui, et vous attendez que je vous récompense pour avoir été l'instrument de ses vices. Je souhaite de tout mon cœur que le refus que vous éprouvez de moi puisse être pour vous une punition de votre faute; mais plutôt je souhaite qu'il puisse vous conduire au repentir... » Je souffris avec patience la rudesse de ce traitement, parce que je sentais qu'il était juste. Ma seule ressource fut donc alors dans ma lettre pour l'homme en place. Comme les portes des grands sont presque toujours assiégées par une troupe de gens prêts à les importuner de demandes ridicules, il me fut assez difficile d'être admis à lui parler. Cependant, après avoir dépensé la moitié de ma fortune, qui n'était pas considérable, à faire des présens aux valets, on m'introduisit dans une salle spacieuse, pour attendre que l'on eût porté ma lettre à monseigneur. J'eus le temps, avant que la réponse vînt, de considérer l'appartement où j'étais. Tout était grand et de bon goût. Les peintures, la dorure, les meubles, me pétrifiaient d'admiration et m'inspiraient les idées les plus grandes du maître. Ah! me disais-je à moi-même, combien doit être grand celui qui possède toutes ces choses, qui a dans sa tête les affaires de l'état, et dans sa maison la moitié des richesses du royaume! Certainement la profondeur de son génie doit être immense. Pendant ces sublimes réflexions, j'entendis quelqu'un s'avancer pesamment. Ah! me dis-je, voilà le grand homme lui-même. Non, ce n'était qu'une fille de chambre. Bientôt après, j'entendis de nouveau marcher : ceci doit être lui. Non; ce n'était que le valet de chambre du grand homme. A la fin, Sa Grandeur parut elle-même. « Est-ce vous, me dit-il, qui êtes le porteur de cette lettre? » Je répondis en m'inclinant. « Ah! dit-il, elle m'instruit que... oui... eh bien!... » A cet instant même un domestique lui remit une carte, et sans faire davantage attention à moi, il sortit de la salle me laissant réfléchir à mon

aise sur mon bonheur. Je ne le vis plus jusqu'à ce qu'un laquais m'eût dit que Sa Grandeur descendait pour monter en carrosse. Je courus aussitôt en bas, et je joignis ma voix à celle de deux ou trois autres personnes qui étaient là comme moi pour demander des grâces. Mais Sa Grandeur allait trop vite pour nous et gagnait son carrosse à grandes enjambées, de manière que je fus obligé d'élever la voix le plus que je pus pour savoir si j'obtiendrais une réponse. Pendant ce temps, il murmura à demi-voix une réponse dont j'entendis une moitié; l'autre moitié fut emportée par le bruit des roues de la voiture. Je restai quelque temps le cou tendu dans la posture d'un homme qui prête l'oreille pour tâcher de saisir des sons, jusqu'à ce que, regardant autour de moi, je me trouvai seul à la porte de Sa Grandeur. Ma patience était épuisée. Désespéré de tous les affronts que j'éprouvais, j'étais déterminé à me précipiter, et il ne me manquait qu'un précipice pour m'y jeter la tête la première. Je me considérais comme un de ces meubles de rebut, que la nature avait jeté dans son garde-meuble pour y périr dans l'oubli et dans l'obscurité. Il me restait cependant une demi-guinée, et je pensais que la fortune ne pourrait pas m'en priver. Mais, pour m'en assurer, je résolus d'aller à l'instant même la dépenser pendant que je l'avais, et de m'en remettre ensuite au hasard pour le reste. Comme je marchais dans cette résolution, le bureau d'adresses de M. Cripse, qui se trouvait sur mon chemin, sembla m'inviter à y entrer. Dans ce bureau, M. Cripse offre obligeamment à tous les sujets de Sa Majesté une récompense de trente livres par an, pour laquelle ils donnent en échange leur liberté et la permission qu'on les transporte en Amérique comme esclaves. Je m'estimai heureux de trouver une place où je pouvais noyer mes craintes dans le désespoir. J'entrai donc dans sa caverne; car on peut l'appeler ainsi : tant elle est obscure, humide et sale. Là, je trouvai un nombre de malheureux, tous dans un état semblable au mien, attendant l'arrivée de M. Cripse, et présentant un tableau frappant de l'impatience anglaise. Leurs ames hautaines, brouillées avec la fortune, déchargeaient ses injustices sur leurs propres cœurs. M. Cripse descendit enfin, et tous les murmures cessèrent. Il daigna me regarder avec une distinction particulière, et il fut le premier homme qui, depuis un mois, m'eût parlé avec un air souriant. Après quelques questions, il trouva que j'étais propre pour tout au monde. Après avoir réfléchi un peu sur les moyens de m'occuper, il se frappa le front, comme s'il venait de penser qu'il était question alors d'une ambassade que le synode de Pennsylvanie devait envoyer aux Indiens Chiachas, et il m'assura qu'il s'emploierait pour me procurer la place de secrétaire de cette ambassade. Je savais en moi-même que mon homme mentait, et cependant sa promesse me fit plaisir, par la raison qu'elle était magnifique. Je partageai donc ma demi-guinée : une moitié alla tenir compagnie à ses trente mille livres sterling de fortune, et avec l'autre je résolus d'entrer dans la première taverne pour me rendre plus heureux que lui. Comme je sortais avec cette résolution, je rencontrai à la porte un capitaine de vaisseau que j'avais connu autrefois légèrement, et il consentit de me tenir compagnie à vider un bol de punch. Comme je n'ai jamais déguisé ma situation, il m'assura que j'étais au bord de ma ruine en écoutant les promesses du maître du bureau d'adresses; et qu'il n'avait d'autre dessein que de me vendre pour les plantations. « Mais, continua-t-il, je crois que vous pourriez, sans aller si loin, trouver moyen de gagner aisément votre vie. Croyez-moi, je fais voile demain pour Amsterdam. Que ne venez-vous à bord comme passager? Tout ce que vous avez à faire en débarquant est d'enseigner l'anglais aux Hollandais, et je vous assure que vous ne manquerez pas d'écoliers et d'argent. Je suppose, ajouta-t-il, que vous entendez l'anglais, ou bien le diable s'en serait mêlé. » Je l'assurai que pour cela il pouvait en être sûr; mais je lui témoignai quelque doute de savoir si les Hollandais étaient curieux d'apprendre l'anglais. Il m'assura avec serment qu'ils aimaient la langue anglaise à la folie, et, sur sa parole, je m'embarquai le lendemain pour aller en-

seigner l'anglais en Hollande. Le vent fut bon, notre voyage fut court, et, après avoir payé mon passage avec la moitié de mes effets, je me trouvai comme un étranger tombé des nues dans une des principales villes de Hollande. Dans mon état, je ne voulais pas laisser passer de temps sans enseigner. Je m'adressai donc à deux ou trois des gens qui passaient, dont l'apparence me parut promettre davantage; mais il était impossible que nous nous entendissions l'un l'autre. Ce ne fut qu'alors que je songeai que, pour apprendre l'anglais à des Hollandais, il fallait d'abord qu'ils m'apprissent le hollandais. Je fus surpris moi-même comment j'avais pu manquer de faire une réflexion si simple; mais il est certain que je ne l'avais pas faite.

« Ce projet ainsi évanoui, j'eus quelque envie de me rembarquer tout de suite pour retourner en Angleterre; mais m'étant rencontré en compagnie avec un étudiant irlandais, notre conversation tourna sur des sujets de littérature; car je vous ferai observer en passant que j'oubliais toujours ma misère quand je trouvais occasion de m'entretenir de ces matières. Il m'apprit que dans l'université où il étudiait, il n'y avait pas deux hommes qui entendissent le grec : cela me surprit. Je pris à l'instant la résolution d'aller à Louvain, et d'y gagner ma vie à enseigner le grec. Je fus encouragé dans mon projet par mon camarade, qui me fit entendre que je pouvais faire ma fortune à ce métier.

« Je me mis en route le lendemain matin, plein d'espérance : chaque jour voyait diminuer le fardeau de mes nippes comme le panier de pain d'Ésope; car je les donnais en paiement pour mon logement à mesure que je voyageais. Quand j'arrivai à Louvain, je ne voulus point aller faire ma cour aux professeurs inférieurs; mais je pris le parti d'aller tout droit offrir mes talens au principal lui-même. J'y allai, je fus admis à lui parler, et je lui offris mes services comme maître en langue grecque, dont j'avais appris qu'on manquait dans son université. Le principal parut d'abord douter de mes talens; mais j'offris de l'en convaincre sur-le-champ, en traduisant devant lui en latin une page de tel auteur grec qu'il voudrait choisir. Comme il vit que cela était sérieux, il me parla en ces termes : « Vous voyez, jeune homme, que je n'ai jamais appris le grec, et je ne vois pas que j'en aie jamais eu besoin. J'ai eu le bonnet et la robe de docteur sans grec. J'ai dix mille florins par an sans grec. Je bois et mange bien sans grec. Enfin, je ne sais point le grec, et je ne crois pas qu'il serve à quelque chose. »

« J'étais alors trop loin de chez moi pour songer à m'en retourner : ainsi je résolus d'avancer. Je savais un peu de musique, j'avais une voix passable; et de ce qui avait fait autrefois mon amusement, je fis un moyen de me procurer ma subsistance. Je traversai la partie de la Flandre où les paysans sont assez pauvres pour être joyeux; car j'ai toujours remarqué qu'ils étaient gais en proportion qu'ils étaient plus malheureux. Quand j'approchais de la maison d'un paysan à la chute du jour, je jouais un de mes airs les plus gais, et cela me procurait non seulement un logement pour la nuit, mais de quoi vivre pour le lendemain. J'essayai une fois ou deux de jouer pour des gens comme il faut, mais ils trouvaient que je jouais horriblement, et ils ne me donnèrent jamais la moindre bagatelle : cela me paraissait d'autant plus extraordinaire, que, quand je jouais en compagnie pour mon seul plaisir, mon exécution ne manquait jamais de ravir l'assemblée, surtout les dames; mais, comme j'avais alors ma seule ressource pour vivre, on la trouvait misérable; ce qui prouve combien le monde est disposé à estimer bas les talens par lesquels un homme gagne sa vie.

« J'arrivai de cette manière à Paris, sans autre dessein que de voir la ville, et de m'en retourner. Le peuple de Paris aime beaucoup mieux les étrangers qui ont de l'argent que ceux qui ont de l'esprit. Comme je n'avais ni l'un ni l'autre, vous pouvez bien imaginer que je ne fus pas fort bien accueilli. Après m'être promené dans la ville quatre ou cinq jours, et avoir vu les meilleures maisons par dehors, je me préparais à quitter cette ville où l'hospitalité est vénale, quand, passant dans une des principales

rues, je rencontrai notre cousin à qui vous m'aviez recommandé. Sa rencontre me fit beaucoup de plaisir, et la mienne, je crois, ne lui fit pas de peine. Il s'informa des motifs qui m'avaient amené à Paris, et m'apprit que son occupation actuelle en cette ville était de ramasser des tableaux, des médailles, des gravures et des antiques de toute espèce, pour un particulier de Londres, qui venait d'acquérir tout d'un coup une grande fortune et du goût. Je fus d'autant plus surpris de voir mon cousin choisi pour cet emploi, que lui-même m'avait assuré plusieurs fois qu'il ne s'entendait point du tout dans ces matières. Sur ce que je lui demandai comment il avait fait pour devenir connaisseur en si peu de temps, il m'assura qu'il n'y avait rien de plus aisé ; que tout le secret consistait en deux règles : l'une de faire toujours l'observation que le tableau aurait pu être meilleur si le peintre avait pris plus de peine; l'autre, de louer les ouvrages de Pietro Perugino. « Mais, me dit-il, comme je vous ai appris autrefois à être auteur à Londres, je veux vous apprendre l'art d'acheter des tableaux à Paris. »

« J'acceptai de bon cœur sa proposition, parce que c'était un moyen de vivre, et que tout ce que je cherchais était de vivre. J'allai donc chez lui, je me vêtis mieux par son secours, et je l'accompagnai aux ventes de tableaux où l'on attendait des Anglais pour acheteurs. Je ne fus pas peu surpris de le voir connu des gens du plus beau monde, qui s'en rapportaient à son jugement sur chaque tableau et chaque médaille comme à un guide infaillible et au modèle du goût. Il tirait bon parti de ma présence dans ces occasions; car, quand on lui demandait son avis, il me tirait gravement à l'écart, il me demandait le mien, levait les épaules, regardait avec finesse, retournait et assurait la compagnie qu'il ne pouvait donner son opinion sur une affaire de cette importance. Cependant il se trouvait des occasions où il fallait montrer plus d'impudence. Je me ressouviens de l'avoir vu, après avoir dit que la peinture d'un tableau n'était pas assez moelleuse, prendre d'un air assuré une brosse et du vernis brun qui se trouvaient là par hasard, en frotter tranquillement la pièce devant la compagnie, et demander ensuite si les teintes n'avaient pas gagné par l'opération.

« Quand il eut fini sa commission à Paris, il m'y laissa fortement recommandé à plusieurs personnes de distinction comme fort propre à servir de gouverneur à un jeune homme dans ses voyages, et je fus quelque temps après employé en cette qualité par un Anglais qui avait amené son pupille à Paris, pour l'envoyer de là faire son tour de l'Europe. Je fus donc choisi pour gouverneur du jeune homme, sous la condition qu'il se gouvernerait toujours à sa fantaisie. Mon pupille, en effet, entendait bien mieux que moi l'art de ménager l'argent. Il était l'héritier d'un bien de deux cent mille livres sterling, qu'un oncle mort dans les Indes orientales lui avait laissé ; et ses tuteurs, pour le mettre en état de gouverner sa fortune, l'avaient mis apprenti chez un procureur : aussi l'avarice était sa passion dominante. Toutes ses informations en route roulaient sur les moyens d'épargner l'argent, de voyager à moins de frais, et de savoir où il pourrait acheter quelques marchandises sur lesquelles il y eût du bénéfice à faire en les revendant à Londres. Il avait assez de goût pour voir les curiosités qui se trouvaient sur le chemin, et qu'on pouvait voir pour rien ; mais s'il fallait payer quelque chose pour les voir, il assurait ordinairement qu'il avait entendu dire que cela ne valait pas la peine d'être vu. Il ne payait jamais un mémoire sans faire l'observation combien la dépense était prodigieuse en voyageant ; et cependant il n'avait pas encore vingt et un ans. Quand nous fûmes à Livourne, en nous promenant sur le port, il s'informa combien coûtait le passage de là en Angleterre par mer. Ayant su que ce n'était qu'une bagatelle en comparaison de la dépense du voyage par terre, il ne put résister à la tentation. Il me paya donc la petite portion d'appointemens qui m'était due, me quitta, et s'embarqua pour Londres avec un seul domestique.

« Je me trouvai donc encore une fois abandonné au milieu du monde, sans ressource ; mais j'y étais alors accoutumé. Mon talent pour la musique ne pouvait me

servir à rien dans un pays où le moindre paysan était meilleur musicien que moi ; mais j'avais acquis alors un autre talent qui pouvait me servir aussi bien : c'était de l'habileté à disputer. Dans toutes les universités étrangères et dans les couvens, il y a de certains jours où l'on soutient des thèses philosophiques contre tout venant ; et si le disputant montre quelques talens, il reçoit un petit présent en argent, un diner et un lit pour la nuit. Ce fut ainsi que je fis ma route d'Italie en Angleterre, allant de ville en ville, examinant les hommes de plus près : et je puis dire que j'ai vu les deux côtés du tableau. Mes remarques cependant ne furent pas en grand nombre. J'ai vu que les monarchies étaient le meilleur gouvernement pour les pauvres, et les républiques pour les riches. J'ai vu que, dans tout pays, la richesse était un nom qui remplace celui de liberté, et qu'il n'y a pas d'homme si ami de la liberté qui ne voulût soumettre la volonté de quelques individus à la sienne.

« A mon arrivée en Angleterre, mon dessein était d'abord de vous présenter mes respects, ensuite de m'engager comme volontaire pour la première expédition qui se rencontrerait ; mais, dans ma route, ma résolution changea par la rencontre d'une ancienne connaissance que je retrouvai, qui était membre d'une troupe de comédiens qui allaient faire une campagne pendant l'été dans la province. La troupe ne parut pas éloignée de m'admettre : tous les acteurs cependant m'avertirent de l'importance de mon entreprise ; que le public était un monstre à plusieurs têtes, et qu'il en fallait avoir une bonne pour lui plaire ; que ce n'était pas l'affaire d'un jour que d'apprendre à jouer, et que, sans quelques mouvemens d'épaules que la tradition conservait, et dont on usait sur le théâtre, seulement depuis cent ans, je ne pourrais jamais prétendre à plaire. Une autre difficulté fut de me fixer des rôles, parce que presque tous étaient retenus. On me promena donc de rôle en rôle pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'on se fût décidé pour celui d'*Horatio*, que la présence de la compagnie m'a heureusement empêché de jouer. »

CHAPITRE XXI.

L'amitié ne subsiste pas longtemps entre les vicieux : elle ne dure qu'autant qu'ils y trouvent leur satisfaction réciproque.

Le récit de l'histoire de mon fils était trop long pour avoir été fait en une fois. La première partie avait été racontée le soir, et la seconde s'achevait après le dîner du lendemain, quand la vue de l'équipage de M. Tornhill à la porte, parut suspendre la satisfaction générale. Le sommelier, qui était alors devenu mon ami, me dit à l'oreille que le chevalier avait fait quelques ouvertures de mariage à mademoiselle Wilmot, et que l'oncle et la tante de la demoiselle semblaient fort approuver la proposition. M. Tornhill en entrant parut se reculer en nous apercevant moi et mon fils ; mais j'imputai son mouvement plutôt à la surprise qu'au mécontentement de nous voir. Cependant, quand nous nous avançâmes pour le saluer, il nous rendit nos complimens avec l'air de la plus grande candeur, et après quelques minutes, sa présence ne parut plus qu'augmenter la gaîté générale.

Après le thé, il me tira à l'écart pour me demander des nouvelles de ma fille. Sur ce que je lui appris que mes recherches avaient été vaines, il parut extrêmement surpris, ajoutant que, depuis mon départ, il avait été souvent chez moi pour consoler le reste de ma famille, et qu'il l'avait laissée en fort bonne santé. Il me demanda ensuite si j'avais fait part de mon infortune à mademoiselle Wilmot et à mon fils : lui ayant répondu que je ne l'avais pas encore fait, il loua beaucoup ma prudence et ma modération, et me conseilla très fort de leur en faire un secret. « Car, après tout, dit-il, cela ne peut servir qu'à divulguer son déshonneur, et miss Olivia peut n'être pas si coupable qu'on l'imagine. » Nous fûmes alors interrompus par un domestique qui vint avertir le chevalier qu'on le demandait pour danser des contredanses. Il me quitta donc, et je demeurai tout-à-fait pénétré de la part qu'il paraissait prendre à mes chagrins. Ses assiduités auprès de ma-

demoiselle Wilmot étaient cependant trop remarquables pour qu'on pût s'y méprendre ; cependant elle ne paraissait pas en être fort satisfaite, et semblait les souffrir plutôt par complaisance pour les volontés de sa tante que par goût ; j'avais même la satisfaction de la voir lancer à la dérobée, sur mon malheureux fils, des regards tendres, qui ne pouvaient avoir leur cause ni dans la fortune, ni dans les assiduités de celui-ci. La tranquillité apparente de M. Tornhill ne laissait pas cependant de me surprendre. Il y avait alors une semaine que nous restions dans cette maison sur les instances réitérées de M. Arnold ; mais plus la tendresse de mademoiselle Wilmot pour mon fils semblait augmenter, plus l'amitié de M. Tornhill pour lui semblait aussi s'accroître.

Il nous avait déjà donné autrefois les assurances les plus obligeantes de s'employer de tout son pouvoir pour nous être utile ; mais alors sa générosité ne se borna plus à des promesses. La matinée du jour où je devais partir, M. Tornhill me vint trouver avec l'air de la satisfaction la plus réelle, pour m'apprendre ce qu'il avait fait en faveur de son ami George : c'était de lui avoir procuré une place d'enseigne dans un régiment qui allait dans les Indes, qui ne coûterait que cent livres sterling, ayant par son crédit obtenu la diminution des deux cents autres. « Ce service, continua le chevalier, est une bagatelle dont je ne veux d'autre récompense que le plaisir d'avoir servi mon ami ; et, pour les cent livres sterling, si vous n'êtes pas en état de les payer, je vous les avancerai, et vous me les rendrez à votre commodité. » Nous manquâmes d'expressions, mon fils et moi, pour exprimer notre ressentiment d'une si grande faveur; je lui donnai mon billet pour la somme, et je lui témoignai autant de reconnaissance que si j'eusse dû jamais ne la lui rendre.

George devait partir le lendemain pour Londres, afin d'aller s'assurer de sa commission, suivant l'avis de son généreux patron, qui pensait qu'il fallait user de la plus grande diligence, de peur que dans l'intervalle quelqu'un ne vînt faire des propositions plus avantageuses. Le lendemain matin donc, notre jeune officier fut prêt à partir de fort bonne heure, et il semblait le seul d'entre nous que ce départ n'affligeât pas. Ni les dangers et les fatigues auxquels il allait s'exposer, ni la séparation d'avec ses amis, ni sa maîtresse (car alors mademoiselle Wilmot l'aimait visiblement) qu'il allait quitter, n'abattaient son esprit. Après qu'il eut pris congé du reste de la compagnie, je lui donnai ce que j'avais, ma bénédiction. « Actuellement, mon enfant, m'écriai-je, tu vas combattre pour ton pays. Ressouviens-toi avec quel courage ton brave aïeul a combattu pour la personne sacrée du roi, dans un temps où la fidélité au souverain était une vertu chez les Anglais. Va, mon enfant, ressemble-lui en tout, excepté dans ses malheurs, si c'en fut un que de mourir avec mylord Falkland. Va, mon fils, si tu péris dans un combat, éloigné, abandonné, sans être pleuré de ta famille qui t'aime, souviens-toi que les larmes les plus précieuses sont celles que le ciel répand sur le corps sans sépulture d'un brave guerrier. »

Le lendemain matin, je pris congé de la famille honnête qui avait eu la complaisance de me retenir si longtemps, sans oublier de renouveler les témoignages de ma reconnaissance à M. Tornhill pour son dernier service. Je les laissai tous dans le bonheur que l'abondance peut procurer, et je pris le chemin de mon logis, désespérant de jamais retrouver ma fille, mais poussant au ciel des soupirs qui lui demandaient son pardon. J'étais à la distance d'environ dix milles de chez moi, ayant loué un cheval pour m'y porter, parce que j'étais encore faible; et je me consolais par l'espérance de revoir bientôt ce que j'avais de plus cher au monde; mais la nuit venant, je m'arrêtai à une petite hôtellerie sur le bord du chemin, et je demandai à l'hôte sa compagnie pour boire une bouteille de vin. Nous nous assîmes au feu de sa cuisine, qui était la meilleure chambre de la maison, et nous parlâmes politique et nouvelles du pays. Entre autres choses, nous parlâmes du jeune chevalier Tornhill, que l'hôte m'assura être aussi détesté qu'un oncle qu'il avait, et qui venait quelquefois dans le pays, était chéri. Il me

dit qu'il faisait toute son étude de débaucher les filles de ceux qui l'admettaient chez eux, et qu'après en avoir joui quinze jours ou trois semaines, il les quittait sans leur donner la moindre récompense, abandonnées et sans ressource. Comme notre conversation en était là, la femme de l'hôte, qui était sortie pour aller chercher de la monnaie, rentra, et voyant que son mari jouissait d'un plaisir qu'elle ne partageait pas, elle lui demanda d'un ton de mauvaise humeur ce qu'il faisait; à quoi il répondit ironiquement en buvant à sa santé. « M. Simond, lui dit-elle, vous me traitez fort mal, et je ne le souffrirai pas plus longtemps. Vous me laissez les trois quarts de l'ouvrage à faire, et l'autre quart ne se fait pas, tandis que vous ne faites autre chose que de gobelotter tout le jour à tout venant, pendant que moi, il ne me faudrait qu'une cuillerée de vin pour me guérir d'une fièvre, et je n'en tâte jamais une goutte. » Je m'aperçus de ce qu'elle voulait dire; à l'instant je lui versai un verre qu'elle reçut en me faisant une révérence, et buvant à ma santé. « Monsieur, reprit-elle ensuite, ce n'est pas par rapport au vin que je suis fâchée; mais peut-on être de bonne humeur quand tout va de travers dans une maison? S'il faut tourmenter les pratiques ou les hôtes pour avoir de l'argent, toute cette besogne est sur mon dos, et lui, il mangerait plutôt ce verre que de se bouger pour rien faire. Nous avons actuellement là-haut une jeune femme qui est venue loger ici, et je ne crois pas qu'elle ait d'argent avec toute sa belle politesse. Je sais bien que son argent est bien long à venir, et je voudrais qu'on l'y fît penser. — Que signifie, reprit l'hôte, l'y faire penser? Si son argent est lent à venir, il est sûr. — Je n'en sais rien, reprit la femme; mais ce que je sais, c'est que voilà quinze jours qu'elle est ici, et nous n'avons pas encore vu comment son argent est fait. — Eh bien! ma femme, dit l'hôte, nous l'aurons en gros. — En gros? reprit l'hôtesse, je souhaite que nous l'ayons de quelque façon que ce soit, et je suis résolue que ce sera ce soir, ou bien je la ferai décamper, armes et bagage. — Considérez, ma femme, dit l'hôte, que c'est une femme de quelque chose, et qu'elle mérite plus d'égards. — Ah! pour cela, répliqua l'hôtesse, femme de quelque chose ou de rien, noble ou roturière, elle décampera, elle décampera. Les gens comme il faut peuvent être de fort honnêtes gens quand ils achètent et paient bien; mais, pour moi, je n'en ai jamais vu grand profit venir à la maison. » En achevant ces mots, elle courut par un petit escalier étroit qui montait de la cuisine à une chambre au-dessus, et je m'aperçus bientôt, par l'élévation de sa voix et par l'aigreur de ses reproches, qu'il n'y avait pas d'argent. Je pouvais entendre très distinctement ce qu'elle disait. « Sors d'ici tout à l'heure, décampe à l'instant, malheureuse, ou je te donnerai une touche dont tu te sentiras plus de trois mois. Comment, affronteuse, venir se loger dans une honnête maison sans sou ni maille pour payer? Descends, te dis-je. — Oh! ma chère dame, criait la femme, ayez pitié de moi, ayez pitié pour une nuit d'une pauvre créature malheureuse; la mort vous délivrera bientôt de moi. » Je reconnus à l'instant la voix de ma pauvre infortunée Olivia. Je volai à son secours, je l'arrachai des mains de l'hôtesse qui la traînait par les cheveux le long de l'escalier, et je pris dans mes bras la chère malheureuse perdue. « Sois la bienvenue, sois mille fois la bienvenue, ma chère, mon trésor, dans les bras de ton pauvre vieux père. Quoique les vicieux t'abandonnent, il y a encore quelqu'un dans le monde qui ne t'oubliera jamais. Quand tu serais coupable de mille crimes, il te les pardonnera tous. — O mon cher.... (pendant quelques minutes elle n'en put pas dire davantage) mon cher papa, les anges pouvaient-ils être plus doux? Comment puis-je mériter tant de bontés? Le traître, je le déteste, je me déteste moi-même d'être un sujet de honte à vos yeux. Vous ne pouvez me pardonner; non, je sais que vous ne pouvez me pardonner. — Oui, mon enfant, je te pardonne de tout mon cœur: sois seulement repentante, et nous serons tous heureux; nous verrons encore des jours agréables, ma chère Olivia. — Ah! jamais, jamais, mon cher père, le reste de ma malheureuse vie ne

sera qu'infamie dehors, et honte à la maison. Mais, papa, vous paraissez plus pâle qu'à l'ordinaire. Pourrais-je en être la cause? Sûrement vous avez trop de sagesse pour vous punir vous-même de mes folies. — Notre sagesse, *jeune enfant!* répliquai-je!.... — Ah! mon cher père, pourquoi un nom si froid? s'écria ma fille : voilà la première fois que vous m'avez appelée ainsi. — Je te demande pardon, ma chère, repris-je; mais je voulais te dire que la sagesse n'est qu'une faible défense contre le chagrin, quoiqu'à la fin elle soit sûre. »

L'hôtesse revint alors pour savoir si nous ne voulions pas avoir une chambre plus belle : j'y consentis, et l'on nous mena dans une où nous pouvions nous entretenir plus librement. Après avoir parlé tendresse, jusqu'à ce que nous fussions plus tranquilles, je ne pus m'empêcher de lui demander compte des gradations par lesquelles elle était parvenue à sa malheureuse situation présente. « Ce perfide, me dit-elle, depuis le premier jour que je l'ai vu, m'a fait des propositions honnêtes, quoique secrètes.

— C'est un perfide effectivement, m'écriai-je. Cependant je suis surpris qu'un homme d'autant de bon sens, qui paraissait avoir autant d'honneur que M. Burchell, puisse être coupable d'une telle bassesse de propos délibéré, et de s'être introduit dans une maison pour la déshonorer.

—Mon cher papa, répondit ma fille, vous êtes dans une étrange méprise. M. Burchell n'a jamais cherché à me séduire : au contraire, il a saisi toutes les occasions de m'avertir en particulier des artifices de M. Tornhill, que je reconnais à présent être pire qu'il ne me le représentait. — M. Tornhill! m'écriai-je en l'interrompant, se peut-il faire? — Oui, mon cher père, reprit-elle, c'est M. Tornhill qui m'a séduite, qui a employé les deux dames, comme il les appelait, mais qui, dans le fait, n'étaient que deux femmes de mauvaise vie, sans éducation et sans pitié, pour m'attirer à Londres. Leurs artifices, vous vous le rappelez, auraient réussi sans la lettre de M. Burchell, qui leur faisait les reproches que nous nous sommes tous appliqués à nous-mêmes : comment il a pu réussir à détruire leur projet, c'est ce que j'ignore encore; mais il a toujours été le plus zélé et le plus sincère de nos amis.

— Tu me surprends, ma chère, m'écriai-je; mais je vois à présent que mes premiers soupçons de la bassesse de M. Tornhill n'étaient que trop bien fondés : il peut triompher impunément; car il est riche et nous sommes pauvres. Mais, dis-moi, mon enfant, il fallait sûrement que la tentation fût bien considérable pour te faire ainsi oublier les impressions d'une aussi bonne éducation que celle que tu as reçue, et les heureuses dispositions que tu avais à la vertu.

—En vérité, reprit-elle, mon cher père, il doit son triomphe au désir que j'ai eu de le rendre heureux plutôt que moi-même. Je savais que la cérémonie de notre mariage, ayant été faite secrètement par un prêtre papiste, n'était nullement valable, et que je n'avais que son honneur pour sûreté. — Quoi! interrompis-je, vous êtes effectivement mariés par un prêtre qui est dans les ordres? — Oui, mon père, nous le sommes, répondit ma fille, quoique nous ayons juré l'un et l'autre de cacher son nom. — Eh bien donc! mon enfant, viens encore une fois dans mes bras, et tu y seras mille fois mieux venue qu'auparavant; car actuellement tu es sa femme, sa femme légitime aux yeux de la religion, et toutes les lois humaines, quand elles seraient écrites sur des tables de diamant, ne peuvent affaiblir la sainteté de ce lien sacré.

—Hélas! papa, reprit-elle, vous ne savez pas toutes ses infamies. Il a déjà été marié par le même prêtre à six ou huit autres femmes qu'il a séduites et abandonnées comme moi.

— Est-ce ainsi? m'écriai-je. En ce cas, il faut faire pendre le prêtre, et il faut que tu rendes plainte demain contre lui. — Mais, mon père, répondit-elle, cela sera-t-il honnête, puisque j'ai juré le secret? — Ma chère, repris-je, si tu as fait une telle promesse, je ne puis ni ne veux t'obliger d'y manquer. Quand cela même pourrait être utile au public, tu ne dois pas faire de plainte contre lui. Dans toutes les institutions humaines on permet un petit mal pour produire un plus

grand bien : comme en politique, on peut abandonner une province pour assurer un royaume; en médecine, on peut couper un membre pour sauver le reste du corps; mais, en matière de religion, la loi est écrite, et elle est inflexible, de ne *jamais* faire mal : et cette loi, mon enfant, est juste. Car autrement, si nous faisons un petit mal pour procurer un plus grand bien, alors un mal certain se trouverait commis pour l'attente d'un avantage incertain. Et, quand même l'avantage suivrait certainement, cependant l'intervalle qu'on convient être criminel, entre la mauvaise action et le bien qu'on en attend, peut être celui dans lequel nous serons appelés pour rendre compte de ce que nous aurons fait, et où le livre des actions humaines peut se fermer pour nous à jamais; mais, ma chère, je t'ai interrompue... continue.

— Le lendemain même du jour que je fus sa femme, continua-t-elle, je vis le peu de fond que j'avais à faire sur sa sincérité. Cette matinée même, il me présenta à deux femmes qu'il avait séduites, ainsi que moi, mais qui vivaient contentes dans la prostitution. Je l'aimais trop pour pouvoir souffrir tranquillement ces rivales, et je m'efforçai d'oublier l'idée de ma honte dans le tumulte des plaisirs. Dans cette vue, je me parais, je dansais, je chantais; mais je n'en étais pas plus heureuse. Les hommes qui venaient nous voir, me parlaient à tout moment du pouvoir de mes charmes, et ces discours seuls contribuaient à augmenter ma mélancolie, d'autant plus que j'avais perdu leur pouvoir. Ainsi chaque jour augmenta mes rêveries et son insolence, jusqu'à ce qu'enfin le monstre eut l'infamie de m'offrir à un baronnet de sa connaissance. Ai-je besoin de vous décrire à quel point son ingratitude me déchira le cœur? Ma réponse à sa proposition fut la fureur : je demandai à m'en aller. Comme je partais, il m'offrit une bourse; mais je la lui jetai au visage avec indignation, et le quittai dans un accès de rage qui, pour quelque temps, m'ôta le sentiment de la misère de ma situation; mais, quand je vins à regarder autour de moi, je ne me vis que comme un objet vil, abject, coupable, sans un ami dans le monde auquel je pusse recourir.

« Justement dans cet intervalle, un carrosse passant près de moi, j'y pris une place sans autre intention que de m'éloigner d'un scélérat que je méprisais et que je détestais. Je suis descendue ici, où, depuis que j'y suis, mes chagrins et la dureté de cette femme ont été ma seule compagnie. Le souvenir des jours de plaisir que j'ai passés avec ma chère mère et ma sœur ne sert qu'à redoubler ma peine : leurs chagrins sont grands, mais les miens le sont encore plus, puisqu'ils naissent du crime et de la honte.

— Prends patience, m'écriai-je, mon enfant, et j'espère que les choses iront mieux. Repose-toi cette nuit, et demain je te ramènerai au logis, à ta mère, et au reste de la famille dont tu seras reçue avec tendresse. Ta pauvre mère, tu lui as fendu le cœur; mais elle t'aime encore, ma fille, et elle te pardonnera.

CHAPITRE XXII.

On pardonne aisément à quelqu'un qu'on aime.

Le lendemain matin je pris ma fille en croupe, et me mis en route pour retourner au logis. Chemin faisant, je m'efforçais de calmer par toutes sortes de raisons ses craintes et ses douleurs, et de l'armer de résolution pour soutenir la présence d'une mère offensée. Je prenais occasion de la vue d'un beau paysage qui se présentait à nos yeux, pour lui faire remarquer combien le ciel avait été meilleur envers nous, que nous ne sommes les uns envers les autres, et que les malheurs de la façon même de la nature étaient en fort petit nombre. Je l'assurai qu'elle ne trouverait point de changement dans ma tendresse pour elle, et que, pendant le reste de mes jours, elle pouvait compter sur mes conseils et mes instructions. Je l'armais contre la censure du monde; je lui faisais voir que les livres étaient une compagnie douce et irréprochable pour les malheureux, et que, s'ils ne pouvaient pas nous procurer les plaisirs de la vie, ils nous apprenaient du moins à la supporter.

Je devais mettre le cheval de louage, que je montais, à une hôtellerie sur le chemin à environ cinq milles de ma maison; et, comme j'étais bien aise de préparer ma famille pour la réception de ma fille, je résolus de la laisser cette nuit dans l'hôtellerie, et de revenir le lendemain matin avec sa sœur Sophie la chercher. Il était nuit avant que nous fussions arrivés à l'hôtellerie; cependant, après lui avoir fait fournir une chambre décente, et lui avoir fait préparer les rafraîchissemens convenables, je l'embrassai et pris le chemin de la maison. Mon cœur sentait un nouveau plaisir à mesure que j'en approchais, semblable à un oiseau que quelque bruit a fait fuir de son nid; mes désirs devançaient mes pas et voltigeaient autour de ma petite famille. Je songeais à toutes les choses tendres que j'allais dire, et je prévenais la bienvenue que j'allais recevoir. Je sentais déjà les tendres embrassemens de ma femme, et je souriais à la joie que mes petits témoigneraient de me revoir. Comme je marchais doucement, la nuit s'avançait. Les laboureurs s'étaient retirés pour prendre leur repos; on ne voyait plus de lumières dans les chaumières; on n'entendait plus d'autre bruit que celui du coq qui chantait, ou des chiens qui aboyaient. J'approchai de ma petite retraite avec un plaisir inexprimable, et, avant que je fusse à cent pas de la maison, mon chien accourut pour me caresser.

Il était alors près de minuit quand je vins frapper à ma porte: tout était calme et tranquille. Mon cœur était dilaté par la joie, quand je fus surpris de voir la maison qui était en flammes, et le feu qui sortait par toutes les ouvertures. Je jetai un cri terrible et convulsif, et je tombai sur le pavé sans sentiment. Le bruit que je fis éveilla mon fils qui, voyant le feu, éveilla à l'instant sa mère et sa sœur. Tous coururent dehors, nus, la tête perdue par la frayeur, et leurs cris me rappelèrent à la vie; mais ce ne fut que pour me présenter de nouveaux objets de frayeur; car, pendant ce temps, les flammes avaient gagné le toit de la maison qui s'enfonçait partie par partie, tandis que ma famille debout, dans une agonie qui ne lui permettait pas de parler, regardait comme si elle se fût amusée de la clarté. Je tournai mes yeux tour à tour sur eux et sur la maison, et je regardai autour de moi pour voir mes petits enfans; mais ils n'y étaient pas. « Oh! malheureux que je suis! où sont, m'écriai-je, ces petits? — Ils sont brûlés dans les flammes, répondit ma femme d'un air calme, et je mourrai avec eux. » Au même instant, j'entendis en dedans le cri des enfans que le feu venait d'éveiller. Rien n'aurait pu m'arrêter. « Où sont, où sont mes enfans! m'écriai-je, en me jetant au travers des flammes et brisant la porte de la chambre où ils étaient, où sont mes petits? — Ici, papa, ici, » crièrent-ils tous ensemble. Les flammes prenaient déjà au lit où ils couchaient. Je les saisis tous deux dans mes bras, et je les emportai le plus promptement que je pus au travers des flammes. A peine fus-je sorti que le plancher de la chambre s'enfonça. « A présent, m'écriai-je, serrant mes enfans dans mes bras, que le feu consume la maison, que tout ce que j'ai soit brûlé: les voici. J'ai sauvé mon trésor. Voici, ma chère, voici nos trésors, et nous pourrons encore être heureux. » Nous baisâmes mille fois nos petits; ils nous passaient leurs bras autour du cou, et semblaient partager nos transports, tandis que ma femme riait et pleurait tour à tour.

Je demeurai alors tranquille spectateur des flammes, et après quelques momens, je commençai à sentir de la douleur à mon bras qui était grillé considérablement jusqu'à l'épaule. J'étais par là hors d'état d'aider mon fils, soit pour tâcher de sauver quelques effets, soit pour empêcher les flammes de gagner nos grains. Pendant ce temps, l'alarme se répandit chez nos voisins, qui accoururent pour nous secourir; mais tout ce qu'ils purent faire fut d'être comme nous tranquilles spectateurs des flammes. Mes effets, parmi lesquels étaient des billets de banque que je conservais pour la dot de mes filles, furent entièrement consumés, à l'exception d'une boîte et de quelques papiers qui étaient dans la cuisine, et deux ou trois autres bagatelles que mon fils sauva dans le commencement. Les voisins contribuèrent autant qu'ils purent à soulager notre malheur. Ils

nous apportèrent des habits, et nous fournirent des ustensiles de cuisine dans une petite chaumière qui était à quelque distance de notre maison; en sorte qu'au jour nous eûmes du moins une misérable retraite. Mon bonnête voisin Flamborongh et ses enfans ne furent pas les moins empressés à nous fournir ce qui nous était nécessaire, et à nous donner toutes les consolations qu'un bon cœur et une bienfaisance naturelle pouvaient leur suggérer.

Quand les craintes de ma famille furent un peu apaisées, la curiosité de savoir la cause de ma longue absence prit la place. Les ayant donc instruits de chaque particularité, je commençai à les préparer à la réception de notre pauvre égarée; et quoique nous n'eussions rien que de la misère à partager avec elle, je les exhortai à l'admettre avec bienveillance à ce qui nons restait. Cette tâche aurait été plus difficile sans le malheur que nous venions d'éprouver, qui avait abaissé l'orgueil de ma femme, et qui avait émoussé son affliction de la fuite de sa fille par d'autres plus sensibles. N'étant pas en état d'aller moi-même chercher ma pauvre fille, parce que mon bras était devenu plus doulonreux, j'envoyai mon fils et ma fille qni furent bientôt de retour, soutenant la malheureuse pécheresse, qui n'osait pas regarder sa mère, que toutes mes instances ne pouvaient pas engager à se réconcilier avec sa fille; car les femmes sont plus impitoyables pour les fautes des autres femmes que les hommes. « Mademoiselle, disait la mère, vons venez ici dans un bien pauvre endroit après tant de braverie. Ma fille Sophie et moi ne sommes pas en état d'amuser quelqu'un qui est accoutumé à ne voir que des gens de condition. Oui, mademoiselle Olivia, votre pauvre père et moi avons bien souffert à votre sujet: Dieu veuille vous pardonner! » Pendant cet accueil, la malheureuse victime était debout, pâle et tremblante, incapable de pleurer et de répondre; mais je ne pus voir sa détresse sans rien dire : c'est pourquoi, prenant un air de sévérité qui se faisait toujours obéir à l'instant: « Femme, dis-je à la mienne, faites une fois pour toutes attention à ce que je vous dis. Je vous ai ramené ici une pauvre malheureuse égarée: son retour à son devoir demande le retour de notre tendresse pour elle. Voilà les malheurs réels de la vie qui fondent sur nous, ne les augmentons point par des divisions de famille. Si nous vivons ensemble en bonne intelligence, nous pourrons encore trouver le contentement, parce que nous sommes assez entre nous pour fermer notre porte aux censeurs, et pour nous soutenir l'un l'autre. Le ciel promet le pardon à ceux qui se repentent; imitons son exemple. Les anges se réjouissent plus pour un pécheur qui se repent, que pour un grand nombre de justes qui ne sont jamais sortis du sentier de la justice; et cela est raisonnable; car le seul effort par lequel nous nous arrêtons court dans la descente glissante qui conduit à la perdition, est en soi un acte qui exige qu'on déploie plus de force, qu'une marche tranquille dans un chemin égal et uni. »

CHAPITRE XXIII.

Il n'y a que les méchans qui puissent être longtemps et tout-à-fait malheureux.

Il nous fallut quelque assiduité pour rendre notre nouvelle habitation aussi commode qu'il était possible, et en peu de temps tout devint aussi serein qu'auparavant. Comme mon bras m'empêchait d'aider mon fils dans nos occupations ordinaires, je faisais à ma famille des lectures de livres que nous avions sauvés en petit nombre, et surtout de ceux qui, en amusant l'imagination, contribuaient à tranquilliser le cœur. Nos honnêtes voisins venaient tous les jours nous voir et nous témoigner la plus tendre sensibilité; ils fixèrent même entre eux un temps où ils devaient tous se réunir pour nous aider à rétablir ma première maison. L'honnête fermier William n'était pas des derniers à nous faire visite, et il nous offrit cordialement son amitié. Il aurait même de bon cœur renouvelé ses propositions pour ma fille, mais elle les rejeta de manière à lui ôter toute espérance. Son cha-

grin semblait devoir continuer, et elle était la seule personne de notre petite société qui, dans une semaine, ne recouvra pas sa gaîté ordinaire. Elle avait alors perdu cette innocence qui n'a à rougir de rien, qui lui enseignait autrefois à se respecter elle-même en même temps qu'elle se plaisait à plaire. L'inquiétude possédait alors fortement son esprit; sa beauté commença à diminuer en même temps que son tempérament à s'affaiblir, et la négligence dont elle était pour sa personne, contribuait encore davantage à cette diminution. Toutes les tendres épithètes que l'on donnait à sa sœur arrachaient un soupir de son cœur et des larmes de ses yeux; et, comme un vice, quoique déraciné, en fait presque toujours croître d'autres à sa place, de même sa faute, quoique expiée par le repentir, laissa derrière elle la jalousie et l'envie. Je m'efforçais par mille moyens de diminuer ses chagrins, et j'oubliais même mon mal par l'intérêt que je prenais au sien; recueillant des passages amusans des histoires qu'une bonne mémoire et beaucoup de lecture me rappelaient. « Notre bonheur, lui disais-je, ma chère, dépend d'un être qui peut le faire naître par mille moyens que nous ne pouvons prévoir, et qui se moque de toute notre prudence. S'il te faut un exemple pour prouver cette vérité, je vais te raconter, mon enfant, une histoire qui nous est rapportée par un historien grave, quoiqu'il soit quelquefois un peu romanesque :

« Mathilde fut mariée fort jeune à un seigneur napolitain de la première distinction, et elle se trouva veuve et mère à l'âge de quinze ans. Un jour qu'elle caressait son fils encore enfant, à une fenêtre de son appartement qui donnait sur la rivière de Vulturne, l'enfant s'élança subitement hors de ses bras dans la rivière et disparut à l'instant. La mère, saisie d'effroi, se jeta à l'eau pour sauver son enfant; mais, bien loin d'avoir pu le secourir, elle échappa elle-même avec beaucoup de peine au danger d'être noyée, et fut jetée sur le bord opposé, au moment justement où quelques soldats français pillaient le pays, et ils la firent prisonnière.

« Comme la guerre se faisait alors entre les Français et les Italiens avec la dernière inhumanité, les Français qui l'avaient prise allaient commettre sur elle les deux extrêmes que suggèrent la passion effrénée et la cruauté. Un jeune officier cependant s'opposa à cette basse résolution, et, quoiqu'ils fussent obligés de faire une retraite très précipitée, il la mit en croupe derrière lui, et la remena saine et sauve dans la ville de sa naissance. La beauté de la dame avait d'abord charmé ses yeux; son mérite charma bientôt son cœur. Ils se marièrent; il s'éleva aux postes les plus importans; ils vécurent longtemps ensemble et furent heureux; mais le bonheur d'un militaire ne peut jamais être permanent. Après quelques années, les troupes qu'il commandait ayant été repoussées, il fut obligé de se sauver dans la ville où il avait vécu avec sa femme. La place fut assiégée, et fut enfin prise. On trouve dans peu d'histoires des exemples d'une inhumanité semblable à celle que les Français et les Italiens exerçaient dans ce temps les uns envers les autres. Les vainqueurs résolurent de faire mourir tous les prisonniers français, mais surtout l'époux de l'infortunée Mathilde, parce que c'était lui qui avait été la principale cause de la longue défense de la place. Leurs résolutions étaient ordinairement exécutées aussitôt qu'elles étaient prises. L'officier prisonnier fut amené, et l'exécuteur avait la hache prête pendant que les spectateurs, dans un silence terrible, attendaient le coup fatal qui n'était suspendu que jusqu'à ce que le général qui présidait eût donné le signal. Ce fut dans cet intervalle d'attente et d'inquiétude que Mathilde vint pour dire le dernier adieu à son mari et à son libérateur, déplorant sa malheureuse situation et la cruauté du destin qui l'avait sauvée de la mort dans la rivière de Vulturne, pour la rendre témoin de malheurs plus terribles. Le général, qui était un jeune homme, fut frappé de sa beauté et de ses infortunes; mais son émotion augmenta quand il lui entendit parler de ses premiers malheurs. Le général était son fils, l'enfant pour lequel elle avait couru tant de dangers. Il la reconnut tout à coup pour sa mère, et tomba à ses pieds. On suppose aisément le reste : le

prisonnier fut mis en liberté, et tout le bonheur que l'amour, l'amitié et le devoir respectueux peuvent procurer, se trouva réuni dans ces trois personnes. »

C'était ainsi que je tâchais d'amuser et de distraire ma fille; mais elle ne me prêtait qu'une attention partagée : car ses propres malheurs occupaient toute la pitié qu'elle avait autrefois pour ceux des autres, et rien ne lui causait de soulagement. En compagnie, elle craignait le mépris, et, dans la solitude, elle ne trouvait qu'affliction. Elle était dans cet état malheureux quand nous reçûmes des avis certains que M. Tornhill allait épouser miss Wilmot, pour laquelle j'avais toujours soupçonné qu'il avait un goût réel, quoique devant moi il saisît toutes les occasions de marquer du mépris pour sa personne et pour sa fortune. Cette nouvelle ne servit qu'à redoubler l'affliction de la pauvre Olivia. Une infidélité si marquée était au dessus de ce que ses forces pouvaient soutenir. Je résolus cependant de m'informer plus exactement, et de prévenir, s'il était possible, l'exécution de son dessein, en envoyant mon fils chez M. Wilmot, l'oncle, avec des instructions pour savoir la vérité du bruit qui courait et pour remettre à mademoiselle Wilmot une lettre qui l'instruisait de la façon dont M. Tornhill s'était comporté envers nous. Mon fils y alla en conséquence de mes ordres, et revint trois jours après, m'assurant que le bruit était véritable; mais qu'il lui avait été impossible de remettre ma lettre à mademoiselle Wilmot, parce qu'elle était allée avec M. Tornhill faire des visites dans le pays aux environs; qu'il l'avait laissée pour lui être rendue. Ils devaient être mariés, nous dit-il, dans peu de jours, ayant paru ensemble à l'église le dimanche précédent en grande pompe, la future accompagnée de six jeunes demoiselles en blanc, et le futur d'autant de jeunes gens. L'approche de leur mariage remplissait tout le pays de joie, et ils se promenaient ordinairement ensemble dans le plus bel équipage qu'on eût vu dans le lieu depuis bien des années. Tous les parens des deux familles étaient là, et particulièrement l'oncle du chevalier Sir William Tornhill, qui avait une si belle réputation. Il ajoutait qu'on ne voyait que fêtes et réjouissances; que tout le pays faisait l'éloge de la beauté de la demoiselle, et de la bonne mine du monsieur; qu'ils étaient tous deux extrêmement amoureux l'un de l'autre; et il finit par dire qu'il ne pouvait s'empêcher de regarder M. Tornhill comme l'homme le plus heureux du monde.

« Eh bien! repris-je, qu'il le soit, s'il le peut. Mais, mon fils, regarde ce lit de paille, ce toit entr'ouvert, ces murailles qui tombent en ruine, et ce plancher humide, mon corps ainsi estropié par le feu, et mes enfans pleurant autour de moi en me demandant du pain. Tu vois tout cela ici, et cependant ici, oui, mon fils, ici, tu vois un homme qui ne voudrait pas changer son état pour tout ce prétendu bonheur. O mes enfans! si vous pouviez apprendre à vous entretenir avec votre propre cœur, et connaître quelle bonne compagnie vous pouvez avoir avec lui, vous ne feriez guère attention à la pompe et à l'éclat des méchans. Presque tous les hommes s'accordent à appeler la vie un passage, et eux-mêmes des voyageurs. La comparaison peut être encore rendue plus utile en observant que les bons sont joyeux et sereins dans la route comme des voyageurs qui regagnent leur demeure, et que les méchans au contraire n'ont que des intervalles de bonheur comme les gens qui vont en exil. »

Ma compassion pour ma pauvre fille, qui, accablée par ce nouveau coup, s'évanouit, interrompit la suite de mon discours; je dis à sa mère de la soutenir, et au bout de quelque temps, elle revint à elle. Depuis ce temps, elle parut plus calme, et j'imaginai qu'elle avait pris enfin son parti; mais les apparences me trompèrent. Sa tranquillité n'était qu'une langueur occasionnée par un chagrin excessif. Un secours de provisions que mes paroissiens m'envoyaient charitablement, sembla répandre la joie dans le reste de ma famille, et je n'étais pas fâché de les voir gais et contens. Il aurait été injuste de réprimer leur satisfaction pour les forcer à partager une mélancolie opiniâtre, ou de les accabler du fardeau d'une tristesse qu'ils n'éprouvaient pas. La petite histoire alla donc

encore une fois à la ronde ; on demanda la chanson, et la joie voulut bien encore une fois visiter notre petite habitation.

CHAPITRE XXIV.

Nouveaux malheurs.

Le lendemain, le soleil à son lever était extraordinairement chaud pour la saison ; ce qui fit que nous résolûmes de déjeuner sur le banc de chèvre-feuille. Là, ma fille cadette, à ma prière, joignit sa voix au concert que faisaient les oiseaux autour de nous. C'était en ce lieu que ma pauvre Olivia avait vu pour la première fois son séducteur, et chaque objet servait à lui rappeler sa tristesse ; mais la mélancolie qu'excitent des objets agréables, ou qui est inspirée par l'harmonie, soulage le cœur au lieu de l'aigrir. Sa mère sentit aussi à cette occasion un serrement de cœur mêlé de joie ; elle pleura et aima sa fille aussi tendrement qu'auparavant. « Allons, ma chère Olivia, donnenous ce petit air mélancolique que ton père aimait si fort; ta sœur Sophie a déjà chanté : allons, mon enfant, tu feras plaisir à ton père. » Elle obéit, et chanta d'une manière si touchante, que j'étais tout ému.

CHANSON.

« Quand une jeune personne se laisse séduire, et qu'elle reconnaît trop tard que les hommes sont trompeurs, quel charme peut adoucir sa mélancolie ? quelle ressource lui reste-t-il pour expier sa faute?

« Sa seule ressource, pour réparer son erreur, pour cacher sa honte, pour faire repentir l'amant de son infidélité, et pour lui déchirer le cœur, est de mourir. »

Comme elle finissait ce dernier couplet, auquel une interruption, que son affliction causa dans sa voix, donnait une douceur particulière, la vue de l'équipage de M. Tornhill, que nous aperçûmes à quelque distance, nous alarma tous ; mais surtout elle augmenta la douleur de ma fille aînée, qui, pour fuir son séducteur, rentra dans la maison avec sa sœur. Il fut bientôt près de nous, et s'avançant vers la place où nous étions assis, il s'informa de ma santé avec son air de familiarité ordinaire. « Monsieur, lui répondis-je, l'air d'assurance que vous avez à présent ne sert qu'à aggraver la bassesse de votre caractère, et il a été un temps où j'aurais châtié votre insolence pour oser ainsi paraître devant moi ; mais à présent l'âge a refroidi mes passions, et mon caractère m'apprend à les réprimer.

— Je vous avoue, mon cher monsieur, reprit-il, que je suis surpris de votre réception, et que je n'entends pas ce qu'elle signifie. J'espère que vous ne pensez pas qu'il y ait eu rien de criminel dans la petite promenade que votre fille a faite avec moi dernièrement.

— Va ! m'écriai-je, tu es un misérable, un misérable coquin, et un impudent menteur; mais votre bassesse vous met à l'abri de ma colère. Cependant, monsieur, je descends d'une famille qui n'aurait pas souffert un pareil affront. Ainsi donc, vil séducteur, pour satisfaire un instant ta passion, tu as rendu une pauvre créature malheureuse pour la vie, et tu as déshonoré une famille qui n'avait pour tout bien que l'honneur !

— Si vous êtes déterminés, vous et elle, à être malheureux, reprit-il, je ne saurais qu'y faire; mais vous pouvez encore être heureux, et quelque idée que vous vous soyez formée de moi, vous me trouverez toujours disposé à contribuer à votre bonheur. Nous pouvons facilement la marier à un autre, et ce qu'il y a de mieux, elle peut en outre conserver son amant; car je vous proteste que j'aurai toujours pour elle la plus parfaite considération. »

Cette proposition honteuse réveilla toutes mes passions; car quoique l'esprit puisse quelquefois supporter avec calme de grandes injures, de petites bassesses peuvent l'irriter jusqu'à la fureur. « Fuis de mes yeux, reptile ! m'écriai-je, et ne continue pas à m'insulter par ta présence. Si mon brave George était à la maison, il ne souffrirait pas cela; mais je suis vieux, estropié et accablé de tous côtés.

— Je vois, répondit-il, que vous voulez m'obliger à vous parler plus durement que je n'avais intention de faire ; mais, comme je vous ai fait voir ce que vous pouviez attendre de mon amitié, il ne sera pas hors de propos de vous mettre devant les yeux quelles peuvent être pour vous les conséquences de mon ressentiment. Mon procureur, auquel j'ai transporté votre dernier billet, en exige le paiement, et je ne sais comment prévenir le cours de la justice, si ce n'est en payant moi-même la somme ; mais, comme j'ai fait dernièrement quelques dépenses pour mon mariage, je ne suis pas fort en état à présent. D'un autre côté, mon intendant parle de poursuivre pour les fermages ; c'est un homme qui sait ce qui est de son devoir ; car, pour moi, je ne me mêle jamais de ces sortes d'affaires ; cependant je veux bien vous obliger, et même je désire que vous et votre fille soyez présens à mon mariage avec mademoiselle Wilmot, qui sera célébré bientôt. C'est même aussi le désir de ma charmante Arabella Wilmot, que vous ne voudrez pas, je crois, refuser.

— M. Tornhill, répondis-je, entendez bien une fois pour toutes ce que je vais vous dire. Quant à votre mariage, je ne consentirai jamais que vous épousiez personne autre que ma fille ; et quand votre amitié pourrait m'élever jusqu'au trône, ou votre inimitié me plonger dans le tombeau, cependant je mépriserais l'une et l'autre. Vous m'avez trompé d'une manière horrible, irréparable ; mon cœur se reposait sur votre honnêteté, et je n'ai trouvé en vous que bassesse. N'attendez donc plus d'amitié de ma part. Allez, et possédez ce que la fortune vous a donné : la beauté, les richesses, la santé et le plaisir. Allez, et laissez-moi abandonné à la misère, à la honte, à la maladie et à l'affliction. Humilié comme je suis, mon cœur soutiendra toujours sa dignité ; et quoique je vous pardonne, je vous mépriserai toujours.

— Si cela est ainsi, dit-il, comptez que vous ressentirez les effets de votre insolence, et que nous verrons dans peu lequel est méprisable de nous deux. » A ces mots, il partit brusquement.

Ma femme et mon fils, qui étaient présens à la conversation, semblaient pénétrés d'effroi. Mes filles, quand elles virent qu'il était parti, vinrent pour savoir le résultat de notre conférence, et elles ne furent pas moins alarmées que les autres quand elles l'eurent appris.

Nous vîmes bientôt que ce n'était pas en vain qu'il avait menacé ; car, dès le lendemain même, son homme d'affaires vint pour me demander mes fermages, que la suite d'accidens que j'ai ci-devant rapportés me mettait hors d'état de payer. La conséquence de mon impuissance de payer fut que le soir mes bestiaux furent saisis, et le lendemain vendus pour la moitié de leur valeur. Alors ma femme et mes enfans me conjurèrent d'accepter toutes sortes de propositions, plutôt que de nous exposer à une ruine certaine. Ils me supplièrent même de recevoir encore une fois les visites de M. Tornhill, et employèrent toute leur petite éloquence pour me peindre les extrémités que j'allais souffrir : l'horreur d'une prison dans une saison aussi rigoureuse, et le danger que ma santé pourrait courir par l'accident qui m'était arrivé ; mais je demeurai inflexible.

« Pourquoi, mes chers trésors, m'écriai-je, pourquoi tâchez-vous ainsi de me persuader une chose qui n'est pas juste ? Mon devoir m'a appris à lui pardonner, mais ma conscience ne me permet pas de l'approuver. Vouliez-vous que je parusse applaudir, aux yeux du monde, à une chose que mon cœur condamne intérieurement ? Vouliez-vous que je flattasse honteusement un infâme séducteur, et, pour éviter la prison, que je me soumisse aux tourmens d'une conscience bourrelée ? Non, jamais. S'il faut que nous soyons arrachés de cette retraite, soyons toujours justes, et, partout où l'on nous jettera, nous pourrons toujours nous retirer dans un appartement agréable, dans notre propre conscience, et descendre dans nos cœurs avec intrépidité et avec plaisir. »

Cette soirée se passa dans cette conversation. Le lendemain matin, comme il avait tombé beaucoup de neige la nuit, mon fils était occupé à la nettoyer pour ouvrir un

passage devant notre porte. Il n'avait pas été longtemps à l'ouvrage, qu'il rentra en courant, tout pâle, pour nous dire que deux hommes qu'il connaissait pour des officiers de justice, venaient du côté de la maison.

Ils entrèrent justement comme il parlait, et s'approchant du lit où j'étais couché, après m'avoir rendu compte de leur état et de l'affaire qui les amenait, ils me firent leur prisonnier, m'ordonnant de me préparer à les suivre à la prison du comté, qui était à onze milles de distance.

« Mes amis, leur dis-je, vous êtes venus par un temps bien rude pour me prendre et me mener en prison; et ce qu'il y a encore de plus malheureux, c'est que j'ai un bras qui a été brûlé dernièrement considérablement, dont la douleur me cause une fièvre lente; que je manque d'habits pour me couvrir, et que je suis trop vieux et trop faible à présent pour pouvoir marcher loin dans une neige si épaisse; mais, s'il faut que cela soit, j'essaierai de vous obéir. »

Je me tournai ensuite du côté de ma femme et de mes enfans, et je leur dis de ramasser le peu d'effets qui nous restaient, et de se préparer à quitter la maison. Je les priai de se dépêcher, et je chargeai mon fils de secourir sa sœur aînée, à qui le reproche de sa conscience (se regardant comme la cause de tous ces malheurs) avait fait perdre connaissance. J'encourageai ma femme, qui, pâle et tremblante, serrait dans ses bras nos petits effrayés, qui se collaient contre son sein en silence, n'osant pas regarder les étrangers. En même temps ma fille cadette préparait les choses pour le départ, et comme je lui répétais plusieurs fois de se hâter, dans une heure de temps nous fûmes prêts à partir.

CHAPITRE XXV.

Il n'y a point de situation, si misérable qu'elle paraisse, qui ne présente quelque consolation.

Nous nous mîmes en devoir de quitter notre paisible voisinage, et nous marchions lentement. Ma fille aînée étant affaiblie par une fièvre lente qui, depuis quelques jours, commençait à miner sa constitution, un des officiers, qui avait un cheval, eut la complaisance de la prendre derrière lui; car ces gens-là même ne peuvent pas toujours se dépouiller des sentimens d'humanité. Mon fils menait un des petits par la main, ma femme l'autre, et moi je m'appuyais sur ma cadette qui versait des pleurs, non pas sur ses maux, mais sur les miens.

Nous étions à deux milles de ma maison, quand nous vîmes une troupe d'environ cinquante de mes plus pauvres paroissiens, qui couraient après nous en poussant de grands cris. Ils saisirent aussitôt, avec des imprécations horribles, les deux officiers de justice, jurant qu'ils ne souffriraient jamais qu'on emmenât leur curé en prison, tant qu'il leur resterait une goutte de sang dans les veines; qu'ils le défendraient jusqu'à la mort, et ils allaient les maltraiter. Les conséquences auraient pu devenir fatales, si je n'eusse sur-le-champ interposé mon autorité, et retiré avec bien de la peine les officiers des mains de cette multitude furieuse. Mes enfans, qui regardaient ma délivrance comme certaine, paraissaient être transportés de joie, et avaient peine à en retenir les expressions; mais ils furent bientôt détrompés, quand ils m'entendirent adresser ces paroles à ces pauvres bonnes gens, qui étaient venus, à ce qu'ils imaginaient, pour me rendre service.

« Quoi! mes amis, leur criai-je, est-ce ainsi que vous m'aimez? Est-ce ainsi que vous pratiquez les instructions que je vous ai données en chaire? Résister ainsi à la justice, est vous ruiner, vous et moi. Quel est votre chef? montrez-moi celui qui vous a ainsi séduits. Aussi sûr comme il vit, il éprouvera mon ressentiment. Hélas! mon cher troupeau aveuglé, retournez à vos obligations envers Dieu, envers votre pays et envers moi. Je vous reverrai peut-être un jour plus à mon aise que je ne suis à présent, et en état de vous rendre la vie plus heureuse; mais au moins que j'aie la consolation, quand je vous parquerai pour l'immortalité, qu'aucune de mes brebis ne me manque. »

Ils semblèrent alors tous repentans, et fon-

dant en larmes, ils vinrent l'un après l'autre me dire adieu. Je leur serrai à chacun tendrement la main, et leur donnant ma bénédiction, je continuai mon chemin sans trouver d'autre interruption. Nous arrivâmes quelques heures avant la nuit à la ville capitale du comté, ou plutôt au village; car il n'était composé que de quelques méchantes maisons, ayant perdu toute son ancienne opulence, et ne conservant d'autres marques de sa supériorité que sa prison.

En y entrant, nous descendîmes à une hôtellerie où nous prîmes les rafraîchissemens que nous pûmes nous procurer, et je soupai avec ma famille, avec ma bonne humeur ordinaire. Quand je les vis tous pourvus convenablement pour la nuit, je suivis les officiers du shérif à la prison : c'était un bâtiment qui avait été autrefois construit pour des usages militaires. Il consistait en une vaste chambre, munie de fortes grilles, pavée de pierres, qui était commune aux prisonniers pour crimes et pour dettes, à certaines heures du jour. Outre cela, chaque prisonnier avait une chambre particulière où on l'enfermait pendant la nuit.

Je m'attendais, en y entrant, à ne trouver que des gémissemens et les différens cris de la misère; mais c'était tout le contraire. Les prisonniers semblaient tous s'occuper d'une seule chose, d'étouffer toutes réflexions dans la joie et dans les clameurs. On m'avait instruit de la bienvenue qu'il fallait payer dans ces occasions. J'y satisfis aussitôt qu'on me le demanda, quoique le peu d'argent que j'avais fût bien près de sa fin. Ce que je donnai fut aussitôt employé à envoyer chercher des liqueurs, et la prison fut bientôt remplie de ris, de cris et de juremens.

Comment! me dis-je à moi-même, des hommes si méchans seront-ils joyeux, et moi je serai triste? Je n'ai de commun avec eux que l'emprisonnement, et je crois avoir plus de raison qu'eux pour être content.

Je tâchais, pendant ces réflexions, de m'égayer, mais la gaîté ne fut jamais produite par effort; car tout effort est par lui-même pénible. Comme j'étais donc assis d'un air pensif dans un coin de la prison, un de mes compagnons d'infortune monta, et, s'asseyant auprès de moi, il entra en conversation. Ç'a toujours été mon usage de ne jamais éviter la conversation de qui que ce soit qui semble désirer la mienne; car, s'il se trouve être un honnête homme, je peux profiter de son entretien; si c'est un méchant, il peut profiter du mien. Je trouvai que celui-ci était un homme qui avait des lumières et un bon sens naturel, quoiqu'il n'eût point de lettres; mais il avait une parfaite connaissance du monde, comme on l'appelle, ou plutôt de la nature humaine du mauvais côté. Il me demanda si j'avais pris soin de me pourvoir d'un lit, ce qui était une circonstance à laquelle je n'avais pas du tout pensé.

« Cela est malheureux, me dit-il, car on ne vous fournit ici autre chose que de la paille, et votre chambre est grande et froide; cependant, comme vous me paraissez quelqu'un comme il faut, et que je l'ai été moi-même dans mon temps, une partie de mes couvertures est à votre service de tout mon cœur. »

Je le remerciai en lui témoignant ma surprise de trouver tant d'humanité dans une prison, au milieu de la misère, ajoutant, pour lui faire voir que j'étais savant, que l'ancien sage de la Grèce semblait bien connaître la valeur de la compagnie dans l'affliction, quand il avait dit: *Ton cosmon, aire eidos tôn etairôn.* « Et en effet, continuai-je, qu'est-ce que l'univers s'il ne vous donne pas de société?

— Vous parlez de l'univers, dit mon compagnon de prison, *le monde est dans son déclin, et cependant la cosmogonie ou la création du monde a embarrassé les philosophes de tous les siècles. Quelle foule d'opinions bizarres n'ont-ils pas adoptées sur la création du monde! Sanchoniaton, Manéthon, Bérose et Ocellus Lucanus ont tous tenté en vain de l'expliquer. Le dernier emploie ces expressions: Anarchon ara kai atcleutaion to pan*, ce qui signifie...
— Je vous demande pardon, monsieur, m'écriai-je, de vous interrompre en si beau champ; mais je crois avoir déjà entendu tout cela. N'ai-je pas eu le plaisir de vous voir une fois à la foire de Wellbridge, et votre nom n'est-il pas Ephraïm Jenkinson? »

Toute sa réponse à ma question fut un soupir. « Vous devez vous rappeler, lui dis-je, un docteur Primrose, de qui vous avez acheté un cheval. »

Il me reconnut alors tout à coup; car l'obscurité de la place et l'approche de la nuit l'avaient empêché de reconnaître mes traits d'abord. « Oui, monsieur, reprit M. Jenkinson, je vous remets parfaitement bien. J'ai acheté de vous un cheval que j'ai oublié de vous payer. Votre voisin Flamborough est le seul accusateur que je craigne aux sessions prochaines; car il est dans l'intention de me poursuivre comme faux monnayeur. Je suis sincèrement fâché, monsieur, de vous avoir trompé ainsi que d'autres; car vous voyez, continua-t-il, en me montrant ses fers, ce que j'y ai gagné.

— Eh bien, monsieur, lui répondis-je, la bonté que vous avez eue de m'offrir vos services, quand vous n'aviez pas de retour à espérer, sera reconnue par les efforts que je ferai pour engager M. Flamborough à adoucir ou à retirer son accusation, et j'enverrai mon fils lui parler à ce sujet à la première occasion. Je ne doute pas qu'il m'accorde ce que je lui demanderai, et, quant à moi, vous n'avez aucune inquiétude à avoir de mon accusation.

— Cela étant, reprit-il, toute la reconnaissance que je suis en état de vous témoigner, vous pouvez l'attendre de moi. Je vous donnerai plus de la moitié de mes couvertures pour cette nuit; et j'aurai soin de me montrer votre ami dans la prison où je suis considéré. »

Je le remerciai, et je ne pus m'empêcher de lui témoigner ma surprise de lui voir à présent un air si jeune, pendant que, lorsque je l'avais vu auparavant, il paraissait au moins avoir soixante ans. « Monsieur, me répondit-il, j'avais alors une fausse chevelure, et j'avais appris l'art de contrefaire les âges depuis dix-sept ans jusqu'à soixante. Ah! monsieur, si j'avais employé à apprendre un commerce la moitié de la peine que j'ai prise pour apprendre à être un coquin, je pourrais être bien riche aujourd'hui; mais, bien que je sois un coquin, je puis encore vous être utile, et peut-être d'une manière à laquelle vous vous attendez le moins. »

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée des domestiques du geôlier, qui venaient pour faire la revue des prisonniers, et pour les renfermer pour la nuit. Un d'eux, avec une botte de paille sous son bras pour mon lit, me mena par un passage long et étroit dans une chambre pavée comme la chambre commune, où je fis mon lit dans un coin avec ma paille et les couvertures que M. Jenkinson m'avait données. Cela fait, mon conducteur, qui était assez honnête, me souhaita le bon soir. Après avoir fait ma méditation ordinaire, et avoir remercié l'Être suprême qui me châtiait, je me couchai et dormis du sommeil le plus tranquille jusqu'au lendemain.

CHAPITRE XXVI.

Réforme dans la prison. Les lois, pour être complètes, devraient récompenser aussi bien que punir.

Le lendemain matin, je fus éveillé de bonne heure par ma famille, qui fondait en pleurs autour de mon lit. Je les réprimandai doucement de leur affliction, les assurant que je n'avais jamais dormi plus tranquillement. Je m'informai ensuite de ma fille aînée que je ne voyais pas avec eux. Ils m'apprirent que le trouble et la fatigue de la veille avaient augmenté sa fièvre, et qu'on avait jugé à propos de la laisser à la maison. Mon premier soin fut ensuite d'envoyer mon fils chercher une chambre ou deux pour loger ma famille, aussi près de la prison qu'il pourrait les trouver. Il y alla, mais il ne put trouver qu'une chambre, qu'on louait bon marché, pour loger sa mère et ses sœurs, et le geôlier eut l'humanité de consentir que lui et ses deux frères couchassent dans la prison avec moi. On leur fit donc un lit dans le coin de ma chambre. Je voulais cependant savoir auparavant si mes petits enfans n'auraient pas de répugnance à coucher dans un endroit qui avait paru les effrayer en y entrant.

« Eh bien! mes enfans, leur dis-je, comment trouvez-vous votre lit? Je pense que vous n'avez pas peur de coucher dans cette chambre, quelque obscure qu'elle paraisse. — Non, papa, dit Dick, je n'ai point peur de coucher partout où vous êtes. — Et moi, dit Bill, qui n'avait encore que quatre ans, j'aime mieux l'endroit où est mon papa que tout autre. »

Après cela, je réglai les emplois de la famille. Ma fille fut destinée à soigner sa sœur, dont la santé déclinait; ma femme devait rester auprès de moi, et mes petits me faire la lecture: « Et pour vous, mon fils, continuai-je, c'est le travail de vos mains qui doit nous soutenir tous. Votre salaire, comme journalier, sera suffisant avec de la frugalité pour nous procurer le nécessaire. Vous avez actuellement seize ans, vous avez de la force, et le ciel a eu ses vues en vous la donnant: son intention a été qu'elle vous servît à sauver de la famine vos père et mère, et votre famille malheureuse. Préparez-vous donc cette après-midi à chercher de l'ouvrage pour demain, et apportez-nous chaque soir l'argent que vous aurez gagné dans la journée. »

Après avoir ainsi tout réglé, je descendis dans la chambre commune de la prison, où il y avait plus d'air que dans la mienne; mais je n'y fus pas longtemps, que les imprécations, les obscénités et les blasphèmes que j'entendais de tous côtés, me chassèrent à mon réduit. Là, je méditai quelque temps sur l'étrange aveuglement de ces misérables qui, voyant tout le monde armé contre eux pour leur perte, travaillaient à se faire un ennemi redoutable dans l'éternité.

Leur insensibilité excita ma compassion, et effaça pour un temps de mon esprit ma propre misère. Il me parut même qu'il était du devoir de mon état de les retirer de leur folie. Je me déterminai donc à retourner encore une fois, et, en dépit de leurs mépris, de leur donner mes avis et de les vaincre par ma persévérance. Me mêlant donc de nouveau avec eux, je fis part de mon dessein à M. Jenkinson, qui en rit, mais qui le communiqua aux prisonniers. La proposition fut reçue avec beaucoup de joie, parce qu'elle promettait une nouvelle matière à amusement à des gens qui n'avaient d'autre ressource pour être gais, que celle qu'ils pouvaient tirer du ridicule et de la débauche.

Je leur lus donc une partie de l'office d'une voix haute, mais sans affectation, et je trouvai que cela mettait mon auditoire en belle humeur. Des propos obscènes dits à l'oreille, des gémissemens d'une contrition burlesque, des mouvemens d'yeux ridicules et une toux affectée les faisaient rire de tout leur cœur. Je continuai cependant à lire avec ma gravité ordinaire, convaincu que ce que je faisais pouvait en convertir quelques-uns, mais ne pouvait être souillé par le mépris des autres.

Après avoir lu les prières, je commençai une exhortation où je m'étais proposé de les amuser d'abord plutôt que de les réprimander. Je commençai par leur faire remarquer qu'il n'y avait que la vue de leur utilité qui pût m'engager à la démarche que je faisais; que j'étais leur compagnon de captivité, et que mes sermons ne me rapportaient rien à présent. J'étais fâché, leur dis-je, de les voir si impies, parce qu'ils ne gagnaient rien à l'être, et qu'ils pouvaient par-là perdre beaucoup. « Car soyez sûrs, mes amis, car vous êtes mes amis, quoique le monde rejette votre amitié, soyez sûrs, dis-je, que, quoique vous fassiez dix mille juremens dans un jour, cela ne met pas un sou dans votre bourse. Que signifie donc d'appeler à tout moment le diable, de rechercher son amitié, puisque vous voyez combien il vous traite mal? Il ne vous a rien donné ici, vous le voyez, que la bouche pleine de juremens, et il vous laisse le ventre vide; et sur ce que je sais de lui, il ne vous donnera rien de bon par la suite.

« Si un homme n'en use pas bien avec nous, nous cherchons naturellement d'autres connaissances. Ne vaudrait-il donc pas bien la peine d'essayer comment vous vous accommoderiez avec un autre maître qui vous fait au moins de belles promesses pour vous engager à venir à lui? Sûrement, mes amis, de tous les fous, celui-là serait le plus grand, qui, après avoir volé une maison, irait se mettre sous la protection des archers; et ce-

pendant êtes-vous plus sages? Vous recherchez tous l'appui de celui qui vous a déjà trompés, et vous vous fiez à un être plus méchant qu'aucun archer : car ceux-ci cherchent seulement à vous attraper pour vous faire pendre ensuite; mais l'autre, non seulement vous attrape et vous fait pendre, mais, ce qu'il y a de pis, il ne vous lâche pas même après que vous êtes pendus. »

Quand j'eus fini, je reçus des complimens de mon auditoire, dont quelques-uns vinrent me prendre la main, et, en me la secouant, jurèrent que j'étais un honnête homme, et qu'ils voulaient faire plus ample connaissance avec moi. Je leur promis donc de recommencer le service le lendemain, et je commençai à concevoir quelque espérance d'introduire une réforme dans la prison; car j'ai toujours pensé qu'il n'y avait point d'homme si abandonné dont on dût désespérer, le cœur étant toujours ouvert aux traits du reproche, quand l'archer sait ajuster et frapper l'endroit convenable. Quand je me fus ainsi satisfait l'esprit, je retournai à ma chambre, où ma femme avait préparé un repas frugal. J'y trouvai aussi M. Jenkinson, qui me demanda la permission de joindre son dîner au nôtre pour avoir le plaisir, comme sa politesse le lui fit appeler, de ma conversation. Il n'avait pas encore vu ma famille; car, comme elle venait à ma chambre par une porte qui communiquait dans le passage étroit dont j'ai déjà parlé, elle n'était pas obligée de passer par la chambre commune de la prison. M. Jenkinson, à la première vue de ma fille cadette, parut donc frappé de sa beauté, qu'un air pensif contribuait encore à relever; et mes petits n'attirèrent pas moins son attention.

« Hélas! docteur, me dit-il, ces enfans sont trop beaux et trop bien élevés pour une demeure comme celle-ci.

— Ah! repris-je, M. Jenkinson, le ciel soit loué de ce que mes enfans ont de bonnes mœurs; s'ils sont vertueux, qu'importe le reste?

— Je crois, reprit-il, que cela doit vous donner bien de la consolation, de voir ainsi votre petite famille autour de vous.

— De la consolation! répliquai-je. Ah! oui, M. Jenkinson, c'en est effectivement une grande pour moi, et je ne voudrais pas pour rien au monde être séparé d'eux, car ils peuvent me rendre un cachot un palais. Il n'y a qu'un moyen dans le monde de troubler mon bonheur, c'est de leur faire quelque tort.

— En ce cas, monsieur, je crains bien d'être coupable envers vous; car je crois voir ici (en regardant mon fils Moïse) quelqu'un à qui j'ai fait tort, et à qui j'en demande pardon. »

Mon fils se rappela aussitôt sa voix et ses traits, quoiqu'il ne l'eût vu auparavant que déguisé; et, lui prenant la main, il lui pardonna en souriant : « Cependant, dit-il, je ne puis concevoir ce que vous avez vu dans ma figure qui vous ait engagé à me regarder comme propre à faire une dupe.

— Mon cher monsieur, reprit l'autre, ce n'a pas été votre figure, mais vos bas blancs, et le ruban noir qui nouait vos cheveux, qui m'ont engagé à m'adresser à vous; mais que cela ne vous humilie point : j'en ai trompé de plus fins que vous dans mon temps, et cependant, avec toutes mes finesses, les sots m'ont attrapé à la fin.

— Je crois, dit mon fils, que le récit d'une vie telle que la vôtre serait instructif et amusant.

— Ni l'un ni l'autre, reprit M. Jenkinson. Les relations qui ne décrivent que les tromperies et les vices de l'humanité retardent notre avancement dans le monde, en nous rendant trop soupçonneux dans la vie. Le voyageur qui se défie de tous ceux qu'il rencontre, et qui retourne en arrière à la vue de tout homme qui lui paraît un voleur, arrive rarement à temps où il a affaire.

« Pour moi, je pense d'après ma propre expérience, qu'un homme fin est le plus sot des hommes. Dès mon enfance, j'ai passé pour rusé. Je n'avais que sept ans, que les femmes disaient que j'étais un petit homme tout formé. A quatorze ans je connaissais le monde, je me mettais en petit-maître, et j'aimais les femmes. A vingt ans, quoique je fusse droit dans mes actions, j'avais la réputation d'être si fin, que personne ne voulait avoir affaire à moi. Je fus donc obligé à

la fin de devenir escroc pour ma propre défense, et j'ai vécu depuis, la tête pleine de projets pour attraper, et le cœur plein de frayeur d'être découvert.

« J'avais coutume de rire de l'honnête simplicité de votre voisin le bon homme Flamborough, et d'une manière ou d'une autre, je l'attrapais ordinairement une fois l'année. Cependant, ce bon homme, simple et sans défiance, a fait son chemin, et est devenu riche, pendant que moi je continuais à faire des tours, à finasser, et je suis resté dans la pauvreté, sans avoir la consolation de l'honnêteté.

« Cependant, continua-t-il, contez-moi votre histoire, et ce qui vous a amenés ici. Peut-être, quoique je n'aie pas été assez habile pour éviter moi-même la prison, le serai-je assez pour en tirer mes amis. »

Pour satisfaire sa curiosité, je l'instruisis de la suite d'accidens qui m'avait plongé dans le malheur où je me trouvais, et de l'impuissance absolue où j'étais de m'en tirer.

Quand il eut entendu mon histoire, il réfléchit pendant quelques instans, et se frappant le front, comme s'il venait d'imaginer quelque chose d'important, il nous quitta, en disant qu'il essaierait ce qu'on pourrait faire.

CHAPITRE XXVII.

Continuation du même sujet.

Le lendemain matin, je communiquai à ma femme et à mes enfans le plan que je méditais de réformer les prisonniers. Ils le désapprouvèrent beaucoup, m'objectant qu'il n'était ni possible, ni convenable, et ajoutant que mes efforts ne contribueraient point à leur réformation, et probablement décréditeraient ma profession.

« Pardonnez-moi, leur dis-je; ces gens, quoique déchus, sont encore des hommes, et c'est un titre pour que je les aime. Les bons avis rejetés retournent enrichir celui qui les a donnés; et quoique les instructions que je leur donne puissent peut-être ne les pas corriger, elles me rendront certainement meilleur moi-même. Si ces malheureux, mes enfans, étaient des princes, il y aurait des milliers d'hommes qui s'empresseraient de leur offrir leur ministère; mais, à mon avis, une ame, quoique ensevelie dans un cachot, est aussi précieuse qu'une qui est assise sur un trône. Oui, mes enfans, si je puis les réformer, je le ferai. Peut-être tous ne me mépriseront-ils pas. Peut-être pourrai-je en tirer un de l'abîme, et ce sera beaucoup de gagné. Car y a-t-il sur la terre des diamans aussi précieux que l'ame d'un homme? »

En disant ces mots, je les quittai, et descendis à la chambre commune, où je trouvai les prisonniers fort joyeux en m'attendant, et chacun d'eux préparé à faire au docteur quelque tour de prison. Ainsi, quand j'allai pour commencer, l'un tournait ma perruque de travers, comme par accident, et me demandait pardon. Un autre, à quelque distance, avait une adresse particulière pour faire jaillir sa salive d'entre ses dents, et il en inondait mon livre. Un troisième criait *amen*, avec un ton si affecté, que cela divertissait beaucoup les autres. Un quatrième avait subtilement tiré mes lunettes de ma poche; mais il y en avait un qui fit un tour qui réjouit beaucoup plus que les autres. Ayant observé de quelle manière j'avais placé mes livres sur la table devant moi, il en ôta fort adroitement un, auquel il substitua un livre de plaisanteries obscènes qui était à lui. Cependant je fis semblant de ne pas m'apercevoir de tout ce que pouvait faire cette troupe d'êtres malfaisans; mais je continuai tranquillement, intimement persuadé que ce qui leur paraissait ridicule dans mon entreprise, ne ferait rire que la première ou la seconde fois, pendant que ce qu'elle avait de sérieux serait un bien durable. Mon dessein réussit, et en moins de six jours, quelques-uns furent convertis, et tous furent attentifs.

Ce fut alors que je m'applaudis de ma persévérance et de mon habileté d'avoir ainsi donné de la sensibilité à des misérables qui avaient perdu tous sentimens moraux, et je songeai alors à leur rendre des services temporels en rendant leur condition moins mal-

heureuse. Leur temps jusque-là avait été partagé entre la faim et les excès, des débauches crapuleuses et des repentirs cuisans. Leur unique occupation était de se quereller, de jouer aux cartes et de faire des fouloirs de pipes. Cette dernière espèce d'occupation frivole me donna l'idée d'employer ceux qui voudraient travailler, à faire des chevilles pour les fabricans de tabac et pour les cordonniers. Le bois nécessaire s'achetait à frais communs, et quand il était travaillé, l'ouvrage était vendu par mes soins; en sorte que chacun gagnait quelque chose par jour, une bagatelle, à la vérité, mais assez pour le soutenir.

Je ne m'en tins pas là; j'établis des amendes pour punir le déréglement, et des récompenses pour l'industrie. Ainsi, en moins de quinze jours, je formai deux espèces de sociétés humaines, et j'eus la satisfaction de me considérer comme un législateur qui avait retiré des hommes de leur férocité primitive, et leur avait enseigné l'amitié et l'obéissance.

Et il serait grandement à souhaiter que le pouvoir législatif voulût ainsi diriger les lois plutôt vers la réformation que vers le châtiment; qu'il voulût bien se persuader que le moyen de déraciner les crimes, n'est pas de rendre les punitions communes, mais formidables. Au lieu de nos prisons actuelles, qui reçoivent ou qui rendent les hommes criminels, qui renferment des malheureux, pour avoir commis un crime, et qui les rendent à la société, quand ils en sortent vivans, propres à commettre mille crimes, il serait à souhaiter que nous eussions, comme dans les autres pays de l'Europe, des lieux particuliers destinés à la pénitence et à la solitude, où les accusés pussent avoir auprès d'eux des gens qui leur inspirassent le repentir, s'ils étaient coupables, et de nouveaux efforts de vertu, s'ils étaient innocens; et c'est par ce moyen, et non par l'augmentation des châtimens, que l'on peut réformer un état. Je ne puis même m'empêcher de révoquer en doute la validité du droit que les sociétés humaines se sont attribué de punir de mort des crimes légers. Dans le cas de meurtre, ce droit est évident, parce que c'est un droit qui dérive de celui de la défense personnelle, de priver de la vie celui qui n'a point respecté celle d'un autre. Toute la nature s'arme contre les meurtriers; il n'en est pas de même de celui qui vole mon bien. La loi naturelle ne me donne pas le droit de tuer un voleur, d'autant que, par cette loi, le cheval qu'il me dérobe est autant à lui qu'à moi. Si j'ai donc quelque droit il ne peut dériver que d'un contrat fait entre nous, que celui qui privera un autre de son cheval, sera tué; mais d'abord, ce contrat est nul, parce qu'un homme n'a pas plus le droit de donner, qu'un autre de recevoir sa vie qui ne lui appartient pas. En second lieu, ce contrat est injuste; il n'y a pas de proportion, et il serait cassé même dans une cour ordinaire de justice, comme contenant une punition immense pour une commodité qui n'est qu'une bagatelle, puisqu'il est incontestablement plus utile que deux hommes vivent, qu'il ne l'est qu'un autre aille à cheval. Mais un contrat qui serait nul entre deux hommes, l'est également entre cent mille; car, de même que dix millions de cercles ne peuvent jamais faire un carré, de même la voix d'un milliard d'hommes ne peut rendre valable ce qui est essentiellement nul : c'est là le langage de la raison et celui de la nature. Les sauvages, qui se conduisent presque par la seule loi naturelle, respectent bien plus que nous la vie les uns des autres. Ils ne répandent le sang que pour venger une première cruauté par la peine du talion.

Nos ancêtres, les Saxons, quelque cruels qu'ils fussent en temps de guerre, n'avaient que peu d'exécutions en temps de paix. Et dans tous les gouvernemens naissans qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a presque pas de crimes qui soient punis de mort.

C'est parmi tous les citoyens d'un état qui se raffine, que les lois pénales, qui sont entre les mains des riches, sont imposées sur les pauvres. Le gouvernement, en vieillissant, semble acquérir l'humeur chagrine et dure de la vieillesse; et, comme si les richesses devenaient plus précieuses en raison qu'elles augmentent, comme si nos craintes croissaient à mesure que nos trésors s'accrois-

sent, nos possessions sont palissadées chaque jour par de nouveaux édits, et on les entoure de gibets pour effrayer ceux qui voudraient les envahir.

Est-ce la quantité prodigieuse de lois pénales, ou la licence de notre peuple, qui fait que ce pays produit plus de condamnés dans une année que la moitié de l'Europe entière? Peut-être est-ce l'effet de toutes deux; car l'une produit l'autre : quand les lois pénales imposent sans distinction des punitions égales pour des faits que les circonstances rendent différens, le peuple, qui ne voit point de distinction dans le châtiment, s'accoutume à n'en point voir dans les crimes, et c'est cependant cette distinction qui est le rempart de la moralité des actions. Par là il arrive que la multitude des lois produit de nouveaux crimes, et que de nouveaux crimes exigent de nouvelles lois.

Il serait donc à souhaiter que l'autorité, au lieu d'inventer de nouvelles lois pour punir les crimes, au lieu de serrer les liens de la société, jusqu'à produire des mouvemens convulsifs qui la rompent, au lieu de faire mourir les coupables comme inutiles, avant que d'avoir éprouvé de quelle utilité ils peuvent être, au lieu de changer la correction en vengeance, il serait, dis-je, à souhaiter que l'autorité essayât de mettre en usage des moyens de prévenir des crimes, et faire des lois qui protégeassent le peuple plutôt que de le tyranniser. Nous verrions alors que ces créatures, dont l'ame semble des scories, n'avaient besoin que d'être affinées ; nous verrions que ces malheureux, que nous condamnons à présent à de longs et cruels supplices, de peur que le luxe ne souffre un moment de douleur, pourraient, s'ils étaient traités convenablement, servir à fortifier l'état dans des temps de danger ; que, comme leurs visages sont semblables aux nôtres, leurs cœurs ressemblent aussi aux nôtres; qu'il y a peu de cœurs assez corrompus pour que la persévérance ne puisse pas les corriger; qu'un homme peut voir son dernier crime sans souffrir la mort pour l'avoir commis, et qu'il faudrait peu de sang pour cimenter notre sûreté.

CHAPITRE XXVIII.

Le bonheur et la misère sont, dans cette vie, plutôt l'effet de la prudence que de la vertu, les biens et les maux temporels étant regardés en eux-mêmes par le ciel comme de pures bagatelles qui ne méritent pas qu'il se mêle de leur distribution.

Il y avait déjà plus de quinze jours que j'étais dans ma prison, sans que ma chère Olivia vînt me rendre visite, et j'avais une grande envie de la voir. Ayant fait part à ma femme de mon désir, le lendemain matin, la pauvre fille entra dans ma chambre, appuyée sur le bras de sa sœur. Le changement que je remarquai en elle me frappa: les grâces qui brillaient auparavant dans sa personne étaient effacées; la main de la mort semblait avoir défiguré ses traits pour m'alarmer : ses tempes étaient creuses, son front tendu, et une fatale pâleur était répandue sur ses joues.

« Je suis charmé de te voir, ma chère, m'écriai-je ; mais pourquoi cet abattement? J'espère que tu as trop d'amitié pour moi pour laisser miner par le chagrin une vie que je prise à l'égal de la mienne. Prends courage, ma fille, et nous pourrons encore voir des jours heureux.

— Vous avez toujours été bon envers moi, reprit-elle, mon cher père, et ce qui augmente ma peine, c'est de voir que je ne pourrai jamais partager ce bonheur que vous me promettez. Je crains que le bonheur ne soit plus fait pour moi ici-bas, et j'aspire à me voir sortie d'un lieu où je n'ai trouvé que des malheurs. Je désirerais, mon cher papa, que vous voulussiez faire une soumission à M. Tornhill; vous pourriez par là l'apaiser, et ce serait une consolation pour moi en mourant de vous voir libre.

— Jamais, repris-je, ma fille, jamais rien ne pourra m'amener à reconnaître ma fille pour une prostituée ; car, quoique le monde puisse regarder ta faute avec mépris, moi je ne la regarde que comme une marque de ta crédulité, et non de la corruption de ton cœur. Ma chère, je ne suis point du tout

malheureux dans cet endroit, quelque affreux qu'il puisse paraître, et sois sûre que tant que j'aurai le bonheur de te posséder, il n'aura jamais mon consentement pour te rendre plus malheureuse : je ne permettrai pas qu'il en épouse une autre. »

Après que ma fille fut sortie, mon compagnon de prison, qui avait été présent à notre conversation, me fit des représentations assez sensées sur mon opiniâtreté à refuser une soumission qui pouvait me procurer ma liberté ; il m'observa que le reste de ma famille ne devait point être sacrifié à un seul enfant, à celle surtout qui était la seule qui m'eût donné des sujets de mécontentement. « En outre, ajouta-t-il, je ne sais s'il est juste de s'opposer ainsi à l'union de l'homme et de la femme, comme vous faites à présent, en refusant votre consentement à une union que vous ne pouvez empêcher, mais que vous pouvez rendre malheureuse.

— Monsieur, lui répondis-je, vous ne connaissez pas l'homme qui nous opprime. Je suis très convaincu que toutes les soumissions que je pourrais lui faire ne me procureraient pas seulement une heure de liberté. On m'a dit que, dans cette même chambre où je suis, un de ses débiteurs qu'il détenait, est mort de besoin l'année dernière ; mais, quand ma soumission et mon consentement à son mariage pourraient me faire sortir d'ici, et me loger dans le plus beau de ses appartemens, il n'aurait ni l'un ni l'autre, parce que quelque chose semble me dire que ce serait approuver un adultère. Tant que ma fille vivra, il ne pourra contracter aucun mariage valable à mes yeux. Si elle n'était plus au monde, je serais à la vérité le plus vil des hommes, si par ressentiment je tâchais de séparer ceux qui désirent s'unir. Quelque malhonnête homme qu'il soit, je désirerais alors qu'il se mariât, pour prévenir les suites de sa débauche future ; mais aujourd'hui, ne serais-je pas le plus cruel des pères de signer un contrat qui mettrait ma fille au tombeau, uniquement pour sortir moi-même de prison, et pour m'éviter ainsi une angoisse, d'en causer à mon enfant mille plus cruelles? »

Il convint de la justesse de ma réponse ; mais il ne put s'empêcher de m'observer que la vie de ma fille paraissait trop près de sa fin, pour que j'eusse encore longtemps à rester dans la prison. « Cependant, continua-t-il, quoique vous refusiez de faire des soumissions au neveu, j'espère que vous n'aurez point de répugnance à exposer votre cas à l'oncle, qui passe pour le plus honnête homme et le plus juste du royaume. Je voudrais que vous lui envoyassiez par la poste une lettre qui lui donnât avis des mauvais traitemens que son neveu vous fait essuyer, et je gagerais ma vie que vous aurez de lui une réponse dans trois jours. » Je le remerciai de l'idée qu'il me donnait, et je me mis à l'instant en devoir d'écrire ; mais malheureusement, je n'avais pas de papier, parce que tout notre argent avait été employé le matin en provisions : il m'en fournit obligeamment.

Les trois jours suivans, je fus dans un état d'inquiétude, de savoir comment ma lettre serait reçue ; mais, dans cet intervalle, ma femme me sollicitait fréquemment de me soumettre à toutes sortes de conditions, plutôt que de demeurer où j'étais, et, à chaque moment, on m'apprenait que la santé de ma fille déclinait ; le troisième et le quatrième jour arrivèrent sans que je reçusse de réponse à ma lettre. Il n'y avait pas d'apparence que les plaintes d'un étranger contre un neveu bien-aimé pussent réussir : ainsi mon espérance s'évanouit bientôt comme les autres. La force d'esprit ne m'abandonnait cependant pas, quoique la captivité et le mauvais air commençassent à altérer considérablement ma santé, et que mon bras empirât ; mais mes enfans étaient autour de moi, et, pendant que j'étais couché sur la paille, ils me lisaient tour à tour, ou écoutaient mes instructions et pleuraient ; mais la santé de ma fille s'affaiblissait plus vite que la mienne. Chaque nouvelle que je recevais d'elle augmentait mes craintes et ma tristesse. Le cinquième jour après que j'eus écris à Sir William Tornhill, je fus alarmé par la nouvelle qu'elle avait perdu la parole. Ce fut alors que la prison me parut douloureuse. Mon âme désirait de s'échapper pour être auprès

du lit de ma fille, pour la consoler, la fortifier, pour recevoir ses derniers adieux, et lui enseigner le chemin du ciel. On vint me dire ensuite qu'elle était expirante, et cependant j'étais privé de la faible consolation de pleurer sur elle. Mon compagnon de prison vint ensuite m'apporter la dernière nouvelle, en m'exhortant à la patience : elle était morte. Le lendemain matin, il revint, et il me trouva avec mes deux petits, qui faisaient alors ma seule compagnie, et qui employaient tous leurs efforts innocens pour me consoler. Ils me conjuraient de lire à présent pour moi-même et de ne pas pleurer, parce que j'étais trop vieux pour pleurer. « Ma sœur, s'écria l'aîné, n'est-elle pas un ange à présent, mon papa ? Pourquoi donc vous affligez-vous pour elle ? Je voudrais être un ange aussi, pour être dehors de ce vilain endroit, pourvu que mon papa fût avec moi. — Oui, ajouta le plus jeune, le ciel où est ma sœur est un plus bel endroit que celui-ci. Il n'y a là que de bonnes gens, et les gens d'ici sont bien méchans.

M. Jenkinson interrompit leur babil innocent, en m'observant qu'à présent que ma fille n'était plus, je devais penser sérieusement au reste de ma famille, et essayer de sauver ma propre vie, qui dépérissait chaque jour par le besoin et par le mauvais air. Il ajouta qu'il était de mon devoir de sacrifier à présent tout orgueil et tout ressentiment au bien de ceux qui avaient besoin de moi pour les soutenir, et que j'étais actuellement obligé par rang et par justice d'essayer de me réconcilier avec mon seigneur.

« Dieu soit loué, répondis-je, je n'ai à présent ni orgueil, ni ressentiment. Je me détesterais moi-même si je croyais qu'il y eût vengeance ou orgueil cachés dans mon cœur. Au contraire, comme mon oppresseur a été autrefois mon paroissien, j'espère le présenter un jour avec une ame sans tache au tribunal éternel. Non, monsieur, je n'ai point de ressentiment à présent ; et, quoiqu'il m'ait ôté ce que j'estimais plus que tous ses trésors, quoiqu'il m'ait déchiré le cœur, car je suis malade à mourir, bien malade, mon camarade, cependant, tous ses torts ne m'inspireront jamais de désirs de vengeance. Je consens actuellement à approuver son mariage ; et si cette soumission peut lui faire plaisir, faites-lui savoir que, si je l'ai offensé, je lui en demande pardon. » M. Jenkinson prit une plume et de l'encre, et écrivit ma soumission presque dans les mêmes termes que j'avais employés, et je la signai. J'envoyai mon fils porter la lettre à M. Tornhill, qui était alors à son château. Il y alla, et au bout d'environ six heures, il revint rapporter une réponse verbale. Il avait eu de la peine, à ce qu'il nous dit, à pouvoir parler au seigneur, parce que les domestiques étaient insolens et soupçonneux ; mais il l'avait vu par hasard, comme il sortait pour quelques affaires concernant son mariage qui devait se faire dans trois jours. Il continua, en nous disant qu'il s'était approché de la manière la plus soumise, et qu'il avait donné la lettre ; que M. Tornhill, après l'avoir lue, lui avait fait réponse que la soumission venait à présent trop tard, et était inutile ; qu'il avait appris que je m'étais adressé à son oncle, mais que ma lettre avait été honorée du mépris qu'elle méritait ; qu'au reste, toutes les propositions qu'on aurait à faire par la suite, devaient être adressées à son procureur, et non pas à lui. Il observa néanmoins que, comme il avait très bonne opinion de la prudence des deux jeunes demoiselles, leur intercession lui aurait été plus agréable.

« Eh bien, monsieur, dis-je à mon compagnon, vous voyez à présent le caractère de l'homme qui nous opprime ; il peut être tout à la fois plaisant et cruel ; mais qu'il fasse ce qu'il lui plaira, je serai bientôt libre en dépit de tous ses verrous pour me renfermer. J'avance vers ce jour qui me paraît plus brillant à mesure que j'en approche. Cette attente soulage mes afflictions, et, quoique je laisse après moi une famille orpheline et sans secours, cependant ils ne seront pas entièrement abandonnés : il se trouvera peut-être quelque ami qui les assistera pour l'amour de leur pauvre père, et quelque autre qui les secourra charitablement pour l'amour de leur père céleste. »

Justement, comme je parlais, ma femme,

que je n'avais pas encore vue ce jour-là, entra avec l'air de la consternation, et faisant des efforts pour parler sans le pouvoir. « Pourquoi, mon amour, m'écriai-je, pourquoi veux-tu ajouter à mon affliction par la tienne? Oui, quoique notre maître cruel ne veuille point se laisser fléchir à nos soumissions, quoiqu'il m'ait condamné à périr dans ce séjour de la misère, et quoique nous ayons perdu une enfant bien-aimée, tu trouveras encore de la consolation dans nos autres enfans, quand je ne serai plus. — Nous avons effectivement perdu, reprit-elle, une enfant bien-aimée. Ma Sophie, ma chère Sophie, est perdue, arrachée de nous, enlevée par des scélérats. — Comment! madame, s'écria mon compagnon de prison, miss Sophie enlevée par des scélérats! Cela ne peut pas être, sûrement. »

Elle ne put répondre que par un regard fixe et un torrent de larmes; mais la femme d'un des prisonniers qui était présente, et qui était entrée avec elle, nous fit un récit plus détaillé. Elle nous dit que ma femme, ma fille et elle, faisant un tour de promenade sur le grand chemin, un peu au delà du village, une chaise de poste à quatre chevaux vint droit à elles, et s'arrêta à l'instant; après quoi un homme bien mis, mais qui n'était pas M. Tornhill, était descendu de la chaise, avait saisi ma fille par le milieu du corps, et l'ayant fait entrer de force dans la chaise, avait ordonné au postillon de marcher, en sorte qu'ils avaient été hors de vue en un moment.

« A présent, m'écriai-je, la somme de ma misère est complète. Rien ne peut plus ajouter au malheur de ma situation. Quoi! pas une ne me reste!... Ne m'en avoir pas laissé une!... le monstre! l'enfant que je chérissais le plus! Elle avait la beauté, et presque la sagesse d'un ange... Mais, soutenez cette femme, ne la laissez pas tomber.... Ne m'en avoir pas laissé une!... — Hélas! mon ami, dit ma femme, vous paraissez avoir plus besoin de consolation que moi: nos malheurs sont grands, mais je les supporterais, et même de plus grands, si je vous voyais à votre aise. Ils peuvent m'ôter mes enfans, et tout ce que je possède au monde, pourvu qu'ils vous laissent à moi. »

Mon fils tâchait de modérer notre douleur. Il nous priait de prendre de la consolation, en nous disant qu'il espérait que nous aurions encore occasion de nous réjouir. « Mon enfant, m'écriai-je, parcours des yeux l'univers, et vois si je puis encore espérer quelque consolation. Nous luit-il un seul rayon d'espérance? La seule qui nous reste, n'est-elle pas au delà du tombeau? — Mon cher père, reprit-il, j'espère qu'il y a encore quelque chose qui pourra vous donner un intervalle de consolation: car j'ai une lettre de mon frère George... — Que dis-tu, mon fils, de ton frère? sait-il notre misère? J'espère, mon enfant, qu'il est exempt des malheurs que le reste de la famille éprouve. — Oui, mon père, répondit-il, il est parfaitement gai, joyeux et heureux. Sa lettre ne contient que de bonnes nouvelles: il est le favori de son colonel, qui lui a promis de lui faire avoir la première lieutenance qui viendrait à vaquer.

— Es-tu bien sûr de tout ce que tu dis? reprit ma femme. Es-tu sûr qu'il ne soit point arrivé de mal à mon enfant? — Rien du tout certainement, répondit mon fils, vous allez voir sa lettre, qui vous fera le plus grand plaisir; et si quelque chose peut vous consoler, je suis sûr qu'elle le fera. — Mais, es-tu sûr, répéta-t-elle encore, que cette lettre vienne de lui, et qu'il soit réellement aussi heureux que tu dis?

— Oui, maman, répondit-il, elle est certainement de lui, et il sera un jour l'honneur et le soutien de sa famille. — Je remercie donc la Providence, s'écria-t-elle, de ce que la dernière lettre que je lui ai écrite ne lui est pas parvenue. Oui, mon cher, continua-t-elle en se tournant vers moi, je vous avouerai à présent que, quoique le ciel nous traite avec rigueur à d'autres égards, il nous a été favorable dans cette occasion-ci. Dans la dernière lettre que j'ai écrite à mon fils, et que j'ai écrite dans l'amertume de mon cœur, j'ai exigé de lui, sur le respect qu'il me doit, et sur son honneur, de faire rendre justice à son père et à sa sœur, et de nous venger; mais, grâces à celui qui dirige tout, la lettre n'a pas été rendue, et je suis tranquille. — Femme! m'écriai-je, vous avez

fait là une très mauvaise action, et dans un autre temps, mes reproches auraient été plus sévères. Oh! à quel terrible précipice vous êtes-vous livrée? il vous aurait ensevelis, vous et votre fils, dans une ruine éternelle. Il faut reconnaître que la Providence nous a été plus favorable que nous ne l'avons mérité. Elle a réservé ce fils pour être le père et le protecteur de mes enfans quand je ne serai plus... Que j'ai été injuste de me plaindre de ce que j'étais privé de toute consolation, quand j'apprends qu'il est heureux, et qu'il ignore nos afflictions, qu'il me reste encore ce fils pour soutenir sa mère dans son veuvage, et pour protéger ses frères et ses sœurs! Mais je n'y pense pas de dire ses sœurs: il n'en a plus à présent; elles sont toutes perdues, elles m'ont été enlevées, et je suis ruiné. — Mon père, dit mon fils en m'interrompant, permettez-moi de vous lire sa lettre; je sais qu'elle vous fera plaisir.» Je lui en donnai la permission, et il lut la lettre qui suit:

« Mon très honoré père,

« Je détourne pour quelques instans ma vue des plaisirs qui m'environnent, pour la fixer sur des objets qui lui sont encore plus agréables: le petit coin du feu de la maison paternelle. Mon imagination me représente le groupe innocent de mes frères et sœurs, prêtant une oreille attentive à chaque ligne de la présente. Je vois avec plaisir ces visages qui n'ont jamais éprouvé les difformités que produit le luxe ou le besoin; mais quelque heureux que vous soyez à la maison, je suis sûr que ce sera une augmentation à votre félicité, d'apprendre que je suis parfaitement content de mon état, et le plus heureux des hommes.

« Notre régiment a reçu un contre-ordre, et ne sortira pas du royaume. Le colonel, qui me regarde comme son ami, me mène dans toutes les compagnies qu'il fréquente; et après une première visite, j'ai la satisfaction de voir que, quand j'en fais une seconde, je suis reçu avec considération. J'ai dansé l'autre jour avec milady G..., et si je pouvais oublier la personne que vous savez, je serais peut-être dans le cas de réussir auprès de cette dame; mais c'est mon destin de me ressouvenir des autres, tandis que je suis moi-même oublié par la plupart de mes amis absens, au nombre desquels je crains, mon très honoré père, que je ne doive vous compter; car j'ai attendu longtemps sans effet le plaisir d'une lettre de la maison. Olivia et Sophie avaient aussi promis de m'écrire; mais elles semblent m'avoir oublié. Dites-leur de ma part que ce sont deux petites friponnes, et que je suis en ce moment dans la plus grande colère contre elles. Cependant, je ne sais comment il se fait que, quoique je veuille gronder un peu, mon cœur cède à de plus douces émotions. Dites-leur donc, mon cher père, que, malgré tout, je les aime le plus tendrement, et soyez assuré que je demeure à jamais

« *Votre respectueux fils.* »

« Quelles grâces n'avons-nous pas à rendre dans tous nos malheurs, m'écriai-je, de ce qu'au moins un de notre famille est exempt de ce que nous souffrons! Que le ciel le conserve et continue son bonheur pour qu'il soit le support de sa mère et le père de ces deux enfans: ce qui est tout le patrimoine que je puis lui laisser à présent! Puisse-t-il préserver leur innocence des tentations que la misère inspire, et être leur guide dans le chemin de l'honneur! » A peine avais-je achevé ces mots, que j'entendis un bruit semblable à un tumulte qui venait de la prison d'en bas. Ce bruit cessa peu de temps après, et j'entendis dans le passage qui conduisait à ma chambre le bruit des fers qui résonnaient. Le geôlier entra, tenant un homme blessé, tout sanglant, chargé des fers les plus pesans. Je regardais le malheureux avec compassion à mesure qu'il approchait, mais je fus saisi d'horreur quand je reconnus que c'était mon fils. « George! mon enfant, est-ce toi que je vois dans cet état, blessé, chargé de fers? Est-ce là le bonheur dont tu jouis? est-ce là la manière dont tu reviens me voir? Oh! cette vue me déchire le cœur et me fera mourir.

— Où est votre courage, mon père? répondit mon fils, d'une voix ferme: je dois

souffrir, j'ai encouru la mort, et je la verrai sans crainte. Ma dernière consolation est que je n'ai point commis de meurtre, quoique je ne puisse attendre de grâce. »

J'essayai de contenir pendant quelques minutes la douleur qui me troublait, mais je sentis que mes efforts me coûteraient la vie. « Oh! mon enfant, mon cœur saigne de te voir en cet état, et je ne puis retenir mes larmes. Au moment que je te croyais heureux, que je priais le ciel pour la continuation de ton bonheur, te voir dans cet état, enchaîné, blessé! Cependant la mort est un bonheur pour un jeune homme; mais moi je suis vieux, je suis un vieux homme, et j'ai vécu pour voir ce jour, pour voir tous mes enfans tomber autour de moi avant le temps, tandis que je reste, et survis à leur destruction. Puissent toutes les malédictions qui ont jamais écrasé une ame tomber sur le meurtrier de mes enfans! Puisse-t-il vivre, ainsi que moi, pour voir...

— Arrêtez, mon père, reprit mon fils, ou vous me forcerez à rougir pour vous. Comment pouvez-vous, oubliant votre âge, votre saint ministère, entreprendre ainsi sur la justice du ciel, et lui adresser des imprécations qui tomberaient bientôt sur votre tête chenue pour l'écraser? Non, mon père, songez actuellement à me préparer à cette mort ignominieuse que je dois souffrir bientôt, à m'armer d'espérance et de résolution, à m'inspirer le courage nécessaire pour boire avec constance cette coupe amère qui me sera bientôt présentée.

— Mon enfant, tu ne mourras pas. Je suis sûr que tu n'as pas commis de faute qui mérite un supplice honteux. Mon fils n'a pu se rendre coupable d'un crime qui puisse faire rougir sa famille.

— Je crains, répondit mon fils, que mon crime ne soit pas graciable. J'ai envoyé un défi, et la peine de mort est prononcée pour ce cas par le dernier acte du parlement. Quand j'eus reçu la lettre de ma mère, je vins sur-le-champ pour punir l'auteur de notre déshonneur; je lui envoyai un billet pour me joindre au lieu que je lui indiquais. Il n'y a pas répondu, en venant en personne, mais en envoyant quatre de ses gens pour me prendre. J'en ai blessé un, et le reste m'a fait prisonnier. Le lâche est résolu de me poursuivre judiciairement; les preuves sont sans réplique, et, comme je suis le premier transgresseur depuis que la loi est faite, je ne vois pas d'espérance de grâce. Mais vous m'avez souvent charmé par des leçons de courage: inspirez-moi ce courage aujourd'hui par votre exemple.

— Eh bien! mon fils, tu retrouveras ces leçons dans mon exemple. Je me sens à présent élevé au dessus du monde et de tous les plaisirs qu'il peut procurer. Dès ce moment, mon cœur rompt les liens qui le tenaient attaché à la terre, et va nous préparer l'un et l'autre pour l'éternité. Oui, mon fils, je te montrerai le chemin; mon ame guidera la tienne dans le passage: car elles prendront leur élan toutes deux ensemble. Je vois et je suis convaincu que tu n'as pas de pardon à espérer ici-bas. Je t'exhorte donc à chercher à l'obtenir à ce grand tribunal, où bientôt nous serons jugés l'un et l'autre. Mais ne soyons pas avares dans nos exhortations; que nos compagnons de prison les partagent. Honnête geôlier, voulez-vous bien leur permettre de venir ici pour que je tâche de les rendre meilleurs? » En disant ces mots, je fis un effort pour me lever de dessus ma paille, mais je n'en eus pas la force; et tout ce que je pus faire, fut de me tenir appuyé contre la muraille. Les prisonniers s'assemblèrent, suivant mon désir, car ils aimaient à entendre mes conseils; mon fils et sa mère me soutenaient des deux côtés; je regardai mon auditoire, et, ayant vu que personne ne manquait, je leur adressai l'exhortation suivante:

CHAPITRE XXIX.

Égalité de la conduite de la Providence ici-bas démontrée à l'égard des heureux et des malheureux: par la nature du plaisir et de la peine, les malheureux seront récompensés dans l'autre vie en proportion de leurs souffrances dans ce monde.

« Mes amis, mes enfans, mes compagnons d'infortune, quand je réfléchis sur la distribution du bien et du mal ici-bas, je trouve

que l'homme a reçu beaucoup à jouir, mais encore plus à souffrir. Que nous cherchions dans le monde entier, nous ne trouverons pas un homme si complètement heureux qu'il ne lui reste quelque chose à désirer; mais nous en voyons tous les jours des milliers qui, par le suicide, nous font voir qu'il ne leur reste rien à espérer. Il paraît donc que dans cette vie nous ne pouvons être parfaitement heureux, mais que nous pouvons être complètement misérables.

« Pourquoi l'homme est-il ainsi sujet à la douleur? Pourquoi notre malheur est-il nécessaire dans la composition de la félicité générale? Pourquoi les autres systèmes étant parfaits seulement par la perfection de leurs parties subordonnées, le grand système a-t-il besoin pour sa perfection de parties qui sont, non seulement subordonnées à d'autres, mais imparfaites en elles-mêmes? Ce sont des questions qu'on ne peut résoudre, et dont la connaissance serait inutile. La Providence a jugé à propos de tromper notre curiosité sur ces matières, en se contentant de nous accorder des motifs de consolation.

« Dans cet état, l'homme a appelé à son secours la philosophie, et, ayant reconnu l'impuissance des consolations qu'elle pouvait lui fournir, il l'a aidée de la religion. Les consolations de la philosophie sont fort amusantes, mais souvent trompeuses. Elle nous dit que la vie est remplie de douceurs, si nous savons nous en servir. D'un autre côté, elle nous dit que si nous sommes sujets à des malheurs inévitables, la vie est courte, et notre misère finira bientôt.

« Ainsi, ces deux consolations se détruisent l'une l'autre; car si la vie est un lieu d'agrément, sa brièveté doit être un malheur; et si elle est longue, nos malheurs sont prolongés. Ainsi la philosophie est faible, mais les consolations de la religion sont beaucoup plus élevées. L'homme est ici, nous dit-elle, pour préparer son ame, et la rendre propre à habiter une autre demeure. Quand l'homme de bien quitte son corps et devient tout esprit glorieux, il trouve qu'il s'est formé ici-bas un ciel de félicité; pendant que le méchant qui est souillé de vices, quitte son corps avec frayeur, et trouve qu'il a anticipé la vengeance du ciel. C'est donc à la religion que nous devons nous attacher dans toutes les occasions de la vie, pour nous procurer de vrais plaisirs: car, si nous sommes déjà heureux, c'est une augmentation de plaisir de penser que nous pouvons rendre ce bonheur éternel; et si nous sommes malheureux, il est bien consolant de penser que nous avons ailleurs une place de repos. Ainsi la religion présente à l'homme heureux une continuité de bonheur; au malheureux, un changement de misère en bonheur.

« Mais quoique la religion soit pleine de bonté pour tous les hommes, cependant elle a promis des récompenses particulières aux malheureux. Les pauvres, les malades, les affligés, les prisonniers sont ceux à qui notre loi sacrée fait les promesses les plus fréquentes. L'auteur de notre religion fait lui-même profession partout d'être l'ami des malheureux, et, bien différent des faux amis du monde, il donne toutes ses caresses à ceux qui sont abandonnés de tous. Des gens sans réflexion ont censuré cette conduite comme partiale, comme une préférence donnée sans que rien ne la méritât; mais ils n'ont pas fait réflexion qu'il n'est point au pouvoir du ciel même de faire qu'une félicité éternelle soit un aussi grand présent à l'homme heureux qu'au malheureux. Pour le premier, l'éternité n'est qu'un simple bonheur, puisqu'elle ne fait tout au plus qu'augmenter ce qu'il possédait déjà. Pour le dernier, c'est un double avantage; car il fait cesser la peine qu'il souffrait, et le récompense par le bonheur céleste pour l'avenir.

« Mais la Providence est encore plus favorable au pauvre qu'au riche à un autre égard: car, en même temps qu'elle rend à celui-là la vie qui suit la mort plus désirable, elle lui adoucit le passage qui y conduit. L'infortuné est devenu familier avec tous les objets terribles. L'homme accablé de chagrins se couche tranquillement dans le lit de la mort; il n'a point de possession à regretter et bien peu de liens à rompre. Il ne sent que l'angoisse de la nature dans son départ, et celle-là n'est pas plus considérable que celles qui lui ont fait souvent per-

dre connaissance auparavant; car, après un certain degré de peine, chaque brèche que la mort ouvre dans notre constitution, la nature compatissante la couvre avec l'insensibilité.

« Ainsi la Providence a donné aux misérables deux avantages au dessus de ceux qui sont heureux dans la vie : plus de douceurs dans la mort; et dans le ciel, cette supériorité de plaisir que produit le contraste d'état. Et cette supériorité, mes amis, n'est pas un petit avantage; elle semble être un des plaisirs du pauvre Lazare dans la parabole : car, quoiqu'il fût déjà dans le ciel, et qu'il goûtât tous les ravissemens qu'on y doit attendre, cependant la parabole remarque, comme une addition à son bonheur, qu'il avait été autrefois malheureux, et qu'actuellement il était consolé; qu'il avait connu ce que c'était que d'être misérable, et qu'à présent il sentait ce que c'était que d'être heureux.

« Ainsi, mes amis, vous voyez que la religion fait ce que la philosophie ne pourrait jamais faire; elle fait voir l'égalité de la conduite du ciel envers les heureux et les malheureux, et met presque au même niveau tout ce dont les hommes peuvent jouir. Elle donne aux riches comme aux pauvres le même bonheur futur, et une espérance égale de l'obtenir; mais si les riches ont l'avantage de jouir des plaisirs ici-bas, le pauvre a, dans l'autre vie, quand il y est couronné d'une félicité éternelle, la satisfaction également éternelle de savoir ce que c'était que d'être misérable; et, quand on pourrait appeler cela un petit avantage en soi, son éternité ferait compensation en durée avec le bonheur temporel, dans lequel les riches l'ont surpassé *en intensité*.

« Voilà donc les consolations que les malheureux ont pour eux en particulier, et au dessus des autres hommes, au dessous desquels ils sont à d'autres égards. Pour bien connaître tous les malheurs de la pauvreté, il faut la souffrir; déclamer sur les avantages temporels dont jouissent les pauvres, c'est répéter ce que personne ne croit ni ne pratique. Ceux qui ont les nécessités de la vie ne sont point pauvres, et ceux qui en manquent sont nécessairement misérables. Oui, mes amis, nous ne pouvons pas nous dissimuler que nous sommes misérables. Tous les raffinemens de l'imagination ne peuvent adoucir les besoins de la nature, ni donner une agréable élasticité aux vapeurs humides d'un cachot, ou soulager les sanglots d'un cœur usé par la souffrance. Laissons le philosophe sur son lit de duvet nous dire que nous pouvons résister à tout cela. Hélas ! les efforts que nous faisons pour y résister sont notre plus grande peine. La mort est peu de chose, et tout homme peut la supporter; mais les tourmens sont terribles, et il n'y a point d'homme qui puisse les endurer.

« C'est donc à nous, mes amis, que les promesses du bonheur dans le ciel doivent être particulièrement chères; car si notre récompense n'est que dans ce monde, nous sommes en vérité les plus misérables de tous les hommes. Quand je regarde ces demeures ténébreuses faites pour épouvanter, autant que pour nous renfermer, cette faible lumière qui ne sert qu'à nous faire voir les horreurs de ce séjour, ces fers que la tyrannie a inventés, ou que le crime a rendus nécessaires; quand je vois ces visages amaigris par la faim, et que j'entends ces gémissemens, mes amis, quel changement glorieux le ciel ferait pour ces objets! Voler dans des régions aussi illimitées que l'air, se réchauffer au soleil d'un bonheur éternel, chanter sans fin des hymnes et des cantiques, n'avoir point de maître qui nous menace ou nous insulte, mais avoir pour toujours devant les yeux le modèle de la bonté même; quand je pense à toutes ces choses, la mort me paraît un messager qui apporte les plus heureuses nouvelles. Quand j'y pense, son trait le plus aigu me devient un bâton pour m'appuyer; quand j'y pense, qu'est-ce qu'il y a dans la vie qui me paraisse désirable? Quand j'y pense, qu'est-ce que la vie peut offrir qui ne soit pas méprisable en comparaison? Les rois, dans leurs palais, devraient soupirer pour de pareils avantages; et nous, dans l'état malheureux où nous sommes, nous devons exprimer ce désir par des cris.

« Mais, posséderons-nous toutes ces choses? Oui, nous les posséderons certainement, si nous voulons faire nos efforts pour les obtenir, et ce qui est un avantage, nous sommes soustraits à un grand nombre de tentations qui pourraient retarder notre félicité. Essayons seulement de les acquérir, et elles seront à nous, et bientôt, ce qui est encore mieux; car, si nous jetons les yeux sur ce qui est passé de notre vie, il paraît bien peu de chose, et quelque idée que nous nous fassions du temps qui nous reste à vivre, nous trouverons qu'il sera encore plus court. A mesure que nous vieillissons, les jours semblent devenir plus courts, et la familiarité que nous contractons avec le temp[illegible] en diminue la perc[illegible]n. C[illegible]olons-nous donc à présent, car non[illegible]ons bientôt à la fin de notre voyage. Nous serons bientôt déchargés du fardeau pesant que le ciel nous avait imposé, et, quoique la mort, le seul ami des malheureux, se moque pour quelque temps du voyageur fatigué, en s'éloignant, comme l'horison, de sa vue à mesure qu'il s'en approche, cependant le temps viendra certainement et bientôt, où tous nos travaux finiront, où les grands superbes du monde ne nous fouleront plus aux pieds, où nous nous rappellerons avec plaisir nos souffrances d'ici-bas, où nous serons environnés de tous nos amis et de gens qui méritaient notre amitié, où notre félicité sera ineffable, et, pour couronner le tout, éternelle. »

CHAPITRE XXX.

Lueurs d'espérance. Ne nous laissons point abattre, et la fortune changera à la fin en notre faveur.

Quand j'eus fini mon exhortation, et que mon auditoire se fut retiré, le geôlier qui était un des plus humains de sa profession, me pria de ne pas prendre en mauvaise part ce qu'il allait faire, me faisant observer que son devoir l'obligeait de renfermer mon fils dans une chambre plus forte; mais qu'il lui permettrait de venir me voir tous les matins. Je le remerciai de sa complaisance; et serrant la main de mon fils, je lui dis adieu, et lui recommandai de penser au grand œuvre qu'il avait à achever.

Je me recouchai donc sur ma paille, et un de mes petits lisait à côté de mon lit, quand M. Jenkinson entra, et me dit qu'on avait des nouvelles de ma fille; qu'une personne l'avait vue environ deux heures auparavant à la compagnie d'un étrange monsieur; qu'ils s'étaient arrêtés au village voisin pour se rafraîchir, et qu'ils semblaient revenir à la ville. A peine avait-il achevé que le geôlier entra avec un air d'empressement et de satisfaction, pour m'informer que ma fille était retrouvée. Moïse accourut un moment après, en criant que sa sœur Sophie était en bas, et qu'elle montait avec notre ancien ami, M. Burchell.

Comme il m'apprenait cette nouvelle, ma chère enfant entra avec les yeux presque égarés par le plaisir, et elle courut pour m'embrasser dans le transport de son amitié. Les pleurs et le silence de sa mère montraient aussi sa joie. « Voici, mon papa, s'écria l'aimable enfant, voici le brave homme auquel je dois ma délivrance; c'est à l'intrépidité de monsieur que je suis redevable de mon honneur et de ma liberté. » Un baiser de M. Burchell, dont le plaisir paraissait encore plus grand que le sien, interrompit ce qu'elle allait ajouter.

« Ah! M. Burchell, m'écriai-je, vous nous voyez dans une bien misérable demeure; et nous sommes actuellement bien différens de ce que nous étions la dernière fois que vous nous avez vus. Vous avez toujours été notre ami. Il y a longtemps que nous avons découvert l'erreur dans laquelle nous sommes tombés à votre égard, et que nous nous sommes repentis de notre ingratitude. Après la manière indigne dont je vous ai traité, j'ai honte de vous regarder en face; cependant j'espère que vous serez assez généreux pour me pardonner, puisque j'ai été induit en erreur par un vil et lâche misérable, qui, sous le masque de l'amitié, m'a ruiné.

— Il est impossible, répondit M. Burchell, que je vous pardonne, parce que vous n'avez jamais mérité mon ressentiment. Je vis



alors votre erreur en partie; mais, comme il n'a pas été en mon pouvoir de vous en tirer, je n'ai pu qu'en avoir pitié.

— J'ai toujours pensé, m'écriai-je, que vous aviez l'ame généreuse; mais à présent j'en suis convaincu... Dis-moi, ma chère fille, comment tu as été délivrée, et quels étaient les scélérats qui t'enlevaient?

— En vérité, reprit ma fille, quant au scélérat qui m'a enlevée, j'ignore encore qui il est; car, comme nous nous promenions, maman et moi, il vint derrière nous; et, avant que j'eusse eu le temps de crier au secours, il me fit entrer de force dans une chaise de poste, et à l'instant les chevaux partirent au grand galop. J'aperçus plusieurs personnes sur le chemin, que j'appelai à mon secours; mais elles ne tinrent aucun compte de mes prières. En même temps le scélérat employait toutes sortes de moyens pour m'empêcher de crier. Il me flattait et me menaçait tour à tour, et jurait que, si je voulais me taire, il n'avait nul dessein de me faire aucun mal. Pendant tout cela, j'avais crevé la toile du store qu'il avait levé; et la première personne que j'aperçus à quelque distance, fut notre ancien ami, M. Burchell, marchant avec sa vitesse ordinaire, et tenant en main le grand bâton pour lequel nous avions coutume de tant le plaisanter. Aussitôt que je fus à portée d'être entendue, je l'appelai par son nom, et j'implorai son secours. Je répétai mes exclamations plusieurs fois: sur quoi, il cria au postillon, d'une voix menaçante, de s'arrêter; mais celui-ci, loin d'obéir, fouetta plus fort. Je crus alors que M. Burchell ne pourrait jamais nous atteindre, quand, en moins de quatre minutes, je le vis à côté des chevaux, et d'un coup de bâton, jeter le postillon par terre. Les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes, après la chute de leur conducteur; et mon ravisseur, sautant de la voiture, en jurant et en menaçant, tira son épée, et lui commanda de se retirer. Mais M. Burchell vint fondre sur lui, et, après avoir brisé son épée en pièces, il le poursuivit près d'un quart de mille; mais il s'échappa. J'étais alors moi-même sortie de la voiture, dans le dessein d'aider mon libérateur, mais je le vis bientôt revenir à moi triomphant. Le postillon, qui était revenu de son étourdissement, voulait aussi s'échapper; mais M. Burchell lui ordonna de remonter, et de nous conduire à la ville. Comme il ne se trouvait pas en état de résister, il fut obligé d'obéir, quoique la blessure qu'il avait reçue me parût dangereuse. Il se plaignit, le long du chemin, de la douleur qu'il ressentait; en sorte qu'à la fin il excita la compassion de M. Burchell, qui, à ma prière, en prit un autre à sa place, à l'hôtellerie où nous nous sommes arrêtés en revenant.

— Soyez donc les bienvenus, m'écriai-je, toi, ma chère enfant, et vous, son brave libérateur, soyez mille fois les bienvenus. Quoique nous n'ayons qu'une pauvre chère à vous donner, nos cœurs sont prêts à vous recevoir. A présent donc, M. Burchell, que vous avez sauvé ma fille, si vous la regardez comme pouvant être une récompense de votre service, elle est à vous. Si vous pouvez consentir à une alliance avec une famille aussi pauvre que la mienne, prenez ma fille, obtenez son consentement: comme je sais que vous avez déjà son cœur, je vous prie d'accepter le mien; et permettez-moi de vous dire, monsieur, que ce n'est pas un petit présent que je vous fais. On la regarde comme une beauté, cela est vrai; mais ce n'est pas là ce que je veux dire: je vous donne un trésor dans son ame.

— Mais je suppose, répondit M. Burchell, que vous savez l'état de mes affaires, et mon impuissance de la soutenir dans l'état qu'elle mérite. — Si cette objection que vous me faites, répliquai-je, est une évasion de mon offre, je m'en désiste; mais je ne connais pas d'homme aussi digne de la posséder que vous; et si j'étais en état de donner à ma fille des millions, et que des millionnaires me la demandassent en mariage, l'honnête et brave M. Burchell serait celui que je choisirais de préférence. »

Son silence à cette proposition me sembla un refus mortifiant; et, sans répliquer à ma dernière offre, il demanda si nous ne pourrions pas avoir des rafraîchissements de l'hôtellerie voisine. Sur ce qu'on lui dit qu'oui, il ordonna qu'on apportât le meilleur

dîner qu'on pourrait préparer sur un ordre aussi prompt. Il commanda aussi une douzaine de bouteilles du meilleur vin, et quelques cordiaux pour moi, ajoutant, avec un sourire, qu'il voulait faire, une fois au moins, de l'extraordinaire ; et que, quoique dans une prison, il n'avait jamais été disposé à être si joyeux. Le garçon de l'hôtellerie parut bientôt avec le dîner, le geôlier prêta une table et parut extrêmement empressé à servir. Le vin fut rangé sur la table, et on y apporta deux bons plats.

Ma fille n'avait pas encore entendu parler de la triste situation de son frère, et personne de nous ne voulait arrêter le cours de sa joie par ce récit affligeant. Mais ce fut en vain que je tâchais de paraître joyeux : la position où se trouvait mon malheureux fils, laissait percer mon chagrin à travers tous mes efforts pour le dissimuler ; en sorte que je fus obligé, à la fin, d'attrister notre joie par le récit de ses malheurs, et en désirant qu'on lui permît de partager avec nous ce moment de plaisir. Après que mes convives furent revenus de la consternation que mon récit avait produite, je priai aussi qu'on voulût bien admettre à notre repas M. Jenkinson, un de mes camarades de prison ; et le geôlier se chargea de l'aller quérir, avec un air de soumission extraordinaire. On n'entendit pas plutôt le bruit des fers de mon fils dans le passage, que sa sœur courut avec impatience à sa rencontre. Pendant ce temps-là M. Burchell me demanda si mon fils ne se nommait pas George. Sur quoi lui ayant répondu qu'oui, il garda le silence. Aussitôt que mon fils entra dans la chambre, j'aperçus qu'il regardait M. Burchell avec des yeux d'étonnement et de respect. « Avance, lui criai-je, mon fils : quoique nous soyons tombés bien bas, la Providence a la bonté d'accorder quelque relâche à nos maux. Ta sœur nous est rendue ; et voilà son libérateur. C'est à ce brave homme que nous sommes redevables, moi d'une fille, et toi d'une sœur. Donne-lui la main, mon enfant, en signe d'amitié : il mérite notre plus vive reconnaissance. »

Mon fils paraissait, pendant que je parlais, ne pas faire attention à ce que je disais, et continuait à rester respectueusement éloigné. « Mon frère, lui dit sa sœur, pourquoi ne remercies-tu pas mon brave libérateur ? Les braves gens sont faits pour s'aimer l'un l'autre. »

Mon fils continuait toujours à garder le silence et son air d'étonnement, quand notre convive, s'apercevant qu'il était reconnu par lui, prit son air de dignité naturel, et ordonna à mon fils d'avancer. Jamais je n'ai rien vu de si noble et de si majestueux que l'air qu'il prit en cette occasion. Le plus bel objet dans l'univers, dit un certain philosophe, est un honnête homme aux prises avec l'adversité. Il y en a cependant un plus bel encore, c'est l'honnête homme qui vient la soulager. « Je vous reprends encore, étourdi, dit-il à mon fils, dans la même faute qui... » Ici il fut interrompu par un des gens du geôlier, qui vint nous avertir qu'une personne de distinction, qui arrivait à la ville dans son carrosse, avec plusieurs domestiques, présentait ses respects au monsieur qui était avec nous, et le priait de lui faire savoir quand il pourrait avoir l'honneur de le voir. « Dis à cet homme, répliqua notre convive, d'attendre jusqu'à ce que j'aie le temps de le recevoir ; » et ensuite, se tournant vers mon fils : « Je vous trouve donc encore, monsieur, coupable de la même faute pour laquelle je vous ai déjà réprimandé, et pour laquelle la loi vous prépare maintenant ses justes châtimens. Vous pensez peut-être que le mépris que vous faites de votre vie, vous donne le droit d'ôter celle d'un autre. Mais où est, je vous prie, monsieur, la différence entre le duelliste qui hasarde une vie qu'il n'estime pas, et l'assassin qui agit plus sûrement? Un escroc diminue-t-il sa friponnerie, quand il allègue qu'il avait mis un jeton au jeu.

— Hélas! monsieur, m'écriai-je, qui que vous soyez, ayez pitié d'un pauvre malheureux qui a été séduit ; car ce qu'il a fait, n'a été que par une obéissance aveugle aux ordres d'une mère qui, dans la chaleur de son ressentiment, a exigé de lui qu'il vengeât son injure. Voici, monsieur, la lettre qui servira à vous convaincre de l'imprudence de la mère, et à diminuer la faute du fils. »

Il prit la lettre et la lut promptement.

« Ceci, dit-il, quoique ce ne soit pas une excuse complète, diminue tellement sa faute, qu'il me détermine à lui pardonner. Je vois, continua-t-il, en prenant alors obligeamment mon fils par la main, je vois que vous êtes surpris de me trouver ici; mais j'ai souvent visité les prisons pour des sujets moins intéressans. Je suis venu actuellement pour voir rendre justice à un digne et honnête homme pour lequel j'ai l'estime la plus sincère. J'ai été longtemps témoin, sans le faire connaître, de la bienfaisance de votre père. J'ai joui dans sa petite habitation d'un respect qui n'était point souillé par la flatterie; et j'ai trouvé dans l'amusante simplicité du coin de son feu un bonheur qui ne se rencontre pas dans les cours. J'ai fait savoir à mon neveu que mon intention était de venir ici, et j'apprends qu'il y est venu. Ce serait lui faire une injustice, de même qu'à vous, de le condamner sans l'avoir entendu. Si l'on a commis des excès, il y aura réparation; et je puis, sans vanité, me flatter que personne n'a jamais taxé d'injustice le chevalier William Tornhill. »

Nous apprîmes alors que le personnage que nous avions si longtemps reçu chez nous, comme une compagnie amusante et sans conséquence, n'était autre chose que le fameux Sir William Tornhill, dont les vertus et les singularités étaient connues de presque tout le monde. Le pauvre M. Burchell était, dans le fait, un homme d'une grande fortune et d'un grand crédit, qu'on écoutait avec applaudissement dans le parlement, et que le parti opposé respectait, parce qu'il était ami de son pays, en même temps qu'il était fidèle à son roi. Ma pauvre femme, en se rappelant la familiarité avec laquelle elle l'avait traité, semblait être dans les plus cruelles appréhensions. Mais Sophie, qui, quelques momens auparavant, le regardait comme un homme qui pouvait devenir son époux, voyant alors la distance immense que la fortune mettait entre eux deux, ne pouvait retenir ses pleurs.

« Ah! monsieur, s'écria ma femme, d'un ton douloureux, comment est-il possible que j'obtienne jamais mon pardon? Les insultes que vous avez reçues de moi la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir à notre maison, et ces plaisanteries piquantes que j'eus l'audace de vous faire, je crains, monsieur, que vous ne me les pardonniez jamais.

— Ma chère dame, répondit-il avec un sourire, si vous avez fait des plaisanteries, j'y ai répondu, et je laisse à juger à la compagnie si ma défense ne valait pas bien votre attaque. Pour vous dire la vérité, je ne connais personne contre qui je sois disposé à être fâché à présent, excepté contre le drôle qui a si fort effrayé ma petite fille ici. Je n'ai pas eu même le temps d'examiner la figure du coquin assez pour pouvoir le désigner dans un avertissement. Pourriez-vous, Sophie, ma chère, le reconnaître, si vous le revoyiez? — Je ne suis pas sûre que je le puisse, répondit-elle; cependant je me rappelle qu'il a une grande marque au dessus d'un de ses sourcils. — Je vous demande pardon de vous interrompre, madame, dit Jenkinson, qui était auprès d'elle; mais voulez-vous bien me dire si cet homme portait ses cheveux, et s'ils n'étaient pas rouges? — Oui, je le crois, dit Sophie. — Et monsieur, continua-t-il, en se tournant du côté du chevalier William, a-t-il observé la longueur de ses jambes? — Je n'ai pas remarqué leur longueur, répondit le baronnet; mais je suis sûr de leur vitesse, car il m'a surpassé à la course: ce que je croyais que peu d'hommes dans le royaume pouvaient faire. — Sous votre bon plaisir, s'écria Jenkinson, je connais l'homme, c'est certainement le même, le meilleur coureur d'Angleterre. Il a battu les plus fameux à la course: Timothée Baxter est son nom. Je le connais parfaitement, et je sais dans quel endroit il est actuellement retiré. Si monsieur veut ordonner au geôlier de me laisser sortir avec deux hommes, je m'engage de vous l'amener dans une heure au plus. » Là-dessus le geôlier fut appelé, et ayant paru aussitôt, le chevalier William lui demanda s'il le connaissait. « J'ai cet honneur, répondit le geôlier. J'ai l'honneur de connaître très bien le chevalier William Tornhill; et tous ceux qui ont le même honneur désireraient le connaître davantage. — Cela étant, reprit le baronnet, ce que je

vous demande, est que vous permettiez à cet homme et à deux de vos domestiques d'aller, de ma part, exécuter une commission que je lui donne; et comme je suis un des juges du comté, je me charge de tout ce qui peut en arriver. — Votre parole me suffit, reprit le geôlier, et vous pouvez, quand il vous plaira, les envoyer partout où vous jugerez à propos. »

En conséquence, Jenkinson fut dépêché pour aller chercher Timothée Baxter, pendant que nous nous amusions à rire de la liberté de notre plus jeune enfant, qui grimpait sur la chaise du chevalier William pour l'embrasser. Sa mère allait le châtier pour sa familiarité; mais ce digne homme la prévint, et prenant l'enfant, tout en haillons comme il était, sur ses genoux : « Eh bien! gros garçon, lui dit-il, te ressouviens-tu de ton ancien ami Burchell? Et ton frère Dick, mon ami, est-il là? Vous voyez que je ne vous ai pas oubliés. » En même temps qu'il leur parlait ainsi, il leur donna un gros morceau de pain d'épice, que les pauvres enfans mangèrent avidement, n'ayant eu qu'un fort léger déjeûner le matin.

Nous nous mîmes alors à table pour le dîner, qui était presque froid. Mais auparavant, comme mon bras continuait à me faire mal, le chevalier William m'avait écrit une ordonnance; car il avait étudié en médecine pour son amusement, et il était assez habile dans cette profession. J'envoyai chercher le remède qu'il m'avait prescrit, chez un apothicaire du lieu, et je me sentis soulagé presque aussitôt que j'en eus fait usage. Nous fûmes servis au dîner par le geôlier lui-même, qui s'empressait de rendre à notre hôte tous les honneurs qu'il pouvait. Mais, avant que nous eussions achevé de dîner, il arriva un autre domestique de la part de son neveu, qui demandait la permission de paraître pour justifier son innocence et défendre son honneur. Le baronnet se rendit à sa demande, et donna l'ordre qu'on l'introduisît.

CHAPITRE XXXI.

Bienfait payé avec usure.

M. Tornhill entra avec un sourire qui lui était ordinaire, et s'avança pour embrasser son oncle; mais celui-ci le repoussa avec un air de dédain. « Point de bassesse à présent, s'écria le baronnet d'un air sévère. On ne peut arriver à mon cœur que par le chemin de l'honneur; mais je ne vois ici que des preuves de fausseté, de lâcheté et d'oppression. Comment se fait-il, monsieur, que ce pauvre homme, dont vous faisiez profession d'être l'ami, soit traité si durement? sa fille bassement séduite pour récompense de ce qu'il vous a reçu dans sa maison, et lui-même jeté dans une prison, peut-être pour avoir été sensible à l'affront; son fils aussi, à qui vous n'avez pas osé faire face comme un homme?

— Est-il possible, dit le neveu en l'interrompant, que mon oncle me reproche, comme un crime, une conduite que ses instructions réitérées m'ont empêché de tenir?

— Votre refus, en cette occasion, reprit l'oncle, a été juste. Vous avez fort bien agi, et avec prudence, quoique ce ne fût pas tout à fait de même que votre père se serait comporté. Mon frère était effectivement un homme d'honneur... Cependant, votre conduite a été régulière en ce point, et je vous approuve.

— Et j'espère, dit le neveu, que le reste de ma conduite ne vous déplaira pas davantage. J'ai paru dans quelques endroits publics avec la fille de monsieur; cette indiscrétion a été traitée de scandale, et l'on a dit que je l'avais débauchée. J'allai chez le père, en personne, pour éclaircir la chose à sa satisfaction, et je n'ai reçu de lui que des insultes et des injures. Pour le reste, à l'égard de son emprisonnement, mon intendant pourrait mieux vous en rendre compte que moi, parce que c'est à lui que je remets le soin de ces sortes d'affaires. Si cet homme a contracté des dettes qu'il ne veuille pas,

ou même qu'il ne puisse pas payer, c'est l'affaire de ceux qui ont soin des miennes, de prendre les voies de droit en pareil cas, et je ne vois point de dureté à user des voies que la loi nous ouvre.

— Si les choses sont comme vous les présentez, s'écria le baronnet, je ne vois rien d'impardonnable dans votre offense; et quoique votre conduite eût été plus généreuse, en ne laissant pas opprimer monsienr par la tyrannie de vos gens, au moins elle n'a pas été injuste.

— Il ne peut pas me contredire dans un mot de ce que je dis, répliqua le neveu, je le défie de le faire, et j'ai plusieurs de mes gens prêts à attester ce que je dis. Ainsi, monsieur, continua-t-il, voyant que je gardais le silence (car dans le fait je ne pouvais pas le contredire), ainsi donc, mon innocence est justifiée; mais quoiqu'à votre considération je sois prêt à pardonner à monsieur tout autre tort, cependant je ne puis vaincre mon ressentiment contre lui, d'avoir voulu me faire perdre votre estime, et cela dans un temps où son fils cherchait à avoir ma vie. Cette circonstance est si criante, que je suis déterminé à laisser la justice avoir son cours. J'ai ici le cartel qui m'a été envoyé, et deux témoins pour prouver le défi; et, quand mon oncle voudrait m'en dissuader, ce que je suis persuadé qu'il ne fera pas, je veux que justice soit faite, et qu'il soit puni suivant la rigueur des lois.

— Monstre que tu es! s'écria ma femme, n'es-tu pas déjà assez vengé, sans que mon pauvre enfant éprouve encore ta cruauté? J'espère que M. William Tornhill nous protégera; car mon fils est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. Je suis sûr qu'il l'est, et qu'il n'a jamais fait de mal à personno.

— Madame, répondit l'honnête M. Tornhill, vos souhaits pour lui ne peuvent être plus sincères que les miens. Mais je suis fâché que sa faute soit si évidente; et si mon neveu persiste... » Mais Jenkinson avec les deux gens du geôlier, qui entrèrent dans ce moment, traînant un grand homme bien mis, et dont la figure répondait à la description du coquin qui avait enlevé ma fille, attirèrent notre attention. « Le voici, cria Jenkinson: nous le tenons; et si jamais homme fut destiné à la potence, c'est celui-ci. »

A l'instant où M. Tornhill aperçut le prisonnier qu'on amenait, et Jenkinson qui le tenait au collet, il sembla saisi de frayeur, il pâlit, et voulut s'en aller; mais Jenkinson, qui aperçut son mouvement, l'arrêta. « Comment! chevalier, lui cria-t-il, vous avez honte de vos deux anciennes connaissances, Jenkinson et Baxter? Voilà comme les grands oublient leurs amis; mais nous ne vous oublierons pas. Notre prisonnier, continua-t-il, en se tournant du côté de M. William Tornhill, a déjà tout avoué. Il déclare que c'est M. Tornhill qui l'a engagé dans l'affaire de l'enlèvement de la demoiselle; que c'est lui qui lui a fourni l'habit qu'il a actuellement sur lui, et la chaise de poste. Le complot était que Baxter emmènerait la demoiselle dans un endroit de sûreté, qu'il l'épouvanterait par des menaces, qu'ensuite M. Tornhill arriverait, comme par hasard, qu'il feindrait de vouloir la délivrer, qu'ils se battraient pendant quelque temps, et que Baxter s'enfuirait; au moyen de quoi M. Tornhill aurait l'occasion de gagner l'affection de la demoiselle, sous le titre de son libérateur. »

Le chevalier William se rappela d'avoir vu souvent l'habit à son neveu; et, quant au reste de l'histoire, le prisonnier en fit le détail le plus circonstancié, en finissant par dire qu'il avait souvent entendu M. Tornhill dire qu'il aimait les deux sœurs à la fois.

« Ciel! s'écria Sir William, quelle vipère nourrissais-je dans mon sein! C'est un pareil monstre qui paraît si jaloux que justice publique soit faite! Mais on la lui fera. Assurez-vous de lui, geôlier... Mais non... Je crains qu'il n'y ait pas de preuves juridiques pour l'arrêter. Il faut examiner l'affaire auparavant. »

A ces mots, M. Tornhill pria, de la manière la plus humble, que deux coquins tels que ces deux hommes, ne fussent point admis en témoignage contre lui; mais qu'on interrogeât ses domestiques *. « Vos domes-

* Parmi les lois d'Angleterre, non seulement les domestiques peuvent être témoins pour ou contre

tiques, dites-vous! reprit le chevalier William. Ne les appelez pas davantage vos domestiques... Mais voyons cependant ce que ces gens ont à dire. Qu'on appelle le maître-d'hôtel. »

Quand le maître-d'hôtel fut introduit, il vit bien, à l'air de son maître, que son autorité s'évanouissait. « Dis-moi, lui cria Sir William, d'un air sévère, as-tu vu quelquefois ton maître, et ce drôle que tu vois vêtu de ses habits, en compagnie ensemble? — Oui, monsieur, répondit le maître-d'hôtel, je les y ai vus mille fois. C'était lui qui avait coutume de lui amener les demoiselles. — Comment, s'écria le jeune Tornhill, en l'interrompant, oses-tu bien, en ma présence... — Oui, reprit le maître-d'hôtel, en votre présence, et en présence de tout autre... Pour vous dire vrai, M. Tornhill, je ne vous ai jamais aimé ni approuvé; ainsi je ne me soucie point si ce que je dis vous déplaît. — A présent, s'écria Jenkinson, dites à monsieur, si vous savez quelque chose de moi. — Je ne puis pas dire grand bien de vous, reprit le maître-d'hôtel; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la nuit que la fille de M. Primrose fut amenée chez nous, vous étiez de la partie. — Voilà, en vérité, s'écria M. William Tornhill, des témoins bien favorables que vous produisez pour prouver votre innocence. Honte de l'humanité!... Mais, poursuivit-il, continuant son examen, vous me dites, monsieur le maître-d'hôtel, que c'est là l'homme qui amena la fille de monsieur? — Non, monsieur, je vous demande pardon, reprit le maître-d'hôtel, ce ne fut pas lui qui l'amena; car ce fut mon maître lui-même qui se chargea de le faire; mais c'est cet homme qui a amené le prêtre pour faire le prétendu mariage. — Cela n'est que trop vrai, s'écria Jenkinson, je ne puis le nier: ce fut là ma commission, et je l'avoue à ma honte.

—Bon Dieu! s'écria le baronnet, combien je suis alarmé à chaque nouvelle découverte que je fais de sa méchanceté! son crime n'est actuellement que trop évident. Je vois à présent que la poursuite qu'il a continuée n'a été dictée que par l'oppression, la lâcheté et la vengeance. Monsieur le geôlier, mettez en liberté ce jeune officier qui est actuellement prisonnier; et j'en prends sur moi les conséquences: je me charge de représenter l'affaire, dans son vrai jour, au magistrat qui l'a fait emprisonner.... Mais où est cette infortunée demoiselle elle-même? Faites-la venir pour la confronter avec ce coquin. J'ai envie de savoir quels moyens il a employés pour la séduire. Faites-la entrer tout-à-l'heure.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, cette question me perce le cœur. J'étais autrefois heureux dans la possession de ma fille; mais ses malheurs... » Ici je fus interrompu par l'arrivée de miss Arabella Wilmot, qui devait être mariée le lendemain avec M. Tornhill. Sa surprise fut extrême de rencontrer là M. William Tornhill et son neveu; car elle n'était venue que par pur hasard. Il était arrivé que, comme ils traversaient la ville dans leur route pour aller chez une tante qui avait voulu que la célébration du mariage se fît chez elle, ils étaient descendus dans une hôtellerie à l'autre bout de la ville, pour prendre quelques rafraîchissemens. La jeune demoiselle, ayant aperçu par la fenêtre un de mes petits garçons qui jouait dans la rue, avait envoyé un laquais pour lui amener l'enfant, qui lui avait raconté quelque chose de nos malheurs; mais elle ne savait pas que c'était M. Tornhill qui en était la cause. Elle avait pris aussitôt le parti de nous venir voir, malgré les représentations que son père lui avait faites sur une pareille visite. L'enfant l'avait conduite; et c'est ainsi qu'elle nous surprit dans une circonstance où on l'attendait si peu.

Je ne puis aller plus loin sans faire une réflexion sur ces rencontres accidentelles, qui, quoiqu'elles arrivent tous les jours, excitent rarement notre surprise, si ce n'est dans

leurs maîtres, mais les enfans même, de quelque âge qu'ils soient, sont appelés et entendus, comme témoins, contre leurs père et mère, dans des occasions capitales. Tout récemment, un nommé Williamson a été pendu à Tyburn, sur la déposition de sa propre fille, âgée de dix à douze ans. Combien ce peuple est encore éloigné d'être philosophe! La conformité des lois avec l'humanité est un des effets de la philosophie. (*Note du traducteur.*)

quelques occasions extraordinaires. A quel concours de circoustances fortuites ne devons-nous pas le plaisir et les aisances de la vie! Combien d'accidens doivent se réunir avant que nous soyons vêtus ou nourris! Il faut que le paysan soit disposé à travailler; il faut qu'il y ait des pluies; il faut que le vent enfle les voiles des vaisseaux: sans quoi nous manquerions des nécessités de la vie.

Nous gardâmes tous le silence pendant quelques instans, tandis que ma charmante pupille (c'était le nom que je donnais ordinairement à la jeune demoiselle) nous regardait avec des yeux qui annonçaient sa compassion et sa surprise, et qui ajoutaient de nouveaux traits à sa beauté. « En vérité, mon cher M. Tornhill (dit-elle au jeune chevalier, qu'elle supposait se trouver là pour nous secourir et non pas pour nous opprimer), je vous en veux un peu d'être venu ici sans moi, et de ne m'avoir jamais appris la situation d'une famille qui nous est si chère à tous deux. Vous devez savoir que je prendrai autant de plaisir à contribuer au soulagement de mon cher précepteur que j'estimerai toujours, que vous pouvez y en prendre vous-même. Mais je vois que vous faites comme votre oncle: vous aimez à vous cacher pour faire le bien.

— Lui, trouver du plaisir à faire du bien! s'écria Sir William. Non, ma chère, ses plaisirs sont aussi vils qu'il l'est lui-même. Vous voyez en lui, mademoiselle, le plus lâche coquin qui ait jamais déshonoré l'humanité: un malheureux qui, après avoir séduit la fille de ce pauvre homme, après avoir comploté contre l'innocence de la seconde, a jeté le père en prison, et le fils aîné dans les fers, parce qu'ils ont eu le courage de ressentir l'injure faite à leur famille. Permettez-moi, mademoiselle, de vous féliciter de ce que vous échappez aux embrassemens d'un tel monstre.

— Ciel! s'écria l'aimable fille, combien j'ai été trompée! M. Tornhill m'a assurée que le fils aîné de monsieur le docteur Primrose était parti pour l'Amérique avec la femme qu'il avait épousée.

— Ma chère demoiselle, s'écria ma femme, tout ce qu'il vous a dit est autant de mensonges. Mon fils George n'est jamais sorti du royaume, et n'a jamais été marié. Quoique vous l'ayez oublié, il a toujours conservé trop d'attachement pour vous, pour penser à une autre; et je lui ai entendu dire qu'il mourrait garçon, puisqu'il ne pouvait pas vous être uni. » Elle continua à s'étendre sur la sincérité de la passion de mon fils; elle représenta son duel avec M. Tornhill dans son vrai jour, et elle fit une digression rapide sur les débauches et les faux mariages du chevalier, et finit par la peinture la plus piquante de sa lâcheté et de sa perfidie.

« Grand Dieu! s'écria miss Wilmot, combien j'ai été près de ma perte! combien j'ai de joie d'y avoir échappé! Ce monsieur m'a dit mille faussetés. Il a eu, à la fin l'art de me persuader que la promesse, que j'avais faite au seul homme que j'estimais, ne m'engageait plus, puisqu'il m'avait été infidèle. Ses mensonges m'avaient amenée au point de détester un homme également brave et généreux. » Pendant cette conversation, mon fils fut délivré de ses fers. M. Jenkinson lui avait, en cette occasion, servi de valet de chambre; il avait accommodé ses cheveux, et l'avait mis en état de paraître honnêtement. Il entra, bien mis, avec son habit d'ordonnance; et, sans vanité, quoique ce soit mon fils, je puis dire qu'il parut un aussi bel homme que jamais il y en ait eu dans le militaire. En entrant, il fit une profonde révérence à miss Wilmot, en se tenant éloigné d'elle, car il ne savait pas encore l'heureux changement que l'éloquence de sa mère avait produit en sa faveur; mais il n'y eut point de cérémonies qui pussent arrêter l'impatience de sa maîtresse pour obtenir son pardon. Ses pleurs, ses regards confus, tout concourait à découvrir les sentimens de son cœur pour avoir oublié sa première promesse, et s'être laissé tromper par un imposteur. Mon fils parut confus de sa complaisance, et ne pouvait la croire réelle. « Sûrement, mademoiselle, s'écria-t-il, tout ceci n'est qu'une illusion. Je n'ai jamais pu mériter une telle faveur. Mon bonheur est trop grand, puisque vous prenez encore quelque intérêt à ce qui me regarde. — Non, mon-

sieur, reprit-elle. J'ai été trompée, bassement trompée ; autrement, rien n'aurait pu me faire violer ma promesse : vous connaissez mon amitié pour vous ; il y a longtemps que vous devez en être persuadé. Mais pardonnez-moi ce que j'ai fait; et comme vous avez eu autrefois les assurances les plus fortes de ma constance, je vous les répéterai ici. Soyez sûr que si votre amie ne peut être à vous, elle ne sera à aucune autre personne.

— Vous ne serez à nul autre qu'à lui, s'écria Sir William, si j'ai quelque crédit sur l'esprit de votre père. »

Ce mot fut suffisant pour donner à mon fils Moïse l'idée de courir aussitôt à l'hôtellerie où était le vieux gentilhomme, pour l'instruire de tout ce qui venait de se passer. Mais, en même temps, M. Tornhill, voyant qu'il était perdu sans ressource, et qu'il n'avait plus rien à attendre de la flatterie et de la dissimulation, conclut que le meilleur parti qui lui restait, était de se retourner et de faire face à ceux qui le poursuivaient. Ainsi, mettant bas toute honte, il se montra ouvertement pour un coquin : « Je vois, s'écria-t-il, que je ne puis attendre de justice ici; mais je suis résolu de l'obtenir. Vous savez, monsieur (se tournant vers Sir William), que je ne dépends plus de votre générosité. Je la méprise. Rien ne peut me priver de la fortune de miss Wilmot, qui, grace à l'avarice du père, est assez considérable. Les articles sont signés, sa fortune m'est assurée par une bonne obligation, et elle ne peut m'échapper. C'était à sa fortune, et non à sa personne que j'en voulais, en l'épousant; et ayant l'une, prenne l'autre qui voudra. »

Ce coup était alarmant. Sir William sentait la justice des prétentions; car il était parti lui-même pour dresser les articles du mariage. Miss Wilmot, voyant donc que sa fortune était perdue sans ressource, se tourna vers mon fils, et lui demanda si cette perte pouvait diminuer son prix à ses yeux. « Quoique je n'aie plus de fortune, dit-elle, à vous offrir, j'ai au moins ma main à vous donner.

— Et c'est là, mademoiselle, s'écria son véritable amant, tout ce que j'ai jamais ambitionné; et je vous proteste, ma chère Arabella, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que votre manque de fortune augmente à présent mon plaisir, parce qu'il me met à portée de convaincre ma chère amie de ma sincérité. »

— M. Wilmot entra, et parut très content de ce que sa fille était échappée au danger où elle était prête à tomber. Il consentit aisément à l'alliance avec mon fils ; mais apprenant qu'on ne voulait pas se départir de sa fortune, qu'il avait assurée par une obligation à M. Tornhill, rien ne put égaler son chagrin. Il voyait que tout son bien devait servir à enrichir un homme qui n'avait rien par lui-même. Il pouvait bien endurer l'idée que son gendre futur était un coquin; mais qu'il n'eût pas une fortune équivalente à celle de sa fille, c'était un tourment cruel pour lui. Il resta quelque temps enfoncé dans ces spéculations accablantes, jusqu'à ce que Sir William entreprit de diminuer ses chagrins. « J'avouerai, monsieur, s'écria-t-il, que la circonstance présente ne m'afflige pas absolument. Votre passion immodérée pour le bien est à présent justement punie. Mais, quoique la jeune personne ne puisse être riche à présent, elle a encore assez pour vivre contente. Vous voyez devant vous un jeune militaire qui veut bien la prendre sans fortune. Ils s'aiment depuis longtemps ; et l'amitié que je porte à son père fera que je ne manquerai pas de m'intéresser à son avancement. Quittez donc cette ambition qui vous trompe, et recevez une bonne fois le bonheur qui se présente à vous.

— Sir William, répliqua le vieux gentilhomme, soyez sûr que je n'ai jamais gêné ses inclinations, et que je ne veux point les gêner à présent. Si elle aime encore monsieur, qu'elle l'épouse, j'y consens de tout mon cœur. J'ai encore, grâces au ciel, quelque bien à lui donner, et votre protection l'augmentera. Que mon ancien ami seulement (en parlant de moi) me donne une promesse d'assurer six cents livres sterling à ma fille, si jamais il recouvre sa fortune, et je suis prêt à les unir ensemble dès ce soir. »

Comme il ne dépendait plus que de moi de rendre le jeune couple heureux,

je n'hésitai point à lui donner la promesse qu'il demandait : ce qui n'était pas une grande faveur de la part d'un homme qui avait aussi peu d'espérances que moi. Nous eûmes donc la satisfaction de les voir se jeter avec transport dans les bras l'un de l'autre. « Après tous mes malheurs, s'écriait mon fils George, me voir ainsi récompensé, c'est plus que je n'aurais jamais espéré. Posséder l'objet le plus estimable, après tant de peines ! ma présomption n'avait point été jusque-là. — Oui, mon cher George, répondit sa charmante future, que le malheureux prenne ma fortune : puisque vous êtes content sans elle, je le suis aussi ! Quel heureux échange j'ai fait du plus vil des hommes contre le plus honnête, le plus cher !... Qu'il jouisse de notre fortune : je sens qu'avec vous je pourrai être heureuse, même dans l'indigence. — Je vous promets, répondit le chevalier, d'être fort heureux avec ce que vous méprisez. — Un moment ! un moment ! s'écria Jenkinson, il y a quelque chose à dire à ce marché ; car, pour la fortune de cette demoiselle, vous n'en toucherez jamais deux liards... Permettez-moi de vous demander (s'adressant à Sir William Tornhill) : le chevalier peut-il avoir la fortune de cette demoiselle, s'il est marié à une autre ? — Comment pouvez-vous faire une question si sotte ? répondit le baronnet. Certainement, il ne le peut pas. — Je suis fâché de cela, reprit Jenkinson, car, comme monsieur et moi sommes d'anciens camarades, j'ai de l'amitié pour lui. Mais, en même temps, je ne puis m'empêcher de déclarer que le contrat avec miss Wilmot ne vaut pas une pipe de tabac ; car il est déjà marié. — Tu en as menti, coquin, tu en as menti, reprit M. Tornhill, qui sembla outré de l'insulte ; je n'ai jamais été marié valablement avec aucune femme. — Je vous demande pardon, reprit Jenkinson, vous l'êtes, et je crois que vous reconnaîtrez l'amitié de votre honnête Jenkinson, qui vous amène une femme ; et si la compagnie veut bien suspendre sa curiosité pour quelques minutes, je vais la leur faire voir. » A ces mots, il sortit avec sa promptitude ordinaire, et nous laissa tous hors d'état de former aucune conjecture probable sur son dessein. « Qu'il aille ! dit le chevalier. Quelques autres choses que je puisse avoir faites, pour celle-ci, je le défie de rien prouver. On ne m'effraie pas à présent avec des fusées.

— Je ne conçois pas, dit le baronnet, ce que cet homme prétend par-là. C'est quelque tour de mauvaise plaisanterie, je suppose. — Peut-être, repris-je, monsieur, il est sérieux dans ce qu'il dit. Car, quand on réfléchit aux différens moyens que monsieur a mis en usage pour séduire l'innocence, peut-être quelque fille plus adroite que les autres aura pu le tromper lui-même. Quand on réfléchit sur le nombre de celles qu'il a séduites, sur le nombre des pères et mères qui sont actuellement dans l'affliction pour le déshonneur qu'il a porté dans leurs familles, je ne serais pas surpris si quelqu'une de ces infortunées... Mais quelle surprise !... Est-ce ma fille que j'avais perdue, que je vois ? Est-ce elle que je serre dans mes bras ? Oui, c'est ma vie, c'est mon bonheur. Je croyais t'avoir perdue, ma chère Olivia ; et cependant c'est toi que j'embrasse... Et tu vis encore pour me rendre heureux !... » Les transports les plus ardens de l'amant le plus sincère n'égalent pas ceux que je ressentis en voyant Jenkinson introduire ma fille. Je la tenais dans mes bras, et elle ne pouvait exprimer son ravissement que par son silence. « Es-tu rendue à ton père, ma chère enfant, m'écriai-je, pour faire la consolation de sa vieillesse ? — Oui, s'écria Jenkinson, et ayez pour elle l'estime qu'elle mérite ; car elle est votre fille, honnête, et aussi honnête femme qu'aucune qui soit ici, sans faire injure à personne. Pour vous, chevalier, il est aussi sûr que vous voilà, que cette jeune demoiselle est votre femme légitime ; et pour vous convaincre que je ne dis que la vérité, voilà l'acte en vertu duquel vous avez été mariés ensemble. » En disant cela, il remit le papier entre les mains du baronnet, qui le lut et le trouva en très bonne forme. « A présent, messieurs, continua-t-il, je vois que vous êtes surpris de tout ceci ; mais peu de mots vont vous mettre au fait. Ce chevalier fameux, que j'aime de tout mon cœur (mais cela est entre nous),

m'a souvent employé dans des commissions un peu chatouilleuses. Entre autres, il me chargea de lui procurer un faux acte et un faux prêtre pour tromper cette jeune demoiselle par l'apparence d'un mariage; mais, comme j'étais l'ami du chevalier, qu'ai-je fait? J'ai obtenu un acte en forme, et j'ai procuré un vrai prêtre, qui les a mariés ensemble aussi solidement que jamais on puisse l'être. Peut-être pensez-vous que c'est par honnêteté que j'ai fait cela. Mais j'avoue, à ma honte, que mon dessein était de garder l'acte par-devers moi, et d'instruire le chevalier que je pourrais prouver son mariage contre lui, quand je jugerais à propos, afin de l'amener à me donner de l'argent quand j'en aurais besoin. » A cette nouvelle, la joie et le plaisir remplirent l'appartement; notre contentement parvint jusqu'à la chambre commune de la prison; les prisonniers eux-mêmes y prirent part; et, pour me servir de l'expression du poète, *dans les transports de leur joie, ils secouèrent leurs chaînes, et firent une horrible harmonie.* Le bonheur se peignit sur tous les visages, et les joues d'Olivia ellesmêmes semblèrent se colorer du vermillon du plaisir. Recouvrer ainsi tout à la fois sa réputation, ses parens, et acquérir une fortune, était une satisfaction suffisante pour arrêter les progrès de la langueur, et lui rendre sa santé et sa première vivacité. Mais, dans toute la compagnie, il n'y avait peut-être personne qui éprouvât un plaisir plus sincère que moi. Continuant à serrer cette chère enfant dans mes bras, j'interrogeais mon cœur pour savoir si ses transports n'étaient pas une illusion. « Comment avez-vous pu, disais-je à M. Jenkinson, comment avez-vous pu être assez cruel pour ajouter à mes malheurs par l'histoire de sa mort? Mais peu m'importe à présent: le plaisir que je ressens en retrouvant ma chère fille, me dédommage amplement de la douleur que vous m'avez causée.

—La réponse à votre question est simple, dit Jenkinson. Je croyais que le seul moyen d'obtenir votre liberté était de vous soumettre à ce que le chevalier désirait de vous, et de consentir à son mariage avec miss Wilmot. Mais comme vous aviez juré de n'y jamais consentir tandis que votre fille serait vivante, je n'ai pas trouvé d'autre moyen d'arranger les affaires, que de vous faire croire que votre fille était morte. J'ai engagé votre femme à m'aider à vous tromper; et nous n'avions pas eu, jusqu'à présent, d'occasion de vous détromper. »

Il n'y avait plus dans la compagnie que deux figures qui ne parussent pas montrer de la joie. M. Tornhill avait perdu son air d'assurance : il voyait ouvert devant lui le gouffre de l'infamie et de l'indigence, et il était effrayé d'y tomber. Il se jeta donc aux genoux de son oncle, et il implora sa pitié avec les cris perçans de la douleur. Sir William allait le traiter à coups de pied; mais, à ma prière, il le releva; et, après un moment de silence : « Tes vices, tes crimes, ta noire ingratitude, lui dit-il, ne mériteraient point de pitié. Cependant tu ne seras pas totalement abandonné. Tu auras le simple nécessaire pour fournir à tes besoins, mais non pas à tes folies. Cette jeune dame, ta femme, aura le tiers de cette fortune dont je t'ai laissé jouir ci-devant; et c'est de sa tendresse seule que tu pourras attendre quelque secours par la suite... » Il allait faire une harangue pour remercier son oncle de sa faveur; mais le baronnet le prévint, en lui ordonnant de ne point aggraver sa bassesse, qui n'avait déjà que trop paru. Il lui commanda en même temps de s'en aller, et de choisir parmi ses domestiques celui qu'il jugerait à propos, ajoutant que ce serait le seul qui lui serait accordé pour le servir.

Aussitôt qu'il fut sorti, Sir William s'approcha fort poliment de sa nouvelle nièce; et, avec un air gracieux, il lui fit ses complimens sur l'honneur qu'il avait d'être allié avec elle. Miss Wilmot et son père suivirent son exemple. Ma femme embrassa aussi sa fille avec un redoublement d'affection, et lui témoigna la joie qu'elle avait de ce qu'elle était devenue à présent une honnête femme. Sophie et Moïse firent la même chose à leur tour. M. Jenkinson, notre bienfaiteur, demanda qu'il lui fût permis d'avoir le même honneur. Il semblait qu'il n'y avait plus rien à ajouter à notre satisfaction. Sir William, qui n'avait pas de plus grand plaisir que de

faire du bien, regardait autour de lui d'un air content, et ne voyait que joie dans les yeux de toute la compagnie, excepté de ma fille Sophie, qui, par quelque raison que nous ne pouvions concevoir, ne paraissait pas si parfaitement satisfaite. « Il me paraît, dit-il, à présent que toute la compagnie, excepté une ou deux personnes, est parfaitement contente. Il me reste un acte de justice à faire. Vous savez, monsieur, en m'adressant la parole, toutes les obligations que nous avons l'un et l'autre à M. Jenkinson, pour le zèle qu'il a montré à nous découvrir un misérable. Votre fille cadette, miss Sophie, peut, j'en suis sûr, faire son bonheur, et je donnerai au futur cinq cents livres sterling de dot, avec quoi ils pourront vivre ensemble avec aisance. Allons, miss Sophie, que dites-vous de mon arrangement? » Ma pauvre fille parut prête à s'évanouir dans les bras de sa mère, à cette odieuse proposition. « L'épouser! monsieur, s'écria-t-elle d'une voix douloureuse. Non, monsieur, jamais. — Comment, reprit-il, ne point vouloir de M. Jenkinson, votre bienfaiteur, un jeune garçon bien fait, avec cinq cents livres sterling et des espérances? — Je vous prie, monsieur, répondit-elle d'une voix étouffée, de vouloir bien abandonner ce projet, et de ne me pas rendre si malheureuse. — Y eut-il jamais une pareille obstination? reprit-il. Refuser un homme à qui la famille a tant d'obligations, qui a préservé votre sœur? Pourquoi ne voulez-vous pas de lui? — Non, monsieur. Jamais... répondit-elle avec courroux. J'aimerais mieux mourir. — Cela étant ainsi, reprit-il, si vous ne voulez pas de lui... Pour moi, je crois que je veux bien de vous. » En disant ces mots, il la pressa contre son sein avec ardeur. « Ma chère amie, s'écria-t-il, comment avez-vous pu croire un moment que votre ami Burchell voulût vous tromper, ou que Sir William Tornhill pût jamais cesser d'admirer une personne qu'il n'a aimée que pour elle-même? J'ai, pendant quelques années, cherché une femme qui, sans égard pour ma fortune, pût m'aimer pour moi-même. Après avoir tenté vainement d'en trouver une, même parmi les sottes et les laides, quelle doit être enfin ma satisfaction d'avoir fait la conquête d'une personne qui réunit tant d'esprit à tant de beauté!

Se tournant ensuite vers Jenkinson: « Comme je ne puis, monsieur, me détacher moi-même de cette jeune demoiselle, et que je suis sûr que ses sentimens sont conformes aux miens, tout ce que je puis vous donner, c'est la dot que je lui destinais; et vous pouvez aller demander de ma part cinq cents livres sterling à mon intendant. »

Par ce moyen, nous eûmes à recommencer nos complimens, et lady Tornhill essuya les mêmes cérémonies que sa sœur avait essuyées auparavant. A l'instant, l'écuyer de Sir William vint l'avertir que les équipages étaient prêts pour nous conduire à l'hôtellerie, où tout était disposé pour notre réception. Ma femme et moi nous menions la bande, et nous quittâmes cette ténébreuse demeure d'affliction. Le généreux baronnet fit distribuer aux prisonniers quarante livres sterling. M. Wilmot, à son exemple, en donna vingt. Nous fûmes reçus avec les acclamations des habitans, et je serrai la main de deux ou trois de mes paroissiens qui se trouvèrent dans le nombre. Ils nous suivirent jusque dans l'hôtellerie, où nous trouvâmes un repas somptueux, et où nous fîmes distribuer des provisions à la populace.

Après le souper, comme j'étais fatigué par les alternatives de plaisirs et de peines que j'avais éprouvés dans la journée, je demandai la permission de me retirer, et je quittai la compagnie au milieu de la joie qui y régnait. Sitôt que je me trouvai seul, je remerciai celui qui donne la joie aussi bien que l'affliction, et je reposai d'un sommeil tranquille jusqu'au lendemain matin.

CHAPITRE XXX.

Conclusion.

En m'éveillant, je trouvai mon fils aîné à côté de mon lit, où il était venu pour augmenter ma satisfaction par la nouvelle d'une autre révolution heureuse dans ma fortune.

D'abord il me déchargea de l'obligation que j'avais faite en sa faveur le jour précédent; ensuite il m'apprit que le marchand qui avait mes fonds, et qui avait fait faillite, avait été arrêté à Anvers, où il avait laissé des effets pour plus que ses dettes ne montaient. La générosité de mon fils me fit presque autant de plaisir que cette bonne fortune inattendue; mais j'eus quelque doute si je pouvais honnêtement accepter son offre. Tandis que je réfléchissais là-dessus, Sir William vint à entrer, et je lui communiquai mes doutes. Son opinion fut que, comme mon fils se trouvait déjà maître d'une grande fortune par son mariage, je pouvais accepter son offre sans balancer. L'objet cependant qui l'amenait, était pour m'apprendre que, comme il avait envoyé, la nuit précédente, chercher les licences nécessaires, et qu'il les attendait à chaque moment, il espérait que je ne me refuserais pas à rendre toute la compagnie heureuse dans la matinée. Pendant que nous parlions, un domestique entra pour dire que le courrier était arrivé; et comme j'étais alors habillé, je descendis, et je trouvai la compagnie pleine de la gaîté que l'enfance et l'innocence inspirent. Cependant, comme ils se préparaient pour une cérémonie importante, leurs ris ne me plurent pas. Je leur parlai de l'air grave et réservé qu'ils devaient prendre pour cette cérémonie mystique, et je leur lus deux homélies et une exhortation de ma composition, pour les préparer à recevoir le sacrement. Cependant, je ne pus venir à bout de les rendre plus sérieux, même en allant vers l'église, à laquelle je marchais à leur tête; il ne me fut pas possible de les contenir dans un air de gravité, et je fus plusieurs fois tenté de me retourner pour leur en faire des réprimandes. Quand nous fûmes à l'église, il arriva une autre difficulté dont la solution parut assez facile : ce fut de savoir qui serait marié le premier. La future de mon fils insistait fortement pour que lady Tornhill, ou du moins celle qui allait l'être, passât la première; mais l'autre refusait aussi fortement, protestant qu'elle ne voudrait pas commettre une telle impolitesse pour toutes choses au monde. La contestation se soutint entre elles deux pendant quelque temps avec autant d'opiniâtreté que de politesse. Mais comme, pendant toute cette dispute, j'étais debout, mon livre ouvert, je me lassai d'attendre, et en le fermant : « Je vois bien, m'écriai-je, que ni l'une ni l'autre ne veulent être mariées, et que nous ferons aussi bien de nous en retourner, car il n'y aura rien de fait aujourd'hui. » Ma vivacité les mit à la raison : le baronnet et sa future furent mariés les premiers; mon fils et son aimable future ensuite.

J'avais eu la précaution d'envoyer le matin un carrosse pour amener mon honnête voisin le fermier Flamborough et sa famille : au moyen de quoi, à notre retour à l'hôtellerie, nous eûmes le plaisir de trouver les deux miss Flamborough arrivées. M. Jenkinson donna la main à l'aînée, mon fils Moïse à la cadette; et je me suis aperçu depuis qu'il a pris une inclination singulière pour elle; en sorte qu'il aura mon consentement et un établissement de moi, quand il voudra me les demander. Nous ne fûmes pas plutôt dans l'hôtellerie, qu'un grand nombre de mes paroissiens, qui avaient appris la bonne fortune qui m'était arrivée, vinrent pour me complimenter. Dans ce nombre étaient ceux qui s'étaient mis en devoir de me délivrer des archers, et que j'avais réprimandés avec sévérité. Je contai leur histoire à mon gendre Sir William, qui sortit, et leur fit des reproches très vifs sur leur faute; mais, voyant qu'il les avait tout-à-fait affligés, il leur donna à chacun une demi-guinée pour boire à sa santé et se consoler.

Ensuite on nous appela pour le dîner, qui fut somptueux, et qui avait été préparé par le cuisinier de M. Tornhill. Il ne sera pas hors de propos de remarquer au sujet de M. Tornhill, qu'il demeure actuellement en qualité de gentilhomme de compagnie chez un de ses parens, où il est fort goûté, et où il mange ordinairement à la table, excepté fort rarement, quand il n'y a pas de place. Son temps est employé à faire compagnie à son parent, qui est un peu mélancolique, à l'égayer, et à apprendre à donner du cor de chasse. Ma fille aînée cependant, je le

rappelle encore avec regret, et elle m'a même dit en secret que s'il se réformait, elle pourrait lui pardonner. Pour revenir au dîner, quand il fut question de s'asseoir à table, les cérémonies allaient recommencer. Il fut question de savoir si ma fille aînée, en qualité de dame, ne serait pas assise au dessus des deux nouvelles mariées; mais mon fils George coupa court à la contestation, en proposant que chaque homme se plaçât à côté de sa dame. La proposition fut reçue avec grande approbation de tout le monde, excepté de ma femme, qui ne me parut pas tout-à-fait contente, parce qu'elle s'attendait à avoir le plaisir d'être au haut bout de la table, et de couper pour toute la compagnie. Malgré ce petit chagrin, il est impossible de décrire la bonne humeur qui régna durant notre repas. Je ne sais si nous eûmes plus d'esprit qu'à l'ordinaire, mais je sais que nous rîmes davantage; ce qui revient au même. Je me ressouviens entre autres d'une plaisanterie du bon M. Wilmot. Comme il buvait à la santé de mon fils Moïse, qui regardait d'un autre côté, mon fils répondit : « Madame, je vous remercie. » A quoi M. Wilmot, faisant signe des yeux au reste de la compagnie, dit que mon fils pensait à sa maîtresse : sur quoi je crus que les deux miss Flamborough allaient étouffer de rire. Après que le dîner fut fini, je demandai, suivant mon ancienne coutume, qu'on ôtât la table, pour avoir le plaisir de voir encore une fois toute ma famille réunie agréablement autour du feu : mes deux petits étaient sur mes genoux, tandis que le reste de la compagnie, chacun avec sa moitié, s'amusait innocemment. Sur le bord de mon tombeau, je n'ai plus rien à désirer à présent : tous mes chagrins sont finis; ma satisfaction est inexprimable. Il ne me reste plus qu'à tâcher d'être encore plus reconnaissant dans ma bonne fortune, que je n'ai été soumis dans mes adversités.

FIN DU MINISTRE DE WAKEFIELD.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ŒUVRES COMPLÈTES DE STERNE.

VIE ET OPINIONS DE TRISTRAM SHANDY.

Notice sur la vie et les ouvrages de Laurent Sterne. v
Ch. I. C'était bien à cela qu'il fallait penser. 1
— II. L'Embryon. 2
— III. En voilà l'effet. Ib.
— IV. Que de maris sont moins sûrs! 3
— V. Les Planètes. 4
— VI. Les volontés sont libres. 5
— VII. Et oui! chacun a son ton, son allure. Ib.
— VIII. Je n'y tiens pas toujours. 6
— IX. Annonce. 7
— X. Ce qui se voit tous les jours 8
— XI. On a beau faire, quelqu'un se plaint toujours. 9
— XII. 12
— XIII. L'épitaphe. 14
— XIV. 16
— XV. Avis aux historiens. 17
— XVI. Le contrat de mariage. Ib.
— XVII. Chagrins domestiques. 20
— XVIII. Résolution de ma mère. Ib.
— XIX. La convention. 21
— XX. Conseil. 22
— XXI. Prenez-y garde! le cas est intéressant. 23
— XXII. La consultation. 25
— XXIII. Des découvertes. 28
— XXIV. L'éloge et l'utilité des digressions. 31
— XXV. Comment peindre mon oncle Tobie? 33
Ch. XXVI. Nous y viendrons. 34
— XXVII. Un peu de patience. 35
— XXVIII. Enfin nous y voilà. Ib.
— XXIX. Ce qu'on a déjà vu. 37
— XXX. Trop est trop. 39
— XXXI. Le feu prend. 40
— XXXII. Trim. 41
— XXXIII. Les conjectures de mon oncle. 44
— XXXIV. Contre-temps. 45
— XXXV. Cela est clair comme le jour. 46
— XXXVI. Ragotin n'est pas pire. 47
— XXXVII. Combien de choses à développer. 48
— XXXVIII. Il ne peut rien faire Ib.
— XXXIX. Comme il court! 49
— XL. La dissertation. 52
— XLI. Autre anicroche Ib.
— XLII. Prélude. 53
— XLIII. Il est toujours tout prêt. 54
— XLIV. Avis. Ib.
— XLV. Le sermon. 55
— XLVI. Enfin le sermon commence. 56
— XLVII. Trim reprend sa lecture. 57
— XLVIII. Un petit coup d'éperon au dada de mon oncle Tobie. 59
— XLIX. Il va courir le galop. 60
— L. Le sermon continue. 61

Ch. LI. Trim lit toujours. 63
— LII. Mon père lit. Ib.
— LIII. Dialogue. 64
— LIV. Le sermon court la prétantaine. Ib.
— LV. Le docteur Slop va aussi son petit train. 65
— LVI. Il faut y veiller. 66
— LVII. Le chagrin rend injuste. 67
— LVIII. Il sait enfin où elle est. 68
— LIX. Je n'en sais rien. 69
— LX. Cela est vrai. Ib.
— LXI. Mon père pourrait bien avoir raison. 70
— LXII. Ce serait le goût de bien des dames. Ib.
— LXIII. Les plus grands exemples ne persuadent pas toujours. 71
— LXIV. Eh bien ! on attendra 72
— LXV. Le docteur Slop n'y est plus. Ib.
— LXVI. Cela serait à souhaiter. 73
— LXVII. Réflexions fort sensées. Ib.
— LXVIII. Un rien nous déconcerte. 74
— LXIX. Monsieur un tel et tant d'autres n'agissent pas de même. Ib.
— LXX. Le pauvre homme ! 75
— LXXI. Mon oncle Tobie augmente à sa mode. Ib.
— LXXII. La précaution. 76
— LXXIII. Hélas ! il n'est plus temps. 77
— LXXIV. Ce qui fixe nos idées. Ib.
— LXXV. Grand événement. 78
— LXXVI. Consolation. Ib.
— LXXVII. L'excommunication. 79
— LXXVIII. Il en manque encore. 83
— LXXIX. Fin de l'excommunication. Ib.
— LXXX. Ma manière de voir. 84
— LXXXI. Elle est renversée. 85
— LXXXII. Oh ! ma mère ! 86
— LXXXIII. Dissertation sur l'éloquence. Ib.
— LXXXIV. Le docteur Slop manque son coup. 87
— LXXXV. Rien. Ib.
— LXXXVI. L'effet en est ostensible. Ib.
— LXXXVII. L'énigme. 88
— LXXXVIII. Ni moi non plus. Ib.
— LXXXIX. Mes offres. Ib.
— XC. Le chapitre LXXXVIII continue. 89
— XCI. Quel dommage ! 90
— XCII. Ils vont donc m'abandonner. Ib.
— XCIII. Préface de l'auteur. 91
— XCIV. Je rentrerai bientôt dans la carrière. 96
— XCV. M'y voilà. Ib.
— XCVI. Emportement de mon père. Ib.
— XCVII. L'invocation inutile. 97
— XCVIII. Le prélude. 98
— XCIX. Le type. Ib.
— C. La promenade nocturne. 99
— CI. Je m'égare. 100
— CII. Ce qu'on devrait faire quand on n'est pas instruit. 101
Ch. CIII. Je vais bientôt naître. 102
— CIV. Je suis né. Ib.
— CV. Mon propre désespoir. Ib.
— CVI. On parle bien souvent sans en dire autant. 103
— CVII. Ad libitum. Ib.
— CVIII. Les prétentions de ma bisaïeule. 104
— CIX. La définition. Ib.
— CX. Suite du chapitre CVIII. 105
— CXI. Hélas ! Ib.
— CXII. Ce que c'est que la propriété. 107
— CXIII. On n'est pas toujours en faveur. 108
— CXIV. Prenez-y garde. Ib.
— CXV. Mon père se brouille avec Érasme. Ib.
— CXVI. Il se console avec Slawkenbergius. 109
— CXVII. La prise de Strasbourg, conte. 111
— CXVIII. Le chef-d'œuvre. 120
— CXIX. Si j'avais le pinceau de Greuze ! Ib.
— CXX. La rechute inopinée. 121
— CXXI. Générosité de mon oncle. Ib.
— CXXII. Pourquoi pas ? 122
— CXXIII. Préparatifs de mon père. Ib.
— CXXIV. Cela ne réussit pas bien. Ib.
— CXXV. Encore moins. Ib.
— CXXVI. Mon chapitre des hasards. 123
— CXXVII. Mon chapitre des chapitres. Ib.
— CXXVIII. L'art de marcher. 124
— CXXIX. La double entente. 125
— CXXX. L'utilité des journaux. 126
— CXXXI. Les quatre événemens. 127
— CXXXII. La leçon. Ib.
— CXXXIII. J'obtiens enfin un nom dans le monde. Ib.
— CXXXIV. Je vous mets à mieux faire. 128
— CXXXV. Question facile à résoudre. Ib.
— CXXXVI. Où va-t-il aller ? 129
— CXXXVII. Avis aux médecins. Ib.
— CXXXVIII. Assaut de valeur. 130
— CXXXIX. Préliminaires effrayans. 131
— CXL. Déploration de mon père. Ib.
— CXLI. Ma manière d'agir. 132
— CXLII. On se résout à partir. 133
— CXLIII. La lacune. 134
— CXLIV. La lacune justifiée. Ib.
— CXLV. L'humeur s'en mêle. 135
— CXLVI. Les fausses conjectures. 136
— CXLVII. La précaution utile. 137
— CXLVIII. Mes lamentations. Ib.
— CXLIX. A quoi l'attribuer ? 138
— CL. Extrême inquiétude. Ib.
— CLI. On sait enfin ce que c'est. 139
— CLII. Qu'en va-t-il faire ? Ib.
— CLIII. Nouvelles conjectures. 140
— CLIV. Remède pour la brûlure. Ib.
— CLV. Dialogue. 141
— CLVI. Solution. 143
— CLVII. L'embarras du choix. 144

Ch. CLVIII. Chapitres des choses.	147
— CLIX. Préambule.	148
Sur les moustaches.	Ib.
Fragment.	Ib.
— CLX. Peine perdue.	151
— CLXI. Pensées sur la mort.	152
— CLXII. Nouveau genre de mort.	155
— CLXIII. Ma mère est aux écoutes.	Ib.
— CLXIV. Parallèle de deux orateurs.	Ib.
— CLXV. Trim monte en chaire.	156
— CLXVI. Sur les vieux chapeaux.	158
— CLXVII. Trim continue.	Ib.
— CLXVIII. Trim achève.	Ib.
— CLXIX. Je reviens à ma mère.	160
— CLXX. Itinéraire de commerce.	Ib.
— CLXXI. Méprise de ma mère.	161
— CLXXII. Question chronologique.	Ib.
— CLXXIII. Entr'actes.	162
— CLXXIV. Avis aux écrivains.	Ib.
— CLXXV. Patatras.	164
— CLXXVI. Complices découverts.	Ib.
— CLXXVII. A qui la faute?	165
— CLXXVIII. Procédé généreux.	Ib.
— CLXXIX. Mon oncle Tobie s'emporte.	166
— CLXXX. Il s'échauffe de plus en plus.	167
— CLXXXI. Il part, il arrive.	Ib.
— CLXXXII. Chacun a sa marotte.	Ib.
— CLXXXIII. Digression sans digression.	Ib.
— CLXXXIV. On y court.	168
— CLXXXV. Recette merveilleuse pour les contusions.	Ib.
— CLXXXVI. On s'y perd.	169
— CLXXXVII. La Tristrapédie.	170
— CLXXXVIII. Origine des fortifications.	Ib.
— CLXXXIX. Catéchisme de Trim.	171
— CXC. Sur la santé.	172
— CXCI. Sur les charlatans.	173
— CXCII. Régime de longue vie.	Ib.
— CXCIII. Panacée universelle.	174
CXCIV. Mon père n'y est plus.	Ib.
— CXCV. Siége de Limerick.	Ib.
— CXCVI. Consultation.	175
— CXCVII. Dissertation savante.	Ib.
— CXCVIII. Relâche au théâtre.	178
— CXCIX. Verbes auxiliaires.	Ib.
— CC. Il fait dans l'ours.	178
— CCI. Intermède.	Ib.
— CCII. Conclusion	179
— CCIII. Bataille.	180
— CCIV. Armistice.	Ib.
— CCV. Qualités d'un gouverneur.	Ib.
— CCVI. Histoire de Lefèvre.	181
— CCVII. Suite de l'histoire de Lefèvre.	183
— CCVIII. Suite de l'histoire de Lefèvre.	185
— CCIX. Suite de l'histoire de Lefèvre	186
— CCX. Fin de l'histoire de Lefèvre.	Ib.
Ch. CCXI. Convoi et oraison funèbre.	187
— CCXII. Départ du jeune Lefèvre.	188
— CCXIII. Malheur du jeune Lefèvre.	189
— CCIV. Calomnie.	190
— CCV. Grande résolution.	Ib.
— CCVI. Ne jugeons pas si vite.	Ib.
— CCVII. Lit de justice de mon père	191
— CCVIII. Me mettra-t-on en culottes?	Ib.
— CCIX. Mon père se décide.	192
— CCX. Bon soir à la compagnie.	193
— CCXI. Campagne de mon oncle Tobie.	Ib.
— CCXII. Il se met dans ses meubles.	194
— CCXIII. Son arsenal se monte.	195
— CCXIV. Présens de noce.	196
— CCXV. Pompe funèbre.	197
— CCXVI. O Newton! ô Trim!	198
— CCXVII. On s'échauffe à moins.	Ib.
— CCXVIII. Il n'y tient pas.	199
— CCXIX. La scène change.	Ib.
— CCXX. Paix d'Utrecht.	200
— CCXXI. Suites fâcheuses de la paix d'Utrecht.	Ib.
— CCXXII. Apologie de mon oncle Tobie.	201
— CCXXIII. L'auteur s'égare.	Ib
— CCXXIV. Derniers exploits de mon oncle Tobie.	203
— CCXXV. La scène change.	Ib.
— CCXXVI. Dissertation sur l'amour.	204
— CCXXVII. Mon oncle Tobie devient amoureux.	205
— CCXXVIII. Portrait de la veuve Wadman.	Ib.
— CCXXIX. Dialogue.	206
— CCXXX. Sur les lignes droites.	Ib.
— CCXXXI. Je prends la poste.	207
— CCXXXII. Je m'embarque.	Ib.
— CCXXXIII. Elles sont trois.	208
— CCXXXIV. J'accepte le défi.	Ib.
— CCXXXV. Calais.	209
— CCXXXVI. Plus de peur que de mal.	Ib.
— CCXXXVII. Boulogne	210
— CCXXXVIII. Il y a toujours quelque fer qui cloche.	211
— CCXXXIX. Jeanneton.	Ib.
— CCXL. Abbeville.	212
— CCXLI. Le remède à côté du mal.	213
— CCXLII. L'apothicaire.	Ib.
— CCXLIII. Prédiction de David.	Ib.
— CCXLIV. Traité de l'ame.	214
— CCXLV. Le pauvre et son chien	Ib.
— CCXXLVI. Sommeil dérangé.	215
— CCXLVII. Entrée à Paris.	216
— CCXLVIII. Description de Paris.	217
— CCXLIX. Départ de Paris.	218
— CCL. Comment m'y prendre.	Ib.
— CCLI. Histoire de l'abbesse des Andouillettes.	219
— CCLII. Suite de l'histoire de l'abbesse des Andouillettes.	Ib.
— CCLIII. Suite de l'histoire de l'abbesse des Andouillettes.	221
	222

Ch. CCLIV. Suite de l'histoire de l'abbesse des Andouillettes. 222
— CCLV. Fin de l'histoire de l'abbesse des Andouillettes. Ib.
CCLVI. Ballet. 223
— CCLVII. Auxerre. 224
— CCLVIII. Je ne sais plus où j'en suis. 226
— CCLIX. Lyon. Ib.
— CCLX. Vexation. 227
— CCLXI. Les deux amans. 228
— CCLXII. L'âne. 229
— CCLXIII. Le commis. 230
— CCLXIV. Grande dispute. Ib.
— CCLXV. Le pain est fait. 231
— CCLXVI. Tablettes perdues. 232
— CCLXVII. Elles sont trouvées. Ib.
— CCLXVIII. Papillotes. Ib.
— CCLXIX. La colique. 233
— CCLXX. Le tombeau des amans. 234
— CCLXXI. Je suis sur le pont d'Avignon. Ib.
— CCLXXII. Plaines sans fin. 235
— CCLXXIII. Nanette. Ib.
— CCLXXIV. La chose impossible. 237
— CCLXXV. Ma méthode en écrivant. Ib.
— CCLXXVI. Moins que rien. 238
— CCLXXVII. Mon oncle Tobie reparaît. Ib.
— CCLXXVIII. Sur les buveurs d'eau. Ib.
— CCLXXIX. Je m'embrouille. 239
— CCLXXX. Qu'on ne m'interrompe plus. 240
— CCLXXXI. J'entre tout de bon en matière. Ib.
— CCLXXXII. Adieu l'étiquette. Ib.
— CCLXXXIII. Amours de mon oncle Tobie avec la veuve Wadman. 241
— CCLXXXIV. Je bats la campagne. 242
— CCLXXXV. Rien. Ib.
— CCLXXXVI. Diatribe contre l'amour. 243
— CCLXXXVII. Description topographique. Ib.
— CCLXXXVIII. Diverses façons de brûler la chandelle. 244
— CCLXXXIX. Attaques de la veuve Wadman. Ib.
— CCXC. Relique de mon oncle Tobie. 245
— CCXCI. Hélas! 246
— CCXCII. Amours de Trim. Ib.
Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux. 247
— CCXCIII. La béguine. 252
— CCXCIV. Trim s'enflamme. 254
— CCXCV. Trim succombe. Ib.
Ch. CCXCVI. La Ve Wadman change son plan d'attaque. 255
— CCXCVII. Prends garde, oncle Tobie! Ib.
— CCXCVIII. Il n'y voit rien. 256
— CCXCIX. Un clou ne chasse pas l'autre. Ib.
— CCC. Confidence. 257
— CCCI. Plan de campagne. 258
— CCCII. Il n'omet rien. 259
— CCCIII. La toilette sera complète. Ib.
— CCCIV. L'âne et le califourchon. Ib.
— CCCV. Coq-à-l'âne. 260
— CCCVI. Les deux amours. Ib.
— CCCVII. Chacun va se coucher 261
— CCCVIII. Les trous de serrure. 264
— CCCIX. Jugement téméraire. Ib.
— CCCX. Parure de mon oncle Tobie. 265
— CCCXI. Il tremble. 266
— CCCXII. Il hésite. Ib.
— CCCXIII. Amours de Tom et de la juive. 267
— CCCXIV. La négresse. 268
— CCCXV. Les saucisses. 269
— CCCXVI. Contre-marche. Ib.
— CCCXVII. Le Qu'en dira-t-on. 270
— CCCXVIII. L'attente. Ib
— CCCXIX. Le premier dimanche du mois 271
— CCCXX. Reprenons haleine. 272
— CCCXXI. Demandez à ma blanchisseuse. Ib.
— CCCXXII. Les critiques. 273
— CCCXXIII. Elle est faite. 274
— CCCXXIV. Il frappe à la porte. Ib.
— CCCXXV. On ouvre. Ib.
— CCCXXVI. 275
— CCCXXVII. Ib.
— CCCXXVIII. Vous l'allez voir. Ib.
— CCCXXIX. La revue. 276
— CCCXXX. Prestige du démon. Ib.
— CCCXXXI. Ne t'en fie qu'à toi seul. 277
— CCCXXXII. Marie Ib.
— CCCXXXIII. 279
— CCCXXXIV. Déclaration d'amour. 280
— CCCXXXV. Proposition de mariage. 281
— CCCXXXVI. Au fait Ib.
— CCCXXXVII. Qu'on l'emporte. 283
— CCCXXXVIII. Aye! aye! aye! Brigitte! Ib.
— CCCXXXIX. Il n'est point d'éternelles douleurs. Ib.
— CCCXL. Discrétion de Trim. 284
— CCCXLI. Tout se découvre. Ib.
— CCCXLII. Mon père est indigné. 285
— CCCXLIII. La femme et la vache. 286

VOYAGE SENTIMENTAL.

Calais.	289	La Rose.	316
Le Moine.	290	La Femme de Chambre	317
Le Moine.	291	Le Passe-port.	319
Le Moine.	Ib.	L'Hôtel à Paris.	320
La Désobligeante.	292	Le Captif.	321
Préface dans la Désobligeante.	Ib.	Chemin de Versailles.	322
Dans la Rue.	295	Le Placet.	323
La Porte de la Remise.	Ib.	Pâtissier.	324
La Porte de la Remise.	296	L'Épée.	325
La Tabatière.	297	Versailles.	326
La Porte de la Remise.	298	Le Passe-Temps.	327
Dans la Rue.	299	Digression.	328
La Remise.	300	Caractères.	329
Encore la Remise.	Ib.	La Tentation.	330
Toujours la Remise.	301	La Conquête.	331
Dans la Rue.	Ib.	Le Mystère.	Ib.
Montreuil.	303	Le Cas de Conscience.	332
Fragment.	304	L'Énigme.	333
Le Bidet.	306	Le Dimanche.	Ib.
Nampont. — L'Âne mort.	Ib.	Occupation imprévue.	334
Le Postillon.	307	Le Fragment.	335
Amiens.	308	Le Bouquet.	336
La Lettre.	309	L'Acte de Charité.	Ib.
La Lettre.	310	L'Énigme expliquée.	338
Paris.	Ib.	Essai.	Ib.
La Perruque.	311	Marie.	340
Le Pouls.	Ib.	Suite de l'histoire de Marie.	341
Le Mari.	312	Le Bourbonnais.	342
Les Gants.	313	Le Souper.	Ib.
La Traduction.	314	Actions de Grâces.	345
Le Nain.	315	Le Cas de Délicatesse.	Ib.

SUITE ET CONCLUSION DU VOYAGE SENTIMENTAL.

Préface.	346	L'Histoire.	352
Suite et Conclusion. — Suite du Cas de Délicatesse.	Ib.	Retour de l'Enfant prodigue.	Ib.
La Négociation.	347	L'Entrevue.	353
Vœux en faveur des Pauvres.	348	L'Auberge.	354
Amitié.	Ib.	Les Armoiries. — Paris et Londres.	355
Le Combat.	349	L'Arrière-Boutique.	Ib.
La Fausse Délicatesse.	Ib.	L'Effet.	356
Opiniâtreté.	Ib.	La Médisance.	Id.
Le Hasard de l'Existence.	350	La Fille d'Opéra.	357
Marie.	Ib.	La Retraite.	358
Le Point d'Honneur.	Ib.	Rien.	Ib.
La Reconnaissance. — Fragment.	351	La Rencontre inattendue.	Ib.
Le Compagnon de Voyage.	Ib.	Conclusion.	359

DEUX CHAPITRES DANS LE GENRE DU VOYAGE SENTIMENTAL DE STERNE.

PAR MADEMOISELLE DE LESPINASSE.

CHAPITRE PREMIER,
Qui ne surprendra pas. 359
CH. II. Que ce fut une bonne journée que celle des pots cassés ! 361

LETTRES D'YORICK A ÉLIZA, D'ÉLIZA A YORICK,

ET LETTRES DIVERSES.

PRÉFACE. 365
ÉLOGE D'ÉLIZA DRAPER, par l'abbé Raynel. 367

LETTRES D'YORICK A ÉLIZA.

LET. I. Yorick à Eliza. 369
— II. Eliza à Yorick. Ib.
— III. Yorick à Eliza. Ib.
— IV. Eliza à Yorick. 370
— V. Yorick à Eliza. Ib.
— VI. Eliza à Yorick. 371
— VII. Eliza à Yorick. 372
— VIII. Yorick à Eliza. Ib.
— IX. Eliza à Yorick. 373
— X. Yorick à Eliza. 374
— XI. Eliza à Yorick. 375
— XII. Yorick à Eliza. Ib.
— XIII. Eliza à Yorick. 377
— XIV. Eliza à Yorick. 378
— XV. Eliza à Yorick. Ib.
— XVI. Yorick à Eliza. 379
— XVII. Yorick à Eliza. 380
— XVIII. Eliza à Yorick. 381
— XIX. Yorick à Eliza. Ib.
— XX. Eliza à Yorick. 383
— XXI. Yorick à Eliza. 384
— XXII ET DERNIÈRE. Eliza à Yorick. 385

LETTRES DE STERNE.

LET. I. A W., écuyer. 387
— II. 388
— III. A W. C., écuyer. 389
— IV. A ..... Ib.
LET. V. A W.... C....., écuyer. 390
— VI. A 391
— VII. A ....., écuyer. 392
— VIII. A W..... C....., écuyer. 393
— IX. A..... 394
— X. A..., écuyer. 395
— XI. A....., écuyer. 396
— XII. A....., écuyer. 397
— XIII. A....., écuyer. 398
— XIV. 399
— XV. 400
— XVI. A...., écuyer. 401
— XVII. A....., écuyer. 402
— XVIII. A..... 403
— XIX. A..... 404
— XX. A....., écuyer. 405
— XXI. A..... 406
— XXII. A..... 407
— XXIII. A..... Ib.
— XXIV. A....., écuyer. 408
— XXV. A....., écuyer. 409
— XXVI. A..... 410
— XXVII. A..... 411
— XXVIII. A..... 412
— XXIX. A..... 413
— XXX. A..... 414
— XXXI. A..... 415
— XXXII. A..... 416
XXXIII. A..... 417
XXXIV. A....., écuyer. 418
XXXV. A lady C... H... Ib.
XXXVI. A..... 419
XXXVII. A madame V... 421
XXXVIII. A..... Ib.
XXXIX. A... 422
PENSÉES DIVERSES. 424

SERMONS CHOISIS.

Préface. 429

Le Bonheur. Sermon I. 431
La Maison de deuil et la Maison de Fête. Sermon II. 435
Le Prophète Élisée et la veuve de Sarepta. Sermon III. 439
Le Lévite et sa Concubine. Sermon IV. 446
Plaintes de Job sur les malheurs et la brièveté de la vie. Sermon V. 451
Le Caractère de Semeï. Sermon VI. 458
Le Pharisien et le Publicain. Sermon VII. 460
La Philanthropie recommandée. Sermon VIII. 464
La Conduite de Félix envers saint Paul. Sermon IX. 469
Les Abus de la Conscience. Sermon X. 473
Considérations sur l'Histoire de Jacob. Sermon XI. 478
Les Voies de la Providence justifiées. Sermon XII. 483
Lazare et l'Homme riche. Sermon XIII. 487
Considérations sur les Grâces accordées à la Nation. Sermon XIV. 492
Le Caractère d'Hérode. Sermon XV. 497
Le Temps et le Hasard. Sermon XVI. 501

ŒUVRES CHOISIES DE GOLDSMITH.

LE MINISTRE DE WAKEFIELD.

Notice sur la vie et les ouvrages d'Olivier Goldsmith. 505
Préface de l'auteur. 513
Ch. I. Description de la famille du Ministre. Ressemblance dans les esprits comme dans les personnes de ceux qui la composent. Ib.
— II. Malheurs de famille. La perte de la fortune ne sert qu'à augmenter la noble fierté des honnêtes gens. 516
— III. Changement d'habitation. Le bonheur de notre vie dépend en général de nous-mêmes. 518
— IV. Qui prouve que, dans la fortune la plus humble, on peut trouver le bonheur et le plaisir, et qu'ils ne dépendent point des circonstances, mais de la façon de penser. 522
— V. Grands et nouvelle connaissance introduite sur la scène. Ce sur quoi l'on compte le plus, devient souvent le plus fatal. 524
— VI. Le bonheur du coin du feu de la vie champêtre. 526
— VII. Description d'un bel-esprit de la ville. Les plus sots peuvent apprendre à être plaisans pour un jour ou deux. 528
— VIII. Amour qui ne promet pas une grande fortune, et qui peut cependant en produire une considérable. 531
Ch. IX. Deux dames de grande distinction paraissent sur la scène. Une parure plus brillante semble toujours donner des manières supérieures. 534
— X. La famille du Ministre s'efforce de se mettre de niveau avec des gens plus riches. Misère des pauvres, quand ils veulent paraître au dessus de leur situation. 535
— XI. La famille du Ministre continue de vouloir briller. 538
— XII. La fortune semble vouloir humilier la famille de Wakefield. Des mortifications sont souvent plus douloureuses que des calamités réelles. 540
— XIII. On découvre que M. Burchell est un ennemi, car il a la hardiesse de donner des conseils désagréables. 543
— XIV. Nouvelles mortifications, ou démonstration que des calamités apparentes peuvent être des bonheurs réels. 545
— XV. La noirceur de M. Burchell se découvre. C'est folie d'être trop sage. 548
— XVI. La famille du Ministre use d'adresse, et on lui en oppose une plus grande. 551
— XVII. Il y a bien peu de vertus qui résistent à une tentation longue et agréable. 553

CH. XVIII. Poursuite d'un père pour ramener son enfant à la vertu. 558

— XIX. Description d'une personne mécontente du gouvernement, et qui craint la perte des droits de la nation. 560

— XX. Histoire d'un vagabond philosophe, qui court après la nouveauté et qui perd le contentement. 565

— XXI. L'amitié ne subsiste pas longtemps entre les vicieux : elle ne dure qu'autant qu'ils y trouvent leur satisfaction réciproque. 572

— XXII. On pardonne aisément à quelqu'un qu'on aime. 576

— XXIII. Il n'y a que les méchans qui puissent être longtemps et tout-à-fait malheureux. 578

— XXIV. Nouveaux malheurs. 581

— XXV. Il n'y a point de situation, si misérable qu'elle paraisse, qui ne présente quelque consolation. 583

CH. XXVI. Réforme dans la prison. Les lois, pour être complètes, devraient récompenser aussi bien que punir. 585

— XXVII. Continuation du même sujet 588

— XXVIII. Le bonheur et la misère sont, dans cette vie, plutôt l'effet de la prudence que de la vertu, les biens et les maux temporels étant regardés en eux-mêmes par le ciel comme de pures bagatelles qui ne méritent pas qu'il se mêle de leur distribution. 590

— XXIX. Égalité de la conduite de la Providence ici-bas, démontrée à l'égard des heureux et des malheureux : par la nature du plaisir et de la peine, les malheureux seront récompensés dans l'autre vie en proportion de leurs souffrances dans ce monde. 595

— XXX. Lueurs d'espérance. Ne nous laissons point abattre, et la fortune changera à la fin en notre faveur. 598

— XXXI Bienfait payé avec usure. 602

— XXXII. Conclusion. 605

FIN.

